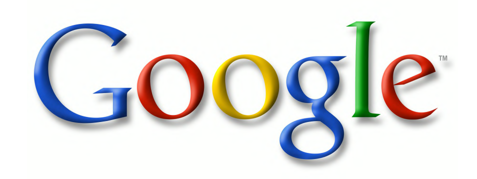
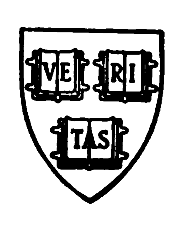
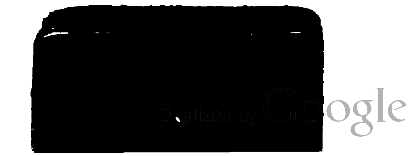



HW BI9Y W




VE RI
TAS



ŒUVRES

DE

ALEX. DUMAS.

TOME SECOND.

ŒUVRES

DE

ALEX. DUMAS.

TOME SECOND.

ŒUVRES

DE

ALEX. DUMAS.

TOME SECOND.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1838

COMMENT

JE DEVINS AUTEUR DRAMATIQUE.

. . . .

Un jour on connaîtra quelle lutte obstinée
A fait sous mon genou plier la destinée;
A quelle source amère en mon âme j'ai pris
Tout ce qu'elle contient de haine et de mépris :
Quel orage peut faire, en passant sur la tête,
Qu'on prenne pour le jour l'éclair d'une tempête :
Et ce que l'homme souffre en ses convulsions,
Quand au volcan du cœur grondent les passions.
Je ne cacherai plus où ma plume fidèle
A trouvé d'Antony le type et le modèle;
Et je dirai tout haut à quels foyers brûlants
Yaquoub et Saint-Mégrin puisèrent leurs élans.

. . . .

. . . .

Je venais d'avoir vingt ans, lorsque ma mère entra un matin dans ma chambre, s'approcha de mon lit, m'embrassa en pleurant, et me dit : — Mon ami, je viens de vendre tout ce que nous avions pour payer nos dettes.

— Eh bien, ma mère?

— Eh bien! mon pauvre enfant! nos dettes payées, il nous reste deux cent cinquante-trois francs.

— De rente?...

Ma mère sourit tristement.

— En tout?... repris-je.

— En tout.

— Eh bien! ma mère, je prendrai ce soir les cinquante-trois francs, et je partirai pour Paris.

— Qu'y feras-tu, mon pauvre ami?

— J'y verrai les amis de mon père, le duc de Bellune, qui est ministre de la guerre, Sébastiani, aussi puissant de son opposition que les autres le sont de leur faveur. Mon père, plus ancien qu'eux tous comme général, et qui a commandé en chef quatre armées, en a eu quelques-uns pour aides de camp, et les a vus passer presque tous sous ses ordres; nous avons là une lettre de Bellune, qui constate que c'est à l'influence de mon père qu'il doit d'être rentré en faveur près de Bonaparte; une lettre de Sébastiani, qui le remercie d'avoir obtenu que lui, Sébastiani, fît partie de l'armée d'Égypte; des lettres de Jourdan, de Kellermann, de Bernadotte même. Eh bien! j'irai jusqu'en Suède, s'il le faut, trouver le roi, et faire un appel à ses souvenirs de soldat.

— Et moi, pendant ce temps-là, que deviendrai-je?

— Tu as raison; mais, sois tranquille, je n'aurai besoin de faire d'autre voyage que celui de Paris. Ainsi, ce soir, je pars.

— Fais ce que tu voudras, me dit ma mère en m'embrassant une seconde fois; c'est peut-être une inspiration de Dieu. Et elle sortit.

Je sautai à bas de mon lit, plus fier qu'attristé des nouvelles que je venais d'apprendre. J'allais donc à mon tour être bon à quelque chose, rendre à ma mère, non pas les soins qu'elle avait pris de moi, c'était impossible, mais lui épargner ces tourments journaliers que la gêne traîne après elle, assurer par mon travail ses vieilles années, à elle, qui avait veillé avec tant de soin sur mes jeunes ans; j'étais donc un homme, puisque l'existence d'une femme allait reposer sur moi! Mille projets, mille espoirs me traversaient l'esprit; j'avais à la fois de la joie et de l'orgueil dans le cœur, cette certitude de succès, qui est une des vertus de la jeunesse; car elle prouve

que les autres pourraient compter sur vous comme vous pensez pouvoir compter sur eux. D'ailleurs il était impossible que je n'obtinsse pas tout ce que je demanderais, quand je dirais à ces hommes dont dépendait mon avenir : Ce que je réclame de vous, c'est pour ma mère, pour la veuve de votre ancien camarade d'armes, pour ma mère, ma bonne mère!

Oui, c'est une bonne mère que la mienne; si bonne, que, grâce à son amour pour moi, j'étais incapable de tout, excepté de me jeter dans le feu pour elle.

Car, grâce à cet amour excessif, elle n'avait jamais voulu me quitter; et, lorsqu'on saura que je suis né à Villers-Cotterets, petite ville de deux mille âmes, à peu près, on devinera tout d'abord que les ressources n'y étaient pas grandes pour l'éducation : il est vrai que tout ce que la ville présentait de ressources sous ce rapport avait été mis à contribution. Un bon et brave abbé, que tout le monde aimait et respectait, plus encore à cause de sa dilection et de son indulgence pour ses paroissiens qu'à cause de son savoir, m'avait donné, pendant cinq à six ans, des leçons de latin, et m'avait fait faire quelques bouts-rimés français. Quant à l'arithmétique, trois maîtres d'école avaient successivement renoncé à me faire entrer les quatre premières règles dans la tête : en échange, et sous beaucoup d'autres rapports, je possédais les avantages physiques que donne une éducation agreste, c'est-à-dire que je montais tous les chevaux, que je faisais douze lieues à pied pour aller danser à un bal, que je tirais assez habilement l'épée et le pistolet, que je jouais à la paume comme Saint-Georges, et qu'à trente pas je manquais très-rarement un lièvre ou un perdreau.

Ces avantages, qui m'avaient acquis une certaine célébrité à Villers-Cotterets, devaient me présenter bien peu de ressources à Paris : en conséquence, après avoir gravement réfléchi, et m'être mûrement examiné, je tombai d'accord avec moi-même que je n'étais bon qu'à faire un employé. Tous mes soins devaient donc tendre à me procurer une place dans ce qu'on appelle génériquement les bureaux.

Mes préparatifs faits, et la chose ne fut pas longue, je sortis pour annoncer à toutes mes connaissances que je partais pour Paris.

Je rencontrai dans la rue l'entrepreneur des diligences; il m'aimait beaucoup, parce qu'il m'avait donné les premiers éléments du jeu de billard, et que j'avais admirablement profité de ses leçons. Il me proposa de faire la partie d'adieu : nous entrâmes au café; je lui gagnai ma place à la voiture; c'était autant d'économisé sur mes cinquante-trois francs.

Dans ce café se trouvait un ancien ami de mon père; il avait, outre cette amitié, conservé pour notre famille quelque reconnaissance : blessé à la chasse, il s'était fait transporter un jour chez nous, et les soins qu'il avait reçus de ma mère et de ma sœur étaient restés dans sa mémoire.

C'était un homme fort influent dans le pays par sa fortune et sa réputation de probité. Quelques années auparavant, il avait enlevé d'assaut l'élection du général Foy, son camarade de collége. Il m'offrit une lettre pour l'honorable député; je l'acceptai, l'embrassai, et me remis en course.

J'allai dire adieu à mon digne abbé. Je m'attendais à un long discours moral sur les dangers de Paris, sur les séductions du monde, etc., etc... Le brave homme approuva ma résolution, m'embrassa les larmes aux yeux, car j'étais son élève chéri, et, lorsque je lui demandai quelques conseils qu'il ne me donnait pas, il ouvrit l'Évangile, et me montra du doigt ces seules paroles : *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.*

Le soir même je partis au grand désespoir de ma mère, qui ne m'avait jamais perdu de vue, mais qui se consola en pensant que mes cinquante-trois francs ne me mèneraient pas loin, et que, par conséquent, elle ne tarderait pas à me revoir.

Du reste, j'entrais dans le monde avec des idées de morale et de religion complétement faussées; j'étais matérialiste et voltairien jusque dans le bout des ongles; je mettais le *Compère Mathieu* au rang des livres élémentaires; je préférais Pigault-Lebrun à Walter-Scott; enfin je faisais de petits vers dans le style de ceux du cardinal de Bernis et d'Évariste Parny. Mes opinions politiques seules étaient arrêtées dès cette époque : elles étaient en quelque sorte instinctives, mon père me les avaient léguées en mourant; depuis lors elles se sont rationalisées, mais n'ont subi aucun changement. Quant à mon goût pour la poésie légère, il venait peut-être de ce que j'étais né dans la chambre où mourut Demoustiers.

C'est portant avec moi cette somme intrinsèque de qualités physiques et de connaissances morales que je descendis dans un modeste hôtel de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, convaincu que l'on calomniait la société, que le monde était un jardin à fleurs d'or, dont toutes les portes allaient s'ouvrir devant moi, et que je n'avais, comme Ali-Baba, qu'à prononcer le mot *sesame* pour fendre les rochers.

J'écrivis le même soir au ministre de la guerre pour lui demander une audience : je lui détaillais mes droits à cette faveur, je les appuyais du nom de mon père, qu'il ne pouvait avoir oublié ; j'en appelais à l'ancienne amitié qui les avait unis, passant sous silence, et par délicatesse, les services rendus, mais dont une lettre du maréchal, qu'à tout hasard j'avais apportée avec moi, faisait preuve incontestable.

Je m'endormis là-dessus, et fis des songes des *Mille et unè Nuits.*

Le lendemain j'achetai un almanach des vingt-cinq mille adresses, et je me mis en course.

La première visite que je fis fut au maréchal Jourdan. Il se souvenait vaguement qu'il avait existé un général Alexandre Dumas; mais il ne se rappelait pas avoir jamais entendu dire qu'il eût un fils. Malgré tout ce que je pus faire, je le quittai au bout de dix minutes, paraissant très-peu convaincu de mon existence.

Je me rendis chez le général Sébastiani. Il était dans son cabinet de travail; quatre ou cinq secrétaires écrivaient sous sa dictée ; chacun d'eux avait sur son bureau, outre sa plume, son papier et ses canifs, une tabatière d'or, qu'il présentait toute ouverte au général, chaque fois qu'en se promenant celui-ci s'arrêtait devant lui. Le général y introduisait délicatement l'index et le pouce d'une main que son arrière-cousin Napoléon eût enviée pour la blancheur et la coquetterie, savourait voluptueusement la poudre d'Espagne, et, comme le malade imaginaire, se remettait à arpenter la chambre tantôt en long tantôt en large. Ma visite fut courte ; quelque considération que j'eusse pour le général, je me sentais peu de vocation pour devenir porte-tabatière.

Je rentrai à mon hôtel un peu désappointé ; les deux premiers hommes que j'avais rencontrés avaient soufflé sur mes rêves d'or et les avaient ternis. Je repris mon almanach des vingt-cinq mille adresses ; mais déjà ma confiance joyeuse avait disparu ; j'éprouvai ce serrement de cœur qui va toujours croissant au fur et à mesure que la désillusion arrive ; je feuilletais le livre au hasard, regardant machinalement, lisant sans comprendre, lorsque je vis un nom que j'avais si souvent entendu prononcer par ma mère, et avec tant d'éloges, que je tressaillis de joie ; c'était celui du général Verdier, qui avait servi en Égypte sous les ordres de mon père. Je me jetai dans un cabriolet, et je me fis conduire rue du faubourg Montmartre, n° 4 ; c'était là qu'il demeurait.

— Le général Verdier? demandai-je au concierge.

— Au quatrième, la petite porte à gauche.

Je fis répéter; j'avais cependant bien entendu.

Parbleu, me disais-je tout en montant l'escalier, voilà au moins quelque chose qui ne ressemble ni aux laquais à livrée du maréchal Jourdan, ni au suisse de l'hôtel Sébastiani. — *Le général Verdier, au quatrième, la porte à gauche.* — Cet homme-là doit se souvenir de mon père.

J'arrivai à ma destination. Un modeste cordonnet vert pendait près de la porte désignée : je sonnai avec un battement de cœur dont je n'étais pas le maître. J'attendais cette troisième épreuve pour savoir à quoi m'en tenir sur les hommes.

J'entendis des pas qui s'approchaient; la porte s'ouvrit ; un homme d'une soixantaine d'années parut. Il était coiffé d'une casquette bordée d'astracan, vêtu d'une veste à brandebourgs et d'un pantalon à pieds; il tenait d'une main une palette chargée de couleurs, et de l'autre un pinceau. Je crus m'être trompé, et je regardai les autres portes.

— Que désirez-vous, monsieur? me dit-il.

— Présenter mes hommages au général Verdier. Mais il est probable que je me trompe?

— Non, non, vous ne vous trompez pas; c'est ici. —

J'entrai dans un atelier.

— Vous permettez, monsieur? me dit l'homme à la casquette en se remettant à un tableau de bataille, dans la confection duquel je l'avais interrompu.

— Sans doute ; et si vous voulez seulement m'indiquer où je trouverai le général... —

Le peintre se retourna.

— Eh bien ! mais pardieu ! c'est moi, me dit-il.

— Vous?... — Je fixai mes yeux sur lui avec un air si marqué de surprise, qu'il se mit à rire.

— Cela vous étonne de me voir manier le pinceau, n'est-ce pas, reprit-il, après avoir entendu dire que je maniais assez bien le sabre? Que voulez-vous, j'ai la main impatiente, et il faut que je l'occupe à quelque chose. Maintenant, que me voulez-vous? voyons?

— Général, lui dis-je, je suis le fils de votre ancien compagnon d'armes en Égypte, d'Alexandre Dumas. —

Il se retourna vivement de mon côté, me regarda fixement, puis, au bout d'un instant de silence :

— C'est sacredieu vrai, me dit-il, vous êtes tout son portrait. —

Deux larmes lui vinrent en même temps aux yeux, et, jetant son pinceau, il me tendit une main, que j'avais plus envie de baiser que de serrer.

— Eh! qui vous amène à Paris, mon pauvre garçon, continua-t-il; car, si j'ai bonne mémoire, vous demeuriez avec votre mère dans je ne sais plus quel village?...

— C'est vrai, général; mais ma mère vieillit, et nous sommes pauvres.

— Deux chansons dont je sais l'air, murmura-t-il.

— Alors je suis venu à Paris dans l'espoir d'obtenir une petite place pour la nourrir à mon tour, comme elle m'a nourri jusqu'à présent.

— C'est bien fait! mais une place n'est point chose facile à obtenir par le temps qui court; il y a un tas de nobles à placer, et tout leur est bon.

— Mais, général, j'ai compté sur votre protection.

— Heim!... — Je répétai.

— Ma protection? — Il sourit amèrement. — Mon pauvre enfant, si tu veux prendre des leçons de peinture, ma protection ira jusqu'à t'en donner, et encore tu ne seras jamais un grand artiste, si tu ne surpasses pas ton maître. Ma protection! eh bien? je te suis très-reconnaissant de ce mot-là; car il n'y a peut-être que toi au monde qui puisse aujourd'hui s'aviser de me la demander.

— Comment cela?

— Est-ce que ces gredins-là ne m'ont pas mis à la retraite, sous prétexte de je ne sais quelle conspiration!... de sorte que, vois-tu, je fais des tableaux. Si tu veux en faire, voilà une palette, des pinceaux et une toile de 36.

— Merci, général, mais je n'ai jamais su faire que les yeux; d'ailleurs l'apprentissage serait trop long, et ma mère ni moi ne pouvons attendre.

— Que veux-tu, mon ami, voilà tout ce que je puis t'offrir..... Ah! et puis la moitié de ma bourse; je n'y pensais pas, car cela n'en vaut guère la peine. — Il ouvrit le tiroir d'un petit bureau dans lequel il y avait, je me rappelle, deux pièces d'or et une quarantaine de francs en argent.

— Je vous remercie, général, je suis à peu près aussi riche que vous. — C'était moi qui avais à mon tour les larmes aux yeux. — Je vous remercie; mais vous me donnerez des conseils sur les démarches que j'ai à faire?

— Oh! cela tant que tu voudras. Voyons, où en es-tu? — Il reprit son pinceau, et se remit à peindre.

— J'ai écrit au maréchal duc de Bellune. —

Le général, tout en glaçant une figure de cosaque, fit une grimace qui pouvait se traduire par ces mots : « Si tu ne comptes que là-dessus, mon pauvre garçon!... »

— J'ai encore, ajoutai-je, répondant à sa pensée, une recommandation pour le général Foy, député de mon département.

— Ah! ceci c'est autre chose. Eh bien! mon enfant, je te conseille de ne pas attendre la réponse du ministre; c'est demain dimanche, porte ta lettre au général, et sois tranquille, il te recevra bien. Maintenant veux-tu dîner avec moi? nous causerons de ton père.

— Volontiers, général.

— Eh bien! laisse-moi travailler, et reviens à six heures. —

Je pris aussitôt congé du général Verdier, et je descendis les quatre étages, avec un cœur plus léger que je ne les avais montés; les choses et les hommes commençaient à m'apparaître sous leur véritable point de vue, et ce monde qui m'avait été inconnu jusqu'alors, se déroulait à mes yeux tel que Dieu et le diable l'ont fait, brodé de bon et de mauvais, taché de pire.

Le lendemain, je me présentai chez l'honorable général. Je fus introduit dans son cabinet; il travaillait à son *Histoire de la Péninsule*. Au moment où j'entrai, il écrivait debout, sur une de ces tables qui se lèvent ou s'abaissent à volonté; autour de lui étaient épars, dans une con-

fusion apparente, des discours, des cartes géographiques et des livres entr'ouverts.

Il se retourna en entendant ouvrir la porte de son sanctuaire, avec la vivacité qui lui était habituelle, et arrêta ses yeux perçants sur moi. J'étais tout tremblant.

— Monsieur Alexandre Dumas?.... me dit-il.

— Oui, général.

— Êtes-vous le fils de celui qui commandait en chef l'armée des Alpes?

— Oui, général.

— C'était un brave. Puis-je vous être bon à quelque chose? j'en serais heureux.

— Je vous remercie de votre intérêt. J'ai à vous remettre une lettre de M. Danré [1].

— Oh! ce bon ami!... Que fait-il?

— Il est heureux et fier d'avoir été pour quelque chose dans votre élection.

— Pour quelque chose, — en décachetant la lettre, — dites pour tout. Savez-vous, continua-t-il, tenant la lettre ouverte sans la lire, savez-vous qu'il a répondu de moi aux électeurs, corps pour corps, honneur pour honneur? J'espère que ma nomination ne lui aura pas valu trop de reproches. Voyons ce qu'il me dit. — Il se mit à lire. — Ah! il vous recommande à moi avec instance; il vous aime donc bien?

— Comme son fils.

— Eh bien! voyons alors. — Il vint à moi. — Que ferons-nous de vous?

— Tout ce que vous voudrez, général.

— Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon.

— Oh! pas à grand'chose.

— Voyons, que savez-vous? un peu de mathématiques?

— Non, général.

— Vous avez au moins quelques notions d'algèbre, de géométrie, de physique? — Il s'arrêtait entre chaque mot, et à chaque mot je sentais la rougeur me monter au visage et la sueur me couler sur le front; c'était la première fois qu'on me mettait ainsi face à face avec mon ignorance.

— Non, général, répondis-je en balbutiant. — Il s'aperçut de mon embarras.

— Vous avez fait votre droit?

— Non, général.

— Vous savez le latin et le grec?

— Un peu.

— Parlez-vous quelques langues vivantes?

— L'italien assez bien, l'allemand assez mal.

— Je verrai à vous placer chez Lafitte alors. Vous vous entendez en comptabilité?

— Pas le moins du monde. — J'étais au supplice; lui-même souffrait visiblement pour moi.

— Oh! général, lui dis-je avec un accent qui parut l'impressionner, mon éducation est complétement faussée, et, chose honteuse! je m'en aperçois d'aujourd'hui seulement; mais je la referai, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Mais en attendant, mon ami, avez-vous de quoi vivre?

— Oh! je n'ai rien, — répondis-je, écrasé par le sentiment de mon impuissance.

Le général réfléchit un instant.

— Donnez-moi votre adresse, me dit-il; je réfléchirai à ce qu'on peut faire de vous. —

Il me présenta de l'encre et du papier; je pris la plume avec laquelle cet homme venait d'écrire. Je la regardai, toute mouillée qu'elle était encore, et je la posai sur le bureau.

— Eh bien?...

— Je n'écrirai pas avec votre plume, général; ce serait une profanation.

— Que vous êtes enfant! Tenez, en voilà une neuve.

— Merci. — J'écrivis; le général me regardait faire. A peine eus-je écrit quelques mots qu'il frappa dans ses deux mains.

— Nous sommes sauvés, s'écria-t-il.

— Pourquoi cela?

— Vous avez une belle écriture. —

Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine, je n'avais plus la force de la porter. Une belle écriture, voilà tout ce que j'avais! Ce brevet d'incapacité, oh! il était bien à moi. Une belle écriture!

Je pouvais donc arriver un jour à être expéditionnaire, c'était un avenir...... Je me serais volontiers fait couper le bras droit.

Le général Foy continua, sans s'apercevoir de ce qui se passait en moi.

— Écoutez, je dîne aujourd'hui chez le duc d'Orléans, je lui parlerai de vous; mettez-vous là. — Il m'indiqua un petit bureau. — Faites une pétition, et écrivez-la du mieux que vous pourrez. —

[1] C'est effectivement à M. Danré que je dois d'être ce que je suis, en supposant que je sois quelque chose; on m'excusera donc de le nommer; la reconnaissance est indiscrète.

J'obéis avec une humilité ponctuelle, qui eût été pour moi une grande recommandation près de mon futur chef de bureau, s'il avait pu me voir.

Lorsque j'eus fini, le général Foy écrivit quelques lignes en marge. Son écriture jurait près de la mienne et m'humiliait cruellement; puis il plia la pétition, la mit dans sa poche, et, me tendant la main en signe d'adieu, m'invita à venir déjeuner le lendemain avec lui.

Je rentrai à mon hôtel, et j'y trouvai une lettre timbrée du ministère de la guerre. Jusqu'à présent la somme du mal et du bien s'était répartie sur moi d'une manière assez impartiale, la lettre que j'allais décacheter allait définitivement faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

Le ministre me répondait que, n'ayant pas le temps de me recevoir, il m'invitait à lui exposer, par écrit, ce que j'avais à lui dire. Le plateau du mal l'emportait.

Je lui répondis que l'audience que je lui avais demandée n'avait pour but que de lui remettre l'original d'une lettre de remerciment qu'il avait autrefois écrite à mon père, son général en chef; mais que, ne pouvant avoir l'honneur de le voir, je me contentais de lui en envoyer la copie.

Je m'acheminai le lendemain vers l'hôtel du général Foy, qui était redevenu mon seul espoir. Il m'aborda avec une figure riante, qui me parut d'un bon augure.

— Eh bien! me dit-il, votre affaire est faite.

— Comment!

— Oui, vous entrez au secrétariat du duc d'Orléans comme surnuméraire, aux appointements de douze cents francs : ce n'est pas grand'chose, mais c'est à vous de bien travailler.

— C'est une fortune. Et quand serai-je installé?

— Aujourd'hui même, si vous le voulez.

— Et comment se nomme mon chef?

— M. Oudard; vous vous présenterez chez lui de ma part.

— Permettez que j'annonce cette bonne nouvelle à ma mère?

— Oui; mettez-vous là, vous trouverez ce qu'il vous faut. —

Je lui écrivais de vendre tout ce qui nous restait et de venir me rejoindre. Douze cents francs par an me paraissaient une somme inépuisable. Lorsque j'eus fini, je me retournai vers le général; il me regardait avec un air de bonté inexprimable. Cela me rappela que je ne l'avais pas même remercié. Je lui sautai au cou et je l'embrassai. Il se mit à rire.

— Il y a un fonds excellent chez vous, me dit-il; mais rappelez-vous ce que vous m'avez promis, étudiez.

— Oui, général, je vais vivre de mon écriture, mais je vous promets de vivre un jour de ma plume.

— En attendant, déjeunons, il faut que j'aille à la chambre. —

Un domestique apporta une petite table toute servie dans le cabinet; nous déjeunâmes en tête à tête. Aussitôt le déjeuner fini, je quittai le général. Je ne fis que deux bonds de la rue du Mont-Blanc au Palais-Royal. Décidément la balance du bien reprenait le dessus.

M. Oudard me reçut avec une affabilité si grande, que je vis bien que ce n'était pas à mon mérite personnel que je la devais : il m'installa dans un bureau où travaillaient déjà deux autres jeunes gens qui devinrent dès lors mes camarades, et qui, aujourd'hui, sont mes amis.

Je songeai aussitôt à tenir ma promesse et à étudier sérieusement. Je savais assez de latin pour suivre seul les études de cette langue. J'achetai, avec ce qui me restait de mes cinquante-trois francs, un Juvénal, un Tacite et un Suétone. J'avais toujours eu beaucoup de goût pour la géographie, je me fis une récréation de son étude. Je connaissais un jeune médecin, je le priai de me conduire à la Charité pour y suivre un cours de physiologie : lui-même était bon physicien et bon chimiste, il se fit aider par moi dans ses opérations, et j'appris bientôt de ces deux sciences ce qu'il est nécessaire à un homme du monde d'en savoir. Ma constitution de fer me permettait de suppléer, par le temps que je prenais sur la nuit, au temps qui me manquait le jour : bref, un changement complet s'opéra dans mon existence matérielle et morale, et lorsqu'au bout de deux mois ma mère arriva, elle me reconnut à peine, tant j'étais devenu sérieux.

Alors commença cette lutte obstinée de ma volonté, lutte d'autant plus bizarre qu'elle n'avait aucun but fixe, d'autant plus persévérante que j'avais tout à apprendre. Occupé huit heures par jour à mon bureau, forcé d'y revenir chaque soir de sept à dix heures, mes nuits seules étaient

à moi. C'est pendant ces veilles fiévreuses que je pris l'habitude, conservée toujours, de ce travail nocturne qui rend la confection de mon œuvre incompréhensible à mes amis mêmes, car ils ne peuvent deviner ni à quelle heure ni dans quel temps je l'accomplis.

Cette vie intérieure, qui échappait à tous les regards, dura trois ans, sans amener aucun résultat, sans que je produisisse rien, sans que j'éprouvasse même le besoin de produire. Je suivais bien, avec une certaine curiosité, les œuvres théâtrales du temps dans leurs chutes ou dans leurs succès; mais comme je ne sympathisais ni avec la construction dramatique, ni avec l'exécution dialoguée de ces sortes d'ouvrages, je me sentais seulement incapable de produire rien de pareil, sans deviner qu'il existât autre chose que cela, m'étonnant seulement de l'admiration que l'on partageait entre l'auteur et l'acteur, admiration qu'il me semblait que Talma avait le droit de revendiquer pour lui tout seul.

Vers ce temps, les acteurs anglais arrivèrent à Paris. Je n'avais jamais lu une seule pièce du théâtre étranger. Ils annoncèrent *Hamlet*. Je ne connaissais que celui de Ducis. J'allai voir celui de Shakespeare.

Supposez un aveugle-né auquel on rend la vue, qui découvre un monde tout entier dont il n'avait aucune idée; supposez Adam s'éveillant après sa création, et trouvant sous ses pieds la terre émaillée, sur sa tête le ciel flamboyant, autour de lui des arbres à fruits d'or, dans le lointain un fleuve, un beau et large fleuve d'argent, à ses côtés la femme jeune, chaste et nue, et vous aurez une idée de l'Éden enchanté dont cette représentation m'ouvrit la porte.

Oh! c'était donc cela que je cherchais, qui me manquait, qui me devait venir; c'étaient ces hommes de théâtre, oubliant qu'ils sont sur un théâtre; c'était cette vie factice, rentrant dans la vie positive à force d'art; c'était cette réalité de la parole et des gestes qui faisaient des acteurs, des créatures de Dieu, avec leurs vertus, leurs passions, leurs faiblesses, et non pas des héros guindés, impassibles, déclamateurs et sentencieux. Oh! Shakespeare, merci! Oh! Kemble et Smithson, merci! Merci à mon Dieu! merci à mes anges de poésie!

Je vis ainsi *Roméo, Virginius, Shylock, Guillaume-Tell, Othello*; je vis Macréady, Kean-Young. Je lus, je dévorai le répertoire étranger, et je reconnus que dans le monde théâtral tout émanait de Shakespeare, comme dans le monde réel tout émane du soleil; que nul ne pouvait lui être comparé, car il était aussi dramatique que Corneille, aussi comique que Molière, aussi original que Calderon, aussi penseur que Goëthe, aussi passionné que Schiller. Je reconnus que ses ouvrages, à lui seul, renfermaient autant de types que les ouvrages de tous les autres réunis. Je reconnus enfin que c'était l'homme qui avait le plus créé après Dieu.

Dès lors ma vocation fut décidée; je sentis que cette spécialité à laquelle chaque homme est appelé, m'était offerte; j'eus en moi une confiance qui m'avait manqué jusqu'alors, et je me lançai hardiment vers l'avenir, contre lequel j'avais toujours craint de me briser.

Cependant je ne m'abusais pas sur les difficultés de la carrière que j'embrassais. Je savais que plus que toutes autres, elle exigeait des études profondes et spéciales, et que pour expérimenter avec succès sur la nature vivante, il faut avoir longuement étudié la nature morte. Je pris donc les uns après les autres ces hommes de génie qui ont nom Shakespeare, Corneille, Molière, Calderon, Goëthe et Schiller. J'étendis leurs œuvres comme des cadavres sur la pierre d'un amphithéâtre, et le scalpel à la main, pendant des nuits entières, j'allai jusqu'au cœur chercher les sources de la vie et le secret de la circulation du sang. Je devinai par quel mécanisme admirable ils mettaient en jeu les nerfs et les muscles, et je reconnus avec quel artifice ils modelaient ces chairs différentes, destinées à couvrir des ossements qui sont tous les mêmes.

Car ce sont les hommes, et non pas l'homme, qui inventent; chacun arrive à son tour et à son heure, s'empare des choses connues de ses pères, les met en œuvre par des combinaisons nouvelles, puis meurt après avoir ajouté quelques parcelles à la somme des connaissances humaines, qu'il lègue à ses fils; une étoile à la voie lactée. Quant à la création complète d'une chose, je la crois impossible. Dieu lui-même, lorsqu'il créa l'homme, ne put ou n'osa point l'inventer; il le fit à son image.

C'est ce qui faisait dire à Shakespeare, lorsqu'un critique stupide l'accusait d'avoir pris parfois une scène tout entière dans quelque auteur contemporain :

« C'est une fille que j'ai tirée de la mauvaise

société pour la faire entrer dans la bonne. »

C'est ce qui faisait répondre, plus naïvement encore, à Molière, lorsqu'on lui faisait le même reproche :

« Je prends mon bien où je le trouve. »

Et Shakespeare et Molière avaient raison, car l'homme de génie ne vole pas, il conquiert; il fait de la province qu'il prend une annexe de son empire; il lui impose ses lois, il la peuple de ses sujets, il étend son sceptre d'or sur elle, et nul n'ose lui dire, en voyant son beau royaume : — Cette parcelle de terre ne fait point partie de ton patrimoine. — Sous Napoléon, la Belgique était France : la Belgique est aujourd'hui un État séparé : Léopold en est-il plus grand, ou Napoléon plus petit?

Je me trouve entraîné à dire ces choses, parce que, génie à part, on me fait aujourd'hui la même guerre que l'on faisait à Shakespeare et à Molière; parce qu'on en vient à me reprocher jusqu'à mes longues et persévérantes études, parce que, loin de me savoir gré d'avoir fait connaître à notre public des beautés scéniques inconnues, on me les marque du doigt comme des vols, on me les signale comme des plagiats. Il est vrai, pour me consoler, que j'ai du moins cette ressemblance avec Shakespeare et Molière, que ceux qui les ont attaqués étaient si obscurs, qu'aucune mémoire n'a conservé leur nom; cela vient de ce qu'un homme d'art qui sait, par expérience, ce que la plus petite œuvre coûte, n'appuyera jamais de l'autorité de sa signature qu'une attaque consciencieuse et mesurée. Certes, le nombre de nos critiques littéraires est grand, et dans ce nombre il y a des noms d'hommes qui ont une puissance de production : Saint-Beuve, Janin, Latouche, Bossange, Loève Veymars, Rolle, Planche, Béquet, Merle, Amédée Pichot, Laforêt : à peine si je connais personnellement quelques-uns d'entre eux; il y en a même parmi eux que je n'ai jamais vus; tous ont, chacun à leur tour, jugé bien diversement les huit drames que j'avais donnés à l'âge de vingt-neuf ans : eh bien! je porte le défi à chacun d'eux d'oser pour lui-même signer de toutes les lettres de son nom, les deux articles du *Journal des Débats,* signés de la lettre G [1].

Ces choses dites en passant et une fois pour toutes, abandonnons l'auteur dramatique en herbe, et revenons au surnuméraire qui fleurit.

Mon écriture avait fait merveille; pendant deux ans le duc d'Orléans n'envoya pas une seule dépêche à une tête couronnée ou à un prince royal qu'elle ne fût lithographiée de ma main. Une autre chose m'avait servi encore : comme mon ambition bureaucratique n'était pas grande, j'abandonnais la rédaction à mes camarades, et je me chargeais purement et simplement de copier leur prose; occupation machinale, qui me laissait l'esprit libre et me permettait de poursuivre dans ma tête les idées les plus opposées au genre de travail qui m'occupait. De cette manière, je ne leur inspirais nul ombrage sur leur avenir; car il était évident que je n'avais pas la prétention de devenir autre chose que ce que j'étais, c'est-à-dire un expéditionnaire. J'avais donc, sans opposition aucune, fait mon premier pas dans la carrière administrative, c'est-à-dire que de surnuméraire j'étais devenu employé. Le rapport du directeur général, sur lequel cette promotion avait été faite, contenait même une péroraison très-flatteuse pour moi. La voici : *En conséquence, je supplie Monseigneur d'accorder le titre de commis à ce jeune homme, qui possède une fort belle écriture, et qui même ne manque pas d'intelligence.*

Ce qu'il y avait de plus clair dans tout cela, c'est que mes appointements étaient augmentés de cent écus, et qu'au lieu de douze cents francs par an, j'avais quinze cents francs, c'est-à-dire, cent vingt-cinq francs par mois, pour vivre et faire vivre ma mère; outre cela, j'avais encore l'espoir de toucher au bout de l'année une gratification de deux cent cinquante francs. Mais cette somme, comme son titre le dénonce, ne devait m'être accordée que dans le cas de parfaite satisfaction de la part du directeur général; or, nous verrons plus tard comment il se fit que jamais le directeur-général ne fut parfaitement satisfait.

Mon existence, à tout prendre, eût été assez tolérable, sans le travail du soir; car, après avoir étudié la littérature, il me fallait étudier la société. Ce n'était point assez de connaître les ressorts dramatiques, il fallait encore connaître les passions qui amollissent ou qui tendent ces ressorts; or, où chercher ces passions, si ce n'était dans le monde, et comment aller dans le monde, lorsqu'on sort de son bureau à dix heu-

[1] On m'apprend que ces articles sont de M. Grenier ou Garnier, de Cassagnac.

res et demie du soir, fatigué d'y avoir travaillé toute la journée.

En conséquence, je m'armai un beau jour de courage; j'allai trouver M. Oudard, et je le priai de me dispenser de mon travail du soir.

Il faut connaître la susceptibilité du despotisme bureaucratique, pour comprendre, malgré sa bonté parfaite pour nous tous en général, et son amitié pour moi en particulier, amitié si réelle et dont depuis il m'a donné tant de preuves, combien cette demande lui parut ambitieusement déplacée. Il me la fit répéter deux fois, me prit les mains dans les siennes, me regarda en face comme pour s'assurer que je n'étais pas devenu fou, puis me dit avec une voix encore mêlée de doute : — Mais, mon enfant, c'est impossible.

— Vous êtes si excellent, lui répondis-je, que j'avais pensé que vous me laisseriez ces trois heures dont j'ai besoin.

— Et pourquoi faire?

— Pour étudier.

— Étudier!

— Oui, monsieur. La carrière administrative, je vous l'avouerai, ne m'offre ni grande chance ni grand attrait; mon avenir n'est point là, et, dussé-je parvenir à être ce que vous êtes, ce que je ne serais probablement jamais, eh bien! je ne serais encore ni content ni heureux?...

— Mais que voulez-vous faire?

— De la littérature... —

Le mot était lâché, il produisit son effet.

On saura qu'en général la bureaucratie n'a point d'ennemie plus mortelle que la littérature, *et vice versâ;* une vieille tradition veut qu'elles ne puissent vivre l'une avec l'autre; aussi se rendent-elles cordialement haine pour haine, mépris pour mépris.

Cependant Oudard, qui m'aimait, fut plus affligé que courroucé de cette confidence.

— Vous avez tort, me dit-il, ceci ne vous mènera à rien.

— N'importe; laissez-moi tenter la fortune.

— Il n'y a qu'un moyen à ma disposition.

— Quel qu'il soit, je l'adopte.

— Je vous ferai passer dans un autre bureau où il n'y aura pas de travail le soir.

— M'aimerez-vous toujours bien?

— Comme si vous ne me quittiez pas.

— Eh bien! j'accepte.

Deux mois après, ma mutation était signée : je quittais le secrétariat du duc d'Orléans, et j'entrais à la direction des forêts; je perdais un brave chef de bureau et deux excellents camarades, mais je gagnais mes soirées, et c'était, j'en demande bien pardon à leur amitié d'alors et à leur amitié d'aujourd'hui, c'était, dis-je, dans mon égoïsme littéraire, une compensation suffisante.

Cependant j'entrai dans ma nouvelle famille bureaucratique sous de mauvais auspices; on avait voulu me colloquer dans une grande salle où travaillaient déjà trois ou quatre de mes collègues, et je m'étais révolté contre cette mesure; ils avaient eu beau m'expliquer qu'ils trouvaient, dans cette réunion, l'avantage de tuer, par la causerie, le temps, cet ennemi mortel des employés; je ne craignais rien tant que cette causerie, qui faisait leurs délices, à eux, et qui m'aurait distrait, moi, de ma pensée unique, croissante et éternelle. J'avais lorgné, au contraire, une espèce de niche, séparée, par une simple cloison, de la loge du garçon de bureau, et dans laquelle celui-ci enfermait les bouteilles qui avaient contenu de l'encre, et qui lui revenaient de droit, lorsqu'elles étaient vides. J'en demandai la mise en possession : j'aurais mieux fait, je crois, de demander l'archevêché de Cambrai, qui venait de vaquer.

Ce fut une clameur qui s'éleva depuis le garçon de bureau jusqu'au directeur général : le garçon de bureau demanda aux employés de la grande chambre où il mettrait désormais ses bouteilles vides; les employés de la grande chambre demandèrent au sous-chef si je me croirais déshonoré de travailler avec eux; le sous-chef demanda au chef si j'étais venu à la direction des forêts pour y donner des ordres ou bien pour en recevoir; le chef demanda au directeur général s'il était dans les usages administratifs qu'un employé à quinze cents francs eût un cabinet séparé, comme un chef de bureau à quatre mille francs; le directeur répondit que, non-seulement ce n'était point dans les usages administratifs, mais encore qu'aucun précédent ne militait en ma faveur, et que ma prétention était monstrueuse.

J'étais en train de mesurer la longueur et la largeur du malheureux recoin dont l'usufruit faisait, en ce moment, toute mon ambition, lorsque le chef de bureau descendit fièrement de la direction générale, porteur de l'ordre verbal dont la signification devait faire rentrer dans les rangs l'employé indiscipliné qui avait eu un instant l'espoir ambitieux d'en sortir. Il le transmit aussitôt au sous-chef, qui le transmit aux employés

de la grande chambre, qui le transmirent au garçon de bureau. Il y avait liesse générale dans la direction : un camarade allait être humilié.

Le garçon de bureau ouvrit la porte qui conduisait de sa loge dans la mienne; il venait de faire une tournée générale dans l'administration, et il en rapportait toutes les bouteilles vides qu'il avait pu déterrer.

— Mon cher Féresse, lui dis-je en le regardant avec inquiétude, comment diable voulez-vous que je tienne ici avec toutes ces bouteilles, ou que toutes ces bouteilles tiennent ici avec moi; à moins que je ne m'établisse dans l'une d'elles, comme l'avait fait le Diable boiteux?

— Voilà justement la chose, répondit Féresse, en posant d'un air goguenard les nouvelles recrues près des anciennes; c'est que monsieur le directeur général n'écoute pas de cette oreille-là : il veut que je garde cette chambre pour moi seul, et il n'entend pas que le dernier venu fasse la loi.—

Je me levai le sang au visage, et je marchai vers lui :

— Ce dernier venu, si peu de chose qu'il soit, lui dis-je, est encore votre supérieur; il a donc droit à ce que vous lui parliez la tête découverte. Chapeau bas, drôle! —

En même temps j'envoyai du revers de ma main le feutre du pauvre diable s'applatir contre le mur, et je sortis.

J'allai trouver Oudard, ma grande ressource dans tous mes chagrins; je lui racontai ce qui venait de se passer, et le prévins que je me retirais chez moi comme Achille sous sa tente, et que, comme lui, j'attendrais qu'on vînt m'y chercher.

Trois jours se passèrent au milieu de graves inquiétudes de la part de ma mère, qui n'ignorait pas ma rébellion, et qui craignait qu'elle ne fût suivie de mon renvoi : au bout de ce temps, une lettre d'Oudard m'annonça que, grâce à son intervention, tout était arrangé, ma demande m'était accordée, et je pouvais revenir prendre possession du magasin de Féresse.

Cette victoire remportée était chose plus importante qu'on ne croit peut-être; hors de portée ainsi de l'investigation envieuse de mes collègues, éloigné de la surveillance méticuleuse de mon chef, je pouvais, grâce à la rapide facilité de mon écriture, escamoter deux heures à mon profit, tout en rendant, à la fin de la séance, autant, et même plus de besogne que les autres ne le faisaient; mais ce qui était inappréciable surtout, c'était le silence et l'isolement qui m'entouraient, et à la faveur desquels je pouvais suivre le fil de mes pensées, constamment dirigées vers un même but, le théâtre; dans une chambre commune au contraire, et distrait par les causeries de mes camarades, il est probable que je n'eusse jamais rien entrepris, ou du moins jamais rien achevé.

Du moment où je me trouvai seul, mes idées prirent de l'unité, et commencèrent à se coaguler autour d'un sujet : je composai d'abord une tragédie des *Gracches*, de laquelle je fis justice, en la brûlant aussitôt sa naissance; puis une traduction du *Fiesque de Schiller*, mais je ne voulais débuter que par un ouvrage original; et puis, d'ailleurs, Ancelot venait d'obtenir un succès avec le même sujet : mon *Fiesque* alla donc rejoindre les *Gracches*, ses aînés, et je pensai sérieusement, ces deux études faites, à créer quelque chose.

Le moment était bon : il y avait dégoût dans le public littéraire; la mort de Talma lui avait fait déserter tout à fait le théâtre, où Mlle Mars seule avait la puissance de le rappeler de temps en temps; encore venait-il pour l'admirable talent de l'actrice, et non pour les ouvrages. Plusieurs essais, tout infructueux qu'ils avaient été, laissaient pressentir l'apparition d'une littérature plus vive, plus animée et plus vraie; une espèce d'agitation fébrile commençait à remplacer le dégoût; on se passionnait, lors de leur apparition, pour certains livres, qui contenaient des essais de drames, trop informes encore pour être reçus à la scène, mais qui indiquaient une tendance générale de l'esprit vers cette Amérique littéraire; enfin tout le monde était d'accord sur un point, c'est que, si l'on ne savait point encore ce qu'on voulait, on savait au moins ce dont on ne voulait plus.

L'époque de l'exposition de peinture arriva : plus avancée que la littérature, elle avait fait sa révolution ou plutôt elle était en train de la faire; Delacroix par son massacre de Scio, Boulanger par son Mazeppa, Saint-Èvre, par son Job, s'étaient complétement séparés de l'école de David, dont la queue était encore portée par quelques peintres de la restauration : comme ces malheureuses poules dont parle Delille, et auxquelles on fait couver des canards, leurs maîtres avaient été tout effrayés de les voir s'aventurer sur cette mer nouvelle, et ils s'étaient assis sur le bord, impuissants à les suivre, déplorant leur impru-

dence et prophétisant leur perte : ce qui n'empêchait pas mes trois gaillards de mettre toutes voiles dehors, et de voguer effrontément, avec un pavillon nouveau à leur vergue et des couronnes à leurs mâts.

La sculpture était en arrière : elle reposait tout entière sur Pradier, Bosio et David, hommes de talent tous trois, mais qui, les pieds pris dans les traditions impériales, comme Daphnée dans son écorce de laurier, ne pouvaient avancer, et étaient forcés de faire du grec et du nu sur place. Étex était encore enfant, Barye étudiait ses lions et ses tigres au Jardin des Plantes, faute d'argent pour louer un atelier et payer un modèle, et Antonin Moine, qui n'avait pas de pain, vendait pour du Jean Goujon, des médaillons gothiques d'un caractère et d'un fini si merveilleux que parmi les artistes il ne s'éleva pas même pendant deux ans le moindre doute sur leur origine.

Cependant au moment où je passai des salons de peinture à l'exposition de sculpture, un cercle s'était formé autour d'un petit bas-relief d'un pied de haut à peu près sur dix-huit pouces de large : il représentait Christine faisant assassiner Monaldeschi. C'était le coup d'essai de M[lle] de Fauveau, qui commençait par lui l'immense réputation dont elle jouit aujourd'hui parmi les artistes[1].

Ce jour-là, comme la Françoise de Rimini du Dante, je n'allai pas plus avant : quatre mois après j'avais sculpté aussi ma Christine faisant assassiner son Monaldeschi.

A peine en eus-je écrit le dernier vers que je me trouvai aussi embarrassé qu'une pauvre fille qui vient d'accoucher ; que faire de l'enfant bâtard qui était né hors du légitime mariage de l'Institut et de l'Académie. L'étouffer comme ses aînées ! c'était bien cruel, d'ailleurs la petite fille avait une apparence de force, qui lui donnait tout à fait l'air viable ; l'exposer, c'était bien cela, mais il lui fallait un théâtre qui la recueillît, des acteurs qui l'allaitassent, un public qui l'adoptât.

J'avais toujours entendu vanter l'obligeance de Charles Nodier, et surtout sa bonté toute paternelle pour la jeunesse, dont il a conservé le cœur ardent. Je le savais très-lié avec le baron Taylor, commissaire royal près le Théâtre-Français ; je lui écrivis, sans aucune recommandation, en le priant de solliciter pour moi une lecture.

Ce fut le baron Taylor qui me répondit : il m'accordait ma demande, fixait l'audition de ma pièce à sept ou huit jours de là ; il me demandait pardon de l'heure qu'il choisissait ; mais ses nombreuses occupations lui laissaient si peu de temps, que c'était à sept heures du matin seulement qu'il pouvait me recevoir.

Quoique je sois l'homme le moins matinal de Paris peut-être, je fus prêt à l'heure dite : je n'avais pas dormi de la nuit.

Je frappai à sa porte avec un battement de cœur effroyable ; la bonne ou la mauvaise disposition d'esprit d'un homme qui ne me connaissait pas, qui n'avait aucun motif d'être bienveillant pour moi, qui me recevait par pure complaisance, allait décider de mon avenir. Si ma pièce lui déplaisait, c'était une prévention contre tout ce que je pourrais lui apporter plus tard, et j'étais presque au bout de mon courage et de ma force.

Cependant on ne me répondait pas : j'entendais même, en prêtant l'oreille, un bruit annonçant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'appartement : c'étaient des sons confus et glapissants qui, tantôt avaient l'air d'accents de colère, et tantôt retombaient dans le mat, et formaient la basse d'une musique monotone et continue. Je ne pouvais deviner ce que c'était, je craignais de déranger Taylor en ce moment ; mais néanmoins, c'était bien l'heure fixée par lui pour le rendez-vous ; je frappai plus fort ; j'entendis qu'on ouvrait une porte ; en même temps ce bruit intérieur, inconnu, qui m'avait arrêté un instant, m'arriva plus mugissant que jamais ; enfin, une vieille bonne m'ouvrit.

— Ah ! monsieur, me dit-elle, d'un air consterné, vous rendez un fier service à monsieur en arrivant, et il vous désire bien.

— Comment cela ?

— Oh ! entrez, entrez, et ne perdez pas une minute. —

Je me précipitai dans la chambre, et trouvai Taylor pris dans sa baignoire comme un tigre dans une fosse, et ayant près de lui un monsieur qui lui lisait une tragédie d'Hécube.

Ce monsieur avait forcé la porte, quelle que chose qu'on ait pu lui dire ; il avait surpris Taylor, comme Charlotte Corday Marat, et il le poignardait dans le bain : seulement l'agonie du

[1] Mademoiselle de Fauveau, exilée politique, habite aujourd'hui Florence, où elle exécute un monument à Dante. Les Italiens n'y avaient pas pensé.

commissaire du roi était plus longue que ne l'avait été celle du tribun du peuple; la tragédie avait deux mille quatre cents vers.

Lorsque ce monsieur m'aperçut, il comprit qu'on venait lui arracher sa victime; il se cramponna à la baignoire, en criant : — Il n'y a plus que deux actes, monsieur, il n'y a plus que deux actes!

— Deux coups d'épée, deux coups de couteau; choisissez parmi les armes qui sont ici, et il y en a de tous les pays; choisissez celle qui coupe le mieux et égorgez-moi tout de suite.

— Monsieur, le gouvernement vous a nommé commissaire du roi, c'est pour entendre ma pièce; il est dans vos attributions d'entendre ma pièce, et vous entendrez ma pièce.

— Eh! voilà mon malheur! Mais vous et vos pareils, monsieur, vous serez cause que je partirai, que je quitterai la France; j'irai, s'il le faut, en Égypte, je remonterai les sources du Nil jusqu'à la Nubie, et je vais chercher mon passeport.

En ce moment, Taylor fit un mouvement pour s'élancer hors du bain. Le monsieur lui mit la main sur l'épaule, et le força de reprendre la position horizontale qu'il occupait d'abord dans sa baignoire.

— Vous irez en Chine, si vous le voulez; mais vous irez après avoir entendu ma pièce. —

Taylor poussa un profond gémissement, comme un athlète vaincu, me fit signe de passer dans la chambre à coucher, et pencha avec résignation sa tête sur sa poitrine; le monsieur continua.

La précaution qu'il avait prise de mettre une porte entre lui, son lecteur et moi, était inutile, et je ne perdis pas un mot des deux derniers actes d'*Hécube*. Dieu est grand et miséricordieux, qu'il fasse paix à son auteur!

Le bain avait profité de la lecture de la pièce pour refroidir, et Taylor rentra dans sa chambre à coucher tout grelotant; j'aurais donné un mois de mes appointements pour qu'il trouvât son lit bassiné.

Et cela est concevable; on conviendra qu'un homme à moitié gelé, et qui vient d'entendre cinq actes, ne se trouve naturellement pas dans une situation d'esprit bien favorable pour en écouter cinq autres : je jouais véritablement de malheur.

— Mon Dieu! monsieur, lui dis-je, je tombe dans un bien mauvais moment, et je crains que vous ne soyez guère disposé à m'entendre, du moins avec l'indulgence dont j'aurais besoin.

— Oh! monsieur, je ne dis pas cela pour vous, me répondit Taylor, car je ne connais pas encore votre ouvrage; mais comprenez-vous quel supplice cela est d'entendre, tous les jours que Dieu fait, de semblables choses?...

— Tous les jours?...

— Et plutôt deux fois qu'une. Tenez, voilà mon bulletin pour le comité d'aujourd'hui; voyez, on nous lit un Épaminondas. —

Je poussai un profond soupir : ma pauvre *Christine* était prise entre deux feux croisés classiques.

— Monsieur le baron, repris-je, si vous voulez que je revienne un autre jour?

— Non, non; pendant que j'y suis, j'aime autant...

— Eh bien! je vais vous lire un acte seulement, et si cela vous fatigue ou vous ennuie, vous m'arrêterez.

— Vous avez plus de compassion que vos confrères; c'est déjà bon signe... Allez, je vous écoute. —

Je tirai, tremblant, ma pièce de ma poche : elle formait un volume effrayant; Taylor jeta les yeux dessus avec une espèce d'effroi instinctif. — Ah! monsieur, me hâtai-je de lui dire, allant ainsi au-devant de sa pensée, le manuscrit n'est écrit que d'un côté!... —

Il respira.

Je commençai. J'avais la vue si troublée que je ne voyais rien, la voix si tremblante que je n'entendais pas moi-même ce que je disais. Taylor me rassura avec bonté : j'achevai tant bien que mal mon premier acte.

— Eh bien! continuerai-je, monsieur? lui dis-je d'une voix faible et sans oser lever les yeux.

— Oui, oui; allez, répondit-il; c'est bien, c'est très-bien.

Je me repris à la vie, et je lus mon deuxième acte avec plus de courage que l'autre. Lorsque j'eus fini, Taylor fut le premier à me demander le troisième, puis le quatrième, puis le cinquième. J'avais grande envie de l'embrasser. Il en fut quitte pour la peur.

La lecture achevée, Taylor sauta à bas de son lit.

— Vous allez venir au Théâtre-Français avec moi, me dit-il.

— Quoi faire?

— Prendre votre tour de lecture. Il faut que le comité entende cela le plus tôt possible.

— Oh mon Dieu, que vous êtes bon!

— Non, non, je suis juste. (Il sonna.) Pierre, tout ce qu'il me faut pour m'habiller. Vous permettez?

— Si je le permets, moi? Je crois bien. —

Trois jours après, j'étais accoudé, mon manuscrit à la main, à une grande table verte, autour de laquelle étaient assises toutes les puissances du Théâtre-Français, ayant à ma droite un verre d'eau sucrée, que (soit dit entre parenthèses et sans reproche) Granville but à ma place; ce qui me parut assez bizarre.

Peu de pièces ont eu un succès de lecture pareil à celui de Christine : on me fit répéter trois fois le monologue de Sentinelli, et la scène d'arrestation de Monaldeschi. J'étais dans l'ivresse : on me reçut par acclamations.

Je sortis du théâtre, léger et fier comme lorsque ma première maîtresse me dit : Je t'aime; je pris ma course, toisant tous ceux qui passaient près de moi, et ayant l'air de leur dire : Vous n'avez pas fait Christine, vous! Vous ne sortez pas du Théâtre-Français, vous! vous n'êtes pas reçu par acclamations, vous! et, dans ma préoccupation joyeuse, je prenais mal mes mesures pour sauter un ruisseau, et je tombais au milieu; je ne voyais pas les voitures et je me jetais dans les chevaux; en arrivant chez moi, j'avais perdu mon manuscrit, mais cela m'était bien égal, je savais mon drame par cœur.

J'entrai d'un seul bond dans l'appartement : Reçu à l'unanimité, reçu par acclamations, ma mère! et je me mis à danser autour de la chambre. Ma pauvre mère crut que j'étais devenu fou. Je ne lui avais pas dit que je dusse lire, de peur d'un échec.

— Et que va dire ton chef de bureau? fut sa première question.

— Ah! ma foi, il dira ce qu'il voudra; s'il n'est pas content, je l'enverrai promener.

— C'est toi, toi, mon pauvre garçon, qu'il enverra promener, et il faudra bien que tu y ailles.

— Eh bien! maman, cela me fera du temps pour mes répétitions.

— Et si ta pièce tombe, et que ta place soit perdue, que deviendrons-nous?

— Diable!

— Crois-moi, mon ami, retourne à l'administration tout de suite, afin qu'on ne se doute de rien, et ne te vante à personne de ce qui t'est arrivé.

— Tiens, je crois que tu as raison, ma mère; allons, embrasse-moi, et à six heures...

— Va, mon enfant. —

Ce jour-là, tout se passa à merveille : je trouvai une pile de rapports qui m'attendaient; à quatre heures tout était expédié. Jamais je n'avais écrit si vite ni si bien.

Je passai la soirée et la nuit à refaire un autre manuscrit.

Le lendemain, en arrivant à l'administration, je trouvai Féresse sur la porte de sa loge. Il m'y attendait depuis huit heures du matin, quoiqu'il sût bien que je n'arrivais jamais qu'à dix.

— Ah! vous voilà, me dit-il; vous avez donc fait une tragédie, vous?

— Qui vous a dit cela?

— Tiens, c'est sur le journal.

— Sur le journal!

— Lisez. —

Effectivement, le journal annonçait que, fortement protégé par la maison d'Orléans, un jeune employé, nommé M. Alexandre Dumas, avait fait recevoir au Théâtre-Français un drame en cinq actes et en vers, intitulé *Christine*.

On voit avec quelle exactitude la presse quotidienne débutait sur mon compte. Depuis ce temps, la tradition ne s'est pas perdue.

Néanmoins, toute tronquée qu'elle était dans sa forme, la nouvelle était vraie au fond; elle avait circulé de corridors en corridors et d'étages en étages; c'étaient de bureau en bureau des allées et des venues, comme si la duchesse d'Orléans fût accouchée : je reçus des compliments de tous mes collègues, les uns sincères, les autres goguenards; il n'y eut que mon chef de bureau dont je n'aperçus pas même le bout du nez; en revanche, il m'envoya de la besogne quatre fois comme d'habitude; il était donc évident qu'il avait lu le journal.

A compter de ce jour, ce fut une guerre ouverte : si je n'avais eu une constitution aussi robuste, j'aurais été étouffé sous les rapports et les ordonnances comme Clélie sous les bracelets d'or et les boucliers des chevaliers romains; à compter de ce moment, les tracasseries se changèrent en persécution, et la malveillance en haine; dix fois par jour, le chef venait lui-même à mon bureau, et si, par malheur, il ne m'y trouvait pas à chaque fois, un rapport en

informait à l'instant même le directeur général.

Vers ce temps, nos gratifications devaient nous être payées : c'était un moment impatiemment attendu par chacun de nous ; car nos appointements étaient si faibles, qu'ils nous offraient à peine de quoi vivre; aussi chacun avait-il recours à une industrie particulière pour améliorer son état de gêne continuel. Les uns avaient épousé des lingères qui tenaient de petites boutiques ; les autres avaient pris des intérêts dans des entreprises de cabriolets ; il y en avait enfin, et si tous n'étaient point encore là pour l'affirmer au besoin, on ne me croirait point peut-être, qui tenaient, dans le quartier latin, des restaurants à trente-deux sous, et qui déposaient à cinq heures la plume ducale pour prendre la serviette du maître de gargotte. Eh bien ! à ceux-là on ne disait rien, on ne leur reprochait point d'abaisser la majesté du prince dans les hommes qui étaient à sa solde. Non, on louait leur industrie, on la trouvait toute simple et toute naturelle : et moi, qui ne me sentais pas de vocation pour épouser une boutique, qui ne possédais pas de fonds que je pusse placer dans une spéculation de carrosserie, qui avais l'habitude de mettre une serviette sur mes genoux, et non pas sur mon bras... moi, on me faisait un crime de chercher dans la littérature une voie de salut ; on essayait, par toutes les persécutions possibles, de lasser ma constance, qu'on appelait de l'entêtement; on me consignait dans ma loge, comme un soldat aux arrêts ; on venait entr'ouvrir dix fois par jour la porte de ma niche, pour voir si le chien était bien à l'attache. Dieu me donna cependant la force de supporter tout cela ; mais aussi Dieu seul sait ce que je souffris.

Nos gratifications devaient nous être payées vers ce temps, ai-je dit : le rapport revint enfin de la direction générale ; chacun avait sa part dans la munificence administrative, excepté moi. Le duc d'Orléans s'était même donné la peine d'écrire, à la colonne des observations, de sa main sérénissime, que Charles X venait de faire royale : *Supprimer la gratification de M. Alexandre Dumas.*

Cependant cette gratification, ma mère attendait après. Il nous la fallait pour avoir du pain, et elle nous manquait. Je trouvai des manuscrits de vaudevilles à copier ; cela me rapportait cinq ou dix francs, selon qu'ils étaient en un ou deux actes. Moi aussi j'avais mon industrie.

A force de transcrire ces sortes d'ouvrages, la contagion m'atteignit. J'en fis deux que je donnai sous un autre nom que le mien : ce sont ceux que le *Journal des Débats* m'a reproché d'avoir faits. Il est vrai qu'aucun gouvernement ne lui a jamais supprimé ses gratifications, à lui.

Cependant le temps s'écoulait, de petites intrigues de coulisses empêchaient *Christine* d'être jouée ; Taylor était en Orient, et quoique, avant de partir, ses dernières paroles eussent été une recommandation en ma faveur, je ne voyais pas approcher le jour si désiré de la mise en scène. Je me décidai alors à faire un second ouvrage : un hasard me jeta, en quelque sorte, à l'esprit le sujet que je devais traiter.

La seule armoire que j'eusse dans mon bureau était commune à Féresse et à moi ; j'y mettais mon papier, et Féresse ses bouteilles. Un jour, soit par inadvertance, soit pour me faire une niche, soit enfin pour constater la supériorité de ses droits sur les miens, il en emporta la clef en allant faire une course. J'usai, en son absence, le reste du papier qui se trouvait sur mon bureau, et comme j'avais encore trois ou quatre rapports à expédier, je montai à la comptabilité pour en emprunter quelques feuilles.

Un volume d'Anquetil se trouvait fortuitement égaré sur un bureau ; il était ouvert, j'y jetai machinalement la vue, et j'y lus le passage relatif à l'assassinat de Saint-Mégrin.

Trois mois après Henri III était reçu au Théâtre-Français.

Cette fois je ne laissai pas le temps à l'enthousiasme de se refroidir : je pressai la mise en répétition de l'un ou de l'autre de mes deux drames, et je l'obtins ; restait à savoir lequel des deux serait joué le premier : Henri III eut la préférence.

La réception de Henri III avait au reste produit dans les bureaux la même révolution qu'avait faite celle de Christine, seulement cette fois elle éclata plus vigoureuse contre moi, car mes répétitions allaient me prendre deux heures par jour, et mon chef de bureau avait un motif légal de se plaindre.

Aussi ne s'en fit-il pas faute : je reçus immédiatement du directeur général l'invitation d'opter entre ma place et ma pièce. Je lui répondis que je tenais ma place du duc d'Orléans, et que je ne reconnaissais qu'au duc d'Orléans le droit de me l'ôter ; que quant à mes appointements,

qui grevaient de cent vingt-cinq francs *par mois* le budjet de l'administration, c'était autre chose : j'offrais d'y renoncer : cette offre fut acceptée.

A partir de cette époque je cessai de toucher mon *salaire*, mais aussi je cessai d'aller à mon bureau, à la grande terreur de ma pauvre mère ; cette terreur, il est vrai, avait été éveillée et était entretenue par les avis officieux que lui donnaient charitablement certaines personnes, et dont le refrain général était que ma pièce tomberait, et que je perdrais ma place ; deux prophéties qu'on aurait dû épargner, ce me semble, si ce n'était à son cœur, du moins à son âge. Ces avis produisirent plus d'effet que n'en attendaient encore ceux qui, sous le masque de l'intérêt, s'en faisaient un moyen de vengeance. Trois jours avant la représentation de Henri III, ma pauvre mère, écrasée de chagrin et d'inquiétude, fut atteinte d'une attaque d'apoplexie foudroyante, dont elle faillit mourir, et dont elle ne se tira qu'en perdant l'usage d'un bras et d'une jambe.

Qu'on juge de ma position, placé que j'étais entre ma mère à l'agonie et ma pièce prête à être jouée ; là tout mon passé, ici tout mon avenir ; d'un côté tout mon espoir, de l'autre, tout mon cœur.

Le jour de la représentation arriva : j'allai chez le duc d'Orléans, pour le prier d'assister à cette lutte solennelle qui devait décider de ma vie, *to be, or not to be*.

Il me répondit que cela lui était impossible ; il avait je ne sais combien de princes à dîner ce jour même.

— Monseigneur, lui dis-je, c'est une chose malheureuse pour moi que cette impossibilité ; il y a quatre ans que je pousse péniblement les jours devant moi pour arriver à ce jour, et cela dans un but, c'est celui de vous prouver que j'avais seul raison contre tous, et même contre Votre Altesse ; il n'y a donc pas de succès pour moi ce soir si vous n'êtes pas là quand je l'obtiendrai ; c'est un duel où je joue ma vie ; soyez mon témoin, cela ne se refuse pas.

— Je ne demande pas mieux, me répondit-il ; je serais même bien curieux de voir votre ouvrage, dont Vatout m'a dit beaucoup de bien ; mais comment faire ?

— Avancez l'heure de votre dîner, monseigneur, je retarderai celle du lever du rideau.

— Le pouvez-vous jusqu'à huit heures ?

— Je l'obtiendrai du théâtre.

— Eh bien ! allez me retenir toute la première galerie. Je vais, moi, faire prévenir mes convives d'arriver à cinq heures au lieu de six[1].

En quittant le duc je rencontrai la duchesse ; elle me demanda des nouvelles de ma mère ; j'aurais donné la moitié du succès que j'espérais le soir même pour lui baiser la main.

Je passai la journée entière près du lit de ma mère, qui était encore sans connaissance. A huit heures moins un quart je la quittai : j'entrai dans la salle comme on levait le rideau.

Le premier acte fut écouté avec bienveillance, quoique l'exposition en soit longue, froide et ennuyeuse ; la toile tomba : je courus voir comment allait ma mère.

En revenant j'eus le temps de jeter un coup d'œil sur la salle : ceux qui ont assisté à cette représentation se rappellent quel magnifique coup d'œil elle offrait : la première galerie était encombrée de princes chamarrés d'ordres de cinq ou six nations ; l'aristocratie tout entière était entassée dans des loges. Les femmes ruisselaient de pierreries.

Le second acte commença ; la scène de la sarbacane, que je craignais beaucoup, passa sans opposition. La toile tomba au milieu des applaudissements.

A partir du troisième acte jusqu'à la fin, ce ne fut plus un succès, ce fut un délire croissant : toutes les mains applaudissaient, même celles des femmes ; madame Malibran, penchée tout entière en dehors de sa loge, se cramponnait de ses deux mains à une colonne pour ne pas tomber.

Puis, lorsque Firmin reparut pour nommer l'auteur, l'élan fut si unanime que le duc d'Orléans se leva lui-même, et écouta debout et découvert le nom de son employé, qu'un des succès sinon le plus mérité du moins le plus reten-

[1] Voilà ce que fit le duc d'Orléans pour moi ; j'ai dit le mal, j'ai dit le bien. J'ajouterai quelque chose encore, car il faut rendre toute justice à l'homme, même quand il devient roi. Chaque fois que personnellement j'ai pu parvenir jusqu'au duc d'Orléans, chaque fois que par lettres j'ai pu arriver jusqu'au roi, le duc d'Orléans ou le roi m'a accordé ce que je lui demandais, soit la grâce d'un condamné politique, soit un encouragement à un homme de lettres malheureux. Son premier mouvement est bon, le second mauvais. C'est que le premier vient de son cœur, et le second de son entourage.

tissant de l'époque venait de baptiser poëte.

Le soir même, en rentrant chez moi, je trouvai une lettre de mon directeur général; je la reproduis textuellement ici.

« Je ne veux pas me coucher, mon bon jeune » ami, sans vous avoir dit combien je me sens » heureux de votre beau succès, sans vous en » avoir félicité de tout mon cœur, et votre ex- » cellente mère surtout, pour qui je sais que vous » éprouviez plus d'angoisses encore que pour » vous-même. Nous les partagions vivement, nos » camarades, ma sœur et moi; et maintenant, » nous jouissons de ce triomphe si justement ac- » quis à la double énergie de la piété filiale et du » talent le plus noble. Je me crois bien sûr que » vos couronnes et cet avenir de gloire que vous » ouvre l'inspiration, vous laissent sensible à » l'amitié, et la mienne pour vous est bien heu- » reuse.

» Ce 10 février 1829. »

C'était le même qui avait accepté la démission de mes appointements.

Alex. DUMAS.

20 décembre 1833.

HENRI III

ET SA COUR.

PERSONNAGES.

HENRI III, roi de France.
CATHERINE DE MÉDICIS, reine-mère.
HENRI DE LORRAINE, duc DE GUISE.
CATHERINE DE CLÈVES, duchesse DE GUISE.
PAUL ESTUERT, comte DE SAINT-MÉGRIN, favori du roi.
NOGARET DE LA VALETTE, baron D'ÉPERNON, favori du roi.
ANNE D'ARQUES, vicomte DE JOYEUSE.
SAINT-LUC, favori du roi.
BUSSY D'AMBOISE, favori du duc d'Anjou.
BALZAC D'ENTRAGUES, appelé ENTRAGUET.
CÔME RUGGIERI, astrologue.
SAINT-PAUL, aide de camp du duc de Guise.
ARTHUR, page de madame la duchesse de Guise.
BRIGARD, boutiquier.
BUSSY LECLERC, procureur, ligueur.
LA CHAPELLE-MARTEAU, maître des comptes, ligueur.
CRUCE, ligueur.
DU HALDE, ligueur.
GEORGES, domestique du comte de Saint-Mégrin.
Madame DE COSSÉ, femme de la duchesse de Guise.
MARIE, femme de la duchesse de Guise.
UN PAGE d'Entraguet.

Dimanche et lundi 20 juillet 1578.

ACTE PREMIER.

CATHERINE DE MÉDICIS.

PERSONNAGES.

CATHERINE DE MÉDICIS.
LE DUC DE GUISE.
LA DUCHESSE DE GUISE.
SAINT-MÉGRIN.
D'ÉPERNON.
JOYEUSE.
RUGGIERI.
BUSSY LECLERC.
BRIGARD.
LA CHAPELLE-MARTEAU.
CRUCÉ.

Un grand cabinet de travail chez Côme Ruggieri; quelques instruments de physique et de chimie; une fenêtre entr'ouverte au fond de l'appartement, avec un télescope.

SCÈNE PREMIÈRE.

RUGGIERI, *puis* CATHERINE DE MÉDICIS.

RUGGIERI, *couché, appuyé sur son coude, un livre d'astrologie ouvert devant lui; il y mesure des figures avec un compas; une lampe posée sur une table, à droite, éclaire la scène.*

Oui! cette conjuration me paraît plus puissante et plus sûre.— (*Regardant un sablier.*) Neuf heures bientôt...... Qu'il me tarde d'être à minuit pour en faire l'épreuve! Réussirai-je enfin? parviendrai-je à évoquer un de ces esprits que l'homme, dit-on, peut contraindre à lui obéir, quoiqu'ils soient plus puissants que lui? Mais si la chaîne des êtres créés se brisait à l'homme! — (*Catherine de Médicis entre par une porte secrète, elle ôte son demi-masque noir, tandis que Ruggieri ouvre un autre volume, paraît comparer, et s'écrie :*) Le doute partout!....

CATHERINE.

Mon.... père... — (*Le touchant.*) Mon père!...

RUGGIERI.

Qui!... ah! Votre Majesté!... Comment, si tard, à neuf heures du soir, vous hasarder dans cette rue de Grenelle, si déserte et si dangereuse!

CATHERINE.

Je ne viens point du Louvre, mon père, mais de l'hôtel de Soissons qui communique ici par ce passage secret.

RUGGIERI.

J'étais loin de m'attendre à l'honneur...

CATHERINE.

Pardon, Ruggieri, si j'interromps vos doctes travaux; en toute autre circonstance, je vous deman-

derais la permission d'y prendre part.... Mais ce soir....

RUGGIERI.

Quelque malheur ?

CATHERINE.

Non, tous les malheurs sont encore dans l'avenir. Vous-même avez tiré l'horoscope de ce mois de juillet, et le résultat de vos calculs a été qu'aucun malheur réel ne menaçait notre personne, ni celle de notre auguste fils, pendant sa durée.... Nous sommes aujourd'hui au 20, et rien n'a démenti votre prédiction. Avec l'aide de Dieu, elle s'accomplira tout entière.

RUGGIERI.

C'est donc un nouvel horoscope que vous désirez, ma fille? Si vous voulez monter avec moi à la tour, vos connaissances en astronomie sont assez grandes pour que vous puissiez suivre mes opérations et les comprendre. Les constellations sont brillantes.

CATHERINE.

Non, Ruggieri, c'est vers la terre que mes yeux sont fixés maintenant. Autour du soleil de la royauté se meuvent aussi des astres brillants et funestes : ce sont ceux-là qu'avec votre aide, mon père, je compte parvenir à conjurer.

RUGGIERI.

Commandez, ma fille, je suis prêt à vous obéir.

CATHERINE.

Oui... vous m'êtes tout dévoué... mais aussi ma protection, quoique ignorée de tous, ne vous est pas inutile. Votre réputation vous a fait bien des ennemis, mon père...

RUGGIERI.

Je le sais.

CATHERINE.

La Mole, en expirant, a avoué que les figures de cire à la ressemblance du roi, que l'on a trouvées sur l'autel, percées d'un poignard à la place du cœur, avaient été fournies par vous; et peut-être les mêmes juges qui l'ont condamné, trouveraient-ils, sous les cendres chaudes encore de son bûcher, assez de feu pour allumer celui de Côme Ruggieri.

RUGGIERI, *avec crainte.*

Je le sais... je le sais.

CATHERINE.

Ne l'oubliez pas... restez-moi fidèle... et tant que le ciel laissera à Catherine de Médicis existence et pouvoir, ne craignez rien. Aidez-la donc à conserver l'un et l'autre.

RUGGIERI.

Que puis-je faire pour Votre Majesté?

CATHERINE.

D'abord, mon père, avez-vous signé la ligue comme je vous ai écrit de le faire?

RUGGIERI.

Oui, ma fille : la première réunion des ligueurs doit même avoir lieu ici,... car nul d'entre eux ne soupçonne la haute protection dont m'honore Votre Majesté... Vous voyez que je vous ai comprise et que j'ai été au delà de vos ordres.

CATHERINE.

Et vous avez compris aussi que l'écho de leurs paroles devait retentir dans mon cabinet, et non dans celui du roi?

RUGGIERI.

Oui, Votre Majesté.

CATHERINE.

Et maintenant, mon père, écoutez... Votre profonde retraite, vos travaux scientifiques, vous laissent peu de temps pour suivre les intrigues de la cour... Eh ! d'ailleurs, vos yeux, habitués à lire dans un ciel pur, perceraient mal l'atmosphère épaisse et trompeuse qui l'environne.

RUGGIERI.

Pardon, ma fille... les bruits du monde arrivent parfois jusqu'ici : je sais que le roi de Navarre et le duc d'Anjou ont fui la cour et se sont retirés, l'un dans son royaume, l'autre dans son gouvernement.

CATHERINE.

Qu'ils y restent ; ils m'inquiètent moins en province qu'à Paris... Le caractère franc du Béarnais, le caractère irrésolu du duc d'Anjou, ne nous menacent point de grands dangers; c'est plus près de nous que sont nos ennemis... Vous avez entendu parler du duel sanglant qui a eu lieu, le 27 avril dernier, près la porte Saint-Antoine, entre six jeunes gens de la cour; parmi les quatre qui ont été tués, trois étaient les favoris du roi.

RUGGIERI.

J'ai su sa douleur; j'ai vu les magnifiques tombeaux qu'il a fait élever à Quelus, à Schomberg et à Maugiron, car il leur portait une merveilleuse amitié... Il avait promis, assure-t-on, 100,000 liv. aux chirurgiens, en cas que Quelus vînt en convalescence... Mais que pouvait la science de la terre contre les dix-neuf coups d'épée qu'il avait reçus!... Entraguet, son meurtrier, a du moins été puni par l'exil...

CATHERINE.

Oui, mon père... mais cette douleur s'apaise d'autant plus vite, qu'elle a été exagérée. Quelus, Schomberg et Maugiron ont été remplacés par d'Épernon, Joyeuse et Saint-Mégrin. Entraguet reparaîtra demain à la cour : le duc de Guise l'exige, et Henri n'a rien à refuser à son cousin de Guise. Saint-Mégrin et lui sont mes ennemis. Ce jeune gentilhomme bordelais m'inquiète. Plus instruit, moins frivole surtout que Joyeuse et d'Épernon, il

a pris sur l'esprit de Henri un ascendant qui m'effraye.... Mon père !... il en ferait un roi !...

RUGGIERI.

Et le duc de Guise?

CATHERINE.

En ferait un moine, lui... Je ne veux ni l'un ni l'autre.... il me faut un peu plus qu'un enfant, un peu moins qu'un homme.... Aurais-je donc abâtardi son cœur à force de voluptés, éteint sa raison par des pratiques superstitieuses, pour qu'un autre que moi s'emparât de son esprit et le dirigeât à son gré?... Non, je lui ai donné un caractère factice, pour que ce caractère m'appartînt... Tous les calculs de ma politique, toutes les ressources de mon imagination ont tendu là... Il fallait rester régente de la France, quoique la France eût un roi; il fallait qu'on pût dire un jour : Henri III a régné sous Catherine de Médicis... J'y ai réussi jusqu'à présent... Mais ces deux hommes !...

RUGGIERI.

Eh bien! René, votre valet de chambre, ne peut-il préparer pour eux des pommes de senteur, pareilles à celles que vous envoyâtes à Jeanne d'Albret, deux heures avant sa mort?...

CATHERINE.

Non... car leur existence m'est nécessaire. Ils entretiennent dans l'âme du roi cette irrésolution qui fait ma force. Je n'ai besoin que de jeter d'autres passions au travers de leurs projets politiques, pour les en distraire un instant; alors je me fais jour entre eux; j'arrive au roi, que j'aurai isolé avec sa faiblesse, et je ressaisis ma puissance... J'ai trouvé un moyen. Le jeune Saint-Mégrin est amoureux de la duchesse de Guise.

RUGGIERI.

Et celle-ci?....

CATHERINE.

L'aime aussi, mais sans se l'avouer encore à elle-même, peut-être... Elle est esclave de sa réputation de vertu... Ils en sont à ce point où il ne faut qu'une occasion, une rencontre, un tête-à-tête, pour que l'intrigue se noue; elle-même craint sa faiblesse, car elle le fuit... Mon père, ils se verront aujourd'hui; ils se verront seuls.

RUGGIERI.

Où se verront-ils?

CATHERINE.

Ici... Hier, au cercle, j'ai entendu Joyeuse et d'Épernon lier avec Saint-Mégrin la partie de venir faire tirer leur horoscope par vous... Dites aux deux premiers ce que bon vous semblera sur leur fortune future, que le roi veut porter à son comble, puisqu'il compte en faire ses beaux-frères... Mais trouvez le moyen d'éloigner ces jeunes fous... Restez seul avec Saint-Mégrin; arrachez-lui l'aveu de son amour: exaltez sa passion; dites-lui qu'il est aimé, que, grâce à votre art, vous pouvez le servir; offrez-lui un tête-à-tête. — (*Montrant une alcôve cachée dans la boiserie.*) La duchesse de Guise est déjà là, dans ce cabinet si bien caché dans la boiserie, et que vous avez fait faire pour que je puisse voir et entendre au besoin sans être vue. Par Notre-Dame! il nous a déjà été utile, à moi pour mes expériences politiques, et à vous pour vos magiques opérations.

RUGGIERI.

Et comment l'avez-vous déterminée à venir?...

CATHERINE, *ouvrant la porte du passage secret.*

Pensez-vous que j'aie consulté sa volonté?

RUGGIERI.

Vous l'avez donc fait entrer par la porte qui donne sur le passage secret?

CATHERINE.

Sans doute.

RUGGIERI.

Et vous avez songé aux périls auxquels vous exposiez Catherine de Clèves, votre filleule?... L'amour de Saint-Mégrin, la jalousie du duc de Guise...

CATHERINE.

Et c'est justement de cet amour et de cette jalousie que j'ai besoin.... M. de Guise irait trop loin, si nous ne l'arrêtions pas. Donnons-lui de l'occupation... D'ailleurs, vous connaissez ma maxime :

Il faut tout tenter et faire,
Pour son ennemi défaire.

Cela peut entraîner loin; mais Dieu, dans sa miséricorde, doit avoir des poids différents pour les rois et les sujets. S'il eût voulu nous juger tous de même, il nous eût fait tous égaux.

RUGGIERI.

Ainsi, ma fille, vous avez consenti à lui découvrir le secret de cette alcôve.

CATHERINE.

Elle dort. Je l'ai invitée à prendre avec moi une tasse de cette liqueur que l'on tire des fèves arabes que vous avez rapportées de vos voyages, et j'y ai mêlé quelques gouttes du narcotique que je vous avais demandé pour cet usage.

RUGGIERI.

Son sommeil a dû être profond, car la vertu de cette liqueur est souveraine.

CATHERINE.

Oui... et vous pourrez la tirer de ce sommeil à votre volonté?

RUGGIERI.

A l'instant, si vous le voulez.

CATHERINE.

Gardez-vous-en bien!

RUGGIERI.

Je crois vous avoir dit aussi qu'à son réveil toutes ses idées seraient quelque temps confuses, et que sa mémoire ne reviendrait qu'à mesure que les objets frapperaient ses yeux.

CATHERINE.

Tant mieux; elle sera moins à même de se rendre compte de votre magie... Quant à Saint-Mégrin, il est, comme tous ces jeunes gens, superstitieux et crédule : il aime, il croira... D'ailleurs, vous ne lui laisserez pas le temps de se reconnaître. Vous devez avoir un moyen d'ouvrir cette alcôve, sans quitter cette chambre.

RUGGIERI.

Il ne faut qu'appuyer sur un ressort caché dans les ornements de ce miroir magique.

(*Il appuie sur le ressort, et la porte de l'alcôve se lève à moitié.*)

CATHERINE.

Votre adresse fera le reste, mon père, et je m'en rapporte à vous... Le roi soupe chez la présidente Boulancour; madame d'Assy, sa belle-fille, est en ce moment l'objet de ses hommages.... C'est en sortant de chez elle que Saint-Mégrin et ses deux amis doivent venir ici... Un homme sûr, Réné, mon valet de chambre, restera dans le passage secret, et n'obéira qu'à vos ordres. Quelle heure comptez-vous?

RUGGIERI.

Je ne puis vous le dire : la présence de Votre Majesté m'a fait oublier de retourner ce sablier, et il faudrait appeler quelqu'un.

CATHERINE.

C'est inutile; ils ne doivent pas tarder; voilà l'important... Seulement, mon père, je ferai venir d'Italie une horloge; je la ferai venir pour vous, ou plutôt, écrivez vous-même à Florence et demandez-la, quelque prix qu'elle coûte.

RUGGIERI.

Votre Majesté comble tous mes désirs... Depuis longtemps j'en eusse acheté une, si le prix exorbitant qu'il faut y mettre...

CATHERINE.

Pourquoi ne pas vous adresser à moi, mon père?.. Par Notre-Dame! Il ferait beau voir que je laissasse manquer d'argent un savant tel que vous... Non... Venez demain, soit au Louvre, soit à notre hôtel de Soissons, et un bon de notre royale main, sur le surintendant de nos finances, vous prouvera que nous ne sommes ni oublieuse ni ingrate. Dieu soit avec vous, mon père!

(*Elle remet son masque, et sort par la porte secrète.*)

SCÈNE II.

RUGGIERI, LA DUCHESSE DE GUISE, *endormie*.

RUGGIERI.

Oui, j'irai te rappeler ta promesse. Ce n'est qu'à prix d'or que je puis me procurer ces manuscrits précieux qui me sont si nécessaires...—(*Écoutant.*) On frappe... Ce sont eux.

D'ÉPERNON, *derrière le théâtre*.

Holà! hé!

RUGGIERI.

On y va, mes gentilshommes, on y va.

SCÈNE III.

RUGGIERI, D'ÉPERNON, SAINT-MÉGRIN, JOYEUSE.

D'ÉPERNON, *à Joyeuse qui entre appuyé sur une sarbacane et sur le bras de Saint-Mégrin.*

Allons, allons, courage, Joyeuse! Voilà enfin notre sorcier... Vive Dieu! mon père, il faut avoir des jambes de chamois et des yeux de chat-huant pour arriver jusqu'à vous.

RUGGIERI.

L'aigle bâtit son aire à la cime des rochers pour y voir de plus loin.

JOYEUSE, *s'étendant dans un fauteuil.*

Oui, mais on voit clair pour y arriver, au moins.

SAINT-MÉGRIN.

Allons, allons, messieurs, il est probable que le savant Ruggieri ne comptait pas sur notre visite. Sans cela, nous aurions trouvé l'antichambre mieux éclairée.

RUGGIERI.

Vous vous trompez, comte de Saint-Mégrin. Je vous attendais...

D'ÉPERNON.

Tu lui avais donc écrit?...

SAINT-MÉGRIN.

Non, sur mon âme, je n'en ai parlé à personne...

D'ÉPERNON, *à Joyeuse.*

Et toi?

JOYEUSE.

Moi; tu sais que je n'écris que quand j'y suis forcé;... cela me fatigue.

RUGGIERI.

Je vous attendais, messieurs, et je m'occupais de vous.

SAINT-MÉGRIN.

En ce cas, tu sais ce qui nous amène.

RUGGIERI.

Oui.

(*D'Épernon et Saint-Mégrin se rapprochent de lui, Joyeuse se rapproche dans son fauteuil.*)

D'ÉPERNON.

Alors toutes les sorcelleries sont faites d'avance; nous pouvons t'interroger, tu vas nous répondre...

RUGGIERI.

Oui...

JOYEUSE.

Un instant, tête Dieu !... — (*Tirant à lui Ruggieri.*) Venez ici, mon père... On dit que vous êtes en commerce avec Satan... Si cela était, si cet entretien avec vous pouvait compromettre notre salut... J'espère que vous y regarderiez à deux fois, avant de damner trois gentilshommes des premières maisons de France.

D'ÉPERNON.

Joyeuse a raison, et nous sommes trop bons chrétiens!...

RUGGIERI.

Rassurez-vous, messieurs, je suis aussi bon chrétien que vous.

D'ÉPERNON.

Puisque tu nous assures que la sorcellerie n'a rien de commun avec l'enfer... hé bien! voyons, que te faut-il, ma tête ou ma main?...

RUGGIERI.

Ni l'une ni l'autre; ces formalités sont bonnes pour le vulgaire; mais toi, jeune homme, tu es placé assez au-dessus de lui pour que ce soit dans un astre brillant entre tous les astres que je lise ta destinée... Nogaret de La Valette, baron d'Épernon...

D'ÉPERNON.

Comment! tu me connais aussi, moi?... Il n'y a rien là d'étonnant... Je suis devenu si populaire.

RUGGIERI, *reprenant.*

Nogaret de La Valette, baron d'Épernon... Ta faveur passée n'est rien auprès de ce que sera ta faveur future.

D'ÉPERNON.

Vive Dieu! mon père, et comment irai-je plus loin?... le roi m'appelle son fils.

RUGGIERI.

Ce titre, son amitié seule te le donne, et l'amitié des rois est inconstante... Il t'appellera son frère, et les liens du sang le lui commanderont.

D'ÉPERNON.

Comment?... tu connais le projet de mariage...

RUGGIERI.

Elle est belle la princesse Christine! Heureux sera celui qui la possédera!

D'ÉPERNON.

Mais qui a pu t'apprendre?...

RUGGIERI.

Ne t'ai-je pas dit, jeune homme, que ton astre était brillant entre tous les astres?... Et maintenant à vous, Anne d'Arques, vicomte de Joyeuse... à vous, que le roi appelle aussi son enfant.

JOYEUSE.

Eh bien! mon père, puisque vous lisez si bien dans le ciel, vous devez y voir tout le désir que j'ai de rester dans cet excellent fauteuil, si toutefois cela ne nuit pas à mon horoscope... Non! Hé bien! allez, je vous écoute.

RUGGIERI.

Jeune homme, as-tu songé quelquefois, dans tes rêves d'ambition, que le vicomté de Joyeuse pût être érigé en duché?... Que le titre de pair, qu'on y joindrait, te donnerait le pas sur tous les pairs de France, excepté les princes du sang royal, et ceux des maisons souveraines de Savoie, Lorraine et Clèves? Oui... Hé bien! tu n'as fait que pressentir la moitié de ta fortune... Salut à l'époux de Marguerite de Vaudemont, sœur de la reine!... Salut au grand amiral du royaume de France.

JOYEUSE, *se levant vivement.*

Avec l'aide de Dieu et de mon épée, mon père, nous y arriverons. — (*Lui donnant sa bourse.*) Tenez, c'est bien mal récompenser la prédiction de si hautes destinées, mais c'est tout ce que j'ai sur moi.

D'ÉPERNON.

De par Dieu! tu m'y fais penser, et moi qui oubliais... — (*Il fouille à son escarcelle.*) Eh bien! des dragées à sarbacane, voilà tout... Je ne pensais plus que j'avais perdu à la prime jusqu'à mon dernier philippus... Je ne sais ce que devient ce maudit argent; il faut qu'il soit trépassé... Vive Dieu! Saint-Mégrin, toi qui es ami de Ronsard, tu devrais bien le charger de faire son épitaphe...

SAINT-MÉGRIN.

Il est enterré dans les poches de ces coquins de ligueurs... Je crois qu'il n'y a plus guère que là où l'on puisse trouver les écus à la rose et les doublons d'Espagne... Cependant il m'en reste encore quelques-uns, et si tu veux...

D'ÉPERNON, *riant.*

Non, non, garde-les pour acheter de l'ellébore; car il faut que vous sachiez, mon père, que depuis quelque temps notre camarade Saint-Mégrin est fou... seulement sa folie n'est pas gaie... Cependant, il vient de me donner une bonne idée. Il faut que je vous fasse payer mon horoscope par un ligueur... Voyons; sur lequel vais-je vous donner un bon?... Aide-moi, duc de Joyeuse. Ce titre sonne bien, n'est-ce pas? Voyons, cherche...

JOYEUSE.

Que dis-tu de notre maître des comptes, La Chapelle-Marteau?

D'ÉPERNON.

Insolvable :... en huit jours il épuiserait les trésors de Philippe II.

SAINT-MÉGRIN.

Et le petit Brigard?...

D'ÉPERNON.

Bah!... un prévôt de boutiquiers; il offrirait de s'acquitter en cannelle et en herbe à la reine.

RUGGIERI.

Thomas Crucé?...

D'ÉPERNON.

Si je vous prenais au mot, mon père, vos épaules pourraient bien garder pendant quelque temps rancune à votre langue... Il n'est pas endurant.

JOYEUSE.

Eh bien! Bussy Leclerc.

D'ÉPERNON.

Vive Dieu!... un procureur... tu es de bon conseil... — (*A Ruggieri.*) Tiens... voilà un bon de dix écus noble rose. Fais bien attention que la double rose n'est point démonétisée comme l'écu sol et le ducat polonais, et qu'elle vaut 12 francs. Va chez ce coquin de ligueur de la part du d'Épernon, et fais-toi payer: s'il refuse, dis-lui que j'irai moi-même avec vingt-cinq gentilshommes et dix ou douze pages...

SAINT-MÉGRIN.

Allons : maintenant que ton compte est réglé, je te rappellerai qu'on doit nous attendre au Louvre... Il faut rentrer, messieurs; partons!

JOYEUSE.

Tu as raison; nous ne trouverions plus de chaises à porteurs.

RUGGIERI, *arrêtant Saint-Mégrin.*

Comment! jeune homme, tu t'éloignes sans me consulter... toi!

SAINT-MÉGRIN.

Je ne suis pas ambitieux, mon père; que pourriez-vous me promettre?

RUGGIERI.

Tu n'es pas ambitieux!... Ce n'est pas en amour, du moins.

SAINT-MÉGRIN.

Que dites-vous, mon père? parlez bas...

RUGGIERI.

Tu n'es pas ambitieux, jeune homme, et pour devenir la dame de tes pensées, il a fallu qu'une femme réunit dans son blason les armes de deux maisons souveraines, surmontées d'une couronne ducale...

SAINT-MÉGRIN.

Plus bas, mon père, plus bas!

RUGGIERI.

Eh bien! doutes-tu encore de la science?

SAINT-MÉGRIN.

Non...

RUGGIERI.

Veux-tu partir encore sans me consulter?

SAINT-MÉGRIN.

Je le devrais peut-être...

RUGGIERI.

J'ai cependant bien des révélations à te faire.

SAINT-MÉGRIN, *après un moment d'hésitation.*

Qu'elles viennent du ciel ou de l'enfer, je les entendrai... Joyeuse, d'Épernon, laissez-moi : dans quelques instants je vous rejoindrai dans l'antichambre...

JOYEUSE.

Un instant, un instant... ma sarbacane... De par Sainte-Anne! Si j'aperçois une maison de ligueurs à cinquante pas à la ronde, je ne veux pas lui laisser un seul carreau.

D'ÉPERNON, *à Saint-Mégrin.*

Allons, dépêche-toi... et nous te ferons bonne garde pendant ce temps.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

RUGGIERI, SAINT-MÉGRIN, LA DUCHESSE DE GUISE.

SAINT-MÉGRIN, *poussant la porte.*

Bien, bien... — (*Revenant.*) Mon père... un seul mot... M'aime-t-elle?... Vous vous taisez, mon père... malédiction!... Oh! faites... qu'elle m'aime! On dit que votre art a des ressources inconnues et certaines, des breuvages, des filtres! Quels que soient vos moyens, je les accepte : dussent-ils compromettre ma vie en ce monde et mon salut dans l'autre... Je suis riche. — (*Jetant sa bourse.*) Tout ce que j'ai est à vous. Cet or, — (*détachant ses chaînes*) ces bijoux; ah! votre science peut-être méprise ces trésors du monde? Eh bien! écoutez-moi, mon père! On dit que les magiciens quelquefois ont besoin, pour leurs expériences cabalistiques, du sang d'un homme vivant encore. — (*Lui présentant son bras nu.*) Tenez, mon père... engagez-vous seulement à me faire aimer d'elle...

RUGGIERI.

Mais es-tu sûr qu'elle ne t'aime pas?

SAINT-MÉGRIN.

Que vous dirai-je, mon père? jusqu'à l'heure du désespoir, ne reste-t-il pas au fond du cœur une espérance sourde?... Oui, quelquefois j'ai cru lire

dans ses yeux, lorsqu'ils ne se détournaient pas assez vite... Mais je puis me tromper... elle me fuit, et jamais je ne suis parvenu à me trouver seul avec elle.

RUGGIERI.

Et si tu y réussissais enfin?

SAINT-MÉGRIN.

Cela étant, de par le ciel!... son premier mot m'apprendrait ce que j'ai à craindre ou à espérer.

RUGGIERI.

Eh bien! viens et regarde dans cette glace... On l'appelle le miroir de réflexion... Quelle est la personne que tu désires y voir?

SAINT-MÉGRIN.

Elle, mon père!...

(*Pendant qu'il regarde, l'alcôve s'ouvre derrière lui et laisse apercevoir la duchesse de Guise endormie.*)

RUGGIERI.

Regarde.

SAINT-MÉGRIN.

Dieu!... vrai Dieu!... c'est elle!... elle endormie! Ah! Catherine! — (*L'alcôve se referme.*) Catherine! rien: — (*Regardant derrière lui*) rien non plus par ici... tout a disparu; c'est un rêve, une illusion... Mon père, que je la voie... que je la voie encore!...

RUGGIERI.

Elle dormait, dis-tu?

SAINT-MÉGRIN.

Oui...

RUGGIERI.

Écoute: c'est surtout pendant le sommeil que notre pouvoir est plus grand... Je puis profiter du sien pour la transporter ici.

SAINT-MÉGRIN.

Ici, près de moi?

RUGGIERI.

Mais, une fois réveillée, rappelle-toi que toute ma puissance ne peut rien contre sa volonté...

SAINT-MÉGRIN.

Bien; mais hâtez-vous, mon père... hâtez-vous...

RUGGIERI.

Prends ce flacon; il suffira de le lui faire respirer pour qu'elle revienne à elle...

SAINT-MÉGRIN.

Oui, oui, mais hâtez-vous...

RUGGIERI.

T'engages-tu par serment à ne jamais révéler...?

SAINT-MÉGRIN.

Sur la part que j'espère dans le paradis, je vous le jure...

RUGGIERI.

Eh bien! lis cette conjuration. — (*Tandis que Saint-Mégrin parcourt quelques lignes du livre ouvert par Ruggieri, l'alcôve s'ouvre derrière lui; un ressort fait avancer le sofa dans la chambre, et la boiserie se referme.*) Et maintenant, regarde.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

SAINT-MÉGRIN, LA DUCHESSE DE GUISE.

SAINT-MÉGRIN.

Elle!... c'est elle!... la voilà... — (*Il s'élance vers elle, puis s'arrête tout à coup.*) J'ai lu que parfois des magiciens enlevaient au tombeau des corps qui, par la force de leurs enchantements, prenaient la ressemblance d'une personne vivante. Si... Que Dieu me protége! — (*Il fait le signe de la croix.*) Ah!... rien ne change... Ce n'est donc pas un prestige, un rêve du ciel... oh! son cœur bat à peine!... sa main... elle est glacée!... Catherine, réveille-toi: ce sommeil m'épouvante! Catherine... elle dort... que faire?... ah! ce flacon... j'oubliais... ma tête est perdue!...

(*Il le lui fait respirer.*)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah!...

SAINT-MÉGRIN.

Oui, oui... respire... lève-toi... parle, parle!... j'aime mieux entendre ta voix, dût-elle me bannir à jamais de ta présence, que de te voir dormir de ce sommeil froid.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah! que je suis faible!... — (*Elle se lève, en s'appuyant sur la tête de Saint-Mégrin qui est à ses pieds.*) J'ai dormi longtemps.... Mes. femmes.... comment s'appellent-elles?... — *Apercevant Saint-Mégrin.*) Ah! c'est vous, comte!

(*Elle lui tend la main.*)

SAINT-MÉGRIN.

Oui... oui...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Vous!... mais pourquoi vous? ce n'était pas vous que j'étais habituée à voir à mon réveil... Mon front est si lourd, que je ne puis y rassembler deux idées...

SAINT-MÉGRIN.

Oh! Catherine, qu'une seule s'y présente, qu'une seule y reste!... Celle de mon amour pour toi...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oui... oui... vous m'aimez... oh! depuis longtemps, je m'en suis aperçue... et moi aussi, je vous aimais, et je vous le cachais... Pourquoi donc?... il me semble pourtant qu'il y a bien du bonheur à le dire!

SAINT-MÉGRIN.

Oh! redis-le donc encore... redis-le; car il y a bien du bonheur à l'entendre!...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Mais j'avais un motif pour vous le cacher... quel était-il donc?... Ah! ce n'était pas vous que je devais aimer... — (*Se levant, et oubliant son mouchoir sur le sofa.*) Sainte Mère de Dieu! aurais-je dit que je vous aimais?... — (*Se levant avec effroi.*) Malheureuse que je suis!... mon amour s'est réveillé avant ma raison.

SAINT-MÉGRIN.

N'écoute que ton cœur. Tu m'aimes!... tu m'aimes!

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi! je n'ai pas dit cela, monsieur le comte, cela n'est pas : ne croyez pas que cela soit... c'était un songe... le sommeil... le... Mais comment se fait-il que je sois ici?... Quelle est cette chambre?... Marie... madame de Cossé... laissez-moi, M. de Saint-Mégrin, éloignez-vous...

SAINT-MÉGRIN.

Moi, m'éloigner!... et pourquoi?...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oh! mon Dieu!... mon Dieu! que m'arrive-t-il?...

SAINT-MÉGRIN.

Madame, je me vois ici, je vous y trouve, je ne sais comment... il y a de l'enchantement, de la magie.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je suis perdue!... moi, qui jusqu'à présent vous ai fui... moi, que déjà les soupçons de M. de Guise, mon seigneur et maître...

SAINT-MÉGRIN.

M. de Guise... mille damnations!... M. de Guise, votre seigneur et maître! Oh! puisse-t-il ne pas vous soupçonner à tort!... et que tout son sang... tout le mien...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Monsieur le comte, vous m'effrayez.

SAINT-MÉGRIN.

Pardon!... mais quand je pense que je pouvais vous connaître libre, être aimé de vous, devenir aussi votre seigneur et maître... Il me fait bien du mal, M. de Guise; mais que mon bon ange m'abandonne au jour du jugement si je ne le lui rends pas...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Monsieur le comte!... Mais enfin... où suis-je? dites-le-moi... aidez-moi à sortir d'ici, à me rendre à l'hôtel de Guise, et je vous pardonne tout...

SAINT-MÉGRIN.

Me pardonner, et quel est donc mon crime?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je suis ici... et vous me le demandez!... Vous avez profité de son sommeil pour enlever une femme, qui vous est étrangère, qui ne peut vous aimer, qui ne vous aime pas, monsieur le comte...

SAINT-MÉGRIN.

Qui ne m'aime pas!... Ah! madame, on n'aime pas comme j'aime, pour ne pas être aimé. J'en crois vos premières paroles, j'en crois...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Silence!

SAINT-MÉGRIN.

Ne craignez rien.

JOYEUSE, *dans l'antichambre.*

Vive Dieu!... nous sommes en sentinelle, et on ne passe pas...

D'ÉPERNON.

Regarde donc, Joyeuse... costume complet de ligueur... depuis les bottes jaunes jusqu'à la plume verte, rien n'y manque... et, s'il voulait seulement écarter ce manteau de serge, je suis sûr que la double croix de Lorraine...

LE DUC DE GUISE, *derrière le théâtre.*

Tête Dieu! Messieurs, prenez garde, en croyant jouer avec un renard, d'éveiller un lion...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Sainte-Marie! c'est la voix du duc de Guise!... Où fuir? Où me cacher?

SAINT-MÉGRIN, *s'élançant vers la porte.*

C'est le duc de Guise... Eh bien!...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Arrêtez, monsieur, au nom du ciel! vous me perdez.

SAINT-MÉGRIN.

C'est vrai...

(*Il court à la porte, passe entre les deux anneaux de fer la barre qui sert de verrou.*)

RUGGIERI, *entrant et prenant la duchesse par la main.*

Silence! madame... Suivez-moi...

(*Il ouvre la porte secrète : la duchesse de Guise s'y élance; Ruggieri la suit; la porte se referme derrière eux.*)

LE DUC DE GUISE, *avec impatience.*

Messieurs!...

D'ÉPERNON.

Ne trouves-tu pas qu'il a un petit accent lorrain tout à fait agréable?...

SAINT-MÉGRIN, *se retournant.*

Maintenant, madame... nous pouvons... Eh bien! où est-elle?... disparue... par où? comment?... Tout cela ne serait-il pas l'œuvre du démon? Oh! ma tête! ma tête!... Maintenant qu'il entre!

(*Il ouvre la porte.*)

LE DUC DE GUISE, *entrant.*

J'aurais dû deviner, par ceux de l'antichambre,

celui qui me ferait les honneurs de l'appartement...

SAINT-MÉGRIN.

Ne vous en prenez qu'à la circonstance, monsieur le duc, si je ne profite pas de ce moment pour vous rendre tous ceux dont je vous crois digne... cela viendra, je l'espère.

JOYEUSE.

Comment, Saint-Mégrin, c'est le Balafré, lui-même.

SAINT-MÉGRIN.

Oui, oui, messieurs, c'est lui... Mais il se fait tard; partons, partons.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LE DUC DE GUISE *seul, puis* RUGGIERI.

LE DUC DE GUISE.

Quand donc une bonne arquebusade de favoris nous délivrera-t-elle de ces insolents petits muguets? M. le comte de Caussade de Saint-Mégrin... le roi l'a fait comte; et qui sait où s'arrêtera ce champignon de fortune? Mayenne, avant son départ, me l'avait recommandé. Je dois m'en défier, dit-il: il a cru s'apercevoir qu'il aimait la duchesse de Guise, et m'en a fait prévenir par Bassompierre... Tête Dieu! Si je n'étais aussi sûr de la vertu de ma femme, M. de Saint-Mégrin payerait cher ce soupçon! — (*Entre Ruggieri.*) Ah! c'est toi, Ruggieri!

RUGGIERI.

Oui, monseigneur duc...

LE DUC DE GUISE.

J'ai avancé d'un jour la réunion qui devait avoir lieu chez toi... Dans quelques minutes nos amis seront ici... Je suis venu le premier, parce que je désirais te trouver seul... Nicolas Poulain m'a dit que je pouvais compter sur toi.

RUGGIERI.

Il a dit vrai... Et mon art...

LE DUC DE GUISE.

Laissons là ton art. Que j'y croie ou que je n'y croie pas, je suis trop bon chrétien pour y avoir recours. Mais je sais que tu es savant, versé dans la connaissance des manuscrits et des archives... C'est cette science que je réclame, car c'est d'elle seule que j'ai besoin : écoute-moi. L'avocat Jean David n'a pu obtenir du saint-père qu'il ratifiât la Ligue : il est rentré en France...

RUGGIERI.

Oui, les dernières lettres que j'en ai reçues étaient datées de Lyon.

LE DUC DE GUISE.

Il y est mort : il était porteur de papiers importants... Ces papiers ont été soustraits. Parmi eux se trouvait une généalogie que le duc de Guise, mon père, de glorieuse mémoire, avait fait faire, en 1535, par François Rosières. On y prouvait que les princes lorrains étaient la seule et vraie postérité de Charlemagne. Mon père, il faut me refaire un nouvel arbre généalogique, qui prenne sa racine dans celui des Carlovingiens : il faut l'appuyer de nouvelles preuves. C'est un travail pénible et difficile, qui veut être bien payé. Voici un à-compte.

RUGGIERI.

Vous serez content de moi, monseigneur.

LE DUC DE GUISE.

Bien... Et que venaient faire ici ces jeunes papillons de cour, que j'y ai trouvés?

RUGGIERI.

Me consulter sur l'avenir.

LE DUC DE GUISE.

Sont-ils donc mécontents du présent? ils seraient bien difficiles. Ils se sont éloignés, n'est-ce pas?...

RUGGIERI.

Oui, monseigneur; ils sont au Louvre, maintenant.

LE DUC DE GUISE.

Que le Valois s'endorme au bruit de leur bourdonnement, pour ne s'éveiller qu'à celui de la cloche qui lui sonnera matines... Mais il y a quelqu'un dans l'antichambre... Ah! ah! c'est le père Crucé.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CRUCÉ, *puis* BUSSY LECLERC, LA CHAPELLE-MARTEAU *et* BRIGARD.

LE DUC DE GUISE.

C'est vous, Crucé? Quelles nouvelles?

CRUCÉ.

Mauvaises, monseigneur, mauvaises; rien ne marche... tout dégénère. Morbleu! nous sommes des conspirateurs à l'eau rose.

LE DUC DE GUISE.

Comment cela?

CRUCÉ.

Eh! oui... nous perdons le temps en fadaises politiques; nous courons de porte en porte faire signer l'Union. Par saint Thomas! vous n'avez qu'à vous montrer, monsieur le duc; quand ils vous regardent, les huguenots sont de la Ligue...

LE DUC DE GUISE.

Est-ce que votre liste?...

CRUCÉ.

Trois ou quatre cents zélés l'ont signée : cent cin-

quante politiques y ont mis leur paraphe; une trentaine de huguenots ont refusé en faisant la grimace... Quant à ceux-là, morbleu! j'ai fait une croix blanche sur leur porte, et si jamais l'occasion se présente de décrocher ma pauvre arquebuse, qui est au repos depuis six ans... Mais je n'aurai pas ce bonheur-là, monseigneur; les bonnes traditions se perdent... Tête Dieu! si j'étais à votre place...

LE DUC DE GUISE.

Et la liste...

CRUCÉ.

La voilà... Faites-en des bourres, monsieur le duc, et cela aujourd'hui plutôt que demain.

LE DUC DE GUISE.

Cela viendra, mon brave, cela viendra.

CRUCÉ.

Dieu le veuille!... Ah! ah! voilà les camarades. (*Entrent Bussy Leclerc, La Chapelle-Marteau et Brigard.*)

LE DUC DE GUISE.

Eh bien, messieurs, la récolte a-t-elle été bonne?

BUSSY LECLERC.

Pas mauvaise : trois ou quatre cents signatures, pour ma part : des avocats, des procureurs.

CRUCÉ.

Et toi, mon petit Brigard, as-tu fait marcher les boutiquiers?

BRIGARD.

Ils ont tous signé.

CRUCÉ, *lui frappant sur l'épaule.*

Vive Dieu! monsieur le duc, voilà un zélé. Tous ceux de l'Union peuvent se présenter à sa boutique, au coin de la rue Aubry-le-Boucher; ils y auront un rabais de 30 deniers par livre, sur tout ce qu'ils achèteront.

LE DUC DE GUISE.

Et vous, M. Marteau?

MARTEAU.

J'ai été moins heureux, monseigneur... les maîtres des comptes ont peur, et M. le président de Thou n'a signé qu'avec restriction.

LE DUC DE GUISE.

Il a donc ses fleurs de lis bien avant dans le cœur, votre président de Thou?... Est-ce qu'il n'a pas vu que l'on promet obéissance au roi et à sa famille?

MARTEAU.

Oui; mais on se réunit sans sa permission.

LE DUC DE GUISE.

Il a raison, M. de Thou... Je me rendrai demain au lever de Sa Majesté, messieurs... mon premier soin aurait dû être d'obtenir la sanction du roi; il n'aurait pas osé me la refuser... Mais, Dieu merci! il n'est point encore trop tard. Demain je mettrai sous les yeux de Henri de Valois la situation de son royaume; je me ferai l'interprète de ses sujets mécontents. Il a déjà reconnu tacitement la Ligue : je veux qu'il lui nomme publiquement un chef.

MARTEAU.

Prenez garde, monseigneur; il n'y a pas loin du bassinet à la mèche d'un pistolet; et quelque nouveau Poltrot...

LE DUC DE GUISE.

Il n'oserait!... D'ailleurs j'irai armé.

CRUCÉ.

Que Dieu soit pour vous et la bonne cause!... Mais cela fait, monseigneur, je crois qu'il sera temps de vous décider...

LE DUC DE GUISE.

Quant à ma décision, monsieur Crucé, elle est prise depuis longtemps; ce que je ne décide pas en un quart d'heure, je ne le déciderai de ma vie...

CRUCÉ.

Oui... et avec votre prudence, toute votre vie ne suffira peut-être pas à exécuter ce que vous aurez décidé en un quart d'heure...

LE DUC DE GUISE.

Monsieur Crucé, dans un projet comme le mien, le temps est l'allié le plus sûr.

CRUCÉ.

Tête Dieu!... vous êtes jeune, vous... trente-deux ans;... mais moi, qui en ai quarante-cinq, je suis pressé; et puisque tout le monde signe...

LE DUC DE GUISE.

Oui... Et les douze mille hommes, tant Suisses que reîtres, que Sa Majesté vient de faire entrer dans sa bonne ville de Paris... ont-ils signé, eux?... Chacun d'eux porte une arquebuse ornée d'une belle et bonne mèche, monsieur Crucé; sans compter les fauconneaux de la Bastille... Fiez-vous-en à moi pour marquer le jour; et quand il sera venu...

BUSSY LECLERC.

Eh bien! que ferons-nous du Valois?...

LE DUC DE GUISE.

Ce que nous en ferons?... madame de Montpensier me disait hier, en me montrant une paire de ciseaux d'or, quelques petits vers qui pourraient merveilleusement servir de réponse à cette question; les voici :

Valois, qui les dames n'aime,
Deux couronnes posséda.
Bientôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grâce à ses heureux travaux.
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième...

BUSSY LECLERC.

Ainsi soit-il!... n'est-ce pas, mon vieux sorcier?

car je présume que tu es de notre avis, puisque tu ne dis rien...

RUGGIERI.

J'attendais l'occasion favorable de vous présenter une petite requête.

BUSSY LECLERC.

Laquelle?

RUGGIERI, *lui donnant le billet de d'Épernon.*

La voilà...

BUSSY LECLERC.

Comment! un bon du d'Épernon... sur moi! c'est une plaisanterie...

RUGGIERI.

Il a dit que, si vous n'y faisiez pas honneur, il irait vous trouver, et le ferait acquitter lui-même...

BUSSY LECLERC.

Qu'il vienne, morbleu!... a-t-il oublié qu'avant d'être procureur, j'ai été maître d'armes au régiment de Lorraine!... Je crois que le cher favori est jaloux des statues qui ornent les tombeaux de Quelus et de Maugiron? Eh bien! qu'à cela ne tienne... nous le ferons tailler en marbre à son tour.

LE DUC DE GUISE.

Gardez-vous-en bien, maître Bussy! Je ne voudrais pas, pour vingt-cinq de mes amis, ne pas avoir un tel ennemi... son insolence recrute pour nous... Donne-moi ce billet, Ruggieri. Dix écus noble rose? c'est cent vingt livres tournois... les voilà.

BUSSY LECLERC.

Que faites-vous donc, monseigneur?

LE DUC DE GUISE.

Soyez tranquille : quand le moment de régler nos comptes sera arrivé, je m'arrangerai de manière à ce qu'il ne reste pas mon débiteur... Mais il se fait tard... à demain soir, messieurs. Les portes de l'hôtel de Guise seront ouvertes à tous nos amis; madame de Montpensier en fera les honneurs; et seront doublement bien venus ceux qui viendront avec la double croix de Lorraine! Ruggieri, reconduis ces messieurs. Ainsi, c'est dit; à demain soir, à l'hôtel de Guise.

CRUCÉ.

Oui, monseigneur...

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

LE DUC DE GUISE, *seul.*

(*Il s'assied sur le sofa où la duchesse a oublié son mouchoir.*)

Par saint Henri de Lorraine! c'est un rude métier que celui que j'ai entrepris... Ces gens-là croient qu'on arrive au trône de France comme à un bénéfice de province. Le duc de Guise roi de France! c'est un beau rêve... Cela sera, pourtant; mais, auparavant, que de rivaux à combattre! Le duc d'Anjou d'abord... c'est le moins à craindre; il est haï également du peuple et de la noblesse, et on le déclarerait facilement hérétique et inhabile à succéder... Mais, à son défaut, l'Espagnol n'est-il pas là pour réclamer, à titre de beau-frère, l'héritage du Valois?... Le duc de Savoie, son oncle par alliance, voudra élever des prétentions. Le duc de Lorraine a épousé sa sœur... Peut-être y aurait-il un moyen? Ce serait de faire passer la couronne de France sur la tête du vieux cardinal de Bourbon, et de le forcer à me reconnaître pour héritier... J'y songerai... Que de peines! de tourments!... pour qu'à la fin peut-être la balle d'un pistolet ou la lame d'un poignard... Ah! — (*Il laisse tomber sa main avec découragement; elle se pose sur le mouchoir oublié par la duchesse.*) Qu'est cela?... mille damnations!... ce mouchoir appartient à la duchesse de Guise... voilà les armes réunies de Clèves et de Lorraine... Elle serait venue ici!... Saint-Mégrin!... Oh! Mayenne! Mayenne! tu ne t'étais donc pas trompé! et lui... lui... — (*Appelant.*) Saint-Paul! — (*Son écuyer entre.*) Saint-Paul! qu'on me cherche les mêmes hommes qui ont assassiné Dugast.

ACTE DEUXIÈME.

HENRI III.

PERSONNAGES.

HENRI III.
CATHERINE DE MÉDICIS.
LE DUC DE GUISE.
SAINT-MÉGRIN.
D'ÉPERNON.
JOYEUSE.
SAINT-LUC.
BUSSY D'AMBOISE.
DU HALDE.

Une salle du Louvre. — A gauche, deux fauteuils et quelques tabourets préparés pour le roi, la reine-mère et les courtisans. Joyeuse est couché dans l'un de ces fauteuils, et Saint-Mégrin debout, appuyé sur le dossier de l'autre. Du côté opposé, d'Épernon est assis à une table sur laquelle est posé un échiquier. Au fond, Saint-Luc fait des armes avec Du Halde. Chacun d'eux a un page à ses couleurs près de lui.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-MÉGRIN, JOYEUSE, D'ÉPERNON, SAINT-LUC, DU HALDE.

D'ÉPERNON.

Messieurs, qui de vous fait ma partie d'échecs, en attendant le retour du roi? Saint-Mégrin, ta revanche?

SAINT-MÉGRIN.

Non, je suis trop distrait aujourd'hui.

JOYEUSE.

Oh! décidément, c'est la prédiction de l'astrologue... Vrai Dieu! c'est un véritable sorcier. Sais-tu bien qu'il avait prédit à Dugast qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre, quand la reine Marguerite l'a fait assassiner? Je parie que c'est un horoscope du même genre qui occupe Saint-Mégrin, et que quelque grande dame dont il est amoureux?...

SAINT-MÉGRIN, *l'interrompant vivement.*

Mais, toi-même, Joyeuse, que ne fais-tu la partie de d'Épernon?

JOYEUSE.

Non, merci.

D'ÉPERNON.

Est-ce que tu veux réfléchir aussi, toi?

JOYEUSE.

C'est, au contraire, pour ne pas être obligé de réfléchir.

SAINT-LUC.

Eh bien! veux-tu faire des armes avec moi, vicomte?

JOYEUSE.

C'est trop fatigant, et puis tu n'es pas de ma force: fais une œuvre charitable, tire d'Épernon d'embarras...

SAINT-LUC.

Soit.

JOYEUSE, *tirant un bilboquet de son escarcelle.*

Vive Dieu!... messieurs... voilà un jeu... Celui-là ne fatigue ni le corps ni l'esprit... Sais-tu bien que cette nouvelle invention a eu hier un succès prodigieux chez la présidente? A propos, tu n'y étais pas, Saint-Luc; qu'es-tu donc devenu?...

SAINT-LUC.

J'ai été voir les Gélosi; tu sais, ces comédiens italiens qui ont obtenu du roi la permission de représenter des mystères à l'hôtel de Bourbon?

JOYEUSE.

Ah! oui... moyennant quatre sous par personne.

SAINT-LUC.

Et puis, en passant... Un instant, d'Épernon, je n'ai pas joué...

JOYEUSE.

Et puis, en passant?...

SAINT-LUC.

Où?

JOYEUSE.

En passant, disais-tu?...

SAINT-LUC.

Oui... je me suis arrêté en face de Nesle, pour y voir poser la première pierre d'un pont qu'on appellera le Pont-Neuf.

D'ÉPERNON.

C'est un architecte nommé Ducerceau qui l'a entrepris... On dit que le roi va lui accorder des titres de noblesse...

JOYEUSE.

Et justice sera faite... Sais-tu qu'il m'épargnera au moins six cents pas toutes les fois que je voudrai aller à l'École Saint-Germain. (*Il laisse tomber son bilboquet, et appelle son page qui est à l'autre bout de la salle.*) Bertrand! mon bilboquet...

SAINT-LUC.

Messieurs.... grande nouvelle! hier, madame de Sauve m'a dit en confidence que le roi avait abandonné les fraises goudronnées pour prendre les collets renversés à l'italienne.

D'ÉPERNON.

Eh! que ne nous disais-tu cela... nous serons en retard d'un jour... Tiens! Saint-Mégrin le savait, lui... — (*A son page.*) Que je trouve demain un collet renversé au lieu de cette fraise...

SAINT-LUC, *riant.*

Ah! ah!... tu te souviens que le roi t'a exilé quinze jours, parce qu'il manquait un bouton à ton pourpoint....

JOYEUSE.

Eh bien! moi, je vais te rendre nouvelle pour nouvelle. Entraguet rentre aujourd'hui en grâce.

SAINT-LUC.

Vrai?...

JOYEUSE.

Oui, il est décidément Guisard... C'est le Balafré qui a exigé du roi qu'il lui rendît son commandement: depuis quelque temps il fait tout ce qu'il veut...

D'ÉPERNON.

C'est qu'il a besoin de lui... Il paraît que le Béarnais est en campagne, le harnois sur le dos...

JOYEUSE.

Vous verrez que ce damné d'hérétique nous fera battre pendant l'été... Mettez-vous donc en campagne de cette chaleur-là, avec cent cinquante livres de fer sur le corps... pour revenir hâlé comme un Andalous...

SAINT-LUC.

Ce serait un mauvais tour à te faire, Joyeuse...

JOYEUSE.

Je l'avoue, j'ai plus peur d'un coup de soleil que d'un coup d'épée, et, si je le pouvais, je me battrais toujours, comme Bussy d'Amboise l'a fait dans son dernier duel, au clair de la lune...

SAINT-LUC.

Quelqu'un a-t-il de ses nouvelles?

D'ÉPERNON.

Il est toujours dans l'Anjou, près de Monsieur... C'est encore un ennemi de moins pour le Guisard.

JOYEUSE.

A propos du Guisard, Saint-Mégrin! sais-tu ce qu'en dit la maréchale de Retz? Elle dit qu'auprès du duc de Guise, tous les autres princes paraissent peuple.

SAINT-MÉGRIN.

Guise... toujours Guise... Vive Dieu!... que l'occasion s'en présente, — (*Tirant son poignard et coupant son gant par morceaux*) et, de par saint Paul de Bordeaux! je veux hacher tous ces petits princes lorrains comme ce gant.

JOYEUSE.

Bravo! Saint-Mégrin... Vrai Dieu! je le hais autant que toi.

SAINT-MÉGRIN.

Autant que moi? Malédiction! si cela est possible; je donnerais mon titre de comte pour sentir, cinq minutes seulement, son épée contre la mienne... Cela viendra peut-être...

DU HALDE.

Messieurs, messieurs... voilà Bussy...

SAINT-MÉGRIN.

Comment, Bussy d'Amboise...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; BUSSY D'AMBOISE.

BUSSY D'AMBOISE.

Eh! oui, messieurs, lui-même, en personne... Aux amis, salut... Bonjour, Saint-Mégrin...

JOYEUSE.

Ah! ah! vous êtes donc raccommodés... il voulait te tuer avec Quelus... il n'y a pas de sa faute, si le coup n'a pas réussi...

BUSSY D'AMBOISE.

Oui... pour la dame de Sauve... mais depuis, nous avons mesuré nos épées; et elles se sont trouvées de la même longueur...

SAINT-LUC.

A propos de la dame de Sauve, on dit que, pour qu'elle soit plus sûre de ta fidélité, tu lui écris avec ton sang, comme Henri III écrivait de Pologne à la belle René de Châteauneuf... Sans doute elle était prévenue de ton arrivée, elle.

BUSSY D'AMBOISE.

Non. Nous voyageons incognito... Mais je n'ai pas voulu passer si près de vous sans venir vous demander s'il n'y avait pas quelqu'un de vous qui eût besoin d'un second...

SAINT-MÉGRIN.

Cela se pourra faire, si tu ne nous quittes pas trop tôt...

BUSSY D'AMBOISE.

Tête Dieu!... le cas échéant, je suis homme à retarder mon départ... ainsi ne te gêne pas, il y a si longtemps que cela ne m'est arrivé! c'est tout au plus si en province on trouve à avoir querelle une fois par semaine... Heureusement que j'avais là, sous la main, mon ami Saint-Phal; nous nous sommes battus trois fois, parce qu'il soutenait avoir vu des *X* sur les boutons d'un habit, où je crois qu'il y avait des *Y*...

SAINT-MÉGRIN.

Bah! pas possible...

BUSSY D'AMBOISE.

Sur Dieu!... Crillon était mon second...

JOYEUSE.

Et qui avait raison?

BUSSY D'AMBOISE.

Nous n'en savons rien encore : la quatrième rencontre en décidera... Mais que vois-je donc là-bas? les pages d'Entraguet!... Je croyais que depuis la mort de Quelus...

SAINT-LUC.

Le duc de Guise a sollicité sa grâce.

BUSSY D'AMBOISE.

Ah! oui, sollicité... j'entends... Il est donc toujours insolent, notre beau cousin de Guise?.....

SAINT-MÉGRIN.

Pas encore assez...

D'ÉPERNON.

Vrai Dieu! tu es difficile... je suis sûr qu'au fond du cœur, le roi n'est pas de ton avis?

SAINT-MÉGRIN.

Qu'il dise donc un mot.

D'ÉPERNON.

Ah! vois-tu... c'est qu'il est trop occupé dans ce moment... il apprend le latin.

SAINT-MÉGRIN.

Tête Dieu!... qu'a-t-il besoin de latin pour parler à des Français; qu'il dise seulement : à moi, ma brave noblesse! et un millier d'épées qui coupent bien, sortiront des fourreaux, où elles se rouillent. N'a-t-il plus dans la poitrine le même cœur qui battait à Jarnac et à Moncontour, ou ses gants parfumés ont-ils amolli ses mains, au point qu'elles ne puissent plus serrer la garde d'une épée?...

D'ÉPERNON.

Silence! Saint-Mégrin... le voilà...

UN PAGE, *entrant*.

Le roi...

BUSSY D'AMBOISE.

Je vais me tenir un peu à l'écart... Je ne me montrerai que s'il est de bonne humeur...

UN SECOND PAGE.

Le roi.

(*Tout le monde se lève et se groupe.*)

UN TROISIÈME PAGE.

Le roi.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; HENRI.

HENRI.

Salut, messieurs, salut..... Villequier, qu'on prévienne madame ma mère de mon retour, et qu'on s'informe si l'on a apporté mon nouvel habit d'amazone... Ah! dites à la reine que je passerai chez elle, afin de fixer le jour de notre départ pour Chartres; car vous savez, messieurs, que la reine et moi faisons un pèlerinage en cette ville, afin d'obtenir du ciel ce qu'il nous a refusé jusqu'à présent, un héritier de notre couronne. Ceux qui voudront nous suivre seront les bienvenus.

SAINT-MÉGRIN.

Sire... si au lieu d'un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres, vous ordonniez une campagne dans l'Anjou... si vos gentilshommes étaient revêtus de cuirasses au lieu de cilices, et portaient des épées en guise de cierges, Votre Majesté ne manquerait pas

de pénitents, et vous me verriez au premier rang, sire, dussé-je faire la moitié de la route pieds nus, sur des charbons ardents...

HENRI.

Chaque chose aura son tour, mon enfant. Nous ne resterons pas en arrière, dès qu'il le faudra; mais en ce moment, grâce à Dieu, notre beau royaume de France est en paix, et le temps ne nous manque pas pour nous occuper de nos dévotions. Mais, que vois-je? vous à ma cour, seigneur de Bussy. — (*A Catherine de Médicis, qui entre.*) Venez, ma mère, venez : vous allez avoir des nouvelles de votre fils bien-aimé, qui, s'il eût été frère soumis et sujet respectueux, n'aurait jamais dû quitter notre cour.

CATHERINE.

Il y revient peut-être, mon fils...

HENRI, *s'asseyant.*

C'est ce que nous allons savoir. Asseyez-vous, ma mère... Approchez, seigneur de Bussy. Où avez-vous quitté notre frère?...

BUSSY D'AMBOISE.

A Paris, sire...

HENRI.

A Paris!... Serait-il dans notre bonne ville de Paris?

BUSSY D'AMBOISE.

Non; mais il y est passé cette nuit...

HENRI.

Et il se rend...

BUSSY D'AMBOISE.

Dans la Flandre...

HENRI.

Vous l'entendez, ma mère;... nous allons sans doute avoir dans notre famille un duc de Brabant. Et pourquoi a-t-il passé si près de nous sans venir nous présenter son hommage de fidélité, comme à son aîné et à son roi?...

BUSSY D'AMBOISE.

Sire... il connaît la grande amitié que lui porte Votre Majesté, et il a craint qu'une fois rentré au Louvre, vous ne l'en laissiez plus sortir.

HENRI.

Et il a eu raison, monsieur; mais, en ce moment, l'absence de son bon serviteur et de sa fidèle épée doit lui faire faute; car, peut-être bientôt, compte-t-il se servir contre nous de l'un et de l'autre. Arrangez-vous donc, seigneur de Bussy, pour le rejoindre au plus vite, et pour nous quitter au plus tôt. — (*Un page entre.*) Eh bien! qu'y a-t-il?

CATHERINE.

Mon fils, c'est sans doute Entraguet qui profite de la permission que vous lui avez volontairement accordée de reparaître en votre royale présence...

HENRI.

Oui, oui, volontairement!... Le meurtrier!.. Ma mère, mon cousin de Guise m'impose un grand sacrifice; mais, pour mes péchés, Dieu veut qu'il soit complet. — (*Au page.*) Parlez.

LE PAGE.

Charles Balzac d'Entragues, baron de Dunes, comte de Graville, ex-lieutenant général au gouvernement d'Orléans, demande à déposer aux pieds de Votre Majesté l'hommage de sa fidélité et de son respect.

HENRI.

Oui, oui,... tout à l'heure nous recevrons notre sujet fidèle et respectueux; mais auparavant, je veux me séparer de tout ce qui pourrait me rappeler cet affreux duel... Tiens, Joyeuse, tiens — (*Il tire de sa poitrine une espèce de sachet*), voilà les pendants d'oreilles de Quelus; porte-les en mémoire de notre ami commun... D'Épernon, voici la chaîne d'or de Maugiron... Saint-Mégrin, je te donnerai l'épée de Schomberg; elle était bien pesante pour un bras de dix-huit ans!... qu'elle te défende mieux que lui, en pareille circonstance. Et maintenant, messieurs, faites comme moi, ne les oubliez pas dans vos prières.

Que Dieu reçoive en son giron
Quelus, Schomberg et Maugiron!

Restez autour de moi, mes amis, et asseyez-vous... Faites entrer... — (*A la vue d'Entraguet, il prend dans sa bourse un flacon qu'il respire.*) Approchez ici, baron, et fléchissez le genou... Charles Balzac d'Entragues, nous vous avons accordé la faveur de notre présence royale au milieu de notre cour, pour vous rendre, là, où nous vous les avions ôtés, vos dignités et vos titres.... Relevez-vous, baron de Dunes, comte de Graville, gouverneur de notre province d'Orléans, et reprenez près de notre personne royale les fonctions que vous y remplissiez autrefois... Relevez-vous.

D'ENTRAGUES.

Non, sire... je ne me relèverai pas que Votre Majesté n'ait reconnu publiquement que ma conduite, dans ce funeste duel, a été celle d'un loyal et honorable chevalier.

HENRI.

Oui... nous le reconnaissons, car c'est la vérité;... mais vous avez porté des coups bien malheureux!...

D'ENTRAGUES.

Et maintenant, sire... votre main à baiser, comme gage de pardon et d'oubli.

HENRI.

Non, non, monsieur, ne l'espérez pas.

CATHERINE.

Mon fils, que faites-vous?

HENRI.

Non, madame, non... j'ai pu lui pardonner, comme chrétien, le mal qu'il m'a fait... mais je ne l'oublierai de ma vie...

D'ENTRAGUES.

Sire... j'appelle le temps à mon secours; peut-être ma fidélité et ma soumission finiront-elles par fléchir le courroux de Votre Majesté.

HENRI.

C'est possible. Mais, votre gouvernement doit avoir besoin de votre présence; il en est privé depuis longtemps, baron de Dunes, et le bien de nos fidèles sujets pourrait en souffrir... Qui fait ce bruit?

D'ÉPERNON.

Ce sont ceux de Guise...

HENRI.

Notre beau cousin de Lorraine ne profite pas du privilége qu'ont les princes souverains de paraître devant nous sans être annoncés... Ses pages ont toujours soin de faire assez de bruit pour que son arrivée ne soit pas un mystère...

SAINT-MÉGRIN.

Il traite avec Votre Majesté de puissance à puissance... Il a ses sujets, comme vous avez les vôtres, et sans doute qu'il vient, armé de pied en cap, présenter en leur nom une humble requête à Votre Majesté.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LE DUC DE GUISE.

(*Il est couvert d'une armure complète, précédé de deux pages, et suivi par quatre, dont l'un porte son casque.*)

HENRI.

Venez, monsieur le duc, venez... Quelqu'un qui s'est retourné au bruit que faisaient vos pages, et qui vous a aperçu de loin, offrait de parier que vous veniez encore nous supplier de réformer quelque abus, de supprimer quelque impôt... Mon peuple est un peuple bien heureux, mon beau cousin, d'avoir en vous un représentant si infatigable, et en moi un roi si patient!

LE DUC DE GUISE.

Il est vrai que Votre Majesté m'a accordé bien des grâces;... et je suis fier d'avoir si souvent servi d'intermédiaire entre elle et ses sujets.

SAINT-MÉGRIN.

Oui, comme le faucon entre le chasseur et le gibier...

LE DUC DE GUISE.

Mais, aujourd'hui, sire, un motif plus puissant m'amène encore devant Votre Majesté, puisque c'est à la fois des intérêts de son peuple et des siens que j'ai à l'entretenir...

HENRI.

Si l'affaire est si sérieuse, monsieur le duc, ne pourriez-vous pas attendre à nos prochains états de Blois?... Les trois ordres de la nation ont là des représentants qui, du moins, ont reçu de moi mission de me parler au nom de leurs mandataires.

LE DUC DE GUISE.

Votre Majesté voudra-t-elle bien songer que les états de Blois viennent de se dissoudre et ne se rassembleront qu'au mois de novembre... Lorsque le danger est pressant, il me semble qu'un conseil privé...

HENRI.

Lorsque le danger est pressant... Mais vous nous effrayez, monsieur de Guise... Eh bien! toutes les personnes qui composent notre conseil privé sont ici... Parlez, monsieur le duc, parlez.

LE DUC DE GUISE.

Sire, la démarche que je fais près de vous est hardie, peut-être trop hardie... Mais hésiter plus longtemps ne serait pas d'un bon et loyal sujet...

HENRI.

Au fait, monsieur le duc, au fait...

LE DUC DE GUISE.

Sire, des dépenses immenses, mais nécessaires, puisque Votre Majesté les a faites, ont épuisé le trésor de l'État... Jusqu'à présent, Votre Majesté a trouvé, avec l'aide de ses fidèles sujets, moyen de le remplir... mais cela ne peut durer... L'approbation du saint-père a permis d'aliéner pour 200,000 liv. de rentes sur les biens du clergé. Un emprunt a été fait aux membres du parlement sous prétexte de faire sortir les gens de guerre étrangers... Les diamants de la couronne sont en gage pour la sûreté des 3 millions dus au duc de Casimir... les deniers destinés aux rentes de l'hôtel de ville ont été détournés pour un autre usage, et les états généraux ont eu l'audace de répondre par un refus, lorsque Votre Majesté a proposé d'aliéner les domaines.

HENRI.

Oui, oui, monsieur le duc, je sais que nos finances sont en assez mauvais état... Nous prendrons un autre surintendant.

LE DUC DE GUISE.

Cette mesure pourrait être suffisante en temps de paix, sire... mais Votre Majesté va se voir contrainte à la guerre. Les huguenots, que votre indulgence encourage, font des progrès effrayants. Favas s'est emparé de Réole; Montferrand, de Périgueux; Condé, de Dijon. Le Navarrois a été vu sous les murs d'Orléans; la Saintonge, l'Agénois et la Gascogne sont en armes, et les Espagnols, profitant de nos troubles, ont pillé Anvers, brûlé huit cents mai-

sons, et passé sept mille habitants au fil de l'épée.

HENRI, *se levant.*

Par la mort-Dieu! si ce que vous dites là est vrai, il faut châtier les huguenots au dedans et les Espagnols au dehors. Nous ne craignons pas la guerre, mon beau cousin; et, s'il le fallait, nous irions nous-même sur le tombeau de notre aïeul Louis IX saisir l'oriflamme, et nous marcherions à la tête de notre armée, au cri de guerre de Jarnac et Moncontour.

SAINT-MÉGRIN.

Et si l'argent vous manque, sire, votre brave noblesse est là, pour rendre à Votre Majesté ce qu'elle a reçu d'elle. Nos maisons, nos terres, nos bijoux peuvent se monnayer, monsieur le duc; et, vive Dieu! en fondant les seules broderies de nos manteaux et les chiffres de nos dames, nous aurions de quoi envoyer à l'ennemi, pendant toute une campagne, des balles d'or et des boulets d'argent.

HENRI.

Vous l'entendez, monsieur le duc?

LE DUC DE GUISE.

Oui, sire. Mais avant que cette idée vînt à M. le comte de Saint-Mégrin, trente mille de nos braves sujets l'avaient eue; ils s'étaient engagés par écrit à fournir de l'argent au trésor et des hommes à l'armée; ce fut le but de la sainte Ligue, sire, et elle le remplira, lorsque le moment en sera venu... Mais je ne puis cacher à Votre Majesté les craintes qu'éprouvent ses fidèles sujets, en ne la voyant pas reconnaître hautement cette grande association.

HENRI.

Et que faudrait-il faire pour cela?

LE DUC DE GUISE.

Lui nommer un chef, sire, un chef d'une maison souveraine, digne de sa confiance et de son amour, par son courage et sa naissance, et qui surtout ait assez fait ses preuves comme bon catholique pour rassurer les zélés sur la manière dont il agirait dans les circonstances difficiles...

HENRI.

Par la mort-Dieu! monsieur le duc, je crois que votre zèle pour notre personne royale est tel, que vous seriez tout prêt à lui épargner l'embarras de chercher bien loin ce chef... Nous y penserons à loisir, mon beau cousin, nous y penserons à loisir.

LE DUC DE GUISE.

Mais Votre Majesté devrait peut-être à l'instant...

HENRI.

Monsieur le duc, quand je voudrai entendre un prêche, je me ferai huguenot..... Messieurs, c'est assez nous occuper des affaires de l'État, songeons un peu à nos plaisirs. J'espère que vous avez reçu nos invitations pour ce soir, et que madame de Guise, madame de Montpensier, et vous, mon cousin, voudrez bien embellir notre bal masqué.

SAINT-MÉGRIN, *montrant la cuirasse du duc.*

Votre Majesté ne voit-elle pas que monsieur le duc est déjà en costume de chercheur d'aventures...

LE DUC DE GUISE.

Et de redresseur de torts, monsieur le comte.

HENRI.

En effet, mon beau cousin, cet habit me paraît bien chaud pour le temps qui court.

LE DUC DE GUISE.

C'est que, pour le temps qui court, sire... mieux vaut une cuirasse d'acier qu'un justaucorps de satin.

SAINT-MÉGRIN.

Monsieur le duc croit toujours entendre la balle de Poltrot siffler à ses oreilles.

LE DUC DE GUISE.

Quand les balles m'arrivent en face, M. le comte, (*Montrant sa blessure à la joue.*) voilà qui fait foi que je ne détourne pas la tête pour les éviter.

JOYEUSE, *prenant sa sarbacane.*

C'est ce que nous allons voir...

SAINT-MÉGRIN, *lui arrachant la sarbacane.*

Attends!... il ne sera pas dit qu'un autre que moi en aura fait l'expérience.—(*Lui envoyant une dragée au milieu de la poitrine.*) A vous, M. le duc.

TOUS.

Bravo, bravo!

LE DUC DE GUISE, *portant la main à son poignard.*

Malédiction!

(*Saint-Paul l'arrête.*)

SAINT-PAUL.

Qu'allez-vous faire?...

HENRI.

Par la mort-Dieu! mon cousin de Guise, j'aurais cru que cette belle et bonne cuirasse de Milan était à l'épreuve de la balle...

LE DUC DE GUISE.

Et vous aussi, sire!... qu'ils rendent grâce à la présence de Votre Majesté.

HENRI.

Oh! qu'à cela ne tienne, monsieur le duc, qu'à cela ne tienne, agissez comme si nous n'y étions pas....

LE DUC DE GUISE.

Votre Majesté permet donc que je descende jusqu'à lui?

HENRI.

Non, monsieur le duc; mais je puis l'élever jusqu'à vous... Nous trouverons bien dans notre beau royaume de France quelque duché vacant, pour en doter notre fidèle sujet le comte de Saint-Mégrin.

LE DUC DE GUISE.

Vous en êtes le maître, sire... mais d'ici là...

HENRI.

Eh bien! nous ne vous ferons pas attendre.... Comte Paul Estuert! nous te faisons marquis de Caussade.

LE DUC DE GUISE.

Je suis duc, sire.

HENRI.

Comte Paul Estuert, marquis de Caussade, nous te faisons duc de Saint-Mégrin, et maintenant, M. de Guise, répondez-lui... car il est votre égal.

SAINT-MÉGRIN.

Merci, sire, merci; je n'ai pas besoin de cette nouvelle faveur; et puisque Votre Majesté ne s'oppose pas, je veux le défier de manière à ce qu'il s'ensuive combat ou déshonneur... Or, écoutez, messieurs : moi, Paul Estuert, seigneur de Caussade, comte de Saint-Mégrin, à toi Henri de Lorraine, duc de Guise, prenons à témoins tous ceux ici présents, que nous te défions au combat à outrance, toi et tous les princes de ta maison, soit à l'épée seule, soit à la dague et au poignard, tant que le cœur battra au corps, tant que la lame tiendra à la poignée; renonçant d'avance à ta merci, comme tu dois renoncer à la mienne; et, sur ce, que Dieu et saint Paul me soient en aide! — (*Jetant son gant.*) A toi seul, ou à plusieurs.

D'ÉPERNON.

Bravo! Saint-Mégrin, bien défié!

LE DUC DE GUISE, *montrant le gant.*

Saint-Paul...

BUSSY D'AMBOISE.

Un instant, messieurs... un instant: moi, Louis de Clermont, seigneur de Bussy d'Amboise, me déclare ici parrain et second de Paul Estuert de Saint-Mégrin; offrant le combat à outrance à quiconque se déclarera parrain et second de Henri de Lorraine, duc de Guise, et comme signe de défi et gage du combat, voici mon gant...

JOYEUSE.

Vive Dieu! Bussy, c'est un véritable vol que tu me fais.... tu ne m'as pas donné le temps.... mais sois tranquille... si tu es tué...

LE DUC DE GUISE.

Saint-Paul, ramasse ce gant... Entraguet, tu seras mon second... Vous le voyez, messieurs, je vous fais beau jeu... je vous offre un moyen de venger Quelus... Saint-Paul, tu prépareras mon épée de bal; elle est juste de la même longueur que l'épée de combat de ces messieurs.

SAINT-MÉGRIN.

Vous avez raison, monsieur le duc... cette épée serait bien faible pour entamer une cuirasse aussi prudemment solide que celle-ci... mais nous pouvons en venir aux mains, nus jusqu'à la ceinture, monsieur le duc, et l'on verra celui dont le cœur battra.

HENRI.

Assez, monsieur, assez: nous honorerons le combat de notre présence, et nous le fixons à demain... Maintenant chacun de vous peut réclamer un don, et s'il est en notre puissance royale de vous l'accorder, vous serez satisfaits à l'instant... Que veux-tu, Saint-Mégrin?

SAINT-MÉGRIN.

Un égal partage du terrain et du soleil: pour le reste, je m'en rapporte à Dieu et à mon épée.

HENRI.

Et vous, monsieur le duc, que demandez-vous?

LE DUC DE GUISE.

La promesse formelle qu'avant le combat, Votre Majesté reconnaîtra la Ligue, et nommera son chef. J'ai dit.

HENRI.

Quoique nous ne nous attendissions pas à cette demande, nous vous l'octroyons, mon beau cousin... Messieurs, puisque M. de Guise nous y force, au lieu du bal masqué de cette nuit, nous aurons un conseil d'État. Je vous convoque tous, messieurs. Quant aux deux champions, nous les invitons à profiter de cet intervalle pour se mettre en état de grâce... et sur ce, nous prions Dieu qu'il vous ait en sainte et digne garde. Allez, messieurs, allez...

(*Tout le monde sort, excepté Henri et Catherine.*)

SCÈNE V.

HENRI, CATHERINE.

HENRI.

Eh bien! ma mère, vous devez être contente; vos deux grands ennemis vont se détruire eux-mêmes, et vous devez m'en remercier, car j'ai autorisé un combat que j'aurais pu défendre.

CATHERINE.

Auriez-vous agi ainsi, mon fils, si vous eussiez su qu'une des conditions de ce combat serait de nommer un chef à la Ligue?

HENRI.

Non, sur mon âme, ma mère, je comptais sur une diversion.

CATHERINE.

Et vous avez résolu...

HENRI.

Rien encore... car les chances du combat sont incertaines... Si monsieur de Guise était tué... eh bien! on enterrerait la Ligue avec son chef; s'il ne l'était pas... alors je prierais Dieu de m'éclairer... mais, en tout cas, ma résolution une fois prise, je

vous en avertis... rien ne m'en fera changer... La vue de mon trône me donne de temps en temps des envies d'être roi, ma mère, et je suis dans un de ces moments-là.

CATHERINE.

Eh! mon fils, qui plus que moi désire vous voir une volonté ferme et puissante!... Je m'affaiblis, mon cher Henri; Miron me recommande le repos. Et plus que jamais, je désire n'avoir aucune part au fardeau de l'État.

HENRI.

Si je ne m'abuse, ma mère, j'ai vu aujourd'hui s'étendre vers mon trône un bras bardé de fer, qui avait volonté de m'en débarrasser d'une partie... si ce n'est du tout.

CATHERINE.

Et probablement vous lui accorderez ce qu'il demande; car ce chef, que la Ligue exige par sa voix...

HENRI.

Oui, oui... j'ai bien vu qu'il plaidait pour lui-même; et peut-être, ma mère, m'épargnerais-je bien des tourments en m'abandonnant à lui.... comme l'a fait mon frère François II, après la conjuration d'Amboise... et cependant, je n'aime pas qu'on vienne me prier armé comme l'était mon cousin de Guise; les genoux plient mal dans des cuissards d'acier.

CATHERINE.

Et jamais notre cousin de Guise n'a plié le genou devant vous, qu'il n'ait, en se relevant, emporté un morceau de votre manteau royal.

HENRI.

Par la mort-Dieu! il n'a jamais forcé notre volonté; cependant,... ce que nous lui avons accordé a toujours été de notre plein gré;... et cette fois encore, si nous le nommons chef de la Ligue,... ce sera un devoir que nous lui imposerons comme son maître.

CATHERINE.

Tous ces devoirs le rapprochent du trône, mon fils,... et malheur,... malheur à vous! s'il met jamais le pied sur le velours de la première marche.

HENRI.

Ce que vous dites là, ma mère, l'appuieriez-vous sur quelques raisons?

CATHERINE.

Cette Ligue, que vous allez autoriser, savez-vous quel est son but?

HENRI.

De soutenir l'autel et le trône.

CATHERINE.

C'est du moins ce que dit votre cousin de Guise; mais du moment qu'un sujet se constitue, de sa propre autorité, défenseur de son roi, mon fils!... il n'est pas loin d'être un rebelle.

HENRI.

Monsieur le duc aurait-il de si coupables desseins?

CATHERINE.

Les circonstances l'accusent, du moins... Hélas! mon fils, ma santé ne me permet plus de veiller sur vous comme je faisais autrefois; et cependant peut-être aurai-je encore le bonheur de déjouer un grand complot.

HENRI.

Un complot! on conspirerait contre moi!... Parlez... dites, ma mère... Quel est ce papier?

CATHERINE.

Un agent du duc de Guise, l'avocat Jean David, est mort à Lyon;... son valet était un homme à moi, tous ses papiers m'ont été envoyés, celui-ci faisait partie...

HENRI.

Voyons, ma mère, voyons... Comment, un traité entre don Juan d'Autriche et le duc de Guise... un traité par lequel ils s'engagent à s'aider mutuellement à monter, l'un sur le trône des Pays-Bas, l'autre sur le trône de France..... Sur le trône de France! que comptaient-ils donc faire de moi, ma mère?...

CATHERINE.

Voyez le dernier article de l'acte d'association des ligueurs, car le voici tel... non pas que vous le connaissez, mon cher Henri, mais tel qu'il a été présenté à la sanction du saint-père, qui a refusé de l'approuver.

HENRI, *lisant.*

Puis, quand le duc de Guise aura exterminé les huguenots, se sera rendu maître des principales villes du royaume, et que tout pliera sous la puissance de la Ligue, il fera faire le procès à MONSIEUR, *comme à un fauteur manifeste des hérétiques, et, après avoir rasé et confiné le roi dans un couvent...* Dans un couvent!... Ils veulent m'ensevelir dans un cloître!...

CATHERINE.

Oui, mon fils, ils disent que c'est là que votre dernière couronne vous attend...

HENRI.

Ma mère, est-ce que monsieur le duc l'oserait?

CATHERINE.

Pepin a fondé une dynastie, mon fils : et qu'a donné Pepin à Childeric, en échange de son manteau royal?...

HENRI.

Un cilice, ma mère; un cilice, je le sais; mais les temps sont changés; pour arriver au trône de France, il faut que la naissance y donne des droits.

CATHERINE.

Ne peut-on en supposer?.... Voyez cette généalogie.

HENRI.

La maison de Lorraine remonterait à Charlemagne!... Cela n'est pas, vous savez bien que cela n'est pas.

CATHERINE.

Vous voyez que les mesures sont prises pour qu'on croie que cela est.

HENRI.

Ah! notre cousin de Guise, vous en voulez terriblement à notre couronne de France.... Ma mère, est-ce qu'on ne pourrait pas lui donner celle des martyrs?

CATHERINE.

J'y ai souvent pensé, mon fils; mais « ce n'est » pas le tout de couper, il faut recoudre. »

HENRI.

Mais il se bat demain avec Saint-Mégrin... Saint-Mégrin est brave et adroit.

CATHERINE.

Et croyez-vous que le duc de Guise soit moins brave et moins adroit que lui?

HENRI.

Ma mère, si nous faisions bénir l'épée de Saint-Mégrin?...

CATHERINE.

Mon fils, si le duc de Guise fait bénir la sienne?...

HENRI.

Vous avez raison... Mais qui m'empêche de nommer Saint-Mégrin chef de la Ligue?

CATHERINE.

Eh! qui voudra le reconnaître?... A-t-il un parti?...

HENRI.

Vous avez encore raison... O mon Dieu... mon Dieu!... est-ce que vous croyez qu'on est bien malheureux dans un cloître?...

CATHERINE.

Non, mon fils; lorsqu'une vocation véritable nous y appelle...

HENRI.

Oui, mais moi, ma mère, je ne me sens pas cette vocation; elle viendra peut-être un jour;... mais il faut trouver un moyen pour que ce soit le plus tard possible... Sans doute, il n'attend que le moment où je l'aurai nommé chef de cette infâme Ligue pour se déclarer.

CATHERINE.

Il est probable que c'est son intention.

HENRI.

Eh bien! que faire?

CATHERINE.

Est-ce une faible femme comme moi qui peut venir à votre secours, mon fils? D'ailleurs, quel pouvoir aurai-je de le faire? c'est vous qui avez puissance et volonté... Du courage, mon fils, régnez par vous-même; c'est un conseil que vous a souvent donné M. le comte de Saint-Mégrin, et il est de bon conseil.

HENRI.

Oh! ma mère, ma mère! ils me rendront fou, et puis ils diront que je suis incapable de régner. M. de Guise... il y est poussé, ma mère, poussé par madame de Montpensier, parce que j'ai blessé son amour-propre. Oui, j'ai des forces, des moyens. Si mon peuple m'aimait... Mais pourquoi donc mon peuple ne m'aime-t-il pas, ma mère? Je voudrais pourtant bien le rendre heureux; j'y réussirai plus tard. Un cloître... un cloître... ah! ne l'ai-je pas dit tout haut, quand, à mon sacre, ils m'ont posé la couronne sur la tête, que cette couronne me blessait... et quand, deux fois, elle a failli tomber pendant la cérémonie, n'ai-je pas dit encore que c'était de mauvais augure. Un cloître!... Les hérétiques!... Ils me tueront plutôt, ma mère; je mourrai roi. Ne m'ont-ils pas vu combattre à Jarnac et à Moncontour? Oh! s'il ne s'agissait que de combattre à la tête de ma brave noblesse;... mais il faut ici repousser l'intrigue par l'intrigue, et je le sens, ils sont plus forts que moi.

CATHERINE.

Peut-être y aurait-il moyen de tout conjurer, mon fils: mais il faudrait de la résolution.

HENRI, *hésitant*.

De la résolution?

CATHERINE.

Oui, soyez roi, et le duc deviendra sujet soumis, sinon respectueux. Je le connais mieux que vous, Henri; il n'est fort que parce que vous êtes faible; sous son énergie apparente, il cache un caractère irrésolu... C'est un roseau peint en fer... Appuyez, il pliera.

HENRI.

Oui, oui, il pliera. Mais quel est ce moyen? Voyons... faut-il les exiler tous les deux? je suis prêt à signer leur exil.

CATHERINE.

Non; peut-être en ai-je un autre... mais jurez-moi qu'à l'avenir vous me consulterez avant eux sur tout ce que vous voudrez faire.

HENRI.

N'est-ce que cela, ma mère? je vous le jure.

CATHERINE.

Mon fils, les serments prononcés devant l'autel sont plus agréables à Dieu.

HENRI.

Et lient mieux les hommes, n'est-ce pas? Eh bien! venez, ma mère, je m'abandonne entièrement à vous. Passons dans mon oratoire.

CATHERINE.

Oui, mon fils, passons dans votre oratoire.

ACTE TROISIÈME.

LA DUCHESSE DE GUISE.

PERSONNAGES.

LE DUC DE GUISE.
LA DUCHESSE DE GUISE.
ARTHUR.
MADAME DE COSSÉ.
MARIE.

L'oratoire de la duchesse de Guise.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE COSSÉ, MARIE, ARTHUR.

MADAME DE COSSÉ, *déposant sur une table de toilette un domino noir.*

Concevez-vous, Marie, madame la duchesse de Guise, qui veut aller au bal de la cour en simple domino?

MARIE, *y déposant des fleurs.*

C'est que madame la duchesse n'est pas coquette...

MADAME DE COSSÉ.

Mais, sans être coquette, on peut tirer parti de ses avantages... A quoi servira-t-il d'être jolie et bien faite, si l'on se couvre la figure de ce masque noir, et si l'on s'enveloppe la taille de ce domino large comme une robe d'ermite? pourquoi ne pas se mettre en Diane ou en Hébé?

ARTHUR.

C'est qu'elle veut vous laisser ce costume, madame de Cossé.

MADAME DE COSSÉ.

Voyez donc ce petit muguet!... Allez ramasser l'éventail de votre maîtresse, ou porter la queue de sa robe, et ne parlez pas toilette; vous n'y connaissez encore rien... Dans trois ou quatre ans, à la bonne heure.

ARTHUR.

Tiens... Je vais avoir quinze ans.

MADAME DE COSSÉ.

Quatorze ans, mon beau page, ne vous déplaise...

MARIE.

Ce domino, d'ailleurs, n'est que pour entrer dans la salle du bal. Une partie des dames, vous le savez, ne se masquent que pour jouir du premier coup d'œil, et reviennent ensuite en costume de ville.

MADAME DE COSSÉ.

Et voilà le tort... Autrefois, on conservait son déguisement toute la nuit... Par exemple, au fameux bal masqué qui eut lieu lors de l'avénement au trône de Henri II, il y a vingt-cinq ans... Je n'en avais que vingt.

ARTHUR.

Il y a trente ans, madame de Cossé, ne vous en déplaise.

MADAME DE COSSÉ.

Vingt-cinq ou trente, peu importe... Alors je n'en avais que quinze. Eh bien, tout le monde resta en costume, jusqu'au moment où l'astrologue Lucas Gaudric prédit au roi qu'il serait tué dans un combat singulier. Onze ans après, Montgommery accomplit sa prédiction.

ARTHUR.

C'est bien malheureux; depuis ce temps il n'y a plus de tournois.

MADAME DE COSSÉ.

C'est effectivement quelque chose de bien fâcheux... Il ferait beau voir joûter les jeunes gens de votre époque : voilà de plaisants damerets, en comparaison des chevaliers de Henri II.

ARTHUR.

Vous pourriez même dire, en comparaison des chevaliers du roi François Ier. Vous les avez vus, madame de Cossé.

MADAME DE COSSÉ.

J'étais un enfant... Je ne m'en souviens pas... Un enfant au berceau, entendez-vous?

MARIE.

Mais il me semble, madame, que le baron de d'Épernon, le vicomte de Joyeuse, le seigneur de Bussy, le baron de Dunes...

ARTHUR.

Et le comte de Saint-Mégrin, donc...

MADAME DE COSSÉ.

Ah! vous voilà encore avec votre petit Bordelais... J'aurais bien voulu le voir, avec une armure de deux cents livres, comme celle que portait M. de Cossé, mon noble époux, quand il me couronna Dame de la Beauté et des Amours, et brisa en mon honneur cinq lances, dont M. de Saint-Mégrin ne pourrait pas remuer la plus petite avec les deux mains... c'était au fameux tournoi de Soissons...

MARIE.

Au fameux tournoi de Soissons...?

ARTHUR.

Eh! oui... au fameux tournoi de Soissons, en 1546, un an avant la mort du roi François Ier, quand madame de Cossé était encore au berceau...

MADAME DE COSSÉ.

Petit drôle... vous vous fiez bien à ce que vous êtes le parent de madame la duchesse de Guise.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LA DUCHESSE DE GUISE.

ARTHUR, *courant à elle.*

Oh! venez, ma belle cousine et maîtresse! et protégez-moi contre le courroux de votre première dame d'honneur..

LA DUCHESSE DE GUISE, *distraite.*

Qu'avez-vous fait, encore quelque espièglerie?

ARTHUR.

Chevalier discourtois, je me souviens des dates.

MADAME DE COSSÉ, *l'interrompant.*

Madame la duchesse paraît préoccupée.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi, non... N'auriez-vous pas trouvé ici un mouchoir à mes armes?...

MARIE.

Non, madame.

ARTHUR.

Je vais le chercher; et, si je le trouve, quelle sera ma récompense?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ta récompense, enfant... un mouchoir mérite-t-il donc une grande récompense. Eh bien! cherche-le, Arthur.

MARIE.

Pendant que madame était retirée dans son appartement, où elle avait dit, en rentrant, qu'elle voulait rester seule, la reine Louise est venue pour lui faire une visite; elle avait dans sa bourse le plus joli petit sapajou.

MADAME DE COSSÉ.

Oui, elle désirait connaître le déguisement de madame. Elle est entrée chez madame de Montpensier; et, comme j'y étais, je connais tous les costumes des seigneurs et dames de la cour.

LA DUCHESSE DE GUISE, *à Arthur, qui revient s'asseoir à ses pieds.*

Eh bien!

ARTHUR.

Je n'ai rien trouvé...

MADAME DE COSSÉ.

M. de Joyeuse est en Alcibiade... Il a un casque d'or massif... Son costume lui coûte, dit-on, 10,000 livres tournois. M. d'Épernon est...

ARTHUR.

Et M. de Saint-Mégrin?

(*La duchesse tressaille.*)

MADAME DE COSSÉ.

Ah!... M. de Saint-Mégrin, il avait aussi un costume très-brillant; mais aujourd'hui il en a commandé un autre tout simple, un costume d'astrologue, semblable à celui que porte Côme Ruggieri...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ruggieri?... Dites-moi, Ruggieri ne demeure-t-il pas rue de Grenelle, près l'hôtel Soissons?

MARIE.

Oui.

LA DUCHESSE DE GUISE, *à part*.

Plus de doute... c'était chez lui... J'avais cru le reconnaître... (*Haut.*) N'est-il venu aucune autre personne?

MADAME DE COSSÉ.

Si... M. Brantôme, pour vous offrir le volume de ses *Dames Galantes*... Je l'ai déposé sur cette table... La reine de Navarre y joue un grand rôle... Et puis, M. Ronsard est aussi venu... il voulait absolument vous voir. Vous lui avez reproché l'autre jour, chez madame de Montpensier, de ne pas assez soigner ses rimes, et il vous apportait une petite pièce de vers.

LA DUCHESSE DE GUISE, *avec distraction*.

Sur la rime...

MADAME DE COSSÉ.

Non; mais mieux rimée qu'il n'a coutume de le faire. Madame la duchesse veut-elle les entendre?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Donnez à Arthur, il les lira.

ARTHUR, *s'asseyant aux pieds de la duchesse et lisant*.

Mignonne, allons voir si la rose
Qui, ce matin, avait desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a, dessus la place,
Là, là, ses beautés laissé cheoir.
O vrayment, marastre nature!
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir.

Or donc, écoutez-moi, Mignonne:
Tandis que votre âge fleuronne
Dans sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse;
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

LA DUCHESSE, *toujours distraite*.

Mais il me semble qu'ils sont bien, ces vers.

ARTHUR.

Oh! M. de Saint-Mégrin en fait au moins d'aussi jolis...

LA DUCHESSE DE GUISE.

M. de Saint-Mégrin?...

MADAME DE COSSÉ.

Ce ne sont pas des vers amoureux, toujours...

ARTHUR.

Et pourquoi cela?

MADAME DE COSSÉ.

Il est probable qu'il n'a encore trouvé aucune femme digne de son amour, puisqu'il est le seul, parmi tous les jeunes gens de la cour, qui ne porte pas le chiffre de sa dame sur son manteau.

ARTHUR.

Et s'il aimait quelqu'un dont il ne pût pas porter le chiffre?... Cela peut être.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oui... cela peut être.

MADAME DE COSSÉ, *à Arthur*.

Mais qu'a donc de si remarquable ce petit comte de Saint-Mégrin, pour être l'objet de votre enthousiasme?

ARTHUR.

Si remarquable!... Ah! je ne demande rien que d'être digne de devenir son page, quand je ne pourrai plus être celui de ma belle cousine.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Tu l'aimes donc bien?...

ARTHUR.

Si j'étais femme, je n'aurais pas d'autre chevalier.

LA DUCHESSE DE GUISE, *vivement*.

Mesdames... je puis achever seule ma toilette; je vous rappellerai, si j'ai besoin de vous... Reste, Arthur, reste; j'ai quelques commissions à te donner.

SCÈNE III.

LA DUCHESSE DE GUISE, ARTHUR.

ARTHUR.

J'attends vos ordres.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Bien; mais je ne sais plus ce que j'avais à te dire. Je suis distraite, préoccupée... Que tu es bizarre, avec ton fanatisme pour ce jeune vicomte de Joyeuse!

ARTHUR.

Joyeuse... Non... Saint-Mégrin.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah! oui... c'est vrai; mais que trouves-tu de si extraordinaire en ce jeune homme?... Moi je cherche en vain.

ARTHUR.

Vous ne l'avez donc pas vu courir la bague avec le roi?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Si.

ARTHUR.

Et qui donc pourriez-vous lui comparer pour son adresse? S'il monte à cheval, c'est toujours le

cheval le plus fougueux qui est le sien : s'il se bat moins souvent que les autres, c'est que l'on connaît sa force, et qu'on hésite à lui chercher querelle. Le roi seul peut-être pourrait se défendre contre lui. Tous les autres seigneurs de la cour lui portent envie, et cependant la coupe de leur pourpoint et de leurs manteaux est toujours réglée sur celle des siens.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oui, oui, c'est vrai... Il est homme de bon goût; mais madame de Cossé parlait de sa froideur pour les dames, et tu ne voudrais pas prendre pour modèle un chevalier qui ne les aimât pas.

ARTHUR.

Oh ! la dame de Sauve est là pour témoigner du contraire.

LA DUCHESSE DE GUISE, *vivement.*

La dame de Sauve! on dit qu'il ne l'a jamais aimée.

ARTHUR.

S'il ne l'aime pas, il en aime certainement une autre.

LA DUCHESSE DE GUISE.

T'aurait-il choisi pour confident?... il ne ferait pas preuve de prudence, en le prenant si jeune...

ARTHUR.

Si j'étais son confident, ma belle cousine... on me tuerait plutôt que de m'arracher son secret... mais il ne m'a rien confié... j'ai vu.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Tu as vu... quoi... qu'as-tu vu ?

ARTHUR.

Vous vous rappelez le jour où le roi invita toute la cour à visiter les lions qu'il avait fait venir de Tunis, et qu'on avait placés au Louvre, avec ceux qu'il nourrit déjà?...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oh! oui... leur aspect seul m'a effrayée, quoique je les visse d'une galerie élevée de dix pieds au-dessus d'eux.

ARTHUR.

Eh bien ! à peine en étions-nous sortis, que leur gardien jeta un cri; je rentrai, M. de Saint-Mégrin venait de s'élancer dans l'enceinte des animaux, pour y ramasser un bouquet qu'y avait laissé tomber une dame...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Le malheureux! ce bouquet était le mien.

ARTHUR.

Le vôtre, ma belle cousine?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ai-je dit le mien?.... oui, le mien, ou celui de madame de Sauve... vous savez qu'il a éperdument aimé madame de Sauve... le fou... Eh! que faisait-il de ce bouquet?

ARTHUR.

Oh ! il l'appuyait avec passion sur sa bouche... il le pressait contre son cœur... le gardien ouvrit une porte, et le fit sortir presque de force... il riait comme un insensé, lui jetait de l'argent; puis il m'aperçut, cacha le bouquet dans sa poitrine, s'élança sur un cheval qui l'attendait dans la cour du Louvre, et disparut.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Est-ce tout?... est-ce tout?... oh! encore, encore... parle-moi encore de lui.

ARTHUR.

Et depuis, je l'ai vu, il...

(*On entend du bruit dans l'antichambre.*)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Silence ! enfant... Monsieur le duc... Reste près de moi, à mes pieds; ne me quitte pas que je ne te l'ordonne...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LE DUC DE GUISE.

LE DUC DE GUISE.

Vous étiez levée, madame... allez-vous rentrer dans votre appartement?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Non, monsieur le duc, j'allais rappeler mes femmes pour achever ma toilette.

LE DUC DE GUISE.

Elle est inutile, madame, le bal n'a pas lieu, et vous devez en être contente, vous paraissiez n'y aller qu'à contre-cœur ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je suivais vos ordres, et j'ai fait ce que j'ai pu pour que vous ne vissiez pas qu'ils m'étaient pénibles.

LE DUC DE GUISE.

Que voulez-vous? j'ai compris que cette réclusion à laquelle vous vous condamniez était ridicule à votre âge... et qu'il fallait de temps en temps vous montrer à la cour; certaines personnes, madame, pourraient y remarquer votre absence, et l'attribuer à des motifs !... Mais il s'agit d'autre chose, madame... Arthur, laissez-nous...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Et pourquoi éloigner cet enfant, monsieur le duc ; est-ce donc un entretien secret que vous voudriez?...

LE DUC DE GUISE.

Et pourquoi le retenir, madame! Craindriez-vous de rester seule avec moi ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi, monsieur, et pourquoi?

LE DUC DE GUISE.

En ce cas, sortez, Arthur... Eh bien!...

ARTHUR.

J'attends les ordres de ma maîtresse, monsieur le duc.

LE DUC DE GUISE.

Vous l'entendez, madame?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Arthur, éloignez-vous.

ARTHUR.

J'obéis.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE DUC DE GUISE, LA DUCHESSE DE GUISE.

LE DUC DE GUISE.

Vrai Dieu! madame, il est bien bizarre que les ordres donnés par ma bouche aient besoin d'être ratifiés par la vôtre...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ce jeune homme m'appartient, et il a cru devoir attendre de moi-même...

LE DUC DE GUISE.

Cette obstination n'est pas naturelle, madame; on connaît Henri de Lorraine, et l'on sait qu'il a toujours chargé son poignard de réitérer un ordre de sa bouche.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Eh! monsieur, quelle conséquence pouvez-vous tirer du plus ou moins d'obéissance de cet enfant?

LE DUC DE GUISE.

Moi, aucune... mais j'avais besoin de son absence pour vous exposer plus librement le motif qui m'amène... Voulez-vous bien me servir de secrétaire?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi, monsieur, et pour écrire à qui?

LE DUC DE GUISE.

Que vous importe? c'est moi qui dicterai. (*Approchant une plume et du papier.*) Voilà ce qu'il vous faut.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je crains de ne pouvoir former un seul mot; ma main tremble..... ne pourriez-vous par une autre personne?...

LE DUC DE GUISE.

Non, madame... il est indispensable que ce soit vous.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Mais, au moins, remettez à plus tard...

LE DUC DE GUISE.

Cela ne peut se remettre, madame; d'ailleurs, il suffira que votre écriture soit lisible..... écrivez donc.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je suis prête...

LE DUC DE GUISE, *dictant.*

Plusieurs membres de la Sainte-Union se rassemblent, cette nuit, à l'hôtel de Guise; les portes en resteront ouvertes jusqu'à une heure du matin; vous pouvez, à l'aide d'un costume de ligueur, passer sans être aperçu... l'appartement de madame la duchesse de Guise est au second...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je n'écrirai pas davantage que je ne sache à qui est destiné ce billet...

LE DUC DE GUISE.

Vous le verrez, madame, en mettant l'adresse.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Elle ne peut être pour vous, monsieur; et à tout autre, elle compromet mon honneur...

LE DUC DE GUISE.

Votre honneur!... Vive Dieu! madame; et qui doit en être plus jaloux que moi?.. laissez-m'en juge, et suivez mon désir...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Votre désir, je dois m'y refuser.

LE DUC DE GUISE.

Obéissez à mes ordres, alors...

LA DUCHESSE DE GUISE.

A vos ordres!... peut-être ai-je le droit d'en demander la cause...

LE DUC DE GUISE.

La cause, madame; tous ces retardements me prouvent que vous la connaissez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi, et comment?

LE DUC DE GUISE.

Peu m'importe... écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Permettez que je me retire...

LE DUC DE GUISE.

Vous ne sortirez pas.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Vous n'obtiendrez rien de moi, en me contraignant à rester.

LE DUC DE GUISE, *la forçant à s'asseoir.*

Peut-être vous réfléchirez, madame: mes ordres méprisés par vous ne le sont point encore par tout le monde... et d'un mot, je puis substituer à l'oratoire élégant de l'hôtel de Guise l'humble cellule d'un cloître.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Désignez-moi le couvent où je dois me retirer, monsieur le duc; les biens que je vous ai apportés comme princesse de Porcian y paieront la dot de la duchesse de Guise.

LE DUC DE GUISE.

Oui, madame; sans doute vous jugez en vous-même que ce ne serait qu'une faible expiation. D'ailleurs, l'espoir vous suivrait au delà de la grille; il n'est point de murs si élevés qu'on ne puisse franchir, surtout si on y est aidé par un chevalier adroit, puissant et dévoué. Non, madame, non, je ne vous laisserai pas cette chance; mais revenons à cette lettre, il faut qu'elle s'achève.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Jamais, monsieur, jamais.

LE DUC DE GUISE.

Ne me poussez pas à bout, madame : c'est déjà beaucoup que j'aie consenti à vous menacer deux fois.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Eh bien! je préfère une réclusion éternelle.

LE DUC DE GUISE.

Mort et damnation! croyez-vous donc que je n'aie que ce moyen?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Et quel autre? — (*Le duc verse le contenu d'un flacon dans une petite coupe.*) Ah! vous ne voudriez pas m'assassiner... Que faites-vous, monsieur de Guise, que faites-vous?

LE DUC DE GUISE.

Rien... j'espère seulement que la vue de ce breuvage aura une vertu que n'ont point mes paroles.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Eh quoi!... vous pourriez!... ah!

LE DUC DE GUISE.

Écrivez, madame, écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Non, non. O mon Dieu! mon Dieu!

LE DUC DE GUISE, *saisissant la coupe.*

Eh bien!...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Henri, au nom du ciel! je suis innocente, je vous le jure... Que la mort d'une faible femme ne souille pas votre nom. Henri, ce serait un crime affreux, car je ne suis pas coupable; j'embrasse vos genoux; que voulez-vous de plus? Oui, oui, je crains la mort.

LE DUC DE GUISE.

Il y a un moyen de vous y soustraire.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Il est plus affreux qu'elle encore... Mais non, tout cela n'est qu'un jeu pour m'épouvanter. Vous n'avez pas pu avoir, vous n'avez pas eu cette exécrable idée.

LE DUC DE GUISE, *riant.*

Un jeu, madame!

LA DUCHESSE DE GUISE.

Non... Votre sourire m'a tout dit...

(*Elle abaisse la tête entre ses mains, et prie.*)

LE DUC DE GUISE.

Êtes-vous décidée?

LA DUCHESSE DE GUISE, *se relevant seule.*

Je le suis.

LE DUC DE GUISE.

A l'obéissance?

LA DUCHESSE DE GUISE, *prenant la coupe.*

A la mort!

LE DUC DE GUISE, *lui arrachant la coupe et la jetant.*

Vous l'aimiez bien, madame!... Elle a préféré... Malédiction! malédiction! sur vous et sur lui... sur lui surtout qui est tant aimé!

LA DUCHESSE DE GUISE.

Malheur! malheur à moi! car mes forces sont épuisées.

LE DUC DE GUISE.

Oui, malheur, car il est plus facile à une femme d'expirer que de souffrir. — (*Lui saisissant le bras avec son gant de fer.*) Écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oh! laissez-moi.

LE DUC DE GUISE.

Écrivez!

LA DUCHESSE DE GUISE.

Vous me faites mal, Henri.

LE DUC DE GUISE.

Écrivez, vous dis-je!

LA DUCHESSE DE GUISE, *essayant de dégager son bras.*

Vous me faites bien mal, Henri; vous me faites horriblement mal... Grâce! grâce! ah!

LE DUC DE GUISE.

Écrivez donc.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Le puis-je? Ma vue se trouble..... Une sueur froide... ô mon Dieu! mon Dieu! je te remercie, je vais mourir.

(*Elle s'évanouit.*)

LE DUC DE GUISE.

Eh! non, vous ne mourrez pas.

(*Il lui fait respirer un flacon.*)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Qu'exigez-vous de moi?

LE DUC DE GUISE.

Que vous m'obéissiez.

LA DUCHESSE DE GUISE, *accablée.*

J'obéis. Mon Dieu! tu le sais, j'ai bravé la mort... la douleur seule m'a vaincue; je l'ai supportée autant qu'une faible femme pouvait le faire... Elle a été au delà de mes forces. Tu l'as permis, ô mon Dieu! le reste est entre tes mains.

LE DUC DE GUISE, *dictant.*

L'appartement de madame la duchesse de Guise

est au second, et cette clef en ouvre la porte. — L'adresse maintenant.

(*Pendant qu'il plie la lettre, madame de Guise relève sa manche, et l'on voit sur son bras des traces bleuâtres.*)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Que dirait la noblesse de France, si elle savait que le duc de Guise a meurtri le bras d'une femme avec un gantelet de chevalier.

LE DUC DE GUISE.

Le duc de Guise en rendra raison à quiconque viendra la lui demander. Achevez : *A M. le comte de Saint-Mégrin.*

LA DUCHESSE DE GUISE.

C'était donc bien à lui !

LE DUC DE GUISE.

Ne l'avez-vous pas deviné ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Monsieur le duc, ma conscience me permettait d'en douter, du moins.

LE DUC DE GUISE.

Assez, assez. Appelez un de vos pages, et remettez-lui cette lettre — (*Allant à la porte du salon et ôtant la clef.*) et cette clef.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah ! monsieur de Guise ! puisse-t-on avoir plus pitié de vous que vous n'avez eu pitié de moi !

LE DUC DE GUISE.

Appelez un page.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Aucun n'est là...

LE DUC DE GUISE.

Arthur ne doit pas être loin... et je suis certain qu'au premier coup de votre sifflet d'argent... mais auparavant, madame, faites bien attention que je suis là, derrière ce rideau... un seul signe, un seul mot... cet enfant est mort... et c'est vous qui l'aurez tué... — (*Il siffle.*) Songez-y, madame...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; ARTHUR.

ARTHUR.

Me voilà ! madame ; Dieu ! grand Dieu ! que vous êtes pâle !...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi, pâle ! non, tu te trompes... (*Lui tendant la lettre et la retirant.*) Ce n'est rien... éloigne-toi, Arthur, éloigne-toi...

ARTHUR.

Moi vous quitter quand vous souffrez !... voulez-vous que j'appelle vos femmes ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Garde-t'en bien, Arthur... prends cette lettre... cette clef... et va-t'en... pars... pars...

ARTHUR, *lisant.*

A monsieur le comte de Saint-Mégrin... Oh ! qu'il sera heureux, madame... je cours !...

(*Il sort.*)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Heureux !... oh ! non... non ; reviens... reviens, Arthur !... Arthur...

LE DUC DE GUISE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Silence ! madame.

LA DUCHESSE DE GUISE, *tombant dans ses bras.*

Ah !...

LE DUC DE GUISE, *l'emportant dans le salon, et refermant la porte avec une double clef.*

Et maintenant, que cette porte ne se rouvre plus que pour lui !

ACTE QUATRIÈME.

LE DUC DE GUISE.

PERSONNAGES.

HENRI.
CATHERINE DE MÉDICIS.
LE DUC DE GUISE.
SAINT-MÉGRIN.
D'ÉPERNON.
JOYEUSE.
SAINT-LUC.
RUGGIERI.
ARTHUR.
DU HALDE.
GEORGES.

Même décoration qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTHUR *entrant, puis* SAINT-MÉGRIN.

ARTHUR.

Dans la salle du Conseil, l'appartement de M. de Saint-Mégrin, à gauche. — (*Saint-Mégrin sort de son appartement.*) Pour vous, comte.

SAINT-MÉGRIN.

Cette lettre et cette clef sont pour moi, dis-tu? Oui... *A monsieur le comte de Saint-Mégrin.* De qui les tiens-tu?...

ARTHUR.

Quoique vous ne les attendissiez de personne, ne pouviez-vous les espérer de quelqu'un?...

SAINT-MÉGRIN.

De quelqu'un!... comment!... Et qui es-tu, toi-même?

ARTHUR.

Êtes-vous si ignorant en blason, comte, que vous ne puissiez reconnaître les armes réunies de deux maisons souveraines?...

SAINT-MÉGRIN.

La duchesse de Guise!... — (*Lui mettant la main sur la bouche.*) Tais-toi!... Je sais tout... — (*Il lit.*) Elle-même t'a remis cette lettre?

ARTHUR.

Elle-même.

SAINT-MÉGRIN.

Elle-même!... Jeune homme, ne cherche pas à m'abuser!..... Je ne connais pas son écriture..... Avoue-le-moi, tu as voulu me tromper...

ARTHUR.

Moi, vous tromper... Ah!...

SAINT-MÉGRIN.

Où t'a-t-elle remis cette lettre?

ARTHUR.

Dans son oratoire.

SAINT-MÉGRIN.

Elle était seule?

ARTHUR.

Seule.

SAINT-MÉGRIN.

Et que paraissait-elle éprouver?

ARTHUR.

Je ne sais... mais elle était pâle et tremblante.

SAINT-MÉGRIN.

Dans son oratoire! seule, pâle et tremblante!... Tout cela devait être, et cependant j'étais si loin de m'attendre... Non, c'est impossible. — (*Il relit.*) *Plusieurs membres de la Sainte-Union se rassemblent cette nuit à l'hôtel de Guise; les portes en resteront ouvertes jusqu'à une heure du matin. A l'aide d'un déguisement de ligueur, vous pouvez passer sans être aperçu; l'appartement de madame la duchesse de Guise est au second, et cette clef en ouvre la porte. A monsieur le comte de Saint-Mégrin.* C'est bien à moi... pour moi; ce n'est point un songe... ma tête ne s'égare pas... Cette clef... ce papier... ces lignes tracées, tout est réel!... il n'y a point là d'illusion... — (*Il porte la lettre à ses lèvres.*) Je suis aimé... aimé...

ARTHUR.

A votre tour, comte, silence!...

SAINT-MÉGRIN.

Oui, tu as raison; silence!... et à toi aussi, jeune homme, silence!... Sois muet comme la tombe... oublie ce que tu as fait, ce que tu as vu; ne te rappelle plus mon nom, ne te rappelle plus celui de ta maîtresse. Elle a montré de la prudence en te chargeant de ce message. Ce n'est point parmi les enfants qu'on doit craindre les délateurs.

ARTHUR.

Et moi, comte, je suis fier d'avoir un secret à nous deux.

SAINT-MÉGRIN.

Oui... mais un secret terrible: un de ces secrets qui tuent. Ah! fais en sorte que ta physionomie ne le trahisse pas, que tes yeux ne le révèlent jamais... Tu es jeune; conserve la gaieté et l'insouciance de ton âge. S'il arrive que nous nous rencontrions, passe sans me connaître, sans m'apercevoir; si tu avais encore dans l'avenir quelque chose à m'apprendre, ne l'exprime point par des paroles, ne le confie pas au papier; un signe, un regard me dira tout... Je devinerai le moindre de tes gestes; je comprendrai ta plus secrète pensée. Je ne puis te récompenser du bonheur que je te dois... Mais si jamais tu avais besoin de mon aide, ou de mon secours, viens à moi, parle... et ce que tu demanderas, tu l'auras, sur mon âme, fût-ce mon sang. Sors, sors maintenant, et prends garde qu'on ne te voie... Adieu, adieu!

ARTHUR, *lui pressant la main.*

Adieu, comte, adieu!

SCÈNE II.

SAINT-MÉGRIN, *puis* GEORGES.

SAINT-MÉGRIN.

Va, jeune homme, et que le ciel veille sur toi! Mais il est dix heures, j'ai à peine le temps de me procurer le costume à l'aide duquel... Georges! (*Son valet entre.*) il me faut pour ce soir un costume de ligueur... occupe-toi à l'instant de te le procurer. Que je le trouve ici quand j'en aurai besoin; va. — (*Georges sort.*) Mais qui vient ici enveloppé d'un manteau?... Ah! c'est Côme Ruggieri.

SCÈNE III.

SAINT-MÉGRIN, RUGGIERI.

SAINT-MÉGRIN.

Viens, oh! viens, mon père, que je te remercie. Eh bien! toutes tes prédictions se sont réalisées. Je te rends grâces, car je suis heureux; oh! oui, oui, plus heureux que tu ne peux le croire... Tu ne me réponds pas, tu m'examines!

RUGGIERI.

Jeune homme, avance avec moi du côté de cette lumière.

SAINT-MÉGRIN.

Oh! que peux-tu lire sur mon front, si ce n'est un avenir d'amour et de bonheur...

RUGGIERI.

La mort peut-être.

SAINT-MÉGRIN.

Que dites-vous, mon père?...

RUGGIERI.

La mort!...

SAINT-MÉGRIN, *riant.*

Ah! mon père, de grâce, laissez-moi vivre jusqu'à demain, c'est tout ce que je vous demande.

RUGGIERI.

Mon fils, nos instants sont comptés au ciel, et Dieu tient en sa main la vie et la mort des hommes. Souviens-toi de Dugast.

SAINT-MÉGRIN.

Il est vrai que je cours un danger; demain je me bats avec le duc de Guise.

RUGGIERI.

Demain! à quelle heure?

SAINT-MÉGRIN.

A dix heures.

RUGGIERI.

Ce n'est pas cela. Si demain à dix heures tu vois encore la lumière du ciel, compte alors sur des jours longs et heureux. Vois-tu cette étoile?

SAINT-MÉGRIN.

Qui brille près d'une autre plus brillante encore?

RUGGIERI.

Oui, et à l'occident, distingues-tu ce nuage sombre qui n'est encore qu'un point dans l'immensité?

SAINT-MÉGRIN.

Oui, hé bien?...

RUGGIERI.

Hé bien! dans une heure, cette étoile aura disparu sous ce nuage, et cette étoile, c'est la tienne.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

SAINT-MÉGRIN, *puis* JOYEUSE.

SAINT-MÉGRIN.

Cette étoile, c'est la mienne! Ruggieri, arrête! Il ne m'entend pas; il entre chez la reine-mère. Cette étoile, c'est la mienne; et ce nuage!... Vive Dieu! je suis bien insensé de croire aux paroles de ce visionnaire... Ces signes ne l'ont jamais trompé, dit-il! Dugast! Dugast! et toi aussi, tu volais comme moi à un rendez-vous d'amour, lorsque tu es tombé assassiné; et ton sang, en sortant de tes vingt-deux blessures, bouillait encore d'espérance et de bonheur. Ah! si je dois mourir aussi, mon Dieu! mon Dieu! que je ne meure du moins qu'au retour!

(*Entre Joyeuse.*)

JOYEUSE.

Eh bien! que fais-tu là? Est-ce que tu lis dans les astres, toi?

SAINT-MÉGRIN.

Moi! non.

JOYEUSE.

Je t'avais pris en entrant pour un astrologue. Quoi! encore? mais, qu'as-tu donc?

SAINT-MÉGRIN.

Rien, rien; je regarde le ciel.

JOYEUSE.

Il est superbe! les étoiles étincellent.

SAINT-MÉGRIN, *avec mélancolie.*

Joyeuse, crois-tu qu'après notre mort notre âme doive habiter un de ces globes brillants sur lesquels notre vue s'est arrêtée tant de fois pendant notre vie?

JOYEUSE.

Ces pensées ne me sont jamais venues, sur mon âme; elles sont trop tristes....... Tu connais ma devise : *hilariter*, joyeusement..... voilà pour ce monde... quant à l'autre, peu m'importe ce qu'il sera, pourvu que je m'y trouve bien.

SAINT-MÉGRIN, *sans l'écouter.*

Crois-tu que là nous serons réunis aux personnes que nous avons aimées ici-bas?... Dis; crois-tu que l'éternité puisse être le bonheur?...

JOYEUSE.

Vrai Dieu! tu deviens fou, Saint-Mégrin; quel diable de langage me parles-tu là? Arrange-toi de manière à ce que demain, à pareille heure, M. de Guise puisse t'en donner des nouvelles sûres, et ne me demande pas cela à moi. J'ai déjà le cou tout disloqué d'avoir regardé en l'air.

SAINT-MÉGRIN.

Tu as raison... oui... oui... je suis un insensé...

JOYEUSE.

Voilà le roi... Voyons... Éloigne cet air soucieux. On dirait, sur mon âme, que ce duel t'inquiète. Est-ce que tu serais fâché?...

SAINT-MÉGRIN.

Moi, fâché!... Vrai Dieu! s'il me tue, Joyeuse, ce ne sera pas ma vie que je regretterai, ce sera de lui laisser la sienne.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; HENRI, D'ÉPERNON, SAINT-LUC, BUSSY, DU HALDE, PLUSIEURS PAGES ET SEIGNEURS, *puis* CATHERINE DE MÉDICIS.

HENRI.

Soyez tranquilles, messieurs, soyez tranquilles : toutes nos mesures sont prises. Seigneur de Bussy, nous vous rendons notre amitié, en récompense de la manière dont vous avez secondé notre brave sujet, le comte de Saint-Mégrin.

BUSSY D'AMBOISE.

Sire!

HENRI, *à Saint-Mégrin.*

Te voilà, mon digne ami; pourquoi n'es-tu pas venu me voir? Cimier, faites apporter un fauteuil près notre trône : ma mère assistera à la séance; prévenez-la qu'elle va s'ouvrir. Ah! auparavant, sur la première marche, placez un tabouret pour M. le comte de Saint-Mégrin. — (*A Saint-Mégrin.*) J'ai à te parler... Par la mort Dieu! nous voilà tous rassemblés, messieurs; il ne nous manque plus que notre beau cousin de Guise...

CATHERINE, *entrant.*

Il ne se fera pas attendre, mon fils; j'ai aperçu ses pages dans l'antichambre.

HENRI.

Ils seront les bien venus, ma mère. Messieurs, prenez vos places. D'Épernon, la tienne est devant cette table; c'est toi qui seras notre secrétaire, en l'absence de Morvilliers.

CATHERINE.

Surtout... sire.

HENRI.

Soyez tranquille, ma mère, soyez tranquille.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; LE DUC DE GUISE.

HENRI.

Entrez, mon beau cousin, entrez. Nous avions songé d'abord à faire dresser, nous-même, l'acte de reconnaissance que nous vous avions promis; mais nous avons pensé que celui que M. d'Humières a fait signer aux nobles de Péronne et de Picardie serait ce qu'il y aurait de mieux; quant à la nomination du chef, un article au bas du premier suffira, et déjà vous avez sans doute quelques idées pour sa rédaction?

LE DUC DE GUISE.

Oui, sire, je m'en suis occupé. J'ai voulu épargner à Votre Majesté la peine... l'ennui...

HENRI.

Vous êtes bien aimable, mon cousin; veuillez donner cet acte à M. le baron d'Épernon; lisez-le-nous à haute et intelligible voix, baron. Or, écoutez, messieurs.

D'ÉPERNON, *lisant.*

Association faite entre les princes, seigneurs, gentilshommes et autres, tant de l'état ecclésiastique que de la noblesse et du tiers état, sujets et habitants du pays de Picardie.

Premièrement.

HENRI.

Attends, d'Épernon. Messieurs, nous connaissons tous cet acte, dont je vous ai montré copie; il est donc inutile de lire les dix-huit articles dont il se compose : passez à la fin, et vous, monsieur le duc, approchez et dictez vous-même. Réfléchissez qu'il s'agit de nommer un chef à une grande association! Il faut donc que ce chef ait de grands pouvoirs... Enfin, mon beau cousin, faites comme pour vous.

LE DUC DE GUISE.

Je vous remercie de votre confiance, sire, vous serez content.

SAINT-MÉGRIN.

Que faites-vous, sire?...

HENRI.

Laisse-moi.

LE DUC DE GUISE, *dictant.*

1. *L'homme que Sa Majesté honorera de son choix devra être issu d'une maison souveraine, digne de l'amour et de la confiance des Français par sa conduite passée et sa foi en la religion catholique.*

2. *Le titre de lieutenant général du royaume de France lui sera octroyé, et les troupes mises à sa disposition.*

3. *Comme ses actions auront pour but le plus grand bien de la cause, il ne devra en rendre compte qu'à Dieu et à sa conscience.*

HENRI.

Très-bien!

SAINT-MÉGRIN.

Bien!... et vous pouvez approuver de semblables conditions, sire... revêtir un homme d'une pareille puissance!

HENRI.

Silence!

JOYEUSE.

Mais, sire...

HENRI.

Silence, messieurs; nous désirons, entendez-vous? nous désirons positivement que, quel que soit le choix que nous allons faire, il vous soit agréable. Mon cousin, donnez-leur donc, en bon et loyal sujet, un exemple de soumission. Vous êtes le premier de mon royaume après moi, mon beau cousin, et, dans ce cas surtout, vous êtes intéressé à ce qu'on m'obéisse.

LE DUC DE GUISE.

Sire, je reconnais d'avance pour chef de la Sainte-Union celui que vous allez désigner; et je regarderai comme rebelle quiconque osera braver ses ordres.

HENRI.

C'est bien, monsieur le duc. Écris, d'Épernon.— (*Se levant de son trône.*) *Nous, Henri de Valois, roi de France et de Pologne, approuvons, par le présent acte rédigé par notre féal et amé cousin Henri de Lorraine, duc de Guise, l'association connue sous le nom de la Sainte-Union... et, de notre autorité, nous nous en déclarons le chef.*

LE DUC DE GUISE.

Comment!...

HENRI.

En foi de quoi, nous l'avons fait revêtir de notre sceau royal — (*Descendant du trône et prenant la plume.*) *et l'avons signé de notre main,* HENRI.— (*Passant la plume au duc de Guise.*) A vous, mon cousin : à vous qui êtes le premier du royaume après moi... Eh bien, vous hésitez! Croyez-vous que le

nom de Henri de Valois et les trois fleurs de lis de France ne figurent pas aussi dignement au bas de cet acte que le nom de Henri de Guise et les trois merlettes de Lorraine? Par la mort-Dieu! vous vouliez un homme qui possédât l'amour des Français... Est-ce que nous ne sommes pas aimé, monsieur le duc? Répondez d'après votre cœur. Vous vouliez un homme d'une haute noblesse; je me crois aussi bon gentilhomme que qui que ce soit ici. Signez donc, monsieur le duc, signez; car vous avez dit vous-même que quiconque ne le ferait pas serait rebelle.

LE DUC DE GUISE, *à Catherine, à part.*

Oh! Catherine, Catherine!

HENRI, *indiquant la place où il doit signer.*

Là, monsieur le duc, au-dessous de moi.

JOYEUSE.

Vive Dieu! je ne m'attendais pas à celle-là. — (*Tendant la main pour prendre la plume.*) Après vous, monsieur de Guise.

HENRI.

Oui, messieurs, signez, signez tous. D'Épernon, tu veilleras à ce que des copies de cet acte soient envoyées dans toutes les provinces de notre royaume.

D'ÉPERNON.

Oui, sire.

SAINT-PAUL, *à demi voix.*

Nous n'avons pas été heureux, monsieur le duc, dans notre première entreprise.

LE DUC DE GUISE, *de même.*

La fortune nous doit un dédommagement; la seconde réussira. Mayenne est arrivé. Vous prendrez ses ordres.

HENRI.

Messieurs, nous vous demandons bien pardon de cette longue séance; cela n'a pas été tout à fait aussi amusant qu'un bal masqué; mais prenez-vous-en à notre beau cousin de Guise : c'est lui qui nous y a forcé. Adieu, monsieur le duc, adieu. Veillez toujours sur les besoins de l'État, en bon et fidèle sujet, comme vous venez de le faire, et n'oubliez pas que quiconque n'obéira pas au chef que j'ai nommé, sera déclaré traître de haute trahison. Sur ce, je vous abandonne à la garde de Dieu, messieurs... Êtes-vous contente de moi, ma mère?

CATHERINE.

Oui, mon fils; mais n'oubliez pas que c'est moi...

HENRI.

Non, non, ma mère; d'ailleurs vous vous chargeriez de m'en faire souvenir... n'est-ce pas? Reste, Saint-Mégrin.

(*Tous sortent.*)

SCÈNE VII.

HENRI, SAINT-MÉGRIN.

HENRI.

Eh bien! Saint-Mégrin, j'ai profité, je l'espère, de tes conseils; j'ai détrôné mon cousin de Guise, et me voilà roi des ligueurs, à sa place.

SAINT-MÉGRIN.

Puissiez-vous ne pas vous en repentir, sire! mais cette idée n'est pas de vous. J'y ai reconnu...

HENRI.

Eh bien! quoi?... parle...

SAINT-MÉGRIN.

La politique cauteleuse de votre mère... Elle croit avoir tout gagné lorsqu'elle a gagné du temps. Je me doutais qu'elle machinait quelque chose contre le duc de Guise... Je l'avais entendue, en lui parlant, l'appeler son ami. Quant à vous, sire, c'est à regret que je vous ai vu signer cet acte. Vous étiez roi, vous n'êtes plus qu'un chef de parti.

HENRI.

Et que fallait-il donc faire?

SAINT-MÉGRIN.

Repousser la politique florentine, et agir franchement.

HENRI.

De quelle manière?

SAINT-MÉGRIN.

En roi. Vive Dieu! les preuves de la rébellion de M. de Guise ne vous auraient pas manqué.

HENRI.

Je les avais.

SAINT-MÉGRIN.

Il fallait donc vous en servir et le faire juger.

HENRI.

Les parlements sont pour lui.

SAINT-MÉGRIN.

Il fallait imposer aux parlements la puissance de votre volonté. La Bastille a de bonnes murailles, de larges fossés, un gouverneur fidèle; et M. de Guise, en s'y rendant, n'aurait eu qu'à suivre les traces des maréchaux de Montmorency et de Cossé.

HENRI.

Mon ami, il n'y a pas de murailles assez solides pour enfermer un tel prisonnier... Je ne connais qu'un cercueil de plomb et un tombeau de marbre qui puissent m'en répondre... Mets-le seulement en état d'y entrer, Saint-Mégrin, et je me charge de faire fondre l'un et de faire élever l'autre...

SAINT-MÉGRIN.

Et, cela étant, sire, il sera puni, il est vrai; mais non pas comme il l'aura mérité...

HENRI.

Peu m'importe la différence des moyens, quand le résultat est le même... J'espère, Saint-Mégrin, que tu n'as rien négligé pour te préparer à ce combat, et que tu as accompli tes devoirs religieux?

SAINT-MÉGRIN.

Non, sire, je n'en ai pas encore eu le temps...

HENRI.

Comment, tu n'en as pas eu le temps?... As-tu donc oublié le duel de Jarnac et de La Chataigneraie? il avait été fixé à quinze jours de celui du défi... Eh bien! ces quinze jours, Jarnac les a passés en prières, tandis que La Chataigneraie courait de plaisirs en plaisirs, sans penser autrement à Dieu... Aussi Dieu l'a puni, Saint-Mégrin!

SAINT-MÉGRIN.

Sire, mon intention est d'accomplir tous mes devoirs de chrétien: mais, auparavant, il en est d'autres qui m'appellent... Permettez...

HENRI.

Comment, d'autres!

SAINT-MÉGRIN, *avec impatience.*

Sire, ma vie est entre les mains de Dieu... et, s'il a décidé ma mort, sa volonté soit faite!

HENRI.

Eh!... que dites-vous là?... Votre existence vous appartient-elle, monsieur, pour en faire si peu de cas?... Non, par la mort-Dieu! elle est à nous qui sommes votre roi et votre ami. Quand il s'agira de vos affaires, vous vous laisserez tuer, si tel est votre bon plaisir: mais quand il s'agira des nôtres, monsieur le comte, nous vous prions d'y regarder à deux fois.

SAINT-MÉGRIN.

Vrai Dieu, sire, je ferai de mon mieux; soyez tranquille.

HENRI.

Tu feras de ton mieux... ce n'est point assez: fais-lui jurer qu'il n'a ni plastron, ni talisman, ni armes cachées; et, quand il l'aura fait, alors rappelle toute ta force, tout ton courage; pousse vivement à lui.

SAINT-MÉGRIN.

Oui, sire.

HENRI.

Une fois délivré de lui, vois-tu, nous ne sommes plus deux en France, je suis vraiment roi... vraiment libre... je ne fais plus rien que par tes conseils... Ma mère va être fière de celui qu'elle m'a donné; car tu avais raison, il vient d'elle, et il faudra que je le paye en obéissance... Mais, après ta victoire, elle n'aura plus de moyens de se ressaisir de moi... D'ailleurs, tu me défendrais contre elle... car tu es mon ami...

SAINT-MÉGRIN.

Sire, Dieu et mon épée me seront en aide.

HENRI.

Dieu... je m'en charge... puisque tu parais si peu t'en soucier... Quant à ton épée, je veux en juger par moi-même... — (*Il appelle.*) Du Halde, apporte des épées émoussées.

SAINT-MÉGRIN.

Sire, est-ce à une pareille heure, quand Votre Majesté doit avoir besoin de repos?...

HENRI.

Du repos!... du repos!... Ils sont tous à me parler de repos!... et crois-tu qu'il dorme, lui...? ou s'il dort, que rêve-t-il? Qu'il commande insolemment sur le trône de France, et que moi... moi, son roi... je prie humblement dans un cloître... Un roi ne dort pas, Saint-Mégrin.—(*Appelant.*) Du Halde! donne-nous ces épées.

SAINT-MÉGRIN.

Sire, je ne puis en ce moment; vous m'avez rappelé des devoirs sacrés, il faut que je les accomplisse.

HENRI.

Oh oui!... Eh bien! écoute, demain...—(*L'heure sonne.*) Attends; c'est minuit, je crois?

SAINT-MÉGRIN.

Oui, sire, c'est minuit.

HENRI.

Chaque fois que sonne cette heure, je prie Dieu de bénir le jour où je vais entrer. — (*A Du Halde.*) Du Halde, porte ces épées dans ma chambre. — (*A Saint-Mégrin.*) Il faut que je te quitte; mais viens me trouver demain de bonne heure avant le combat.

SAINT-MÉGRIN.

J'irai, sire, j'irai.

HENRI.

Bien! je compte sur toi.

SAINT-MÉGRIN.

Maintenant, je puis me retirer. Votre Majesté est satisfaite.

HENRI.

Oui, le roi est si content, que l'ami veut faire quelque chose pour toi... Tiens, voilà un talisman sur lequel Ruggieri a prononcé des charmes; celui qui le porte ne peut mourir, ni par le fer, ni par le feu. Je te le prête; tu me le rendras, au moins, après le combat?

SAINT-MÉGRIN.

Oui, sire...

HENRI.

Adieu, Saint-Mégrin... maintenant, je vais dormir.

SAINT-MÉGRIN.

Adieu, sire...

HENRI.

Jeune, brave, aimé de ton roi, tu iras loin, Saint-Mégrin, je te le promets.

SAINT-MÉGRIN.

Merci, sire, merci...

HENRI.

Adieu...

SAINT-MÉGRIN.

Adieu, sire, adieu.

SCÈNE VIII.

SAINT-MÉGRIN, GEORGES.

SAINT-MÉGRIN.

Je suis seul, enfin ! — (*Appelant.*) Georges... ah ! te voilà... Mon costume... bien... aide-moi... aide-moi...

GEORGES.

Vous allez sortir... Voulez-vous que je fasse venir une chaise à porteurs?

SAINT-MÉGRIN.

Non...

GEORGES.

Le temps est à l'orage...

SAINT-MÉGRIN.

Oui. — (*Allant à la fenêtre avec un rire convulsif.*) Il n'y aura bientôt plus une étoile au ciel...

GEORGES.

Et vous allez sortir à pied?

SAINT-MÉGRIN.

Oui, à pied..:

GEORGES.

Sans armes...

SAINT-MÉGRIN.

J'ai mon épée et mon poignard, cela suffit... Cependant donne-moi l'épée de Schomberg; elle est plus forte.

GEORGES.

La voilà... Voulez-vous que je vous accompagne?...

SAINT-MÉGRIN.

Non. Il faut que je sorte seul.

GEORGES.

A minuit passé... que dirait votre mère?

SAINT-MÉGRIN, *à la fenêtre.*

Ma mère... oui, oui, tu as raison... L'orage s'étend... Ma pauvre mère, je voudrais bien la revoir... ne fût-ce qu'un instant. Écoute : tu lui donneras cette chaîne, — (*Coupant une boucle de cheveux avec son poignard.*) ces cheveux, demain, si tu ne me revois pas, entends-tu.

GEORGES.

Et pourquoi, monseigneur, pourquoi?...

SAINT-MÉGRIN.

Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir... je ne puis pas te dire... Donne-moi mon manteau...

GEORGES.

Mon maître... mon jeune maître... ne sortez pas, au nom du ciel... la nuit sera terrible.

SAINT-MÉGRIN.

Oui, terrible, peut-être... N'importe, il le faut, elle m'attend, j'ai tardé beaucoup... Oh ! s'il allait être trop tard...

GEORGES.

Au nom du ciel, laissez-moi vous suivre.

SAINT-MÉGRIN, *avec colère.*

Reste, je te l'ordonne.

GEORGES.

Mon maître!

SAINT-MÉGRIN, *lui tendant la main.*

Non, embrasse-moi... adieu... adieu... n'oublie pas ma mère!

ACTE CINQUIÈME.

SAINT-MÉGRIN.

PERSONNAGES.

LE DUC DE GUISE.
LA DUCHESSE DE GUISE.
SAINT-MÉGRIN.
SAINT-PAUL.

Le salon dans lequel la duchesse de Guise est enfermée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE GUISE, *seule*.

(*Elle a encore sur la tête les fleurs dont elle était parée au troisième acte; elle écoute sonner l'heure.*)

Minuit et demi... avec quelle lenteur l'heure se traîne!... Oh! s'il pouvait m'aimer assez peu pour ne pas venir!... Jusqu'à une heure du matin, les portes de l'hôtel resteront ouvertes : déjà j'y ai vu entrer les ligueurs qui doivent s'y réunir. Sans doute, il n'était pas avec eux. Encore une demi-heure d'angoisses et de tourments... et depuis deux heures que je suis enfermée dans cette chambre, je n'ai fait qu'écouter si je n'entendais point le bruit de ses pas. J'ai voulu prier.... prier.... — (*Écoutant en se rapprochant de la porte.*) Ah! mon Dieu! Non... non... ce n'est pas encore lui... — (*Allant vers la fenêtre.*) Si cette nuit était moins sombre, je pourrais l'apercevoir, et, par quelque signe peut-être, l'avertir du danger; mais nul espoir! La porte de l'hôtel se referme!... il est sauvé! pour cette nuit du moins... Quelque obstacle l'aura arrêté loin de moi. Arthur n'aura pu le trouver; et peut-être demain sera-t-il un moyen de lui faire connaître le piége où on voulait l'attirer. Oh! oui, oui, j'en trouverai... je... — (*Écoutant.*) J'ai cru entendre. — (*S'approchant de la porte.*) Des pas, encore! ce sont ceux de M. de Guise... non, non... On monte; on s'arrête. Ah! on se rapproche... On vient! — (*Avec effroi.*) N'entrez pas! n'entrez pas! fuyez! Fuir, et comment! C'était derrière lui que la porte s'était refermée. Ah! mon Dieu! plus d'espoir!

(*La porte s'ouvre; la duchesse de Guise recule à mesure que Saint-Mégrin paraît.*)

SCÈNE II.

LA DUCHESSE DE GUISE, SAINT-MÉGRIN.

SAINT-MÉGRIN.

Je ne m'étais donc pas trompé, c'était votre voix que j'avais entendue ; elle m'a guidé....

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ma voix! ma voix! elle vous disait de fuir!

SAINT-MÉGRIN.

Que j'étais insensé! je ne pouvais croire à tant de bonheur.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Cette porte est encore ouverte! fuyez, monsieur le comte, fuyez!

SAINT-MÉGRIN.

Ouverte! oui... imprudent que je suis!

(*Il la referme et jette la clef.*)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Monsieur le comte, écoutez-moi!

SAINT-MÉGRIN.

Oh! oui, oui! parle! j'ai besoin de t'entendre, pour croire à ma félicité.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Fuyez, fuyez! la mort est là!... des assassins!...

SAINT-MÉGRIN.

Que dis-tu? quels sont ces mots de mort et d'assassins que tu prononces, avec une robe de fête, et le front couronné de fleurs?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Des fleurs... ah! qu'elles soient anéanties!

(*Elle les arrache.*)

SAINT-MÉGRIN.

Que faites-vous?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Écoutez-moi... écoutez-moi... Au nom du ciel! sortez de ce délire insensé... il y va de la vie, vous dis-je; ils vous ont attiré dans un piége infernal; ils veulent vous assassiner.

SAINT-MÉGRIN.

M'assassiner! cette lettre n'était donc pas de vous?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Elle était de moi; mais, la violence, la torture... Voyez! — (*Elle lui montre son bras.*) Voyez...

SAINT-MÉGRIN.

Ah!

LA DUCHESSE DE GUISE.

C'est moi qui ai écrit ce billet... mais c'est le duc qui l'a dicté.

SAINT-MÉGRIN, *le déchirant.*

Le duc! et j'ai pu croire... Non, non, je ne l'ai pas cru un seul instant. Mon Dieu! mon Dieu! elle ne m'aime pas!

LA DUCHESSE DE GUISE.

Maintenant que vous savez tout, fuyez, fuyez! je vous l'ai dit, il y va de la vie.

SAINT-MÉGRIN, *sans l'écouter.*

Elle ne m'aime pas...

(*Il met sa main dans sa poitrine, et la meurtrit.*)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

SAINT-MÉGRIN, *riant.*

C'est ma vie, dites-vous, qu'ils veulent! Eh bien! je vais la leur porter: mais sans rien conserver de vous! tenez! voilà ce bouquet, que mon existence a failli payer. D'un mot, vous m'avez détaché de la vie, comme ces fleurs de leurs tiges. Adieu! adieu pour jamais. (*Il veut rouvrir la porte.*) Cette porte est refermée.

LA DUCHESSE DE GUISE.

C'est lui! il sait déjà que vous êtes ici.

SAINT-MÉGRIN.

Ah! qu'il vienne! qu'il vienne! Henri... Henri! n'auras-tu de courage que pour meurtrir le bras d'une femme... Ah! viens, viens!

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ne l'appelez pas! ne l'appelez pas! il doit venir!

SAINT-MÉGRIN.

Que vous importe? je vous suis indifférent. Ah! la pitié! oui...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Mais si vous m'aidiez, peut-être pourriez-vous fuir.

SAINT-MÉGRIN.

Moi, fuir! et pourquoi? ma mort et ma vie ne sont-elles pas des événements également étrangers dans votre existence... Fuir! et fuirais-je aussi votre indifférence, votre haine, peut-être?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Mon indifférence! ma haine! ah! plût au ciel!

SAINT-MÉGRIN.

Plût au ciel! dis-tu? Un mot, un mot encore, et je t'obéirai aveuglément... Dis; ma mort doit-elle être pour toi plus affreuse que l'assassinat d'un homme?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Grand Dieu! il le demande... Oh! oui... oui.

SAINT-MÉGRIN.

Tu ne me trompes pas! ah! je te rends grâce! Tu parlais de fuir! de moyens! quels sont-ils?... Fuir! moi, fuir devant le duc de Guise!... Jamais!...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ce n'est pas devant le duc de Guise que vous fuiriez; c'est devant des assassins. Retenu dans une autre partie de l'hôtel par cette réunion de ligueurs, il a voulu s'assurer qu'une fois ici vous ne sauriez lui échapper. Si nous pouvions seulement fermer cette porte, nous aurions encore quelques instants;

mais la barre en a été enlevée; une seconde clef est entre ses mains, — (*Cherchant.*) et l'autre...

SAINT-MÉGRIN.

N'est-ce que cela? attendez. — (*Il brise la pointe de son poignard dans la serrure.*) Maintenant cette porte ne s'ouvrira plus qu'on ne l'enfonce.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Bien, bien! cherchons un moyen, une issue.... Mes idées se heurtent! ma tête se brise!...

SAINT-MÉGRIN, *s'élançant vers la fenêtre.*

Cette fenêtre...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Gardez-vous-en bien! vous vous tueriez!

SAINT-MÉGRIN.

Me tuer sans vengeance! Vous avez raison; je les attendrai.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! secourez-nous! Oh! toutes les mesures de vengeance ne sont que trop bien prises..... Et c'est moi, moi, qui n'ai pas su souffrir.— (*Tombant à genoux.*) Comte, au nom du ciel! votre pardon! — (*Se relevant.*) ou plutôt, non, non, ne me pardonnez pas..... et, si vous mourez, je mourrai avec vous!

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

SAINT-MÉGRIN, *à ses pieds.*

Eh bien! rends-moi donc la mort plus douce. Dis, dis-moi que tu m'aimes... C'est un pied dans la tombe que je t'en conjure. Je ne suis plus pour toi qu'un mourant. Les préjugés du monde disparaissent, les liens de la société se brisent devant l'agonie. Entoure mes derniers moments des félicités du ciel... Ah! dis, dis-moi que je suis aimé.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Eh bien oui, je vous aime! et depuis longtemps. Que de combats je me suis livrés pour fuir vos yeux, pour m'éloigner de votre voix! vos regards, vos paroles me poursuivaient partout. Non! pour nous la société n'a plus de liens, le monde n'a plus de préjugés....... Écoute-moi donc : oui, oui, je t'aime.... Ici, dans cette même chambre, que de fois j'ai fui un monde que ton absence dépeuplait pour moi! Que de fois je suis venue m'isoler avec mon amour et mes pleurs! et alors je revoyais tes yeux, j'entendais encore tes paroles, et je te répondais. Eh bien! ces moments, ils ont été les plus doux de ma vie.

SAINT-MÉGRIN.

Oh! assez, assez... Tu ne veux donc pas que je puisse mourir... Malédiction!... Là, toutes les félicités de la terre, et là, la mort, l'enfer... Oh! tais-toi, ne me dis plus que tu m'aimes... Avec ta haine, j'aurais bravé leurs poignards; et maintenant, ah! je crois que j'ai peur!

LA DUCHESSE DE GUISE.

Saint-Mégrin, oh! ne me maudis pas.

SAINT-MÉGRIN.

Si, si, je te maudis pour ton amour qui me fait entrevoir le ciel et mourir... mourir! Jeune, aimé de toi! est-ce que je puis mourir! Non, non; redis-moi que tout cela n'était qu'illusion et mensonge!

(*On entend du bruit.*)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah! ce sont eux!

SAINT-MÉGRIN.

Ce sont eux. — (*Tirant son épée et s'appuyant dessus avec calme.*) Éloigne-toi; tu m'as vu faible, insensé; en face de la mort, je redeviens un homme... éloigne-toi.

LA DUCHESSE DE GUISE, *après un moment de réflexion.*

Saint-Mégrin! écoute... écoutez. Cette fenêtre est... oui! je m'en souviens... Il y a un balcon au premier étage; si vous l'atteigniez une fois.... une ceinture... une corde; vous pouvez descendre jusque-là, et alors vous êtes sauvé. — (*Cherchant.*) Mon Dieu! rien, rien.

SAINT-MÉGRIN.

Calme-toi! Catherine, Voyons! — (*Allant à la fenêtre.*) Si je pouvais seulement distinguer ce balcon... mais rien qu'un gouffre.

LA DUCHESSE DE GUISE.

On entend du bruit dans la rue. — (*Se précipitant vers la fenêtre.*) Qui que vous soyez, au secours! au secours!

SAINT-MÉGRIN, *l'arrachant de la fenêtre.*

Que fais-tu? veux-tu les avertir! — (*Un paquet de cordes tombe dans la chambre.*) Qu'est-ce là?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah! vous êtes sauvé! — (*Elle le prend.*) D'où vient-il? Un billet. — (*Elle lit.*) *Quelques mots que j'ai entendus m'ont tout appris. Je n'ai que ce moyen de vous sauver, et je l'emploie.* ARTHUR. Arthur! ô cher enfant! — (*A Saint-Mégrin.*) C'est Arthur; fuyez, fuyez vite.

SAINT-MÉGRIN, *attachant la corde.*

En aurai-je le temps? cette porte; — (*On l'agite violemment.*) Cette porte...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Attendez.

(*Elle passe son bras entre les deux anneaux de fer.*)

SAINT-MÉGRIN.

Ah! Dieu! que faites-vous?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Laisse! laisse! c'est le bras qu'il a déjà meurtri.

SAINT-MÉGRIN.

J'aime mieux mourir.

LE DUC DE GUISE, *ébranlant la porte.*

Ouvrez, madame, ouvrez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Fuyez donc, mon Dieu! En fuyant vous sauvez ma vie; si vous restez, je jure de mourir avec vous, et je mourrai déshonorée... Fuyez, fuyez.

SAINT-MÉGRIN.

Tu m'aimeras toujours?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oui, oui.

LE DUC DE GUISE, *du dehors.*

Des leviers, des haches.... que j'enfonce cette porte.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Pars donc!

SAINT-MÉGRIN.

Adieu.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oui... oui... adieu...!

SAINT-MÉGRIN.

Adieu!...

(*Il met son épée entre ses dents et descend par la fenêtre.*)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Mon Dieu! mon Dieu! je te remercie; il est sauvé. — (*Un moment de silence, puis tout à coup des cris, un cliquetis d'armes.*) Ah! — (*Elle quitte la porte, court à la fenêtre.*) Arthur! Saint-Mégrin!

(*Elle pousse un second cri, et revient tomber au milieu de la scène.*)

SCÈNE III.

LA DUCHESSE DE GUISE, *presque évanouie,* LE DUC DE GUISE, *entrant suivi de* SAINT-PAUL *et de plusieurs hommes.*

LE DUC DE GUISE, *après un coup d'œil rapide.*

Il sera descendu par cette fenêtre. Mais Mayenne était dans la rue avec vingt hommes, et le bruit des armes... Va, Saint-Paul; vous, suivez-le. Va, et tu me diras si tout est fini. — (*Heurtant du pied la duchesse.*) Ah! c'est vous, madame. Eh bien! je vous ai ménagé un tête-à-tête.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Monsieur le duc, vous l'avez fait assassiner!

LE DUC DE GUISE.

Laissez-moi, madame, laissez-moi.

LA DUCHESSE DE GUISE, *à genoux, le prenant à bras le corps.*

Non! je m'attache à vous.

LE DUC DE GUISE.

Laissez-moi, vous dis-je..... ou bien! oui, oui. Venez! A la lueur des torches, vous pourrez le revoir encore une fois. — (*Il la traîne jusqu'à la fenêtre.*) Eh bien! Saint-Paul.

SAINT-PAUL.

Attendez; il n'est pas tombé seul. Ah! ah!

LE DUC DE GUISE.

Est-ce lui?

SAINT-PAUL.

Non, c'est le petit page.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Arthur! Ah! pauvre enfant!

LE DUC DE GUISE.

L'auraient-ils laissé fuir... Les misérables!

LA DUCHESSE DE GUISE, *avec espoir.*

Oh!...

SAINT-PAUL.

Le voici.

LE DUC DE GUISE.

Mort?

SAINT-PAUL.

Non, couvert de blessures, mais respirant encore.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Il respire! On peut le sauver. Monsieur le duc, au nom du ciel...

SAINT-PAUL.

Il faut qu'il ait quelque talisman contre le fer et contre le feu...

LE DUC DE GUISE.

Eh bien! il n'en a peut-être pas contre la corde; serre-lui la gorge avec ce mouchoir; la mort lui sera plus douce; il est aux armes de la duchesse de Guise.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah!

(*Elle tombe.*)

LE DUC DE GUISE, *après avoir regardé un instant dans la rue.*

Bien! et maintenant que nous avons fini avec le valet, occupons-nous du maître.

ANTONY.

Voilà des vers que j'ai faits il y a deux ans. Si je connaissais une meilleure explication de mon drame, je la donnerais.

Que de fois tu m'as dit, aux heures du délire,
Quand mon front tout à coup devenait soucieux :
Sur ta bouche pourquoi cet effrayant sourire?
Pourquoi ces larmes dans tes yeux?

Pourquoi?... C'est que mon cœur, au milieu des délices,
D'un souvenir jaloux constamment oppressé,
Froid au bonheur présent, va chercher ses supplices
Dans l'avenir et le passé.

Jusque dans tes baisers je retrouve des peines;
Tu m'accables d'amour : l'amour, je m'en souviens,
Pour la première fois s'est glissé dans tes veines
Sous d'autres baisers que les miens.

Du feu des voluptés vainement tu m'enivres;
Combien pour un beau jour de tristes lendemains!...
Ces charmes qu'à mes mains en palpitant tu livres,
Palpiteront sous d'autres mains.

Et je ne pourrai pas, dans ma fureur jalouse,
De l'infidélité te réserver le prix!
Quelques mots à l'autel t'ont faite son épouse,
Et te sauvent de mon mépris.

Car ces mots pour toujours ont vendu tes caresses,
L'amour ne les doit plus donner ni recevoir;
L'usage des époux a réglé les tendresses,
Et leurs baisers sont un devoir!...

Malheur! malheur à moi que le ciel en ce monde
A jeté comme un hôte à ses lois étranger!
A moi qui ne sais pas, dans ma douleur profonde,
Souffrir longtemps sans me venger.

Malheur!... car une voix, qui n'a rien de la terre,
M'a dit : Pour ton bonheur, c'est sa mort qu'il te faut.
Et cette voix m'a fait comprendre le mystère
Et du meurtre et de l'échafaud.

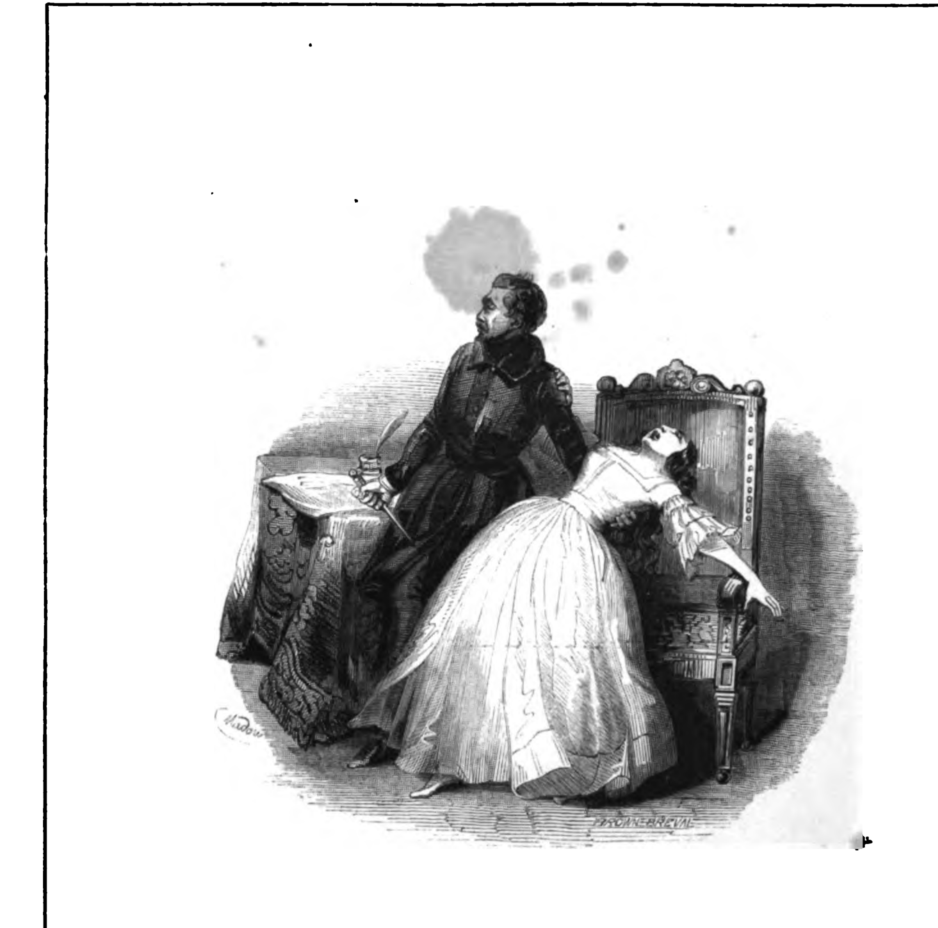
Viens donc, ange du mal, dont la voix me convie!
Car il est des instants où, si je te voyais,
Je pourrais pour son sang t'abandonner ma vie,
Et mon âme... si j'y croyais!...

ANTONY.

Ils ont dit que Childe-Harold c'était moi... peu m'importe.

PERSONNAGES.

ANTONY.
ADÈLE D'HERVEY.
EUGÈNE D'HERVILLY, jeune poëte.
OLIVIER DELAUNAY, médecin.
LA VICOMTESSE DE LANCY.
LE BARON DE MARSANNE, abonné du *Constitutionnel.*
FRÉDÉRIC DE LUSSAN.
LE COLONEL D'HERVEY.
MADAME DE CAMPS.
CLARA, sœur d'Adèle.
L'HOTESSE D'UNE PETITE AUBERGE AUX ENVIRONS DE STRASBOURG.
LOUIS, domestique d'Antony.
UN DOMESTIQUE DE LA VICOMTESSE DE LANCY.
UNE FEMME DE CHAMBRE D'ADÈLE.



Antony.

ACTE PREMIER.

OLIVIER DELAUNAY.

PERSONNAGES.

ANTONY.
ADÈLE.
OLIVIER DELAUNAY.
LA VICOMTESSE DE LANCY.
CLARA.

Un salon du faubourg Saint-Honoré.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, CLARA, MADAME LA VICOMTESSE DE LANCY, *debout et prenant congé de ces dames.*

LA VICOMTESSE, *à Adèle.*

Adieu, chère amie, soignez bien votre belle santé; nous avons besoin de vous cet hiver, et, pour cela il faut être fraîche et gaie, entendez-vous?

ADÈLE.

Soyez tranquille, je ferai de mon mieux pour cela; adieu. Clara, sonne un domestique; qu'il fasse avancer la voiture de madame la vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Entendez-vous bien: la campagne, le lait d'ânesse et l'exercice du cheval, voilà mon ordonnance. — Adieu, Clara.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

ADÈLE, CLARA.

ADÈLE, *se rasseyant.*

Sais-tu pourquoi la vicomtesse ne parle plus que de médecine?

CLARA.

Sais-tu pourquoi, il y a un an, la vicomtesse ne parlait que de guerre?

ADÈLE.

Méchante!

CLARA.

Oui, le colonel Armand est parti, il y a un an, pour la guerre d'Alger. M. le docteur Olivier Delaunay a été présenté en son absence à la vicomtesse. La guerre et la médecine se donnent la main. Et tu sais que notre chère vicomtesse est le reflet exact

de la personne qui a eu le bonheur de lui plaire. Dans trois mois vienne un jeune et bel avocat, et elle donnera des consultations, comme elle traçait des plans de bataille, comme elle vient de te prescrire un régime.

ADÈLE.

Et qui vous a conté tout cela! belle provinciale arrivée depuis quinze jours?

CLARA.

Est-ce que je ne la connaissais pas avant de quitter Paris; et puis madame de Camps est venue hier pendant que tu n'y étais pas, elle m'a fait la biographie de la vicomtesse.

ADÈLE.

Oh! que je suis aise de ne pas m'être trouvée chez moi! Cette femme me fait mal avec ses éternelles calomnies.

CLARA, *à un domestique qui entre.*

Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Une lettre.

CLARA, *la prenant.*

Pour moi, ou pour ma sœur?

LE DOMESTIQUE.

Pour madame la baronne.

ADÈLE.

Donne... C'est sans doute de mon mari.

(*Le domestique sort.*)

CLARA, *la lui remettant.*

Ce n'est point son écriture; d'ailleurs elle est timbrée de Paris, et le colonel est à Strasbourg.

ADÈLE, *regardant le cachet, puis l'écriture.*

Dieu!

CLARA.

Qu'as-tu donc?

ADÈLE.

J'espérais ne revoir jamais ni ce cachet ni cette écriture.

(*Elle s'assied et froisse la lettre entre ses mains.*)

CLARA.

Adèle... calme-toi... Tu es toute tremblante!... Et de qui est donc cette lettre?

ADÈLE.

Oh! c'est de lui... c'est de lui...

CLARA, *cherchant.*

De lui...

ADÈLE.

Voilà bien sa devise, que j'avais prise aussi pour la mienne... *Adesso e sempre*... « Maintenant et toujours. »

CLARA.

Antony!

ADÈLE.

Oui, Antony de retour... et qui m'écrit... qui ose m'écrire...

CLARA.

Mais c'est à titre d'ancien ami, peut-être?

ADÈLE.

Je ne crois pas à l'amitié qui suit l'amour.

CLARA.

Mais rappelle-toi, Adèle, la manière dont il est parti tout à coup, aussitôt que le colonel d'Hervey te demanda en mariage, lorsqu'il pouvait s'offrir à notre père qui lui rendait justice... jeune, paraissant riche... aimé de toi... car tu l'aimais... il pouvait espérer d'obtenir la préférence... mais point du tout, il part, te demandant quinze jours seulement... le délai expire... on n'entend plus parler de lui, et trois ans se passent sans qu'on sache en quel lieu de la terre l'a conduit son caractère inquiet et aventureux... Si ce n'est une preuve d'indifférence, c'en est au moins une de légèreté.

ADÈLE.

Antony n'était ni léger ni indifférent... il m'aimait autant qu'un cœur profond et fier peut aimer; et, s'il est parti, c'est qu'il y avait sans doute, pour qu'il restât, des obstacles qu'une volonté humaine ne pouvait surmonter..... Oh! si tu l'avais suivi comme moi au milieu du monde, où il semblait étranger, parce qu'il lui était supérieur, si tu l'avais vu triste et sévère au milieu de ces jeunes fous, élégants et nuls... si, au milieu de ces regards qui le soir nous entourent, joyeux et pétillants... tu avais vu ses yeux constamment arrêtés sur toi, fixes et sombres, tu aurais deviné que l'amour qu'ils exprimaient ne se laissait pas abattre par quelques difficultés... et, lorsqu'il serait parti... tu te serais dit la première : C'est qu'il était impossible qu'il restât.

CLARA.

Mais peut-être que cet amour, après trois ans d'absence....

ADÈLE.

Regarde comme sa main tremblait en écrivant cette adresse...

CLARA.

Oh! moi, je suis sûre que nous n'allons retrouver qu'un ami bien dévoué... bien sincère...

ADÈLE.

Eh bien! ouvre donc cette lettre, alors...... car moi, je ne l'ose pas....

CLARA, *lisant.*

« Madame... » tu vois, madame...

ADÈLE, *vivement.*

Il n'a jamais eu le droit de me donner un autre nom.

CLARA, *lisant.*

« Madame, sera-t-il permis à un ancien ami,
» dont vous avez peut-être oublié jusqu'au nom,
» de déposer à vos pieds ses hommages respec-

» tueux; de retour à Paris, et devant repartir » bientôt, souffrez qu'usant des droits d'une an- » cienne connaissance, il se présente chez vous ce » matin.

» Daignez, etc.

» ANTONY. »

ADÈLE.

Ce matin... Il est onze heures.... il va venir....

CLARA.

Eh bien! je ne vois là qu'une lettre très-froide, très-mesurée....

ADÈLE.

Et cette devise...

CLARA.

C'était la sienne avant qu'il ne te connût, peut-être; il l'a conservée.... Mais sais-tu qu'il y a vraiment de l'amour-propre....... car, qui te dit qu'il t'aime encore?

ADÈLE, *mettant la main sur son cœur.*

Je le sens là...

CLARA.

Il annonce son départ...

ADÈLE.

Si nous nous revoyons, il restera... Écoute, je ne veux pas le revoir, je ne le veux pas... Ce n'est point à toi, Clara, ma sœur, mon amie... à toi, qui sais que je l'ai aimé... que j'essaierai de cacher un seul sentiment de mon cœur... Oh! non, je crois bien que je ne l'aime plus... D'Hervey est si bon, si digne d'être aimé, que je n'ai conservé aucun regret d'un autre temps... Mais il ne faut pas que je le revoie... Si je le revois... s'il me parle, s'il me regarde... Oh! c'est qu'il y a dans ses yeux une fascination, dans sa voix un charme... Oh! non, non. Tu allais sortir, c'est moi qui sortirai. Tu le recevras, toi, Clara; tu lui diras que j'ai conservé pour lui tous les sentiments d'une amie... Que si le colonel d'Hervey était ici, il se ferait comme moi un vrai plaisir de le recevoir; mais qu'en l'absence de mon mari... pour moi, ou plutôt pour le monde, je le supplie de ne pas essayer de me revoir... qu'il parte... et tout ce qu'une amie peut faire de vœux accompagnera son départ... Qu'il parte, ou, s'il reste, c'est moi qui partirai... Montre-lui ma fille; dis-lui que je l'aime passionnément, que cette enfant est ma joie... mon bonheur... ma vie. Il te demandera si parfois j'ai parlé de lui avec toi.

CLARA.

Je lui dirai la vérité... Jamais.

ADÈLE.

Au contraire, dis-lui : Oui, quelquefois... Si tu lui disais non, il croirait que je l'aime encore, et que je crains jusqu'à son souvenir.

CLARA.

Sois tranquille... tu sais comme il m'écoutait. Je te promets d'obtenir de lui qu'il parte sans te revoir.

LE DOMESTIQUE, *à Clara.*

La voiture de madame est prête.

ADÈLE.

C'est bien. Adieu, Clara... Cependant sois bonne avec Antony; adoucis par des paroles d'amitié ce qu'il y a d'amer dans ce que j'exige de lui... et, s'il a pleuré, ne me le dis pas à mon retour... Adieu.

CLARA.

Tu te trompes, ce chapeau est le mien.

ADÈLE.

C'est juste! n'oublie rien de ce que je t'ai dit. (*Elle sort.*)

CLARA.

Oh! non. Pauvre Adèle! je savais bien qu'elle n'était pas heureuse... Mais n'est-ce pas à tort que cette lettre l'inquiète. Enfin, mieux vaut qu'elle l'évite. — (*Elle va au balcon et parle à sa sœur.*) Prends bien garde, Adèle, ces chevaux m'épouvantent... A quelle heure rentreras-tu?

ADÈLE, *de la rue.*

Mais peut-être pas avant le soir.

CLARA.

Bien, adieu.— (*Appelant un domestique.*) Henri, défendez la porte pour tout le monde, excepté pour un étranger, M. Antony; allez... Quel est ce bruit? — (*Dans la rue.*) Arrêtez! arrêtez!

CLARA, *allant à la fenêtre.*

La voiture... ma sœur... mon Dieu! Oh! oui, arrêtez, arrêtez! Oh! je n'y vois plus... Au nom du ciel, arrêtez! c'est ma sœur, ma sœur! — (*Bruit et cris dans la rue. Clara jette un cri et vient retomber sur un fauteuil.*) Oh! grâce, grâce, mon Dieu!

HENRI, *rentrant.*

Madame, ne craignez rien, les chevaux sont arrêtés; un jeune homme s'est jeté au-devant d'eux.... il n'y a plus de danger.

CLARA.

Oh! merci, mon Dieu! — (*Bruit dans la rue.*)

(*Plusieurs voix.*)

Il est tué, non, si, blessé. Où le transporter?

ADÈLE, *dans la rue.*

Chez moi! chez moi!

CLARA.

C'est la voix de ma sœur!... il ne lui est rien arrivé... Mon Dieu!... Mes genoux tremblent, je ne puis marcher... Adèle!...

(*Elle sonne.*)

UN DOMESTIQUE.

Qu'y a-t-il, madame?

CLARA.

C'est ma sœur, ma sœur! une voiture! Ah! c'est toi!

ADÈLE, *entrant, pâle.*

Clara... ma sœur... sois tranquille... je ne suis pas blessée. — (*Au domestique.*) Courez chercher un médecin.... M. Olivier Delaunay, c'est le plus voisin... Ou plutôt passez d'abord chez la vicomtesse de Lancy, il y sera peut-être... Faites déposer le blessé en bas, dans le vestibule : allez. — (*Il sort.*) Clara ! Clara !... sais-tu que c'est lui... lui... Antony !

CLARA.

Antony !... Dieu !...

ADÈLE.

Et quel autre que lui aurait osé se jeter au-devant de deux chevaux emportés ?

CLARA.

Et comment !

ADÈLE.

Ne comprends-tu pas ? Il venait ici... le malheureux ! il aura eu le front brisé.

CLARA.

Mais es-tu sûre que ce soit lui ?

ADÈLE.

Oh ! si j'en suis sûre ! et n'ai-je pas eu le temps de le voir tandis qu'ils l'entraînaient ? n'ai-je pas eu le temps de le reconnaître tandis qu'ils le foulaient aux pieds ?

CLARA.

Oh !...

ADÈLE.

Écoute, va près de lui, ou plutôt envoie quelqu'un ; et, si tu doutes encore, dis qu'on m'apporte les papiers qu'il a sur lui, afin que je sache qui il est ; car il est évanoui, vois-tu, évanoui, peut-être mort ! Mais va donc ! va donc ! et fais-moi donner de ses nouvelles. — (*Clara sort.*) De ses nouvelles ! oh ! c'est moi qui devrais en aller chercher !... c'est moi qui devrais être là pour lire dans les yeux du médecin sa mort ou sa vie ! Son cœur devrait recommencer à battre sous ma main, mes yeux devraient être les premiers qu'il rencontrât. N'est-ce pas pour moi ?... n'est-ce pas en me sauvant la vie !.... Oh ! mon Dieu !... il y aurait là des étrangers, des indifférents, des gens au cœur froid qui épieraient ! Oh ! pour Dieu ! ne viendra-t-on pas me dire s'il est mort ou vivant ? — (*A un domestique qui entre.*) Eh bien ?

LE DOMESTIQUE, *remettant un portefeuille et un petit poignard.*

Pour madame.

ADÈLE.

Donnez. Comment va-t-il ? a-t-il ouvert les yeux ?

LE DOMESTIQUE.

Pas encore ; mais M. Delaunay vient d'arriver, il est près de lui.

ADÈLE.

Bien. Vous lui direz de monter, que je sache de lui-même... Allez. Si pourtant je m'étais trompée, si ce n'était pas lui... — (*Ouvrant le portefeuille.*) Dieu ! que j'ai bien fait... mon portrait ! Si un autre que moi avait ouvert ce portefeuille, mon portrait qu'il a fait de souvenir... Pauvre Antony, je ne suis plus si jolie que cela, va !... Dans ta pensée j'étais belle... j'étais heureuse... tu me retrouveras bien changée... J'ai tant souffert. — (*Continuant ses recherches.*) Une lettre de moi !... la seule que je lui aie écrite. — (*Lisant.*) Je lui disais que je l'aimais... Le malheureux... l'imprudent... Si je la reprenais... c'est le seul témoignage... il n'a qu'elle ; sans doute il l'a relue mille fois... c'est son bien, sa consolation... et je le lui ravirais ! Et quand, les yeux à peine rouverts... mourant pour moi... il portera la main à sa poitrine... ce ne sera pas sa blessure qu'il cherchera, ce sera cette lettre... il ne la trouvera plus... et c'est moi qui la lui aurai soustraite ! oh ! ce serait affreux !.. qu'il la garde... D'ailleurs, n'ai-je pas gardé les siennes, moi !... Son poignard, que je m'effrayais de lui voir porter toujours... j'ignorais que ce fût son pommeau qui lui servît de cachet et de devise... Je le reconnais bien à ces idées d'amour et de mort constamment mêlées... Antony !... Je n'y puis résister... il faut que j'aille... que je voie moi-même.... Ah ! monsieur Olivier, venez, venez ! Eh bien ?

SCÈNE III.

ADÈLE, OLIVIER DELAUNAY, *puis* ANTONY.

OLIVIER.

Rassurez-vous, madame ; l'accident, quoique grave, n'est point dangereux.

ADÈLE.

Dites-vous vrai ?

OLIVIER.

Je réponds du blessé... Vous en rapportez-vous à ma parole ?... Mais vous-même, la frayeur, le saisissement...

ADÈLE.

Est-il revenu à lui ?

OLIVIER.

Pas encore. Mais votre pâleur ?...

ADÈLE.

Pourquoi donc l'avez-vous quitté ?

OLIVIER.

Un de mes amis est près de lui... On m'a dit que vous désiriez avoir des nouvelles sûres... Puis j'ai pensé que vous aviez peut-être besoin...

ADÈLE.

Moi!... moi!... il s'agit bien de moi... Mais qu'a-t-il enfin?... Qu'avez-vous fait?

OLIVIER.

Les termes scientifiques vous effraieront peut-être?

ADÈLE.

Oh! non, non, pourvu que je sache!... Vous comprenez; il m'a sauvé la vie... c'est tout simple...

OLIVIER, *avec quelque étonnement.*

Oui, sans doute, madame... Eh bien, le timon, en l'atteignant, a causé une forte contusion au côté droit de la poitrine. La violence du coup a amené l'évanouissement : j'ai opéré à l'instant une saignée abondante... et maintenant du repos et de la tranquillité feront le reste... Mais il ne pouvait rester dans le vestibule, entouré de domestiques, de curieux; j'ai donné en votre nom l'ordre qu'on le transportât ici.

ADÈLE.

Ici!... Était-il donc trop faible pour être conduit chez lui?...

OLIVIER.

Il n'y aurait eu à cela aucun inconvénient, à moins que l'appareil ne se dérangeât; mais j'ai pensé qu'une reconnaissance, que vous paraissez si bien sentir, avait besoin de lui être exprimée...

ADÈLE.

Oui, certes. — (*Bas.*) Et s'il allait parler, si mon nom prononcé par lui... — (*Haut.*) Oui, oui, sans doute, vous avez bien fait... Mais il faut qu'il soit seul, n'est-ce pas... tout à fait seul quand il ouvrira les yeux? Vous-même passerez dans une autre chambre, car la vue d'un étranger...

OLIVIER.

Mais cependant...

ADÈLE.

Ah! vous avez dit que la moindre émotion lui serait funeste... vous l'avez dit, ou du moins je le crois, n'est-ce pas?

OLIVIER, *la regardant.*

Oui, madame... je l'ai dit... c'est nécessaire... mais cette précaution n'est pas pour moi... pour moi médecin.

ADÈLE.

Le voilà... Écoutez, je vous prie... dites qu'il a besoin d'être seul... que c'est vous qui ordonnez que personne ne reste près de lui. — (*Clara entre avec des domestiques portant Antony.*) Déposez-le sur ce sofa... Clara, M. Olivier dit qu'il faut laisser le malade seul... que nous devons sortir tous... Vous voyez, docteur, que je donne l'exemple... Clara, tu tiendras compagnie à M. Olivier; moi je vais donner quelques ordres... Clara. — (*Adèle sort.*)

OLIVIER, *à Clara.*

Pardon, je m'assurais... Le pouls recommence à battre;... me voici. — (*Ils sortent.*)

(*Antony reste seul un instant, puis une petite porte se rouvre, et Adèle entre avec précaution.*)

ADÈLE.

Il est seul enfin... Antony... Voilà donc comme je devais le revoir... pâle, mourant... La dernière fois que je le vis... il était aussi près de moi... plein d'existence, calculant pour tous deux un même avenir... Quinze jours d'absence, disait-il, et une réunion éternelle... et en partant il pressait ma main sur son cœur... Vois comme il bat, disait-il; eh bien! c'est de joie, c'est d'espérance. Il part, et trois ans, minute par minute, jour par jour, s'écoulent lentement séparés... Il est là près de moi... comme il y était alors... c'est bien lui... c'est bien moi... rien n'est changé en apparence, seulement son cœur bat à peine, et notre amour est un crime, Antony!...

(*Elle laisse tomber sa tête entre ses mains : Antony rouvre les yeux, voit une femme, la regarde fixement, et rassemble ses idées.*)

ANTONY.

Adèle!...

ADÈLE, *laissant tomber ses mains.*

Ah!

ANTONY.

Adèle.

(*Il fait un mouvement pour se lever.*)

ADÈLE.

Oh! restez, restez... vous êtes blessé, et le moindre mouvement, la moindre tentative...

ANTONY.

Ah! oui, je le sens : en revenant à moi, en vous retrouvant près de moi, j'ai cru vous avoir quittée hier, et vous revoir aujourd'hui. Qu'ai-je donc fait des trois ans qui se sont passés? trois ans, et pas un souvenir!

ADÈLE.

Oh! ne parlez pas.

ANTONY.

Je me rappelle maintenant, je vous ai revue pâle, effrayée... J'ai entendu vos cris, une voiture, des chevaux... je me suis jeté au-devant... Puis tout a disparu dans un nuage de sang, et j'ai espéré être tué...

ADÈLE.

Vous n'êtes que peu dangereusement blessé, monsieur, et bientôt, j'espère...

ANTONY.

Monsieur... Oh! malheur à moi, car ma mémoire revient... monsieur... eh bien, moi aussi, je dirai madame; je désapprendrai le nom d'Adèle pour

celui de d'Hervey... madame d'Hervey, et que le malheur d'une vie tout entière soit dans ces deux mots...

ADÈLE.

Vous avez besoin de soins, Antony, et je vais appeler.

ANTONY.

Antony, c'est mon nom à moi... toujours le même... Mille souvenirs de bonheur sont dans ce nom... Mais madame d'Hervey!...

ADÈLE.

Antony...

ANTONY.

Oh! redis mon nom ainsi, encore... et j'oublierai tout... Oh! ne t'éloigne pas, mon Dieu!... reviens, reviens, que je te revoie... Je ne vous tutoierai plus, je vous appellerai madame... Venez, venez, je vous supplie; oui, c'est bien vous, toujours belle... calme... comme si pour vous seule la vie n'avait pas de souvenirs amers... Vous êtes donc heureuse, madame!...

ADÈLE.

Oui, heureuse...

ANTONY.

Moi aussi, Adèle, je suis heureux!...

ADÈLE.

Vous!...

ANTONY.

Pourquoi pas?... douter, voilà le malheur; mais lorsqu'on n'a plus rien à espérer ou à craindre de la vie, que notre jugement est prononcé ici-bas comme celui d'un damné... le cœur cesse de saigner... il s'engourdit dans sa douleur... et le désespoir a aussi son calme, qui, vu par les gens heureux, ressemble au bonheur... Et puis, malheur... bonheur... désespoir, ne sont-ce pas de vains mots, un assemblage de lettres qui représente une idée dans notre imagination, et pas ailleurs... que le temps détruit et recompose pour en former d'autres... Qui donc, en me regardant, en me voyant vous sourire comme je vous souris en ce moment, oserait dire : Antony n'est pas heureux!...

ADÈLE.

Laissez-moi...

ANTONY, *poursuivant son idée.*

Car, voilà les hommes... que j'aille au milieu d'eux, qu'écrasé de douleurs je tombe sur une place publique, que je découvre à leurs yeux béants et avides la blessure de ma poitrine et les cicatrices de mon bras, ils diront : Oh! le malheureux, il souffre : car là, pour leurs yeux vulgaires, tout sera visible, sang et blessure... et ils s'approcheront... et par pitié pour une souffrance qui, demain, peut être la leur, ils me secourront... mais que, trahi dans mes espérances les plus divines... blasphémant Dieu, l'âme déchirée et le cœur saignant, j'aille me rouler au milieu de leur foule, en leur disant : Oh! mes amis, pitié pour moi, pitié! je souffre bien... je suis bien malheureux!... ils diront : C'est un fou, un insensé; et ils passeront en riant...

ADÈLE, *essayant de dégager sa main.*

Permettez...

ANTONY.

Et c'est pour cela que Dieu a voulu que l'homme ne pût pas cacher le sang de son corps sous ses vêtements, mais a permis qu'il cachât les blessures de son âme sous un sourire. — (*Lui écartant les mains.*) Regarde-moi en face, Adèle... Nous sommes heureux, n'est-ce pas?...

ADÈLE.

Oh! calmez-vous; agité comme vous l'êtes, comment vous transporter chez vous?...

ANTONY.

Chez moi me transporter!... vous allez donc.... Ah! oui, je comprends...

ADÈLE.

Vous ne pouvez rester ici dès lors que votre état n'offre plus aucune inquiétude; tous mes amis, qui vous connaissent, savent que vous m'avez aimée... et pour moi-même...

ANTONY.

Oh! dites pour le monde... madame!... Il faudrait donc que je fusse mourant pour que je restasse ici... ce serait dans les convulsions de l'agonie seulement que ma main pourrait serrer la vôtre. Ah! mon Dieu! Adèle! Adèle!

ADÈLE.

Oh! non; si le moindre danger existait, si le médecin n'avait pas répondu de vous, oui, je risquerais ma réputation, qui n'est plus à moi, pour vous garder.... j'aurais une excuse aux yeux de ce monde... mais...

ANTONY, *déchirant l'appareil de sa blessure et de sa saignée.*

Une excuse, ne faut-il que cela?

ADÈLE.

Dieu! oh! le malheureux, il a déchiré l'appareil... Du sang! mon Dieu! du sang! (*Elle sonne.*) Au secours!.... Ce sang ne s'arrêtera-t-il pas!... il pâlit... ses yeux se ferment...

ANTONY, *retombant presque évanoui sur le sofa.*

Et maintenant je resterai, n'est-ce pas?...

ACTE DEUXIÈME.

LA VICOMTESSE DE LANCY.

PERSONNAGES.

ANTONY.
ADÈLE.
OLIVIER DELAUNAY.
LA VICOMTESSE DE LANCY.
CLARA.

Même appartement qu'au premier acte.

SCENE PREMIÈRE.

ADÈLE, *la tête appuyée sur ses deux mains;* CLARA, *entrant.*

CLARA.

Adèle!...

ADÈLE.

Eh bien?

CLARA.

Je quitte Antony.

ADÈLE.

Antony! toujours Antony!... Eh bien! que me veut-il?

CLARA.

Il va s'en aller aujourd'hui.

ADÈLE.

Il est tout à fait rétabli?

CLARA.

Oui; mais il est si triste...

ADÈLE.

Mon Dieu!

CLARA.

Tu as été bien cruelle envers lui. Depuis cinq jours qu'il t'a sauvée, à peine si tu l'as revu, et toujours devant M. Olivier... Tu as peut-être raison. Oui, c'est un devoir que t'imposent les titres d'épouse et de mère... Mais, Adèle, ce malheureux souffre tant... il a droit de se plaindre. Un étranger eût obtenu de toi plus d'égards, plus de soins... Ne crains-tu pas que tant de réserve ne lui fasse soupçonner que c'est pour toi-même que tu crains de le revoir?

ADÈLE.

Le revoir! oh! mon Dieu! où est donc la nécessité de le revoir? Oh! vous me perdrez tous deux; et alors, toi aussi, tu me diras comme les autres : Pourquoi l'as-tu revu?... Clara, toi qui es heureuse près d'un mari qui t'aime et que tu as épousé d'amour, toi qui craignais de le quitter quinze jours pour les venir passer près de moi, je conçois que mes craintes te paraissent exagérées. Mais moi, seule avec ma fille, isolée avec mes souvenirs,

parmi lesquels il en est un qui me poursuit comme un spectre... Oh! tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir aimé et de n'être pas à l'homme qu'on aimait!....... Je le retrouve partout au milieu du monde... Je le vois là, triste, pâle, regardant le bal. Je fuis cette vision, et j'entends à mon oreille une voix qui bourdonne... c'est la sienne. Je rentre, et, jusqu'auprès du berceau de ma fille...... mon cœur bondit et se serre... et je tremble de me retourner et de le voir... Cependant, oui, en face de Dieu, je n'ai à me reprocher que ce souvenir... Eh bien! il y a quelques jours encore, voilà ce qu'était ma vie... je le redoutais absent : maintenant qu'il est là, que ce ne sera plus une vision, que ce sera bien lui que je verrai.., que ce sera sa voix que j'entendrai... oh! Clara, sauve-moi; dans tes bras, il n'osera pas me prendre... S'il est permis à notre mauvais ange de se rendre visible, Antony est le mien.

CLARA.

Écoute, et toutes tes craintes cesseront bientôt. Il quitte Paris; seulement, je te le répète, il veut te revoir auparavant, te confier un secret duquel dépend son repos, son honneur... puis il s'éloignera pour toujours... il l'a juré sur sa parole...

ADÈLE.

Eh bien! non! non! ce n'est pas lui qui doit partir, c'est moi... Ma place, à moi, est près de mon mari... c'est lui qui est mon défenseur et mon maître... il me protégera, même contre moi; j'irai me jeter à ses pieds, dans ses bras... Je lui dirai: Un homme m'a aimée avant que je fusse à toi... Il me poursuit... je ne m'appartiens plus, je suis ton bien; je ne suis qu'une femme; peut-être seule n'aurais-je pas eu de force contre la séduction... me voilà, ami, défends-moi! défends-moi!

CLARA.

Adèle, réfléchis. Que dira ton mari? comprendra-t-il ces craintes exagérées? Que risques-tu de rester encore quelque temps?... Eh bien! alors...

ADÈLE.

Et si alors le courage de partir me manque; si, quand j'appellerai la force à mon aide, je ne trouve plus dans mon cœur que de l'amour... la passion et ses sophismes éteindront un reste de raison, et puis... Oh! non, ma résolution est prise... c'est la seule qui puisse me sauver... Clara, prépare tout pour ce départ.

CLARA.

Eh bien! alors laisse-moi t'accompagner, je ne veux pas que tu partes seule.

ADÈLE.

Non, non, je te laisse ma fille; la route est longue et fatigante; je ne dois pas exposer cette enfant; reste près d'elle. Il est neuf heures et demie... qu'à onze ma voiture soit prête : surtout le plus grand secret... Oui, je le recevrai... maintenant je ne le crains plus... Ma sœur, mon amie, je me confie à toi; tu auras aidé à me sauver... Oh! dis-moi donc que j'ai raison.

CLARA.

Je ferai ce que tu voudras.

ADÈLE.

Bien... laisse-moi seule à présent... rentre à onze heures... je saurai en te voyant que tout est prêt, et tu n'auras besoin de me rien dire : pas un signe, pas un mot qui puisse lui faire soupçonner... Oh! tu ne le connais pas!

CLARA.

Tout sera prêt.

ADÈLE.

A onze heures.

CLARA.

A onze heures.

ADÈLE.

Je ne te demande plus maintenant que le temps d'écrire quelques lignes.

SCÈNE II.

ADÈLE, *seule, écrivant.*

« Monsieur, l'opiniâtreté que vous mettez à me
» poursuivre, quand tout me fait un devoir de vous
» éviter, me force à quitter Paris... Je m'éloigne,
» emportant pour vous les seuls sentiments que le
» temps et l'absence ne peuvent altérer, ceux d'une
» véritable amitié.

» ADÈLE D'HERVEY. »

Oh! mon Dieu! que ce soit le dernier sacrifice; j'ai encore assez de force... mais, qui sait...

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Antony.

ADÈLE, *cachetant la lettre.*

Un instant... bien... faites entrer...

SCÈNE III.

ADÈLE, ANTONY.

ADÈLE.

Vous avez désiré me voir avant de nous quitter : malgré le besoin que j'éprouvais de vous exprimer ma reconnaissance, j'ai hésité quelque temps à recevoir monsieur Antony... Vous avez insisté, et je n'ai pas cru devoir refuser une si légère faveur

à l'homme sans lequel je n'aurais jamais revu peut-être ni ma fille ni mon mari.

ANTONY.

Oui, madame, je sais que c'est pour eux seuls que je vous ai conservée.... Quant à cette reconnaissance que vous éprouvez, dites-vous, le besoin de m'exprimer, ce que j'ai fait en mérite-t-il la peine? un autre, le premier venu, l'eût fait à ma place... et, s'il ne s'était rencontré personne sur votre route, le cocher eût arrêté les chevaux, ou ils se seraient calmés d'eux-mêmes... Le timon eût donné dans un mur tout aussi bien que dans ma poitrine, et le même effet était produit.... Qu'importent donc les causes!... c'est le hasard, le hasard seul dont vous devez vous plaindre, et qu'il faut que je remercie.

ADÈLE.

Le hasard! et pourquoi vouloir m'ôter le seul sentiment que je puisse avoir pour vous! Est-ce généreux?... Je vous le demande!

ANTONY.

Ah! c'est que le hasard semble jusqu'à présent avoir seul régi ma destinée... Si vous saviez combien les événements les plus importants de ma vie ont eu des causes futiles!... Un jeune homme, que je n'ai pas revu deux fois depuis peut-être, me conduisit chez votre père..... J'y allai, je ne sais pourquoi, comme on va partout. Ce jeune homme, je l'avais rencontré au bois de Boulogne; nous nous croisions sans nous parler; un ami commun passe et nous fait faire connaissance. Eh bien! cet ami pouvait ne point passer, ou mon cheval prendre une autre allée, et je ne le rencontrais pas, il ne me conduisait pas chez votre père, les événements qui depuis trois ans ont tourmenté ma vie faisaient place à d'autres : je ne venais pas il y a cinq jours pour vous voir, je n'arrêtais pas vos chevaux, et dans ce moment, ne m'ayant jamais connu, vous ne seriez pas même obligée d'avoir pour moi un seul sentiment, celui de la reconnaissance; si vous ne la nommez pas hasard, comment donc appellerez-vous cette suite d'infiniment petits événements qui, réunis, composent une vie de douleur ou de joie, et qui, isolés, ne valent ni une larme ni un sourire?

ADÈLE.

Mais n'admettez-vous pas, Antony, qu'il existe des prévisions de l'âme, des pressentiments?

ANTONY.

Des pressentiments!... et ne vous est-il jamais arrivé d'apprendre tout à coup la mort d'une personne aimée, et de vous dire : Que faisais-je au moment où cette partie de mon âme est morte?... Ah! je m'habillais pour un bal, ou je riais au milieu d'une fête.

ADÈLE.

Oui, c'est affreux à penser... aussi l'homme n'a-t-il pas eu le sentiment de cette faiblesse, lorsqu'en prenant congé d'un ami, il créa pour la première fois le mot adieu? N'a-t-il pas voulu dire à la personne aimée, je ne suis plus là pour veiller sur toi; mais je te recommande à Dieu, qui veille sur tous : voilà ce que j'éprouve chaque fois que je prononce ce mot en me séparant d'un ami : voilà les mille pensées qu'il éveille en moi. Direz-vous aussi qu'il a été créé par le hasard?

ANTONY.

Eh bien! puisqu'un mot, un seul mot éveille en vous tant de pensées différentes... lorsque vous entendiez autrefois prononcer le nom d'Antony...... mon nom..... au milieu des noms nobles, distingués, connus, ce nom isolé d'Antony n'éveillait-il pas pour celui qui le portait une idée d'isolement? ne vous êtes-vous pas dit quelquefois que ce ne pouvait être le nom de mon père, celui de ma famille? N'avez-vous pas désiré savoir quelle était ma famille, quel était mon père?

ADÈLE.

Jamais... Je croyais votre père mort pendant votre enfance, et je vous plaignais. Je n'avais connu de votre famille que vous; toute votre famille pour moi était donc en vous... vous étiez là... Je vous appelais Antony, vous me répondiez; qu'avais-je besoin de vous chercher d'autres noms?

ANTONY.

Et, lorsqu'en jetant les yeux sur la société vous voyez chaque homme s'appuyer, pour vivre, sur une industrie quelconque, et donner pour avoir le droit de recevoir, vous êtes-vous demandé pourquoi, seul, au milieu de tous, je n'avais ni rang qui me dispensât d'un état, ni état qui me dispensât d'un rang?

ADÈLE.

Jamais: vous me paraissiez né pour tous les rangs, appelé à remplir tous les états; je n'osais rien spécialiser à l'homme qui me paraissait capable de parvenir à tout.

ANTONY.

Eh bien! madame, le hasard, avant ma naissance, avant que je pusse rien pour ou contre moi, avait détruit la possibilité que cela fût; et, depuis le jour où je me suis connu, tout ce qui eût été pour un autre positif et réalité, n'a été pour moi que rêve et déception... N'ayant point un monde à moi, j'ai été obligé de m'en créer un : il me faut à moi d'autres émotions, d'autres douleurs, d'autres plaisirs, et peut-être d'autres crimes!

ADÈLE.

Et pourquoi donc? pourquoi cela?

ANTONY.

Pourquoi?... vous voulez le savoir?... Et si ensuite, comme les autres, vous alliez... Oh! non, non! vous êtes bonne... Adèle, oh!

ADÈLE.

On sonne.... silence... une visite... Ne vous en allez pas; demain, peut-être, il serait trop tard...

ANTONY.

Oh! malédiction sur le monde qui vient me chercher jusqu'ici!...

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Madame la vicomtesse de Lancy..... M. Olivier Delaunay.

ADÈLE.

Oh! calmez-vous, par grâce... qu'ils ne s'aperçoivent de rien.

ANTONY.

Me calmer... je suis calme. Ah! c'est la vicomtesse et le docteur... Eh! de quoi voulez-vous que je leur parle? des modes nouvelles, de la pièce qui fait fureur? Eh bien, mais tout cela m'intéresse beaucoup.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LA VICOMTESSE, OLIVIER.

LA VICOMTESSE.

Bonjour, chère amie... j'apprends par M. Olivier qu'à compter d'aujourd'hui vous recevez, et j'accours... Mais savez-vous que j'en frémis encore... vous avez couru un véritable danger...

ADÈLE.

Oh! oui, et sans le courage de M. Antony...

LA VICOMTESSE.

Ah! voilà votre sauveur... Vous vous rappelez, monsieur, que nous sommes d'anciennes connaissances... J'ai eu le plaisir de vous voir chez Adèle avant son mariage; ainsi, à ce double titre, recevez l'expression de ma reconnaissance bien sincère. — (*Elle tend la main à Antony.*) Voyez donc, docteur, monsieur est tout à fait bien, un peu pâle encore; mais le mouvement du pouls est bon. Savez-vous que vous avez fait là une cure dont je suis presque jalouse?

ADÈLE.

Aussi monsieur me faisait-il sa visite d'adieu.

LA VICOMTESSE.

Vous continuez vos voyages?

ANTONY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Et où allez-vous?...

ANTONY.

Oh! je n'en sais encore rien moi-même... Dieu me garde d'avoir une idée arrêtée! J'aime trop, quand cela m'est possible, charger le hasard du soin de penser pour moi; une futilité me décide, un caprice me conduit, et pourvu que je change de lieu, que je voie de nouveaux visages, que la rapidité de ma course me débarrasse de la fatigue d'aimer ou de haïr, qu'aucun cœur ne se réjouisse quand j'arrive, qu'aucun lien ne se brise quand je pars, il est probable que j'arriverai comme les autres, après un certain nombre de pas, au terme d'un voyage dont j'ignore le but, sans avoir deviné si la vie est une plaisanterie bouffonne ou une création sublime...

OLIVIER.

Mais que dit votre famille de ces courses continuelles?

ANTONY.

Ma famille... Ah! c'est vrai... elle s'y est habituée. — (*A Adèle.*) N'est-ce pas, madame? vous qui connaissez ma famille...

LA VICOMTESSE, *à demi voix.*

Mais vraiment, Adèle..... j'espère bien que ce n'est pas vous qui exigez qu'il parte; les traitements pathologiques laissent toujours une grande faiblesse, et ce serait l'exposer beaucoup. Oh! c'est qu'il m'est revenu des choses prodigieuses... on m'a dit que vous n'aviez pas voulu le recevoir pendant tout le temps de sa convalescence, parce qu'il vous avait aimée autrefois.

ADÈLE.

Oh! silence.

LA VICOMTESSE.

Ne craignez rien, ils sont à cent lieues de la conversation, ils parlent littérature: moi je déteste la littérature.

ADÈLE, *essayant de parler avec gaieté.*

Mais que je vous gronde aussi... je vous ai vue passer aujourd'hui sous mes fenêtres, et vous n'êtes pas entrée.

LA VICOMTESSE.

J'étais trop pressée; en ma qualité de dame de charité, j'allais visiter l'hospice des Enfants-Trouvés... Oh! mais au fait, j'aurais dû vous prendre; cela vous aurait distraite un instant...

ANTONY.

Et moi j'aurais demandé la permission de vous accompagner; j'aurais été bien aise d'étudier l'effet que produit sur des étrangers la vue de ces malheureux.

LA VICOMTESSE.

Oh! cela fait bien peine!... mais ensuite on a le plus grand soin d'eux; ils sont traités comme d'autres enfants....

ANTONY.

Oh ! c'est bien généreux à ceux qui en prennent soin.

ADÈLE.

Comment y a-t-il des mères qui peuvent...

ANTONY.

Il y en a cependant... je le sais, moi.

ADÈLE.

Vous ?...

LA VICOMTESSE.

Puis de temps en temps des gens riches, qui n'ont pas d'enfant, vont en choisir un là.... et le prennent pour eux.

ANTONY.

Oui, c'est un bazar comme un autre.

ADÈLE, *avec expression*.

Oh! si je n'avais pas eu d'enfants... j'aurais voulu adopter un de ces orphelins...

ANTONY.

Orphelins... que vous êtes bonne !...

LA VICOMTESSE.

Eh bien ! vous auriez eu tort : là ils passent leur vie avec des gens de leur espèce...

ADÈLE.

Oh ! ne me parlez pas de ces malheureux, cela me fait mal...

ANTONY.

Eh ! que vous importe, madame?... — (*A la vicomtesse.*) Parlez-en, au contraire. — (*Changeant d'expression.*) Vous disiez donc qu'ils étaient là avec des gens de leur espèce, et que madame aurait eu tort...

LA VICOMTESSE.

Sans doute, l'adoption n'aurait pas fait oublier la véritable naissance ; et, malgré l'éducation que vous lui auriez donnée, si c'eût été un homme, quelle place pouvait-il occuper?

ANTONY.

En effet, à quoi peut parvenir?...

LA VICOMTESSE.

Si c'est une femme, comment la marier!...

ANTONY.

Sans doute... qui voudrait épouser une orpheline?... Moi... peut-être, parce que je suis au-dessus des préjugés... Ainsi, vous le voyez, madame... l'anathème est prononcé... Il faut que le malheureux reste malheureux : pour lui Dieu n'a pas de regard, et les hommes de pitié... Sans nom... Savez-vous ce que c'est que d'être sans nom?... Vous lui auriez donné le vôtre? eh bien ! le vôtre, tout honorable qu'il est, ne lui aurait pas tenu lieu de celui de son père... et, en l'enlevant à son obscurité et à sa misère, vous n'auriez pu lui rendre ce que vous lui ôtiez.

ADÈLE.

Oh! si je connaissais un malheureux qui fût ainsi, je voudrais, par tous les égards, toutes les prévenances, lui faire oublier ce que sa position a de pénible!... car maintenant, oh ! maintenant, je la comprendrais!

LA VICOMTESSE.

Oh ! et moi aussi.

ANTONY.

Vous aussi, madame ?... Et si un de ces malheureux était assez hardi pour vous aimer ?...

ADÈLE.

Oh ! si j'avais été libre !...

ANTONY.

Ce n'est pas à vous, c'est à madame...

LA VICOMTESSE.

Il comprendrait, je l'espère, que sa position...

ANTONY.

Mais, s'il l'oubliait enfin ?...

LA VICOMTESSE.

Quelle est la femme qui consentirait à aimer...

ANTONY.

Ainsi, dans cette situation, il reste... le suicide.

LA VICOMTESSE.

Mais, qu'avez-vous donc?... vous êtes tout bizarre.

ANTONY.

Moi ? rien... j'ai la fièvre...

LA VICOMTESSE.

Allons, allons, n'allez-vous pas retomber dans vos accès de misanthropie... Oh ! je n'ai pas oublié votre haine pour les hommes...

ANTONY.

Eh bien ! madame, je me corrige. Je les haïssais, dites-vous... je les ai beaucoup vus depuis, et je ne fais plus que les mépriser ; et, pour me servir d'un terme familier à la profession que vous affectionnez maintenant, c'est une maladie aiguë qui est devenue chronique.

ADÈLE.

Mais, avec ces idées, vous ne croyez donc ni à l'amitié, ni...

(*Elle s'arrête.*)

LA VICOMTESSE.

Eh bien ! ni à l'amour...

ANTONY, *à la vicomtesse*.

A l'amour ! oui... à l'amitié, non..., c'est un sentiment bâtard dont la nature n'a pas besoin, une convention de la société que le cœur a adoptée par égoïsme, où l'âme est constamment lésée par l'esprit, et que peut détruire du premier coup le regard d'une femme ou le sourire d'un prince.

ADÈLE.

Oh! vous croyez?

ANTONY.

Sans doute, l'ambition et l'amour sont des passions... l'amitié n'est qu'un sentiment...

LA VICOMTESSE.

Et, avec ces principes-là, combien de fois avez-vous aimé?...

ANTONY.

Demandez à un cadavre combien de fois il a vécu...

LA VICOMTESSE.

Allons, je vois bien que je suis indiscrète... Quand vous me connaîtrez davantage, vous me ferez vos confidences... Je donne de temps en temps quelques soirées... mes flatteurs les disent jolies... Si vous restez, le docteur vous amènera chez moi, ou plutôt présentez-vous vous-même... Je n'ai pas besoin de vous dire que, si votre mère, votre sœur, sont à Paris, ce sera avec le même plaisir que je les recevrai... Adieu, chère Adèle... Docteur, voulez-vous descendre, que je n'attende pas...... — (*A Adèle.*) Eh bien! il est mieux que lorsque je l'ai connu... beaucoup plus gai!... Il doit vous amuser prodigieusement. Adieu, adieu.

(*Elle fait un dernier signe de la main à Antony et sort.*)

ANTONY, *le lui rendant.*

Malheur!...

ADÈLE, *revenant.*

Antony!

ANTONY.

Voulez-vous que je vous dise mon secret, maintenant?...

ADÈLE.

Oh! je le sais, je le sais maintenant... Que cette femme m'a fait souffrir!

ANTONY.

Souffrir, bah!.... c'est folie; tout cela n'est que préjugé; et puis je commence à me trouver bien ridicule.

ADÈLE.

Vous?

ANTONY.

Certes! quand je pourrais vivre avec des gens de mon espèce, avoir eu l'impudence de croire qu'avec une âme qui sent, une tête qui pense, un cœur qui bat... on avait tout ce qu'il fallait pour réclamer sa place d'homme dans la société..... son rang social dans le monde.... Vanité!

ADÈLE.

Oh! je comprends maintenant tout ce qui m'était demeuré obscur.... votre caractère sombre que je croyais fantasque... tout, tout... jusqu'à votre départ, dont je ne me rendais pas compte! pauvre Antony!

ANTONY, *abattu.*

Oui, pauvre Antony! car qui vous dira, qui pourra peindre ce que je souffris lorsque je fus obligé de vous quitter : j'avais perdu mon malheur dans votre amour : les jours, les mois s'envolaient comme des instants, comme des songes; j'oubliais tout près de vous... Un homme vint, et me fit souvenir de tout... Il vous offrit un rang, un nom dans le monde... et me rappela à moi que je n'avais ni rang, ni nom à offrir à celle à qui j'aurais offert mon sang...

ADÈLE.

Et pourquoi... pourquoi alors ne dites-vous pas cela!... — (*Elle regarde la pendule.*) Dix heures et demie; le malheureux!... le malheureux!...

ANTONY.

Dire cela!.... oui, peut-être vous, qui, à cette époque, croyiez m'aimer, auriez-vous oublié un instant qui j'étais pour vous en souvenir plus tard... mais à vos parents il fallait un nom..... et quelle probabilité qu'ils préférassent à l'honorable baron d'Hervey le pauvre Antony!..... C'est alors que je vous demandai quinze jours; un dernier espoir me restait... Il existe un homme chargé, je ne sais par qui, de me jeter tous les ans de quoi vivre un an; je courus le trouver, je me jetai à ses pieds, des cris à la bouche, des larmes dans les yeux; je l'adjurai par tout ce qu'il avait de plus sacré, Dieu, son âme, sa mère.... il avait une mère lui! de me dire ce qu'étaient mes parents.... ce que je pouvais attendre ou espérer d'eux! Malédiction sur lui! et que sa mère meure! je n'en pus rien tirer.... Je le quittai, je partis comme un fou, comme un désespéré, prêt à demander à chaque femme : N'êtes-vous pas ma mère?...

ADÈLE.

Mon ami!

ANTONY.

Les autres hommes, du moins, lorsqu'un événement brise leurs espérances, ils ont un frère, un père, une mère... des bras qui s'ouvrent pour qu'ils viennent y gémir. Moi! moi! je n'ai pas même la pierre d'un tombeau où je puisse lire un nom et pleurer!

ADÈLE.

Calmez-vous, au nom du ciel! calmez-vous!

ANTONY.

Les autres hommes ont une patrie, moi seul je n'en ai pas... car, qu'est-ce que la patrie? le lieu où l'on est né, la famille qu'on y laisse, les amis qu'on y regrette... Moi, je ne sais pas même où j'ai ouvert les yeux... je n'ai point de famille, je n'ai point de patrie, tout pour moi était dans un nom; ce nom c'était le vôtre, et vous me défendez de le prononcer...

ADÈLE.

Antony, le monde a ses lois, la société ses exigences; qu'elles soient des devoirs ou des préjugés, les hommes les ont faites telles, et, eussé-je le désir de m'y soustraire, qu'il faudrait encore que je les acceptasse.

ANTONY.

Et pourquoi les accepterais-je, moi... Pas un de ceux qui les ont faites ne peut se vanter de m'avoir épargné une peine ou rendu un service; non, grâce au ciel, je n'ai reçu d'eux qu'injustice, et ne leur dois que haine... Je me détesterais du jour où un homme me forcerait à l'aimer... Ceux à qui j'ai confié mon secret ont reversé sur mon front la faute de ma mère... Pauvre mère!... ils ont dit : Malheur à toi, qui n'as pas de parents!... Ceux auxquels je l'ai caché ont calomnié ma vie... ils ont dit : Honte à toi, qui ne peux pas avouer à la face de la société d'où te vient ta fortune!... Ces deux mots, honte et malheur, se sont attachés à moi comme deux mauvais génies... J'ai voulu forcer les préjugés à céder devant l'éducation... arts, langues, science, j'ai tout étudié, tout appris... Insensé que j'étais d'élargir mon cœur pour que le désespoir pût y tenir! Dons naturels ou sciences acquises, tout s'effaça devant la tache de ma naissance; les carrières ouvertes aux hommes les plus médiocres se fermèrent devant moi; il fallait dire mon nom, et je n'avais pas de nom. Oh! que ne suis-je né pauvre et resté ignorant, perdu dans le peuple! je n'y aurais pas été poursuivi par les préjugés; plus ils se rapprochent de la terre plus ils diminuent, jusqu'à ce que trois pieds au-dessous ils disparaissent tout à fait.

ADÈLE.

Oui, oui, je comprends...... Oh! plaignez-vous! plaignez-vous!... car ce n'est qu'avec moi que vous pouvez vous plaindre!

ANTONY.

Je vous vis, je vous aimai; le rêve de l'amour succéda à celui de l'ambition et de la science : je me cramponnai à la vie, je me jetai dans l'avenir, pressé que j'étais d'oublier le passé... Je fus heureux.... quelques jours..... les seuls de ma vie.... merci, ange! car c'est à vous que je dois cet éclair de bonheur, que je n'eusse pas connu sans vous... C'est alors que le colonel d'Hervey... Malédiction!... Oh! si vous saviez combien le malheur rend méchant! combien de fois, en pensant à cet homme, je me suis endormi la main sur mon poignard!.... et j'ai rêvé de Grève et d'échafaud!

ADÈLE.

Antony!... vous me faites frémir...

ANTONY.

Je partis, je revins; il y a trois ans entre ces deux mots..... ces trois ans se sont passés je ne sais ni où ni comment; je ne serais pas même sûr de les avoir vécus, si je n'avais le souvenir d'une douleur vague et continue... Je ne craignais plus ni les injures ni les injustices des hommes... je ne sentais plus qu'au cœur, et il était tout entier à vous... Je me disais : Je la reverrai... il est impossible qu'elle m'ait oublié... je lui avouerai mon secret... et peut-être qu'alors elle me méprisera, me haïra.

ADÈLE.

Antony, oh! comment l'avez-vous pu penser?

ANTONY.

Et moi, à mon tour, moi je la haïrai aussi comme les autres... ou bien, lorsqu'elle saura ce que j'ai souffert, ce que je souffre... peut-être elle me permettra de rester près d'elle... de vivre dans la même ville qu'elle!

ADÈLE.

Impossible!

ANTONY.

Oh! il me faut pourtant haine ou amour, Adèle! je veux l'un ou l'autre... J'ai cru un instant que je pourrais repartir; insensé!... je vous le dirais qu'il ne faudrait pas le croire; Adèle, je vous aime, entendez-vous... Si vous vouliez un amour ordinaire, il fallait vous faire aimer par un homme heureux!... Devoirs et vertu!.... vains mots..... Un meurtre peut vous rendre veuve... je puis le prendre sur moi ce meurtre; que mon sang coule sous ma main ou sous celle du bourreau, peu m'importe..... il ne rejaillira sur personne et ne tachera que le pavé... Ah! vous avez cru que vous pouviez m'aimer, me le dire, me montrer le ciel... et puis tout briser avec quelques paroles dites par un prêtre... Partez, fuyez, restez, vous êtes à moi, Adèle!... à moi, entendez-vous? je vous veux, je vous aurai... Il y a un crime entre vous et moi... soit, je le commettrai.... Adèle, Adèle! je le jure par ce Dieu que je blasphème! par ma mère, que je ne connais pas!...

ADÈLE.

Calmez-vous, malheureux! vous me menacez!... vous menacez une femme...

ANTONY, *se jetant à ses pieds.*

Ah! ah!... grâce, grâce, pitié, secours!... Sais-je ce que je dis, ma tête est perdue..... mes paroles sont de vains mots qui n'ont pas de sens.... Oh! je suis si malheureux!... que je pleure... que je pleure comme une femme... Oh! riez, riez... un homme qui pleure, n'est-ce pas?.... j'en ris moi-même... ah! ah!

ADÈLE.

Vous êtes insensé et vous me rendez folle.

ANTONY.

Adèle! Adèle!...

ADÈLE.

Oh ! regarde cette pendule ; elle va sonner onze heures.

ANTONY.

Qu'elle sonne un de mes jours à chacune de ses minutes, et que je les passe près de vous...

ADÈLE.

Oh ! grâce ! grâce ! à mon tour, Antony... je n'ai plus de courage.

ANTONY.

Un mot, un mot, un seul !... et je serai votre esclave... j'obéirai à votre geste, dût-il me chasser pour toujours... un mot, Adèle ; des années se sont passées dans l'espoir de ce mot !... si vous ne laissez pas en ce moment tomber de votre cœur cette parole d'amour... quand vous reverrai-je, quand serai-je aussi malheureux que je le suis ?... Oh ! si vous n'avez pas amour de moi, ayez pitié de moi !

ADÈLE.

Antony ! Antony !

ANTONY.

Ferme les yeux... oublie les trois ans qui se sont passés : ne te souviens que de ces moments de bonheur où j'étais près de toi, où je te disais : Adèle !... mon ange !... ma vie ! encore un mot d'amour... et où tu me répondais : Antony !... mon Antony !... oui, oui.

ADÈLE, *égarée.*

Antony ! mon Antony ! oui, oui, je t'aime...

ANTONY.

Oh ! elle est à moi !... je l'ai reprise ; je suis heureux.

(*Onze heures sonnent.*)

ADÈLE.

Heureux !... pauvre insensé !... onze heures !... onze heures, et Clara qui vient !... il faut nous quitter...

(*Clara entre.*)

ANTONY.

Oh ! dans ce moment j'aime mieux vous quitter que de vous voir devant quelqu'un.

ADÈLE.

Sois la bienvenue, Clara.

ANTONY.

Oh ! je m'en vais... merci... j'emporte là du bonheur pour une éternité... Adieu, Clara... ma bonne Clara !... Adieu, madame. — (*Bas.*) Quand vous reverrai-je ?...

ADÈLE.

Le sais-je !...

ANTONY.

Demain, n'est-ce pas ?... Oh ! que c'est loin demain...

ADÈLE.

Oui, demain... bientôt... plus tard.

ANTONY.

Toujours... adieu...

(*Antony sort.*)

ADÈLE, *le suivant des yeux et courant à la porte.*

Antony...

CLARA.

Que fais-tu ? du courage, du courage.

ADÈLE.

Oh ! j'en ai, ou plutôt j'en ai eu ; car il s'est usé dans mes dernières paroles. Oh ! si tu savais comme il m'aime, l'insensé !

CLARA.

As-tu préparé une lettre pour lui ?

ADÈLE.

Une lettre ? oui, la voilà.

CLARA.

Donne.

ADÈLE.

Qu'elle est froide cette lettre ! qu'elle est cruellement froide !.... Il m'accusera de fausseté. Eh ! le monde ne veut-il pas que je sois fausse ?... C'est ce que la société appelle devoir, vertu. Elle est parfaite, cette lettre. Tu la lui remettras...

CLARA.

Viens, viens, tout est prêt ; le domestique qui doit t'accompagner t'attend.

ADÈLE.

Bien. Par où faut-il que j'aille ?... Conduis-moi ; tu vois bien que je suis prête à tomber, que je n'ai pas de forces, que je n'y vois plus.

(*Elle tombe sur une chaise.*)

CLARA.

Oh ! ma sœur ! songe à ton mari.

ADÈLE.

Je ne puis songer qu'à *lui.*

CLARA.

Songe à ta fille.

ADÈLE.

Ah ! oui, ma fille !

(*Elle entre dans le cabinet.*)

CLARA.

Embrasse-la, pense à elle : et maintenant, maintenant, pars.

ADÈLE, *se jetant dans les bras de Clara.*

Oh ! Clara, Clara ! que tu dois me mépriser !..... Ne me reconduis pas..... je te parlerais encore de lui... Adieu, adieu ; prends soin de ma fille.

CLARA.

Le ciel te garde !

ACTE TROISIÈME.

ANTONY.

PERSONNAGES.

ANTONY.
ADÈLE.
L'HOTESSE.
LOUIS.

Une auberge à Ittenheim, à deux lieues en deçà de Strasbourg.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS, ANTONY, L'HOTESSE.

(*Antony entre couvert de poussière et suivi de son domestique.*)

ANTONY, *appelant.*

La maîtresse de l'auberge?

L'HOTESSE, *sortant de la pièce voisine.*

Voilà, monsieur.

ANTONY.

Vous êtes la maîtresse de cette auberge?

L'HOTESSE.

Oui, monsieur.

ANTONY.

Bien... Où sommes-nous?... le nom de ce village?

L'HOTESSE.

Ittenheim.

ANTONY.

Combien de lieues d'ici à Strasbourg?

L'HOTESSE.

Deux.

ANTONY.

Il ne reste, par conséquent, qu'une poste d'ici à la ville?

L'HOTESSE.

Oui, monsieur.

ANTONY, *à part.*

Il était temps. — (*Haut.*) Combien de voitures ont relayé chez vous aujourd'hui?

L'HOTESSE.

Deux seulement.

ANTONY.

Quels étaient les voyageurs?

L'HOTESSE.

Dans la première, un homme âgé avec sa famille.

ANTONY.

Dans l'autre?

L'HOTESSE.

Un jeune homme avec sa femme ou sa sœur.

ANTONY.

C'est tout?

L'HOTESSE.

Oui, tout.

ANTONY, *à lui-même.*

Alors, c'est bien elle que j'ai rejointe et dépassée à deux lieues de ce village, en sortant de Vasselonne..... Dans une demi-heure ou trois quarts d'heure elle sera ici; c'est bon.

L'HOTESSE.

Monsieur repart-il?

ANTONY.

Non, je reste. Combien y a-t-il maintenant de chevaux de poste dans votre écurie?

L'HOTESSE.

Quatre.

ANTONY.

Et, quand vous en manquez, est-il possible de s'en procurer dans le village?

L'HOTESSE.

Non, monsieur.

ANTONY.

J'ai aperçu sous la remise, en entrant, une vieille berline, est-elle à vous?

L'HOTESSE.

Un voyageur nous a chargés de la vendre.

ANTONY.

Combien?

L'HOTESSE.

Mais...

ANTONY.

Faites vite, je n'ai pas le temps.

L'HOTESSE.

Vingt louis.

ANTONY.

Les voilà; rien n'y manque?

L'HOTESSE.

Non.

ANTONY.

Combien de chambres vacantes dans votre auberge?

L'HOTESSE.

Deux, au premier étage.

ANTONY.

Celle-ci?

L'HOTESSE, *ouvrant la porte de communication.*

Et celle-là.

ANTONY.

Je les retiens.

L'HOTESSE.

Toutes deux?

ANTONY.

Oui. Si cependant un voyageur était obligé de rester ici cette nuit, vous me le diriez, et peut-être en céderais-je une.

L'HOTESSE.

Monsieur a-t-il autre chose à commander?

ANTONY.

Qu'on mette à l'instant même, vous entendez, à l'instant, les quatre chevaux à la berline que je viens d'acheter, et que le postillon soit prêt dans cinq minutes.

L'HOTESSE.

C'est tout?

ANTONY.

Oui, pour le moment; d'ailleurs j'ai mon domestique, et si j'avais besoin de quelque chose, je vous ferais appeler.

(*L'hôtesse sort.*)

SCÈNE II.

ANTONY, LOUIS.

ANTONY.

Louis!

LOUIS.

Monsieur?

ANTONY.

Tu me sers depuis dix ans?

LOUIS.

Oui, monsieur.

ANTONY.

As-tu jamais eu à te plaindre de moi?

LOUIS.

Jamais.

ANTONY.

Crois-tu que tu trouverais un meilleur maître?

LOUIS.

Non, monsieur.

ANTONY.

Alors tu m'es dévoué, n'est-ce pas?

LOUIS.

Autant qu'on peut l'être.

ANTONY.

Tu vas monter dans la berline qu'on attelle, et tu partiras pour Strasbourg.

LOUIS.

Seul?

ANTONY.

Seul... Tu connais le colonel d'Hervey?

LOUIS.

Oui.

ANTONY.

Tu prendras un habit bourgeois... tu te logeras en face de lui... tu te lieras avec ses domestiques...

Si dans un mois, deux mois, trois mois, n'importe à quelle époque, tu apprends qu'il va revenir à Paris, tu partiras à franc étrier pour le dépasser..... Si tu apprends qu'il est parti, rejoins-le, dépasse-le pour m'en avertir; tu auras cent francs pour chaque heure que tu l'auras devancé... Voilà ma bourse; quand tu n'auras plus d'argent, écris-moi.

LOUIS.

Est-ce tout?

ANTONY.

Non... tu retiendras le postillon en le faisant boire de manière à ce qu'il ne revienne avec les chevaux que demain matin, ou du moins fort avant dans la nuit... et maintenant pas un instant de retard... sois vigilant, sois fidèle... Pars...

(*Louis sort.*)

SCÈNE III.

ANTONY, *seul.*

Ah! me voilà seul enfin... Examinons... Ces deux chambres communiquent entre elles... oui, mais de chaque côté la porte se ferme en dehors... enfer!... Ce cabinet... aucune issue; si je démontais ces verrous... on pourrait le voir... Cette croisée... ah! le balcon sert pour les deux fenêtres... une véritable terrasse. — (*Il rit.*) Ah!... c'est bien... je suis écrasé. — (*Il s'assied.*) Oh! comme elle m'a trompé!... je ne la croyais pas si fausse... Pauvre sot, qui te fiais à son sourire, à sa voix émue, et qui un instant, comme un insensé, t'étais repris au bonheur, et qui avais pris un éclair pour le jour!... Pauvre sot, qui ne sais pas lire dans un sourire, qui ne sais rien deviner dans une voix, et qui, la tenant dans tes bras, ne l'as pas étouffée, afin qu'elle ne fût pas à un autre... — (*Il se lève.*) Et si elle allait arriver avant que Louis, qu'elle connaît, ne fût parti avec les chevaux... malheur!... Non, l'on n'aperçoit pas encore la voiture. — (*Il s'assied.*) Elle vient, s'applaudissant de m'avoir trompé, et, dans les bras de son mari, elle lui racontera tout... elle lui dira que j'étais à ses pieds... oubliant mon nom d'homme, et rampant; elle lui dira qu'elle m'a repoussé, puis, entre deux baisers, ils riront de l'insensé Antony, d'Antony le bâtard!... Eux rire... mille démons! — (*Il frappe la table de son poignard, et le fer y disparaît presque entièrement... riant...*) Elle est bonne la lame de ce poignard! — (*Se levant et courant à la fenêtre.*) Louis part enfin... Qu'elle arrive maintenant... Rassemblez donc toutes les facultés de votre être pour aimer; créez-vous un espoir de bonheur, qui dévore à jamais tous les autres... puis venez, l'âme torturée et les yeux en pleurs, vous agenouiller devant une femme, voilà tout ce que vous en obtiendrez... dérision et mépris... Oh! si j'allais devenir fou avant qu'elle arrivât!... mes pensées se heurtent, ma tête brûle.... où y a-t-il du marbre pour poser mon front... Et, quand je pense qu'il ne faudrait pour sortir de l'enfer de cette vie que la résolution d'un moment, qu'à l'agitation de la frénésie peut succéder en une seconde le repos du néant, que rien ne peut, même la puissance de Dieu, empêcher que cela soit, si je le veux... Pourquoi donc ne le voudrais-je pas?... est-ce un mot qui m'arrête?... suicide!... Certes, quand Dieu a fait des hommes une loterie au profit de la mort, et qu'il n'a donné à chacun d'eux que la force de supporter une certaine quantité de douleurs, il a dû penser que cet homme succomberait sous le fardeau, alors que le fardeau dépasserait ses forces... Et d'où vient que les malheureux ne pourraient pas rendre malheur pour malheur?... cela ne serait pas juste, et Dieu est juste!... Que cela soit donc, qu'elle souffre et pleure comme j'ai pleuré et souffert!... Elle, pleurer!... elle, souffrir, ô mon Dieu!... elle, ma vie, mon âme... c'est affreux... Oh! si elle pleure, que ce soit ma mort du moins... Antony pleuré par Adèle... Oui, mais aux larmes succèderont la tristesse, la mélancolie, l'indifférence... son cœur se serrera encore de temps en temps lorsque par hasard on prononcera mon nom devant elle... puis on ne le prononcera plus... l'oubli viendra... l'oubli, ce second linceul des morts!... Enfin, elle sera heureuse... mais pas seule... un autre partagera son bonheur... cet autre, dans deux heures elle sera près de lui... pour la vie entière... et moi, pour la vie entière, je serai loin... Ah! qu'il ne la revoie jamais!... N'ai-je pas entendu?... oui, oui... le roulement d'une voiture... La nuit vient... c'est heureux qu'il fasse nuit!... Cette voiture... c'est la sienne... oh! cette fois encore je me jetterai au-devant de toi, Adèle... mais ce ne sera pas pour te sauver... Cinq jours sans me voir, et elle me quitte le jour où elle me voit... et si la voiture m'eût brisé le front contre la muraille, elle eût laissé le corps mutilé à la porte, de peur qu'en entrant chez elle ce cadavre ne la compromît. Elle approche... viens, viens, Adèle... car on t'aime... et on t'attend ici... la voilà... De cette fenêtre je pourrais la voir... mais sais-je en la voyant ce que je ferais... oh! mon cœur, mon cœur... Elle descend.... c'est sa voix, sa voix si douce qui disait hier : A demain, demain, mon ami... Demain est arrivé, et je suis au rendez-vous... On monte... c'est l'hôtesse.

(*Il s'assied avec une tranquillité apparente sur un meuble près de la porte.*)

SCÈNE IV.

L'HOTESSE, ANTONY.

L'HOTESSE *entre, deux flambeaux à la main; elle en pose un sur la table.*

Monsieur, une dame, forcée de s'arrêter ici, a besoin d'une chambre; vous avez eu la bonté de me dire que vous céderiez une de celles que vous avez retenues. Si monsieur est toujours dans les mêmes intentions, je le prierai de me dire de laquelle des deux il veut bien disposer en ma faveur...

ANTONY, *d'un air d'indifférence.*

Mais de celle-ci : c'est, je crois, la plus grande et la plus commode... je me contenterai de l'autre.

L'HOTESSE.

Et quand, monsieur?

ANTONY.

Tout de suite... — (*L'hôtesse porte le second flambeau dans la pièce voisine et revient en scène tout de suite.*) La porte ferme en dedans... cette dame sera chez elle.

L'HOTESSE.

Je vous en remercie, monsieur. — (*Elle va à la porte de l'escalier.*) Madame... madame... vous pouvez monter... Par ici... là...

ANTONY, *entrant dans l'autre chambre.*

La voilà...

(*Il ferme la porte de communication au moment où Adèle paraît.*)

SCÈNE V.

L'HOTESSE, ADÈLE.

ADÈLE.

Et vous dites qu'il est impossible de se procurer des chevaux?

L'HOTESSE.

Madame, les quatre derniers sont partis il n'y a pas un quart d'heure.

ADÈLE.

Et quand reviendront-ils?

L'HOTESSE.

Cette nuit.

ADÈLE.

Ah! mon Dieu! au moment d'arriver... quand il n'y a plus d'ici à Strasbourg que deux lieues. Ah! cherchez... cherchez s'il n'y a pas quelque moyen.

L'HOTESSE.

Je n'en connais pas... Ah! cependant, si le postillon qui a amené madame était encore en bas, peut-être consentirait-il à doubler la poste.

ADÈLE.

Oui, oui, c'est un moyen... Courez, dites-lui que ce qu'il demandera je le lui donnerai... Allez, allez. — (*L'hôtesse sort.*) Oh! il y sera encore... il y consentira... et dans une heure je serai près de mon mari... Ah! mon Dieu! je n'entends rien... ne vois rien... Ce postillon sera reparti, peut-être.... — (*A l'hôtesse qui rentre.*) Eh bien?

L'HOTESSE.

Il n'y est déjà plus. L'étranger qui vous a cédé cette chambre lui a dit quelques mots de sa fenêtre, et il est reparti à l'instant.

ADÈLE.

Que je suis malheureuse!

L'HOTESSE.

Madame paraît bien agitée?

ADÈLE.

Oui. Encore une fois, il n'y a aucun moyen de partir avant le retour des chevaux?

L'HOTESSE.

Aucun, madame.

ADÈLE.

Laissez-moi, alors, je vous prie.

L'HOTESSE.

Si madame a besoin de quelque chose, elle sonnera.

SCÈNE VI.

ADÈLE, *seule.*

D'où vient que je suis presque contente de ce retard? Oh! c'est qu'à mesure que je me rapproche de mon mari il me semble entendre sa voix, voir sa figure sévère... Que lui dirai-je pour motiver ma fuite?.... Que je craignais d'en aimer un autre?... Cette crainte seule, aux yeux de la société, aux siens, est presque un crime... Si je lui disais que le seul désir de le voir..... ah! ce serait le tromper... Peut-être suis-je partie trop tôt, et le danger n'était-il pas aussi grand que je le croyais... Oh! avant de le revoir, lui, je n'étais pas heureuse, mais du moins j'étais calme... chaque lendemain ressemblait à la veille.... Dieu! pourquoi cette agitation, ce trouble... quand je vois tant de femmes...? Oh! c'est qu'elles ne sont point aimées par Antony... l'amour banal de tout autre homme m'eût fait sourire de pitié... mais son amour à lui... son amour...... Ah! être aimée ainsi et pouvoir l'avouer à Dieu et au monde.... être la religion, l'idole, la vie d'un homme comme lui... si supérieur aux autres hommes... lui rendre tout le bon-

heur que je lui devrais, et puis des jours nombreux qui passeraient comme des heures..... ah! voilà pourtant ce qu'un préjugé m'a enlevé....... voilà cette société juste qui punit en nous une faute que ni l'un ni l'autre de nous n'a commise... et en échange, que m'a-t-elle donné? ah! c'est à faire douter de la bonté céleste!... Dieu!.... qu'ai-je entendu?... du bruit dans cette chambre... c'est un étranger, un homme que je ne connais pas qui l'habite... cette chambre....— (*Elle se précipite vers la porte, qu'elle ferme au verrou.*) et j'avais oublié... cette chambre est sombre.... Pourquoi donc tremblé-je comme cela?... — (*Elle sonne.*) Des chevaux! des chevaux! au nom du ciel!... je meurs ici!..— (*A la porte de l'escalier.*) Quelqu'un! madame!...

SCÈNE VII.

L'HOTESSE, ADÈLE.

L'HOTESSE.

(*En dehors.*) — Voilà! voilà! — (*Entrant.*) Madame appelle?

ADÈLE.

Je veux partir... les chevaux sont-ils revenus?

L'HOTESSE.

Ils partaient à peine quand madame est arrivée, et je ne les attends que dans deux ou trois heures... madame devrait se reposer.

ADÈLE.

Où?

L'HOTESSE.

Dans ce cabinet il y a un lit.

ADÈLE.

Il ne ferme pas ce cabinet.

L'HOTESSE.

Les deux portes de cette chambre ferment en dedans.

ADÈLE.

C'est juste. Je puis être sans crainte ici... n'est-ce pas?

L'HOTESSE, *portant le flambeau dans le cabinet.*

Que pourrait craindre madame?

ADÈLE.

Rien..... Je suis folle. — (*L'hôtesse sort du cabinet.*) Venez, au nom du ciel! me prévenir....... aussitôt que les chevaux seront de retour.

L'HOTESSE.

Aussitôt, madame.

ADÈLE, *entrant dans le cabinet.*

Jamais il n'est arrivé d'accident dans cet hôtel?

L'HOTESSE.

Jamais.... Si madame veut, je ferai veiller quelqu'un?

ADÈLE, *à l'entrée du cabinet.*

Non, non... au fait... pardon... laissez-moi....— (*Elle rentre dans le cabinet et ferme la porte.*)

(*Antony paraît sur le balcon, derrière la fenêtre, casse un carreau, passe son bras, ouvre l'espagnolette, entre vivement, et va mettre le verrou à la porte par laquelle est sortie l'hôtesse.*)

ADÈLE, *sortant du cabinet.*

Du bruit... un homme... ah!...

ANTONY.

Silence!.... — (*La prenant dans ses bras et lui mettant un mouchoir sur la bouche.*) C'est moi.... moi, Antony...

(*Il l'entraîne dans le cabinet.*)

ACTE QUATRIÈME.

EUGÈNE D'HERVILLY.

PERSONNAGES.

ANTONY.
ADÈLE D'HERVEY.
OLIVIER DELAUNAY.
EUGÈNE D'HERVILLY.
LA VICOMTESSE DE LANCY.
LE BARON DE MARSANNE.
FRÉDÉRIC DE LUSSAN.
MADAME DE CAMPS.
LOUIS.

Un boudoir chez la vicomtesse de Lancy; au fond, une porte ouverte donnant sur un salon élégant préparé pour un bal; à gauche, une porte dans un coin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA VICOMTESSE, *d'abord seule, ensuite* EUGÈNE.

LA VICOMTESSE, *à plusieurs domestiques.*

Allez, et n'oubliez rien de ce que j'ai dit... L'ennuyeuse chose qu'une soirée pour une maîtresse de maison qui est seule! A peine ai-je eu le temps d'achever ma toilette, et si cet excellent Eugène ne m'avait aidée dans mes invitations et mes préparatifs, je ne sais comment je m'en serais tirée... mais il avait promis d'être ici le premier.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Eugène d'Hervilly.

LA VICOMTESSE, *saluant.*

Monsieur...

EUGÈNE, *lui rendant son salut.*

Madame...

(*Le domestique sort.*)

LA VICOMTESSE, *changeant de manières.*

Ah! vous voilà... — (*Se coiffant d'une main et donnant l'autre à baiser.*) Vous êtes charmant et d'une exactitude qui ferait honneur à un algébriste; c'est beau pour un poëte.

EUGÈNE.

Il y a des circonstances où l'exactitude n'est pas une vertu bien surprenante.

LA VICOMTESSE.

Vrai?... tant mieux... Ma toilette est-elle de votre goût?

EUGÈNE.

Charmante!

LA VICOMTESSE.

Flatteur!... Reconnaissez-vous cette robe?

EUGÈNE.

Cette robe?...

LA VICOMTESSE.

Oublieux!... c'est celle que j'avais la première fois que je vous vis...

EUGÈNE.

Ah! oui, chez...

(*Il cherche.*)

LA VICOMTESSE, *avec impatience.*

Chez madame Amédée de Vals... il n'y a que les femmes pour avoir ce genre de mémoire... ce devrait être le beau jour, le grand jour de votre existence... Vous rappelez-vous cette dame qui ne nous a pas quittés des yeux?

EUGÈNE.

Oui, madame de Camps... cette prude... dont on heurte toujours le pied, et qui, lorsqu'on lui fait des excuses, fait semblant de ne pas comprendre, et répond : Oui, monsieur, pour la première contredanse.

LA VICOMTESSE.

A propos, je l'ai vue depuis que vous m'avez quittée, et je me suis disputée avec elle, oh! mais disputée à m'enrouer.

EUGÈNE.

Ah! bon Dieu! et sur quoi donc?

LA VICOMTESSE.

Sur la littérature.... Vous savez que je ne parle plus que littérature..... c'est vraiment à me compromettre... C'est votre faute cependant... Si vous me rendiez en amour ce que je risque pour vous; au moins...

EUGÈNE.

Comment? est-ce que je ne vous aimerais pas comme vous voulez être aimée?

LA VICOMTESSE.

Il le demande!... Quand j'ai vu un poëte s'occuper de moi, j'ai été enchantée; je me suis dit : Oh! je vais trouver une âme ardente, une tête passionnée, des émotions nouvelles et profondes; pas du tout, vous m'avez aimée comme aurait fait un agent de change... Voulez-vous me dire où vous prenez ces scènes de feu qui vous ont fait réussir au théâtre? car, vous avez beau dire, c'est là qu'est le succès de vos pièces, et non dans l'historique, les mœurs, la couleur locale... que sais-je, moi? Oh! je vous en veux mortellement de m'avoir trompée... et de rire encore.

EUGÈNE.

Écoutez... moi aussi, madame, j'ai cherché partout cet amour délirant dont vous parlez...... moi aussi je l'ai demandé à toutes les femmes...... Dix fois j'ai été sur le point de l'obtenir d'elles... mais pour les unes je ne faisais pas assez bien le nœud de ma cravate; pour les autres, je sautais trop en dansant et pas assez en valsant... une dernière allait m'aimer à l'adoration, lorsqu'elle s'est aperçue que je ne dansais pas le galop... bref, il m'a toujours échappé au moment où je croyais être sûr de l'avoir inspiré.... C'est le rêve de l'âme tant qu'elle est jeune et naïve... Tout le monde a fait ce rêve pour le voir s'évanouir lentement; j'ai commencé ainsi que les autres, et fini comme eux; j'ai accepté de la vie ce qu'elle donne, et l'ai tenue quitte de ce qu'elle promet; j'ai usé cinq ou six ans à chercher cet amour idéal au milieu de notre société élégante et rieuse, et j'ai terminé ma recherche par le mot *impossible*.

LA VICOMTESSE.

Impossible!..... Voyez comme aime Antony..... voilà comme j'aurais voulu être aimée...

EUGÈNE.

Oh! c'est autre chose; prenez-y garde, madame; un amour comme celui d'Antony vous tuerait du moment où vous ne le trouveriez pas ridicule; vous n'êtes pas, comme madame d'Hervey, une femme au teint pâle, aux yeux tristes, à la bouche sévère... Votre teint est rosé, vos yeux sont pétillants, votre bouche est rieuse.... de violentes passions détruiraient tout cela, et ce serait dommage; vous, bâtie de fleurs et de gaze, vous voulez aimer et être aimée d'amour; ah! prenez-y garde, madame!

LA VICOMTESSE.

Mais vous m'effrayez!.... Au fait, peut-être cela vaut-il mieux comme cela est.

EUGÈNE, *avec gaieté.*

Eh! sans doute; vous commandez une robe, vous me dites que vous m'aimez, vous allez au bal, vous revenez avec la migraine; le temps se passe, votre cœur reste libre, votre tête folle; et, si vous avez à vous plaindre d'une chose, c'est de ce que la vie est si courte et les jours si longs.

LA VICOMTESSE.

Silence, fou que vous êtes! voilà du monde qui nous arrive.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Camps.

LA VICOMTESSE.

Votre antipathie.

EUGÈNE.

Je l'avoue... méchante et prude.

LA VICOMTESSE.

Chut!..... — (*A madame de Camps.*) Ah! venez donc.....

SCÈNE II.

LA VICOMTESSE, MADAME DE CAMPS, EUGÈNE.

MADAME DE CAMPS.

J'arrive de bonne heure, chère Marie; il est si embarrassant pour une veuve de se présenter seule au milieu d'un bal; on sent tous les regards se fixer sur soi.

LA VICOMTESSE.

Mais il me semble que c'est un malheur que moins que tout autre vous devez craindre.

MADAME DE CAMPS.

Vous me flattez; est-ce que vous m'en voulez encore de notre petite querelle littéraire?..... — (*A Eugène.*) C'est vous qui la rendez romantique, monsieur; c'est un péché duquel vous répondrez au jour du jugement dernier.

EUGÈNE.

Je ne sais trop, madame, par quelle influence je pourrais....

MADAME DE CAMPS.

Oh! ni moi non plus; mais le fait est qu'elle ne dit plus un mot de médecine, et que Bichat, Broussais, Gall et M. Delaunay sont complétement abandonnés pour Shakespeare, Schiller, Goëthe et vous.

LA VICOMTESSE.

Mais, méchante que vous êtes, vous feriez croire à des choses...

MADAME DE CAMPS.

Oh! ce n'est qu'une plaisanterie... Et qui aurons-nous à notre belle soirée?... tout Paris?...

LA VICOMTESSE.

D'abord...... puis nos amis habituels, quelques présentations de jeunes gens qui dansent; c'est précieux, l'espèce en devient de jour en jour plus rare...... Ah! Adèle d'Hervey, qui rentre dans le monde.

MADAME DE CAMPS.

Oui, qu'elle a quitté sous prétexte de mauvaise santé, depuis trois mois, depuis son départ, depuis son aventure dans une auberge..... que sais-je, moi!... Comment, chère Marie, vous recevez cette femme?... Eh bien! vous avez tort... vous ne savez donc pas?...

LA VICOMTESSE.

Je sais qu'on dit mille choses dont pas une n'est vraie peut-être..... Mais Adèle est une ancienne amie à moi.

MADAME DE CAMPS.

Oh! ce n'est point non plus un reproche que je vous fais... vous êtes si bonne, vous n'aurez vu dans cette invitation qu'un moyen de la réhabiliter; mais ce serait à elle à comprendre qu'elle est déplacée dans un certain monde, et, si elle ne le comprend pas, ce serait charité que de le lui faire sentir. Si son aventure n'avait pas fait tant d'éclat encore... Mais pourquoi sa sœur se presse-t-elle de dire qu'elle est partie pour rejoindre son mari, puis, quelques jours après, on la voit revenir? M. Antony, absent avec elle, revient en même temps qu'elle... Vous l'avez sans doute invité aussi, M. Antony?

LA VICOMTESSE.

Certes!

MADAME DE CAMPS.

Je serai enchantée de le voir, M. Antony; j'aime beaucoup les problèmes.

LA VICOMTESSE.

Comment?

MADAME DE CAMPS.

Sans doute; n'est-ce point un problème... vivant au milieu de la société, qu'un homme riche, dont on ne connaît ni la famille ni l'état? Quant à moi, je ne connais qu'un métier qui dispense d'un état et d'une famille.

EUGÈNE.

Ah! madame!

MADAME DE CAMPS.

Sans doute! rien n'est dramatique comme le mystérieux au théâtre ou dans un roman... mais dans le monde!...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le baron de Marsanne, monsieur Frédéric de Lussan, monsieur Darcey. — (*Puis quelques autres personnes qu'on ne nomme pas.*)

SCÈNE III.

LA VICOMTESSE, MADAME DE CAMPS, EUGÈNE, FRÉDÉRIC, LE BARON DE MARSANNE.

LA VICOMTESSE *dit quelques mots à chacun des arrivants.*

Oh! c'est bien aimable à vous, monsieur le baron. — (*Avec familiarité, à Frédéric.*) Vous êtes un homme charmant; vous danserez, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Mais, madame, je serai à vos ordres aujourd'hui comme toujours.

LA VICOMTESSE.

Faites attention, j'ai des témoins... Monsieur Darcey, je vous avais promis à ces dames. — (*A des dames qui entrent.*) Oh! comme vous êtes jolie! venez ici, mon bel ange. — (*A la maman.*) Vous nous la laisserez, n'est-ce pas? bien tard! bien tard!

LA MAMAN.

Mais, madame la vicomtesse...

LA VICOMTESSE.

J'ai trois personnes pour faire votre partie de boston.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Olivier Delaunay.

(*Les dames sourient et regardent alternativement Eugène et Olivier.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; OLIVIER.

OLIVIER.

Madame...

LA VICOMTESSE.

Bonjour, monsieur Olivier, je suis enchantée de vous voir; vous trouverez ce soir, ici, M. Antony; j'ai présumé qu'il vous serait agréable de le rencontrer, voilà pourquoi mon invitation était si pressante.

FRÉDÉRIC, *allant à Olivier*.

Mais je te cherchais partout en entrant ici; je m'attendais à ce que les honneurs de la maison me seraient faits par toi.

OLIVIER, *apercevant Eugène qui vient à eux.*

Chut!

FRÉDÉRIC.

Bah!

OLIVIER.

Parole d'honneur!

EUGÈNE.

Bonjour, docteur.

OLIVIER.

Eh bien! mon ami, les succès?

EUGÈNE.

Eh bien! mon cher, les malades?

OLIVIER.

Siffle-t-on toujours?

EUGÈNE.

Meurt-on quelquefois?

LE DOMESTIQUE.

Madame la baronne d'Hervey.

MADAME DE CAMPS, *à des dames qui l'entourent.*

L'héroïne de l'aventure que je vous racontais.

SCÈNE V.

LES MÊMES; ADÈLE.

LA VICOMTESSE.

Bonjour, chère Adèle. Eh bien! vous n'amenez pas votre sœur Clara?

ADÈLE.

Il y a quelques jours qu'elle est partie pour rejoindre son mari.

MADAME DE CAMPS.

Mais nous la reverrons probablement bientôt; ces voyages-là ne sont point ordinairement de longue durée.

LA VICOMTESSE, *vivement à Adèle.*

Chère amie, permettez que je vous présente monsieur Eugène d'Hervilly, que vous connaissez sans doute de nom.

ADÈLE.

Oh! monsieur, je suis bien indigne; depuis trois mois j'ai été souffrante, je suis sortie à peine, et par conséquent je n'ai pu voir votre dernier ouvrage.

LA VICOMTESSE.

Profane! allez-y donc, et bien vite: je vous enverrai ma loge la première fois qu'on le jouera. — (*A Eugène.*) Vous m'en ferez souvenir.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antony.

(*Tout le monde se retourne: les yeux se fixent alternativement sur Adèle et sur Antony qui entre. Antony salue la vicomtesse, puis les dames en masse. Olivier va à lui, ils causent. Eugène le regarde avec curiosité et intérêt.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; ANTONY.

ADÈLE, *pour cacher son trouble, s'adresse vivement à Eugène.*

Et vous achevez sans doute quelque chose, monsieur?

EUGÈNE.

Oui, madame.

MADAME DE CAMPS.

Toujours du moyen âge?

EUGÈNE.

Toujours.

ADÈLE.

Mais pourquoi ne pas attaquer un sujet au milieu de notre société moderne?

LA VICOMTESSE.

C'est ce que je lui répète à chaque instant; faites de l'actualité. N'est-ce pas qu'on s'intéresse bien plus à des personnages de notre époque, habillés comme nous, parlant la même langue?

LE BARON DE MARSANNE.

Oh! c'est qu'il est plus facile de prendre dans les chroniques que dans son imagination... on y trouve les pièces à peu près faites...

FRÉDÉRIC.

Oui, à peu près.

LE BARON DE MARSANNE.

Dam ! voyez plutôt ce que *le Constitutionnel* disait à propos de...

EUGÈNE, *sans l'écouter.*

Plusieurs causes, beaucoup trop longues à développer, m'empêchent de le faire.

LA VICOMTESSE.

Déduisez vos raisons, et nous serons vos juges.

EUGÈNE.

Oh ! mesdames, permettez-moi de vous dire que ce serait un cours beaucoup trop sérieux pour un auditoire en robe de bal et en parure de fête.

MADAME DE CAMPS.

Mais point du tout, vous voyez qu'on ne danse pas encore... et puis nous nous occupons toutes de littérature ; n'est-ce pas, vicomtesse ?

LE BARON DE MARSANNE.

De la patience, mesdames, monsieur consignera toutes ses idées dans la préface de son premier ouvrage.

LA VICOMTESSE.

Est-ce que vous faites une préface ?

LE BARON DE MARSANNE.

Les romantiques font tous des préfaces... *le Constitutionnel* les plaisantait l'autre jour là-dessus avec une grâce...

ADÈLE.

Vous le voyez, monsieur, vous avez usé à vous défendre un temps qui aurait suffi à développer tout un système.

EUGÈNE.

Et vous aussi, madame ! faites-y attention...... vous l'exigez, je ne suis plus responsable de l'ennui.... Voici mes motifs : La comédie est la peinture des mœurs, le drame celle des passions. La révolution, en passant sur notre France, a rendu les hommes égaux, confondu les rangs, généralisé les costumes. Rien n'indique la profession, nul cercle ne renferme telles mœurs ou telles habitudes ; tout est fondu ensemble, les nuances ont remplacé les couleurs, et il faut des couleurs et non des nuances au peintre qui veut faire un tableau.

ADÈLE.

C'est juste.

LE BARON DE MARSANNE.

Cependant, monsieur, *le Constitutionnel*...

EUGÈNE, *sans écouter.*

Je disais donc que la comédie de mœurs devenait de cette manière, sinon impossible, du moins très-difficile à exécuter. Reste le drame de passion, et ici une autre difficulté se présente. L'histoire nous lègue des faits, ils nous appartiennent par droit d'héritage, ils sont incontestables, ils sont au poëte : il exhume les hommes d'autrefois, les revêt de leurs costumes, les agite de leurs passions, qu'il augmente ou diminue selon le point où il veut porter le dramatique. Mais que nous essayions, nous, au milieu de notre société moderne, sous notre frac gauche et écourté, de montrer à nu le cœur de l'homme... on ne le reconnaîtra pas.... la ressemblance entre le héros et le parterre sera trop grande, l'analogie trop intime ; le spectateur qui suivra chez l'acteur le développement de la passion voudra l'arrêter là où elle se serait arrêtée chez lui ; si elle dépasse sa faculté de sentir et d'exprimer à lui... il ne la comprendra plus, il dira : C'est faux, moi je n'éprouve pas ainsi ; quand la femme que j'aime me trompe, je souffre sans doute... oui... quelque temps... mais je ne la poignarde ni ne meurs, et la preuve, c'est que me voilà. Puis les cris à l'exagération, au mélodrame, qui couvrent les applaudissements de ces quelques hommes qui, plus heureusement ou plus malheureusement organisés que les autres, sentent que les passions sont les mêmes au quinzième qu'au dix-neuvième siècle, et que le cœur bat d'un sang aussi chaud sous un frac de drap que sous un corselet d'acier.

ADÈLE.

Eh bien ! monsieur, l'approbation de ces quelques hommes vous dédommagerait amplement de la froideur des autres.

MADAME DE CAMPS.

Puis, s'ils doutaient, vous pourriez leur donner la preuve que ces passions existent véritablement dans la société. Il y a encore des amours profondes qu'une absence de trois ans ne peut éteindre, des chevaliers mystérieux qui sauvent la vie à la dame de leurs pensées, des femmes vertueuses qui fuient leur amant, et, comme le mélange du naturel et du sublime est à la mode... des scènes qui n'en sont que plus dramatiques pour s'être passées dans une chambre d'auberge... je peindrais une de ces femmes...

ANTONY, *qui n'a rien dit pendant toute la discussion littéraire, mais dont le visage s'est progressivement animé, s'avance lentement, et s'appuie sur le dos du fauteuil de madame de Camps.*

Madame, auriez-vous par hasard ici un frère ou un mari ?

MADAME DE CAMPS, *étonnée.*

Que vous importe, monsieur ?

ANTONY.

Je veux le savoir, moi !

MADAME DE CAMPS.

Non !

ANTONY.

Eh bien ! alors, honte au lieu de sang. (*A Eugène.*) Oui, madame a raison, monsieur ! et, puisqu'elle

s'est chargée de vous tracer le fond du sujet, je me chargerai, moi, de vous indiquer les détails... Oui, je prendrais cette femme innocente et pure entre toutes les femmes, je montrerais son cœur aimant et candide, méconnu par cette société fausse, au cœur usé et corrompu; je mettrais en opposition avec elle une de ces femmes dont toute la moralité serait l'adresse; qui ne fuirait pas le danger, parce qu'elle s'est depuis longtemps familiarisée avec lui; qui abuserait de sa faiblesse de femme pour tuer lâchement une réputation de femme, comme un spadassin abuse de sa force pour tuer une existence d'homme; je prouverais enfin que la première des deux qui sera compromise sera la femme honnête, et cela, non point à défaut de vertu... mais d'habitude... puis, à la face de la société, je demanderais justice entre elles ici-bas, en attendant que Dieu la leur rendît là-haut. — (*Silence d'un instant.*) Allons, mesdames, c'est assez longtemps causer littérature; la musique vous appelle, en place pour la contredanse.

EUGÈNE, *présentant vivement la main à Adèle.*

Madame, aurai-je l'honneur...!

ADÈLE.

Je vous rends grâce, monsieur, je ne danserai pas.

(*Antony prend la main d'Eugène et la lui serre.*)

MADAME DE CAMPS.

Adieu, chère vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Comment, vous vous en allez?

MADAME DE CAMPS, *s'éloignant.*

Je ne resterai certes pas après la scène affreuse....

LA VICOMTESSE, *s'éloignant avec elle.*

Vous l'avez un peu provoquée, convenez-en.

(*Adèle reste seule; Antony la regarde pour savoir s'il doit rester ou sortir; Adèle lui fait signe de s'éloigner.*)

SCÈNE VII.

ADÈLE, *puis* LA VICOMTESSE.

ADÈLE.

Ah! pourquoi suis-je venue, mon Dieu! je doutais encore... tout est donc connu! tout, non pas, mais bientôt tout... perdue, perdue à jamais. Que faire? sortir... tous les yeux se fixeront sur moi... rester... toutes les voix crieront à l'impudence. J'ai pourtant bien souffert depuis trois mois! ç'aurait dû être une expiation.

LA VICOMTESSE, *entrant.*

Eh bien!... ah! je vous cherchais, Adèle!

ADÈLE.

Que vous êtes bonne!

LA VICOMTESSE.

Et vous, que vous êtes folle! Bon Dieu! je crois que vous pleurez?...

ADÈLE.

Oh! pensez-vous que ce soit sans motif?

LA VICOMTESSE.

Pour un mot?

ADÈLE.

Un mot qui tue.

LA VICOMTESSE.

Mais cette femme perdrait vingt réputations par jour si on la croyait.

ADÈLE, *se levant vivement.*

On ne la croira point, n'est-ce pas? Tu ne la crois pas, toi? merci! merci!

LA VICOMTESSE.

Mais vous-même, chère Adèle, il faudrait savoir aussi commander un peu à votre visage.

ADÈLE.

Comment et pourquoi l'aurais-je appris? Oh! je ne le sais pas, je ne le saurai jamais.

LA VICOMTESSE.

Mais si, enfant, je disais comme vous... au milieu de ce monde on entend une foule de choses qui doivent glisser sans atteindre, ou, si elles atteignent, eh bien! un regard calme, un sourire indifférent...

ADÈLE.

Oh! voilà qui est affreux, Marie; c'est que vous-même pensiez déjà ceci de moi, qu'un jour viendra où j'accueillerai l'injure, où je ne reculerai pas devant le mépris, où je verrai devant moi, avec un regard calme, un sourire indifférent, ma réputation de femme et de mère, comme un jouet d'enfant, passer entre des mains qui la briseront. Oh! mon cœur! mon cœur! plutôt qu'on le torture! qu'on le déchire, et je resterai calme, indifférente; mais ma réputation, mon Dieu!.... Marie, vous savez si jusqu'à présent elle était pure, si une voix dans le monde avait osé lui porter atteinte.

LA VICOMTESSE.

Eh bien! mais voilà justement ce qu'elles ne vous pardonneront pas, voilà ce qu'à tort ou à raison il faut que la femme expie un jour... Mais que vous importe, si votre conscience vous reste?

ADÈLE.

Oui, si la conscience reste.

LA VICOMTESSE.

Si en rentrant chez vous, seule avec vous-même, vous pouvez en souriant vous regarder dans votre glace et dire: Calomnie!... Si vos amis continuent à vous voir!

ADÈLE.

Par égard pour mon rang, pour ma position sociale.

LA VICOMTESSE.

S'ils vous tendent la main, vous embrassent..... voyons...

(*Elle l'embrasse.*)

ADÈLE.

Par pitié, peut-être... par pitié; et c'est une femme qui, en se jouant, le sourire sur les lèvres, laisse tomber sur une autre femme un mot qui déshonore, l'accompagne d'un regard doux et affectueux pour savoir s'il entrera bien au cœur, et si le sang rejaillira... infamie... Mais je ne lui ai rien fait à cette femme?

LA VICOMTESSE.

Adèle!

ADÈLE.

Elle va aller répéter cela partout... elle dira que je n'ai point osé la regarder en face, et qu'elle m'a fait rougir et pleurer..... Oh! cette fois, elle dira vrai, car je rougis et je pleure.

LA VICOMTESSE.

Oh! mon Dieu! calmez-vous; et moi qui suis obligée de vous quitter.

ADÈLE.

Oui, votre absence attristerait le bal; allez, Marie, allez.

LA VICOMTESSE.

J'avais promis à Eugène de danser avec lui la première contredanse....... mais avec lui je ne me gêne pas, la seconde commence. Écoutez, chère Adèle, mon amie, vous ne pouvez entrer maintenant; remettez-vous, et je reviendrai tout à l'heure vous chercher. Puis, après tout, songez que, tout le monde vous abandonnât-il, il vous restera toujours une bonne amie, un peu folle, mais au cœur franc, qui sait qu'elle vaut cent fois moins que vous, mais qui ne vous en aime que cent fois davantage. Allons, embrassez-moi, essuyez vos beaux yeux gonflés de larmes, et revenez vite faire mourir toutes ces femmes de jalousie... Au revoir.... Je vais veiller à ce qu'on ne vienne pas vous troubler.

(*Elle sort, Antony est entré, pendant ces derniers mots de la vicomtesse, par la porte de côté, et s'est tenu au fond.*)

SCÈNE VIII.

ANTONY, ADÈLE, *sans le voir.*

ANTONY, *regardant s'éloigner la vicomtesse.*

Elle est bonne cette femme! — (*Il revient lentement se placer devant Adèle sans être aperçu. Avec angoisse.*) Oh! mon Dieu! mon Dieu!

ADÈLE, *avec douceur et relevant la tête.*

Je ne vous en veux pas, Antony.

ANTONY.

Oh! vous êtes un ange.

ADÈLE.

Je vous l'avais bien dit qu'on ne pouvait rien cacher à ce monde qui nous entoure de tous ses liens, nous épie de tous ses yeux... Vous avez désiré que je vinsse, je suis venue.

ANTONY.

Oui, et vous avez été insultée lâchement!... insultée, et moi j'étais là, et je ne pouvais rien pour vous, c'était une femme qui parlait... Dix années de ma vie, dussent-elles se passer avec vous, je les aurais données pour que ce fût un homme qui dît ce qu'elle a dit.

ADÈLE.

Mais je ne lui ai rien fait à cette femme.

ANTONY.

Elle s'est du moins rendu justice en se retirant.

ADÈLE.

Oui, mais ses paroles empoisonnées étaient déjà entrées dans mon cœur et dans celui des personnes qui se trouvaient là... Vous, vous n'entendez d'ici que le fracas de la musique et le froissement du parquet... moi, au milieu de tout cela, j'entends bruire mon nom, mon nom cent fois répété, mon nom qui est celui d'un autre, qui me l'a donné pur, et que je lui rends souillé... Il me semble que toutes ces paroles qui bourdonnent ne sont qu'une seule phrase répétée par cent voix... C'est sa maîtresse!

ANTONY.

Mon amie... mon Adèle!

ADÈLE.

Puis, quand je rentrerai... car je ne puis rester toujours ici, ils se parleront bas... leurs yeux dévoreront ma rougeur... ils verront la trace de mes larmes... et ils diront : Ah! elle a pleuré... mais il la consolera, lui, c'est sa maîtresse.

ANTONY.

Ah!

ADÈLE.

Les femmes s'éloigneront de moi, les mères diront à leurs filles... : Vois-tu cette femme?... elle avait un mari honorable... qui l'aimait, qui la rendait heureuse... rien ne peut excuser sa faute... c'est une femme qu'il ne faut pas voir, une femme perdue; c'est sa maîtresse!

ANTONY.

Oh! tais-toi, tais-toi! Et, parmi toutes ces femmes, quelle femme est plus pure et plus innocente que toi?... Tu as fui... c'est moi qui t'ai poursuivie; j'ai été sans pitié à tes larmes, sans

remords à tes gémissements; c'est moi qui t'ai perdue, moi qui suis un misérable, un lâche; je t'ai déshonorée, et je ne puis rien réparer... Dis-moi, que faut-il faire pour toi?... Y a-t-il des paroles qui consolent? demande ma vie, mon sang... par grâce, que veux-tu, qu'ordonnes-tu?...

ADÈLE.

Rien... Vois-tu, il m'est passé là souvent une idée affreuse... c'est que peut-être une fois, une seule fois, tu as pu dire dans ton cœur : Elle m'a cédé, donc elle pouvait céder à un autre.

ANTONY.

Que je meure si cela est!

ADÈLE.

C'est qu'alors pour toi aussi je serais une femme perdue... toi aussi tu dirais : C'est ma maîtresse!

ANTONY.

Oh! non, non... tu es mon âme, ma vie, mon amour.

ADÈLE.

Dis-moi, Antony, si demain j'étais libre, m'épouserais-tu toujours?

ANTONY.

Oh! sur Dieu et l'honneur... oui.

ADÈLE.

Sans crainte... sans hésitation?

ANTONY.

Avec ivresse.

ADÈLE.

Merci! il me reste donc Dieu et toi, que m'importe le monde?... Dieu et toi savez qu'une femme ne pouvait résister à tant d'amour... Ces femmes si vaines, si fières, eussent succombé comme moi... si mon Antony les eût aimées; mais il ne les eût pas aimées, n'est-ce pas?...

ANTONY.

Oh! non, non...

ADÈLE.

Car quelle femme pourrait résister à mon Antony? Ah!... tout ce que j'ai dit est folie... je veux être heureuse encore, j'oublierai tout pour ne me souvenir que de toi... Que m'importe ce que le monde dira? je ne verrai plus personne, je m'isolerai avec notre amour, tu resteras près de moi; tu me répéteras à chaque instant que tu m'aimes, que tu es heureux, que nous le sommes; je te croirai, car je crois en ta voix, en tout ce que tu me dis; quand tu parles, tout en moi se tait pour écouter, mon cœur n'est plus serré, mon front n'est plus brûlant, mes larmes s'arrêtent, mes remords s'endorment... j'oublie...

ANTONY.

Non, je ne te quitterai plus, je prends tout sur moi, et que Dieu m'en punisse, oui, nous serons heureux encore... calme-toi.

ADÈLE, *dans les bras d'Antony.*

Je suis heureuse!... — (*La porte du salon s'ouvre, la vicomtesse paraît.*) Marie! — (*Adèle jette un cri et se sauve par la porte de côté.*)

ANTONY.

Malédiction!

SCÈNE IX.

ANTONY, LA VICOMTESSE, *puis* LOUIS.

LA VICOMTESSE.

Monsieur, ce n'est qu'après vous avoir cherché partout que je suis entrée ici.

ANTONY, *avec amertume.*

Et sans doute, madame, un motif bien important?...

LA VICOMTESSE.

Oui, monsieur; un homme, qui se dit votre domestique, vous demande... ne veut parler qu'à vous... Il y va, dit-il, de la vie et de la mort.

ANTONY.

Un domestique à moi... qui ne veut parler qu'à moi... oh! madame, permettez qu'il entre ici... pardon... si c'était... et puis, au nom du ciel! dites à Adèle... à la baronne... de venir... de venir à l'instant... cherchez-la, madame, je vous en prie... vous êtes sa seule amie...

LA VICOMTESSE.

J'y cours. — (*Au domestique.*) Entrez.

ANTONY.

Louis!... Oh! qui te ramène?

LOUIS.

Le colonel d'Hervey est parti hier matin de Strasbourg; il sera ici dans quelques heures.

ANTONY.

Dans quelques heures... — (*Appelant.*) Adèle!... Adèle!..

LA VICOMTESSE, *rentrant.*

Elle vient de partir.

ANTONY.

Pour retourner chez elle... malheureuse! arriverai-je à temps?

ACTE CINQUIÈME.

ADÈLE D'HERVEY.

PERSONNAGES.

ANTONY.	LE COLONEL D'HERVEY.
ADÈLE.	UNE FEMME DE CHAMBRE.

Une chambre chez Adèle d'Hervey.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, UNE FEMME DE CHAMBRE.

(*Un domestique apporte deux flambeaux et sort.*)

ADÈLE, *entrant, donnant son boa à sa femme de chambre qui la suit.*

Vous pouvez vous retirer.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Mais madame va rester seule.

ADÈLE.

Si j'ai besoin de vous, je sonnerai... allez.

(*La femme de chambre sort.*)

SCÈNE II.

ADÈLE, *seule.*

Ah! me voilà donc seule enfin... je puis rougir et pleurer seule... Mon Dieu! qu'est-ce que c'est donc que cette fatalité à laquelle vous permettez d'étendre le bras au milieu du monde, de saisir une femme qui toujours avait été vertueuse et qui voulait toujours l'être, de l'entraîner malgré ses efforts et ses cris, brisant tous les appuis auxquels elle se rattache, faisant sa perte, à elle, de ce qui ferait le salut d'une autre, et vous consentez, ô mon Dieu! que cette femme soit vue des mêmes yeux, poursuivie des mêmes injures, que celles qui se sont fait un jeu de leur déshonneur... Oh! est-ce justice?... Une amie encore, une seule au monde, croyait à mon innocence et me consolait... c'était trop de bonheur, pas assez de honte... elle me trouve dans ses bras... abandonnée... Ah! Antony! Antony! me poursuivras-tu donc toujours!... Qui vient là?

SCÈNE III.

ADÈLE, ANTONY.

ANTONY, *entrant.*

Adèle! — (*Avec joie.*) Ah!

ADÈLE.

Oh! c'est encore vous... vous ici! dans la maison

de mon mari, dans la chambre de ma fille presque!... Ayez donc pitié de moi!... Mes domestiques me respectent et m'honorent encore; voulez-vous que demain je rougisse devant mes domestiques?...

ANTONY.

Aucun ne m'a vu... puis il fallait que je te parlasse.

ADÈLE.

Oui, vous avez voulu savoir comment j'avais supporté cette affreuse soirée... eh bien! je suis calme, je suis tranquille, ne craignez rien... retirez-vous.

ANTONY.

Oh! ce n'est pas cela... ne t'alarme pas de ce que je vais te dire...

ADÈLE.

Parle! parle! quoi donc?

ANTONY.

Il faut me suivre.

ADÈLE.

Vous!... et pourquoi?

ANTONY.

Pourquoi? Oh! mon Dieu! Pauvre Adèle...... écoute, tu sais si ma vie est à toi, si je t'aime avec délire. Eh bien!... par ma vie et mon amour, il faut me suivre... à l'instant.

ADÈLE.

O mon Dieu! mais qu'y a-t-il donc?

ANTONY.

Si je te disais : Adèle... la maison voisine est en proie aux flammes, les murs sont brûlants, l'escalier chancelle, il faut me suivre... eh bien! tu aurais encore plus de temps à perdre.

(*Il l'entraîne.*)

ADÈLE.

Oh! vous ne m'entraînerez pas, Antony, c'est folie... Grâce! grâce!... oh! j'appelle, je crie!

ANTONY, *la lâchant.*

Il faut donc tout te dire, tu le veux : eh bien! du courage, Adèle! dans une heure ton mari sera ici.

ADÈLE.

Qu'est-ce que tu dis?

ANTONY.

Le colonel est au bout de la rue, peut-être.

ADÈLE.

Cela ne se peut pas... ce n'est pas l'époque de son retour.

ANTONY.

Et si des soupçons le ramènent, si des lettres anonymes ont été écrites.

ADÈLE.

Des soupçons!... oui, oui, c'est cela... Oh! mais je suis perdue, moi!... Sauvez-moi, vous... mais n'avez-vous rien résolu?... vous le saviez avant moi... vous aviez le temps de chercher... Moi, moi... vous voyez bien que j'ai la tête renversée.

ANTONY.

Il faut te soustraire d'abord à une première entrevue.

ADÈLE.

Et puis?...

ANTONY.

Et puis nous prendrons conseil de tout, même du désespoir... Si tu étais une de ces femmes vertueuses qui te raillaient ce soir...... je te dirais : Trompe-le.

ADÈLE.

Oh! fussé-je assez fausse pour cela... oublies-tu que je ne pourrais pas le tromper longtemps. Nous ne sommes pas malheureux à demi, nous!

ANTONY.

Eh bien! tu le vois, plus d'espérance à attendre du ciel en restant ici... Écoute, je suis libre, moi; partout où j'irai, ma fortune me suivra, puis, me manquât-elle, j'y suppléerai facilement. Une voiture est en bas... Écoute, et réfléchis qu'il n'y a pas d'autre moyen : si un cœur dévoué, si une existence d'homme tout entière que je jette à tes pieds... te suffisent... dis oui; l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne nous offrent un asile... je t'arrache à ta famille, à ta patrie... Eh bien! je serai pour toi et famille et patrie... En changeant de nom, nul ne saura qui nous sommes pendant notre vie, nul ne saura qui nous avons été après notre mort. Nous vivrons isolés, tu seras mon bien, mon dieu, ma vie; je n'aurai d'autre volonté que la tienne, d'autre bonheur que le tien... Viens, viens, et nous oublierons les autres pour ne nous souvenir que de nous.

ADÈLE.

Oui, oui... Eh bien! un mot à Clara.

ANTONY.

Nous n'avons pas une minute à perdre.

ADÈLE.

Ma fille!... il faut que j'embrasse ma fille... vois-tu, c'est un dernier adieu, un adieu éternel.

ANTONY.

Oui, oui, va, va.

(*Il la pousse.*)

ADÈLE.

O mon Dieu!

ANTONY.

Mais qu'as-tu donc?

ADÈLE.

Ma fille!... quitter ma fille!... à qui on demandera compte un jour de la faute de sa mère, qui vivra peut-être, mais qui ne vivra plus pour elle... ma fille!... Pauvre enfant! qui croira se présenter pure et innocente au monde, et qui se présentera déshonorée comme sa mère, et par sa mère!

ANTONY.

O mon Dieu!

ADÈLE.

N'est-ce pas que c'est vrai?... Une tache tombée sur un nom ne s'efface pas; elle le creuse, elle le ronge, elle le dévore... Oh! ma fille! ma fille!

ANTONY.

Eh bien! emmenons-la, qu'elle vienne avec nous... Hier encore j'aurais cru ne pouvoir l'aimer cette fille d'un autre... et de toi... Eh bien! elle sera ma fille, mon enfant chéri; je l'aimerai comme celui... Mais prends-la et partons... prends-la donc. chaque instant te perd... A quoi songes-tu? il va venir, il vient, il est là!...

ADÈLE.

Oh! malheureuse!... où en suis-je venue, où m'as-tu conduite? Et il n'a fallu que trois mois pour cela!... Un homme me confie son nom... met en moi son bonheur... Sa fille... il l'adore... c'est son espoir de vieillesse... l'être dans lequel il doit se survivre... Tu viens il y a trois mois... mon amour éteint se réveille, je souille le nom qu'il me confie... je brise tout le bonheur qui reposait sur moi... Et ce n'est pas tout encore, non, car ce n'est point assez: je lui enlève l'enfant de son cœur, je déshérite ses vieux jours des caresses de sa fille... et, en échange de son amour... je lui rends honte, malheur et abandon.... Sais-tu, Antony, que c'est infâme?

ANTONY.

Que faire alors?

ADÈLE.

Rester.

ANTONY.

Et lorsqu'il découvrira tout?

ADÈLE.

Il me tuera.

ANTONY.

Te tuer... lui te tuer... toi mourir, moi te perdre... c'est impossible... Tu ne crains donc pas la mort, toi?

ADÈLE.

Oh! non... elle réunit...

ANTONY.

Elle sépare... penses-tu que je croie à tes rêves, moi... et que sur eux j'aille risquer ce qu'il me reste de vie et de bonheur?... Tu veux mourir? eh bien! écoute, moi aussi je le veux... mais je ne veux pas mourir seul, vois-tu... et je ne veux pas que tu meures seule... je serais jaloux du tombeau qui te renfermerait. Béni soit Dieu qui m'a fait une vie isolée que je puis quitter sans coûter une larme à des yeux aimés! béni soit Dieu qui a permis qu'à l'âge de l'espoir j'eusse tout épuisé et fusse fatigué de tout!... Un seul lien m'attachait à ce monde... il se brise... et moi aussi je veux mourir.. mais avec toi; je veux que les derniers battements de nos cœurs se répondent... que nos derniers soupirs se confondent... Comprends-tu?... une mort douce comme un sommeil, une mort plus heureuse que toute notre vie... Puis, qui sait? par pitié peut-être jettera-t-on nos corps dans le même tombeau.

ADÈLE.

Oh oui! cette mort avec toi, l'éternité dans tes bras.... Oh! ce serait le ciel, si ma mémoire pouvait mourir avec moi... Mais, comprends-tu, Antony?... cette mémoire, elle restera vivante aux cœurs de tous ceux qui nous ont connus... on demandera compte à ma fille de ma vie et de ma mort... On lui dira: Ta mère... elle a cru qu'un nom taché se lavait avec du sang... enfant, ta mère s'est trompée, son nom est à jamais déshonoré, flétri! et toi, toi... tu portes le nom de ta mère... On lui dira: elle a cru fuir la honte en mourant..... et elle est morte dans les bras de l'homme à qui elle devait sa honte; et, si elle veut nier, on lèvera la pierre de notre tombeau, et l'on dira: Regarde... les voilà!

ANTONY.

Oh! nous sommes donc maudits! ni vivre ni mourir enfin!

ADÈLE.

Oui... oui, je dois mourir seule... tu le vois, tu me perds ici sans espoir de me sauver... tu ne peux plus qu'une chose pour moi... va-t'en, au nom du ciel, va-t'en!

ANTONY.

M'en aller... te quitter... quand il va venir, lui... T'avoir reprise et te reperdre... enfer!... et s'il ne te tuait pas?... s'il te pardonnait?... Avoir commis pour te posséder... rapt, violence et adultère, et pour te conserver, hésiter devant un nouveau crime... perdre mon âme pour si peu, Satan en rirait; tu es folle... non... non, tu es à moi comme l'homme est au malheur... — (*La prenant dans ses bras.*) Il faut que tu vives pour moi... je t'emporte... malheur à qui m'arrête!...

ADÈLE.

Oh! oh!

ANTONY.

Cris et pleurs... qu'importe?...

ADÈLE.

Ma fille! ma fille!

ANTONY.

C'est un enfant... demain elle rira.

(*Ils sont prêts à sortir. On entend deux coups de marteau à la porte cochère.*)

ADÈLE, *s'échappant des bras d'Antony.*

Ah! c'est lui... Oh! mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! pardon, pardon!

ANTONY, *la quittant.*

Allons, tout est fini!

ADÈLE.

On monte l'escalier.... on sonne.... C'est lui.... fuis! fuis!

ANTONY, *fermant la porte.*

Eh! je ne veux pas fuir, moi... Écoute... tu disais tout à l'heure que tu ne craignais pas la mort.

ADÈLE.

Non, non... Oh! tue-moi, par pitié!

ANTONY.

Une mort qui sauverait ta réputation, celle de ta fille?

ADÈLE.

Je la demanderais à genoux.

UNE VOIX, *au dehors.*

Ouvrez... ouvrez... Enfoncez cette porte...

ANTONY.

Et à ton dernier soupir tu ne haïrais pas ton assassin?

ADÈLE.

Je le bénirais... mais hâte-toi... cette porte...

ANTONY.

Ne crains rien... la mort sera ici avant lui... Mais songes-y, la mort!

ADÈLE.

Je la demande, je la veux, je l'implore. — (*Se jetant dans ses bras.*) Je viens la chercher.

ANTONY *lui donne un baiser.*

Eh bien! meurs!

(*Il la poignarde.*)

ADÈLE, *tombant dans un fauteuil.*

Ah!...

(*Au même moment la porte du fond s'enfonce; le colonel d'Hervey se précipite sur le théâtre.*)

SCÈNE IV.

LE COLONEL D'HERVEY, ANTONY, ADÈLE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LE COLONEL.

Infâme!... que vois-je?... Adèle!... morte!...

ANTONY.

Oui! morte! Elle me résistait, je l'ai assassinée!...

(*Il jette son poignard aux pieds du colonel.*)

CHRISTINE.

STOCKHOLM, FONTAINEBLEAU ET ROME.

PERSONNAGES.

CHRISTINE, reine de Suède.
CHARLES-GUSTAVE, son successeur.
LE COMTE JEAN DE MONALDESCHI, grand écuyer.
SENTINELLI, capitaine des gardes de la reine.
PAULA.
EBBA, comtesse de Sparre.
DESCARTES.
LE BARON DE STEINBERG.
STEINBERG.
LE COMTE MAGNUS DE LA GARDIE.
OXENSTIERN.
LE COMTE DE BRAHÉ.
FLÉMING, amiral.
CORNEILLE.
LA CALPRENÈDE.
LE PÈRE LEBEL.
BORRY, médecin.
CLAUTER, garde.
LANDINI, garde.
UN HÉRAUT D'ARMES.
OXENSTIERN, neveu.
DE BRAHÉ, fils.
UN ARCHITECTE.
UN HUISSIER.
GARDES, PEUPLE, etc., etc.

Le prologue et les deux premiers actes se passent à Stockholm, les troisième, quatrième et cinquième à Fontainebleau, et l'épilogue à Rome.



Christine.

PROLOGUE.

DESCARTES.

PERSONNAGES.

CHRISTINE.
DESCARTES.
STEINBERG.
UN JEUNE PAGE.

Le port de Stockholm ; l'avant de plusieurs vaisseaux de ligne que visitent la reine et ses courtisans ; sur la jetée un fanal et un palais.

DESCARTES, STEINBERG, UN JEUNE PAGE, *appuyé contre le fanal.*

STEINBERG.

Cher Descartes ! je suis heureux, sur ma parole,
De Paris à Stockholm je ne viens pas, je vole ;
J'achève en quinze jours, sans le moindre accident,
Un voyage éternel ; et lorsqu'en descendant
On me dit que mon oncle est auprès de la reine,
Qui visite sa flotte, un vague instinct m'entraîne ;
J'arrive, et je vous vois : vrai Dieu, j'hésiterais
Presque à vous reconnaître au milieu des marais ;
Je vous croyais encore au fond de la Hollande,
Cherchant quelque problème, errant sur quelque lande.

DESCARTES.

Ainsi faisais-je ; mais Christine m'écrivit
Qu'elle voulait me voir ; je vins, elle me vit,
En physique avec moi soutint un savant thème,
Reçut le philosophe, et railla le système.

STEINBERG.

Comment ! vos tourbillons, vos atomes crochus ?

DESCARTES.

Du droit de bourgeoisie à Stockholm sont déchus.
En échange, j'habite un beau palais gothique,
Là-bas, entre le lac Maelar et la Baltique.

STEINBERG.

Et vous êtes heureux ?

DESCARTES.

Heureux ! du moins content !
Pour combler mes désirs il ne fallait pas tant ;
Il n'est pas un endroit qu'à l'autre je préfère,
Et, pourvu qu'on me donne un compas, une sphère,
Pendant de longues nuits, un ciel bien étoilé,
Fussé-je malheureux, je serais consolé.

STEINBERG.

Vous soupirez pourtant ?

DESCARTES.

Oui, quelquefois peut-être
De sinistres pensers je ne suis pas le maître.
Je sens qu'il me faudrait un air plus attiédi.
Combien de fois, Steinberg, tourné vers le midi,
Lorsqu'un souffle plus doux passait sur la falaise,
Je sentais que mon sein respirait plus à l'aise !

Alors je me couchais, et, sans plus rien penser,
Riais aux souvenirs qui me venaient bercer;
L'aile du souvenir bien vite nous entraîne :
Je retrouvais les champs de ma belle Touraine.
Comme une vision je voyais s'approcher
Tours et ses vieux remparts, Blois et son haut clocher,
Je croyais m'endormir à ce bruit monotone
De la Loire roulant son flot tranquille et jaune,
Et puis je m'écriais à mon réveil fatal :
Oh! que le songe est doux de son pays natal!
Mais toi, mon jeune ami, quelle est ton espérance,
Et pour ce froid pays pourquoi quitter la France?

STEINBERG.

De mes nobles aïeux héritier sans renom,
Triste, j'y languissais, écrasé par mon nom :
De ce nom deux aînés soutenaient la mémoire,
Et m'enlevaient ma part de fortune et de gloire;
Mon père, un beau matin, me déclara tout net
Qu'il fallait devenir ou moine ou lansquenet;
Confiant dans le sort que le ciel me destine,
Je me souvins d'un oncle à la cour de Christine;
Puis de voir cette cour dès longtemps le désir
Me pressait, tout à coup je me sentis saisir
De ce besoin puissant de marcher dans la voie
Qui s'ouvre devant nous, qu'elle soit peine ou joie.
Mon oncle à cette cour est, dit-on, tout-puissant;
Nous verrons s'il protége et reconnaît son sang.
Car je ne l'ai pas vu depuis dix ans : en somme,
J'ignore ce qu'il est....

DESCARTES.

C'est un excellent homme.
Chez ton oncle, mon cher, pour l'intellectuel,
La nature a peu fait; mais, pour le ponctuel,
En formant un seul homme elle s'est ruinée.
Cet homme m'a fait croire à l'étiquette innée.
La reine l'a nommé son grand introducteur.
Qu'on emploie avec lui flatterie ou hauteur,
Rien ne l'émeut, il faut qu'à son tour chacun passe;
Il connaît ce qu'entre eux doivent garder d'espace
Le comte, le baron, le duc et le marquis;
Les titres mérités et les titres acquis;
Ceux pour qui deux battants s'ouvrent avec mesure,
Ceux qui doivent passer au trou de la serrure.
Peut-être que tu crus, en venant sur le port,
Qu'à la reine il pourrait te présenter d'abord?

STEINBERG.

Sans doute.

DESCARTES.

Point, il faut auparavant écrire
Au grand introducteur; oh! ce n'est point pour rire,
Il recevra ta lettre, et ce soir te verra,
Sans t'en dire un seul mot; demain te répondra
Pour te marquer le jour où la reine s'apprête
A te faire audience ou publique ou secrète :
Voilà la marche à suivre.

(*En ce moment on hisse les pavillons, et l'on entend sur les vaisseaux des roulements de tambour qui annoncent l'arrivée de la reine. Les soldats présentent les armes.*)

STEINBERG.

Eh! mais, en attendant,
Pourrai-je au moins la voir?

DESCARTES.

Sans doute! en regardant
Sur l'avant de ce brick; c'est notre souveraine
Au milieu de sa cour.

STEINBERG.

Eh! quoi?

LE PEUPLE, *se pressant.*

Vive la reine!

STEINBERG.

Vous ne me trompez pas? c'est elle que voilà!

DESCARTES.

Qu'en dis-tu?

STEINBERG.

Je la crus plus grande que cela.

DESCARTES.

Eh bien! mon cher Steinberg, puisqu'à ce point nous sommes,
Je veux peindre à tes yeux quelques-uns de ces hommes
Qui la suivent. Des cours le terrain est glissant;
On n'y tombe jamais sans le tacher de sang;
Il est donc important de savoir, dans la lutte,
Qui peut nous soutenir ou hâter notre chute.
De ton drame aujourd'hui commence l'action :
C'est ce qu'on appelle une exposition.

STEINBERG.

Avant tout, cher René, parlez-moi de Christine.

DESCARTES.

Christine! elle s'amuse à la guerre intestine,
Que rallument toujours tant d'intérêts divers,
Renverse des complots en rimant quelques vers;
Sous le dais ou la tente est toujours à son aise;
Laisse là le conseil pour aller voir Saumaise;
Quand les fonds épuisés manquent à son trésor,
Se mêle du grand œuvre et veut faire de l'or;
En dépit des docteurs qui la traitent d'impie,
Écrit à son cousin le roi d'Éthiopie;
Déclare que Bragance est un usurpateur,
Et qu'elle reconnaît Cromwell lord protecteur;
Puis, lorsque les états lui viennent, d'un air grave,
Pour maître et pour époux offrir Charles-Gustave,
Leur discours pour réponse obtient un non bien sec,
En russe, italien, latin, français ou grec :
Voilà Christine.

STEINBERG.

Ensuite.

DESCARTES.

Être debout me lasse :
Attends, nous verrons mieux, je crois, de cette place.

(*Ils s'asseyent sur les degrés du palais.*)

STEINBERG.

Oui.

DESCARTES, *désignant sur les vaisseaux Sentinelli et Monaldeschi.*

Peux-tu distinguer, à leurs fronts basanés,
Ces deux Italiens? à Florence ils sont nés.
C'étaient de vieux amis; un caprice de reine
De leur vieille amitié fit une jeune haine.
D'un seul mot leur pouvoir peut être apprécié;
L'un est rival heureux, l'autre disgracié.
Le premier seulement est donc vraiment à craindre;

Occupons-nous de lui, laissons l'autre se plaindre.
Monaldeschi n'est point un de ces courtisans
Qui n'exigent, pour prix de leurs soins complaisants,
Qu'un titre, une faveur, un cordon, une place :
Pour avancer d'un pas, nul dégoût ne le lasse,
Du trône chaque jour on le voit s'approcher,
Car il rampe aussitôt qu'il ne peut plus marcher.
Pour se mieux assurer la puissance suprême,
Ce qu'il veut de Christine est Christine elle-même.
Nul ne sait mieux des cours ce magique alphabet
Qui nous conduit au trône ou nous hisse au gibet.
Il n'a qu'un seul ami, qu'un confident, un page,
Qui ne parle qu'à lui, dans un autre langage.
Au fanal adossé, d'ici tu peux le voir :
C'est ce jeune homme triste, au teint pâle, à l'œil noir;
Et toujours près de lui l'on voit ce page étrange
Comme près d'un démon Dieu placerait un ange.

STEINBERG, *regardant Monaldeschi.*

Cet homme est jeune encor?

DESCARTES.

Il peut avoir trente ans.

STEINBERG.

Et cet autre, qu'il suit de ses yeux insultants?

DESCARTES.

C'est le grand trésorier Magnus de La Gardie;
Hélas! il eut aussi la démarche hardie,
Le front dur, les yeux secs et le parler hautain;
Il n'a plus maintenant qu'un aspect incertain,
C'est un type vieilli; son crédit qui s'efface
A de ses traits heurtés arrondi la surface.
Sa chute se trahit à tout œil vigilant;
Car depuis quinze jours il est moins insolent :
Or un bon courtisan peut, quand il est de race,
D'avance quinze jours flairer une disgrâce.
La sienne est sûre.

STEINBERG.

Bien.

DESCARTES.

Regarde cette enfant,
Que du poison des cours l'innocence défend.
De sa jeune beauté son jeune front se pare :
Cette enfant c'est Ebba, la comtesse de Sparre.
Dieu laisse quelquefois échapper de ses mains
Des anges qu'il oublie aux bords de nos chemins,
Pour que le voyageur, qu'un trop lourd fardeau lasse,
S'arrête consolé quand devant eux il passe.

STEINBERG.

Quel est cet homme en noir, assis?

DESCARTES.

C'est un savant,
Qui, ne parlant jamais, va toujours écrivant;
Tous les mots qu'il a dits font le quart d'un volume,
C'est un monosyllabe à deux pieds et sans plume;
Mais sur la danse grecque il vient incognito
D'imprimer à ses frais cinq tomes in-quarto.

STEINBERG.

Vrai Dieu ! c'est fort aimable !

DESCARTES.

Ah! Steinberg, examine
Ces hommes que tu vois s'approcher de Christine.
L'un se nomme Guême, et l'autre Pimentel;
Pour la reine tous deux ont un dévoûment tel
Que leurs corps, dont chacun loge l'âme d'un fourbe,
Semblent s'être à la fin changés en demi-courbe.

(*Dans ce moment Guême et Pimentel s'inclinent de chaque côté de la reine.*)

Si bien qu'à voir la reine entre eux, lorsqu'arrêtés
Ils se tiennent debout tous deux à ses côtés,
De leur geste éternel applaudissant ses thèses,
On dirait une phrase entre deux parenthèses.
Ces hommes, enfermant des secrets inconnus,
Ne sont point à Stockholm sans mission venus;
Rome, pour compléter sa couronne italique,
A besoin dans le Nord d'un fleuron catholique.
Christine...

STEINBERG.

Vous croyez que Christine à sa foi
Renoncerait un jour?...

DESCARTES, *avec amertume.*

Oh ! je ne crois rien, moi,
La vérité fût-elle à deux fois constatée;
N'ont-ils pas dit chez vous que j'étais un athée?

STEINBERG.

Descartes...

DESCARTES.

Je le vois, ma gaîté vous surprend;
Amère, n'est-ce pas? c'est celle d'un mourant
Que révolte l'arrêt auquel il va souscrire.
Parfois en expirant on grimace le rire.

STEINBERG.

Sur un sombre avenir pourquoi toujours fixer
Vos yeux? Que bien plutôt vous devriez chasser
Cette crainte de mort, que je crois être vaine!

(*Il se lève.*)

Pendant que nous causions, de ce côté la reine
Se rapproche, voyez : d'ici l'on saisirait
Sans doute quelques mots de ce qu'elle dirait.
Écoutons!

CHRISTINE, *à bord du vaisseau, s'adressant à Fléming.*

Amiral, je ne saurais comprendre
Comment l'on a chez nous tant de peine à se rendre
A l'évidence, et par quel désastreux hasard
L'usage si longtemps l'emporte encor sur l'art.
Il semble, quand partout son progrès nous assiége,
Que les Suédois, eux seuls, les pieds pris dans leur neige,
En un culte érigeant leurs vieilles passions,
Ne peuvent point marcher au pas des nations.
Nous en sommes encore au temps d'Éric le Bègue;
Ces trésors du passé, qu'un siècle à l'autre lègue,
Chez nous seuls méconnus ne s'accroîtront-ils pas?
L'Angleterre, monsieur, nous devance à grands pas;
En marine elle vaut mieux que nous, sur mon âme!
Si j'en sais bien juger avec mes yeux de femme,
Ces vaisseaux amarrés sous pavillon anglais,

Là-bas, sont mieux construits que ceux-ci : voyez-les,
Sur l'autre bord venez.

(*Elle passe d'un bord à l'autre.*)

FLÉMING.

Madame, on se hasarde
En traversant ainsi; que Dieu vous soit en garde!

TOUT LE MONDE.

Ah!

(*Cri d'effroi, grand mouvement sur le vaisseau.*)

FLÉMING.

La chaloupe en mer...

STEINBERG, *jetant manteau et pourpoint.*

C'est la reine, je cours!

(*Il s'élance dans la mer.*)

LE JEUNE PAGE.

Le marquis! le marquis! au secours! au secours!

(*Il tombe évanoui dans les bras de Descartes.*)

(*La foule se groupe; la toile tombe.*)

ACTE PREMIER.

PAULA.

PERSONNAGES.

CHRISTINE.
MONALDESCHI.
SENTINELLI.
PAULA.
DESCARTES.
LE BARON DE STEINBERG.
STEINBERG.
MAGNUS DE LA GARDIE.
OXENSTIERN.
FLÉMING.
GUÊME.
PIMENTEL.

Un appartement du palais de Stockholm. — Une porte au fond, dont la portière en s'ouvrant laisse découvrir la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONALDESCHI, SENTINELLI, GUÊME, FLÉMING, PIMENTEL, MAGNUS DE LA GARDIE, LE BARON DE STEINBERG, STEINBERG, DESCARTES, *puis* CHRISTINE, LE PAGE, COURTISANS.

LE BARON DE STEINBERG, *faisant ranger les courtisans qui se pressent en foule à l'entrée de l'appartement de la reine.*

La reine va venir, et l'étiquette exige
Que vous vous écartiez. — Écartez-vous, vous dis-je.

DEUX PAGES *entrant, se rangeant de chaque côté de la porte.*

La reine!

FLÉMING, *s'avançant au-devant de Christine, qui sort avec Ebba.*

Oh! Majesté, que d'éternels regrets...!

CHRISTINE, *continuant la conversation commencée sur les vaisseaux.*

Je disais donc, monsieur, que les vaisseaux anglais
Bien plus que nos vaisseaux mettent au vent leurs voiles,
Et sur l'eau portent moins de bois et plus de toiles.

LE PAGE, *entrant pâle, et fendant la foule.*

Monaldeschi!

DESCARTES, *à demi voix.*

Sauvé.

LE PAGE.

Mais où donc est-il?

DESCARTES, *lui montrant le marquis.*

Là.

LE PAGE, *courant à lui.*

Marquis...!

MONALDESCHI, *tressaillant.*

Que faites-vous? Vous me perdez, Paula.
Pourquoi venir ici?...

PAULA, *reculant.*

Monseigneur!

CHRISTINE, *se retournant.*

Quel tapage!...
Je ne vous savais pas, marquis, ce jeune page;
Par un roi cependant il serait avoué...

MONALDESCHI, *passant devant Paula.*

C'est un jeune Romain qui m'est tout dévoué,

Et qui, voyant en moi son seul appui sur terre,
N'a pas su contenir sa joie involontaire.
Grâce...

CHRISTINE.

Mais vous prenez un inutile soin.
Grâce pour lui, marquis? il n'en est pas besoin.
Parmi vos serviteurs j'aime à voir qu'on vous aime.
Pour vous comme pour moi le danger fut extrême :
Heureusement qu'à moi vous avez eu recours,
Et n'avez point lâché ma robe de velours;
Vous saviez que jamais ne se noie une reine...

SENTINELLI.

Et nous savons aussi qu'à notre souveraine
A la vie, à la mort il était attaché...

CHRISTINE.

On a des concetti, monsieur, à bon marché;
Les amis sont plus chers.

MAGNUS DE LA GARDIE, *s'approchant.*

Mais cette catastrophe...

CHRISTINE, *sèchement et l'interrompant.*

Vous avez un pourpoint d'une admirable étoffe,
Qui vous sied à ravir, mais qu'un rien doit souiller.
Vous avez fort bien fait de ne le pas mouiller,
Comte Magnus. — Mais Dieu m'aurait-il par un ange
Fait tirer du péril?... car ce sauveur étrange
Est invisible. — Oh! si c'était quelqu'un de vous,
J'aurais déjà heurté son front de mes genoux.

LE BARON DE STEINBERG.

Ne vous étonnez pas, Majesté. — Je soupçonne
Que mon neveu, sachant que près votre personne
Je suis l'introducteur de tout noble étranger,
A la formalité ne veut pas déroger.

CHRISTINE.

Quoi! c'est votre neveu qui m'a sauvé la vie?

LE BARON DE STEINBERG, *embarrassé.*

L'étiquette par lui n'a pas été suivie
En cette occasion : mon neveu, Majesté,
Vous vit et vous parla sans être présenté;
Mais vous pardonnerez; dans ce péril extrême,
Il a cru qu'il pouvait se présenter lui-même.

CHRISTINE.

Et je l'en remercie. — Où donc est-il? — Eh bien!
Beau cavalier, venez, vous me craignez donc bien!
Votre témérité de faiblesse est suivie;
Vous étiez plus hardi pour me sauver la vie.

STEINBERG.

Madame, pardonnez, mais tremblant et surpris,
Il me semble qu'un rêve agite mes esprits;
Et je crains que soudain l'illusion s'envole
Si je quitte ma place ou dis une parole;
Je doute, je me touche...

CHRISTINE.

Après cet examen,
De vos lèvres, monsieur, touchez aussi ma main;
Vous ne douterez plus. — A votre accent, je pense
Que vous êtes Français. — Çà, quelle récompense
A méritée l'enfant d'un pays si lointain,
Qui vient au nôtre exprès pour heurter le destin?
Sans lui,— c'en était fait, vous n'aviez plus de reine.
Entendez-vous, messieurs?

MONALDESCHI.

Oh! notre souveraine
Avec lui ne doit pas s'acquitter à demi.

LA GARDIE.

Des titres.

SENTINELLI.

Des honneurs.

CHRISTINE.

Il sera notre ami,
D'abord... puis, s'il veut moins, il pourra prendre ensuite
Tel rang qu'il lui plaira parmi vous à ma suite...
Donc, vous venez de France?

STEINBERG.

Oui, reine.

CHRISTINE.

Voulez-vous
Nous dire en ce pays ce qu'on pense de nous?

STEINBERG.

Que votre règne est beau, sublime, grandiose.

CHRISTINE.

Oh! que c'est fatigant, toujours la même chose!....
Il semble pour louer qu'ils ont tous même voix.
Descartes, asseyez-vous, vous souffrez, je le vois.
Et notre frère Louis?

STEINBERG.

Oh! contre la régence
D'Anne d'Autriche tout paraît d'intelligence;
Par qui doit l'étouffer le trouble est fécondé.
C'est toujours Mazarin, et c'est toujours Condé,
Disputant le pouvoir aux deux côtés du trône,
Et sur le front de Louis tiraillant sa couronne.
Contre le Mazarin aujourd'hui de retour,
Condé, le roi d'hier, et l'exilé du jour,
Ramène l'Espagnol qu'il combattit naguère..

CHRISTINE.

Condé fait une tache à son harnois de guerre.
Ah! que si la régente avait, en temps et lieu,
Su frapper et punir!... — Et pourtant Richelieu,
Ministre à robe rouge et prêtre au cœur de bronze,
Pour Louis Quatorze avait continué Louis Onze.
Il comprenait le trône, et que ses quatre pieds
Au front des grands vassaux se trouvant appuyés,
Mal assortir leur taille étaient puissantes fautes;
C'est pour ce qu'il passa sur les têtes trop hautes
La hache du bourreau comme un niveau de plomb.
Il fit gîter le trône en le mettant d'aplomb.
(*Se levant.*)
Que si j'avais été la régente de France,
Dès que j'eusse des grands soupçonné l'espérance,
En appelant contre eux à mon peuple loyal,
J'aurais conduit le roi sur son balcon royal;
Puis, ramenant à moi ma puissance usurpée,
Couvrant mon noble enfant d'une lame d'épée,
En nous montrant tous deux, j'aurais dit sans effroi :
Celle-ci c'est la reine, et celui-là le roi.
(*S'asseyant.*)
A tout prendre, échappant à la guerre civile,
Quand le bruit du tocsin décroît dans chaque ville,
Un peuple est bien heureux, — car, après cet effort,
Son siècle va marcher et plus large et plus fort,
Le baptême de pleurs a rajeuni sa tête :

C'est pour épurer l'air que gronde la tempête,
Et quelque homme, toujours magnifique et puissant,
Naît sur un sol fumé par un engrais de sang.
Continuez, monsieur; mais changeons la nature
De l'entretien. — Que fait votre littérature?

STEINBERG.

Les comédiens du roi donnaient le mois dernier
(*Cherchant.*)
Un drame de Corneille, — ou je crois de Garnier:
Non, c'était de Corneille.

CHRISTINE.

Et son titre est...?

STEINBERG.

Horace.

CHRISTINE.

Qu'en dit-on?

STEINBERG, *avec conviction.*

Que l'auteur n'a pas suivi la trace
Des grands maîtres, — qu'il est et trivial et bas;
Que ce n'est point ainsi que parlent Dubartas,
Desmarets, Saint-Sorlin, Bois-Robert et Jodelle,
Qui du suprême goût ont offert le modèle.

CHRISTINE.

Et qui donc dit cela?

STEINBERG.

L'Académie.

CHRISTINE.

Encor!

STEINBERG.

Oui, Votre Majesté, ses membres sont d'accord
Que c'est un novateur dont le culte idolâtre
Sacrifie à Baal et perd le beau théâtre;
Qu'eux seuls sont du bon goût arbitres signalés,
Et que *Cid* et qu'*Horace* à bon droit sont sifflés.

CHRISTINE.

Au bruit de ces sifflets d'une troupe ennemie,
Que fait Paris?

STEINBERG.

Paris siffle l'Académie.

CHRISTINE.

Oh! lorsqu'il est écrit sur le livre du sort
Qu'un homme vient de naître au front large, au cœur fort,
Et que Dieu sur son front, qu'il a pris pour victime,
A mis du bout du doigt une flamme sublime,
Au-dessous de ces mots la même main écrit:
Tu seras malheureux, si tu n'es pas proscrit!
Car à ses premiers pas sur la terre où nous sommes,
Son regard dédaigneux prend en mépris les hommes;
Comme il est plus grand qu'eux, il voit avec ennui
Qu'il faut vers eux descendre, ou les hausser vers lui.
Alors dans son sentier profond et solitaire,
Passant, sans se mêler aux enfants de la terre,
Il dit aux vents, aux flots, aux étoiles, aux bois,
Les chants de sa grande âme avec sa forte voix;
La foule entend ses chants, elle crie au délire,
Et, ne comprenant pas, elle se prend à rire.
Puis à pas de géant sur un pic élevé,
Après avoir marché fortement, arrivé,
Reconnaissant sa sphère en ces zones nouvelles,
Et sentant assez d'air pour ses puissantes ailes,
Il part majestueux, et qui le voit d'en bas,
Qui tente de le suivre, et qui ne le peut pas,
Le sentant échapper à son regard qu'il lève,
Pense qu'il diminue à cause qu'il s'élève!
Croit qu'il doit s'arrêter où le perd son adieu,
Cherche dans la nuée... il est aux pieds de Dieu.
Notre terre du Nord est une rude mère,
Steinberg, et nous n'avons point encore eu d'Homère,
De Virgile. — Pour nous, à peine l'alphabet
De science est ouvert. — Ma sœur Élisabeth
Fut plus grande que moi; non pas que je la craigne!
Mais elle avait Shakspear pour élargir son règne;
Les heureux Médicis ont eu Machiavel,
Corneille est près de Louis, Milton près de Cromwell.
(*Se retournant et apercevant les quatre vieillards, tuteurs du royaume.*)
Mais ce que n'ont point France, Italie, Angleterre,
Voyez, Steinberg, ce sont, à la démarche austère,
Ces quatre grands vieillards qui s'avançent vers moi,
Qui me prirent enfant et me laissèrent roi,
A qui le sol du Nord a cédé de sa force,
Et dont le cœur est beau sous cette rude écorce.
Regardez-les, Steinberg; ne penseriez-vous pas
Voir s'avancer les dieux de nos âpres climats?
Comme nos vieux cyprès que la tempête assiége,
Les ouragans des cours les ont couverts de neige,
Et sans cesse contre eux déchaînés et soufflants,
Ont fait leur barbe grise et puis leurs cheveux blancs!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; OXENSTIERN, *trois autres vieillards.*

CHRISTINE.

Viens, Oxenstiern, — mon père, oh! tu le sais sans doute,
Ta fille allait périr, si le ciel sur sa route
N'eût amené secours, ne frappant qu'à moitié;
Car, la voyant si jeune, il l'a prise en pitié.

OXENSTIERN.

Oui, ma fille, je sais, et nous venons encore
Te dire par nos voix que la Suède t'implore,
Car en tes vieux tuteurs elle voit ses soutiens,
Et tombe à nos genoux comme je tombe aux tiens.

CHRISTINE.

Mon père, que fais-tu! relève-toi...

OXENSTIERN.

Ma fille!
Au nom de tes aïeux, de rois vieille famille,
Au nom du grand Gustave, en notre nom à nous,
Ma fille, auprès de toi fais asseoir un époux;
Car s'il nous advenait, ce qu'au Seigneur ne plaise,
Que nous te perdissions, combien en serait aise
Chaque autre nation qui jalouse nos vœux!
Et nous, qui sait combien nous serions malheureux!
Mais si de ton hymen un rejeton illustre
De ton règne après toi continuait le lustre,
Nous aurions, accusant le destin de rigueur,
Des larmes dans les yeux, mais de l'espoir au cœur;
Que si du trône ainsi renforçant l'équilibre,
Tu consens à nos vœux, nous te laisserons libre

Du choix de ton époux; — puis nous lui jurerons,
Quel qu'il soit, d'obéir, et nous obéirons.
(*Tous les yeux se tournent vers Monaldeschi.*)

CHRISTINE.

Oui, tu dis vrai, mon père, et la voix de ta bouche,
Comme la voix de Dieu, me convainc et me touche;
Oui, tu dis vrai, mon père, — et depuis bien longtemps
Je nourris un projet; — qu'on le sache! il est temps!
Mai finit aujourd'hui sa dernière journée;
Que le seize de juin de la présente année
Les quatre ordres d'état, à ma voix appelés,
Dans mon palais d'Upsal se trouvent assemblés;
Là je m'expliquerai.

OXENSTIERN.

Bien, ma fille.

CHRISTINE.

Mon père,
Allons supplier Dieu que ce jour soit prospère:
Dans son temple venez prier à deux genoux, [nous.
Car Dieu seul est puissant. — Vous, messieurs, suivez-
(*Tous les courtisans sortent. Monaldeschi reste le dernier, et va vivement à Paula.*)

SCÈNE III.

MONALDESCHI, PAULA.

MONALDESCHI.

Sur le premier vaisseau voguant pour l'Italie,
Vous partirez, Paula.

PAULA.

Marquis, je vous supplie!

MONALDESCHI.

Vous partirez!...

PAULA.

Marquis, au nom du ciel, restez.
Oh! je veux vous parler un instant, écoutez,
Écoutez-moi!

MONALDESCHI.

J'écoute.

PAULA.

Est-ce ma faute, dites...
Si l'effroi m'arracha ces paroles maudites?
Je vous avais cru mort; quand je rouvris les yeux,
Je vous revis vivant. — Oh! mon cœur trop joyeux
D'un bonheur aussi grand ne put porter la charge,
Mon sein pour l'enfermer n'était pas assez large!
Il devait s'exhaler en paroles, en cris;
Et pour ce crime, — toi, — c'est toi qui me proscris!

MONALDESCHI.

Pourquoi me suivre ici?

PAULA.

Pourquoi? — pourquoi mon âme
S'en va-t-elle avec toi quand tu t'en vas?

MONALDESCHI.

Madame!

PAULA.

Monaldeschi, pardonne. — Oh! si je l'avais su,
Que le moindre soupçon en dût être conçu,
Oui, je serais restée et triste et résignée,
De mon Monaldeschi tout le jour éloignée,
Tout le soir, sans d'un mot accuser sa rigueur,
Comptant chaque seconde aux élans de mon cœur;
Puis, lorsque tu serais rentré, sur ton visage,
Du sort qui m'attendait épiant le présage,
J'aurais ri, si j'avais vu ton front éclairé,
Et si je l'avais vu triste, j'aurais pleuré!...

MONALDESCHI.

Oui, Paula, vous m'aimez, je le sais...

PAULA.

Anathème!...
Si je ne t'aimais plus! — Oui, mon seigneur... je t'aime
Comme au jour où mon cœur, cédant à tous tes vœux,
Se fondit en amour dans mes premiers aveux,
Comme au jour où, glissant de ta lèvre à mon âme,
Ton baiser dévorant passa comme une flamme;
Comme au jour où, pour toi désertant mon pays,
Ma mère et mon devoir furent tous deux trahis.
Eh bien! souffrant par toi, pour toi, quelquefois ai-je,
Sous ce ciel nébuleux et sur ce sol de neige,
Ai-je, par un soupir, par un mot, regretté
Mon ciel brillant et pur et mon sol enchanté?
Suis-je, lorsque j'appris qu'aux anges réunie,
Ma mère, dont j'avais fait la longue agonie,
Était, dans sa douleur et dans son abandon,
Morte sans prononcer sur moi le mot pardon;
Suis-je venue en pleurs et d'une voix amère
Te dire: Tu m'as fait maudire de ma mère?...

MONALDESCHI.

Non, tu fus bonne et douce.

PAULA.

Et lorsque de ta main
Je reçus ces habits, et que, sans examen,
Je les mis, — t'ai-je dit ce que souffrait mon âme?
Que je devinais tout;... qu'aux regards d'une femme,
C'était pour me cacher que ton soin déguisait
Mon sexe? et dans mon cœur l'enfer me le disait
Pourtant! Non, dans ce cœur palpitaient mes blessures,
Et le sourire encor recouvrait mes tortures,
Et mes accents joyeux te dérobaient mes maux,
Quand j'aurais tout donné pour pleurer à sanglots!
Mon Dieu!...

MONALDESCHI.

Je t'aimais, oui, — Paula, je t'aime encore;
Mais ne comprends-tu pas quel espoir me dévore?
Quand à Stockholm, au sein d'une autre nation,
J'apportai les projets de mon ambition,
J'étais loin d'espérer que jamais souveraine
Daignerait m'accueillir sous son manteau de reine:
Elle l'a fait. Sais-tu ce que peut être un jour
L'homme qui de Christine aura surpris l'amour?
Cet homme, eh bien! c'est moi: chaque jour enlacée
Dans mes mille replis je la tiens plus pressée;
Un pas encore, et maître et roi publiquement,
Je m'assieds sur le trône à ma place d'amant.
N'as-tu pas entendu? maintenant elle implore
La grâce du Seigneur; mais le nom qu'elle adore
Pour elle vibrera jusque dans le saint lieu,
Et la voix de son cœur sera la voix de Dieu.
Tu parles de douleur, tu parles de torture:
Pour oser en parler, aurais-tu d'aventure

Vu, découvert à nu le cœur d'un favori,
Quand, pendant un long jour, à tout il a souri!
O mon Dieu! — Qu'est-ce donc que le bras qui nous pousse,
Quand notre vie aurait pu passer libre et douce,
Marcher dans cet enfer, où les démons riants
Nous suivent pas à pas de leurs yeux flamboyants;
Monter aux flancs roidis d'une montagne aride,
Sans que rien en chemin nous soutienne ou nous guide;
Ne s'arrêter jamais qu'afin de ramasser
Un cordon qu'on ne peut prendre sans se baisser;
Sentir trembler sous soi, de sa fortune esclave,
Un sol mouvant, pétri de cendres et de lave;
Monter, monter encor, toujours, — et n'oser pas
Se retourner jamais pour regarder en bas,
De peur qu'épouvanté des hauteurs où nous sommes,
Nous ne retombions nous briser parmi les hommes.

PAULA.

Ah! j'ignorais qu'il fût des supplices si grands:
Oui, tu l'avais bien dit: — c'est affreux! je comprends...
Eh bien! puisque c'est moi qui suis la plus heureuse,
Laisse-moi soutenir ta marche aventureuse.
Pour te faire oublier les affronts essuyés,
Il te faut à ton tour à fouler à tes pieds
Quelqu'un. — Ah! garde-moi, je serai ta servante;
Tout ce qu'une amour pure ou délirante invente
De bonheurs, oui, pour toi je les inventerai;
Quand tu me maudiras, moi je te bénirai;
J'aurai des mots d'amour qui te guériront l'âme.
Garde-moi, je consens qu'une autre soit ta femme;
Je promets de l'aimer, d'obéir à sa loi.
(*Se jetant à son cou.*)
Mais, par le Dieu vivant, garde-moi, — garde-moi!...

MONALDESCHI.

Non, la reine t'a vue et peut te voir encore,
Apprendre d'un seul mot ce qu'il faut qu'elle ignore.
Dans un sombre regard j'ai vu Sentinelli
Fixer sur toi ses yeux de tigre: — j'ài pâli...
Pour que tu restes, — non, — trop de terreur m'assiége.
Si la reine voulait te voir, — que lui dirais-je!

PAULA.

Oh! n'est-ce que cela? Partout où tu voudras,
Ne puis-je me cacher, moi? Veux-tu? Tu diras
Tout ce que ton esprit inventera, — qu'importe!....
Dis que je suis partie en Italie, — ou morte,
Si c'est mieux. — N'as-tu pas, dis-moi, dans ta maison
Quelque coin, quelque tour, quelque étroite prison?
Sans issue au dehors, — obscure, — sans fenêtre,
Où jamais un rayon du soleil ne pénètre,
J'y resterai toujours, on ne pourra savoir
Où je suis, — si je vis, — nul ne pourra m'y voir
Que toi; tu me diras dans ma sombre demeure,
Quand tu seras sorti, si tu veux que je pleure,
Ou non, — toi seul viendras me donner l'eau, le pain,
Et quand tu m'oublîras, j'aurai soif, j'aurai faim!...

MONALDESCHI.

Paula...

PAULA.

Monaldeschi, vois mes pleurs sur mes joues,
Mes tourments oubliés, ceux auxquels tu me voues;
Avant ces pleurs déjà tant de pleurs sont passés,
Que je ne suis plus belle aujourd'hui! je le sais.
Tu m'en veux, — et pourtant c'est ton amour fatale
Qui m'a rendu l'œil sombre et m'a fait le front pâle.
(*Se traînant sur ses genoux.*)
Mon corps faible en tes bras tant de fois soulevé,
A tes pieds se meurtrit, rampant sur le pavé;
Veux-tu mon sang? — mes jours? — Prends mon sang, — [prends mon âme,
Ouvre avec ton poignard ma poitrine de femme,
Que j'y sente mon cœur entre tes mains broyé,
Et je souffrirai moins que je souffre. — Oh! pitié!!

MONALDESCHI, *attendri.*

Paula!...

PAULA.

Pitié! mon Dieu!

MONALDESCHI, *la relevant.*

Dis-moi. — Voyons. Écoute.
Si tu pouvais rester, je le voudrais, sans doute.

PAULA, *se jetant dans ses bras.*

Monaldeschi...
(*On entend la cloche du temple où prie Christine.*)

MONALDESCHI.

Qu'entends-je! — A la reine, voilà...
Dieu, qui parle de moi!
(*La repoussant.*)
Vous partirez, Paula.
(*Il sort.*)

ACTE DEUXIÈME.

CHARLES-GUSTAVE.

PERSONNAGES.

CHRISTINE.
CHARLES-GUSTAVE.
MONALDESCHI.
SENTINELLI.
PAULA.
EBBA.
LE BARON DE STEINBERG.
STEINBERG.
MAGNUS DE LA GARDIE.
OXENSTIERN.
COMTE DE BRAHÉ.
PIMENTEL.
GUÈME.
UN HÉRAUT D'ARMES.
UN HUISSIER.
UN ARCHITECTE.

La salle du trône au palais d'Upsal.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, *entrant, suivie de deux hommes;* PAULA, *cachée derrière un rideau.*

CHRISTINE, *à l'huissier qui lui remet une lettre.*
Donnez.
(*Lisant.*)
« Charles-Gustave, à vos ordres rendu,
» Est au palais d'Upsal à l'instant descendu.
» Seize juin. » Est-ce tout?

L'HUISSIER.
Oui, Majesté.

CHRISTINE, *montrant la seconde personne.*
Cet homme?..

L'HUISSIER.
Est votre architecte...

CHRISTINE.
Ah! monsieur, l'on vous renomme
Pour votre promptitude et votre habileté.

L'ARCHITECTE.
Reine!...

CHRISTINE.
Un grand homme est mort. Il aurait mérité
De ne point expirer sur la terre étrangère;
La terre où l'on naquit à la tombe est légère.
Dans l'église d'Upsal élevez son tombeau.
Comme un tombeau de roi, je le veux grand et beau;
Point d'éloges surtout dont le bon goût s'écarte;
Gravez-y seulement son nom : RENÉ DESCARTES...

(*Ils sortent. Tandis que Christine les suit des yeux, Paula sort de derrière le rideau où elle était cachée, et se met à genoux.*)

PAULA.
Majesté! Majesté!

CHRISTINE.
Heim!... que me voulez-vous,
Enfant?

PAULA.

Oh! Majesté, je suis à vos genoux.

CHRISTINE.

Où vous ai-je donc vu, mon beau page? Il me semble
Que nous avons déjà dû nous trouver ensemble?

LE PAGE.

Au palais de Stockholm, le jour...

CHRISTINE.

Je me souviens.
Vous êtes au marquis, n'est-ce pas? Allons, viens...
Relève-toi... J'avais oublié cette histoire.

PAULA.

Elle doit plus longtemps rester en ma mémoire,
A moi...

CHRISTINE.

Vous êtes donc au marquis?

PAULA.

Majesté,
Je ne suis plus à lui depuis...

CHRISTINE.

En vérité,
Notre grand écuyer vous devait, que je pense,
Pour votre dévoûment meilleure récompense.
Qu'avez-vous donc fait?

PAULA.

Rien.

CHRISTINE.

Rien?...

PAULA.

Rien, sur mon honneur!
Mais le marquis me craint.

CHRISTINE.

Il vous craint?

PAULA.

Son bonheur
Dépend d'un grand secret dont je suis seul le maître
Avec lui.

CHRISTINE.

Ce secret, quel est-il?

PAULA.

Oh! peut-être
Plus que je ne le suis devrais-je être discret;
Car vous aussi, madame, êtes de ce secret.

CHRISTINE.

Çà, mon fils, la harangue est bien mystérieuse.
De savoir nos secrets nous sommes curieuse :
Expliquez-vous donc vite.

PAULA, *laissant tomber sa tête dans ses mains.*

Oh! je l'avais bien dit
Que vous vous fâcheriez... C'est que je suis maudit...

CHRISTINE.

Non. Voyons, qu'est cela...? Cette crainte est trop forte;
D'avance, quel que soit ton tort, peu nous importe,
Nous t'absolvons.

PAULA.

Eh bien! madame, vous savez
Qu'à Stockholm, tous les deux, nous sommes arrivés
D'Italie... ensemble.

CHRISTINE.

Oui, je le sais.

PAULA.

Et peut-être
Vous a-t-il dit aussi, qu'excepté lui, mon maître,
Au milieu de ce monde auquel j'ai dit adieu,
Je n'avais d'autre espoir que dans la tombe et Dieu.

CHRISTINE.

Je le sais, vous n'avez plus ni père ni mère.

PAULA.

Jugez donc si jamais douleur fut plus amère
Que la mienne, aussitôt qu'il me dit qu'il fallait
Que je partisse.

CHRISTINE.

Vous, le quitter?

PAULA.

Qu'il voulait
Que d'un exil sans fin ma faveur fût suivie,
Et que je ne devais le revoir de ma vie.

CHRISTINE.

A quelle occasion vous a-t-il dit cela?
Voilà ce que je veux savoir...

PAULA.

C'est que voilà
Ce que je n'ose dire, à vous.

CHRISTINE.

Miséricorde!
Vous me criez merci, d'avance je l'accorde,
Sans demander pourquoi vous voulez ce pardon :
Et puis vous hésitez... mais, vrai Dieu, parlez donc!

PAULA.

Eh bien! vous comprenez que n'ayant que mon maître,
Ne le quittant jamais... je devais le connaître
Comme je me connais, et que tout sentiment
Qui frappait sur son cœur, presque au même moment
Retentissait au mien; c'est ainsi que mon âme
Devina qu'il aimait, avant mes yeux. —

(*Christine fait un mouvement.*)

Madame,
Je vous l'avais bien dit; — mais, si vous le voulez,
Je puis me taire encor. — Dites un mot...

CHRISTINE.

Parlez!

PAULA.

C'est ainsi que, voyant sa tristesse croissante,
Je sus que son amour serait longue et puissante :
Ainsi je devinai, voyant moins soucieux
Son front, que sur la terre il espérait les cieux,
Être aimé! Son espoir bientôt fut de la joie,
Il l'était! ces cheveux où votre main se noie,
Madame, ne sont pas et plus beaux et plus noirs
Que ceux qu'avec amour il baisait tous les soirs.
Puis sa joie augmenta... c'était presque un délire...,
Il pleurait... et soudain se reprenait à rire...,
Un soir que je rentrais, je vis, oh! sans chercher
A le voir, un portrait!... Entendant s'approcher
Quelqu'un, il le cacha trop lentement encore,
Car c'était le portrait de celle qu'il adore.
Ainsi que vos cheveux les siens étaient ornés
D'une couronne.

CHRISTINE, *se soulevant sur son fauteuil.*

Hein!

PAULA.

Madame, pardonnez!

Tant de hardiesse aura récompense sanglante
Peut-être... Vengez-vous...

CHRISTINE, *souriant.*

Étais-je ressemblante?

PAULA.

Oh! oui... car ce portrait, objet de tant d'ardeur,
Fut, depuis qu'il l'obtint, nuit et jour sur son cœur.

CHRISTINE.

Un vieux flatteur, enfant, pour mon âme attendrie,
N'aurait pas inventé meilleure flatterie
Que ce que tu dis là... Tu veux donc d'un seul coup
Avoir beaucoup de moi?

PAULA.

Reine... oui, je veux beaucoup,
Car je n'ai pas tout dit. Le jour où vous promîtes
De choisir un époux, aujourd'hui même, dites,
Avez-vous oublié que dans son cœur d'amant
Chaque mot pénétrait et tremblait sourdement,
Comme un stylet lancé par une main trop sûre
Frappe à fond, et longtemps tremble dans la blessure.
Voilà ce qu'il souffrit... Et le soir, en rentrant,
Cet homme heureux hier, aujourd'hui délirant,
De son amour cessa de me faire mystère :
Me dit tout, puis pensa qu'il eût dû tout me taire,
Et que me mettre en tiers dans un secret royal
Était affreux, fussé-je un confident loyal;
C'est alors qu'il voulut, peut-être avec justice,
Que de Stockholm pour Rome à l'instant je partisse.
J'implorai... Pour garant j'offris mon sang, mes jours,
S'il cessait de vouloir... mais il voulut toujours.
Alors je me sauvai, fou, délirant, stupide;
Puis à travers le front, comme un éclair rapide,
Un espoir me passa; je sentis qu'il fallait
Partir, et je me dis : Si la reine voulait,
Je ne partirais pas; qu'elle veuille, — et fidèle
A l'ordre qui pour moi vers lui descendra d'elle,
Monaldeschi pourra me rattacher à lui.
Je vous suivis partout... mais ce n'est qu'aujourd'hui
Que j'eus ce grand bonheur de voir ma souveraine
Pour tomber à ses pieds, que je supplie... ô Reine!...

CHRISTINE.

L'homme, qu'un autre homme aime et peut aimer ainsi,
Doit être grand et bon... Viens, mon enfant, merci!
Je l'ignorais encor, tu me l'as fait connaître.
Oh! non... tu ne dois pas, enfant, quitter ton maître.
Garde-nous les secrets confiés à ta foi;
J'accueille ta prière en t'attachant à moi.

PAULA.

A vous, madame, à vous! vous vous trompez, je pense?

CHRISTINE.

Non, ton amour pour lui mérite récompense;
Le marquis t'en doit une, et je veux l'acquitter.
Reste donc avec moi pour ne le plus quitter.

PAULA.

Mais...

CHRISTINE.

Assez. Qu'est cela? ton nom?

PAULA.

Paulo.

CHRISTINE.

Ton âge?

PAULA.

Quinze ans.

CHRISTINE.

Paulo, je vais te charger d'un message
Secret... Charles-Gustave arrive en ce moment
Dans ce château d'Upsal; vers cet appartement,
Sans que personne ici vous entende ou vous voie,
Tu pourras l'amener. Cette secrète voie,
En tournant le palais, à sa chambre conduit;
Tu prendras un flambeau, car tu vois qu'il fait nuit
Dans ce passage. — Ah! tiens, — la clef de l'autre porte.

LE PAGE, *à part, en sortant.*

Ai-je réussi? — Non. — Mais je reste. — Qu'importe!

SCÈNE II.

CHRISTINE, *seule.*

Oh! que c'est un spectacle à faire envie au cœur,
Que voir ce sentiment, de tout autre vainqueur,
Cette ardente amitié qui soi-même s'oublie,
Et que mes courtisans appelleraient folie.
Ce miracle du cœur, Monaldeschi, pour toi,
Peut à la voix de Dieu naître, — tu n'es pas roi;
Que c'est une effrayante et sombre destinée
Que celle de cette âme au trône condamnée!
Qui pourrait vivre, aimer, être aimée à son tour;
Qui, dans elle, sentait palpiter de l'amour,
Et qui voit qu'à ce faîte où le destin la place,
Tous les cœurs sont couverts d'une couche de glace.
Comme au haut d'un grand mont le voyageur lassé,
Part tout brûlant d'en bas, puis arrive glacé;
Sans qu'un éclair de joie un seul instant y brille,
User à le rider son front de jeune fille;
Sentir une couronne en or, en diamant,
Prendre place à ce front d'une bouche d'amant;
Marcher sur du velours, mais partout où nous sommes,
Sentir que nous marchons sur la tête des hommes;
Voir tous ceux sur lesquels nos pieds ne pèsent pas,
Qui relèvent le front, et qui grondent tout bas;
Deviner, quand de près notre œil les examine,
Sous chaque habit croisé, couvrant chaque poitrine,
Une main qui se cache en cachant un poignard...
César, Ladislas Six, Henri Quatre, Stuart...
La foule, flot bruyant qui mugit et qui roule,
Dès qu'un trône s'élève, ou qu'un trône s'écroule,
La foule, — forte, — immense, — hydre aux cent mille [pieds,
Par qui passent les rois constamment épiés;
Qui dans l'ombre sans cesse autour de nous tournoie,
Nous suit de tous ses yeux, et dont chaque œil flamboie;
Se dresse devant nous à notre lit de mort,
Et qui, si nous souffrons, soudain crie au remord;
Bourdonne pour troubler la royale agonie,
Ne nous quitte pas même alors qu'elle est finie;
Et sur la tombe fraîche où nous fuyons en vain,
Pour funèbre oraison ne dit qu'un mot : « Enfin!... »
Voilà ce qu'est régner... A travers la vallée,
Courir en se jouant bruyante, échevelée,
Vivre d'air, de bonheur, de joie, — à tout moment,
Rire avec des éclats ou pleurer librement;

Choisir avec son cœur parmi tous un seul homme,
Qu'on aimera; — l'aimer, — visiter Paris, Rome;
Être seule avec soi... n'avoir pas toujours là
Le monde qui vous dit : « Ne faites pas cela. »
N'être plus d'aucun poids au mouvant équilibre
De ce monde; — voilà ce que c'est qu'être libre.

(*Elle entend du bruit et se retourne.*)

Le prince. Ah! bien. —

(*A Paula.*)

Passez dans cet appartement,
Jeune homme, et laissez-nous...

(*Paula sort.*)

SCÈNE III.

CHRISTINE, CHARLES-GUSTAVE.

GUSTAVE.

O Majesté! comment
Pourrai-je?...

CHRISTINE.

Écoutez-moi, la circonstance est grave,
Et j'ai de hauts desseins sur vous, Charles-Gustave.
Il m'a plu vous nommer un jour grand amiral,
Puis gouverneur d'Heilbron, ensuite général
De mes troupes, puis duc, et puis encore prince
Palatin de Pologne, avec une province
A vous, et puis enfin présomptif héritier
Du trône, s'il advient qu'avec moi tout entier
Mon nom meure; à la cour pas un qui ne vous cède
Le pas, car je vous ai fait le second en Suède;
Mais ce n'est point assez, et pour vous et pour moi,
Il me plaît aujourd'hui que je vous fasse roi...
Vous l'êtes!

CHARLES-GUSTAVE.

Majesté, que votre auguste aïeule...

CHRISTINE.

Il me plaît maintenant que vous me laissiez seule :
J'irai vous retrouver lorsqu'il en sera temps...

(*Charles-Gustave entre dans l'appartement de Christine.*)

SCÈNE IV.

CHRISTINE, *puis* MONALDESCHI.

CHRISTINE *sonnant; un page entre.*

Appelez le marquis. —

(*Monaldeschi entre.*)

Marquis, je vous attends.

MONALDESCHI.

Majesté! me voici, prêt à suivre ou transmettre
Vos ordres.

CHRISTINE.

Ce n'est point cela : venez vous mettre
Ici. Pour vous parler j'ai de fortes raisons!
Asseyez-vous, marquis, sur ce siége, et causons.

MONALDESCHI, *regardant autour de lui.*

Madame...?

CHRISTINE.

Nul ne peut nous voir ni nous surprendre.
Quittez donc l'étiquette.

MONALDESCHI.

Oh! si j'ose comprendre,
Vous daignez m'accorder un de ces doux moments
Qui me feraient sourire au milieu des tourments
Les plus affreux.

CHRISTINE.

Marquis, toujours je vous écoute
Avec joie, et pourtant le ciel sait que je doute...

MONALDESCHI.

Vous doutez! ô mon Dieu! dis-moi, pour rassurer
Le cœur aimé qui craint, par quoi faut-il jurer?
Quel est le saint puissant, la puissante madone
Qui, lorsqu'on jure en vain, jamais ne le pardonne!
Dis-moi leurs noms, mon Dieu, car je veux aujourd'hui,
Pour rassurer son cœur, jurer par elle et lui.

CHRISTINE.

Point de serments, marquis; l'éclat qui m'environne,
Le feu des diamants que jette ma couronne,
N'a-t-il pas, dis-le-moi, de ton esprit vainqueur,
Plus ébloui tes yeux que moi séduit ton cœur?

MONALDESCHI.

O Christine! pourquoi me faire cette injure?
Moi t'aimer pour ton rang? Oh! non, je te le jure,
Que, quel que fût le rang que le ciel t'eût donné,
J'aurais aimé ton front même découronné,
Partout... oui, si j'avais vu dans l'Andalousie
Tes yeux noirs à travers la verte jalousie,
J'aurais aimé tes yeux! Le théorbe à la main,
Assise au fût brisé d'un vieux tombeau romain,
Chantant un chant d'amour, si je t'avais trouvée,
J'aurais aimé ton chant, car je t'avais rêvée,
Et, de mon vague amour éprouvant le pouvoir,
Je croyais te connaître avant que de te voir.
Oh! oui, j'avais osé, dans mes songes de l'âme,
Créer un ange à moi sous des formes de femme;
Il avait ce regard et ce sourire-là,
Et lorsque je te vis, je dis : Oh! le voilà!

CHRISTINE.

Que les yeux du Seigneur regardent dans ton âme
Si tu dis vrai, marquis; car jamais une femme
Dans son amour puissant ne fera pour un roi
Ce que, reine, aujourd'hui je vais faire pour toi!
Qu'on ouvre.

(*On ouvre; tous les courtisans entrent.*)

Je reviens avec sceptre et couronne.
Attendez-moi, marquis.

MONALDESCHI.

Où, reine?

CHRISTINE.

Au pied du trône.

(*Elle rentre, le marquis lui baise la main et va se placer le pied sur la première marche du trône.*)

SCÈNE V.

MONALDESCHI, TOUS LES COURTISANS.

MAGNUS DE LA GARDIE *entre avec Steinberg.*

Avez-vous vu, baron? il vient de déposer
Devant nous sur la main de la reine un baiser;
Il ne se cache plus; sa victoire est complète;
Un baiser sur la main!...

LE BARON DE STEINBERG.

Ce n'est pas d'étiquette,
J'en conviens.

MAGNUS DE LA GARDIE, *à Sentinelli.*

Vous l'avez peut-être aussi vu, vous?

SENTINELLI, *d'un air sombre.*

Oui.

PIMENTEL.

Guême, nous pouvons rendre grâce à genoux
Au ciel. A nous servir je crois que Dieu s'applique.
Le marquis sera roi; c'est un bon catholique.

GUÊME.

Mais d'où vient qu'on reçoit ici l'ambassadeur
De Portugal?

PIMENTEL.

Celui de milord protecteur
S'y trouve bien.

OXENSTIERN, *montant avec les trois autres vieillards derrière le trône.*

Amis, reprenez votre place
Près du trône. Aujourd'hui, du fardeau qui vous lasse,
A qui doit le porter nous remettrons le poids.
Placez-vous, mes amis, pour la dernière fois.

MAGNUS, *à Sentinelli.*

Regardez donc, il a sur le velours du trône
Déjà posé le pied.

SENTINELLI.

Pour mettre la couronne,
Dites-moi, croyez-vous, baron, qu'il ôtera
Son chapeau qu'avec nous il garde?

LE BARON DE STEINBERG.

Il le devra!
Les grands d'Espagne seuls, lorsqu'ils sont en présence
Du roi gardent le leur; — c'est un droit de naissance!

STEINBERG.

Mon oncle, la comtesse Ebba doit-elle ici
Accompagner la reine?

LE BARON DE STEINBERG.

Oui, sans doute.

STEINBERG.

Merci!...

LE BARON DE STEINBERG.

Elle est dame d'honneur. Beau titre!

STEINBERG.

Oh! peu m'importe.

(*La porte de la reine s'ouvre; un huissier paraît.*)

SENTINELLI.

Voilà sa Royauté qui vient par cette porte,
Messieurs, à tout espoir il nous faut dire adieu!

UN HUISSIER, *annonçant.*

Le prince Palatin, Charles-Gustave.

MONALDESCHI, *tressaillant.*

Dieu!...
L'héritier présomptif!...

SENTINELLI.

Oh! pour une couronne
Ils sont deux maintenant. Un de trop.

LE BARON DE STEINBERG, *s'avançant.*

Près du trône,
Altesse, l'étiquette a marqué votre rang.

CHARLES-GUSTAVE.

J'y vais monter avec la reine.

MONALDESCHI, *d'une voix sourde.*

Tête et sang!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; CHRISTINE, *suivie du* COMTE DE BRAHÉ, *qui porte le globe royal, et du* COMTE DE GORLZ, *qui porte la main de justice.*

UN HUISSIER.

La reine!

CHRISTINE.

A tous, salut! que Dieu nous ait en garde,
Car c'est nous aujourd'hui que le monde regarde.
Il tournera les yeux vers d'autres dès demain.
Prince Charles-Gustave, offrez-moi votre main...

(*Elle monte quelques marches du trône.*)

Et restez là. — Messieurs, ce jour aura, j'espère,
Un heureux résultat. — Le croyez-vous, mon père?

MAGNUS, *s'inclinant.*

Reine, nous en avons tous la conviction.

CHRISTINE.

Comte, nous acceptons votre démission
De grand trésorier.

MAGNUS.

Quoi! j'aurais pu vous déplaire?

CHRISTINE, *à Steinberg.*

Je vous fais chevalier de l'Étoile polaire,
Steinberg.

STEINBERG.

O Majesté!

CHRISTINE.

Vous avez le cordon
De l'Aigle de Suède.

STEINBERG.

O Majesté!

CHRISTINE, *regardant Gondemar.*

Qu'est-ce donc!
Dans mon palais d'Upsal l'envoyé de Bragance!
Comte de Gondemar, c'est par trop d'arrogance.
Bragance se méprend en nous traitant d'égal:
Philippe Quatre seul est roi de Portugal.

(*A l'ambassadeur de Cromwell.*)

Monsieur de Whitelock, dites à votre maître
Que Christine aujourd'hui devant tous fait connaître
L'alliance signée avec lui. — Pour milord,

Vous lui direz, à lui, que je l'estime fort.
Vous le voyez, messieurs, par sa faveur très-haute,
Dieu veut qu'en ce moment rien ne nous fasse faute.
D'une durable paix je lui dois la douceur;
L'Angleterre nous aime et nous nomme sa sœur;
A la Suède la France est toute dévouée;
Seul, l'empire est fidèle à la haine vouée
Entre nous... Mais son aigle est faible et saigne aux [flancs,
Car le lion du Nord la secoue en ses dents;
Et palpitante encor des dernières défaites,
Un seul coup maintenant tranchera ses deux têtes.
Quand mon père à Lutzen succomba triomphant,
Éveillée en sursaut dans mon berceau d'enfant,
Faible, je me levai; j'avais quatre ans à peine,
Je regardai mon peuple, il dit : « Voilà la reine! »
Je grandis vite, car, avec son bras puissant,
La gloire paternelle était là me berçant;
Je grandis vite, dis-je, et j'endurcis mon âme
A ces travaux qui font que je ne suis point femme :
Je suis le roi Christine! — et, dites-moi, plus fort
Mon trône a-t-il pesé sur vous de cet effort?
Non. Quand le ciel était noir et chargé d'orages,
Quand pâlissaient les fronts, quand pliaient les courages,
Je vous disais : « Enfants, — dormez, — le ciel est beau, »
Et je vous abritais sous mon vaste manteau;
Mais, comme ce géant qui soutient les deux pôles,
J'ai courbé sous leur poids mon front et mes épaules.
Je voudrais maintenant, pour les jours qui viendront,
Relever mon épaule et redresser mon front.
Car je suis fatiguée; — eh bien! qu'un autre porte
La charge qui me lasse et me parait trop forte.
Mon rôle est achevé. — Le tien commence, — à toi
La couronne. — Salut! Charles-Gustave, roi.

(*Prenant le globe des mains de De Brahé.*)

Reçois de tes deux mains ce monde que j'y jette,
Christine n'est plus rien que ton humble sujette.
Monte au trône, Gustave.

OXENSTIERN, *tremblant.*

O reine! écoutez-nous
Avant que d'abdiquer... comtes, ducs, à genoux!
(*Aux vieillards.*)
A genoux! vous aussi, pour lui faire comprendre
Qu'aussi bas qu'elle croit elle ne peut descendre;
Que, malgré son vouloir, tous les genoux plîront,
Et qu'elle doit toujours nous dépasser du front.
Seul je te parlerai debout, car je t'adjure!
Le plus vieux des vieillards, Christine, t'en conjure,
Renonce à ton dessein, c'est un dessein fatal;
Pour quitter tes Suédois, que t'ont-ils fait de mal?
Crois-moi, plus d'une fois au pied du sanctuaire,
Charles-Quint regrettant la pourpre sous la haire,
Et pleurant dans l'exil qu'il s'était seul donné,
Sur le marbre frappa son front découronné...
Et tu ferais ainsi! — Dans ta tête profonde,
Dis-moi, que comptes-tu mettre en place du monde?
Tu le regretteras.

CHRISTINE.

Mon père, embrassez-moi,
(*On se relève.*)
Merci!... merci!... — Salut! Charles-Gustave, roi!
Ce n'est point le projet d'une ardeur insensée,
C'est un projet longtemps mûri dans ma pensée,
Qui, longtemps combattu, s'accrut par cet effort,
Et qui vient d'en sortir plus constant et plus fort :
Ne m'en parlez donc plus. — Brahé, viens à ta reine
Rendre un dernier devoir, où ta place t'enchaîne;
Viens, Pierre de Brahé, comte et sujet loyal,
Détacher ma couronne et mon manteau royal.

LE COMTE DE BRAHÉ.

Ôter votre manteau!... moi? — Votre diadème!
Oh! non, jamais.

CHRISTINE.

Hé bien, je te les rends moi-même.
Des insignes royaux que Charles soit orné.
(*On présente à Charles-Gustave la couronne sur un coussin de velours; il l'essaye et la remet sur le coussin; un grand de l'État porte le manteau royal.*)

UN HÉRAUT D'ARMES, *au peuple.*

Charles-Gustave, roi, vient d'être couronné.
Vive Charles-Gustave!

CHRISTINE, *descendant deux marches et prenant l'attitude de suppliante.*

A mon tour je désire
Dons et faveur, veuillez me les octroyer, sire.
De mes vastes États, que je quitte si beaux,
Vous plait-il m'accorder, sire, quelques lambeaux?

GUSTAVE.

Ordonnez.

CHRISTINE.

Comme bien personnel, je demande
Les îles de Gottland, d'Osedum, et d'Olande,
Et d'Osel. — Je voudrais et Pole et Nyckloster,
Et Wolgast, et que nul ne me les pût ôter,
Pas même vous. — Ces biens me suffiront pour vivre.

GUSTAVE.

Vous les avez.

CHRISTINE.

J'entends que l'on me laisse suivre
Par tous ceux qui voudront s'en aller où je vais,
Et partager mon sort, qu'il soit bon ou mauvais;
(*D'une voix forte.*)
J'entends avoir sur eux droit de justice haute;
Et, quel que soit le roi dont je devienne l'hôte,
Il n'aura rien à faire aux gens de ma maison,
Et je pourrai punir de mort la trahison.

GUSTAVE.

Vous en aurez le droit.

CHRISTINE.

Maintenant je désire
Que vous alliez au temple et rendiez grâce, sire,
Au Seigneur, qui m'a dit : — Fais de Gustave un roi;
Et que vous y priiez pour l'État et pour moi.

GUSTAVE.

Je m'y rends.

CHRISTINE.

Maintenant, ceux pour qui la fortune
D'une ex-reine n'est pas tout à fait importune,
Dans un quart d'heure au plus me trouveront ici.
Nous partons aujourd'hui, messieurs.

SENTINELLI.

Reine, merci.

STEINBERG, *à Ebba.*
Un mot, madame. Auprès de notre souveraine
Restez-vous ?

EBBA.
Oui, monsieur, partout je suis la reine.

STEINBERG.
Bien.

EBBA.
Mais quel intérêt de savoir où j'irai
Avez-vous ?

STEINBERG.
Un très-grand.

OXENSTIERN, *descendant et baisant la main de Christine.*
Ma fille, j'en mourrai.

(*Tout le monde sort. Christine reste en haut des degrés du trône, Monaldeschi en bas; on entend au dehors la foule crier.*)

LE PEUPLE.
Vive le roi !

CHRISTINE.
La foule à son tour l'environne.
On dit vive le roi ! — C'est vive la couronne
Qu'il faudrait dire. — Eh bien ! à quoi donc pensons-nous?
C'est Christine, marquis, la reconnaissez-vous ?

MONALDESCHI.
Oh ! madame.

CHRISTINE.
La reine aux cieux est remontée ;
Mais la femme qui t'aime est près de toi restée.
Mon diadème d'or contrariait tes vœux
Quand tu voulais passer ta main dans mes cheveux.

MONALDESCHI.
Oui, vous m'avez compris, et je vous en rends grâce...
(*A part.*)
Qui m'eût dit que j'aurais envié ta disgrâce,
Magnus de La Gardie !

CHRISTINE.
Allons, marquis, adieu !
Vous savez que se vont rassembler en ce lieu
Ceux qui suivent mon sort malheureux ou prospère ;
Je n'aurai pas besoin de vous presser, j'espère.

(*Christine rentre, Monaldeschi lui baise la main, et en se retournant aperçoit Paula.*)

SCÈNE VII.

MONALDESCHI, PAULA.

MONALDESCHI.
Paula !... rêvé-je donc !... Paula, que faites-vous
Ici ?

PAULA.
J'attends qu'on parte.

MONALDESCHI.
Et tu pars avec nous ?

PAULA.
Oui.

MONALDESCHI.
Tu pars !

PAULA.
Oui.

MONALDESCHI.
Tu pars, dis-tu ?

PAULA.
Je pars, te dis-je.
T'accompagner en France est-ce donc un prodige ?

MONALDESCHI.
Par ordre de la reine, avec elle, Paula,
Ses gens seuls partiront.

PAULA.
Hé bien donc, me voilà !
Puisqu'il faut qu'à quelqu'un toujours je m'asservisse,
D'aujourd'hui pour le sien j'ai quitté ton service;
Voilà tout.—Ah ! tu crois qu'on peut impunément
Trahir qui nous a cru sur la foi du serment ;
Qu'à sa suite l'on peut traîner la jeune fille
Qui pour nous a perdu pays, honneur, famille,
La livrer au mépris de ce monde insultant,
Et qu'elle s'en ira quand on dira : Va-t'en !
Oh ! que non pas ! — Je suis l'ombre de ta maîtresse ;
Comme un remords vivant devant toi je me dresse.
Marquis, tu m'as fait prendre un chemin hasardeux,
Mais, quelque part qu'il mène, il nous mène tous deux ;
Quelque part que tes yeux se détournent, mon ombre
Toujours à l'horizon passera triste et sombre,
Et sur la tombe ouverte au bout de ton chemin,
Tu me retrouveras pour te donner la main. —
C'est bien : — de ton stylet tourmente la poignée ;
Mais lorsque par la mort tu m'auras éloignée,
Tes soins seront sanglants et seront superflus,
Tu me sentiras là, quoique je n'y sois plus ;
Et mieux vaut voir sortir, crois-moi, quand la nuit tombe,
Un poignard du fourreau qu'un spectre d'une tombe.
Tu pensais que mon cœur, comprimé par l'effroi,
N'oserait éclater...

MONALDESCHI, *apercevant Sentinelli qui entre.*
Sentinelli ! — Tais-toi.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; SENTINELLI, *puis* STEINBERG *et* EBBA, *puis* CHRISTINE.

SENTINELLI.
Vous êtes prêt, marquis?

MONALDESCHI.
Oui, comte.

SENTINELLI.
Bien.

MONALDESCHI.
Sans doute,
Vous venez avec nous ?

SENTINELLI.
Certes, sans qu'il m'en coûte ;
Et ce n'est point à vous à le trouver mauvais :
Nous sommes vieux amis : où vous allez je vais.

CHRISTINE, *entrant.*

Vous êtes cinq en tout, — cortége respectable
Pour une majesté d'hier. — J'ai sur ma table
Oublié mon écrin; — allez me le quérir,
Paulo. — Voyons, messieurs, nous allons donc courir
Le monde, — et visiter d'abord Rome, la France
Après. — Déjà Cromwell, on m'en fait l'assurance,
Était très-bien pour moi;—mais maintenant, c'est mieux,
Sans couronne mon front blessera moins ses yeux.
Notre troupe est peu forte, — elle en sera plus vive;
Allons, partons, messieurs, et qui m'aime me suive.

(*Elle sort avec Ebba et Steinberg, Monaldeschi les suit, Paula sort du cabinet de la reine avec l'écrin.*)

PAULA.

Vous oubliez quelqu'un, — marquis; attendez-moi.

(*Elle sort entraînant Monaldeschi qui regarde Sentinelli resté derrière lui.*)

SCÈNE IX.

SENTINELLI, *seul.*

Ne crains rien, me voilà. — Marquis, je suis à toi!
Crois-tu que le lion, prêt à saisir la proie
Qu'il poursuivit un an, abandonne sa voie?
Ne crains rien,—me voilà... Trop longtemps comprimé,
Mon cœur dans son espoir est las d'être enfermé.
Il est temps à la fin que le volcan s'allume,
Depuis un an déjà qu'il mugit et qu'il fume.
Il est temps qu'à la fin il rejette au dehors
Sa haine qui bouillonne et surmonte ses bords.
Sa haine seulement, que chaque instant aggrave,
Ne refroidira pas comme fait une lave.
Tu veux fuir ton destin; mais jusqu'à ton trépas,
A ton ombre attachés, mes pas suivront tes pas!

(*Il sort.*)

ACTE TROISIÈME.

CORNEILLE.

PERSONNAGES.

CHRISTINE.
MONALDESCHI.
SENTINELLI.
PAULA.
EBBA.
STEINBERG.
CORNEILLE.
LA CALPRENÈDE.

Un appartement du palais de Fontainebleau; au fond, les portes de la chambre à coucher de la reine. — A gauche, une porte latérale conduisant à l'appartement de Monaldeschi.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONALDESCHI, *sortant de l'appartement de la reine;* PAULA, *debout, appuyée contre la porte de l'appartement de Monaldeschi.*

MONALDESCHI.

Encor?

PAULA.

Toujours.

MONALDESCHI.

Paula!

PAULA.

Monaldeschi!

MONALDESCHI.

Pourquoi
Me poursuivre ainsi... dis... que veux-tu donc de moi?
Parle.

PAULA.

Je ne veux rien, seulement je suis l'ombre
Que le ciel à ton jour mêle pour qu'il soit sombre,
Le songe qui la nuit tourmente ton sommeil,
Et la voix qui te dit : « Malheur!... » à ton réveil.

MONALDESCHI.

Paula, depuis trois ans je souffre ta démence,
C'est assez.

PAULA.

C'est assez! De sa parole immense,
Au jour du jugement, où tu criras merci,
Quand Dieu t'appellera, je dirai : — Me voici! —
C'est assez! — oh! non, non.

MONALDESCHI, *réfléchissant un moment, puis allant à elle.*

Eh bien! encor peut-être,
Si vous voulez, Paula, — je puis faire renaître
Le bonheur dans les jours qui vous sont réservés.
Voulez-vous être heureuse encor? vous le pouvez.

PAULA.

Serait-ce de ta bouche une ironie affreuse,
Que de me dire à moi : « Voulez-vous être heureuse? »

Sous le poids des douleurs j'ai si longtemps plié,
Que pour moi le bonheur est un mot oublié.
Quand la lente infortune a creusé notre joue,
Sillonné notre cœur, crois-tu qu'on la secoue,
Comme le voyageur, de son chemin lassé,
Ferait d'un peu de poudre à ses pieds amassé ? —
Dis cependant.

MONALDESCHI.

Paula, je hais mon esclavage.
Porter toujours un masque, et jamais un visage,
Me gêne, et l'avenir, que d'ici j'entrevois,
Déjà sur mon présent pèse de tout son poids.
Lasse de son repos, Christine, qui conspire,
Sur elle ne me peut pardonner mon empire ;
Toujours un mot amer, un regard courroucé,
Soulèvent de son cœur mon amour repoussé ;
Et pour se dérober à son propre anathème,
Elle verse sur moi le mépris d'elle-même.
Pour oublier les siens, elle me fait des torts :
Il lui faut toujours là quelqu'un pour ses remords.
Le vieillard l'avait dit de sa voix solennelle,
Que l'heure du regret arriverait pour elle ;
Que manqueraient un jour, cherchés par elle en vain,
La couronne à son front, et le sceptre à sa main.
Aussi dans son ennui maintenant que fait-elle ?
Souillant son avenir d'une tache immortelle,
Pour ressaisir un sceptre imprudemment quitté,
Christine sourdement conspire.

PAULA, *avec indifférence.*

En vérité,
Je ne sais pas, marquis, ce que vous voulez dire.
Eh ! que me font à moi les débats d'un empire ?

MONALDESCHI.

Mais ce n'est point à moi qu'ils importent si peu.
Tous ces débats de roi ne me sont point un jeu,
Qu'en leurs destins divers mon regard accompagne
Sans qu'il soit inquiet de qui perd ou qui gagne.
Je vis et je touchai le trône de trop près,
Pour m'en être éloigné sans d'éternels regrets.

PAULA.

Eh bien ! Monaldeschi, puisque Christine tente
D'y remonter, ton âme est, j'espère, contente ?

MONALDESCHI.

Deux choses adviendront : ou Gustave saura
Qu'on conspire, et dès lors le complot échoûra ;
Ou, conduit avec l'art que Christine possède,
Il la replacera sur le trône de Suède.
Si Gustave est vainqueur, comme j'ai conspiré,
D'un exil éternel je puis être assuré ;
Si Christine triomphe, à me perdre enhardie,
Je devine pour moi le sort de La Gardie ;
J'ai tout prévu ; Magnus ne doit point à demi
De qui l'humilia s'être fait l'ennemi.
Une lettre par moi lui vient d'être adressée ;
J'y dénonce en détail l'espérance insensée
Que Christine a conçue, et j'y demande au roi,
A la cour de Stockholm un refuge pour moi.
Pour tant de dévoûment, le moins qu'il puisse faire
Est de me replacer dans mon ancienne sphère ;
La Gardie est chargé de régler avec lui
Ce que nous demandons tous les deux ; aujourd'hui
Ou demain je reçois sa réponse peut-être.

PAULA.

Vous avez oublié qu'on lit dans une lettre
Sans la décacheter. — Vous disiez vrai, l'enjeu
Est important, — marquis, — votre tête est au jeu.

MONALDESCHI.

Mes mesures, je crois, ont été trop bien prises
Pour que je me fatigue à craindre des surprises.
Adressée à Christine, une lettre viendra ;
Mais c'est Sentinelli qu'elle dénoncera.
Lors de Fontainebleau je m'éloigne sur l'heure ;
Puis, une fois parti, que Sentinelli meure
Ou vive, peu m'importe.

PAULA.

Et dans quel intérêt
Me mettez-vous, marquis, d'un aussi grand secret ?

MONALDESCHI.

J'ai besoin de quelqu'un qui d'un mot me comprenne,
Lorsqu'il en sera temps, qui sorte et qui m'amène
Les chevaux qui d'ici me doivent emporter,
Sans que sa longue absence ait droit d'inquiéter.
Alors nous partirons, et hors de sa présence
Une fois, mon amour et ma reconnaissance,
Ma Paula, te feront oublier tes tourments.
Tu me retrouveras tel qu'autrefois.

PAULA, *le regardant.*

Tu mens !...
N'importe, l'on ne peut trahir sa destinée ;
La mienne est à la tienne à jamais enchaînée,
Compte sur moi.

MONALDESCHI, *avec joie.*

Paula, de mes biens la moitié
Est à toi, ma Paula.

PAULA, *le repoussant.*

Vous me faites pitié !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; STEINBERG ET EBBA *entrant d'un côté, appuyés sur les bras l'un de l'autre ;* SENTINELLI *entre du côté opposé.*

SENTINELLI.

Ah ! monsieur de Steinberg, suis-je en retard ? la reine
M'a-t-elle demandé ?

STEINBERG.

Non.

EBBA.

Notre souveraine
Repose encore ; hier, vous vous souvenez bien,
Que d'un double savant, grand théologien,
Elle a dans la soirée accueilli les hommages ;
Ils ont sur le sanscrit et le culte des mages
Argumenté jusqu'à deux heures du matin.

MONALDESCHI.

C'était fort amusant.

EBBA.

Oui, l'on parlait latin.

MONALDESCHI.

Pour moi, j'ai de la reine admiré la harangue.

EBBA.

Je ne vous savais pas si fort sur cette langue.

SENTINELLI.
Un courtisan! madame : eh! que dites-vous donc?
Des langues en naissant ces messieurs ont le don;
Et lorsque par hasard quelquefois il arrive
Que des mots prononcés d'une façon plus vive
Intimident l'un d'eux au point que vainement
Il cherche quelle langue on parle en ce moment,
En efforts maladroits bien loin de se confondre,
Il s'incline plus bas, et c'est encore répondre...

MONALDESCHI.
D'un tel propos, monsieur, je puis me plaindre.

SENTINELLI.
A qui?

MONALDESCHI.
A la reine, monsieur.

SENTINELLI.
Seigneur Monaldeschi,
J'ai, d'un propos amer quand mon âme est frappée,
Ma confidente aussi.

MONALDESCHI.
Laquelle?

SENTINELLI.
Mon épée.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; CHRISTINE, UN HUISSIER *annonçant* LA REINE.

CHRISTINE, *entrant.*
A tous salut. Qui donc peut ici, s'il vous plaît,
Me dire d'entre vous, messieurs, l'heure qu'il est?

STEINBERG.
Neuf heures.

CHRISTINE.
Se peut-il que si tard on demeure
Dans un lit, loin du jour? mieux vaut, je crois, qu'on [meure
Que de cette manière exister à moitié.

MONALDESCHI.
Mais nous avons besoin...

CHRISTINE.
Mais nous faisons pitié.

MONALDESCHI.
Madame, vous dormiez du sommeil de la gloire,
Et le repos est doux après une victoire.

CHRISTINE.
Que dit notre écuyer?

MONALDESCHI.
Il fait allusion
A vos combats d'hier, à la confusion
Du savant qui vous vit résoudre ce problème,
Qu'il pouvait rencontrer plus savant que lui-même.

CHRISTINE.
Mon ennemi n'était rien moins que confondu,
Et mon latin, je crois, est du latin perdu.
Je n'ai pu du vrai texte entendre une syllabe;
Au lieu de ce latin, si j'avais su l'arabe...
Mais ce n'est point ici l'heure de discuter :
Avez-vous ce matin quelqu'un à présenter,
Marquis?

MONALDESCHI.
Oui, deux Français; l'un fat, l'autre poëte.

CHRISTINE.
Eh bien, prévenez-les que pendant sa toilette
Christine jugera de leurs talents divers,
Et que nous causerons de modes et de vers.
(*Monaldeschi sort.*)
(*A Sentinelli.*)
Monsieur le commandant de notre grande armée,
Qui de douze soldats pour l'instant est formée,
A notre grand lever nous recevrons encor
Les deux officiers qui font l'état-major.
(*Sentinelli sort.*)
Quant à toi, chère Ebba, je te garde la peine
De charger de bijoux le front de ton ex-reine.
Choisis ceux qu'elle doit supporter aujourd'hui;
Tous ces détails pour moi sont d'un mortel ennui.

EBBA.
Ils ont trouvé parfois votre âme moins rebelle :
A Votre Majesté souffrez que je rappelle
Les soins qu'à sa toilette elle-même donna,
Lorsqu'elle prit le nom du comte de Dohna.

CHRISTINE.
Ce n'était plus alors des vêtements de femme;
Dieu pour un autre sexe avait créé mon âme;
Je sentais, sous l'habit d'un jeune cavalier,
Ma volonté plus libre, et mon cœur plus altier.
Ainsi qu'à moi, Steinberg, il vous souvient peut-être
Du plaisir qu'en mes yeux vous avez vu paraître,
Lorsque, pour retomber sur le sol étranger,
Je franchissais, joyeuse et d'un pied plus léger,
Le ruisseau dont le cours a marqué la limite
Qu'au Danemark jadis la Suède avait prescrite;
Et que dans un transport soudain je m'écriais :
A tout jamais adieu, terre et ciel que je hais!
Eh bien! sous le ciel pur de France et d'Italie,
J'ai souvent regretté, dans ma mélancolie,
Cet air froid, ce ciel dur, ces horizons glacés,
Où s'effacent des monts l'un sur l'autre entassés;
Ces vieux ifs que l'hiver de ses frimats assiége,
Géants enveloppés dans leurs manteaux de neige;
Et ces légers traîneaux, qu'en mon illusion
Je vois glisser encor comme une vision.
Oh! c'est qu'ils sont puissants sur notre âme attendrie
Ces souvenirs lointains d'enfance et de patrie.
(*Elle tombe dans une profonde rêverie, et en sort tout à coup.*)
Mais nous la reverrons bientôt, rassurez-vous.
En attendant, Ebba, demande mes bijoux.
Nos courtisans sont là; pour leur troupe frivole
Le temple va s'ouvrir, il faut parer l'idole.
Venez ici, Steinberg, vous qui m'avez parfois
Par votre dévoûment rappelé mes Suédois.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; MONALDESCHI, SENTINELLI, CORNEILLE, LA CALPRENÈDE, DEUX OFFICIERS, LE SECRÉTAIRE GALDEMBLAD, PAULA *au fond,* DEUX FEMMES *à la toilette de la reine.*

CHRISTINE.
Venez, messieurs, venez : de vous voir je suis fière;

Votre patrie aussi me fut hospitalière.
Je ne l'oublirai pas, et je voudrais pouvoir
Vous rendre cet accueil qu'elle crut me devoir.

LA CALPRENÈDE, *avec un léger accent gascon.*

Je viens, poëte indigne, et chevalier profane,
Comme jadis Cyrus à la cour de Mandane,
N'osant envisager votre front glorieux,
De peur que trop d'éclat n'éblouisse mes yeux.

CHRISTINE.

Depuis qu'il a perdu sa royale couronne
L'éclat de notre front n'éblouit plus personne.

LA CALPRENÈDE.

Mais ce front, où le ciel imprima la grandeur,
En perdant sa couronne a gardé sa splendeur.

CHRISTINE.

Dites-le, c'est très-bien; mais moi je le dénie.
(*A Corneille.*)
Et vous, que lisez-vous sur mon front?

CORNEILLE.

Du génie.

CHRISTINE.

Oh! j'accepte cela. —
(*A Monaldeschi.*)
Voyez donc, cher marquis,
C'est l'ombre d'une cour, c'est Stockholm en croquis.

MONALDESCHI.

Madame, en abdiquant la grandeur souveraine,
De tous les cœurs encor vous demeurez la reine;
Les arts sont accourus sur vos pas protecteurs.

CHRISTINE.

C'est une cour, Ebba, nous avons des flatteurs.
De l'art du courtisan il a fait une étude,
Et vous voyez l'effet d'une vieille habitude.
Vous ne me flattez pas, vous, Steinberg?

STEINBERG.

J'en conviens.

CHRISTINE.

Vous êtes Français, vous; mais ces Italiens,
L'idiome mielleux qui détrempe leurs âmes
Semblerait fait exprès pour un peuple de femmes;
D'énergiques accents ont peine à s'y mêler.
Un homme est là, l'on croit qu'en homme il va parler :
Il parle, on se retourne, et, par un brusque échange,
A la place d'un homme, on trouve une louange.
(*A La Calprenède.*)
Que si je comprends bien, monsieur jadis brillait
Parmi les beaux esprits de l'hôtel Rambouillet;
Là s'assemblait la fleur de la littérature :
Bois-Robert, Desmarets, Benserade, Voiture.

LA CALPRENÈDE.

Vous oubliez leur chef, l'immortel Scudéri,
Docteur en doux parler, maître en style fleuri.

CHRISTINE.

Ah! vous le connaissez? Faites-moi donc entendre
Ce que signifiait son royaume de Tendre?

LA CALPRENÈDE.

C'était, sur mon honneur, d'un goût délicieux.
J'en ai le plan; daignez y reposer les yeux.

CHRISTINE.

Voyons.

LA CALPRENÈDE, *déroulant une carte.*

D'abord, le Tendre était une contrée
Des vulgaires amants tout à fait ignorée,
Sise sous un ciel pur, dans un pays charmant,
Que traverse en entier le fleuve Sentiment.
De ce fleuve suivez la course vagabonde;
A sa source d'abord il baigne de son onde
Le village isolé de Douce-Émotion.
Vous voyez son pendant Tendre-Sensation;
Vous pouvez distinguer sur le même rivage
Les hameaux Petits-Soins, Billets-Doux et Message;
Ces hameaux dépassés, on va vite en un jour :
On pourrait les nommer Antichambres d'amour.
En deux routes ici le pays se divise :
L'une mène au castel d'Amoureuse-Entreprise;
L'autre, dont vous pouvez comprendre la longueur,
Suit ce triste chemin que l'on nomme Langueur :
Souvent il aboutit au lac d'Indifférence;
C'est le moins usité, l'autre a la préférence.

CHRISTINE.

Hé bien, revenons-y.

LA CALPRENÈDE.

Non loin de ce château,
Vous pouvez distinguer, au penchant d'un coteau,
Parfait-Contentement; la forêt du Mystère
Y verse incessamment son ombre solitaire.
Heureux qui peut en paix, sous l'aile des amours,
Aux regards envieux y dérober ses jours!
Mais, hélas! il n'est point pour une âme mortelle
De jours longtemps sereins ni de flamme éternelle;
Et souvent de ce lieu, quand le désir a fui,
On sort par deux chemins, le Caprice ou l'Ennui.
Eh bien! que dites-vous de la carte amoureuse?

CHRISTINE.

L'idée en est, monsieur, on ne peut plus heureuse;
Mais j'y cherche un chemin oublié sans raisons.

LA CALPRENÈDE.

Lequel?

CHRISTINE.

Celui qui mène aux Petites-Maisons.

LA CALPRENÈDE.

Nos héros, qui n'ont plus de têtes si légères,
S'ils sont trahis, se font ou bergers ou bergères.
Les Petites-Maisons, vous le voyez donc bien,
Dès qu'il n'est plus de fous, ne serviraient à rien.

CHRISTINE.

C'est juste. Oh! que ne puis-je ici voir réunie
Cette troupe savante, école du génie,
Où près de Pavillon, Bois-Robert, Desmarets,
Sans doute vous brillez *primus inter pares!*

LA CALPRENÈDE.

Sans prétendre à l'éclat de tant de renommée,
On y tenait, madame, une place estimée.
Mes ouvrages divers, empreints de leurs couleurs,
Peuvent être cités et lus après les leurs.
De mes romans surtout le public idolâtre,
A vraiment dévoré Cassandre et Cléopâtre.
Pardon, si je parais en faire quelque cas,
Mais je serais le seul qui ne les loûrait pas.

CHRISTINE.

Quoi! vous êtes l'auteur...? Que Dieu me soit en aide,
Si nous ne possédons monsieur La Calprenède!

LA CALPRENÈDE.

De Votre Majesté mon nom serait connu?

CHRISTINE.

Et dans quel lieu ce nom n'est-il pas parvenu?
Il n'est pas un écho si lointain qu'il n'éveille.
(*A Corneille.*)
Et vous, monsieur, comment vous nommez-vous?

CORNEILLE.

Corneille.

CHRISTINE, *se levant.*

Corneille! —
(*A sa suite.*)
Inclinez-vous devant le vieux Romain.
(*Allant à lui.*)
Me ferez-vous l'honneur de me baiser la main?
Et quel guerrier, quel roi, sous son souffle magique,
Ranime maintenant votre muse tragique?
Ils sont bien grands les traits que sa main dessina;
Que faire après *le Cid* et l'*Horace?*

CORNEILLE, *avec modestie.*

Cinna.

CHRISTINE.

Quel est donc ce sujet?

CORNEILLE.

Par un titre plus juste,
Je devrais le nommer *la Clémence d'Auguste.*

CHRISTINE.

Vous allez par ce choix courir plus d'un hasard;
Moi, j'ai bien du mépris pour ce premier César;
Il devint généreux quand Rome fut esclave,
Et dans Auguste encor je reconnais Octave.
Mais n'importe, parmi tous vos fragments divers,
D'un fragment préféré dites-nous quelques vers.

CORNEILLE.

Lasse d'un triple poids, c'est le moment où Rome
Commence à respirer sous le poids d'un seul homme.
Comme de l'univers, de lui-même vainqueur,
Auguste s'interroge et demande à son cœur
S'il doit punir Cinna qui contre lui conspire,
Ou s'il doit à Cinna sacrifier l'empire.

CHRISTINE.

Du trône redescendre au rang de citoyen
Est difficile; Auguste y demeure et fait bien.

CORNEILLE *dit quelques vers du monologue d'Auguste.*

Madame, j'ai fini.

CHRISTINE.

C'est beau.

MONALDESCHI.

C'est admirable!...

CORNEILLE.

Monsieur...

CHRISTINE.

Oh! laissez-le, c'est un mal incurable.
Il croit toujours devoir, en courtisan adroit,
Suer lorsque j'ai chaud, et trembler quand j'ai froid.
(*Regardant sa couronne.*)
Mais qu'aperçois-je donc? je crois, Dieu me pardonne,
Qu'ils ont pour ma toilette apporté ma couronne.

EBBA.

Madame, cette erreur...

CHRISTINE, *la prenant.*

C'est elle, la voilà.
Regardez donc, messieurs, connaissez-vous cela?

CORNEILLE.

A vos regards, madame, ainsi qu'à ceux du sage,
D'or et de diamants ce n'est qu'un assemblage:
Mais en lui des grandeurs l'homme adore le sceau.

CHRISTINE, *la rejetant.*

C'est un hochet royal trouvé dans mon berceau.

MONALDESCHI.

L'objet que sous ce nom votre dédain désigne,
Du plus profond respect n'en reste pas moins digne,
Et devant ce hochet nous nous humilions.

CHRISTINE.

Je le crois bien, marquis, il vaut deux millions.
(*Se levant.*)
Pardon, messieurs, le soin de ma correspondance
Me force d'abréger mes heures d'audience.

LA CALPRENÈDE.

Pour Votre Majesté j'ai pourtant mis au net
Certain rondeau léger, certain galant sonnet.

CHRISTINE.

Vous m'enverrez les vers dont le tout se compose
Sur beau papier vélin, avec un ruban rose.
(*A Corneille.*)
Si vous restiez ici, j'aurais voulu ce soir
Une seconde fois, monsieur, vous recevoir;
Mais près mon alchimiste il me faudra descendre.
Il m'a de beaucoup d'or déjà fait de la cendre:
Il doit enfin ce soir, quadruplant mon trésor,
De la cendre à son tour me refaire de l'or.
Vous sentez qu'il me faut voir une expérience
Où la nature doit céder à la science.
Mais, loin des importuns dont l'aspect nous gêna,
Venez me voir demain, vous me lirez *Cinna.*
(*A son secrétaire.*)
Galdemblad, je renonce à votre ministère;
Le marquis aujourd'hui sera mon secrétaire,
Conduisez ces messieurs, marquis, et revenez.
(*A Galdemblad.*)
Ah! le courrier du jour?

GALDEMBLAD.

Le voici.

CHRISTINE.

Bien, donnez.
Salut.

SCÈNE V.

CHRISTINE, *puis* MONALDESCHI.

CHRISTINE, *ouvrant le portefeuille.*

Rome, Paris, Berlin, Stockholm et Londre.
Stockholm d'abord. —
(*Cherchant la signature.*)
Terlon. « De tout je puis répondre
» Notre complot promet des succès assurés;
» On n'attend plus que vous, et, quand vous le voudrez,
» Tout éclatera. » — Bien! je suis donc à l'aurore
De mon règne nouveau.

(*Apercevant une autre lettre.*)
Comment, Stockholm encore!
(*Regardant l'adresse.*)
C'est pour Sentinelli; ces armes, ce cachet,
Sont ceux de La Gardie. Eh! mais on me cachait
Qu'avec cet ennemi qu'exila ma vengeance
Sentinelli jamais eût quelque intelligence.
Que peuvent-ils s'écrire? eh bien! on le saura.
Ce courrier sous mes yeux seulement s'ouvrira;
Moi-même je le veux remettre à son adresse.
(*Cachant la lettre adressée à Sentinelli, et donnant à Monaldeschi qui entre la lettre de Terlon.*)
On vient. C'est vous; lisez, ceci vous intéresse,
Marquis, car je connais votre amitié pour nous.

MONALDESCHI, *après avoir lu.*

Cet espoir qu'il vous donne à mon cœur est bien doux.
Et pourtant qui me dit qu'une fois sur le trône,
Au milieu des honneurs dont l'orgueil l'environne,
Vous daignerez encor...

CHRISTINE.

Marquis, sur notre foi
Reposez-vous.

MONALDESCHI.

Madame, il n'est rien là pour moi?

CHRISTINE.

Non, rien : voyez plutôt.
(*Ouvrant une autre lettre.*)
Rome : c'est du saint-père.
Lisez et répondez. Dites-lui que j'espère
Qu'il accomplit en paix sa sainte mission,
Et demandez pour moi sa bénédiction.

MONALDESCHI, *écrivant.*

Oui, madame.

CHRISTINE, *continuant d'ouvrir ses lettres.*

De Louis. Lisons. Il nous invite
A nous rendre à Paris : nous lui ferons visite.
Mais notre départ presse, et nous empêchera
D'assister au ballet où le roi dansera.
Berlin : c'est le Leibnitz, encor quelque problème;
Nous y réfléchirons et répondrons nous-même.
Londres : John Milton. Ah! c'est ce savant docteur,
Secrétaire-greffier de milord Protecteur.
De mes nouveaux projets déguisant le mystère,
Je voudrais maintenant visiter l'Angleterre.
Me le permettra-t-on? Il faudrait à Cromwell
Envoyer un présent, mais je ne sais lequel.
Écrivons-lui toujours, je crains sa politique :
C'est trop d'être à la fois et reine et catholique.
Je l'entends m'opposer ou mon culte ou mon rang;
Mais j'ai besoin de lui, son pouvoir est si grand!
Populaire tyran d'un peuple qu'il dit libre,
Il maintient par son poids l'Europe en équilibre,
Et jette aux souverains, immobiles d'effroi,
Comme un défi de mort, une tête de roi.
Il sait faire, de Charle essayant la couronne,
Du trône un échafaud, de l'échafaud un trône;
Et, pour qu'un même objet puisse servir toujours,
Il change seulement la couleur du velours.

MONALDESCHI, *apportant à Christine la lettre qu'il vient d'écrire.*

Madame, j'ai fini. Je ne sais si le style
Vous conviendra; jugez.

CHRISTINE, *signant sans lire.*

Non, non! c'est inutile.
J'ai dans mon cabinet laissé mon sceau royal.

MONALDESCHI.

Vous l'aurez à l'instant.

CHRISTINE.

Merci, notre féal!

SCÈNE VI.

CHRISTINE, *seule.*

Mon sceau royal! au monde autrefois son empreinte
Inspirait le respect et commandait la crainte.
Je devrais maintenant, pour armes, sur le sceau,
Faire empreindre une aiguille en regard d'un fuseau.
Sur le chemin des rois l'oubli couvre ma trace;
Mon nom, comme un vain bruit, s'affaiblit dans l'espace :
Ce n'est plus qu'un écho par l'écho répété,
Et j'assiste vivante à la postérité.
Je crus que plus longtemps (mon erreur fut profonde)
Mon abdication bruirait dans le monde.
Pour le remplir encore un but m'est indiqué,
Je veux reconquérir cet empire abdiqué.
Comme je la donnai je reprends ma couronne,
Et l'on dira que j'eus le caprice du trône.
(*Prenant sa couronne.*)
Eh quoi! ce faible poids a fatigué mon front,
Et d'une autre parure il a subi l'affront!
(*La mettant sur sa tête et se regardant dans une glace.*)
Il m'allait pourtant bien ce brillant diadème!
Je me souviens du jour où le pouvoir suprême
Des mains de la régence entre mes mains passa,
Où devant mon pouvoir tout pouvoir s'effaça;
Et bientôt je verrai, dans sa treizième année,
Décembre ramener cette grande journée.
(*Monaldeschi entre.*)
Peuple, sénat, armée, inclinés devant moi,
Jurent de reconnaître et de suivre ma loi.
Sur un trône d'argent j'accueille leur hommage;
A respecter leurs droits à mon tour je m'engage :
Un cri d'amour répond à ce vœu solennel...
(*Apercevant Monaldeschi.*)
Grand Dieu! Monaldeschi! —
(*Arrachant sa couronne et la posant sur la lettre qu'elle vient d'écrire au Protecteur.*)
De ma part à Cromwell.

ACTE QUATRIÈME.

SENTINELLI.

PERSONNAGES.

CHRISTINE.
MONALDESCHI.
SENTINELLI.
PAULA.
EBBA.
STEINBERG.
CLAUTER.
LANDINI.
LE PÈRE LEBEL.
GULRICK.

Un péristyle, deux portes; un perron au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONALDESCHI *sortant du cabinet de la reine, puis* SENTINELLI.

MONALDESCHI.

Tout me sert, et la reine, encor sans défiance,
Prépare pour Cromwell mes lettres de créance;
La France en fugitif devait me voir partir;
C'est en ambassadeur que je vais en sortir.
Elle achève sa lettre, et m'a dit de l'attendre...
(*Se tournant.*)
Quelqu'un : — Sentinelli.

SENTINELLI.

Que viens-je donc d'entendre?
On dit ici que près de milord Protecteur
Vous daignez accepter le rang d'ambassadeur?

MONALDESCHI.

Que ce titre soit faible ou grand pour mon mérite
C'est le mien maintenant.

SENTINELLI.

Je vous en félicite;
Mais à Fontainebleau hâtez votre retour.

MONALDESCHI.

Eh! pourquoi?

SENTINELLI.

Savez-vous quelqu'un dans cette cour,
Qui, par son dévoûment ou par sa complaisance,
Puisse faire à la reine oublier votre absence?

MONALDESCHI.

Celui sur qui jadis on me vit l'emporter,
Quand je n'y serai plus, pourra se présenter.

SENTINELLI.

N'importe, quel que soit ce serviteur fidèle,
Ce n'est que de bien loin qu'il suivra son modèle.
Saura-t-il, comme vous, par un geste élégant,
Ramasser l'éventail ou présenter le gant?
Régler tous les apprêts d'une cérémonie,
Ordonner d'un repas la savante harmonie?
A la reine qui sort amener son coursier,
De sa galante main lui faire un étrier?



Pour moi, j'y reconnais toute mon impuissance.

MONALDESCHI.

Oh! prenez donc de vous meilleure connaissance.
Quand j'obtins ma faveur, je vous vis autrefois
Pour me la disputer faire valoir ces droits.

SENTINELLI.

Oui; mais, nous jugeant mieux que vous-même, la reine
Vous a fait écuyer et m'a fait capitaine.
Chacun dans son emploi prouve son dévoûment;
Le vôtre se consacre à son amusement;
Il doit se borner là. — Moi, ma tâche m'appelle
A des devoirs qui font moins ressortir mon zèle;
Et quand sa voix me pousse à de sanglants débats,
Vous dressez les chevaux sur lesquels je combats.

MONALDESCHI.

S'il le fallait, monsieur, je prouverais, j'espère,
Que jusqu'à d'autres soins s'étend mon ministère.

SENTINELLI.

Tant mieux, marquis, tant mieux ! car le jour n'est pas [loin
Où de tous ses amis la reine aura besoin.
On pourra distinguer alors dans la carrière
Lequel doit de nous deux demeurer en arrière;
Et l'on saura juger qui de vous ou de moi
Craint le plus pour ses jours et garde mieux sa foi.

MONALDESCHI.

La vôtre aura besoin de ce grand témoignage;
Car sur elle bientôt quelque léger nuage...

SENTINELLI.

Expliquez-vous, monsieur.

MONALDESCHI.

La reine, je le croi,
Lorsqu'il en sera temps, s'expliquera pour moi.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; CHRISTINE, PAULA, *tenant la lettre pour Cromwell.*

CHRISTINE.

Respectant jusqu'ici ma présence royale,
Vous saviez contenir votre haine rivale;
Et, si je surprenais ses regards menaçants,
Vous me daigniez du moins épargner ses accents.
Messieurs, faudra-t-il donc, pour finir cette guerre,
Envoyer l'un en Suède et l'autre en Angleterre?

SENTINELLI.

A cet exil déjà l'un vient de consentir;
L'autre n'attend qu'un mot pour rester ou partir.

CHRISTINE.

Le marquis d'exilé n'emporte pas le titre :
De puissants intérêts nous le faisons l'arbitre,
Et nous comptons prouver, à l'heure du départ,
Que de notre faveur il a gardé sa part;
Venez ce soir, marquis; ma dernière audience
Vous fera preuve encore de notre confiance.
J'ai permis à Paulo de partir avec vous.

PAULA.

Je suis prêt.

(*Monaldeschi et Paula sortent.*)

SCÈNE III.

CHRISTINE, SENTINELLI.

CHRISTINE.

D'exilé le titre est donc bien doux,
Comte?

SENTINELLI.

Pourquoi?

CHRISTINE.

Dès lors qu'on offre de le prendre,
C'est qu'en sa conscience on a droit d'y prétendre,
Et que d'un jugement calculant le péril,
Ainsi qu'une faveur on recevrait l'exil.

SENTINELLI.

J'ai droit, quelle que soit la faveur qu'on m'impose,
Avant de l'accepter d'en connaître la cause,
Madame; et dans mon cœur je sens trop de fierté
Pour que j'accepte moins que je n'ai mérité.

CHRISTINE.

Nous serons juste alors; mais je ne sais encore
Tout le prix que je dois à des soins que j'ignore.
Ce courrier seulement, en mes mains parvenu,
Me fixerait sur lui, si de son contenu
Vous vouliez bien, monsieur, me faire confidence.

SENTINELLI.

Eh! pourquoi donc la reine, en sa haute prudence,
De mon consentement tiendrait-elle à savoir
Ce que d'apprendre seule elle avait le pouvoir?
Cette lettre par elle avait été surprise :
Il lui fallait l'ouvrir.

CHRISTINE.

Vous m'aviez mal comprise,
Monsieur, si vous pensiez que mes yeux indiscrets
Sous le cachet sacré poursuivaient vos secrets.
Vainement mon regard avec quelques alarmes
Du traître La Gardie a reconnu les armes :
Vainement mon esprit se dit, non sans raison,
Que cette seule lettre est une trahison :
C'était par vous, dussé-je en attendre ma perte,
Que j'avais décidé qu'elle serait ouverte.
Ouvrez-la donc, monsieur, et lisez à loisir;
Puis, en nous la passant, vous nous ferez plaisir.

SENTINELLI.

En effet, elle annonce une étrange nouvelle;
Vous ne vous trompiez pas, madame; on y révèle
Un complot contre vous; — mais votre jugement
Au nom de son auteur s'est mépris seulement.
Lisez.

CHRISTINE.

Monaldeschi!... — N'est-ce point une ruse
Que, pour perdre un rival...

SENTINELLI.

Lisez; — lui seul s'accuse :
Au comte La Gardie.

CHRISTINE.

« MONSIEUR LE COMTE,

» D'impérieux motifs me forcent à quitter le service de la reine Christine, et à me retirer en Suède sous la

protection du roi Charles-Gustave; j'ai pensé que le meilleur moyen de me l'assurer était de lui révéler le complot qu'elle trame contre lui; veuillez mettre sous ses yeux les lettres ci-jointes; ce sont des copies de celles qu'elle a écrites aux différents princes qui doivent la seconder dans ce projet. — Si je connaissais un homme qui eût plus à se plaindre d'elle que vous, c'est à lui que je me serais adressé.

» Comme un courrier peut être indiscret ou une lettre décachetée, je crois que le moyen le plus sûr est d'écrire à Christine pour accuser de la révélation que je vous fais, notre ennemi commun, le comte Sentinelli. — Au premier mot que m'en dira la reine, je saurai qu'il est temps de me retirer sous la protection de notre auguste maître, le roi Charles-Gustave.

» Le marquis Jean de Monaldeschi.

» *Fontainebleau, le* 5 *octobre* 1657. »

— Et c'est mon ennemi
Qui me livre un complot tramé par mon ami!
Celui que j'exilai me sauve!... — Ce mystère,
Il avait intérêt pourtant à me le taire :
Charles-Gustave auprès de lui l'avait placé.

SENTINELLI.

Mais Gustave se meurt, madame; il s'est blessé
En tombant de cheval. — Cette lettre l'annonce;
A celle du marquis c'est, je crois, la réponse :
Elle m'est adressée.
(*Lisant.*)

« Je vous envoie, monsieur le comte, la preuve d'un horrible complot ourdi contre notre reine et contre vous, qui êtes un de ses plus fidèles serviteurs. Je ne réclame de vous, pour seule récompense, que de lui faire connaître que c'est à moi qu'elle doit cette révélation; peut-être y puisera-t-elle la conviction de l'éternel regret que j'ai d'avoir encouru sa disgrâce. — Quant au moment, elle n'en pouvait choisir un plus favorable. Le roi s'est cassé la jambe en tombant de cheval, et les médecins désespèrent de sa vie.

» Le comte Magnus de La Gardie.

» 20 *octobre* 1657. »

CHRISTINE.

Ah! je comprends enfin;
Magnus du roi qu'il sert voit approcher la fin
Mais en bon courtisan soutenant l'aventure,
Il est déjà fidèle à sa reine future.
Le soleil de Gustave atteint son horizon,
Du soleil de Christine il espère un rayon.
Favori par état, flatteur par habitude,
Il ne peut respirer qu'un air de servitude.
Quant à Monaldeschi, renfermant le secret
De son crime, je veux qu'il dicte son arrêt;
A cet arrêt suprême il lui faudra souscrire;
Nous n'exécuterons que ce qu'il va prescrire.
(*Montrant à Sentinelli son cabinet.*)
De cet appartement suivez notre entretien,
N'en perdez pas un mot et n'en oubliez rien.
Sa bouche n'aura pas rendu des sons frivoles,
Et le vent n'aura pas emporté ses paroles.
(*Sentinelli entre dans le cabinet.*)
Holà! quelqu'un.
(*Un valet paraît.*)
Allez leur dire qu'à l'instant,
Tous trois dans ce salon la reine les attend.

LE VALET.

Mais qui?

CHRISTINE.

C'est juste; étrange effet de la pensée,
Qui d'arriver au but est toujours trop pressée,
Et par quelques vains mots veut au premier venu
Faire comprendre un sens d'elle seule connu!
Qui? — ma dame d'honneur, mon premier gentilhomme,
Puis cet Italien qui prend le titre d'homme,
Que j'ai fait tour à tour marquis, grand écuyer,
(*Le valet sort.*)
Et qui de mes bienfaits m'a si bien su payer!
Quelqu'un encor!
(*Un autre valet entre.*)
— Gulrick, courez à l'abbaye,
Et songez qu'à l'instant je veux être obéie.
Demandez à parler à son supérieur,
C'est le père Lebel, le révérend prieur
Des Trinitaires.

GULRICK.

Oui.

CHRISTINE.

Dites-lui qu'on l'invite
A se rendre au palais, à s'y rendre au plus vite.
On voudrait confier un secret à sa foi.
Qu'il soit en arrivant introduit près de moi.
Allez! —
(*Gulrick sort.*)
Sentinelli, vous pouvez tout entendre,
N'est-ce pas?

SENTINELLI.

Oui, madame.

CHRISTINE.

Ils se font bien attendre!
Faut-il donc tant de temps, bon Dieu! pour prévenir
Trois personnes? — Enfin je les entends venir!

SCÈNE IV.

Les précédents; EBBA, *puis* STEINBERG, MONALDESCHI *et* PAULA.

CHRISTINE, *à Ebba*.

Te voilà seule, Ebba?

EBBA.

Seule.

CHRISTINE.

Tant mieux, écoute :
Sur certain serviteur j'ai conçu quelque doute;
En vous accusant tous, je veux sonder sa foi;
De ce que je dirai, ne prends donc rien pour toi.

EBBA.

Sur un doute! un instant : — Dieu vous garde, madame,

A d'injustes soupçons d'abandonner votre âme!
Les bienfaits dont nous a comblés votre bonté
Doivent vous garantir notre fidélité.

MONALDESCHI, *entrant avec Steinberg et Paula.*

Notre fidélité!... sans doute que la reine
Ne la soupçonne pas?...

CHRISTINE.

Non, mais je suis en peine
De comprendre comment des pensers, des secrets,
Que je n'ai confiés qu'à des amis discrets,
Qui devraient en sentir le poids et l'importance,
D'un vol aussi léger franchissant la distance,
Peuvent, d'un bout du monde à l'autre parvenus,
Dans leurs moindres détails être sitôt connus.

MONALDESCHI, *regardant Paula.*

Ah!...

CHRISTINE.

D'une trahison que pourtant je soupçonne,
J'ignore encor l'auteur et n'accuse personne.

MONALDESCHI, *à Paula.*

La Gardie a parlé.

CHRISTINE, *continuant.*

Mais il m'est bien permis
De croire qu'elle part de l'un de mes amis.
Vous êtes mes amis.

STEINBERG, *montrant Ebba.*

Vous n'avez pu, je pense,
De ma femme un instant soupçonner l'innocence;
Pour moi, ce crime affreux me fût-il imputé,
Je me crois trop connu de Votre Majesté...

MONALDESCHI.

Avec cet accent vrai l'innocence s'exprime.
Non, l'on ne vous croit pas coupable d'un tel crime;
Et peut être pourrais-je, en ce doute pressant,
Guider la reine... — mais, accuser un absent...

CHRISTINE.

Un absent, dites-vous; marquis, c'est un prodige,
Comme le dévoûment à coup sûr nous dirige!
Sur le coupable aussi j'ai bien quelque soupçon;
Sentinelli...

MONALDESCHI, *vivement.*

C'est vous qui prononcez son nom,
Madame; entre nous seuls il faut chercher le traître;
Je m'en remets au temps de le faire connaître;
Mais, une fois connu, que Votre Majesté,
Loin d'elle repoussant tout conseil de bonté,
Ne pardonne jamais cette sanglante injure;
C'est ce dont à ses pieds ici je la conjure.

CHRISTINE.

Que vous partagez bien l'outrage qu'on me fait,
Marquis! — Qu'a mérité l'auteur d'un tel forfait?

MONALDESCHI, *hésitant.*

Il mérite...

CHRISTINE.

Parlez plus haut.

MONALDESCHI.

Le misérable,
De haute trahison envers son roi coupable,
Quoiqu'un jeu du hasard ait trompé son effort,
Sans pitié ni pardon a mérité la mort.

CHRISTINE.

La mort!... Mais en ces lieux votre reine outragée,
Sans juge et sans bourreau peut-elle être vengée?
Et, servant mon pouvoir en vain évanoui,
Si je le condamnais, le frapperiez-vous?...

MONALDESCHI.

Oui.
Si par Sentinelli la mort est méritée,
J'offre d'exécuter la sentence portée.
Si je suis criminel, par un juste retour,
Pour jugé et pour bourreau je l'accepte à mon tour.

CHRISTINE.

Eh bien!... puisque vous-même avez porté la peine,
Je vous engage ici ma parole de reine
Que le coupable, atteint de haute trahison,
Doit n'attendre de moi ni pitié ni pardon. —
Laissez-moi.

(*Elle entre dans la chambre où est caché Sentinelli.*

PAULA.

Partirons-nous, marquis?

MONALDESCHI.

Oui, mais pars la première,
Prends un cheval et va m'attendre à la clairière.
Je vais seller le mien moi-même, et je reviens
Prendre quelques papiers, de l'or. — Tu te souviens?
A la clairière, au bout du parc.

(*Il sort avec Paula.*)

CHRISTINE, *entrant avec Sentinelli.*

— Je vous le livre!...
Que dans une heure au plus il ait cessé de vivre...

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

SENTINELLI, CLAUTER, LANDINI.

SENTINELLI, *appelant les deux soldats qui montent la garde à la porte.*

Or çà, venez ici, mes braves. A défaut
D'exécuteur légal et d'un bon échafaud,
Pour seconder la mienne on cherche deux épées,
Dont les lames d'acier habilement trempées
S'adaptent au besoin à deux bras vigoureux.

(*Frappant sur le fourreau de leurs épées.*)

Pour les rencontrer là, serai-je assez heureux?
Voyons, répondez-moi...

CLAUTER.

C'est selon, capitaine.
Dans quelle intention?

SENTINELLI.

Voici le fait: — la reine
A cru parmi ses gens découvrir aujourd'hui
Un traître... et sans procès veut finir avec lui.
C'est moi qu'elle a chargé de terminer la chose.

LANDINI.

C'est un assassinat... alors qu'on nous propose!

CLAUTER.

Diable! un assassinat!...

SENTINELLI.

Oh! non, certainement:

Nous exécuterons l'arrêt d'un jugement.
Vous comprenez?

LANDINI.

Si bien que vous pouvez à d'autres
Vous adresser; pour moi je ne suis pas des vôtres.

CLAUTER.

Ni moi...

SENTINELLI.

Votre courage est donc évanoui?

CLAUTER.

Non; mais nous refusons.

SENTINELLI.

Ah! vous refusez?

LANDINI.

Oui.

SENTINELLI.

Comment! vous, Landini, si fameux duelliste!
Mais ce n'est qu'un de plus à joindre à votre liste.

LANDINI.

Oh!... ce n'est point ici, maître, le même cas.

SENTINELLI.

Non, vous tuez gratis, et j'offre cent ducats.

LANDINI.

L'or que le meurtrier reçoit pour son salaire
Porte souvent malheur, ou ne profite guère.

SENTINELLI.

A tort j'ai donc compté sur votre dévoûment?
Voyons, réfléchissez...

CLAUTER.

Non, bien décidément,
Nous ne pouvons...

SENTINELLI.

Allez me chercher Maudeville.

CLAUTER.

Maudeville!

LANDINI.

Comment?

SENTINELLI.

Il sera plus docile.
En scrupules sans doute il n'est pas si fécond,
Et se chargera bien de trouver un second.

LANDINI, *à Clauter.*

Dis donc : s'il doit périr, nous pouvons, je le pense,
Tout aussi bien que lui gagner la récompense.

CLAUTER.

Sans doute... Quant à moi, je ne souffrirai pas
Qu'à notre détriment il touche cent ducats...

LANDINI.

Voyons! doit-il périr?

SENTINELLI.

Sa mort est décidée.

LANDINI.

Rien ne peut le sauver?

SENTINELLI.

Rien.

CLAUTER.

Nous changeons d'idée.

SENTINELLI.

Vous acceptez?

TOUS LES DEUX.

Oui.

SENTINELLI.

Bien.

CLAUTER, *à Landini.*

A propos, compagnon,
Nous avons oublié de demander son nom.

LANDINI.

Ah! oui, son nom?

SENTINELLI.

Son nom?... — Monaldeschi.

LANDINI.

Cet homme,
J'en ai peur, capitaine, a des amis à Rome...

SENTINELLI.

Vous aurez cent ducats, et vous serez absous.

LANDINI.

Un ducat vaut, je crois, quatre livres dix sous :
Cent ducats feront donc quatre cents...

CLAUTER.

Eh! qu'importe?
Tout ce que je sais, moi, c'est que la somme est forte.
Laisse là tes calculs; lorsque nous la tiendrons,
Bien plus facilement nous la calculerons.
Ah çà! sur votre honneur, vous répondez des suites?

SENTINELLI.

J'en réponds.

CLAUTER.

On n'a pas à craindre de poursuites?

SENTINELLI.

Aucune, et cent ducats...

CLAUTER.

Sur nous on peut compter.

SENTINELLI.

Je me chargerai seul du soin de l'arrêter.
Tenez-vous là, messieurs!

(*Il les place de chaque côté de la porte.*)

(*Tirant son épée et la faisant plier.*)

Allons, ma bonne épée,
Prouvons-lui que ta lame à Tolède est trempée.
Grâce à toi j'ai souvent écarté le trépas :
Qu'aujourd'hui ton acier ne me trahisse pas!...

(*Il entre chez Monaldeschi.*)

SCÈNE VI.

CLAUTER *et* LANDINI *de chaque côté de la porte;* LE PÈRE LEBEL *et* GULRICK *se présentent pour entrer.*

CLAUTER.

On n'entre pas.

GULRICK.

Messieurs, j'ai des ordres contraires
Pour lui seul.

LANDINI.

Alors, soit.

LE PÈRE LEBEL, *entrant chez la reine.*

Dieu vous garde, mes frères!

LANDINI, *montrant le père Lebel.*

Il en est.

CLAUTER.

Landini, tu ne te doutais pas
Que du ciel aujourd'hui nous tombaient cent ducats.

LANDINI, *regardant si Monaldeschi est arrêté.*
Cent ducats! — Il n'est pas encor sûr qu'on les tienne.

CLAUTER.
Dis donc, veux-tu jouer ta part contre la mienne?
Si je perds, tous mes droits par moi te sont cédés.

LANDINI.
Je veux bien. Mais à quoi joûrons-nous?

CLAUTER.
J'ai mes dés.
En un seul coup, veux-tu?

LANDINI.
Diable! un seul, c'est bien preste!
L'argent à nous venir n'est pas toujours si leste,
Que l'on puisse risquer cent ducats d'un seul coup.
En trois coups, si tu veux...

CLAUTER.
Un seul, — ou pas du tout;
Nous n'aurions pas le temps, d'ailleurs.

LANDINI.
Hé bien, commence :
En un seul, soit, j'accepte.
(*Clauter tenant les dés, Landini l'arrête.*)
Écoute donc : — Silence! —
Je me suis trompé.

CLAUTER.
Cinq. — Au diable soit le jeu!
Je te donne le quart et retire l'enjeu.

LANDINI.
Non pas, non pas!

CLAUTER.
(*Landini amène quatre.*)
Hé bien, dépêche-toi donc. — Quatre!

LANDINI.
Un instant, un instant.

CLAUTER.
Ne vas-tu pas débattre?
Un, deux, trois, quatre.

LANDINI.
Non. — Ces dés sont donc maudits!
Cent fois j'aurais gagné : regarde plutôt. — Dix.

CLAUTER.
Oui, mais il est trop tard, ta perte est avérée :
Une dette de jeu, tu le sais, est sacrée.

LANDINI.
Ne parle pas si haut. — Tu ne tiens pas ton or.
Et j'ai perdu le prix d'un sang bien chaud encor.

CLAUTER.
Quant au remboursement, tu sais qu'il nous regarde...
Mais on vient. — Du silence et tenons-nous en garde.
C'est cent ducats, mon cher, que tu me dois.

LANDINI, *d'une voix sombre.*
Eh bien!
Que maudit soit le jeu! — Je le tûrai pour rien.
Mais, par le ciel! Clauter, c'est une chose infâme
Que de frapper pour rien le coup qui perd notre âme!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *de chaque côté de la porte;* SENTINELLI, *sortant de l'appartement de Monaldeschi.*

SENTINELLI.
Nous avons en délais consumé trop de temps,
Et le traître est sorti depuis quelques instants.
(*Avec fureur.*)
Oh! s'il ne revient pas, comment me vengerai-je!
Malheur! Mais non, lui-même a préparé le piége.
Afin de s'échapper au moindre événement,
Tout est là, tout est prêt dans son appartement.
Il faudra qu'il y rentre; — et pour rentrer, sans doute,
Il passe par ici. — Je serai sur sa route!...
Mes affronts sont restés trop longtemps impunis.
Mort et damnation sur toi!...

LE PÈRE LEBEL, *sortant de chez la reine.*
Je vous bénis,
Mon fils.

SENTINELLI, *le regardant s'éloigner.*
Tu me bénis, vieillard, avant qu'il meure;
Mais me béniras-tu de même dans une heure?
(*Allant pour le rejoindre.*)
J'ai des doutes secrets, je veux le consulter.
(*Revenant sur ses pas.*)
Mais si tu me blâmais! — J'aime encor mieux douter.
Et pourtant j'entends là, comme une voix de l'âme,
Qui redit sourdement : — L'assassin est infâme!...
Si je le rappelais! — Mais suis-je un assassin?
N'est-ce pas lui, plutôt?... — N'eut-il pas le dessein
De rejeter sur moi le soupçon qui l'accable?...
Il savait que la mort réservée au coupable
En passant près de lui frapperait l'innocent;
A-t-il craint de s'offrir pour répandre mon sang?
Non. — Il en avait soif; — il se chargeait lui-même
Du soin d'exécuter la sentence suprême.
Sans remords, de son crime il m'aurait fait punir.
Et j'aurais des remords!...
(*Regardant à la fenêtre.*)
Qu'il tarde à revenir!...
D'ailleurs, en le frappant, ma main est innocente;
Elle cède au pouvoir d'une main plus puissante.
(*Montrant les soldats.*)
Et ce n'est pas comme eux, pour quelques pièces d'or,
Que je vais le frapper...
(*Regardant de nouveau à la fenêtre.*)
Il ne vient pas encor!...
Mais pourquoi chercherais-je à mentir à moi-même?
Est-ce bien pour venger les droits du diadème,
Que ma main aujourd'hui consent à le frapper?
Non, c'est pour qu'aux bourreaux il ne puisse échapper;
C'est afin d'égaler sa peine à mon offense,
De lui rendre en un jour mes cinq ans de souffrance,
D'opposer au mépris dont l'orgueil m'accabla
La lame d'un poignard... —
(*Regardant.*)
Le voilà! le voilà!

Mais est-ce lui? Non; si, si : mon regard se trouble...
C'est bien lui. Son cheval de vitesse redouble,
Je le vois accourir d'écume blanchissant;
Il se cabre; d'avance a-t-il flairé le sang?...
Mais sous ton éperon plus rapide il s'emporte;
De ce château fatal tu dépasses la porte,
Et tu n'aperçois pas au terme du chemin
Un spectre qui t'attend un poignard à la main!
(*Regardant.*)
Eh! mais — que fait-il donc? Il hésite, — il s'arrête...
M'aurait-il aperçu? — Non; sans doute il s'apprête...
Il va. — C'est cela, — bien; tu fais ce que je veux :
Descends de ton cheval, flatte son cou nerveux.
Ses pieds t'ont ramené d'une course rapide;
Aux mains d'un écuyer abandonne sa bride,
Et dis-lui qu'aujourd'hui pour la dernière fois
De son maître insolent il a senti le poids!
Son maître, — un pas encore!... en ma puissance il [tombe...
(*Se penchant à la fenêtre.*)
Il va toucher le seuil — bien! — un pied dans la tombe,
(*Se rejetant sur le théâtre.*)
Deux!... Ah! — mon cœur bondit avec rapidité,
Lorsque le sien peut-être est à peine agité! —
Il monte, — imprévoyant du sort qui va l'attendre,
Ces degrés, que vivant il ne doit plus descendre;
Et, si près de la mort, son cœur ne ressent pas
Quelque vague terreur...
(*Écoutant.*)
Dieu! le bruit de ses pas!
Il court donc de lui-même au but que nul n'évite!
Je l'entends, je le vois. — Il est venu bien vite!

SCÈNE VIII.

SENTINELLI, MONALDESCHI, LES DEUX GARDES.

MONALDESCHI, *entrant.*
Sentinelli!

SENTINELLI.
C'est vous, enfin! — Tant de lenteur
M'étonnait de la part de mon accusateur;
Car, dans son zèle ardent, sans retard, je dus croire
Qu'il allait procéder à l'interrogatoire.

MONALDESCHI, *à part.*
Sentinelli tout seul, — gardé par deux soldats!
Serait-il arrêté?

SENTINELLI.
Vous ne répondez pas,
Marquis?

MONALDESCHI.
Que voulez-vous que je réponde, comte?
Que je ne savais pas qu'une rigueur si prompte
Devait... Mais ces soldats...

SENTINELLI.
Je ne puis le nier,
Ces soldats en ce lieu gardent un prisonnier.

MONALDESCHI.
J'avais deviné juste.

SENTINELLI.
On vous a fait connaître
Que la reine cherchait à découvrir un traître.
Ses vœux, vous le savez, viennent d'être exaucés; —
Un homme est arrêté.

MONALDESCHI.
Oui, comte, je le sais.

SENTINELLI.
Je viens en ce moment d'apprendre de la reine
Qu'elle vous consulta sur le choix de la peine,
Et qu'à votre indulgence imposant un effort,
Vous seul aviez voté pour la mort.

MONALDESCHI.
Pour la mort.

SENTINELLI.
Elle m'a dit aussi que votre amour pour elle
En cette occasion portait si loin le zèle,
Que, dès que du complot l'on connaîtrait l'auteur,
Vous vous étiez chargé d'être l'exécuteur.

MONALDESCHI.
Je l'ai fait.

SENTINELLI.
Maintenant alors que le coupable
Doit, repoussant en vain le soupçon qui l'accable,
Avant la fin du jour subir son châtiment,
Vous conservez encor le même sentiment?

MONALDESCHI.
Je n'en ai point changé.

SENTINELLI.
Mais cet arrêt suprême,
Quel que soit l'accusé, resterait-il le même?

MONALDESCHI.
Oui, monsieur.

SENTINELLI.
Cependant, si dans cet ennemi
Votre cœur étonné trouvait un vieil ami,
Que l'un de ces complots, dont les cours font étude,
Eût éloigné de vous, plus que l'ingratitude,
Pourrait-il espérer qu'un ancien souvenir
Arrêterait le fer levé pour le punir?

MONALDESCHI.
Non.

SENTINELLI.
Mais, dans son espoir, s'il essayait lui-même
De fléchir la rigueur de cet arrêt suprême;
Si, dans votre âme émue éveillant la pitié,
Il rappelait ces jours d'une ancienne amitié :
D'après son propre cœur, si, comprenant le vôtre,
Il rappelait ces temps où, vivant l'un par l'autre,
Vous trouviez le bonheur dans le bonheur d'autrui;
Si, te tendant la main, il te disait : *C'est lui!*

MONALDESCHI.
Je la repousserais.

SENTINELLI.
A son heure dernière,
S'il employait l'accent de la sainte prière;
S'il te disait : — Ami, tu ne frapperas pas
L'homme auquel tant de fois se sont ouverts tes bras,
L'homme que tu voyais, avant nos jours de haine,
Heureux de ton bonheur, et triste de tes peines,
Qui, d'un songe d'espoir prompt à te soutenir,
A te sourire encor contraignait l'avenir.

S'il opposait soudain aux jours d'adolescence
Les jours plus éloignés et plus purs de l'enfance,
Qui s'envolaient exempts d'amertume et de fiel,
Sur une même terre et sous un même ciel!
S'il jetait au-devant de ta haine fatale
Ces souvenirs puissants de la terre natale,
Où chaque jour se lève et plus pur et plus beau,
Où le sol qui le couvre est léger au tombeau?
S'il te prouvait qu'il peut, par une adroite fuite,
Des bourreaux, sans te perdre, éviter la poursuite,
Et dans un coin du monde, ignoré pour toujours,
Aller mourir au lieu qui vit ses premiers jours?
S'il offrait à ton cœur, dans sa douleur amère,
Son rêve de vieillesse et les pleurs de sa mère;
Cédant à la pitié, lorsque tu le verrais
Tomber à tes genoux?...

(*Il se jette aux pieds de Monaldeschi.*)

MONALDESCHI, *portant la main à son poignard.*

Je l'y poignarderais.

SENTINELLI, *se relevant.*

Au nom de notre reine indignement trompée,
Jean de Monaldeschi, rendez-moi votre épée.

(*Les deux gardes arrêtent Monaldeschi.*)

A cet homme, accusé de haute trahison,
Je veux bien accorder sa chambre pour prison.
Veillez sur lui, tandis que son trépas s'apprête;
Allez, chacun de vous m'en répond sur sa tête.

(*Les deux gardes entraînent Monaldeschi d'un côté, et Sentinelli sort de l'autre. Paula paraît au fond.*)

ACTE CINQUIÈME.

MONALDESCHI.

PERSONNAGES.

CHRISTINE.
MONALDESCHI.
SENTINELLI.
PAULA.
CLAUTER.
LANDINI.
LE PÈRE LEBEL.

La chambre de Monaldeschi. — Une grande porte latérale qui donne dans la galerie aux Cerfs. — Une porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONALDESCHI, *appuyé sur une table, la tête dans ses deux mains, se relevant tout à coup.*

Je me trompais encor; — non, non; l'on ne vient pas,
Et de mes deux gardiens je n'entends que les pas.
(*Allant à la porte et écoutant.*)
Ils parlent à voix basse, et je les entends rire;
Ils partagent de l'or... Cet or, que veut-il dire?
De l'or à des soldats! J'ai de l'or aussi, moi...
Par son attrait puissant si je tentais leur foi!...
Oui, mais s'ils refusaient, et par eux repoussée
Si je voyais soudain mon offre dénoncée!...
Ils diraient que j'ai peur; et toujours l'innocent
Doit, même lorsqu'il craint, cacher ce qu'il ressent.
(*Souriant.*)
Par sa sérénité je veux que mon visage
De l'innocence aussi porte le témoignage!
Je sais le composer.
(*Avec l'expression de la plus grande terreur.*)
— Grand Dieu! qu'ai-je entendu?
(*Écoutant.*)
La reine veut sa mort; le marquis est perdu!
Perdu!... ma mort!... Oh ciel! où fuir!... cette fenêtre...?
Le sol est à vingt pieds... Je me tûrais peut-être...
Mais c'est la seule issue ouverte à mon départ,
Je suis de ces côtés gardé de toute part :
Cette cour isolée est toujours solitaire;
Je suis sauvé dès lors que je touche la terre!
Mais je dois craindre tout d'un pouvoir odieux.
(*Allant à la fenêtre.*)
Eh bien! en m'élançant je fermerai les yeux.
(*Il ouvre la fenêtre.*)
Quelle que soit ma mort, puisqu'elle est décidée...
Ah! malédiction! la fenêtre est gardée.
Oh! que faire, mon Dieu?... mon Dieu! secourez-moi.
Je sens à chaque instant redoubler mon effroi...
Mon Dieu! que devenir? Si mes vœux, mes prières,
Écartent de mon sein leurs armes meurtrières,
(*Tombant à genoux.*)
Mon Dieu! je fais ici le serment solennel
De vouer tous mes biens au culte de l'autel,
De passer désormais toute mon existence
Dans le recueillement et dans la pénitence...
(*Se relevant.*)
Du moins si, maîtrisant mon esprit agité,
J'y pouvais ramener quelque tranquillité!
Peut-être parviendrais-je à trouver une issue
Par laquelle, à leurs yeux, ma fuite inaperçue...
(*Allant à la porte de la galerie aux Cerfs.*)
Celle-ci!... — fermée... Oh! je ne le pourrai pas,

Et j'entends une voix qui me dit : Tu mourras!
C'est la voix du tombeau... constante et douloureuse!
Qu'au cœur du condamné cette voix est affreuse!
Et quand au moindre bruit, moi, je me sens frémir,
Il est des condamnés que l'on a vus dormir...
Dormir! je vois déjà tout ce peuple barbare,
Avide du spectacle affreux qu'on lui prépare,
Qui vient, de ses apprêts accusant la lenteur,
Au front de la victime épier la pâleur;
Spectateur coutumier de ces hideuses fêtes,
Jeter son cri de joie à la chute des têtes,
Et, toujours ramené par son attrait puissant,
Chercher sous l'échafaud la volupté du sang!

(*Retombant dans son fauteuil.*)

Mais non; — rassurons-nous, car celle qui m'accuse
Comprend trop qu'à ma mort il faudrait une excuse,
Que Charle apprendrait tout!... — Mais un prudent re- [gard
Où manque l'échafaud voit luire le poignard...
Je puis dans cette chambre obscure et retirée
Mourir, et que de tous ma mort soit ignorée.
La nuit, seul en ce lieu, sans défense surpris,
Oh! qui me secourrait, qui viendrait à mes cris?

(*Il détache de la muraille une cotte de mailles, et la revêt sous son pourpoint.*)

Ma mort serait alors plus cruelle et plus sûre...
Je me souviens du mal que fait une blessure!
Dans un duel, un jour, un spadassin adroit
Me frappa de son fer... Son fer entra si froid!...
Et je serais promis à ce supplice horrible!
Je sentirais vingt fois... — Oh! non, c'est impossible!
Non, Christine ne peut me garder ce trépas;
D'ailleurs je l'ai prévu.

(*Prenant son stylet et frappant sur sa cotte de mailles.*)

Bien, ils n'entreront pas.
Puissé-je retarder ainsi l'heure fatale! —
Me voilà plus tranquille.

(*Regardant dans une glace.*)

Oh Dieu! que je suis pâle!...
C'est qu'il fait froid aussi. — Prompt à se consumer,
Ce feu qui s'est éteint ne peut se rallumer.

(*Allant à la fenêtre.*)

Le jour est ténébreux, et son soleil d'automne
Épanche sans chaleur sa clarté monotone.
Ce sol, que le printemps vit naguère si beau,
Semble comme un mourant s'approcher du tombeau.
La terre comme nous a son heure mortelle,
Et son linceul de neige est froid aussi pour elle.

(*Paula entre sans que Monaldeschi la voie.*)

Italie!... Italie! en tes heureux climats
Toujours le ciel est pur et le sol sans frimats.
Oh! pourquoi, dans l'espoir d'un brillant esclavage,
Beau fleuve de l'Arno, quittai-je ton rivage?
Champs paternels, villa qu'habitaient mes aïeux,
Je vous revois encor quand je ferme les yeux;
Tout est là; chaque objet me rend sa douce image!
C'est un arbre, une fleur, un buisson, un feuillage.
Sous mes lambris dorés, oui, je vous regrettais!...

(*Apercevant Paula.*)

Dieu!... — Que faisiez-vous là?

SCÈNE II.

MONALDESCHI, PAULA.

PAULA.

Moi? rien; — je t'écoutais.

MONALDESCHI.

Oh! pardonne, Paula, je t'avais oubliée;
Pourrais-tu me sauver? A mon destin liée,
Oui, je vois que l'espoir va me venir de toi.
J'avais tout oublié.

PAULA.

Je me rappelais, moi!...
Tu parlais de l'Arno, de sa rive si belle,
Et dans tes souvenirs, ta mémoire rebelle
Ne se rappelait pas le jour où tu me dis :
Je t'aime, ma Paula! sois mienne, et je prédis
A ma jeune maîtresse, et bientôt mon épouse,
Un amour qui rendrait une reine jalouse; —
Et puis tu le juras par la terre et les cieux;
Moi, je ne jurai rien, mais tu compris mes yeux.
Plus tard,—c'était la nuit,—c'était sous un ciel sombre;
A mon tour je jurai, te suivant comme une ombre,
Qu'à l'heure de la mort tu me trouverais là :
Lequel a mieux tenu son serment? — me voilà.

MONALDESCHI.

Quoi! Paula... sans espoir faudra-t-il que je meure?...
Qu'ai-je à vivre, du moins?

PAULA.

Nous avons un quart d'heure.

MONALDESCHI.

Un quart d'heure! ô mon Dieu!

PAULA.

Voyons, reviens à toi!
Du courage, marquis.

MONALDESCHI.

J'en aurais aussi, moi,
Du courage, au milieu d'un combat, quand la poudre,
Quand la voix des canons grondant comme la foudre,
Le bruit du fer heurté, celui des instruments
De guerre, des blessés et des hennissements,
Au milieu des dangers vous pousse et vous enflamme,
Et d'un besoin de mort vous vient enivrer l'âme!...
J'en aurais du courage, à la fin de mes jours,
Si Dieu dans sa clémence eût prolongé leur cours;
Si ma tête blanchie, en arrière tournée,
Avait soixante fois déjà vu fuir l'année;
Si je sentais de moi s'éloigner sans retour
Chacun de ces plaisirs qui nous quitte à son tour.
La mort nous trouble moins par degrés rapprochée,
Et l'âme est doucement par sa main détachée;
Mais sentir dans son sein que le fer veut ouvrir
Une âme ardente à vivre, — et puis falloir mourir!

PAULA.

Sans doute cette mort, notre âme la repousse,
Mais notre mort à nous ne peut-elle être douce?
Que souvent tu m'as dit, autrefois, je le sais,
Quand alentour de nous les deux bras enlacés,
Isolés sur la terre, en notre amour profonde,
De ce monde oubliés, nous oubliions ce monde;

Que souvent tu m'as dit, d'un doux transport saisi :
Que je serais heureux si j'expirais ainsi!
Si je pouvais mourir alors que je la touche,
D'un poison lentement épuisé sur ta bouche,
Et passer dans tes bras, et les yeux sur tes yeux,
Du sommeil à la mort, et de la terre aux cieux!...
Pendant ces courts instants, délire qui dévore!
Je ne disais rien, moi! mais je suis prête encore;
Cinq ans se sont passés, j'ai toute ma raison;
Je suis prête, te dis-je, — et voici du poison.

MONALDESCHI.

Du poison!... Et sais-tu quelle affreuse souffrance
Peut causer le poison?... Non; j'ai quelque espérance,
Elle voudra me voir avant de me frapper;
Eh bien! si d'ici là je ne puis m'échapper,
Il me reste l'espoir que dans cette entrevue
Je toucherai son cœur... Mourir sans l'avoir vue
Serait au désespoir trop tôt s'abandonner;
Elle est femme, elle m'aime, elle peut pardonner.
Non, non; plus tard, plus tard!... à mon heure dernière,
Quand le prêtre sera là, — faisant sa prière, —
Quand le monde pour moi n'aura plus de secours,
Alors à ce poison, crois-moi, j'aurai recours.
Donne-le-moi... Paula.

PAULA.

Tiens!...

MONALDESCHI.

Mon esprit se trouble.

PAULA.

Le poison est caché dans cette bague double;
Quand l'un de ces anneaux sera tari par toi,
Que je reçoive l'autre, et c'est tout; — attends-moi.

MONALDESCHI.

Ah! Paula!

PAULA.

Maintenant, rappelle ton courage;
Moi qui suis près de toi la plus jeune par l'âge,
Mais dont le cœur longtemps à tous les maux offert,
Est plus vieux que le tien pour avoir plus souffert,
Je veux te consoler et calmer ta souffrance
En te parlant de mort, de ciel et d'espérance.
Notre vie ici-bas, ami, n'est qu'un chemin;
La joie ou la douleur nous y prend par la main,
Et nous conduit au bout, où nous attend la tombe;
Notre corps fatigué de tout son poids y tombe;
Mais l'âme toujours jeune à sa source revient,
Et de l'éternité tout à coup se souvient!...
A moins qu'un crime affreux de son poids ne l'entraîne,
Et dans la tombe avec notre corps ne l'enchaîne! —
Mais de ton crime, à toi, ne sois pas alarmé;
Tu trahis, il est vrai, qui t'avait tant aimé;
Tu déchiras le cœur qui, dans son innocence,
Faible et tendre, s'était remis en ta puissance.
Ami... que tout s'efface et s'oublie entre nous,
Hors les jours de bonheur et de joie...! — A genoux,
En vertu du pouvoir que le malheur me donne;
Au nom du Dieu vivant, au mien, je te pardonne!
C'est un instant... Que Dieu veuille te secourir...
Plus calme maintenant, lève-toi pour mourir; —
Car on vient...

MONALDESCHI.

Oh! déjà! déjà cesser de vivre!...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; SENTINELLI, DEUX GARDES *se promenant dans le corridor sombre qui fait l'entrée.*

SENTINELLI.

C'est moi, marquis. — Eh bien! es-tu prêt à me suivre?
Sa Majesté t'attend.

MONALDESCHI.

La reine veut me voir? —
Allons, je ne dois point perdre encor tout espoir!
Marchons, je vous suis.

(*Reculant.*)

Ah! dans ces corridors sombres,
Paula, n'as-tu pas vu passer comme deux ombres?
Si l'on avait sur moi de sinistres desseins!
Si l'on m'attendait là!...

(*Voyant luire leurs épées.*)

— Ce sont des assassins!

SENTINELLI.

Eh bien! marquis?

MONALDESCHI.

Paula, Paula! je t'en conjure!
Cours, tombe à ses genoux, supplie, implore, adjure,
Qu'elle vienne! Dis-lui que j'attends en ce lieu...
Qu'elle vienne!... Je l'en supplie au nom de Dieu.
Dis que je veux la voir, qu'il faut que je lui parle,
Que j'ai de grands secrets à révéler, que Charle
Saurait bien me venger. Non, ne dis pas cela :
Dis tout ce que tu crois qu'il faut dire, Paula;
Fais ce que tu pourras pour que son dessein change;
Pars, mon libérateur, mon seul ami, mon ange!
Ne va pas m'oublier aux mains de mon bourreau.

PAULA, *partant.*

Et vous, n'oubliez pas de m'envoyer l'anneau!

SCÈNE IV.

SENTINELLI, MONALDESCHI, CLAUTER *et* LANDINI *au fond.*

SENTINELLI.

J'attends.

MONALDESCHI.

Accordez-moi quelques minutes, comte.

SENTINELLI.

La reine veut, monsieur, une réponse prompte.
Lui dirai-je que vous hésitez à venir,
De peur que sa justice ait trop tôt à punir?

MONALDESCHI.

Non, car je ne crains rien, — rien, comte, — sur mon âme;
Mais je veux accomplir quelques soins que réclame
Le moment.

SENTINELLI.

Eh bien, soit. Marquis, accomplissez
Ces soins; mais promptement avec eux finissez,
Car elle attend.

MONALDESCHI.

Il faut que j'écrive à ma mère.

SENTINELLI.
C'est juste, — et d'un bon fils.
MONALDESCHI.
Quelle douleur amère,
Alors qu'elle saura que, loin d'elle puni,
Son fils sans la revoir est mort!
SENTINELLI.
— As-tu fini?
MONALDESCHI.
Non;... un instant encore, encore une seconde!
SENTINELLI.
Voyons, comptes-tu donc écrire à tout un monde?
MONALDESCHI.
J'achève.
SENTINELLI.
Es-tu prêt?
MONALDESCHI.
Oui... mes gants et mon chapeau.
SENTINELLI.
Les voilà.
MONALDESCHI.
Je ne puis paraître sans manteau
Aux regards de la reine... Ainsi donc qu'il vous plaise...
SENTINELLI.
Ne vois-tu pas le tien jeté sur cette chaise?
MONALDESCHI.
Est-ce bien le mien?
SENTINELLI.
Oui, le voici. — Hâtons-nous.
MONALDESCHI, *le mettant tantôt sur une épaule et tantôt sur l'autre.*
Je sens trembler ma main et fléchir mes genoux.
SENTINELLI.
Qui te retient encor?
MONALDESCHI.
Cette agrafe indocile...
SENTINELLI, *tirant son poignard, et allant à lui.*
Attends.
MONALDESCHI, *reculant.*
Que voulez-vous?
SENTINELLI.
La rendre plus facile...
Je veux, pour t'épargner quelque nouveau retard,
Élargir cette agrafe à l'aide du poignard.
(*Il perce le manteau et l'agrafe.*)
MONALDESCHI, *s'essuyant le front avec son mouchoir.*
J'ai cru que de ma mort l'heure était avancée!
J'ai froid, et sur mon front une sueur glacée...
(*Il laisse tomber son mouchoir, et met le pied dessus.*)
SENTINELLI.
De retarder encore, aurais-tu le dessein?
MONALDESCHI, *immobile.*
Oh! quand j'ai vu le fer se lever sur mon sein,
Je ne crus plus vivant repasser cette porte.
SENTINELLI, *s'approchant de lui.*
Pour la dernière fois, faudra-t-il qu'on t'emporte?
MONALDESCHI, *approchant l'anneau de sa bouche.*
Adieu donc à la vie, à l'univers adieu! —
Je ne pourrai jamais...
(*Il court à une colonne dans laquelle il y a une madone.*)
Protége-moi, mon Dieu!
SENTINELLI, *le saisissant par le bras, et appelant.*
Allons, messieurs, à moi!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; CHRISTINE, LE PÈRE LEBEL.

MONALDESCHI.
Du secours!... — C'est la reine!
(*Apercevant le père Lebel.*)
Vous n'êtes pas seule. Ah!...
CHRISTINE, *voyant l'épée nue de Sentinelli.*
Le zèle vous entraîne,
Comte... je n'ai pas dit...
MONALDESCHI.
Vous ne l'avez pas dit,
N'est-ce pas!... Meurtrier infâme, sois maudit!
CHRISTINE.
Ah! ne maudissez pas! car, si près de la tombe,
La malédiction sur qui maudit retombe.
(*A Sentinelli.*)
Comte, patientez encor quelques instants;
Et lorsqu'il sortira, frappez; il sera temps.
Remettez-nous les clefs, et laissez-nous.
(*Sentinelli, Clauter et Landini sortent. La porte se referme.*)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, MONALDESCHI, LE PÈRE LEBEL.

MONALDESCHI.
Madame,
Je ne suis point coupable, et contre moi l'on trame
Quelque complot affreux; je dois...
CHRISTINE.
Le meurtrier,
Marquis, lui-même a droit à se justifier;
Le juge du coupable écoute la défense,
Avant que de la mort il signe la sentence.
Parlez... De quelques pas, mon père, éloignez-vous.
LEBEL.
Puisse ce malheureux fléchir votre courroux,
Madame!
CHRISTINE.
Que j'absolve ou bien que je punisse,
Dans tous les cas, mon père, il sera fait justice;
Reposez-vous sur moi... Nous voilà seuls, parlez,
Marquis.
MONALDESCHI.
Je ne le puis, si vous ne rappelez
De quel crime aujourd'hui j'ai mérité la peine.
CHRISTINE.
Ah! votre mémoire est à ce point incertaine:
Eh bien! nous l'aiderons... Marquis, veuillez ouvrir
Cette lettre et lisez... Vous avez cru couvrir
D'un éternel secret votre crime peut-être?
Insensé!... vous tremblez?... Ouvrez donc cette lettre!
Vous êtes innocent... lisez!
MONALDESCHI, *tombant à genoux.*
Je suis perdu!
CHRISTINE, *au père Lebel.*
Vous le voyez, mon père, il est là confondu.

Écrasé sous le poids de son propre anathème,
Méprisable pour tous, et surtout pour lui-même;
Car, excepté lui seul, nul ne saura jamais,
Avant sa trahison, à quel point je l'aimais.
Maintenant le voilà suppliant et coupable!
A défaut de remords, l'épouvante l'accable.
Entre vos saintes mains je le remets... Adieu.
Préparez-le, mon père, à répondre à son Dieu.

MONALDESCHI.

Oh! je n'ai plus d'espoir que dans votre clémence;
Comme votre pouvoir, madame, elle est immense.
Eh bien! oui, je l'avoue. Oui, je fus égaré;
Par un doute cruel constamment dévoré,
J'ai, devant ce complot, senti faiblir mon âme.
Malgré mon dévoûment, je prévoyais, madame,
Combien ce grand complot ramenant de malheurs
Pourrait faire verser et de sang et de pleurs;
Et devant Dieu les pleurs et le sang d'un seul homme
Sont précieux, madame, à l'égal d'un royaume!...
Et moi, j'ai cru devoir alors comme chrétien,
Pour le bonheur de tous sacrifier le mien.
Jugez-moi maintenant.

CHRISTINE.

Vous avez l'âme grande,
Marquis! cela me touche... Il faut que je vous rende
Quelque tranquillité pour vos derniers moments.
Nul sang ne coulera dans ces grands changements;
Charles-Gustave, aux coups de la fortune en butte,
Ne meurt pas d'un complot tramé, mais d'une chute.
Le trône où je remonte est pur de sang versé:
C'est pourquoi La Gardie...

MONALDESCHI.

Oh! je suis insensé!...
Je suis un malheureux qui tremblant vous conjure,
En voyant ses remords, d'oublier son injure.
Commandez des tourments, je suis prêt à souffrir;
Mais je ne suis pas préparé pour mourir.

CHRISTINE.

Comme je le devais, vous le voyez, mon père,
Je viens de l'écouter sans haine et sans colère.
Pour la seconde fois je le condamne!... Adieu. —
Préparez-le, mon père, à répondre à son Dieu.
Avez-vous tout dit? —

MONALDESCHI.

Non, madame : oh! pas encore!
C'est pour vous maintenant que ma voix vous implore.
Vous voulez remonter au trône!... mais du sang
En rendra sous vos pieds le chemin plus glissant.
On dira, vous voyant assise sur ce trône,
Qu'une tache de sang rouille votre couronne.
Et puis pour vous aussi le jour se lèvera
Où, comme vous jugez, le Seigneur jugera.
Quand aux portes du ciel, par votre ange entr'ouvertes,
Vous vous présenterez les mains de sang couvertes,
Que direz-vous à Dieu, reine?

CHRISTINE.

Je lui dirai :
J'ai défendu des rois le principe sacré;
Mon père, un homme fut; cet homme était perfide;
Sa seule trahison m'a rendue homicide.
Dans mes royales mains j'ai pesé son forfait, —
Et j'ai jugé, mon Dieu, comme vous l'eussiez fait.
— Voilà tout.

MONALDESCHI.

Je le vois avec douleur, votre âme
De reine est inflexible!.. Oh! celle de la femme
Le sera-t-elle aussi? Je veux à vos genoux
Rappeler ces moments...

CHRISTINE, *vivement à Lebel.*

Mon père, éloignez-vous!

MONALDESCHI.

Ces moments où, pour moi quittant le diadème,
Vous redeveniez femme, et me disiez : Je t'aime.
A vos genoux alors j'étais comme à présent,
Non pas pour implorer la vie en gémissant,
Mais pour prendre en mes mains cette main que je touche,
La poser sur mon cœur, la presser sur ma bouche,
Vous dire un mot d'amour auquel vous répondiez...

CHRISTINE.

Marquis!

MONALDESCHI.

Oh! regardez... à genoux, — à vos pieds,
Je suis comme autrefois, oubliant qu'à cette heure
Votre royale voix dit qu'il faut que je meure;
Et ne me rappelant ce que dit votre voix
Que pour me souvenir des accents d'autrefois.
Sur mon front incliné jetez donc l'anathème!
Je veux le repousser avec un mot : Je t'aime,
Je t'aime!... frappe-moi... Je t'aime... tiens! voilà
Mon poignard... Entends-tu? je t'aime... Frappe là!
C'est mon cœur... frappe donc, et venge-toi toi-même...
Ou je vais te redire encore que je t'aime!

CHRISTINE.

Laissez-moi... laissez-moi. — Mon père!

MONALDESCHI.

Oh! calmez-vous.
Est-ce la seule fois qu'apaisant ton courroux,
Me voyant à tes pieds, ta rigueur qui se lasse
Permet que près de toi je reprenne ma place?...
Tu le sais, que jamais un autre sentiment
Ne fit battre ce cœur qui t'aima constamment!
Regarde-moi... L'on dit, par une pure flamme,
Que toujours dans nos yeux se reflète notre âme :
Tourne donc vers les miens tes regards soucieux,
Car je n'ai pas besoin de te cacher mes yeux!...

CHRISTINE.

Oh! que c'est de mon cœur une indigne faiblesse!
Je voudrais résister, et pourtant je me laisse
Entraîner malgré moi... — Je change votre sort;
Qu'un exil éternel...

MONALDESCHI.

Oh! j'aime mieux la mort!
Et si c'est à ce prix que Christine pardonne,
Je refuse à mon tour les jours qu'elle me donne.
Ne te revoir jamais! — non, j'aime mieux souffrir
Un instant que toujours... Je suis prêt à mourir.

CHRISTINE.

Eh bien! Monaldeschi, le jour encor peut naître
Où votre repentir me touchera peut-être.
Espérez... Sur le trône où m'appellent mes droits,
Si je reviens m'asseoir reine au milieu des rois,
Parmi ces courtisans empressés sur ma trace,
Mon œil avidement cherchera votre place,

Et la première alors je vous rappellerai.
Mais vous, que ferez-vous d'ici là?

MONALDESCHI.

J'attendrai.

CHRISTINE.

Mais, fidèle à la foi que vous m'avez jurée,
Sans que jamais une autre...

MONALDESCHI.

Oh! vous m'êtes sacrée.

CHRISTINE.

Qu'ainsi soit donc..., marquis; et quand vous reviendrez,
Peut-être de l'exil vous vous applaudirez. —
Mais je garde quelqu'un.

MONALDESCHI.

Qui?

CHRISTINE.

Paulo, ce jeune homme
Qui jadis à ma cour vous a suivi de Rome.
Nous parlerons de vous quelquefois...

MONALDESCHI, *à part.*

J'oubliais
Qu'un mot d'elle me perd... Paula, que je te hais!
Toujours sur mon chemin je t'aurai donc trouvée
Pour faire évanouir ma fortune rêvée!
Tu seras à Stockholm, comme à Fontainebleau,
Mon génie infernal... — Cet anneau, — cet anneau...
(*Haut.*)
Madame, permettez que, comme un témoignage
D'amitié, comme ancien souvenir, à ce page
Je renvoie un anneau longtemps par moi porté,
Et qu'il me demanda souvent.

CHRISTINE.

En vérité,
Marquis, ce souvenir est celui d'un bon maître.
A qui vous désirez, je le ferai remettre...

MONALDESCHI.

A l'instant!

CHRISTINE.

A l'instant... Adieu, marquis... Sortez
Par cette galerie... Aux deux autres côtés
Vous ne trouveriez pas une si sûre voie.
Le comte vous attend et réclame sa proie.
(*Au père Lebel.*)
Mon père, en ce moment vos devoirs sont changés;
Vous deviez préparer à la mort... protégez
Sa vie... Adieu!

MONALDESCHI, *lui baisant la main.*

Bientôt!

CHRISTINE, *ouvrant la porte.*

Oui!... — Gulrick, qu'on appelle
Paulo; — je veux le voir.

GULRICK.

Il est dans la chapelle,
Ici tout près... Il prie.

CHRISTINE.

Allez... — Oui, j'ai mieux fait.
Pourquoi punir de mort un crime sans effet,
Quand ce crime, m'eût-il ravi le diadème,
Ne me faisait qu'un tort que je me fais moi-même?
Ce pouvoir qui de loin brille de tant d'appas,
Quand je le possédais, pour moi n'en avait pas;
Et, sitôt que j'aurai ressaisi ma couronne,
Le dégoût sera là pour partager mon trône.
(*A Paula qui entre.*)
Venez.

PAULA.

Vous êtes seule?

CHRISTINE.

Oui.

PAULA, *cherchant des yeux.*

Seule?...

CHRISTINE.

Regardez...

PAULA.

Un prêtre est avec lui... Madame, vous gardez
Parfois à qui vous sert de sublimes spectacles.
Vous avez, je le vois, triomphé des obstacles; —
C'est grand et beau.

CHRISTINE.

Paulo, le marquis m'a remis
Cette bague pour vous.

PAULA, *avec joie.*

Ah! donnez!

CHRISTINE.

J'ai promis
De vous le rendre... C'est l'anneau de votre maître.

PAULA.

Et vous avez voulu vous-même le remettre,
N'est-ce pas? Je rends grâce à vos soins empressés;
Oui, cet anneau m'est cher!

CHRISTINE.

Paulo, vous pâlissez?

PAULA, *le portant à ses lèvres.*

Non. — Sois le bien venu, messager de la tombe.
(*A Christine.*)
Et maintenant sur vous que notre mort retombe! —

CHRISTINE.

Sur moi, votre mort?... Oh! vous perdez la raison.
Qu'enfermait cet anneau, dites-moi?

PAULA.

Du poison.
Le marquis en mourant promit de me le rendre :
Cet anneau, grâce à vous, ne s'est pas fait attendre!

CHRISTINE.

Mais le marquis n'est point à la mort condamné;
A l'exil seulement... Paulo, j'ai pardonné!
Et bientôt sur le trône, auprès de moi.

PAULA.

L'infâme
Nous trahit toutes deux!

CHRISTINE.

Toutes deux?

PAULA.

Je suis femme!

CHRISTINE.

Vous? Oh! malheur à lui! car je devine tout.
(*Ouvrant la porte du fond.*)
Ici, comte! venez, venez! Courez au bout
De cette galerie... et joignez-y le traître...
Frappez... Pour vous tromper il vous dira peut-être
Que j'ai tout pardonné; mais non... frappez toujours
Il dira que c'est moi qui conservai ses jours;
Non, non! Que par ses pleurs ma colère abattue
Avait tout oublié; non, non, non!... Frappe et tue!

(*Le poussant.*)
A l'œuvre!
(*A Paula.*)
Pour ton mal, enfant, nous trouverons
Des secours; sois tranquille et nous te sauverons.
Qu'on cherche des secours partout... à l'instant même!
(*Revenant à Paula.*)
Mais déjà le poison la dévore.... Anathème!
(*Allant à la porte de la galerie.*)
S'il m'échappait!... Mais non... il n'échappera pas;
La justice de Dieu ralentira ses pas...
(*Revenant à Paula.*)
Oh! ne meurs pas, enfant!... Si jeune, si jolie!...
(*Voyant les progrès du poison.*)
Je vous reconnais bien, poisons de l'Italie!
Mortels!... Enfant!... Mon Dieu!... Quelqu'un accourt... [Non, rien!...
(*Elle va à la porte.*)
Si... c'est un bruit de pas.
(*Au père Lebel qui entre.*)
Eh bien! mon père! eh bién!
Est-ce fini?

LE PÈRE LEBEL.
Fini... C'est donc vous, ô madame...
Après avoir promis de le sauver!...

CHRISTINE.
L'infâme!
Le sauver, lui!... non, non... Voyons, est-il puni?
On tarde bien!... ou tout devrait être fini.

LE PÈRE LEBEL.
J'espérais donc à tort?

CHRISTINE.
Mon père, il vous réclame!
J'ai condamné son corps... allez sauver son âme,
Allez.

LE PÈRE LEBEL.
Adieu, madame!

CHRISTINE.
Adieu, mon père, adieu.
Puissiez-vous arriver encore à temps!

MONALDESCHI.
Ah!

LE PÈRE LEBEL.
Dieu!...
Mais non, du meurtrier la vengeance est trompée;
Le marquis de son sein vient d'écarter l'épée.
Il fuit... il vient à nous... La présence des rois,
Madame, sauve ceux que condamnent les lois.

CHRISTINE, *voulant se retirer.*
Il ne me verra pas.

LE PÈRE LEBEL, *l'arrêtant de force.*
Il vous verra, madame.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; MONALDESCHI, *suivi de* SENTINELLI *et de* DEUX GARDES.

MONALDESCHI, *blessé au cou.*
A moi! mon père, grâce!
(*Il tombe.*)

LE PÈRE LEBEL, *à Sentinelli.*
Arrête, sur ton âme!
Arrête, meurtrier! ou le Dieu qui m'entend,
De sa foudre, à ma voix, peut t'atteindre à l'instant!
(*A Christine.*)
Il en est temps encor, madame!

MONALDESCHI, *se soulevant le long des lambris.*
Grâce!

PAULA, *se relevant au milieu des convulsions.*
Grâce!
(*Elle retombe et meurt.*)

LE PÈRE LEBEL.
Il ne peut se traîner à vos pieds que j'embrasse;
Vous le voyez, il est mourant, ensanglanté.
Au nom de Dieu vivant! que votre Majesté
Daigne à ce malheureux accorder quelque trêve!

CHRISTINE, *posant sa main sur le cœur de Paula, qui a cessé de battre.*
Eh bien! j'en ai pitié; mon père... qu'on l'achève!

Comme il serait possible que quelques directeurs de provinces désirassent jouer l'ouvrage avec l'épilogue, qui paraît à l'auteur son complément indispensable, il indique ici la variante qui le prépare. Elle porte entièrement sur Paula, qui ne mourait pas d'abord.

Ainsi, après ce vers,

Des secours; sois tranquille, et nous te sauverons,

Christine dira :

Qu'on appelle Borri, qu'il vienne à l'instant même :
C'est du poison qu'il faut qu'il combatte! Anathème!
S'il échappait... Mais non... il n'échappera pas;
La justice de Dieu ralentira ses pas.
(*A Borri qui entre.*)
Venez Borri, venez, et répondez-moi d'elle.

BORRI.
Du poison!... Si mon art aujourd'hui m'est fidèle,
J'en réponds.

CHRISTINE, *allant à la porte de la galerie.*
Ah! du bruit... quelqu'un accourt... Non, rien.
(*Au père Lebel qui entre.*)
Si... c'est un bruit de pas... Eh bien, mon père, eh bien! etc.

ÉPILOGUE.

(29 AVRIL 1689.)

CHRISTINE.

PERSONNAGES.

CHRISTINE.
BORRI.
PAULA.
SENTINELLI.
STEINBERG.
EBBA.
OXENSTIERN.
COMTE DE BRAHÉ.
GUÈME.

Une chambre du palais Azzolini.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, *couchée sur une chaise longue, ayant près d'elle une table, des papiers, une lampe, et achevant d'écrire;* BORRI, *son médecin, derrière elle.*

CHRISTINE.

Sur le seuil de la tombe, avant que d'y descendre,
Je signe de mes noms de Christine Alessandre
Cette confession que je dédie à Dieu.
Rome, 29 avril. — C'est mon dernier adieu
Au monde, qui bientôt va devenir mon juge.
Je ne l'ai point trompé par un vain subterfuge;
J'ai tout dit; — tout est là, le mal avec le bien.
Qu'importe à qui bientôt ne doit plus être rien
Ce que dira de lui la terre qui s'efface?
Comme Moïse, à Dieu j'ai parlé face à face;
Par sa force mon cœur n'a point été trahi,
Car le trône pour moi fut un mont Sinaï.
Et quand la voix de Dieu grondait comme la foudre,
Mon peuple était en bas prosterné dans la poudre,
Attendant.

(*A Borri.*)

— Approchez. On a fait bien du bruit,
Borri, dans ce palais, pendant toute la nuit.
Qu'était-ce donc?...

BORRI.

Madame, une grande nouvelle,
Importante pour vous, pour Rome...

CHRISTINE.

Quelle est-elle?

BORRI.

Le roi Charles-Gustave est mourant...

CHRISTINE.

Que le ciel
Fasse descendre un ange à son chevet mortel!

BORRI.

La Suède se souvient d'un temps qui fut prospère,

Et réclame Christine.

CHRISTINE.

Il est trop tard, mon père;
Vous le savez bien, vous... Et son fils?

BORRI.

Sans espoir
On le voit... il est faible, et l'on semble prévoir
Le jour où, rejoignant le père qui succombe,
L'enfant ira dormir dans sa royale tombe.

CHRISTINE.

Mon Dieu! vous le savez, par deux fois j'ai tenté
De reprendre un pouvoir imprudemment quitté;
Aujourd'hui le royaume où mon espoir se fonde,
Mon Dieu, vient de vous seul, et n'est pas de ce monde.
Les noms des messagers vous sont-ils parvenus?

BORRI.

Ce sont les fils de ceux que vous avez connus,
Oxenstiern, de Brahé. — Vous pâlissez, ma fille!

CHRISTINE.

Oui, je me sens plus mal, et chaque objet vacille;
Tout mon sang vers mon cœur semble se retirer.

BORRI, *faisant un mouvement pour sortir.*

Alors les messagers royaux...

CHRISTINE, *le retenant.*

Faites entrer.

BORRI.

Ma fille, en ce moment vous feriez mieux peut-être
De penser au Seigneur, notre souverain maître.

CHRISTINE.

J'aurai bientôt fini.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; OXENSTIERN NEVEU, DE BRAHÉ *portant le manteau royal, la couronne et le sceptre.*

CHRISTINE.

Salut, messieurs, salut.
Vous venez me trouver, et je sais dans quel but;
Je voudrais des Suédois redevenir la reine,
Dieu le sait... mais sa main loin du trône m'entraîne,
Et ce sceptre des rois, que je trouvai si beau,
N'est plus qu'un ornement à mettre en mon tombeau.
Vous arrivez trop tard...

UN ENVOYÉ.

Pour le pouvoir suprême
Il n'est jamais trop tard, madame... car Dieu même,
Lorsqu'il s'agit d'empire, et de peuple et de rois,
Avant de les frapper, y regarde à deux fois;
Et souvent on l'entend, quand on croit l'heure prête,
Dire au soleil : Reviens; dire à la nuit : Arrête.
Voilà ce que pour vous peut faire son pouvoir.

UN AUTRE.

Madame, puissions-nous un jour encor vous voir
Au trône où vous attend la Suède dévouée!...

CHRISTINE.

A son bonheur toujours Christine s'est vouée,
Mais pour chacun il vient un moment solennel
Où l'on ne pense plus qu'au bonheur éternel.

L'ENVOYÉ.

Oui, mais laissez du moins placer sur votre tête
Cette couronne, afin que si la mort s'apprête
A frapper ici-bas la femme seulement,
L'ange qui doit vers nous descendre en ce moment,
Voyant à votre front la marque souveraine,
Remonte demander s'il doit frapper la reine.

CHRISTINE.

Il faut pour obéir un courage bien grand;
La couronne paraît lourde au front d'un mourant.
Quand la tête s'incline et que la main retombe,
C'est un fardeau pesant à porter dans la tombe
Qu'une couronne... un sceptre... Aussi, lorsque la voix
De Dieu sur les tombeaux retentira sept fois;
Quand les morts répondront aux paroles fatales,
Parmi les trépassés les rois seront plus pâles,
Et plus d'un paraîtra sans sceptre et sans bandeau,
Les oubliant exprès au fond de son tombeau...
Je le ferai pourtant, car mon obéissance
Ne veut pas devant Dieu douter de sa puissance.
Mais sans couronne, au moins, ne puis-je demeurer
Seule un instant encor?...

GUÈME, *montrant les messagers.*

Quand pourront-ils rentrer?

CHRISTINE, *à demi voix, à Borri.*

Combien de temps encore avant que je ne meure?

BORRI, *de même, à Christine.*

Trois quarts d'heure à peu près...

CHRISTINE.

Revenez dans une heure.

L'ENVOYÉ.

Ne nous éloignons pas; nous attendrons...

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

CHRISTINE, EBBA, STEINBERG.

CHRISTINE.

Restez,
Vous, Ebba! vous, Steinberg!...

STEINBERG ET EBBA.

Oh! madame!...

CHRISTINE.

Écoutez :
Votre reine en mourant vous fait une prière :
Veillez sur elle, afin qu'à son heure dernière
On ne la trouble point... Un vieillard va venir,
Dont la main est, dit-on, toujours prête à bénir!
Dont la voix consolante, à la douce parole,
Détache doucement une âme qui s'envole.
Depuis vingt ans, dit-on, ses prières pour nous
Aux marches des autels ont usé ses genoux;
Jamais, ceint du cordon, revêtu de la haire,
Pénitent plus pieux, aux pieds du sanctuaire,
N'a, priant, incliné pour ses frères tremblants,
Touché le saint pavé de cheveux aussi blancs!
Enfants, je veux le voir... et, sans qu'il me connaisse,
A sa voix dans mon cœur que le calme renaisse.
Je l'ai fait demander... Allez, car l'heure fuit,

Et, s'il est là, qu'il soit à l'instant introduit.
Allez, et revenez surtout avant une heure;
Car je veux vous revoir avant que je ne meure...
(*Ils sortent.*)

CHRISTINE, *seule*.

Une heure!... une heure encore, et tout s'achèvera!
Vienne donc le moment... mon âme quittera
Ce monde... où devant moi tour à tour j'ai vu naître
Tous ces plaisirs d'un jour que l'homme peut connaître!
Pouvoir, amour, science : et, sans les regretter,
Moi qui les épuisai, je pourrai les quitter;
Car j'ai trouvé toujours au fond de chaque joie
Quelque chose d'amer qui vers le ciel renvoie...
Pour guider tout un peuple en ses rudes chemins,
Le Seigneur avait mis un flambeau dans mes mains.
Je vis que ce flambeau de sa flamme trop forte
Brûle toujours la main de l'élu qui le porte,
Et j'approchai bientôt, voyant mes vœux déçus,
Le flambeau de ma bouche, et je soufflai dessus!
J'avais une âme jeune et pleine d'espérance;
Elle appelait l'amour, qu'il fût joie ou souffrance :
Mais l'amour que mon âme exigeait les surprit,
Et mon cœur se ferma sans que nul le comprît.
De la science alors poursuivant le mystère,
Je voulus me mêler aux sages de la terre!
Lever un coin du voile où mes yeux indiscrets
Croyaient du Créateur surprendre les secrets;
Je vis que dans la nuit où notre esprit se plonge
Tout était vanité, déception, mensonge!
Que sur l'éternité Dieu seul était debout,
Et qu'excepté de lui... l'on doit douter de tout.
Vienne donc le moment, je l'attends sans alarmes.
Mais je le sens, mon Dieu!.. mon cœur est plein de larmes,
Car parmi tous mes jours, un jour qui fut affreux
Y laisse un souvenir sanglant et douloureux!
Vous saviez cependant, vous, quel était son crime,
Et si c'était à moi d'épargner la victime!...
D'ailleurs une autre main...

SCÈNE IV.

CHRISTINE, UN VIEILLARD *à barbe et cheveux blancs*, STEINBERG *et* EBBA.

EBBA.

Mon père, c'est ici.

LE VIEILLARD.

Et celle que je dois consoler?

STEINBERG, *montrant Christine*.

La voici.

LE VIEILLARD.

Quel est son rang... son nom?

EBBA.

Tous deux sont un mystère.
Elle voudrait...

LE VIEILLARD.

Elle a le droit de me les taire.
Dieu les sait, il suffit. —
(*A Christine.*)
Le ciel soit avec vous!
Ma fille.

CHRISTINE, *à Ebba et Steinberg*.

Le voilà; mes enfants, laissez-nous.
(*Ils sortent.*)
Vous à qui le Seigneur a remis sa parole,
Vous dont la main bénit et dont la voix console,
Saint homme, qui foulez d'un pied tranquille et sûr
Le sentier de la foi, qui pour nous est obscur;
Qui voyez les pécheurs courbés sur votre voie,
Et qui pouvez d'un mot rendre un cœur à la joie,
Quelque temps près de moi marchez d'un pas plus lent,
Saint homme, qui passez priant et consolant...

LE VIEILLARD.

Ne dites pas cela, femme... Je suis moi-même
Un malheureux marqué du sceau de l'anathème...
Et celui qui m'entend venir avec effroi,
Si condamné qu'il soit, l'est encor moins que moi :
Mais le Seigneur permet que souvent le coupable,
Cachant à tous les yeux le remords qui l'accable,
Donne, tant qu'il lui reste une voix pour bénir,
Un pardon que lui-même il ne peut obtenir...

CHRISTINE.

Est-il donc un forfait que Dieu, dans sa colère,
Exclut de son pardon?

LE VIEILLARD.

Il en est un!

CHRISTINE.

Mon père!...
Il en est un?...

LE VIEILLARD.

Un seul... Mais pourquoi tremblez-vous?
Votre sexe, ma fille, est consolant et doux.
Seul, nous sommes méchants, nous... Dieu créa la femme
Comme un ange, chargé de veiller sur notre âme!
Il nous donna la force, il lui donna les pleurs,
Pour qu'elle pût porter moitié de nos douleurs;
Et si nous l'entraînons avec nous dans l'abîme,
Dieu sait faire deux parts, de l'erreur et du crime;
Car le Seigneur est juste.

CHRISTINE.

Oh! n'avez-vous pas dit
Qu'il est un crime, un seul, pour lequel Dieu maudit?

LE VIEILLARD.

Mais, pour un qu'il maudit, combien il en excuse,
Quand un vrai repentir s'humilie et s'accuse!

CHRISTINE.

Que m'importe, à moitié couchée en mon linceul,
Qu'il les pardonne tous, s'il en punit un seul?

LE VIEILLARD, *la regardant*.

Il pardonne... l'oubli, la colère... l'injure,
L'adultère... le vol... l'envie... et le parjure!
Voilà les noms de ceux qu'à l'heure du trépas
Il pardonne.

CHRISTINE.

Et celui qu'il ne pardonne pas!
Son nom?... que de mon sort un mot enfin décide;
Vous hésitez... Son nom?... je le veux.

LE VIEILLARD.

L'homicide!

CHRISTINE, *tombant à genoux*.

Pardon!...

LE VIEILLARD.

A cette voix malgré moi j'ai pâli.

(*Prenant la lampe et la regardant.*)

Ah!... vous êtes Christine...

(*Il laisse tomber la lampe. Obscurité.*)

CHRISTINE.

Et vous?

LE VIEILLARD.

Sentinelli.

CHRISTINE, *se dressant.*

Arrière... meurtrier!...

SENTINELLI.

Moi, meurtrier! madame?
Oh! si vous descendiez dans le fond de votre âme!
Là vous entendriez la voix qui doit crier
Qui de nous deux, ô reine! est le vrai meurtrier.

CHRISTINE.

De nous deux?... Eh! qui donc a frappé la victime?
L'avez-vous oublié?...

SENTINELLI.

Qui commanda le crime?
L'oubliez-vous aussi?... Madame, le forfait
N'est pas toujours compté pour celui qui le fait.
Que si vous l'espériez, vous vous êtes trompée;
Car vous fûtes le bras... je ne fus que l'épée!...

CHRISTINE.

C'est juste... et nous pouvons, meurtriers chancelants,
Toucher nos froides mains, mêler nos cheveux blancs;
Car le même forfait rend nos têtes tremblantes,
Et c'est du même sang que nos mains sont sanglantes.
Eh bien! qu'avez-vous fait depuis ce jour fatal?

SENTINELLI.

Moi?... j'ai voulu d'abord revoir le sol natal;
D'oublier le passé j'avais quelque espérance.
Insensé!... Nous étions tous les deux à Florence;
Là sa jeunesse avec la mienne avait passé;
Nous nous étions aimés à Florence... insensé!...

CHRISTINE.

Et vous l'avez quittée?...

SENTINELLI.

Oui, je crus que peut-être
Le repos dans mon cœur à Stockholm pouvait naître;
J'arrivai... de nouveau mes vœux furent trahis.
Le repos... A Stockholm nous nous étions haïs!

CHRISTINE.

Vous partîtes bientôt?...

SENTINELLI.

Oui, je revins en France.
Nul ne m'y reconnut, tant deux ans de souffrance
M'avaient changé!... J'allai droit à Fontainebleau,
Et me dis étranger, voulant voir le château...
Mon guide froidement me raconta le crime,
Le nom de l'assassin... celui de la victime...
Je vis la galerie aux Cerfs... le corridor,
Et le parquet, de sang humide et rouge encor.

CHRISTINE.

Et vous avez osé, sans craindre que ses voûtes...
Reconnaissant vos pas, ne s'écroulassent toutes
Sur vous?... et d'un œil sec vous avez pu souffrir
Cet aspect?

SENTINELLI.

D'un œil sec!... j'espérais en mourir!

CHRISTINE.

Continuez...

SENTINELLI.

Ma vie est un pénible rêve
Depuis lors... Un instant Dieu ne m'a point fait trêve :
Je portais le remords... sous son poids j'ai fléchi,
Et puis rapidement mes cheveux ont blanchi.

CHRISTINE.

C'est comme moi...

SENTINELLI.

Souvent j'avais entendu dire
Que celui qu'à bon droit le monde peut maudire,
A la prière, au jeûne, alors qu'il a recours,
En eux contre ses maux peut trouver un secours.
J'essayai... Chaque jour j'invente des supplices;
Je déchire mon corps sous le crin des cilices;
Dans mes brûlantes nuits, de mon lit élancé,
Je cherche le repos sur le marbre glacé;
Puis je rentre... dans ma cellule solitaire,
Et j'y frappe mon front meurtri contre la terre.

CHRISTINE.

Et dans la solitude, à chaque bruit trompeur,
Lorsque revient la nuit, qu'éprouvez-vous?

SENTINELLI.

J'ai peur.

CHRISTINE, *se rapprochant.*

C'est comme moi...

SENTINELLI.

Je vis, silencieuse et sombre,
Une novice, un jour, passer ainsi qu'une ombre,
Je la suivis des yeux... La première voilà,
Dis-je... que du tombeau sort l'ombre de Paula...
Celle de son amant sans doute va la suivre.
Et je tombai...

CHRISTINE.

Paula n'a point cessé de vivre;
Elle est ici... cachant son front à tous les yeux
Sous l'habit de novice.

SENTINELLI.

Elle vit!... Ah! tant mieux,
Qu'elle vive longtemps! son âge est loin du nôtre.
S'il vivait, il serait de notre âge.

CHRISTINE.

Qui?...

SENTINELLI.

L'autre.
Maintenant qu'en nos cœurs, qui vont refroidissant
Le feu des passions n'allume plus le sang,
Que de l'autre horizon nous regardons la vie,
Comme notre amitié de haine fut suivie,
Peut-être que de nous le ciel ayant pitié,
A notre haine eût fait succéder l'amitié;
Peut-être, au lieu de deux que le hasard rassemble,
Dans ce même palais serions-nous trois ensemble,
A cette même place, où sans lui nous voilà :
Vous, où vous êtes... moi, comme je suis... lui, là...
Lui, serrant votre main, et moi serrant la sienne.

CHRISTINE.

O vous, qui l'appelez.... tremblez-vous pas qu'il vienne?
Que son ombre, levant la pierre des tombeaux...

(*Avec effroi.*)
Sentinelli !...

SENTINELLI.

Christine !...

CHRISTINE, *tombant sur la chaise.*

Apportez des flambeaux.
Je me meurs...
(*Steinberg et Ebba entrent portant des flambeaux ; Paula paraît au fond.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; PAULA.

PAULA, *du fond.*

Ma mère !...

CHRISTINE, *les mains sur ses yeux.*

Ah ! quelle terreur étrange !

PAULA.

Ma mère !...

CHRISTINE.

Cette voix... est-ce la voix d'un ange
Qui m'annonce l'instant de l'éternel adieu,
Et qui vient me chercher pour me conduire à Dieu ?
Dois-je me réjouir, ou faut-il que je pleure ?...

PAULA.

Non, ma mère, c'est moi. J'ai pensé qu'à cette heure,
Où tant d'indifférents autour de vous viendront,
Vous chercheriez mes mains pour poser votre front,
Je suis votre Paula...

CHRISTINE.

Mon enfant !

SENTINELLI, *tombant à genoux.*

Anathème !

CHRISTINE.

Mon enfant !...

PAULA.

J'ignorais qu'à cette heure suprême,
Ma mère... ce saint homme auprès de vous serait.

SENTINELLI, *bas à Christine et l'attirant à lui.*

Ne dites pas mon nom ; elle me maudirait !...

CHRISTINE.

Oh ! désarmant pour moi la justice éternelle,
Mon Dieu ! daigneras-tu me pardonner comme elle ?

PAULA.

Oh ! prenez cet espoir, il n'est point hasardeux ;
Je prîrai tant pour vous !...

SENTINELLI, *en sortant.*

Femme, priez pour deux !...

SCÈNE VI.

CHRISTINE, PAULA.

CHRISTINE.

Pourquoi Dieu permit-il que dans ta jeune vie
Je vinsse me jeter de tant de maux suivie ?
Vous vous aimiez... heureux... Mais je devais venir...
Je vins... et mon amour brisa votre avenir ;
Tout fut empoisonné désormais sur ta voie.
Comme tu pardonnas à lui... que je te voie
Me pardonner à moi !... Je suis à tes genoux !
Oh ! dis-moi quelques mots consolateurs et doux.

PAULA.

Christine... que si Dieu dans ce moment me donne
Pouvoir de pardonner... oh ! oui ! je te pardonne ;
Et que si deux pouvoirs en moi sont réunis,
Pardonner et bénir... oh ! oui ! je te bénis...
Je pardonne à ma reine, et je bénis ma mère.
Que la mort qui te vient ne te soit point amère !
Qu'un ange me seconde, et descendant des cieux,
De son doigt doucement vienne clore tes yeux,
T'emporte dans ses bras, à la terre ravie,
Et te conduise à Dieu dont le souffle est la vie !

CHRISTINE.

Oh ! du ciel, à ta voix... ma fille, je sens là
Redescendre le calme... Embrasse-moi, Paula !
Mais, avant d'oublier le monde comme un rêve,
Je voudrais voir encor le soleil qui se lève ;
Ouvre, j'ai besoin d'air...
(*Paula ouvre toutes les fenêtres ; on voit d'un côté les campagnes de Rome, de l'autre la cour de Rome, qui attend le moment d'entrer avec les messagers suédois.*)

CHRISTINE, *à Paula.*

Maintenant, conduis-moi.
(*Se soulevant.*)
Je voudrais voir le ciel en m'appuyant sur toi ;
Je puis encore aller jusqu'à cette fenêtre.
Oh ! Paula ! qu'il est beau ce jour qui vient de naître !
(*Elle tombe sur des coussins.*)
Au mourant qu'il est beau ce ciel brillant et pur,
Lorsqu'il devine Dieu par delà son azur !

PAULA.

Ma mère !...

CHRISTINE, *affaiblie.*

Oh ! si la mort, sans douleur, sans secousse,
Pouvait venir ainsi, qu'elle me serait douce !...
Paula !... Monaldeschi !... Sentinelli !... mon Dieu !
La couronne... Stockholm... J'ai froid... ma fille... adieu !
Oh ! pourquoi donc ta main est-elle si glacée ?...
Où donc es-tu, Paula ?... Seule tu m'as laissée...
Mourir seule... Je meurs !... embrasse-moi, Paula.
Adieu !

PAULA.

Ma mère !

CHRISTINE.

Adieu !...

PAULA.

Seigneur, recevez-la !

CHRISTINE.

Peut-être...
(*Elle meurt.*)

PAULA, *se relevant.*

Et maintenant à tous ouvrez la porte.
(*Les trois messagers suédois entrent avec la cour de Rome. Oxenstiern met à Christine la couronne sur la tête et le sceptre dans sa main ; de Brahé jette sur elle le manteau royal, et un huissier crie au peuple :*)
Christine-Alessandra, reine de Suède, est morte !

CHARLES VII

CHEZ SES GRANDS VASSAUX.

CHARLES VII

CHEZ SES GRANDS VASSAUX.

PRÉFACE.

« Et en ce temps, un chevalier nommé messire » Charles de Savoisy, par un de ses pages qui » chevauchait un cheval, en le venant de mener » boire à la rivière, le cheval esclabouta un escol- » lier, lequel avecques les autres allait en proces- » sion à Ste-Katherine, et tant que l'escollier frappa » ledit page : et alors les gens dudit chevalier sail- » lirent de son hôtel embastonnés, poursuivant » lesdits escolliers jusques à Ste-Katherine ; et un » des gens dudit chevalier tira une flèche dedans » l'église, jusques au grand autel où le prêtre chan- » tait messe, donc pour ce faict l'université fit telle » poursuite à l'encontre dudit chevalier, que la » maison d'icelui chevalier fut abattue, et fut ledit » chevalier banny hors du royaume de France, » et excommunié. Et s'en alla devers le pape, » lequel l'absolut, et arma quatre gallées, et s'en » alla par mer faisant guerre aux Sarrazins, et là » gaigna moult d'avoir. Puis retourna et fut faicte » sa paix, et refit son hôtel à Paris tel comme il » était paravant; mais il ne fut pas parachevé, et » fit faire son hôtel de Signelay (Seignelais) en » Auxerrois moult bel, par les Sarrazins qu'il avait » amenés d'outremer; lequel châtel est à trois » lieues d'Auxerre. »

CHRONIQUE DU ROI CHARLES VII, page 5, par maître Alain Chartier, homme très-honorable.

Je cherchais la matière d'un drame ; il y en avait un dans ces vingt lignes : je le pris.

Il se présenta à mon esprit sous une forme classique : je l'adoptai.

Le théâtre est avant toutes choses de fantaisie; je ne comprends donc pas qu'on l'emprisonne dans un système. Un même sujet se présentera sous vingt aspects divers à vingt imaginations différentes : tracez des règles uniformes, forcez ces imaginations de les suivre, et il y a cent à parier contre un que vous aurez dix-neuf mauvais ouvrages : laissez chacun prendre son sujet à sa guise, le tailler à sa fantaisie ; accordez liberté entière à tous, depuis les douze heures de Boileau jusqu'aux trente ans de Shakespeare, depuis le vers libre de Jodelle jusqu'à l'alexandrin de Racine, depuis les trilogies de Beaumarchais jusqu'aux proverbes de Théodore Leclercq ; et alors chaque individu flairera ce qui conviendra le mieux à son organisation, amassera ses matériaux, bâtira son monde à part, soufflera dessus pour lui donner la vie, et viendra, au jour dit, avec un résultat sinon complet, du moins original; sinon remarquable, du moins individuel.

Convaincu de cette vérité, j'ai donc pris les formes classiques, qui pour cette fois m'allaient, et j'ai verrouillé mes trois unités dans les dix pieds carrés de la chambre basse du comte Charles de Savoisy.

Et je dis les trois unités, parce que, selon moi, l'action que l'on croit double est simple. Le tissu et la broderie qui l'enjolive ne font point deux étoffes : Yaqoub, Bérengère, le comte, voilà le tissu; Charles VII et Agnès, voilà la broderie. Le roi vient demander l'hospitalité au vassal; le vassal la lui accorde, et c'est tout : l'arrivée inattendue de Charles VII complique l'action, mais ne la détourne pas de son but; et malgré la présence de son hôte

royal, les affaires de ménage du comte vont toujours leur train.

Puis cela était nécessaire à mon œuvre comme je la concevais. Si quelqu'un veut voir une perspective tout à fait comme son voisin la voit, il faut qu'il la regarde de la place de son voisin et non pas de la sienne; ce qui fait, je crois, que le critique devrait toujours juger une œuvre selon la donnée de l'auteur, et non bâtir une nouvelle pièce à côté de l'autre, attendu qu'il est probable qu'il donnera la préférence à la sienne. Puis il est probable encore que le public sera de l'avis du journaliste, parce qu'il est abonné au journal, et que le journal auquel il est abonné ne peut pas avoir tort.

Cela, dis-je, était nécessaire à mon drame, et voici comment je voulais faire une œuvre de style plutôt qu'un drame d'action; je désirais mettre en scène plutôt des types que des hommes; ainsi Yaqoub était pour moi la représentation de l'esclavage d'Orient, Raymond, de la servitude d'Occident; le comte, c'était la féodalité; le roi, la monarchie. Une idée morale, qui sans doute est passée inaperçue, planait sur le tout. La voici :

La nature a organisé chaque individu en harmonie avec le lieu où il doit naître, vivre et mourir. Des mers immenses, des montagnes qui percent les nues encadrent en quelque sorte chaque race dans la localité qui lui est propre, et lui défendent de se mêler aux autres races. Autour de l'homme naissent les animaux nécessaires à des voyages bornés; mais qui ne doivent pas le porter au delà des limites que le doigt de Dieu lui a tracées pour patrie : tant que l'Européen s'abandonnera à son cheval, l'Arabe à son dromadaire, l'instinct de chacun de ces animaux le retiendra dans l'atmosphère qui lui convient, et ni l'animal ni son maître n'auront à souffrir. Déplacer une existence c'est la fausser : les principes du bien, qui, dans des climats amis, sur une terre maternelle, sous le soleil natal, eussent mûri comme un fruit, tournent à mal sur un sol étranger. Quand tout est hostile à un individu, l'individu devient hostile à tout; et comme il ne peut anéantir cet air qui l'étouffe, ce soleil qui le brûle, cette terre qui le blesse, sa haine retombe sur les hommes, dont il peut toujours se venger.

Tel est Yaqoub. Le comte de Savoisy pense, dans sa religieuse crédulité, expier son crime en enlevant à son pays un jeune Arabe né pour le désert et la liberté. Le saint-père lui a ordonné une injustice pour racheter un meurtre : la raison n'accepte pas le marché : l'enfant ravi à sa patrie vivra mal ailleurs que là où il aurait dû vivre : là-bas il eût été heureux au milieu d'hommes heureux; ici il sera malheureux par les autres et les autres par lui, car son espoir, ses pensées, ses désirs seront ceux d'une autre race et d'un autre pays, inconnus au pays qu'il habite, incompris de la race qui l'entoure. S'ils veulent se répandre au dehors, le défaut de sympathie les repoussera au dedans. Quelque temps son cœur les renfermera pêle-mêle et grondants; puis, vienne une occasion; que la victime et le bourreau se trouvent face à face, il y aura des crimes et du sang. Comme l'expiation était un sacrilége, Dieu veut qu'à son tour l'expiation soit expiée.

Je ne sais trop comment est mort le comte de Savoisy; mais, en bonne justice, c'est ainsi qu'il aurait dû mourir.

Reste à répondre à une dernière critique. On m'a reproché d'avoir pris le dénoûment d'*Andromaque* : j'ai déjà dit que j'avais voulu faire une œuvre classique : pour ce, il me fallait imiter un écrivain classique : Racine s'est trouvé là : autant valait, je crois, pour modèle choisir lui qu'un autre. Qu'on se rappelle *Henri III, Christine* et *Antony*, et peut-être conviendra-t-on qu'il y aurait mauvaise foi à m'accuser d'être à court de dénoûments.

CHARLES VII

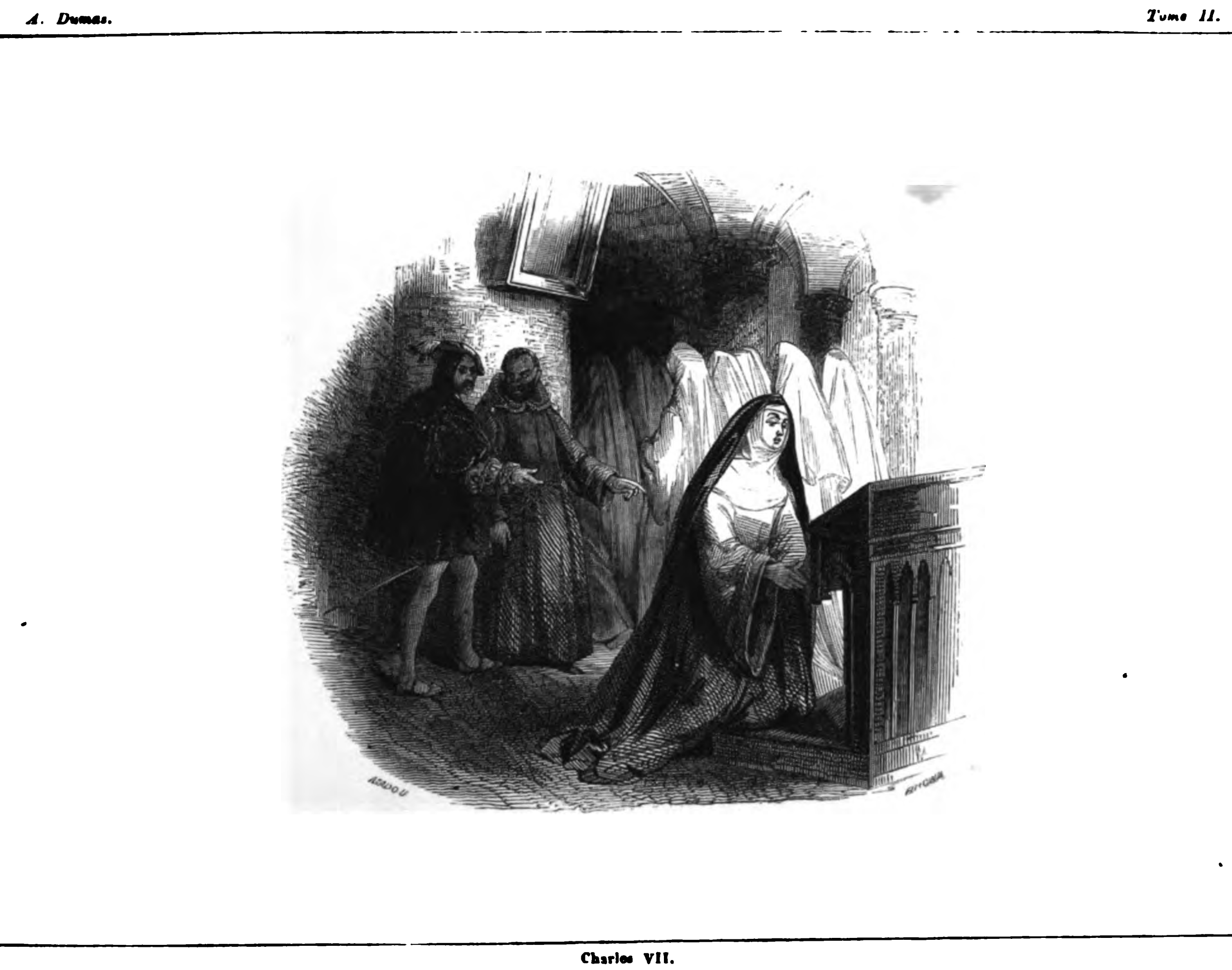
CHEZ SES GRANDS VASSAUX.

Cur non?...

PERSONNAGES.

CHARLES VII, roi de France.
CHARLES DE SAVOISY, seigneur de Seignelais.
YAQOUB, jeune Arabe, appelé communément le Sarrazin.
BÉRENGÈRE, comtesse de Savoisy.
AGNÈS SOREL.
ISABELLE DE GRAVILLE.
JEAN, bâtard d'Orléans, comte de Mortain, de Dunois et de Longueville.
GUY-RAYMOND, archer.
ANDRÉ ET JEHAN, deux autres archers.
LE CHAPELAIN.
BALTHASAR, fauconnier.
L'ARGENTIER DU ROI.

La scène se passe au château de Seignelais, dans le Berry.



Charles VII.

ACTE PREMIER.

YAQOUB.

PERSONNAGES.

CHARLES DE SAVOISY.
YAQOUB.
BÉRENGÈRE.
GUY-RAYMOND.
ANDRÉ.
LE CHAPELAIN.
UN ARCHER.

Le théâtre représente une salle gothique. — Au fond, une porte ogive donnant sur une cour, entre deux croisées à vitraux coloriés. — A droite du spectateur, une porte masquée par une tapisserie. — A gauche, une grande cheminée; une autre porte masquée aussi par une tapisserie et donnant dans la chambre d'honneur. — De chaque côté des croisées et entre les portes, des panoplies naturelles. — Près de la cheminée, un prie-Dieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLUSIEURS ARCHERS *entourent le feu;* YAQOUB *est couché du côté opposé, sur une peau de tigre; à la porte du fond paraissent à la fois* UN PÈLERIN, *et* UN ARCHER *portant sur ses épaules un daim qu'il vient de tuer.*

LE PÈLERIN, *du seuil de la porte.*

Que Dieu soit avec vous!

ANDRÉ, *passant devant lui.*

Entrez, messire prêtre.
Charles de Savoisy, notre seigneur et maître,
Sur le seuil de sa porte en vous voyant ainsi,
Vous dirait comme moi : « Mon père, entrez. »

LE PÈLERIN.

Merci.

(*Yaqoub tressaille au son de cette voix, et se retourne.*)

ANDRÉ.

Il vous dirait encor, s'il était là : « Mon père,
Seiez-vous sur mon siége et buvez dans mon verre.
Seiez-vous donc alors et buvez ; car, vrai Dieu!
C'est nous qu'il a chargés de le dire en son lieu.

(*Aux archers.*)

N'est-ce pas?

LES ARCHERS.

Certe.

LE PÈLERIN.

Ainsi ferai-je tout à l'heure :
Mais, pour me rendre encor sa volonté meilleure,
Pourrais-je auparavant, le sachant fils pieux,
Aller sur leurs tombeaux prier pour ses aïeux?

ANDRÉ, *décrochant une clef.*

Jehan, prends cette clef, et conduis ce saint homme.

(*Le pèlerin et Jehan sortent.*)

Maintenant, que celui d'entre vous qu'on renomme
Pour un tueur de daims, me dise si beaucoup,
Tirés à cent vingt pas, tombent ainsi d'un coup.

(*Jetant le daim à terre.*)
Regardez.
(*Ils font cercle autour de l'animal.*)

UN ARCHER.

C'est un daim d'une royale race.

ANDRÉ.

Depuis le point du jour que j'éventai sa trace,
Il m'a fallu passer, ainsi qu'un sanglier,
Pour le suivre, à travers et taillis et hallier;
Aussi je me suis mis les mains et le visage
Tout en sang.
(*A Yaqoub.*)
— Tu ris, toi?

UN ARCHER.

Laisse là ce sauvage.

YAQOUB, *se retournant.*

Heim!...

L'ARCHER.

A l'art de la chasse est-ce qu'il entend rien?
La chasse est un plaisir de noble et de chrétien.

YAQOUB, *comme se parlant à lui-même.*

J'étais encore enfant : un matin, sous sa tente,
Mon père, l'œil en feu, poitrine haletante,
Rentra, jetant son arc et ses traits, et me dit :
« Yaqoub, par Mahomet! ce canton est maudit;
Chaque nuit mon troupeau d'un mouton diminue.
La lionne au bercail est encor revenue;
Sur le sable j'ai vu ses pas appesantis.
Sans doute dans quelque antre elle a quelques petits. »
Je ne répondis rien; mais, quand sortit mon père,
Je pris l'arc et les traits, et, courbé vers la terre,
Je suivis la lionne. Elle avait traversé
Le Nil; au même endroit qu'elle je le passai :
Elle avait au désert cru me cacher sa fuite;
J'entrai dans le désert, ardent à sa poursuite :
Elle avait, évitant le soleil au zénith,
Cherché de l'ombre au pied du grand sphinx de granit,
De l'antique désert antique sentinelle;
Comme elle fatigué, je m'y couchai comme elle...
Comme elle je repris ma course, et jusqu'au soir
Mon pas pressa son pas; puis je cessai d'y voir.
Immobile, implorant un seul bruit saisissable
Qui vint à moi... Flottant sur cette mer de sable,
J'écoutai, retenant mon souffle... Par moments,
On entendait au loin de sourds mugissements :
Vers eux, comme un serpent, je me glissai dans l'ombre.
Sur mon chemin un antre ouvrait sa gueule sombre,
Et dans ses profondeurs j'aperçus sans effroi
Deux yeux étincelants qui se fixaient sur moi.
Je n'avais plus besoin ni de bruit ni de trace,
Car la lionne et moi nous étions face à face...
Ah! ce fut un combat terrible et hasardeux,
Où l'homme et le lion rugissaient tous les deux...
Mais les rugissements de l'un d'eux s'éteignirent...
Puis du sang de l'un d'eux les sables se teignirent;
Et, quand revint le jour, il éclaira d'abord
Un enfant qui dormait auprès d'un lion mort.
Cet enfant aux chrétiens ne sert pas de modèle;
La chasse du lion est plaisir d'infidèle.

ANDRÉ.

Silence, Sarrazin!... Quand loin de leur pays
Les chrétiens vont chassant par tes champs de maïs,
C'est qu'ils sont tourmentés d'une sainte espérance;
(*Montrant Yaqoub.*)
Et voilà le gibier qu'ils rapportent en France!
(*Il détache les flèches passées autour de sa ceinture, et pose son arc dans un coin.*)
Ouf!... Maintenant j'ai soif... A boire, compagnon!
Que dit-on de l'Anglais? Que fait le Bourguignon?
Avons-nous du nouveau depuis hier?
(*Il boit.*)
Ah! Bourgogne!
Bourgogne, qui nous fais la guerre sans vergogne,
Je puis bien me brouiller avec tes enfants; mais,
Bourgogne, me brouiller avec ton vin, jamais!

UN ARCHER.

Du nouveau? Guy-Raymond arrive.

ANDRÉ.

D'où?

L'ARCHER.

Je pense
Que c'est du camp français.

ANDRÉ.

Que Dieu le récompense,
S'il vient nous annoncer que l'Anglais est battu,
Ou que le roi reprend quelque peu de vertu!...
Vous a-t-il, en passant, donné quelque nouvelle?

UN ARCHER.

La comtesse l'a fait introduire auprès d'elle
Sitôt son arrivée : il nous a seulement
Dit, en passant ici, de l'attendre un moment.

ANDRÉ.

Sans doute que du maître il apporte un message?

L'ARCHER.

C'est probable.

ANDRÉ.

Avec vous je le guette au passage.
Depuis bientôt trois ans qu'il est parti d'ici,
Il doit avoir du neuf à conter.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; GUY-RAYMOND, *sortant de chez la comtesse.*

RAYMOND, *à André.*

Me voici.
Bonjour.

LES ARCHERS.

Bonjour, Raymond.

RAYMOND, *à André.*

Bonjour, ma rouge trogne.
Es-tu toujours chasseur?— Es-tu toujours ivrogne?
(*André lui montre le daim et la bouteille vide.*)
Bravo! je ne connais que manants de bas lieu
Qui négligent les dons qu'à chaque homme a faits Dieu.
(*S'approchant d'Yaqoub.*)
Et toi, mon jeune tigre?...

YAQOUB.

Heim!...

RAYMOND.

Le voilà qui gronde.

Sais-tu bien que sans moi, Sarrazinois immonde,
Dans ton désert maudit tu rugirais encor,
Et que tu n'aurais pas au cou ce collier d'or,
Où tout autre qu'un chien en regardant peut lire :
« Yaqoub, le Sarrazin, appartient à messire
» Charles de Savoisy, seigneur de Seignelais. »
Ce qui te donne un rang au milieu des valets?...
Je t'ai pris au soleil aussi nu qu'un reptile;
C'est à moi que tu dois pain, vêtements, asile,
Esclave; et, si tu l'as oublié, je reviens
T'en faire souvenir.

YAQOUB.

C'est bon, je m'en souviens.

ANDRÉ.

Allons, vient çà, Raymond, et dis-nous quelque chose
Des affaires du temps.

RAYMOND.

Vous savez, je suppose,
Que Charles Six est mort, et que le jeune roi
S'est vite fait sacrer à Poitiers.

ANDRÉ.

Sur ma foi!
L'on ne sait rien au fond de cette forteresse;
Cependant tout cela, morbleu! nous intéresse :
Nous sommes Armagnacs et Français; nous portons
La croix blanche à l'habit.

RAYMOND.

Il paraît, mes moutons,
Que votre troupeau va sans savoir qui le mène?...
Ah! messieurs du Berry, l'on se bat dans le Maine,
Et vous n'en savez rien! — Eh bien! les curieux
Pourront bientôt, je crois, sans sortir de ces lieux,
S'ils ouvrent les deux yeux, prêtent les deux oreilles,
Du haut de ces créneaux entendre et voir merveilles!

UN ARCHER.

Eh bien! que verront-ils? Qu'est-ce qu'ils entendront?

RAYMOND.

Il verront, comme un mur de fer, venir de front
Trente mille soldats... Satan serre leurs gorges!...
Criant, les uns : Bourgogne! et les autres : Saint-Georges!

ANDRÉ.

Comment! si près de nous Anglais et Bourguignons!
Trente mille, dis-tu?

RAYMOND.

Rien que ça, compagnons;
Et, pour leur apporter secours dans la mêlée,
La Bretagne, dit-on, vient à grande assemblée.

UN ARCHER.

Ainsi des trois côtés!... Mais Paris?

RAYMOND.

Est rendu.

ANDRÉ.

Et le comte Bernard qui le tenait?

RAYMOND.

Pendu.
Henri Six d'Angleterre est nommé roi de France,
Bedford régent.

LES ARCHERS.

Enfer!...

RAYMOND.

Heureusement Clarence,
Suffolck et milord Gray, tués devant Angers,
Prouvent à nos soldats que les cœurs étrangers,
Si bien cachés qu'ils soient sous leur armure anglaise,
N'y sont point à l'abri d'une lance française.
Aussi Bedford vient-il de signer un traité
Avec Philippe et Jean : s'il est exécuté,
Si le duc de Bourgogne et le duc de Bretagne
Se joignent à l'Anglais pour tenir la campagne,
Vrai Dieu! nous n'avons plus qu'à demander merci...
A moins que Charles Sept... Puisse-t-il être ici,
Pour entendre le vœu que je forme dans l'âme!...
De sa royale main déployant l'oriflamme,
En tête des barons à sa voix réunis,
Ne charge en criant haut : « Montjoie et Saint-Denis! »
Car malheur à qui, sourd à ce cri de vaillance,
L'entendrait sans lever ou l'épée ou la lance!

ANDRÉ.

Pour moi je sais quelqu'un qui bien tranquillement
D'être Anglais ou Français attendra le moment.

RAYMOND.

Qui?

ANDRÉ, *montrant Yaqoub.*

Lui.

RAYMOND, *s'adressant à Yaqoub.*

C'est vrai?

YAQOUB.

C'est vrai. — Que m'importe, en mon bouge,
Armagnac à croix blanche ou Bourgogne à croix rouge?
Que m'importe quel est le faible ou le puissant?
Ni Charles ni Henri n'ont de droit sur mon sang.
Il faudra bien qu'un jour la France ou l'Angleterre
Pour Yaqoub, fils d'Asshan, garde six pieds de terre;
Et quels que soient, vivants, leurs désirs absolus,
Morts, Charles ni Henri n'en obtiendront pas plus.

RAYMOND.

A moins que cependant le bourreau ne te mène
Prendre possession de ton dernier domaine;
Et, comme le tombeau que révère Ismaël,
Ne loge ton squelette à mi-chemin du ciel.
C'est ce que quelque jour Dieu permettra peut-être.

ANDRÉ.

Et quand as-tu quitté le comte notre maître?

RAYMOND.

Voilà bientôt un mois que du camp de Beaugé
Nous partîmes tous deux : lui s'était dirigé
Vers la Bretagne; moi, j'ai fait route opposée.
D'une commission qui n'était pas aisée
J'avais à m'acquitter : pour atteindre Avignon,
Il fallait, à travers Anglais et Bourguignon,
Par la ruse ou le fer se frayer un passage,
Et remettre au saint-père un important message.
Je l'ai fait; me voilà! De son côté, ma foi!
Que le comte à son tour s'en tire comme moi,
Et ce ne sera pas malheureux... Du saint-père
J'ai rapporté la lettre en bon état, j'espère!
Regardez : de Benoît voilà le sceau bien net,
Avec les clefs, la croix, la crosse et le bonnet...
Signez-vous!

(*Tous se signent. — Du regard il ordonne à Yaqoub d'en faire autant. — Yaqoub croise ses mains sur sa poitrine et incline la tête.*)

Toi...

YAQOUB.

Qu'il soit fait ainsi que vous faites!

Jésus et Mahomet sont deux puissants prophètes.

RAYMOND, *à Yaqoub, en tirant son poignard.*

Regarde ce poignard : s'il t'arrive jamais
De mêler ces deux noms, Yaqoub, je te promets
Qu'à la première phrase arrêtant ta harangue,
Ce fer à ton palais ira clouer ta langue.

TOUS, *s'approchant de lui.*

Mort au blasphémateur!

YAQOUB, *se levant et mettant la main à son cimeterre.*

N'approchez pas, maudits!...
Arrière, par Allah... Arrière! je vous dis...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; BÉRENGÈRE, *soulevant la tapisserie.*

(*Tous s'arrêtent à son aspect. — Yaqoub croise ses bras sur sa poitrine, et reste dans l'attitude du plus profond respect.*)

BÉRENGÈRE.

Allons, enfants, du bruit encore? une querelle?
Qui menacez-vous donc ainsi?

ANDRÉ.

C'est l'infidèle
Qui blasphème.

BÉRENGÈRE.

Eh! sait-il ce qu'il dit, insensés?
Lorsque Dieu le repousse, est-ce donc point assez?...
Raymond, que faisiez-vous de ce poignard?

RAYMOND.

Madame,
Rien...
(*Le jetant aux pieds d'Yaqoub.*)
Je chargeais Yaqoub d'en aiguiser la lame.
Entends-tu, Sarrazin?

BÉRENGÈRE.

C'est bien.—Retirez-vous,
Et revenez ce soir pour prier avec nous.
(*Ils sortent.*)
Yaqoub, nous voilà seuls : dites, qu'était-ce encore?

YAQOUB.

Rien.

BÉRENGÈRE.

Que vous ont-ils fait?

YAQOUB.

Rien.

BÉRENGÈRE.

Vous voyez : j'ignore
Ce qui vient d'arriver, et cependant voici
Que je leur donne tort, à vous raison.

YAQOUB.

Merci.

BÉRENGÈRE.

Eh bien! n'avez-vous point autre chose à me dire?

YAQOUB.

Si fait : que Mahomet a le droit de maudire,
Et qu'il maudit.

BÉRENGÈRE.

Yaqoub!...

YAQOUB.

Je ne sais pas pourquoi;
Mais je sais seulement que je suis maudit, moi;
Que ma haine devient chaque jour plus profonde...
Et que ma mère est morte en me mettant au monde.

BÉRENGÈRE.

Malheureux!...

YAQOUB.

Malheureux?... Malheureux en effet;
Car pour souffrir ainsi, dites-moi, qu'ai-je fait?...
Est-ce ma faute à moi si votre époux et maître,
Poursuivant un vassal, malgré les cris du prêtre,
Entra dans une église, et là, d'un coup mortel
Le frappa? Si le sang jaillit jusqu'à l'autel,
Est-ce ma faute? Si sa colère imbécile
Oublia que l'église était un lieu d'asile,
Est-ce ma faute? Et si par l'Université
A venger ce forfait le saint-père excité
Dit que, pour désarmer la céleste colère,
Il fallait que le comte armât une galère,
Et portant sur nos bords la désolation,
Nous fît esclaves, nous, en expiation,
Est-ce ma faute encore? Et puis-je pas me plaindre
Qu'au fond de mon désert son crime aille m'atteindre?
Oh! si des bords du Nil quelque chef de tribu,
Pour un crime pareil et dans un pareil but,
Au sein de ta famille où tout était prospère,
Femme, venait te prendre ou ton fils, ou ton père;
S'il le traitait là-bas comme on me traite ici;
S'il lui mettait au cou le collier que voici,
Tu comprendrais alors que la haine dans l'âme
Ne rentre pas ainsi qu'au fourreau cette lame!

BÉRENGÈRE.

Oh! oui : vous êtes bien malheureux!

YAQOUB, *avec mélancolie.*

Quel enfant
Plus que moi fut heureux, plus que moi triomphant?...
Quand ma tête en mes mains s'appesantit brûlante,
Et que dans le passé ma mémoire plus lente
Retrouve son chemin de jalons en jalons,
Comme un homme forcé d'aller à reculons,
Oubliant le présent et l'avenir, je songe
A mon matin si beau qu'il me semble un mensonge :
Je n'ai plus de collier, je n'ai plus de prison;
Je sens un soleil chaud à l'immense horizon;
Je vois se dérouler sur l'ardente savane,
Comme un serpent marbré, la longue caravane...
D'avance du repas les endroits sont choisis;
Je sais où le désert cache ses oasis...
Allons, courage! allons, mes chameliers arabes!
Redites-moi vos chants aux magiques syllabes;
Invoquez Mahomet, flambeau de l'Orient,
Chamelier comme vous combattant et priant,
Comme vous se rendant de la Mecque à Médine...
Ou, ne sauriez-vous pas la chanson grenadine
Que devant notre tente, au bord du Nil, le soir,
Chante, en tournant en rond, cette almée à l'œil noir,
Jusqu'à l'heureux moment où, doublant notre extase,
Se colle à son beau corps sa tunique de gaze,
Et qu'à son front humide étalant un trésor,
Mon père de sequins lui fait un masque d'or?...

Car mon père, au Saïd, n'est point un chef vulgaire :
Il a dans son carquois quatre flèches de guerre ;
Et lorsqu'il tend son arc, et que vers quatre buts
Il les lance en signal à ses quatre tribus,
Chacune à lui fournir cent cavaliers fidèles
Met le temps que met l'aigle à déployer ses ailes...
(*Retombant abattu.*)
Oh! grâce, Mahomet!... C'est un rêve accablant,
Rêve du paradis, mais au réveil sanglant ;
Rêve dont je sortis dans une nuit de larmes,
Un poignard dans le sein, captif d'un homme d'armes
Qui m'avait, endormi, rencontré par hasard...
Cet homme, c'est Raymond ; ce fer...
(*Ramassant le poignard que Raymond lui a jeté.*)
C'est ce poignard !
J'ai, quand je l'ai revu, senti comme un orage
Gronder autour de moi mes dix ans d'esclavage...
Ton poignard, ton poignard... oui, je l'aiguiserai
Ainsi que tu le veux... puis je te le rendrai.

BÉRENGÈRE.

Cependant on m'a dit que, grâce aux soins du comte,
Yaqoub, votre blessure à se fermer fut prompte ?

YAQOUB.

Oui, pour moi, je le sais, le comte fut humain :
Vers l'esclave mourant il étendit la main :
Il versa sur ma lèvre, à cette heure suprême,
Tout le reste de l'eau qu'il gardait pour lui-même...
De l'eau, dans le désert si rare en ce moment,
Que chaque goutte avait le prix d'un diamant!...
Voilà ce qui pour lui fait pencher la balance ;
Voilà ce que mon cœur pèse dans le silence,
Quand, dans mes longues nuits, vient me tenter l'enfer
De rendre pleurs pour pleurs, coup pour coup, fer pour [fer.

BÉRENGÈRE.

Mais depuis qu'il vous a pris à votre rivage,
Pouvez-vous désigner sous le nom d'esclavage
Votre état ? Le matin, dès que le jour a lui,
N'êtes-vous donc pas libre ?

YAQOUB.

Oui : mais excepté lui,
Chacun en me parlant a l'injure à la bouche :
Je me heurte et déchire à tout ce que je touche.
Si pour moi de l'esclave il adoucit la loi,
Son pays, comme lui, s'adoucit-il pour moi ?...
Entre ces murs épais je suis mal à mon aise ;
Cet air qui vous suffit à ma poitrine pèse ;
Mon œil s'use à percer votre horizon étroit :
Votre soleil est pâle et votre jour est froid...
Oh! le simoun plutôt!... oui, dût sa mer de flamme
M'ensevelir vivant sous son ardente lame !

BÉRENGÈRE.

Mais j'ai vu cependant quelques éclairs joyeux
A de tristes regards succéder dans vos yeux,
Lorsque je vous parlais.

YAQOUB.

Oui : c'est l'effet étrange
Qu'à des regards mortels produit l'aspect d'un ange...
Oh! quand vous me parlez, quand votre accent vainqueur
Va chercher chaque fibre endormie en mon cœur,
Il semble que mon âme, à ce monde ravie,
Attend de votre souffle une nouvelle vie ;
Que le bonheur serait de vivre à vos genoux,
Ange...

BÉRENGÈRE.

Et si l'ange était plus malheureux que vous,
Yaqoub ; et si mon âme et ma tête oppressées
Nourrissaient plus que vous de sinistres pensées...
Vous plaignez votre sort : que diriez-vous du mien ?

YAQOUB.

Que je suis bien maudit, car je ne pourrais rien
Pour vous consoler, vous qui consolez les autres,
Si ce n'est d'oublier mes malheurs pour les vôtres...
Écoutez, cependant : si c'était par hasard
Un homme dont l'aspect blessât votre regard ;
Si ses jours sur vos jours avaient cette influence,
Que son trépas pût seul finir votre souffrance,
Quand de Mahomet même il eût reçu ce droit,
Lorsqu'il passe il faudrait me le montrer du doigt :
Dès lors, je deviendrais une ombre pour son ombre ;
Et, soit que le soleil fût ardent, la nuit sombre,
Quel que fût le chemin qu'il prît pour m'échapper,
Je trouverais l'endroit et l'heure de frapper,
Et nulle fuite au fer ne soustrairait sa tête,
Montât-il Al-Borack, le cheval du Prophète !.....

BÉRENGÈRE.

Yaqoub, que dites-vous ?

YAQOUB.

J'oubliais... ah ! pardon !...
Qu'un autre défenseur était là.

BÉRENGÈRE.

Lequel donc ?

YAQOUB.

Le comte.

BÉRENGÈRE.

Ici ?

YAQOUB.

Le comte.

BÉRENGÈRE, *effrayée.*

Et nul ne vient me dire :
« Votre époux est ici, Bérengère ! »

YAQOUB.

Il désire,
Pour des soins qui me sont comme à vous inconnus,
Nous cacher son retour. Ceint du cordon, pieds nus,
Aux portes, qu'il pouvait se faire ouvrir en maître,
Il est venu frapper sous la robe d'un prêtre.

BÉRENGÈRE.

En êtes-vous bien sûr ? Qui vous l'a signalé ?

YAQOUB.

Seul je l'ai reconnu.

BÉRENGÈRE.

Comment ?

YAQOUB.

Il a parlé.
Pour l'Arabe égaré sur la grève lointaine,
Il n'est point au désert de rumeur incertaine ;
Et tous ses sens tendus écoutent à la fois
La nature qui parle avec toutes ses voix :
Il comprend, de si loin que chaque souffle arrive,
Si c'est le bruit de l'eau qui coule sur la rive,
Le murmure du vent aux feuilles du nopal,
La parole de l'homme, ou le cri du chacal ;
Et chacun de ces sons, si léger qu'il l'effleure,

Se grave en sa mémoire, où toujours il demeure.
Comment aurais-je donc méconnu cette voix
Dont les accents m'ont fait tressaillir tant de fois?

BÉRENGÈRE.

C'est cela! je comprends... Sans-doute que le comte
A donné rendez-vous à Raymond... quelle honte!...
Et revient déguisé... C'est pour en recevoir
La lettre du saint-père avant que de me voir...
J'y suis!... Tout maintenant s'éclaircit à ma vue;
Car cette honte, hélas! n'était que trop prévue...
Yaqoub, je vous l'avais bien dit dans mon effroi,
Que le plus malheureux de nous deux c'était moi.

YAQOUB.

Je ne vous comprends pas... achevez donc.

BÉRENGÈRE.

Silence!
Voici que pour prier le chapelain s'avance...
Oh! quel que soit le Dieu dont vous suivez la loi,
Yaqoub, auprès de lui priez, priez pour moi!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LE CHAPELAIN, RAYMOND, ANDRÉ, TOUS LES ARCHERS, LES VALETS OU ÉCUYERS.

LE CHAPELAIN, *après avoir déposé une bible sur le prie-Dieu.*

Êtes-vous tous ici, mes enfants?

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

Avez-vous, ce matin, pour le règne prospère
Du dauphin Charles Sept, notre seigneur et roi,
Du fond de votre cœur prié Dieu comme moi?
(*Tous s'inclinent.*)

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

Avez-vous prié Dieu pour les âmes
Que le feu de l'enfer consume de ses flammes,
Et pour qu'il soit surtout miséricordieux
A celles dont les corps reposent en ces lieux?

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

Avez-vous prié Dieu de permettre
Qu'un fils naquît enfin au comte notre maître,
De peur que, si la mort le frappait aujourd'hui,
Son antique maison ne mourût avec lui?

BÉRENGÈRE.

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN.

C'est bien. — De celui qui console
Écoutez maintenant la divine parole.
Genèse; chapitre sixième.

1. Donc Sara, épouse d'Abraham, ne pouvait, malgré la promesse de Dieu, obtenir un fils; mais ayant une suivante égyptienne du nom d'Agar,

2. Elle dit à son mari : Voici que le Seigneur a fermé mon sein...

BÉRENGÈRE.

Mon père, désarmez le Seigneur irrité
Qui m'a maudite aussi dans ma stérilité.

LE CHAPELAIN, *continuant.*

Approche-toi de ma suivante : peut-être te donnera-t-elle des fils; et comme Abraham y consentit,

3. Elle prit Agar, sa suivante égyptienne, dix ans après qu'ils avaient commencé d'habiter ensemble la terre de Chanaan, et elle la donna pour épouse à son mari.

BÉRENGÈRE, *à genoux.*

Mon père, exige-t-on de moi ce sacrifice?

LE CHAPELAIN, *continuant.*

4. Et Agar eut un fils d'Abraham, qu'on nomma du nom d'Ismaël.
A genoux! mes enfants, pour que je vous bénisse
Maintenant.

RAYMOND, *allant à Yaqoub, qui aiguise la pointe du poignard.*

Attendez, mon père : l'un de nous
Fait semblant de ne pas vous entendre...
(*A Yaqoub.*)
A genoux!
M'entends-tu, Sarrazin? C'est à toi que je parle :
A genoux!

YAQOUB, *le regardant.*

On m'a dit, archer, que le roi Charle
A de nobles barons qui devant lui passaient
Donnait parfois un ordre, et qu'ils obéissaient;
Que ces nobles barons avaient le droit eux-mêmes
D'exprimer à leur tour leurs volontés suprêmes
A l'écuyer qui fait le vœu de les servir,
Et que cet écuyer s'empressait d'obéir;
Puis, transmettant aussi les ordres qu'on lui donne,
L'écuyer à l'archer dit : « Fais ce que j'ordonne; »
Mais qui jamais a dit que l'archer, qui n'est rien,
Osât donner un ordre à d'autres qu'à son chien?

RAYMOND.

Que l'exemple cité serve donc de modèle :
Obéis à l'archer, Sarrazin infidèle;
Car qui dit Sarrazin dit chien.

YAQOUB.

De par l'enfer!...
(*Il le frappe du poignard qu'il aiguisait.*)
Celui-là mord du moins avec des dents de fer!...

RAYMOND, *tombant.*

Ah! malédiction!...

TOUS LES ARCHERS, *s'approchant.*

Raymond! Raymond!...

YAQOUB, *décrivant un cercle avec son cimeterre.*

Arrière!...
Savez-vous que sa mort m'appartient tout entière,
Et que celui de vous qui m'en déroberait
Une goutte de sang, de son sang la paîrait?...
Que nul n'avance donc, ou, de par le Prophète!
Comme un hochet d'enfant je fais voler sa tête!...
(*Mettant un genou en terre pour se rapprocher de Raymond qui se débat.*)
Ah! Raymond, à mon tour voilà que je te tiens
Pantelant à mes pieds comme je fus aux tiens!
Seulement nul ne vient, sur ta dernière couche,
De quelques gouttes d'eau désaltérer ta bouche.

Mais si la soif te semble un besoin trop pressant,
Mets ta bouche à ta plaie, archer, et bois ton sang...
Fixe donc sur le mien ton regard qui m'évite...
L'agonie est trop prompte!... Archer, tu meurs trop vite!

RAYMOND, *tendant la lettre de Benoît.*

Ah!... pour le comte...

(*Il meurt.*)

YAQOUB, *repoussant le cadavre du pied.*

Esclave et serf jusqu'à la fin!...
Maintenant, prenez-le; le lion n'a plus faim.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; CHARLES DE SAVOISY, *paraissant sur la porte;* SUITE, GARDES.

CHARLES DE SAVOISY.

Or çà, quel est ce bruit? qu'est-ce à dire, mes maîtres?...
Par les trois chevrons d'or, armes de mes ancêtres,
Avez-vous oublié, vous qui hurlez ainsi,
Que nul ne parle haut quand le maître est ici?...
(*Il jette son habit de pèlerin, et paraît armé de toutes pièces.*)
Qu'est-ce que cette lettre?
(*Il ramasse la lettre du pape.*)
Et que fait là cet homme?...
Raymond, mon archer, mort!... Aussi vrai qu'on me [nomme
Charles de Savoisy, seigneur de Seignelais,
Ses assassins mourront de ma main... Nommez-les!...
Fermez la porte, archers, pour que nul ne s'échappe.

YAQOUB, *allant au comte.*

C'est moi qui l'ai tué, maître... Me voilà : frappe.

CHARLES DE SAVOISY, *tirant à moitié son épée.*

Redis ce que tu viens de dire et tu mourras!

YAQOUB.

Dix ans se sont passés depuis que dans tes bras
Il m'apporta blessé...
(*Découvrant sa poitrine.*)
Du coup voilà la trace.
(*Il découvre la poitrine de Raymond, et montre les deux blessures.*)
Maître! ai-je bien frappé juste à la même place?...
Vois... Mais plus que le sien mon bras était savant,
Et le fer dans son cœur est entré plus avant.

CHARLES DE SAVOISY.

C'est autre chose alors : comme mon indulgence
Ne confond point un meurtre avec une vengeance,
Ce fer sans se souiller va rentrer au fourreau,
Et je ne prendrai pas la dîme du bourreau.
Nous n'avions cependant pas cru que notre affaire,
En arrivant ici, serait justice à faire...
C'est bien : nous sommes comte et seigneur de haut lieu,
Et nous nous la ferons nous-même, de par Dieu!...
Emportez ce cadavre, enfants, et qu'il obtienne
En terre consacrée une tombe chrétienne...
Adieu, mon serviteur, ou plutôt mon ami,
Du sommeil de la mort avant l'heure endormi...
Nous étions nés tous deux dans une même année,
Et j'espérais que Dieu dans la même journée,
En face de l'Anglais, au plus fort du combat,
Nous frapperait tous deux de la mort du soldat...
Il nous aurait bien dû cette dernière fête...
Il en juge autrement : sa volonté soit faite!
(*Il s'essuie les yeux.*)
Page, prends un cheval à grand'hâte, et rends-toi
A Bourge, où tient sa cour notre seigneur le roi;
Dis que j'irai demain lui porter mon hommage,
Et que je lui rendrai compte de mon message.
(*A deux archers.*)
Vous, gardez l'assassin.
(*Au chapelain, sans faire attention à Bérengère qui lui tend les bras.*)
Vous, mon père, venez.
(*Il sort.*)

BÉRENGÈRE.

Pas un mot!...
(*A Yaqoub.*)
Tous les deux nous sommes condamnés!

ACTE DEUXIÈME.

CHARLES DE SAVOISY.

PERSONNAGES.

CHARLES VII.
CHARLES DE SAVOISY.
YAQOUB.
BÉRENGÈRE.
AGNÈS.
LE CHAPELAIN.
UN PAGE.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉRENGÈRE, UN PAGE *entrant*.

BÉRENGÈRE.
Eh bien ! le chapelain sait-il que je réclame
Sa présence à l'instant ?

LE PAGE.
Il va venir, madame.

BÉRENGÈRE.
Était-il près du comte ?

LE PAGE.
Il le quittait.

BÉRENGÈRE.
C'est bien.
Laissez-moi maintenant : je n'ai besoin de rien.
(*Le page sort.*)
Besoin de rien, mon Dieu, que de miséricorde !...
Pourquoi donc tous ces biens que ta puissance accorde
A l'un, tandis que l'autre, à tes pieds abattu,
Implore vainement ta clémence !... Sais-tu,
Mon Dieu, sais-tu qu'il est des heures d'agonie
Où l'âme qui longtemps crut en toi te renie,
Où, lorsque le malheur nous poursuit pas à pas,
Que l'on appelle Dieu, que Dieu ne répond pas,
Que notre faible voix, comme un souffle qui passe,
Se perd sans éveiller un écho dans l'espace,
L'âme, où de l'espérance aucun rayon n'a lui,
Est prête d'invoquer Satan qui répond, lui ?

SCÈNE II.

LE CHAPELAIN, BÉRENGÈRE.

LE CHAPELAIN, *sur la porte*.
Ma fille !...

BÉRENGÈRE.
Le voici. Son front est plus austère
Que de coutume encor ! Que lui dire ?... Mon père,
Rassurez votre enfant : c'est la première fois
Que de chez lui le comte absent depuis trois mois
Rentre, sans qu'un seul mot d'amour qui le rassure
Ne vienne de mon cœur adoucir la blessure.
Vous dont il a souvent imploré le secours,

Vous savez que ce cœur saigne et gémit toujours,
Tant dans sa prévoyance une crainte le brise!
Tant il tremble qu'enfin le comte ne méprise
L'épouse qui ne l'a payé, jusqu'à ce jour,
Que d'un hymen sans fruit et d'un stérile amour!

LE CHAPELAIN, *s'approchant d'elle.*

Celui qui prend pour but les choses de la terre
Et qui croit affermir sa marche solitaire
Sur le bâton qu'il casse aux arbres du chemin,
Risque qu'il ne se brise et déchire sa main.
C'est plus loin et plus haut que le maître suprême
Dit à l'homme d'aller; et ce monde lui-même,
Où trébuche un instant le voyageur mortel,
N'est qu'une arche du pont qui nous conduit au ciel.

BÉRENGÈRE.

Mon père, je ne suis qu'une bien faible femme :
Parlez-moi de manière à rassurer mon âme,
Et non point de manière à l'effrayer.

LE CHAPELAIN.

Et si
Je ne peux, mon enfant, que vous parler ainsi...
Comme moi dites donc : heureuses les familles
Où la main du Seigneur choisit ces chastes filles
Qui, loin d'un monde vain, avec un cœur fervent,
Usent de leurs genoux le seuil de leur couvent!

BÉRENGÈRE.

Mais ce sont seulement des vierges et des veuves
Que le Seigneur soumet à ces saintes épreuves :
Moi, je suis mariée au comte...

LE CHAPELAIN.

Dans ce lieu,
Ma fille, vous n'avez plus d'autre époux que Dieu.

BÉRENGÈRE.

Mon père, Dieu lui-même en face de l'église
A formé nos liens...

LE CHAPELAIN, *lui montrant la lettre apportée par Raymond.*

Et voilà qu'il les brise.

BÉRENGÈRE, *lisant.*

Un acte de divorce!... Oh! je me doutais bien
Que le comte en viendrait à ce dernier moyen!...
Mais parce qu'il écrit d'Avignon ou de Rome,
Un homme... car enfin le saint-père est un homme...
A-t-il droit de briser des nœuds?...

LE CHAPELAIN.

Vous oubliez
Qu'à cet homme Dieu dit : « Liez et déliez! »
Ma fille, du Seigneur la main vous humilie :
Sous son souffle soyez comme un roseau qui plie,
Et non comme le chêne élancé dans les cieux,
Qui résiste, se brise, et n'atteste que mieux,
Par des éclats au loin dispersés sur la terre,
Que de Dieu sur sa tête a passé la colère.

BÉRENGÈRE.

Et si je me résigne à mon nouveau destin,
Quand devrai-je quitter ces lieux?

LE CHAPELAIN.

Demain matin.

BÉRENGÈRE.

Dans un dernier adieu pourrai-je voir mon maître?

LE CHAPELAIN.

Ma fille, cet adieu rattacherait peut-être
Votre âme trop mondaine aux choses d'ici-bas,
Et le comte...

BÉRENGÈRE.

C'est bien... le comte ne veut pas?

LE CHAPELAIN.

Ma fille, je ne suis que son humble interprète.

BÉRENGÈRE.

Qu'exige-t-il encor?

LE CHAPELAIN.

Ma fille, la retraite
Est nécessaire au cœur qui veut se préparer.

BÉRENGÈRE.

Dans mon appartement je vais me retirer,
Mon père... Est-ce cela?... Je commence à comprendre
D'un seul mot, n'est-ce pas?

LE CHAPELAIN.

Le comte ici doit rendre
Son jugement...

BÉRENGÈRE.

Lequel?

LE CHAPELAIN.

Contre le mécréant.

BÉRENGÈRE.

Ah! oui, l'autre victime... Yaqoub. — En nous créant
Tous deux, l'un près du Nil, l'autre près de la Loire,
Mon père, croyez-vous... moi je ne puis le croire...
Que Dieu lisait d'avance en l'avenir lointain
Que nous serions compris dans un même destin;
Que le même homme, un jour devenant notre maître,
Briserait le bonheur qu'en nous Dieu voulait mettre,
Et, sans que nous puissions nous soustraire à ce sort,
Nous garderait, à moi la honte, à lui la mort?

LE CHAPELAIN.

Je le crois.

BÉRENGÈRE.

Et si Dieu, dans sa bonté céleste,
Avait voulu changer cet avenir funeste
En un destin heureux, avait-il ce pouvoir?

LE CHAPELAIN.

Le Seigneur le pouvait, et n'avait qu'à vouloir.

BÉRENGÈRE.

Bienheureux l'infidèle alors! et je l'envie :
Lui qui n'est pas chrétien peut maudire la vie.

LE CHAPELAIN.

Ma fille!...

BÉRENGÈRE.

Écoutez-moi, mon père, à votre tour,
Et vous me répondrez : vous souvient-il du jour
Où ma mère, m'offrant, de pleurs d'amour baignée,
A son époux, lui dit : « Une fille t'est née? »

LE CHAPELAIN.

Oui sans doute, et ce jour fut un jour triomphant.

BÉRENGÈRE.

Vous souvient-il encor, mon père, que l'enfant
Grandit sous vos regards et devint une femme?
Comme en un livre ouvert vous lisiez dans son âme :
Vous avez pu des yeux y suivre à tous moments
Son espoir, ses désirs, ses vœux, ses sentiments...
Eh bien! la jeune fille en son âme légère
Eut-elle un seul penser qui ne fût pour sa mère?
Dites-le.

LE CHAPELAIN.

Pas un seul.

BÉRENGÈRE.

Et depuis que ma main
Fut engagée au comte, et qu'après cet hymen,
Vous vîntes près de nous comme en votre famille,
Pour que le père encor pût veiller sur sa fille;
Soit que dans ce château le comte fût présent,
Soit que vous priassiez pour mon époux absent,
Que mon œil fût en pleurs ou ma bouche rieuse,
Que mon âme fût triste ou qu'elle fût joyeuse,
Dites si dans cette âme... et vous le savez, vous...
Il fut un seul penser qui ne fût pour l'époux;
Dites-le hautement.

LE CHAPELAIN.

Pas un seul, je l'atteste.

BÉRENGÈRE.

Et s'il n'eût été pris de ce désir funeste
De rompre nos liens, et qu'un constant amour
Au mien eût répondu jusqu'à mon dernier jour,
Croyez-vous que de Dieu l'exigence jalouse
Eût osé demander à la fille, à l'épouse,
Plus qu'elle n'avait fait, et que tranquillement
J'aurais pu lui répondre au jour du jugement?

LE CHAPELAIN.

C'est ma conviction et profonde et sincère...
Pourquoi le demander?

BÉRENGÈRE.

Il m'était nécessaire
D'avoir ainsi que vous cette conviction,
Afin que si la force, en mon affliction,
M'abandonne, et que dans quelque faute je tombe,
Cette faute du moins soit légère à ma tombe.

LE CHAPELAIN.

Que dites-vous?...

BÉRENGÈRE.

Je dis que je ne puis savoir
Quel penser vient au cœur quand il perd tout espoir...
Que le démon sur nous veille avec vigilance,
Et que pour un moment d'oubli, dans la balance,
Pour contrepoids j'aurais, de votre propre aveu,
Vingt-cinq ans de vertus à mettre aux pieds de Dieu!....

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LE CHAPELAIN, *puis* LE COMTE.

LE CHAPELAIN, *suivant la comtesse des yeux.*

Va, pauvre créature, et que Dieu te pardonne!
Car tu dis vrai : tu fus toujours pieuse et bonne;
Et jamais cœur d'enfant peint en des yeux d'azur,
Ne brilla d'un rayon plus céleste et plus pur!

LE COMTE, *entrant.*

Messire...

LE CHAPELAIN.

C'est le comte!

LE COMTE.

Eh bien! l'avez-vous vue?
Que vous a-t-elle dit pendant cette entrevue?
La pauvre Bérengère a-t-elle bien pleuré?

LE CHAPELAIN.

Mieux que je ne croyais son cœur est préparé.
Sans doute que d'avance elle s'est résignée,
Car depuis quelque temps que par vous dédaignée...

LE COMTE.

Dédaignée! oh! non pas! Messire, parlez mieux.
Si d'un fils qui portât le nom de mes aïeux
Son amour plus fécond m'eût donné l'espérance;
Si même, en son malheur, ce pauvre État de France
N'était si chancelant qu'il faille autour de lui
Tous les hommes de nom pour lui servir d'appui;
Si bien que quand l'un d'eux sent son bras qui se lasse
Si son fils n'est pas là pour reprendre sa place,
Celui qui se retire, avec anxiété
Voit le trône soudain pencher de son côté;
Si ce n'était cela, j'aurais pu, sans me plaindre,
Voir mon nom s'effacer et ma race s'éteindre,
Plutôt que d'un seul mot l'affliger... Mais enfin,
Quand la France est si bas qu'elle touche à sa fin :
Quand, tombant sous les coups d'une triple anarchie,
Se roule dans son sang la vieille monarchie,
Il faut bien, quand ses cris nous les demanderont,
Lui donner des enfants... car les hommes s'en vont;
Et comme si la mort trouvait dans son domaine
Le fer trop lent encor pour sa moisson humaine,
Voilà Salisbury qui vient, dans nos débats,
Jeter l'artillerie au milieu des combats!
Où sera maintenant la force ou la vaillance?
Qui portera l'épée ou lèvera la lance,
Si de loin les boulets couchent les bataillons,
Comme des épis mûrs, sur les bords des sillons?...
C'est que nous sommes nés en des temps peu prospères!...
Nos pères valaient moins que ne valaient leurs pères;
Mais ils étaient encor loyaux et belliqueux...
Voici que nous venons, et nous valons moins qu'eux :
Le tocsin haletant fait le tour de nos villes;
Ce n'est qu'assassinats et que guerres civiles;
Et lorsque, remettant son épée au fourreau,
Le soldat a fini, c'est le tour du bourreau...
Allons, l'heure est sonnée : ouvrez à tous la porte.

LE CHAPELAIN.

A tous, monseigneur?...

LE COMTE.

Oui.

LE CHAPELAIN.

Mais...

LE COMTE.

Messire, il importe
Que jusqu'auprès de nous, pendant le jugement,
Tout homme, quel qu'il soit, puisse entrer librement;
Car il faut que chacun, dans le droit qu'il s'adjuge,
A son tour, comme Dieu, puisse juger le juge.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; YAQOUB, *entre deux archers;* TOUTE LA MAISON DU COMTE.

UN PAGE, *entrant.*

Monseigneur...

LE COMTE.

Du silence!...

(*Reconnaissant le page qu'il a envoyé à Bourges.*)

Ah! c'est vous, Godefroy!

Plus tard vous nous direz...

LE PAGE.

Monseigneur, c'est le roi,
Le roi notre seigneur, le roi Charles septième,
Qui me suit en grand'hâte et vient vous voir lui-même.

LE COMTE.

Notre sire chez moi!... Que l'on s'empresse!... non;
Que chacun reste en place : il est quelquefois bon,
Afin que justement à son tour il punisse,
Qu'un roi sache comment on fait bonne justice.

(*Au page.*)

Que le roi Charles Sept ici soit introduit
Comme un autre serait, sans honneurs et sans bruit.

(*Le page sort.*)

Dieu me confie, avec mon sacré ministère,
Un pouvoir au-dessus des pouvoirs de la terre;
Et quand je rends justice, alors s'il vient chez moi,
Le roi n'est que mon hôte, et moi je suis le roi.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; LE ROI, AGNÈS, SUITE DU ROI. — *Le roi remet à un fauconnier le faucon qu'il tenait sur le poing. — Il reste debout pendant tout le jugement, avec Agnès, entouré de sa suite.*

LE COMTE.

Écoutez maintenant, afin que chacun sache
Pourquoi sont dans la cour le billot et la hache,
Et pourquoi dans ce lieu les hommes que voici
Se trouvent rassemblés autour de celui-ci.
Hier, dans cette chambre où maintenant nous sommes,
Un homme était couché devant ces mêmes hommes,
Criant miséricorde, un poignard dans le cœur.
Celui qui le frappa n'était pas son vainqueur :
C'était son assassin! Je voulus le connaître :
Mais, si haut cependant qu'interrogeât le maître,
Nul ne lui répondit, et le seul qui parla
Me dit en se montrant lui-même : « Me voilà. »
A-t-il dit vrai? parlez.

LES ARCHERS, *ensemble.*

Oui, c'est lui! — C'est l'esclave!
Il a tué Raymond! — Oui, Raymond, le plus brave
De nous!...

LE COMTE.

Silence!

LES ARCHERS.

Ensuite il nous a menacés!

YAQOUB, *se tournant.*

Votre maître vous dit silence : obéissez!

(*Tous se taisent.*)

LE COMTE.

Quelle cause amena cette rixe soudaine?

YAQOUB.

Une rixe?... non pas, maître : c'est une haine...
Une haine, sais-tu ce que c'est? c'est l'enfer;
C'est notre cœur qu'on broie avec des dents de fer;
C'est une voix qui dit sans cesse à notre oreille :
« Tu dors! éveille-toi, car ton ennemi veille;
Il frappera demain : frappe donc aujourd'hui,
Il vient de ce côté : vas au-devant de lui. »
Maître, lorsque tachant ces pierres féodales
Un peu de sang humain se répand sur les dalles,
Derrière l'assassin un valet empressé
Vient effacer le sang sitôt qu'il est versé...
Il n'en est point ainsi sur notre terre ardente :
Dès lors qu'on a frappé d'une main imprudente,
Que le sang a coulé, que le sable l'a bu,
Qu'il s'est de sa couleur profondément imbu,
Les ans peuvent passer, la tache ineffaçable
Restera pour jamais empreinte sur le sable.
Or, il est au désert, à tous les yeux caché,
Un endroit de mon sang depuis dix ans taché...
Maître, voilà dix ans que dans mon âme émue,
A l'aspect de Raymond, la vengeance remue...
Afin de le garder pour ennemi mortel,
Je n'ai point partagé ni son pain ni son sel;
Car, si plus oublieux j'avais fait le contraire,
Ma loi, dès ce moment, me le donnait pour frère;
Et je ne voulais pas.

LE COMTE.

Eh bien! si, renonçant
A demander le sang en échange du sang,
Rejetant ton forfait sur les mœurs de ta race,
Je te plaignais, païen, et je te faisais grâce,
Croirais-je que ton cœur, d'un meurtre content,
Par des désirs de mort ne serait plus tenté;
Que Raymond dans sa tombe enfermerait la haine,
Et que tu resterais tranquille dans ta chaîne?

YAQOUB.

Maître, cela serait un espoir hasardeux,
Car un seul homme est mort, et j'en haïssais deux.

LE COMTE.

Et quel est le second? car je veux le connaître,
Afin de prévenir...

YAQOUB.

Le second? c'est toi, maître.

LE COMTE.

Ah! par mon saint patron! de dix ans de bontés,
Voilà quels souvenirs dans ton cœur sont restés!
Dans ta captivité, qui pouvait t'être amère,
La France te fut-elle une mauvaise mère?
Non : au sort de ses fils ton sort devint pareil,
Et nul ne prit ta part d'ombre ni de soleil.

YAQOUB.

Écoute : Quand d'Allah la puissance féconde
Jadis pour ses enfants a fait deux parts du monde,
Aux Arabes qu'il aime il dit en souriant :
« Vous êtes mes aînés, et voici l'Orient;
Cette terre est à vous de Tanger à Golconde,
Et vous l'appellerez le paradis du monde. »
Puis d'un œil de courroux ensuite regardant
Vos pères, il leur dit : « Vous aurez l'Occident. »

LE COMTE.

Donc au sort de Raymond, si je sais bien t'entendre,
Celui qui t'enleva ton pays peut s'attendre?...

YAQOUB, *avec un sentiment profond.*

Maître, tu te souviens que, tout couvert de sang,
Sur le sable à tes pieds j'étais couché gisant;
Je demandais de l'eau; tu pouvais passer outre;
Tu me donnas le peu qui restait dans ton outre...
Le bien comme le mal m'est présent, et voilà
Ce qui fait qu'à ton tour tu n'es pas gisant là.

LE COMTE.

Et si je te disais : « Je romps ton esclavage;
J'eus tort de t'enlever, Yaqoub, à ton rivage;
De ce jour vers le Nil tu peux tourner tes pas;
Voici de l'or, et pars... »

YAQOUB.

Je ne partirais pas.

LE COMTE.

Qui te retient aux lieux que je t'entends maudire?

YAQOUB.

Maître... c'est mon secret... je ne puis te le dire...
Donc, comme je ne dois ni rester ni partir,
Que si je reste ou pars tu peux t'en repentir,
Crois-moi, rends à l'instant l'arrêt que je mérite;
Et puis, dis au bourreau de l'exécuter vite.
Si je puis en former, voici mes derniers vœux.

LE COMTE, *se levant.*

Eh bien donc, qu'il soit fait ainsi que tu le veux.

YAQOUB.

Merci !... Comme à chaque homme, Allah dans sa puis-
Sur mon âme soufflant au jour de ma naissance, [sance
Anima la matière, et dit dans sa bonté :
« Enfant, reçois la vie avec la liberté! »
La liberté par toi me fut bientôt ravie...
Voici que maintenant tu me reprends la vie :
Merci, maître, merci! Dans ta haine à ton tour
Tu fais autant pour moi qu'Allah dans son amour.

LE COMTE.

Pour faire tes derniers adieux à la lumière,
Quel temps veux-tu?

YAQOUB.

Le temps de fermer ma paupière.
Pourquoi, lorsque le corps et la tête sont prêts,
La hache et le billot attendraient-ils après?

LE COMTE.

Par saint Charles! plutôt qu'en cette insouciance,
J'aimerais mieux te voir mourir en ta croyance.

YAQOUB.

Ma croyance!... en ai-je une? et qui peut m'indiquer
A quel Dieu je dois croire afin de l'invoquer?
Tu m'as fait renoncer à celui de ma race,
Sans que dans mon esprit le tien ait pris sa place :
Qu'importe à ma raison Jésus ou Mahomet?
Nul ne tient le bonheur que chacun d'eux promet;
Et dans l'isolement ma jeunesse flétrie,
Grâce à toi, n'a pas plus de Dieu que de patrie.

LE COMTE.

Esclave, et si tu meurs en de tels sentiments,
Qu'espères-tu?

YAQOUB.

De rendre un corps aux éléments,
Masse commune où l'homme en expirant rapporte
Tout ce qu'en le créant la nature en emporte.
Si la terre, si l'eau, si l'air et si le feu
Me formèrent aux mains du hasard ou de Dieu,
Le vent, en dispersant ma poussière en sa course,
Saura bien reporter chaque chose à sa source.

LE COMTE.

A l'heure de la mort que demandes-tu?

YAQOUB.

Rien...
Sinon que du bourreau la hache coupe bien.

LE COMTE, *au chapelain.*

Messire, maintenant remplissez votre charge.
Voici le livre saint : mes aïeux sur sa marge,
Chaque fois qu'ils rendaient un arrêt important,
Ordonnaient qu'il y fût inscrit au même instant;
Car ils avaient le droit, et n'en firent pas faute,
De rendre en leurs châteaux justice basse et haute.
Nous voulons consigner le nôtre au même endroit,
Et nous ferons comme eux, puisqu'avons même droit.
Donc écrivez.

(*Il dicte.*)

« Ce jour du mois d'août le vingtième,
» Étant ici présent le roi Charles septième,
» Contre Yaqoub-ben-Asshan, sans crainte et sans re-
» Nous avons prononcé le jugement de mort; [mord,
» Puis à l'exécuteur dont le bras le réclame
» Avons livré le corps : que Dieu pardonne à l'âme! »

Donnez...

(*Il signe.*)

Et maintenant qu'on l'emmène.

CHARLES VII, *allant prendre la place qu'occupait le comte.*

Arrêtez!...
Au-dessous de l'arrêt, chapelain, ajoutez :
Qu'usant aussi d'un droit qu'en tout temps eut sa race,
Le roi Charles septième au condamné fait grâce.

(*Le comte fait un mouvement d'étonnement.*)

Rebelle, voudrais-tu me le contester?

LE COMTE, *s'inclinant.*

Non,
Non, sire.

AGNÈS, *se penchant sur son épaule.*

Monseigneur, vous êtes grand et bon.

LE COMTE.

Mais, sire, songez bien...

LE ROI.

Oui, je comprends, mon hôte :
Notre droit porte atteinte à la justice haute;
C'est fâcheux, n'est-ce pas?... Va, pardonne-le-moi :
Il me prend rarement le désir d'être roi.
Aujourd'hui c'est mon jour. Mais comme avant cette
Cet esclave mettait le trouble en ta demeure, [heure
Comte, j'offre un moyen de tout concilier :
Donne-le-moi... Mon fou commence à m'ennuyer...
Et, pour t'indemniser, tu prendras dans ma chasse
Quelque faucon dressé, quelque cheval de race...
A cet arrangement, Yaqoub, vous souscrivez?

YAQOUB, *arrachant un poignard à l'un des trophées qui sont près de lui, et levant le bras pour se frapper lui-même.*

Oui... mais vous payez cher un cadavre!...

TOUT LE MONDE, *avec effroi.*

Ah!..

BÉRENGÈRE, *soulevant la portière sans être vue.*)

Vivez!

(*Elle laisse retomber la tapisserie.*)

LE COMTE.

Archers, arrachez-lui ce poignard!

YAQOUB.

Je le livre.

Maître, ne crains plus rien...

(*A lui-même.*)

Elle m'a dit de vivre!

LE ROI.

Messieurs, souvenez-vous que cet homme est à moi.
(*Faisant un signe de la main.*)
Allez; que Dieu vous garde!

AGNÈS.

Et gardez bien le roi!

(*Deux femmes s'approchent d'elle pour la conduire à son appartement.*)

LE ROI, *allant à elle.*

Tu me quittes, Agnès?

AGNÈS.

Oui, monseigneur; le comte
Doit, s'il m'en souvient bien, à mon roi rendre compte
D'un voyage entrepris dans de hauts intérêts :
Mon roi ne voudrait pas contraindre son Agnès
Dans ce grave conseil à tenir une place;
Et dans un même jour il fera deux fois grâce.

LE ROI.

Oui, je comprends : Agnès, cédant à son effroi,
Comme un traître à son tour abandonne le roi.
(*Il la conduit jusqu'à la porte de l'appartement.*)

SCÈNE VI.

LE ROI, LE COMTE.

LE ROI, *se tournant vers le comte.*

A nous deux maintenant. — C'est franche félonie
D'avoir bâti si haut votre châtellenie,
Comte de Savoisy, qu'il la faille chercher,
Comme le nid d'un aigle, au faîte d'un rocher;
Si bien que votre roi, s'il veut venir lui-même
Visiter par hasard un vieil ami qu'il aime,
Obligé de gravir à pied jusqu'à ce lieu,
Risque à perdre vingt fois son âme en jurant Dieu...
Et je vous dis cela sans ajouter, mon maître,
Que si, comme Jean Six, vous nous deveniez traître,
Vos murs sont de hauteur et de force, je croi,
A donner pour longtemps besogne aux gens du roi.

LE COMTE.

Notre sire a raison; mais cette citadelle,
Si forte qu'elle soit, est encore plus fidèle.

LE ROI, *avec mélancolie.*

Mon vieux comte, combien m'ont parlé comme toi,
Qui depuis cependant ont parjuré leur foi!
La parole de l'homme est chose bien légère,
Quand la guerre civile et la guerre étrangère,
Poussant un pauvre État vers sa destruction,
Jettent une promesse à chaque ambition!
(*Il s'assied.*)

LE COMTE, *s'approchant de lui.*

Sire, ce vieux château, depuis ses premiers maîtres,
Compte dans ses caveaux douze de mes ancêtres,
Qui, couchés aux lueurs de funèbres flambeaux,
Dans leurs linceuls de fer dorment sur leurs tombeaux.
Descendons, et cherchons à chacun la blessure
Dont l'atteinte mortelle a troué son armure;
Puis le jour de leur mort ensuite nous dira
En quels combats divers chacun d'eux expira.
Alors, vous connaîtrez que tous, frappés en face,
Sont morts, chacun des miens pour un de votre race...
Et cet examen fait, sire, malheur à vous,
Si vous doutez de moi, de moi dernier de tous!
Azincour pour le vôtre a vu mourir mon père :
En défendant vos droits je mourrai, je l'espère;
Et plus tard, à son tour, faisant ce que je fis,
Mon fils, s'il m'en naît un, mourra pour votre fils.

LE ROI, *se levant.*

Comte de Savoisy, regardez-nous en face...
Nous sommes comme vous le dernier d'une race :
Nos deux frères aînés, l'espoir de la maison,
Sont morts... et quelques-uns disent par le poison;
Philippe de Bourgogne et Jean Six de Bretagne,
Mes beaux frères, tous deux font contre moi campagne;
Ma mère, qui devrait m'être un puissant soutien,
Achèterait mon sang de la moitié du sien;
Chaque jour, quelque grand vassal qui m'abandonne
Comme un fleuron vivant tombe de ma couronne :
Eh bien! un seul instant avons-nous hésité
A remettre nos jours à votre loyauté?
Notre suite, il est vrai, si le cas le réclame,
Est formidable et peut nous défendre : une femme,
Deux pages, un bouffon, trois fauconniers; et si
Même dans ce moment Charles de Savoisy,
Tramant quelque complot de sa main déloyale,
Tentait de mettre à mort ma personne royale,
Certe, il aurait à craindre un combat meurtrier,
Moi vêtu de velours, et lui couvert d'acier!...
(*S'appuyant sur son épaule.*)
Vieux fou!...

LE COMTE.

L'État n'irait que mieux, je le présume,
Sire, si tous les deux nous changions de costume :
Ces corselets d'acier, quoiqu'ils soient un peu lourds,
A la taille d'un roi vont mieux que du velours.

LE ROI.

Comte, dans ton manoir je suis venu sans suite,
Pour fuir un ennemi mortel dont la poursuite
Est, surtout à la cour, acharné sur ton roi.
Nous pouvons le combattre et le vaincre : aide-moi.

LE COMTE.

Votre espérance alors ne sera pas trompée,
Sire, voici mon bras, et voici mon épée :
Lorsque vous le voudrez, nous marcherons vers lui.

LE ROI.

Non pas... nous le fuirons.

LE COMTE, *faisant un mouvement.*

Quel est-il donc?

LE ROI, *à l'oreille du comte.*

L'ennui.

LE COMTE, *froidement.*

Monseigneur, je pensais, avec raison peut-être,
Que votre empressement à venir pouvait naître
Du désir de savoir si Jean Six acceptait
Le traité que le roi Charles lui présentait,
Et qu'à Renne en Bretagne avait porté le comte
Charles de Savoisy.

LE ROI.

Je l'avoue à ma honte,
Mon pauvre ambassadeur... mais j'avais pour ma part,
Quand j'appris ton retour, oublié ton départ.

LE COMTE.

Mais du moins vous venez ici pour quelque cause
Importante?

LE ROI.

Sans doute.

LE COMTE.

En ce cas, je suppose
Que vous me confîrez ces nouveaux intérêts?

LE ROI, *mystérieusement.*

Comte, je viens chasser un daim dans tes forêts :
Je n'en ai plus à moi...

LE COMTE, *à mi-voix.*

Que monseigneur saint Charle
Prenne pitié de nous!

LE ROI, *avec humeur.*

J'aime, lorsqu'on me parle,
Que l'on me parle haut... Vous dites?...

LE COMTE.

Que vraiment,
Sire, l'on ne perd pas son trône plus gaîment!...
Mais permettez qu'au moins, sire, je vous rappelle...

AGNÈS, *paraissant sur la porte.*

Venez-vous, monseigneur?

LE ROI, *riant.*

Tu vois, Agnès m'appelle.

LE COMTE, *suppliant.*

Un seul instant!...

LE ROI.

La loi de l'hospitalité
Veut qu'on laisse à son hôte entière liberté...
Bonsoir.

SCÈNE VII.

LE COMTE, *seul.*

Oui, va dormir aux bras de ta maîtresse,
Afin que si les cris de la France en détresse
Viennent pendant les nuits t'éveiller en sursaut,
Une voix de l'enfer te parle encor plus haut!...
Va reprendre ta chaîne, avec tant d'art tissue,
Qu'à l'esclave lui-même elle est inaperçue...
Va, ton retard serait une rébellion,
Faible daim... qui pourrais devenir un lion.
(*André passe avec plusieurs archers qu'il met en sentinelle dans la cour.*)
Dors, et sur ton sommeil je veillerai moi-même,
Car en toi seul encor vit notre espoir suprême;
Et Dieu n'eût pas remis un royaume en tes mains,
Si tu ne le servais pour de secrets desseins...
Peut-être quand, demain, à ton âme trompée
J'offrirai pour miroir le fer de cette épée,
A ton aspect soudain reculant malgré toi,
Tu niras que la lame ait réfléchi le roi...
Le flambeau n'est pas mort, tant qu'une lueur brille :
Ma main protégera sa flamme qui vacille;
J'écarterai tout vent qui lui serait mortel,
Et je déposerai le flambeau sur l'autel...
Un jour de pur éclat il brillera peut-être!...
(*L'heure sonne : il écoute.*)
Minuit... Tranquillement dormez, mon noble maître :
Nos yeux seront ouverts si vous, vous sommeillez.
Sentinelles, veillez!
(*On entend une seconde sentinelle répondre :*)
Sentinelles, veillez.
(*Le même cri se fait entendre de distance en distance, jusqu'à ce qu'il se perde dans le lointain. — La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

CHARLES VII.

PERSONNAGES.

CHARLES VII.
CHARLES DE SAVOISY.
YAQOUB.
BÉRENGÈRE.
AGNÈS.
ANDRÉ.
UN ÉCUYER.

Même décoration. — Il fait jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *veillant à la porte du roi;* **ANDRÉ**, *à l'autre porte.*

(*Au lever du rideau, on entend le son du cor.*)

LE COMTE.

André, quel est ce bruit?

ANDRÉ.

Celui du cor.

LE COMTE.

Qui sonne?

ANDRÉ.

Je ne puis voir d'ici; c'est au dehors.

LE COMTE.

Personne
N'est donc au pont-levis?

ANDRÉ.

Si, monseigneur; j'ai mis
Deux hommes à la tour... Ah! ce sont des amis :
On ouvre... Je savais que la garde était bonne...
Ah! c'est un écuyer aux armes de Narbonne...
Il a diablement chaud!

LE COMTE.

Faites signe, et qu'ici
On l'amène à l'instant.

ANDRÉ.

Monseigneur, le voici.
Entrez, sire écuyer.

L'ÉCUYER.

Le comte...

LE COMTE.

C'est moi.

L'ÉCUYER, *lui donnant une lettre aux armes de Narbonne.*

Comte,
Le message demande une réponse prompte :
C'est de mon maître.

LE COMTE.

Bien. — Vous revenez du camp?

L'ÉCUYER.

Oui, monseigneur.

LE COMTE, *lisant.*

Narbonne est bien portant?

L'ÉCUYER.

Oui.

LE COMTE.

Quand
En êtes-vous parti?

L'ÉCUYER.

Cette nuit.

LE COMTE.

Par saint Charle!
C'est marcher vitement! — Votre maître me parle
En homme bien pressé : pour demain cependant
Je ne puis le rejoindre.

L'ÉCUYER.

Il est en attendant
Le combat que l'Anglais offre; mais il balance :
S'il avait le secours de votre bonne lance
Et de tous vos archers, il n'hésiterait plus.

LE COMTE.

J'ai pour deux jours encor de devoirs absolus;
Puis je le rejoindrai.— Qu'il tarde.— C'est possible :
Un retard de deux jours ne peut être nuisible,
Tandis qu'il perdra tout en se hâtant par trop.

L'ÉCUYER.

Monseigneur, il m'a dit de partir aussitôt
Que vous m'auriez donné réponse.

LE COMTE.

Dans une heure,
Au plus tard, vous l'aurez.—Allez.—André, demeure...
De ce brave écuyer, mes amis, prenez soin.

(*L'écuyer sort avec les autres.*)

(*A André.*)

André, de tout ton zèle aujourd'hui j'ai besoin.

ANDRÉ.

Ordonnez.

LE COMTE.

Tu connais le château de Graville?

ANDRÉ.

Sans doute, monseigneur; c'est auprès de la ville
D'Auxerre.

LE COMTE.

Justement.

ANDRÉ.

Quand le comte... que Dieu
Ait pitié de son âme!... était vivant, pardieu!
A votre ordre, vingt fois j'ai fait la même route...
Ce pauvre comte! il fut tué dans la déroute
De Crévent. — Je portai la nouvelle. — Je crois
Entendre encor sa fille, avec sa douce voix,
Dire...

LE COMTE.

C'est bien. — Alors, tu connais Isabelle?

ANDRÉ.

Oui, monseigneur... et même elle est belle, mais belle!...

LE COMTE.

C'est possible; jamais je ne l'ai vue. — Ainsi,
André, tu vas partir et lui porter ceci.

ANDRÉ.

Cet anneau?

LE COMTE.

Cet anneau.

ANDRÉ.

Mais qu'aurai-je à lui dire?

LE COMTE.

Que tu viens la chercher afin de la conduire
Chez moi; que je l'attends aujourd'hui sans retards...
Aujourd'hui, tu m'entends... car demain soir je pars.

ANDRÉ.

C'est bien.

LE COMTE.

Respectez-la comme votre maîtresse;
Et quand vous parlerez, appelez-la comtesse.

ANDRÉ.

Monseigneur, je ferai comme vous dites.

LE COMTE.

Bien.

ANDRÉ.

Avez-vous autre chose à m'ordonner?

LE COMTE.

Non, rien...
Sinon de m'envoyer le Sarrazin...

(*S'arrêtant.*)

Écoute!...
J'avais cru... ce n'est rien...

(*Regardant du côté de l'appartement de Bérengère.*)

Rien qu'un soupir sans doute...
Va-t'en.

ANDRÉ.

Le Sarrazin a passé la nuit là,
Couché dans son bournous.

LE COMTE.

Fais-le venir.

ANDRÉ, *l'appelant.*

Holà!...
Que fais-tu donc, les yeux fixés sur la fenêtre
De la comtesse, esclave?... Enfin!...

(*André s'en va.*)

YAQOUB, *sur le seuil.*

Me voilà, maître.

LE COMTE.

Viens. — Hier un arrêt fut rendu contre toi,
Et tu le méritais.

YAQOUB.

Oui, maître.

LE COMTE.

Un mot du roi
T'a sauvé : ce matin, veux-tu devant la porte
De ton sauveur veiller un instant?

YAQOUB.

Peu m'importe
Où je reste, où je vais, ou d'où je viens.

LE COMTE.

Ainsi,
Yaqoub, fidèlement tu resteras ici?

YAQOUB.

Oui, maître.

LE COMTE.

Si le roi vient soudain à paraître,
Tu te retireras à l'autre porte.

YAQOUB.

Oui, maître.

LE COMTE.

Je reviendrai bientôt te relever.

(*Il sort.*)

YAQOUB, *seul et rêvant.*

Pourquoi
Toute une longue nuit a-t-elle, ainsi que moi,
Veillé sans qu'un instant se fermât sa paupière?...

Je croyais que moi seul je veillais sur la pierre...
Je l'ai vue un instant : ses pleurs coulaient... Ses pleurs !..
Tout mon sang, Mahomet, pour toutes ses douleurs !...
A d'autres comme à moi la vie est donc fatale !...
D'autres souffrent !...

SCÈNE II.

YAQOUB, BÉRENGÈRE, *soulevant la tapisserie, et s'assurant qu'Yaqoub est seul.*

BÉRENGÈRE.
Yaqoub !

YAQOUB, *tressaillant et levant la tête.*
Oh ! que vous êtes pâle !

BÉRENGÈRE.
Ce n'est rien... j'ai souffert...

YAQOUB.
Vous, souffrir !

BÉRENGÈRE.
Pourquoi pas ?
Chacun porte sa part des douleurs d'ici-bas.

YAQOUB.
Vous n'avez pas dormi ?

BÉRENGÈRE.
Non... Mais vous, comme une ombre,
Je vous ai vu debout ; quoique la nuit fût sombre,
Je vous ai reconnu : qu'est-ce que vous faisiez ?

YAQOUB.
Ce qu'hier je faisais ; mais hier vous dormiez
Et ne m'avez pas vu... Combien de fois, madame,
Comme un cerf aux abois, et qui pleure et qui brame,
N'ai-je pas cependant passé mes longues nuits
Au même endroit, avec des sanglots et des cris,
Suivant sur vos vitraux une ombre passagère,
Et frappant ma poitrine en disant : « Bérengère !... »

BÉRENGÈRE.
Et pourquoi, dans vos pleurs et dans votre abandon,
Chercher des yeux mon ombre et prononcer mon nom ?

YAQOUB.
Pourquoi le matelot, dans une nuit sans voile,
Fixe-t-il ses regards sur une seule étoile ?
Pourquoi prononce-t-il, entre ses dents froissé,
Un nom qu'il a déjà mille fois prononcé ?...
C'est que, sans espoir même, il est doux de se plaindre ;
C'est qu'il sait bien qu'aux cieux son bras ne peut atteindre ;
Mais que, si bas qu'il est, sur cette étoile d'or
Il peut du moins mourir les yeux fixés encor.

BÉRENGÈRE.
Oui, je comprends, Yaqoub : dans le fond de votre âme,
A tous les yeux cachée, il existe une flamme...
Sans doute, aux bords du Nil, pendant vos premiers jours,
Une voix vous promit d'éternelles amours ;
Et vous, dans votre cœur, comme en un sanctuaire,
Enfermant les accents de cette voix si chère,
Vous les avez gardés... et dans l'ombre sans bruits,
C'est elle qui vous vient parler toutes les nuits...
Et peut-être ma voix, à la sienne étrangère,
Lui ressemble pourtant...

YAQOUB.
C'est cela, Bérengère !...
(*Amèrement.*)
Vous avez deviné.

BÉRENGÈRE.
Mais vous, à votre tour,
Yaqoub, vous avez dû lui promettre en retour...

YAQOUB.
Moi, je n'ai rien promis...
(*Regardant fixement Bérengère.*)
Mais je pourrais promettre
Ce qu'on demanderait avec sa voix...

BÉRENGÈRE.
Peut-être
Qu'on demanderait trop, et qu'alors...

YAQOUB.
Écoutez :
Si cette voix me dit ou restez ou partez,
Soyez triste ou joyeux, frappez ou faites grâce,
Soit que la voix me prie ou qu'elle me menace,
Tous ses ordres seront aussi bien observés
Qu'un mot le fut hier quand elle a dit : « Vivez ! »

BÉRENGÈRE.
Et qu'exigeriez-vous pour tant d'obéissance ?

YAQOUB.
Qu'exiger de celui qui nous tient en puissance ?...
Je n'exigerais rien, j'attendrais à genoux
Qu'elle me dît : « C'est bien. — Maintenant, levez-vous. »

BÉRENGÈRE.
Si, plus juste pourtant, de sa foi qu'elle engage
A son tour en vos mains elle laissait un gage...

YAQOUB.
A moi ?... Vous avez dit un gage de sa foi ?...
Oh ! vous raillez, madame... Ayez pitié de moi !...

BÉRENGÈRE, *laissant tomber son gant.*
Ramassez-moi ce gant.
(*Pendant qu'Yaqoub est baissé, Bérengère laisse tomber la tapisserie et ferme la porte de son appartement. — Au même instant, le roi et Agnès paraissent sur la porte opposée.*)

YAQOUB, *se relevant.*
Le voici...
(*Regardant et cherchant en vain Bérengère.*)
Ciel et terre !...
Disparue !... A l'instant elle était... Bérengère !...
Bérengère !... Ce gant, entre mes mains laissé...
(*Il le baise avec transport. — Il aperçoit le roi et Agnès.*)
Elle a craint qu'on la vît : voilà tout... Insensé !...

SCÈNE III.

YAQOUB, LE ROI, AGNÈS.

LE ROI.
Que regardes-tu donc, Agnès, de la fenêtre,
Et qui te fait sourire ?

AGNÈS.
Oh ! mon seigneur et maître !
Un instant avec moi regardez dans les cieux

Ce soleil, si brillant qu'il fait baisser les yeux :
Eh bien ! il s'est levé voilé par un nuage :
A peine y pouvait-on distinguer son passage :
Tout était triste et froid sur la terre ; il semblait
Qu'avec peine aujourd'hui le monde s'éveillait,
Que tout était souffrant, décoloré, sans âme,
Et pour vivre attendait un rayon de sa flamme...
Voilà que tout renaît où tout mourait sans lui.
Eh bien ! mon doux seigneur, je songeais aujourd'hui,
En le voyant vainqueur du nuage et de l'ombre,
Que si, semblable au sien, votre matin fut sombre,
Il doit aussi venir un jour où, radieux,
L'éclat de votre front fera baisser les yeux...
Car déjà, comme lui sur la terre ravie,

(*Montrant Yaqoub.*)

Vous aussi paraissez, et rendez à la vie.

LE ROI.

Ah ! oui, je reconnais l'esclave condamné.

AGNÈS.

Parlons-lui, voulez-vous ?

LE ROI, *faisant signe à Yaqoub.*

En quels lieux es-tu né ?

YAQOUB.

Loin d'ici.

LE ROI.

Mais comment nomme-t-on ta patrie ?

YAQOUB.

Le désert.

AGNÈS.

Le désert ?

LE ROI.

Oui : c'est dans la Syrie.
Alain Chartier souvent m'a parlé d'un pays
A l'Orient, bien loin, où le saint roi Louis
Est allé guerroyer... Tu te souviens, esclave,
D'un roi qui vous vainquit, d'un roi pieux et brave...

YAQOUB.

Mon aïeul à mon père a raconté qu'un jour
Un chef nazaréen au port d'Abou-Mandour
Débarqua, conduisant des galères aux voiles
Plus nombreuses qu'aux cieux, la nuit, sont les étoiles.
Ils voulaient, disaient-ils, conquérir au Saint-Lieu
Le tombeau de Jésus, qu'ils nomment fils de Dieu ;
Mais Allah seul est grand ! A la voix du Prophète,
Le désert à son aide appela la tempête :
Le simoun s'élança comme un lion sur eux,
Et les enveloppa dans ses ailes de feux...
Tout fut fait : le désert immense, infranchissable,
Couvrit leurs ossements de son linceul de sable...
Le chef nazaréen y périt sans renom,
Et l'écho de Tunis ne m'a pas dit son nom.

LE ROI.

Eh bien ! Agnès, voilà ce qu'on appelle gloire :
Vois quelle trace elle a laissée en sa mémoire !
Peut-être aurais-je pu, comme a fait mon aïeul,
Aller aussi chercher au désert un linceul ;
Y conduire à ma suite, ainsi qu'une hécatombe,
Trente mille soldats pour mourir sur ma tombe ;
Et l'on eût dit ici que c'était grand et beau !...
Mais j'aime mieux, vois-tu, me coucher au tombeau,
Vers le soir d'un beau jour, les yeux sur mon étoile ;
Avoir pour mon linceul le tissu qui te voile,
Et trouver quelqu'ami qui grave avec regrets
Sur ma pierre : « Ci-gît Charles, aimé d'Agnès. »

AGNÈS.

Mon seigneur !...

LE ROI, *à Yaqoub.*

Laisse-nous.

(*Yaqoub se retire.*)

N'est-ce pas que la vie,
Si lente à nous venir et puis sitôt ravie,
Ce sourire de Dieu, ce céleste bienfait,
Appartient au bonheur, Agnès, et n'est point fait
Pour en jeter les jours, ainsi qu'une fumée,
A ce vent de l'orgueil qu'on nomme renommée ?...
Or, Agnès, ici-bas qu'appelle-t-on bonheur ?
Serait-ce, par hasard, ce chimérique honneur
De s'éveiller enfant sur les marches d'un trône,
De fatiguer son front du poids d'une couronne,
De voir les courtisans empressés à nos vœux,
De ne parler jamais sans dire : « Je le veux ! »
Non ; n'est-ce pas, Agnès ? Le bonheur, c'est la joie
Où, mille fois le jour, ton doux regard me noie ;
C'est mon front fatigué s'inclinant sous le tien ;
C'est ton souffle abaissé qui se confond au mien ;
C'est ce frisson ardent qui se glisse au cœur même ;
C'est le son de ta voix quand elle dit : « Je t'aime ! »

AGNÈS.

Tant que vous m'aimerez, vous penserez ainsi,
Mon doux seigneur.

LE ROI.

C'est moi qui suis à ta merci !...
Que ne puis-je avec toi, dans quelque coin du monde,
Ensevelir mes jours dans une paix profonde !...
Car dans certains instants, j'ai peine à rassembler
Mes esprits, et je sens ma raison se troubler...
Ce n'est qu'en frissonnant que je pense à mon père !...
Que me veulent-ils donc avec leurs cris de guerre ?
Pourquoi ne pas laisser mon épée au fourreau ?...
J'ai déjà bien assez du sang de Montereau !

AGNÈS.

Mon seigneur, sur mon sein reposez votre tête.

LE ROI.

Penses-tu pas qu'aux cieux s'amasse une tempête ?...
L'horizon s'assombrit.

AGNÈS.

Non.

LE ROI.

L'air me semble lourd...
N'entends-tu pas au loin un bruissement sourd ?...
Écoute.

(*On entend le canon.*)

AGNÈS.

Mon seigneur, laissez gronder l'orage :
Lorsqu'ainsi je vous tiens, oh ! j'ai bien du courage ;
Car la foudre ne peut tomber sur l'un de nous
Sans tuer l'autre aussi.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; LE COMTE, *ouvrant brusquement la porte du fond.*

LE COMTE.

Sire, réveillez-vous!...

AGNÈS.

Ah!

LE ROI.

Qui donc entre ici sans notre ordre?... Mon hôte,
Est-ce vous?... Les valets en ce château font faute,
Que sans être annoncé l'on entre près du roi?

LE COMTE.

Sire, écoutez ce bruit, car il vient comme moi,
(*On entend le canon.*)
Sans que votre pouvoir l'intimide, vous dire,
Comme je vous ai dit, moi : « Réveillez-vous, sire. »

LE ROI.

N'est-ce donc pas le bruit de la foudre?

LE COMTE.

Non!

LE ROI.

Non?...

LE COMTE.

Écoutez encore!

LE ROI.

Ah!...

LE COMTE.

C'est la voix du canon.

LE ROI.

Eh bien?...

LE COMTE.

Eh bien! Je dis que cette voix qui parle
Doit trouver un écho dans le cœur du roi Charle;
Que d'un profond sommeil il a dormi longtemps,
Et que, s'il veut enfin s'éveiller, il est temps!

LE ROI.

Comte!...

LE COMTE.

Je dis aussi que chaque homme qui tombe,
Avant de se coucher tout sanglant dans la tombe,
Dit, jetant un dernier regard autour de soi :
« Lorsque je meurs pour lui, mais où donc est le roi?»
Vos aïeux nous ont fait prendre cette habitude
De voir briller leur casque où l'affaire était rude;
Et peu de coups tombaient d'épée ou de poignard
Dont leur écu royal ne reçût bonne part...
Sire, c'est pour un peuple une dure agonie,
De penser en mourant que son roi le renie!...
Car il peut, se croyant dégagé de sa foi,
Lui prendre envie aussi de renier son roi...
Qui peut comme un faisceau, dans ces temps d'anarchie,
Rallier alentour de notre monarchie
Tant de puissants seigneurs l'un de l'autre jaloux,
Si ce n'est notre roi, premier seigneur de tous?...
Chacun ne peut-il pas penser que Dieu pardonne
D'abandonner le roi quand le roi l'abandonne?

LE ROI.

Comte, vous oubliez...

LE COMTE.

Sire, je dis encor
Que c'est mal calculer qu'épuiser un trésor,
Dont la sueur du peuple a trempé chaque pièce,
En grelots de faucons, en joyaux de maîtresse;
Que c'est un luxe vain qu'il vaut mieux étouffer
Quand on n'a pas trop d'or pour acheter du fer...
Sous chacun de ses rois, si j'ai bonne mémoire,
Le vieil État français croissait en territoire;
Au patrimoine ancien que se léguaient ses rois,
Ils ajoutaient encor : Philippe de Valois
Après le Dauphiné conquérait la Champagne;
Philippe-Auguste, au loin rejetant la Bretagne,
Prenait la Normandie, et le Maine, et l'Anjou;
Avec les clefs de Tours, il ouvrait le Poitou;
Par un traité, Louis Neuf ajoutait à la France
Le Languedoc... Vous-même aviez sur la Provence
Des droits comme beau-fils de Louis d'Anjou.

LE ROI.

Pardieu!
Si je m'en souviens bien à mon tour, c'est de Dieu
Que je tiens cet État de France, seigneur comte :
Ce n'est donc qu'à Dieu seul que j'en dois rendre compte;
Et, s'il me plaît d'en faire un entier abandon,
Nul ne me jugera que Dieu.

LE COMTE.

Je disais donc
Que de la France, ainsi que l'ont faite ses princes,
Il ne vous reste plus, sire, que trois provinces...
L'Anglais victorieux à grands pas envahit;
Jean Six, son allié, vous leurre et vous trahit;
Philippe de Bourgogne à belles dents dévore
Vos comtés d'Armagnac, de Foix et de Bigorre...
Sire, alentour de vous ne les voyez-vous pas,
Pour vous envelopper, s'avancer pas à pas?
Dans un réseau vivant vos troupes enfermées
Ne peuvent soutenir le choc de trois armées :
En vain Poton, Xaintraille et Narbonne et Dunois,
Frappent sans se lasser, comme dans un tournois :
Attaquant sans projets, reculant sans ensemble,
Un jour disperse ceux qu'à peine un mois rassemble;
Ils ont le bras qui frappe et le cœur qui résout,
Mais il manque le chef, âme et centre de tout...
Sire, sur votre nom ce serait une honte
Que de tarder encore à les rejoindre!...

LE ROI.

Comte,
Notre forêt d'Auxerre est-elle prise?

LE COMTE.

Non.

LE ROI.

Nous allons y chasser : prépare ton faucon...
Venez, Agnès.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, AGNÈS.

LE COMTE, *arrêtant Agnès.*

Non, non : vous resterez, madame!
Car je veux vous parler à votre tour... O femme!

Vous êtes belle!... Oh! oui, belle; et de votre œil noir
Sur votre faible amant je comprends le pouvoir :
Votre voix est d'un ange ou d'une enchanteresse,
Et je comprends encor qu'elle ordonne en maîtresse...
Eh bien! sur mon honneur, pour vous il vaudrait mieux
Qu'un fer rouge eût éteint votre voix et vos yeux...

AGNÈS.

Oh! que me dites-vous?...

LE COMTE.

Car c'est à leur puissance
Que doivent les Français le malheur de la France;
Et Charles, l'insensé! se soumet à leur loi
Comme à celle de Dieu!... La maîtresse d'un roi,
De la sphère élevée où son pouvoir la range,
Peut devenir d'un peuple ou le démon ou l'ange :
Vous pouviez de la France être l'ange; mais non :
Vous avez préféré devenir son démon!
Oui, grâce à votre amour adultère et fatale,
Aujourd'hui l'Occident a son Sardanapale!...
La faible monarchie, à ses derniers moments,
Se débat, étouffée en vos embrassements!...
Eh bien! quand sous les coups que votre main lui porte
Elle sera tombée, et qu'on la croira morte;
Que l'Anglais en viendra partager les débris,
C'est alors que partout vous poursuivront ses cris...
Vous fuirez; mais, dans son agonie, un royaume
Se débat plus longtemps que ne le fait un homme!...
Le feu de nos cités sera votre flambeau;
Vos pieds à chaque pas heurteront un tombeau...
Vous fuirez, vous fuirez sans que rien vous arrête,
Car vous ne saurez plus où poser votre tête!

AGNÈS.

Grâce! grâce!...

LE COMTE.

Nos fils... ce qu'il en restera!...
En vous voyant passer, de ses cris vous suivra;
Les mourants, pour maudire à leur heure dernière,
Accoudés sur leurs lits, rouvriront la paupière,
A leur voix se joindra la voix de votre cœur,
Et toutes vous crieront : « Malheur à vous! malheur!... »

AGNÈS, *à genoux.*

Monseigneur, il n'est rien qu'un repentir n'efface...
Cela ne sera pas, monseigneur... grâce! grâce!...
Oh! tout n'est pas encor si bas que vous croyez,
Et la main qui blessa peut guérir.

LE COMTE.

Essayez!

ACTE QUATRIÈME.

AGNÈS SOREL.

PERSONNAGES.

CHARLES VII.
CHARLES DE SAVOISY.
YAQOUB.
BÉRENGÈRE.
AGNÈS SOREL.
JEAN D'ORLÉANS.
LE CHAPELAIN.
BALTHAZAR.
GODEFROY.

Tout l'attirail d'une chasse. — Des pages à la porte, tenant en laisse des chiens.

SCÈNE PREMIÈRE.

BALTHAZAR, GODEFROY, *un faucon sur le poing;* DES MANANTS *au fond, puis* YAQOUB.

BALTHAZAR, *à la porte.*

Holà! les écuyers, sortez les équipages...
Ne tourmentez donc pas les chiens, messieurs les pages!
Ils auront aujourd'hui de la besogne assez,
Et s'ils partent d'avance aux trois quarts harassés,
Aussitôt le lancer ils lâcheront la voie...
Apportez les faucons, et que pas un n'y voie :
Chaperonnez-les tous...
(*A Godefroy, en lui reprenant le faucon qu'il fait enrager.*)
Tiens, Godefroy, va-t'en!...
Si nous laissions aux mains de ces fils de Satan
Ces nobles animaux, quelle que fût leur race,
Les chiens ne suivraient pas quarante pas la trace,
Et les faucons, par eux hébétés à leur tour,
Devant un cormoran fuiraient comme un autour.
(*A un autre.*)
Crois-tu pour la journée avoir assez de leurre?...
Vas en reprendre, Jean : nous partons dans une heure.
(*Parlant à son faucon.*)
Haw! haw!... Allons, Coquette, baisez-moi...
Ah! vous ne voulez pas, favorite du roi?
Nous verrons si ce soir vous serez aussi fière,
Quand nous vous porterons à souper.

UN MANANT.

Maître Pierre...

BALTHAZAR.

Eh bien?

LE MANANT.

En traversant ce matin le hallier,
J'ai vu dans le chemin passer un sanglier.

BALTHAZAR.

Quelle taille?

LE MANANT.

Un ragot; il avait des défenses
A découdre dix chiens.

BALTHAZAR.

Saint Hubert!... Et tu penses
Que nous le trouverions encore maintenant?

LE MANANT.

Bien sûr, j'en répondrais.

BALTHAZAR.

C'est bon. — Merci, manant.
Ah! pour le détourner, en ce moment que n'ai-je
Mon bon limier anglais!
(*A Yaqoub qui entre et reprend sa place habituelle sur sa peau de tigre.*)
C'est toi, boule de neige?
Nous suis-tu?

YAQOÚB.

Non.

BALTHAZAR.

Le lâche aime mieux se coucher.
(*Il se retourne, et aperçoit un enfant qui touche à un arc.*)
Ah çà, bâtard de singe, es-tu las de toucher
A cet arc?... finissons! ou, sans miséricorde,
Je vais te caresser le dos avec la corde.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LE ROI.

LE ROI.

Ferons-nous bonne chasse aujourd'hui, Balthazar?

BALTHAZAR.

Dam! je n'en sais trop rien, sire; c'est le hasard...
Je me souviens d'un jour...

LE ROI, *agaçant le faucon.*

Ah! te voilà, Coquette?

BALTHAZAR, *continuant.*

Où, dès le grand matin, nous nous mîmes en quête...

LE ROI, *sans l'écouter.*

Nous sommes en retard.

BALTHAZAR, *continuant.*

C'était dans la forêt
De Verneuil. — Nous partons...

LE ROI.

Le comte n'est point prêt?

BALTHAZAR.

Nous ne l'avons pas vu.

LE ROI.

Mais où donc est notre hôte?

BALTHAZAR, *continuant.*

Je lâche mon faucon...

LE ROI.

Agnès aussi fait faute.

BALTHAZAR.

C'était sur un pluvier...

LE ROI.

Balthazar, prends ton cor,
Et sonne le départ.
(*Balthazar sonne.*)
Bien!

BALTHAZAR, *vivement.*

Je le vois encor:
Il n'avait pas, je crois, donné trente coups d'aile...

LE ROI.

Tiens, reprends Coquette.

BALTHAZAR.

Ah! venez, mademoiselle.

LE ROI, *allant à la porte.*

Ton cor a fait merveille; et voilà que céans
Le comte arrive enfin...
(*Regardant, et cherchant à distinguer qui l'accompagne.*)
Avec...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE, JEAN D'ORLÉANS.

JEAN D'ORLÉANS, *entrant.*

Jean d'Orléans!

LE ROI.

Dunois!... mon cher Dunois!... Pardieu! quand je désire
Quelque chose, aussitôt la chose arrive!...
(*Il lui frappe sur l'épaule.*)

JEAN D'ORLÉANS.

Sire,
De votre bon accueil je suis reconnaissant;
Mais si vous vouliez bien frapper moins fort.
(*Il ôte son casque: on voit qu'il a reçu à la tête une blessure dont le sang coule encore.*)

LE ROI, *reculant.*

Du sang!...
Ah! mon brave Dunois...

JEAN D'ORLÉANS.

C'est une égratignure...
Mais, saint Jean! c'est heureux que j'ai la tête dure!
Un vilain aurait eu le front fendu.

LE ROI.

Comment!...
Tu viens donc de te battre?

JEAN D'ORLÉANS.

Oui, sire, et rudement!

LE ROI.

Eh bien! il te fallait, aussitôt la bataille,
Pour chasser avec nous conduire ici Xaintraille.

JEAN D'ORLÉANS.

Xaintraille est prisonnier.

LE ROI.

Xaintraille prisonnier!...

JEAN D'ORLÉANS.

On l'a mis à rançon.

LE ROI.

Holà! mon argentier!
Que reste-t-il encor dans ta pauvre escarcelle?

L'ARGENTIER.

Onze cents écus d'or.

LE ROI, *à Jean d'Orléans.*

Si cette somme est celle
Qu'il lui faut, tends ton casque.

JEAN D'ORLÉANS.

Il en faudrait encor
Autant: sa rançon est de deux mille écus d'or.
(*Le roi se retourne vers l'argentier.*)

L'ARGENTIER.

Sire, s'il m'en reste un, que le ciel m'abandonne!

LE ROI, *prenant son bonnet, sur lequel est une couronne.)*
Voyons des diamants montés sur ma couronne
Le plus beau.

L'ARGENTIER.
Celui-ci jette le plus d'éclat.

LE ROI, *brisant la monture, et jetant le diamant dans le casque de Dunois.*
Mon plus beau diamant pour mon meilleur soldat.

LE COMTE.
Oh! je le savais bien que son âme était bonne!

LE ROI.
De régler la rançon tu chargeras Narbonne :
Plus tard il m'en rendra bon compte en temps et lieu.

JEAN D'ORLÉANS.
Sire, il règle la sienne à cette heure avec Dieu.

LE ROI.
Mort!...

JEAN D'ORLÉANS.
Mort. — Contre l'avis de Douglas et Xaintraille,
Narbonne ce matin a livré la bataille...
A sa faute il n'a pas survécu.

LE ROI.
Dieu merci,
Douglas est sain et sauf, j'espère?

JEAN D'ORLÉANS.
Mort aussi.

LE ROI.
Oh! mon pauvre Douglas, mon allié fidèle,
Toi qui vins de l'Écosse embrasser ma querelle,
Te voir mourir pour moi!... Je suis bien malheureux!...
D'Aumale, Rambouillet, Ventadour?...

JEAN D'ORLÉANS.
Morts comme eux.

LE ROI.
Lafayette et Gaucourt?...

JEAN D'ORLÉANS.
Prisonniers.

LE ROI.
Et l'armée?...

JEAN D'ORLÉANS.
Au feu qui s'est éteint demandez sa fumée!

LE ROI.
Détruite!...

JEAN D'ORLÉANS.
Dispersée; et de chaque côté,
Chaque chef qui survit, selon sa volonté,
Devant Bedford vainqueur en hâte se retire...
Le roi seul les pourrait rallier.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; AGNÈS.

AGNÈS, *s'approchant du roi.*
Adieu, sire.

LE ROI.
Où vas-tu donc, Agnès?

AGNÈS.
Je pars.

LE ROI.
Toi!...

AGNÈS.
Mon seigneur,
Un bohémien jadis me prédit cet honneur...
Et j'en ai quelque temps conservé l'espérance...
Que je posséderais l'amour du roi de France :
De mon cœur prévenu n'écoutant que la loi,
J'avais cru jusqu'ici que vous étiez le roi :
Mais du titre et du rang Bedford vous dépossède;
Et puisque sans combat votre altesse les cède,
Bedford est le seul roi de France, et me voilà
Prête à joindre Bedford.

LE ROI.
Ah! c'est comme cela!...
Viens ici, comte : as-tu quelque cheval de guerre
Qu'un roi puisse monter?

LE COMTE.
J'ai celui de mon père.

LE ROI.
Ordonne qu'à l'instant on me l'amène ici.

LE COMTE, *à son écuyer.*
Obéissez au roi, sire écuyer.

LE ROI.
Merci.
As-tu dans ce château quelque armure à ma taille,
Qu'un roi puisse porter le jour d'une bataille?

LE COMTE, *lui montrant les panoplies.*
Voyez, sire.

LE ROI.
C'est bien! la plus forte est pour moi.

LE COMTE.
Détachez cette armure, et couvrez-en le roi [1].

LE ROI.
De votre mission maintenant je désire
Savoir le résultat : racontez-la-moi.

LE COMTE.
Sire,
J'ai vu Jean Six.

LE ROI.
Eh bien?... J'écoute.

LE COMTE.
Il m'a promis
De rompre un traité fait avec vos ennemis,
De signer avec vous, pour la paix ou la guerre,
Un acte d'alliance, et d'envoyer son frère
Au camp français avec mille lances : voilà
Ce qu'il offre.

LE ROI.
C'est bien. — Que veut-il pour cela?

LE COMTE.
Pour Richemond son frère il demande l'épée
De connétable, au bras de Boukent échappée
A Crevent.

LE ROI.
Est-ce tout?

LE COMTE.
Oui, sire.

LE ROI.
De ta main,
Comte, il la recevra. — Tu partiras demain,

[1] Depuis ce vers jusqu'aux mots : *Dunois, mes éperons,* les gens du comte arment le roi.

Et tu lui porteras ma parole royale
Que, de ma part au moins, l'alliance est loyale.
Qu'il se rende à Poitiers : là, nous nous rejoindrons.

LE COMTE.

Sire, je partirai.

LE ROI.

Dunois, mes éperons.

(*Dunois attache les éperons du roi.*)

Une épée, à présent.

(*Le comte lui en donne une : le roi l'examine.*)

Comte, il faut une épée,
Pour une main de roi, plus fortement trempée
Que ne l'est celle-ci ; celle-ci se romprait...
Voyez...

(*Il la brise.*)

Aux premiers coups que mon bras frapperait.

(*Le comte lui en donne une autre.*)

C'est bien.

(*A un écuyer qui porte une lance.*)

Le Sarrazin sera mon porte-lance :
Donnez-la-lui... Mon casque.

(*On le lui donne : il le met sur sa tête.*)

Et maintenant, silence !
— J'avais cru jusqu'ici par des traités secrets
Obtenir de Bedford une honorable paix :
Ce moyen vous paraît trop lent et trop vulgaire ;
La guerre, dites-vous...

TOUS, *se précipitant sur les armes.*

Oui, la guerre ! la guerre !...

LE ROI.

Eh bien ! secondez-moi par un dernier effort,
Et vous l'aurez, enfants ; mais une guerre à mort !...
J'ai tiré mon épée après la France entière ;
Mon épée au fourreau rentrera la dernière...
Vous me voulez pour chef ? Eh bien ! voici mes lois :
La France de Philippe-Auguste et de Valois
N'est point mienne : il me faut celle dont Charlemagne
A tracé la limite au sein de l'Allemagne,
Quand le géant touchait, en maître souverain,
D'une main l'Océan et de l'autre le Rhin.
Or, que ma volonté, messeigneurs, soit la vôtre,
Car c'est ma France, à moi : je n'en connais point d'autre.

JEAN D'ORLÉANS.

Sire, nous écoutons vos ordres à genoux.

LE ROI.

Qu'un seul cri désormais soit proféré par nous !
Nous verrons qui plus haut dans le combat le pousse :
« Montjoie et Saint-Denis ! Charles à la rescousse ! »

TOUS.

Montjoie et Saint-Denis ! Charles à la rescousse !

LE ROI.

Et maintenant, Agnès, dites quel est le roi...
Allons, mes fauconniers, en chasse !.. Suivez-moi !

(*Il sort. — Tous le suivent.*)

LE COMTE, *à Dunois.*

Ne l'abandonnez pas, et modérez la flamme
De ce premier transport.

(*A Agnès.*)

Honneur à vous, madame !

AGNÈS.

Comte, honneur à Dieu seul qui m'ouvrit ce chemin,
A Dieu, qui tient le cœur des princes dans sa main.

(*Ils sortent ensemble.*)

BALTHAZAR, *un instant seul.*

Allons, pour aujourd'hui notre chasse varie :
L'Anglais est un gibier de haute vénerie ;
Mais comme à ses chasseurs quelque coup peut échoir,
Coquette, nous allons retourner au perchoir.

(*Il va pour sortir.*)

SCÈNE V.

BALTHAZAR, BÉRENGÈRE, *soulevant la portière.*

BÉRENGÈRE.

Fauconnier !...

BALTHAZAR.

Noble dame ?...

BÉRENGÈRE.

Est-ce que pour l'armée
Le comte avec le roi va partir ?... Enfermée
Dans cet appartement, j'entendais mal... Il faut
Que je sache à l'instant s'il part.

BALTHAZAR.

Ils parlaient haut
Cependant.

BÉRENGÈRE.

Mais part-il ? part-il ?... Oh ! sur votre âme !
Répondez-moi : part-il à l'instant ?...

BALTHAZAR.

Non, madame :
Il reste cette nuit, et ne part que demain.

BÉRENGÈRE, *lui donnant une bourse.*

Voilà pour vous.

BALTHAZAR, *sortant.*

Que Dieu bénisse votre main !

BÉRENGÈRE, *seule.*

Oh ! je sens sur mon cœur tout mon sang qui retombe !...
J'étouffe entre ces murs comme dans une tombe !...

(*Tombant dans un fauteuil.*)

J'avais cru qu'il partait... Oh ! que je souffre !... C'est
Comme si de deux mains de fer on me pressait !...

(*Se levant tout à coup.*)

Mon Dieu ! secourez-moi : le voici !

SCÈNE VI.

BÉRENGÈRE, LE COMTE.

LE COMTE, *étonné.*

Bérengère !...

BÉRENGÈRE.

Déjà vous suis-je donc devenue étrangère
A ce point aujourd'hui, que vous vous étonnez
De me voir ?... En ce cas, monseigneur, pardonnez ;
Mais j'avais cru... peut-être ai-je eu tort...

(*Le comte fait un mouvement d'impatience.*)

Qu'il vous plaise
De me dire s'il faut que je parle ou me taise...

LE COMTE.

Parlez !

BÉRENGÈRE.

J'avais donc cru, dis-je, qu'auparavant
D'ensevelir mes jours dans un tombeau vivant,
De permettre entre nous qu'à tout jamais se brise
Un nœud béni par Dieu, consacré par l'Église;
Je devais, quand jaillit sur moi ce déshonneur,
Venir auprès de vous en disant : « Monseigneur,
Qu'ai-je fait pour qu'usant ainsi de votre force,
Vous vouliez me flétrir de ce honteux divorce?
Le juge à l'accusé dit du moins son forfait...
Avant de me punir, mon juge, qu'ai-je fait? »

LE COMTE.

Bérengère, celui dont la bouche parjure
Sur toi d'un seul soupçon ferait planer l'injure
A ses pieds aussitôt, de sa faute averti,
Verrait tomber mon gant avec un démenti...
Non, la femme la plus pure et la plus fidèle
Te pourrait, je le sais, prendre encor pour modèle :
Il n'est point un devoir à ton sexe imposé
Dont l'accomplissement ne te parût aisé;
Et le Seigneur au ciel, pour dire ses louanges,
Te garde à ses côtés place parmi les anges.
Mais un homme enchaîné par le rang que je tiens
Accepte des devoirs plus larges que les tiens ;
Et quoique ces devoirs soient souvent un supplice,
Quand l'heure est arrivée, il faut qu'il les remplisse.
Il se débat longtemps pour garder son bonheur;
Mais tout vient se briser contre le mot honneur.
Or, l'honneur de la France et l'honneur de ma race
Veulent tous deux qu'un jour un enfant me remplace,
Afin que de tous deux soutenant le renom,
Il combatte pour elle et transmette mon nom...
Voilà tout, Bérengère.

BÉRENGÈRE.

Oui, je le sais : mais, Charle,
Croyez-vous qu'en mon cœur le seul orgueil me parle?..
Oh! non, non : plus que lui me parle mon amour
Aussi fort aujourd'hui qu'il fut le premier jour
Où je répondis *oui*, quand votre voix si chère
Me dit : « M'acceptes tu pour époux, Bérengère?... »
Oh! vous l'avez bien dit, et c'est la vérité :
De mille soins divers un homme tourmenté
Conserve pour l'amour peu de place en son âme;
Et cela se conçoit : mais la femme!... la femme,
Qui ne peut ici-bas espérer de bonheur
Que celui qui lui vient de son maître et seigneur :
Qui de l'aimer toujours, à sa prière même,
Fit jadis le serment, tient ce serment et l'aime...
Quand il vient tout à coup lui donner l'ordre, un jour,
Parce qu'il n'aime plus, d'éteindre son amour,
Elle est bien pardonnable, hélas! la pauvre femme,
De ne pouvoir souffler sur le feu de son âme
Après l'avoir gardé dix ans comme un trésor!...
Charles, pardonnez-moi de vous aimer encor!

LE COMTE.

Oh! je voudrais avoir, dût sa vie être un crime,
Dût son écu porter la barre illégitime,
Un enfant, quel qu'il fût, de mon nom héritier,
Pour qu'avec moi ce nom ne meure pas entier,
Dussé-je, expiant seul sa naissance funeste,
De mes jours dans un cloître ensevelir le reste!

BÉRENGÈRE.

Écoute; Dieu parfois veut éprouver nos cœurs;
Et lorsque de l'épreuve ils sont sortis vainqueurs,
Sa colère fait place à sa miséricorde,
Et ce qu'il refusa longtemps, il nous l'accorde :
Attends encore avant de m'éloigner de toi;
Attends, et le Seigneur aura pitié de moi.

LE COMTE.

Au milieu des hasards d'une guerre mortelle,
Attendre!.. Et pour frapper la mort attendra-t-elle?

BÉRENGÈRE.

La mort!.. Oh! monseigneur, je prîrai tant pour vous
Que l'ange des combats écartera les coups...
N'est-il pas quelque part un saint pèlerinage
Que je puisse voter?... Quel que soit le voyage
Je le ferai, fût-il en des lieux inconnus;
A l'autre bout du monde!

LE COMTE.

Enfant!

BÉRENGÈRE.

J'irai pieds nus!..
Que brille le soleil ou gronde la tempête,
J'irai sans demander un abri pour ma tête;
J'irai pleurant, priant, un rosaire à la main,
Et je ne dormirai qu'au revers du chemin!

LE COMTE.

Rappelle, au nom du ciel, ta raison qui s'écarte!

BÉRENGÈRE.

Dites-moi, monseigneur, voulez-vous que je parte?

LE COMTE.

Impossible.

BÉRENGÈRE.

Et pourquoi?..

LE COMTE.

J'ai dit.

BÉRENGÈRE.

Cette action...
Vous n'y songez donc pas?.. c'est ma damnation!..
Car vous me renvoyez pour prendre une autre épouse,
N'est-ce pas?.. n'est-ce pas?.. Eh bien, je suis jalouse!..
Oh! que sera-ce donc lorsque jusqu'à l'autel,
Quand je voudrai prier, viendra ce bruit mortel
Qu'une autre est votre femme!... Oh! monseigneur, je [tremble
De mêler la prière et le blasphème ensemble,
Et dans mon désespoir, d'appeler le courroux
De Dieu sur moi, sur elle, et peut-être sur vous!

LE COMTE.

Dieu donnera la force à celle qu'il afflige.

BÉRENGÈRE.

Le pouvoir de Dieu même, et fît-il un prodige,
Sur l'avenir lui seul pourrait être exercé;
L'avenir est à lui, mais non pas le passé :
Peut-il, quelle que soit sa puissance suprême,
Faire que votre voix ne m'ait pas dit : « Je t'aime! »
Et que de cette voix l'accent encor vainqueur
Ne soit en ce moment tout vivant dans mon cœur?...
Pour me faire oublier ce son, cette parole,
Je sais bien, s'il le veut, qu'il peut me rendre folle,
M'ôter le souvenir; mais il ne peut, je crois,

Empêcher que ces mots n'aient été dits cent fois !..
Rappelez-vous ces mots, Charles, je vous supplie !..
Voyez : à vos genoux je pleure et m'humilie...
Oh ! ne détournez pas de moi votre regard !...
Oh ! grâce, monseigneur !..

LE COMTE, *la prenant dans ses bras.*

Levez-vous... C'est trop tard.

BÉRENGÈRE.

Pour chercher la pitié dans votre cœur de pierre,
J'ai d'abord à mon aide appelé la prière ;
Bientôt vous avez vu l'excès de mes douleurs
Éclater en sanglots et se répandre en pleurs ;
Puis enfin je me suis, la tête échevelée,
Jetée à vos genoux, et je m'y suis roulée :
Que voulez-vous encore? Est-il quelque moyen ?...
Parlez !... Mais parlez donc, si vous êtes chrétien !...
On répond quelque chose à cette pauvre femme ;
On la console, on pleure avec elle ; on lui dit
Un mot d'amour... un seul !... Oh ! soyez donc maudit !

LE COMTE *sonne. — Un domestique paraît.*

Le chapelain.

BÉRENGÈRE, *entrant chez elle.*

Adieu !... Vos mains creusent ma tombe,
Monseigneur : priez Dieu pour que seule j'y tombe !

SCÈNE VII.

LE COMTE *seul, puis* YAQOUB *et* LE CHAPELAIN.

LE COMTE.

C'est bien.—Dans un instant soyez prête à partir,
Lorsque le chapelain viendra vous avertir.
Bien mieux que votre amour je brave votre haine...
Est-ce vous, chapelain?

(*Il se retourne et aperçoit Yaqoub.*)

Yaqoub, qui te ramène ?

YAQOUB.

Puisque l'on m'a donné comme l'on donne un chien,
Comme un chien j'ai brisé ma laisse, et je revien...
Mais au maître aujourd'hui le chien sert de modèle,
Car le maître est ingrat et le chien est fidèle.

(*Il reprend sa place accoutumée.*)

LE COMTE.

Puisque tu l'aimes mieux, demeure donc ici.

(*Au chapelain qui entre.*)

Messire chapelain, vous voilà, Dieu merci !
A quitter ce château Bérengère s'apprête.

(*Yaqoub écoute avec attention.*)

Quel que soit le couvent qu'elle ait pris pour retraite,
Messire, à ce couvent, vous l'accompagnerez :
A l'abbesse, en mon nom, vous vous engagerez
A payer une dot plus riche et plus certaine
Que celle qu'en entrant lui paîrait une reine ;
Et puis vous reviendrez... car pour ce soir j'attends
Isabelle, et demain je partirai... Le temps
Est mesuré pour moi d'une main bien avare !...
Ainsi donc hâtez-vous, mon père.

(*A un valet.*)

Qu'on prépare
Un palefroi bien doux... Messire, attendez-la...
Pour la laisser passer je me retire.

YAQOUB.

Allah !...

(*Il se lève.*)

Maître...

LE COMTE.

Encor !

YAQOUB.

Tu voulais hier matin me rendre
Un bien que Dieu lui seul a le droit de nous prendre,
La liberté ? veux-tu me la donner encor ?
J'avais mal calculé le prix de ce trésor,
Quand je le refusai.

LE COMTE.

Qu'elle te soit rendue ;
Puisque je te l'offris.

(*Il prend un parchemin sur la table, y écrit quelques mots, y applique son sceau ; puis le donne à Yaqoub.*)

La chose offerte est due.
Adieu.

YAQOUB.

Merci.

(*Le comte sort. — Le chapelain va frapper à la porte de Bérengère. — Elle s'ouvre : une femme voilée en sort, portant un costume exactement pareil à celui de Bérengère.*)

LE CHAPELAIN.

Mettez vos pleurs aux pieds de Dieu,
Ma fille !... Dieu peut seul vous consoler.

(*Il s'éloigne avec elle.*)

YAQOUB, *suivant cette femme des yeux.*

Adieu,
Ange, qui descendis de la voûte éternelle
Pour rafraîchir mon front en le touchant de l'aile...
Tu remontes sans doute au séjour des heureux :
Mahomet te rappelle...

BÉRENGÈRE, *du seuil de son appartement.*

Yaqoub !...

YAQOUB, *regardant tour à tour la femme qui s'éloigne et Bérengère qui l'appelle.*

Elles sont deux !...

BÉRENGÈRE.

Yaqoub... Eh bien ! ma voix vous est-elle étrangère ?

YAQOUB.

Bérangère, est-ce vous ?...

BÉRENGÈRE.

Moi-même.

YAQOUB.

Bérengère,
Vous restez donc ici ?...

BÉRENGÈRE.

J'y reste.

YAQOUB.

Et qui part donc
Avec le chapelain ?...

BÉRENGÈRE.

Ma suivante.

YAQOUB.

Pardon...
Mais vous ne savez pas...

BÉRENGÈRE.

Je sais tout.

YAQOUB.

Que le comte...

BÉRENGÈRE.

Esclave, je te dis que je connais ma honte.

YAQOUB.

Quoi! vous savez qu'une autre ici, dans un instant,
Va venir?...

BÉRENGÈRE.

Que dis-tu?...

YAQOUB.

Que le comte l'attend...

BÉRENGÈRE.

Tu mens!...

YAQOUB.

Que pour ce soir on pare la chapelle...

BÉRENGÈRE.

Tu mens!...

YAQOUB.

Qu'André l'amène, et d'avance l'appelle
Comtesse!...

BÉRENGÈRE.

Je te dis que tu mens!...

(*En ce moment Isabelle, conduite par André, arrive à cheval par la porte du fond de la cour. — Le comte va vers elle, et lui offre la main pour descendre.*)

YAQOUB.

Soit... Eh bien!

(*Lui montrant Isabelle et le comte.*)

Regardez... Maintenant, que me dites-vous?

BÉRENGÈRE, *accablée.*

Rien.

YAQOUB.

Rien!... Regardez encore : il l'embrasse!

BÉRENGÈRE.

Anathème!

YAQOUB.

Et vous ne dites rien?...

BÉRENGÈRE, *avec fureur.*

Je te dis que je t'aime!...

(*Elle veut rentrer.*)

YAQOUB, *la retenant.*

Restez, restez, restez!...

BÉRENGÈRE.

Le comte peut me voir.

YAQOUB.

Où vous retrouverai-je?...

BÉRENGÈRE.

Ici, ce soir.

(*Elle rentre.*)

YAQOUB.

Ce soir!...

ACTE CINQUIÈME.

BÉRENGÈRE.

PERSONNAGES.

CHARLES DE SAVOISY.
YAQOUB.
BÉRENGÈRE.
ISABELLE DE GRAVILLE.
ANDRÉ.
ARCHERS.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES ARCHERS, *à table;* YAQOUB, *debout, près de la porte de Bérengère.*

UN ARCHER.

Pardieu! la venaison est bonne!

ANDRÉ.

Elle est parfaite!...
Je ne me doutais pas que, pour pareille fête,
Hier, certes, au château je rapportais ce daim...
Un morceau, sans rancune, Yaqoub.

YAQOUB.

Je n'ai pas faim.

UN ARCHER, *à André.*

Ah çà! mais te voilà dans la faveur du maître!
Tu nous protégeras.

ANDRÉ.

Vous raillez, mais peut-être
C'est quelque chose au moins qu'avoir été choisi,
Messieurs, par monseigneur Charles de Savoisy,
Pour amener sa femme en ce château... J'espère
Qu'un nouveau mariage enfin le rendra père,
Et que je n'irai pas une seconde fois
En pareille ambassade... A cet effet, je bois
A la jeune comtesse!

TOUS.

Et nous... nous!...

YAQOUB.

Misérable!...

ANDRÉ.

Heim! que dis-tu?

YAQOUB.

Je dis qu'hier, à cette table,
Par toi-même excités, les hommes que voici
Acceptaient tous un toast pareil à celui-ci...
Seulement il était à la santé d'une autre.

ANDRÉ.

Porte ton toast à toi : nous porterons le nôtre.

YAQOUB.

Je ne bois pas.

ANDRÉ.

Eh bien! laisse-nous boire alors;
Ou si nous te gênons, va faire un tour dehors.

YAQOUB.

Il me plait de rester.

ANDRÉ.

Reste; mais, par saint Charle!
Tais-toi.

YAQOUB.

J'ai quelque chose à dire encore.

ANDRÉ.

Parle.

YAQOUB.

Qu'un seul fasse raison à ce toast maudit,
Et je brise son verre entre ses dents. — J'ai dit.

(*André se lève pour menacer Yaqoub.*)

UN ARCHER, *bas à André.*

Souviens-toi de Raymond!...

(*On entend la cloche.*)

Il faut qu'à la chapelle
Nous nous rendions, André : voilà qui nous appelle.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

YAQOUB, BÉRENGÈRE, *puis* LE COMTE *et* ISABELLE.

YAQOUB.

Que vous avez été lents à partir, Giaours!...
Qu'Allah de votre vie enlève autant de jours
Qu'en restant en ces lieux, d'où ce son vous renvoie,
Vous m'avez enlevé de minutes de joie!

(*Soulevant la tapisserie.*)

Venez : ils n'y sont plus, Bérengère; venez...
Ne m'entendez-vous pas?...

(*Se retournant.*)

Nazaréens damnés!...
Bérengère!.. Oh! mon cœur, qui se gonfle et s'élance,
Est tout prêt à briser ma poitrine!...

BÉRENGÈRE, *paraissant.*

Silence!..

YAQOUB.

C'est vous!...

BÉRENGÈRE.

Sommes-nous seuls?

YAQOUB.

Oui, seuls.

BÉRENGÈRE.

Écoutez bien...
Éteignez ces flambeaux d'abord...

YAQOUB.

On n'entend rien :
Ils sont à la chapelle où les unit le prêtre.

BÉRENGÈRE.

Assez, assez!... parlons d'autre chose : peut-être
Autour de ce château quand vous erriez le soir,
Quand vous aviez longtemps, dans votre désespoir,
Tourné vers l'Orient les yeux et la pensée,
Vous êtes-vous assis, et, la tête baissée,
Par un demi-sommeil le regard obscurci,
Avez-vous fait parfois le songe que voici :
Vous étiez au désert assis sous votre tente :
Vous regardiez au loin la nuée éclatante
Où, vers la fin du jour, dans un océan d'or
Le soleil élargi se balance et s'endort.
Tandis que l'on trait le lait de leurs mamelles,
Vous entendiez sonner les grelots des chamelles.
Au son de votre voix toujours obéissants,
Vos fidèles chevaux accouraient hennissants...
Auprès de vous assise une femme étrangère,
Que ceux de l'Occident appelaient Bérengère,
Entourait votre cou de ses bras amoureux,
Et vous disait : « Yaqoub, vous trouvez-vous heureux? »

YAQOUB.

Oh! d'écouter cela me croyez-vous le maître?

BÉRENGÈRE.

Ce songe, dites-moi, vous l'avez fait peut-être?

YAQOUB.

Mille fois! mille fois!...

BÉRENGÈRE.

Et lorsque quelque daim,
Passant auprès de vous avec un bruit soudain,
Venait rompre le charme, et que de votre songe
Tout, alentour de vous, attestait le mensonge,
Que vous vous retrouviez esclave, pauvre et nu...
Si quelqu'un, tout à coup près de vous survenu,
Vous eût, par le pouvoir d'un démon ou d'un ange,
Fait la réalité de votre rêve étrange,
Et n'exigeât de vous en retour, seulement
Que votre obéissance un seul jour, un moment;
Mais une obéissance aussi que rien n'émousse,
Comme celle du fer à la main qui le pousse,
Au prix de ce moment, auriez-vous hésité
D'acheter du bonheur pour une éternité?

YAQOUB.

Une seule personne aurait eu la puissance
De soumettre mon cœur à cette obéissance :
C'est celle que je vois dans ce songe si doux;
Et je n'ai pas besoin de dire que c'est vous.

BÉRENGÈRE.

Eh bien, écoutez donc!.. Voulez-vous que ce rêve
Par la réalité quelque matin s'achève?
Voulez-vous retrouver votre désert natal,
La caravane assise à l'ombre du nopal,
Vos chevaux si légers à la course inconstante,
Vos cent chameaux couchés autour de votre tente,
Cette femme du Nord dont les bras amoureux?...

YAQOUB.

Vous m'allez demander quelque chose d'affreux,
N'est-ce pas?.. Mais n'importe!

BÉRENGÈRE.

Yaqoub, si vos paroles
Ne vous échappent pas comme des sons frivoles,
Vous m'avez dit ces mots : « S'il était par hasard
» Un homme dont l'aspect blessât votre regard;
» Si ses jours sur vos jours avaient cette influence,
» Que son trépas pût seul finir votre souffrance;
» De Mahomet lui-même eût-il reçu ce droit,
» Quand il passe, il faudrait me le montrer du doigt. »
Vous avez dit cela.

YAQOUB.

Je l'ai dit... je frissonne!...
Mais un homme par moi fut excepté...

BÉRENGÈRE.

Personne!

YAQOUB.
Un homme à ma vengeance a le droit d'échapper...
BÉRENGÈRE.
Si c'était celui-là qu'il te fallût frapper ?...
S'il fallait que sur lui la vengeance fût prompte ?...
YAQOUB.
Son nom...
BÉRENGÈRE.
Le comte!
YAQOUB.
Enfer !.. Je m'en doutais!
BÉRENGÈRE.
Le comte,
Entendez-vous ?... le comte !... Eh bien ?...
YAQOUB.
Je ne le puis...
BÉRENGÈRE.
Adieu donc pour toujours !
YAQOUB.
Restez... ou je vous suis.
BÉRENGÈRE.
J'avais cru jusqu'ici... quelle croyance folle!...
Que les chrétiens eux seuls manquaient à leur parole :
Je me trompais... C'est tout.
YAQOUB.
Madame !...
BÉRENGÈRE.
Laissez-moi...
(*Se retournant.*)
Mais vous me mentiez donc ?
YAQOUB.
Vous savez bien pourquoi...
Ma vengeance ne peut s'allier à la vôtre :
Il m'a sauvé la vie... Oh! nommez-moi tout autre...
BÉRENGÈRE.
Et quel autre nommer dont le pouvoir fatal
Depuis six ans, Yaqoub, vous ait fait plus de mal ?...
Oh! rappelez-vous donc, rappelez-vous...
YAQOUB.
Madame,
Je me rappelle tout.
BÉRENGÈRE.
Il a perdu votre âme,
Vous l'avez dit vous-même, il vous a pour toujours
Ravi pays, parents, liberté, joie, amours...
Il vous ôte un bonheur chaque fois qu'il vous touche!
YAQOUB.
Et cette goutte d'eau qu'il versa sur ma bouche !...
BÉRENGÈRE.
S'il vous a conservé la vie, eh! n'est-ce pas
Pour vous faire plus tard subir mille trépas?
L'esclavage entre vous rétablit l'équilibre :
Il vous a fait esclave enfin !...
YAQOUB, *montrant la signature du comte.*
Il me rend libre!
BÉRENGÈRE.
C'est bien !... Et vous rend-il avec la liberté
Mon amour, qui dix ans par lui vous fut ôté ?
YAQOUB.
Un instant, Bérengère, écoutez-moi...
BÉRENGÈRE.
J'écoute...
Dites vite!
YAQOUB.
J'ai cru... je me trompais sans doute...
Qu'ici vous aviez dit... ici même... pardon...
BÉRENGÈRE.
Quoi ?
YAQOUB.
Que vous m'aimiez...
BÉRENGÈRE.
Oui, je l'ai dit.
YAQOUB.
Alors donc,
Puisque même destin, même amour nous rassemble,
Bérengère, ce soir...
BÉRENGÈRE.
Eh bien ?
YAQOUB.
Fuyons ensemble!
BÉRENGÈRE.
Sans frapper ?...
YAQOUB.
Ses remords vous vengeront-ils pas ?
BÉRENGÈRE.
Esclave !... me crois-tu le cœur placé si bas,
Que je puisse souffrir qu'en ce monde où nous sommes
J'aie tour à tour été l'amante de deux hommes,
Dont le premier m'insulte, et qui tous deux vivront,
Sans que de celui-là m'ait vengé le second ?...
Crois-tu que dans un cœur ardent comme le nôtre
Un amour puisse entrer sans qu'il dévore l'autre ?...
Si tu l'as espéré, l'espoir est insultant!
YAQOUB.
Bérengère !...
BÉRENGÈRE.
Entre nous tout est fini... Va-t'en !
YAQOUB.
Grâce !...
BÉRENGÈRE.
Je saurai bien trouver pour cette tâche
Quelque main moins timide et quelqu'âme moins lâche,
Qui fera pour de l'or ce que toi, dans ce jour,
Tu n'auras pas osé faire pour de l'amour !...
Et s'il n'en était pas, je saurai bien moi-même,
De cet assassinat affrontant l'anathème,
Me glisser au milieu des femmes, des valets
Qui flattent les époux de leurs nouveaux souhaits,
Et les faire avorter ces souhaits trop précoces,
En vidant ce flacon dans la coupe des noces!
YAQOUB.
Du poison !...
BÉRENGÈRE.
Du poison. — Mais ne viens plus après,
Esclave, me parler d'amour et de regrets...
Refuses-tu toujours ?... Il me reste un quart d'heure :
C'est encor plus de temps qu'il ne faut pour qu'il meure...
Un quart d'heure... réponds : mourra-t-il de ta main ?
Es-tu prêt ?... Réponds-moi, car j'y vais !... Dis !...
YAQOUB.
Demain...
BÉRENGÈRE.
Demain !... Et cette nuit, dans cette chambre même,
Ainsi qu'il me l'a dit, il lui dira : « Je t'aime !... »

Demain!... Et d'ici là que ferai-je?... Oh! tu veux,
La nuit, qu'à pleines mains j'arrache mes cheveux,
Que je brise mon front à toutes les murailles;
Que je devienne folle!... Oh!... demain!... Mais tu rail-
Et si ce jour était le dernier de nos jours, [les!...
Si cette nuit d'enfer allait durer toujours!...
Dieu le peut ordonner si c'est sa fantaisie...
Demain!... Et si je suis morte de jalousie!...
Tu n'es donc pas jaloux, toi, tu ne l'es donc pas?...

YAQOUB.

Oh!...

BÉRENGÈRE.

Si je te disais: « C'est là que, dans ses bras,
Le comte mille fois de l'amour le plus tendre
M'a donné l'assurance... » Ah! tu pourrais m'entendre
Sans te tordre les mains, blasphémer, et sentir
A ma voix tes cheveux se dresser et blanchir!...
Ah! tu n'es pas jaloux!... Écoute alors...

YAQOUB.

Madame!...

BÉRENGÈRE.

Écoute: je l'aimais à renier mon âme,
S'il l'avait exigé... Juge de mes transports
Quand, après une absence, il revenait!... Alors,
C'étaient des cris, des pleurs, des extases, des rires,
Dont la nuit jusqu'au jour prolongeait les délires...
Mais tu ne comprends pas, toi: tu n'es pas jaloux!...

YAQOUB, *tirant son poignard.*

Par pitié! tuez-moi, madame... ou taisez-vous!

BÉRENGÈRE.

Oh! c'était une joie à faire envie aux anges;
C'étaient des mots d'amour les éternels échanges...
Tout ce qu'invente enfin l'âme et la passion!

YAQOUB.

Et moi, pendant ce temps... Oh! malédiction!

BÉRENGÈRE.

C'était là, là!... Vois-tu? dans cette chambre même!...

YAQOUB.

Allah!... Tu le veux donc?...

BÉRENGÈRE.

Je te dis que je l'aime,
Que malgré mon affront, un mot d'amour de lui
Me pourrait à ses pieds ramener aujourd'hui...
Ainsi, tant qu'il vivra, songes-y, je t'échappe...
Car je l'aime, entends-tu?...

YAQOUB.

Quand faut-il que je frappe?

BÉRENGÈRE.

Lui vivant, il me reste un espoir de retour;
Lui mort, je t'aimerai de tout cet autre amour...
N'est-ce pas? maintenant tu sens qu'il faut qu'il meure,
Et qu'il meure à l'instant?... Si j'attendais une heure,
Sais-je ce que mon cœur dans une heure voudrait?...
Peut-être te dirais-je: « Arrête!... »

YAQOUB.

Je suis prêt...
Ordonne!

BÉRENGÈRE.

Il faut, vois-tu? qu'en cette chambre il tombe,
Qu'en marchant vers ce lit son pied heurte sa tombe...
Car il va revenir en cette chambre-là,
Conduisant sa nouvelle épouse.

YAQOUB, *tressaillant.*

Le voilà....

(*On voit s'avancer le comte conduisant sa nouvelle épouse. — Deux pages les précèdent avec des flambeaux. — Autour d'eux, vassaux et valets, tous criant:*)

Vive notre comtesse!

BÉRENGÈRE.

Enfer!...

TOUS.

Vive le comte!

BÉRENGÈRE.

Crois-tu que la vengeance égalera la honte?...
Hésiterais-tu?...

YAQOUB.

Non.

BÉRENGÈRE.

Hâte-toi!... hâte-toi!
Pour entrer avant lui tu n'as qu'un instant... voi!...
Mais va donc! Oh! malheur!.. Qu'est-ce donc qui t'arrête?
Que faut-il que je fasse à mon tour?... je suis prête...;
Dis... me veux-tu tromper, Yaqoub, jusqu'à la fin?
Il ne sera plus temps... damnation!...

(*Elle le pousse. — Il entre dans la chambre.*)

Enfin!...

(*Elle se jette derrière le prie-Dieu. — Le comte passe dans la salle. — Les pages le précèdent, entrent dans la chambre, déposent deux flambeaux, et sortent. — Pendant ce temps, les vassaux crient:*)

Vive le comte!

LE COMTE, *jetant une poignée d'or.*

A vous!

TOUS.

Vive notre comtesse!

LE COMTE.

Ma belle mariée, allons, faites largesse,
Et toutes ces voix-là prîront le ciel pour vous.

(*La jeune mariée jette sa bourse.*)

TOUS.

Vive le comte!

LE COMTE.

Bien, enfants. — Retirez-vous.

(*Ils sortent tous par la porte du fond. — Le comte et son épouse entrent dans la chambre. — A mesure que les torches s'éloignent, le théâtre retombe dans l'obscurité, et Bérengère se lève lentement.*)

BÉRENGÈRE, *seule.*

Priez... Il vous l'a dit... ce sera pour son âme;
Car l'ange de la mort est là qui la réclame...
Et si quelqu'un de vous par hasard a souci
De la mienne, pour elle alors qu'il prie aussi!...

(*Tressaillant.*)

N'ai-je pas entendu?... Non, rien... Si son courage
Faillissait? Il se peut que cela soit... O rage!...
J'aurais dû me servir pour lui de ce poison,

(*Elle retire le flacon de sa poitrine.*)

Et réserver pour moi le poignard... Trahison!...
Qu'attend-il donc?... Eh bien!...

LE COMTE, *frappé dans la coulisse.*

Ah!...

BÉRENGÈRE.

Le voilà qui tombe!...

(*Elle avale le poison.*)

Savoisy... retiens-moi ma place dans ta tombe!

LA JEUNE COMTESSE, *dans la chambre.*

Au secours!... Au secours!...

YAQOUB, *entrant à reculons, le poignard à la main.*

Fuyons!... il vient!

LE COMTE, *se traînant et soulevant la tapisserie.*

C'est toi,

Yaqoub, qui m'as tué!...

BÉRENGÈRE, *appuyant ses deux mains sur les épaules d'Yaqoub, qui la cache aux yeux du comte, et le faisant tomber à genoux, afin d'être vue par celui-ci.*

Ce n'est pas lui... c'est moi.

LE COMTE.

Bérengère!...

LA JEUNE COMTESSE, *traversant la cour.*

Au secours!...

LE COMTE, *mourant.*

Ah!... ah!...

YAQOUB.

Maintenant, femme,

Fais-moi tout oublier, car c'est vraiment infâme!...
Viens donc!... Tu m'as promis de venir : je t'attends...
D'être à moi pour toujours...

BÉRENGÈRE, *les yeux sur le comte.*

Encor quelques instants...

Et je t'appartiendrai tout entière.

YAQOUB.

Oh! regarde:

Ils accourent aux cris qu'elle a poussés... Prends garde!
Nous ne pourrons plus fuir; il ne sera plus temps...
Ils viennent, Bérengère!...

BÉRENGÈRE.

Attends encore... attends...

YAQOUB.

Oh! viens, viens! Toute attente à cette heure est mortelle!
La cour est pleine... vois... Mais viens donc!...

(*Bérengère tombe sur les genoux.*)

Que fait-elle?...

Bérengère, est-ce ainsi que tu gardes ta foi?...
Bérengère, entends-tu!... viens...

BÉRENGÈRE, *expirant.*

Me voilà... prends-moi!...

(*Elle tombe la bouche sur celle du comte.*)

YAQOUB, *la prenant par les cheveux et soulevant sa tête.*

Oh! malédiction! Sa figure est livide!...
Son cœur...

(*Il y met la main.*)

Il ne bat plus!... Sa main...

(*Prenant le flacon qui s'y trouve.*)

Le flacon vide!...

LA JEUNE COMTESSE, *accourant, entourée de toute la maison.*

Au secours!... Oh! venez, venez!... C'est par ici!...

ANDRÉ.

Eh quoi! le comte mort... et la comtesse aussi!...

YAQOUB.

Morts!

ANDRÉ.

Notre maître!...

TOUS, *s'inclinant vers lui.*

Oh!...

YAQOUB.

Vous qui, nés sur cette terre,

Portez comme des chiens la chaîne héréditaire,
Demeurez en hurlant près du sépulcre ouvert:
Pour Yaqoub...

(*Tirant le parchemin du comte, et le montrant.*)

Il est libre!... et retourne au désert.

LE MARI

DE LA VEUVE.

LE MARI
DE LA VEUVE.

PERSONNAGES.

M. DE VERTPRÉ.
LÉON AUVRAY, futur de Pauline.
Mme DE VERTPRÉ.
PAULINE, nièce de madame de Vertpré.
HÉLÈNE, femme de chambre.

(*La scène se passe dans une maison de campagne des environs de Paris.*)

Le théâtre représente un petit salon-boudoir. — Sur le premier plan, à gauche du spectateur, une porte communiquant à l'appartement de madame de Vertpré. — A droite, sur le même plan, la porte de l'appartement de Pauline. — Sur le second plan, à droite, une cheminée avec du feu. — Au fond, une porte double, communiquant au dehors. — Dans l'angle, à droite, une seconde porte. — Dans l'angle opposé, une fenêtre donnant sur le parc. — Sur le devant de la scène, à droite, une table, et dessus, un album ouvert et un crayon. — Au lever du rideau, on entend sonner deux fois dans la chambre de madame de Vertpré, puis répéter avec impatience le mot : *Hélène ! Hélène !*

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Madame de Vertpré entre d'un côté, tandis qu'Hélène entre de l'autre. Madame de Vertpré est en costume du matin, elle jette sur un fauteuil une écharpe qu'elle tient à la main.*)

MADAME DE VERTPRÉ, HÉLÈNE.

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien ! mademoiselle, je sonne, j'appelle, et vous ne venez pas. Que faisiez-vous donc, s'il vous plaît ?

HÉLÈNE.

J'habillais mademoiselle Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ.

Descendez chercher mes lettres : j'ai vu entrer le facteur, et j'en attends une avec impatience.

HÉLÈNE, *ouvrant la porte pour descendre.*

Voici Joseph qui les monte.

MADAME DE VERTPRÉ.

Prenez-les et donnez-les-moi. — C'est bien.

HÉLÈNE.

Puis-je retourner auprès de mademoiselle Pauline ?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, restez. — (*Lisant les adresses.*) Madame veuve de Vertpré. — (*Elle jette la lettre.*) Madame Adèle de Vertpré. C'est son écriture. — (*Elle l'ouvre.*)

Aujourd'hui!.... il arrive aujourd'hui! Cher Paul! Venez, Hélène, et écoutez bien ce que je vais vous dire; ce matin, un monsieur de 35 à 36 ans se présentera pour me parler; si je suis avec quelqu'un, vous me préviendrez; si je suis seule, vous le ferez entrer.

HÉLÈNE.

Madame veut-elle me dire son nom?

MADAME DE VERTPRÉ.

C'est inutile, vous le reconnaîtrez sans qu'il se nomme. Excepté M. Léon Auvray, fiancé de Pauline, qui vient nous voir tous les jours à cette campagne, je ne reçois personne; ainsi...

HÉLÈNE.

Si je me trompais, alors madame ne m'en voudrait pas?

MADAME DE VERTPRÉ.

Des cheveux bruns, des yeux noirs, taille moyenne, voilà son signalement, retenez-le.

HÉLÈNE.

Si monsieur Léon était avec madame, cela ne ferait rien?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, sans doute.

HÉLÈNE.

Mais si madame était à sa toilette?

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous le conduirez près de moi.

HÉLÈNE.

Sans prévenir madame?

MADAME DE VERTPRÉ.

Sans me prévenir.

HÉLÈNE.

Je demande pardon à madame de toutes mes questions, mais madame n'a pas l'habitude de recevoir tout le monde.

MADAME DE VERTPRÉ.

La personne que j'attends n'est pas tout le monde.

HÉLÈNE.

Je voulais dire les étrangers.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ce monsieur n'est point un étranger.

HÉLÈNE, *s'en allant.*

Madame peut être tranquille, aussitôt que son parent sera arrivé...

MADAME DE VERTPRÉ.

Je n'attends pas de parents.

HÉLÈNE, *avec finesse.*

Alors je devine.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous devinez fort mal.

HÉLÈNE.

C'est...

MADAME DE VERTPRÉ.

Mon mari, mademoiselle.

HÉLÈNE.

Le mari de madame! mais tout le monde la croit veuve.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais tout le monde se trompe. Maintenant écoutez : Comme vos questions indiscrètes, vos suppositions plus indiscrètes encore m'ont forcée envers vous à une confidence que je ne comptais pas vous faire, vous aurez la bonté de garder le silence, ou à la moindre indiscrétion, vous entendez, à la moindre, je serais obligée de vous renvoyer, Hélène, et cela malgré l'affection que je vous porte; car ce secret n'est point à moi seule, et il pourrait compromettre une personne qui m'est plus chère que moi-même.

HÉLÈNE.

Oh! madame, soyez sûre!

MADAME DE VERTPRÉ.

C'est bien. Vous voilà prévenue, ainsi soyez discrète.. On monte. — (*Elle entre à moitié dans sa chambre.*) Voyez qui.

HÉLÈNE, *regardant.*

Monsieur Léon! faut-il dire que madame n'y est pas?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, dites-lui de m'attendre; puis vous viendrez me donner mon chapeau.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE II.

HÉLÈNE, LÉON.

LÉON, *frappant à la porte qui est dans l'angle à droite.*

Puis-je entrer?

HÉLÈNE.

Oui.

LÉON, *entr'ouvrant la porte.*

Seule?

HÉLÈNE.

Seule.

LÉON.

Il me semblait avoir entendu la voix de madame de Vertpré.

HÉLÈNE.

Elle était là tout à l'heure, et en vous entendant...

LÉON.

Elle est rentrée dans sa chambre; ce qui veut dire qu'elle ne me recevra pas ce matin.

HÉLÈNE.

Eh bien, au contraire, elle vous prie d'attendre que sa toilette soit achevée.

LÉON.

Elle t'a dit cela?

HÉLÈNE.

Oui, monsieur.

(*Elle se dispose à entrer chez madame de Vertpré.*)

LÉON, *l'arrêtant par le bout de l'écharpe qu'elle a prise sur le fauteuil où madame de Vertpré l'a laissée, et s'asseyant.*

Écoute, Hélène.

HÉLÈNE.

Quoi?

LÉON.

Madame de Vertpré t'a parlé de moi? — Écoute donc!

HÉLÈNE.

A l'instant.

LÉON, *jouant avec l'écharpe, et la baisant.*

Et elle te disait?...

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que vous faites donc?

LÉON.

A qui cette écharpe?

HÉLÈNE.

A ma maîtresse.

LÉON.

Et elle a touché son cou, ses épaules! Je l'envie et je la baise.

HÉLÈNE.

Mais, monsieur, ce n'est pas l'écharpe que vous baisez, ce sont mes mains!

LÉON, *se relevant.*

C'est que tes mains sont jolies, Hélène.

HÉLÈNE.

Vous êtes fou.

LÉON.

Je suis amoureux.

HÉLÈNE.

De mes mains?

LÉON.

Un peu; de ta maîtresse beaucoup.

HÉLÈNE, *à part.*

Pauvre jeune homme! — (*Haut.*) Et mademoiselle Pauline, votre fiancée?

LÉON.

C'est une charmante personne.

HÉLÈNE.

Que vous aimez aussi?

LÉON.

Comme une sœur.

HÉLÈNE.

Cela ne fera pas son compte; car je crois qu'elle vous aime autrement qu'un frère.

LÉON.

Tiens, voilà ce qui m'inquiète, et me rend parfois si triste.

HÉLÈNE, *riant.*

Vous! ah! par exemple!

LÉON.

Mais aussi, comment diable madame de Vertpré ne réfléchit-elle pas que, pour marier sa nièce, c'est un mauvais moyen que de la prendre auprès d'elle. Certainement, avant d'avoir vu ta maîtresse, j'aimais Pauline de toute mon âme...... mais, depuis cette époque, depuis que je les vois toutes deux à côté l'une de l'autre, malgré moi je fais des comparaisons... Elles sont jolies toutes deux; mais madame de Vertpré a dans sa beauté quelque chose de plus piquant.... Toutes deux sont pétillantes d'esprit, mais l'esprit de madame de Vertpré est complété par l'usage du monde qui manque à Pauline..... Chacune d'elles a un excellent caractère, mais pour un rien Pauline se fâche et boude; madame de Vertpré, au contraire, est toute et toujours gracieuse... Pauline m'aime, je le sais; mais, sans fatuité, madame de Vertpré ne me déteste pas; elle m'accorde hautement le titre d'ami, et un autre que moi, en récapitulant nos promenades, nos causeries, les petits services qu'à chaque instant elle me demande, et que je suis si heureux de lui rendre, un autre que moi... Eh bien! cela te fait rire!

HÉLÈNE.

Auriez-vous la prétention d'épouser madame de Vertpré, par hasard?

LÉON.

Pourquoi pas?

HÉLÈNE.

Pardon, mais c'est que...

(*Elle rit.*)

LÉON.

N'est-elle pas veuve?

HÉLÈNE.

Ah! c'est vrai; je l'oubliais. — (*On sonne chez madame de Vertpré.*) Voyez, voilà qu'on m'appelle; je bavarde avec vous, et je vais être grondée.

LÉON.

Tu diras à ta maîtresse que je t'ai retenue pour te dire qu'elle était charmante, et elle te pardonnera.

HÉLÈNE.

Soyez tranquille.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE III.

LÉON *seul, puis* PAULINE.

LÉON.

Il n'y a pas de mal à conter ses secrets à la femme de chambre, la maîtresse en apprend toujours quelque chose. Ainsi elle avait prévu que je viendrais, et elle avait dit que je restasse! C'est que c'est long

une toilette de femme! Si du moins il y avait ici un journal. Ah! l'album de madame de Vertpré, une page blanche, un crayon, l'album ouvert... C'est un défi.

(*Il prend le crayon et écrit : pendant ce temps Pauline entre sur la pointe du pied, s'avance derrière la chaise de Léon et lit par-dessus son épaule droite.*)

PAULINE, *lisant.*

Oh! n'abrége jamais ces heures que j'envie!

LÉON, *fermant vivement l'album.*

Ah! c'est vous!

PAULINE.

Je vous effraye?

LÉON.

Vous ne le croyez pas.

PAULINE.

Qu'écrivez-vous?

LÉON.

Rien.

PAULINE.

Des vers?

LÉON.

De souvenir.

PAULINE.

Pour qui?

LÉON.

Vous le demandez!

PAULINE.

Voyons-les.

LÉON.

Mais non.

PAULINE.

Mais si, je vous en prie, monsieur Léon, je me fâche!

LÉON.

J'aurais voulu les finir avant de les montrer... à vous surtout, Pauline.

PAULINE.

Ce sera votre première pensée, et c'est toujours la meilleure.

(*Elle prend l'album et lit.*)

Oh! n'abrége jamais ces heures que j'envie!
De me les accorder Dieu te fit le pouvoir;
T'entendre est mon bonheur, et te voir est ma vie,
Laisse-moi t'entendre et te voir!

(*Répétant.*)

T'entendre et te voir!

LÉON.

La poésie a sa langue à elle : on tutoie Dieu, et Dieu ne s'en fâche pas.

PAULINE.

C'est vrai, — (*Elle lui tend la main.*) et je ne serai pas plus susceptible que lui.

(*Elle continue.*)

Si tu veux de mon front écarter le nuage,
Comme l'air en passant chasse l'ombre des cieux,
Les yeux fixés aux miens, laisse sur mon visage
Passer tes longs et noirs cheveux.

Comment, monsieur!...

LÉON.

Ah! oui, *cieux* et *cheveux* : la rime n'est pas riche, n'est-ce pas? Je vous disais bien qu'il fallait que ces vers fussent corrigés.

PAULINE.

Mais ce n'est pas cela.

LÉON.

Qu'est-ce donc?

PAULINE.

Passer tes longs et noirs cheveux.

Mes noirs cheveux!

LÉON, *à part.*

Ah! bénédiction! elle est blonde!... et d'un blond superbe encore. — (*Haut.*) Mon Dieu! mais c'est que...

PAULINE.

C'est que ces vers étaient pour une autre, voilà tout.

LÉON.

Je vous jure...

PAULINE.

Au fait, pourquoi ces vers seraient-ils pour moi? et pourquoi me feriez-vous des vers?

LÉON.

Mais c'est une distraction inconcevable; je voulais écrire *blonds*. Le crayon m'a tourné entre les doigts.

PAULINE, *avec amertume.*

Ah! oui, *longs* et *blonds*. Vous avez raison, monsieur, ces vers ont besoin d'être corrigés, leur harmonie est étrange.

(*Elle remet l'album à Léon.*)

LÉON, *à part.*

Décidément je m'embrouille. — (*Haut.*) Pauline...

PAULINE.

Oh! faites attention que vous me parlez en prose, monsieur.

LÉON.

Mademoiselle... Allons, voilà qu'elle pleure.

PAULINE, *sanglotant.*

Du tout, je ne pleure pas, vous vous trompez.

LÉON.

Au diable la poésie! par exemple, c'est bien la première et la dernière fois. Écoutez-moi. Ces vers...

PAULINE.

Mais qui vous parle encore de ces vers ; mais je n'y pense plus à ces vers. Je... je... oh ! mon Dieu, que je suis malheureuse !

(*Elle se jette dans un fauteuil.*)

LÉON.

Je vous en prie, je vous en supplie...

PAULINE.

Laissez-moi, vous m'impatientez et je vous déteste ; ne suis-je pas même libre de pleurer si je suis triste? mais c'est de la tyrannie. — (*S'élançant dans les bras de madame de Vertpré qui entre.*) Oh ! ma tante, ma tante !

SCÈNE IV.

PAULINE, MADAME DE VERTPRÉ, LÉON.

MADAME DE VERTPRÉ.

Qu'as-tu donc ?

PAULINE.

Ah ! je suis bien malheureuse !

LÉON, *saluant.*

Madame !

MADAME DE VERTPRÉ.

Je vous remercie, monsieur Léon, de m'avoir attendue. Qu'est-ce, Pauline ? Encore une querelle, une bouderie?

PAULINE.

Oh ! cette fois, il n'y a pas de ma faute, ma tante ; si vous saviez...

MADAME DE VERTPRÉ, *à Léon.*

Avez-vous pensé à moi ?

LÉON.

A vous ? toujours.

MADAME DE VERTPRÉ.

Quand je dis à moi, c'est à ma commission que je veux dire.

LÉON.

A votre portrait? Le voici, madame, délicieux de beauté, éclatant de fraîcheur, et cependant si au-dessous...

MADAME DE VERTPRÉ.

Flatteur ! donnez-le-moi.

LÉON, *lui donnant le portrait.*

Déjà !

MADAME DE VERTPRÉ.

Regarde donc, Pauline ; trouves-tu qu'il me ressemble ?

PAULINE, *sans regarder.*

Oui, ma tante.

MADAME DE VERTPRÉ.

Dis donc ? Est-ce que tu crois que tu l'as vu ? Tu boudes, Pauline ; viens avec nous, cela te distraira.

PAULINE.

Merci.

LÉON.

Vous sortez, madame ?

MADAME DE VERTPRÉ.

Oui, voilà pourquoi je vous ai fait prier de m'attendre ; j'ai besoin de votre bras.

PAULINE, *à part.*

C'est cela, il ne restera même pas pour que je le gronde. Oh ! je suis bien sacrifiée.

LÉON.

Et où allons-nous ?

MADAME DE VERTPRÉ.

Sur la grande route : j'attends une personne que je n'ai pas revue depuis longtemps, que j'ai grande envie de revoir, et je vais au-devant...

LÉON.

De lui ou d'elle ?

MADAME DE VERTPRÉ, *avec intention.*

De lui.

LÉON, *jalousant.*

Ah !... Vous avez remarqué le temps ?

MADAME DE VERTPRÉ, *remontant la scène et allant vers la fenêtre.*

Un peu couvert.

LÉON.

Noir comme de l'encre.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous craignez la pluie, et vous refusez d'être mon chevalier ?

LÉON.

Moi, madame !

MADAME DE VERTPRÉ.

Je réclame de vous un service, et, lorsqu'il s'agit de me le rendre, quelques gouttes d'eau vous font peur.

LÉON.

Quelques gouttes d'eau me font peur ! mais je traverserais pour vous le détroit de Sestos !... Partons, madame, partons.

MADAME DE VERTPRÉ.

Décidément, Pauline, tu ne viens pas ?

PAULINE.

Décidément, ma tante, je reste.

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien ! écoute : il va me raconter la cause de votre querelle, je le gronderai, et je le ramènerai soumis et repentant. Adieu, chère enfant.

(*Elle l'embrasse.*)

PAULINE.

Adieu, ma tante.

LÉON.

Au revoir, mademoiselle.

PAULINE.

Au revoir, monsieur.

(*Léon et madame de Vertpré sortent.*)

SCÈNE V.

PAULINE *seule, puis* HÉLÈNE.

PAULINE.

Oui, grondez-le, ma tante; mais il me semble que c'était à moi de le gronder et non pas à vous. Avec vous il est toujours aimable, empressé, galant; mais avec moi, comme je dois être sa femme, il est bien aise de ne pas feindre. — (*Allant vers la table sur laquelle est l'album qu'elle prend.*) Des vers!... Ils sont jolis, ses vers! Un avocat qui veut faire le poëte. Et moi, folle, qui avais cru qu'ils étaient pour moi, et qui les trouvais charmants... Ah! mon Dieu, voilà le feuillet déchiré! Bah!..... il n'y a pas grand mal, il les récrira sur un autre... Ah! oui, mais derrière, une aquarelle de Decamps! Mon Dieu, que va dire ma tante?... Comment écrit-on des vers derrière une aquarelle, aussi! Comme il y en a plusieurs, peut-être ne s'en apercevra-t-elle pas... Oui, mais si elle la retrouve chez moi... Tant pis, vers et aquarelle au feu. — (*La feuille de papier brûle.*) Oh! j'y pense, le dessin n'était pas collé sur la feuille : on aurait pu le replacer sur une autre. — (*Elle essaye de la retirer du feu.*) Allons, voilà que je me brûle! Mais je ne sais ce que je fais, je suis folle, j'ai la tête perdue...

HÉLÈNE, *entrant.*

Oh! mon Dieu, quel chagrin!

PAULINE.

Oui, j'ai du chagrin; oui, je suis malheureuse, mais j'aurai du courage et je ne l'aimerai plus.

HÉLÈNE.

Et pourquoi ne l'aimeriez-vous plus?

PAULINE.

Parce qu'il en aime une autre. Conçois-tu, Hélène, aimer une brune, une femme qui a des cheveux noirs, quel mauvais goût!

HÉLÈNE, *se regardant dans une glace.*

Mais non, il me semble que ce n'est pas trop laid!

PAULINE, *se reprenant.*

Oh! mais toi, Hélène, tu as les cheveux noirs... d'un très-beau noir!

HÉLÈNE.

Et madame de Vertpré, votre tante, a les cheveux noirs aussi.

PAULINE.

Tiens! c'est vrai, ma tante...

HÉLÈNE.

Elle est jolie, votre tante.

PAULINE.

Oh! mon Dieu, tu as raison, Hélène! ma tante est brune, elle est jolie, elle est veuve, à peine si elle a quelques années de plus que moi; ces vers étaient sur l'album de ma tante, les mille soins, les mille complaisances qu'il a pour elle, leurs entretiens, leurs promenades... Dans ce moment... mais dans ce moment encore ils sont ensemble. Oh! Hélène! il aime ma tante, c'est ma tante qu'il épousera.

HÉLÈNE.

Écoutez, il est possible que M. Léon aime madame de Vertpré; mais je vous réponds qu'il ne l'épousera pas, moi.

PAULINE.

Tu en es sûre?

HÉLÈNE.

Très-sûre.

PAULINE.

Et comment cela? dis-le-moi, je t'en prie, ma petite Hélène.

HÉLÈNE.

Parce que madame de Vertpré n'est pas... — (*A part.*) Ah! mon Dieu, qu'allais-je dire!

PAULINE.

N'est pas quoi?

HÉLÈNE.

Voilà ce qu'il m'est défendu de vous apprendre; mais, tenez, il y a un Dieu pour les amants, et voilà qu'il vous venge.

PAULINE.

Comment cela?

HÉLÈNE.

Voyez-vous la pluie?

PAULINE.

Eh bien?

HÉLÈNE.

Ne m'avez-vous pas dit qu'ils étaient à la promenade?

PAULINE, *allant vers la fenêtre.*

Oh! oui, c'est vrai, ils vont être mouillés, trempés jusqu'aux os, et j'en suis contente, j'en suis enchantée. Regarde, regarde donc! Hélène, les vois-tu revenir! Comme ils courent.... le chapeau de Léon s'envole... qu'ils sont amusants!... quelle excellente pluie!

HÉLÈNE.

Qui trempe sa tante et son fiancé. Excellent petit cœur!

PAULINE, *riant.*

Ce n'est pas cela du tout, mademoiselle : c'est qu'il y avait très-longtemps qu'il n'avait tombé d'eau, que la terre était desséchée, et que cette averse était très-nécessaire à la récolte.

(*Elle se sauve en riant.*)

HÉLÈNE.

Petite folle qui rit et pleure à la fois! que M. Léon en trouve beaucoup comme cela.

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, MADAME DE VERTPRÉ, LÉON.

(*Trempés tous deux, ils entrent vivement.*)

MADAME DE VERTPRÉ.

Hélène! Hélène! vite! à moi!

LÉON, *se secouant.*

Je vous l'avais bien dit; ce n'est pas ma faute.

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien! le grand malheur! je changerai de robe, voilà tout. Venez, Hélène, oh! j'ai froid, vite! vite!

(*Elle entre avec Hélène dans sa chambre.*)

SCÈNE VII.

LÉON, *seul.*

Vous changerez de robe, c'est très-bien; mais moi je ne changerai pas d'habit... et cela par une excellente raison. Au diable la promenade! C'est que je suis tout trempé. Elle a froid... moi aussi, pardieu! je grelotte!... (*S'arrêtant devant le feu.*) Du reste, je suis bien bon de me gêner... il y a bon feu, et je suis tout seul!... Pendant qu'elle change de robe, je ne vois pas trop pourquoi je me priverais de faire sécher mon habit... Oui... c'est une excellente idée! (*Il défait son habit, le met devant le feu sur le dos d'une chaise, et se place à califourchon sur la chaise.*) Là! ne perdons pas de vue la porte de la chambre, et au moindre bruit... Ma foi! si le monsieur au-devant duquel nous allions est en route de ce temps-là, je lui en fais mon compliment bien sincère... et s'il arrive par le parc, il serait bien aimable de me rapporter mon chapeau. (*Il se retourne en entendant entrer quelqu'un.*) Qu'est-ce?

SCÈNE VIII.

M. DE VERTPRÉ, LÉON.

(*Un domestique suit M. de Vertpré, avec un sac de nuit qu'il pose sur une chaise, et sort. Léon, le dos tourné à la porte, n'aperçoit pas ce jeu de scène.*)

M. DE VERTPRÉ.

Pardon, monsieur, je me trompe probablement.

LÉON, *sans se déranger.*

C'est possible, monsieur.

M. DE VERTPRÉ.

Je croyais entrer chez madame de Vertpré.

LÉON.

Vous y êtes.

M. DE VERTPRÉ.

Mais elle n'y est pas, sans doute?

LÉON, *montrant la chambre de madame de Vertpré.*

Si fait, elle est là.

M. DE VERTPRÉ, *allant vers la porte.*

Merci!

LÉON, *l'arrêtant.*

Pardon! c'est qu'elle change de robe.

M. DE VERTPRÉ.

Ah!... et vous d'habit, à ce qu'il paraît?

LÉON.

Non, je n'ai pas le bonheur d'en avoir un de rechange, et je me contente de le faire sécher. Il faut vous dire que nous venons tous les deux d'être mouillés jusqu'aux os. Vous permettez, n'est-ce pas?

(*Il se remet à la cheminée.*)

M. DE VERTPRÉ.

Comment donc.... (*A part.*) Qui diable est ce monsieur qui se met si à l'aise chez moi?

LÉON.

Vous n'êtes pas mouillé, vous?

M. DE VERTPRÉ.

Je suis venu de Paris en cabriolet; j'étais très-pressé de voir madame de Vertpré.

LÉON.

Ah! oui : n'est-ce pas vous qu'elle attend? Oui, oui, elle attend un monsieur. Je vais la prévenir.

(*Il va vers la chambre de madame de Vertpré.*)

M. DE VERTPRÉ.

Comment, vous allez entrer ainsi chez madame de Vertpré pendant qu'elle change de robe?

LÉON.

Non, je vais le lui dire à travers la porte.

M. DE VERTPRÉ.

Merci, j'attendrai.

LÉON.

Alors, donnez-vous la peine de vous asseoir.

M. DE VERTPRÉ.

Vous êtes trop bon... Ainsi, madame de Vertpré vous a dit qu'elle m'attendait?

LÉON.

Oui, ce matin elle a parlé de cela en l'air.

M. DE VERTPRÉ.

Elle a ajouté que c'était pour affaires pressantes?

LÉON.

Non, elle n'a pas ajouté cela. (*Il sonne, un domestique entre.*) Joseph! du bois.

M. DE VERTPRÉ, *à part.*

Très-bien ! — (*Haut.*) Monsieur, l'affaire dont je dois entretenir madame de Vertpré est secrète.

LÉON.

Cela se peut, monsieur.

M. DE VERTPRÉ.

Ce qui fait qu'à moins que vous ne soyez son mari...

LÉON.

Je n'ai pas cet honneur, monsieur.

M. DE VERTPRÉ.

J'oserai attendre de votre discrétion...

LÉON.

Que je me retire, n'est-ce pas?

M. DE VERTPRÉ.

Si vous aviez cette complaisance...

LÉON.

Dites-moi, est-ce que vous en avez pour longtemps?

M. DE VERTPRÉ.

Pourquoi cela?

LÉON.

Ah ! c'est que vous dérangeriez toute notre journée.

M. DE VERTPRÉ.

J'abrégerai.

LÉON.

Merci, vous serez fort aimable.

(*Il va pour sortir.*)

M. DE VERTPRÉ.

Et votre habit?

LÉON, *revenant et emportant son habit.*

Je vais achever de le faire sécher chez Hélène.

SCÈNE IX.

M. DE VERTPRÉ, *seul; puis* MADAME DE VERTPRÉ.

M. DE VERTPRÉ, *regardant Léon qui s'éloigne.*

Voilà un jeune homme fort original, et, si j'étais jaloux... Maintenant qu'il est parti, je crois que je puis entrer chez ma femme?

(*Il frappe à la porte.*)

MADAME DE VERTPRÉ, *de sa chambre.*

Ne vous impatientez pas, Léon, je suis prête.

M. DE VERTPRÉ.

Léon!... et pardieu, madame, ce n'est pas Léon, c'est moi.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ah! c'est sa voix! (*Elle s'élance sur le théâtre.*) Cher ami, cher Paul, avec quelle impatience je t'attendais.

M. DE VERTPRÉ.

Vraiment, Adèle?

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh! oui.

M. DE VERTPRÉ.

Allons, embrasse-moi donc alors. Que tu es belle toujours, chère amie!... et tu pensais à moi?

MADAME DE VERTPRÉ.

Depuis que j'ai reçu ta lettre, qui m'annonçait ton arrivée au Hâvre, je compte les heures, les minutes; et sans cet étrange secret que tu me recommandes, j'aurais parlé à tout le monde de mon bonheur.

M. DE VERTPRÉ.

Ce secret est encore nécessaire... Mais, dis-moi, quel est ce...

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais les circonstances politiques sont bien changées!

M. DE VERTPRÉ.

Changées, changées!... — Il y avait ici, quand je suis arrivé, un jeune...

MADAME DE VERTPRÉ.

Ta traversée a été heureuse?

M. DE VERTPRÉ.

Dix-huit jours de New-Yorck au Hâvre. — Ce jeune homme qui était...

MADAME DE VERTPRÉ.

C'est égal, cela t'a fatigué, et tu as besoin de repos. Je vais donner des ordres...

M. DE VERTPRÉ.

Non, je t'assure, je ne me sens pas la moindre lassitude. J'ai trouvé en arrivant ici un jeune homme...

MADAME DE VERTPRÉ.

Ah! oui, Léon.

M. DE VERTPRÉ.

Qu'est-ce que c'est que Léon?

MADAME DE VERTPRÉ.

Un jeune homme charmant.

M. DE VERTPRÉ.

Je l'ai vu, et là-dessus mon avis...

MADAME DE VERTPRÉ.

Plein d'esprit.

M. DE VERTPRÉ.

Je lui ai parlé, et cependant...

MADAME DE VERTPRÉ.

Avocat distingué.

M. DE VERTPRÉ.

Est-ce que vous avez des procès, madame de Vertpré?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, monsieur, mais j'ai une nièce.

M. DE VERTPRÉ.

Après?

MADAME DE VERTPRÉ.
Une nièce à marier.
M. DE VERTPRÉ.
Et ce jeune homme?
MADAME DE VERTPRÉ.
Vient ici pour Pauline.
M. DE VERTPRÉ.
Voulez-vous que je vous dise?
MADAME DE VERTPRÉ.
Dites.
M. DE VERTPRÉ.
Vous ne vous fâcherez pas?
MADAME DE VERTPRÉ.
Moi, mon ami, ah!
M. DE VERTPRÉ.
C'est que c'est fort délicat ce que je vais vous dire.
MADAME DE VERTPRÉ.
N'importe.
M. DE VERTPRÉ.
Je n'ai fait qu'apercevoir ce jeune homme, je ne lui ai dit que quatre paroles...
MADAME DE VERTPRÉ.
Eh bien?
M. DE VERTPRÉ.
Eh bien, je jurerais qu'il ne vient pas ici pour Pauline.
MADAME DE VERTPRÉ.
Par exemple!... Et pour qui donc?
M. DE VERTPRÉ.
Pour une femme charmante, belle comme un ange, fraîche comme une jeune fille, et spirituelle à elle seule comme tous les avocats du monde, pour madame veuve Adèle de Vertpré, ma femme.
MADAME DE VERTPRÉ.
Oh! mais vous êtes fou, mon pauvre Paul! vous faites dix-huit cents lieues pour me revoir, dites-vous, et, en arrivant, au lieu de me parler de vous, de votre voyage, des motifs qui vous font continuer de désirer que le bruit de votre mort soit répandu...
M. DE VERTPRÉ.
Plus tard, chère amie, je te parlerai de tout cela, mais pour le moment, vois-tu, j'ai une idée fixe: M. Léon...
MADAME DE VERTPRÉ.
Vient ici pour Pauline.
M. DE VERTPRÉ.
Je ne demande pas mieux que de le croire, mais...
MADAME DE VERTPRÉ.
Vous en voulez la preuve?
M. DE VERTPRÉ.
La preuve ne m'en serait pas désagréable... et tout de suite, si cela est possible.
MADAME DE VERTPRÉ.
Eh bien! monsieur, puisque c'est là ce qui vous occupe le plus en me revoyant, je vais vous la donner cette preuve... voyons... que puis-je faire?... ah! tenez, cachez-vous là.
(*Elle indique la porte de sa chambre.*)
M. DE VERTPRÉ.
Ensuite?
MADAME DE VERTPRÉ.
Je le ferai venir, je lui dirai de s'expliquer sur ses intentions, et vous l'entendrez me répéter l'aveu de son amour pour Pauline et me demander sa main.
M. DE VERTPRÉ.
Ce sera très-bien.
MADAME DE VERTPRÉ.
Je ne l'ai pas vu, je ne le verrai pas; je vais le faire appeler, et, séance tenante, nous prenons jour pour le contrat de mariage.
M. DE VERTPRÉ.
Je le signerai avec plaisir.
MADAME DE VERTPRÉ, *sonnant.*
Hélène! — (*Hélène entre.*) Prévenez M. Léon que je désire lui parler, et annoncez-le quand il viendra.
(*Hélène sort.*)
M. DE VERTPRÉ.
Merveilleusement, chère amie.
MADAME DE VERTPRÉ.
Et après cette preuve vous me permettrez sans doute de vous en vouloir tout à mon aise?
M. DE VERTPRÉ.
Vous êtes la meilleure des femmes.
MADAME DE VERTPRÉ.
Vous êtes un jaloux.
M. DE VERTPRÉ.
Moi!
MADAME DE VERTPRÉ.
Et vous mériteriez que je ne vous donnasse point...
M. DE VERTPRÉ.
Quoi?
MADAME DE VERTPRÉ, *lui montrant le portrait que lui a apporté Léon.*
Voyez!
M. DE VERTPRÉ, *prenant le portrait.*
Ton portrait! ah!
MADAME DE VERTPRÉ.
Que j'ai fait faire pour vous, et que j'ai fait mettre exprès dans la même boîte que le vôtre, afin que dans l'absence même nous fussions réunis.
M. DE VERTPRÉ.
Vous êtes toute charmante, et je serai enchanté d'avoir eu tort dans mes conjectures pour vous demander pardon et vous baiser les pieds.
MADAME DE VERTPRÉ.
Alors, à genoux!

M. DE VERTPRÉ.

Après l'entrevue.

MADAME DE VERTPRÉ.

Incrédule.

HÉLÈNE, *annonçant*.

M. Léon!

MADAME DE VERTPRÉ.

Vite dans ce cabinet, et écoutez de toutes vos oreilles.

M. DE VERTPRÉ.

Je n'en perdrai pas un mot, je t'en réponds.

MADAME DE VERTPRÉ.

C'est bien : vous allez voir qui il aime. (*M. de Vertpré entre dans le cabinet à gauche.*) Faites entrer et laissez-nous.

SCÈNE X.

MADAME DE VERTPRÉ, LÉON, M. DE VERTPRÉ, *caché dans le cabinet.*

LÉON.

Combien je vous rends grâce, madame, de m'avoir fait appeler aussitôt que vous avez été débarrassée de notre fâcheux.

MADAME DE VERTPRÉ.

Comment, monsieur!

LÉON.

Il vous a bien ennuyée, n'est-ce pas? je m'en doutais. Il n'a pas l'air amusant du tout.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais, monsieur, vous ne connaissez pas la personne...

LÉON.

Et je ne me sens aucune envie de faire sa connaissance.

MADAME DE VERTPRÉ.

Brisons là-dessus, s'il vous plaît; je vous ai prié de venir pour vous parler d'autre chose.

LÉON.

Je vous écoute, madame.

MADAME DE VERTPRÉ.

Depuis deux mois, monsieur, vous venez ici tous les jours.

LÉON.

Et ce n'est pas encore assez souvent, madame.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous avez dû vous apercevoir que vous étiez reçu avec plaisir?

LÉON.

Je l'ai espéré quelquefois, madame.

MADAME DE VERTPRÉ.

Le titre auquel vous vous présentiez m'en faisait un devoir; mais ne vous semble-t-il pas à vous-même que le temps est aujourd'hui venu de parler plus formellement de vos projets?

LÉON.

Oh! madame, je tremble.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous! jeune, possédant un état distingué, d'une famille honorable et riche, vous ne pouvez pas craindre un refus?

LÉON.

Oh! madame, dites-vous ce que vous pensez?

MADAME DE VERTPRÉ.

Il y a plus, c'est que je crois dire ce que pense Pauline.

LÉON.

Il ne s'agit malheureusement pas de Pauline, madame.

MADAME DE VERTPRÉ.

Comment, monsieur!

LÉON.

Quand je suis venu chez vous et que vous avez bien voulu m'y recevoir, je connaissais mademoiselle Pauline et je ne vous connaissais pas; je ne croyais pas qu'il pût exister une femme qui l'emportât sur elle en grâces, en esprit, en beauté. Je vous ai vue, madame, j'ai eu le bonheur de passer deux mois près de vous, et j'ai été détrompé.

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh! que me dites-vous?

LÉON.

C'est vous qui m'y forcez, madame; mais le premier je n'aurais osé vous parler de mon amour... non, je l'aurais enfermé dans mon cœur, et si vous ne l'aviez pas lu dans mes yeux, deviné dans le tremblement de ma voix, je vous l'aurais laissé ignorer; mais je me serais du moins enivré du plaisir de vous voir, du bonheur de vous entendre : j'aurais...

(*M. de Vertpré entr'ouvre la porte pour mieux entendre, et la referme presque aussitôt de crainte d'être aperçu. Ce jeu se répète durant toute la scène.*)

MADAME DE VERTPRÉ.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous.

LÉON.

Maintenant il est trop tard : cet aveu serait une offense, sans ce que j'ai à vous dire encore. Vous parliez de mon état, de ma famille, de ma fortune; vous les regardiez comme des titres à l'amour d'une femme, eh bien! nom, état, fortune, partagez tout, madame, je vous le demande à genoux... ah! vous m'avez dit que je ne devais pas craindre un refus.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais moi, monsieur, je ne puis...

LÉON.

N'êtes-vous pas veuve, n'êtes-vous pas libre? Oh! votre main, votre main chérie!

MADAME DE VERTPRÉ.

Monsieur, comment ai-je pu mériter que vous oubliiez à ce point...

LÉON.

Je n'oublie pas, madame, je me souviens, au contraire...

MADAME DE VERTPRÉ.

Et de quoi?

LÉON.

C'est de la fatuité, peut-être... mais j'avais cru que ces légers services que vous demandiez plutôt à moi qu'à un autre... j'avais espéré que des heures entières passées ensemble s'étaient écoulées pour tous deux avec une rapidité presque égale... quelques mots affectueux...

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh! mais, monsieur, ces légers services, ces conversations, ces mots affectueux, tout cela! oh! tout cela s'adressait à l'ami.

LÉON.

Il y a cruauté à une femme de votre âge de choisir des amis du mien. L'ami d'une femme jeune et jolie doit avoir au moins soixante ans.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous raillez, monsieur?

LÉON, *tombant à genoux.*

Non, madame, j'implore.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ah! c'est trop fort, laissez-moi, sortez, sortez!

LÉON.

Je ne me retirerai pas que...

MADAME DE VERTPRÉ.

Faudra-t-il que je vous cède la place?

LÉON.

J'obéis, madame, mais j'espère que plus tard...

MADAME DE VERTPRÉ.

Jamais!

LÉON.

Oh! madame, jamais!

MADAME DE VERTPRÉ.

Encore une fois, laissez-moi, monsieur.

LÉON.

Je me retire. (*A part, en sortant.*) Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose!

SCÈNE XI.

M. DE VERTPRÉ, *sortant du cabinet;* MADAME DE VERTPRÉ, *stupéfaite.*

(*Ils se regardent quelque temps sans rien dire.*)

M. DE VERTPRÉ, *sur le seuil de la porte.*

Eh bien! madame?

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien! monsieur, que voulez-vous que je vous dise?

M. DE VERTPRÉ.

Effectivement, ce jeune homme venait ici pour Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ah! monsieur, de la générosité, je vous en prie.

M. DE VERTPRÉ.

Savez-vous qu'il était temps que cela finît : j'entendais fort bien de ce cabinet, mais je voyais fort mal, et au train dont allaient les choses....

MADAME DE VERTPRÉ.

Grâce! je vous en supplie.

M. DE VERTPRÉ.

Oui, oui, vous avez raison, ce n'est point à vous que je dois en vouloir; cependant je ne suis pas fâché d'être arrivé.

MADAME DE VERTPRÉ.

Je vais fermer ma porte à ce jeune homme.

M. DE VERTPRÉ.

Quelle folie! t'en faire un ennemi!... non, non.

MADAME DE VERTPRÉ.

Quelle est donc votre intention?

M. DE VERTPRÉ.

Je le verrai.

MADAME DE VERTPRÉ.

Une querelle?

M. DE VERTPRÉ.

Une explication tout au plus.

MADAME DE VERTPRÉ.

Et vous lui direz?...

M. DE VERTPRÉ.

Qui je suis.

MADAME DE VERTPRÉ.

Et votre incognito?

M. DE VERTPRÉ.

J'y renonce.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais vous vous exposez en le perdant.

M. DE VERTPRÉ.

Je ne m'expose à rien en le gardant, n'est-ce pas?

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous ne pensez pas qu'un pareil fat...

M. DE VERTPRÉ.

Non, je ne le pense pas; j'aime à ne pas le penser, du moins... et après notre entrevue...

(*Il va pour sortir; madame de Vertpré le retient.*)

MADAME DE VERTPRÉ.

Mon ami, je vous en conjure!...

M. DE VERTPRÉ.

Écoute, chère Adèle, je n'ai pas troublé ton tête-à-tête, ne dérange pas le mien. Ce jeune homme est au jardin, je vais le joindre.

MADAME DE VERTPRÉ.

Paul, cher Paul!

M. DE VERTPRÉ.

Madame, m'arrêter plus longtemps serait me faire croire que vous craignez cette entrevue encore plus pour vous que pour moi, et ce n'est pas votre intention, n'est-ce pas?

MADAME DE VERTPRÉ.

Oh! non, certes.

M. DE VERTPRÉ, *gaiement.*

Alors, au revoir, cher ange.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

MADAME DE VERTPRÉ, *seule.*

Que va-t-il faire? Il ne faut qu'un mot ironique de l'un pour blesser l'autre. Si je pouvais voir Léon, je lui dirais de se contenir par amitié pour moi; qu'à cette condition je lui pardonnerais sa folle conduite..... Comment pouvais-je penser que ces mille riens qui formaient nos relations encourageraient son amour?..... mais c'est que je ne m'en doutais pas le moins du monde, de son amour! Mon Dieu, que faire?...... (*Elle remonte en scène en disant :*) Ah! voilà Léon dans le jardin, les yeux fixés sur cette fenêtre... et mon mari de ce côté qui le cherche : Léon m'a vue! le voilà qui me fait des signes; quelle présomption! Mais c'est qu'il faut que je l'appelle avec tout cela! Il n'a pas l'air de douter... (*Elle fait signe de la tête.*) Oui, oui... il vient, le fat! et mon mari qui l'a aperçu et qui accourt par l'autre allée!... Ils vont prendre chacun l'escalier opposé; ils se rencontreront ici... et moi au milieu d'eux... mais c'est impossible! j'en deviendrai folle. Voilà Léon qui monte en fredonnant..... J'entends les pas de Paul...... quelle ridicule position!... Les voici, ma foi! je me sauve.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

LÉON, M. DE VERTPRÉ.

(*Ils entrent chacun par l'une des portes du fond.*)

M. DE VERTPRÉ, *s'essuyant le front.*

J'arrive à temps.

LÉON.

Encore ce monsieur! ah çà, mais il y met de l'acharnement.

M. DE VERTPRÉ, *essoufflé.*

Monsieur!

LÉON, *essoufflé.*

Monsieur!

M. DE VERTPRÉ.

C'est vous qui couriez dans l'allée à gauche?

LÉON.

Et vous dans l'allée à droite?

M. DE VERTPRÉ.

Moi-même.

LÉON.

Je vous en fais mon compliment : vous avez d'excellentes jambes.

M. DE VERTPRÉ.

Mais il me semble que les vôtres ne vous refusent pas du tout le service.

LÉON.

Dites-moi, sans indiscrétion, est-ce que vos affaires vous retiendront longtemps ici?

M. DE VERTPRÉ.

Et vous, monsieur?

LÉON.

Oh! moi, j'y demeure presque.

M. DE VERTPRÉ.

Et moi, je vais y demeurer tout à fait.

LÉON.

Chez madame de Vertpré?

M. DE VERTPRÉ.

Chez madame de Vertpré. Vous permettez. (*Il tire une robe de chambre du sac de nuit.*) Je suis tout en nage, et...

LÉON.

Que diable faites-vous donc?

M. DE VERTPRÉ.

Je prends possession.

LÉON.

De cette chambre?

M. DE VERTPRÉ.

Certainement.

LÉON.

Mais elle touche à celle de madame de Vertpré.

M. DE VERTPRÉ.

Raison de plus.

LÉON.

Et vous allez vous y mettre en robe de chambre?

M. DE VERTPRÉ.

Je vous y ai bien trouvé en chemise.

LÉON.

Monsieur, je ne souffrirai pas...

M. DE VERTPRÉ.

Alors, vous êtes plus susceptible que moi; car, moi, j'ai souffert.

LÉON.

Raillez-vous quelquefois, monsieur?

M. DE VERTPRÉ.

Pour n'en pas perdre l'habitude.

LÉON.

Et quand cette envie vous prend, vous vous attaquez?...

M. DE VERTPRÉ.

A tout le monde, et de préférence à mes rivaux, monsieur.

LÉON.

C'est-à-dire, monsieur, que vous avouez....

M. DE VERTPRÉ.

Que je suis votre rival!... J'ai cette impudence.

LÉON.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne céderai pas.

M. DE VERTPRÉ.

Ni moi non plus!

LÉON.

Je ne connais alors qu'un moyen...

M. DE VERTPRÉ.

Je comprends, je comprends.

LÉON.

Et vous l'adoptez?

M. DE VERTPRÉ.

Je ne l'adopte pas.

LÉON.

Monsieur!...

M. DE VERTPRÉ.

Écoutez : que voulons-nous tous les deux? Réussir, n'est-ce pas? Eh bien! si l'un de nous deux peut arriver à son but sans tuer l'autre..... Il me semble qu'être éconduit et recevoir un coup d'épée par-dessus le marché, ce serait du luxe.

LÉON.

Ainsi, nous allons, chacun de notre côté?...

M. DE VERTPRÉ.

Faisons mieux.

LÉON.

J'écoute.

M. DE VERTPRÉ.

Une proposition.

LÉON.

Dites, dites.

M. DE VERTPRÉ.

Que celui de nous deux qui est le moins avancé dans les bonnes grâces de madame de Vertpré... C'est de madame de Vertpré que vous êtes amoureux, n'est-ce pas?...

LÉON.

Oui, monsieur!

M. DE VERTPRÉ.

Très-bien! très-bien!... que le moins avancé, dis-je... cède la place à l'autre.

LÉON.

Mais qui fera foi?

M. DE VERTPRÉ.

Vous êtes homme d'honneur, je m'en rapporte à votre parole.

LÉON.

Je vous remercie de votre confiance; mais j'avoue...

M. DE VERTPRÉ.

Que vous ne m'accordez pas la vôtre. Soit. Je donnerai des preuves, moi.

LÉON.

Pardieu! c'est trop fort.

M. DE VERTPRÉ.

Acceptez-vous?

LÉON.

J'accepte.

M. DE VERTPRÉ.

Et vous me direz tout?

LÉON, *tendant la main.*

Parole d'honneur.

M. DE VERTPRÉ, *lui donnant une poignée de main.*

Allons, dites, et dites tout.

LÉON, *à part.*

Voilà un monsieur passablement fat!

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien?

LÉON.

Eh bien, monsieur, madame de Vertpré, sans doute à titre d'ami, remarquez bien que je n'ai pas comme vous tant de confiance en moi-même, accepte souvent mes services. A la promenade, c'est mon bras qu'elle choisit de préférence : une main posée sur un bras glisse facilement dans une autre main, et lorsque cela arrive par hasard à celle de madame de Vertpré, notre conversation la préoccupe assez pour qu'elle l'y laisse, et plus d'une fois...

M. DE VERTPRÉ.

Plus d'une fois?

LÉON.

Je l'ai pressée dans les miennes sans qu'elle songeât à la retirer.

M. DE VERTPRÉ.

Et elle ne pressait pas la vôtre, elle?

LÉON.

Non, monsieur, je dois le dire.

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien, je dois vous dire, moi, qu'en pareille circonstance elle pressait la mienne.... et très-tendrement encore.

LÉON, *surpris.*

Très-tendrement!

M. DE VERTPRÉ.

Si tendrement, qu'un jour un anneau que lui avait donné son mari...

LÉON.

M. de Vertpré?

M. DE VERTPRÉ.

M. de Vertpré... m'est resté entre les mains.

LÉON.

Et qu'a-t-elle fait?

M. DE VERTPRÉ.

Elle l'y a laissé.

LÉON.

La preuve?

M. DE VERTPRÉ, *lui montrant l'anneau.*

Le voici.

LÉON.

Je vois bien un anneau, mais...

M. DE VERTPRÉ, *ouvrant l'anneau.*

Regardez.

LÉON, *lisant.*

Adèle, Paul.

M. DE VERTPRÉ.

Sont-ce bien là leurs deux noms de baptême?

LÉON, *un peu déconcerté.*

Je l'avoue, je suis battu.

M. DE VERTPRÉ.

A un autre!

LÉON.

Madame de Vertpré a fait faire son portrait.

M. DE VERTPRÉ.

Ah! ah!

LÉON.

Une miniature charmante, d'une ressemblance parfaite.

M. DE VERTPRÉ.

Après?

LÉON.

Eh bien, madame de Vertpré m'a chargé de l'aller prendre chez le peintre, et aujourd'hui, quand je le lui ai rendu, elle m'a demandé comment je le trouvais, de manière à me faire croire...

M. DE VERTPRÉ.

Quoi?

LÉON.

Qu'il ne tarderait pas à être offert à la personne à qui il est destiné.

M. DE VERTPRÉ.

Et cette personne?

LÉON.

C'est ma fête demain, monsieur.

M. DE VERTPRÉ.

Et la mienne aujourd'hui; vous voyez qu'on me l'a souhaitée.

(*Il lui montre le portrait.*)

LÉON, *dans la dernière surprise.*

Ah!

M. DE VERTPRÉ.

Continuez, monsieur.

LÉON.

Ma foi, s'il en est ainsi... je vais tout vous dire!

M. DE VERTPRÉ, *s'essuyant le front.*

Je suis préparé.

LÉON.

Madame de Vertpré aime la lecture; souvent, le soir, quand la porte est fermée pour tout le monde, quand Pauline s'est retirée, nous choisissons dans la bibliothèque quelques poésies d'André Chénier ou de Lamartine; nous ouvrons quelque roman de Nodier ou de Victor Hugo; et ce sont les pages les plus tendres, les vers les plus délirants que nous cherchons. Puis le livre se ferme, nos paroles succèdent à celles de ces grands auteurs, et elles conservent, sinon le talent, du moins la teinte de leurs ouvrages; ainsi le temps, si long pour les autres, le temps passe, le temps vole pour nous et...

M. DE VERTPRÉ.

Et quoi? Faites-moi donc le plaisir d'achever.

LÉON.

Minuit sonne.

M. DE VERTPRÉ.

Minuit sonne...

LÉON.

Nous nous promettons pour le lendemain une aussi douce soirée... et je me retire.

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien! moi, monsieur, c'est exactement la même chose, excepté...

LÉON.

Excepté quoi?

M. DE VERTPRÉ.

Excepté que je reste.

LÉON, *s'échauffant.*

Monsieur, c'est une infâme calomnie, et vous me rendrez raison de l'insulte que vous faites à la plus pure des femmes!

M. DE VERTPRÉ.

Très-bien, jeune homme.

LÉON.

A celle qui, rare entre toutes, n'a pas dans sa vie une pensée coupable à se reprocher... même en rêve!

M. DE VERTPRÉ.

Bravo!

LÉON.

De la seule femme enfin de l'honneur de laquelle je répondrais sur ma vie!

M. DE VERTPRÉ.

Permettez que je vous embrasse.

LÉON, *le repoussant.*

Oh! ne raillons pas, monsieur, vous m'avez offert des preuves, eh bien! j'en exige à l'instant, à la minute.

M. DE VERTPRÉ.

Diable! mais de pareilles preuves sont difficiles à fournir.

LÉON.

Je vous préviens cependant qu'il m'en faudra, monsieur.

M. DE VERTPRÉ.

Une lettre...

LÉON.

Peut être supposée, et d'ailleurs je ne connais pas son écriture, je ne crois pas m'être vanté qu'elle m'ait écrit. Autre chose, monsieur... autre chose!...

M. DE VERTPRÉ.

Ah! pardieu!

(*Il tire le portrait de sa poche.*)

LÉON.

Eh bien! son portrait, je l'ai déjà vu.

M. DE VERTPRÉ.

Poussez ce petit ressort.

LÉON.

Ce portrait ne prouve rien, monsieur.

M. DE VERTPRÉ.

Poussez!

LÉON, *stupéfait*.

Le vôtre!

M. DE VERTPRÉ.

Lisez!

LÉON.

Donné à mon Adèle le 28 juin 1825, jour de mon mariage.

M. DE VERTPRÉ.

Le trouvez-vous ressemblant?

LÉON.

Le peintre vous a diablement flatté, monsieur!

M. DE VERTPRÉ.

Cependant vous m'avez reconnu tout de suite.

LÉON.

Ainsi vous vous nommez?

M. DE VERTPRÉ.

Paul de Vertpré.

LÉON.

Et vous n'êtes pas mort?

M. DE VERTPRÉ.

Voyez si je vous en impose.

LÉON.

Ainsi, le bruit qu'on avait répandu...

M. DE VERTPRÉ.

Était nécessité par les circonstances.

LÉON.

Et madame de Vertpré savait que vous étiez vivant?

M. DE VERTPRÉ.

Je ne le lui ai jamais laissé oublier, je vous prie de le croire.

LÉON.

Alors, elle se moquait de moi.

M. DE VERTPRÉ, *riant*.

Mais... j'en ai peur.

LÉON.

C'est bien... je me vengerai.

M. DE VERTPRÉ, *avec inquiétude*.

Comment cela?

LÉON.

Je m'entends.

M. DE VERTPRÉ.

Plaît-il?

LÉON.

Et tout le monde trouvera que j'ai raison.

M. DE VERTPRÉ.

Du tout, monsieur, tout le monde vous donnera tort.

LÉON.

Peu m'importe!

M. DE VERTPRÉ.

Vous perdrez votre temps.

LÉON.

Je suis jeune.

M. DE VERTPRÉ.

Vous vous lasserez.

LÉON.

J'ai de la patience.

M. DE VERTPRÉ.

Mais c'est de l'entêtement! moi, monsieur, je ne vous ai rien fait.

LÉON.

Aussi, je ne vous en veux pas, à vous...

M. DE VERTPRÉ.

C'est bien heureux.

LÉON.

Non, vous êtes un brave homme! c'est de votre femme que je veux me venger.

M. DE VERTPRÉ.

Prenez garde, monsieur l'avocat, que nous sommes mariés sous le régime de la communauté.

LÉON.

Ça m'est égal.

M. DE VERTPRÉ.

Mais ça ne me l'est pas à moi.

LÉON.

Tant pis!

M. DE VERTPRÉ.

Ah çà! vous êtes fou.

LÉON.

Non, monsieur, je suis piqué; on a sa réputation de jeune homme...

M. DE VERTPRÉ.

Après?

LÉON.

Et on tient à la conserver.

M. DE VERTPRÉ.

Et moi, monsieur, ma réputation de mari, croyez-vous que je veuille la perdre?

LÉON.

Ce n'est pas que je l'aime, au moins, votre femme!

M. DE VERTPRÉ.

Et vous avez raison.

LÉON.

Je la déteste.

M. DE VERTPRÉ.

A la bonne heure.

LÉON.

Mais c'est égal, je me sacrifierai.

M. DE VERTPRÉ.

Vous êtes trop bon.

LÉON.

Une coquette!

M. DE VERTPRÉ.

Ah! oui, par exemple.

LÉON.

Qui se trouve jolie...

M. DE VERTPRÉ.

Et qui ne l'est pas.

LÉON.

Si, monsieur, elle l'est... vous ne viendrez pas m'apprendre... Mais un caractère!...

M. DE VERTPRÉ.

Atroce.

LÉON.

Mais c'est qu'elle croit que je l'aime.

M. DE VERTPRÉ.

Pourquoi diable le lui avez-vous dit?

LÉON.

Je mentais : c'est Pauline que j'aimais. Quelle différence entre elles deux! Pauline si pure, si douce, si naïve, qui pleurerait d'avance à la seule idée de me faire un chagrin : Pauline qu'elle a pu croire que j'oubliais pour elle! Oh! elle saura que je ne l'ai pas aimée une minute... elle le saura!

M. DE VERTPRÉ.

Tout de suite, tout de suite.

LÉON.

Oui, monsieur... plus tard.

M. DE VERTPRÉ.

Et en attendant vous la laisserez jouir de sa conquête, se vanter de vous retenir près d'elle comme un enfant; vous donnerez le temps à Pauline de s'apercevoir de votre indifférence et d'en aimer un autre?

LÉON.

Vous avez raison, elle serait trop fière.

M. DE VERTPRÉ.

Écoutez... mieux que cela.

LÉON.

Qu'y a-t-il à faire?

M. DE VERTPRÉ.

Tenez, je ne vous connais que depuis un instant; mais vous êtes bon, vous avez l'âme candide, vous êtes un excellent jeune homme, et je vous aime comme un frère.

LÉON.

Merci.

M. DE VERTPRÉ.

Et je me ligue avec vous contre ma femme.

LÉON.

Voyons.

M. DE VERTPRÉ.

A votre place, voici ce que je ferais.

LÉON.

Parlez.

M. DE VERTPRÉ.

Je demanderais à madame de Vertpré une entrevue.

LÉON.

Je le veux bien.

M. DE VERTPRÉ.

Devant son mari, ça me serait égal.

LÉON.

Non, j'aime mieux seule.

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien! seule : ça m'est encore égal... et je lui dirais que ce que j'ai fait n'était qu'un jeu, pour me moquer d'elle; que je ne l'ai jamais aimée, que je ne l'aimerai jamais; que c'est Pauline seule, suivez bien ce que je vous dis, que c'est Pauline seule que j'aime, et la preuve, c'est que je la lui demande pour femme.

LÉON.

Si elle me la refuse?

M. DE VERTPRÉ.

Je vous la donnerai, moi.

LÉON.

Permettez que je réfléchisse.

M. DE VERTPRÉ.

Non, voyez-vous, ces choses-là veulent être faites tout de suite, enlevées dans un moment de colère, parce qu'alors on y met une verve, une vérité qui ne permettent pas de douter de la franchise des sentiments. Pauline est une charmante enfant, vous allez voir. (*Il sonne. — Hélène paraît.*) Hélène, dites à Pauline que son oncle n'est pas mort, qu'il est arrivé, et qu'elle vienne. (*Hélène sort.*) Je vais me faire reconnaître à elle, je lui dirai vos intentions.

LÉON.

Monsieur...

M. DE VERTPRÉ.

Je les approuve, elles sont pures. Je veux vous voir heureux, mon jeune ami, et cela le plus tôt possible; vous le méritez si bien. Voici Pauline.

SCÈNE XIV.

LÉON, M. DE VERTPRÉ, PAULINE, *entrant toute joyeuse.*

PAULINE.

Oh! mon oncle, mon bon oncle, j'apprends que

vous n'êtes pas mort : que je suis heureuse ! que je suis contente !

M. DE VERTPRÉ.

Et moi aussi, je suis content et joyeux, et je ne suis pas le seul.

PAULINE.

Comment ?

M. DE VERTPRÉ.

Tiens, voilà Léon qui est dans le délire. (*A Léon.*) Remettez-vous, Léon, c'est décidé, rien ne s'opposera à votre bonheur.

PAULINE.

Que dites-vous, mon oncle?

M. DE VERTPRÉ.

Je dis que ce jeune homme t'adore.

PAULINE.

Et moi je le déteste.

M. DE VERTPRÉ.

Qu'est-ce que tu dis là? un amour si pur, si vrai, si ardent... Mais parlez donc un peu, vous aussi. Ne me disiez-vous pas tout à l'heure...

LÉON.

Que j'aimais mademoiselle.

M. DE VERTPRÉ.

Que vous l'aimiez.... Vous disiez que vous en étiez fou, que vous ne pouviez pas vivre sans elle, que vous vous brûleriez la cervelle si vous ne l'obteniez pas. C'est à peu près cela que vous avez dit, n'est-ce pas?

LÉON.

Pas tout à fait... mais...

M. DE VERTPRÉ.

Entends-tu? Il répète qu'il se brûlerait la cervelle. Malheureux jeune homme, un suicide.... Y avez-vous bien songé?

PAULINE.

Comment, Léon, vous m'aimez à ce point?

LÉON.

Oh ! plus que vous ne pouvez l'imaginer.

M. DE VERTPRÉ.

Et il ajoutait : Je voudrais qu'elle fût là pour tomber à ses pieds. (*A Léon.*) A genoux! (*A Pauline.*) Qu'il n'y aurait de bonheur pour lui que lorsqu'il aurait obtenu de ta bouche... (*A Léon.*) à genoux! (*A Pauline.*) l'aveu qu'il était payé de retour; et tu ne peux pas le lui refuser, Pauline, car c'est un amour véritable, cela se voit, cela se sent, et tu répondrais de sa mort. (*A Léon.*) Mais à genoux donc!

(*Léon tombe à genoux.*)

PAULINE.

Ah! si je le croyais!

LÉON.

Croyez-le, car votre oncle vous dit la vérité tout entière, et j'ai encore mille choses, moi, mille choses à vous dire.

PAULINE.

Et moi, Léon, je n'en ai qu'une.

LÉON.

Dites donc!

PAULINE.

Je vous aime.

M. DE VERTPRÉ, *avec solennité.*

Enfants, (*Il saisit leurs mains.*) je vous unis. (*A part.*) Ce n'est pas sans peine.

PAULINE, *à M. de Vertpré.*

Mon oncle, ma tante seule peut disposer de ma main ; elle est ma seconde mère, et je n'appartiendrai qu'à l'homme de son choix.

M. DE VERTPRÉ.

C'est très-bien! Conte-lui tout cela, et nous allons chercher le notaire, nous.

LÉON.

Ah! laissez-nous un peu ensemble.

M. DE VERTPRÉ.

Non, non, voyez-vous, ces choses-là, il faut les terminer séance tenante. (*A part.*) On ne sait pas ce qui peut arriver. (*Prenant Léon à part.*) Et maintenant, mon neveu, tu n'es vengé qu'à moitié. (*Haut.*) Il te reste à demander la main de Pauline à sa tante, et à lui dire... Tu sais ce que tu as à lui dire, du reste.

LÉON.

Soyez tranquille. Au revoir, chère Pauline; je vous quitte, mais pour m'occuper de notre bonheur, et le hâter autant que possible.

PAULINE.

Vous ne reviendrez jamais assez vite.

SCÈNE XV.

PAULINE, *seule; puis* MADAME DE VERTPRÉ.

PAULINE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! que je suis heureuse! qui aurait cru cela? Mon oncle, qui est assez bon pour n'être pas mort, et qui revient des États-Unis pour me marier; Léon qui m'aime, qui n'aime que moi!... Ce n'était pas vrai les cheveux noirs... c'est moi qui suis une boudeuse... ce pauvre garçon qui a été mouillé... mouillé!...

MADAME DE VERTPRÉ, *entrant précipitamment.*

Où sont-ils?

PAULINE.

Sortis ensemble.

MADAME DE VERTPRÉ.

Grand Dieu! il faut les empêcher!

PAULINE.

Non, ma tante, ne les empêchez pas.

MADAME DE VERTPRÉ.

Mais, malheureuse, s'ils allaient se battre!

PAULINE.

Chez le notaire?

MADAME DE VERTPRÉ.

Comment?

PAULINE.

Ils vont le chercher pour mon contrat de mariage.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ils ne se querellaient donc pas en sortant?

PAULINE.

Ils se tutoyaient.

MADAME DE VERTPRÉ.

Vraiment?

PAULINE.

Et je suis bien contente! Léon...

MADAME DE VERTPRÉ.

M'a bien l'air d'un fou, ma chère enfant.

PAULINE.

Du tout, ma tante. Il m'adore... je vous assure qu'il a toute sa raison.

MADAME DE VERTPRÉ.

Je veux dire qu'il me fait l'effet d'un homme bien léger.

PAULINE.

Je ne sais; mais il m'a juré qu'il n'aimait que moi, qu'il n'avait jamais aimé que moi. Est-ce de la légèreté cela, ma tante?

MADAME DE VERTPRÉ.

Et où t'a-t-il fait ce serment?

PAULINE.

Ici, à mes genoux.

MADAME DE VERTPRÉ.

Pauvre enfant!

PAULINE.

Plaît-il, ma tante?

MADAME DE VERTPRÉ, *à part.*

Peut-être devrais-je lui dire qu'il y a une heure, ici, à mes genoux, à moi... Oh! non, pourquoi l'affliger d'une folie?

PAULINE.

A quoi pensez-vous, ma tante?

MADAME DE VERTPRÉ.

A ce que tu viens de me dire. Et tu as engagé ta main?

PAULINE.

Ma main? c'est vous qui en disposerez, et je l'ai dis à mon oncle et à Léon.

MADAME DE VERTPRÉ.

Si bien que Léon...

PAULINE.

Va venir vous la demander.

MADAME DE VERTPRÉ.

D'accord avec mon mari?

PAULINE.

Très-d'accord; c'est mon oncle qui l'y excite.

MADAME DE VERTPRÉ.

Et M. de Vertpré n'est pas plus mort pour Léon que pour toi?

PAULINE.

Très-vivant pour tous deux.

MADAME DE VERTPRÉ.

Je voudrais bien de l'encre et une plume.

PAULINE.

Voulez-vous que je sonne?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non. Va me les chercher dans ma chambre.

PAULINE.

Vous allez lui écrire?

MADAME DE VERTPRÉ.

Ne t'inquiète pas. (*Pauline sort.*) Ah! messieurs, il paraît que c'est une ligue, et que vous vous entendez à merveille!..... Mon mari, je conçois qu'il presse ce mariage; mais Léon, qui tantôt... il a besoin d'une leçon, ce jeune homme, elle ne lui manquera pas; et s'il désire véritablement épouser Pauline... Et mon mari que j'oublie!... c'est injuste! il mérite aussi une punition pour sa jalousie: il l'aura.

PAULINE, *rentrant et posant l'encrier sur la table.*

Tenez, ma tante, voici. Qu'allez-vous faire?

MADAME DE VERTPRÉ.

Écoute, Pauline, c'est une chose sérieuse qu'un lien qui nous prend toute notre vie pour la donner à un autre, qu'un lien que la mort seule peut rompre une fois que les hommes l'ont formé.

PAULINE.

Oh! oui, c'est un bonheur céleste!

MADAME DE VERTPRÉ.

Ou un malheur éternel.

PAULINE.

Comment?

MADAME DE VERTPRÉ.

Eh bien, Pauline, il ne faudrait pas livrer ainsi au hasard toutes les espérances de ton âge. On entre dans la vie par les années riantes et heureuses, ne les abrége pas, chère enfant.

PAULINE.

Vous m'effrayez. Refusez-vous de consentir à mon mariage?

MADAME DE VERTPRÉ.

Non, non; mais auparavant, je veux tenter une épreuve.

PAULINE.

Sur Léon?

MADAME DE VERTPRÉ.

Sur Léon. Veux-tu tout remettre entre mes mains?

PAULINE.

Tout ce que vous avez fait jusqu'ici n'a-t-il pas été pour mon bonheur?

MADAME DE VERTPRÉ.

Je veux continuer. Il ne connait pas ton écriture?

PAULINE.

Non.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ni la mienne. Bien, mets-toi là, et écris.

PAULINE.

J'obéis.

MADAME DE VERTPRÉ, *dictant.*

« Restée seule en vous quittant, j'ai presque eu du remords de la manière dont j'avais reçu d'abord l'aveu d'un amour qui paraissait si vrai et si passionné.

PAULINE.

C'est vrai cela, ma tante; car je lui ai dit que je le détestais.

MADAME DE VERTPRÉ, *dictant.*

» Mais il en est ainsi du cœur d'une femme; rarement il lui est permis d'exprimer tout ce qu'elle éprouve. Il faut, quand on est homme, plaindre et pardonner. »

PAULINE.

Je comprends moins bien la fin.

MADAME DE VERTPRÉ, *souriant.*

Oh! ça ne fait rien, ça. — Donne-moi cette lettre, et va m'attendre dans mon appartement.

PAULINE.

Combien vous faudra-t-il de temps pour votre épreuve?

MADAME DE VERTPRÉ, *se mettant à la table que vient de quitter Pauline et cachetant la lettre.*

Un quart d'heure.

PAULINE, *à part.*

Bon! je reviendrai dans dix minutes.

(*Elle sort.*)

MADAME DE VERTPRÉ.

Il était temps, voici Léon.

SCÈNE XVI.

LÉON, MADAME DE VERTPRÉ.

LÉON, *entrant en parlant à M. de Vertpré.*

Soyez tranquille, mon cher oncle, je sais ce que j'ai à dire.

MADAME DE VERTPRÉ, *à part.*

Et moi aussi.

(*Elle se lève d'un air troublé et serre la lettre dans sa main.*)

LÉON, *se retournant, dit à part.*

Madame de Vertpré!!! (*Haut.*) Pardon d'être entré ainsi, madame; mais je vous croyais chez vous. D'ailleurs j'étais avec monsieur votre mari, c'est mon excuse...

MADAME DE VERTPRÉ.

Puis, vous pensiez trouver ici une autre personne, n'est-ce pas?

LÉON.

Non, c'est vous que je cherchais, madame. — Madame... (*A part.*) Diable, c'est plus difficile à entamer que je ne croyais. (*Haut.*) Vous avez dû me trouver ce matin bien fat et bien ridicule?

MADAME DE VERTPRÉ.

Je vous ai trouvé imprudent, du moins.

LÉON.

Et vous m'avez bien puni de mon imprudence. Je vous en remercie, madame; dans les maladies désespérées il faut employer les remèdes violents: j'ai souffert, mais j'ai été guéri...

MADAME DE VERTPRÉ.

Je me félicite, monsieur, d'avoir fait une cure si merveilleuse et surtout si prompte.

LÉON.

Votre sévérité, madame, en ne me laissant aucun espoir...

MADAME DE VERTPRÉ.

Ai-je donc été si sévère?

LÉON.

Mais, à moins que de me faire mettre à la porte par vos gens, je ne vois pas trop...

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous ignorez dans quelle position j'étais, et que mon mari, caché dans ce cabinet, écoutait notre entretien et devait me forcer à la prudence.

LÉON, *étonné.*

M. de Vertpré était là? Ah!... Je disais donc, madame, que cette sévérité... car vous avez été très-sévère... m'avait éclairé sur mes véritables sentiments. Mon amour-propre blessé m'a fait voir clair dans mon cœur. Oui, j'avais été fasciné, entraîné par le charme de votre conversation, par ce je ne sais quoi qui attire à vous les yeux et les pensées: mais ce sentiment était superficiel, il avait laissé au fond de mon cœur, intact, entier, l'amour que j'avais pour Pauline; et quand vous avez eu pitié de ma folie, elle a disparu comme un songe pour ne plus revenir.

MADAME DE VERTPRÉ.

Voilà le second aveu que vous me faites d'aujourd'hui, monsieur; le second est au moins aussi étrange que le premier, et peut-être le moment est-il encore plus mal choisi pour le faire.

LÉON.

Que dites-vous?

MADAME DE VERTPRÉ.

Je dis, monsieur, que si vous n'êtes bien égoïste, vous êtes du moins bien léger.

LÉON.

Moi, madame?

MADAME DE VERTPRÉ.

Qu'il est bon pour soi de jouer avec de pareils sentiments, lorsqu'on est sûr de s'en débarrasser aussitôt qu'ils nous pèsent, de les rejeter à notre volonté, comme un fardeau qui nous lasse; mais j'ajouterai que Dieu n'a pas donné à toutes les créatures sorties de ses mains votre philosophie et votre force.

(*Elle se détourne pour sourire. Le même jeu se continue pendant tout le reste de la scène.*)

LÉON.

Je vous demande pardon, madame, mais...

MADAME DE VERTPRÉ.

Et si, au lieu de suivre votre exemple, la femme à qui vous vous adresseriez pour jouer ce jeu prenait au sérieux ce qui paraît n'être chez vous qu'une plaisanterie; si elle n'avait pas su distinguer dans vos yeux, tendrement fixés sur elle, dans votre voix tremblante, lorsque vous lui parliez, cet art du comédien qui fait qu'en vous le faux ressemble si parfaitement au vrai; si, franche et naïve, elle avait laissé son cœur confiant s'abandonner à toutes les espérances d'un amour qui naît; si chaque jour avait ajouté à ses espérances; si cet amour, l'amour d'une femme! s'était glissé dans tout son être, emparé de toute sa vie, s'il était devenu son seul culte, son seul dieu dans ce monde, et que vous vinssiez alors lui dire, à elle, ce que vous venez m'avouer à moi, oh! dites, monsieur, ne serait-ce pas à en devenir folle, à en mourir?

LÉON, *dans le dernier embarras.*

Oh! mais... mais cela n'est pas, madame?

MADAME DE VERTPRÉ.

Cela pouvait être, monsieur.

LÉON.

Vous m'avez bien effrayé avec cette plaisanterie.

MADAME DE VERTPRÉ.

Ai-je plaisanté? je croyais avoir souffert. Pardon, je me trompais.

LÉON.

Mais, madame, ces reproches que vous me faites, Pauline aussi pourrait me les faire.

MADAME DE VERTPRÉ.

Je le sais. Croyez-vous, monsieur, que cela vous rende plus excusable?

LÉON.

Mais, madame, vous m'en dites trop ou trop peu.

MADAME DE VERTPRÉ, *feignant le plus grand trouble.*

Cette lettre, qui devait vous être remise lorsque je vous ai rencontré ici, vous parlera plus clairement que je ne puis le faire.

(*Elle lui tend la lettre.*)

LÉON, *hésitant.*

Une lettre?

MADAME DE VERTPRÉ.

Refuserez-vous de la lire?

LÉON, *la prenant.*

Refuser! Non, non; au contraire, je suis bien heureux.

MADAME DE VERTPRÉ.

Dites bien cruel!

(*Elle rentre en riant à la dérobée.*)

SCÈNE XVII.

LÉON *seul; puis* M. DE VERTPRÉ.

LÉON, *accablé, sur un fauteuil.*

Oui, le fait est que j'ai été bien cruel, et sans m'en douter encore!... Dieu me pardonne! Me voilà bien entre deux amours comme ceux-là!... c'est qu'il n'y a pas eu moyen de lui dire un mot de mon mariage. Une lettre! (*Il la regarde avec effroi.*) Mais c'est que je ne l'aime plus du tout, moi, je ne sais pas comment cela s'est fait. Une lettre! allons, du courage, il faut la lire: « Restée seule en vous quittant, j'ai presque eu du remords de la manière dont j'avais d'abord reçu l'aveu d'un amour qui paraissait si vrai et si passionné. » Oh! il n'y a pas de doute! continuons! (*Il s'essuie le front.*) « Mais il en est ainsi du cœur d'une femme: rarement il lui est permis d'exprimer tout ce qu'elle éprouve. » Tout ce qu'elle éprouve! j'espère que c'est clair, cela! « Il faut, quand on est homme, plaindre et pardonner. » Oui, certes, je me plains, mais je ne me pardonne pas. (*Il retombe sur sa chaise.*) Est-on plus malheureux! mais c'est de la fatalité! Oh! les femmes! les femmes! c'est affreux, quand on y songe! madame de Vertpré trahir son mari, un homme charmant... plein d'esprit... de franchise... aussi jeune que moi, car il n'a pas quarante ans et j'en ai plus de vingt... et pour qui? pour... certainement c'est flatteur pour moi; n'importe, je ne dois pas le souffrir. Mais que faire? (*Se relevant vivement.*) Mon oncle qui va venir me demander le résultat; il est joli le résultat! Enfin moi, je ne puis pas lui dire... j'aime mieux qu'il l'apprenne par un autre, et ma foi!... (*Il va pour se sauver par la porte du fond et s'arrête.*) Ah! le voilà en bas sur la terrasse... si je descends par cette porte ou par l'autre, il va me voir... Est-ce qu'il n'y a pas moyen de s'échapper?

Par là !.... ah ! oui, c'est l'appartement de Pauline; qu'est-ce que je lui dirai si je la rencontre? cette porte, elle conduit chez madame de Vertpré; si je la vois, décemment il faudra une réponse à cette lettre. Ah çà ! mais je suis cerné, moi !... Ah ! cette fenêtre qui donne sur le parc! Un peu haute, mais, ma foi, c'est sur le gazon.

(*Pendant qu'il monte sur la fenêtre, M. de Vertpré entre doucement, et, le voyant prêt à sauter, il l'arrête par le pan de son habit. Tous les deux se regardent.*)

M. DE VERTPRÉ.

Que diable fais-tu là?

LÉON, *descendant de la fenêtre.*

Moi? rien, mon oncle, je prends l'air.

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien! l'entrevue?

LÉON, *à part.*

Ah! oui, l'entrevue, nous y voilà.

M. DE VERTPRÉ.

La scène a-t-elle été chaude?

LÉON.

Très-chaude.

M. DE VERTPRÉ.

Raconte-moi ça.

LÉON.

Laissez-moi m'en aller, mon oncle.

M. DE VERTPRÉ, *le retenant.*

Comment?

LÉON.

Je vous en prie; vous n'en serez pas fâché.

M. DE VERTPRÉ.

Mais du tout.

LÉON.

Vous voulez que je reste?

M. DE VERTPRÉ.

Je l'exige.

LÉON, *à part.*

On ne peut pas fuir sa destinée.

M. DE VERTPRÉ.

Tu dis?

LÉON.

Mon pauvre oncle!

M. DE VERTPRÉ.

Hein?

LÉON.

Vous me faites de la peine.

M. DE VERTPRÉ.

Plait-il?

LÉON.

Car enfin vous êtes bon, et vous méritiez d'être aimé.

M. DE VERTPRÉ.

Allons! allons au fait.

LÉON.

Mais ne voyez-vous pas que c'est le fait qui m'embarrasse?

M. DE VERTPRÉ.

Qu'est-ce que ça veut dire! Est-ce qu'elle t'a refusé Pauline?

LÉON.

Pardieu!

M. DE VERTPRÉ.

Comment pardieu? voilà un pardieu qui est bien bizarre.

LÉON.

Mais franchement peut-elle me la donner? De pareils sacrifices sont au-dessus de la force d'une femme.

M. DE VERTPRÉ.

Allons, quand tu voudras t'expliquer...

LÉON.

Mais vous ne me comprenez donc pas?

M. DE VERTPRÉ.

Quoi?

LÉON.

Vous ne comprenez donc pas que votre femme... mais c'est très-difficile à dire à un mari ces choses-là, et vous devriez m'épargner le désagrément.... Non? eh bien, mon oncle, votre femme m'aime, voilà tout!...

M. DE VERTPRÉ.

Ah! voilà tout! Ah çà! mais tu es..... tu es..... aliéné, j'espère?

LÉON.

Non, mon oncle, je suis... je suis très-mortifié.

M. DE VERTPRÉ.

Et moi donc!... il me semble!... Mais ce matin j'ai entendu... j'étais là...

LÉON.

Eh bien, c'est justement cela. Ce matin vous étiez là, et on savait que vous étiez là; ce soir vous n'y étiez plus, et on savait que vous n'y étiez plus.

M. DE VERTPRÉ, *regardant d'un air hébété.*

Bah!

LÉON.

C'est votre faute aussi, mon oncle, c'est vous qui êtes cause de tout cela; a-t-on jamais vu se faire passer pour mort! Je vous demande un peu s'il existe dans le monde des circonstances capables de faire adopter une pareille résolution à un mari! Mais dites-moi donc un peu ce qui vous y forçait?

M. DE VERTPRÉ.

Oui, le moment est bien choisi, n'est-ce pas, pour te faire ce récit?

LÉON.

C'est vous qui nous avez conduits où nous en sommes. Vous avez voulu que j'eusse une entrevue avec votre femme; eh bien, je l'ai eue cette entrevue... et je vous pardonne.

M. DE VERTPRÉ.

Il me pardonne! eh bien! il est excellent, lui!

LÉON.

Oui, car vous ne pouviez pas deviner le résultat.

M. DE VERTPRÉ.

Le résultat?

LÉON.

Il vous était impossible de penser qu'on me donnerait à entendre aussi clairement...

M. DE VERTPRÉ.

On t'a donné à entendre clairement!

LÉON.

Oh! si cela se fût arrêté là, il y avait encore moyen d'éluder.

M. DE VERTPRÉ.

Ah! ça ne s'est pas arrêté là!

LÉON.

Non, non, mon oncle, cela a été plus loin.

M. DE VERTPRÉ.

Dis-moi donc vite jusqu'où cela a été?

LÉON.

Je ne le devrais pas peut-être; car un homme d'honneur doit garder de pareils secrets, si ce n'est pour lui, du moins pour la femme qui les lui a confiés, mais...

M. DE VERTPRÉ.

Mais nous nous sommes donné notre parole de tout nous dire.

LÉON.

Je le sais, et c'est cette parole qui faisait que j'aimais mieux m'en aller par la fenêtre.

M. DE VERTPRÉ.

Jeune homme, au nom de cette parole que j'ai respectée, moi, puisque je vous ai tout dit, au nom de l'honneur, je vous adjure...

LÉON.

Vous vous souvenez, mon oncle...... ce matin, je vous disais que je ne connaissais pas l'écriture de votre femme.

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien?

LÉON.

Eh bien, ce soir, je la connais.

M. DE VERTPRÉ.

Elle t'a écrit?

LÉON.

Elle m'a écrit.

M. DE VERTPRÉ.

Cela ne se peut pas.

LÉON.

Cela ne se peut pas! C'est inouï! ils sont tous comme cela.

M. DE VERTPRÉ.

Tu dis cela pour m'effrayer. C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

LÉON.

Oui, je suis bien en train de plaisanter. Vous mériteriez que je vous montrasse sa lettre.

M. DE VERTPRÉ.

Je t'en défie!

LÉON, *montrant la main gauche avec laquelle il la serre.*

Eh bien! mon oncle, tenez, je ne puis pas vous la laisser lire, mais la voilà.

M. DE VERTPRÉ, *s'avançant pour la prendre.*

La voilà! Léon, au nom de l'honneur de ton oncle si gravement compromis, car il est gravement compromis l'honneur de ton oncle... tu n'en doutes pas?...

LÉON.

Non, mon oncle, je n'en doute pas.

M. DE VERTPRÉ.

Remets-moi cette lettre, je t'en supplie!

LÉON.

Impossible!

M. DE VERTPRÉ.

Mais elle contient donc des choses?...

LÉON.

Elle en contient.

M. DE VERTPRÉ.

Plus fortes que celles que tu m'as dites?

LÉON.

Oh! non!

M. DE VERTPRÉ.

Eh bien?

LÉON.

Mais une lettre, mon oncle, c'est une preuve; est-ce à moi de vous la donner?

M. DE VERTPRÉ.

Je te la rendrai, parole d'honneur! (*Il la lui enlève.*) Je la tiens!

LÉON.

Mon oncle! mon oncle!

M. DE VERTPRÉ.

Laissez-moi, je serai prudent. Que vais-je lire? (*Il tombe anéanti dans un fauteuil.*)

LÉON, *se parlant à lui-même.*

Quelle bizarrerie! je vous le demande! attendre le retour de son mari, lorsque, me voyant tous les jours tête à tête, il lui était si facile...

M. DE VERTPRÉ, *se levant vivement.*

Qu'est-ce que tu dis donc là, toi?

LÉON.

Pardon, pardon! mais je suis désespéré, car enfin si elle me refuse Pauline...

M. DE VERTPRÉ.

Pauline? tu penses à te marier, avec mon exemple sous les yeux!... Non, non, je ne le souffrirai pas.

LÉON.

Mon oncle, mon oncle! si vous m'exaspérez... (*Avec intention.*) Je suis capable de tout, je vous en préviens.

M. DE VERTPRÉ.

Jeune homme, jeune homme! Léon, mon neveu,

veux-tu donc me faire mourir? ne vois-tu pas que je suis hors de moi, que je ne sais ce que je dis?

LÉON.

Ah! c'est vrai! Pauvre oncle! pardon! pardon!

M. DE VERTPRÉ.

Ah! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent à plusieurs reprises.*) Allons, du courage! (*Il ouvre la lettre dans la plus grande agitation, puis à mesure qu'il lit, sa figure devient riante.*) L'écriture de Pauline?..... Qu'est-ce que cela signifie? tu es sûr que c'est ma femme qui t'a remis cette lettre?

LÉON.

Il en doute!

M. DE VERTPRÉ.

Alors, je comprends!

LÉON.

Pauvre homme! il comprend! C'est affreux! (*M. de Vertpré rit.*) Dans quelle agitation il est! (*M. de Vertpré remonte la scène.*) Que va-t-il faire? où va-t-il? mon oncle, je vous en supplie, pas d'imprudence!

M. DE VERTPRÉ.

Sois tranquille.

LÉON.

Cette lettre, au moins, rendez-moi cette lettre.

M. DE VERTPRÉ.

Je te la rendrai devant ma femme.

SCÈNE XVIII.

LÉON, MADAME DE VERTPRÉ, M. DE VERTPRÉ, PAULINE.

MADAME DE VERTPRÉ, *paraissant avec Pauline à la porte de son appartement.*

Nous voici.

LÉON.

Elles écoutaient toutes deux!

M. DE VERTPRÉ, *allant à sa femme et l'amenant par le bras sur la scène.*

Madame, quand désormais Pauline écrira des lettres, priez-la de les signer, et vous m'épargnerez une des scènes les plus chagrinantes qui me soient arrivées de ma vie.

MADAME DE VERTPRÉ.

Cela vous apprendra à être jaloux.

M. DE VERTPRÉ.

Moi, jaloux!... Si on peut dire..... Pauline, (*En remettant la lettre.*) rends cette lettre à monsieur.

LÉON.

Comment? cette lettre...

PAULINE.

Est de moi. Êtes-vous fâché, monsieur, que je vous aie écrit?

LÉON.

Oh!... (*A madame de Vertpré.*) Ainsi, madame, vous ne m'aimez pas?

MADAME DE VERTPRÉ, *gaiement.*

Pas le moins du monde, monsieur; mais je devais une leçon à un étourdi.

LÉON.

Oh! que je vous remercie! Mais cette scène?...

MADAME DE VERTPRÉ.

Ne m'avez-vous pas dit vous-même que les reproches que je vous faisais, Pauline pouvait vous les faire aussi? J'étais son fondé de pouvoirs.

LÉON.

Ah! puis-je du moins espérer?...

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous ne le méritez guère: cependant (*Regardant Pauline.*) nous voulons bien croire que vous ne mentiez pas, lorsque, ce matin, vous lui disiez que vous n'aimeriez jamais et n'aviez jamais aimé qu'elle.

LÉON.

Ainsi Pauline...

MADAME DE VERTPRÉ.

Vous appartient.

M. DE VERTPRÉ.

Elle t'appartient, mon neveu. Et dire que tout cela n'est arrivé que par suite de la nécessité où j'étais de me faire passer pour mort!

LÉON.

Ah! maintenant, j'espère que vous allez nous en dire la cause...

M. DE VERTPRÉ.

Rien de plus juste. Imagine-toi...

(*Tout le monde écoute.*)

HÉLÈNE, *entrant.*

Monsieur, c'est le notaire et le contrat.

M. DE VERTPRÉ.

Je te conterai cela demain.

TERESA.

PERSONNAGES.

Le baron DELAUNAY.
TERESA.
ARTHUR DE SAVIGNY.
AMÉLIE DELAUNAY.
DULAU.
PAOLO.
M. DE SORBIN.
Le général CLÉMENT.
LAURE DE SOUZA.
Plusieurs invités, hommes et femmes.
Domestiques.

La scène se passe à Paris, chez Delaunay.

ACTE PREMIER.

AMÉLIE DELAUNAY.

PERSONNAGES.

DELAUNAY.	PAOLO.
TERESA.	DULAU.
ARTHUR.	LAURE.
AMÉLIE.	

Un salon. — Amélie Delaunay, la tête appuyée sur une harpe dont, pendant le commencement de la scène, elle tire quelques accords. — Près d'elle, dans une attitude demi-familière, Arthur de Savigny. — Laure de Souza, travaillant à une petite table.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, ARTHUR, LAURE.

AMÉLIE.

Et vers quelle époque étiez-vous à Venise?

ARTHUR.

À la fin de 1829.

LAURE.

Et la reine de l'Adriatique mérite-t-elle la réputation que lui ont faite les poëtes?

ARTHUR.

C'est la seule ville du monde qui ait arrêté Byron trois ans.

AMÉLIE.

En a-t-elle conservé le souvenir?

ARTHUR.

Amélie, les cités dont les monuments s'écroulent oublient vite les hommes. — Oui, quelques Vénitiens se souviennent encore peut-être d'avoir vu passer par leurs rues un étranger hautain, au front pâle, qu'on appelait Byron; et ils se souviennent de lui, non parce qu'il est l'auteur du Corsaire et de Child-Harold, non qu'il soit pour eux comme pour nous une espèce d'ange rebelle et déchu, sur le front duquel Dieu a écrit du doigt : GÉNIE ET MALHEUR; mais parce que, dans une ville où leur race est presque inconnue, il conduisait avec lui quelques superbes chevaux qui l'emportaient au galop sur les dalles humides de la place Saint-Marc, où un piéton peut se soutenir à peine; mais parce qu'on le voyait, au Lido, franchir avec eux les tombes du cimetière juif, que n'ose pas, sans y être forcé, traverser le soir un chrétien.

AMÉLIE.

Oh! voilà qui me désenchante de Venise.

ARTHUR.

Cela devrait tout au plus, Amélie, vous désenchanter de ses habitants. — Rarement, je l'ai remarqué du moins, les peuples sont en harmonie avec les villes qu'ils habitent. — Il faut voir Venise, chère Amélie, du haut de l'obélisque de Saint-Marc, Venise plongeant ses pieds dans l'eau comme la Vénus marine, sillonnée le soir en tout sens par ses mille gondoles noires, avec un fanal au front, se croisant comme des étoiles qui filent; il faut voir Venise du Lido, lorsque le matin, entourée d'un brouillard, chaque brise qui arrive de l'Adriatique déchire et emporte avec elle un coin de son voile, et laisse apercevoir tour à tour un palais, un pont, une église : on dirait, passez-moi la comparaison, Amélie, on dirait une coquette qui, par calcul, ne veut que petit à petit découvrir sa beauté.

LAURE.

Monsieur Arthur, voilà une description qui me semble plus d'un poëte que d'un voyageur.

AMÉLIE.

Une fois mariés, Arthur, nous irons à Venise ensemble. Vous me le promettez, n'est-ce pas?

ARTHUR.

Oui, mon Amélie; et je trouverai alors Venise encore plus belle, car vous m'accompagnerez cette fois sur l'obélisque de Saint-Marc, vous serez près de moi au Lido; et si je n'oublie pas Venise pour vous, Venise me paraîtra bien belle, Amélie, car je la verrai avec le regard d'un homme heureux.

AMÉLIE.

Et vous allâtes ensuite?...

ARTHUR.

A Naples.

AMÉLIE.

A Naples, où est en ce moment mon père!...... Oh! parlez-moi de Naples, Arthur.

ARTHUR.

Votre père va revenir, Amélie, et je ne veux pas le priver du plus grand plaisir d'un voyageur, celui de raconter.

LAURE.

Ou plutôt, dites, monsieur le poëte, que les souvenirs que vous avez rapportés de Naples ne sont pas de ceux que vous voulez confier à Amélie.

ARTHUR.

Et pourquoi pas, Laure?

AMÉLIE, *à Arthur.*

Que veut-elle dire?

ARTHUR.

Écoutez, Amélie, et je vais vous faire ma confession tout entière. Votre père va revenir, et son retour sera suivi de notre mariage. Cette union, je l'espère du moins, doit être pour nos deux existences un avenir de bonheur : il faut donc, pour qu'aucun reproche ne vienne le troubler, que vous me connaissiez comme je vous connais. Votre cœur est calme, Amélie; aucune passion ne l'a jamais tourmenté; mais à vous seule peut-être en ce monde Dieu accorda d'être pure et belle comme un ange. Vous m'aimez plus comme un frère peut-être que comme un mari... Oh! ce n'est point un reproche, car, avant moi, vous n'aviez aimé personne, même comme un frère...... Je suis moins heureux que vous, Amélie, et je vous apporte une âme moins pure : un amour violent a bouleversé deux ans de ma vie. Mon excuse est dans quelques mots : je ne vous connaissais pas encore, Amélie!...

AMÉLIE, *ingénument et avec curiosité.*

Oh! racontez-moi cela!

LAURE.

Comment! c'est ainsi que tu reçois de pareils aveux!

AMÉLIE.

Sans doute. N'as-tu pas entendu? n'a-t-il pas dit que cette passion était éteinte, et que, lorsqu'elle est née, il ne me connaissait pas encore? Eh bien! il me connaît maintenant, il m'aime : que m'importe un passé qui ne m'appartenait pas, quand l'avenir peut être à moi? — Oh! racontez-moi tout, Arthur!

ARTHUR.

Merci, Laure : vous m'avez sauvé, quoique ce ne fût pas votre intention peut-être, ce qu'avait d'embarrassant un aveu, qu'en amant craintif je retardais, mais qu'en homme loyal je comptais faire.

AMÉLIE.

Voyons, dites vite... Son nom d'abord.

ARTHUR.

Son nom ne m'appartient pas, Amélie : c'est la seule chose que je ne puis vous apprendre.

AMÉLIE.

Vous avez raison toujours.... Mais vous pouvez me raconter comment vous l'avez connue, me dire si vous l'avez aimée beaucoup, longtemps; si elle vous aimait, elle; si elle était jolie; quel âge elle avait... Vous pouvez me dire tout cela.

ARTHUR.

Et vous me pardonnerez tout cela, même si je vous dis qu'elle était jolie, n'est-ce pas?

AMÉLIE.

Arthur...

ARTHUR.

Eh bien?...

AMÉLIE.

Regardez-moi. — M'aimez-vous?

ARTHUR.

De toute mon âme!

AMÉLIE.

Je vous pardonne.

ARTHUR.

Vous êtes charmante!

AMÉLIE.

Pas de compliments. — Mon histoire.

ARTHUR.

J'étais à Naples depuis huit jours à peu près : j'habitais, au pied du Vésuve, une de ces villa délicieuses qui bordent le golfe d'Ischia, lorsque, vers le milieu d'une nuit, je fus réveillé par une violente secousse : à la lueur sanglante qui pénétrait dans l'appartement, au mugissement du vent qui traversait l'espace, à la pluie de feu qui tombait, je reconnus que le volcan allait me rendre témoin d'une de ces irruptions que j'avais tant désiré voir. — A peine pris-je le temps de m'habiller et de jeter un manteau sur mes épaules, car chaque marche de l'escalier tremblait et craquait sous mes pas. — Je me précipitai dans la rue. — C'était une chose effrayante à voir que cette population tout entière fuyant sur une terre mouvante, entre deux rangées de maisons qui oscillaient comme des arbres que le vent courbe. — Deux femmes marchaient devant moi, sans soutien, sans protecteur : je saisis leurs bras. — Un passage conduisait au bord de la mer : je le pris, les entraînant toutes deux. — Un pêcheur détachait sa barque pour fuir à l'autre bord; je le forçai de nous y donner place ; car, quoique la mer fût agitée comme par une tempête, il y avait moins de danger encore sur elle qu'au milieu des rues où les édifices croulaient. — Je donnai de l'or au batelier, je fis entrer les deux femmes sous une espèce de tente dressée à la poupe, et qui pouvait les garantir de la pluie de cendres qui tombait. — Le pêcheur déploya sa voile au vent, et la barque partit, rasant les vagues comme un oiseau de mer attardé.

LAURE.

Mais c'est tout un roman, monsieur Arthur?

AMÉLIE.

Laissez-le donc dire.

ARTHUR.

Du moment où les deux femmes que le hasard avait mises sous ma protection furent en sûreté, le désir de voir le spectacle qui se développait devant mes yeux devint mon unique pensée : je m'appuyai contre le mât de notre petite embarcation, et je regardai. Oh! Amélie, il ne faut pas même essayer de peindre... Figurez-vous une colonne de feu qui s'élance à deux cents pieds de hauteur et retombe en gerbes; des ruisseaux de lave ardente qui bondissent en cascades ; une mer de flammes qui descend à la rencontre de l'autre, la chasse devant elle, recule à son tour, repousse et est repoussée... deux éléments qui luttent comme deux hommes... une nature à l'agonie qui semble demander grâce; des ombres échevelées courant çà et là sur le rivage, dans une atmosphère rougeâtre, comme les damnés du Dante, et vous n'aurez qu'une pâle idée d'une nuit à Naples, au milieu du golfe d'Ischia, pendant une irruption du Vésuve. — Pour moi, j'étais debout, immobile, les bras croisés, le regard fixe, la poitrine haletante, quand, dans un mouvement de la barque, je sentis un bras qui se retenait au mien, et j'entendis une voix qui disait derrière moi : « N'est-ce pas que c'est sublime? » Je me retournai, et, pardon... Amélie... c'est ici que je vous demande la permission de dire toute la vérité... cette femme, vue ainsi à la lueur de l'incendie, avec ses yeux noirs, ses cheveux épars, son teint de Napolitaine, que le reflet du volcan éclairait d'une lueur fantastique, cette femme, elle était superbe! — Vous devinez que c'est elle que j'aimai. — La manière dont je l'avais connue, le romanesque de notre rencontre, la facilité que le service que j'avais rendu à elle et à sa mère me donnait de les revoir, tout cela établit entre nous un lien que son père, au retour d'un voyage, rompit d'un mot... Elle était riche, j'ai peu de fortune. — Un jour, en arrivant à l'heure accoutumée, j'appris qu'elle était partie : une lettre d'elle m'annonça qu'elle obéissait à son père, et m'ordonna de retourner en France, sans savoir ce qu'elle était devenue. — Je lui obéis, je revins. — Vous étiez en pension, Amélie : votre père me parla de vous comme d'un ange de candeur et de beauté. Il me connaissait depuis longtemps, me savait honnête homme, partait pour l'Italie, voulait vous laisser un soutien ; et, malgré la différence d'opinion de nos familles, puisqu'il était colonel de l'empire, et que le sang breton de mon père avait coulé dans la Vendée, il m'offrit le titre de votre époux...

AMÉLIE.

Que vous refusâtes sans balancer... Merci, monsieur.

ARTHUR.

Je ne vous connaissais pas, Amélie... et puis...

AMÉLIE.

Je devine maintenant : c'est, désespérant de ce mariage, qu'il me donna Laure, la fille de son ami tué près de lui sur le champ de bataille, pour compagne ou plutôt pour sœur... n'est-ce pas, Laure?... qu'il installa Dulau chez lui comme tuteur, et qu'il vous permit, à vous, monsieur, de nous rendre visite chaque jour... Est-ce bien cela? ai-je tout dit?

ARTHUR.

Non, Amélie, car vous oubliez d'ajouter que, du jour où je vous vis, je désirai vous revoir... Je vous regardai d'abord comme une sœur : votre caractère, qui se développa sans contrainte sous mes yeux, me fit bientôt envier le sort de celui qui serait un jour votre mari... puis j'en fus jaloux d'avance... enfin

je pensai que ce pouvait être moi. — Je m'habituai à cette pensée; le souvenir d'un autre amour s'effaça peu à peu, et finit par ne plus se présenter à mon esprit que comme un songe... Je me souviens d'elle encore sans doute, mais seulement comme d'un épisode frappant et inséparable de cette nuit où j'ai vu Naples tremblante, la mer soulevée, et le Vésuve en flammes.

AMÉLIE.

Oh! en effet, cela devait être bien beau! — Nous irons aussi à Naples, mon ami : nous regarderons ensemble, à notre tour, du milieu du golfe d'Ischia, une irruption du Vésuve; et vous verrez, monsieur, que, quoiqu'on ait les yeux bleus et le teint d'une Française, on peut être jolie aussi à la lueur fantastique d'un volcan.

LAURE.

Voilà Dulau.

SCÈNE II.

LES MÊMES; DULAU.

DULAU, *une lettre à la main.*

Mes enfants, mes enfants, une bonne nouvelle!...

AMÉLIE.

Une lettre de mon père?

DULAU.

Justement.

ARTHUR.

Datée de Naples?

DULAU.

De Lyon.

AMÉLIE.

De Lyon! mon père en France!... Oh! mais, Dulau, vous êtes un tuteur barbare!... Montrez-moi donc sa lettre!

DULAU.

Me remercieras-tu, Amélie?

AMÉLIE.

Oh! je vous embrasserai!

ARTHUR, *prenant la lettre des mains de Dulau.*

A moi la récompense, Amélie, car c'est moi qui ai la lettre.

AMÉLIE, *allant vers lui.*

Oh! voyons, voyons!.

(*Elle s'appuie sur son bras : ils lisent tous deux. — Dulau les regarde avec bonheur, Laure avec envie.*)

ARTHUR, *lisant.*

« Mon cher Dulau, je suis arrivé ce matin à Lyon : je ne m'y arrête que pour prendre un instant de repos; je repars dans quelques heures, et serai à Paris presqu'en même temps que ma lettre. »

AMÉLIE.

Presqu'en même temps..., Arthur! entendez-vous?... Et cette lettre est arrivée?...

DULAU.

Ce matin.

AMÉLIE.

Et vous nous apprenez cette nouvelle à trois heures de l'après-midi!

DULAU.

Je rentre à l'instant, et on me la remet en rentrant.

AMÉLIE.

Voyons, Arthur, si papa dit autre chose.

ARTHUR, *lisant.*

« Rien ne pouvait m'être plus agréable que ce que tu me dis de l'amour d'Arthur pour Amélie. »

DULAU, *les interrompant.*

Assez, assez, monsieur : ceci est une affaire entre nous deux mon vieil ami; ce sont nos secrets à nous, et ils ne vous regardent pas.

AMÉLIE.

Rendez-lui sa lettre, Arthur, car nous savons tout ce que nous voulions savoir : papa arrive; votre tutelle finit aujourd'hui, monsieur Dulau; et Dieu en soit loué! car vous rendiez votre pupille bien malheureuse! — (*Lui prenant les deux mains.*) entendez-vous, mon bon Dulau?

DULAU.

Ingrate!

ARTHUR.

Concevez-vous, Amélie?... votre père de retour; plus d'intervalle entre nous et le bonheur!... Mais vous ne pensez donc pas?...

AMÉLIE.

Monsieur, je ne pense qu'au plaisir de revoir mon père, et pas à autre chose; et, jusqu'à ce que je l'aie vu, je vous oublierai, j'oublierai Dulau, Laure, tout le monde; je sauterai comme une folle, je courrai par toute la maison en criant : « Mon père va arriver! » — (*On entend du bruit dans l'antichambre.*) Je le dirai aux passants, aux domestiques, à mes tourterelles; je... — (*Regardant dans l'antichambre et apercevant son père.*) je.... Ah! ah! mon père!...

(*Elle s'élance dans les bras du baron, qui paraît au fond.*)

DULAU.

Eh bien! la petite folle!...

ARTHUR, *se retournant.*

Le baron!...

DULAU.

Delaunay!

SCÈNE III.

Les précédents; DELAUNAY, *entrant, son chapeau sur la tête, son manteau sur le dos, sa fille pendue au cou.*

DELAUNAY.

Ma fille! mon enfant! ma bonne Amélie!...

AMÉLIE.

Mon père!...

DULAU.

Mon vieil ami!...

ARTHUR.

Monsieur!...

DELAUNAY, *à sa fille.*

Ah çà! mais, me lâcheras-tu? que je me débarrasse de ce manteau qui m'enveloppe les bras... Que diable! j'en ai besoin pour vous embrasser tous. — (*Il jette son manteau et son chapeau.*) Ah! mes bons amis!... (*Il les embrasse.*) Ah çà! maintenant, laissez-moi un peu regarder ma fille.

AMÉLIE.

Eh bien! papa?...

DELAUNAY.

Je te trouve enlaidie à faire peur.

AMÉLIE.

Oh! vous me flattez!

DELAUNAY.

Non... demande à Arthur... Votre avis, Arthur?

ARTHUR.

Oh! monsieur, mes lettres ne vous l'ont-elles pas dit?

DELAUNAY.

Oui, nous causerons de vos lettres : elles ne sont guère en harmonie avec ce que vous me disiez ici, dans cette même chambre...

ARTHUR.

Pardon!...

DELAUNAY.

Que jamais...

ARTHUR.

De grâce!... J'étais insensé!

DELAUNAY.

Et maintenant?...

ARTHUR.

Maintenant, il ne tient qu'à vous que je sois heureux.

DELAUNAY.

Nous reparlerons de tout cela plus tard; car pour le moment, mes enfants, quoique j'aie grand plaisir à vous revoir, nous avons des choses très-pressées à faire. — Toi, mon Amélie, charge-toi de mon appartement, dont je rentre en possession ce soir, et où je veux que rien ne manque. — Laure, le département du dîner te regarde. Nous avons du monde : ainsi mets tous mes domestiques en réquisition. — Vous êtes des nôtres, Arthur; seulement vous irez mettre un habit : nous avons des dames, une soirée; et, si Amélie m'en prie bien, peut-être qu'on dansera.

AMÉLIE.

Oh! papa, je t'en prie bien!

DULAU.

Mais d'où t'arrive donc tout ce monde?

DELAUNAY.

Ce sont nos amis de Paris, à qui j'ai écrit en même temps qu'à toi... une réunion de retour, d'anciennes connaissances à revoir. — (*A Amélie et à Arthur qui causent.*) C'est convenu : vous danserez ensemble la première contredanse... Mais allez chacun à vos affaires, ou sinon le temps vous manquera... Allez... — Au revoir, Arthur. — Pardon, Laure, de la peine. — Va, ma fille, va!...

(*Ils sortent tous trois.*)

SCÈNE IV.

DELAUNAY, DULAU.

DELAUNAY.

Ah! nous voilà seuls, enfin!

DULAU.

Oui, cela me tardait.

DELAUNAY.

Parlons de ma fille.

DULAU.

Tu l'as vue.

DELAUNAY.

Charmante!... Et Arthur?...

DULAU.

C'est un loyal et brave jeune homme.

DELAUNAY.

Je l'avais bien jugé. Le baron de Sorbin?...

DULAU.

Le protége toujours. — Déjà plusieurs fois la place de secrétaire d'ambassade lui a été offerte.

DELAUNAY.

Et il a refusé?

DULAU.

En acceptant il fallait quitter Amélie.

DELAUNAY.

Ainsi ils s'aiment?

DULAU.

Comme deux fous.

DELAUNAY.

Tant mieux!... Que je te remercie, Dulau, d'avoir consenti à t'écarter de tes habitudes de garçon, pour jouer le rôle de père de famille!

DULAU.

Mes habitudes!... je suis resté garçon pour n'en pas prendre. — Je suis venu chez toi : eh bien! ça a été un plaisir, une distraction, un bonheur...... Ces enfants m'amusaient : j'étais heureux de les voir... Si j'avais été marié, cela n'aurait pas arrangé ma femme, ou il aurait fallu emménager chez toi toute une maison, ce qui était bien difficile; et je pouvais rendre à un excellent ami un service dont je suis récompensé par le service même. — Tous les vieux garçons ne sont pas égoïstes, Delaunay : comme, en tout ce que j'ai à faire, je n'ai que ma volonté à consulter, elle est toujours celle des gens que j'aime. — Je suis paresseux : c'est à mes amis de vivre pour moi : ils pensent et j'agis; et à tout ce qu'ils peuvent me proposer, je ne connais que deux réponses : — je veux bien, ou ça m'est égal.—Des habitudes!... eh! sais-tu qu'on meurt d'une habitude perdue?

DELAUNAY.

Ce que tu dis est vrai, Dulau : tu es bien la meilleure créature que je connaisse. — Ainsi c'est convenu : je ne te dois pas de remercîments, et c'est au contraire toi... A propos, comment te trouvais-tu dans ton appartement?

DULAU.

Parfaitement.

DELAUNAY.

Eh bien! quoique ta tutelle soit finie, il faut y rester, et demeurer avec nous tous.

DULAU.

Je le veux bien.

DELAUNAY.

Maintenant, pourquoi désirais-tu tant te trouver seul avec moi?

DULAU.

Ah! c'est que je ne voulais pas te demander devant tes enfants si tu étais fou.

DELAUNAY.

Pourquoi cela?

DULAU.

Tu arrives; et, fatigué comme tu dois l'être, au lieu de te reposer, de te soigner, tu parles de soirée, de bal...

DELAUNAY.

Eh bien?...

DULAU.

Ah çà! mais le soleil de Naples t'a donc brûlé le cerveau?

DELAUNAY.

A moi?... Mais je suis toujours le même.

DULAU.

C'est-à-dire que je ne te reconnais plus; jusqu'au style de tes lettres qui est changé; et, sans la signature, j'aurais cru que c'était un jeune homme amoureux, Arthur, par exemple, qui m'écrivait.

DELAUNAY, *riant.*

Bah!

DULAU.

Puis, voilà, quand je te revois, quand tes cheveux blancs me prouvent que tu es toujours mon vieil ami, voilà que tu me parles de soirée, de réunion, de bal... Danserais-tu, par hasard?

DELAUNAY.

Pourquoi pas?

DULAU.

Et tes quinze campagnes?...

DELAUNAY.

Je les ai oubliées.

DULAU.

Tes blessures?...

DELAUNAY.

Je ne les sens plus.

DULAU.

Mon ami, sérieusement, tu me fais peur.

DELAUNAY.

Et toi pitié. — Franchement, Dulau, la vieillesse ne vient-elle pas assez vite, sans que nous fassions la moitié du chemin pour aller au-devant d'elle? Qui nous fait vieux d'ailleurs? Ce n'est point notre âge, mais nos infirmités. J'ai cinquante-neuf ans, il est vrai, mais mon cœur, encore chaud et ardent, semble battre dans la poitrine d'un jeune homme... Oui, tu l'as dit, c'est le soleil de Naples, son air vivace avec lequel on boit la vie... C'est mon bonheur de voir Amélie et Arthur réaliser en s'aimant un de mes rêves les plus doux.... C'est encore autre chose que tu sauras plus tard.

DULAU.

Allons, allons, va toujours.

DELAUNAY.

Mais toi, Dulau, je te le répète, tu me fais pitié... Je te trouve vieilli depuis que je t'ai quitté.

DULAU.

J'ai un an de plus...

DELAUNAY.

Cette perruque te change.

DULAU.

C'est toujours la même.

DELAUNAY.

Ah! Dulau, Dulau! tu vieillis bien!

DULAU.

J'ai soixante ans, trois mois et un jour; juste quatorze mois plus que toi.

DELAUNAY.

Eh bien! Dulau, je gage que si tu avais une femme jeune, jolie, un peu coquette... pour elle et pour toi, qui jetât ta perruque au feu, te décidât à adopter le pantalon et te fît faire un habit; demain tu ne paraîtrais pas plus de quarante ans.

DULAU.

Oui, mais je saurais toujours que j'ai soixante ans, trois mois et un jour.

DELAUNAY.

Tu l'oublierais quelquefois, du moins.

DULAU.

Et si ma femme m'en faisait souvenir?...

DELAUNAY.

Tu ne crois donc pas qu'il existe ici-bas des êtres angéliques créés pour notre bonheur de tous les âges, qui puissent nous aimer d'un amour d'épouse et de fille, parce que nous serons à la fois pour eux mari et père; qui jeunes, consentent à être le soutien du vieillard, l'accompagnent jusqu'au bord de la tombe... et, arrivés là, l'aident à mourir?... Croire au bonheur et à l'amour pour la jeunesse seulement, penser que ces soleils de l'âme n'éclairent qu'un côté de la vie, c'est douter de la bonté de Dieu, Dulau, c'est blasphémer!

DULAU.

Un instant, mon cher! Voilà de bien grands mots pour moi!... Je ne suis ni athée ni blasphémateur: je suis peureux. — Les êtres que tu me dépeins sont les exceptions de l'espèce.

DELAUNAY.

Eh bien! ne peux-tu pas rencontrer une exception?

DULAU.

Mon ami, je n'ai pas la fatuité de croire que c'est pour moi que le ciel les a faites... D'ailleurs, toi, qui prêches les autres, que ne te remaries-tu toi-même?

DELAUNAY, *riant.*

Cela pourrait bien arriver...

DULAU.

Ah!

DELAUNAY.

Que dirais-tu alors?

DULAU.

Moi? que tu as raison, si cela t'arrange.

DELAUNAY.

Mais, toi?....

DULAU.

Moi, je resterai garçon.

DELAUNAY.

Silence!... voilà Amélie.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; AMÉLIE, *prenant le bras de son père.*

AMÉLIE.

C'est fini, papa.

DELAUNAY.

Tout est prêt?

AMÉLIE.

Tout.

DELAUNAY, *l'embrassant.*

Merci, mon enfant.

LAURE, *entrant par l'autre porte.*

Monsieur le baron...

DELAUNAY.

Qu'y a-t-il?

LAURE.

Les noms et la quantité des convives?...

DELAUNAY.

Viens ici.—(*Il la prend sous l'autre bras.*) Voici la liste.

AMÉLIE.

Dix-neuf couverts.

LAURE.

Bien.

DELAUNAY.

Tu ordonneras qu'on en mette vingt : un nom a été oublié.

LAURE.

La place de chacun?...

DELAUNAY.

Moi au milieu.

LAURE.

Amélie en face de vous?

DELAUNAY.

Non : Amélie cédera sa présidence à la personne dont le nom est oublié... Amélie prendra place à ma droite, toi à ma gauche : je serai entre mes deux filles comme je suis en ce moment... Entendez-vous?

AMÉLIE.

Oui, papa.

LAURE.

C'est donc une dame qui se trouvera en face?

DELAUNAY.

C'est une dame. — Tu la placeras entre Arthur et Dulau. — Le reste des convives à ton choix.

LAURE.

Je vais faire exécuter vos ordres.

AMÉLIE.

Mon père, si c'est un grand dîner, il faut que je fasse une toilette, moi.

DELAUNAY.

Non : ce sont nos amis. — Une fleur dans tes cheveux, et cela suffira.

AMÉLIE.

Mais nous avons une étrangère : la dame placée vis-à-vis de vous.

DELAUNAY.

Qui t'a dit que ce fût une étrangère, Amélie?

AMÉLIE.

Ah! c'est vrai... Je suis folle! — Laure, tu vien-

dras quand tu auras fini : nous nous coifferons de la même manière.

(*Les deux jeunes filles sortent par les deux portes latérales.*)

UN DOMESTIQUE, *paraissant dans le fond.*

Un domestique étranger demande à parler à monsieur le baron.

DELAUNAY.

Je sais qui c'est : faites entrer. — Quant à toi, Dulau, si j'ai un conseil à te donner, c'est de changer quelque chose à ton accoutrement, à moins que tu ne consentes à être présenté à nos convives comme le grand-père d'Amélie.

DULAU.

J'aurais un fils bien fou, mon cher Delaunay.

DELAUNAY.

Cela se peut... Mais tu y consens, n'est-ce pas?

DULAU.

Je le veux bien, si cela te fait plaisir.

(*Delaunay l'accompagne en lui donnant la main; et, en se retournant, il aperçoit Paolo debout à la porte du fond.*)

SCÈNE VI.

DELAUNAY, PAOLO.

DELAUNAY.

C'est vous, Paolo?...

PAOLO.

La signora Teresa envoie demander à monsieur le baron à quelle heure elle pourra venir.

DELAUNAY.

Tout de suite.—(*Il sonne : entre un domestique.*) Mettez les chevaux à la voiture. — (*Le domestique sort.*) Vous retournerez la chercher, Paolo, et la ramènerez ici.

PAOLO.

Je le ferai.

DELAUNAY.

Sa toilette était achevée?

PAOLO.

Oui, monsieur.

DELAUNAY.

Et elle était belle?

PAOLO, *s'éloignant.*

Comme la madone d'Ischia!...

DELAUNAY.

Restez, Paolo : la voiture n'est pas encore prête. — J'aime à parler de Teresa avec vous, qui avez quitté l'Italie pour la suivre. — Vous seul et moi, en France, connaissons le trésor que je possède... N'est-ce pas, Paolo, que je suis un homme heureux?...

PAOLO, *profondément.*

Oui!...

DELAUNAY.

Et si elle regrettait Naples, son ciel bleu, son golfe couleur de son ciel, vous m'aideriez à la consoler en lui parlant de tout cela... n'est-ce pas, Paolo?

PAOLO, *amèrement.*

Moi?...

DELAUNAY.

Sur une terre étrangère, vous êtes pour elle plus qu'un serviteur : vous êtes un compatriote!

PAOLO.

Monsieur le baron, quand j'abandonnai, sur le rivage de Pouzzole, la barque que mon père m'avait léguée avec la liberté, pour entrer, il y a trois ans, au service de la signora Teresa del Monte... je savais que pour elle, à compter de ce jour, je prenais, au-dessous de son chien favori, une place, celle de valet... Pour elle seulement je suis donc un valet et pas autre chose : elle ordonne, et j'obéis... pour les autres, je suis Paolo.

DELAUNAY.

Ai-je jamais oublié ces conventions qui, au premier abord, m'avaient paru étranges... mais que j'ai comprises lorsque Teresa m'a dit que, dans un tremblement de terre, vous aviez, à l'aide de votre barque, probablement sauvé sa vie et celle de sa mère... dites, Paolo, les ai-je jamais oubliées?... Celui à qui je dois la vie de ma Teresa a-t-il à me reprocher un mot dur, un geste offensant?

PAOLO.

Non, monsieur le baron; et je vous en suis reconnaissant.

DELAUNAY.

Et s'il eût voulu être à nos yeux autre chose qu'un valet?...

PAOLO.

Je ne l'ai pas voulu, monsieur.

DELAUNAY.

Quand vous me connaîtrez mieux, Paolo, j'espère que vous n'établirez entre votre maîtresse et moi aucune différence..... Jusque-là, je veillerai à ce qu'elle seule ici vous donne des ordres. — On vient... Silence! car on ignore encore tout ici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; ARTHUR.

ARTHUR, *de la porte, et posant son chapeau sur une chaise, sans voir Paolo et sans être vu de lui.*

Monsieur le baron, votre voiture est prête.

DELAUNAY.

Merci, mon ami. — Paolo...

PAOLO.

J'y vais!

(*Arthur et Paolo se rencontrent à la porte, et restent tous deux stupéfaits en face l'un de l'autre.*)

ARTHUR.

Paolo!...

PAOLO.

Arthur!...

(*Delaunay se retourne : Paolo s'incline et sort.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; AMÉLIE, *entrant avec Laure par une des portes latérales.*

AMÉLIE.

Est-ce que vous allez déjà nous quitter, mon père?

DELAUNAY.

Non, mon enfant... Et pourquoi?

AMÉLIE.

J'ai vu votre voiture dans la cour.

DELAUNAY.

Demande à Laure : je parie qu'elle devine où elle va.

LAURE.

Chercher la personne inconnue.

AMÉLIE.

Oh! papa, qui est-ce donc?

DELAUNAY.

Cela vous intrigue fort, n'est-ce pas?.... Il n'y a pas jusqu'à Arthur que ce mystère n'ait rendu tout pensif.

ARTHUR, *sortant de sa rêverie.*

Moi!...

AMÉLIE.

Oh! vous vous trompez, mon père : cela ne m'inquiète pas le moins du monde. — Comment me trouvez-vous coiffée, Arthur?

ARTHUR.

Plaît-il?

AMÉLIE.

Oh! que vous êtes maussade! On fait pour vous seul des frais de toilette, et voilà comme vous y répondez! — (*Apercevant Dulau qui entre.*) Autant vaudrait s'habiller pour Dulau.

DULAU, *à Delaunay, lui montrant son nouveau costume.*

Qu'en dis-tu?

DELAUNAY.

A la bonne heure!... tu n'es plus reconnaissable!

DULAU.

Je t'annonce quelques-uns de tes convives, que j'ai vus entrer dans la cour.

UN DOMESTIQUE, *de l'antichambre.*

M. le général Clément.

DELAUNAY, *allant à lui.*

Mon vieux camarade! — Vous avez donc repris du service?

LE GÉNÉRAL.

Oui, mon ami; et vous?

DELAUNAY.

Moi, général?.... On a été trop injuste envers moi pour que je m'expose à de nouvelles injustices. — Voici ma fille : faites-lui votre cour.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le conseiller d'État baron de Sorbin.

DELAUNAY.

Soyez le bien venu, notre protecteur! Vous n'avez point oublié ce jeune homme, et je vous en rends grâces.

LE BARON.

Comment, l'oublier!... Mais j'espère que nous en ferons un de nos premiers diplomates; et, s'il avait voulu quitter Paris, il serait déjà...

DELAUNAY, *l'interrompant.*

Je connais ses raisons pour y rester.

LE DOMESTIQUE, *annonçant successivement plusieurs personnes.*

M. d'Artigues; M. de Chabannes; etc., etc.

(*Le baron va successivement à chacun des convives. — Tout à coup on entend une voiture entrer dans la cour.*)

ARTHUR, *à part.*

Une voiture!...

DELAUNAY, *à part.*

La voilà..... Oh! c'est à peine si j'ose regarder ma fille... Si cette pauvre enfant allait croire que je l'aimerai moins!... — (*Allant à elle.*) Amélie...

AMÉLIE.

Eh bien! mon père, qu'avez-vous donc? votre main tremble!...

LAURE, *à Arthur, de l'autre côté du théâtre.*

Arthur, vous êtes bien pâle!... Souffririez-vous?

ARTHUR.

Moi!... point du tout...

DELAUNAY.

Mon Amélie, si la personne que j'attends te paraissait devoir porter atteinte à ton bonheur futur, pardonne à ton père de ne pas t'avoir consultée, pardonne...

AMÉLIE.

Mais quelle est-elle donc, mon Dieu?

DELAUNAY.

Tu vas le savoir : elle va venir.... elle vient! — (*Apercevant Paolo sur la porte.*) La voilà!

PAOLO, *annonçant.*

Madame la baronne Delaunay.

(*Teresa paraît. — Étonnement général.*)

ARTHUR.

C'est elle !...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; TERESA.

DELAUNAY, *allant à elle et lui offrant la main.*

Oui, mes amis, madame la baronne Delaunay, ma femme, que j'ai l'honneur de vous présenter. — (*A Teresa.*) Madame, voici ma fille dont je vous ai parlé tant de fois : on vous prendra souvent pour sa sœur.

TERESA.

Non, monsieur, car j'aurai pour elle toute la tendresse d'une mère.

(*Elle embrasse Amélie, qui, tout interdite, n'ose lever les yeux.*)

DELAUNAY, *conduisant sa femme à Dulau.*

Dulau, mon plus cher et mon plus ancien ami.

TERESA.

Monsieur voudra bien ne pas séparer la femme du mari.

DULAU, *s'inclinant.*

Certainement, madame, je...

DELAUNAY.

Dulau, c'est une des exceptions dont je te parlais tout à l'heure. — (*Cherchant Arthur qui se cache, et le conduisant à Teresa.*) Mon gendre futur, chère Teresa, M. Arthur de Savigny.

TERESA, *n'osant lever les yeux.*

Monsieur...

ARTHUR.

Madame....

PAOLO, *de la porte, remarquant le trouble de sa maîtresse et d'Arthur.*

Monsieur le baron, on annonce que vous êtes servi.

DELAUNAY.

Messieurs, offrez la main à ces dames.—Arthur, votre belle-mère attend votre bras.... — (*Il donne le bras à une dame; le général offre le sien à Amélie, le conseiller d'État à Laure. — Arthur et Teresa hésitent un instant en face l'un de l'autre.*) Eh bien !...

ARTHUR, *offrant son bras.*

Teresa !...

TERESA.

Arthur !...

(*Ils sortent les premiers; le reste de la société les suit; Paolo les regarde.*)

PAOLO, *tombant sur une chaise.*

Santa Maria ! prenez pitié de moi !

ACTE DEUXIÈME.

PAOLO.

PERSONNAGES.

DELAUNAY	PAOLO.
TERESA.	DULAU.
ARTHUR.	LAURE.
AMÉLIE.	

Même décoration.

SCENE PREMIÈRE.

DELAUNAY, TERESA, *sortant de leur appartement.*

(*Pendant cette scène, Teresa laisse tomber, sans s'en apercevoir, un bouquet qu'elle tenait à la main.*)

DELAUNAY.

Pardon, chère Teresa, de la peine que tu vas prendre; mais un père a aussi sa corbeille de noces à donner à sa fille; et quel goût meilleur que le tien peut présider à ces emplettes?

TERESA.

Soyez tranquille : je m'en charge, mon ami.

DELAUNAY.

Et si, par hasard, un cachemire, une parure nouvelle convenaient à ma belle Teresa, qu'elle les prenne doubles... Elle comprend?

TERESA.

Que vous êtes bon! — Et jusqu'à quelle somme puis-je aller pour les cadeaux que vous destinez à votre fille?

DELAUNAY.

A notre fille, Teresa... Que ce mot ne t'effraye pas : en te voyant l'on saura bien que tu n'es sa mère que de nom.

TERESA.

Oui, mais je n'y suis pas encore habituée... Cela viendra.

DELAUNAY.

Merci. — Tu peux mettre à ces achats dix à douze mille francs; bien entendu que les cachemires et la parure doubles ne sont pas compris dans cette somme.

TERESA.

Merci à mon tour. — Je n'en abuserai pas.

DELAUNAY, *l'embrassant.*

Adieu, chère enfant; et reviens vite. — (*La suivant des yeux dans l'antichambre.*) Adieu.

(*En se retournant, il aperçoit Dulau.*)

SCÈNE II.

DELAUNAY, DULAU.

DELAUNAY.

Ah ! c'est toi, Dulau ?

DULAU.

Moi-même. — Bonjour.

DELAUNAY.

As-tu bien dormi ?

DULAU.

Pardieu ! ma chambre est sur la cour : on n'entend pas le moindre bruit... J'y suis parfaitement.

DELAUNAY.

Mon pauvre Dulau, je vais être obligé de te faire déménager.

DULAU.

Comment cela ?

DELAUNAY.

Si nos enfants se marient, comme je l'espère, l'appartement que tu habites, et qui est trop grand pour toi...

DULAU.

Sera parfaitement pour eux.

DELAUNAY.

Mais la chambre qu'occupe Amélie...

DULAU.

Elle est charmante.

DELAUNAY.

Et tu consentirais à la prendre ?

DULAU.

Certainement.

DELAUNAY.

C'est qu'elle est sur la rue, et que dès le matin, le bruit...

DULAU.

Oh ! ça m'est égal.

DELAUNAY.

Tu es excellent !

DULAU.

Non, mon ami : je suis garçon, et un garçon est bien partout.

DELAUNAY.

As-tu vu ma femme ce matin ?

DULAU.

Pas encore.

DELAUNAY.

Vous êtes toujours bien ensemble ?

DULAU.

Je serais bien difficile : elle est si bonne pour moi !

DELAUNAY.

Avoue donc que j'ai bien fait de me marier.

DULAU.

Te trouves-tu plus heureux que lorsque tu étais garçon ?

DELAUNAY.

Mille fois !

DULAU.

Tu as bien fait alors.

DELAUNAY.

Une seule chose me fait de la peine...

DULAU.

Laquelle ?

DELAUNAY.

Il y a du froid entre Amélie et Teresa ; et je ne sais à quoi l'attribuer. — Hier j'ai grondé Amélie ; elle s'est mise à pleurer.

DULAU.

Oh ! quand elles se connaîtront davantage...

DELAUNAY.

Tu as raison. — Que comptais-tu faire ce matin ?

DULAU.

Une promenade sur le boulevard.

DELAUNAY.

C'est que j'aurais désiré que tu m'aidasses à préparer les clauses du contrat d'Arthur et d'Amélie.

DULAU.

Je suis à toi.

DELAUNAY.

Et ta promenade ?...

DULAU.

Je la ferai plus tard.

DELAUNAY.

Tu es le modèle des amis, Dulau ! Non-seulement tu fais ce que tes amis veulent, mais encore, ce qui est plus rare, tu les laisses faire ce qu'ils veulent.

DULAU.

Mon cher Delaunay, pour bien des hommes, vois-tu, l'amitié n'est qu'un mot qui déguise la tyrannie, un moyen d'imposer son opinion et ses habitudes aux autres. On dit qu'elle vit de sacrifices réciproques, l'amitié : je ne suis point de cet avis : elle vit, comme toutes les choses saintes, de liberté. — Moi, Delaunay, j'ai peu d'amis : mais je les aime pour eux et non pour moi : si je suis six mois sans voir l'un d'eux, je me dis : C'est qu'il s'amuse plus avec d'autres qu'avec moi : tant mieux ; quand je le revois, je l'embrasse comme s'il revenait d'un voyage, et je ne lui fais pas de querelle. Ce qui me fâcherait, c'est qu'il eût un chagrin, et ne vînt pas me le confier, si je pouvais quelque chose pour son soulagement ; ce qui me blesserait de sa part, ce n'est pas l'oubli, ce serait le doute. — Allons travailler, Delaunay.

DELAUNAY.

Viens. — (*A Paolo, dans l'antichambre.*) Je n'y suis pour personne, entendez-vous, Paolo?

SCÈNE III.

PAOLO, *seul, courant au bouquet qu'a laissé tomber Teresa, et le ramassant.*

J'ai cru qu'ils ne s'en iraient pas... — (*Il prend le bouquet et le baise.*) Ils ont manqué vingt fois de marcher dessus. — (*Il le baise encore, et, se retournant, il aperçoit Arthur.*) Arthur... toujours!

ARTHUR, *entrant.*

Madame la baronne Delaunay?...

PAOLO.

La signora n'est point chez elle.

ARTHUR, *regardant.*

Est-ce un ordre qu'elle vous a donné de dire cela, Paolo, ou n'y est-elle pas réellement?

PAOLO.

La signora est sortie.

ARTHUR.

Seule?

PAOLO.

Seule.

ARTHUR.

Le baron?...

PAOLO.

Est dans son cabinet de travail.

ARTHUR.

Amélie?...

PAOLO.

Dans sa chambre.

ARTHUR.

Nous sommes seuls?

PAOLO.

Je le crois.

ARTHUR, *le regardant.*

Êtes-vous dévoué à votre maîtresse, Paolo?

PAOLO.

Demandez-le-lui.

ARTHUR.

Et savez-vous garder un secret?

PAOLO, *frappant sa poitrine.*

J'en cache un là depuis trois ans.

ARTHUR.

Vous rappelez-vous le soir du tremblement de terre où je descendis dans votre barque avec elle?

PAOLO.

Si je l'avais oublié, je ne serais pas ici.

ARTHUR.

De cette nuit j'aimai Teresa...

PAOLO.

Je le sais.

ARTHUR.

Je fus aimé d'elle.

PAOLO, *à part.*

Malheur!...

ARTHUR, *répétant.*

Je fus aimé d'elle.

PAOLO.

Oh! je vous entends, monsieur!

ARTHUR.

Eh bien! alors... il faut que je lui parle.

PAOLO.

Et si c'est avec intention qu'elle vous évite depuis trois jours...

ARTHUR.

Il faut que je lui parle, te dis-je?

PAOLO.

Quand?

ARTHUR.

Aujourd'hui, pour que je parte demain.

PAOLO, *avec joie.*

Vous partez?...

ARTHUR.

Aussitôt mon entrevue.

PAOLO.

Écrivez.

ARTHUR.

Pour la lui demander?

PAOLO.

Oui.

ARTHUR.

Et la lettre?...

PAOLO.

Je la lui remettrai.

ARTHUR.

Mon ami!...

PAOLO.

Oh! ne me remerciez pas.

ARTHUR.

Va-t-elle rentrer?

PAOLO.

Tout à l'heure.

ARTHUR.

Et elle aura mon billet?

PAOLO.

En rentrant.

ARTHUR, *déchirant une feuille de son souvenir.*

J'écris.

(*Il jette quelques mots sur le papier.*)

PAOLO.

Donnez.

ARTHUR.

La réponse?...

PAOLO.

Sera chez vous cinq minutes après qu'elle m'aura été remise.

ARTHUR.

Oh! tant de dévouement...

PAOLO, *riant.*

Vous ne pouvez pas en comprendre la cause.

ARTHUR.

J'entends du bruit chez Amélie... il ne faut pas qu'elle me voie... Adieu.

PAOLO, *le regardant s'éloigner.*

Insensé!...

SCÈNE IV.

PAOLO, AMÉLIE.

AMÉLIE, *entrant vivement.*

Paolo...

PAOLO.

Mademoiselle?...

AMÉLIE.

Vous êtes seul?... Je croyais Arthur avec vous.

PAOLO.

Il me quitte.

AMÉLIE.

Il ne m'a pas demandée?

PAOLO.

Non, mademoiselle.

AMÉLIE.

Savez-vous pourquoi il n'est point entré pour me voir?

PAOLO, *regardant la lettre.*

Je ne sais.

AMÉLIE, *se retournant à demi pour rentrer.*

Depuis deux jours, à peine si je l'aperçois; et toujours distrait, préoccupé... C'est étrange!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; DELAUNAY.

DELAUNAY, *du seuil de la porte.*

Eh bien! Amélie...

AMÉLIE.

Mon père?...

DELAUNAY.

Il est onze heures, et tu n'es pas encore venue me dire bonjour, m'embrasser!...

(*Il fait signe à Paolo de sortir.*)

AMÉLIE.

Je crains toujours de déranger madame la baronne.

DELAUNAY.

Encore madame la baronne!.... Amélie, vas-tu recommencer à me faire de la peine?

AMÉLIE.

Ce n'est pas mon intention, mon père...

DELAUNAY.

Pourquoi ne pas dire maman?

AMÉLIE.

Je ne le puis.

DELAUNAY.

Mais c'est de l'entêtement!

AMÉLIE.

Oh! non, papa, je vous l'assure...

DELAUNAY.

Ce nom te coûte donc bien à prononcer?

AMÉLIE.

J'étais habituée à le donner à une autre.

DELAUNAY.

Et Dieu sait si j'ai aimé celle à qui tu le donnais!

AMÉLIE.

Alors, mon père, pourquoi donc?...

DELAUNAY.

Un reproche, Amélie!...

AMÉLIE.

Oh! non..... mais quand ma pauvre mère est morte, je ne croyais pas qu'un jour il me faudrait appeler une autre femme ma mère; et j'ai peine à en prendre l'habitude.

DELAUNAY.

Tu me fais bien mal, Amélie!

AMÉLIE.

Oh! mon père, si je le croyais....

DELAUNAY.

Écoute-moi, Amélie; et causons. — (*Ils s'asseyent.*) Je n'ai jamais été parfaitement heureux, mon enfant.

AMÉLIE.

Oh! ce n'est pas moi, j'espère...

DELAUNAY.

Non, au contraire; car j'allais ajouter que les seuls instants de bonheur pur que j'eusse éprouvés, je te les devais.

AMÉLIE.

Merci!

DELAUNAY.

J'aimais ta mère... ardemment....

AMÉLIE.

Ma pauvre mère!...

DELAUNAY.

Eh bien! Amélie, pendant dix ans qu'elle fut ma femme, les guerres continuelles de l'empire m'ont à peine laissé six mois de ma vie auprès d'elle : à chaque instant il fallait la quitter.... la quitter en larmes, car peu d'hommes arrivaient au but de la route sanglante que nous tracions à travers l'Europe : c'était de longues et meurtrières batailles que celles de Napoléon!.... Il tomba....

j'étais colonel... Sa chute interrompit ma carrière: mon grade excepté, aucune de ces distinctions qui gonflent de joie le sein d'un soldat, je ne les avais obtenues; la croix même ne m'avait été donnée par lui qu'en 1815. Le nouveau gouvernement me défendit de la porter, en même temps qu'il la prostituait à d'autres.... Ta mère me restait: elle allait me consoler de tous ces chagrins...... elle mourut, Amélie!

AMÉLIE, *pleurant.*

Mon père! mon bon père!...

DELAUNAY.

Sur toi seule alors se reporta tout mon amour. Eh bien! Amélie, plus toutes mes affections paternelles s'amassèrent sur ta tête chérie, plus je te voyais grandissante et belle, et plus je tremblais d'avance aux nouvelles douleurs qu'amènerait notre séparation.

AMÉLIE.

Notre séparation!... nous séparer! nous, mon père?... jamais!

DELAUNAY.

Enfant!... Et Arthur?... et ton mariage?...

AMÉLIE.

Oh! si je l'épouse, c'est à la condition qu'il me laissera toujours près de vous.

DELAUNAY.

Tu ne sais pas, pauvre enfant, ce que te coûterait un jour, à remplir toi-même, cette condition que tu lui imposes aujourd'hui! Tu connaîtras plus tard combien prennent tout le cœur ces affections d'épouse et de mère!... La nature regarde devant elle, Amélie, et ne s'occupe pas de ceux qu'elle laisse vieux et fatigués en arrière. Supposons donc que la carrière qu'a embrassée Arthur l'eût forcé à s'éloigner de Paris, tu l'aurais accompagné; moi, alors, et sans que j'eusse eu le droit de me plaindre, comme autrefois j'avais quitté mes parents malgré leurs larmes, tu me quittais à mon tour malgré les miennes..... Je restais alors vieux et seul..... Je n'ai pas eu le courage d'envisager ce sort. — A Naples, où m'avait entraîné, comme tu le sais, la nécessité de régler quelques affaires de fortune, je rencontrai un ange d'amour et de pureté, que je ne puis comparer qu'à toi, mon enfant... — Elle me promit, non son amour... je n'osais le lui demander, mais ces soins affectueux qui tiennent à la fois de la fille et de l'épouse. — Je me dis: Amélie appréciera son esprit distingué, ses qualités excellentes, et elle l'aimera; Teresa verra mon Amélie: sa candeur et sa naïveté la toucheront. Tant qu'elles se chériront, qu'elles resteront toutes deux près de moi, je serai complétement heureux; si l'une des deux me quitte, eh bien! je ne serai malheureux qu'à moitié.

AMÉLIE.

Oh! ce ne sera jamais moi!

DELAUNAY.

Voilà ce que je me suis dit, ma fille; et si, arrangeant tout pour mon bonheur, j'ai dérangé quelque chose au tien, pardonne-le-moi, pardonne à ton père: il n'avait pas pu le prévoir.

AMÉLIE.

Moi, vous pardonner, mon père!... C'est moi qui suis à vos genoux, c'est moi qui vous demande pardon de vous avoir affligé.... Mais la faute n'en est peut-être pas à moi toute seule: madame la baronne...

DELAUNAY.

Encore!

AMÉLIE.

Maman! maman!... Je me trompe.

DELAUNAY.

Amélie, tu es injuste: Teresa est aussi bonne que belle.

AMÉLIE.

Oui, papa, maman est bonne et belle... mais elle ne m'aime pas.

DELAUNAY.

Et pourquoi?

AMÉLIE.

Le sais-je?... Mais chut!... c'est elle qui rentre... Papa, ne lui dites pas un mot de tout cela... Voyez-vous? c'est peut-être moi qui ai tort... Oui, oui, je me rappelle... elle serait venue à moi, sans ma froideur qui l'a retenue... Et je vais lui demander pardon devant vous.

DELAUNAY.

Non, non: ma présence contiendrait peut-être vos sentiments à toutes deux: vous feriez par complaisance ce que je demande à votre conviction... Reste seule, mon enfant: attends ma femme... ta mère..... sois charmante avec elle comme tu l'es avec moi.... Reviens vite m'annoncer que, si tu n'as pas retrouvé en elle ce que Dieu ne donne qu'une fois, comme la vie, une mère, je t'ai du moins ramené une bonne et excellente amie. — Adieu, mon enfant: je te quitte pour m'occuper, avec Dulau, de toi et d'Arthur. — Tu auras soin que l'on ne nous dérange pas.

AMÉLIE.

Adieu, mon père... Vous serez content de votre fille... Vous serez heureux... Adieu!

SCÈNE VI.

AMÉLIE, *puis* TERESA.

AMÉLIE, *seule.*

Oh! il m'en coûtera bien d'appeler cette Ita-

lienne ma mère!.... Si l'on ajoutait foi aux pressentiments, je penserais que le malheur me viendra d'elle... La voici!

TERESA, *à part.*

Encore cette enfant!

AMÉLIE, *à part en la regardant.*

C'est bizarre! Il semble qu'elle éprouve pour moi le même éloignement que moi pour elle...

TERESA, *à part.*

Dans trois jours elle sera sa femme... la femme d'Arthur!... Ah!...

(*Elle veut entrer chez le baron.*)

AMÉLIE, *à part.*

Eh bien!... Elle s'éloigne déjà... — (*Haut, en l'arrêtant.*) Pardon... mon père travaille en ce moment avec Dulau...

TERESA.

A quoi donc, mademoiselle?

AMÉLIE.

A notre contrat.

TERESA, *avec amertume.*

Ah! oui... N'est-ce pas demain qu'il se signe?

AMÉLIE.

Je le crois.

TERESA, *à part avec un soupir.*

Le contrat de mariage d'Arthur!...

AMÉLIE, *à part, bien bas.*

Allons, il le faut!... Maman...

TERESA, *à part.*

Sa mère!...

AMÉLIE.

Mon père veut que nous causions...

TERESA.

Je vous écoute, mademoiselle.

AMÉLIE, *tristement.*

Ah! si vous m'appelez mademoiselle, je ne pourrai pas vous appeler maman...

TERESA.

Mais qui vous force à m'appeler ainsi?

AMÉLIE.

Papa le désire...

TERESA.

Et cela vous coûte?

AMÉLIE.

Je n'ai pas dit cela... mais...

TERESA.

Mais?...

AMÉLIE.

Vous êtes si jeune, que je vous appellerais plutôt ma sœur.

TERESA.

Je comprends : vous m'aimeriez mieux pour votre sœur que pour votre mère?...

AMÉLIE.

Oh! oui..... car alors mon père nous aimerait toutes deux également.... tandis que...

TERESA.

Achevez...

AMÉLIE.

Tandis que j'ai tremblé un instant qu'il ne vous aimât plus que moi.

TERESA.

J'aurais cru en ce moment votre cœur trop plein d'un autre sentiment pour qu'il pût s'apercevoir... cela fût-il... que je lui avais enlevé quelque chose de l'affection paternelle.

AMÉLIE.

Eh! quel sentiment peut donc remplacer la moindre part perdue dans l'amour d'un père?

TERESA.

Celui que vous avez pour M. Arthur et qu'il a pour vous serait une compensation, ce me semble.

AMÉLIE.

Oh! jamais!... c'est si différent!

TERESA.

Et comment l'aimez-vous donc alors?...

AMÉLIE.

Arthur?

TERESA.

Oui, Arthur.

AMÉLIE.

Un peu plus que Laure, mais moins que mon père.

TERESA, *vivement.*

Pas davantage?

AMÉLIE.

Non.

TERESA.

Et vous appelez cela de l'amour?...

AMÉLIE.

Écoutez, maman. — (*Teresa se rapproche.*) En pension j'ai beaucoup entendu parler de l'amour : on m'en faisait mille peintures diverses; d'avance on me disait quelles émotions il amenait avec lui... Quand Dulau me présenta monsieur Arthur en me confiant les projets de mon père sur lui, je me suis dit : Enfin je vais connaître l'amour!... J'ai alors, chaque fois qu'il me quittait, interrogé mon cœur et cherché les sensations nouvelles que l'amour devait y produire... Eh bien! cela a été vainement : rien ne m'a annoncé la présence de cet amour. Je me suis habituée à voir Arthur; j'ai du plaisir à le savoir près de moi; je crois qu'il me rendra heureuse et que je le rendrai heureux : je l'épouserai avec joie, car je sais que ce mariage est depuis longtemps le songe doré de mon père.—Voilà tout ce que j'éprouve, maman.... Est-ce cela ce qu'on appelle aimer?

TERESA, *à part, avec joie.*

Grand Dieu!... (*Haut, en lui prenant la main.*) Oui, mon enfant.

AMÉLIE.

Oh! tant mieux! Je tremblais de n'avoir pour Arthur que de l'amitié.

TERESA.

Amélie, si demain vous appreniez qu'Arthur est votre frère, cela vous rendrait-il bien malheureuse?

AMÉLIE.

Oh! non... Au contraire, car alors vous concevez, maman, mon père ne me marierait peut-être point, et je ne tremblerais plus de le quitter.

TERESA, *à part.*

Elle ne l'aime pas!... — (*Respirant.*) Ah!...

AMÉLIE.

Mon Dieu! comme je vous jugeais mal!... Oh! si je vous avais su tout de suite bonne comme vous l'êtes, mon père n'aurait pas eu besoin de me gronder pour que je vous appelasse maman.

TERESA, *l'embrassant.*

Ma fille! ma chère fille!...

AMÉLIE.

Mais voyez donc, que j'étais folle de vous craindre et de m'inquiéter!

TERESA.

Et vous ne me craignez plus, et vous n'êtes plus inquiète?

AMÉLIE.

Tenez, maintenant si je croyais m'apercevoir que papa m'aime moins, c'est à vous que j'irais me plaindre tout de suite; et vous lui diriez de m'aimer davantage, n'est-ce pas?

TERESA, *avec abandon.*

Eh! qui ne t'aimerait pas, chère enfant? qui n'aimerait pas ma fille chérie!

AMÉLIE.

Ma mère!...

TERESA.

Embrasse-moi donc!...

AMÉLIE, *l'embrassant.*

Oh! maman, que je suis heureuse!... que je t'aime!... que mon père va être heureux!... Ah! je cours lui dire que nous nous tutoyons.

(*Elle rentre en sautant de joie.*)

SCÈNE VII.

TERESA, *puis* PAOLO.

TERESA.

Elle n'aime pas Arthur!... elle ne l'aime pas!

PAOLO, *de la porte.*

Signora...

TERESA.

C'est vous, Paolo?... Qu'y a-t-il?

PAOLO.

Une lettre.

TERESA, *ouvrant la lettre.*

De qui?

PAOLO.

De lui.

TERESA, *lisant.*

Que vois-je!...

PAOLO.

Il part.

TERESA.

Qui te l'a dit?

PAOLO.

Lui-même.

TERESA.

Il t'a parlé de son amour?...

PAOLO.

De quoi vouliez-vous qu'il me parlât?

TERESA.

L'indiscret!

PAOLO.

Le malheureux!...

TERESA.

Il m'aime donc toujours?

PAOLO.

Comme à Naples.

TERESA.

Il t'a fait cette confidence?

PAOLO.

Il me l'a renouvelée.

TERESA.

C'est vrai : j'avais oublié que tu étais déjà chez ma mère, lorsqu'il fut question de mon mariage avec lui.

PAOLO.

Je m'en souvenais, moi.

TERESA.

Et il attend sans doute?...

PAOLO.

Une réponse.

TERESA.

Vous vous en chargerez?...

PAOLO.

Si la signora l'ordonne.

TERESA.

Allez lui dire que je l'attends.

(*Paolo s'incline et sort.*)

SCÈNE VIII.

TERESA, *seule.*

Oui, je comprends la cause de son départ : il veut rompre son mariage... Il m'aime!... il m'aime tou-

jours! — Quelle fatalité que celle qui m'a ramenée au milieu de cette famille!... Mon Dieu!... et peut-être pour le malheur de tous!.... Il part!.... Oh! non, il ne peut pas partir.... il faut qu'il épouse cette enfant : c'est le vœu de son père..... c'est.... c'est le mien aussi... Déjà mon mariage, à moi, est un obstacle à mon amour : que son mariage, à lui, soit un obstacle au sien... Ce double lien sera trop sacré pour être rompu. — Oui, il restera : j'aurai mille raisons à lui donner pour qu'il reste... Et la plus forte de toutes, ô mon Dieu! est peut-être celle que je n'oserai m'avouer à moi-même?..... C'est lui!...

SCÈNE IX.

TERESA, ARTHUR.

ARTHUR.

Enfin, j'ai le bonheur de vous rencontrer, madame!...

TERESA.

Vous fuyais-je?

ARTHUR.

Je le craignais...

TERESA.

Et vous vous trompiez... Quel motif aurais-je eu de le faire?

ARTHUR.

Vous avez raison, madame : c'était presque de la fatuité de le penser.

TERESA.

Je ne vous comprends pas...

ARTHUR.

C'est que nous ne parlons plus la même langue!

TERESA, *après une pause.*

Vous m'avez écrit, monsieur...

ARTHUR.

Et vous avez lu ma lettre?...

TERESA.

Ce projet de départ est-il bien arrêté?

ARTHUR.

Plus que jamais!

TERESA.

Ainsi, votre mariage?

ARTHUR.

Sera rompu.

TERESA.

Vous oserez dire à M. Delaunay?

ARTHUR.

Je lui écrirai.

TERESA.

Quelles raisons lui donnerez-vous?

ARTHUR.

Que je crains de faire le malheur de sa fille.

TERESA.

Pourquoi?

ARTHUR.

Parce que je ne l'aime pas.

TERESA.

Vous l'aimiez, il y a huit jours...

ARTHUR.

Je le croyais... je ne vous avais pas revue!

TERESA.

Pensez-vous qu'on ne puisse faire le bonheur d'une femme sans éprouver pour elle une passion violente?

ARTHUR.

Il ne faut pas, du moins, qu'on éprouve cette passion pour une autre.

TERESA.

Et que pensez-vous que dira mon mari de cette rupture?...

ARTHUR.

Peu m'importe!

TERESA.

Il en cherchera les motifs...

ARTHUR.

Je les lui dirai. D'ailleurs, il sait déjà qu'un premier amour...

TERESA, *vivement.*

Et il en connaît l'objet?...

ARTHUR.

Il en ignore le nom.

TERESA.

Il sait du moins le lieu où vous l'avez éprouvé...

ARTHUR.

Je lui ai dit qu'à Naples...

TERESA.

C'est bien!... Et alors, déçu de ses espérances les plus chères, le baron cherchera à savoir quelle est cette personne que vous avez aimée, et qu'il devra haïr, lui... Il connaît Naples : il écrira; et une lettre lui peut tout apprendre... Il saura que cette femme inconnue que vous avez aimée, c'était moi... moi, sa femme!... Croyez-vous qu'il pensera qu'un amour si violent dans votre cœur n'a pas laissé de traces dans le mien?... Et alors, non-seulement il aura à me reprocher, et justement, d'avoir détruit dans le présent ses espérances de père; mais encore, l'idée que j'ai pu éprouver un premier amour.... que peut-être je l'éprouve encore.... lui enlèvera dans l'avenir sa tranquillité d'époux..... Arthur... et tout cela pour quelques souffrances que le temps et l'habitude calmeront!... Oh! vous êtes bien égoïste!

ARTHUR.

Teresa, dites bien malheureux!

TERESA.

Et vous voulez me rendre malheureuse!... Vous

parti, parce que vous n'avez plus rien à craindre, vous oubliez que vous me laissez ici... moi, craignant tout!

ARTHUR.

Mais que faire?...

TERESA.

Rester ici, épouser Amélie.

ARTHUR.

Ne m'avez-vous pas compris, Teresa? ne vous ai-je pas dit que je vous aimais?... Épouser Amélie!... épouser cette enfant avec un autre amour dans le cœur!.... et quel amour!.... Lui jurer en face de son père et de Dieu que je l'aimerai, et mentir à Dieu et à son père!... Oh! ce serait affreux, ce serait infâme!..... Mais vous n'avez donc pas l'idée de ce que c'est qu'aimer?

TERESA.

Arthur!...

ARTHUR.

Laissez-moi donc vous dire ce que je souffre, vous épouvanter de ce qui peut arriver!.... Mais, Teresa, vous ne savez donc pas que jamais je ne vous ai autant aimée que je vous aime en ce moment?.... Oh! si vous éprouviez, une heure seulement, ce qui s'est passé dans mon cœur depuis trois jours!... Teresa, pas de repos, pas de sommeil; un sang qui brûle... c'est à en devenir fou!... c'est à en mourir!

TERESA.

Mais écoutez-moi...

ARTHUR.

Vous ne voulez pas que je parte, et vous voulez que j'épouse Amélie!... Et si je vous obéis, savez-vous ce que ce sera que l'enfer d'une vie qui se passe près de sa femme qu'on n'aime pas, près de la femme d'un autre qu'on aime!... Et quand cette femme est celle d'un vieillard qu'on appelle son père... quand, nous rencontrant à chaque pas dans cette maison qui nous renfermera tous, ce ne sera qu'à force de contrainte et de dissimulation que nous parviendrons à lui cacher, sa fille ses larmes, vous vos regrets, moi mon désespoir... Oh! mais, songez-y donc! y aura-t-il pour nous tous un instant de repos, de bonheur, de tranquillité dans ce monde?

TERESA.

Ah! vous voyez tout cela ainsi, parce que vous le voyez dans un moment d'exaltation; parce que j'arrive à peine, parce que vous m'avez revue tout à coup et sans m'attendre..... Moi-même, je ne suis calme que parce que j'étais prévenue, quelque temps d'avance, que j'allais vous revoir, que vous seriez l'époux d'Amélie!..... Ainsi sera de vous, Arthur, lorsque des jours, des mois, une année se seront passés près l'un de l'autre!.... Ah! croyez-moi, vous reconnaîtrez que la fièvre qui vous brûle en ce moment n'est point durable... Vous deviendrez mon ami et je deviendrai votre amie... Arrivés à ce point.... dites..... tout ce que vous envisagez en ce moment avec terreur ne sera-t-il pas délices?...... Cette habitation sous le même toit, cette facilité de nous voir à toutes les heures de la journée, d'enfermer dans le cercle de notre famille toutes nos affections, toutes nos joies, d'être pour nous un monde isolé au milieu du monde... dites... si ce n'est pas le bonheur, où le cherchera-t-on!... Et lorsqu'il est là, qu'il y touche, à ce bonheur si rare, si difficile à trouver, l'homme qui le dédaigne, qui le repousse.... oh! dites, Arthur! dites.... cet homme n'est-il pas un insensé?

ARTHUR.

Eh! quelles que soient mes craintes, croyez-vous que, si je n'écoutais que la voix de mon cœur, je n'aimerais pas mieux me jeter tête baissée dans ces malheurs que je crains, et marcher en aveugle dans l'avenir?... Mais l'avenir, même cet avenir affreux que je peignais tout à l'heure, il aurait des reflets du ciel, des moments à faire envie aux anges; car enfin je vous verrais, Teresa!. ... A cette heure, à cette heure même où je souffre, où je vous prie, où je pleure... Teresa, je suis plus heureux... que je ne l'ai jamais été depuis deux ans... Au fond de ses chagrins les plus amers, l'amour cache une joie.... — Partir!... vous avoir revue et vous quitter!..... Vous avoir revue plus belle, me sentir plus aimant, et partir!... Ai-je dit que je voulais partir?... Non, quand je suis venu ici, je savais bien que je n'en aurais pas la force... Je n'ai que celle de vous aimer, Teresa... Je m'abandonne en aveugle à votre désir... Je penserai avec votre pensée, j'agirai avec votre volonté... Me voilà, mon Dieu!... Puis-je quelque chose pour vous? ordonnez, ordonnez tout....... excepté mon départ.

TERESA, *lui prenant la main.*

Arthur, que je vous suis reconnaissante!...

PAOLO, *de la porte.*

Mademoiselle Laure.

(*Teresa et Arthur s'éloignent par un mouvement spontané.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; LAURE.

LAURE.

Monsieur le baron, Amélie et monsieur Dulau attendent monsieur Arthur.

TERESA.

Merci, mademoiselle. — (*A Arthur.*) Souvenez-vous de votre promesse !

ARTHUR, *bas.*

Ai-je promis ?...

TERESA.

Vous savez pourquoi l'on vous demande... Voulez-vous me donner la main et me conduire chez mon mari?

ARTHUR.

Oui, madame..... Oh! Teresa, qu'allons-nous faire !...

TERESA.

Notre bonheur à tous !...

ARTHUR.

Dieu le veuille !...

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

PAOLO, LAURE.

LAURE, *les regardant sortir, et allant à Paolo.*
Monsieur Paolo...

PAOLO.

Mademoiselle ?...

LAURE, *le regardant fixement.*

Je parie que le mariage d'Arthur et d'Amélie n'aura pas lieu.

(*On sonne chez Delaunay.—Paolo y entre : Laure le suit des yeux avec curiosité.—Il en ressort presque aussitôt. Laure l'arrête au milieu du théâtre.*)

LAURE.

Où vous envoie-t-on ?...

PAOLO.

Chercher le notaire.

(*Laure reste stupéfaite. — Paolo sort en la regardant.*)

ACTE TROISIÈME.

ARTHUR DE SAVIGNY.

PERSONNAGES.

DELAUNAY.
TERESA.
ARTHUR.
AMÉLIE.
PAOLO.
DULAU.
LAURE.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

DULAU, *donnant le bras à Laure, qui a près d'elle un domestique portant des cartons, etc., etc.,* LAURE, DELAUNAY.

DELAUNAY.

Dulau, je ne t'offre pas mon cabriolet : j'en ai besoin pour conduire Amélie ce soir à la campagne, où tu ne nous précéderas que de quelques instants.

DULAU.

Merci : je serais très-embarrassé de le conduire; et l'on n'y tient que deux.

LAURE.

Le domestique aurait pu mener, et vous, nous suivre à cheval.

DULAU.

Bien obligé!... J'aime mieux les petites voitures; on est un peu pressé, un peu cahoté, mais on ne tombe que quand on verse.

LAURE.

Et vous nous amenez Amélie ce soir?

DELAUNAY.

Ce soir.

DULAU.

Et la baronne?...

DELAUNAY.

Je ne sais.... Peut-être n'ira-t-elle pas à la campagne; peut-être fera-t-elle un voyage long où je l'accompagnerai... Dulau, dans ce cas, je compterais encore sur toi.

DULAU.

Toujours. — (*Il quitte le bras de Laure, et va à son ami.*) Tu es triste, Delaunay, tu soupires...... J'espère que tu ne nous caches rien de malheureux?

DELAUNAY.

Non, mon ami, non; mais Teresa change; elle paraît souffrante.

DULAU.

C'est vrai.

DELAUNAY.

Eh bien! cela m'inquiète : je voudrais la distraire... Je te conterai tout cela ce soir... Ne vois-tu pas que nous faisons le désespoir de Laure, qui ne peut pas deviner ce que nous disons.

DULAU.

Alors, à ce soir. — Adieu.

DELAUNAY.

Je vais vous reconduire jusqu'en bas.

(*Ils sortent tous trois.*)

SCÈNE II.

TERESA, PAOLO.

(*Teresa, ouvrant doucement la porte de l'appartement, et les regardant s'éloigner, sort lentement, va écouter à la porte de l'appartement d'Arthur, puis fait un signe dans l'antichambre. Paolo paraît.*)

PAOLO.

Signora?...

TERESA.

Personne n'est encore sorti de l'appartement de madame Arthur?

PAOLO.

Personne.

TERESA, *tournant un papier dans ses mains.*

Monsieur de Savigny m'a priée hier de lui copier quelques airs de notre pays : Paolo, les voici...... Vous lui remettrez cette lettre : ils sont dedans.

PAOLO, *soupirant.*

Oui, signora.

TERESA, *s'éloignant aussitôt.*

Si monsieur le baron rentre et me demande, je suis au jardin.

PAOLO.

L'air du printemps est encore bien froid, signora.

TERESA.

J'en ai besoin : le front me brûle.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

PAOLO, *puis* ARTHUR.

PAOLO, *lisant.*

« A monsieur Arthur de Savigny. » Qu'il est heureux!

(*Arthur entre, plus pâle qu'au second acte. — Même jeu que lorsque Teresa est entrée : il regarde de tous côtés.*)

PAOLO.

Elle sort d'ici.

ARTHUR.

Où est-elle?...

PAOLO.

Au jardin.

ARTHUR.

J'y cours!...

PAOLO.

Une lettre...

ARTHUR.

Pour moi?

PAOLO.

D'elle.

ARTHUR.

Oh! donne!..... — (*S'asseyant.*) Oh! oui, elle aussi m'aime!..... Elle m'aime toujours!..... elle m'aime comme autrefois! — (*Il baise la lettre, puis il l'ouvre et lit.*) Elle nous rappelle nos serments, nos liens... Oh! c'est elle qui les a voulus.

PAOLO, *annonçant.*

Le baron.

ARTHUR, *cachant la lettre.*

Lui!... Je ne le revois pas, après une heure d'absence, que je ne tremble que dans cet intervalle il n'ait surpris mon secret... Oh mon Dieu! mon Dieu! quel supplice!... Oh! ses cheveux blancs me font mal!... Il est triste... — (*Se levant vivement.*) Se serait-il aperçu?...

(*Il retombe sur sa chaise, s'essuie le front comme un homme accablé, et n'ose regarder du côté de Delaunay. — Delaunay s'avance vers lui, et lui tend la main.*)

SCÈNE IV.

ARTHUR, DELAUNAY.

DELAUNAY.

Bonjour, Arthur.

ARTHUR, *à part, avec joie.*

Rien encore!...

DELAUNAY.

Comment va Amélie?

ARTHUR.

Bien, mon père.

DELAUNAY, *tristement.*

Tant mieux! — Est-elle prête à partir ce soir pour la campagne?

ARTHUR.

Je le crois.

DELAUNAY.

Où est-elle?

ARTHUR.

Dans sa chambre.—(*Vivement.*) Voulez-vous que je l'appelle?

DELAUNAY.

Non : je suis bien aise de causer un instant avec vous.

ARTHUR, *inquiet.*

Avec moi?...

DELAUNAY.

N'êtes-vous pas mon fils, mon meilleur ami?

ARTHUR.

Et de quoi vouliez-vous me parler?

DELAUNAY.

De mes chagrins, Arthur!

ARTHUR, *tressaillant.*

Vous en avez!...

DELAUNAY.

Voilà bien la question d'un homme heureux!

ARTHUR.

Et ces chagrins... qui les cause?

DELAUNAY.

As-tu remarqué la tristesse et la pâleur de Teresa?

ARTHUR.

Oui.

DELAUNAY.

En devines-tu le motif?

ARTHUR.

Je n'ai point cherché à m'en rendre compte.

DELAUNAY.

Arthur, pourrais-tu vivre loin de la France, avec l'idée que tu ne la reverrais jamais?

ARTHUR.

Oh! non!

DELAUNAY.

Eh bien! tout le mal de Teresa est dans ce que tu viens de dire : elle regrette Naples!...

ARTHUR.

Elle n'y a plus de parents.

DELAUNAY.

Et leurs tombes, Arthur!... Il y a sous le ciel qu'ont vu nos yeux en s'ouvrant, dans l'air qu'on a respiré d'une poitrine jeune, libre et joyeuse, dans le pays natal enfin, un charme qu'aucun autre ne peut rendre!... Teresa regrette tout cela, mon ami.

ARTHUR, *adoptant vivement cette idée.*

Oh! oui, oui sans doute!... C'est cela : c'est à cela qu'il faut attribuer sa tristesse, sa préoccupation... à cela, mon père, et pas à autre chose... Vous avez raison.

DELAUNAY.

Elle me le cache de peur de m'affliger : elle craint, cet ange de douceur, que je ne m'impose à moi les privations qu'elle n'a pas la force de supporter, mais je serai aussi généreux qu'elle.

ARTHUR, *prévoyant le dessein du baron.*

Et que ferez-vous?...

DELAUNAY.

Je partirai demain pour Naples avec elle.

ARTHUR.

Vous!..... vous, vous partiriez!..... Dites-vous vrai?...

DELAUNAY.

Oui.

ARTHUR.

Mais un pareil voyage demande des préparatifs?...

DELAUNAY.

Ils sont faits.

ARTHUR.

Et sait-elle cela, elle? — (*Se reprenant.*) Madame la baronne.

DELAUNAY.

Pas encore.

ARTHUR.

Et Amélie?...

DELAUNAY.

Ce n'est qu'au dernier moment que je l'en instruirai : je craindrais ses prières, ses larmes.

ARTHUR.

Ah! oui... car ses prières, ses larmes vous retiendraient, n'est-ce pas?...

DELAUNAY.

Peut-être!... Hélas! quand on quitte à mon âge enfants et patrie, quelque courte que soit l'absence, on risque de ne plus les revoir!

ARTHUR, *à part.*

Il ne faut pas qu'il parte.

DELAUNAY.

Je te recommande Amélie en mon absence, Arthur... Tes soins la consoleront : je la saurai heureuse... aimée de toi, car son bonheur est dans son amour. — Voici Teresa : laisse-moi seul avec elle.

ARTHUR *va au-devant de Teresa, et, en la saluant, lui dit bas et vivement.*

Rappelez-vous que vous m'aimez!

(*Il sort.*)

TERESA, *à part.*

Que veut-il dire?

SCÈNE V.

DELAUNAY, TERESA.

DELAUNAY.

Viens, ma Teresa.

TERESA, *s'avançant.*

Me voici, mon ami.

DELAUNAY.

Où as-tu été ce matin?

TERESA.

Au jardin.

DELAUNAY.

Sans pelisse, sans manteau, par cet air frais!...

TERESA, *lui donnant la main.*

Tenez.

DELAUNAY.

Ta main brûle...

TERESA, *avec un sourire triste.*

Oui.

DELAUNAY.

Regarde-moi.

TERESA.

Eh bien?

DELAUNAY.

Vois : la rosée du matin tremble dans tes cheveux.

TERESA.

Mon front en a besoin.

DELAUNAY.

Comme tes yeux sont fatigués! comme tes joues sont pâles!... N'est-ce pas, ma Teresa, que ce ciel gris fatigue tes yeux, que ce soleil froid fane ton teint, que ta poitrine respire mal cet air de France?

TERESA, *avec la mélancolie du souvenir.*

Oh! oui, oui... c'est cela... peut-être... Oui, mon ciel bleu... mon soleil ardent... mon golfe de Naples, où le soir les étoiles tombent comme des perles... Oh! revoir tout cela comme je le voyais il y a trois ans, y retrouver les sensations que j'y ai éprouvées, et je serais heureuse...

DELAUNAY.

Heureuse! Eh bien! ma Teresa, Naples, les orangers de Sorrente qui embaument l'air, le berceau de ta jeunesse, la tombe de tes parents, je puis te rendre tout cela... et je te le rends!

TERESA.

Vous!... et comment?...

DELAUNAY.

Demain, nous partons.

TERESA.

C'est impossible!...

DELAUNAY.

Pourquoi?

TERESA.

Pourquoi?... Vous ne pouvez quitter ainsi votre patrie, votre maison, votre famille...

DELAUNAY.

N'as-tu pas quitté tout cela pour venir avec moi?

TERESA.

Mais moi...

DELAUNAY.

Mais toi... tu étais jeune, tu avais de longues et joyeuses années à passer au lieu de ta naissance... Ferai-je moins pour toi, moi, vieux et près de la tombe?

TERESA.

Mon ami!...

DELAUNAY.

Non, Teresa : c'est à celui qui n'a rien à perdre de donner à l'autre. — En supposant que j'atteigne le terme ordinaire que la nature a marqué aux hommes, à peine s'il me reste huit ou dix ans à vivre : attendras-tu ces huit ou dix ans, au bout desquels tu seras libre, pour être heureuse?... Et si je vivais au delà de ce terme, si ce mal du pays devenait chaque jour plus insupportable... veux-tu que je craigne que tu me maudisses de ne pas mourir?

TERESA.

Oh! Delaunay!...

DELAUNAY.

Je quitte pour toi, dis-tu, patrie, famille..... Ma patrie n'a plus besoin de mes services; c'est à de plus jeunes maintenant à la défendre : j'ai accompli ma tâche envers elle... Ma famille? je n'ai qu'une fille : je l'ai mariée à l'homme de son choix; et elle est heureuse. — Mon but est donc atteint dans ce monde : Dieu pourrait m'envoyer la mort, et je n'aurais pas le droit de lui dire : attends; car tout ce que doit faire un homme, je l'ai fait.— Eh bien! loin de là, Dieu veut que je vive, que je vive heureux... puisque je vivrai avec toi : ton amour seul manquerait à mon bonheur... Cet amour, je l'ai, n'est-ce pas?... amour de fille... je n'en réclame pas d'autre.

TERESA, *émue.*

Oh! oui... oui!

DELAUNAY.

Eh bien! merci à Dieu, à toi merci! car tous deux vous avez fait pour moi plus que je n'avais droit de demander : exiger plus encore, ce serait de l'ingratitude. — J'ai eu tort de te faire quitter Naples : j'aurais dû penser qu'en me suivant tu obéissais à ton père, qui te voulait voir noble, que tu sacrifiais ton bonheur à l'amour filial... Eh bien! en pensant que je t'ai rendu tout ce que tu chérissais, peut-être oublieras-tu que c'était moi qui un instant t'avais privée de tout cela... Allons, qu'as-tu?...

TERESA, *pleurant.*

Oh! vous êtes le meilleur, le plus généreux des hommes!... et vous avez raison : il faut que je parte!

DELAUNAY.

Tu vois que j'avais deviné juste, mon enfant.

TERESA.

Oui... oui!... Quand partons-nous?

DELAUNAY.

Quand tu voudras.

TERESA.

Le plus tôt possible!

DELAUNAY.

Demain.

TERESA.

Demain?... Je serai prête.

DELAUNAY.

Oui.... oui!.... Et quand, arrivés là-bas, nous parcourrons ensemble le beau pays où tu es née, s'il m'échappe un soupir en songeant à la France... alors, du rocher de Capri ou de la pointe de Muniscole, tu me diras en me montrant la ville qui surgit au milieu de son golfe comme une corbeille de fleurs : Là-bas, vois-tu? c'est Naples... Naples, loin de laquelle je serais morte... Naples, que je n'espérais plus revoir... et que j'ai revue avec délices... Tu me diras cela, n'est-ce pas? et au son de ta voix, à l'aspect de ton bonheur... j'oublierai la France, j'oublierai... j'oublierai tout... pour baiser tes mains, tes genoux, et te dire : oh! Teresa, quelque chose que j'aie faite pour toi... oh toi, toi, en m'aimant..... tu as bien fait plus encore!

TERESA.

Mon ami, je vous en supplie... Oh! laissez-moi, laissez-moi seule... j'ai besoin de pleurer.

DELAUNAY.

Oh! oui, oui, pleure de joie... voilà les larmes que j'aime à te voir répandre! — Au revoir : je vais donner les ordres nécessaires. — Je voudrais aujourd'hui profiter du temps qui me reste pour installer Arthur et Amélie à la campagne, où nous devions passer l'été avec eux. — Tu resteras ici, toi : ce petit voyage te fatiguerait inutilement... Ménage tes forces : tu en auras besoin. — Demain je serai de retour, débarrassé de tous les adieux dont je veux t'épargner le spectacle. — (*Il sonne : un domestique paraît.*) Attelez le cheval au cabriolet.

(*Le domestique sort.*)

TERESA.

Vous ne prenez pas la calèche?

DELAUNAY.

Je la garde pour notre voyage. — Amélie et moi irons dans le cabriolet; Arthur nous suivra à cheval, et demain je me servirai de ce même cheval pour revenir. — Allons, ma Teresa, tout est arrangé.... souris, pour que je pense à ce sourire en disant adieu à ma fille.

(*Il l'embrasse et sort.*)

SCÈNE VI.

TERESA, *seule et tombant sur une chaise.*

Oh!... oh! mon Dieu! ce serait bien affreux!... mais partir... oui, je sens là qu'il le faut : loin d'Arthur, je pourrai l'aimer sans crainte de devenir coupable... tandis que près de lui, mon amour d'aujourd'hui sera peut-être demain un remords... Oh! pensons à ce vieillard si bon, qui m'appelle sa fille, qui m'a confié ce qui lui reste de jours, ce qu'il espère de bonheur... En quittant Arthur au moment où il m'aime, malgré mon absence il continuera de m'aimer... Ce n'est point sa femme, ce n'est point la froide Amélie qui effacera en lui mon souvenir... elle qui ne sait aimer d'amour qu'un peu plus qu'elle n'aime Laure... qu'un peu moins qu'elle n'aime son père!...

SCÈNE VII.

AMÉLIE, TERESA.

AMÉLIE.

Je croyais mon père avec toi, maman...

TERESA.

Il me quitte.

AMÉLIE.

Oh! mon Dieu!... il faut que je lui parle... sais-tu, maman, ce qu'il a décidé?... de partir, de nous quitter, de retourner à Naples?...

TERESA.

Oui, mon enfant, c'est son intention... Et qui t'a annoncé cette nouvelle que ton père voulait te cacher?

AMÉLIE.

Arthur.

TERESA.

Arthur!...

AMÉLIE.

Et je lui ai bien promis d'employer toute mon influence pour retenir mon père.

TERESA.

C'est lui qui t'envoie, et il te charge d'empêcher ce voyage?...

AMÉLIE.

Et je l'empêcherai.

TERESA.

Pauvre enfant!...

AMÉLIE.

J'ai promis à Arthur que tu te joindras à moi pour supplier mon père de ne point partir... et tu le feras, n'est-ce pas, maman?... et nous serons deux contre papa... Deux femmes sont bien fortes!... Nous attaquerons son cœur de deux côtés, et il faudra bien qu'il cède.

TERESA.

Je doute, Amélie, que nos prières obtiennent rien de mon mari... D'ailleurs, ce départ est nécessaire...

AMÉLIE.

Oh! maman!...

TERESA.

Mais, faisons mieux...

AMÉLIE.

Voyons!

TERESA.

J'ai un moyen de tout concilier.

AMÉLIE.

Oh! dites vite, maman!

TERESA.

Ce voyage se fera, et tu ne quitteras point ton père.

AMÉLIE.

Je ne comprends point...

TERESA.

Viens avec nous, mon enfant?

AMÉLIE.

Et Arthur?...

TERESA.

Il restera à Paris, qu'il ne peut quitter en ce moment à moins de renoncer à ses projets d'avenir.

AMÉLIE.

Mais, chère maman, c'est que je ne veux pas me séparer d'Arthur, moi.

TERESA, *étonnée.*

Comment...

AMÉLIE.

Non, oh! certainement non!

TERESA.

Cependant, mon enfant, il faut te décider à quitter ou ton père ou ton mari.

AMÉLIE.

Oui, vous avez raison... En ce cas, maman, je resterai près d'Arthur.

TERESA.

Amélie... ne m'as-tu pas dit que tu l'aimais moins que ton père?...

AMÉLIE.

C'est vrai... mais je n'étais pas mariée alors.

TERESA.

Et depuis ton mariage?...

AMÉLIE, *avec mystère.*

Écoute..... Il ne faut pas le dire à mon père : cela lui ferait de la peine, car je ne sais s'il pourrait le comprendre comme tu le comprendras, toi qui est une femme..... mais un sentiment que je ne devinais pas est entré dans mon cœur, s'est emparé presque entièrement de mon être... et j'ai reconnu à mon bonheur... que c'était de l'amour.

TERESA.

Enfant!... Mais ton père, ton père!... tu l'aimes donc moins?

AMÉLIE.

Non, maman : ce n'est pas mon père que j'aime moins; c'est Arthur que j'aime davantage.

TERESA.

Tu l'aimes!...

AMÉLIE.

Oh! plus que tu ne peux le comprendre!

TERESA.

Et lui!... lui!...

AMÉLIE.

Oh! lui...

(*Elle soupire.*)

TERESA, *avec joie.*

Dis donc!

AMÉLIE.

Il m'aime bien, sans doute... quoique souvent il me semble distrait, préoccupé.... mais je sais pourquoi.

TERESA.

Tu le sais?...

AMÉLIE.

Oui... Quand je regarde dans le passé, quand je songe à mon indifférence pour lui, je m'étonne encore qu'il ait continué de m'aimer comme il l'a fait.... Oh! si je pouvais revenir sur ce temps de froideur que je tremble qu'il ne se rappelle! Oh! mais je l'accable de caresses pour lui faire oublier... L'avenir est à moi : je sens que je l'aimerai chaque jour davantage... Et tu me proposes de le quitter, maman? de quitter mon Arthur!... Oh! non, non!... Je ferai tout ce que je pourrai près de mon père : je le supplierai de rester; mais si, malgré mes pleurs et mes prières, il part... maman, je resterai près d'Arthur.

TERESA, *à part.*

Elle l'aime!..... malheureuse que je suis!..... elle l'aime... et je pars!...

AMÉLIE.

On vient... si c'était mon père!... Maman! maman! c'est mon Arthur!... Le voilà! Vois, maman, comme il est pâle!... et a l'air souffrant!... Mon ami!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; ARTHUR.

ARTHUR.

Eh bien?...

AMÉLIE.

Je ne l'ai pas vu.

ARTHUR.

Où est-il donc?

AMÉLIE.

Descendu donner quelques ordres. Mais il faut qu'il passe dans la salle à manger pour rentrer dans

son appartement : je vais l'attendre, et j'empêcherai ce voyage qui nous rendrait tous malheureux... Embrassez votre femme, monsieur, et elle part.

(*Arthur l'embrasse.*)

TERESA, *les voyant dans les bras l'un de l'autre.*

Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

(*Amélie sort.*)

SCÈNE IX.

TERESA, ARTHUR.

ARTHUR.

Nous sommes seuls enfin !...

TERESA, *à part.*

Elle l'aime !...

ARTHUR.

Oh ! écoutez-moi, Teresa ! car il n'y a pas un instant à perdre.

TERESA.

Que me voulez-vous ?

ARTHUR.

Le baron vous a-t-il parlé de son voyage insensé ?

TERESA.

Oui.

ARTHUR.

Et vous y avez consenti ?

TERESA.

Je l'ai approuvé.

ARTHUR, *amèrement.*

Bien !

TERESA.

Que vouliez-vous donc que je fisse ?

ARTHUR.

N'y avait-il pas mille moyens de rester ?

TERESA.

Rester !... et pourquoi faire ?... rester...

ARTHUR.

Vous le demandez !...

TERESA.

Amélie reste, elle !

ARTHUR.

Sommes-nous ici pour railler, madame ?... et puisque c'est pour vous qu'il veut partir, que c'est votre santé qui l'inquiète, ne pouviez-vous le rassurer ?

TERESA.

Arthur, regardez-moi, et voyez ma pâleur, touchez mes mains : la fièvre les brûle... Pouvais-je dire à ma pâleur de disparaître, à ma fièvre de cesser ?... Ne les attribuant plus au regret de mon pays natal, pouvais-je lui dire que cette pâleur, cette agitation, je les devais à votre présence, au malheureux amour dont vous me poursuivez ?... Non, n'est-ce pas ? Vous voyez bien qu'il fallait que je vous quittasse, que loin de vous seulement je puis être heureuse.

ARTHUR.

Et moi, Teresa, et moi que vous abandonnez ainsi, ne devrais-je pas être pour quelque chose dans votre décision ? Vous parlez de votre pâleur, de votre agitation !... mon front est-il souriant, à moi ? mon cœur bat-il comme celui d'un homme calme ?... Ah ! quand je voulais rompre ce mariage, quand je prévoyais les tortures qui me rongent, mais il fallait donc me laisser partir ! J'avais des forces alors pour me séparer de vous : maintenant votre présence continuelle les a usées... Vous m'avez retenu, retenu malgré moi ; vous m'avez promis un avenir de bonheur et de calme..... — (*Riant amèrement.*) Oh ! n'est-ce pas, Teresa, que nous sommes calmes ? n'est-ce pas que nous sommes heureux ? n'est-ce pas que vous avez tenu votre promesse ?

TERESA.

Arthur ! Arthur !... vous me faites bien du mal !

ARTHUR.

Vous aurez disposé de ma vie ; vous aurez ordonné : j'aurai obéi... vous m'aurez fait malheureux, et vous me laisserez malheureux !... Oh ! cela ne sera point, Teresa. C'est une coquette qui se conduirait ainsi, et vous ne l'êtes point... Songez donc qu'il me faut votre présence comme il me faut de l'air... Je m'y suis habitué ; et maintenant c'est ma vie... Il me la faut, Teresa !... Vous ne voulez pas que je meure, n'est-ce pas ? que je meure en désespéré, blasphémant Dieu..... Eh bien, alors, restez, restez, je vous en supplie !... Teresa, mon amour, ma vie, mon ange !...

(*Il tombe à genoux.*)

TERESA, *cachant sa tête dans ses mains.*

Mon Dieu ! mon Dieu !....

ARTHUR.

Mais répondez-moi donc !

TERESA.

Eh ! n'ai-je pas répondu à tout... le jour où je vous ai répondu que je vous aimais ?

ARTHUR, *avec ironie, en se relevant.*

Oui, vous m'aimez... mais d'un amour commode, qui permet l'absence, la regarde comme un moyen de redevenir fraîche et jolie, de retrouver le bonheur qu'on a perdu... Ah ! vous appelez cela de l'amour... vous, Italienne, vous !... Le soleil de France a-t-il déjà refroidi à ce point le sang de vos veines ? Oh ! Teresa, vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimé !

TERESA.

Oh ! vous vous trompez, Arthur ; et les passions

de l'Italienne, je les ai toutes deux : amour et jalousie..... Ce sang qui s'est glacé, dites-vous, eh ! j'en donnerais la moitié, à l'instant même, pour passer ma vie avec vous sans crime et sans remords !

ARTHUR.

Eh bien ! donc, Teresa, ma Teresa !...

TERESA.

Je ne vous aime pas, malheureux !... Eh ! cet amour m'épouvanterait-il s'il était moins violent ?... Croyez-vous que je n'aie pas essayé tous les moyens de le combattre... raison... prière ?.... Je ne t'aime pas, Arthur !... et je suis obligée de te fuir pour te résister ! Oh ! laisse-moi donc cette seule voie de salut, ou je me perdrai et je te perdrai avec moi.

ARTHUR.

Peu m'importe, Teresa !... avec toi, l'enfer, la mort !... avec toi, entends-tu... mais avec toi !...

TERESA.

Oh ! pitié !... grâce !...

ARTHUR.

Tu ne partiras pas... dis... Oh ! non ! non !...

TERESA.

Arthur...—(*S'éloignant vivement.*) Le baron ?...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; DELAUNAY, AMÉLIE.

AMÉLIE, *appuyée sur le bras de son père.*

Oh ! mon père !... mon bon père !... je t'en supplie, ne nous quitte pas !

DELAUNAY.

Mon enfant, Teresa seule pourrait changer ma résolution.

ARTHUR, *à demi voix.*

Vous l'entendez, madame...

AMÉLIE.

Oh ! maman, je t'en prie !

ARTHUR, *à demi voix.*

Teresa, vous n'avez qu'un mot... un seul mot à dire pour cela... — (*Teresa se tait.*) Dites-le donc !

DELAUNAY.

Nous reviendrons... vous me reverrez, mes enfants, avant que je ne meure...

AMÉLIE, *se jetant dans les bras de son père.*

Mon père !... mon père !...

ARTHUR, *bas.*

Une dernière fois, Teresa...

(*Teresa hésite. — Paolo paraît à la porte du fond.*)

PAOLO.

Le cabriolet de monsieur le baron et le cheval de monsieur Arthur sont prêts.

DELAUNAY.

Allons, ma fille, fais tes adieux à ta mère.

AMÉLIE.

Il le faut donc !... mon Dieu !... Adieu, maman... adieu... ramenez-nous mon père...

DELAUNAY, *à Amélie.*

Console-toi, mon enfant, ma fille bien-aimée...

AMÉLIE, *sanglotant.*

Jamais !... jamais...

TERESA, *à part.*

Elle l'aime !

ARTHUR, *près de Teresa.*

Madame...

TERESA, *bas et avec la plus grande expression.*

Reviens !... partir... mourir... mais avant je veux te revoir encore !

(*Elle s'élance dans son appartement. — Arthur reste à sa place avec l'expression de la joie la plus vive.*)

ARTHUR, *à part.*

Ce n'est point un rêve !

DELAUNAY, *à part.*

Elle craint de céder aux larmes de ma fille... — (*Haut.*) Paolo, dites à la baronne que je serai ici demain, et que nous partirons le soir même. — Je n'ai pas besoin de vous dire que vous nous accompagnez... Allons, mes enfants !...

AMÉLIE.

Arthur !...

ARTHUR, *comme se réveillant.*

Oui... oui !... partons : il se fait tard.

(*Ils sortent tous trois.*)

SCÈNE XI.

PAOLO, *seul.*

Partir !... Oh ! que ces mots résonnent doucement à mon oreille !.. Partir pour l'Italie... revoir Naples !... la revoir avec la signora Teresa !... Naples, où je n'aurai pas toujours devant les yeux cet Arthur que je déteste... cet Arthur que je vais laisser ici plus malheureux que moi, car lui ne verra plus ma noble maîtresse, que je verrai à toute heure, moi !... Oh ! n'est-ce pas, Arthur, que tu échangerais bien ta riche et haute position contre celle du pauvre, de l'humble pêcheur de Naples ?... Oh ! mon golfe d'Ischia, dont les vagues me berçaient, tout enfant, dans le bateau de mon père !... Oh ! mon ciel pur !... je vais rêver à vous, car cette nuit je dormirai : aucune pensée ne viendra me distraire de mes songes... Teresa... Teresa est seule toute une nuit... seule !... Respire, Paolo... Paolo, sois heureux !... — (*Se relevant tout à coup.*) Quel est ce bruit ? — (*Regardant par la fenêtre.*) Arthur !..

Arthur qui revient seul!... Oh! qui le ramène donc?... Il va repartir sans doute... il ne restera pas... il ne peut pas rester... — (*A un domestique qui entre avec deux lumières.*) Où allez-vous?...

LE DOMESTIQUE.

Préparer la chambre de monsieur Arthur.

PAOLO.

Monsieur Arthur ne passe pas la nuit ici!...

LE DOMESTIQUE.

Si fait: son cheval s'est donné un écart, et comme le cabriolet du baron ne contient que deux personnes, monsieur Arthur a été obligé de revenir.

(*Il entre dans la chambre d'Arthur.*)

PAOLO, *tombant sur un fauteuil.*

Malédiction!...

SCÈNE XII.

ARTHUR, PAOLO.

ARTHUR.

Paolo...

PAOLO, *se levant.*

Signor...

ARTHUR.

Que fais-tu là?

PAOLO, *qui, par un mouvement involontaire, a tiré son stylet.*

J'attendais les ordres de ma maîtresse, si elle avait à m'en donner.

ARTHUR, *cherchant à voir ce qu'il tient dans sa main.*

Et en attendant...

PAOLO.

Je jouais avec ce stylet.

ARTHUR.

C'est l'arme de ton pays.

PAOLO.

Et elle est mortelle!...

ARTHUR, *après une pause.*

La baronne...

PAOLO.

S'est enfermée dans son appartement.

ARTHUR, *entrant dans le sien.*

C'est bien... Tu peux te retirer.

(*Paolo s'incline.*)

LE DOMESTIQUE, *sortant de l'appartement d'Arthur.*

Venez-vous?

PAOLO.

Tout à l'heure.

LE DOMESTIQUE.

Bonsoir.

PAOLO.

Adieu. — (*Le domestique sort.—Le théâtre rentre dans l'obscurité.*) Oh! je me trompe peut-être : il est possible, après tout, que cela ne soit que l'effet du hasard..... Oh! mon Dieu, que je souffre!..... Adieu, mes songes! adieu, ma nuit heureuse!..... Le démon qui tourmente ma vie, il est là.... Oh! Paolo! si un de tes compatriotes était à ta place, ce bon stylet à la main... Silence... n'ai-je point entendu?..... Ses pas se sont rapprochés de cette porte... cette porte... — (*Il se penche vers la porte d'Arthur.*) Elle s'ouvre... il vient... c'est lui!... — (*Se reculant.*) Où va-t-il?...

(*Arthur, pâle et tremblant, paraît sur le seuil de la porte, serrant sa poitrine sous sa main comme pour étouffer les battements de son cœur, marchant sur la pointe du pied; il regarde autour de lui s'il n'y a personne, écoute si tout est calme, traverse le théâtre, met la main sur le bouton de la porte de Teresa, s'arrête un instant pour s'essuyer le front; puis entre.*)

ARTHUR.

Allons!...

(*Paolo l'a suivi dans l'ombre, plus pâle et plus tremblant encore que lui, prêt à lancer le stylet qu'il tient; puis, quand il voit que la porte de Teresa n'était pas fermée, il jette son stylet.*)

PAOLO.

Elle en mourrait!...

(*Il tombe sur le fauteuil.*)

ACTE QUATRIÈME.

LE BARON DELAUNAY.

PERSONNAGES.

DELAUNAY.
TERESA.
ARTHUR.
AMÉLIE.
M. DE SORBIN.
LE GÉNÉRAL CLÉMENT.
DULAU.
LAURE.

Un salon plus riche. — Trois portes au fond, ouvrant sur un autre salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON DE SORBIN, UN DOMESTIQUE.

DE SORBIN.

M. Arthur de Savigny est-il visible?

LE DOMESTIQUE.

Je le crois... Le nom de monsieur?...

DE SORBIN.

Le baron de Sorbin..... — (*Le domestique entre chez Arthur.*—*De Sorbin s'assied.*— *En attendant, il ouvre un album qu'il feuillette.*) Ah! c'est l'album de la baronne.

(*Il lit.*)

Oh! laisse-moi t'aimer pour que j'aime la vie,
Pour ne point au bonheur dire un dernier adieu,
Pour ne point blasphémer les biens que l'homme envie,
Et pour ne pas douter de Dieu.
L'amour a des secrets pour les chagrins de l'âme;
L'amour a des clartés pour les fronts soucieux :
L'amour semble un reflet d'une céleste flamme
Dont le foyer serait aux cieux.

SCÈNE II.

DE SORBIN, ARTHUR.

ARTHUR.

Excusez-moi, baron, de vous avoir fait attendre.

DE SORBIN.

Comment, mais je lisais des vers charmants qui m'ont bien l'air d'être de vous, car c'est de votre écriture, et ils ne sont pas signés.

ARTHUR, *fermant vivement l'album.*

Ah! oui, oui.... ce sont des vers que j'avais

faits.... autrefois... que la baronne m'a prié de mettre sur son album... Pardon de vous recevoir ici, baron... mais je voulais causer avec vous.

DE SORBIN.

Comment va M. Delaunay? est-il de retour?

ARTHUR.

Non : il est, comme vous le savez, en Auvergne depuis trois semaines : la vente d'une de ses terres l'y retient.

DE SORBIN.

Je ne vous demande pas des nouvelles de la baronne : je vous ai aperçu avec elle avant-hier à l'Opéra : elle était resplendissante de fraîcheur et de beauté.

ARTHUR.

Ah! vous m'avez vu?.... Oui, elle va mieux, beaucoup mieux.

DE SORBIN.

Je croyais qu'elle devait faire avec son mari un voyage à Naples.

ARTHUR.

Sa santé, en se raffermissant, l'a rendu inutile... Je suis passé chez vous hier pour avoir l'honneur de vous voir.

DE SORBIN.

On me l'a dit : voilà pourquoi, en allant au ministère, je suis entré chez vous.

ARTHUR.

Ne vous verra-t-on point à notre soirée?... C'est un anniversaire de naissance de ma femme : elle a aujourd'hui dix-huit ans..... Ce serait mal de ne point y venir.

DE SORBIN.

Si fait, je n'y manquerai pas.... Mais j'ai pensé que vous aviez peut-être à me parler, et ce n'était pas au milieu d'une réunion...

ARTHUR.

Je voulais vous demander comment vont mes affaires au ministère.

DE SORBIN.

Très-bien.

ARTHUR.

C'est que les motifs qui me retenaient à Paris n'existant plus...

DE SORBIN.

Ah! c'est vrai : c'était votre futur mariage qui vous faisait tout refuser... Eh bien! mais si vous consentiez à partir, le ministre des relations extérieures cherche, pour une affaire très-importante, quelqu'un qu'il puisse envoyer à Saint-Pétersbourg... Accepteriez-vous une mission pour cette ville?

ARTHUR.

Peu m'importe : j'accepterais tout, pourvu que j'eusse un prétexte suffisant pour quitter Paris.

DE SORBIN.

Eh bien! cela pourra s'arranger.

ARTHUR.

Oh! merci!.... Je n'ai pas besoin de vous dire que les mêmes motifs qui me font désirer de partir me font désirer aussi que cette demande que je vous fais reste secrète jusqu'au moment...

DE SORBIN.

Soyez tranquille : je vais travailler avec le ministre en sortant d'ici : je lui parlerai de votre affaire; et j'espère ce soir même avoir de bonnes nouvelles à vous en donner...

ARTHUR.

Vous êtes un homme charmant!... Vous partez déjà?...

DE SORBIN.

J'avais à peine le temps de vous dire bonjour, mais je voulais savoir pourquoi vous étiez passé chez moi... Depuis votre mariage, on vous voit si peu, que c'était un événement.... A propos, et madame!...

ARTHUR, *le conduisant*.

Un peu souffrante.

DE SORBIN.

Ah! est-ce que?...

ARTHUR.

Oh! mon Dieu, non.

DE SORBIN.

A ce soir.

ARTHUR.

Oui... Merci, mille fois merci.

DE SORBIN.

Laissez donc... Adieu.

SCÈNE III.

ARTHUR, *seul*.

Oh! si Teresa savait que je pense à la quitter!... Mais aussi je ne puis songer sans frémir au retour du baron... En son absence, nous n'avons à craindre que les yeux d'Amélie, qu'il est facile de tromper, tant elle est naïve... et cependant, en face de cette enfant le supplice commence déjà.

SCÈNE IV.

ARTHUR, TERESA.

(*Teresa entre sur la pointe du pied, joyeuse et riante. — Elle regarde de tous côtés, et se voyant seule avec Arthur, elle vient sans être entendue par lui, derrière le fauteuil où il est assis, et lui donne sa main à baiser.*)

ARTHUR, *tressaillant*.

Ah!...

TERESA.

Eh bien! c'est moi... Je vous fais peur?

ARTHUR.

Oh! non, Teresa.

TERESA.

Je viens de donner tous mes ordres pour notre petite fête... Concevez-vous, Arthur! le monde, c'est un moyen de s'isoler, nous serons plus libres en face de cent personnes que nous ne le sommes dans nos soirées avec Amélie... Oh! le monde, l'enivrement des lumières, le bruissement de la musique, au milieu duquel les regards se croisent sans être épiés, les mains se touchent sans être vues, un mot d'amour s'échange sans être écouté... Je n'ai jamais tant aimé le bal et le spectacle!

ARTHUR.

Et vous êtes heureuse, Teresa?...

TERESA.

Oui, car je veux l'être... il faut que le sois.

ARTHUR.

Tant mieux!

TERESA.

Que vous êtes cruel, Arthur!... Laissez-moi donc vivre de cette vie factice qui me fait oublier... Laissez-moi la fièvre et l'agitation qui m'éblouissent... Oui, oui, tantque je vous verrai là, Arthur, que je toucherai de temps en temps votre main, que je verrai vos yeux fixés sur les miens, comme en ce moment... Eh bien! j'oublierai le passé où il y a un crime, j'oublierai l'avenir où il y a un remords, pour le présent, le présent heureux, enivrant, insoucieux... Oh! vous ne saviez pas encore comment aime une femme, Arthur! mais son amour devient sa vie; il se mêle à son sang... elle le respire avec l'air!...

ARTHUR.

Chère Teresa!.. Il faudrait cependant un peu songer à l'avenir, au retour du baron qui ne peut tarder.

TERESA.

Et pourquoi y songer? Laisse-moi oublier tout cela plutôt... Est-ce que je songe à la mort qui, elle aussi, peut venir d'un moment à l'autre? Non : je suis rassurée par les battements de mon cœur, que je sens encore jeune pour la vie; je suis rassurée par mon amour, qui survivra à tout... Et puis, vienne le malheur, vienne la mort! j'aurai du moins connu les moments heureux de cette vie.

ARTHUR.

Oh! Teresa, que je t'envie!

TERESA.

Eh bien! fais comme moi; oublie tout avec moi. Oh! si tu m'aimais comme je t'aime!... Il m'est venu quelquefois une pensée...

ARTHUR.

Laquelle?

TERESA.

Je te la dirai quand nous serons malheureux; c'est alors que je verrai jusqu'à quel point tu étais digne de cet amour d'Italienne que tu invoquais autrefois, et qu'aujourd'hui... Arthur, je te soupçonne de ne pas comprendre... Allons, Arthur, allons, du courage!

(*Arthur se lève.*)

PAOLO, *entrant.*

Le courrier du baron entre dans la cour, et ne précède son maître que de quelques instants.

TERESA, *tombant sur un fauteuil.*

Ah!...

ARTHUR.

Laisse-nous, Paolo. — (*Paolo sort.*) Teresa! Teresa! à ton tour, du courage!

TERESA.

Il arrive!... entends-tu? il arrive!...

ARTHUR.

Avais-tu donc véritablement oublié qu'il dût revenir?

TERESA.

Oh! non, non... Seulement j'étais moins égoïste que toi : je ne voulais pas t'affliger de ma peine... Je voulais te faire oublier, si je n'oubliais pas... Oublier!... oh! non pas... Mais il n'y aurait pas de Dieu si l'on oubliait... Arthur, sois content : depuis mon crime je n'ai pas eu une heure, une minute de repos... Le vieillard, il a toujours été là : dans ma veille, dans mon sommeil, dans mes plaisirs, je le voyais... Et quand je cachais ma tête échevelée dans tes bras, Arthur, tu croyais que c'était de l'amour... C'était de la terreur!

ARTHUR.

Oh! mon Dieu!...

TERESA.

N'est-ce pas que j'étais digne d'envie?

ARTHUR.

Oh! non, non!...

TERESA.

Eh bien! maintenant, qui de nous deux aimait le mieux, de toi qui tâchais de m'épouvanter de tes craintes, ou de moi, qui voulais te rassurer avec mon amour?

ARTHUR.

Oh! je t'aime pourtant bien, Teresa!

TERESA.

Prends-y garde! ces paroles, à cette heure, sont un engagement... Oserais-tu les répéter! m'aimes-tu toujours autant, Arthur?

ARTHUR, *hésitant.*

Oui... oui...

TERESA.

Tu sais que je te disais qu'une pensée m'était venue...

ARTHUR.

Eh bien?...

TERESA.

Que je la réservais pour des temps malheureux...

ARTHUR.

Laquelle, laquelle, voyons?...

TERESA.

Tu n'oseras pas!...

ARTHUR.

Qu'est-ce donc?...

TERESA.

Écoute!.... Comprends-tu qu'une femme qui a manqué au plus saint de tous les devoirs, qui a manqué sans rien de ce qui fait excuser une faute... car ne crois pas que rien m'excuse à mes propres yeux, moi... Non, le baron était bon et m'aimait : tout ce que je pouvais désirer était accompli à l'instant.... et je suis bien criminelle! va, je le sais!... Eh bien! dis-je, crois-tu qu'une femme qui, comme moi, n'avait aucune excuse pour trahir, puisse revoir en face celui qu'elle a trahi, embrasser ses cheveux blancs, dormir sur sa poitrine?..... Oh! dis, dis... le crois-tu?...

ARTHUR.

Teresa!...

TERESA.

Mais dis-moi donc si tu le crois, je ne te demande que cela!

ARTHUR.

Hélas!... non...

TERESA.

Ah! tu es comme moi, n'est-ce pas?... tu comprends le crime et non l'effronterie... Eh bien! je suis cette femme que rien ne peut excuser : mon mari va revenir... et, tu l'as dit, je ne puis le revoir!...

ARTHUR.

Si cependant.....

TERESA.

Ah! c'est qu'il n'y a pas de milieu, vois-tu?..... une fois sur le chemin où tu m'as poussée, il ne faut regarder ni de côté ni en arrière : il faut aller toujours... toujours... et, s'il y a un abîme devant soi... eh bien! il faut y tomber... Es-tu prêt à fuir, Arthur?

ARTHUR.

Oh! impossible!

TERESA.

Je t'avais bien dit que tu n'oserais pas!...

ARTHUR.

Mais c'est ce vieillard... Tu l'oublies donc!

TERESA.

Oui, oui... comme l'assassin oublie la victime.. Je ne l'oublie pas : je veux le fuir...

ARTHUR.

Oh! mais l'abandonner dans la vieillesse et la douleur!... quelque part que nous fuyions, entendre ses malédictions qui nous poursuivent!.... Oh! je ne le quitterai pas ainsi...

TERESA.

Tu mens!... ce n'est pas lui qui te retient!

ARTHUR.

Et qui donc?

TERESA.

Quand on se connaît comme nous nous connaissons, on voit clair dans le cœur l'un de l'autre... et souvent c'est là le premier supplice! Ce n'est pas ce vieillard qui te retient, Arthur...

ARTHUR.

Et qui donc? mon Dieu!

TERESA.

Sa fille... Amélie... ta femme!...

ARTHUR.

Teresa, je te jure....

TERESA.

Ne jure pas!...

ARTHUR.

Eh bien! oui... Pardon, Teresa.

TERESA.

Ah!...

ARTHUR.

Cette enfant que j'ai rendue malheureuse...

TERESA.

Et moi donc!...

ARTHUR.

Cette enfant si douce, si craintive... qui, infortunée, m'a caché ses douleurs.... qui, pleurant, m'a caché ses larmes.... dont la voix s'altère.... dont la santé s'affaiblit... cette enfant que j'avais promis de rendre heureuse...

TERESA.

Tu ne m'avais rien promis à moi, n'est-ce pas?...

ARTHUR.

Oh! grâce... grâce, Teresa!

TERESA.

C'est bien... je n'étais que criminelle : tu veux que je sois hypocrite... Je pouvais, en face de toi, pleurer seulement... tu veux encore qu'en face de toi je rougisse!... Eh bien! crime et honte, j'accepterai tout ce qui me viendra de toi... J'attendrai le baron.

ARTHUR.

Une voiture!... — (*Teresa va à la fenêtre.*) Eh bien?...

TERESA, *froidement*.

C'est lui.

ARTHUR.

Où me cacher?... Oh! pardonne-moi, Teresa... pardonne-moi!...

TERESA.

Retirez-vous... vous me perdriez!...

(*Arthur sort.*)

TERESA, *seule.*

Allons, Teresa..... allons..... un sourire sur les lèvres... et qui pourra distinguer si ta rougeur est celle de la honte ou de la joie?...

SCÈNE V.

TERESA, DELAUNAY, AMÉLIE, DULAU.

DELAUNAY, *dans l'antichambre.*

Mais, où est donc Teresa?..... Teresa, où est-elle?...

AMÉLIE.

Ah! mon père, tenez, la voilà!

DELAUNAY, *l'embrassant.*

Oh! c'est mal à toi!... Comment, Laure, Dulau, Amélie attendent en bas mon retour, viennent au-devant de moi pour me revoir un instant plus tôt... et toi!...

TERESA.

J'allais descendre...

DELAUNAY.

Oh! je te pardonne en te voyant si fraîche, si jolie... Amélie, amène-moi Arthur. — (*Amélie sort.*) Ta santé... ta santé si chère! elle est donc rétablie, ma Teresa?

TERESA.

Oui, je suis heureuse...

DELAUNAY, *l'embrassant encore.*

Oh! laisse-moi... Tu sais ce que je voulais faire pour te rendre au bonheur.

DULAU.

Oui, nous quitter.

TERESA.

Je sais que vous êtes bon et généreux entre les hommes... et s'il est des instants où je n'ai pas apprécié votre cœur... Ah! Dieu sait que ce n'est pas dans celui-ci!...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; ARTHUR, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Mais venez donc, Arthur... je vous dis que c'est mon père.

DELAUNAY.

Eh! viens donc... Mais il faut que j'aille chercher tout le monde... Ah çà! mais, qu'est-ce que tu fais?... tu me baises la main?... Est-ce que tu es fou?...

ARTHUR.

Oh! mon père!...

DULAU, *à part.*

Ce jeune homme n'est décidément plus le même... J'en préviendrai Delaunay.

DELAUNAY.

Revenons à toi, ma petite Amélie... je te trouve pâle, changée.

AMÉLIE, *tristement.*

Moi?... Oh! ce n'est rien.

DELAUNAY.

Ne trouves-tu pas, Arthur?

ARTHUR.

Je ne sais... Mais, non... — (*A part.*) Oh! mon Dieu!...

DELAUNAY, *à Amélie.*

Tu ne m'attendais pas aujourd'hui? hein!... mais j'ai pensé à ton anniversaire : je ne l'ai pas voulu laisser passer sans embrasser ma fille. J'ai pris la poste, j'ai couru nuit et jour, et me voilà... Êtes-vous contents de me revoir?

AMÉLIE.

Oh! oui.

TERESA, *à Arthur tremblant et embarrassé.*

J'ai pitié de vous. — (*A Delaunay.*) Vous devez être bien fatigué, mon ami; cependant, vous le savez, aujourd'hui nous avons une fête, et si vous voulez y paraître, il faut songer à votre toilette.

DELAUNAY.

Oui, oui : d'ailleurs j'ai mille choses à te dire.

DULAU, *bas, à Delaunay.*

J'ai aussi à te parler.

DELAUNAY.

A moi?...

DULAU.

Chut!

DELAUNAY.

Qu'est-ce donc?.... Allons, Dulau, viens avec nous. — Teresa, nous t'attendons.

TERESA, *à part.*

Oh! mon Dieu! mon Dieu! donne-moi des forces!

SCÈNE VII.

AMÉLIE, ARTHUR.

AMÉLIE.

Vous vous en allez, Arthur?

ARTHUR.

Oui : je rentrais pour travailler..... Aviez-vous quelque chose à me dire?

AMÉLIE.

Un mot seulement, et je vous laisse.

ARTHUR.

Dites, Amélie.

AMÉLIE.

Mon père m'a trouvée pâle et changée.

ARTHUR.

C'est vrai; et je m'en suis aperçu moi-même.

AMÉLIE.

Ah! tant mieux!... Croyez-vous que ce soit sans cause, Arthur?

ARTHUR.

Du moins, je ne la connais pas.

AMÉLIE.

Je vais vous la dire... Je suis malheureuse!

ARTHUR.

Vous!... et pourquoi?

AMÉLIE.

Parce que vous ne m'aimez plus.

ARTHUR.

Oh! Amélie!...

AMÉLIE.

Vous ne m'aimez plus, Arthur, et il faut que ce soit ma faute... et j'ai cherché en moi tout ce qui pouvait avoir refroidi votre amour: il me semble que je suis toujours la même; seulement, moi, je vous aime davantage.

ARTHUR.

Et qui peut vous faire penser?...

AMÉLIE.

Tout. D'ailleurs, prissiez-vous la peine de dissimuler votre froideur, il y a dans le cœur qui aime un instinct qui la ferait deviner, Arthur; mais vous ne vous imposez même pas cette obligation.

ARTHUR.

Comment!...

AMÉLIE.

C'est votre faute: pourquoi m'avez-vous habituée à être chérie, entourée de soins, d'amour? Je m'y suis faite; et maintenant, maintenant que vous êtes distrait, préoccupé toujours...

ARTHUR.

Moi?...

AMÉLIE.

Tenez, dans ce moment même.... Eh bien! je vous impatiente, je vous fatigue... Écoutez, écoutez une prière... une prière que je vous fais à genoux...

ARTHUR.

Oh! Amélie...

AMÉLIE.

Oui, une prière...

ARTHUR.

Laquelle?...

AMÉLIE.

Prenez sur vous de cacher votre indifférence à mon père: cela le rendrait trop malheureux! Devant lui... Devant lui seulement, soyez bon pour moi comme vous l'étiez... Oh! vous ne savez pas comme il m'aime, lui, et comme il souffrirait!... Eh bien! quand nous serons seuls, je ne vous demanderai rien: vous ne me parlerez pas si vous voulez... Je me tiendrai dans ma chambre et vous dans la vôtre... Oh! oui... oui, j'en aurai le courage... mais que mon père le sache!... que je voie pleurer mon père!.... Oh! Arthur.... oh! je n'en aurais pas la force...

ARTHUR.

Amélie!.... chère Amélie!.... Oh!.... je t'aime cependant...

AMÉLIE, *lui mettant la main sur le cœur.*

Oh! ce que tu dis ne vient pas de là, vois-tu!... Ce n'est plus l'accent d'autrefois, qui faisait que tes paroles persuadaient; que tu m'aurais fait croire aux choses les plus impossibles... Non, je ne réclame rien, rien que ce que je viens de te dire... N'est-ce pas que devant mon père tu prendras sur toi de paraître m'aimer?

ARTHUR.

Oh! oui, oui!.... Plains-moi, Amélie: je suis bien malheureux!... Mais tout cela changera, je te le jure!...

AMÉLIE.

Mais, mon Dieu! qu'as-tu donc?

ARTHUR.

Rien.... rien que je puisse te dire du moins.... des tourments, des chagrins à moi seul...

AMÉLIE.

Quand tu m'aimais, ils eussent été à nous deux...

ARTHUR.

Encore!...

AMÉLIE.

Non...

ARTHUR.

Amélie... c'est la solitude qu'il me faut.

AMÉLIE.

Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire: vous pouvez vous retirer, Arthur.

ARTHUR.

Oui; mais je reviendrai bientôt, Amélie... J'ai tout arrangé pour un plan de vie à venir... pour que nous ne nous quittions pas, pour que...

AMÉLIE.

Ce que vous ferez sera bien fait.

ARTHUR.

Allons, allons...

AMÉLIE, *souriant.*

Au revoir.

ARTHUR, *entrant chez lui.*

Que je souffre!...

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, *seule.*

Oh! qui me rendra mon Arthur d'autrefois, son air empressé, prévenant, mon Arthur au front riant, à la bouche joyeuse? Des chagrins à lui seul, dit-il... Oh! ils sont à nous deux, car je les connais... Il aime... il aime une autre!... Oh! pauvre Amélie!... Mon Dieu, mon Dieu!...

SCÈNE IX.

AMÉLIE, LAURE.

LAURE.

Qu'as-tu donc?

AMÉLIE, *se levant vivement et essuyant ses larmes.*

Moi? rien...

LAURE.

Tu as pleuré, Amélie... tu pleures encore!...

AMÉLIE.

Non, non... tu te trompes... Pourquoi pleurerais-je?...

LAURE.

Je ne sais, mais tes yeux sont rouges, ta poitrine oppressée...

AMÉLIE.

Mais, je t'assure que tu te trompes...

LAURE.

Je me trompe... et ta voix est pleine de larmes... Mais, qu'as-tu donc?

AMÉLIE, *sanglotant.*

Oh! je suis bien malheureuse!...

LAURE.

Malheureuse!... et je ne le sais pas, moi, ton amie d'enfance, ta sœur!

AMÉLIE.

Laure, ma bonne Laure..... Oh! oui, je voudrais bien te dire ce que j'ai...

LAURE.

Parler de ses peines, c'est déjà s'en consoler... Voyons, parle... qu'as-tu donc?

AMÉLIE.

Oh! c'est une chose affreuse, qui me déchire, qui me torture; des tourments dont je n'avais pas l'idée... Oh! Laure... Laure... je suis jalouse!

LAURE.

Jalouse! et de qui donc?

AMÉLIE.

De qui, si ce n'est d'Arthur?

LAURE.

D'Arthur?

AMÉLIE.

Oui.

LAURE.

Comment, Arthur te trompe!

AMÉLIE.

Oui, oui... N'est-ce pas que c'est horrible!... Moi qui l'aime tant... il en aime une autre... une autre que son Amélie!

LAURE.

Mais c'est incroyable!

AMÉLIE.

J'en suis sûre!

LAURE.

Comment cela?

AMÉLIE.

Écoute : il reçoit des lettres qu'il me cache...... L'autre jour, je l'ai vu en recevoir une : il la baisait, la pressait contre son cœur... Oh! tu n'as pas d'idée de ce que c'est que la jalousie!... cela glace tout.... C'est au point que j'avais un secret à lui dire, un secret, qui, en tout autre temps, nous aurait comblés de joie tous deux... Eh bien! je ne m'en sens pas le courage!

LAURE.

Et ces lettres?...

AMÉLIE.

J'ai remarqué où il les cache, car vingt fois..... j'ai honte de t'avouer cela, Laure... mais vingt fois j'ai été sur le point... Ce serait bien mal, n'est-ce pas?

LAURE.

Et où les cache-t-il?

AMÉLIE.

Dans un tiroir secret du chiffonnier qui est dans le boudoir. Il les met dans un portefeuille, où je suis certaine qu'il y en a beaucoup, et il renferme le portefeuille dans ce tiroir.

LAURE.

Comment! tu as un pareil soupçon, et tu ne t'en assures pas!

AMÉLIE.

De quelle manière?

LAURE.

Il me semble qu'il n'y a qu'une seule...

AMÉLIE.

Oh! ce serait affreux!

LAURE.

Mais peut-être ôte-t-il avec soin la clef du chiffonnier.

AMÉLIE, *tirant une clef de sa poitrine.*

J'en ai une qu'il ne connaît pas...

LAURE.

Veux-tu que j'aille avec toi?...

AMÉLIE.

Oh! non, non... Arthur n'aurait qu'à nous surprendre ensemble...

LAURE.

Eh bien ! vas-y seule.

AMÉLIE.

Je n'aurai jamais le courage de lire une de ces lettres.

LAURE.

Écoute : apporte ici le portefeuille tout entier; et moi je l'ouvrirai, et je te dirai... que tu es une petite folle de t'être inquiétée ainsi, car je suis sûre que ces lettres sont des papiers d'affaires et non des lettres d'amour... et tu les reporteras tout de suite.

AMÉLIE.

Tu seras discrète, Laure!... Oh! tu as raison : je suis si malheureuse qu'il faut que cette incertitude cesse... Et si c'est mal... eh bien! Dieu qui voit ce que je souffre me pardonnera peut-être!

LAURE.

Du courage! Je t'attends...

(*Au moment où Amélie entre chez elle, Delaunay sort de son appartement.*)

SCÈNE X.

DELAUNAY, LAURE.

DELAUNAY, *à part.*

Ce que m'a dit Dulau est bien étrange... — (*Apercevant Laure.*) Laure!... (*Il va à elle.*)

LAURE, *se retournant vivement.*

Monsieur!

DELAUNAY.

Où est Amélie?

LAURE.

Mais... chez son mari, je crois...

DELAUNAY, *traversant le théâtre.*

Bien.

LAURE, *l'arrêtant.*

Elle va revenir...

DELAUNAY, *revenant.*

Je voulais te demander quelque chose, Laure... Je me suis aperçu de la pâleur d'Amélie.... cela m'inquiète... Aurait-elle des chagrins?

LAURE, *hésitant.*

Des chagrins?... Oui, monsieur...

DELAUNAY.

Et qui aurait le courage d'en faire à cet ange? Ce n'est pas Arthur, j'espère?...

LAURE.

Écoutez... Vous ne le direz pas!

DELAUNAY.

Parle!

LAURE.

Eh bien... c'est lui!

DELAUNAY.

Oh !... Je vais le trouver à l'instant.

LAURE, *le retenant.*

Non, non... n'y allez pas!... Amélie s'est peut-être trompée...

DELAUNAY.

Eh bien! Arthur est un homme d'honneur, et il me dira...

LAURE.

Non, monsieur, non : mieux vaut attendre.... Amélie, tout à l'heure, va savoir si elle se trompait ou non.

DELAUNAY.

Comment cela?...

LAURE, *tremblante.*

Des lettres...

DELAUNAY.

Des lettres entre les mains d'Amélie!...

LAURE.

Non... elle n'osera pas les ouvrir... Elle allait les apporter ici, et toutes deux...

DELAUNAY, *sévèrement.*

Sortez, Laure.

LAURE.

Mais Amélie...

DELAUNAY.

Trouvera ici son père au lieu de son amie.... Croyez-vous qu'elle ne puisse pas confier à l'un un secret qu'elle confierait à l'autre?

LAURE.

Je me retire.

DELAUNAY.

Pressez la baronne d'achever sa toilette, et faites, je vous prie, allumer les lustres.

LAURE.

Vous ne m'en voulez pas?...

DELAUNAY, *avec plus de douceur.*

Non, mon enfant... Mais laissez-moi.

SCÈNE XI.

DELAUNAY *seul, puis* AMÉLIE.

DELAUNAY.

Oh! si cela était, ce serait bien affreux!..... Une enfant que je confie à son honneur, pure et naïve, la tromper!... Oh! cette petite fille ne sait ce qu'elle dit : c'est impossible!

AMÉLIE, *entrant pâle et tremblante.*

Tiens, Laure... les voilà... — (*Apercevant Delaunay.*) Mon père!...

(*Elle cache le portefeuille derrière son dos.*)

DELAUNAY, *roidement.*

Amélie, donne-moi ce portefeuille.

AMÉLIE.

Comment... comment!... vous voulez...

DELAUNAY.

Je sais tout.

AMÉLIE, *se jetant dans ses bras.*

Ah!...

DELAUNAY.

Tu souffres... et tu te plains à d'autres, mon enfant!... Ne suis-je plus ton père, ton bon père?...

AMÉLIE.

Oh! si, si, toujours... toujours mon père chéri!...

DELAUNAY.

Pourquoi avouer à Laure ce que tu n'aurais dû dire qu'à moi?

AMÉLIE.

Oh! mon père, elle m'a surprise pleurant...

DELAUNAY.

Tu es donc bien malheureuse, pauvre Amélie?...

AMÉLIE.

Oui, bien malheureuse!

DELAUNAY, *sans voir le portefeuille qu'Amélie tient toujours caché.*

Et ces lettres, tu soupçonnes qu'elles sont d'une rivale?

AMÉLIE.

J'en suis sûre!

DELAUNAY.

Et tu allais confier à Laure, à une enfant, un secret de cette importance!... Ces lettres, Amélie, c'est le déshonneur d'une femme..... d'un mari peut-être.... et tu allais jeter au vent leur réputation!

AMÉLIE.

Oh! j'ai eu tort, c'est vrai; mais j'étais folle, j'avais la tête perdue... je ne savais plus ce que je faisais.

DELAUNAY.

Donne-moi ces lettres.

AMÉLIE.

Les voilà, mon père... Si elles ne sont pas d'une femme, avouez tout à Arthur, et demandez-lui pardon pour moi; si je ne me trompais pas, rendez-moi le portefeuille : je le remettrai où je l'ai pris... Mais cachez-moi le nom de cette femme... je la haïrais... Puis serrez-moi bien fort sur votre cœur, car j'aurai bien besoin de votre amour et de votre pitié... Et surtout, pardonnez à Arthur, comme d'avance je lui pardonne.

DELAUNAY.

Sois tranquille, mon enfant : je serai prudent.

AMÉLIE.

Embrassez-moi, mon père... cela me portera bonheur... adieu!... adieu!... Oh! si je me suis trompée, dites-le-moi bien vite!...

(*Pendant cette scène on a allumé les lustres de l'antichambre, que les domestiques ont plusieurs fois traversée.*)

SCÈNE XII.

DELAUNAY, *seul.*

Pauvre enfant!... si jeune, et déjà souffrir!... Oui, l'embarras d'Arthur, en me voyant, m'avait frappé; la pâleur d'Amélie m'avait serré le cœur... Un secret de cette importance qui allait être abandonné à ces deux enfants!... — (*Ouvrant le portefeuille.*) Un portrait de femme!... — (*S'approchant d'un flambeau.*) Teresa!... le portrait de Teresa entre les mains d'Arthur!... D'où vient cela donc?... Ces lettres... voyons ces lettres... L'écriture de Teresa!... — (*Ouvrant.*) « Cher Arthur. » Malédiction!... — (*Il retombe sur sa chaise.*) Mais non, — (*Riant.*) c'est folie!... et j'ai mal lu... Voyons... Oh! ma vue se trouble... — (*Il frappe du pied.*) Ta Teresa!... — (*Il broie le papier entre ses mains.*) Oh! l'infâme!... C'était elle qu'il avait connue à Naples, qu'il avait aimée! Et c'est moi qui la lui ramène!... Enfer! Oh! à moi, à moi!... quelque chose que je brise, que je déchire!... Oh! Arthur... malheur à toi! mort à toi, Arthur!... C'est du sang, du sang qu'il faut!... — (*Il s'élance vers l'appartement, et s'arrête.*) Un éclat, une querelle, dont il faudra dire la cause... insensé!... Où, comment chercher un prétexte!... Il peut tarder à se présenter, et moi, pendant ce temps... moi, moi j'étouffe!... Mon cœur peut se briser, je puis mourir... mourir et ne pas me venger!... et les laisser... Oh! c'est impossible!... Je vais lui faire dire de venir ici, de venir me trouver... et là, seul à seul...

(*Il va pour appeler. — Un domestique paraît et annonce.*)

LE DOMESTIQUE.

M. de Serçannes, M. le général Clément.

DELAUNAY.

Mais que veulent ces hommes?... que viennent-ils faire ici? — (*Les apercevant en costume de bal.*) Ah! oui! un anniversaire... une fête... Oh!

(*Il tombe sur un fauteuil, dans une espèce de convulsion.*)

SCÈNE XIII.

DELAUNAY, LE GÉNÉRAL CLÉMENT, DIVERS INVITÉS, DULAU, *qui va au-devant d'eux, puis* M. DE SORBIN, TERESA, ARTHUR.

LE GÉNÉRAL.

Ah! bonsoir, mon cher Delaunay.

DELAUNAY.

Bonsoir, général... Je suis heureux de vous voir...

DULAU.

Serviteur, général... C'est une soirée d'anniversaire que nous vous donnons; et ces jours-là sont comptés dans la vie d'un père.

DELAUNAY, *riant.*

Oui... oui... ce sont des jours joyeux!... — (*A M. de Serçannes.*) Monsieur...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. de Sorbin.

DE SORBIN.

Je voudrais parler à Arthur avant d'entrer au salon...

LE DOMESTIQUE.

Il est chez lui.

TERESA, *sortant de chez elle en grande toilette.*

Comment! messieurs, vous êtes arrivés, et vous me laissez seule!

LE GÉNÉRAL.

Oh! madame, nous ne savions pas...

DELAUNAY, *à part.*

Sa Teresa!...

DULAU.

Venez, venez, monsieur de Serçannes : la table de boston vous attend... Je serai des vôtres... Nous ne dansons plus, nous.

(*Il sort avec M. de Serçannes.*)

TERESA.

Monsieur le général, veuillez passer au salon.

DELAUNAY.

Non, non, je retiens le général... Recevez ces dames.

(*Le domestique annonce plusieurs dames qui entrent. — Teresa les reçoit avec grâce et embrasse les jeunes filles.*)

TERESA, *à une jeune fille.*

Vous êtes toujours charmante, mon enfant... Entrez au salon: vous y trouverez Laure et Amélie... et votre bon ami Dulau, que vous aimez tant à faire enrager.

(*Arthur et de Sorbin sortent de chez Arthur. — Un instant Teresa et Arthur se trouvent en face l'un de l'autre. — Delaunay fixe ses yeux sur eux.*)

DE SORBIN.

Madame...

TERESA.

Nous allons vous voir au salon, messieurs?...

(*Teresa sort.*)

ARTHUR.

Dans un instant.

DELAUNAY.

Ah!

DE SORBIN, *désignant Arthur.*

Messieurs, je vous présente un envoyé extraordinaire de la cour de France à Saint-Pétersbourg.

DELAUNAY.

Arthur!...

LE GÉNÉRAL ET M. DE SERÇANNES.

Ah! monsieur, recevez tous nos compliments.

M. DE SERÇANNES.

Et depuis quand cette bonne nouvelle?

ARTHUR.

Depuis ce soir seulement... et place et nouvelle, je dois tout à monsieur...

DE SORBIN.

La modestie l'empêche d'ajouter que Sa Majesté joint à cette place le titre de baron et la croix de la légion d'honneur.

LE GÉNÉRAL.

Comment!... mais c'est magnifique!... Recevez mon compliment bien sincère.

ARTHUR, *allant à Delaunay.*

Et vous, mon père...

DELAUNAY, *à part.*

Son père!...

ARTHUR.

Vous ne me faites pas le vôtre!...

DELAUNAY, *se levant et le regardant.*

En effet, monsieur, il y a de quoi!...

ARTHUR, *reculant.*

Cependant, mon père... monsieur... j'aurais cru que plus que personne...

DELAUNAY.

J'applaudirais à une injustice, n'est-ce pas, parce qu'elle favorisait mon gendre, et je trouverais que cela était bien, parce que cela était avantageux?... Vous vous êtes trompé.

ARTHUR, *stupéfait.*

Mais je ne puis m'expliquer...

DELAUNAY.

Je vais le faire, moi!

LE GÉNÉRAL.

Mais, Delaunay...

DELAUNAY, *éclatant.*

Ah! laissez-moi, général... Comment! une telle injustice ne vous révolte pas?...... Et vous restez muet?... Une place d'envoyé extraordinaire, je conçois cela : quand on ne sait que faire d'un

homme... qu'un homme n'est bon à rien, et que cependant l'oreille d'un ministre se lasse d'entendre prononcer son nom, on en fait un envoyé extraordinaire, ou un conseiller d'État.... Très-bien!

ARTHUR.

Oh! mais, que dites-vous?

DELAUNAY.

Silence, monsieur!... Mais, qu'à cet homme, qui n'a encore rien fait pour son pays, qui garde encore dans ses veines tout son sang d'enfant, on donne le même titre qu'à celui dont les cheveux ont blanchi dans les fatigues des bivacs, la même récompense qu'à l'homme dont le sang a coulé sur vingt champs de bataille.... Oh! mais c'est une amère dérision de tout ce qui est noble et grand, c'est à n'oser plus saluer dans la rue celui qui porte le même ruban et le même titre que soi!

LE GÉNÉRAL.

Mon ami... mon ami!

DELAUNAY.

Que si l'on veut absolument chamarrer ces jeunes poitrines, que s'il faut des titres à ajouter au nom de baptême de pareils enfants, eh bien! qu'on les envoie auprès du saint-père : il les nommera chevaliers servants, et les décorera de l'Éperon d'or.

DE SORBIN, *à Arthur.*

Mon ami, la colère de votre père vient de ce que vous avez la croix, et que lui...

ARTHUR.

Oh! vous avez raison.

DE SORBIN.

Dites-lui que nous ferons ce que nous pourrons...

ARTHUR, *s'approchant.*

Mon père, je conçois qu'il vous soit pénible, à vous vieux militaire de l'empire, de voir à un jeune homme, qui avoue n'avoir rien fait pour l'avoir, une croix que vous avez tant de fois mérité de porter... Mais croyez que le ministre ne se refusera pas à nos sollicitations...

DELAUNAY.

Merci!..... Vous me protégerez, n'est-ce pas?..... Fat!...

ARTHUR.

Oh!... monsieur...

DELAUNAY.

Il vous faudrait quatre ans de votre vie, rien que pour aller, de champ de bataille en champ de bataille, reconnaître où le sang de votre protégé a coulé... Oh! non, non, merci!... Votre temps est trop précieux, et ce serait une tâche trop longue.

DE SORBIN.

Mais, monsieur, cette croix donnée à Arthur est aussi une récompense du sang versé : son père est tombé dans la Vendée, combattant pour la cause royale.

DELAUNAY.

Contre laquelle je combattais à cette époque... Je conçois qu'on fasse entre nous deux quelque différence : son père se battait pour un homme, moi pour la France!

ARTHUR.

Ah! monsieur..... j'ai pu supporter les injures qui n'étaient adressées qu'à moi, mais celles adressées à mon père...

DELAUNAY.

Tout homme qui porte les armes contre son pays est un traître... et son fils est un fils de traître!

ARTHUR.

Monsieur, quand le sang coule bravement pour un principe, quel que soit ce principe, la blessure dont il coule peut se montrer à tous, car elle est honorable.

DELAUNAY.

Arthur, vous aviez dit que vous ne laisseriez pas insulter votre père... et je l'ai insulté, et je l'insulte encore... J'ai foulé aux pieds sa mémoire.

ARTHUR.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

DELAUNAY.

Je vous ai déjà dit que vous étiez un fat; je me suis trompé : vous êtes un lâche! — (*Déchirant son gant avec ses dents.*) Et si ce n'est point assez... — (*Lui jetant les morceaux de son gant à la figure.*) Tenez!

ARTHUR.

Puisque vous m'y forcez, monsieur...

DELAUNAY, *lui prenant la main.*

Allons donc! — (*En ce moment Amélie paraît, et voit son père et Arthur se donner la main. — Delaunay, à demi-voix à Arthur.*) Demain, à six heures, au bois de Boulogne... Général, vous serez mon témoin.

LE GÉNÉRAL.

Mais Delaunay!...

DELAUNAY, *lui prenant la main.*

C'est un duel irrémissible, un duel à mort, entendez-vous?... — (*Voyant Amélie.*) Ma fille!... il faut que cette enfant ignore tout, messieurs. — Rentrez au salon, je vous prie. — (*Ils rentrent au salon. — Amélie reste au fond.*) Oh! je serai donc vengé!...

(*Il tombe sur un fauteuil.*)

SCÈNE XIV.

DELAUNAY, AMÉLIE.

AMÉLIE, *quand tous sont sortis, se jette dans les bras de son père.*

Oh! mon père!... que je suis contente, que je suis heureuse!

DELAUNAY.

Heureuse! contente!... et de quoi, Amélie?

AMÉLIE.

Oh! ne t'ai-je pas vu donner la main à Arthur? N'ai-je pas tout deviné, alors?

DELAUNAY.

Et qu'as-tu deviné?

AMÉLIE.

Qu'il n'était pas coupable, puisque tu te réconcilies avec lui... que ces lettres n'étaient pas d'une femme... N'est-ce pas, c'était cela?

DELAUNAY.

Oui, c'était cela, ma fille.

AMÉLIE.

Oh! bien sûr?

DELAUNAY.

Je te le dis. — (*A part.*) Pauvre enfant!

AMÉLIE.

Et je puis l'aimer autant qu'auparavant?... et plus encore, car...

DELAUNAY.

Eh bien?...

AMÉLIE.

Oh! une nouvelle... que je ne lui ai pas dite, à lui, car je croyais qu'il ne m'aimait plus... et que je n'ai voulu te dire à toi qu'aujourd'hui, jour de mon anniversaire, jour de fête...

DELAUNAY, *étouffant.*

Oh!... Quelle était-elle donc?...

AMÉLIE.

Ma pâleur, que tu as remarquée...

DELAUNAY.

Eh bien?...

AMÉLIE.

Elle n'était pas causée par mes seuls chagrins... Je souffre....

DELAUNAY.

Toi!...

AMÉLIE.

Oh! mais des souffrances bien douces... dont je connais la cause, et dont la cause m'est bien chère!... Comprends-tu?

DELAUNAY.

Non...

AMÉLIE.

Eh bien...

DELAUNAY.

Eh bien?...

AMÉLIE.

Maintenant, quand je prie Dieu pour les jours d'Arthur, je prie non-seulement pour mon mari, mais encore pour le père de mon enfant...

DELAUNAY, *à part.*

Le père de son enfant!... Et demain, la mère veuve, l'enfant orphelin... Et c'est moi!... Oh! mais mon Dieu, c'est un enfer!... Oh! oh!... — (*Haut.*) Amélie... Amélie, à moi!... Oh! tu ne sais pas ce que je souffre!... — (*S'élançant hors de l'appartement.*) Oh! de l'air, de l'air!...

(*Il tombe près de la porte. — Amélie s'élance vers lui.*)

AMÉLIE.

Mon père évanoui!... Au secours! au secours!...

(*Tout le monde entre, se groupe autour de Delaunay évanoui. — La toile tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

TERESA.

PERSONNAGES.

DELAUNAY.
TERESA.
ARTHUR.
AMÉLIE.
PAOLO.
DULAU.
LAURE.

Même décoration. — Cinq heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAOLO, TERESA.

PAOLO.

Que la chaise de poste de monsieur le baron soit prête dans dix minutes.

TERESA, *rentrant chez elle.*

Qui a donné ces ordres, Paolo?

PAOLO.

Le baron, signora.

TERESA.

Et pour qui ces préparatifs de départ?

PAOLO.

Je l'ignore.

TERESA, *à elle-même.*

C'est bizarre!... — (*Haut.*) Savez-vous pourquoi le baron, après son indisposition, n'est point rentré dans sa chambre?

PAOLO.

Il a dit qu'il se retirait chez M. Dulau : voilà tout ce que je sais.

TERESA.

Mais je voudrais le voir : je ne puis rentrer chez moi avec de telles inquiétudes.... Je vais monter chez Dulau.

PAOLO.

La porte est fermée.

TERESA.

Comment!...

PAOLO.

Signora, avez-vous du courage?

TERESA.

Qu'est-il donc arrivé?...

PAOLO.

Une querelle avec Arthur.

TERESA.

Avec Arthur!... mais légère sans doute?

PAOLO.

Ils se battent dans deux heures.

TERESA.

Grand Dieu!... Qu'est-ce que vous dites donc, Paolo?... Eux se battre!... mais c'est impossible!... le beau-père, le gendre!.... Vous vous trompez, vous avez mal compris...

PAOLO.

Quand je n'aurais rien entendu, quand je n'aurais surpris qu'un de leurs gestes, vu qu'un de leurs regards, je vous répéterais qu'ils se battent aujourd'hui... et j'ajouterais que c'est un duel à mort.

TERESA.

Oh! mais c'est de la folie!... Il faut que je voie le baron, que je lui parle.... que.... j'obtienne de lui...

PAOLO.

Et s'il sait tout?...

TERESA.

C'est vrai... Opprobre!... Eh bien! c'est à Arthur qu'il faut que je parle: j'exigerai de lui que ce duel fatal n'ait pas lieu... j'en ai bien le droit, je l'espère!... Oh! Paolo, montez chez Arthur... il rentre à peine: dites-lui de venir, que je l'attends, qu'il faut que je lui parle, que c'est moi, moi Teresa.... Ramenez-le... Voyez-vous? vous le prierez bien... n'est-ce pas?.... Oh! mon Dieu!.... Allez, Paolo, allez!...

PAOLO, *s'arrêtant.*

Le baron...

TERESA.

Le baron... Oh! je n'ose l'attendre... Si je pouvais savoir... Tâchez qu'il s'arrête ici... qu'il vous dise... et moi, derrière cette porte... Oh! mais je suis folle: il ne dira rien... il vient chercher Arthur pour se battre... Oh! je me jetterai entre eux...

PAOLO.

Le voilà!

TERESA, *se jetant derrière la porte.*

Oh! mon Dieu!... miséricorde!...

SCÈNE II.

DELAUNAY, PAOLO.

(*Delaunay entre lentement, et va s'asseoir d'un côté du théâtre. — Après une pause, il se retourne et aperçoit Paolo.*)

DELAUNAY.

Paolo!...

PAOLO.

Monsieur...

DELAUNAY.

Que voulais-je donc dire?... Ah!... le bal est-il fini depuis longtemps?

PAOLO.

Les dernières personnes sortent à peine.

DELAUNAY.

Quelle heure est-il?

PAOLO.

Cinq heures.

DELAUNAY.

La chaise de poste?...

PAOLO.

J'ai donné vos ordres.

DELAUNAY, *lui tendant la main.*

Merci, mon ami... — (*Il laisse retomber sa tête sur sa poitrine. — Pause d'un instant.*) Paolo...

PAOLO.

Monsieur?

(*Delaunay tourne sa tête du côté de l'appartement de Teresa. — Il est prêt à parler; puis il tourne la vue et pousse un soupir.*)

DELAUNAY.

Dites à Arthur que je l'attends. — (*Paolo tressaille. — Delaunay se reprenant.*) Je ne vous l'ordonne point, Paolo, je vous en prie.

PAOLO.

J'y vais, monsieur.

(*Il sort par la porte latérale, en regardant du côté de Teresa.*)

SCÈNE III.

DELAUNAY, *seul.*

Il faut que cela soit ainsi... Malheur à moi!... mais à moi seul... J'ai voulu intervertir l'ordre de la nature: j'ai attaché la mort à la vie, la jeune fille au vieillard... Malheur à moi!... — (*Il se lève, fait quelques pas, et regarde la porte derrière laquelle est cachée la baronne.*) Teresa!... Teresa!... — (*Il marche lentement vers la porte, et appuie son front au mur.*) Que de fois j'ai passé le seuil de cette porte..... avec un cœur joyeux et bondissant comme un cœur de jeune homme!... Insensé que j'étais!... ou plutôt... heureux, heureux que j'étais!...

PAOLO, *à l'autre porte.*

Monsieur Arthur est enfermé: il paraît désirer ne pas descendre.

DELAUNAY.

Dites-lui que je l'en prie... Entendez-vous bien?... que je l'en prie. — (*Paolo sort.*) Oui, je comprends:

il est encore plus malheureux que moi, lui : je souffre, et il rougit... Allons, allons, du courage!... Que je suis las! que je suis fatigué!... J'ai vieilli de dix ans depuis hier.

PAOLO, *rentrant.*

Le voilà.

DELAUNAY.

C'est bien, mon ami. Laissez-nous seuls.

(*Paolo sort.*)

SCÈNE IV.

DELAUNAY, ARTHUR.

(*Arthur, pâle et abattu, entre lentement, s'arrête au tiers du théâtre, et baisse les yeux.*)

ARTHUR.

Vous me demandez, monsieur?

DELAUNAY.

Oui. — Approchez... et asseyez-vous.

ARTHUR, *se tenant debout.*

Merci...

DELAUNAY.

Hier, monsieur, ma conduite a dû vous paraître étrange?...

ARTHUR, *timidement.*

Il est vrai que j'en cherche la cause.

DELAUNAY, *vivement.*

La cause est celle que vous connaissez..... n'en cherchez pas d'autre.

ARTHUR, *à part, s'essuyant le front.*

Oh! je respire...

DELAUNAY.

Mais de tels emportements vont mal à mon âge : à soixante ans on doit connaître les hommes et par conséquent être moins sensible à leurs injustices... J'ai eu tort, monsieur.

ARTHUR.

Vous!...

(*Il fait un mouvement en joignant les mains.*)

DELAUNAY.

J'ai eu tort, monsieur..... et je vous ai prié de venir pour vous faire mes excuses...

ARTHUR.

Vous, des excuses à moi, mon Dieu!...

DELAUNAY.

Oui... Mais comme l'offense a été publique, il faut que la réparation le soit : comme l'outrage a été fait en face d'un homme devant lequel vous devez rester pur pour qu'il vous reste attaché, j'ai écrit à monsieur de Sorbin, et voici la lettre : c'est vous que je charge de la lui faire tenir.

ARTHUR, *repoussant la lettre.*

Oh! monsieur...

DELAUNAY.

Non : prenez-la, je le désire.

ARTHUR.

Mais moi, monsieur, n'ai-je rien à me reprocher dans... dans... cette querelle?... ne me reste-t-il rien à faire?

DELAUNAY.

Ce qui vous reste à faire, je vais vous le dire.— (*Il étend la main et sonne.—Un domestique paraît.*) La chaise de poste est-elle prête?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le baron.

DELAUNAY.

Allez. — Vous me demandez ce qui vous reste à faire, monsieur : il vous reste à partir.

ARTHUR.

Partir!... et quand?

DELAUNAY.

Dans dix minutes.

ARTHUR.

Amélie?...

DELAUNAY.

Vous accompagnera.

ARTHUR.

Sitôt!...

DELAUNAY.

Vous avez une mission pour Saint-Pétersbourg; vos lettres de créance vous ont été remises hier; le brevet de votre croix est signé : vous partez honoré et honorable... n'est-ce pas?... Que vous faut-il de plus?

ARTHUR.

Mais partir si vite!

DELAUNAY, *s'échauffant.*

Je vous avais insulté et je vous ai fait des excuses; cette lettre prouve que ce n'est point vous qui êtes un lâche... mais que c'est moi qui en suis un... Que vous faut-il de plus?...

ARTHUR.

Mais, monsieur!

DELAUNAY, *plus chaudement encore.*

Ces injustices qui, hier, m'eussent brisé le cœur si la colère ne m'eût soulagé...... je les enferme aujourd'hui dans ma poitrine; la haine qu'elles ont excitée en moi, si je ne puis l'éteindre, je la cache du moins; d'offensé que j'étais, je redescends au rang de suppliant... je vous supplie de partir... Mais dites-moi, dites-moi donc ce qu'il vous faut encore?

ARTHUR.

Oh! laissez-moi prendre congé de mes amis, laissez-moi jusqu'à demain...

DELAUNAY, *se levant, et ne pouvant plus se contenir.*

Mais qu'avez-vous donc encore à lui dire?....

ARTHUR, *reculant.*

A qui?...

DELAUNAY.

A celle que vous ni moi ne pouvons nommer désormais en face l'un de l'autre.

ARTHUR.

Oh!...

DELAUNAY.

Il faut, Arthur, que vous soyez bien aveugle et bien insensé!...... Je renonce au seul bien qui me restait dans le monde, à ce qui pouvait me faire fermer la paupière sans maudire Dieu, à la seule chose qui pouvait faire que je dormisse tranquille dans mon tombeau... à la vengeance... j'y renonce pour ne pas faire ma fille veuve et son enfant orphelin.... et vous, vous... vous ne voyez là qu'une lâcheté dont vous profitez, sans en deviner la cause!.... Vous croyez donc que l'âge a brisé mes forces? enfant que vous êtes!... Mais songez donc que cette main, si elle serrait la vôtre, vous ferait mettre à genoux de douleur... et que si elle dirigeait sur votre cœur le bout d'un pistolet ou la pointe d'une épée, plomb ou acier vous irait droit au cœur!....... Je voulais que vous partissiez sans explication entre nous deux, et voilà tout : vous en voulez une : soit.— Eh bien! je vous la demande... je vais à vous... Voyons, voyons... — (*Il marche à lui.*) si vous oserez me la donner debout....

ARTHUR, *tombant à genoux.*

Oh! grâce, grâce, mon père!...

DELAUNAY.

Eh bien! oui.... à genoux! misérable! à genoux!...... Vous mériteriez que je vous brisasse le front avec le pied!...—(*Pleurant.*) Savez-vous que c'est bien infâme ce que vous avez fait!... Et si je n'avais pu supporter votre crime, à vous, si je m'étais brûlé la cervelle, comme un instant j'en ai eu l'intention... croyez-vous que le sang du vieillard que vous osez encore appeler votre père ne serait pas retombé, pendant l'éternité, goutte à goutte sur votre cœur, dévorant comme du plomb fondu?... Dites : croyez-vous que vous auriez eu un jour de repos, une nuit de sommeil, un instant de bonheur?... Dites, le croyez-vous?

ARTHUR, *se roulant à ses pieds.*

Oh! non, non!...

DELAUNAY.

Eh bien! quand je veux réserver pour moi seul douleurs et insomnies, quand je veux vous épargner un enfer dans ce monde et dans l'autre, quand pour cela je ne vous demande que de partir... ignorant et par conséquent sans remords!.... non, non! vous voulez rester; vous ne devinez rien; et il faut que je vous dise tout!..... Eh bien! vous le savez : partez donc, maintenant, et soyez maudit!

ARTHUR.

Oh! je mourrai là, plutôt que de partir avec votre malédiction.

DELAUNAY, *le saisissant par le bras et le remettant sur ses pieds.*

Partez, vous dis-je! car je puis faire plus que de vous maudire!...... Partez... Je vais embrasser et préparer ma fille...... Qu'à mon retour je ne vous retrouve pas ici. Après ma mort... vous pourrez y revenir.

ARTHUR.

Oh! votre pardon!

DELAUNAY.

Arrière!...... — (*Arthur recule.*) Rendez mon Amélie heureuse, monsieur, et à cette condition, à cette seule condition, entendez-vous? à l'heure de ma mort je vous pardonnerai peut-être.., Mais jusque-là... — (*Riant.*) Oh! vous raillez!...

(*Il rentre chez Amélie : Arthur le suit des yeux. — Pendant ce temps, Teresa sort mourante de sa chambre, et va s'asseoir à la place où Delaunay était assis.*)

SCÈNE V.

TERESA, *assise*, ARTHUR.

ARTHUR, *sans se retourner du côté de Teresa, qu'il n'a point entendue.*

Quelle honte! quel abîme! quel enfer!

TERESA.

Oui, vous avez bien raison : c'est horrible!

ARTHUR, *se retournant.*

Teresa!...

TERESA.

J'étais derrière cette porte : j'ai tout entendu.

ARTHUR, *chancelant et pleurant.*

Oh! oh!... Je vous l'avais bien dit!...

TERESA, *vivement.*

Oui, oui... à moi la faute... à moi seule!..... — (*A part.*) Et à moi seule la punition!

ARTHUR.

Que faire?...

TERESA.

Partir... Le vieillard ne vous l'a-t-il pas ordonné?

ARTHUR.

Partir!... Et vous?...

TERESA.

Ne vous inquiétez pas de moi, Arthur..... Le jour où j'ai trompé mon mari... j'ai pris... pour l'heure où il découvrirait ma faute, une résolu-

tion...... que je compte accomplir aujourd'hui même.

ARTHUR.

Quelle est-elle? dites, car je tremble!...

TERESA.

Rassurez-vous, Arthur: si l'accomplissement de cette résolution ne me rend pas heureuse, elle me rendra tranquille... du moins je l'espère... Mais partez, partez donc!...

ARTHUR.

Votre main!...

TERESA.

Rien... rien, Arthur!... Une dernière caresse, à l'heure qu'il est, pèserait plus dans la balance divine que toutes mes fautes passées!... Adieu!

ARTHUR.

Pour toujours?...

TERESA.

Pour toujours!

ARTHUR.

Adieu, madame.

(*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE VI.

TERESA, *puis* PAOLO.

TERESA.

Pars, Arthur... pars, et sois heureux!... Il n'y a plus dans mon âme ni jalousie ni amour... Et puisse Dieu permettre que, comme je te l'ai dit, moi je sois tranquille!... Ah! Paolo!...

PAOLO.

J'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de moi.

TERESA.

Je vous attendais, Paolo.

PAOLO.

Me voilà!

TERESA.

Quand vous avez quitté l'Italie pour la France, vous avez dû penser que, sur une terre étrangère, isolé comme vous alliez l'être, il pouvait vous arriver un de ces malheurs auxquels on ne peut survivre...

PAOLO.

J'ai pensé que vous pouviez mourir!

TERESA.

Et contre ce malheur, quel qu'il soit, vous avez dû vous ménager une ressource...

PAOLO.

J'en ai deux.

TERESA.

Lesquelles?

PAOLO.

Ce poison et ce stylet.

TERESA.

Partageons.

PAOLO.

Il sait donc tout?...

TERESA.

Oui.

PAOLO.

C'est bien... Prenez.

(*Il lui donne le poison.*)

TERESA.

Merci... Tu me comprends, toi, Paolo!

PAOLO.

Votre main à baiser! — (*Se levant, et regardant la porte par laquelle est sorti Arthur.*) Le lâche!

TERESA.

Que dites-vous?...

PAOLO.

Rien... Je dis que lorsqu'on vous aime et qu'on vous perd, il faut mourir!

TERESA.

Adieu, mon ami!... Il me reste peu d'instants... et j'ai à prier...

PAOLO.

Signora!... priez pour deux!

(*Il baise le bas de la robe de Teresa, et sort.*)

TERESA, *se levant pour rentrer chez elle.*

Allons!... et je reviendrai lui demander grâce.

SCÈNE VII.

TERESA, *prête à rentrer chez elle;* AMÉLIE, *entrant du côté opposé.*

AMÉLIE.

Maman!... chère maman!...

TERESA.

Amélie!... Ah!...

(*Elle fait un mouvement pour la fuir.*)

AMÉLIE.

Oh! ne savez-vous pas que je pars?

TERESA.

Si je le sais?...

AMÉLIE.

Et ne voulez-vous pas me dire adieu?...

TERESA, *embrassant Amélie.*

Adieu, Amélie...

AMÉLIE.

Chère maman! un mot, une minute, je vous prie...

TERESA, *revenant en scène et tombant dans un fauteuil.*

Que me veux-tu, mon enfant?

AMÉLIE.

Je quitte mon père.... et il est bien triste, allez!...

TERESA.

Oui!...

AMÉLIE.

Sa fille le quitte; Laure se mariera; Dulau, plus vieux que lui, peut mourir : vous seule lui restez, chère maman!... Oh! rendez mon père heureux, et ceux qui vous aiment vous béniront?

TERESA.

Oh! mon enfant!... ma fille!...

AMÉLIE.

Et plus que tous les autres je serai de ceux-là, moi; et votre nom sera dans toutes mes prières!

TERESA.

Ah! n'oublie pas ce que tu viens de promettre!

AMÉLIE.

Oh! non!... Et vous serez heureuse si Dieu m'écoute.

TERESA.

Et toi, le seras-tu?...

AMÉLIE.

Oh! oui, car Arthur m'aime, et mon bonheur, c'est son amour... Oh! un instant j'ai bien souffert, car j'ai douté.

TERESA, *vivement.*

Toi!... Et tu es rassurée?

AMÉLIE.

Oui; et je ne suis plus jalouse.

TERESA.

Tu l'as été?

AMÉLIE.

Plus que vous ne pouvez croire, ma mère; et cela m'a fait faire une chose...

TERESA.

Laquelle?

AMÉLIE.

Oh! c'est affreux!.... et cependant je n'ai pas la force de m'en repentir, car sans cela je serais encore malheureuse.

TERESA.

Qu'as-tu fait?

AMÉLIE.

Arthur recevait des lettres...

TERESA.

Eh bien?...

AMÉLIE.

Qu'il cachait dans un portefeuille.

TERESA.

Après?...

AMÉLIE.

J'avais une double clef de l'armoire où il le renfermait; et hier, pendant le bal, j'ai pris le portefeuille.

TERESA.

Et tu l'as ouvert?...

AMÉLIE.

Non : je l'ai remis à mon père... — (*Baissant la tête sur le sein de Teresa.*) Oh! c'était bien mal, n'est-ce pas?....

TERESA, *ramenant ses deux mains sur la tête inclinée d'Amélie.*

Enfant!... Je te pardonne ma mort... et c'est Dieu qui a choisi ta main pour me frapper!

AMÉLIE.

Que dites-vous, ma mère?

TERESA.

Je dis que tu es un modèle de candeur et de pureté; que les crimes peuvent passer alentour de toi sans souiller ta robe virginale, et que tes yeux, comme ceux des anges, ne voient de ce monde que ce qui est bien et beau. — Adieu, mon enfant... Sois heureuse... Adieu.

AMÉLIE.

Oh! ma mère! je le serai... — (*Elles s'embrassent.*) J'en suis sûre!

TERESA, *rentrant chez elle.*

La vertu n'est donc pas un mot!...

SCÈNE VIII.

UN DOMESTIQUE, AMÉLIE, *puis* DELAUNAY *et* ARTHUR.

LE DOMESTIQUE.

Madame, tout est prêt.

AMÉLIE.

Dulau et Laure?...

LE DOMESTIQUE.

Attendent madame en bas pour lui faire leurs adieux.

AMÉLIE.

Bien! — (*Le domestique sort.*) Allez : dites que j'attends mon père.

(*Arthur paraît à la porte du fond, Delaunay à la porte latérale, Amélie est sur le devant.*)

ARTHUR, *au fond.*

Amélie n'est plus chez elle : je puis aller chercher...

(*Il va pour passer chez lui, et rencontre Delaunay à la porte.*)

DELAUNAY.

Encore vous, monsieur!

ARTHUR.

Pardon!... j'allais...

DELAUNAY, *montrant l'appartement d'où il sort.*

Là?...

ARTHUR.

Oui... j'y ai oublié...

DELAUNAY.

Des lettres, un portefeuille... et un portrait, n'est-ce pas?

ARTHUR.

Ah!...

DELAUNAY.

C'est inutile : tout est brûlé, déchiré, anéanti.

AMÉLIE.

Eh bien! que dites-vous donc là ?

DELAUNAY.

Rien... — (*Allant à Amélie.*) Adieu, mon enfant... Dieu te conduise par la main! Dieu te donne tout le bonheur qu'il promet aux autres et qu'il ne leur donne pas!...

AMÉLIE.

Oh! mon père! c'est au moment de nous quitter que je sens combien je vous aime!

DELAUNAY.

Du courage, Amélie!... Et moi, moi... crois-tu donc mon cœur de fer?... Adieu, mon enfant...

AMÉLIE.

Ne venez-vous pas nous conduire jusqu'en bas?

DELAUNAY.

Non... A quoi bon?... Va!

ARTHUR, *timidement.*

Monsieur... mon père!...

DELAUNAY.

Vous la rendrez heureuse?

ARTHUR.

Ah! je vous le jure!

(*Delaunay lui donne alors sa main : Arthur la couvre de baisers et de larmes.*)

DELAUNAY.

C'est bien!..... Partez, partez, monsieur, et emmenez cette enfant... Partez!

AMÉLIE ET ARTHUR, *sortant.*

Adieu, adieu!...

SCÈNE IX.

DELAUNAY, *puis* TERESA.

DELAUNAY.

Adieu pour jamais!... Adieu à ma fille, à mon Amélie, à celle vers laquelle je comptais étendre la main à mon lit de mort!... Oh!... le reste de ma vie ne sera donc qu'une agonie longue et solitaire!... Je suis bien malheureux!... Et lorsque, prévoyant cela, je donne place à une autre femme dans mes projets et mes espérances... celle-là... oh! celle-là...

TERESA, *s'approchant.*

Les a détruites, n'est-ce pas!

DELAUNAY, *tressaillant.*

C'est vous, Teresa!...

TERESA.

Vous me maudissiez!

DELAUNAY.

Je vous plaignais.

TERESA.

Oh! vous êtes bon...

DELAUNAY.

Je suis juste : le premier tort fut à moi, Teresa : j'aurais dû regarder ma tête blanche et vos cheveux noirs... j'aurais dû vous laisser libre et heureuse à Naples.

TERESA.

Vous m'eussiez épargné un crime et des remords...

DELAUNAY.

Que dites-vous, Teresa!..... Vous vous égarez : il n'y a ni crime ni remords... du moins je ne sais rien, je ne veux rien savoir..... Une séparation entre nous est nécessaire... et voilà tout. Une séparation, c'est pour vous la liberté... Je vous laisse à Paris... je vous y laisse dans mon hôtel... honorée... Je vous y laisse avec mon nom, ma fortune... Je pars pour l'Auvergne.

TERESA.

Seul!... seul!...

DELAUNAY.

Dulau m'accompagne... Il m'avait dit que je le retrouverais à l'heure où j'aurais besoin de lui..... Ah! je l'ai retrouvé comme il avait dit.

TERESA.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

DELAUNAY.

N'est-ce pas assez, madame?... Dites : vous conviendrait-il mieux que je restasse? avez-vous besoin de mon ombre pour?...

TERESA.

J'ai besoin de vos pleurs sur mon tombeau!...

DELAUNAY, *souriant.*

Ah!...

TERESA.

J'ai besoin de votre bénédiction à mon dernier soupir... de votre bénédiction, entendez-vous?... car mon pardon, je n'ose pas l'espérer, et c'est une affaire entre moi et Dieu.

DELAUNAY, *amèrement.*

A votre dernier soupir, madame?... Oh! regardez-nous tous deux, et songez lequel doit survivre à l'autre... Vous êtes belle, vous êtes jeune : vous vivrez longtemps.

TERESA.

Je suis jeune... Est-ce une raison pour ne pas mourir?... Je suis belle... Oh! regardez-moi donc?

DELAUNAY, *effrayé*.

Oh! mon Dieu!...

TERESA.

Je vivrai longtemps... dites : croyez-vous que l'on vive longtemps avec cette sueur sur le front... et du poison dans la poitrine?

DELAUNAY.

Du poison!...

TERESA, *tombant sur ses genoux*.

Il faut donc tout vous dire... vous ne devinez donc pas?..... Mais ne voyez-vous pas que je meurs?...

DELAUNAY.

Vous!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! Du secours!...

TERESA, *s'attachant à ses mains*.

Ne sortez pas!... ne me quittez pas!... Je ne veux pas de secours... je mourrais pendant ce temps.

(*Elle s'attache aux deux mains de Delaunay, et se laisse traîner, la tête renversée.*)

DELAUNAY.

Toi, mourir!... Non, non, non!... C'est impossible!... Dulau!... Laure!...

(*Dulau et Laure entrent par la porte du fond, et laissent apercevoir Paolo.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; DULAU, LAURE.

DULAU.

Qu'y a-t-il donc?... Ces cris...

LAURE.

Dites, dites...

DELAUNAY.

Oh! Teresa!... du poison... Ne comprenez-vous pas?... Elle s'est empoisonnée!...

PAOLO, *refermant la porte*.

Bien!

DULAU.

Que faire?...

DELAUNAY.

Un médecin à l'instant.... ma fortune à lui.... Courez donc, courez donc!...

DULAU ET LAURE, *à la porte du fond*.

Cette porte est fermée!...

DELAUNAY.

Mais enfoncez-la!

(*Dulau enfonce la porte d'un coup de pied.—Laure et lui reculent en jetant un cri.*)

DULAU ET LAURE.

Ah!...

DELAUNAY.

Qu'y a-t-il?...

DULAU.

Paolo mort!... Paolo poignardé!...

TERESA, *à Delaunay, en se soulevant*.

Hâtez-vous de me pardonner pendant qu'ils ne vous voient pas... et vous leur direz, si vous voulez, que vous m'avez maudite.

DELAUNAY.

Pardon et bénédiction sur toi, pauvre femme!... et Dieu ne sera pas plus sévère que je ne l'ai été.

TERESA, *mourant*.

Peut-être.

RICHARD DARLINGTON.

PERSONNAGES.

RICHARD DARLINGTON.
JENNY, fille du docteur Grey.
MAWBRAY.
TOMPSON.
Le marquis DA SYLVA.
Le docteur GREY.
CAROLINE DA SYLVA.
Un inconnu.
Sir STANSON.
ANNA GREY.
BETTY.
Miss WILMOR.
Le premier lord de la trésorerie.
Le secrétaire d'État de l'intérieur.
Le secrétaire d'État au département de la guerre.
Le haut-bailly.
OUTRAM.
Un constable.
Premier bourgeois.
Deuxième bourgeois.
Un huissier.
Un électeur jaune, domestique chez les Derby.
Un domestique.
BLACFORD.
Un électeur bleu.
Une marchande de ruban bleu.
Une marchande de ruban jaune.
Commissaires, électeurs, peuple, domestiques, enfants, etc.

Le prologue et le premier acte se passent à Darlington, bourg dans le Northumberland; les second et troisième, à Londres et dans les environs de cette ville.



Richard d'Arlington.

PROLOGUE.

LA MAISON DU DOCTEUR.

PAMPHILA.

Miseram me! differor doloribus.
Juno Lucina, fer opem, serva me, obsecro.

HEGLO.

Hem!
Numnam illa, quæso, parturit?

TÉRENCE, *Adelphes*, act. III, sc. V.

PAMPHILA.

Ah! malheureuse que je suis! quelles souffrances! j'expire! Junon Lucine, secourez-moi, sauvez-moi....... je vous en supplie!

HÉGION.

Quoi donc!... est-ce qu'elle accouche?

PERSONNAGES.

ROBERTSON.
LE DOCTEUR GREY.
LE MARQUIS DA SYLVA.
CAROLINE DA SYLVA.
ANNA GREY.
UN CONSTABLE.

Le théâtre représente le cabinet du docteur Grey.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR GREY, MISTRESS GREY.

(*Le docteur, assis devant une table sur laquelle est une lampe, se dispose à travailler; sa femme est debout près de lui, la main appuyée sur son épaule, et tenant un bougeoir de l'autre main.*)

LE DOCTEUR.

Bonsoir, Anna, je ne tarderai pas à te joindre.

ANNA.

Oui, tu me dis cela, et puis tu vas encore passer une partie de la nuit à travailler, et demain à peine s'il fera jour que l'on viendra te chercher pour quelque malade. Songe que tu es le seul médecin de ce village, et si tu tombes malade à ton tour, qui te soignera?

LE DOCTEUR.

Bonsoir, Anna.

ANNA.

C'est-à-dire que je t'ennuie, n'est-ce pas?..... Voyons, as-tu besoin de quelque chose avant que je m'en aille?

LE DOCTEUR.

De rien, bonne.

ANNA, *lui mettant des lunettes vertes.*

Mets tes lunettes vertes au moins; elles ménage-

ront ta vue ; me promets-tu de les garder ?... Oui.... Bonsoir... Ne travaille pas trop tard surtout.

(*Elle sort.*)

LE DOCTEUR.

Non, non, sois tranquille, une heure au plus.

(*Il va à sa bibliothèque, en tire deux ou trois volumes et se met à lire. — On entend dans la rue une voiture qui arrive au grand galop; lorsqu'elle est vis-à-vis de la fenêtre, une voix crie.*)

SCÈNE II.

LE DOCTEUR, ROBERTSON, UN POSTILLON.

ROBERTSON, *en dehors.*

Postillon ! postillon !...

LE POSTILLON, *arrêtant la voiture.*

Eh ?

ROBERTSON.

Descendez et frappez à cette fenêtre où il y a de la lumière.

LE POSTILLON.

Oui, notre maître.

LE DOCTEUR.

C'est ici.

LE POSTILLON, *frappant à la fenêtre.*

Holà ! ho !

LE DOCTEUR, *ouvrant la fenêtre.*

Qu'est-ce, mon brave ?

ROBERTSON.

Monsieur, y a-t-il un médecin dans ce village ?

LE DOCTEUR.

Oui.

ROBERTSON.

Bon ?...

LE DOCTEUR.

Je serais un juge partial, monsieur, c'est moi.

ROBERTSON.

Et vous êtes le seul ?

LE DOCTEUR.

Oui, monsieur.

ROBERTSON.

Ayez la bonté de m'ouvrir la porte.

LE DOCTEUR.

Je vais appeler.

UNE VOIX DE FEMME.

Oh ! non, non, monsieur, n'appelez personne... ouvrez vous-même.

LE DOCTEUR.

J'y vais... — (*Il ouvre et recule.*) Un homme masqué !...

SCÈNE III.

LE DOCTEUR, ROBERTSON, *masqué.*

LE DOCTEUR.

Que me voulez-vous ?

ROBERTSON.

Silence, et ne craignez rien.

LE DOCTEUR.

Cependant, monsieur...

ROBERTSON.

Docteur, votre état est-il de secourir ceux qui souffrent ?

LE DOCTEUR.

C'est plus que mon état, c'est mon devoir.

ROBERTSON.

Lorsque ces secours sont instants, lorsque tout retard amènerait la mort d'une créature de Dieu, croyez-vous avoir besoin, pour la sauver, de connaître son nom ou de voir son visage ?

LE DOCTEUR.

Non, monsieur...

ROBERTSON.

Eh bien ! il y a une personne là, dans cette voiture, une personne qui souffre, qui a besoin de vous, qui mourra si vous ne lui portez secours à l'instant même.

LE DOCTEUR.

Mais ne puis-je savoir à qui...

ROBERTSON.

Je vous le répète, monsieur, dix minutes vous restent à peine, et il me faudrait plus d'une heure pour vous donner des explications auxquelles, je vous jure, vous ne prendriez aucun intérêt, tant elles me sont personnelles.

LE DOCTEUR.

Je suis prêt.

ROBERTSON.

Une question encore, monsieur : si cette personne ne pouvait repartir aussitôt qu'elle aura reçu vos soins, consentiriez-vous, au nom de l'humanité, à la cacher chez vous à tous les yeux, moi vous jurant sur l'honneur qu'aucune cause politique ne nous force à nous entourer de ce mystère ?

LE DOCTEUR.

Oui, monsieur, je le ferais.

ROBERTSON.

Êtes-vous marié, docteur ?

LE DOCTEUR.

Pourquoi cette question ?

ROBERTSON, *lui tendant la main.*

Pour savoir si votre femme est aussi excellente femme que vous êtes brave homme.

LE DOCTEUR.

Je le crois.

ROBERTSON.

Eh bien! ayez la bonté de l'appeler, je vous prie; ses soins nous seront nécessaires : la personne qui les réclame est du même sexe qu'elle.

LE DOCTEUR.

Je vais le faire.

ROBERTSON.

Merci. — (*Posant un rouleau d'or sur la table.*) Voici, non pas pour m'acquitter envers vous, tout l'or du roi Georges n'y suffirait pas, mais pour vous indemniser autant qu'il est en mon pouvoir du moins, du dérangement que je vous cause.

LE POSTILLON, *de la porte.*

La jeune dame vous appelle, monsieur.

ROBERTSON.

Me voici, me voici.

(*Il sort.*)

LE DOCTEUR, *frappant à la porte de sa femme.*

Anna! Anna!

ANNA, *de sa chambre.*

Qu'est-ce donc que tout ce bruit?

LE DOCTEUR.

Des voyageurs qui ont besoin de nos secours à tous deux; viens donc vite, puisque tu n'es pas couchée.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; ANNA, CAROLINE.

(*Anna sort de sa chambre au moment où Robertson apporte dans ses bras une jeune femme qu'il pose sur une chaise longue.*)

ANNA, *effrayée par le masque de Robertson.*

Oh! vois donc.

LE DOCTEUR.

Silence!

ROBERTSON, *à Caroline.*

Souffres-tu toujours, mon ange?

CAROLINE.

Oh! oui, beaucoup, beaucoup.

ROBERTSON.

Docteur!...

LE DOCTEUR, *s'approchant, et tâtant le pouls de la malade.*

Monsieur, cette jeune femme est sur le point d'accoucher.

ROBERTSON.

Et il serait imprudent d'aller plus loin, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Impossible.

CAROLINE, *à Anna.*

Vous aurez donc soin de moi, madame?

ANNA, *lui prenant les mains.*

Comme de ma sœur.

CAROLINE.

Oh! que vous êtes bonne! — (*Elle appuie sa tête sur les mains d'Anna.*) Je souffre bien.

LE DOCTEUR.

Anna, cède ta chambre à madame et va tout y préparer. Hâte-toi.

ANNA.

Dois-je réveiller Alix?

ROBERTSON.

Qu'est-ce qu'Alix?

LE DOCTEUR.

Notre servante... Mais elle a le défaut d'être un peu bavarde, et cela ne nous conviendrait point, n'est-ce pas?

ROBERTSON.

Oh! non, non; madame, vous aurez plus de peine, mais aussi nous vous devrons plus que la vie.

CAROLINE.

Et Dieu vous récompensera, mistress.

(*Anna sort.*)

ROBERTSON.

Caroline, je vais donner l'ordre au postillon de déposer ici nos malles, nos paquets.

CAROLINE.

Oh! non, non, ne me quitte pas; je tremble dès que tu me quittes un instant.

ROBERTSON.

Docteur, auriez-vous la bonté?... Pardon, mille fois.

LE DOCTEUR.

Mais sans doute.

(*Il va à la porte.*)

CAROLINE.

Ils ont l'air d'être de braves gens.

ROBERTSON.

Oui, sans doute. Mais quelle malédiction, n'avoir plus que six lieues à faire pour arriver au port de mer où tout était préparé pour notre fuite, et nous trouver arrêtés ici dans ce misérable petit bourg, où tu ne trouveras peut-être ni les soins ni le talent nécessaires! Oh! nous sommes bien misérables!

CAROLINE.

Je souffre moins, Robertson, je souffre moins.

ROBERTSON.

Tu souffres moins... eh bien! peut-être pourrions-nous repartir?

CAROLINE.

Oh! non, non... Mais ici tu peux ôter ton masque?

ROBERTSON.

Si loin que ce village soit de Londres, il se peut que le docteur y ait été et m'y ait vu.

CAROLINE.

Tu étais donc bien connu à Londres?

ROBERTSON.

Oui!... Parlons d'autre chose.

CAROLINE.

Parlons de mon père.

ROBERTSON, *frappant du pied.*

Ton père!

CAROLINE.

Tu le juges mal.

ROBERTSON.

Comme tous les hommes.

CAROLINE.

Il m'aime.

ROBERTSON.

Moins que son nom.

CAROLINE.

Si tu m'avais laissé tout lui dire?

ROBERTSON.

Il t'eût défendu de me voir.

CAROLINE.

Pourquoi?

ROBERTSON.

Il est noble, et moi du peuple.

CAROLINE.

Mais lorsqu'il aurait su...

ROBERTSON.

Quoi?

CAROLINE.

Que tu m'avais sauvé la vie!

ROBERTSON.

Qu'est-ce cela?

CAROLINE.

Au risque de la tienne, enfin.

ROBERTSON.

Chaque batelier de la Tamise en fait tous les jours autant : vont-ils demander en mariage les jeunes filles qu'ils tirent de l'eau?

CAROLINE.

Mais tu n'es pas un batelier, toi?

ROBERTSON.

Plût au ciel que je le fusse!

CAROLINE.

Oh! il eût été attendri.

ROBERTSON.

Oui; et dans son attendrissement, il m'eût fait jeter une bourse par ses valets. Si je ne suis pas noble, je suis riche du moins, et je n'ai pas besoin de son or.

CAROLINE.

Oh! Robertson, Robertson... je souffre!

ROBERTSON.

Docteur!

LE DOCTEUR, *rentrant, et allant dans sa chambre.*

A l'instant!

CAROLINE.

Et si mon père nous poursuit?

ROBERTSON.

Voilà ce qui me damne!

CAROLINE.

Oh! si je le revoyais avant d'être ta femme.... Robertson, j'en mourrais de honte.

ROBERTSON.

Ah! vous voilà, docteur.

LE DOCTEUR, *rentrant.*

Tout est prêt.

(*Caroline retient Robertson par les mains.*)

ROBERTSON.

Écoute, chère amie, il faut que je fasse cacher la voiture, dételer les chevaux; si par hasard ton père suivait la même route que nous, cet équipage pourrait nous trahir.... Écoute! — (*Une voiture passe ventre à terre, Robertson court à la porte.*) On ne voit rien, tant est noire cette nuit d'enfer... Je reviens à l'instant; du courage, ma Caroline, je reviens à l'instant.

CAROLINE.

Oh! reviens, reviens vite, je mourrai si tu n'es pas là.

(*Elle entre dans la chambre, Robertson sort par la porte extérieure; mistress Grey reste seule en scène.*)

ANNA.

C'est quelque grand seigneur... est-ce qu'il gardera toujours son masque? il a l'air de bien aimer sa femme. Pauvre petite, puisse-t-elle, plus heureuse que moi, conserver l'enfant que Dieu lui aura donné, elle ne connaîtra pas une des plus grandes douleurs de ce monde!

ROBERTSON, *rentrant.*

Mistress, comment vous nommez-vous, s'il vous plaît, mistress?

ANNA.

Anna Grey.

ROBERTSON.

Mistress Grey, à peine ai-je eu le temps de parler à votre mari; j'allais le faire, quand l'état de ma femme a réclamé ses soins : mais comme lui, mistress, vous avez une figure qui commande la confiance, et je vais mettre en vous une partie de la mienne.

ANNA.

Parlez, monsieur.

ROBERTSON.

Des motifs qui pour vous n'ont aucun intérêt me forcent à tenir mon visage caché; ne vous inquiétez donc pas de ce masque; il couvre la figure d'un honnête homme.

ANNA.

Je le crois, monsieur.

ROBERTSON.

Qu'il vous suffise de savoir, madame, que le bonheur de deux existences tout entières serait compromis si j'étais reconnu, et je vous dis cela, mistress, parce que deux choses vont arriver : ou nous serons forcés de partir aussitôt l'accouchement....

ANNA.

Mais ce serait risquer de tuer cette jeune dame !

ROBERTSON.

Aussi est-ce la moins probable des deux hypothèses ; ou nous resterons ici jusqu'à son rétablissement.

ANNA.

Oh! cela vaudrait mieux, mille fois mieux !

ROBERTSON.

Je tâcherai qu'il en soit ainsi ; mais en tout cas, mistress, je désirerais que vous fussiez bien pénétrée de cette vérité, que d'une manière ou de l'autre, la moindre indiscrétion, la moindre, peut faire le malheur de trois personnes ; car l'enfant qui va voir le jour dans un instant serait compris, tout innocent qu'il est de nos fautes, en supposant que nous en ayons commis, dans l'arrêt de proscription qui nous atteindrait.

ANNA.

Soyez parfaitement tranquille, monsieur.

ROBERTSON.

Il se pourrait encore, si nous partions à l'instant... — (*Tressaillant.*) Oh! c'est un cri de Caroline !...

ANNA.

Ne craignez rien, mon mari ne la quittera pas.

ROBERTSON.

Et votre mari est instruit, n'est-ce pas ?

ANNA.

Soyez tranquille ; mais allez près d'elle, et plus tard vous me direz...

ROBERTSON.

Moi aller près d'elle! près d'elle quand elle souffre! Oh ! je ne pourrais pas voir souffrir Caroline, cet ange ! Qu'est-ce que je vous disais, mistress ?

ANNA.

Vous me parliez de votre enfant.

ROBERTSON.

Oui, je disais qu'il se pourrait, si nous partions à l'instant, ou même si nous restions quinze jours, que la santé de notre enfant ne nous permît pas de l'emmener. Alors, mistress, je vous le confierais comme à une seconde mère. N'est-ce pas, vous auriez soin et pitié du pauvre petit abandonné ? et quatre fois par an, jusqu'au jour où il me serait permis de venir vous le reprendre, vous recevriez un rouleau pareil à celui-ci : serait-ce assez ?

ANNA.

C'est trop, beaucoup trop; mais, au reste, monsieur, le surplus serait fidèlement conservé, et si un jour quelque accident, ce qu'à Dieu ne plaise, le privait de ses parents, ou privait ses parents de leur fortune, eh bien ! il retrouverait cette petite somme, et moi qui ai déjà perdu deux enfants, je deviendrais sa mère !

ROBERTSON.

Ma bonne madame Grey ! Oh ! l'entendez-vous, l'entendez-vous ?

ANNA.

Rassurez-vous. Et si cet enfant restait près de nous, serait-ce une indiscrétion de vous demander quel nom il devrait porter ?

ROBERTSON.

Si c'est un garçon, Richard; si c'est une fille, Caroline.

ANNA.

Ce ne sont là que des prénoms.

ROBERTSON.

Comment s'appelle ce village ?

ANNA.

Darlington.

ROBERTSON.

Eh bien ! Richard ou Caroline Darlington ; il est juste qu'il prenne pour nom de famille le nom du village où il en aura trouvé une. — (*On entend des plaintes.*) Oh! mistress, mistress, répétez-moi qu'il n'y a pas de danger! Cette enfant, cet ange, me doit tous ses malheurs. Pour venir à moi elle est descendue de bien haut ! Rang, fortune, famille, elle m'a tout sacrifié. Oh! je vous en prie, je vous en supplie, secourez-la, allez près d'elle.

ANNA.

Mais venez-y vous-même.

ROBERTSON.

Moi, moi! j'en sortirais fou ! Oh! madame Grey, au nom du ciel, je resterai seul, allez, allez! — (*Mistress Grey entre ; Robertson tombe à genoux.*) Oh ! devant quelqu'un je n'osais pas prier! Mon Dieu, mon Dieu! prenez pitié de nous! — (*Se levant.*) Plus rien! si elle mourait, mon Dieu, sans que je fusse là pour recevoir son dernier soupir!... Oh ! il faut que j'y aille, je ne puis supporter cette incertitude !

CAROLINE, *de la chambre.*

Robertson ! Robertson !

ROBERTSON, *reculant.*

Ah !

LE DOCTEUR, *entrant en scène.*

Où est-il? où est-il ?

ROBERTSON.

Eh bien !

LE DOCTEUR.

Eh bien ! bravo, bravo ! un gros garçon.

ROBERTSON, *l'embrassant.*

Vous êtes notre sauveur, notre père! Oh! laissez-moi pleurer.

(*Il sanglote.*)

LE DOCTEUR.

Mais allez donc embrasser votre femme, votre fils!

ROBERTSON.

Oh! je suis fou! conduisez-moi, je n'y vois plus, docteur.

LE DOCTEUR, *le poussant dans la chambre.*

Par ici, allez, allez. — (*On frappe à la porte de la rue; le docteur s'arrête.*) Qu'est-ce cela? (*On frappe encore.*) Que voulez-vous?

DA SYLVA, *de la rue.*

Au nom du roi, ouvrez, ouvrez, ou nous mettons la porte en dedans.

LE DOCTEUR.

Qui êtes-vous?

UNE AUTRE VOIX.

Le constable. Vous devez reconnaître ma voix, docteur; ouvrez pour vous épargner une mauvaise affaire.

DA SYLVA.

Monsieur le constable, pas tant de façons, enfonçons cette porte.

LE DOCTEUR, *ouvrant.*

Arrêtez, sirs!...

SCÈNE V.

LE CONSTABLE, DA SYLVA, LE DOCTEUR, DEUX HOMMES DE JUSTICE.

DA SYLVA, *entrant précipitamment.*

Le docteur Grey?

LE DOCTEUR.

C'est moi, monsieur.

DA SYLVA.

Vous me répondrez d'eux, car ils sont chez vous.

LE DOCTEUR.

Holà! ne me touchez point, vous êtes chez moi, monsieur; ne me forcez pas de vous en faire souvenir.

DA SYLVA.

Répondez donc alors!

LE DOCTEUR.

Prouvez-moi d'abord que vous avez le droit de m'interroger.

DA SYLVA.

Ces messieurs sont porteurs d'un mandat.

LE DOCTEUR.

Eh bien! je répondrai à ces messieurs s'ils m'en justifient, et non à vous qu'à votre accent je ne reconnais même pas pour Anglais.

DA SYLVA.

Soit; mais prenez-y garde, nous savons qu'ils sont ici; nous les suivions de plus près qu'ils ne croyaient; ils ont relayé à la dernière poste, on ne les a point vus à celle-ci, et en passant j'ai cru reconnaître, j'ai reconnu la voiture devant votre porte : ainsi, songez-y bien, il serait inutile et peut-être dangereux de mentir.

LE DOCTEUR.

Je ne mens jamais, monsieur.

DA SYLVA, *se jetant sur une chaise.*

Monsieur le constable, faites votre devoir.

LE CONSTABLE.

Docteur Grey, vous avez reçu chez vous, ce soir, un homme masqué?

LE DOCTEUR.

Oui, monsieur.

LE CONSTABLE.

Il était accompagné d'une jeune dame?

LE DOCTEUR.

C'est vrai.

DA SYLVA, *se levant.*

Où sont-ils? — (*Le docteur se tait.*) Où sont-ils? vous dis-je.

LE DOCTEUR, *froidement.*

Monsieur le constable, j'attends que vous m'interrogiez.

LE CONSTABLE.

Je ne puis que répéter la question de monsieur : où sont-ils?

LE DOCTEUR.

Ici cesse pour moi l'obligation de répondre jusqu'à ce que je sache de quel droit vous me faites cette question.

DA SYLVA.

De quel droit! cette jeune femme, c'est ma fille; cet homme masqué, son séducteur.

LE DOCTEUR.

Votre mandat?

LE CONSTABLE.

Le voici, lisez.

LE DOCTEUR.

« Ordre d'arrêter, partout où on la retrouvera, une jeune fille dont le signalement suit. » Son nom n'y est pas.

DA SYLVA.

Lisez.

LE DOCTEUR.

« Le porteur du mandat désignera lui-même la personne contre laquelle il devra être mis à exécution. » Vous êtes puissant, monsieur, pour obtenir un tel ordre contre une femme, dans un pays libre.

DA SYLVA.

Eh bien! monsieur, ma fille à l'instant.

LE DOCTEUR.

Vous la verrez, monsieur, je ne puis m'y opposer, mais je ne puis consentir à ce que vous l'emmeniez.

DA SYLVA.

Et qui m'en empêchera, quand le roi et la loi le veulent?

LE DOCTEUR.

Moi, monsieur, qui en cette occasion suis plus puissant que la loi et le roi; moi qui m'y oppose en vertu de mon pouvoir de médecin, et qui déclare qu'il est impossible que cette jeune dame suive en ce moment qui que ce soit, même son père.

DA SYLVA.

Pourquoi cela?

LE DOCTEUR.

Parce qu'il y aurait danger de mort pour elle à le faire, que l'exiger serait un assassinat, et qu'à mon tour je sommerais ces messieurs de me prêter main-forte pour conserver une existence dont, à l'heure qu'il est, je réponds devant Dieu et devant les hommes.

LE CONSTABLE.

Expliquez-vous, docteur.

LE DOCTEUR.

La jeune femme que vous poursuivez vient d'accoucher il y a quelques minutes.

DA SYLVA.

Malédiction sur elle, si tu ne mens pas!... Mais tu mens, tu mens pour la sauver; avoue-le, et je te pardonne tout.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; ROBERTSON.

ROBERTSON, *entrant vivement.*

Docteur! docteur! Caroline et son enfant ont besoin de vous... Dieu!

DA SYLVA, *le prenant au collet.*

Arrête!

ROBERTSON, *accablé.*

Le marquis!

DA SYLVA.

Misérable! je te tiens enfin! Ma fille?

LE DOCTEUR.

Messieurs, messieurs, chez moi une pareille violence!

DA SYLVA.

Laissez-nous, docteur! Infâme, réponds-moi!

ROBERTSON.

Prenez garde, monsieur! le respect et la patience peuvent m'échapper à la fois.

DA SYLVA.

Et alors...

ROBERTSON.

Et alors j'oublierais que vous êtes le père de Caroline....

DA SYLVA.

Puis...

ROBERTSON.

Puis vous êtes encore assez jeune, monsieur, pour que nous croisions le fer, ou que nous échangions une balle.

DA SYLVA.

Un duel! un duel avec toi! Oh! c'est le masque qui te cache le visage qui te donne cette hardiesse de parler ainsi à un homme... Écoute, je sais qui tu es; finissons.

ROBERTSON.

Damnation!

DA SYLVA.

Ma fille!

LE CONSTABLE, *s'approchant.*

Monsieur, nous ne pouvons souffrir...

DA SYLVA.

Dis à cet homme de s'éloigner, que c'est librement que tu dis cela, Robertson Fildy.

ROBERTSON.

Fildy! plus de doute! Éloignez-vous, messieurs, éloignez-vous, docteur.

DA SYLVA.

Conduis-moi près d'elle.

ROBERTSON.

Votre vue la tuera.

DA SYLVA.

Mieux vaut fille morte que déshonorée, et déshonorée par toi.

ROBERTSON.

Pitié pour elle, et tuez-moi!

DA SYLVA.

Elle est là, n'est-ce pas?

ROBERTSON.

Oui, mais vous ne pouvez la voir en ce moment.

DA SYLVA.

Je la verrai.

ROBERTSON, *devant la porte.*

Impossible.

DA SYLVA.

Qui m'en empêchera?

ROBERTSON.

Moi!

DA SYLVA.

Tu me braves!

ROBERTSON.

Je brave tout pour elle.

DA SYLVA.

Arrière! ou je dis qui tu es.

ROBERTSON.

Silence! ou je vous nomme.

DA SYLVA.

Eh bien!

ROBERTSON.

Eh bien! on saura que la fille du marquis Da Sylva d'Aguavallès est la femme du...

DA SYLVA.

Tais-toi!...

ROBERTSON.

Car elle est ma femme devant Dieu, et l'enfant qui vient de naître est votre petit-fils.

DA SYLVA.

Raison de plus pour que je la voie.

ROBERTSON.

Vous ne la verrez pas.

DA SYLVA.

Tu m'assassineras donc?

ROBERTSON.

Si c'est un moyen!

DA SYLVA, *à haute voix*.

Caroline! Caroline!

CAROLINE, *en dehors*.

Mon père!

ROBERTSON.

Damnation! elle l'a entendu! Silence! monsieur, silence!..

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; CAROLINE.

CAROLINE, *pâle et en désordre, venant tomber aux pieds du marquis*.

Mon père! mon père!...

ANNA, *la suivant*.

Que faites-vous!... Voulez-vous donc mourir?

CAROLINE.

Plût au ciel!...

ROBERTSON.

Tout est perdu!

LE DOCTEUR.

Soyez tranquille, je ne la quitte pas.

DA SYLVA.

Levez-vous.

CAROLINE.

Oh! non, non, je suis bien là.... à vos pieds, à vos genoux que j'embrasse...

DA SYLVA.

Fille indigne!...

CAROLINE.

Oui, oui, tout sur moi... tout sur moi, mon père!... car lui n'a eu qu'un tort, c'était de ne pas vouloir que je vous révélasse notre amour.

DA SYLVA.

Elle l'avoue!

CAROLINE.

Et pourquoi ne l'avouerais-je pas, mon père? Il est si brave et si généreux!

DA SYLVA.

Lui! lui! celui-là!

CAROLINE.

Oui, brave et généreux!... Il m'a sauvé la vie, mon père... Il passait là quand je tombai de cette gondole dans la Tamise: il passait là par hasard... Je vous dis que j'avais été sauvée par un étranger que je n'avais pas revu... Je mentais, mon père, je l'ai revu... Mon père, il a sauvé votre fille, mais songez-y...

DA SYLVA.

Mieux valait mourir que devoir la vie à cet homme.

CAROLINE.

Je croyais que vous m'aimiez, mon père!... Quand je le revis, je voulus tout vous dire; il ne voulut pas, lui. Pourquoi, je l'ignore.

DA SYLVA.

Je le sais, moi.

CAROLINE.

Je l'aimai comme un sauveur : son esprit élevé, sa figure noble, tout fut d'accord pour me perdre. Mon père! mon père! pardonnez-nous!

DA SYLVA.

Jamais!

CAROLINE.

Robertson! Oh! parle-lui! implore-le de ton côté... L'intérêt qui s'attache à un proscrit...

DA SYLVA.

Lui, un proscrit?

CAROLINE.

Oui, oui, voilà pourquoi il se cache, pourquoi ce masque...

DA SYLVA.

Il t'a trompée, enfant!

CAROLINE.

Mais dis-lui donc que non, Robertson! Dis-lui que tu ne m'as pas trompée!... Oh! un mot, un mot!

DA SYLVA.

Tu vois qu'il se tait.

CAROLINE.

Robertson, un mot, un seul!

DA SYLVA.

Assez; suis-moi.

CAROLINE.

Je ne le puis, mon père.

DA SYLVA.

Tu crains donc bien la mort?

CAROLINE.

Je crains de le quitter.

DA SYLVA.

Malheureuse! tu l'aimes donc bien?

CAROLINE.

Comme j'aime le jour, comme j'aime la vie, comme j'aime Dieu...

DA SYLVA.

Mais c'est l'enfer... Viens!

CAROLINE.

Et mon enfant, mon pauvre enfant!

LE DOCTEUR.

Malheureuse mère!

DA SYLVA.

Le docteur l'élèvera.

LE DOCTEUR.

Je reçois votre mission du ciel, il sera mon fils.

CAROLINE, *résistant.*

Oh! je ne veux pas me séparer de mon enfant! On ne sépare pas une mère de son fils. Dieu le lui a donné pour qu'elle le nourrisse de son lait. Oh! laissez-moi du moins emporter mon enfant!

DA SYLVA.

Impossible!

CAROLINE.

J'appellerai au secours, mon père; et tout ce qui aura un cœur me secourra, quand je dirai: Oh! voyez, voyez, c'est une mère qui pleure pour qu'on lui laisse son enfant qu'elle a à peine vu, à peine embrassé.

DA SYLVA, *aux agents.*

Messieurs, aidez-moi.

(*Il veut emporter Caroline.*)

ANNA ET LE DOCTEUR.

Pitié! pitié pour elle!

ROBERTSON, *lui appuyant la main sur l'épaule.*

Laissez là cette jeune femme!

CAROLINE.

Oh! mon père! mon Robertson!

DA SYLVA.

Ton Robertson!... Eh bien! venez tous, et que tout le monde connaisse ton Robertson... A bas ce masque! — (*Il le lui arrache.*) Regarde! c'est...

LE DOCTEUR, *aux personnes qui s'avancent.*

Oh! messieurs! messieurs!

ROBERTSON.

Silence! au nom de votre fille et pour votre fille! (*Il remet promptement son masque; le public a seul eu le temps de voir son visage.*)

DA SYLVA.

Tu as raison;... qu'elle seule te connaisse!..... Cet homme...

CAROLINE, *avec anxiété.*

Eh bien!

DA SYLVA.

C'est le bourreau!

CAROLINE.

Ah!

(*Elle tombe évanouie.*)

ACTE PRÉMIER.

RICHARD DARLINGTON.

PERSONNAGES.

RICHARD DARLINGTON.
MAWBRAY.
JENNY.
LE DOCTEUR GREY.
MISTRESS GREY.
TOMPSON.
STANSON.
OUTRAM.
BLACFORD.
Bourgeois, électeurs, peuple.

PREMIER TABLEAU.

La même décoration qu'au prologue : seulement elle est, ainsi que les meubles, vieillie de vingt-six ans.

SCÈNE PREMIERE.

MAWBRAY *et le* DOCTEUR GREY *font une partie d'échecs,* MISTRESS GREY *travaille,* RICHARD *écrit.*

MAWBRAY.

Non, docteur, vous vous trompez : mon fou était ici, mon cavalier là, j'ai fait échec à la dame.

LE DOCTEUR.

Et moi, avec la tour je prends la dame.

MAWBRAY.

Mais non.

LE DOCTEUR.

Mais si.

MAWBRAY.

Remettons les pièces telles qu'elles étaient.

LE DOCTEUR.

Oui.

MAWBRAY.

Voilà.

LE DOCTEUR.

C'est bien... Richard, je te fais juge.

RICHARD.

Oh! excusez-moi, mon père, je n'ai pas suivi votre jeu; je fais un travail important et pressé.

LE DOCTEUR.

Relatif aux élections?

RICHARD.

Oui, mon père.

MISTRESS GREY.

Maudite politique! n'entendrai-je donc jamais parler que de cela!

JENNY, *entrant.*

Mon père, votre journal.

LE DOCTEUR.

Ah ! donne.

JENNY.

Bonjour, maman. — (*Elle la baise au front.*) — Que fais-tu là ?

MISTRESS GREY.

Tu vois, des manchettes pour ton père.

JENNY.

Elles ne sont pas si jolies que les miennes.

MISTRESS GREY.

Tu en fais aussi?

JENNY.

Oui, pour Richard; il ne faut pas le lui dire, maman; je veux lui faire une surprise.

LE DOCTEUR, *lisant.*

Je suis à vous, Mawbray.

JENNY, *allant à Richard.*

Bonjour, Richard, bonjour.

RICHARD.

Ah ! c'est toi, ma sœur, bonjour.

LE DOCTEUR.

Par saint Georges ! encore un !

RICHARD.

Qu'avez-vous, mon père ?

LE DOCTEUR.

Le parti de l'opposition a succombé dans le Westmoreland !

RICHARD.

Comment ! les élections sont déjà terminées? et qui a été nommé?

LE DOCTEUR.

Lord Stapford.

RICHARD.

Imbéciles ! un noble pour représenter les droits du peuple ! Je crois, Dieu me damne, que si les moutons votaient ils nommeraient le boucher !

LE DOCTEUR.

C'est à notre tour après-demain.

RICHARD.

Il n'en sera pas ainsi, je l'espère ; lord pour lord, peuple pour peuple, Dieu pour tous, et les droits de chacun seront maintenus.

MAWBRAY.

La réunion préparatoire des électeurs va avoir lieu ; croyez-vous, docteur, que j'y puisse assister?

LE DOCTEUR.

Pourquoi non ?

MAWBRAY.

Étranger à cette contrée, où depuis dix ans seulement je suis venu chercher un port après une longue absence de l'Angleterre, je n'ai aucun droit politique.

LE DOCTEUR.

A cette assemblée on ne fait que discuter, on ne vote pas.

MAWBRAY.

Mais je tremble toujours qu'on ne me demande sur ma vie passée des détails que des malheurs, qui ne me sont pas tout personnels, m'ont empêché de confier même à vous.

LE DOCTEUR.

Et dont je ne vous ai jamais demandé compte, Mawbray, vous me rendrez cette justice. Une vie simple, des mœurs douces, votre affection presque paternelle pour nos enfants, voilà qui vous a fait notre ami. — (*Mawbray veut répliquer ; le docteur avec amitié.*) N'en parlons plus. — (*A Richard.*) Viens-tu avec nous?

RICHARD.

Sans doute.

LE DOCTEUR.

Et à qui donneras-tu ta voix ?

RICHARD.

A moi, mon père, et je vous demande la vôtre et celles de vos amis.

MAWBRAY ET LE DOCTEUR.

A toi !

JENNY.

Richard, député !

RICHARD.

Pourquoi pas ?

LE DOCTEUR.

Et depuis quand as-tu eu cette idée?

RICHARD.

Depuis que je pense.

LE DOCTEUR.

Et tes espérances datent...

RICHARD.

D'hier.

LE DOCTEUR.

Elles reposent...

RICHARD.

Sur cette lettre.

MAWBRAY.

Une lettre anonyme?

RICHARD.

Lisez toujours.

LE DOCTEUR, *lisant.*

« Vous êtes jeune, ardent, ambitieux ; le comté nomme demain son mandataire, mettez-vous sur les rangs. Monsieur Grey et vous exercez une grande influence sur la bourgeoisie, j'en ai sur le peuple ; je vous promets cent voix, réunissez-en autant, et nous enlevons votre élection d'assaut. Je vous verrai demain. Vous saurez les motifs qui me font agir, je vous crois homme à les comprendre. » Et tu crois à cette lettre ?

RICHARD.

Nul n'aurait intérêt à me tromper; beaucoup peuvent désirer que je réussisse.

LE DOCTEUR.

Richard, tu es bien jeune!

RICHARD.

Pitt était ministre à vingt et un ans.

MAWBRAY.

Et quelle garantie offriras-tu aux électeurs?

RICHARD.

Ma vie passée.

LE DOCTEUR.

Mais tu ne possèdes rien.

RICHARD.

Vous avez quelque fortune.

MISTRESS GREY.

Mais je croyais que le manufacturier Stilman se mettait sur les rangs?

RICHARD.

Les électeurs craindront qu'il ne se vende pour une fourniture de laine.

LE DOCTEUR.

Le banquier Wilkie...

RICHARD.

Eh bien?

LE DOCTEUR.

Il a la réputation...

RICHARD.

D'un sot.

LE DOCTEUR.

Et d'un homme incorruptible.

RICHARD.

Le comté voudra un représentant dont les discours soient cités dans les journaux.

JENNY.

Voyez, ma mère, il répond à tout.

MISTRESS GREY.

L'ambition a bien de la logique, ma fille.

MAWBRAY.

Et quels seront tes principes à la tribune?

RICHARD.

Cette profession de foi les contient; les circonstances les développeront.

MAWBRAY.

C'est cela que tu écrivais?

RICHARD.

Oui.

LE DOCTEUR.

C'est un moyen bien usé.

RICHARD.

On le rajeunit par le style.

LE DOCTEUR.

La tribune a tant de fois démenti les promesses de l'élection!

RICHARD.

Les masses sont crédules.

MAWBRAY.

Et tu es décidé à t'exposer aux débats de la place publique, aux discours sur la borne, au boxing dans la rue?

RICHARD.

J'ai la voix forte et le poignet ferme.

LE DOCTEUR.

Et sais-tu la langue qu'on doit parler au peuple?

RICHARD.

Je parle toutes les langues, mon père.

LE DOCTEUR, *prenant Mawbray à part.*

N'est-ce pas le moment de lui apprendre qu'il n'est pas mon fils?

MAWBRAY.

Il voudra savoir quel est son père, et, vous me l'avez dit, vous n'avez rien à lui apprendre sur ce point.

JENNY, *allant à Richard.*

Oh! Richard, si les femmes votaient!

LE DOCTEUR.

Oui, oui, cela lui ôterait peut-être de son assurance, et je vous l'avoue, Mawbray, j'aime à le voir ainsi, ayant confiance en sa force et la conscience de son mérite.

MAWBRAY.

Mon bon docteur!

LE DOCTEUR.

Mawbray, nous irons entendre son premier discours à la chambre. Eh bien! Richard, soit, j'avais fait aussi ce rêve, mais je ne croyais pas qu'il dût sitôt s'accomplir.

MISTRESS GREY.

Monsieur Mawbray, vous ne quitterez pas mon mari?

JENNY.

Ni Richard?

MAWBRAY.

Soyez tranquilles; j'assiste à cette assemblée en spectateur désintéressé, puisque, étranger à cette contrée, je n'y ai aucun droit politique.

RICHARD, *regardant à sa montre.*

Allons, allons! partons, mon père; c'est l'heure.

MISTRESS GREY.

Adieu donc, messieurs, ne tardez pas à rentrer.

JENNY.

Bonne chance, Richard. Adieu! adieu!

(*Richard, préoccupé, sort avec Mawbray et le docteur sans répondre à Jenny.*)

SCÈNE II.

MISTRESS GREY, JENNY.

JENNY, *les yeux fixés sur la porte par laquelle ils sont sortis.*

Pas un mot.... pas un regard!

MISTRESS GREY.

Eh bien! Jenny?

JENNY, *tressaillant.*

Ma mère!

MISTRESS GREY.

Que fais-tu donc là, immobile?

JENNY.

Je... je réfléchissais.

MISTRESS GREY.

En effet, j'ai cru remarquer que depuis quelque temps tu es bien pensive, et c'est surtout lorsque Richard n'est pas là que tu te livres aux réflexions.

JENNY.

La solitude leur est favorable.

MISTRESS GREY.

La solitude... Eh bien! moi donc?

JENNY.

Oh! vous n'êtes pas quelqu'un, vous...., vous êtes ma mère.

MISTRESS GREY.

Mon enfant, il ne faudrait pas te laisser aller ainsi à tes pensées.

JENNY.

Sont-elles donc un mal?

MISTRESS GREY.

C'est selon leur nature.

JENNY.

Ne peut-on penser à son frère?

MISTRESS GREY.

A son frère, oui; à Richard, non. Richard se croit ton frère, mais tu sais qu'il ne l'est pas. Le secret t'a été révélé aussitôt que tu as été en état de comprendre les différences d'affections dues à un frère ou à un ami.

JENNY.

Eh! pourquoi n'a-t-on pas révélé ce secret à Richard lui-même?

MISTRESS GREY.

Mawbray a toujours insisté près de mon mari pour qu'il le laissât dans cette ignorance.

JENNY.

Et cela fait qu'il m'aime comme un frère.

MISTRESS GREY.

Et comment voudrais-tu donc qu'il t'aimât?

JENNY.

Oh! pardon, ma mère, je suis folle.

MISTRESS GREY.

Tu vois bien que tu penses tout haut et que tu n'es pas seule.

JENNY.

Ma mère, j'ai bien envie de pleurer, serait-ce un mal aussi?

MISTRESS GREY.

Ah! mon enfant, garde tes larmes! Dieu les a faites pour des malheurs réels, et avant la fin de sa vie chaque homme trouve l'occasion de verser les siennes.

JENNY.

Ma mère, qui peut donc empêcher le bonheur?

MISTRESS GREY.

C'est que chacun le rêve à sa manière, coordonne les événements qui doivent y concourir, croit que le sort se prêtera à ses calculs d'avenir : puis l'avenir vient, et le sort renverse ce château de cartes. Ton bonheur à toi, celui que tu rêves du moins, serait une vie paisible, aux lieux où tu es née, entre tes parents, ayant notre petit domaine pour toute patrie, Richard pour ton époux.

JENNY.

Eh bien!

MISTRESS GREY.

Eh bien! mon enfant, nous sommes vieux, nous mourrons.

JENNY.

Oh! ma mère!

MISTRESS GREY.

Richard t'emmènera à Londres, et tu quitteras le pays où tu es née.

JENNY.

Partout, partout avec lui!

MISTRESS GREY.

Ses occupations politiques vous isoleront l'un de l'autre et chaque jour davantage. Il ne pourra toujours rester près de toi pour te rendre tes parents que tu auras perdus, ton domaine que tu auras quitté, la tranquillité que tu ne sauras où reprendre.

JENNY.

Maman, mon rêve n'était-il pas le vôtre, et n'avez-vous pas été heureuse avec mon père?

MISTRESS GREY.

M. Grey n'était pas ambitieux, Jenny.

JENNY.

Eh bien! si ce que vous me dites est vrai, ma mère, croyez-vous que le temps de pleurer ne soit pas venu pour moi?

MISTRESS GREY.

Mon enfant, distrais-toi : il y a longtemps que tu ne t'es occupée de dessin?

JENNY.

Je n'y fais plus de progrès.

MISTRESS GREY.

Ton piano ?

JENNY.

Je sais toutes les sonates que Richard m'a données, et les autres sont trop difficiles.

MISTRESS GREY.

Tu l'aimes plus que tu ne le devrais, mon enfant.

JENNY.

J'en ai peur, ma mère!

MISTRESS GREY.

O Jenny, quelle folie! Sais-tu même s'il t'aime, lui?

JENNY.

Il se croit mon frère, il m'aime comme sa sœur.

MISTRESS GREY.

Et si en apprenant qu'il n'est pas ton frère il continuait de t'aimer comme un frère?...

JENNY.

Ma mère...

MISTRESS GREY.

Si cela était enfin!

JENNY.

Oh! je serais bien malheureuse!

MISTRESS GREY.

Tu vois!

JENNY.

Ma mère, pressée par vos questions, je vous réponds sans trop savoir ce que je vous dis; si j'étais seule un instant, si votre présence ne me faisait pas rougir et ne troublait pas toutes mes idées, j'essayerais d'y mettre de l'ordre, et quand je vous reverrais, ma mère, je serais plus calme et probablement plus raisonnable.

MISTRESS GREY.

Eh bien! mon enfant, interroge ton âme, ne te fie pas à tes forces plus que tu ne crois le pouvoir faire, ne sois pas non plus plus défiante de toi-même qu'il n'est raisonnable de l'être; songe qu'une fille n'a pas de meilleure amie que sa mère, et que tout se calme dans ses bras, même le remords. Adieu, mon enfant.

JENNY.

Au revoir, ma mère.

SCÈNE III.

JENNY, *puis* RICHARD.

JENNY.

Oh! Richard, Richard! si ce que dit ma mère est vrai, si tu ne devais jamais m'aimer que comme un frère! Oh! je le sens là, ce serait trop peu pour mon bonheur. C'est qu'elle a raison, ma mère; sa main tremble-t-elle quand il prend la mienne et que je frissonne de tout mon corps, rien qu'en la touchant; son cœur bat-il quand le matin ou le soir il pose ses lèvres sur mon front et que je sens mon cœur se gonfler comme s'il allait briser ma poitrine? Non, il est calme, Richard, toujours calme, excepté quand il parle de ses projets d'avenir: c'est alors que son âme s'allume, que ses yeux s'enflamment; tout à l'heure l'espoir d'être nommé député ne lui avait-il pas fait oublier jusqu'à mon existence! A-t-il répondu à mes adieux de la voix ou du regard? Oh! contre les autres, j'ai la force de le défendre, et contre moi-même, ô mon Dieu! je sens que je ne l'ai pas. Oh! c'est lui; qu'a-t-il donc?

RICHARD, *entrant.*

Malédiction !

JENNY.

Comme il est pâle! comme il paraît agité!

RICHARD.

Je n'y pouvais plus tenir! échouer, et de cette manière! opprobre et dérision... Je ne suis pas le fils du docteur Grey?

JENNY, *poussant un cri.*

Ah!...

RICHARD.

C'est vous, Jenny? saviez-vous cela, que je n'étais pas votre frère?

JENNY.

Je le savais, Richard.

RICHARD.

Et vous ne me l'avez pas dit? et le docteur ne me l'a pas dit? et pas un ami ne me l'a dit? Un étranger m'a jeté ce secret à la face comme une injure, et chaque électeur alors de dire: C'est vrai, il n'est pas le fils de monsieur Grey, il ne possède ni nom ni propriétés; donc, il ne peut représenter des hommes qui ont des propriétés et un nom. Savez-vous le mien, Jenny? si vous le savez, dites-le-moi.

JENNY.

Hélas! non.

RICHARD.

Une seconde fois, Jenny, dites-le-moi, si vous le savez, que je puisse aller me rejeter au milieu de ces insolents bourgeois et leur dire: Moi aussi j'ai un nom connu, et de plus que vous, j'ai une âme qui comprend et un esprit qui pense. Les imbéciles!.... on ne connaît pas sa famille!... le comté est donc bien heureux d'avoir donné naissance à la noble famille des Stilman et des Wilkie! Oui, je suis étranger au comté; et qu'importe, si je prête au comté qui m'adopte la force de l'intelligence et la puissance du talent! Je ne possède rien; non, c'est vrai, je n'ai ni le comptoir de

monsieur Stilman, ni l'atelier de monsieur Wilkie; mais j'ai la tête qui conçoit et le bras qui exécute. Il n'y faut plus penser; n'y plus penser, Jenny, comprenez-vous cela? perdre en une minute l'espoir de dix ans...

JENNY.

Mon ami...

RICHARD.

N'y plus penser... quand je sens, dans ce front qui brûle ma main, le génie et le pouvoir de dominer cette foule qui me juge et que je méprise. Sans cette révélation à laquelle n'a su que répondre votre père, la masse était pour moi; l'aristocratie d'un tailleur et la fierté d'un bottier compromises, si son mandataire ne voit pas clair dans sa race jusqu'à la quatrième génération! c'est toujours ce peuple avec son besoin de despotisme et ses habitudes d'aristocratie; le peuple de Shakespeare, qui ne connaît d'autre moyen de récompenser l'assassin de César qu'en le faisant César!.... Oh! qui te trompe a raison, il se venge de ton aveuglement et échappe à ton ingratitude... Et cependant, avec quelle force ma voix eût tonné à la tribune pour défendre tes droits! mes conceptions politiques eussent bientôt embrassé non plus les intérêts d'une chétive bourgade, d'un étroit comté, mais d'une nation entière. Oracle d'un parti, les autres m'eussent appelé de leurs vœux, sollicité de leurs promesses, et j'étais maître, dans la vieille Angleterre, de choisir à ma fantaisie ma place à la tête du peuple ou sur les premières marches du trône. Malédiction sur ces lâches bourgeois, qui ont coupé mes ailes sans s'apercevoir que c'étaient celles d'un aigle!

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur Richard?

RICHARD, *avec emportement.*

Que me veux-tu?

LE DOMESTIQUE.

Il y a là plusieurs hommes qui demandent à vous parler.

RICHARD.

Quels sont-ils?

LE DOMESTIQUE.

Des électeurs qui sortent de la réunion préparatoire.

RICHARD.

Et qu'ai-je besoin de leurs compliments de condoléance?

LE DOMESTIQUE.

Ils disent qu'ils ont des choses de la dernière importance à vous communiquer.

RICHARD.

Faites entrer alors; que le ressentiment du passé ne compromette pas l'espérance de l'avenir.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LES BOURGEOIS, TOMPSON.

RICHARD, *allant au-devant d'eux.*

Eh bien! messieurs, vous le voyez, le succès nous échappe... je dis nous, car j'ai trouvé en vous de chauds amis.

PREMIER BOURGEOIS.

Soyez sûr que nos regrets...

RICHARD.

Je vous remercie; il est doux d'exciter l'intérêt de ceux qu'on estime... La réunion des électeurs s'est séparée, messieurs?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Oui, mais sans avoir rien terminé.

RICHARD.

Comment! ce choix ne s'est pas fait?

PREMIER BOURGEOIS.

Nous n'avons pas pu nous entendre; c'est une chose importante que le choix du candidat qu'on oppose à un ministère aussi corrompu que le nôtre, et à la puissante famille des Derby, qui, depuis qu'il y a une chambre des communes, y a toujours envoyé ses créatures.

RICHARD.

Comment! vous ne trouvez personne à opposer à leur âme damnée sir Stanson, qu'ils vous imposent à chaque élection?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Nous avons plusieurs concurrents, mais nous ne sommes pas d'accord.

RICHARD.

Monsieur Stilman se présentait.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Il n'est pas orateur, et il nous faut un homme qui parle et parle haut.

RICHARD.

Monsieur Wilkie.

PREMIER BOURGEOIS.

Tous les marchands de laine se sont déclarés contre lui.

RICHARD.

Et pourquoi?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ils craignaient qu'il n'échangeât sa conscience contre le titre de fournisseur de l'armée.

RICHARD.

Alors, messieurs, puis-je savoir ce qui me procure le plaisir de vous voir?

TOMPSON, *à demi-voix.*

Éloignez cette jeune fille.

RICHARD.

Jenny, nous causons d'affaires politiques, cette conversation est peu attrayante pour vous, et peut-être devant vous ces messieurs ne s'exprimeraient-ils pas en toute liberté.

JENNY.

Je me retire, Richard; soyez prudent.

RICHARD.

Oui, oui. — (*Jenny sort.*) Et moi, messieurs, dois-je seulement mon insuccès à l'ignorance où je suis de ma naissance?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

A ce seul motif : vous aviez pour vous les antagonistes de messieurs Stilman et Wilkie, et c'était la majorité. Les souscriptions pour les frais de l'élection se multipliaient d'instant en instant; mais beaucoup ont dit : il est impossible d'élire un homme qui n'a pas de parents qui l'attachent au comté.

TOMPSON, *à demi-voix.*

On peut se marier et l'on a une famille. (*Richard regarde Tompson.*)

PREMIER BOURGEOIS.

Encore, disait-on, s'il était propriétaire?

TOMPSON, *même jeu.*

Si le beau-père a deux ou trois fermes?

RICHARD *regarde Tompson avec pénétration, puis il se retourne.*

Et voilà les seules raisons qui ont fait échouer mon élection?

PREMIER BOURGEOIS.

Nous n'en connaissons pas d'autres.

RICHARD.

Si je levais ces objections ?

LES BOURGEOIS.

Le succès serait certain.

RICHARD.

Et alors je pourrai toujours compter sur vous?

PREMIER BOURGEOIS.

Comme sur des amis.

RICHARD.

Eh bien! messieurs, ce soir, j'espère avoir à vous annoncer quelque changement dans ma position. Voulez-vous prendre rendez-vous à la taverne des *Armes du roi,* à cinq heures?

LES BOURGEOIS.

C'est dit.

RICHARD.

Recevez mes remercîments, messieurs. — (*A Tompson.*) Restez, il faut que je vous parle. Sans adieu, messieurs; à cinq heures.

SCÈNE V.

RICHARD, TOMPSON.

RICHARD.

Vous vous êtes donné beaucoup de peine pour mon élection, monsieur?

TOMPSON.

Je vous ai eu cent voix.

RICHARD.

Et puis-je savoir ce qui a fait naître l'intérêt que je vous inspire; car je n'ai point l'honneur de vous connaître?

TOMPSON.

C'est moi qui vous ai écrit.

RICHARD.

Quel motif m'a valu l'honneur de votre lettre?

TOMPSON.

Votre caractère.

RICHARD, *souriant.*

Lequel?

TOMPSON.

D'ambitieux.

RICHARD.

Qui vous a dit que je l'étais?

TOMPSON.

Moi qui le suis.

RICHARD.

Vous êtes franc.

TOMPSON.

Je suis concis.

RICHARD.

Et vous appuyez vos prétentions?

TOMPSON.

Sur ma tête et mon bras, comme vous.

RICHARD.

Et qui êtes-vous?

TOMPSON.

Rien, comme vous.

RICHARD.

Et comment croyez-vous avoir besoin de moi pour réussir?

TOMPSON.

Ma position, quelques antécédents, m'ôtent l'espoir de parvenir seul. Je suis né trop près du peuple pour pouvoir exercer directement pour moi l'influence que j'ai sur lui. Je vous ai eu cent voix; si je m'étais présenté, je n'aurais eu que la mienne.

RICHARD.

Ainsi vous voulez faire de moi un instrument.

TOMPSON.

Non, un patron : vous serez le vaisseau de guerre et moi la chaloupe qu'il remorque; mais faites-y

attention, sir Richard, et dans un gros temps la chaloupe peut sauver l'équipage.

RICHARD.

Et si j'acceptais ce traité et que nous montassions ensemble, quelle serait ma place?

TOMPSON.

La première.

RICHARD.

Toujours?

TOMPSON.

Toujours; à moi la seconde. Entre le génie et le monde qu'il remue, il faut un levier.

RICHARD.

Vous voulez être la baguette de la fée? Eh bien! soit, si j'en ai la puissance.

TOMPSON.

A vous corps et âme.

RICHARD.

Nos premiers moyens de réussite?

TOMPSON.

Votre mariage avec la fille du docteur.

RICHARD.

Le projet n'aurait rien que de simple, si l'exécution ne devait en être si précipitée.

TOMPSON.

On vous aime trop pour ne pas se hâter de céder.

RICHARD.

Le succès ne pourra être annoncé que trop tard.

TOMPSON.

Oui, si pour proclamer la victoire on attend qu'elle soit gagnée.

RICHARD.

Il faudrait donc qu'un ami zélé se mêlât aux électeurs douteux.

TOMPSON.

Qu'il leur annonçât l'affaire comme conclue.

RICHARD.

Qu'il parlât de la fortune du docteur.

TOMPSON.

En la grossissant de quelques livres sterling de revenu sur la banque.

RICHARD.

Et ces bruits, qui les répandra?

TOMPSON.

Moi; j'entre aujourd'hui en fonctions.

RICHARD.

Nos conventions d'avance.

TOMPSON.

A Richard simple particulier, Tompson, valet; à sir Richard propriétaire, Tompson intendant; à l'honorable sir Richard député, Tompson secrétaire; à monseigneur Richard ministre, Tompson ce que voudra monseigneur. Arrivé au résultat, y proportionner la récompense : sir Richard est trop adroit pour ne pas être reconnaissant.

RICHARD.

Soit; touchez là.

TOMPSON.

Adieu donc.

RICHARD.

Vous partez?

TOMPSON.

Vous avez besoin de moi à la taverne des *Armes du roi*.

SCÈNE VI.

RICHARD *seul, puis* JENNY.

RICHARD.

Intrigant subalterne! qui ne veut que de l'or! toujours valet, jamais rival! C'est l'homme qu'il me faut... Jenny!

JENNY.

Ils vous ont apporté de bonnes nouvelles?

RICHARD.

Pourquoi, chère Jenny?

JENNY.

Je vous ai quitté triste et vous retrouve joyeux.

RICHARD.

Ma joie me vient de moi-même, Jenny, et non pas des autres.

JENNY.

Je ne comprends pas.

RICHARD.

Jenny, je ne suis pas le fils du docteur.

JENNY.

Et cela vous rend heureux; mauvais fils! mauvais frère!

RICHARD.

Oh! oui, bien mauvais frère, Jenny.

JENNY.

Qui a donc pu changer votre âme si subitement?

RICHARD.

Ce secret.

JENNY.

Vous le saviez en rentrant et vous êtes rentré la figure bouleversée.

RICHARD.

Vous ne me tutoyez plus, Jenny.

JENNY.

Vous n'êtes plus mon frère, Richard.

RICHARD.

Votre main, Jenny!

JENNY.

Ma main?

RICHARD, *à part*.

Elle tremble. — (*Haut.*) Jenny, je suis le plus heureux des hommes.

JENNY.

Quel changement!

RICHARD.

Oh! malheur à moi, si vous ne comprenez pas.

JENNY, *retirant sa main.*

Monsieur...

RICHARD.

Quand je suis rentré, ce secret venait d'éclater sur ma tête; j'étais frappé de la foudre; je n'avais pu encore rassembler mes idées; j'avais fui comme un homme perdu, car au premier abord ce secret m'enlevait tout, une position sociale, des parents adorés, une sœur chérie... Une sœur... Je me suis arrêté sur ce mot, Jenny, et j'ai vu clair dans mon âme. Que de fois ce mot de sœur, sans savoir pourquoi, m'a paru douloureux à prononcer.... Que de fois en vous regardant mon cœur est devenu pensif! Je me disais : c'est ma sœur, et je m'éloignais de vous avec une crainte dans le cœur, qui était presque un remords; ce tourment vague que je n'osais approfondir me rendait fantasque; mon âme brûlait, et je m'étudiais à paraître froid ou préoccupé, car si vous eussiez été vraiment ma sœur, Jenny, et que vous eussiez éprouvé ce que j'éprouvais; si en prenant votre main je l'avais sentie trembler comme elle le fait...

JENNY.

Richard...

RICHARD.

Si j'avais senti ton cœur bondir, comme en ce moment...

JENNY.

Laissez-moi.

RICHARD.

Quand je m'approchais de vous pour vous donner un baiser de frère...

(*Il la prend dans ses bras.*)

JENNY.

Mon Dieu!... mon Dieu!

RICHARD.

Si au lieu de rencontrer votre front, j'avais touché vos lèvres...

(*Il l'embrasse.*)

JENNY, *se renversant.*

Ah!

RICHARD.

Eh bien! maintenant, Jenny, au lieu de crime, c'est joie; au lieu de remords, c'est bonheur, car je t'aime, Jenny, je t'aime comme un fou... et si tu étais ma sœur, la mort seule me sauverait d'un crime.

JENNY.

Oh! grâce! grâce! pitié!

RICHARD.

Oh! oui, pitié pour moi, Jenny, pour moi qui meurs, et qui attends un mot de toi pour vivre. Oh! réponds, réponds!

JENNY.

Le puis-je? Oh! c'est un délire; j'ai la tête perdue. Je suis folle.

RICHARD.

Jenny! Jenny! m'aimes-tu?

JENNY.

Si je l'aime! il le demande?

RICHARD.

Oh! ma Jenny! mon amour!

JENNY, *apercevant le docteur et Mawbray qui rentrent.*

Mon père!

(*Elle se sauve.*)

RICHARD.

Voilà qui m'épargne une explication d'un quart d'heure.

SCÈNE VII.

LE DOCTEUR, MAWBRAY, RICHARD.

LE DOCTEUR.

Eh bien! Richard, que veut dire cela?—(*A Mawbray*). Il n'a pas perdu de temps.

RICHARD.

Mon père, mon ami, je ne chercherai pas à nier, à me défendre.

LE DOCTEUR.

Mais il me semble que ce serait difficile.

RICHARD.

D'ailleurs, je suis trop heureux pour me repentir.

LE DOCTEUR.

Mais moi, Richard, comme père, j'ai droit de me plaindre.

RICHARD.

Oh! du moment que ce secret m'a été révélé, que je n'étais pas votre fils, je n'ai pu résister à une affreuse idée, celle que Jenny verrait toujours en moi un frère, quoiqu'elle eût cessé d'être ma sœur.

LE DOCTEUR.

Et voilà ce qui t'a fait quitter l'assemblée comme un fou, abandonner la partie qui n'était qu'à moitié perdue?

RICHARD.

Eh! mon père! partie, élection, royaume, que m'importait tout cela? tout cela s'était évanoui devant une seule idée, celle de redevenir ce que j'avais cru longtemps être, votre fils; mon père, m'ôterez-vous ce nom, ne pourrai-je plus dire mon père, mon bon père?

LE DOCTEUR.

Et que diable! dis toujours, j'y suis aussi habitué que toi, et il m'en coûterait plus qu'à toi peut-être de ne plus dire mon fils; mais pour cela il faut deux choses, l'amour de Jenny...

RICHARD.

Oh! elle m'aime, mon père, elle m'aime, elle me l'a dit.

LE DOCTEUR.

Et le consentement de sa mère... Sa mère dont vous oubliez les droits, Richard.

RICHARD.

Mon père, j'avais oublié le monde entier, pour ne me souvenir que de Jenny.

LE DOCTEUR.

Richard, dites à ma femme que je l'attends.

RICHARD.

Je vais l'avertir, mon....

LE DOCTEUR.

Eh bien?

RICHARD.

Mon...

LE DOCTEUR.

Père! allons donc!

RICHARD, *se jetant dans ses bras.*

Mon père!

(*Il sort.*)

MAWBRAY.

Eh bien! mon ami?

LE DOCTEUR.

Il méritait cette leçon, n'est-ce pas?

MAWBRAY.

Laquelle?

LE DOCTEUR.

Celle que je viens de lui donner.

MAWBRAY.

Ah! vous appelez cela une leçon?

LE DOCTEUR.

Eh! comment aurais-je été plus sévère quand ce drôle-là s'avise de réaliser tout à coup des espérances de quinze ans, mes projets d'avenir, un rêve que je n'avais abandonné que lorsque je crus m'apercevoir que Richard faisait peu d'attention à ma fille. Vrai Dieu, Mawbray, je suis enchanté de m'être trompé!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MISTRESS GREY.

MISTRESS GREY, *entrant.*

Vous m'avez fait demander, mon ami?

LE DOCTEUR.

Oui, ma chère Anna, j'ai besoin de votre aide. Voici le moment de réaliser un de vos rêves les plus chers.

ANNA.

Lequel?

LE DOCTEUR.

Jenny a dix-sept ans, Richard vingt-six.

ANNA.

Eh bien?

LE DOCTEUR.

Mon Anna, c'est au même âge que nous avons été fiancés. Que diriez-vous d'un anniversaire?

ANNA.

Richard l'époux de Jenny?

LE DOCTEUR.

Qu'y a-t-il là qui t'étonne? vingt fois ne m'as-tu pas dit toi-même que ce projet ferait le bonheur de nos vieux jours s'il pouvait réussir?

ANNA.

Autrefois; mais depuis longtemps, mon ami, vous avez dû remarquer que je ne vous en parlais plus.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi?

ANNA.

Mon ami, c'est qu'avec les années s'est développé le caractère de Richard; son caractère que j'ai suivi avec l'œil et l'âme d'une mère.

LE DOCTEUR.

Eh bien?

ANNA.

Eh bien! mon ami, il est ambitieux.

LE DOCTEUR.

Et tu crains cette passion?

ANNA.

Pour Jenny.

LE DOCTEUR.

C'est la source des grandes vertus.

ANNA.

Et quelquefois des grands crimes... Si ce mariage faisait à jamais le malheur de notre fille!

LE DOCTEUR.

Et leur malheur est bien plus certain en les séparant... Anna, nos enfants s'aiment...

ANNA.

Et comment le savez-vous? Il y a deux heures, Richard se croyait encore notre fils.

LE DOCTEUR.

Eh bien! il y a dix minutes, j'ai surpris notre fils aux pieds de notre fille. Ferons-nous le malheur de ces pauvres enfants?

ANNA.

Si j'étais sûre que Jenny fût heureuse!

LE DOCTEUR.

Elle le sera... Nous profiterons des nobles élans du cœur de Richard pour lui inspirer de nobles

actions; et s'il s'écartait de la route du bien, nous serions toujours là pour l'y ramener.

ANNA.

Eh! si Dieu nous rappelle à lui!

LE DOCTEUR.

Notre ami Mawbray restera pour nous remplacer, et veiller sur notre enfant si elle en a besoin.

MAWBRAY.

J'en prends l'engagement formel devant le ciel.

ANNA.

Allons, je le veux bien. Le ciel a toujours béni ce que vous avez fait.

LE DOCTEUR, *embrassant sa femme.*

C'est toi qui nous mérites sa bénédiction.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; RICHARD.

LE DOCTEUR.

Ah! tu écoutes aux portes, toi?

RICHARD.

Pardonnez, mon père, le temps me paraissait long.

ANNA.

Eh bien! mon ami, nous y consentons.

RICHARD.

Je le savais, ma mère; mais je ne voulais pas m'ôter le bonheur de me l'entendre répéter de votre bouche. Vous voulez donc que je vous doive tout dans ma vie, mon père!

LE DOCTEUR.

N'avais-tu pas prévu ma réponse?

RICHARD.

Je craignais que quelque obstacle que je ne connais pas, venant de ma famille ou de ma naissance... Permettez-vous que j'aille annoncer cette nouvelle à Jenny?

LE DOCTEUR.

Pas encore, mon ami; tu viens de parler de ta famille et de ta naissance... C'est un sujet dont j'avais toujours évité de m'entretenir avec toi; je trouvais plus simple, et surtout plus selon mon cœur, de t'appeler mon fils; car que pouvais-je te révéler, puisque tout était doute et incertitude; d'ailleurs, j'espérais toujours que quelque événement viendrait jeter du jour sur cette aventure. Puisque le ciel ne l'a pas voulu, que le moment est venu de tout te dire, je vais du moins te raconter ce que je me rappelle. — (*A Mawbray, qui pâlit et veut se retirer.*) Restez, Mawbray, je n'ai rien à dire dont Richard ou moi ayons à rougir.

RICHARD.

Mon père, je vous écoute.

LE DOCTEUR.

Il y a vingt-six ans, une voiture s'arrêta vers dix heures du soir devant cette même maison. On frappa, j'ouvris... Un homme masqué se présenta, — (*Mawbray écoute.*) implorant mon secours pour une jeune femme qui l'accompagnait, et qui paraissait arrivée au dernier terme de sa grossesse; sur la prière de cet homme, et sans qu'il se démasquât, la jeune femme, dont la figure était aussi belle que la voix était douce, fut installée dans la chambre qu'occupe encore aujourd'hui mistress Grey. — (*Mawbray paraît vivement ému.*) La providence exauça nos vœux, je reçus dans mes bras un enfant que sa mère couvrit de baisers et de larmes... Cet enfant, Richard, c'était toi!

(*Mawbray regarde Richard avec tendresse.*)

RICHARD.

La voiture qui amena ma mère avait-elle des armoiries?

LE DOCTEUR, *réfléchissant.*

En effet, c'eût été un moyen de reconnaissance; mais, non, je me rappelle qu'elle n'en avait pas.

RICHARD.

Encore une espérance trompée!... Continuez, je vous prie, mon père.

LE DOCTEUR.

A peine ta mère t'avait-elle mis au jour, pauvre enfant, que l'on frappa une seconde fois à la porte: c'étaient des gens de justice qui obéissaient à un homme accompagné du constable; il me montra un ordre de remettre entre ses mains la jeune dame qui était dans ma maison; je refusai, il la réclama comme père, et à sa voix, ta mère faible et tremblante vint tomber à ses pieds; l'étranger donna l'ordre qu'on la portât dans sa voiture.

MAWBRAY, *à part.*

Pauvre Caroline!

RICHARD.

Et mon père, que faisait-il?

LE DOCTEUR.

Il voulut la défendre, il s'approcha de l'inconnu dans ce but, car il paraissait aimer ardemment ta mère.

MAWBRAY, *accablé et à part.*

Oh! oui, ardemment...

LE DOCTEUR.

L'étranger l'arrêta d'un mot que nous ne pûmes entendre: il chancela et tomba anéanti sur ce fauteuil.

(*En se retournant, le docteur et Richard aperçoivent Mawbray qui, ne pouvant résister à son émotion, est tombé sur le fauteuil que le docteur indique.*)

ANNA.

Qu'avez-vous, Mawbray?

LE DOCTEUR.

Il se trouve mal.

ANNA.

Jenny, Jenny, mon flacon de sels!

LE DOCTEUR.

Mawbray, Mawbray, mon ami!

JENNY.

Qu'y a-t-il donc, ma mère? oh, mon Dieu! je suis toute tremblante!

LE DOCTEUR.

Notre ami qui vient de s'évanouir; mais ce ne sera rien.

MAWBRAY.

Non, mes amis, non, un éblouissement passager....

JENNY.

Oh! maman, quand je t'ai entendue appeler ainsi, j'ai eu grand'peur; c'est bien mal, monsieur Mawbray, d'effrayer ainsi ses amis.

MAWBRAY.

Je suis tout honteux du trouble que je vous cause; je vous ai interrompu; continuez, mon ami, je suis mieux, tout à fait mieux.

LE DOCTEUR.

Je n'avais plus rien de bien intéressant à dire.

RICHARD.

N'importe, mon père, continuez.

LE DOCTEUR.

J'achève donc. Depuis la scène dont je viens de te parler, je n'ai jamais revu ni ton père ni ta mère; seulement, à des intervalles réglés, je recevais par la poste des sommes plus que suffisantes à ton entretien. Il y a dix ans à peu près, peu de temps avant l'arrivée de Mawbray dans cette ville, je reçus 5000 livres sterling avec l'àvertissement que cet argent serait le dernier qu'on me ferait parvenir. Depuis ce temps, toutes mes recherches ont été inutiles, et j'ai pensé que l'adoption que nous avions faite de toi était à jamais ratifiée par tes parents.

MAWBRAY, *serrant la main du docteur.*

Noble et généreux ami!

RICHARD.

Eh bien! vous étonnez-vous encore, mon père, que je veuille vous appartenir par un nouveau lien?

LE DOCTEUR.

Non, mais Jenny s'y refuse.

JENNY, *dans les bras de sa mère.*

Oh! maman, je n'ai pas dit cela.

LE DOCTEUR.

Ainsi donc, si je dis à Richard : sois l'époux de ma fille, tu ne viendras pas me démentir?

RICHARD.

Vous ai-je jamais désobéi, mon père?

LE DOCTEUR.

Eh bien! comme il ne manquait plus que ton consentement...

RICHARD.

Vous entendez, Jenny, votre consentement!

JENNY.

Richard, mon ami, vous savez bien que je n'ai plus besoin de le donner.

LE DOCTEUR, *avec une voix douce, mais solennelle.*

Richard, en présence de notre meilleur ami, seul témoin de cet engagement sacré, ma femme et moi te donnons ce que nous avons de plus cher au monde, notre enfant; prends sur elle les droits d'un époux, nous t'abandonnons ceux que nous tenons de la nature : son bonheur a été notre pensée de tous les instants, notre prière de tous les soirs; tu nous remplaces maintenant, mon ami; regarde ces larmes dans les yeux de ta mère adoptive, écoute ma voix qui tremble! Oh! je t'en supplie, Richard, rends Jenny heureuse, et tu seras quitte envers nous!

MAWBRAY, *saisissant le bras de Richard.*

Richard, cette prière d'un père est entendue au ciel!

RICHARD, *montrant son cœur.*

Et là, monsieur.

ANNA.

Jenny, sois bonne épouse.

JENNY.

Je vous imiterai, ma mère.

RICHARD.

O Jenny! tous les jours de ma vie sont à toi! Meurent mes projets d'ambition! ai-je quelque chose à désirer, puisque tu m'appartiens?

LE DOCTEUR.

Voilà bien les jeunes gens, extrêmes en tout. Eh bien! non, monsieur, vous ne renoncerez pas à vos projets, quand leur réussite est plus que probable. Vos succès ne sont plus à vous seul maintenant : la moitié appartient à Jenny, elle a le droit de la réclamer.

RICHARD.

Vous le voulez, mon père! mais déjà me séparer d'elle! Jenny...

JENNY.

Mon Richard!

LE DOCTEUR.

Allons, va devant, nous te rejoignons.

RICHARD.

Tu le veux donc, Jenny? — (*A part.*) Cinq heu-

res!..... il était temps. — (*Haut.*) Adieu donc; Stanson a ses couleurs, il me faut les miennes. — (*Détachant la ceinture de Jenny.*) Les voici.

TOUS.

Bonne chance!

RICHARD.

Oh! tout doit me réussir, je suis dans un jour de bonheur!

(*Il sort par la porte du fond; la famille se retire par la porte latérale.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la place publique de la ville de Darlington; au fond, la taverne des *Armes du roi;* au premier une salle praticable, avec balcon. A gauche du spectateur, la taverne de Marlborough, ayant aussi un balcon saillant; à droite, les *hustings* ou gradins adossés aux maisons. En avant des gradins, des tables protégées par des barrières à claire-voie de quatre pieds de haut. La plupart des fenêtres sont garnies de drapeaux, les uns bleus, les autres jaunes.

SCÈNE X.

TOMPSON, RICHARD, HABITANTS, ÉLECTEURS, PEUPLE, UNE MARCHANDE *de rubans bleus*, UNE MARCHANDE *de rubans jaunes.*

(*Au moment du changement du décor, la place est déjà couverte d'un assez grand nombre d'habitants portant au chapeau et à la boutonnière des rubans aux couleurs de leur candidat; ils forment des groupes animés. Dans la salle de la taverne des* Armes du roi, *on aperçoit Tompson assis à une table, entouré de bourgeois, partisans de Richard. Les uns écrivent, les autres plient des papiers. Tompson remet un paquet de placards à un afficheur qui sort et les pose sur différents points de la place : on y distingue en grosses lettres le nom de* Richard. *Un afficheur sorti de la taverne de Marlborough en placarde d'autres où paraît le nom de* Stanson : *des curieux se groupent autour des affiches.*

UN FERMIER, *qui entre, à un électeur bleu qui fait partie d'un groupe.*

Pouvez-vous m'enseigner, monsieur, le comité de M. Richard?

L'ÉLECTEUR.

C'est ici, à la taverne des *Armes du roi;* avez-vous des nouvelles?

LE FERMIER.

Aucunes; j'arrive, je viens souscrire pour cinquante livres sterling aux frais de l'élection.

L'ÉLECTEUR, *aux autres de sa couleur.*

Bravo, mes amis, c'est un des nôtres! Et vous n'avez pas de ruban bleu? je veux vous en donner un, moi. — (*A une marchande de rubans.*) Eh! la marchande, deux aunes de ruban bleu.

LA MARCHANDE.

Allez ailleurs, radical, je n'en vends que de jaunes.

UNE AUTRE MARCHANDE.

Et moi j'en donne des bleus pour rien à ceux qui souscrivent à l'élection de monsieur Richard.

LES ÉLECTEURS BLEUS.

Vive la marchande!

(*Ils mettent des rubans au chapeau et à la boutonnière du fermier et le conduisent à la taverne des* Armes du roi. — *Des groupes d'électeurs bleus se portent à l'entrée d'une rue aboutissant à la place en criant :* Voilà monsieur Richard! voilà monsieur Richard! — *Richard entre accompagné de trois commissaires portant ses couleurs; l'un d'eux tient un registre. Au mouvement qui se fait sur la place, Tompson s'avance sur le balcon.*

TOMPSON.

Eh bien, monsieur Richard, vos visites?

RICHARD.

La majorité est à moi.

ÉLECTEURS BLEUS.

Vivat!

TOMPSON.

Et monsieur Stanson?

RICHARD.

Je viens de l'apercevoir terminant sa tournée dans York-Street; moi, je n'ai plus à voir que les électeurs qui demeurent sur cette place.

TOMPSON.

Le comité n'a pas perdu son temps; tout est

prêt, et nous venons de répondre au dernier pamphlet de monsieur Stanson.

RICHARD.

Très-bien.

TOMPSON.

Allons, finissez vos visites, et bon succès!

RICHARD.

Dans un quart d'heure je vous rejoins.

(*Tompson rentre dans la salle; Richard avec les commissaires se dirige vers une boutique à gauche, portant pour enseigne :* Blacford, cordonnier. *Un commissaire frappe à la porte.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* TOMPSON; BLACFORD, *sortant de sa boutique.*

BLACFORD, *ouvrant.*

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur Blacford?

BLACFORD.

C'est moi, monsieur.

RICHARD, *s'approchant.*

Monsieur Blacford, je me présente à vous comme candidat du commerce et de l'industrie.—(*Mistress et miss Blacford viennent à la porte de la boutique écouter ce qui se dit.*) Ce n'est plus un étranger, imposé par une famille arrogante, c'est un des vôtres qui vient solliciter vos suffrages. Puis-je compter sur votre voix?

BLACFORD, *qui l'a écouté avec attention.*

Vous l'aurez.

RICHARD, *au commissaire portant le registre.*

Inscrivez monsieur Blacford. — (*A Blacford.*) Je vous remercie. — (*Il lui serre la main.*) Mistress Blacford permettra.... — (*Il l'embrasse.*) Miss est déjà trop bonne Anglaise pour ne pas permettre...

(*Il l'embrasse aussi, et, en s'éloignant, serre de nouveau la main à Blacford qui entre avec sa famille. Le commissaire frappe à la porte de la taverne de Marlborough.*)

LE COMMISSAIRE.

Monsieur Outram.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* BLACFORD; OUTRAM, *sortant de la taverne.*

OUTRAM.

Me voici, monsieur.

RICHARD.

Monsieur Outram, appelé par un grand nombre de mes concitoyens à l'honneur de la candidature, j'attache trop d'importance au suffrage d'un ami de la vieille Angleterre pour ne pas m'empresser de venir vous demander votre voix.

OUTRAM.

Monsieur Richard, je vous verrais avec plaisir l'élu de Darlington; mais j'ai des engagements; ma taverne est celle du comité de sir Stanson.

RICHARD.

Monsieur Outram, je vous remercie.

(*Le commissaire va frapper à la maison voisine, et le même jeu de scène continue jusqu'à l'arrivée du haut-bailli. Au moment où monsieur Outram va rentrer, un électeur de Stanson le rappelle.*)

L'ÉLECTEUR.

Monsieur Outram!

OUTRAM.

Qu'y a-t-il?

L'ÉLECTEUR.

Savez-vous si le comité a encore des bons pour boire et manger?

OUTRAM.

J'ai distribué à des douteux tous les bons de dîners et de déjeuners, mais il m'en reste encore pour des pots de bière. Êtes-vous seul?

L'ÉLECTEUR.

Oui.

OUTRAM.

Voilà des bons pour quatre personnes.

L'ÉLECTEUR.

Je vais consommer.

(*Tous les électeurs portant des rubans jaunes se dirigent vers l'entrée d'une des rues qui aboutissent à la place, en criant :* Monsieur Stanson! voici monsieur Stanson! *Stanson entre en scène avec ses commissaires : l'un d'eux porte aussi son registre d'inscription.*)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; STANSON.

OUTRAM.

Sir Stanson, soyez le bien venu. Et vos visites?

STANSON.

La majorité est à moi. — (*Vivat!*) Ces messieurs du comité sont-ils encore là?

OUTRAM.

Ils ont passé toute la nuit à rédiger des brochures et des affiches.

STANSON.

Je vais les remercier. — (*Aux électeurs qui l'entourent.*) A tout à l'heure, mes amis; le haut-bailli s'approche, et le moment décisif n'est pas loin.

(*Stanson entre avec ses commissaires dans la taverne de Marlborough. Une musique des rues annonce l'arrivée des troupes d'électeurs bleus et jaunes avec des bannières portant pour inscriptions :* Richard pour toujours! Richard et réforme. Stanson et Derby, Stanson et la Constitution. *Les uns ont leur chapeau entouré d'une affiche où se lit le nom de leur candidat; d'autres portent des placards semblables au bout de longues perches. Le haut-bailli entre à son tour en costume d'ancien magistrat. Les hustings se garnissent de spectateurs parmi lesquels on voit le docteur, Mawbray, Anna et Jenny Grey. Les fenêtres des maisons sont occupées par des femmes, des enfants : on ferme les boutiques.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; LE DOCTEUR, MAWBRAY, MISTRESS GREY, JENNY.

(*Richard et Stanson paraissent sur le balcon de leur taverne.*)

RICHARD, *apercevant le docteur et sa famille.*

Mes amis, je suis à vous.

LE DOCTEUR, MAWBRAY, JENNY.

Bonjour, bonjour.

(*Ils agitent leurs mouchoirs.*)

STANSON, *de son balcon.*

Mes amis, un renfort vous arrive de l'extrémité du comté; j'ai fait remonter la rivière par un bâtiment dont le patron m'est dévoué, il vous apporte un supplément de cinquante voix.

RICHARD.

Mon père! ma bonne mère! Jenny!

LE DOCTEUR.

Eh bien!

RICHARD.

Tout va pour le mieux. Jenny, vous serez la femme d'un député.

JENNY.

Pourvu que mon mari s'appelle Richard Darlington, c'est tout ce que je désire.

RICHARD.

Et vous, mon père, qu'avez-vous fait pour moi?

LE DOCTEUR.

Je suis passé chez le notaire, et...

RICHARD.

Mais pour mon élection?

LE DOCTEUR.

J'ai vu nos amis, ils m'ont promis dix voix.

JENNY, *avec joie à Richard.*

Richard, le contrat est déjà préparé.

RICHARD, *avec distraction.*

Très-bien! — (*Au docteur.*) Mon père, vous annoncerez publiquement mon mariage, n'est-ce pas, si vous voyez que cela devienne nécessaire à mon élection?

LE DOCTEUR.

Sois tranquille...

RICHARD, *s'approchant de Jenny et la présentant à des électeurs.*

Saluez ces messieurs, Jenny; je viens de leur annoncer que demain vous serez ma femme.

(*Jenny salue; Richard reçoit les félicitations de ses amis.*)

TOMPSON.

Maître!

RICHARD, *se retournant.*

Qu'y a-t-il?

TOMPSON.

Un sloop arrive chargé d'électeurs jaunes, criant: vive Stanson!

RICHARD.

Malheur! que faire?... Prends deux cents livres sterling, monte dans une barque, gagne le bâtiment; deux cents livres pour le patron, pour les descendre jusqu'à la mer, au lieu de les débarquer ici.

TOMPSON.

J'y cours.

(*Il disparaît.*)

RICHARD.

Pardon, mes amis, si je vous quitte; mais, vous voyez, il faut faire face à tout.

TOUS.

Adieu, adieu, bonne chance!

(*Richard et Stanson avec leurs amis paraissent sur le balcon de leur taverne.*)

LE HAUT-BAILLI, *après avoir réclamé le silence.*

Habitants de Darlington, deux candidats se présentent pour être élus à la chambre des Communes, monsieur Richard et monsieur Stanson; qu'on les écoute en silence.

(*Le haut-bailli s'assied: Richard indique par ses gestes qu'il veut prendre la parole: toute la foule se tourne de son côté. — La musique cesse.*)

RICHARD.

Nobles citoyens de la vieille Angleterre! — (*Vivat, houras, huées, voix qui réclament le silence.*) C'est un spectacle étrange pour vous qu'un homme nouveau qui vient disputer la place à monsieur

Stanson, en possession depuis trente-cinq ans d'un siége à la chambre des Communes. Oui, depuis que les Derby, en parcourant notre comté, peuvent dire : ces forêts, ces rivières, ces bourgs, ces vallées sont à nous, ils ont pu dire aussi, et ils disent : il faut que les représentants de ce pays soient à nous.

VOIX DIVERSES.

Non... non... Oui... oui...

RICHARD.

Vous le niez en vain, le comté a sept places au parlement ; les Derby y envoient sept âmes damnées : c'est l'enfer représenté par les sept péchés capitaux. — (*Huées, applaudissements.*) Leur règne est fini ; un simple avocat, moi, votre homme, votre ouvrage, j'ose me mesurer avec eux, parce que vous avez compris vos droits, parce que vous vous êtes dit : à nous tous nous sommes plus riches qu'eux ; puisque la liberté s'achète avec des guinées, donnons des guinées. — (*Bravos presque universels.*) Avec nos modestes souscriptions, nous nous rirons des cent mille livres sterling des Derby. Hommes oranges, vous voulez de l'or ? allez aux Derby ; c'est leur couleur ; citoyens bleus, vous voulez vos droits ? mettez-moi l'arme à la main par vos suffrages, et je vous donne ma vie pour les défendre. — (*Sifflets, houras.*) Sir Stanson, vous vous croyiez déjà assis à l'aise dans le fauteuil où le représentant élu est porté en triomphe ; mais avant de vous laisser retomber dans votre sommeil septennal, je viens vous secouer un peu ; laissez là votre modestie ; dites-nous ce que vous avez fait pour nous, célébrez vos combats ; montrez-nous votre corps amaigri par les veilles ! — (*Rire général.*) Allons, que Darlington soit plus heureux que Westminster ; qu'il entende votre voix, et pour acheter le privilége d'aller vous taire sept ans dans la chambre, enrouez-vous une fois en plein air. — (*Rires, mouvement de mécontentement des jaunes.*) Concitoyens, monsieur Stanson a pour lui le passé, moi je n'ai que l'avenir : malgré cette différence, essayez d'un député qui, corps et âme, est à vous, qui défendra pied à pied vos droits et votre argent ; qui, après chaque session, viendra vous dire : voilà ce que j'ai fait, êtes-vous contents ?

(*Aussitôt qu'il a cessé de parler, tous les électeurs se retournent vers le balcon où est M. Stanson.*)

STANSON.

Habitants de Darlington, pour condamner l'audace de la tentative qu'on fait aujourd'hui, — (*Sifflets, applaudissements : Stanson répète sa phrase.*) je ne veux pas invoquer d'autre fait que ce qui se passe sur cette place.

VOIX CONFUSES.

Qu'y a-t-il de si terrible ?... Pourquoi donc ?... Taisez-vous !... silence !

STANSON.

Comparez ce tumulte, ces préparatifs de guerre au calme des dernières élections.

(*Rires bruyants.*)

PLUSIEURS VOIX.

Silence donc... On a laissé parler monsieur Richard.

STANSON.

Permettrez-vous que le premier audacieux venu ose troubler ainsi la paix du comté ?

(*Cris, huées.*)

TOMPSON, *rentrant, à Richard.*

Anglais, silence !... le bruit fait mal à la tête de monsieur Stanson.

(*Rires.*)

STANSON.

Depuis quand ose-t-on parler avec cette irrévérence de la noble famille des Derby, le plus beau, le plus ancien diamant de la couronne d'Angleterre ?

VOIX.

Bravo ! bravo !

D'AUTRES VOIX.

Qu'est-ce que cela nous fait ?

STANSON.

Depuis trois cents ans les Derby sont les maîtres.. (*Explosion à la tête de laquelle on remarque Tompson.* Pas de maîtres ! Nous ne voulons pas de maîtres ! *Huées, sifflets. M. Stanson, malgré ses amis qui le pressent, fait signe qu'il renonce à la parole ; mais, pendant le tumulte, les bleus se sont précipités vers les placards portant le nom de M. Stanson qui sont arrachés, foulés aux pieds et dont les débris sont lancés contre l'orateur.*)

LE HAUT-BAILLI, *réclamant le silence.*

Vous avez entendu les candidats ; que ceux qui sont d'avis de nommer monsieur Richard lèvent la main. — (*Un grand nombre de mains se lèvent.*) Que ceux qui sont d'avis de nommer monsieur Stanson lèvent la main. — (*Huées, cris. Un moindre nombre de mains se lèvent.*) Mon avis est que M. Richard est nommé représentant de la ville de Darlington.

(*Applaudissements prolongés.*)

UN DES COMMISSAIRES DE MONSIEUR STANSON, *du haut du balcon.*

Nous demandons le scrutin du poll !

LE HAUT-BAILLI.

Monsieur Stanson demande le scrutin. Les candidats ont-ils nommé les officiers du poll ?

RICHARD, STANSON ET LEURS AMIS.

Oui, oui ; ils sont prêts.

PLUSIEURS PERSONNES, *près des tables.*

Nous voici.

LE HAUT-BAILLI, *aux officiers du poll.*

Messieurs, vous pouvez ouvrir le scrutin : quand un quart d'heure se sera passé sans qu'un électeur se soit présenté pour voter, le scrutin sera fermé ; que ceux qui veulent contrôler les droits des électeurs s'approchent des barrières.

(*Mouvement général. Richard, Stanson et leurs amis descendent sur la place ; les balcons qu'ils occupaient sont aussitôt remplis par les curieux. On voit Tompson au milieu des partisans des deux candidats se diriger vers les tables du scrutin et s'établir sur un des gradins qui les dominent; d'autres électeurs se cramponnent aux barrières pour surveiller les votes. Pendant ce temps, toute la foule est en mouvement; on s'arrache les bannières au milieu d'une lutte presque générale à coups de poings.*

Lorsque le calme est un peu rétabli, on voit après bien des efforts, quatre électeurs pénétrer dans l'intérieur des barrières; parmi eux est le docteur Grey. Chacun d'eux jure, en baisant la Bible, *qu'il ne s'est pas laissé corrompre; ils donnent leur nom, leur demeure et leur vote qui sont inscrits par un des officiers ; d'autres électeurs les remplacent. Ceux qui sont montés sur les balustrades comptent les suffrages et de temps en temps en font connaître à haute voix le résultat.*)

TOMPSON, *à un électeur qui se présente.*

Vous n'êtes pas électeur ; vous êtes domestique chez lord Derby.

LE DOMESTIQUE.

C'est vrai; mais je suis propriétaire d'un bien qui donne quarante schellings.

TOMPSON.

Où est votre ferme?

LE DOMESTIQUE.

A dix lieues d'ici à peu près, sur la route de Londres, je crois.

TOMPSON.

Comment, vous croyez? vous n'y avez donc jamais été?

LE DOMESTIQUE.

Non, je la loue.

TOMPSON.

A qui la louez-vous?

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais pas.

TOMPSON.

Qui donc vous paye votre rente?

LE DOMESTIQUE.

L'intendant de lord Derby.

TOMPSON.

Messieurs, je vous signale la fraude!

ÉLECTEURS JAUNES.

Il est en règle! il doit voter!

TOMPSON ET PARTISANS DE RICHARD.

C'est indigne! c'est affreux!

(*Une voiture chargée d'affiches amène des électeurs bleus qui sont accueillis par les leurs avec des applaudissements et par les jaunes avec des huées. Pendant tout ce temps le poll a continué. Tompson avec ses amis exhorte ceux qui paraissent hésiter et applaudit ceux qui votent pour Richard. Les partisans de Stanson en font autant de leur côté. Une seconde voiture, couverte de placards comme la première, apporte un renfort aux partisans de Stanson qui les reçoivent avec des hourras au milieu des huées de leurs adversaires.*)

TOMPSON, *s'élançant des gradins sur la barrière, et montant sur un tonneau.*

Cela ne peut continuer ainsi, monsieur le bailli!

(*Mouvement général de curiosité.*)

QUELQUES VOIX.

Qu'y a-t-il?

(*Le haut-bailli paraît sur les hustings.*)

TOMPSON.

Monsieur le bailli, espérant que tout se passerait avec bonne foi et loyauté, nous n'avions pas voulu établir de distinction entre les protestants et les catholiques; mais nous ne savons quelles promesses monsieur Stanson a faites aux papistes, voilà le septième qui se présente pour lui donner son suffrage. Nous demandons que le serment de suprématie soit exigé.

VOIX NOMBREUSES.

Il est trop tard! il fallait demander le serment avant le scrutin! vous n'en avez plus le droit.

D'AUTRES VOIX.

Pas de papistes! à bas le papiste Stanson! vive notre religion protestante!

(*Pendant ce temps, Tompson a parlé vivement au bailli qui réclame le silence.*)

LE HAUT-BAILLI.

La loi ne disant pas à quel instant le serment de suprématie doit être exigé, nous accorderons sa demande à sir Richard. En conséquence chaque électeur, avant de voter, déclarera par serment qu'il ne reconnait au pape aucun pouvoir ni spirituel ni temporel, et que la doctrine de la transsubstantiation est une doctrine damnable.

(*Cette déclaration est suivie d'un violent tumulte et de cris sur divers points. Tompson cherche Richard au milieu de la foule et le rencontre.*)

TOMPSON, *avec vivacité.*

Prolongez le désordre, il y va de l'élection!

(*Richard disparaît quelques instants au milieu des groupes : puis on l'entend crier.*)

RICHARD.

Je veux parler! je veux parler! — (*Plusieurs de ses amis lui indiquent la voiture; avec leur aide, il monte sur l'impériale et de là harangue la foule.*) Braves amis, s'il s'agissait de mon intérêt particulier, je vous aurais déjà dit : cédez à l'injustice et à la violence! mais pour vous je suis prêt à tout souffrir; il s'agit de ne plus payer le plus épouvantable des budgets. Avez-vous jamais calculé ce budget? savez-vous qu'en monnaie de cuivre il ferait vingt-huit fois le tour de la terre?

VOIX DIVERSES.

Ah! bon Dieu! c'est horrible! est-il possible?

RICHARD.

Mais ne parlons que de notre province. Si ce que nous payons était compté en ligne droite sur une grande route, savez-vous combien de temps il vous faudrait pour la parcourir?

VOIX.

Non, non, voyons! dites!

RICHARD.

Vous êtes bons marcheurs dans le Northumberland?

VOIX.

Oui, oui!

RICHARD.

Mais en recommençant tous les matins vous ne feriez pas plus de trente-six milles par jour.

VOIX.

Non! C'est cela! c'est vrai!

RICHARD.

Eh bien! pour le voyage de notre budget particulier, il faudrait à un piéton six cent quatre-vingt-douze jours : un an, dix mois, vingt-sept jours.

VOIX.

C'est inconcevable! quel calcul! c'est une bonne tête!

RICHARD.

Qu'est-ce que je veux, moi, qui paye comme vous?

VOIX.

Ah! oui, vous payez beaucoup!

RICHARD.

Diminuer de quelques milles la longueur de cet interminable ruban. — (*Tirant une pierre de sa poche.*) Voici comme on m'en récompense! une pierre a été lancée contre moi, moi que vous avez applaudi, moi que vos mains ont proclamé votre élu. Pour repousser leur adversaire, ils veulent l'assassiner!

(*Cette plainte de Richard excite un tumulte bien plus violent que tout ce qui a précédé; les cris, les menaces volent d'un parti à l'autre. On apostrophe M. Stanson de la manière la plus vive :* lâche! brigand! scélérat! *Ses partisans le protégent.*)

STANSON, *à ses partisans.*

Apportez une table.

(*Défendu par eux, il monte sur la table où l'on reçoit les suffrages et réclame un silence qu'on ne lui accorde qu'avec peine.*)

TOMPSON, *regardant sa montre.*

Dix minutes!

(*Il s'approche du haut-bailli et lui montre l'heure.*)

STANSON, *avec véhémence.*

C'en est trop! la voix qui me manque, dit-on, la colère me la donnera. On vous trompe, Anglais, on n'en veut pas à la vie d'un misérable qui vous rend ses dupes : votre bien-être, votre repos, peu lui importe! mais à lui des honneurs, des richesses! Il défendra vos fortunes! lui! il ment, le bâtard! sait-il ce que c'est qu'une fortune? a-t-il un patrimoine? a-t-il une famille? non, il ment encore quand il dit qu'il est fils du docteur: j'adjure monsieur Grey.....

(*Explosion :* Oui! oui! non! non! *Richard, Tompson, le docteur, veulent parler; longtemps le bruit les en empêche; enfin le docteur, d'une voix forte, s'écrie.*)

LE DOCTEUR.

Non, il n'est pas mon fils.

VOIX.

Ah! ah!

LE DOCTEUR.

Mais il est mon gendre.

D'AUTRES VOIX.

Ah! ah! bravo!

STANSON.

En l'adoptant, monsieur Grey lui a-t-il donné ses vertus? plusieurs de vous le connaissent déjà. Les péchés capitaux, a-t-il dit, il n'en a qu'un, lui, mais le père de tous les autres, l'orgueil; par orgueil il criera pour vous, par orgueil il vous trahira; par orgueil... par orgueil...

(*Tompson s'est approché de nouveau du bailli en lui montrant l'heure et le scrutin interrompu.*)

LE HAUT-BAILLI, *interrompant monsieur Stanson.*

Le scrutin est fermé.

VOIX CONFUSES.

Comment cela! on ne le savait pas? c'était une surprise!

STANSON.

Un moment, j'attends quarante électeurs qui viennent du fond du Northumberland, sur un sloop que j'ai frêté.

TOMPSON.

Sir Stanson, si votre brick a bon vent, vos électeurs sont maintenant en pleine mer.

UN HOMME JAUNE, *accourant.*

Sir Stanson, le sloop a passé sans débarquer; malgré les cris des électeurs, il a doublé de voiles, et bientôt on ne le verra plus!

STANSON.

Mais c'est une forêt, un coupe-gorge, une trahison!

LE HAUT-BAILLI.

Depuis un quart d'heure et plus, aucun électeur ne s'est présenté pour donner son vote. — (*Réclamations :* On écoutait!) Je vais faire connaître le résultat du scrutin.

(*Profond silence. Les officiers du poll apportent au bailli leur registre.*)

Le résultat du poll est : pour monsieur Richard, 142 voix, pour monsieur Stanson, 137 voix. En conséquence, monsieur Richard est proclamé représentant de la ville de Darlington.

(*Explosion d'applaudissements et de huées; mais bientôt les électeurs jaunes sont chassés par les bleus; M. Stanson se retire dans la taverne de Marlborough; Richard remercie ses amis, donne la main à ceux qui l'entourent et va embrasser sa famille adoptive.*)

VOIX NOMBREUSES.

Le triomphe du fauteuil! le triomphe du fauteuil!

(*On apporte un large fauteuil sur une espèce de pavois, et l'on invite Richard à y monter.*)

TOMPSON, *lui présentant la main.*

Sir membre du parlement...

RICHARD.

Merci, mon secrétaire.

TOMPSON.

Montez à votre siége de la chambre des Communes!

RICHARD, *montant.*

C'est le marchepied de celle des Lords.

(*Tandis qu'on porte Richard autour de la place, la musique joue de toutes parts, on agite les bannières sur la place, aux fenêtres; on jette en l'air les chapeaux garnis de rubans; les dames font voltiger leurs mouchoirs, et au milieu des hourras et des vivat, Richard adresse ses remercîments à la foule qui le salue.*)

ACTE DEUXIÈME.

JENNY.

PERSONNAGES.

RICHARD DARLINGTON.
JENNY.
MAWBRAY.
LE MARQUIS DA SYLVA.
TOMPSON.
UN INCONNU.
LES SECRÉTAIRES D'ÉTAT AUX DÉPARTEMENTS DE LA GUERRE ET DE L'INTÉRIEUR.
LE PREMIER LORD DE L'AMIRAUTÉ.
DEUX MINISTRES.
UN HUISSIER.
BETTY.

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une tribune de la chambre des Communes, réservée aux ministres et aux lords : l'ouverture du fond laisse apercevoir la chambre : le président est au fauteuil; lui seul est visible; une rumeur annonce que les bancs des députés, que l'on ne peut voir, sont remplis. — Au commencement de l'acte, un rideau empêche les spectateurs d'apercevoir la chambre des Communes. Mawbray, appuyé contre le mur, regarde par le rideau entr'ouvert. On entend sourdement la voix de Richard.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAWBRAY, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *regardant Mawbray.*

Bien! il a été fidèle à ma recommandation, et n'a pas tiré les rideaux. Avec ses habits de voyage, je ne me serais pas soucié qu'on le vît dans la tribune des ministres; mais il ne peut plus rester ici. Sir Richard est à la fin de son discours; aussitôt qu'il aura terminé, il va se faire un mouvement d'entrée et de sortie dans la chambre, il faut que je l'avertisse... Monsieur!

MAWBRAY, *presque sans se déranger.*

Je suis à vous.

L'HUISSIER.

Il paraît qu'il a un grand intérêt au bill que l'on discute; c'est quelque fournisseur. — (*On entend dans la chambre des applaudissements et des bravos.*) Sir Richard a fini. — (*Voyant Mawbray applaudir.*) Eh bien! eh bien! que faites-vous donc là? Est-ce que l'on peut applaudir dans les tribunes?

MAWBRAY.

Ah! pardon, je n'ai pu résister à l'entraînement général : j'étais subjugué par une raison si éloquente... Quel talent! quelle énergie!

L'HUISSIER.

C'est un homme qui depuis trois ans nous a fait bien du tort!

(*L'huissier va au fond et regarde par une porte latérale.*

MAWBRAY.

Pauvre Jenny, que n'était-elle là! elle eût oublié son abandon pendant quelques instants peut-être; car les plaisirs de l'amour-propre ne cicatrisent pas pour longtemps les blessures du cœur! Il faut que je parle à Richard, et...

L'HUISSIER, *revenant en scène.*

On vient de ce côté...

MAWBRAY.

Je me retire, — (*Lui donnant une pièce d'argent.*) et vous renouvelle mes remerciments.

L'HUISSIER.

Passez par ce couloir. — (*Il le reconduit, et le voyant s'éloigner :*) Il était temps!

SCÈNE II.

LE MARQUIS DA SYLVA, TOMPSON; *le marquis entre le premier.*

TOMPSON, *s'arrêtant avec une hésitation affectée.*

Sans nous en apercevoir, nous avons quitté la salle des conférences. Si l'honorable sir Richard avait besoin de moi...

LE MARQUIS.

Ici nous n'en continuerons que mieux notre conversation.

TOMPSON, *avec distraction.*

Ne désirez-vous pas suivre la séance?

LE MARQUIS.

Soit.—(*A l'huissier.*) Ouvrez les rideaux et laissez-nous.

(*L'huissier obéit et se retire; ils s'assoient devant la balustre de la loge, et la conversation continue.*)

LE MARQUIS.

Vous voyez que nos bancs sont encore bien garnis.

(*On entend un murmure sourd et une voix dont on ne peut distinguer les paroles.*)

TOMPSON.

Oui... Mais l'assemblée est bien distraite... C'est un des vôtres qui a la parole.

LE MARQUIS, *après avoir écouté.*

Ce qu'il dit est très-juste.

(*Tumulte dans la chambre.*)

TOMPSON.

Tout le monde n'est pas de votre avis...

(*On voit le* speaker *faire des efforts pour rétablir l'ordre; d'une voix qui couvre le tumulte, il crie :* La parole est au premier lord de la trésorerie.)

LA VOIX DE RICHARD.

Et moi, je demande d'avance la parole pour réfuter ce que va dire le ministre.

LE MARQUIS, *se levant précipitamment.*

Il n'y a pas moyen d'y tenir.

TOMPSON, *fermant les rideaux.*

Prenez donc garde, monsieur le marquis, on vous voit.

LE MARQUIS.

C'est une guerre à mort!

TOMPSON.

Je vous l'avais dit: qui ne l'a pas pour lui, l'a contre lui; et qui l'a contre lui, succombe.

LE MARQUIS.

Jouons cartes sur table, monsieur Tompson.

TOMPSON.

Volontiers, puisque vous mettez tous les enjeux.

LE MARQUIS.

Je veux ne pas perdre ma fortune; le ministère veut rester, et le roi veut garder un ministère choisi dans la plus haute aristocratie.

TOMPSON.

Je comprends le vouloir; maintenant le pouvoir...

LE MARQUIS.

Nous pouvons tout cela, pourvu que sir Richard nous prête son appui.

TOMPSON.

Vous vous y êtes pris trop tard.

LE MARQUIS.

Une entrevue peut tout réparer.

TOMPSON.

Avec qui?

LE MARQUIS.

Avec sir Richard.

TOMPSON.

Et vous croyez qu'on peut marchander et vendre une conscience? Vous vous trompez, monsieur le marquis; vous échoueriez même avec un homme corrompu, et sir Richard est encore à corrompre.

LE MARQUIS.

Mais cette affaire ne peut-elle se traiter par votre intermédiaire, monsieur Tompson?

TOMPSON.

Quelque confiance qu'ait en moi sir Richard, je crois encore de cette manière la chose impossible.

LE MARQUIS.

Que faire alors?

TOMPSON.

Supposez sir Richard caché quelque part, ignorant que vous connaissez sa présence en cet en-

droit, et vous, comme si vous ne parliez que pour moi seul, haussant la voix et me faisant connaître quelle espèce d'avantage sir Richard trouverait à quitter le parti qu'il a embrassé. Si ces offres ne paraissent pas à sir Richard en harmonie avec le sacrifice, il se retire, me fait un signe de tête : ses commettants n'ont pas même à lui reprocher une entrevue avec un défenseur du pouvoir... Si, au contraire, les offres lui agréent, un autre signe de tête suffit ; tout se prépare dans le silence ; et lorsqu'il est compromis enfin, il tient déjà, de manière à ce qu'on ne puisse le lui reprendre, le dédommagement de ce qu'il a perdu.

LE MARQUIS.

Cela est faisable.

TOMPSON.

Plutôt aujourd'hui que demain.

LE MARQUIS.

Il faut que le moyen trouvé par vous soit mis en œuvre aujourd'hui même.

TOMPSON.

Où ?

LE MARQUIS, *ouvrant la porte d'un cabinet.*

Ce cabinet sera-t-il favorable ?

TOMPSON.

Une simple cloison sépare...

LE MARQUIS.

Il entendra tout.

TOMPSON.

Et vous offrirez tout.

LE MARQUIS.

Oui.

TOMPSON.

Pas un mot qui puisse faire croire que vous connaissez sa présence ?

LE MARQUIS.

Je serai sur mes gardes.

TOMPSON.

Permettez que j'appelle l'huissier...

LE MARQUIS.

Faites.

TOMPSON, *écrivant quelques lignes au crayon.*

Allez remettre ce billet à sir Richard.

LE MARQUIS.

Il va venir?

TOMPSON.

Dans un instant.

LE MARQUIS.

Monsieur Tompson, il y a dans ce portefeuille 1000 livres sterling, en échange d'une bonne nouvelle; j'aurai l'honneur de vous en offrir un second qui en contiendra huit mille.

TOMPSON.

Monsieur le marquis, mes intérêts sont trop liés avec ceux de sir Richard pour que je n'emploie pas toute l'influence que j'ai sur lui à le déterminer.

(*Le marquis Da Sylva sort.*)

SCÈNE III.

TOMPSON, *seul.*

Depuis trois ans, tout a été fait pour la gloire, pour la vanité de Richard. Aujourd'hui va commencer ma récompense. — (*Il va aux rideaux qu'il entr'ouvre.*) L'huissier remet mon billet..... il le lit... il vient... — (*Revenant en scène.*) Maître, tu peux venir... Il débute dans l'accomplissement de ses promesses, le serviteur qui s'est donné à toi pour recueillir les miettes de ta fortune.

SCÈNE IV.

RICHARD, TOMPSON.

TOMPSON.

Je vous ai fait demander.

RICHARD.

Pourquoi ? quelque message de ma femme, sans doute?

TOMPSON.

Comment?

RICHARD.

En venant ici, j'ai cru voir, au bout de la galerie, la figure de Mawbray.

TOMPSON.

Je crois que vous vous êtes trompé.

RICHARD.

Eh bien ! alors, que me veux-tu ?

TOMPSON.

Une démarche du ministère.

RICHARD.

Ah ! les superbes s'humilient !

TOMPSON.

Ils sont à vos pieds.

RICHARD.

Il est trop tard.

TOMPSON.

Comment cela ?

RICHARD.

Demain le bill sera refusé.

TOMPSON.

Eh bien !

RICHARD.

Après-demain le ministère tombe.

TOMPSON.

Que vous en reviendra-t-il?

RICHARD.

Rien.

TOMPSON.

Le roi protége trop l'aristocratie pour choisir un nouveau ministère dans l'opposition de la chambre des Communes.

RICHARD.

Je le sais.

TOMPSON.

Vous n'avez donc aucune chance?

RICHARD.

Aucune.

TOMPSON.

Tandis que si le ministère reste...

RICHARD.

Eh bien!

TOMPSON.

Je vous l'ai dit, il est à vos pieds.

RICHARD.

Je ne le relèverai pas.

TOMPSON.

Vous avez tort.

RICHARD.

Et mon mandat!

TOMPSON.

Et votre ambition!

RICHARD.

Je suis arrivé à mon but.

TOMPSON.

Je croyais que vous n'en étiez qu'à moitié chemin.

RICHARD.

J'ai réfléchi.

TOMPSON.

Et votre position...

RICHARD.

Me paraît glorieuse; je me la suis faite par mon talent.

TOMPSON.

Et vous la soutenez par votre fortune. Deux années de séjour à Londres avaient déjà épuisé vos deux mille livres sterling; la mort du docteur, puis celle de sa femme, sont venues soutenir d'un raisonnable héritage le luxe que vous êtes forcé de déployer. Aujourd'hui votre plus beau diamant est la franchise des lettres que vous vendez à votre banquier; la retraite où vit mistress Richard vous permet, je le sais, de réunir toutes vos ressources sur un seul point, mais elles ne sont pas inépuisables. Vous avez encore trois ans à siéger sur les bancs de la chambre, et elles ne vous conduiront pas jusque-là. Que vous restera-t-il alors?

RICHARD.

Une pauvreté honorable.

TOMPSON.

Qui vous ôtera jusqu'à la chance d'être réélu.

RICHARD.

Le peuple n'oubliera pas son défenseur.

TOMPSON.

Votre triomphe vous enivre, sir Richard; le peuple, il n'est puissant que pour renverser : c'est un élément; sa colère peut effrayer un ministre, je le conçois; sa faveur ne peut rassurer un ambitieux; l'or, les places, sont-ils entre ses mains? peut-il en disposer sans l'approbation d'un ministre? Le peuple! mourez pour le défendre, et il n'aura pas même le droit de vous donner une pierre à Westminster. Parlons franc, sir Richard.

RICHARD.

Bref, qui est venu près de vous?

TOMPSON.

Da Sylva.

RICHARD.

Ce banquier portugais?

TOMPSON.

Oui.

RICHARD.

Quel intérêt prend-il au ministère?

TOMPSON.

Il a avancé des sommes considérables...

RICHARD.

Qu'il craint de perdre...

TOMPSON.

Si le ministère tombe.

RICHARD.

Et il vient en son nom...

TOMPSON.

Proposer un traité de paix.

RICHARD.

Ses conditions?

TOMPSON.

Vous les entendrez de sa proche bouche.

RICHARD.

Vous avez pu lui laisser concevoir l'espérance que je consentirais même à un pourparler? Niais!

TOMPSON.

Je mériterais ce nom, sir Richard, si j'avais fait ce que vous dites.

RICHARD.

Comment avez-vous donc arrangé cela?

TOMPSON.

De manière à ce que rien ne puisse vous compromettre.

RICHARD.

Voyons.

TOMPSON.

C'est à moi que les propositions vont être faites.

RICHARD.

Où?

TOMPSON.

Ici.

RICHARD.

Et je serai...

TOMPSON, *ouvrant le cabinet.*

Là.

RICHARD.

Sans qu'on le sache?

TOMPSON.

Cela va sans dire.

RICHARD.

Pas mal. Et Da Sylva...?

TOMPSON.

Va revenir.

RICHARD.

Il vient donc de vous quitter?

TOMPSON.

Au moment où je vous ai fait remettre ce billet.

RICHARD.

Et surtout pas un mot qui puisse me compromettre : n'avancez rien en mon nom; que je reste libre de tout refuser, tout démentir, tout nier.

(*Richard se dirige vers le cabinet; Tompson va ouvrir la porte pour appeler l'huissier : Mawbray se présente à lui.*)

TOMPSON.

Assurément!... Monsieur Mawbray!

RICHARD, *s'arrêtant.*

Mawbray!

SCÈNE V.

RICHARD, MAWBRAY, TOMPSON.

MAWBRAY.

Pourquoi donc ma présence a-t-elle l'air de t'embarrasser, Richard?

RICHARD.

Vous vous trompez, monsieur Mawbray.

MAWBRAY.

J'aurais dû peut-être, pour t'entretenir du motif qui m'amène à Londres, t'attendre chez toi; mais ayant appris que tu étais à la chambre, j'ai voulu t'entendre, je t'ai entendu.

RICHARD, *se rapprochant de lui.*

Eh bien!

MAWBRAY.

Sais-tu rien de plus beau qu'un député incorruptible, que l'élu de la nation, qui la défend comme un enfant sa mère, dont la voix est toujours prête à flétrir le pouvoir, si le pouvoir tente quelque chose contre ses intérêts et son honneur : qui use sa fortune privée pour la fortune de tous, et la session finie, sort pauvre et nu de la chambre comme un lutteur de l'arène! Le peuple, Richard... le peuple n'a ni or ni emplois à donner, mais il dresse ses autels et il y place ses dieux.

RICHARD.

Cette gloire est belle, n'est-ce pas?

MAWBRAY.

Cette gloire est la tienne; celle que ton génie s'était promise, celle que je n'osais rêver pour toi, celle qui aujourd'hui aurait payé de son adoption le vertueux Grey, car il aurait pu dire en mourant : J'ai donné à mon pays un grand citoyen.

(*Tandis que Richard écoute Mawbray avec attention et plaisir, Tompson s'approche et lui dit à mi-voix.*)

TOMPSON.

On attend.

RICHARD.

Qu'on attende!

MAWBRAY.

Oui, Richard, au nom de tous ceux qui t'aiment, qui t'ont aimé, je le déclare : comme homme public, tu as dépassé toutes leurs espérances, mais tu les a trompées comme fils, comme époux.

RICHARD.

Comment?

MAWBRAY.

Tu as oublié ces prières de ton père adoptif, de sa femme, quand ils t'ont donné leur fille; quand ils t'ont dit : Rends notre Jenny heureuse!

RICHARD.

Ne faites point un crime à mon cœur du tort des circonstances.

MAWBRAY.

Nous ne sommes plus au temps où les talents dispensaient des vertus, et la gloire va bien avec la bonté.

RICHARD.

Il y a de l'amertume dans vos éloges.

MAWBRAY.

C'est que je viens te parler au nom d'une femme souffrante, d'une femme que tu as reléguée loin de toi, dans une obscure campagne; qui depuis trois ans gémit de ton absence, sans autre consolateur qu'un vieillard qui pleure avec elle.

RICHARD.

Et pourquoi tant de larmes?

MAWBRAY.

Parce qu'elle t'aime, parce que tu la dédaignes.

RICHARD.

Peut-elle le croire?

MAWBRAY.

Elle le croit, et pourtant elle ignore un cruel affront.

RICHARD.

Que voulez-vous dire?

MAWBRAY.

Chez toi, lorsque je me suis présenté, les domes-

tiques, dans leurs réponses, m'ont fait voir que tu cachais ici ton mariage; et pour t'épargner le blâme de tes valets, il m'a fallu, par de honteux détours, expliquer mes premières paroles, et m'associer à ton mensonge.

RICHARD, *à Tompson.*

Ne m'avez-vous pas dit que l'on m'attendait?

TOMPSON.

Depuis longtemps.

MAWBRAY.

Je vous gêne, Richard.

RICHARD.

Je suis obligé d'entrer là; des affaires importantes..

TOMPSON *va parler à l'huissier.*

Prévenez le marquis.

MAWBRAY.

N'oubliez pas que Jenny attend dans la plus vive inquiétude la décision de son mari. Quand pourrons-nous reprendre cet entretien?

RICHARD.

Mais tantôt.

(*Il entre dans le cabinet.*)

MAWBRAY.

Quelle froideur!

SCÈNE VI.

MAWBRAY, TOMPSON, DA SYLVA.

DA SYLVA.

Eh bien! monsieur Tompson!...

(*Il s'arrête en voyant Mawbray dont les regards sont attachés sur lui. Moment de silence. Tompson les regarde tous deux avec étonnement et curiosité.*)

MAWBRAY, *attirant Tompson à lui.*

Quelle est cette personne?

TOMPSON.

Le marquis Da Sylva.

MAWBRAY.

Da Sylva!

(*Tompson examine les traits de Mawbray, qui peignent la terreur. Da Sylva l'appelle à lui d'un signe.*)

DA SYLVA.

Quel est cet homme?

TOMPSON.

Mawbray.

MAWBRAY, *revenant à lui.*

Il y a ici un malheur sur moi. Fuyons.

(*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE VII.

TOMPSON, DA SYLVA.

DA SYLVA, *qui a réfléchi.*

Mawbray? je ne le connais pas.

TOMPSON.

Enfin, il est parti.

DA SYLVA, *bas.*

Sir Richard?

TOMPSON, *bas.*

Il est là.

DA SYLVA.

Si vous pouvez m'accorder quelques instants, monsieur Tompson, nous continuerons la conversation que nous avons été forcés d'interrompre.

TOMPSON.

Je vous écoute.

DA SYLVA.

Je voulais vous dire...

TOMPSON, *tirant des siéges du côté du cabinet de Richard.*

Asseyez-vous d'abord.

DA SYLVA.

Merci; je voulais vous dire qu'au dernier conseil des ministres, Leurs Excellences s'étonnaient de l'acharnement avec lequel sir Richard poursuit leurs actes. Elles regrettaient que votre maître usât les belles années de sa vie, les ardeurs de son éloquence, pour des commettants qui ne peuvent ni comprendre les sacrifices qu'il leur fait, ni apprécier le talent qu'il dépense.

TOMPSON.

Vous conviendrez du moins qu'ils en profitent, et c'est le principal but de sir Richard.

DA SYLVA.

Mais quelles sont les récompenses dont dispose le peuple, monsieur Tompson? des couronnes de chêne, dont huit jours suffisent pour faner les feuilles.

TOMPSON.

Et croyez-vous que le peuple aux mille voix n'a pas sa publicité aussi? S'il ne peut récompenser, il peut du moins flétrir, et ce que vous proposez, car ce sont des propositions, monsieur le marquis, serait le déshonneur éternel de sir Richard. Se vendre!...

DA SYLVA.

Oui, si c'était une vente.

TOMPSON.

Qu'est-ce donc?

DA SYLVA.

Une alliance.

TOMPSON.

Un député ne s'allie pas avec les ennemis du peuple.

DA SYLVA.

Non, mais il peut se marier à une fille noble.

TOMPSON, *avec surprise.*

Se marier!

DA SYLVA.

Sir Richard est garçon?

TOMPSON, *un moment embarrassé.*

Oui, monsieur le marquis.

DA SYLVA.

Ses intérêts alors changent de nature. Qui blâmera le lord d'avoir d'autres vues d'avenir que le simple député des Communes? L'intérêt du pays, vu de sa nouvelle position, se présente à lui sous une nouvelle face : et voir d'en bas ou d'en haut, fait une grande différence dans la perspective.

TOMPSON.

J'avoue, monsieur, que cela change la question.

DA SYLVA.

Et si à une grande fortune la fiancée joint une grande beauté, sir Richard n'est pas homme à avoir le cœur aussi désintéressé que la conscience.

TOMPSON.

Mais pourquoi un mariage?

DA SYLVA.

Parce qu'il faut que les liens qui nous attacheront sir Richard soient durables.

TOMPSON.

Est-ce une indiscrétion de vous demander le nom?

DA SYLVA.

Miss Wilmor.

TOMPSON.

La petite-fille de Votre Seigneurie?

DA SYLVA.

Oui, l'enfant que lord Wilmor avait eue d'un premier lit et que ma fille unique, Caroline, adopta en l'épousant. Je lui donne cent mille livres sterling de dot.

TOMPSON.

C'est tout, monsieur le marquis?

DA SYLVA.

Lord Wilmor était pair d'Angleterre.

TOMPSON.

Je le sais.

DA SYLVA.

Peut-être obtiendra-t-on de Sa Majesté de faire revivre ce titre en faveur de l'époux de sa fille.

TOMPSON.

Et tout cela...?

DA SYLVA.

Serait assuré par le contrat de mariage.

TOMPSON.

Ces promesses sont belles, mais qui garantira pour sir Richard...?

DA SYLVA.

Le besoin que nous avons de lui.

TOMPSON.

Une fois qu'il aura renoncé à combattre le bill?

DA SYLVA.

Une fois qu'il aura les titres entre les mains.

TOMPSON.

C'est juste.

DA SYLVA, *se levant.*

Alors, vous me promettez...

TOMPSON.

Que vos offres seront fidèlement rapportées.

DA SYLVA.

Je vous remets de hauts intérêts, monsieur Tompson.

TOMPSON.

Je les apprécie.

DA SYLVA.

Vous savez que le temps nous presse; après-demain serait trop tard.

TOMPSON.

Je ne l'oublierai pas.

DA SYLVA.

Au revoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

RICHARD, TOMPSON.

TOMPSON, *bas, ouvrant à sir Richard.*

Qu'en dites-vous, sir Richard?

RICHARD, *sortant.*

Qu'il est fâcheux que ce ne puisse être qu'une plaisanterie.

TOMPSON.

Comment cela?

RICHARD.

Et mon mariage?

TOMPSON.

Et le divorce.

RICHARD, *lui appuyant la main sur l'épaule.*

Répète!

TOMPSON.

Eh bien! qu'y a-t-il là d'étonnant? Oui, le divorce.

RICHARD.

Et qu'ai-je à reprocher à Jenny qui puisse me le faire obtenir?

TOMPSON.

N'avons-nous pas le consentement mutuel?

RICHARD.

Elle refusera.

TOMPSON.

Vous la forcerez.

RICHARD.

Les moyens?

TOMPSON.

Nous en trouverons.

RICHARD.

Et quand veut-on la réponse?

TOMPSON.

Demain soir.

RICHARD.

Il faut se hâter.

TOMPSON.

Profiter du séjour à Londres de M. Mawbray, qui vous livre ainsi mistress Richard, sans appui, sans conseil!

RICHARD.

Attends un instant.

(*Il s'approche de la table pour écrire; Mawbray paraît.*)

SCÈNE IX.

MAWBRAY, RICHARD, TOMPSON.

MAWBRAY, *à part.*

J'ai vu partir cet homme.

TOMPSON, *à mi-voix à Richard, en s'approchant de lui.*

Encore Mawbray!

RICHARD, *continuant d'écrire.*

Qu'importe?

MAWBRAY.

J'ai voulu te voir encore, Richard; que dois-je répondre à Jenny?

RICHARD.

Mon cher Mawbray, attendez jusqu'à demain soir; j'ai besoin de ce délai.

MAWBRAY.

Vous le voulez?

RICHARD.

Je vous en prie. — (*A Tompson.*) Dans une heure nous partons.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* RICHARD; DA SYLVA.

MAWBRAY, *qui l'a entendu.*

Que dit-il? il part! Je ne sais quelle crainte me serre le cœur.

(*Da Sylva rentre précipitamment et va ouvrir les rideaux.*)

LE SPEAKER, *dans la chambre.*

La parole est à sir Richard pour répondre à monsieur le ministre des finances.

(*Tumulte dans la chambre, voix confuses :* La parole est à sir Richard! Silence! écoutez!)

DA SYLVA.

Que va-t-il dire!

RICHARD, *dans la chambre.*

Je renonce à la parole.

DA SYLVA.

Le premier pas est fait.

TOMPSON.

Il n'y que celui-là qui coûte.

(*Le marquis et Tompson sortent.*)

MAWBRAY, *seul.*

Vertueuse Anna Grey, as-tu donc seule connu Richard!

QUATRIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente la chambre de Jenny dans une maison de campagne isolée. Jenny paraît sur un balcon. On aperçoit la cime seule des arbres, et l'on doit deviner qu'au-dessous est une immense profondeur.

SCÈNE XI.

JENNY, *seule.*

Encore un jour tout entier passé à attendre vainement à cette fenêtre, à compter les flots du torrent qui se précipitent dans le gouffre; ainsi font les heures de ma vie! Oh! Richard!... Richard!... Si ma pauvre mère était là du moins... oh! le cœur d'une mère... c'est là que s'est réfugié le don de la double vue. Elle seule avait prévu mon isolement, mon abandon; elle avait deviné Richard.



Depuis un an que je vis dans cette retraite, et que Mawbray remplace mes parents, nul ne sait que j'existe et j'y puis mourir, sûre que ma mort y sera aussi ignorée que mon existence. Oh! mais c'est affreux de vivre ainsi! Depuis que Mawbray est parti, il me semble que lui aussi ne reviendra plus. Il avait promis de m'écrire aussitôt son arrivée.

(*Elle sonne; une femme de chambre entre.*)

SCÈNE XII.

BETTY, JENNY.

JENNY.

Est-il arrivé une lettre pour moi?

BETTY.

Non, madame.

JENNY.

S'il en arrivait une, vous la monteriez aussitôt. Écoutez donc.

BETTY.

Quoi?

JENNY.

C'est le bruit...

BETTY, *écoutant.*

D'une voiture.

JENNY.

Une voiture, une voiture qui vient de ce côté.... qui s'arrête... elle s'arrête! Betty?

BETTY.

C'est peut-être monsieur Mawbray qui revient.

JENNY.

Non, non, Mawbray serait revenu par le coach jusqu'au village, et du village ici à pied. Descendez, descendez. Oh! sir Richard seul peut venir ici en voiture. Allez donc. Mes genoux tremblent, mon pauvre cœur.... — (*Elle s'assoit la tête dans ses mains.*) Oh! Je n'ose regarder, de peur de voir entrer une autre personne. Mais c'est insensé à moi de croire qu'il vient. Ce ne peut pas être lui; il faut être folle pour espérer que c'est lui. On monte... c'est son pas... c'est mon Richard! — (*Elle jette ses bras autour du cou de Richard qui paraît.*) Oh!

SCÈNE XIII.

RICHARD, JENNY.

RICHARD.

Qu'avez-vous donc, Jenny?

JENNY.

Ce que j'ai, il me demande ce que j'ai! J'ai que je pleure, que je ne t'espérais jamais, que je t'attendais toujours, qu'il y a un an que je ne t'ai vu! Comprends-tu?... un an! un an! et que te voilà, toi, mon Richard. Ah! voilà ce que j'ai.

RICHARD.

Jenny, remettez-vous.

JENNY.

Et moi qui t'accusais, qui pensais que tu m'avais oubliée! j'étais injuste, pardonne! Tu ne sais pas?... comment oser te le dire maintenant! à force de me voir pleurer, inquiète de voir que tu ne m'écrivais pas; car, méchant, il y a trois mois que je n'ai reçu de tes nouvelles!... eh bien! qu'est-ce que je disais? j'ai la tête perdue! embrasse-moi, embrasse-moi!

RICHARD.

Peut-être vouliez-vous me parler de Mawbray?

JENNY.

Oh! oui. Pardonne-moi, mais je l'ai envoyé à Londres.

RICHARD.

Je l'ai vu.

JENNY.

Et pourquoi n'est-il pas revenu avec toi?

RICHARD.

Il était fatigué et ne pouvait partir que demain.

JENNY.

Et toi, quand tu as su mon inquiétude, demain t'a paru trop long, tu as pensé que tu ne pouvais trop tôt consoler la pauvre femme qui pleurait... Oh! tu es toujours mon Richard, le Richard de mon cœur! et tu l'as laissé?

RICHARD.

Je voulais vous parler sans témoins.

JENNY.

Sans témoins?

RICHARD.

Oui.

JENNY.

As-tu quelque secret à me dire?

RICHARD.

J'ai un sacrifice à vous demander.

JENNY.

A moi, Richard? Oh! que je suis heureuse! je vais donc faire quelque chose pour toi. Mon consentement te serait-il nécessaire pour vendre une de nos fermes, tu dois avoir besoin d'argent, ta position nécessite tant de dépenses!

RICHARD.

Ce n'est point cela.

JENNY.

Qu'est-ce donc? mais asseyez-vous, mon ami.

RICHARD.

Ce n'est point la peine.

JENNY.

Comment ?

RICHARD.

Je repars dans une heure.

JENNY.

Sans moi ?

RICHARD.

Je ne puis vous emmener.

JENNY.

Eh bien ! je vous aurai toujours vu une heure : mais asseyez-vous.

RICHARD.

Vous vous ennuyez donc bien ici ?

JENNY.

Je m'ennuie loin de vous : je ne m'y ennuierais pas avec vous. Ce n'est point ma retraite qui me pèse, c'est votre absence. Si du moins vous répondiez à mes lettres !

RICHARD.

Vous devez bien penser...

JENNY.

Oh ! ne vous excusez pas : j'écrivais trop souvent. Souvent ce sont nos exigences à nous autres femmes qui vous refroidissent pour nous. Notre vie est toute à l'amour ; la vôtre se partage en vingt passions différentes ; nous devrions le comprendre. Moi surtout, qui chaque jour avais de vos nouvelles, — (*Montrant des journaux.*) car ces journaux me parlaient de vous. Quand je voyais les colonnes entrecoupées de ces mots : écoutez... écoutez..... bravos...., je me disais, c'est lui qui parle ; oh ! si j'étais là pour partager son triomphe ! oh ! je serais trop heureuse.

RICHARD.

Vous savez qu'entre les privations que nous impose notre peu de fortune, vivre séparés est peut-être la plus nécessaire.

JENNY.

Je m'y suis soumise ; et si j'ai pleuré, j'ai eu soin du moins que mes lettres ne vous portassent point la trace de mes larmes.

RICHARD.

Elles n'auraient rien changé à notre position, et nous eussent rendus malheureux tous les deux.

JENNY.

La seule chose que vous craigniez était donc les embarras, et surtout les dépenses de la maison que vous seriez obligé de tenir, si j'étais près de vous ?

RICHARD.

C'est surtout la principale.

JENNY.

Eh bien ! cessez de la craindre. Des droits que me donne le titre de votre femme, je n'en réclame qu'un, celui de vivre près de vous, dans la solitude. J'ai peu le goût du monde, Richard, mais j'ai perdu mes parents, qui m'aimaient, et j'ai conservé le besoin d'être aimée. Eh bien ! seul vous irez dans ce monde où je figurerais mal. Retirée dans mon appartement, je vous verrai du moins le soir un instant : et si je ne vous vois pas, je saurai que vous êtes là, près de moi. Ah ! le voulez-vous ? nul ne saura que je suis votre femme, personne ne me verra, ne m'invitera.

RICHARD.

Vous êtes folle.

JENNY.

Parlons d'autre chose alors. Vous veniez me demander un sacrifice, dites-vous ?

RICHARD.

Loin de m'éloigner de mon but, cette conversation nous y ramène.

JENNY.

Voyons.

RICHARD.

De nouvelles circonstances qui tiennent aux chances politiques que je cours, ma position prête à changer, des engagements de partis, rendent encore notre séparation trop incomplète.

JENNY.

Quinze lieues ne vous paraissent-elles pas une distance assez considérable ? Depuis deux ans ne vous ai-je pas été totalement étrangère ? La voix publique seule m'apportait de vos nouvelles, et j'étais instruite en même temps que toute l'Angleterre de ce que faisait mon mari.

RICHARD.

Des reproches !

JENNY.

Des larmes.

RICHARD.

Les uns et les autres me sont insupportables.

JENNY.

Mais qu'exigez-vous donc ? au nom du ciel ! vous me faites mourir... Faut-il que je quitte l'Angleterre, le lieu où je suis née, la terre où reposent mes parents ? Eh bien ! j'y consens ! un jour encore pour pleurer sur leur tombe, et demain je pars. Mais au moins, Richard, dites-moi combien de temps durera cet exil. Oh ! dites-le-moi ! car un seul mot fera l'attente de toute ma vie : reviens !

RICHARD.

Vous vous trompez, Jenny, je n'ai pas l'intention de vous arracher à votre terre natale. Je n'ai pas le droit de vous vouer à l'abandon. Le sort fit une erreur en nous liant l'un à l'autre, ce n'est pas à vous de l'expier. Puis-je vous condamner à porter les liens d'un mariage qui ne vous rend pas épouse, qui ne vous fera pas mère ? ce serait une cruauté. Si une fatalité contre laquelle j'ai lutté longtemps nous sépare... je ne veux, je ne dois pas être un

éternel obstacle à votre bonheur, et je n'aurai quelque repos, Jenny, que lorsque je vous aurai rendu, avec votre liberté, les chances probables d'un avenir plus heureux.

JENNY.

Je vous écoute sans vous comprendre, Richard.

RICHARD.

D'ailleurs, ce que je vous propose existe déjà à peu près pour nous avec tous ses maux, et sans que vous puissiez jouir des biens qui s'y rattachent.

JENNY.

Parlez, parlez toujours, que je vous comprenne donc... ou plutôt taisez-vous, car je commence à vous comprendre, et c'est affreux!

RICHARD.

Tandis qu'une séparation...

JENNY.

Encore un mot.

RICHARD.

Légale...

JENNY.

Le divorce!

RICHARD.

Le divorce...

JENNY.

Oh! mon Dieu!

RICHARD.

Concilie tout.

JENNY.

Ayez pitié de moi.

RICHARD.

Ce mot vous effraye, parce que vous ne le voyez qu'environné de scandaleux débats, de honteuses révélations.

JENNY.

Je n'ai pas regardé l'arme, j'ai senti le coup.

RICHARD.

Le temps le guérira. Vous êtes jeune, Jenny, et un autre amour...

JENNY.

Oh! un autre amour!... profanation! sacrilége! un autre amour! tuez-moi et ne m'insultez pas! du sang, mais pas de honte!

RICHARD.

Il n'y a ni sang, ni honte; de grands mots et de grands gestes ne m'éloignent pas de mon but.

JENNY.

Il est atroce... Une union demandée par vous, bénie par mon père et ma mère; l'engagement pris par vous en face de Dieu.... et vous voulez briser tout cela... L'appui sur lequel ils ont compté pour moi en mourant, vous me l'ôtez, enfin vous demandez à un tribunal de rompre ce qui a été lié devant l'autel!

RICHARD.

Eh! vous ne comprenez pas! Un procès! qui vous parle d'un procès... le pourrais-je pour moi-même?

JENNY.

Mais que voulez-vous donc, alors? Expliquez-vous clairement, car tantôt je comprends trop et tantôt pas assez.

RICHARD.

Pour vous et pour moi, mieux vaut un consentement mutuel.

JENNY.

Vous m'avez donc crue bien lâche? que j'aille devant un juge sans y être traînée par les cheveux, déclarer de ma voix, signer de ma main que je ne suis pas digne d'être l'épouse de sir Richard! Vous ne me connaissez donc pas, vous qui croyez que je ne suis bonne qu'aux soins d'un ménage dédaigné, qui me croyez anéantie par l'absence, qui pensez que je ploierai parce que vous appuyez le poing sur ma tête?... Dans le temps de mon bonheur, oui, cela aurait pu être; mais mes larmes ont retrempé mon cœur, mes nuits d'insomnie ont affermi mon courage; le malheur enfin m'a fait une volonté: ce que je suis je vous le dois, Richard, c'est votre faute: ne vous en prenez donc qu'à vous. Maintenant à qui aura le plus de courage du faible ou du fort? Sir Richard, je ne veux pas...

RICHARD.

Madame, jusqu'ici je n'ai fait entendre que des paroles de conciliation.

JENNY.

Essayez d'avoir recours à d'autres.

RICHARD, *marchant à elle.*

Jenny!

JENNY, *froidement.*

Richard!

RICHARD.

Malheureuse! savez-vous ce dont je suis capable?

JENNY.

Je le devine.

RICHARD.

Et vous ne tremblez pas?

JENNY, *souriant.*

Voyez.

RICHARD, *lui prenant les mains.*

Femme!

JENNY, *tombant à genoux de la secousse.*

Ah!

RICHARD.

A genoux!

JENNY, *levant les mains au ciel.*

Mon Dieu, ayez pitié de lui!

(*Elle se relève.*)

RICHARD.

Oh! c'est de vous, c'est de vous qu'il a pitié, car je m'en vais... Adieu, Jenny... demandez au ciel que ce soit pour toujours.

JENNY, *courant à lui, et lui jetant les bras autour du cou.*

Richard! Richard! ne t'en va pas!

RICHARD.

Laissez-moi partir.

JENNY.

Si tu savais comme je t'aime!

RICHARD.

Prouvez-le-moi.

JENNY.

Ma mère! ma mère!

RICHARD.

Voulez-vous?

JENNY.

Tu me l'avais bien dit.

RICHARD.

Encore un mot.

JENNY, *lui mettant la main sur la bouche.*

Ne le dis pas...

RICHARD.

Consens-tu?

JENNY.

Écoute-moi!

RICHARD.

Consens-tu!... c'est bien... mais plus de message, plus de lettres, que rien ne vous rappelle à moi... que je ne sache pas même que vous existez... je vous laisse une jeunesse sans époux, une vieillesse sans enfants...

JENNY.

Pas d'imprécations! pas, au nom du ciel!

RICHARD.

Adieu.

JENNY.

Vous ne partirez pas.

RICHARD.

Damnation!...

JENNY.

Vous me tuerez plutôt.

RICHARD, *la repoussant.*

Ah! laissez-moi!

JENNY, *repoussée, va tomber la tête à l'angle d'un meuble.*

Ah! — (*Elle se relève tout ensanglantée.*) Ah! Richard!... — (*Elle chancelle, étend ses bras de son côté, et retombe.*) Il faut que je vous aime bien... (*Elle s'évanouit.*)

RICHARD.

Évanouie! blessée! du sang!... malédiction! Jenny! Jenny! — (*Il la porte sur un fauteuil.*) Et ce sang qui ne s'arrête pas! — (*Il l'étanche avec son mouchoir.*) Je ne veux pourtant pas rester éternellement ici. — (*Il se rapproche d'elle.*) Jenny! finissons! je me retire... tu ne veux pas répondre?... adieu donc. — (*Il va sortir et entend un bruit de pas à la porte.*) Qu'est-ce?

SCÈNE XIV.

RICHARD, TOMPSON, JENNY.

TOMPSON, *paraissant.*

De la voiture où j'étais resté pour faire le guet je viens de voir Mawbray sortir du village et se diriger de ce côté.

RICHARD.

Que vient-il faire?

TOMPSON.

Défendre sa protégée... mais il arrivera trop tard, n'est-ce pas? qu'avez-vous obtenu?

RICHARD, *montrant Jenny évanouie.*

Rien, malgré mes prières, mes violences... Mais Mawbray! il va la voir ainsi, nouvelles armes contre moi... Jenny! Jenny! oublions tout!

JENNY, *revenant à elle.*

Richard! moi dans tes bras!... je suis donc morte? je suis donc au ciel?

RICHARD.

Mon amie, oublions tout!

JENNY.

Je ne me souviens de rien. — (*Portant la main à son front.*) Je saigne!

RICHARD, *à part.*

Damnation! — (*Haut.*) Jenny, quelqu'un vient ici; essuie ces larmes, qu'on ne puisse voir ces traces de sang... je t'en conjure.

JENNY.

On vient, dis-tu, qui donc?

RICHARD.

C'est Mawbray.

JENNY, *avec douceur.*

Ah! tant mieux!

RICHARD.

Jenny, Mawbray ne doit pas connaître ces funestes débats. Promets-le-moi, je t'en prie.

TOMPSON, *s'approchant de Richard.*

Mawbray!

RICHARD, *à Jenny.*

Je te l'ordonne!

SCÈNE XV.

RICHARD, JENNY, MAWBRAY, TOMPSON.

(*Mawbray entre vivement. Moment de silence. Il regarde avec inquiétude et tour à tour Jenny et Richard.*)

RICHARD.

Vous ici, Mawbray !

MAWBRAY.

Ayant appris votre départ, j'ai craint pour Jenny les ennuis de la solitude et me suis hâté de revenir près d'elle.

RICHARD.

Vous avez bien fait, et je vous remercie.

MAWBRAY.

Dois-je demain aller à Londres pour chercher votre réponse ?

RICHARD.

Il me semble que ma présence en ces lieux vous en dispense.

MAWBRAY.

Vous avez donc apporté à votre femme des paroles de consolation ?

(*Jenny se jette dans les bras de Richard.*)

RICHARD.

Oui.

MAWBRAY.

Mais ce n'est que près de vous, que pour elle le passé sera sans douleur et l'avenir sans inquiétude.

RICHARD.

Eh ! qui vous dit qu'elle restera loin de moi ?

MAWBRAY, *avec joie.*

Elle ira à Londres ?

JENNY, *saisissant le bras de Richard, et avec amour.*

Serait-il vrai ?

RICHARD.

Sans doute, si vous le désirez tant... Adieu ; il faut que je parte.

JENNY.

Sans m'attendre ?

RICHARD.

Je ne puis... je dois être au parlement à l'ouverture de la séance. — (*A part.*) Les ministres me paieront cher le rôle que je joue ici.

MAWBRAY.

Adieu donc.

JENNY, *à Richard.*

A bientôt ?

RICHARD.

A bientôt.

JENNY, *à Mawbray, après que Richard est sorti.*

Mon ami, j'espère encore pouvoir être heureuse !

MAWBRAY, *lui essuyant le front.*

Essuyez ce sang, Jenny, peut-être ensuite espérerai-je avec vous.

(*Jenny court à la fenêtre et envoie des adieux à Richard ; Mawbray la regarde avec attendrissement.*)

CINQUIÈME TABLEAU.

La chambre du conseil.

SCÈNE XVI.

LES SECRÉTAIRES D'ÉTAT AUX DÉPARTEMENTS DE L'INTÉRIEUR ET DE LA GUERRE, LE PREMIER LORD DE LA TRÉSORERIE, DEUX MINISTRES.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Messieurs, le conseil est assemblé.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Où donc est notre président ?

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, *indiquant la porte du fond.*

Le premier lord de la trésorerie est chez Sa Majesté.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Savez-vous quel nouvel incident a fait convoquer ce conseil extraordinaire ?

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Je l'ignore ; mais à la veille du rejet du bill qui entraîne notre chute, je conçois que nos communications doivent être plus fréquentes.

L'HUISSIER, *annonçant.*

Monsieur le premier lord de la trésorerie.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Nous allons tout savoir, car voici notre président.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE, *à l'huissier.*

Laissez-nous seuls.

LE MINISTRE DE LA GUERRE, *au lord de la trésorerie.*

Vous sortez de chez le roi?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Oui, messieurs.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Eh bien?...

LE LORD DE LA TRÉSORERIE.

Sa Majesté est plus que jamais affligée de l'opposition qui se manifeste dans la chambre des Communes, et elle met entre nos mains tous les moyens qui sont en son pouvoir pour que nous la combattions.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Dans une telle circonstance, il faut bien l'avouer, il ne nous reste qu'un seul parti.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Lequel?

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Quoi qu'il puisse nous en coûter, disons-le, il faut amener à nous sir Richard.

LE PRÉSIDENT.

C'est pour vous parler de lui, messieurs, que je vous ai réunis. Une première démarche a été faite, mais avant d'aller plus loin, j'ai dû me rappeler que nous sommes tous solidaires et vous consulter sur ce qu'il me reste à faire.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Nous écoutons Votre Grâce.

LE PRÉSIDENT.

Des ouvertures ont été faites par le marquis Da Sylva à son secrétaire Tompson; elles ont été reçues de manière à nous laisser beaucoup espérer: j'ai cru alors que de semblables négociations voulaient être pressées, et j'ai fait demander à sir Richard une entrevue secrète pour ce soir.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Nous présumons bien quel en doit être l'objet: mais jusqu'à quel point pouvons-nous nous engager?

LE PRÉSIDENT.

Messieurs, toutes mes promesses seront réalisées, j'en ai l'assurance et je suis autorisé à promettre beaucoup.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Mais enfin s'il résistait?

LE PRÉSIDENT.

Dans ce cas, il resterait encore un moyen à essayer, une tentative hasardeuse, inusitée, un tête-à-tête dangereux.

UN HUISSIER, *entrant.*

Un membre de la chambre des Communes demande à être introduit près de Leurs Excellences.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Son nom?

L'HUISSIER.

C'est l'honorable sir Richard.

LES MINISTRES.

Sir Richard!

LE PRÉSIDENT.

Déjà! en plein conseil! ce n'étaient pas nos conventions. — (*A l'huissier.*) Faites entrer. — (*Aux ministres.*) Nous ne pouvons nous dispenser de le recevoir.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; RICHARD.

RICHARD.

Salut à Leurs Excellences.

LE MINISTRE DES FINANCES.

Soyez le bien venu, sir Richard.

RICHARD.

Sa Grâce dit-elle ce qu'elle pense?

LE MINISTRE DES FINANCES.

Jamais entrevue ne fut plus désirée.

RICHARD.

Vous y comptiez?

LE MINISTRE DES FINANCES.

Nous l'espérions.

RICHARD.

Cet espoir n'est pas un éloge de la modestie que vous me supposiez.

LE MINISTRE DES FINANCES.

Et pourquoi cela?

RICHARD.

C'est que je doute encore moi-même que tout ceci ne soit pas un songe. Moi, avocat obscur d'une petite ville, simple membre de la chambre des Communes, en face des hommes que leur nom, que leur position politique place autour des marches du trône de la vieille Angleterre; c'est par trop hardi à moi, Richard Darlington, député du peuple.

LE MINISTRE DES FINANCES.

Monsieur, le peuple s'est écrit avec le sang des révolutions des lettres de noblesse qui lui permettent, comme à la vieille aristocratie, de traiter d'égal à égal avec la royauté.

RICHARD.

Monsieur le ministre, ses droits sont plus anciens que vous ne le pensez; son blason sanglant remonte à Cromwell, et il a pris pour armes parlantes une couronne à terre, près d'une hache et d'un billot debout.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce de la menace, sir Richard?

RICHARD.

C'est de l'histoire, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! sir Richard, c'est pour éviter ces grandes catastrophes entre la royauté et le peuple, dont le sang se perd toujours en proportion à peu près égale, qu'un pouvoir intermédiaire a été créé comme un double bouclier où viennent s'amortir l'orgueil de l'un et les exigences de l'autre. Leurs mains, que nous tenons de chacune des nôtres, nous pouvons les réunir.

RICHARD.

Cela ne se peut pas, Excellence.

LE PRÉSIDENT.

Sir Richard, ce n'est pas là ce qu'on nous avait promis.

RICHARD.

Promis! et qui avait été assez audacieux pour promettre en un autre nom qu'au sien?

LE PRÉSIDENT.

Fait espérer du moins.

RICHARD.

Une trahison, n'est-ce pas?

LE PRÉSIDENT.

Une concession tout au plus.

RICHARD.

Une concession! le peuple n'en fait plus aujourd'hui, il en exige.

LE PRÉSIDENT.

Nous avons pu croire un instant...

RICHARD.

Que j'étais à vendre, n'est-ce pas? C'est dans cette espérance, sans doute, que vous m'aviez fait demander une entrevue secrète; mais je suis venu vous trouver au milieu de vos collègues qui entendront ma réponse et la rediront, si tel est leur bon plaisir.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, ces explications...

RICHARD.

Ah! messieurs, vous êtes venus, ambassadeurs de corruption, apporter à mes pieds les présents de la couronne! Eh bien! je repousse du pied présents et ambassadeurs! arrière tous!

LE PRÉSIDENT.

Il n'y a plus que ce moyen.

(*Il parle bas à un ministre, qui entre aussitôt chez le roi.*)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; *excepté* LE MINISTRE.

RICHARD.

Et si demain, du haut de la tribune, je disais à mes commettants quel prix on évaluait leur mandataire; si je dénonçais cet infâme marché des consciences, si je vous rejetais à la face vos honteuses propositions?

LE PRÉSIDENT.

Et quelles preuves donnerez-vous, sir Richard? ne pouvons-nous pas nier?

RICHARD.

A celui qui nierait, je dirais : Tu mens!

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, nous vous offrions la paix... Vous refusez... La guerre donc... A demain à la chambre!

RICHARD.

A demain à la chambre!

(*Le ministre qui est entré chez le roi rentre et parle bas au président.*)

LE PRÉSIDENT, *à Richard qui va sortir.*

Sir Richard, vous êtes prié de vouloir bien attendre quelques instants dans cette salle.

(*Les ministres sortent.*)

SCÈNE XIX.

RICHARD, UN HUISSIER.

RICHARD.

Que veut donc encore de moi le ministère?

L'HUISSIER, *entrant.*

Il y a un homme qui demande à vous parler.

RICHARD.

Tout à l'heure.

L'HUISSIER.

C'est votre secrétaire, je crois.

RICHARD.

C'est bon.

L'HUISSIER.

Il paraît très-pressé de vous parler. Il attend.

RICHARD, *avec impatience.*

J'attends bien... moi... Pourquoi ne s'est-on pas expliqué? Est-ce quelque ruse, quelque piége?.... Allons savoir ce que nous veut Tompson... La porte s'ouvre... Que vois-je?...

SCÈNE XX.

UN INCONNU, RICHARD.

L'INCONNU.

Monsieur.... vous ne me connaissez pas... mais

moi je ne me trompe point, vous êtes le secrétaire du conseil. — (*Richard semble prêt à nier.*) Je désire que vous soyez le secrétaire du conseil.

RICHARD.

Je le suis, milord.

(*Il appuie sur ce mot.*)

L'INCONNU.

Très-bien, vous m'avez compris.... Monsieur le secrétaire, voulez-vous vous asseoir à cette table?

RICHARD, *toujours en souriant.*

J'attends les ordres de milord.

L'INCONNU, *lui donnant des papiers.*

Parmi ces papiers en voici qui exigent un prompt examen... Voulez-vous bien m'en donner connaissance?

RICHARD, *lisant.*

« Titres de propriété du comté de Carlston et de ses dépendances dans le Devonshire, concédés à tout jamais à... » Le nom est en blanc.

L'INCONNU.

C'est une omission... Voulez-vous écrire sous ma dictée?

RICHARD.

Mais...

L'INCONNU, *continuant.*

Richard Darlington.

RICHARD.

Je ne puis écrire...

L'INCONNU.

Comment, monsieur le secrétaire, vous refusez d'écrire un nom que je ne prononce qu'avec le respect dû au talent?

RICHARD.

Cette touchante bonté...

L'INCONNU.

Vous écrivez, n'est-ce pas?... Ayez la complaisance de continuer.

RICHARD, *lisant un autre papier.*

« Lettres de noblesse conférant à perpétuité le titre de comte à... »

L'INCONNU.

Les mêmes noms, je vous prie.

RICHARD *écrit en souriant.*

Vous êtes obéi.

L'INCONNU.

Après, de grâce.

RICHARD, *lisant.*

« Contrat de mariage entre miss Lucy Wilmor, fille de feu lord Wilmor, pair du royaume, petite-fille du marquis Da Sylva, et le noble comte de Carlston... »

L'INCONNU.

Nous connaissons les parties contractantes, mais les conditions, je vous prie.

RICHARD, *lisant.*

« La jeune miss apporte à son mari cent mille livres sterling en biens-fonds et en actions de banque.

» Le marquis Da Sylva, par substitution de sa fille Caroline Wilmor, reconnaît sa petite-fille pour sa seule et unique héritière.

» Le titre de pair, éteint à la mort de lord Wilmor, revit pour l'époux de sa fille et ses descendants mâles à perpétuité. »

L'INCONNU.

Tout cela est parfait... Ne trouvez-vous pas que le nom de Georges scellé d'un don royal ferait bien sur ce contrat?

RICHARD.

Tant de faveurs sur un seul homme, en si peu d'heures!

L'INCONNU.

Ah! vous êtes envieux!... puisque vous résistez si bien à l'entraînement, vous devez être un homme de bon conseil... Le ministère perd de sa popularité, n'est-ce pas? le roi reculerait à le recomposer avec l'élément démocratique. Il parlait dernièrement de choisir le président du conseil parmi les jeunes pairs; croyez-vous au succès d'une semblable combinaison?

RICHARD.

Un dévouement sans bornes...

L'INCONNU.

Il reste un dernier papier.

RICHARD.

Blanc.

L'INCONNU.

Vous ne comprenez pas?

RICHARD, *après un moment d'hésitation.*

Si fait! — (*Il signe.*) A vous ce papier, milord; à moi ceux-ci.

L'INCONNU.

Je veux dire au roi que nous avons fait connaissance.

SCÈNE XXI.

RICHARD, *seul.*

Ah! c'est un rêve!.... une folie!.... une apparition!... mais... mais ces papiers? Ah! non, non, tout cela est réel. Oh! je ne puis respirer..... la tête me tourne... Richard! Richard! dans tes songes les plus brillants avais-tu jamais osé prévoir...?

moi! moi! allié à ce que l'Angleterre a de plus illustre! Richard comte, Richard pair, Richard ministre, Richard le premier du royaume après le roi! Que dis-je? le roi... le roi, c'est un nom. C'est le ministre qui gouverne; c'est le ministre qui dirige tout, finances, guerre, administration. — (*Allant au fauteuil du président.*) C'est ici ma place, voilà le trône, le vrai trône... D'ici ma voix va retentir dans les trois royaumes, sur l'Océan; — (*Se frappant le front.*) de là s'élancera la volonté que subira l'univers; à moi des honneurs, des dignités, des couronnes, à moi des armoiries, une bannière, des millions à répandre : enrichir Londres, l'Angleterre de monuments, monuments éternels... sur lesquels on lira à tout jamais mon nom, un nom que je fais, que je léguerai à ma patrie comme une gloire! Ah! ma joie... mon bonheur... vous m'étouffez. — (*A Tompson qui entre.*) Viens... viens... sais-tu....?

SCÈNE XXII.

RICHARD, TOMPSON.

TOMPSON.

Sir Richard.

RICHARD.

Sais-tu?...

TOMPSON.

Mawbray vient de revenir à Londres.

RICHARD.

Et qu'importe!

TOMPSON.

Il amène votre femme.

RICHARD.

Jenny?

TOMPSON.

Vous attend à votre hôtel.

RICHARD.

J'avais tout oublié... Malédiction!

ACTE TROISIÈME.

MAWBRAY.

PERSONNAGES.

RICHARD DARLINGTON.
MAWBRAY.
JENNY.
TOMPSON.
LE MARQUIS DA SYLVA.
LADY WILMOR.
LE MINISTRE DES FINANCES.
MISS WILMOR.

SIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un appartement de l'hôtel de sir Richard, à Londres.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAWBRAY, JENNY.

JENNY.

Je n'oserai jamais attendre son retour avec vous, Mawbray.

MAWBRAY.

Avec moi, que craignez-vous?

JENNY.

Un premier mouvement de colère.

MAWBRAY.

Et depuis quand la femme ne peut-elle venir chez son mari?

JENNY.

Mais sans doute qu'il a des motifs de cacher ce mariage, puisqu'ici personne ne le connaît.

MAWBRAY.

Il n'en existe pas moins, Jenny; il n'en est pas moins sacré.

JENNY.

Oh! parlez moins haut; ces domestiques pourraient vous entendre.

MAWBRAY.

Comme il faudra tôt ou tard qu'ils vous appellent mistress Richard...

JENNY.

Oh! vous conviendrez, Mawbray, que Richard seul a le droit de leur donner cet ordre.

MAWBRAY.

Écoutez...

JENNY.

On vient... c'est lui! Mawbray, laissez-moi m'en aller. Je ne veux pas, je n'ose pas le voir. C'est vous, Mawbray, qui m'avez entraînée : j'ai eu

tort. Oh! cachez-moi, au nom du ciel, cachez-moi!

MAWBRAY, *à un domestique.*

Comme il faut que je parle seul à sir Richard, conduisez madame dans une autre chambre.

JENNY.

Du calme, Mawbray; ménagez son orgueil.

MAWBRAY.

Oui, jusqu'à ce que nous le forcions de plier. Soyez tranquille. — (*Jenny sort. Mawbray, regardant dans l'antichambre.*) Ce n'est pas lui.... Une femme!

SCÈNE II.

LADY WILMOR, MAWBRAY, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à lady Wilmor.*

Le nom de milady?

LADY WILMOR.

Je désire ne le dire qu'à sir Richard.

MAWBRAY.

Que vois-je?...

LE DOMESTIQUE.

Sir Richard est absent.

LADY WILMOR.

J'attendrai son retour.

MAWBRAY, *à part.*

Lady Wilmor... Caroline Da Sylva... Et moi, moi là, moi qu'elle peut reconnaître! où me cacher... Oh! ce cabinet...

(*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* MAWBRAY.

LE DOMESTIQUE.

Veuillez entrer dans ce salon, milady; quelqu'un y attend sir Richard.

LADY WILMOR *entre en s'enveloppant d'un voile.*

Quelqu'un?... ce domestique s'est trompé; tant mieux.

TOMPSON, *traversant l'antichambre.*

Sir Richard.

SCÈNE IV.

RICHARD, LADY WILMOR.

RICHARD, *à un domestique.*

Une dame m'attend?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

RICHARD.

Où?

LE DOMESTIQUE.

Dans ce salon.

RICHARD.

Tompson, veillez à ce que personne ne vienne nous troubler. — (*Entrant et fermant la porte avec colère.*) Pardieu, madame...

LADY WILMOR, *se levant.*

Sir Richard...

RICHARD, *avec respect.*

Pardon, milady, mais je trouve dans ce salon une personne que je ne croyais pas avoir l'honneur d'y voir, et j'y cherche vainement quelqu'un que je croyais y rencontrer. Donnez-vous la peine de vous asseoir : je suis à vos ordres.

LADY WILMOR.

Monsieur, je fais près de vous une démarche...

RICHARD.

Saurai-je d'abord, milady, à qui j'ai l'honneur de parler?

LADY WILMOR.

A lady Wilmor.

RICHARD, *se levant.*

Fille du marquis Da Sylva ?

LADY WILMOR.

Elle-même; asseyez-vous donc.

RICHARD.

Permettez, milady...

LADY WILMOR.

Asseyez-vous, je vous en prie, sir Richard; j'ai des choses de la plus haute importance à vous communiquer. Êtes-vous sûr que personne ne peut nous entendre?

RICHARD.

J'en suis certain, milady.

LADY WILMOR.

Mon père m'a parlé hier des projets d'union qui existent entre nos deux familles.

RICHARD.

Oui, milady.

LADY WILMOR.

Le roi lui-même veut bien s'intéresser au mariage de ma fille d'adoption.

RICHARD.

Je connais les bontés de Sa Majesté.

LADY WILMOR.

Mon père, le marquis Da Sylva, donne cent mille livres sterling.

RICHARD.

Ces détails...

LADY WILMOR.

Sont nécessaires, et préparent le secret que j'ai à vous révéler.

RICHARD.

J'écoute.

LADY WILMOR, *lui prenant la main.*

Sir Richard!

RICHARD.

Milady!

LADY WILMOR.

Oh! je n'oserai jamais. Sir Richard, vous êtes honnête homme.

RICHARD.

Jusqu'à présent, je n'ai donné à personne le droit d'en douter.

LADY WILMOR.

Vous, mon père et un autre, connaîtrez seuls ce que je vais vous apprendre.

RICHARD.

Quel que soit ce secret, madame, il mourra là.

LADY WILMOR.

Peut-être avez-vous cru, monsieur, en épousant miss Wilmor, que, quoiqu'elle fût l'enfant du premier mariage de mon mari, l'amour presque maternel que je lui porte me déterminerait à joindre ma fortune particulière à la sienne.

RICHARD.

Milady, peut-être aurais-je droit de me plaindre de votre persistance à revenir sur de pareils détails. Si l'on m'a peint à vos yeux comme un homme intéressé, permettez-moi de vous dire que le portrait n'est ni flatté ni ressemblant.

LADY WILMOR.

Oh! loin de là, loin de là, monsieur! je connais toute votre générosité. Mais ne comprenez-vous pas que j'ai un secret, un secret humiliant à vous révéler, et que je tarde... —(*Une pause.*) J'ai un fils, sir Richard, et ma fortune lui appartient.

RICHARD.

Vous!

LADY WILMOR.

Oui, l'enfant d'une faute, et trois personnes, vous compris, vous connaissez seuls l'existence de ce malheureux enfant!

RICHARD.

Et lord Wilmor?

LADY WILMOR.

L'a toujours ignorée; quelques mois après notre mariage, il reçut sa commission de gouverneur dans l'Inde, d'où je ne suis revenue qu'après sa mort.

RICHARD.

Eh bien! milady...

LADY WILMOR.

Eh bien! à peine le pied sur le sol d'Angleterre, redevenue propriétaire de mes biens, j'ai songé au pauvre abandonné. Déshérité des caresses de sa mère, qu'il trouve sa fortune du moins, car cet enfant me maudit peut-être..... Moi, moi je l'ai toujours aimé comme une mère, c'est-à-dire d'un amour de toutes les heures et de tous les instants. Mon enfant, mon fils, croyez-vous qu'il me pardonne?

RICHARD.

En vous retrouvant, en vous serrant dans ses bras, il oubliera tout.

LADY WILMOR.

Oh! voilà ce qui fait mon malheur, c'est que je ne puis le revoir, c'est que je suis condamnée à ne jamais le presser sur mon cœur, le cœur d'une mère pourtant.

RICHARD.

Et pourquoi cela? Pardon, madame, mais à moitié dans votre secret, j'ai peut-être le droit de connaître le reste.

LADY WILMOR.

Jamais je ne reverrai mon fils.

RICHARD.

Pourquoi?

LADY WILMOR.

Il voudrait connaître son père, son père que je ne puis nommer; comprenez-vous, un fils qui me demanderait le nom de son père, et auquel il me serait défendu de le dire.

RICHARD.

Oui, alors vous avez raison, mieux vaut qu'il ignore.

LADY WILMOR.

Et qu'à ma mort seule, en recueillant ma fortune, il sache mon secret. Oui, voilà ce que je me suis dit, mais... mais d'ici là, il peut être malheureux, dans le besoin, appelant et maudissant sa mère. Oh! ne voyez-vous pas ce que je venais vous demander encore?

RICHARD.

Si, madame, de remplacer pour lui ce qu'il a perdu, n'est-ce pas? Est-il plus jeune que moi? il sera mon fils, milady; est-il de mon âge? il sera mon frère.

LADY WILMOR.

Je ne m'étais donc pas trompée! Oh! vous avez donc toutes les vertus? Oh! laissez-moi embrasser vos genoux.

RICHARD.

Madame...

LADY WILMOR.

Vous ne comprenez donc pas une mère à qui l'on rend son fils, car c'est me le rendre. Je le reverrai; il ne saura pas que je suis sa mère. Oh! Richard, pardon, sir Richard; vous irez vous-même, n'est-ce pas, le chercher dans le Northumberland?

RICHARD.

Je connais ce pays, milady.

LADY WILMOR.

Ai-je dit dans quel pays? à Darlington.

RICHARD.

Darlington!

LADY WILMOR.

Vous vous informerez d'un honnête homme, de sa femme, qui doivent être bien vieux maintenant, d'un digne docteur... du docteur Grey.

RICHARD, *à part*.

C'est ma mère!...

LADY WILMOR.

Et s'ils étaient morts, si le jeune homme, si mon fils avait quitté le pays, vous sauriez où il est allé, n'est-ce pas, vous le sauriez...

RICHARD, *toujours à part*.

Et quel peut être mon père?...

LADY WILMOR.

Vous ne me répondez pas?

RICHARD.

Un doute me vient, madame, et si ce jeune homme m'interroge?

LADY WILMOR.

Comment!

RICHARD.

Oui. Une fortune ne constitue qu'une demi-position dans le monde. C'est le nom d'un père qui la complète. Avez-vous le droit, madame, de lui cacher ce nom? Le lui cacher, c'est un vol. Dites-le-moi, madame, ou sans cela....

LADY WILMOR.

Eh bien!

RICHARD.

Sans cela, oh! c'est impossible. Le nom de son père, je vous en supplie pour vous-même, si vous voulez que ce fils ne vous maudisse pas... De grâce, ce nom, ce nom... Mais vous n'avez pas le droit de le cacher... Peut-être votre fils vous connaît-il; peut-être n'attend-il qu'un mot pour tomber à vos pieds. Oh! vous n'êtes pas sa mère, ou vous me direz le nom, le nom du père de votre enfant, madame, son nom!

LADY WILMOR.

Et si je ne vous le dis pas?

RICHARD.

Alors, madame, votre secret est sacré, je le garderai. Mais cherchez un autre pour aller dire à un malheureux enfant : Tu as une mère qui ne veut pas te reconnaître, et qui t'envoie de l'argent à défaut de caresses. Tu as un père, il vit peut-être, et il craint de se compromettre en te disant son nom. Et alors le fils...

LADY WILMOR.

Eh bien?

RICHARD.

Eh bien! le fils me répondra : Que ma mère garde son or, mon père son secret, et malédiction sur tous deux!

LADY WILMOR.

Oh! mon Dieu!

RICHARD.

Son nom, madame. C'est à cette condition seule...

LADY WILMOR.

Vous le voulez donc?

RICHARD.

Oh! je l'exige....

LADY WILMOR.

Eh bien! son père...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; MAWBRAY.

MAWBRAY, *ouvrant violemment la porte du cabinet*.

Milady Wilmor, ce secret est celui d'un autre, et vous n'avez pas le droit de le révéler.

LADY WILMOR, *reconnaissant Mawbray*.

Ciel! Roberts....

MAWBRAY.

Silence!

RICHARD.

Que veut dire...

MAWBRAY.

Acceptez mon bras.

RICHARD.

Je ne souffrirai pas.

MAWBRAY.

Richard! c'est l'intention de milady.

RICHARD.

Est-il vrai, madame?

LADY WILMOR.

Oh! oui, oui, partons; que je me cache à tous les yeux!

RICHARD.

Du moins cet entretien...

MAWBRAY.

Oubliez-le, Richard.

(*Il sort avec lady Wilmor.*)

SCÈNE VI.

RICHARD, *puis* TOMPSON.

RICHARD.

Malédiction sur cet homme qui vient au moment où j'allais tout apprendre!

TOMPSON.

Que signifie tout ce que je vois? Mawbray, cette femme...

RICHARD.

Cette femme, Tompson, c'est ma mère.

TOMPSON.

Lady Wilmor!... et votre père...

RICHARD.

J'allais le connaître, quand Mawbray est sorti de ce cabinet.

TOMPSON.

Il vous écoutait?

RICHARD.

Cet homme est toujours là.

TOMPSON.

C'est lui qui vous a forcé à tout refuser.

RICHARD.

Non, j'ai tout accepté.

TOMPSON.

Accepté?

RICHARD.

Tout promis.

TOMPSON.

Et lady Wilmor vous a parlé du projet d'union?...

RICHARD.

Oui.

TOMPSON.

Et Mawbray vous écoutait... Tout est perdu!

RICHARD.

Non, car il ne verra plus Jenny. Séparation éternelle entre elle et ce génie qui la protége et me poursuit! Le voici.

SCÈNE VII.

RICHARD, MAWBRAY, TOMPSON.

RICHARD.

Me direz-vous, monsieur, de quel droit vous vous mêlez ainsi à ma destinée?

MAWBRAY.

Ce langage...

RICHARD.

Est celui d'un homme justement irrité.

MAWBRAY.

Vous oubliez...

RICHARD.

Est-ce que je vous connais, moi? est-ce que je vous dois quelque chose?

MAWBRAY.

Vous devez le respect à mes cheveux blancs, la confiance aux avis d'un ami de votre père adoptif, qui m'a légué une partie de sa puissance paternelle.

RICHARD.

Il n'a pas voulu me léguer à moi un espion, un semeur de discorde dans mon ménage.

MAWBRAY.

Que Jenny soit heureuse! je perds mon seul droit sur elle, celui de la protéger.

RICHARD.

Heureuse ou non, renoncez à tout droit en sa faveur.

MAWBRAY.

Que prétendez-vous?

RICHARD.

Que dès ce moment vous ne l'approchiez plus.

MAWBRAY.

Voulez-vous me dire que vous me chassez?

RICHARD.

Entendez-le comme vous le voudrez.

MAWBRAY.

Avez-vous songé que vous parliez à un vieillard qui depuis quinze ans a mis toute sa vie en vous, en Jenny; dont l'espoir, la pensée, la prière unique a été ton bonheur par elle, son bonheur par toi? Richard, en parlant ainsi, as-tu songé que tu me tues?

TOMPSON.

Peut-il y avoir rien de commun entre sir Richard et un étranger qui se cache, qui porte un faux nom?

MAWBRAY.

L'intervention de ton valet m'éclaire; on en veut à Jenny, on lui enlève le seul appui qui lui reste.

RICHARD.

Trêve de suppositions.

MAWBRAY.

Richard! je déjouerai les projets de cet homme et les tiens; sous ton toit, dans la rue, je veille sur elle.

RICHARD.

C'en est assez! sortez.

MAWBRAY.

Malheureux! tu ne sais pas que je suis né pour punir!

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

RICHARD, TOMPSON.

RICHARD.

Et ce seraient de pareils obstacles qui m'arrêteraient!

TOMPSON.

Il y aurait folie à le souffrir une seule heure.

RICHARD.

Ma mère, une Da Sylva, première noblesse de Portugal! Lady Wilmor, première noblesse d'An-

gleterre! et mon père, elle ne veut pas le nommer!

TOMPSON.

Peut-être quelque homme obscur, que la fierté de son père l'aura empêchée...

RICHARD.

Un homme obcur, dis-tu? Elle! non, non, non. Son sang, qui fait battre mon cœur, me dit non. Elle dont le roi protége la fille... le roi... ces offres, ces promesses... cette pairie à moi, moi Richard Darlington..... Oh! la tête me tourne, le sang me bout...

TOMPSON.

Qu'avez-vous?

RICHARD.

Si je touchais au trône! car cette entrevue...

TOMPSON.

Une entrevue...

RICHARD.

C'est un secret! silence!

TOMPSON.

Et vous avez promis, dites-vous...

RICHARD.

De signer ce soir le contrat de mariage.

TOMPSON.

Où?

RICHARD.

Le lieu n'est pas fixé.

TOMPSON.

Pas ici, surtout, pas à Londres?

RICHARD.

Non.

TOMPSON.

Où donc?

RICHARD.

La maison de campagne qu'habitait Jenny.

TOMPSON.

Parfaitement.

RICHARD.

Isolée...

TOMPSON.

Il est vrai.

RICHARD.

A peine si elle est meublée.

TOMPSON.

L'appartement qu'habitait votre femme?

RICHARD.

Il peut y rester des traces de son séjour.

TOMPSON.

Vous vous y rendez le premier, et tout disparait.

RICHARD.

Et Jenny, qu'en faire?

TOMPSON.

Croyez-vous qu'elle refuse toujours?

RICHARD.

J'en suis sûr.

TOMPSON.

L'enlever...

RICHARD.

Qui?

TOMPSON.

Moi.

RICHARD.

Elle résistera.

TOMPSON.

Qu'elle croie retourner à cette campagne.

RICHARD.

Où la conduiras-tu?

TOMPSON.

Il n'y a que trente lieues de Londres à Douvres, et sept de Douvres à Calais.

RICHARD.

En France!

TOMPSON.

Où vous lui faites passer une fortune de reine.

RICHARD.

Une fois en France, elle m'accusera.

TOMPSON.

Elle n'osera pas.

RICHARD.

Et si elle l'osait?

TOMPSON.

Écoutez!

RICHARD.

Quoi!

TOMPSON.

C'est Dieu ou l'enfer, attendez!

RICHARD.

Parle donc.

TOMPSON.

Après l'avoir laissée en France, je reviens par le Northumberland.

RICHARD.

Eh bien?

TOMPSON.

Je passe à Darlington.

RICHARD.

Après...?

TOMPSON.

Je connais le pasteur.

RICHARD.

Puis...?

TOMPSON.

Je descends chez lui; c'est chez lui, dans ses registres que se trouve votre acte de mariage....... L'année?

RICHARD.

1813.

TOMPSON.

Le mois?

RICHARD.

Juin.

TOMPSON.

Comprenez-vous?

RICHARD.

Non.

TOMPSON.

Le seul acte légal, le seul qui puisse constater votre union.

RICHARD.

Eh bien?...

TOMPSON.

Le feuillet, je le déchire... Je vous l'apporte, vous l'anéantissez, et vienne Jenny avec ses cris, ses pleurs : plus de preuves.

RICHARD.

Plus de preuves...

TOMPSON.

Et nous sommes sauvés.

RICHARD.

Mais es-tu bien sûr de réussir?

TOMPSON.

Je l'ai dit, cet acte sera anéanti, dussé-je brûler les archives... Je ne vous demande rien jusque-là : mais alors...

RICHARD.

Alors?...

TOMPSON.

Il y aura un crime entre nous deux, sir Richard.

RICHARD.

Je serai ton protecteur.

TOMPSON.

Oh! mieux que cela, vous serez mon complice.

RICHARD.

Complice soit... Mais hâtons-nous.

TOMPSON.

Que faut-il faire?

RICHARD.

Passe chez le marquis, donne-lui rendez-vous pour ce soir, avec toute la famille, à ma maison de campagne. Excuse-moi de les y précéder... Dis que c'est indispensable, dis ce que tu voudras.

TOMPSON.

De là?...

RICHARD.

Cours retenir des chevaux de poste; tu reviendras ici prendre ma voiture, Jenny sera prête.

TOMPSON.

Vous en êtes sûr?

RICHARD.

Je m'en charge. — (*A un domestique.*) Une femme n'est-elle pas ici quelque part à m'attendre?

LE DOMESTIQUE.

Dans cette chambre.

RICHARD.

Dites-lui de venir. Toi, Tompson, va-t'en, qu'elle ne te voie pas. Au marquis Da Sylva, rendez-vous ce soir à ma maison de campagne; puis des chevaux de poste et la mer entre nous deux... J'oubliais... Il y a 500 livres sterling dans ce portefeuille, tu lui laisseras tout ce dont tu n'auras pas besoin pour revenir... A ce soir, songes-y.

(*Tompson sort.*)

LE DOMESTIQUE.

Voici cette dame.

RICHARD.

Bien. Fermez les portes; je n'y suis pour personne, pour personne, entendez-vous!

SCÈNE IX.

RICHARD, JENNY.

JENNY, *entrant.*

Richard!

RICHARD.

Venez, madame, venez.

JENNY.

Où est Mawbray?

RICHARD.

Hors de cet hôtel, où j'espère qu'il ne rentrera jamais.

JENNY.

Vous l'avez...

RICHARD.

Chassé comme un espion. Savez-vous, madame, que je suis las de ses remontrances? à peine si je les supporterais de quelqu'un qui aurait le droit de me les faire. Cet homme nous perd en se plaçant entre nous deux; il vous excite constamment à trahir le premier devoir d'une épouse... l'obéissance.

JENNY.

Oh mon Dieu! mais ce n'est pas lui.

RICHARD.

Je vous dis que je suis las de vous avoir toujours sur mes pas, comme une ombre; que c'est un mauvais moyen de ramener son mari, que de le poursuivre d'importunités et de doléances.

JENNY.

Mais ce n'est pas lui.

RICHARD.

C'est donc vous alors? Vous ou lui! eh bien! il me fatiguait, et je me suis débarrassé de lui d'abord.

JENNY.

Et maintenant c'est mon tour, n'est-ce pas?.... Oh! que vous êtes cruel!

RICHARD.

Eh ! mon Dieu, des larmes ! si vous commencez par là, par où finirez-vous ?

JENNY.

Richard, vous ne me quitterez pas ainsi. Oh ! mais c'est une servante qu'on renvoie, qu'on chasse, et non pas une femme ; moi je suis votre femme enfin, devant Dieu, devant les hommes ; la femme que vous avez choisie vous-même, que personne ne vous a forcé de prendre. Je vous aimais, moi, vous l'ai-je dit la première ? ai-je cherché à vous séduire ? Oh ! non ; mais c'est vous, vous êtes venu à moi, rappelez-vous.

RICHARD.

Enfin que voulez-vous ? que demandez-vous ? qui vous amène ici ? que venez-vous y faire ?

JENNY.

Vous redemander un peu de votre ancien amour.

RICHARD.

Mon amour ! vous êtes folle...

JENNY.

Mais rappelez-vous donc le passé.

RICHARD.

Le passé, c'est le néant.

JENNY.

Oh ! vous ne m'avez jamais aimée ?

RICHARD.

Eh bien ! non..... Écoutez-moi : j'avais besoin d'une famille, d'une position sociale, vous étiez là. J'eusse aimé une autre comme vous ; je vous ai aimée comme une autre.

JENNY.

Infamie !

RICHARD.

La société place autour de chaque homme de génie des instruments, c'est à lui de s'en servir.

JENNY.

Mais c'est affreux !

RICHARD.

Je ne vous aimais pas, je ne vous ai jamais aimée.

JENNY.

Taisez-vous, taisez-vous !

RICHARD.

Jugez maintenant si vous devez rester.

JENNY.

Non, non, monsieur, je pars.

RICHARD, *à un domestique.*

Des chevaux !

JENNY.

J'ai besoin d'aller oublier loin de vous l'horrible rêve de ces deux jours. Un instant viendra, où la tête moins ardente laissera entendre la voix du cœur ; vous vous souviendrez de Jenny ; mais avant de venir implorer votre pardon, il faudra demander si elle n'est pas morte.

RICHARD, *allant à la fenêtre.*

Tompson, faites atteler.

JENNY.

Avec qui partirai-je ?

RICHARD.

Mon secrétaire vous accompagnera.

JENNY.

J'aime mieux m'en aller seule.

RICHARD.

Je le permettrai, n'est-ce pas ?

JENNY.

Pourquoi pas avec Mawbray ?

RICHARD.

Sais-je où il est, et croyez-vous que j'aie envie d'aller le chercher par la ville ! Vous lui écrirez de venir vous rejoindre.

JENNY.

Oh ! nous quitter ainsi ! voir une femme en pleurs, le désespoir dans l'âme, priant à genoux, implorant un mot, un regard !...

RICHARD.

Madame, on va vous attendre : faites vos derniers apprêts...

JENNY.

J'obéis.... — (*En s'en allant.*) Oh ! ma mère ! ma mère !

(*Elle sort. Tompson paraît.*)

SCÈNE X.

RICHARD, TOMPSON, *puis* JENNY.

TOMPSON.

J'ai vu le marquis.

RICHARD.

Bon ! le contrat...

TOMPSON.

Sera signé ce soir.

RICHARD.

A ma maison ?

TOMPSON.

Oui.

RICHARD.

Et tout est prêt pour ton départ ?

TOMPSON.

Tout. Dans huit heures à Douvres, dans dix à Calais, dans cinq jours ici.

RICHARD.

Ce soir le contrat signé, demain le mariage, le même jour la pairie...... Tu me retrouveras ministre.

TOMPSON.

Les derniers ordres de Votre Excellence ?

RICHARD.

Ventre à terre jusqu'à Douvres.

(*Il entre dans le cabinet.*)

JENNY, *entrant.*

Adieu donc, Richard... Où est-il?

TOMPSON.

Sorti.

JENNY.

Sans me voir, sans me dire adieu!.... Oh! cela me manquait!... Venez, monsieur, je suis prête.

(*Richard sort lentement, les suit par derrière, regarde à la fenêtre de l'antichambre; on entend le roulement d'une voiture, le bruit du fouet du postillon.*)

RICHARD, *s'essuyant le front.*

Enfin!...

LE DOMESTIQUE.

Accompagnerai-je monsieur?

RICHARD, *rentrant.*

Oui, James, vous viendrez avec moi.

SEPTIÈME TABLEAU.

Une grande route.

SCÈNE XI.

MAWBRAY, *derrière un des arbres qui bordent le chemin.*

C'est un rapt, un rapt infâme, contre lequel je ne puis invoquer les lois, car pour les invoquer il faudrait me faire connaître; d'ailleurs contre qui les invoquerais-je? contre mon fils! Oh! Richard! si tu as un démon, tu auras aussi ton bon génie. C'est un homme ébloui qui se perd, qui se vend! malheur! tant d'espérances reposaient sur ta tête!.. c'est pour cela, c'est pour être libre qu'il m'a fait consigner à la porte de son hôtel... Oh! merci, Richard, car j'ai vu sortir ton fidèle Tompson, j'ai vu revenir les chevaux de poste, j'ai su quelle route ils devaient prendre... Tout mon espoir et celui de Jenny est donc maintenant en moi, en moi, être isolé, autour duquel tous les liens de la société sont brisés et qui ne m'appuie sur personne... Allons, vieillard, retrouve ton cœur et ta main de jeune homme, car tous deux ne t'ont jamais été plus nécessaires. Est-ce leur voiture?... non... la nuit commence à descendre: tant mieux, cette route sera plus solitaire... Ah! Tompson! intrigant subalterne, demi-fripon, moitié d'assassin... Tompson, Tompson, tu as à régler avec moi le compte de l'honneur de Richard et du bonheur de Jenny!... Tompson, malheur à toi!.. Un bruit de chevaux... — (*Se penchant à terre pour écouter.*) Eh bien! soit, cachons-nous comme un brigand derrière cet arbre; la partie est engagée... Jenny, il me faut Jenny, il me la faut par tous les moyens possibles... Ils approchent... Allons, que Dieu regarde et juge. — (*Se jetant à la tête des chevaux.*) Postillon, arrêtez...

LE POSTILLON.

Haoh!...

SCÈNE XII.

MAWBRAY, TOMPSON, JENNY.

MAWBRAY.

Ne craignez rien, je ne suis pas un assassin... Ne conduisez-vous pas deux personnes?...

TOMPSON, *sortant la tête de la portière.*

Qu'y a-t-il, postillon?

MAWBRAY.

Ce sont eux!

TOMPSON.

Mawbray! Postillon, au galop.

MAWBRAY, *le menaçant.*

Si tu fais un pas, tu es mort! descends... — (*Le postillon se jette à bas de son cheval.*) Jenny, êtes-vous là?

TOMPSON, *dans la voiture.*

Silence, madame.

JENNY, *d'une voix étouffée.*

Mawbray! Mawbray!...

MAWBRAY, *ouvrant la portière.*

Ah!

TOMPSON, *se jetant dehors et repoussant Mawbray.*

Que voulez-vous?

MAWBRAY.

Parler à Jenny.

TOMPSON.

Impossible...

MAWBRAY.

Jenny!

TOMPSON.

Monsieur!

MAWBRAY.

Oh! ne me touchez pas... Jenny, où croyez-vous aller...

TOMPSON.

Silence...

JENNY.

A la campagne de Richard, *William's House.*

MAWBRAY.

En France! vous allez en France!

TOMPSON.

Malédiction! taisez-vous.

MAWBRAY.

Comprenez-vous? il vous enlève.

JENNY.

Oh!

TOMPSON.

Vous ne savez donc pas...

MAWBRAY, *au postillon.*

Aidez cette jeune femme à descendre, ou vous êtes complice de ce misérable...

TOMPSON.

Ne descendez pas, Jenny.

JENNY.

Mon Dieu! mon Dieu! que faire?

MAWBRAY, *rouvrant la portière.*

Descendez...

TOMPSON.

Une dernière fois...

MAWBRAY.

Descendez, Jenny; au nom de vos parents morts, je vous l'ordonne!

TOMPSON, *menaçant.*

Monsieur!...

JENNY.

Mawbray! Mawbray, prenez garde.

TOMPSON.

Postillon, à moi!

MAWBRAY.

Pas un pas!

TOMPSON, *tirant un pistolet.*

Tu le veux donc?... Eh bien! — (*Écartant Jenny du bras.*) Mort et damnation sur toi!...

(*Il tire et blesse Mawbray au bras gauche.*)

MAWBRAY, *froidement.*

Ta main tremblait, lâche... à toi le même coup et les mêmes paroles... Mort et damnation!

(*Il tire sur Tompson au moment où il met le pied sur le marchepied.*)

TOMPSON, *chancelant.*

Ah!

(*Il tombe.*)

MAWBRAY.

Postillon, voilà de l'or, pas un instant à perdre, à cheval... à la campagne de sir Richard, à William's House.

TOMPSON, *s'accrochant à la voiture.*

A moi donc!..... à moi!.... Ne voyez-vous pas que je meurs... que je suis blessé à mort?.. Assassins!... démons!... Oh! — (*Il lâche la voiture, qui part; se relève et se cramponne à un arbre.*) A moi!... à moi! là-bas, vous...

(*Se traînant sur la route, il tombe mort.*)

HUITIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la chambre de Jenny.

SCÈNE XIII.

JENNY, MAWBRAY, *entrant.*

JENNY.

Vous êtes blessé, Mawbray?

MAWBRAY.

Rien, la balle n'a fait qu'effleurer la peau.

JENNY.

Mais que vais-je devenir, moi? car il n'y a plus de doute, il veut se débarrasser de moi. Ma présence en Angleterre le gêne; qui sait même si ma vie ne lui est point à charge...

MAWBRAY.

Jenny, il me restait un dernier moyen d'assurer votre tranquillité, j'hésitais à l'employer : hésiter

plus longtemps serait presque un crime. Jenny, il y a un secret entre nous deux Richard : son ambition seule vous persécute; ce secret peut anéantir toutes ses espérances... J'ai tardé longtemps, voyez-vous, car je l'aime.

JENNY.

Et moi, donc !

MAWBRAY.

Car j'étais fier de ses succès, car je lui eusse caché ce secret qui met un abîme entre lui et l'avenir, avec autant de mystère que, s'il m'y force, je mettrai de publicité à le lui apprendre. Alors, Jenny, j'espère que lui-même s'éloignera de ces affaires politiques qui l'éloignent de vous; alors, Jenny, il faudra lui épargner tous reproches, car il sera à son tour plus malheureux que vous ne l'avez jamais été.

JENNY.

Oh! s'il en est ainsi, alors gardez ce secret, et que je sois seule malheureuse !

MAWBRAY.

Impossible, Jenny; car vous ne savez pas tout, car votre sort à vous n'est point le seul menacé. Richard est sur le point de devenir aussi mauvais citoyen qu'il a été mauvais époux : car l'influence qu'il a eue sur votre destinée, il peut l'avoir sur la destinée de l'Angleterre.

JENNY.

Et ce secret, ce mot que vous lui direz?...

MAWBRAY.

Ce mot que Richard seul entendra, ce secret qui restera entre lui et moi changera tout, Jenny, le ramènera à vos pieds, trop heureux de votre amour; Jenny, vous allez rester ici.

JENNY.

Seule?

MAWBRAY.

En passant par le village je vous enverrai Betty.

JENNY.

Et où allez-vous?

MAWBRAY.

A Londres.

JENNY.

Trouver Richard?

MAWBRAY.

Il faut que je le voie avant demain.

JENNY.

Demain serait donc trop tard?

MAWBRAY.

Peut-être.

JENNY.

C'est cette nuit, cette obscurité qui m'épouvante!...

MAWBRAY.

Enfant, qu'avez-vous à craindre?

JENNY.

Rien, je le sais.

MAWBRAY.

N'avez-vous pas habité un an cette maison?

JENNY.

Oui, oui.

MAWBRAY.

Dans une heure Betty sera ici.

JENNY.

Je me recommande à vous, ne l'oubliez pas.

MAWBRAY.

Non, mon enfant, adieu.

JENNY.

Adieu, Mawbray, adieu, mon protecteur, mon père; vous aimerai-je jamais assez, vous qui m'aimez tant! adieu. Enfermez-moi; adieu encore! Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MAWBRAY.

Tu pleures?

JENNY.

Oui, tant de choses m'arrivent, bouleversent ma vie, que lorsqu'un ami me quitte je tremble toujours de ne plus le revoir!

MAWBRAY.

Allons, mon cher enfant, tu me reverras et Richard avec moi.

SCÈNE XIV.

JENNY, *seule.*

Oh! s'il en est ainsi, partez, partez vite, mon père!—(*A Mawbray, après qu'il a fermé la porte.*) Adieu, adieu!...—(*Elle tombe sur un fauteuil.*) Oh! quelle bizarre chose! me voilà ici comme j'y étais hier, et pendant cet intervalle de quelques heures, Richard y est venu, je l'ai suivi, j'ai été entraînée par ce misérable! Il y a parfois des événements pour toute une vie dans les événements d'un jour! J'ai peine à songer que tout cela est vrai! Je crois que je dors, que c'est un rêve affreux qui me poursuit! oh! non, non, tout est vrai, tout est réel!... Oh! mon Dieu! j'étouffe! j'ai besoin d'air! —(*Elle va au balcon.*) Que tout est calme! que tout est tranquille! Dirait-on qu'au milieu de cette nature qui se repose il y a un être qui veille et qui souffre!... Oh! ma mère... ma mère!... pardonne; mais bien des fois sur ce balcon, de l'endroit où je suis, j'ai mesuré la profondeur de ce gouffre; bien des fois j'ai songé... pardonne-le-moi, ma mère, qu'une pauvre créature qui n'aurait plus la force de supporter ses maux en trouverait la fin au fond de ce précipice!... Oh! ma mère, ma mère, pardonne-moi!... Richard va

revenir, je serai heureuse, et alors de semblables pensées ne viendront plus à ta pauvre fille! — (*Relevant sa tête.*) Mais que vois-je là-bas sur la route? un cabriolet! il vient de ce côté... avec quelle rapidité!.. eh! mais son cheval l'emporte! Non, non, c'est bien ici qu'il vient : il s'arrête ; qui donc cela peut-il être? Un homme en descend : il ouvre la porte fermée par Mawbray ; c'est Richard. Richard seul a une double clef de cette maison. Oh! Richard, Richard ! qui va me voir, qui me croit partie pour la France! Mon Dieu, quelque part où me cacher!... — (*Elle court à la porte.*) Et Mawbray qui m'a enfermée : c'est moi qui le lui ai dit. Malheureuse... malheureuse!... Oh! le voilà... Mon Dieu... ce cabinet.

(*Elle s'y précipite.*)

SCÈNE XV.

JENNY, *dans le cabinet*, RICHARD, *suivi d'un domestique*.

RICHARD, *entrant.*

J'arrive à temps; à peine si je dois avoir sur le marquis et sa famille une demi-heure d'avance! James, apportez des flambeaux, et tenez-vous à la porte pour conduire ici les personnes qui s'y présenteront dans un instant. Bien, allez.—(*Tirant sa montre.*) Huit heures! Tompson doit être maintenant à Douvres, et demain matin à Calais. Dieu le conduise. Voyons si rien n'indique ici que cet appartement a été occupé par une femme. — (*Apercevant un chapeau et un châle.*) La précaution n'était pas inutile. Où mettre cela? je n'ai pas la clef de ces armoires; les jeter par la fenêtre, on les retrouvera demain. Ah! des lumières sur le haut de la montagne! c'est sans doute le marquis; il est exact. Mais que diable faire de ces chiffons? Ah! ce cabinet! j'en retirerai la clef.

(*Il ouvre le cabinet.*)

JENNY.

Ah!

RICHARD, *saisissant son bras.*

Qui est là?

JENNY.

Moi! moi! ne me faites pas de mal!

RICHARD, *la tirant sur le théâtre.*

Jenny! Mais c'est donc un démon qui me la jette à la face toutes les fois que je crois être débarrassé d'elle! Que faites-vous ici? qui vous y a ramenée? Parlez vite! vite!

JENNY.

Mawbray.

RICHARD.

Toujours Mawbray! Où est-il? où est-il? que je me venge enfin sur un homme!

JENNY.

Il est loin, loin, reparti pour Londres. Grâce pour lui!

RICHARD.

Eh bien!...

JENNY.

Il a arrêté la voiture.

RICHARD.

Après! ne voyez-vous pas que je brûle?

JENNY.

Et moi, que je...

RICHARD.

Après, vous dis-je!

JENNY.

Ils se sont battus.

RICHARD.

Et...

JENNY.

Et Mawbray a tué Tompson.

RICHARD.

Enfer! et il vous a ramenée ici!

JENNY.

Oui! oui! pardon!

RICHARD.

Jenny! Jenny! écoutez!

JENNY.

C'est le roulement d'une voiture.

RICHARD.

Elle amène ma femme et sa famille.

JENNY.

Et moi, moi donc, que suis-je?

RICHARD.

Vous, Jenny! vous êtes mon mauvais génie! vous êtes l'abîme où vont s'engloutir toutes mes espérances! vous êtes le démon qui me pousse à l'échafaud, car je ferai un crime.

JENNY.

Oh! mon Dieu!

RICHARD.

C'est qu'il n'y a pas à reculer, voyez-vous. Vous n'avez pas voulu signer le divorce, vous n'avez pas voulu quitter l'Angleterre...

JENNY.

Maintenant, maintenant, je veux tout ce que vous voudrez.

RICHARD.

Maintenant, il est trop tard!

JENNY.

Qu'allez-vous faire?

RICHARD.

Je n'en sais rien, mais priez Dieu...

JENNY.

Richard!

RICHARD, *lui mettant la main sur la bouche.*

Silence... Ne les entendez-vous pas... ne les entendez-vous pas?... Ils montent... ils vont trouver une femme ici...

(*Il court à la porte et la ferme à double tour.*)

JENNY, *courant au balcon.*

Au secours! au secours!

RICHARD.

Il faut qu'ils ne vous y trouvent pas, entendez-vous...

JENNY, *à genoux.*

Pitié... pitié...

RICHARD.

J'en ai eu...

JENNY, *essayant de crier.*

A moi!...—(*On entend du bruit dans l'escalier, Richard ferme la croisée et se trouve en dehors sur le balcon.*) A moi!...

RICHARD.

Malédiction!...

(*On entend un cri qui se répète dans le précipice. Richard rouvre la fenêtre et est seul sur le balcon; il redescend pâle, s'essuie le front et va ouvrir la porte.*)

SCÈNE XVI.

RICHARD, LE MARQUIS DA SYLVA, MISS WILMOR, LE MINISTRE DES FINANCES.

DA SYLVA.

Pardon, vous étiez enfermé, sir Richard... Mais c'est votre domestique qui nous a dit que vous nous attendiez...

RICHARD.

Oui, excusez-moi... Cette clef s'est trouvée en dedans... je ne sais comment...

DA SYLVA, *montrant la jeune miss.*

Miss Wilmor...

RICHARD, *s'inclinant.*

Miss...

DA SYLVA.

Souffrez-vous?... Vous êtes bien pâle!

RICHARD.

Vous trouvez... Ce n'est rien... tout est prêt, voyez...

DA SYLVA.

Son Excellence veut bien nous servir de témoin... N'avez-vous point le vôtre?

RICHARD.

Non, inutile... Signons... signons...

(*Le marquis fait signer miss Wilmor et présente le contrat à Richard.*)

DA SYLVA.

Votre main tremble, sir Richard...

RICHARD.

Moi! point du tout.

(*Il va signer. En se retournant il aperçoit Mawbray, immobile et pâle, près de lui; ses yeux restent fixés sur les siens.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; MAWBRAY.

MAWBRAY.

Il vous manque un témoin, Richard... me voici.

RICHARD.

Soit... Autant vous qu'un autre.... — (*Bas.*) Si vous dites un mot!...

DA SYLVA.

Que veut dire ceci?

MAWBRAY, *bas.*

Richard, c'est à moi de menacer et non pas à vous; écoutez...

RICHARD.

Monsieur...

MAWBRAY.

Parlez bas...

RICHARD.

De quel droit?

MAWBRAY.

Regardez ce balcon...

RICHARD.

A votre tour... silence...

MAWBRAY.

J'étais sur la route en face...

RICHARD.

Quand?...

MAWBRAY.

J'y étais, vous dis-je!

RICHARD.

Eh bien!...

MAWBRAY.

J'ai été témoin...

RICHARD.

Eh bien!...

MAWBRAY.

Je puis d'un mot!...

RICHARD.

Vous ne le direz pas.

MAWBRAY.

Pourquoi?

RICHARD.

Vous l'eussiez déjà fait...

MAWBRAY.

Je puis me taire...

RICHARD.

Ah!...

MAWBRAY.

A une condition.

RICHARD.

Laquelle?

MAWBRAY.

Romps ce mariage, abandonne Londres, renonce à la chambre, retirons-nous ensemble dans quelque coin isolé de l'Angleterre, où nous pourrons, toi te repentir, moi pleurer.

RICHARD.

Mawbray, je vous l'ai dit, si vous pouviez me dénoncer, vous l'eussiez déjà fait; une cause que je ne connais pas vous arrête, mais elle vous arrête enfin, c'est tout ce qu'il me faut.

MAWBRAY.

Tu refuses donc?

RICHARD.

Je refuse.

MAWBRAY.

Décidément?

RICHARD, *passant devant et présentant la plume à Da Sylva.*

A votre tour, monsieur le marquis.

MAWBRAY, *arrêtant Richard par le bras.*

Arrêtez... — (*A Richard.*) Il est temps encore.

RICHARD.

Signez!

MAWBRAY, *haut.*

Marquis Da Sylva...

DA SYLVA.

Monsieur?...

MAWBRAY.

Vous souvient-il du village de Darlington?

DA SYLVA.

Comment?

MAWBRAY.

D'une nuit où vous poursuiviez une jeune fille enlevée?

DA SYLVA.

Silence, monsieur!

MAWBRAY.

Je ne la nommerai pas; elle mit au jour un enfant.

DA SYLVA.

Eh bien!...

MAWBRAY.

Vous ne vîtes le père de cet enfant qu'un instant, qu'une seconde, mais ce doit être assez pour le reconnaître toujours; marquis, regardez-moi bien en face!

DA SYLVA.

C'était vous!

MAWBRAY.

Moi-même.

DA SYLVA.

Donc, vous êtes?...

MAWBRAY.

Le bourreau! — (*Montrant Richard.*) Et voilà mon fils!

LA TOUR

DE NESLE.

PERSONNAGES.

BURIDAN.
MARGUERITE DE BOURGOGNE.
GAULTIER D'AULNAY.
PHILIPPE D'AULNAY.
ORSINI.
SAVOISY.
LOUIS X.
DE PIERREFONDS.
RICHARD.
ENGUERRAND DE MARIGNY.
LANDRY.
SIMON.
SIRE-RAOUL.
JEHAN.
CHARLOTTE.
UN ARBALÉTRIER.
UN GARDE.
UN PAGE.
UNE FEMME VOILÉE.
PAGES.
GARDES.
MANANTS.

A. Dumas. Tome II.



La Tour de Nesle

ACTE PREMIER.

PHILIPPE D'AULNAY.

PERSONNAGES.

BURIDAN.
MARGUERITE.
GAULTIER D'AULNAY.
PHILIPPE D'AULNAY.
ORSINI.
LANDRY.
RICHARD.
SIMON.
JEHAN.
MANANTS.
UNE FEMME VOILÉE.

PREMIER TABLEAU.

La taverne d'Orsini à la porte Saint-Honoré, vue à l'intérieur. Une douzaine de manants et ouvriers à des tables à droite du spectateur; à une table isolée, Philippe d'Aulnay écrivant sur parchemin : il a près de lui un pot de vin et un gobelet.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE D'AULNAY, RICHARD, SIMON, JEHAN, MANANTS, *puis* ORSINI.

RICHARD, *se levant.*

Ohé! maître Orsini, notre hôte, tavernier du diable, double empoisonneur! il paraît qu'il faut te donner tous tes noms avant que tu ne répondes.

ORSINI.

Que voulez-vous? du vin?

SIMON, *se levant.*

Merci, nous en avons encore; c'est Richard le çavatier qui veut savoir combien ton patron, Satan, a reçu d'âmes ce matin!

RICHARD.

Ou, pour parler plus chrétiennement, combien on a relevé de cadavres sur le bord de la Seine, depuis la tour de Nesle jusqu'aux Bons-Hommes.

ORSINI.

Trois.

RICHARD.

C'est le compte! et tous trois, sans doute, nobles, jeunes et beaux?

ORSINI.

Tous trois nobles, jeunes et beaux.

RICHARD.

C'est l'habitude. Étrangers tous trois à la bonne ville de Paris?...

ORSINI.

Arrivés tous trois depuis la huitaine.

RICHARD.

C'est la règle; du moins ce fléau-là a cela de bon qu'il est tout le contraire de la peste et de la royauté : il tombe sur les gentilshommes et épargne les manants. Cela console de la taxe et de la corvée. Merci, tavernier; c'est tout ce qu'on voulait de toi, à moins qu'en ta qualité d'Italien et de sorcier, tu ne veuilles nous dire quel est le vampire qui a besoin de tant de sang jeune et chaud pour empêcher le sien de vieillir et de se figer?

ORSINI.

Je n'en sais rien.

SIMON.

Et pourquoi c'est toujours au-dessous de la tour de Nesle et jamais au-dessus qu'on retrouve les noyés?

ORSINI.

Je n'en sais rien.

PHILIPPE, *appelant Orsini.*

Maître.....

SIMON.

Tu n'en sais rien? Eh bien! laisse-nous tranquilles et réponds à ce jeune seigneur qui te fait l'honneur de t'appeler.

PHILIPPE.

Maître....

ORSINI.

Messire?

PHILIPPE.

Un de tes garçons taverniers peut-il, moyennant ces deux sous parisis, porter ce billet?

ORSINI.

Landry... Landry!

LANDRY, *s'avançant.*

(Il se tient debout devant Philippe, tandis que celui-ci scelle sa lettre et met l'adresse.)

ORSINI.

Fais ce que te dira ce jeune seigneur.

(Il s'éloigne.)

RICHARD, *retenant Orsini par le bras.*

C'est égal, maître; si je m'appelais Orsini, ce dont Dieu me garde; si j'étais maître de cette taverne, ce que Dieu veuille, et si mes fenêtres donnaient comme les tiennes sur cette vieille tour de Nesle, que Dieu foudroie, je voudrais passer une de mes nuits, une seule, à regarder et à écouter, et je te garantis que le lendemain je saurais que répondre à ceux qui me demanderaient des nouvelles.

ORSINI.

Ce n'est pas mon état. Voulez-vous du vin? je suis tavernier et non veilleur de nuit.

RICHARD.

Va-t'en au diable!

ORSINI.

Lâchez-moi alors.

RICHARD.

C'est juste.

(Orsini sort.)

PHILIPPE, *après avoir scellé sa lettre.*

Écoute, gars : prends ces deux sous parisis et va-t'en au Louvre : tu demanderas le capitaine Gaultier d'Aulnay, et tu lui remettras ce billet.

LANDRY.

Ce sera fait, messire.

(Il sort.)

RICHARD.

Dis donc, Jehan de Montlhéry, as-tu vu le cortége de la reine Marguerite et de ses deux sœurs, les princesses Blanche et Jeanne?

JEHAN.

Je crois bien.

RICHARD.

Il ne faut pas demander maintenant où a passé la taxe que le roi Philippe le Bel, de glorieuse mémoire, a levée le jour où il a fait chevalier son fils aîné, Louis le Hutin; j'ai reconnu mes trente sous parisis sur le dos du favori de la reine : seulement, de monnaie de billon ils étaient devenus drap d'or frisé et épinglé. As-tu vu le Gaultier d'Aulnay, toi, Simon?

(Philippe lève la tête et écoute.)

SIMON.

Sainte Vierge! si je l'ai vu?... Son cheval du démon caracolait si bien qu'il a mis une de ses pattes sur la mienne, aussi d'aplomb que s'il jouait au pied de bœuf; et comme je criais miséricorde, son maître, pour me faire taire, m'a donné...

JEHAN.

Un écu d'or?

SIMON.

Oui, un coup de pommeau de son épée sur la tête en m'appelant cagou.

JEHAN.

Et tu n'as rien fait au cheval et rien dit au maître?

SIMON.

Au cheval, je lui ai vertueusement enfoncé trois pouces de ce couteau dans la culotte, et il s'est en allé saignant; quant au maître, je l'ai appelé bâtard : il s'est en allé jurant.

PHILIPPE, *de sa place.*

Qui dit que Gaultier d'Aulnay est un bâtard?

SIMON.

Moi.

PHILIPPE, *lui jetant son gobelet à la tête.*

Tu en as menti par la gorge, truand!

SIMON.

A moi, les enfants!

LES MANANTS, *se jetant sur leurs couteaux.*

Mort au mignon!... au gentilhomme!... au pimpant!

PHILIPPE, *tirant son épée.*

Holà! mes maîtres! faites attention que mon épée est plus longue et de meilleur acier que vos couteaux.

SIMON.

Oui; mais nous avons dix couteaux contre ton épée.

PHILIPPE.

Arrière!

TOUS.

A mort! à mort!

(*Ils forment un cercle autour de Philippe qui pare avec son épée.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES; BURIDAN.

(*Il entre, dépose tranquillement son manteau; s'apercevant que c'est un gentilhomme qui se défend contre du peuple, il tire vivement son épée.*)

BURIDAN.

Dix contre un!... Dix manants contre un gentilhomme, c'est cinq de trop.

(*Il les frappe par derrière.*)

LES MANANTS.

Au meurtre!... au guet!

(*Ils veulent se sauver; Orsini paraît.*)

BURIDAN.

Hôtelier du diable, ferme ta porte, que pas un de ces truands ne sorte pour donner l'alarme: ils ont eu tort... — (*Aux manants.*) Vous avez eu tort...

TOUS.

Oui, monseigneur, oui.

BURIDAN.

Tu le vois, nous leur pardonnons. Restez à vos tables; voici la nôtre... Fais apporter du vin par mon ami Landry.

ORSINI.

Il est en course pour ce jeune seigneur; j'aurai l'honneur de vous servir moi-même.

BURIDAN.

Comme tu voudras; mais dépêche. — (*Se retournant vers les manants.*) Est-ce qu'il y en a un qui parle là-bas?

LES MANANTS.

Non, monseigneur.

PHILIPPE.

Par mon patron! messire, vous venez de me tirer d'un mauvais pas, et je m'en souviendrai en pareille occasion si je vous y trouve.

BURIDAN.

Votre main.

PHILIPPE.

De grand cœur.

BURIDAN.

Tout est dit. — (*Orsini apporte du vin dans des pots.*) A votre santé!... Porte deux pots de celui-là à ces drôles, afin qu'ils boivent à la nôtre... bien. C'est la première fois, mon jeune soldat, que je vous vois dans la vénérable taverne de maître Orsini; êtes-vous nouveau venu dans la bonne ville de Paris?

PHILIPPE.

J'y suis arrivé il y a deux heures, justement pour voir passer le cortége de la reine Marguerite.

BURIDAN.

Reine, pas encore.

PHILIPPE.

Reine après-demain; c'est après-demain qu'arrive de Navarre pour succéder à Philippe le Bel, son père, monseigneur le roi Louis X, et j'ai profité de son avénement au trône pour revenir de Flandre où j'étais en guerre.

BURIDAN.

Et moi d'Italie où je me battais aussi. Il paraît que la même cause nous amène, mon maître?

PHILIPPE.

Je cherche fortune.

BURIDAN.

C'est comme moi; et vos moyens de réussite?

PHILIPPE.

Mon frère est depuis six mois capitaine près de la reine Marguerite.

BURIDAN.

Son nom?

PHILIPPE.

Gaultier d'Aulnay.

BURIDAN.

Vous réussirez, mon cavalier, car la reine n'a rien à refuser à votre frère.

PHILIPPE.

On le dit: et je viens de lui écrire pour lui annoncer mon arrivée et lui dire de me joindre ici.

BURIDAN.

Ici au milieu de cette foule?

PHILIPPE.

Regardez.

BURIDAN.

Ah! tous nos gaillards sont disparus.

PHILIPPE.

Continuons, puisqu'ils nous laissent libres. Et vous, puis-je vous demander votre nom?

BURIDAN.

Mon nom!... dites mes noms; j'en ai deux: un de naissance qui est le mien et que je ne porte pas;

un de guerre qui n'est pas le mien et que je porte.

PHILIPPE.

Et lequel me direz-vous?

BURIDAN.

Mon nom de guerre, Buridan.

PHILIPPE.

Buridan; avez-vous quelqu'un en cour?

BURIDAN.

Personne.

PHILIPPE.

Vos ressources?

BURIDAN.

Sont là! — (*Il frappe son front.*) et là! — (*Il frappe son cœur.*) Dans la tête et le cœur.

PHILIPPE.

Vous comptez sur votre bonne mine et sur l'amour; vous avez raison, mon cavalier.

BURIDAN.

Je compte sur autre chose encore; je suis du même âge, du même pays que la reine... j'ai été page du duc Robert II, son père, lequel est mort assassiné..... la reine et moi n'avions pas, à nous deux, l'âge que chacun de nous a seul maintenant.

PHILIPPE.

Quel est votre âge?

BURIDAN.

Trente-cinq ans.

PHILIPPE.

Eh bien!

BURIDAN.

Eh bien! il y a depuis cette époque un secret entre Marguerite de Bourgogne et moi... un secret qui me tuera, jeune homme, ou qui fera ma fortune.

PHILIPPE, *lui présentant son gobelet pour trinquer.*

Bonne chance!

BURIDAN.

Dieu vous le rende, mon soldat.

PHILIPPE.

Mais cela ne commence pas mal.

BURIDAN.

Ah!

PHILIPPE.

Oui, aujourd'hui, comme je revenais de voir passer le cortége de la reine, je me suis aperçu que j'étais suivi par une femme. J'ai ralenti mon pas et elle a doublé le sien;..... le temps de retourner un sablier, elle était près de moi : « Mon jeune seigneur, m'a-t-elle dit, une dame qui aime l'épée vous trouve bonne mine; êtes-vous aussi brave que joli garçon? êtes-vous aussi confiant que brave? — S'il ne faut à votre dame, ai-je répondu, qu'un cœur qui passe sans battre à travers un danger pour arriver à un amour... je suis son homme, pourvu toutefois qu'elle soit jeune et jolie; sinon qu'elle se recommande à sainte Catherine et qu'elle entre dans un couvent. — Elle est jeune et elle est belle. — C'est bien. — Elle vous attend ce soir. — Où? — Trouvez-vous à l'heure du couvre-feu, au coin de la rue Froid-Mantel, un homme s'approchera de vous, et dira : Votre main? Vous lui montrerez cette bague et vous le suivrez. Adieu, mon soldat, plaisir et courage..... » Alors elle m'a mis au doigt cet anneau, et a disparu.

BURIDAN.

Vous irez à ce rendez-vous?

PHILIPPE.

Par mon saint patron! je n'ai garde d'y manquer.

BURIDAN.

Mon cher ami, je vous en félicite... Il y a quatre jours de plus que vous que je suis à Paris, et excepté Landry, qui est une vieille connaissance de guerre, je n'ai pas rencontré un visage sur lequel je puisse appliquer un nom... Sang-Dieu!... je ne suis cependant d'âge ni de mine à n'avoir plus d'aventures.

SCÈNE III.

BURIDAN, PHILIPPE D'AULNAY, UNE FEMME VOILÉE.

LA FEMME VOILÉE, *entrant et touchant de la main l'épaule de Buridan.*

Seigneur capitaine...

BURIDAN, *se retournant sans se déranger.*

Qu'y a-t-il, ma gracieuse?

LA FEMME.

Deux mots tout bas.

BURIDAN.

Pourquoi pas tout haut?

LA FEMME.

Parce qu'il n'y a que deux mots à dire et qu'il y a quatre oreilles pour les entendre.

BURIDAN, *se levant.*

C'est bien... Prenez mon bras, mon inconnue, et dites-moi ces deux mots... (*A Philippe.*) Vous permettez?...

PHILIPPE.

Faites!

LA FEMME.

Une dame qui aime l'épée vous trouve bonne mine; êtes-vous aussi brave que joli garçon? êtes-vous aussi confiant que brave?

BURIDAN.

J'ai fait vingt ans la guerre aux Italiens, les plus mauvais coquins que je connaisse; j'ai fait vingt ans

l'amour aux Italiennes, les plus rusées ribaudes que je sache... et je n'ai jamais refusé ni combat ni rendez-vous, pourvu que l'homme eût droit de porter des éperons et une chaîne d'or,.... pourvu que la femme fût jeune et jolie.

LA FEMME.

Elle est jeune, elle est belle.

BURIDAN.

C'est bien.

LA FEMME.

Et elle vous attend ce soir.

BURIDAN.

Où, et à quelle heure?

LA FEMME.

Devant la seconde tour du Louvre..... à l'heure du couvre-feu.

BURIDAN.

J'y serai.

LA FEMME.

Un homme viendra à vous, et dira : Votre main? Vous lui montrerez cette bague et vous le suivrez... Adieu, mon capitaine, courage et plaisir!

(*Elle sort. La nuit commence à venir doucement.*)

BURIDAN.

Ah çà! c'est un rêve ou une gageure.

PHILIPPE.

Quoi donc?

BURIDAN.

Cette femme voilée...

PHILIPPE.

Eh bien?

BURIDAN.

Elle vient de me répéter les paroles qu'une femme voilée vous a dites.

PHILIPPE.

Un rendez-vous?

BURIDAN.

Comme le vôtre.

PHILIPPE.

L'heure?

BURIDAN.

La même que la vôtre.

PHILIPPE.

Et une bague?

BURIDAN.

Pareille à la vôtre.

PHILIPPE.

Voyons!

BURIDAN.

Voyez.

PHILIPPE.

Il y a magie... et vous irez?

BURIDAN.

J'irai.

PHILIPPE.

Ce sont les deux sœurs.

BURIDAN.

Tant mieux, nous serons beaux-frères.

LANDRY, *à la porte.*

Par ici, mon maître.

(*Après avoir introduit Gaultier d'Aulnay, il passe chez Orsini. — Nuit.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; GAULTIER D'AULNAY.

PHILIPPE.

Chut! voici Gaultier... A moi, frère, à moi!

(*Il lui tend les bras.*)

GAULTIER, *s'y jetant.*

Ta main, frère... Ah! te voilà donc! c'est toi et bien toi?

PHILIPPE.

Eh! oui.

GAULTIER.

M'aimes-tu toujours?

PHILIPPE.

Comme la moitié de moi-même.

GAULTIER.

Et tu as raison, frère. Embrasse-moi encore.... Quel est cet homme?

PHILIPPE.

Un ami d'une heure, qui m'a rendu un service dont je me souviendrai toute la vie : il m'a tiré des mains d'une douzaine de truands à qui j'avais jeté une malédiction et un gobelet à la tête, parce qu'ils parlaient mal de toi.

GAULTIER.

Ah! merci pour lui, merci pour moi. Si Gaultier d'Aulnay peut vous être bon à quelque chose, fût-il à prier sur la tombe de sa mère, et Dieu veuille qu'il la connaisse un jour! fût-il aux genoux de sa maîtresse, et Dieu lui garde la sienne! à votre premier appel il se lèvera, ira vers vous, et, s'il vous faut son sang ou sa vie, il vous les donnera comme il vous donne sa main.

BURIDAN.

Vous vous aimez saintement, mes gentilshommes, à ce qu'il paraît?

PHILIPPE.

Oui : voyez-vous, capitaine, c'est que nous n'avons dans le monde, lui, que moi, moi, que lui; car nous sommes jumeaux et sans parents, avec une croix rouge au bras gauche pour tout signe de reconnaissance; car nous avons été exposés ensemble et nus sur le parvis Notre-Dame; car

nous avons eu faim et froid ensemble, et nous nous sommes réchauffés et rassasiés ensemble.

GAULTIER.

Et, depuis ce temps-là, nos plus longues absences ont été de six mois; et lorsqu'il mourra, lui, je mourrai, moi; car, ainsi qu'il n'est venu au monde que de quelques heures avant moi, je ne dois lui survivre que de quelques heures. Ces choses-là sont écrites, croyez-le; aussi, entre nous, tout à deux, rien à un seul : notre cheval, notre bourse, notre épée sur un signe, notre vie sur un mot. Au revoir, capitaine. Viens chez moi, frère.

PHILIPPE.

Non pas, mon féal; il faut que je passe cette nuit quelque part où quelqu'un m'attend.

GAULTIER.

Arrivé il y a deux heures, tu as un rendez-vous pour cette nuit? Prends garde, frère : — (*Deux garçons taverniers passent et vont fermer les volets.*) depuis quelque temps la Seine charrie bien des cadavres, la grève reçoit bien des morts; mais c'est surtout de gentilshommes étrangers qu'on fait chaque jour aux rives du fleuve la sanglante récolte. Prends garde, frère, prends garde!

PHILIPPE.

Vous entendez, capitaine; irez-vous?

BURIDAN.

J'irai.

PHILIPPE.

Et moi aussi.

GAULTIER.

Depuis quand êtes-vous arrivé, capitaine?

BURIDAN.

Depuis cinq jours.

GAULTIER, *réfléchissant.*

Toi depuis deux heures, lui depuis cinq jours... toi, tout jeune; lui, jeune encore... N'y allez pas, mes amis, n'y allez pas!

PHILIPPE.

Nous avons promis, promis sur notre honneur.

GAULTIER.

La promesse est sacrée,.... allez-y donc; mais demain, demain dès le matin, frère...

PHILIPPE.

Sois tranquille.

GAULTIER, *se retournant et prenant la main de Buridan.*

Vous, quand vous voudrez, messire.

BURIDAN.

Merci.

(*On entend la cloche du couvre-feu.*)

ORSINI, *entrant.*

Voici le couvre-feu, messeigneurs.

BURIDAN, *prenant son manteau et sortant.*

Adieu, on m'attend à la deuxième tour du Louvre.

PHILIPPE, *de même.*

Moi, rue Froid-Mantel.

GAULTIER.

Moi, au palais.

ORSINI, *seul.*

(*Il ferme la porte et donne un coup de sifflet : Landry et trois hommes paraissent.*)

Et nous, enfants, à la tour de Nesle.

DEUXIÈME TABLEAU.

Intérieur circulaire. Deux portes à droite de l'acteur, au premier plan, une à gauche; une fenêtre au fond avec un balcon; une toilette, chaises, fauteuils.)

SCÈNE V.

ORSINI, *seul, appuyé contre la fenêtre.*

(*On entend le tonnerre et l'on voit les éclairs.*)

La belle nuit pour une orgie à la tour! Le ciel est noir, la pluie tombe, la ville dort, le fleuve grossit comme pour aller au-devant des cadavres... C'est un beau temps pour aimer : au dehors le bruit de la foudre, au dedans le choc des verres et les baisers et les propos d'amour... Étrange concert où Dieu et Satan font chacun leur partie. — (*On entend des éclats de rire.*) Riez, jeunes fous, riez donc, moi, j'attends; vous avez encore une heure à rire et moi une heure à attendre comme j'ai attendu hier, comme j'attendrai demain. Quelle inexorable condition! parce qu'ils sont entrés ici,

il faut qu'ils meurent! parce que leurs yeux ont vu ce qu'ils ne devaient pas voir, il faut que leurs yeux s'éteignent! parce que leurs lèvres ont reçu et donné des baisers qu'elles ne devaient ni recevoir ni donner, il faut que leurs lèvres se taisent pour ne se rouvrir, comme accusatrices, que devant le trône de Dieu!..... Mais aussi, malheur! malheur cent fois mérité à ces imprudents qui se lèvent au premier appel d'un amour nocturne! présomptueux qui croient que cela est une chose toute simple que de venir la nuit par l'orage qui gronde, les yeux bandés, dans cette vieille tour de Nesle pour y trouver trois femmes jeunes et belles, leur dire : Je t'aime, et s'enivrer de vin, de caresses et de voluptés avec elles!

UN CRIEUR DE NUIT, *en dehors.*

Il est deux heures, la pluie tombe, tout est tranquille : Parisiens, dormez.

ORSINI.

Deux heures déjà!

SCÈNE VI.

ORSINI, LANDRY.

LANDRY.

Maître!

ORSINI.

Que veux-tu?

LANDRY.

Il est deux heures du matin, le crieur de nuit vient de passer.

ORSINI.

Eh bien! nous sommes encore loin du jour.

LANDRY.

Mais les autres s'ennuient.

ORSINI.

On les paye.

LANDRY.

Sauf votre bon plaisir, maître, on les paye pour frapper et non pour attendre. S'il en est ainsi, qu'on double la somme : tant pour l'ennui, tant pour l'assassinat.

ORSINI.

Tais-toi; voici quelqu'un : va-t'en.

LANDRY.

Je m'en vais; mais ce que j'ai dit n'en est pas moins juste.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ORSINI, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Orsini!

ORSINI.

Madame?

MARGUERITE.

Où sont tes hommes?

ORSINI.

Là.

MARGUERITE.

Prêts?

ORSINI.

Tout prêts, madame, tout prêts... La nuit s'avance.

MARGUERITE.

Est-il donc si tard?

ORSINI.

L'orage se calme.

MARGUERITE.

Oui; écoute le tonnerre.

ORSINI.

Le jour va venir.

MARGUERITE.

Tu te trompes, Orsini, vois comme la nuit est encore sombre...

(*Elle s'assoit.*)

ORSINI.

N'importe, madame; il faut éteindre les flambeaux, relever les coussins, renfermer les flacons : vos barques vous attendent; il faut repasser la Seine, rentrer dans votre noble demeure et nous laisser les seuls maîtres ici, les seuls maîtres.

MARGUERITE.

Oh! laisse-moi : cette nuit ne ressemble pas aux nuits précédentes; ce jeune homme ne ressemble pas aux autres jeunes gens : il ressemble à un seul, si au-dessus de tous!... Ne trouves-tu pas, Orsini?

ORSINI.

A qui ressemble-t-il donc?

MARGUERITE.

A mon Gaultier d'Aulnay. Parfois je me suis surprise en le regardant, à croire que je voyais Gaultier : c'est un enfant tout d'amour et de passion; c'est un enfant qui ne peut être dangereux, n'est-ce pas?

ORSINI.

Oh! madame, que dites-vous là? Songez donc que c'est un jouet qu'il faut prendre et briser; que plus vous avez eu avec lui de bonté et d'abandon, plus il est à craindre... Il est bientôt trois heures,

madame, retirez-vous, et abandonnez-nous ce jeune homme.

MARGUERITE, *se levant.*

Te l'abandonner, Orsini? non pas; il est à moi. Va demander à mes sœurs si elles veulent t'abandonner les autres : si elles le veulent, c'est bien; mais celui-là, il faut le sauver... Oh! je le puis : car toute cette nuit je me suis contrainte; toute cette nuit j'ai gardé mon masque; il ne m'a donc pas vue, Orsini, ce noble jeune homme : mon visage est resté voilé pour lui : il me verrait demain qu'il ne pourrait me reconnaître. Eh bien! je lui sauve la vie; je veux que cela soit ainsi. Je le renvoie sain et sauf; qu'il soit reconduit dans la ville; qu'il vive pour se rappeler cette nuit, pour qu'elle brûle le reste de sa vie de souvenirs d'amour; pour qu'elle soit un de ces rêves célestes qu'on a une fois sur la terre; pour qu'elle soit pour lui enfin ce qu'elle sera pour moi.

ORSINI.

Ce sera comme vous voudrez, madame.

MARGUERITE.

Oui, oui, sauve-le; voilà ce que j'avais à te dire, ce que j'hésitais à te dire. Maintenant que je te l'ai dit, fais ouvrir la porte; fais rentrer les poignards dans le fourreau : hâte-toi, hâte-toi!

(*Orsini sort.*)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, *puis* PHILIPPE.

PHILIPPE, *dans la coulisse.*

Mais où es-tu donc, ma vie? — où es-tu donc, mon amour? — Ton nom de femme ou d'ange, que je t'appelle par ton nom?

(*Il entre.*)

MARGUERITE.

Jeune homme, voici le jour.

PHILIPPE.

Que me fait le jour, que me fait la nuit? — Il n'y a ni jour ni nuit... Il y a des flambeaux qui brûlent, des vins qui pétillent, des cœurs qui battent, et le temps qui passe... Reviens.

MARGUERITE.

Non, non, il faut nous séparer.

PHILIPPE.

Nous séparer!... et qui sait si je vous retrouverai jamais? Il n'est pas temps de nous séparer encore. Je suis à vous comme vous êtes à moi; séparer les anneaux de cette chaîne, c'est la briser.

MARGUERITE.

Ah! vous aviez promis plus de modération..... Le temps fuit; mon époux peut se réveiller, me chercher, venir... Voici le jour.

PHILIPPE.

Non, non, ce n'est pas le jour; c'est la lune qui glisse entre deux nuages chassés par le vent. Votre vieil époux ne saurait venir encore... La vieillesse est confiante et dormeuse. Encore une heure, ma belle maîtresse; une heure, et puis adieu...

MARGUERITE.

Non, non, pas une heure, pas un instant, partez! c'est moi qui vous en prie... Partez sans regarder en arrière, sans vous souvenir de cette nuit d'amour, sans en parler à personne, sans en dire un mot à votre meilleur ami... Partez! quittez Paris, je vous l'ordonne, partez!

PHILIPPE.

Eh bien! oui, je pars.... mais ton nom?.... Dis-moi ton nom! qu'il bruisse éternellement à mon oreille, qu'il se grave à jamais dans mon cœur..... Ton nom! pour que je le redise dans mes rêves. Je devine que tu es belle, que tu es noble : tes couleurs, que je les porte; je t'ai trouvée parce que tu l'as voulu; mais depuis longtemps je te cherchais. Ton nom dans un dernier baiser, et je pars.

MARGUERITE.

Je n'ai pas de nom pour vous! Cette nuit passée, tout est fini entre vous et moi; je suis libre, et je vous rends libre. Nous sommes quittes des heures écoulées pendant que nous étions ensemble. Je ne dois rien à vous, et vous rien à moi... Obéissez-moi donc si vous m'aimez... Obéissez-moi encore si vous ne m'aimez pas; car je suis femme, je suis chez moi, je commande. Notre partie nocturne est rompue, je ne vous connais plus... sortez!

PHILIPPE.

Ah! c'est ainsi.... j'adjure et l'on me raille; je supplie et l'on me chasse... eh bien, je sors! Adieu, noble et honnête dame, qui donnez des rendez-vous la nuit, à qui l'ombre de la nuit ne suffit pas et qui avez besoin d'un masque; mais ce n'est pas moi dont on peut se faire un jouet pour une passion d'une heure; il ne sera pas dit que, moi parti, vous rirez de la dupe que vous venez de faire.

MARGUERITE.

Que voulez-vous?

PHILIPPE, *arrachant une épingle de la coiffe de Marguerite.*

Ne craignez pas, madame, ce sera moins que rien... un simple signe auquel je puisse vous reconnaître. — (*Il la marque au visage à travers son masque.*) Voilà tout.

MARGUERITE.

Ah!

PHILIPPE, *riant.*

Maintenant dis-moi ton nom ou ne me le dis pas;

ôtes ton masque ou reste masquée, peu m'importe! je te reconnaîtrai partout.

MARGUERITE.

Vous m'avez blessée, monsieur!..... Cette marque-là, c'est comme si vous aviez vu mon visage... Insensé que je voulais sauver et qui veut mourir! Cette marque, voyez-vous, cette marque..... priez Dieu!.... Qu'on ne se souvienne que de mes premiers ordres.

(*Elle sort.*)

(*Orsini, qui est entré sur la dernière phrase de Marguerite, va à la fenêtre, la ferme et emporte la lumière. Nuit complète jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE IX.

PHILIPPE, BURIDAN.

(*Buridan sort lentement de la porte à gauche, étend les bras, se glisse dans l'ombre et met la main sur le bras de Philippe.*)

BURIDAN.

Qui est là?

PHILIPPE.

Moi.

BURIDAN.

Qui, toi?

PHILIPPE.

Que t'importe?

BURIDAN.

Je connais ta voix.

(*Il l'entraîne vers la fenêtre.*)

PHILIPPE.

Buridan!

BURIDAN.

Philippe!

PHILIPPE.

Vous ici!

BURIDAN.

Oui, Sang-Dieu, moi ici! et qui voudrais bien vous rencontrer ailleurs.

PHILIPPE.

Pourquoi cela?

BURIDAN.

Vous ne savez donc pas où nous sommes?

PHILIPPE.

Où sommes-nous?

BURIDAN.

Vous ne savez donc pas quelles sont ces femmes?

PHILIPPE.

Vous êtes tout ému, Buridan.

BURIDAN.

Ces femmes... N'avez-vous pas quelques soupçons de leur rang?

PHILIPPE.

Non.

BURIDAN.

N'avez-vous pas remarqué que ce doivent être de grandes dames? Avez-vous vu, car je pense qu'il vient de vous arriver à vous ce qui vient de m'arriver à moi : avez-vous vu dans vos amours de garnison beaucoup de mains aussi blanches, beaucoup de sourires aussi froids? avez-vous remarqué ces riches habits, ces voix si douces, ces regards si faux? Ce sont de grandes dames, voyez-vous : elles nous ont fait chercher dans la nuit par une femme vieille et voilée qui avait des paroles mielleuses. Oh! ce sont de grandes dames! A peine sommes-nous entrés dans cet endroit éblouissant, parfumé et chaud à enivrer, qu'elles nous ont accueilli avec mille tendresses, qu'elles se sont livrées à nous sans détour, sans retard, à nous, tout de suite, à nous inconnus et tout mouillés de cet orage. Vous voyez bien que ce sont de grandes dames. A table, et c'est notre histoire à tous deux, n'est-ce pas? à table, elles se sont abondonnées à tout ce que l'amour et l'ivresse ont d'emportement et d'oubli : elles ont blasphémé, elles ont tenu d'étranges discours et dit d'odieuses paroles, elles ont oublié toute retenue, toute pudeur; oublié la terre, oublié le ciel. Ce sont de grandes dames, de très-grandes dames, je vous le répète.

PHILIPPE.

Eh bien?

BURIDAN.

Eh bien! cela ne vous fait-il pas quelque peur?

PHILIPPE.

Peur, et quelle peur?

BURIDAN.

Ces soins qu'elles prennent pour rester inconnues.

PHILIPPE.

Que je revoie la mienne demain, et je la reconnaîtrai.

BURIDAN.

Elle s'est donc démasquée?

PHILIPPE.

Non, mais avec cette épingle d'or, à travers son masque, je lui ai fait au visage un signe qu'elle gardera longtemps.

BURIDAN.

Malheureux! il y avait peut-être encore quelque espoir de nous sauver, et tu nous tues!

PHILIPPE.

Comment?

BURIDAN, *le conduisant à la fenêtre.*

Regarde devant toi.

PHILIPPE.

Le Louvre.

BURIDAN.

A tes pieds?

PHILIPPE.

La Seine.

BURIDAN.

Et autour de nous, la tour de Nesle.

PHILIPPE.

La tour de Nesle!

BURIDAN.

Oui, oui, la vieille tour de Nesle, au-dessous de laquelle on retrouve tant de cadavres.

PHILIPPE.

Et nous sommes sans armes; car on vous a demandé en entrant votre épée comme on m'a demandé la mienne.

BURIDAN.

A quoi nous serviraient-elles nos épées? il ne s'agit pas de nous défendre, mais de fuir. Voyez cette porte?

PHILIPPE, *secouant la porte de gauche.*

Fermée... Ah! écoute... Si je meurs et si tu vis, tu me vengeras.

BURIDAN.

Oui, et si je meurs et que tu vives, à toi la vengeance; tu iras trouver ton frère Gaultier, ton frère qui peut tout; tu lui diras.... écoute, il faut écrire, il faut des preuves.

PHILIPPE.

Ni plume, ni encre, ni parchemin.

BURIDAN.

Voici des tablettes; tu tiens encore cette épingle: sur ton bras il y a des veines et dans ces veines du sang; écris, pour que ton frère me croie, si je vais lui demander vengeance pour toi; écris, écris: j'ai été assassiné par... je mettrai le nom, moi, car je saurai qui, oui, je saurai qui..... et signe; si tu te sauves, fais pour moi ce que j'aurais fait pour toi. Adieu... Tâchons de fuir chacun de notre côté.... Adieu...

PHILIPPE.

Adieu, frère; à la vie... à la mort.

(*Ils s'embrassent; Philippe rentre dans l'appartement dont il est sorti. Buridan va pour essayer de sortir; il recule devant Landry qui entre.*)

SCÈNE X.

BURIDAN, LANDRY.

BURIDAN.

Ah!

LANDRY.

Faites votre prière, mon gentilhomme.

BURIDAN.

Cette voix m'est connue.

LANDRY.

Mon capitaine!

BURIDAN.

Landry! il faut me sauver, mon brave; on veut nous assassiner... — (*On entend un cri.*) Un cri... Quel est ce cri?

LANDRY.

C'est celui de votre troisième compagnon, qui est avec la troisième sœur... et qu'on égorge.

BURIDAN.

Tu ne me tueras point, n'est-ce pas?

LANDRY.

Je ne puis vous sauver: je le voudrais cependant.

BURIDAN.

Cet escalier...

LANDRY.

Il est gardé.

BURIDAN.

Cette fenêtre...

LANDRY.

Savez-vous nager?

BURIDAN.

Oui.

LANDRY, *ouvrant la fenêtre.*

Alors, hâtez-vous. Dieu vous garde!

BURIDAN, *sur le balcon.*

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi!

(*Il s'élance: on entend le bruit d'un corps pesant qui tombe dans l'eau.*)

ORSINI, *entrant.*

Où est-il?

LANDRY.

Dans la rivière... c'est fini.

ORSINI.

Il était bien mort?

LANDRY.

Bien mort.

PHILIPPE, *entrant à reculons et tout ensanglanté.*

Au secours! au secours, mon frère! à moi, mon frère!

(*Il tombe.*)

MARGUERITE, *entrant, une torche à la main.*

Voir ton visage et puis mourir, disais-tu: qu'il soit donc fait ainsi que tu le désires! — (*Elle arrache son masque.*) Regarde, et meurs!

PHILIPPE.

Marguerite de Bourgogne! reine de France!

(*Il meurt.*)

LE CRIEUR, *en dehors.*

Il est trois heures. Tout est tranquille. Parisiens, dormez.

ACTE DEUXIÈME.

MARGUERITE DE BOURGOGNE.

PERSONNAGES.

BURIDAN.
MARGUERITE.
GAULTIER D'AULNAY.
ORSINI.
SAVOISY.
DE PIERREFONDS.
MARIGNY.
RAOUL.
CHARLOTTE.
COURTISANS.

TROISIÈME TABLEAU.

Appartement de la reine.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, CHARLOTTE, *ensuite* GAULTIER.

(*Au lever du rideau, la reine est couchée sur un lit de repos. Elle se réveille et appelle une de ses femmes.*)

MARGUERITE.

Charlotte! Charlotte! — (*Charlotte entre.*) Fait-il jour, Charlotte?

CHARLOTTE.

Oui, madame la reine, depuis longtemps.

MARGUERITE.

Tirez les rideaux lentement, que la clarté ne me fasse pas mal. C'est bien. Quel temps?

CHARLOTTE, *allant à la fenêtre.*

Superbe. L'orage de cette nuit a balayé du ciel jusqu'à son plus petit nuage; c'est une nappe d'azur.

MARGUERITE.

Que se passe-t-il dans la rue?

CHARLOTTE.

Un jeune seigneur, enveloppé de son manteau, cause devant vos fenêtres avec un moine de l'ordre de Saint-François.

MARGUERITE.

Le connais-tu?

CHARLOTTE.

Oui : c'est messire Gaultier d'Aulnay.

MARGUERITE.

Ah! Ne regarde-t-il pas de ce côté?

CHARLOTTE.

De temps en temps ; il quitte le moine, il entre sous l'arcade du palais.

MARGUERITE, *vivement.*

Charlotte, allez vous informer de la santé de mes sœurs, les princesses Blanche et Jeanne. Je vous appellerai quand je voudrai avoir de leurs nouvelles. Vous entendez, je vous appellerai.

CHARLOTTE, *s'en allant.*

Oui, madame.

MARGUERITE.

Il était là, attendant mon réveil, et n'osant le hâter, les yeux fixés sur mes fenêtres... Gaultier, mon beau gentilhomme!

GAULTIER, *paraissant par une petite porte dérobée au chevet du lit.*

Tous les anges du ciel ont-ils veillé au chevet de ma reine, pour lui faire un sommeil paisible et des songes dorés?

(*Il s'assoit sur les coussins de l'estrade.*)

MARGUERITE.

Oui, j'ai eu de doux songes, Gaultier ; j'ai rêvé voir un jeune homme qui vous ressemblait; c'étaient vos yeux et votre voix; c'étaient votre âge, vos transports d'amour.

GAULTIER.

Et ce songe...

MARGUERITE.

Laissez-moi me rappeler.... A peine si je suis éveillée encore... mes idées sont toutes confuses... Ce songe eut une fin terrible, une douleur comme si on m'eût déchiré la joue.

GAULTIER, *voyant la cicatrice.*

Ah! en effet, madame, vous êtes blessée!

MARGUERITE, *rappelant ses idées.*

Oui, oui... je le sais; une épingle... une épingle d'or... une épingle de ma coiffure qui a roulé dans mon lit et qui m'a déchirée... — (*A part.*) Oh! je me rappelle...

GAULTIER.

Voyez!... et pourquoi risquer ainsi votre beauté, ma Marguerite bien-aimée? Votre beauté n'est point à vous, elle est à moi.

MARGUERITE.

A qui parliez-vous devant ma fenêtre?

GAULTIER.

A un moine qui me remettait des tablettes de la part d'un étranger que j'ai vu hier, qui ne connaissait personne à Paris, et qui, tremblant qu'un malheur ne lui arrivât dans cette grande ville, m'a fait promettre par son intermédiaire de les ouvrir si j'étais deux jours sans entendre parler de lui : c'est un capitaine que j'ai rencontré avec mon frère hier à la taverne d'Orsini.

MARGUERITE.

Vous me le présenterez ce matin, votre frère : je l'aime déjà d'une partie de l'amour que j'ai pour vous.

GAULTIER.

Oh! ma belle reine! gardez-moi votre amour tout entier; car je serais jaloux même de mon frère... Oui, il viendra ce matin à votre lever : c'est un bon et loyal jeune homme, Marguerite; c'est la moitié de ma vie, c'est ma seconde âme!

MARGUERITE.

Et la première?...

GAULTIER.

La première, c'est vous ; ou plutôt vous êtes tout pour moi, vous : âme, vie, existence; je vis en vous, et je compterais les battements de mon cœur en mettant la main sur le vôtre... Oh! si vous m'aimiez comme je vous aime, Marguerite! vous seriez toute à moi comme je suis tout à vous...

MARGUERITE.

Non, mon ami, non; laissez-moi un amour pur. Si je vous cédais aujourd'hui, peut-être demain pourrais-je vous craindre.... une indiscrétion, un mot est mortel pour nous autres reines : contentez-vous de m'aimer, Gaultier, et de savoir que j'aime à vous l'entendre dire.

GAULTIER.

Pourquoi faut-il que le roi revienne demain, alors!

MARGUERITE.

Demain!.... et avec lui..... adieu notre liberté; adieu nos doux et longs entretiens.... Oh! parlons d'autre chose : cette cicatrice paraît donc beaucoup?

GAULTIER.

Oui.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que j'entends dans la chambre voisine?

GAULTIER, *se levant.*

Le bruit que font nos jeunes seigneurs en attendant le lever de leur reine.

MARGUERITE.

Il ne faut pas les faire attendre, ils se douteraient peut-être pour qui je les ai oubliés; je vous retrouverai au milieu d'eux, n'est-ce pas, mon seigneur, mon véritable seigneur et maître, mon roi, qui seriez le seul, si c'était l'amour qui fît la royauté?... Au revoir.

GAULTIER.

Déjà!

MARGUERITE.

Il le faut : allez. — (*Elle tire un cordon, les rideaux se ferment. Gaultier est dans la chambre; le bras seul de Marguerite passe au milieu des*

deux rideaux. Gaultier lui baise la main ; elle appelle.) Charlotte ! Charlotte !

CHARLOTTE, *derrière les rideaux.*

Madame !

MARGUERITE, *retirant sa main.*

Faites ouvrir les appartements.

SCÈNE II.

GAULTIER, PIERREFONDS, SAVOISY, RAOUL, COURTISANS, *puis* MARIGNY.

SAVOISY.

Ah ! Gaultier nous avait devancés, et c'est juste... Comment va ce matin la Marguerite des Marguerites... la reine de France, Navarre et Bourgogne ?

GAULTIER.

Je ne sais, messieurs, j'arrive ; j'espérais voir mon frère au milieu de vous.... Salut, messieurs, salut ; quelles nouvelles ce matin ?

PIERREFONDS.

Rien de bien nouveau... Le roi arrive demain : il aura une belle entrée dans sa bonne ville. Les ordres sont donnés par messire de Marigny pour que le peuple soit joyeux et crie *Noël* sur son chemin : en attendant, il crie malédiction sur les bords de la Seine.

GAULTIER.

Et pourquoi ?

SAVOISY.

Le fleuve vient de jeter encore un noyé sur sa rive, et le peuple se lasse de cette étrange pêche.

PIERREFONDS.

Ce sont autant d'anathèmes qui retombent sur ce damné Marigny, qui est chargé de la sûreté de Paris... Ma foi, les morts seront les bien venus si nous pouvons étouffer le premier ministre sous un tas de cadavres.

GAULTIER, *remontant vers les courtisans.*

Il se passe d'étranges choses !... Personne de vous n'a vu mon frère, messieurs ?

PIERREFONDS.

C'est que si le roi n'y prend pas garde, messeigneurs, il perdra par eau le tiers de sa population, la plus noble et la plus riche. Quel diable de vertige pousse donc nos gentilshommes à pareille fin, bonne au plus pour les jeunes chats et les manants ?

SAVOISY.

Oh ! messeigneurs, iriez-vous croire que ceux qui sortent morts de la Seine y descendent volontairement vivants ? Non pas.

PIERREFONDS.

A moins qu'ils n'y soient menés par des démons et des feux follets, je ne vois pas trop...

SAVOISY.

La rivière est une indiscrète qui ne conserve pas les secrets qu'on lui confie. On a plutôt creusé une tombe dans l'eau que dans la terre : seulement l'eau rejette, et la terre garde. Depuis l'hôtel Saint-Paul jusqu'au Louvre, il y a bien des maisons qui baignent leurs pieds dans l'eau, et bien des fenêtres à ces maisons !

SIRE RAOUL.

Le seigneur de Savoisy a raison, et la tour de Nesle pour son compte...

SAVOISY.

Oui, je suis passé à deux heures du matin au pied du Louvre, et la tour de Nesle était brillante, les flambeaux couraient sur ses vitraux ; c'était une nuit de fête à la tour. Je n'aime pas cette grande masse de pierre qui semble, la nuit, un mauvais génie veillant sur la ville ; cette grande masse immobile, jetant par intervalles du feu par toutes ses ouvertures comme ferait un soupirail de l'enfer, silencieuse sous le ciel noir, avec sa rivière bouillonnante à ses pieds. Si vous saviez ce que le peuple raconte...

GAULTIER.

Messieurs, vous oubliez que c'est une hôtellerie royale.

SAVOISY.

D'ailleurs le roi arrive demain, et le roi, vous le savez, messieurs, n'aime pas les nouvelles qu'il n'a pas faites lui-même. N'est-ce pas, monsieur de Marigny ?

MARIGNY, *entrant.*

Que disiez-vous d'abord, messieurs ? car il faut que je le sache, afin de pouvoir répondre à votre question.

SAVOISY.

Nous disions que le peuple de Paris était un peuple bien heureux d'avoir le roi Louis X pour roi, et monsieur de Marigny pour premier ministre.

MARIGNY.

Et il y a au moins la moitié de ce bonheur dont il ne jouirait pas longtemps, s'il ne tenait qu'à vous, monsieur de Savoisy.

UN PAGE, *annonçant.*

La reine, messeigneurs.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; LA REINE, PAGES, GARDES, *ensuite* UN BOHÉMIEN.

LA REINE.

Dieu vous garde, messieurs ; vous savez que le roi, mon seigneur et maître, arrive demain ; ainsi,

si vous avez aujourd'hui quelque grâce à demander à la régente, hâtez-vous, car je n'ai plus qu'un jour de puissance.

SAVOISY.

Nous ne vous presserons pas, madame : vous serez notre reine toujours, reine par le sang, reine par la beauté ; et vous serez toujours véritablement régente en France, tant que notre roi, que Dieu garde ! conservera des yeux et un cœur.

MARGUERITE.

Vous me flattez, comte. Bonjour, seigneur Gaultier ; vous deviez m'amener votre frère ?

GAULTIER.

Et vous me voyez bien inquiet de lui, madame. Oh ! la maudite ville de Paris ! elle est pleine de Bohémiens et sorciers... Ne haussez pas les épaules, monsieur de Marigny, je ne vous accuse pas ; la ville, grandissant tous les jours ainsi qu'elle fait, échappe à votre puissance. Ce matin encore on a retrouvé sur la grève, un peu au-dessous de la tour de Nesle, un cadavre.

MARIGNY.

Deux, monsieur.

MARGUERITE, *à part.*

Deux !

GAULTIER.

Et qui voulez-vous qui fasse ces meurtres, sinon Bohémiens et sorciers, qui ont besoin de sang pour leurs conjurations ? Croyez-vous qu'on force la nature à révéler ses secrets sans d'horribles profanations ?

MARGUERITE.

Vous oubliez, messire Gaultier, que monsieur de Marigny ne croit pas à la nécromancie.

SAVOISY, *à la fenêtre.*

Il n'y croit pas ? Eh ! madame, on n'a qu'à jeter les yeux dans la rue, on n'y voit que nécromanciens et sorciers ; en face même de votre palais, en voici un qui semble attendre qu'on le consulte, tant il fixe les yeux avec acharnement sur cette fenêtre.

MARGUERITE.

Appelez-le, seigneur de Savoisy ; je ne serais pas fâchée qu'il nous annonçât ce qui arrivera à monsieur de Marigny au retour du roi ; voulez-vous, messieurs ?

PIERREFONDS.

Notre reine est maîtresse.

SAVOISY, *criant à la fenêtre.*

Monte ici, Bohémien, et fais provision de bonnes nouvelles ; c'est une reine qui veut savoir l'avenir.

MARGUERITE.

Allons, messieurs, il faut recevoir dignement ce savant nécromancien.

SAVOISY.

Oui, sans doute, mais comme sa science peut lui venir également de Dieu ou de Satan, à tout hasard signons-nous. — (*Ils font tous le signe de la croix, à l'exception de Marigny.*) Le voici ; pardieu ! il a passé à travers les murs. — (*Allant à lui.*) Bohémien maudit, la reine t'a fait venir pour que tu dises au premier ministre...

LE BOHÉMIEN, *entrant par la porte de droite.*

Laisse-moi donc aller à lui, si tu veux que je lui parle. Enguerrand de Marigny, me voilà.

MARIGNY.

Écoute, sorcier, si tu veux être le bien venu ici, annonce-moi plutôt mille disgrâces qu'une disgrâce, mille morts qu'une mort, et je puis ajouter encore qu'autant tes prédictions trouveront les autres confiants et joyeux, autant elles me trouveront tranquille et incrédule.

LE BOHÉMIEN.

Enguerrand, je n'ai qu'une disgrâce et une mort à t'annoncer, mais une disgrâce prochaine et une mort terrible. Si tu as quelque compte à régler avec Dieu, hâte-toi, car par ma voix il ne te donne que trois jours.

MARIGNY.

Merci, Bohémien ; car chacun de nous ne sait pas même s'il a trois heures ; d'autres t'attendent..... merci.

LE BOHÉMIEN.

Que veux-tu que je te dise, à toi, Gaultier d'Aulnay ? à ton âge le passé c'est hier, l'avenir c'est demain.

GAULTIER.

Eh bien ! parle-moi du présent.

LE BOHÉMIEN.

Enfant, demande-moi plutôt le passé, demande-moi plutôt l'avenir ; mais le présent, non, non !

GAULTIER.

Sorcier, je veux le savoir. Que se passe-t-il maintenant en moi ?

LE BOHÉMIEN.

Tu attends ton frère, et ton frère ne vient pas.

GAULTIER.

Et mon frère ! où est-il ?

LE BOHÉMIEN.

Le peuple se presse en foule sur le rivage de la Seine.

GAULTIER.

Mon frère !

LE BOHÉMIEN.

Il entoure deux cadavres en criant : Malheur !

GAULTIER.

Mon frère !

LE BOHÉMIEN.

Descends, et cours à la grève.

GAULTIER.

Mon frère !

LE BOHÉMIEN.

Et là, regarde au bras gauche de l'un des noyés, et une voix de plus criera : Malheur ! malheur !

GAULTIER, *se précipitant hors de l'appartement.*

Mon frère ! mon frère !

LE BOHÉMIEN, *se retournant vers la reine.*

Et vous, Marguerite de Bourgogne, ne voulez-vous rien savoir ? ou croyez-vous que je n'aie rien à vous dire ? Pensez-vous qu'une destinée royale soit surhumaine, et que des yeux mortels ne puissent y lire ?

MARGUERITE.

Je ne veux rien savoir, rien.

LE BOHÉMIEN.

Et tu m'as fait venir, cependant; me voici, Marguerite; maintenant il faut que tu m'entendes.

MARGUERITE, *seule, sur son trône.*

Ne vous éloignez pas, monsieur de Marigny.

LE BOHÉMIEN.

Oh ! Marguerite ! Marguerite ! à qui faut-il des nuits bien sombres au dehors, bien éclairées au dedans ?

MARGUERITE.

Qui donc a appelé ce Bohémien ? Qui l'a appelé ? que me veut-il ?

LE BOHÉMIEN, *mettant le pied sur la première marche du trône.*

Marguerite, n'est-ce pas qu'à ton compte il manque un cadavre ? n'est-ce pas que tu croyais ce matin entendre dire trois au lieu de deux ?

MARGUERITE, *se levant.*

Tais-toi donc, ou dis-moi qui te donne cette puissance de deviner ?

LE BOHÉMIEN, *lui montrant l'aiguille d'or de sa coiffure.*

Voilà mon talisman, Marguerite. Ah ! tu portes la main à ta joue ! C'est bien, tout est dit. — (*A part.*) C'est elle. — (*Haut.*) Il faut que je te dise un dernier mot que nul n'entende. Arrière, seigneur de Marigny.

MARIGNY.

Bohémien, je n'ai d'ordre à recevoir que de la reine.

MARGUERITE, *descendant du trône.*

Éloignez-vous, éloignez-vous.

LE BOHÉMIEN.

Tu vois que je sais tout, Marguerite : que ton amour, ton honneur, ta vie sont entre mes mains. Marguerite, ce soir je t'attendrai après le couvre-feu à la taverne d'Orsini. Il faut que je te parle seul.

MARGUERITE.

Une reine de France peut-elle sortir seule à cette heure ?

LE BOHÉMIEN.

Il n'y a pas plus loin d'ici à la porte Saint-Honoré que d'ici à la tour de Nesle.

MARGUERITE.

J'irai, j'irai.

LE BOHÉMIEN.

Tu apporteras un parchemin et le sceau de l'État.

MARGUERITE.

Soit, mais d'ici là ?

LE BOHÉMIEN.

D'ici là ? vous allez rentrer dans votre appartement qui sera fermé pour tout le monde.

MARGUERITE.

Pour tout le monde.

LE BOHÉMIEN.

Même pour Gaultier d'Aulnay, surtout pour Gaultier d'Aulnay. Messeigneurs, la reine vous remercie et prie Dieu de vous avoir en sa garde; défendez la porte de vos appartements, madame.

MARGUERITE.

Gardes, ne laissez entrer personne.

LE BOHÉMIEN.

A ce soir chez Orsini, Marguerite.

MARGUERITE, *en sortant.*

A ce soir.

(*Le Bohémien passe au milieu des seigneurs qui s'écartent et le regardent avec terreur.*)

SAVOISY.

Messeigneurs, concevez-vous quelque chose de pareil ? et cet homme n'est-il pas Satan ?

PIERREFONDS.

Qu'a-t-il donc pu dire à la reine ?

SAVOISY.

Monsieur de Marigny, vous qui étiez près de Marguerite, avez-vous entendu quelque chose de sa prédiction ?

MARIGNY.

Il se peut, messeigneurs, mais je ne me rappelle que celle qu'il m'a faite.

SAVOISY.

Eh bien ! croirez-vous désormais aux sorciers ?

MARIGNY.

Pourquoi plus qu'auparavant ? Il m'a annoncé ma disgrâce : je suis encore ministre. Il m'a annoncé ma mort ;... vrai Dieu ! messieurs, si l'un de vous est tenté de s'assurer que je suis bien vivant, il n'a qu'à le dire : j'ai au côté une épée qui se chargera en pareil cas de répondre pour son maître.

GAULTIER, *se précipitant dans la salle.*

Justice ! justice !

TOUS.

Gaultier !

GAULTIER.

C'était mon frère, messeigneurs, mon frère Phi-

lippe, mon seul ami, mon seul parent. Mon frère égorgé! noyé! mon frère sur la grève; malédiction! il me faut justice, il me faut son assassin, que je l'égorge, que je le foule aux pieds. Son assassin, Savoisy, le connais-tu?

SAVOISY.

Mais tu es insensé!

GAULTIER.

Non, je suis maudit; mon grade, mon sang, mon or à qui me le nommera. Monsieur de Marigny, prenez-y garde, c'est vous qui m'en répondez; vous êtes le gardien de la ville de Paris; pas une goutte de sang ne s'y verse par un meurtre qu'elle ne vous tache. Où est la reine? je veux voir la reine, je veux voir Marguerite; Marguerite me fera justice. Mon frère! mon frère!

(*Il se précipite vers la porte du fond.*)

SAVOISY.

Gaultier, mon ami...

GAULTIER.

Je n'ai pas d'ami; je n'avais qu'un frère, il me faut mon frère vivant ou son assassin mort. Marguerite! Marguerite! — (*Il secoue la porte.*) C'est moi, c'est moi, ouvrez!

UN CAPITAINE.

On ne passe pas.

GAULTIER.

Moi! moi! je passe, laissez-moi... Marguerite, mon frère! — (*Les gardes le prennent à bras le corps et l'éloignent; il tire son épée.*) Il faut que je la voie, je le veux. — (*Il est désarmé par les gardes.*) Ah! ah! malédiction! — (*Il tombe et se roule.*) Ah! mon frère, mon frère!!!

QUATRIÈME TABLEAU.

La taverne d'Orsini; déco[illegible]premier acte.

SCÈNE IV.

ORSINI *seul, puis* MARGUERITE.

ORSINI.

Allons, il paraît qu'il n'y aura rien à faire ce soir à la tour de Nesle: tant mieux, car il faudra bien que ce sang versé retombe un jour sur quelqu'un, et malheur à celui qui sera choisi de Dieu pour cette expiation! — (*On frappe, il se lève.*) Aurais-je parlé trop tôt? — (*On frappe encore.*) Qui va là?

MARGUERITE, *en dehors.*

Ouvrez, c'est moi.

ORSINI.

La reine!... — (*Il ouvre.*) Seule à cette heure?

MARGUERITE, *s'asseyant.*

Oui, seule et à cette heure; c'est étrange, n'est-ce pas? mais ce qui m'arrive est étrange aussi. Écoute, n'a-t-on pas frappé?

ORSINI.

Non.

MARGUERITE.

Il faut que tu me cèdes cette chambre pour une demi-heure.

ORSINI.

La maison et le maître sont à vous; disposez-en.

(*On frappe.*)

MARGUERITE, *se levant.*

Cette fois-ci l'on a frappé.

ORSINI.

Voulez-vous que j'ouvre?

MARGUERITE.

Ce soin me regarde, laissez-moi seule.

ORSINI.

Si la reine a besoin de moi, son serviteur sera là.

MARGUERITE.

C'est bien. Que le serviteur se rappelle seulement qu'il ne doit rien entendre.

ORSINI.

Il sera sourd, comme il sera muet.

(*Il sort. — On frappe.*)

MARGUERITE.

Est-ce vous?

BURIDAN.

C'est moi.

SCÈNE V.

MARGUERITE, BURIDAN.

MARGUERITE, *ouvrant et reculant.*

Ce n'est point le Bohémien!

BURIDAN.

Non, c'est le capitaine; mais si le capitaine est le Bohémien, cela reviendra au même, n'est-ce pas? J'ai préféré ce costume; il défendrait mieux au besoin le maître qui le porte que la robe que le maître portait ce matin; puis, par le temps qui court, et à cette heure de nuit, les rues sont mauvaises. Enfin, à tort ou à raison, c'est une précaution que j'ai cru devoir prendre.

MARGUERITE.

Vous voyez que je suis venue.

BURIDAN.

Et vous avez bien fait, reine.

MARGUERITE.

Vous reconnaîtrez de ma part, du moins, que c'est un acte de complaisance?

BURIDAN.

Que vous vinssiez ici par complaisance ou par crainte, j'étais sûr de vous y trouver : pour moi c'était l'essentiel.

MARGUERITE.

Vous n'êtes donc pas de Bohême?

BURIDAN.

Non, par la grâce de Dieu; je suis chrétien ou plutôt je l'étais; mais il y a longtemps déjà que je n'ai plus de foi, n'ayant plus d'espoir..... Parlons d'autres choses.

(*Il prend une chaise.*)

MARGUERITE, *s'asseyant.*

J'ai l'habitude qu'on me parle debout et découvert.

BURIDAN, *debout.*

Je te parlerai debout et découvert, Marguerite, parce que tu es femme et non parce que tu es reine. Regarde autour de nous. Y a-t-il un seul objet auquel tu puisses reconnaître le rang auquel tu te vantes d'appartenir, insensée? Ces murs noirs et enfumés ressemblent-ils à la tenture d'un appartement de reine? est-ce un ameublement de reine que cette lampe fumeuse et cette table à demi brisée? Reine, où sont tes gardes? reine, où est ton trône? Il n'y a ici qu'un homme et une femme; et puisque l'homme est tranquille et que la femme tremble, c'est l'homme qui est roi.

MARGUERITE.

Mais qui donc es-tu pour me parler ainsi? d'où vient que tu me crois en ta puissance, et qui te fait penser que je tremble?

BURIDAN.

Qui je suis? je suis à cette heure Buridan le capitaine;... peut-être ai-je encore un autre nom qui te serait plus connu; mais en ce moment il est inutile que tu le saches... D'où vient que je te crois en ma puissance?... c'est que si tu ne pensais pas y être toi-même, tu ne serais pas venue ainsi... ce qui me fait penser que tu trembles, c'est qu'à ton compte comme au mien il te manque un cadavre; que la Seine n'en a rejeté et n'en pouvait rejeter que deux cette nuit.

MARGUERITE.

Et le troisième?

BURIDAN.

Le troisième?... le troisième existe, Marguerite; le troisième, c'est Buridan le capitaine, l'homme qui est devant toi.

MARGUERITE, *se levant.*

C'est impossible!

BURIDAN.

Impossible!... Écoute, Marguerite, veux-tu que je te dise ce qui s'est passé cette nuit à la tour de Nesle?

MARGUERITE.

Dis.

BURIDAN.

Il y avait trois femmes, voici leurs noms : la princesse Jeanne, la princesse Blanche et la reine Marguerite. Il y avait trois hommes, et voici leurs noms : Hector de Chevreuse, Buridan le capitaine et Philippe d'Aulnay.

MARGUERITE.

Philippe d'Aulnay!

BURIDAN.

Oui, Philippe d'Aulnay, le frère de Gaultier; celui-là, c'est celui qui a voulu que tu ôtasses ton masque;..... celui-là, c'est celui qui t'a fait à la figure la cicatrice que voici.

MARGUERITE.

Eh bien! Hector et Philippe sont morts, n'est-ce pas? et tu es resté seul vivant, toi?

BURIDAN.

Seul.

MARGUERITE.

Et voilà que tu t'es dit : Je raconterai ce qui s'est passé, et je perdrai la reine; la reine aime Gaultier d'Aulnay, et je dirai à Gaultier d'Aulnay : La reine a tué ton frère... Tu es fou, Buridan, car l'on ne te croira pas... Tu es bien hardi, car maintenant que je sais ton secret comme tu sais le mien, je pourrais appeler, faire un signe, et dans cinq minutes Buridan le capitaine aurait rejoint Hector de Chevreuse et Philippe d'Aulnay.

BURIDAN.

Fais-le, et demain... Gaultier d'Aulnay ouvrira à la dixième heure du matin des tablettes qu'un

moine de Saint-François lui a remises aujourd'hui et qu'il a juré sur la croix et l'honneur d'ouvrir, si d'ici là il n'avait pas vu un certain capitaine, qu'il a rencontré à la taverne d'Orsini.... Ce capitaine, c'est moi; si tu me fais tuer, Marguerite, il ne me verra pas et il ouvrira les tablettes.

MARGUERITE.

Penses-tu qu'il croira plus à ton écriture qu'à tes paroles?

BURIDAN.

Non, Marguerite, non; mais il croira à l'écriture de son frère, aux dernières paroles de son frère, écrites avec le sang de son frère, signées de la main de son frère; il croira à ces mots qu'il lira: *Je meurs assassiné par Marguerite de Bourgogne.* Tu n'as quitté Philippe qu'un instant, imprudente, ç'a été assez. Croira-t-il maintenant l'amant trahi? croira-t-il le frère assassiné? Hein! Marguerite; réponds-moi? penses-tu à cette heure qu'il n'y ait qu'à faire tuer Buridan le capitaine pour te débarrasser de lui....... Fouille mon cœur avec vingt poignards et tu n'y trouveras pas mon secret. Envoie-moi rejoindre dans la Seine mes compagnons de nuit, Hector et Philippe, et mon secret surnagera sur la Seine, et demain, demain, à la dixième heure...... Gaultier... Gaultier, mon vengeur, viendra te demander compte du sang de son frère et du mien... Voyons.... suis-je un fou... un imprudent, ou mes mesures étaient-elles bien prises?

MARGUERITE.

Si cela est ainsi...

BURIDAN.

Cela est.

MARGUERITE.

Que voulez-vous de moi alors? Voulez-vous de l'or? vous fouillerez à pleines mains dans le trésor de l'État. La mort d'un ennemi vous est-elle nécessaire? voici le sceau et le parchemin que vous m'avez dit d'apporter. Êtes-vous ambitieux?... je puis vous faire dans l'État ce que vous désirez être..... Parlez, que voulez-vous?

BURIDAN.

Je veux tout cela. — (*Ils s'asseyent.*) Écoute-moi, Marguerite; comme je l'ai dit, il n'y a ici ni roi ni reine... Il y a un homme et une femme qui vont faire un pacte, et malheur à qui des deux le rompra avant de s'être assuré de la mort de l'autre!... Marguerite, je veux assez d'or pour en paver un palais.

MARGUERITE.

Tu l'auras, dussé-je faire fondre le sceptre et la couronne!

BURIDAN.

Je veux être premier ministre.

MARGUERITE.

C'est le sire Enguerrand de Marigny qui tient cette place.

BURIDAN.

Je veux son titre et sa place.

MARGUERITE.

Mais tu ne peux les avoir que par sa mort.

BURIDAN, *raillant.*

Je veux son titre et sa place.

MARGUERITE.

Tu les auras.

BURIDAN.

Et je te laisserai ton amant, et je te garderai ton secret... C'est bien. — (*Il se lève.*) A nous deux maintenant, à nous deux le royaume de France; à nous deux nous remuerons l'État avec un signe; à nous deux nous serons le roi et le véritable roi; et je garderai le silence, Marguerite; et tu auras chaque soir ta barque amarrée au rivage, et je ferai murer les fenêtres du Louvre qui donnent sur la tour de Nesle; acceptes-tu, Marguerite?

MARGUERITE.

J'accepte.

BURIDAN.

Tu entends, Marguerite! demain à pareille heure je veux être premier ministre.

MARGUERITE.

Tu le seras.

BURIDAN.

Et demain matin à dix heures j'irai à la cour prendre mes tablettes.

MARGUERITE, *se levant.*

Vous y serez bien reçu.

BURIDAN, *prenant un parchemin et lui présentant la plume.*

L'ordre d'arrêter Marigny!

MARGUERITE, *signant.*

Le voici.

BURIDAN.

C'est bien. Adieu, Marguerite, à demain.

(*Il prend son manteau et sort.*)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, *seule et le suivant des yeux.*

A demain, démon; oh! si je te tiens un jour entre mes mains comme tu m'as tenue ce soir dans les tiennes... Si ces tablettes maudites... Malheur, malheur à toi de me venir ainsi braver, moi, fille de duc; moi, femme de roi; moi, régente de France!... Oh! ces tablettes... la moitié de mon sang à qui me les donnera... Si je pouvais voir Gaul-

tier avant demain dix heures, si je pouvais lui prendre ces tablettes... Gaultier qui ne me parlera que de son frère, qui va me demander justice du meurtre de son frère ; mais il m'aime plus que tout au monde, et s'il craint de me perdre il oubliera tout, même son frère... Il faut que je le voie ce soir... Où le trouver ? je tremble de me confier encore à cet Italien, il sait déjà tant de mes secrets. Il me semble avoir vu remuer cette porte... Buridan ne l'avait pas fermée !... elle s'ouvre !... un homme ! Orsini ! à moi ! Orsini !

SCÈNE VII.

MARGUERITE, GAULTIER.

GAULTIER.

Marguerite !... c'est toi, Marguerite ?

MARGUERITE.

Gaultier !... c'est mon bon génie qui me l'envoie.

GAULTIER.

Je t'ai cherchée toute la journée pour te demander justice, Marguerite... Je venais chez Orsini pour qu'il m'aidât à te voir, car il me faut justice... Te voilà, ma reine... Justice ! justice !

MARGUERITE.

Et moi je venais chez Orsini, comptant t'envoyer chercher par lui ; car avant de me séparer de toi, je voulais te dire adieu.

GAULTIER.

Adieu, dis-tu ?... Pardon, je ne comprends pas bien.... car une seule idée me poursuit, m'obsède... je vois toujours sur cette grève nue le corps de mon frère, noyé... souillé... percé de coups... Il me faut son meurtrier, Marguerite !

MARGUERITE.

Oui, j'ai donné des ordres :... ton frère sera vengé, Gaultier ;... son meurtrier, nous le trouverons, je te le jure... Mais le roi arrive demain, il faut nous séparer.

GAULTIER.

Nous séparer ?... qu'est-ce que tu dis là ?.. Mes pensées sont là comme une nuit d'orage, et ce que tu viens de me dire comme un éclair qui me permet d'y lire un instant... Oui, nous nous séparerons.... oui, quand mon frère sera vengé.

MARGUERITE.

Nous nous séparerons demain.... le roi vient demain ; oh ! pourquoi dans le cœur de mon Gaultier, dans ce cœur qui était tout entier à sa Marguerite, un autre sentiment est-il venu remplacer l'amour ? hier encore il était tout à moi ce cœur. — (*Elle met la main sur la poitrine de Gaultier ; à part :*) Les tablettes sont là.

GAULTIER.

Oui, tout entier à la vengeance ; puis après, tout entier à toi.

MARGUERITE.

Qu'as-tu donc là ?

GAULTIER.

Ce sont des tablettes.

MARGUERITE.

Oui, des tablettes qu'un moine t'a remises ce matin : tu es le dépositaire heureux des pensées de quelqu'une des femmes de ma cour.

GAULTIER.

Oh ! Marguerite ; te railles-tu de moi ? Non : ces tablettes me viennent d'un capitaine que je n'ai vu qu'une fois, dont je ne sais pas même le nom, qui me les a envoyées je ne sais pourquoi, et qui était hier ici avec mon frère, mon pauvre frère !

MARGUERITE.

Tu penses que je croirai cela, Gaultier ? mais qu'importe ? la jalousie sied-elle à ceux qui vont être séparés à jamais ! Adieu, Gaultier, adieu !

GAULTIER.

Que fais-tu, Marguerite ? tu veux donc me rendre fou ! Je viens, désespéré, te redemander mon frère, et tu me parles de départ ; un premier malheur m'ébranle et tu m'écrases avec un second. Pourquoi partir ? pourquoi me dire adieu ?

MARGUERITE.

Le roi a des soupçons, Gaultier ; il ne faut pas qu'il te trouve ici : d'ailleurs, tu emporteras ces tablettes pour te consoler.

GAULTIER.

Tu crois donc réellement que c'est d'une femme ?

MARGUERITE.

J'en suis sûre. Déjà mille fois tu m'aurais rassurée en me les montrant.

GAULTIER.

Mais le puis-je ? Sont-elles à moi ? J'ai juré sur l'honneur de ne les ouvrir que demain, ou de les rendre à celui à qui elles appartiennent, s'il me les réclame. Puis-je te rendre plus claire une chose que je ne comprends pas moi-même ? J'ai juré sur l'honneur qu'elles ne sortiraient point de mes mains. Voilà tout ; j'ai juré.

MARGUERITE.

Et moi, je n'avais rien juré sur l'honneur, n'est-ce pas ? Je n'ai violé aucun serment pour toi, n'est-ce pas ? Oublie que j'ai été pour toi parjure, car le parjure est dans l'amour plutôt encore que dans l'adultère. Oublie et garde ta parole, et moi ma jalousie. Adieu !

GAULTIER.

Marguerite, au nom du ciel...

MARGUERITE.

L'honneur ! l'honneur d'un homme !... Et l'hon-

neur d'une femme, n'est-ce donc rien? Tu as juré; mais moi, un mot, une pensée de toi, m'a fait oublier un serment fait à Dieu, et je l'oublierais encore; et si tu m'en priais, j'oublierais le monde entier pour toi.

GAULTIER.

Et cependant tu veux que je parte! tu veux que nous nous séparions!

MARGUERITE.

Oui, oui. Je l'ai promis au saint tribunal, cette séparation. Eh bien! si tu l'exigeais, si j'avais la certitude que ces tablettes ne sont pas d'une femme, eh bien! je braverais pour toi l'anathème de Dieu comme j'ai bravé celui des hommes; car penses-tu qu'à la cour on croie à la pureté de notre amour? Ils me croient coupable, n'est-ce pas, comme si je l'étais? eh bien! malgré la nécessité de ton départ, si tu me priais comme je te prie, je te dirais : Reste, mon Gaultier, reste; meure ma réputation, meure ma puissance! mais reste, reste près de moi, près de moi toujours!

GAULTIER.

Tu ferais cela?

MARGUERITE.

Oui! mais je suis une femme!... moi, dont l'honneur n'est rien, qui peux être parjure impunément et qu'on peut torturer à loisir, pourvu qu'on ne manque pas à sa parole de gentilhomme; qu'on peut faire mourir de jalousie, pourvu qu'on garde son serment.

GAULTIER.

Mais si l'on savait jamais...

MARGUERITE.

Qui le saura? avons-nous des témoins ici?

GAULTIER.

Tu me les rendras demain avant dix heures.

MARGUERITE.

Je te les rendrai à l'instant même.

GAULTIER.

Mon Dieu, pardonnez-moi! mais est-ce un ange ou un démon qui me fait ainsi oublier mon frère, mes serments, mon honneur?

MARGUERITE, *les prenant.*

Je les tiens.

(*Elle entre dans la chambre voisine.*)

GAULTIER, *seul.*

Marguerite! Marguerite! Oh! faiblesse humaine! oh! pardon, mon frère! étais-je venu pour parler d'amour? étais-je venu pour rassurer les craintes frivoles d'une femme? J'étais venu pour te venger, mon frère! pardon!

MARGUERITE, *rentrant.*

Oh! j'étais insensée! Non, non! il n'y avait rien dans ces tablettes; ce n'était point une femme qui te les avait données! Mon Gaultier ne ment pas lorsqu'il dit qu'il m'aime, qu'il n'aime que moi. Eh bien! moi aussi je n'aime que lui : moi aussi je tiendrai ma promesse, et nous ne serons pas séparés : peu m'importe les soupçons du roi; je serais si heureuse de mourir pour mon chevalier!

GAULTIER.

Pensons à mon frère, Marguerite.

MARGUERITE.

Eh bien! mon ami, des recherches ont déjà été faites, et l'on soupçonne...

GAULTIER.

Et qui soupçonne-t-on?

MARGUERITE.

Un capitaine étranger qui n'est ici que depuis quelques jours, qui doit demain pour la première fois venir à la cour.

GAULTIER.

Son nom?

MARGUERITE.

Buridan, je crois.

GAULTIER.

Buridan! et vous avez donné l'ordre qu'il fût arrêté, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

C'est ce soir seulement que j'ai su cela, et je n'avais point là mon capitaine des gardes.

GAULTIER.

L'ordre! l'ordre! que j'arrête cet homme-là moi-même! Oh! un autre n'arrêtera pas l'assassin de mon frère! l'ordre, Marguerite! l'ordre, au nom du ciel!

MARGUERITE.

Tu l'arrêteras, toi?

GAULTIER.

Oui! fût-il en prière au pied de l'autel, je l'arracherai du pied de l'autel. Oui, je l'arrêterai, partout où il sera.

MARGUERITE *va à la table et signe un parchemin.*

Voilà l'ordre.

GAULTIER.

Merci, merci, ma reine!

MARGUERITE, *menaçante.*

Oh! Buridan, c'est moi maintenant qui tiens ta vie entre mes mains.

ACTE TROISIÈME.

ENGUERRAND DE MARIGNY.

PERSONNAGES.

BURIDAN.
MARGUERITE DE BOURGOGNE.
GAULTIER D'AULNAY.
ORSINI.
SAVOISY.
DE PIERREFONDS.
RICHARD.
ENGUERRAND DE MARIGNY.
LANDRY.
SIMON.
SIR RAOUL.
MANANTS.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le devant du vieux Louvre. Le talus descendant à la rivière. Un balcon praticable. Une poterne.— Au lever du rideau, Richard regarde couler la rivière; d'autres manants causent en regardant le Louvre.

SCÈNE PREMIÈRE.

RICHARD, SIMON *passant,* MANANTS.

SIMON.

Ohé! c'est toi, maître Richard? est-ce que de çavatier tu es devenu pêcheur?

RICHARD.

Non, mais tu sais que toute la noblesse du royaume s'en va au diable; et, comme il paraît que le chemin est plus court par eau que par terre, elle s'en va par eau.

SIMON.

Et qu'est ce que tu fais là, le nez à la rivière et le dos au Louvre?

RICHARD.

Je regarde au pied de la vieille tour de Nesle s'il n'y a pas quelque pèlerin qui passe, afin de lui crier bon voyage.

UN ARBALÉTRIER, *en faction à la porte de la poterne.*

Holà! manants! allez causer plus loin.

RICHARD.

Merci, monsieur le garde.—(*S'en allant.*) Le diable te torde le cou dans ta poivrière, à toi!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; SAVOISY *avec un page,* SIRE RAOUL, *puis* SIRE DE PIERREFONDS.

SAVOISY, *se trouvant face à face avec Richard.*

Prends le bas du pavé, drôle.

RICHARD, *descendant.*

Oui, monseigneur. — (*S'en allant.*) Tu prendras le haut de la Seine, toi, quelque jour.

SAVOISY.

Tu parles, je crois.

RICHARD.

Je prie Dieu qu'il vous conserve.

SAVOISY.

Fort bien.

LE PAGE.

La porte du Louvre est fermée, monseigneur.

SAVOISY.

Cela ne se peut pas, Olivier; il est neuf heures.

LE PAGE.

Cela est cependant, voyez vous-même.

SAVOISY.

Voilà qui est étrange! —(*A un autre seigneur qui entre avec son page.*) Comprenez-vous, sire Raoul, ce qui arrive?

RAOUL.

Qu'arrive-t-il?

SAVOISY.

Le Louvre fermé à cette heure?

RAOUL.

Attendons un instant, on va l'ouvrir, sans doute.

SAVOISY.

Le temps est beau, promenons-nous en attendant.

RAOUL.

Arbalétrier!

L'ARBALÉTRIER.

Monseigneur?

RAOUL.

Sais-tu pourquoi cette porte n'est pas ouverte?

L'ARBALÉTRIER.

Non, monseigneur.

PIERREFONDS, *arrivant.*

Salut, messires. Il paraît que la reine tient ce matin sa cour sous son balcon.

SAVOISY.

Vous avez deviné du premier coup, sire de Pierrefonds.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; BURIDAN, *suivi de cinq gardes.*

BURIDAN, *plaçant ses gardes au fond.*

Restez là.

SAVOISY.

Puisque vous êtes si excellent sorcier, pouvez-vous me dire quel est ce nouveau venu? et s'il est marquis ou duc, pour avoir une garde de cinq hommes?

PIERREFONDS.

Je ne le connais pas; c'est sans doute quelque Italien qui cherche fortune.

SAVOISY.

Et qui mène derrière lui de quoi la prendre.

BURIDAN, *s'arrêtant et les regardant.*

Et à son côté de quoi la garder, messeigneurs, une fois qu'il l'aura prise.

SAVOISY.

Alors vous me donnerez votre secret, mon maître?

BURIDAN.

J'espère qu'il ne me faudra qu'une leçon pour vous l'apprendre.

SAVOISY.

Il me semble que j'ai entendu cette voix.

RAOUL ET PIERREFONDS.

Moi aussi.

SAVOISY.

Ah! voilà notre digne ministre, sire Enguerrand de Marigny, qui vient monter sa garde avec nous.

BURIDAN, *à ses gardes.*

Attention!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; MARIGNY.

MARIGNY, *essayant d'entrer.*

D'où vient qu'on n'entre pas au palais?

BURIDAN.

Je vais vous le dire, monseigneur, c'est parce qu'il y avait une arrestation à faire ce matin, et que l'intérieur du palais est lieu d'asile.

MARIGNY.

Une arrestation sans que j'en sache quelque chose?

BURIDAN.

Aussi vous attendais-je là, monseigneur, pour vous en faire prendre connaissance; lisez.

SAVOISY ET LES SEIGNEURS, *regardant.*

Il me semble que cela se complique.

MARIGNY.

Donnez.

BURIDAN.

Lisez haut.

MARIGNY.

« Ordre de Marguerite de Bourgogne, reine régente de France, au capitaine Buridan, d'arrêter et saisir au corps partout où il le trouvera le sire Enguerrand de Marigny. »

BURIDAN.

C'est moi qui suis le capitaine Buridan.

MARIGNY.

Et vous m'arrêtez de par la reine?

BURIDAN.

Votre épée.

MARIGNY.

La voici; tirez-la du fourreau, monsieur, elle est pure et sans tache, n'est-ce pas? Eh! maintenant, que le bourreau tire mon âme de mon corps, elle sera comme cette épée...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; LA REINE *et* GAULTIER, *au balcon.*

GAULTIER.

Est-il parmi ces jeunes seigneurs, Marguerite?

MARGUERITE.

C'est celui qui parle à Marigny, et qui tient l'épée nue.

GAULTIER.

Bien.

(*Ils disparaissent tous deux.*)

MARIGNY.

Je suis prêt, marchons.

BURIDAN, *aux gardes.*

Conduisez le sire Enguerrand de Marigny au château de Vincennes.

MARIGNY.

Et de là?

BURIDAN.

A Montfaucon probablement, monseigneur; vous avez eu soin de faire élever le gibet, il est juste que vous l'essayiez. Ne vous plaignez donc pas.

MARIGNY.

Capitaine, je l'avais fait élever pour les criminels et non pour les martyrs. La volonté de Dieu soit faite!

SAVOISY.

Eh bien! je réponds que, s'il en réchappe, le ministre croira désormais aux sorciers.

BURIDAN, *laissant tomber sa tête sur sa poitrine.*

Cet homme est un juste!

PIERREFONDS.

Ah! miracle! la poterne s'ouvre, messieurs.

SAVOISY.

Pour laisser sortir, ce me semble, mais non pour laisser entrer.

GAULTIER, *sortant avec quatre gardes, met la main sur l'épaule de Buridan qui lui tourne le dos.*

Est-ce vous qui êtes le capitaine Buridan?

BURIDAN, *se retournant.*

C'est moi.

GAULTIER.

Eh quoi, c'est vous? vous qui étiez à la taverne d'Orsini avec mon frère? c'est vous qui êtes Buridan, soupçonné et accusé de sa mort?

BURIDAN, *regardant le balcon.*

Ah! c'est moi qu'on accuse?

GAULTIER.

En effet, c'est vous qui l'excitiez à ce funeste rendez-vous... Je l'en détournais, moi; vous l'y avez entraîné. Pauvre Philippe! c'est donc bien vous! Lisez cet ordre de la reine, monsieur.

SAVOISY.

Ah çà, mais la reine a donc passé la nuit à signer des ordres?

GAULTIER.

Lisez haut.

BURIDAN.

« Ordre de Marguerite de Bourgogne, reine régente de France, au capitaine Gaultier d'Aulnay, de saisir au corps partout où il le trouvera le capitaine Buridan. » Et c'est vous qu'on a choisi pour mon arrestation? On a voulu, je le vois, que vous fussiez exact au rendez-vous que vous a donné le moine; il est dix heures, et à dix heures, en effet, nous devions nous rencontrer.

GAULTIER.

Votre épée?

BURIDAN.

La voici. Mes tablettes?...

GAULTIER.

Vos tablettes?

BURIDAN.

Oui; ne les avez-vous plus?

SAVOISY.

Ah çà, mais il paraît qu'on arrête tout le monde aujourd'hui.

BURIDAN *ouvre vivement ses tablettes et cherche.*

Malédiction! Gaultier, Gaultier! ces tablettes sont sorties de vos mains?

GAULTIER.

Que dites-vous?

BURIDAN.

Ces tablettes sont passées entre les mains de la reine.

GAULTIER.

Comment cela?

BURIDAN.

Un instant, une minute, n'est-ce pas? par force ou par surprise... ces tablettes sont sorties un instant de vos mains, avouez-le donc.

GAULTIER.

Je l'avoue. Eh bien?

BURIDAN.

Eh bien! cet instant, si court qu'il ait été, a suffi pour signer un arrêt de mort; cet arrêt est le mien; et mon sang retombera sur vous, car c'est vous qui me tuez.

GAULTIER.

Moi!

BURIDAN.

Voyez-vous l'endroit où l'on a déchiré une feuille?

GAULTIER.

Oui.

BURIDAN.

Eh bien! sur cette feuille qui manque il y avait écrit par votre frère, avec le sang de votre frère, signé de la main de votre frère...

GAULTIER.

Il y avait... quoi? achevez donc.

BURIDAN.

Oh! vous ne le croirez pas maintenant, maintenant que la feuille est déchirée; car l'on vous aveugle... car vous êtes un insensé!

GAULTIER.

Il y avait... au nom du ciel! achevez donc. Qu'y avait-il d'écrit sur cette feuille?

BURIDAN.

Il y avait...

MARGUERITE, *paraissant au balcon.*

Gardes! conduisez cet homme à la prison du grand Châtelet.

(*Les gardes entourent Buridan.*)

GAULTIER.

Mais qu'y avait-il?

BURIDAN.

Il y avait: Gaultier d'Aulnay est un homme sans foi et sans honneur qui ne sait pas garder un jour ce qui a été confié à son honneur et à sa foi....... Voilà ce qu'il y avait, gentilhomme déloyal; voilà ce qu'il y avait. — (*Se retournant vers le balcon.*) Bien joué, Marguerite! A toi la première partie, mais à moi la revanche, je l'espère!... Marchons, messieurs.

(*Sortie.*)

SAVOISY.

Si j'y comprends quelque chose, je veux que Satan m'extermine.

MARGUERITE.

Vous oubliez que la porte du Louvre est ouverte, messeigneurs, et que la reine vous attend.

SAVOISY.

Ah! c'est juste; allons faire notre cour à la reine.

SIXIÈME TABLEAU.

Un caveau du grand Châtelet.

SCÈNE VI.

BURIDAN, *seul, lié et couché.*

Un des hommes qui m'ont descendu ici m'a serré la main; mais que pourra-t-il pour moi?... en supposant même que je ne me sois pas trompé... me procurer de l'eau un peu plus fraîche, du pain un peu moins noir et un prêtre à l'heure de ma mort... J'ai compté les deux cent vingt marches qu'ils ont descendues, les douze portes qu'ils ont ouvertes... Allons, Buridan, allons: songe à mettre de l'ordre dans ta conscience: tu as à démêler avec Satan un compte long et embrouillé... Insensé! dix fois insensé que j'ai été! je connais les hommes, leur honneur qui se brise comme un verre, qui fond comme neige quand l'haleine ardente d'une femme souffle dessus... Et j'ai été suspendre ma vie à ce fil!.... Insensé! cent fois, mille fois insensé!.... Comme elle est contente à cette heure! comme elle raille, comme elle serre son amant entre ses bras!... Comme chacun de ses baisers arrache à Gaultier un remords du cœur! tandis que moi... moi, je me roule sur la terre de ce cachot... J'aurais dû éloigner le jeune homme... Si jamais...—(*Riant.*) C'est possible!... c'est une seule étoile dans un ciel sombre; c'est un feu follet pour le voyageur perdu. Elle ne me laissera pas mourir ainsi: elle voudra me voir, ne fût-ce que pour insulter à ma mort.... O démons!..... démons qui pétrissez le cœur des femmes... oh! j'espère que vous n'aurez oublié dans le sien aucun des sentiments pervers que je lui crois; car c'est sur l'un d'eux que je compte... Mais quel peut être cet homme qui m'a serré la main

en me descendant ici ? Peut-être vais-je le savoir, la porte s'ouvre.

SCÈNE VII.

BURIDAN, LANDRY.

LANDRY.

Capitaine, où êtes-vous?

BURIDAN.

Ici.

LANDRY.

C'est moi.

BURIDAN.

Qui, toi? je n'y vois pas.

LANDRY.

A-t-on besoin de voir ses amis pour les reconnaître?

BURIDAN.

C'est la voix de Landry!

LANDRY.

A la bonne heure.

BURIDAN.

Peux-tu me sauver?

LANDRY.

Impossible.

BURIDAN.

Que diable alors viens-tu faire ici?

LANDRY.

J'y suis guichetier depuis hier.

BURIDAN.

Il paraît que tu cumules : guichetier au Châtelet, assassin à la tour de Nesle!..... Marguerite de Bourgogne doit te donner bien de l'occupation dans ces deux emplois!

LANDRY.

Mais oui, assez.

BURIDAN.

Et tu ne peux rien pour moi, pas même me faire venir un confesseur, celui que je te désignerai?

LANDRY.

Non; mais je puis écouter votre confession, la répéter mot pour mot à un prêtre; et s'il y a une pénitence à faire, foi de soldat! je la ferai pour vous.

BURIDAN.

Imbécile! Peux-tu me donner de quoi écrire?

LANDRY.

Impossible.

BURIDAN.

Peux-tu fouiller dans ma poche et y prendre une bourse pleine d'or?

LANDRY.

Oui, capitaine.

BURIDAN.

Prends donc, dans cette poche... celle-ci.

LANDRY.

Après?

BURIDAN.

Combien touches-tu de livres par an?

LANDRY.

Six livres.

BURIDAN.

Compte ce qu'il y a dans cette bourse pendant que je vais réfléchir.—(*Pause d'un instant.*) As-tu compté?

LANDRY.

Avez-vous réfléchi?

BURIDAN.

Oui; combien y en a-t-il?

LANDRY.

Trois marcs d'or.

BURIDAN.

Cent soixante-cinq livres tournois. Écoute. Il te faudra passer ici, dans une prison, vingt-huit ans de ta vie pour gagner cette somme. Jure-moi, sur ton salut éternel, de faire ce que je vais te prescrire, et cette somme est à toi : c'est tout ce que je possède. Si j'avais plus, je te donnerais plus.

LANDRY.

Et vous?

BURIDAN.

Si l'on me pend, ce qui est probable, le bourreau se chargera des frais d'enterrement, et je n'ai pas besoin de cette somme; si je me sauve, ce qui est possible, tu auras quatre fois cette somme, et moi mille.

LANDRY.

Qu'y a-t-il à faire, capitaine?

BURIDAN.

Une chose bien simple. Tu peux sortir du Châtelet, et une fois sorti, n'y plus rentrer.

LANDRY.

Je ne demande pas mieux.

BURIDAN.

Tu iras te loger chez Pierre de Bourges, le tavernier, par devers les Innocents : c'est là où je logeais. Tu demanderas la chambre du capitaine, on te donnera la mienne.

LANDRY.

Jusqu'à présent, cela ne me paraît pas bien difficile.

BURIDAN.

Ecoute : une fois entré dans cette chambre, tu t'y renfermeras : tu compteras les dalles qui la pavent, à partir du coin où se trouve un crucifix. — (*Landry se signe.*) Écoute-moi donc. Sur la septième, tu verras une croix; tu la soulèveras avec ton poignard, et sous une couche de sable tu

trouveras une petite boîte de fer dont la clef est dans cette bourse ; tu pourras l'ouvrir pour t'assurer que ce sont des papiers et non pas de l'or. Puis, si demain, à l'heure de la rentrée du roi dans Paris, tu ne m'as pas revu sain et sauf; si je ne t'ai pas dit, rends-moi cette boîte et cette clef, tu les remettras toutes deux à Louis X, roi de France, et si je suis mort, tu m'auras vengé. Voilà tout : mon âme sera tranquille, et c'est à toi que je le devrai.

LANDRY.

Et je ne courrai pas d'autre risque?

BURIDAN.

Pas d'autre.

LANDRY.

Vous pouvez compter sur moi.

BURIDAN.

Sur ton salut éternel, tu promets de faire ce que je t'ai dit ?

LANDRY.

Sur la part que j'espère dans le paradis, je le jure !

BURIDAN.

Maintenant, adieu, Landry. Sois honnête homme, si tu peux.

LANDRY.

Je ferai ce que je pourrai, mon capitaine ; mais c'est bien difficile.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

BURIDAN, *seul.*

Allons ! allons ! viennent le bourreau et la corde, la vengeance maintenant est assise au pied du gibet. La vengeance ! mot joyeux et sublime lorsqu'il est prononcé par une bouche vivante; mot sonore et vide prononcé sur une tombe, et qui, si haut qu'il retentisse, ne réveille pas le cadavre endormi dans le tombeau !

SCÈNE IX.

BURIDAN, MARGUERITE, ORSINI.

MARGUERITE, *entrant par une porte secrète, tenant une lampe à la main, à Orsini.*

Est-il lié de manière à ce que je puisse m'approcher de lui sans crainte?

ORSINI.

Oui, madame.

MARGUERITE.

Eh bien! attendez-moi là, Orsini; et au moindre cri soyez à moi.

(*Orsini sort.*)

BURIDAN.

Une lumière! Quelqu'un vient!

MARGUERITE, *s'approchant.*

Oui, quelqu'un! Ne comptais-tu pas revoir quelqu'un avant de mourir?

BURIDAN, *riant.*

Je l'espérais, mais je n'y comptais pas. Ah! Marguerite, tu t'es dit : Il ne mourra pas sans que je jouisse de mon triomphe, sans qu'il sache que c'est bien moi qui le tue. Femme de toutes les voluptés, à moi, à moi celle-là! Ah! Marguerite, oui! oui! j'avais compté sur ta présence, tu as raison.

MARGUERITE.

Mais sans espoir, n'est-ce pas? Tu me connais assez pour savoir qu'après m'avoir réduite à la crainte, abaissée à la prière, il n'y a ni crainte ni prières qui me fléchissent le cœur. Oh! tes mesures étaient prises, Buridan; seulement tu avais oublié que dès que l'amour, l'amour effréné entre dans le cœur d'un homme, il y ronge tous les autres sentiments, qu'il y vit aux dépens de l'honneur, de la foi du serment, et tu as été confier au serment, à la foi, à l'honneur d'un homme amoureux, amoureux de moi, la preuve, la seule preuve que tu eusses contre moi : tiens! la voilà, cette page précieuse de tes tablettes, la voilà! « *Je meurs assassiné de la main de Marguerite.* PHILIPPE D'AULNAY. » Dernier adieu du frère au frère, et que le frère m'a remis. Tiens, tiens, regarde! —(*Prenant la lampe.*) Meure avec cette dernière flamme ta dernière espérance! Suis-je libre maintenant, Buridan? Puis-je faire de toi ce que je voudrai?

BURIDAN.

Qu'en feras-tu?

MARGUERITE.

N'es-tu pas arrêté comme meurtrier de Philippe d'Aulnay? que fait-on des meurtriers?

BURIDAN.

Et quel tribunal me jugera sans m'entendre?

MARGUERITE.

Un tribunal! mais tu es fou : est-ce qu'on juge les hommes qui portent en eux de tels secrets? Il y a des poisons si violents qu'ils brisent le vase qui les renferme. Ton secret est un de ces poisons. Buridan, quand un homme comme toi est arrêté, on le lie comme tu es lié, on le met dans un cachot pareil à celui-ci. Si l'on ne veut pas perdre et son âme et son corps à la fois, à minuit on fait entrer dans sa prison un prêtre et un bourreau; le prêtre commence; il y a dans cette prison un anneau de fer pareil à celui-ci, des murs aussi sourds et aussi

épais que ceux-ci, des murs qui étouffent les cris, éteignent les sanglots, absorbent l'agonie : le prêtre sort le premier, et le bourreau ensuite : puis, lorsque le lendemain le guichetier entre dans la prison, il remonte tout effrayé, disant que le condamné, à qui on avait eu l'imprudence de laisser les mains libres, s'est étranglé lui-même, preuve qu'il était coupable.

BURIDAN.

Je vois que nous avons même franchise, Marguerite, je t'avais dit mes projets et tu me dis les tiens.

MARGUERITE.

Tu railles, ou plutôt tu veux railler; ton orgueil se révolte de ma victoire; tu voudrais me laisser croire que tu as quelque moyen de m'échapper pour tourmenter mon sommeil ou mes plaisirs; mais, non, non, ton sourire ne me trompe pas, les damnés rient aussi pour faire croire à l'absence de la douleur; non, tu ne peux m'échapper, n'est-ce pas? C'est impossible, tu es bien lié, ces murs sont bien épais, ces portes bien solides; non, non, tu ne peux pas m'échapper, et je m'en vais. Adieu; Buridan, as-tu quelque autre chose à me dire?

BURIDAN.

Une seule.

MARGUERITE.

Parle.

BURIDAN.

C'est un souvenir de jeunesse que je veux te raconter. En 1293, il y a vingt ans de cela, la Bourgogne était heureuse, car elle avait pour duc bien-aimé Robert II. (Ne m'interromps pas et accorde dix minutes à celui pour qui va s'ouvrir l'éternité.) Le duc Robert avait une fille, jeune et belle, l'enveloppe d'un ange, et l'âme d'un démon : on l'appelait Marguerite de Bourgogne. (Laisse-moi achever.) Le duc Robert avait un page, jeune et beau, au cœur candide et croyant, aux cheveux blonds et au teint rosé; on l'appelait LYONNET DE BOURNONVILLE. Ah! tu écoutes avec plus d'attention, ce me semble! Le page et la jeune fille s'aimèrent; celui qui les aurait vus tous deux à cette époque et qui les reverrait maintenant ne les reconnaîtrait certes plus; et peut-être, s'ils se rencontraient, ne se reconnaîtraient-ils pas eux-mêmes.

MARGUERITE.

Où va-t-il en venir?

BURIDAN.

Oh! tu vas voir, c'est une histoire bizarre. Le page et la jeune fille s'aimèrent donc à l'insu de tout le monde; chaque nuit, une échelle de soie conduisait l'amant dans les bras de sa maîtresse, et chaque nuit la maîtresse et l'amant prenaient rendez-vous pour la nuit suivante. Un jour, la fille du duc Robert annonça en pleurant à Lyonnet de Bournonville qu'elle allait être mère.

MARGUERITE.

Grand Dieu!

BURIDAN.

Aide-moi à changer de place : Marguerite, cette position me fatigue. — (*Marguerite l'aide; Buridan riant* :) Merci; où en étais-je, Marguerite?

MARGUERITE.

La fille du duc allait être mère.

BURIDAN.

Ah! oui, c'est cela. Huit jours après, ce secret n'en était plus un pour son père, et le duc annonça à sa fille que le lendemain les portes d'un couvent s'ouvriraient pour elle, et, comme celles du tombeau, se refermeraient sur elle pour l'éternité. La nuit réunit les deux amants. Oh! ce fut une nuit affreuse! Lyonnet aimait Marguerite comme Gaultier t'aime; nuit de sanglots et d'imprécations! Oh! la jeune Marguerite, oh! comme elle promettait d'être ce qu'elle a été!

MARGUERITE.

Après, après!

BURIDAN.

Ces cordes m'entrent dans les chairs et me font mal, Marguerite. — (*Marguerite coupe les cordes qui lui lient les bras; il la regarde faire en riant.*) Elle tenait un poignard comme tu en tiens un, la jeune Marguerite, et elle disait : Lyonnet, Lyonnet, si d'ici à demain mourait mon père, il n'y aurait plus de couvent, il n'y aurait plus de séparation, il n'y aurait que de l'amour. Je ne sais comment cela se fit, mais le poignard passa de ses mains dans celles de Lyonnet de Bournonville, un bras le prit, le conduisit dans l'ombre, le guida comme à travers les détours de l'enfer, souleva un rideau, et le page armé et le duc endormi se trouvèrent en face l'un de l'autre. C'était une noble tête de vieillard, calme et belle, que l'assassin a revue bien des fois dans ses rêves, car il l'assassina, l'infâme! mais Marguerite, la jeune et belle Marguerite n'entra point au couvent, et elle devint reine de Navarre, puis de France : le lendemain, le page reçut par un homme nommé Orsini une lettre et de l'or; Marguerite le suppliait de s'éloigner pour toujours; elle disait qu'après leur crime commun ils ne pouvaient plus se revoir.

MARGUERITE.

Imprudente!

BURIDAN.

Oui, imprudente! n'est-ce pas? car cette lettre, tout entière de son écriture, signée d'elle, reproduisait le crime dans tous ses détails et dans toute sa complicité. Marguerite la reine ne ferait plus maintenant ce qu'a fait Marguerite la jeune fille, n'est-ce pas, imprudente?

MARGUERITE.

Eh bien! Lyonnet de Bournonville partit, n'est-ce pas? et l'on ne sait ce qu'il est devenu, on ne le reverra jamais. La lettre est perdue ou déchirée, et ne peut être une preuve... Que peut donc avoir de commun avec cette histoire Marguerite, reine, régente de France?

BURIDAN.

Lyonnet de Bournonville n'est pas mort; et tu le sais bien, Marguerite, car je t'ai vue tressaillir tout à l'heure en le reconnaissant.

MARGUERITE.

Et la lettre, la lettre?

BURIDAN.

La lettre? c'est le premier placet qui sera offert demain à Louis X, roi de France, rentrant dans Paris.

MARGUERITE.

Tu dis cela pour m'épouvanter, cela n'est pas, cela ne peut être, tu te serais servi de ce moyen d'abord.

BURIDAN.

Tu as pris soin de m'en fournir un autre; j'ai réservé celui-là pour une seconde occasion; n'ai-je pas mieux fait?

MARGUERITE.

La lettre?

BURIDAN.

Demain ton époux te la rendra; tu m'as dis quel était le supplice des meurtriers. Marguerite, sais-tu quel est célui des parricides et des adultères? écoute, Marguerite : on leur rase les cheveux avec des ciseaux rougis, ou leur ouvre, vivants, la poitrine pour leur arracher le cœur; on le brûle, on en jette la cendre aux vents, et trois jours on traîne par la ville le cadavre sur une claie.

MARGUERITE.

Grâce! grâce!

BURIDAN.

Allons, allons; un dernier service, Marguerite, délie ces cordes. — (*Il tend les mains; Marguerite les délie.*) Ah! il est bon d'être libre! vienne le bourreau, maintenant! voilà des cordes. Eh bien! qu'as-tu? Demain on criera par la ville : Buridan, le meurtrier de Philippe d'Aulnay, s'est étranglé dans sa prison. Un autre cri lui répondra du Louvre : Marguerite de Bourgogne est condamnée à la peine des adultères et des parricides.

MARGUERITE.

Grâce, Buridan!

BURIDAN.

Je ne suis plus Buridan; je suis Lyonnet de Bournonville... Le page de Marguerite... l'assassin du duc Robert.

MARGUERITE.

Ne crie pas ainsi!

BURIDAN.

Et que peux-tu craindre? ces murs étouffent les cris, éteignent les sanglots, absorbent l'agonie.

MARGUERITE.

Que veux-tu? que veux-tu?

BURIDAN.

Tu rentres demain à la droite du roi, dans la ville de Paris : je veux rentrer à sa gauche : nous irons au-devant de lui ensemble.

MARGUERITE.

Nous irons.

BURIDAN.

C'est bien.

MARGUERITE.

Et cette lettre?...

BURIDAN.

Eh bien! quand on la lui présentera, c'est moi qui la prendrai; ne serai-je pas premier ministre?

MARGUERITE.

Marigny n'est point encore mort.

BURIDAN.

Hier, à la taverne d'Orsini, tu m'avais juré qu'à la dixième heure ce serait fait de lui.

MARGUERITE.

Il me reste une heure encore, c'est plus qu'il n'en faut pour accomplir ma promesse, et je vais donner l'ordre...

BURIDAN.

Attends; une dernière question, Marguerite. Les enfants de Marguerite de Bourgogne et de Lyonnet de Bournonville, que sont-ils devenus?

MARGUERITE.

Je les ai confiés à un homme.

BURIDAN.

Le nom de cet homme?

MARGUERITE.

Je ne m'en souviens pas...

BURIDAN.

Cherche, Marguerite, et tu te le rappelleras.

MARGUERITE.

Orsini, je crois.

BURIDAN, *appelant.*

Orsini, Orsini!

MARGUERITE.

Que fais-tu?

BURIDAN.

N'est-il pas là?

MARGUERITE.

Non.

(*Orsini entre.*)

BURIDAN.

Le voici. Approche, Orsini; demain je suis premier ministre..... tu ne le crois pas; dites-le-lui, madame, pour qu'il le croie.

MARGUERITE.

C'est la vérité.

BURIDAN.

Le premier acte de mon pouvoir sera de faire donner la question à un certain Orsini, qui était à la cour du duc Robert II.

ORSINI.

Et pourquoi, monseigneur, pourquoi?

BURIDAN.

Pour savoir de lui comment il a accompli les ordres qu'il a reçus de sa souveraine Marguerite de Bourgogne, relativement à deux enfants.

ORSINI.

Oh! pardon, monseigneur, pardon de ne les avoir pas fait mourir, comme on me l'avait ordonné.

MARGUERITE.

Ce n'était pas moi qui avais donné cet ordre.... c'était...

BURIDAN.

Tais-toi, Marguerite.

ORSINI.

Pardon si je n'en ai pas eu le courage; c'étaient deux fils si faibles et si beaux!

BURIDAN.

Qu'en as-tu fait, malheureux?

ORSINI.

Je les ai donnés pour les exposer à un de mes hommes; et j'ai dit qu'ils étaient morts.

BURIDAN.

Et cet homme?

ORSINI.

C'est un des guichetiers de cette prison; on le nomme Landry! Pardon.

BURIDAN.

C'est bien, Orsini; voilà un trait qui te fait honneur! une idée qui t'est venue à toi et qui n'est pas venue à une mère : qu'on n'avait pas besoin de tuer ses enfants lorsqu'on pouvait les exposer. Orsini, eusses-tu commis bien des crimes, voilà une action qui les rachète; il te reste donc un cœur! il te reste donc une âme! embrasse-moi, Orsini! embrasse-moi! Oh! tu auras de l'or ce que pesaient ces enfants; deux garçons, n'est-ce pas? oh! mes enfants! mes enfants! Ah! assez, assez, tu vois bien que la reine me prend en pitié.

ORSINI.

Que me reste-t-il à faire, monseigneur?

BURIDAN.

Prends cette lampe, et éclaire le chemin... Prenez mon bras, madame.

MARGUERITE.

Où allons-nous?

BURIDAN.

Au-devant du roi Louis X, qui rentre demain dans sa bonne ville de Paris.

ACTE QUATRIÈME.

BURIDAN.

PERSONNAGES.

BURIDAN.
MARGUERITE.
GAULTIER D'AULNAY.
LOUIS X.
ORSINI.
SAVOISY.
DE PIERREFONDS.
LANDRY.
CHARLOTTE.

SEPTIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une salle du Louvre : porte au fond avec deux latérales, deux à gauche, une à droite au deuxième plan, et une croisée du même côté au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

GAULTIER, *puis* CHARLOTTE.

GAULTIER, *entrant.*

Marguerite ! Marguerite ! elle ne sera point encore sortie de sa chambre.

CHARLOTTE, *paraissant à la porte de la reine.*

Est-ce vous, madame la reine ?..... Le seigneur Gaultier !

GAULTIER.

Charlotte, notre souveraine, que Dieu conserve ! est en bonne santé, j'espère...

CHARLOTTE.

Je n'en sais rien, monseigneur ; je sors de sa chambre.

GAULTIER.

Eh bien !

CHARLOTTE.

Elle n'y a point couché.

GAULTIER.

Que dis-tu là, Charlotte ?

CHARLOTTE.

La vérité....... Ah ! mon Dieu, je suis bien inquiète.

GAULTIER.

Que dis-tu ?

CHARLOTTE.

Je dis, monseigneur, que je venais voir si la reine n'était pas dans cette salle.

GAULTIER.

La reine n'est point dans son appartement, elle n'est point ici, elle n'est point au palais....... Oh! mon Dieu! mais ne sais-tu rien, enfant? ne sais-tu rien qui puisse nous indiquer où elle pourrait être?

CHARLOTTE.

Hier au soir elle m'a demandé sa mante pour sortir, et je ne l'ai pas revue depuis.

GAULTIER.

Tu ne l'as pas revue!..... mais tu sais peut-être où elle allait..... dis-le-moi; que je coure sur ses pas; que je sache ce qu'elle est devenue, que je la retrouve.

CHARLOTTE.

Je ne sais point où elle allait, monseigneur.

GAULTIER.

Écoute, ne crains rien; si c'est un secret qu'elle t'a confié, dis-le-moi, car elle me confie à moi aussi tous ses secrets; ne crains rien et répète-moi ce que tu sais, je lui dirai que je t'ai forcée de me le dire, et elle te pardonnera; et moi, moi, Charlotte, tu me tireras un poignard du cœur; n'est-ce pas, elle t'a dit où elle allait?

CHARLOTTE.

Elle ne m'a rien dit, je vous le jure.

GAULTIER.

Oui, oui! elle t'a recommandé la discrétion, tu fais bien, mon enfant, de la lui garder... mais moi, moi, tu sais, elle m'aurait dit comme à toi où elle allait; dis-le-moi; attends, désires-tu quelque chose que tu n'espérais pas obtenir dans ce monde?

CHARLOTTE.

Je ne désire rien, que de savoir ce qu'est devenue la reine.

GAULTIER.

Demande ce que tu voudras, et dis-moi où elle est, car tu dois le savoir, n'est-ce pas? demande ce que tu voudras : des bijoux, je t'en couvrirai; as-tu un fiancé pauvre? je le doterai; veux-tu l'avoir près de toi? je le ferai entrer dans mes gardes; ce que n'espérerait pas la fille d'un comte ou d'un baron, tu l'obtiendras.... toi.... sur une seule réponse.... Charlotte, où est Marguerite? où est la reine?

CHARLOTTE.

Hélas! hélas! monseigneur, je ne sais pas, mais peut-être...

GAULTIER.

Dis! dis!

CHARLOTTE.

Cet Italien, Orsini...

GAULTIER.

Oui, oui! tu as raison, et j'y cours, Charlotte... Oh! si elle revient en mon absence, oh! dis-lui qu'elle m'accorde un instant avant la rentrée du roi; tu la supplieras, n'est-ce pas? tu lui diras que c'est moi, moi, son serviteur fidèle et dévoué, moi qui l'en prie; tu lui diras que je suis au désespoir, que j'en deviendrai fou si elle ne me dit pas un mot, un mot qui me rassure et me console.

CHARLOTTE.

Sortez, sortez, voici qu'on ouvre les appartements.

GAULTIER.

Oui, oui.

CHARLOTTE.

Bon courage, monseigneur, je vais prier pour vous.

(*Gaultier sort, et Charlotte rentre chez la reine.*)

SCÈNE II.

SAVOISY, PIERREFONDS, SEIGNEURS, *puis* SIRE RAOUL.

SAVOISY.

Vous n'êtes pas allé au-devant du roi, sire de Pierrefonds?

PIERREFONDS.

Non, monseigneur; si la reine y va, je l'accompagnerai; et vous?

SAVOISY.

J'attendrai notre sire ici : il y a sur la route une si grande affluence de peuple, que l'on ne peut y passer... Je ne veux pas me confondre avec tous ces manants.

PIERREFONDS.

Et puis, vous avez pensé que le véritable roi ne s'appelait pas Louis le Hutin, mais Marguerite de Bourgogne; mieux valait faire sa cour à Marguerite de Bourgogne qu'à Louis le Hutin.

SAVOISY.

Peut-être y a-t-il quelque chose comme cela. — (*A sire Raoul qui entre.*) Bonjour! baron, quelle nouvelle?

SIRE RAOUL.

Que voici le roi qui vient, messeigneurs.

SAVOISY.

Et la reine ne paraît-elle pas?

RAOUL.

La reine est allée au-devant de lui, elle rentre à sa droite.

LE PEUPLE, *en dehors.*

Vive le roi! vive le roi!

RAOUL.

Tenez, entendez-vous les cris des manants!

SAVOISY.

Nous avons fait une faute.

RAOUL.

Mais peut-être vous étonnerais-je bien, si je vous disais qui est à sa gauche.

SAVOISY.

Pardieu! il serait plaisant que ce fût un autre que Gaultier d'Aulnay!

RAOUL.

Gaultier d'Aulnay n'est pas même dans le cortége.

SAVOISY.

Il n'est pas dans le cortége, il n'est pas ici; est-ce qu'il y aurait eu fête cette nuit à la tour de Nesle? est-ce qu'il y aurait encore un cadavre ou deux sur la rive de la Seine? Voyons, qui était à sa gauche?

RAOUL.

Messeigneurs, à sa gauche était, sur un cheval superbe, ce capitaine italien que nous avons vu arrêter hier par Gaultier sous le balcon du Louvre et conduire au grand Châtelet.

SAVOISY.

C'est impossible.

RAOUL.

Vous allez le voir.

PIERREFONDS.

Que dites-vous de cela, Savoisy?

SAVOISY.

Je dis que nous vivons dans un temps bien étrange... Hier Marigny premier ministre... aujourd'hui Marigny arrêté... Hier ce capitaine arrêté... peut-être aujourd'hui ce capitaine sera-t-il premier ministre... on croirait, sur mon honneur, que Dieu joue aux dés avec Satan ce beau royaume de France.

LE PEUPLE, *en dehors.*

Noël! Noël! Vive le roi!

PIERREFONDS.

Et voici le peuple, qui s'inquiète peu qui on arrête ou qui on fait premier ministre, qui crie Noël à tue-tête sur le passage du roi.

SCÈNE III.

LES MÊMES; LE ROI, LA REINE, BURIDAN, PLUSIEURS SEIGNEURS.

LES SEIGNEURS, *entrant.*

Le roi, messieurs, le roi!

LE PEUPLE.

Noël! Noël! Vive le roi!

LE ROI, *entrant.*

Salut! messeigneurs, salut; nous sommes heureux d'avoir laissé dans la Champagne une aussi belle armée, et de retrouver ici une aussi belle noblesse.

SAVOISY.

Sire, le jour où vous réunirez armée et noblesse pour marcher contre vos ennemis sera un beau jour pour nous.

LE ROI.

Et pour vous aider à faire les frais de la campagne, messieurs, je vais donner l'ordre qu'une taxe soit levée sur la ville de Paris à l'occasion de ma rentrée.

LE PEUPLE, *au-dessous de la croisée.*

Vive le roi! vive le roi!

LE ROI, *allant au balcon.*

Oui, mes enfants, je m'occupe de diminuer les impôts, je veux que vous soyez heureux, car je vous aime.

BURIDAN, *à la reine.*

Rappelez-vous nos conventions; à nous deux le pouvoir, à nous deux la France.

LA REINE.

A compter d'aujourd'hui, vous prenez place avec moi au conseil.

BURIDAN.

Soyez-y de mon avis, je serai du vôtre.

LE PEUPLE, *au-dessous de la croisée.*

Vive le roi! vive le roi!

LE ROI, *du balcon.*

Oui, oui, mes enfants. — (*Se retournant vers Buridan.*) Vous entendez, sire Lyonnet de Bournonville, vous ferez faire un nouveau relevé des états et métiers de la ville de Paris, afin que chacun ne paye pour cette nouvelle taxe que ce qu'il a payé pour l'autre; il faut être juste.

SAVOISY.

Lyonnet de Bournonville! il paraît que ce n'est pas un chevalier de fortune, c'est un vieux nom.

LE ROI.

Nous rentrons au conseil; messires, avant de prendre congé de vous, voici notre main à baiser. (*Il va s'asseoir sur un fauteuil qu'un page a placé au milieu du théâtre, un peu au fond. Le groupe de seigneurs, qui se forme autour du roi, laisse les deux côtés du théâtre libres.*)

GAULTIER, *entrant vivement.*

La reine! on m'a dit... la voilà.

LA REINE.

Gaultier! approchez-vous, sire capitaine, et baisez la main du roi. — (*Bas, pendant qu'il passe devant elle.*) Je t'aime! je n'aime que toi, je t'aimerai toujours.

GAULTIER.

Buridan ! Buridan ici !

LA REINE.

Silence !

(*Landry paraît au balcon.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; LANDRY, *sur le balcon.*

BURIDAN, *regardant le balcon et apercevant Landry.*

Landry !

LANDRY, *montrant la boîte de fer.*

Capitaine.

BURIDAN.

Tu vois.

LANDRY.

Bien.

BURIDAN.

La boîte ?

LANDRY.

Les douze marcs d'or ?

BURIDAN.

Ce soir je te les porterai.

LANDRY.

Où ?

BURIDAN.

A mon ancien logement, chez Pierre de Bourges, le tavernier.

LANDRY.

Ce soir je vous remettrai la boîte.

BURIDAN.

J'ai à t'interroger sur beaucoup de choses.

LANDRY.

Je vous répondrai sur toutes.

BURIDAN, *se retournant, aux gardes.*

C'est bien, faites éloigner ces hommes.

LES GARDES.

Arrière, manants ! arrière !

LE PEUPLE, *en dehors, qui est censé sur le balcon.*

Vive le roi ! vive le roi !

(*Les gardes font descendre le peuple à coups de manches de hallebardes.*)

LE ROI.

Maintenant, occupons-nous des affaires du royaume... Adieu, messeigneurs.

L'OFFICIER.

Place au roi ! — (*Le roi sort par le fond.*) Place à la reine ! — (*La reine passe.*) Place au premier ministre !

(*Il passe et entre au conseil ; les gardes seulement sortent.*)

SCÈNE V.

SAVOISY, DE PIERREFONDS, GAULTIER, SIRE RAOUL, SEIGNEURS.

SAVOISY.

Çà, sommes-nous éveillés, dormons-nous, messeigneurs ? quant à moi, je m'installe ici... — (*Il s'assied.*) Si je dors, on m'éveillera ; si je veille, on me mettra à la porte ; mais je veux savoir comment finiront ces choses.

PIERREFONDS.

Si nous demandions à Gaultier, peut-être est-il dans le secret. Gaultier !

GAULTIER, *se jetant sur un fauteuil de l'autre côté.*

Oh ! laissez-moi, messeigneurs : je ne sais rien... je ne devine rien. Laissez-moi, je vous prie.

SAVOISY.

La porte s'ouvre.

L'OFFICIER, *entrant par le fond.*

Le sire de Pierrefonds ?

PIERREFONDS.

Voici.

L'OFFICIER.

Ordre du roi.

(*Il sort. Tous les courtisans se groupent autour de Pierrefonds.*)

PIERREFONDS, *lisant.*

« Ordre d'aller prendre à Vincennes le sire Enguerrand de Marigny, et de le conduire à Montfaucon. »

SAVOISY.

Bien, c'est un arrêt de mort au bas duquel le roi a mis sa première signature ; cela promet : bien des compliments sur la mission.

PIERREFONDS.

J'en aimerais mieux une autre ; mais, quelle qu'elle soit, je vais l'accomplir. Adieu, messieurs.

(*Il sort.*)

SAVOISY.

Nous voilà toujours fixés sur un point : c'est que le premier ministre sera pendu... le roi avait promis de faire quelque chose pour son peuple.

L'OFFICIER, *entrant.*

Le sire comte de Savoisy ?

SAVOISY.

Voici.

L'OFFICIER.

Lettres patentes du roi.

(*Il sort.*)

TOUS, *se rapprochant de Savoisy.*

Ah ! voyons, voyons.

SAVOISY.

Sang-Dieu ! messeigneurs ; vous êtes plus pres-

sés que moi : le premier ordre ne m'invite pas beaucoup à ouvrir le second; et si par hasard c'était l'un de vous que je dusse aussi mener pendre, celui-là m'aura quelque obligation du retard... — (*Il le déploie lentement.*) Ma commission de capitaine dans les gardes ! Y savez-vous une place vacante, messieurs ?

RAOUL.

Non, mais à moins que Gaultier...

SAVOISY, *regardant Gaultier.*

Sur Dieu ! vous m'y faites songer.

RAOUL.

N'importe ; recevez nos félicitations.

SAVOISY.

C'est bien, messieurs, c'est bien. Je dois à l'instant prendre mon poste dans les appartements... ainsi restez ici, si tel est votre bon plaisir. Messieurs, j'ai appris pour mon compte ce que je voulais. — (*Riant.*) Le roi est un grand roi et le nouveau ministre un grand homme.

(*Il sort.*)

L'OFFICIER, *rentrant.*

Sire Gaultier d'Aulnay?

GAULTIER.

Heim !

L'OFFICIER.

Lettres patentes du roi.

GAULTIER, *se levant.*

Du roi !

(*Il les prend étonné.*)

L'OFFICIER.

Messeigneurs, le roi, notre sire, ne recevra pas après le conseil ; vous pouvez vous retirer.

GAULTIER, *lisant.*

« Lettres patentes du roi, donnant au sire d'Aulnay le commandement de la comté de Champagne. » A moi le commandement d'une province !... « Ordre de quitter demain Paris pour se rendre à Troyes. » Moi, quitter Paris !...

RAOUL.

Sire d'Aulnay, nous vous félicitons; justice est faite, et la reine ne pouvait mieux choisir.

GAULTIER.

Félicitez Satan; car d'archange qu'il était, il est devenu roi des enfers. — (*Il déchire l'ordre.*) Je ne partirai pas! — (*S'adressant aux seigneurs.*) Le roi n'a-t-il pas dit que vous pouviez vous retirer, messieurs?

RAOUL.

Et vous?

GAULTIER.

Moi, je reste.

RAOUL.

Si nous ne vous revoyons pas avant votre départ, bon voyage, sire Gaultier.

GAULTIER.

Dieu vous garde.

(*Ils sortent.*)

GAULTIER, *seul.*

Partir!.... partir, quitter Paris!.... Est-ce cela qu'on m'avait promis?... Mais qui me dira donc sur quel terrain je marche depuis quelques jours? Tout, alentour de moi, n'est que déception ; chaque objet me paraît réel jusqu'à ce que je le touche, puis alors il s'évanouit entre mes mains.... Fantômes!

SCÈNE VI.

GAULTIER, MARGUERITE.

MARGUERITE, *entrant du fond.*

Gaultier !

GAULTIER.

Ah ! c'est vous enfin, madame.

MARGUERITE.

Silence !

GAULTIER.

Assez longtemps je me suis tû ; il faut que je vous parle, dût chaque parole me coûter une année d'existence... Vous raillez-vous de moi, Marguerite, pour promettre et retirer en même temps votre parole?... Suis-je un jouet dont on s'amuse? suis-je un enfant dont on se rit?... Hier vous me jurez que rien ne nous séparera, et aujourd'hui... l'on m'envoie, loin de Paris, dans je ne sais quelle comté !

MARGUERITE.

Vous avez reçu l'ordre du roi ?

GAULTIER, *montrant les morceaux qui sont à terre.*

Et le voilà, tenez.

MARGUERITE.

Modérez-vous.

GAULTIER.

Vous avez pu approuver cet ordre ?

MARGUERITE.

J'ai été forcée.

GAULTIER.

Forcée ! et par qui ? qui peut forcer la reine ?

MARGUERITE.

Un démon qui en a le pouvoir.

GAULTIER.

Mais quel est-il ? dites-le-moi.

MARGUERITE.

Feins d'obéir, et peut-être d'ici à demain pourrai-je te voir et tout t'expliquer.

GAULTIER.

Et tu veux que je me retire sur une pareille assurance?

MARGUERITE.

Tu ne partiras pas : mais va-t'en, va-t'en.

GAULTIER.

Je reviendrai : il me faut l'explication de ce secret.

MARGUERITE.

Oui, oui, tu reviendras ; voici quelqu'un, quelqu'un vient.

GAULTIER.

Souviens-toi de ta promesse : adieu !

(*Il s'élance dehors.*)

MARGUERITE.

Il était temps !

SCÈNE VII.

MARGUERITE, BURIDAN, *entrant du fond.*

BURIDAN.

Pardonne-moi si j'interromps tes adieux, Marguerite.

MARGUERITE.

Tu as mal vu, Buridan.

BURIDAN.

N'est-ce donc point Gaultier qui s'éloigne ?

MARGUERITE.

Alors tu as mal entendu, ce n'étaient point des adieux.

BURIDAN.

Comment cela ?

MARGUERITE.

C'est qu'il ne part pas.

BURIDAN.

Le roi le lui ordonne.

MARGUERITE.

Et moi je le lui défends.

BURIDAN.

Marguerite, tu oublies nos conventions.

MARGUERITE.

Je t'ai promis de te faire ministre et j'ai tenu parole, tu m'avais promis de me laisser Gaultier, et tu exiges qu'il parte.

BURIDAN.

Nous avons dit : A nous deux la France, et non pas à nous trois ; ce jeune homme serait en tiers dans le pouvoir et les secrets, c'est impossible !

MARGUERITE.

Cela sera pourtant.

BURIDAN.

As-tu oublié que tu étais en ma puissance ?

MARGUERITE.

Oui, hier que tu n'étais que Buridan prisonnier, non aujourd'hui que tu es Lyonnet de Bournonville, premier ministre.

BURIDAN.

Comment cela ?

MARGUERITE.

Tu ne peux pas me perdre sans te perdre toi-même.

BURIDAN.

Cela m'aurait-il arrêté hier ?

MARGUERITE.

Cela t'arrêtera aujourd'hui. Hier tu avais tout à gagner et rien à perdre que la vie. Aujourd'hui, avec la vie tu as à perdre honneurs, rang, fortune, richesse, pouvoir...... tu tomberais de trop haut, n'est-ce pas, pour que l'espoir de me briser dans ta chute te décide à te précipiter !..... Nous sommes arrivés ensemble au faîte d'une montagne escarpée et glissante ; crois-moi, Buridan, soutenons-nous l'un l'autre plutôt que de nous menacer tous deux.

BURIDAN.

Tu l'aimes donc bien ?

MARGUERITE.

Plus que ma vie.

BURIDAN.

L'amour dans le cœur de Marguerite ! j'aurais cru qu'on pouvait le presser et le tordre sans qu'il en sortît un seul sentiment humain... Tu es au-dessous de ce que j'espérais de toi. Si nous voulons, Marguerite, que rien n'arrête notre volonté où nous lui dirons d'aller, il faut que cette volonté soit assez forte pour briser sur sa route tout ce qu'elle rencontrera, sans coûter une larme à nos yeux, un regret à notre cœur... Nous sommes devenus des choses qui gouvernent et non des créatures qui s'attendrissent. Oh ! malheur, malheur à toi, Marguerite, je te croyais un démon et tu n'es qu'un ange déchu.

MARGUERITE.

Écoute : si ce n'est pas de l'amour, invente un nom pour ma faiblesse ; mais qu'il ne parte pas, je t'en prie.

BURIDAN, *à part.*

Ils seraient deux contre moi ; c'est trop.

MARGUERITE.

Que dis-tu ?

BURIDAN, *à part.*

Je suis perdu si je ne les perds. — (*Haut.*) Qu'il ne parte pas...

MARGUERITE.

Oui, je t'en prie.

BURIDAN.

Et si je suis jaloux de lui, moi ?

MARGUERITE.

Toi, jaloux !

BURIDAN.

Si le souvenir de ce que j'ai été pour toi me rend

intolérable la pensée qu'un autre est aimé de toi; si ce que tu as pris pour de l'ambition, pour de la haine, pour de la vengeance; si tout cela n'était qu'un amour que je n'ai pu éteindre, et qui se reproduisait sous toutes les formes, si je ne voulais monter que pour arriver à toi, si maintenant que je suis arrivé, je ne voulais que toi; si pour mes anciens droits, mes droits antérieurs aux siens, je te sacrifiais tout; si en échange d'une de ces nuits où le page Lyonnet se glissait tremblant chez la jeune Marguerite pour n'en sortir qu'au jour naissant, je te rendais ces lettres auxquelles je dois d'être arrivé où je suis; si je te livrais mes moyens de fortune pour te prouver que ma fortune n'avait qu'un but, que ce but atteint, peu m'importe le reste. Dis, dis, si tu trouvais en moi ce dévouement, cet amour, ne consentirais-tu pas à ce qu'il partît?

MARGUERITE.

Parles-tu sincèrement, ou railles-tu, Lyonnet?

BURIDAN.

Un rendez-vous ce soir, et ce soir je te rends tes lettres; mais non plus, Marguerite, un rendez-vous comme celui de la taverne et de la prison, non plus un rendez-vous de haine et de menaces; non, non, un rendez-vous d'amour; un rendez-vous pour ce soir; et demain, demain, tu pourras les garder et me perdre, puisque tout ce qui fait ma force te sera rendu.

MARGUERITE.

Mais en supposant que j'y consentisse, je ne puis te recevoir ici dans ce palais.

BURIDAN.

N'en sors-tu pas comme tu le veux?

MARGUERITE.

Puis-je sans me perdre te voir ailleurs?

BURIDAN.

La tour de Nesle?

MARGUERITE.

Tu y viendrais?

BURIDAN.

N'y ai-je pas été déjà sans savoir ce qui m'y attendait?

MARGUERITE, *à part.*

Il se livre! — (*Haut.*) Écoute, Buridan, c'est une étrange faiblesse; mais ta vue me rappelle tant de moments de bonheur, ta voix éveille tant de souvenirs d'amour que je croyais morts au fond de mon cœur....

BURIDAN.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Lyonnet!...

BURIDAN.

Gaultier partira-t-il demain?...

MARGUERITE.

Je te le dirai ce soir. — (*Lui donnant la clef.*) Voici la clef de la tour de Nesle, séparons-nous. — (*A part.*) Ah! Buridan, si cette fois tu m'échappes.....

(*Elle rentre.*)

BURIDAN.

C'est la clef de ton tombeau, Marguerite; mais sois tranquille, je ne t'y renfermerai pas seule.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, *rentrant, puis* ORSINI.

MARGUERITE, *à demi-voix, allant à une porte latérale.*

Orsini! Orsini!

ORSINI.

Me voici, reine.

MARGUERITE.

Ce soir à la tour de Nesle, quatre hommes armés et vous.

ORSINI.

Avez-vous d'autres ordres?

MARGUERITE.

Non, pas pour le moment; je vous dirai là-bas ce que vous aurez à faire. Allez. — (*Il sort; elle se retourne et regarde autour d'elle.*) Personne, c'est bien.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE IX.

BURIDAN, *puis* SAVOISY.

BURIDAN, *entrant par l'autre porte latérale, un parchemin à la main.*

Comte de Savoisy, comte de Savoisy!

SAVOISY, *entrant.*

Me voici, monseigneur.

BURIDAN.

Le roi a appris avec peine les massacres qui désolent sa bonne ville de Paris; il suppose avec quelque raison que les meurtriers se réunissent à la tour de Nesle. Ce soir, à neuf heures et demie, vous vous y rendrez avec dix hommes, et vous arrêterez tous ceux qui s'y trouveront, quels que soient leur titre et leur rang; voici l'ordre.

SAVOISY.

Eh bien! je n'aurai pas tardé à entrer en fonctions.

BURIDAN.

Et vous pouvez dire que celle-là est une des plus importantes que vous remplirez jamais!

(*Il sort par la porte latérale et Savoisy par l'autre.*

ACTE CINQUIÈME.

GAULTIER D'AULNAY.

PERSONNAGES.

BURIDAN.
MARGUERITE.
GAULTIER D'AULNAY.
ORSINI.
SAVOISY.
LANDRY.

PREMIER TABLEAU.

La taverne de Pierre de Bourges.

SCÈNE PREMIÈRE.

LANDRY, *seul, calculant.*

Douze marcs d'or !... cela fait, si je compte bien, six cent dix-huit livres tournois... Si le capitaine tient sa parole et me compte cette somme en échange de cette petite boîte de fer dont je ne donnerais pas six sous parisis, je pourrai suivre son conseil et devenir honnête homme.... Cependant il faudra faire quelque chose... que ferai-je ?... Ma foi ! avec mon argent je lèverai une compagnie; j'en prendrai le commandement ; je me mettrai au service de quelque grand seigneur, j'empocherai ma solde tout entière, et je ferai vivre mes hommes sur les manants. Vive Dieu ! c'est un état où ni le vin ni les femmes ne manquent : puis s'il passe quelque voyageur un peu trop chargé d'or ou de marchandises, comme le royaume des cieux est surtout pour les pauvres, on lui en facilite l'entrée. Sang-Dieu ! voilà, si je ne me trompe, une honnête et joyeuse vie; et pourvu qu'on accomplisse fidèlement ses devoirs de chrétien, qu'on rosse de temps en temps quelque Bohême, qu'on écorche quelque juif, le salut m'y paraît une chose aussi facile que d'avaler ce verre de vin... Ah ! voici le capitaine.

SCÈNE II.

LANDRY, BURIDAN.

BURIDAN.

C'est bien, Landry.

LANDRY.

Vous voyez que je vous attends.

BURIDAN.

Et tu bois, en m'attendant?

LANDRY.

Je ne connais pas de meilleur compagnon que le vin.

BURIDAN, *tirant sa bourse.*

Si ce n'est l'or avec lequel on l'achète.

LANDRY.

Voici votre boîte.

BURIDAN.

Voici tes douze marcs d'or.

LANDRY.

Merci.

BURIDAN.

Maintenant, j'ai donné rendez-vous ici à un jeune homme; il va venir, laisse-moi cette chambre un instant. Aussitôt que tu le verras sortir, reviens, j'ai à causer avec toi.

(*On entend du bruit dans l'escalier.*)

LANDRY.

Pardieu! il vous suivait de près; tenez, le voilà qui se casse le cou dans l'escalier.

BURIDAN.

Bien : laisse-nous.

GAULTIER, *sur la porte.*

Le capitaine Buridan?

LANDRY.

Le voici.

SCÈNE III.

BURIDAN, GAULTIER.

BURIDAN, *souriant.*

Je croyais que vous connaissiez mon nouveau titre et mon nouveau nom, messire Gaultier; je me trompais, ce me semble; depuis ce matin on me nomme Lyonnet de Bournonville et l'on m'appelle premier ministre.

GAULTIER.

Peu m'importe de quel nom on vous nomme, peu m'importe quel titre est le vôtre, vous êtes un homme qu'un autre homme vient sommer de tenir sa promesse : êtes-vous en mesure de la remplir?

BURIDAN.

Je vous ai promis de vous faire connaître le meurtrier de votre frère.

GAULTIER.

Ce n'est pas cela : vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN.

Je vous ai promis de vous dire comment Enguerrand de Marigny est passé en un jour du palais du Louvre au gibet de Montfaucon.

GAULTIER.

Ce n'est point cela : qu'il soit coupable ou non, c'est un débat entre ses juges et Dieu ; vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN.

Est-ce de vous apprendre comment l'homme arrêté par vous hier est aujourd'hui premier ministre?

GAULTIER.

Non, non : que ses moyens lui viennent de Dieu ou de Satan, peu m'importe; il y a dans tout cela des secrets terribles que je ne veux pas approfondir : mon frère est mort, Dieu le vengera; Marigny est mort, Dieu le jugera. Ce n'est pas cela; vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN.

Expliquez-vous.

GAULTIER.

Vous m'avez promis de me faire voir Marguerite.

BURIDAN.

Ainsi votre amour pour cette femme étouffe tout autre sentiment!... L'amitié fraternelle n'est plus qu'un mot, les intrigues sanglantes de la cour ne sont plus qu'un jeu... Oh! vous êtes bien insensé!

GAULTIER.

Vous m'avez promis de me faire voir Marguerite.

BURIDAN.

Avez-vous besoin de moi pour cela? ne pouvez-vous entrer par la porte secrète de l'alcôve, où tremblez-vous que, cette nuit comme l'autre, Marguerite ne rentre pas au Louvre?

GAULTIER, *anéanti.*

Qui t'a dit cela?

BURIDAN.

Celui avec lequel Marguerite a passé la nuit.

GAULTIER.

Blasphème!... mais c'est toi qui es fou, Buridan.

BURIDAN.

Calme-toi, enfant; et ne tourmente pas ton épée dans le fourreau... C'est une femme belle et passionnée que Marguerite, n'est-ce pas? Que t'a-t-elle dit quand tu lui as demandé d'où lui venait cette blessure à la joue?

GAULTIER.

Mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de moi.

BURIDAN.

Sans doute elle t'a écrit?

GAULTIER.

Que t'importe?

BURIDAN.

C'est d'un style magique et ardent qu'elle peint la passion, n'est-ce pas?

GAULTIER.

Tes yeux damnés n'ont jamais vu, je l'espère, l'écriture sacrée de la reine.

BURIDAN, *ouvrant la boîte de fer.*

La reconnais-tu?..... Lis : Ta Marguerite bien-aimée.

GAULTIER.

C'est un prestige! c'est un enfer!

BURIDAN.

N'est-ce pas, quand on est près d'elle, quand elle vous parle d'amour, n'est-ce pas qu'il est doux de passer la main dans ses longs cheveux qu'elle laisse si voluptueusement flotter; d'en couper une tresse comme celle-ci?

Il lui montre une tresse de cheveux enfermée dans la boîte.)

GAULTIER.

C'est son écriture!..... la couleur de ses cheveux!... Dis-moi que tu lui as volé cette lettre; dis-moi que tu lui as coupé ces cheveux par surprise.

BURIDAN.

Tu le lui demanderas à elle-même : je t'ai promis de te la faire voir.

GAULTIER.

A l'instant! à l'instant!

BURIDAN.

Mais peut-être n'est-elle pas encore au rendez-vous.

GAULTIER.

Un rendez-vous!..... Qui a un rendez-vous avec elle?... Nomme-moi celui-là... Oh! j'ai soif de son sang et de sa vie.

BURIDAN.

Ingrat! et si celui-là t'y cédait sa place?

GAULTIER.

A moi?

BURIDAN.

Si, soit lassitude pour lui, soit compassion pour toi, il ne veut plus de cette femme : s'il te la cède; s'il te la rend; s'il te la donne?

GAULTIER, *tirant son poignard.*

Ah! malédiction!...

BURIDAN.

Jeune homme!...

GAULTIER.

Oh! mon Dieu!... pitié!

BURIDAN.

Il est huit heures et demie; Marguerite attend : Gaultier, la feras-tu attendre?

GAULTIER.

Où est-elle? où est-elle?

BURIDAN.

A la tour de Nesle!

GAULTIER.

Bien.

(*Il va pour sortir.*)

BURIDAN.

Tu oublies la clef.

GAULTIER.

Donne.

BURIDAN.

Un mot encore.

GAULTIER.

Dis.

BURIDAN.

C'est elle qui a tué ton frère.

GAULTIER.

Damnation!...

(*Il disparaît.*)

SCÈNE IV.

BURIDAN, *puis* LANDRY.

BURIDAN, *seul.*

C'est bien, va la rejoindre, et perdez-vous l'un par l'autre; c'est bien. Si Savoisy est aussi exact qu'eux, il fera d'étranges prisonniers. Maintenant une seule chose me reste à savoir... ce que sont devenus ces deux malheureux enfants. Oh! si je les avais pour leur faire partager ma fortune et m'appuyer sur eux! Landry sera bien fin si je ne parviens à apprendre de lui ce qu'ils sont devenus. Le voilà.

LANDRY.

Vous avez encore quelque chose à me dire, capitaine?

BURIDAN.

Oh! rien. Dis-moi, combien faut-il de temps à ce jeune homme pour aller d'ici à la tour de Nesle?

LANDRY.

Vu qu'il ne se trouvera pas de bateau maintenant, il faudra qu'il remonte jusqu'au Pont-aux-Moulins; c'est une demi-heure à peu près.

BURIDAN.

C'est bien, mets ce sablier sur cette table; je voulais causer de notre ancienne connaissance, Landry, de nos guerres d'Italie : ajoute un verre et assieds-toi.

LANDRY.

Oui, oui, c'étaient de rudes guerres et un bon temps; les jours se passaient en bataille et les nuits en orgie. Vous rappelez-vous, capitaine, les vins de ce riche prieur de Gênes, dont nous bûmes jusqu'à la dernière goutte? ce couvent de jeunes filles dont nous enlevâmes jusqu'à la dernière nonne?

Toutes ces choses sont de joyeux souvenirs, mais de gros péchés, capitaine.

BURIDAN.

Au jour de la mort on mettra nos péchés d'un côté de la balance et nos bonnes actions de l'autre : j'espère que tu as fait assez provision de ces dernières pour que le bassin l'emporte?

LANDRY.

Oui, oui, j'ai bien quelques œuvres méritantes, et dans lesquelles j'espère...

(*Ils boivent.*)

BURIDAN.

Raconte-les-moi, cela m'édifiera.

LANDRY.

Dans le procès des Templiers, qui a eu lieu au commencement de cette année, il manquait un témoin pour faire triompher la cause de Dieu, et condamner Jacques de Molay, le grand maître; un digne bénédictin jeta les yeux sur moi, et me dicta un faux témoignage, que je répétai saintement mot à mot devant la justice, comme s'il était vrai; le surlendemain les hérétiques furent brûlés à la grande gloire de Dieu et de notre sainte religion.

BURIDAN.

Continue, mon brave... On m'a raconté une histoire d'enfants...

(*Ils boivent.*)

LANDRY.

Oui, c'était en Allemagne, pauvre petit ange! j'espère qu'il prie là-haut pour moi, celui-là. Imaginez-vous, capitaine, que nous donnions la chasse à des Bohémiens qui sont, comme vous savez, païens, idolâtres et infidèles; nous traversions leur village qui était tout en feu. J'entends pleurer dans une maison qui brûlait, j'entre; il y avait un pauvre petit enfant de Bohême abandonné. Je cherche autour de moi, je trouve de l'eau dans un vase; en un tour de main, je le baptise, le voilà chrétien; c'est bon. J'allais le mettre dans un endroit où le feu ne pouvait l'atteindre, quand je réfléchis que le lendemain les parents seraient revenus, et le baptême au diable. Alors je le couchai proprement dans son berceau et je rejoignis les camarades; derrière moi le toit s'abîma.

BURIDAN, *avec distraction.*

Et l'enfant périt?

LANDRY.

Oui; mais qui fut bien penaud, c'est Satan, qui croyait venir chercher une âme idolâtre, et qui se brûla les doigts à une âme chrétienne.

BURIDAN.

Allons, je vois que tu as toujours eu une religion bien dirigée; mais je voulais parler d'autres enfants... de deux enfants qu'Orsini...

LANDRY.

Je sais ce que vous voulez dire.

BURIDAN.

Ah!

LANDRY.

Oui, oui, c'étaient deux pauvres petits qu'Orsini m'avait dit de jeter à l'eau comme des chats qui n'y voient pas encore clair, et que j'eus la tentation de conserver de ce monde, vu qu'il m'assura qu'ils étaient chrétiens.

BURIDAN, *vivement.*

Et qu'en fis-tu?

LANDRY.

Je les exposai au parvis Notre-Dame, où l'on met d'habitude ces petites créatures.

BURIDAN.

Sais-tu ce qu'ils devinrent?

LANDRY.

Non; je sais qu'ils ont été recueillis, voilà tout, car le soir, ils n'y étaient plus.

BURIDAN.

Et ne leur imprimas-tu aucun signe afin de les reconnaître?

LANDRY.

Si fait, si fait... je leur fis, ils pleurèrent même bien fort; mais c'était pour leur bien, je leur fis avec mon poignard une croix sur le bras gauche.

BURIDAN, *se levant.*

Une croix rouge? une croix au bras gauche? une croix pareille à tous deux? Oh! dis que ce n'est pas une croix que tu leur as faite, dis que ce n'était pas au bras gauche, dis que c'était un autre signe...

LANDRY.

C'était une croix et pas autre chose; c'était au bras gauche et pas autre part.

BURIDAN.

Oh! malheur! malheur! mes enfants! Philippe, Gaultier! l'un mort, l'autre près de mourir... tous deux assassinés, l'un par elle, l'autre par moi, justice de Dieu! Landry, où peut-on avoir une barque, que nous arrivions avant ce jeune homme?

LANDRY.

Chez Simon le pêcheur.

BURIDAN.

Alors une échelle, une épée, et suis-moi.

LANDRY.

Où cela, capitaine?

BURIDAN.

A la tour de Nesle, malheureux!

CINQUIÈME TABLEAU.

La Tour de Nesle.

SCÈNE V.

MARGUERITE, ORSINI.

MARGUERITE.

Tu comprends, Orsini, c'est une dernière nécessité, c'est un meurtre encore, mais c'est le dernier. Cet homme connaît tous nos secrets; nos secrets de vie ou de mort : les tiens et les miens. Si je n'avais lutté depuis trois jours contre lui au point d'être lasse de la lutte, nous serions déjà perdus tous deux.

ORSINI.

Mais cet homme a donc un démon à ses ordres, pour être instruit ainsi de tout ce que nous faisons?

MARGUERITE.

Peu importe de quelle manière il a appris, mais enfin il sait. Avec un mot, cet homme m'a jetée à ses genoux comme une esclave : il m'a vue lui détacher un à un les liens dont je l'avais fait charger... et cet homme-là qui sait nos secrets, qui m'a vue ainsi, qui peut nous perdre, cet homme a eu l'imprudence de me demander un rendez-vous, un rendez-vous à la tour de Nesle! J'ai hésité cependant, mais, n'est-ce pas? c'était bien imprudent à lui; c'était tenter Dieu! Au moins il s'est invité, lui; c'est autant de moins pour le remords.

ORSINI.

Eh bien! encore celui-ci; moi qui vous demandais du repos, je suis le premier à vous dire : Il le faut.

MARGUERITE.

Ah! n'est-ce pas qu'il le faut, Orsini? tu vois bien, tu veux aussi qu'il meure; quand je ne te l'ordonnerais pas, pour ta propre sûreté tu le frapperais.

ORSINI.

Oui, oui! mais une trêve après; si votre cœur n'est point blasé, notre fer s'émousse, et ce sera assez, ce sera trop pour notre repos éternel.

MARGUERITE.

Oui, mais notre tranquillité en ce monde l'exige. Tant que cet homme vivra, je ne serai pas reine, je ne serai maîtresse, ni de ma puissance, ni de mes trésors, ni de ma vie; mais lui mort!... oh! je te le jure, plus de nuits passées hors du Louvre, plus d'orgie à la tour, plus de cadavres à la Seine! puis je te donnerai assez d'or pour acheter une province, et tu seras libre de retourner dans ta belle Italie ou de rester en France. Écoute : je ferai raser cette tour, je bâtirai un couvent à sa place, je doterai une communauté de moines, et ils passeront leur vie à prier nu-pieds sur la pierre nue, à prier pour moi et pour toi; car, je te le dis, Orsini, je suis lasse autant que toi de tous ces amours et de tous ces massacres... et il me semble que Dieu me les pardonnerait si je n'y ajoutais pas ce dernier.

ORSINI.

Il sait nos secrets, il peut nous perdre. Par où va-t-il venir?

MARGUERITE.

Par cet escalier.

ORSINI.

Après lui, pas d'autres.

MARGUERITE.

Par le sang du Christ! je te le jure.

ORSINI.

Je vais placer mes gens.

MARGUERITE.

Écoute, ne vois-tu rien?

ORSINI.

Une barque conduite par deux hommes.

MARGUERITE.

L'un de ces deux hommes, c'est lui. Il n'y a pas de temps à perdre : va, va, mais ferme cette porte, qu'il ne puisse venir jusqu'à moi. Je ne peux pas, je ne veux pas le revoir; peut-être a-t-il encore quelque secret qui lui sauverait la vie. Va, va, et enferme-moi.

(Orsini sort et ferme la porte.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, *seule.*

Ah ! Gaultier, mon gentilhomme bien-aimé ! il a voulu nous séparer, cet homme, nous séparer avant que nous ne fussions l'un à l'autre ! Tant qu'il n'a voulu que de l'or, je lui en ai donné; des honneurs, il les a eus; mais il a voulu nous séparer, et il meurt. Oh ! si tu savais qu'il a voulu nous séparer, Gaultier, toi-même me pardonnerais sa mort. Oh ! ce Lyonnet, ce Buridan, ce démon, qu'il rentre dans l'enfer dont il est sorti ! oh ! c'est à lui que je dois tous mes crimes ! c'est lui qui m'a faite toute de sang. Oh ! si Dieu est juste, tout retombera sur lui. Et moi, oh! moi, moi ! si j'étais mon propre juge, je ne sais pas si j'oserais m'absoudre. — (*Elle écoute à la porte.*) On n'entend rien encore... rien.

LANDRY, *du bas de la tour.*

Y êtes-vous?

BURIDAN, *du balcon.*

Oui.

MARGUERITE.

Quelqu'un à cette fenêtre ! Ah !

SCÈNE VII.

MARGUERITE, BURIDAN.

BURIDAN, *faisant voler la fenêtre en morceaux et se présentant.*

Marguerite ! Marguerite! seule! ah! seule encore! Dieu soit loué !

MARGUERITE, *reculant.*

A moi! à moi !

BURIDAN.

Ne crains rien.

MARGUERITE.

Toi, toi! venant par cette fenêtre ! c'est une apparition, un fantôme.

BURIDAN.

Ne crains rien, te dis-je.

MARGUERITE.

Mais pourquoi par cette fenêtre et non par cette porte?

BURIDAN.

Je te le dirai tout à l'heure ; mais auparavant il faut que je te parle ; chaque minute que nous perdons est un trésor jeté dans un gouffre. Écoute-moi.

MARGUERITE.

Viens-tu encore me faire quelque menace, m'imposer quelque condition?

BURIDAN.

Non, non : tiens, regarde ; non, tu n'as plus rien à craindre. Tiens, voilà loin de moi mon épée! loin de moi mon poignard ! loin de moi cette boîte où sont tous nos secrets! Maintenant tu peux me tuer, je n'ai pas d'arme, pas d'armure; me tuer, puis prendre cette boîte, brûler ce qui s'y trouve, et dormir tranquille sur mon tombeau. Non, je ne viens pas te menacer. Je viens te dire... oh! si tu savais ce que je viens te dire! ce qui peut nous rester encore de jours de bonheur, à nous qui, nous-mêmes, nous sommes crus maudits.

MARGUERITE.

Parle, je ne te comprends pas.

BURIDAN.

Marguerite, ne te reste-t-il rien dans le cœur, rien d'une femme, rien d'une mère?

MARGUERITE.

Où veux-tu en venir?

BURIDAN.

Celle que j'ai connue si pure n'est-elle plus accessible à rien de ce qui est sacré pour Dieu et les hommes?

MARGUERITE.

C'est toi qui viens me parler de vertus et de pureté! Satan qui se fait convertisseur ! c'est étrange, tu en conviendras toi-même.

BURIDAN.

Peu importe quel nom tu me donnes, pourvu que ma parole te touche... Marguerite, n'as-tu jamais eu un instant de repentir? Oh! réponds-moi comme tu répondrais à Dieu : car, ainsi que Dieu, je puis tout en ce moment pour ton bonheur ou ton désespoir.... je puis te damner ou t'absoudre ; je puis, à mon gré, t'ouvrir l'enfer ou le ciel... Suppose que rien ne s'est passé entre nous depuis trois jours... oublie tout, excepté ton ancienne confiance envers moi.... n'as-tu pas besoin de dire à quelqu'un tout ce que tu as souffert ?

MARGUERITE.

Oh ! oui, oui, car il n'est point de prêtre à qui on ose confier de pareils secrets! il n'y a qu'un complice et tu es le mien! le mien, de tous mes crimes! Oui, Buridan... ou plutôt Lyonnet, oui, tous mes crimes sont dans ma première faute !.... Si la jeune fille n'avait pas manqué pour toi, pour toi, malheureux, à ses devoirs, son premier crime, son plus horrible, n'aurait pas été commis ; pour qu'on ne me soupçonnât pas de la mort de mon père, j'ai perdu mes fils !... Poursuivie par le remords, je me suis réfugiée dans le crime !... j'ai voulu étouffer dans le sang et les plaisirs cette voix de la conscience qui me criait incessamment : Malheur !... Autour de moi pas un mot pour me rappeler à la vertu, des bouches de courtisans qui me

souriaient, qui me disaient que j'étais belle, que le monde était à moi, que je pouvais le bouleverser pour un moment de plaisir!... pas de forces pour lutter.... des passions, des remords..... des nuits pleines de spectres, si elles ne l'étaient de volupté!... Oh! oui, oui, il n'y a qu'à un complice qu'on puisse dire de pareilles choses!

BURIDAN.

Mais, dis-moi, si près de toi tu avais eu tes fils?

MARGUERITE.

Oh! alors, aurais-je osé sous leurs yeux, quand la voix de mes enfants m'eût appelée ma mère! aurais-je osé faire des projets de meurtre et d'amour? Oh! mes fils m'eussent sauvée, ils m'eussent rendue à la vertu peut-être... Mais je ne pouvais garder mes fils! O mes fils!... Oh! je n'osais pas prononcer ces mots!... car, parmi les spectres que j'ai revus, je n'ai point revu mes fils, et je tremblais en les appelant d'évoquer leurs ombres!

BURIDAN.

Malheureuse! ils étaient près de toi, et rien ne t'a dit : Marguerite, voilà tes fils!

MARGUERITE.

Près de moi?

BURIDAN.

L'un d'eux, malheureuse mère, l'un d'eux... tu l'as vu à tes genoux, demandant merci contre le poignard des assassins! Tu étais là, tu entendais ses prières... et tu n'as pas reconnu ton enfant, et tu as dit : Frappez!

MARGUERITE.

Moi, moi... où cela?

BURIDAN.

Ici, à cette place où nous sommes.

MARGUERITE.

Ah! quand?

BURIDAN.

Avant-hier.

MARGUERITE.

Philippe d'Aulnay? vengeance de Dieu!

BURIDAN.

Voilà ce qu'est devenu l'un... Marguerite, pense à ce qu'est l'autre.

MARGUERITE.

Gaultier?

BURIDAN.

L'amant de sa mère!

MARGUERITE.

Oh! non, non; grâce au ciel, cela n'est pas, et j'en remercie Dieu, je l'en remercie à genoux... Non, non, je puis encore appeler Gaultier mon fils, et Gaultier peut m'appeler sa mère.

BURIDAN.

Dis-tu vrai?

MARGUERITE.

Par le sang du martyr qui a coulé là, je te le jure!... Oh! oui, oui, c'est la main de Dieu qui a dirigé tout cela, qui m'a mis au cœur cet amour bizarre, tout de mère et pas d'amante! c'est Dieu... Dieu bon, Dieu sauveur qui voulait qu'avec le repentir le bonheur revînt dans ma vie!... Oh! mon Dieu, merci, merci!

(*Elle prie.*)

BURIDAN.

Eh bien! Marguerite, me pardonnes-tu, vois-tu encore en moi un ennemi?

MARGUERITE.

Oh! non, non, le père de Gaultier!

BURIDAN.

Ainsi! tu le vois, nous pouvons être heureux encore!.... Nos vœux d'ambition sont remplis, plus de lutte entre nous... Notre fils est le lien qui nous attache l'un à l'autre... Notre secret sera enseveli entre nous trois!

MARGUERITE.

Oui, oui!

BURIDAN.

Crois-tu que tu peux encore être heureuse?

MARGUERITE.

Oh! si je le crois! et il y a dix minutes, cependant, je ne l'espérais plus.

BURIDAN.

Une seule chose manque à notre bonheur, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Notre fils, notre fils là, entre nous deux... notre Gaultier.

BURIDAN.

Il va venir.

MARGUERITE.

Comment!

BURIDAN.

Je lui ai remis la clef que tu m'avais donnée. Il va venir par cet escalier par où je devais venir, moi.

MARGUERITE.

Malédiction! et comme c'était toi que j'attendais, j'avais placé.... damnation!.... j'avais placé des assassins sur ton passage!

BURIDAN.

Je te reconnais bien là, Marguerite.

(*On entend un cri dans l'escalier.*)

MARGUERITE.

C'est lui, lui qu'on égorge!

BURIDAN.

Courons!...

(*Ils vont à la porte qu'ils secouent.*)

MARGUERITE.

Qui donc a fait fermer cette porte? Oh! c'est

moi... moi ! Orsini, Orsini ! ne frappe pas, malheureux !

BURIDAN, *secouant la porte.*

Porte d'enfer !... mon fils ! mon fils !!!

MARGUERITE.

Gaultier !

BURIDAN.

Orsini !... démon !... enfer ! Orsini !!!

MARGUERITE.

Pitié ! pitié !

GAULTIER, *en dehors, criant et appelant au secours.*

A moi ! à moi ! au secours !

MARGUERITE.

La porte s'ouvre !

(*Elle recule.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; GAULTIER.

GAULTIER, *entrant tout ensanglanté.*

Marguerite, Marguerite ! je te rapporte la clef de la tour.

MARGUERITE.

Malheureux, malheureux ! je suis ta mère !

GAULTIER.

Ma mère !... eh bien ! ma mère, soyez maudite !

(*Il tombe et meurt.*)

BURIDAN, *se penchant sur son fils et à genoux.*

Marguerite, Landry leur avait fait à chacun une marque sur le bras gauche. — (*Il déchire la manche de Gaultier et regarde le bras.*) Tu le vois, ce sont bien eux... Enfants damnés au sein de leur mère... Un meurtre a présidé à leur naissance, un meurtre a abrégé leur vie !

MARGUERITE.

Grâce ! grâce !

SCÈNE IX.

LES MÊMES; ORSINI, SAVOISY, GARDES.

ORSINI, *entrant, entre deux gardes qui le tiennent.*

Monseigneur, voilà les véritables assassins ; ce sont eux et non pas moi.

SAVOISY, *s'avançant.*

Vous êtes mes prisonniers.

MARGUERITE et BURIDAN.

Prisonniers, nous ?

MARGUERITE.

Moi, la reine ?

BURIDAN.

Moi, le premier ministre ?

SAVOISY.

Il n'y a ici ni reine ni premier ministre ; il y a un cadavre, deux assassins, et l'ordre signé de la main du roi d'arrêter cette nuit, quels qu'ils soient, ceux que je trouverai dans la tour de Nesle.

NAPOLÉON

BONAPARTE.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.
UN ESPION.
LE LORRAIN.
JUNOT, sergent.
LE GÉNÉRAL CARTAUX.
SALICETTI, } représentants.
FRÉRON, } représentants.
GASPARIN, } représentants.
LE GÉNÉRAL DUGOMMIER.
UN CAPORAL.
UNE SENTINELLE.

JOSÉPHINE.
LE GÉNÉRAL DUROC.
UN BANQUISTE.
UN CRIEUR PUBLIC.
UN PASSANT.
UN AUTRE.
UN MARCHAND DE PARAPLUIES.
CHARLES BOURRIENNE.
UN HUISSIER.
LABREDÈCHE.
UN MERVEILLEUX.
UNE FEMME DU PEUPLE.
UN ENFANT.

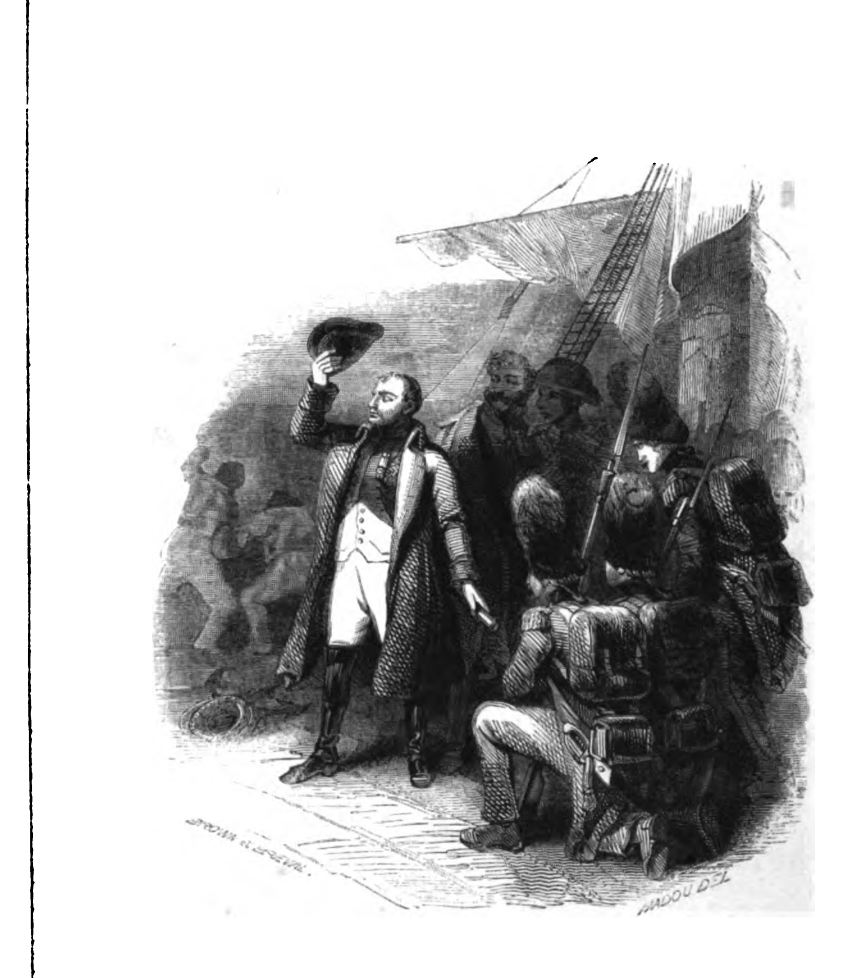
LE GÉNÉRAL BERTHIER.
CAULAINCOURT.
DAVOUST.
RAPP.
MORTIER.
TALMA.
LE MINISTRE DE LA GUERRE.
UN HUISSIER.
MURAT.
L'EMPEREUR D'AUTRICHE, } Personnages muets.
LE ROI DE SAXE, } Personnages muets.
— DE BAVIÈRE, } Personnages muets.
— DE WURTEMBERG, } Personnages muets.
— DE PRUSSE, } Personnages muets.
PREMIER SOLDAT.
DEUXIÈME SOLDAT.
TROISIÈME SOLDAT.
QUATRIÈME SOLDAT.
UN AIDE DE CAMP.

UNE JEUNE FEMME.

UNE ESTAFETTE.
UN ENVOYÉ.
BERTHIER.
RAGUSE.
TRÉVISE.
LES MARÉCHAUX.
CAULAINCOURT.
ROUSTAN.

LE MARQUIS DE LA FEUILLADE.
UN HUISSIER.
UN SOLLICITEUR.
UN VIEUX MILITAIRE.
LE MINISTRE.
LE GRAND MARÉCHAL.
DEUXIÈME HUISSIER.
LA MARQUISE.
LE GRAND PARENT.
UN MÉDECIN.
L'ABBÉ.
LA PETITE COUSINE.
UN VALET.
UN MATELOT.
UN CAPITAINE DE VAISSEAU.
PREMIER GARDE DU CORPS.
DEUXIÈME GARDE DU CORPS.
UN VALET DE PIED.
UN FACTIONNAIRE.
UN COURTISAN.
QUATRE COURTISANS.
UN GENDARME.

SIR HUDSON LOWE.
MARCHAND.
ANTOMARCHI.
BERTRAND.
LAS CASES.
UN OFFICIER ANGLAIS.
MADAME BERTRAND.
LES ENFANTS.
PEUPLE, MARCHANDS, SOLDATS DE TOUTES ARMES, DAMES, GRISETTES, VIVANDIÈRES, MARÉCHAUX.



Napoléon.

ACTE PREMIER.

L'ESPION.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.
UN ESPION.
LE LORRAIN.
JUNOT, sergent.
LE GÉNÉRAL CARTAUX.
SALICETTI, représentant.
FRÉRON, représentant.
GASPARIN, représentant.
LE GÉNÉRAL DUGOMMIER.
UN CAPORAL.
UNE SENTINELLE.

PREMIER TABLEAU.

TOULON. — 1793.

L'intérieur d'une redoute. Des embrasures où sont des canons et entre lesquelles on aperçoit Toulon. Puis derrière, la chaîne de rochers où sont échelonnés les forts de Lartigues, Saint-Antoine et Faron.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Des soldats sont couchés par terre. Une sentinelle monte la garde au lever du rideau. Trois hommes viennent la relever. Un réquisitionnaire prend sa place.*)

LE RÉQUISITIONNAIRE.

La consigne?

LA SENTINELLE.

Ne laisser passer personne au milieu des travaux. Surveiller la route de Toulon à Marseille.

LE RÉQUISITIONNAIRE.

Le mot d'ordre?

LA SENTINELLE.

Toulon et liberté.

LE RÉQUISITIONNAIRE.

Bon. — (*Les soldats s'éloignent.*) Dites donc, dites donc! — (*Ils reviennent.*) Comment avez-vous dit ça?

LA SENTINELLE.

Toulon et liberté.

LE RÉQUISITIONNAIRE.

Et je laisserai passer tous ceux qui me diront ça?

LES SOLDATS.

Oui.

LE RÉQUISITIONNAIRE.

Vous pouvez filer maintenant. — (*Il répète en allant de long en large :*) « Toulon et liberté... Toulon et liberté. » C'est ça.

(*Chantant.*)

Ah! le triste état
Que d'être gendarme!
Ah! le noble état
Que d'être soldat!
Quand le tambour bat,
Adieu nos maîtresses;
Quand le tambour bat,
La nation s'en va. (3 *fois.*)

LE SERGENT JUNOT, *qui s'est levé au commencement du couplet et qui l'a suivi par derrière au moment où il se retourne.*

Dis donc, citoyen réquisitionnaire, comment t'appelles-tu?

LE RÉQUISITIONNAIRE.

Je m'appelle Lorrain, vu que je suis de la Lorraine.

JUNOT.

Eh bien! citoyen Lorrain, en descendant de garde tu iras achever ta faction à la garde du camp.

LE RÉQUISITIONNAIRE.

Pourquoi ça, sergent?

JUNOT.

Parce qu'on ne chante pas sous les armes.

LE RÉQUISITIONNAIRE.

C'est dit! — une autre fois je m'en souviendrai. — Il est bon enfant le sergent; il aurait pu m'envoyer au cachot. Faut se consoler.

SCÈNE II.

LES MÊMES; BONAPARTE.

BONAPARTE, *entrant.*

Et vous me faites dire qu'il n'y a plus d'artilleurs qui veulent servir ma batterie?

JUNOT.

Le fort Mulgrave n'est qu'à 120 toises, et à la dernière attaque soixante-dix artilleurs ont été tués sur quatre-vingts. — (*Un boulet passe et coupe des branches d'arbres qui tombent aux pieds de Bonaparte.*) Tenez, ils tirent comme à une cible.

BONAPARTE.

Il fallait faire un appel aux hommes de bonne volonté.

JUNOT.

Je l'ai fait, et pas un ne s'est offert.

BONAPARTE.

Ah! c'est comme cela! Sergent, écrivez sur ce papier en grosses lettres : *Batterie des hommes sans peur.*

(*Un boulet enlève une partie de l'épaulement et couvre de terre le sergent qui écrit.*)

JUNOT, *secouant son papier.*

Bon! je n'aurai pas besoin de sable.

BONAPARTE.

Ton nom?

JUNOT.

Junot.

BONAPARTE.

Je ne l'oublierai pas.

LORRAIN.

Qui vive?

JUNOT.

Imbécile! tu vois bien que c'est le général en chef et les représentants du peuple.

SCÈNE III.

LES MÊMES; LE GÉNÉRAL CARTAUX, SALICETTI, GASPARIN, FRÉRON.

BONAPARTE, *au sergent.*

Mets cet écriteau en avant de la batterie, tout le monde maintenant voudra en être.

CARTAUX.

Citoyen commandant, nous avons reçu de Paris un plan d'attaque, et nous venons te le communiquer.

BONAPARTE.

Et quel est l'auteur de ce plan?

CARTAUX.

Le célèbre général d'Arçon.

BONAPARTE.

Qui n'a peut-être jamais vu la ville. — C'est le cinquième qu'on envoie de Paris, et le dernier de mes canonniers en ferait un moins mauvais que le meilleur d'eux tous... Voyons ce plan.

CARTAUX, *lisant.*

Le général Cartaux s'emparera de tous les points occupés par l'ennemi du côté de la terre, en abandonnant entièrement la mer.

Il se rendra maître, à quelque prix que ce soit, des forts Faron, Saint-Antoine, Lartigues, Sainte-Catherine et Lamalgue.

Une fois maître de ces forts, il fera procéder sans relâche au bombardement de la ville.

BONAPARTE.

Et combien d'hommes de renfort nous envoie-t-il pour exécuter ce plan?

CARTAUX.

Pas un; il faudra nous contenter de ce que nous avons.



BONAPARTE.

Soixante mille hommes ne suffiraient pas; et avec les renforts venus de l'armée de Lyon, nous sommes à peine trente mille.

FRÉRON.

Il faudra pourtant bien exécuter les ordres du comité, ou ta tête, citoyen général, répond du succès.

BONAPARTE, *lui prenant la main.*

Citoyen représentant, vois-tu d'ici cette citadelle incrustée comme un nid d'aigle aux flancs de cette montagne?... C'est le fort Faron que ton comité parisien nous ordonne de prendre. Si tu veux que j'exécute ses ordres, trouve-moi des soldats qui aient des ailes et amène-moi l'hippogriffe pour les y conduire.

GASPARIN.

Eh bien! bornons-nous à la prise du fort Lamalgue.

BONAPARTE.

Oui, et pour y arriver tu feras passer tes trente mille hommes entre le feu de quatre forts et celui du camp retranché qui est en avant de Toulon, et quand tu y auras laissé la moitié de tes hommes, avec le reste tu iras attaquer le fort Lamalgue étoilé par Vauban, avec ses angles opposés aux angles, sa batterie de soixante pièces d'artillerie et ses trois mille hommes de garnison. — (*S'asseyant sur une pièce.*) Insensés!

CARTAUX, *à Bonaparte.*

Citoyen commandant, as-tu dirigé une batterie de quatre obusiers sur la poudrière?

BONAPARTE.

Oui.

CARTAUX.

Eh bien?

BONAPARTE.

J'y ai jeté vingt obus dont dix-sept ont porté.

CARTAUX.

Sans résultat?

BONAPARTE.

Sans résultat.

CARTAUX.

Il faut continuer.

BONAPARTE.

Inutile!

CARTAUX.

Pourquoi?

BONAPARTE.

La poudre a été transportée dans la ville.

FRÉRON.

Il faut tirer sur la ville alors, et profiter de l'explosion du magasin où on l'a transportée pour faire une attaque.

BONAPARTE.

Oui, ce serait bien; — mais qui m'indiquera celle des huit cents maisons de Toulon qu'il faut incendier?

FRÉRON.

Brûle tout.

BONAPARTE.

Est-ce à moi, qui suis Corse, de te rappeler que Toulon est français?

SALICETTI.

Qu'importe! Turenne a bien brûlé le Palatinat.

BONAPARTE.

C'était nécessaire à ses desseins: ici c'est un crime inutile.

FRÉRON.

Serais-tu aristocrate par hasard? — (*Bonaparte hausse les épaules.*) Citoyen général, il faut en finir. — Attaque la ville comme tu l'entendras; mais que dans huit jours la ville soit prise... ou dans neuf jours je t'envoie à Paris comme suspect... et dans quinze, — tu comprends.

CARTAUX.

Oui, oui: eh bien! alors, je m'en tiens au plan du comité... L'attaque générale aura lieu demain.

BONAPARTE.

Tu te perds, et l'armée aussi.

CARTAUX.

Mais que faire alors?

BONAPARTE, *se levant et montrant sur la carte le fort du Petit-Gibraltar.*

C'est là qu'est Toulon.

CARTAUX.

Là?... mais pas du tout... Il nous montre l'issue de la rade... Toulon n'est pas de ce côté... — (*A part.*) Prendre le Petit-Gibraltar pour Toulon!

BONAPARTE, *avec force.*

C'est là qu'est Toulon, vous dis-je. Prenons ce fort aujourd'hui, et demain ou après-demain nous entrons dans la ville.

SALICETTI.

C'est le mieux défendu.

BONAPARTE.

Preuve qu'il est le plus important.

GASPARIN.

Le commandant lui-même l'a jugé tellement imprenable, qu'il a dit que, si nous l'emportions, il se ferait jacobin.

BONAPARTE.

Qu'on me charge de l'attaque, et dans douze heures je lui enfonce moi-même, ou mon épée dans la poitrine, ou le bonnet rouge sur la tête.

SALICETTI.

Mais nous perdrons dix milles hommes.

BONAPARTE.

Dix mille, vingt mille, qu'importe? pourvu qu'il

m'en reste trois mille pour y mettre une garnison.

FRÉRON.

Ah! voilà le philanthrope qui ne veut pas brûler huit cents maisons et veut faire tuer dix mille hommes...

BONAPARTE, *s'éloignant.*

Niais!

CARTAUX.

Ainsi donc, citoyen commandant, tiens-toi prêt à foudroyer la ville.

BONAPARTE.

D'ici?

CARTAUX.

Oui... Pendant ce temps...

BONAPARTE.

Il y a deux portées de canon.

CARTAUX.

Non... Tu peux tirer.

BONAPARTE.

Canonniers, commencez le feu.

(*Les canonniers commandent sur toute la ligne:* En action! — Chargez! *Bonaparte pointe la pièce lui-même, prend une mèche, met le feu et revient, sans regarder où a porté le boulet.*)

GASPARIN, *qui a regardé attentivement.*

Il a raison, le boulet est tombé à deux cents toises au moins des ouvrages extérieurs.

FRÉRON.

N'importe, ce jeune homme me déplaît : il sent l'aristocrate; mais nous le ferons bien obéir.

GASPARIN.

Citoyens, le commandant paraît savoir ce qu'il faut faire mieux que personne, il faudrait le charger...

FRÉRON, *sans l'écouter, à Cartaux.*

Général, viens donner tes ordres, et que dans une heure on commence l'attaque.

(*Bonaparte le suit des yeux avec compassion; Cartaux sort avec Salicetti, Gasparin, Fréron, etc.*)

SCÈNE IV.

BONAPARTE, LORRAIN, L'ESPION, UN SERGENT.

BONAPARTE, *seul.*

Quand seront-ils donc las de nous envoyer des médecins et des peintres pour nous commander?... — Ils ont beau dire, c'est là qu'est Toulon...

LORRAIN, *à un paysan qui cherche à se glisser sans être aperçu.*

Qui vive?... Qui vive?

LE PAYSAN, *avec un accent provençal très-prononcé.*

Qu'est-ce qu'il faut que je réponde?

LORRAIN.

Eh bien... réponds : Citoyen paysan, pardi!

LE PAYSAN.

Citoyen paysan.

LE LORRAIN.

C'est bon... Et puis, maintenant, retourne d'où tu viens... on ne passe pas.

LE PAYSAN, *sans accent.*

On ne passe pas?

BONAPARTE, *tressaillant au changement de voix.*

Si! — par ici l'on passe.

LE PAYSAN, *entrant en scène.*

Merci, mon officier.

BONAPARTE.

Écoute donc.

LE PAYSAN, *à part.*

Que me veut-il?

BONAPARTE.

Tu es de ce pays?

LE PAYSAN.

Je suis d'Ollioules.

BONAPARTE.

Ah!... Et par quel hasard te trouves-tu de ce côté?

LE PAYSAN.

C'est ces gueusards d'Anglais qui m'ont requis de force à Toulon, où j'étais, pour travailler aux fortifications du fort Malbousquet.

BONAPARTE.

Et ils t'ont renvoyé?

LE PAYSAN.

Non; je me suis sauvé.

BONAPARTE.

Pourquoi?

LE PAYSAN.

Il y avait trop d'ouvrage et pas assez d'argent.

BONAPARTE.

Et tu vas?...

LE PAYSAN.

A Marseille.

BONAPARTE *lui tend la main.*

Bon voyage.

LE PAYSAN *lui donne la main.*

Merci, citoyen.

BONAPARTE, *l'arrêtant.*

A quels travaux t'employait-on?

LE PAYSAN.

A la tranchée.

BONAPARTE.

Et tu mettais des gants pour travailler?

LE PAYSAN, *à part.*

Demonio! — (*Haut.*) Pourquoi?...

BONAPARTE.

Oui, si tu n'avais pas pris cette précaution, il me semble que le soleil et la fatigue t'auraient hâlé et durci les mains... Vois, moi, qui me pique d'avoir

la main blanche et belle... — Un paysan... qui a travaillé... Combien de jours?

LE PAYSAN.

Quinze.

BONAPARTE.

Quinze jours aux fortifications... l'a aussi blanche et aussi belle que la mienne... Quel fat j'étais! — (*A un de ceux qui sont près de lui.*) It is the spy!

LE PAYSAN, *effrayé.*

Moi!

BONAPARTE.

Tu sais l'anglais?

LE PAYSAN, *à part.*

Imbécile!

BONAPARTE.

Ah! ce n'est pas étonnant... tu es resté quinze jours avec les habits rouges, et tu as eu le temps d'apprendre leur langue.

LE PAYSAN.

J'en ai retenu quelques mots.

BONAPARTE.

Assez pour lire l'adresse d'une lettre que l'on t'aura chargé de porter, n'est-ce pas?

LE PAYSAN.

Moi? et à qui?...

BONAPARTE.

Et que sais-je?... à quelque ci-devant, sans doute, pour lui annoncer que Louis XVII a été proclamé à Toulon.

LE PAYSAN.

Diable d'homme!... — Ah!... si tu crois cela, tu n'as qu'à me fouiller.

BONAPARTE.

Non... Il suffira que tu me remettes ce que tu as dans cette poche.

LE PAYSAN, *tirant de sa poche et donnant à mesure.*

Voilà un briquet... un couteau espagnol...

BONAPARTE.

Oui, qui peut au besoin servir de poignard.

LE PAYSAN.

Et un portefeuille qui n'est pas élégant; mais nous autres, nous ne sommes pas des muscadins... Regarde dans les poches si tu veux; va, citoyen commandant, je n'ai pas de secrets, moi!

BONAPARTE, *examinant le portefeuille.*

Et moi je ne suis pas curieux... (*S'arrêtant à une feuille plus blanche que les autres.*) Tu avais craint de manquer de papier, que tu as fait ajouter cette feuille?

LE PAYSAN.

Cette feuille?

BONAPARTE.

Oui... tu vois bien qu'elle n'est ni du même grain, ni de la même couleur. — Prête-moi ce couteau.

LE PAYSAN.

Ma foi, je n'y ai pas fait attention; tout ce que je sais, c'est que c'est du papier blanc. Si tu veux écrire dessus...

BONAPARTE.

C'est mon intention; mais auparavant, il est humide, il faudrait le sécher.

LE PAYSAN, *troublé.*

Au feu?

BONAPARTE.

Oui: en prenant garde de le brûler, cependant! — Canonnier, une mèche!

LE PAYSAN.

Ciel et terre!

(*Il regarde autour de lui, voit que la sentinelle seule l'empêche de fuir. Il tire un pistolet de sa poche, s'élance sur la sentinelle, tire le coup et blesse au bras Lorrain qui le saisit: aussitôt une lutte s'engage.*)

BONAPARTE, *hautement.*

Arrêtez l'espion des Anglais et des émigrés! — (*On se précipite sur lui; Lorrain, qui ne l'a pas lâché, le ramène sur le devant de la scène.*) Maintenant approche cette mèche. — (*A l'espion.*) Eh bien! qu'en dis-tu? n'est-ce pas une merveille comme ce papier se couvre?... Signé du général en chef Hood... « A Monsieur, frère du roi! »

L'ESPION.

Je suis perdu!

BONAPARTE.

Misérable!

L'ESPION.

Sot, oui; misérable, non.

BONAPARTE, *avec mépris.*

Un espion!

L'ESPION.

Eh bien! les Anglais ont reçu ma parole d'espion, je les ai bien servis; tu as été plus fin que moi, voilà tout... (*Se retournant.*) Sergent, neuf hommes de piquet.

BONAPARTE.

Comment?

L'ESPION.

Eh bien! oui. — Le procès d'un espion se borne à ces deux mots: *pris et fusillé.* La procédure est bientôt faite.

BONAPARTE.

Où diable le courage va-t-il se nicher?

L'ESPION.

Ah! tu es bien fier du tien, toi. Beau mérite! le courage d'un soldat! à qui il faut le bruit des instruments de guerre et l'odeur de la poudre pour l'exciter, et qui, s'il tombe, prononce en mourant le mot patrie! Le véritable courage, c'est le mien; c'est celui de l'homme qui obscurément risque vingt fois par jour une vie qu'il ne peut perdre que d'une manière ignominieuse, à laquelle les

hommes ont attaché le mot honte, par une mort infâme, par la mort d'un faussaire ou d'un assassin.

BONAPARTE.

Et qu'es-tu donc, toi?

L'ESPION.

Je suis un homme qu'aucun préjugé n'arrête, qu'aucun danger n'effraye, qui joue depuis trop longtemps avec la mort pour la craindre; qui, si un grand homme m'avait compris, me serais attaché à lui, corps et âme, comme son démon familier, qui...

UN SERGENT, *entrant avec neuf hommes commandés.*

Qui est-ce qu'on fusille?

L'ESPION, *se retournant.*

Moi... — Qui, dis-je, pouvant revêtir tous les costumes, emprunter toutes les mœurs, parler toutes les langues, lui aurais rendu en services de vie et de mort mille fois la valeur de l'or qu'il m'aurait jeté. — Voilà ce que je suis maintenant : un espion, une espèce d'animal pensant, une variété de l'homme dont le cœur bat, dont la voix parle, et qui pourrait sauver un empire peut-être... et qui, dans dix minutes, sera un cadavre ayant huit balles dans le corps, et bon tout au plus à jeter aux poissons de la rade... Entends-tu? voilà ce que je suis.

BONAPARTE.

As-tu quelque chose à me demander?

L'ESPION.

Ah! vous autres soldats, quand vous êtes où j'en suis, vous demandez qu'on ne vous bande pas les yeux et qu'on vous laisse commander le feu vous-mêmes... Vous êtes privilégiés en tout! — Moi qui ne puis pas réclamer cela, je demanderai qu'on ne me fasse pas attendre.

BONAPARTE.

Je te donne cinq minutes. Tu peux les employer à charger le sergent de tes dernières volontés. Peut-être as-tu une femme, des enfants, une mère...

L'ESPION.

Rien. — (*Bonaparte s'assied rêveur et écrit.*) Sergent, — voilà dans le manche de ce couteau un billet de vingt-cinq livres sterling, — c'est à peu près six cents francs, — payable en bon or, vois-tu, et non pas en misérables assignats... Prends-le, tu en donneras la moitié à tes hommes, si je tombe sans faire un mouvement; s'ils ne me tuent pas roide, tout est pour toi. — Où est le mouchoir?

LE SERGENT.

Le voici.

L'ESPION.

Donne.

(*Il se bande les yeux.*)

LE SERGENT *le prend par la main et le conduit au fond du théâtre.*

A genoux.

L'ESPION, *relevant son bandeau.*

Laissez-moi voir encore une fois le ciel... — C'est bien. — Je suis prêt.

(*A un premier roulement de tambour, les soldats s'alignent; à un second roulement, ils apprêtent leurs armes; au troisième, ils mettent en joue.*)

BONAPARTE, *se levant, et d'une voix forte.*

Arme au bras. — (*Il fait un geste de la main.*) Allez... — (*Ils sortent. — Courant à l'espion et lui arrachant le bandeau.*) Viens ici. — Ta mort me serait inutile et j'ai besoin de ta vie. Tu es brave. — Eh bien! qu'as-tu?

L'ESPION.

Rien... Attendez... Un éblouissement, — mes genoux fléchissent. — Laissez-moi m'asseoir.

BONAPARTE.

Tu es brave. — Ta vie touchait par un mot à l'éternité. — Je n'ai pas laissé prononcer ce mot; tu me dois donc tous les jours qui te restent, le ciel que tu vois, l'air que tu respires... Tout cela m'appartient. Me consacres-tu tout cela?

L'ESPION, *se levant, avec solennité.*

Éternellement. Et je serai ton valet, ton chien, ton espion enfin. — Eux ne m'ont donné que de l'argent, toi tu me donnes la vie.

BONAPARTE.

Je te crois. Écoute, et viens ici.

L'ESPION.

Un instant. Je ne serai qu'à toi, je n'appartiendrai qu'à toi? — Tu ne pourras ni me donner ni me vendre?

BONAPARTE.

Non.

L'ESPION.

Si tu faisais l'un ou l'autre, je redeviendrais libre à l'instant?

BONAPARTE.

Je t'y autorise.

L'ESPION.

C'est bien. Parle.

BONAPARTE.

Ton laissez-passer du général Hood te rouvre les portes de Toulon?...

L'ESPION.

J'y entrerai et en sortirai à toute heure.

BONAPARTE.

Dans quelle partie de la ville ont été transportées les poudres qui se trouvaient dans ce bâtiment?

L'ESPION.

Dans les caves d'une maison de la rue Saint-Roch ou Roch, comme ils l'ont appelée.

BONAPARTE.

Eh bien! retournes-y à l'instant même. Au moyen d'une grenade, il faut mettre le feu à ces poudres.

L'ESPION.

Bien.

BONAPARTE.

Tu attendras le signal. Une fusée tirée d'ici te le donnera, et pendant que Toulon, réveillée en sursaut comme par un tremblement de terre, aura besoin de sa garnison pour contenir le peuple, et de son peuple pour éteindre l'incendie, je m'emparerai du Petit-Gibraltar, qui est la clef des portes. — Entends-tu?

L'ESPION.

Oui.

BONAPARTE.

Es-tu décidé?

L'ESPION, *se disposant à partir.*

Je pars. — (*Revenant.*) Le mot d'ordre?...

BONAPARTE, *hésitant.*

Le mot d'ordre?

L'ESPION.

Ne le dis pas, si tu veux, citoyen commandant; mais on tirera sur moi, on me tuera probablement; et alors qui rentrera dans la ville? qui mettra le feu aux poudres?

BONAPARTE.

Tu as raison. — D'ailleurs, je ne veux pas me confier à toi à demi... *Toulon et liberté.*

(*L'espion fait un signe et s'éloigne rapidement.*)

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

L'ESPION, *à demi-voix.*

Toulon et liberté.

SCÈNE V.

BONAPARTE *seul, puis* GASPARIN *et* JUNOT.

BONAPARTE.

Voilà encore un de ces représentants du peuple.

GASPARIN, *entrant.*

Je te cherchais.

BONAPARTE.

Me voilà.

GASPARIN.

Sais-tu que tu me parais le seul ici qui entende quelque chose à un siége?

BONAPARTE.

Dis-tu ce que tu penses?

GASPARIN.

Oui.

BONAPARTE.

Eh bien! tu dis vrai, citoyen représentant.

GASPARIN.

Si j'étais le maître, je te chargerais de diriger tous les travaux... Je l'ai demandé, mais le général en chef et mes deux collègues s'y sont opposés; ils tiennent à leur plan d'attaque.

BONAPARTE.

Ils ont tort.

GASPARIN.

Écoute, il y a déjà six jours que j'ai écrit au comité. — Je demande le remplacement de Cartaux par Dugommier.

BONAPARTE.

A la bonne heure; avec celui-là nous nous entendrons.

GASPARIN.

Je l'attends de moment en moment. — Mais ils ont décidé pour cette nuit l'attaque du fort Faron et de Lartigues.

BONAPARTE.

Nous y serons tous écrasés.

GASPARIN.

Oses-tu prendre sur toi une grande responsabilité?

BONAPARTE.

Je ne crains rien.

GASPARIN.

Tu commandes l'artillerie; oppose-toi à ce qu'aucune pièce sorte de cette batterie. — Gagne du temps. Dugommier arrivera; ton plan sera adopté. — Je le crois bon. — S'il réussit, tu es général de brigade, s'il manque, ta tête tombe sur l'échafaud.

BONAPARTE.

Pas une pièce d'artillerie ne bougera de place; je prends tout sur moi.

GASPARIN.

Mais réponds-tu de tes hommes?

BONAPARTE.

Vois-tu cette batterie: depuis qu'elle est dressée ici, deux cents artilleurs ont été tués sur leurs canons. — Pas un seul n'y voulait faire le service; il y a une heure que j'ai fait mettre cet écriteau avec le titre de *Batterie des hommes sans peur.* — Junot!

LE SERGENT JUNOT, *s'avançant.*

Citoyen commandant?

BONAPARTE.

Combien d'hommes se sont fait inscrire pour cette batterie?

JUNOT.

Quatre cents environ.

BONAPARTE, *à Gasparin.*

Tu vois si l'on peut compter sur ces hommes-là...

GASPARIN.

Surtout commandés par toi. — Adieu; et souviens-toi que je suis le premier qui a deviné et reconnu en toi le génie militaire.

BONAPARTE.

Ton nom?

GASPARIN.

Gasparin.

BONAPARTE.

Je ne l'oublierai pas.... fussé-je sur mon lit de mort.

GASPARIN.

Adieu, et vive la république!

BONAPARTE.

Vive la république! — Adieu. — (*Après qu'il est parti.*) Junot, as-tu reçu quelque éducation?

JUNOT.

Pas trop, mon commandant... Je sais lire, écrire, un peu de mathématiques... Quant au latin et au grec...

BONAPARTE.

C'est inutile pour lire Vauban, Folard et Montecuculli... Nous avons une bonne traduction de Polibe et des *Commentaires de César* : c'est tout ce qu'il faut.

JUNOT.

Quant à ma famille...

BONAPARTE.

Je ne m'informe jamais de cela... Je te demande: Veux-tu être bon Français avec moi, — voilà tout.

JUNOT.

Oui, mon commandant.

BONAPARTE.

Je ne sais si je deviendrai autre chose que commandant d'artillerie... à tout hasard veux-tu être mon secrétaire?

JUNOT.

Je le veux bien.

BONAPARTE.

Eh bien! va dire à Muiron, qui est ton capitaine, je crois... que je te demande à lui; — puis tu reviendras.

(*Junot sort.*)

SCÈNE VI.

BONAPARTE, ALBITTE, FRÉRON, DUGOMMIER.

(*Les représentants du peuple Albitte et Fréron donnent au fond des ordres aux canonniers qui sont aux pièces.*)

BONAPARTE, *qui entend du bruit.*

Qui touche à mes pièces?

ALBITTE.

Nous — qui en avons besoin ailleurs et qui les faisons transporter où nous en avons besoin.

BONAPARTE.

Citoyens représentants, ces pièces ne bougeront pas de là... — Canonniers, en batterie.

(*Les canonniers arrachent les pièces aux représentants et les replacent.*)

FRÉRON.

Tu méconnais nos ordres!

BONAPARTE.

Faites votre métier de représentants du peuple, et laissez-moi faire celui d'artilleur.

FRÉRON.

Mais...

BONAPARTE.

Encore une fois ces pièces ne bougeront pas de là, je les enclouerai plutôt...—D'ailleurs cette batterie est où elle doit être; j'en réponds sur ma tête.

FRÉRON.

Enfant, on la risque en désobéissant aux ordres des représentants du peuple.

BONAPARTE.

Eh bien! elle peut tomber, mais elle ne pliera pas... Espionnez la gloire, retournez à Paris, dénoncez à la barre... c'est votre métier; le mien est de prendre Toulon, je le prendrai, j'en jure sur mon nom!

FRÉRON.

Et quel est ton nom?

BONAPARTE.

Napoléon Buonaparte.

(*Le tambour bat aux champs, on entend les cris de* Vive la République!)

ALBITTE.

Qu'est cela?

BONAPARTE.

Rien... le nouveau général qui arrive.

FRÉRON.

Quel est-il?

BONAPARTE.

Dugommier.

FRÉRON.

Eh! qui te l'a dit, quand nous l'ignorons, nous? Dugommier! — c'est impossible.

BONAPARTE.

Écoutez alors.

FRÉRON.

Il vient de ce côté; allons au-devant de lui, peut-être nous cherche-t-il.

(*Entrent Dugommier et Gasparin.*)

BONAPARTE.

Non, c'est moi qu'il cherche.

DUGOMMIER.

Le commandant d'artillerie?

BONAPARTE.

Me voilà, citoyen général.

DUGOMMIER.

Tu es un brave jeune homme : — éloignez-vous,

citoyens, nous avons à causer... — Gasparin m'a parlé de ton plan d'attaque... Je l'approuve entièrement. Te sens-tu la force de l'exécuter?... S'il manque, je prends tout sur moi; s'il réussit, je t'en laisse tout l'honneur.

BONAPARTE.

J'en réponds.

DUGOMMIER.

Donne donc tes ordres.

BONAPARTE.

Nous allons attaquer?

DUGOMMIER.

A l'instant.

BONAPARTE.

Canonniers, tirez une fusée de signal.

DUGOMMIER.

Que vas-tu faire?

BONAPARTE.

Attendez...—(*Moment de silence, explosion dans Toulon, tocsin, etc.*) Maintenant la ville est trop occupée de ses affaires pour se mêler des nôtres.

DUGOMMIER.

Citoyens soldats, obéissez aux ordres de ce commandant comme s'ils étaient les miens.

BONAPARTE.

L'armée de siége se divisera en quatre colonnes; deux observeront les forts de Malbousquet, Balaguier et l'Éguillette. Une autre restera en réserve pour se porter partout où il y aura du danger: c'est moi qui la commande. La quatrième aura l'honneur de marcher sous les ordres du général en chef. Le capitaine Muiron, qui connaît les localités, se portera à l'avant-garde avec un bataillon... Pendant ce temps je jetterai quelques centaines de bombes dans le Petit-Gibraltar.—(*Tambours.*) Ah! voilà nos voisins les Anglais qui s'éveillent. Allons, enfants, vive la liberté! vive la république!

TOUT LE MONDE.

Vive la république!

BONAPARTE.

Commencez le feu.

(*Les canonniers crient:* En action, chargez!)

DUGOMMIER.

Citoyens représentants, avancez et récompensez ce jeune homme; car si l'on était ingrat envers lui, je vous préviens qu'il s'avancerait tout seul. — Allons, enfants, au pas de charge!

TOUS LES SOLDATS.

Vive la république!

DUGOMMIER.

En avant! et la Marseillaise.

(*Ils sortent tous en chantant la Marseillaise.*)

ACTE DEUXIÈME.

JOSÉPHINE.

PERSONNAGES.

BONAPARTE.
JOSÉPHINE.
BOURRIENNE.
DUROC.
L'ESPION.
LABREDÈCHE.
LORRAIN.
UN BANQUISTE.
UN HUISSIER.
UN MARCHAND.
UN CRIEUR.
UN PASSANT.
UN AUTRE.
UNE FEMME DU PEUPLE.
UN ENFANT.

DEUXIÈME TABLEAU.

FOIRE DE SAINT-CLOUD.

Baraques, marionnettes, cafés, lanternes magiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN SALTIMBANQUE, LABREDÈCHE, LORRAIN, UN MARCHAND, DEUX PASSANTS, UN CRIEUR.

LE SALTIMBANQUE, *sur un tabouret, désignant alternativement deux tableaux avec une grande baguette.*

Entrez, entrez, citoyens, vous y voyez la fameuse bataille des Pyramides remportée par le général en chef Bonaparte sur le féroce Mourad-Bey, le plus puissant chef des Mamelucks. Vous y voyez encore la grande bataille de Marengo remportée par le premier consul Bonaparte. Vous remarquerez dans le coin à gauche la mort du citoyen général Desaix, qui tombe dans les bras de son aide de camp en prononçant ces paroles mémorables : — Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la république. — Entrez, entrez, citoyens; on ne payé qu'après avoir vu, et si vous n'êtes pas contents, on ne vous demande rien, absolument rien, rien du tout. Entrez, entrez, citoyens.

LABREDÈCHE.

Le grand homme est-il bien ressemblant?

LE SALTIMBANQUE.

Parfaitement.

LABREDÈCHE.

Il faut que j'entre là ! — et de l'enthousiasme ! — On dît que le premier consul sait tout ce qu'on dit de lui en bien ou en mal. Ce sera une apostille pour ma pétition.

LE SALTIMBANQUE, *à Lorrain.*

Pardon! citoyen, on n'entre pas ici avec sa pipe.

LORRAIN.

Comment, muscadin, on n'entre pas avec sa pipe? Figure-toi donc qu'avec cette pipe je suis entré dans des palais égyptiens, que ta cabane et tout ton mobilier, toi compris, seraient passés par le soupirail de la cave...

LE SALTIMBANQUE.

C'est possible, parce qu'en Égypte, tout le monde fume.

LORRAIN.

C'est juste.

LE SALTIMBANQUE.

Mais ici ça gêne la société.

LORRAIN.

C'est juste, qu'on t'a dit. Qu'est-ce que tu veux de plus?

(*Il entre.*)

UN MARCHAND.

Achetez, achetez. — Citoyenne, un beau parapluie. — Citoyen, une belle canne...

UN CRIEUR.

Voilà ce qui vient de paraître à l'instant. C'est la marche de la cérémonie qui aura lieu demain, pour le couronnement du premier consul Bonaparte, sous le nom de Napoléon Ier, empereur des Français, avec le détail des rues où passera le cortége. Voilà ce qui vient de paraître à l'instant sur le *Moniteur.* C'est le détail...

UN PASSANT.

Combien?

LE CRIEUR.

Deux sous... Voilà ce qui vient de paraître...

LE PASSANT.

C'est bon à savoir. Si je ne réussis pas ce soir, — eh bien! demain, d'une fenêtre, d'un grenier nous verrons... — Il devait être ici de sept heures et demie à huit heures. — (*Donnant son papier à un homme du peuple.*) Eh bien! qu'est-ce que tu dis de cela, toi?

L'HOMME.

Je dis que ça sera une belle cérémonie.

LE PASSANT.

Et tu es content?

L'HOMME.

Tiens, je crois bien! — y a distribution gratis.

LE PASSANT.

Et voilà le peuple sur lequel nous comptons! — De quel quartier es-tu, citoyen?

L'HOMME.

Faubourg Saint-Marceau, connu dans la révolution.

LE PASSANT.

Eh! qu'est-ce que pense ton faubourg si républicain?

L'HOMME.

Il est content.

LE PASSANT.

Et il se voit tranquillement arracher la liberté?

L'HOMME.

Voyez-vous, citoyen, la liberté, c'est le pain à deux sous la livre. Y a de l'ouvrage, et on paye en argent. Vive la liberté et l'empereur Napoléon! Je ne connais que ça.

LE PASSANT.

Les misérables! pas un mot pour leur souverain légitime!

LE MARCHAND.

Achetez, achetez, etc.

LE PASSANT, *suivant des yeux un homme dans la foule.*

Est-ce lui? — (*A demi-voix.*) Saint-Régent et Carbon.

DEUXIÈME PASSANT.

Cerachies et Aréna.

PREMIER PASSANT.

C'est toi? — Eh bien! quelles nouvelles?

DEUXIÈME PASSANT.

J'ai fait passer un billet à George Cadoudal.

PREMIER PASSANT.

Comment?

DEUXIÈME PASSANT.

Dans son pain. Je lui dis que ce soir nous avons un rendez-vous ici, que Bonaparte y vient quelquefois déguisé pour connaître l'opinion du peuple, et que, si nous pouvons le joindre... Enfin... il nous connaît.

PREMIER PASSANT.

Et Moreau?

DEUXIÈME PASSANT.

Ah! Moreau! Il n'y a rien à attendre de lui; il fait de la délicatesse, de la grandeur d'âme. Nous étions parvenus à soulever les soldats en sa faveur, tous les moyens d'évasion étaient préparés, il a refusé d'en profiter; il veut être jugé. — Quant aux frères Polignac...

PREMIER PASSANT.

Chut!... Il n'y a pas un instant à perdre. Demain on le couronne; s'il allait faire grâce aux conspirateurs, cela ruinerait le parti royaliste, en le dépopularisant encore. Et puis des gens graciés, il n'y a plus moyen de les faire conspirer. Écoute. L'un de nous le suivra s'il vient ce soir, et au moment où il le frappera, l'autre criera au voleur à l'autre

bout du marché. — (*Apercevant l'espion qui rôde autour de lui.*) Cet homme nous observe toujours; — viens.

LE CRIEUR.

Voilà ce qui vient de paraître, etc.

LABREBÈCHE, *sortant de la baraque.*

Tenez, mon ami; — enchanté! il est impossible de ne pas le reconnaître, quand on a eu le bonheur de voir une seule fois le grand homme.... Je crois que voilà un homme qui m'écoute.

LORRAIN, *sortant.*

Je vous dis que je ne payerai pas.

LE SALTIMBANQUE.

Et pourquoi?

LORRAIN.

Parce que vous avez dit que l'on ne payait que si l'on était content, et que je ne suis pas content du tout. — C'est pas pour les deux sous; et la preuve... — (*Se retournant.*) Garçon! un petit verre.... — (*Il avale le petit verre et paye.*) Vous voyez bien que c'était pas pour les deux sous. Mais vous m'avez fait des pyramides qui me suffoquent, cré coquin! et puis à Marengo, le premier consul n'est pas ressemblant...

SCÈNE II.

LES MÊMES; BONAPARTE, DUROC.

LORRAIN.

Oh! c'est que ce n'est pas à moi qu'il faut en faire accroire sur celui-là, au moins! — et me dire qu'il a les yeux noirs, quand il les a bleus! Je l'ai vu à Toulon quand il a dit: Ces batteries-là ne bougeront pas de là. Je l'ai vu aux Pyramides quand il a dit: Du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent! Et tu te figures bien qu'après avoir été contemplé par quarante siècles, c'est pas toi qui me feras peur, entends-tu, paillasse! — Je l'ai vu au 18 brumaire, quand ils ont voulu l'assassiner, et que Murat nous a dit: Grenadiers, il y a là dedans cinq cents avocats qui disent que Bonaparte est un..... — Ils en ont menti, que je dis. Eh bien! alors, dit-il, en avant, grenadiers, et faites-moi évacuer la salle aux avocats. — Ça ne fut pas long. Et il vient me dire à moi que son Bonaparte est ressemblant! Tandis que je l'ai vu vingt fois face à face comme je vous vois... — (*Voyant Bonaparte.*) Cré... Cré... Cré coquin!

BONAPARTE.

Chut! et paye. — (*A un marchand.*) Eh bien! comment va le commerce?

LE MARCHAND.

Bien. Ça reprend. Oh! il était temps que le premier consul se décidât à se faire empereur.

BONAPARTE.

Tout le monde est donc content?

LE MARCHAND.

Je crois bien!

BONAPARTE, *à Duroc.*

Tu vois, Duroc..... — (*Au marchand.*) Et les Bourbons?

LE MARCHAND.

Bah! qui est-ce qui y pense?

BONAPARTE.

Il y a des conspirations tous les jours.

LE MARCHAND.

Oui, parce que tant qu'il ne sera pas empereur et l'hérédité dans sa famille, ils auront l'espoir de revenir, si on l'assassine. Mais quand il faudra assassiner ses trois frères, tout le monde... bah! — Et puis, tenez, il a un tort, le premier consul: il s'expose trop. On dit que tous les soirs il sort déguisé... Eh bien! qu'est-ce qui empêche un assassin?...

DUROC.

Le citoyen a raison, et le premier consul a tort. — Vous entendez.

BONAPARTE.

Oui, mais n'est-ce pas le moyen de savoir ce que l'on pense véritablement de moi. Crois-tu que le danger imaginaire que je cours ne soit pas bien racheté par le plaisir d'entendre faire mon éloge, de voir tout un peuple me regarder comme son sauveur? — Duroc, quand un jour peut-être on m'appellera usurpateur, j'aurai besoin de cette voix de ma conscience qui me criera: Le seul souverain légitime est l'élu du peuple, et qui plus que toi est souverain légitime?

(*Pendant ce temps, un homme, qui s'est approché de lui, tire un poignard, lève la main, et va pour le frapper, lorsque l'espion se jette au-devant de lui.*)

DUROC.

A l'assassin!

L'ESPION, *qui a détourné le coup.*

On se jette au-devant du couteau, on reçoit le coup, et l'on ne crie pas.

CRIS DU PEUPLE.

A l'assassin!

BONAPARTE.

Silence! — Je puis être reconnu au milieu de ce tumulte. Donne ta bourse à cet homme qui m'a sauvé, et demande-lui son nom. — A demain aux Tuileries.

(*Il sort.*)

DUROC, *à l'espion.*

La personne que vous avez sauvée désire savoir votre nom.

L'ESPION.

Ai-je demandé le sien?

DUROC.

Voilà sa bourse.

L'ESPION, *montrant son bras.*

Voilà mon sang.

DUROC.

Prends.

L'ESPION, *jetant la bourse au peuple.*

Tenez, mes amis, buvez à la santé du premier consul. C'est lui qui était tout à l'heure au milieu de vous.

TOUS.

Vive le premier consul!

TROISIÈME TABLEAU.

Les Tuileries.

SCÈNE III.

CHARLES, *puis* JOSÉPHINE.

CHARLES, *entrant.*

Neuf heures et demie : — le premier consul est en retard.

JOSÉPHINE, *de la porte.*

Charles! Charles!

CHARLES.

Ah, madame!...

JOSÉPHINE.

Mon mari n'est pas encore sorti de sa chambre?

CHARLES.

Vous savez qu'il m'a dit de ne le réveiller que lorsque j'aurais de mauvaises nouvelles, et aujourd'hui, je n'en ai que de bonnes.

JOSÉPHINE.

Pour tout le monde?

CHARLES.

Oui.

JOSÉPHINE, *vivement.*

Il a signé?

CHARLES.

Hier.

JOSÉPHINE.

Et... a-t-il grondé?

CHARLES.

Un peu... Il trouve que six cent mille francs de dettes en six mois...

JOSÉPHINE.

Neuf mois.

CHARLES.

Eh bien! neuf mois... — Il trouve, dis-je...

JOSÉPHINE.

Charles, s'il savait!...

CHARLES.

Ah! madame, qu'est-ce que vous allez me dire?...

JOSÉPHINE.

Charles, vous qui êtes son ami de collége...

CHARLES.

Ah! mon Dieu, vous m'épouvantez.

JOSÉPHINE.

S'il savait que je n'ai osé en avouer que...

CHARLES.

Les trois quarts?... les deux tiers?

JOSÉPHINE, *à demi-voix.*

La moitié.

CHARLES.

Douze cent mille francs de dettes! Savez-vous ce que la nation accorde par an au premier consul?

JOSÉPHINE.

Oui, cinq cent mille francs.

CHARLES.

Eh bien! cela suffit à tout : pensions, faveurs, gratifications, traitements, tout est pris là-dessus.

JOSÉPHINE.

Charles, je vous jure que ce n'est pas ma faute...

CHARLES.

Voyons... en conscience. J'ai vu un mémoire de Leroy : — trente-quatre chapeaux pour un mois!...

JOSÉPHINE.

Ah! vous savez que Bonaparte n'aime pas à me voir plusieurs fois les mêmes chapeaux.

CHARLES.

Oui; mais trente-quatre pour un mois : est-ce que vous en mettez deux par jour?

JOSÉPHINE.

Non, mais ces fournisseurs me tourmentent, ils m'envoient des caisses pleines d'objets du meilleur goût, je ne sais lesquels choisir; alors ils me disent de garder tout, qu'ils n'ont pas besoin d'argent... — Je me laisse tenter; puis, sans que je sache comment, cela fait des sommes énormes.

CHARLES.

Douze cent mille francs!

JOSÉPHINE.

Oh! d'abord tout cela n'a point passé à ma toilette.... — N'ai-je point mes pensions aussi.... — mes veuves, mes orphelins? Une main qui se tend vers moi peut-elle s'éloigner vide?

CHARLES.

Oui, je sais que vous êtes bonne.

JOSÉPHINE.

Si vous saviez comme cela fait du bien de donner!... — Puis je leur dis de prier pour le premier consul... pour moi.

CHARLES.

Pour vous!... et que pouvez-vous désirer?

JOSÉPHINE.

Charles...... je suis quelquefois bien malheureuse!.... — Ah! ce n'est point Bonaparte qui.... non, vous savez s'il est bon avec moi! — Mais empereur, empereur, sera-t-il toujours le maître?.... — Charles, vous a-t-il jamais parlé de divorce?

CHARLES, *vivement.*

Jamais.

JOSÉPHINE.

Oh! s'il vous en parlait, Charles, au nom du ciel! au nom de ce qu'il y a de plus sacré au monde...— Oh! le voilà, je l'entends.... Je me sauve.... — Charles, ne lui parlez pas des six cent mille francs qui restent... Plus tard... plus tard...

CHARLES.

Et le bon sur le trésor?

JOSÉPHINE.

Ah! donnez, j'oubliais.

SCENE IV.

BONAPARTE, CHARLES, UN HUISSIER.

BONAPARTE, *à l'huissier.*

Un homme viendra ce matin; — il prononcera ces deux mots : *Toulon et liberté.* Vous me l'amènerez par cette porte. — (*L'huissier sort.*) Asseyez-vous, Charles, nous aurons de la besogne aujourd'hui. Avez-vous les journaux? que disent-ils?

CHARLES.

Les journaux français?

BONAPARTE.

Non, ils ne disent que ce que je veux; je sais d'avance ce qu'il y a dedans..... — Les journaux étrangers?

CHARLES.

Les journaux anglais parlent de la guerre, et protestent de leur amour pour la paix.

BONAPARTE.

Leur amour pour la paix! — Et pourquoi alors n'observent-ils pas le traité d'Amiens? Pourquoi s'obstinent-ils, contre toutes leurs promesses, à garder Malte, l'entrepôt de la Méditerranée, le relais de l'Égypte? — J'aimerais mieux leur abandonner le faubourg Saint-Antoine.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; L'HUISSIER, *puis* L'ESPION.

L'HUISSIER.

Voilà la personne qu'attend le citoyen premier consul.

(*L'espion entre enveloppé d'un manteau, Charles veut se retirer; Bonaparte lui fait signe de rester.*)

BONAPARTE, *à l'espion.*

Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau?

L'ESPION, *montrant Charles.*

Nous ne sommes pas seuls.

BONAPARTE.

Parlons bas... Que dit-on du couronnement?

L'ESPION.

C'est le vœu général.

BONAPARTE.

Et les jacobins, complotent-ils toujours?

L'ESPION.

Vous êtes prévenu contre eux; ce ne sont point les jacobins qui sont à craindre :—ce sont les royalistes.

BONAPARTE.

N'importe! ma police est mal faite.

L'ESPION.

Je le crois.

BONAPARTE.

J'ai manqué d'être assassiné hier à Saint-Cloud.

L'ESPION.

Je le sais.

BONAPARTE.

Comment?

L'ESPION.

J'y étais.

BONAPARTE.

Qui t'y avait envoyé?

L'ESPION.

Personne.

BONAPARTE.

Un homme me sauva la vie.

L'ESPION.

En se jetant entre vous et l'assassin.

BONAPARTE.

Et il a reçu le coup.

L'ESPION, *ouvrant son manteau et montrant son bras.*

Dans le bras.

BONAPARTE, *après un silence.*

Comment! c'est toi?

L'ESPION.

Vous voyez qu'un espion peut être bon à autre chose qu'à faire la police : — quand ce ne serait qu'à servir de gaîne à un poignard!...

BONAPARTE.

Que puis-je faire pour toi? que veux-tu?

L'ESPION.

Pour moi! et quels sont les titres ou le rang que l'on accorde à un espion? On lui donne de l'or, et vous ne m'en laissez pas manquer; on lui donne des ordres, — et j'attends les vôtres.

BONAPARTE.

Eh bien! retourne au milieu du peuple, au milieu duquel je vais passer dans une heure pour aller à Notre-Dame. Dis que l'empereur Napoléon chérira encore plus ses sujets que le premier consul n'aimait ses concitoyens. Dis... dis enfin tout ce que ton dévouement pour moi t'inspirera. — (*L'espion sort.*) Que cet homme est bizarre!

SCÈNE VI.

BONAPARTE, CHARLES.

BONAPARTE.

Vous avez beau dire, monsieur mon secrétaire, la France a assez de république. Le Directoire a fait plus contre elle que la Montagne. — Et voyez ce qu'il reste de vieux Romains! — Sur trois millions cinq cent soixante-quatorze mille huit cent quatre-vingt-dix-huit votes, deux mille cinq cent soixante-neuf seulement sont négatifs. Vous voyez donc bien que c'est la France entière qui me donne le titre d'empereur, — et non moi qui le prends.

CHARLES.

Votre Majesté aura beau faire...

BONAPARTE.

Non, non, dites toujours : *Citoyen premier consul...* — (*Regardant sa montre.*) Vous avez encore une heure à être républicain. — Eh bien! que disiez-vous?

CHARLES.

Je disais, citoyen premier consul, que vous auriez beau faire, les rois de l'Europe vous regarderaient toujours comme leur cadet.

BONAPARTE.

Eh bien! je les détrônerai tous, et alors je serai leur aîné.

CHARLES.

Prenez garde, si vous refaites le lit des Bourbons, de n'y pas coucher dans dix ans.

BONAPARTE.

Monsieur mon secrétaire! donnez-moi la liste des maréchaux de l'empire, — que je la signe. — Appelez les noms.

CHARLES.

Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières, Kellermann, Lefèvre, Pérignon et Serrurier.

BONAPARTE.

Dix-huit républicains! — Eh bien! vous verrez si un seul refusera le bâton de maréchal, parce qu'il lui sera donné par la main d'un empereur. — Je n'ai qu'un regret aujourd'hui : c'est de ne pouvoir joindre à cette liste les noms de Desaix et de Kléber. Votre misérable Directoire! s'il ne m'avait pas oublié — ou plutôt confiné en Égypte; s'il m'avait envoyé, comme il me l'avait juré, hommes et argent, je n'en serais pas revenu comme un fugitif. — Il est vrai qu'arrivé j'ai pris ma revanche. — Quels immenses projets cette bicoque de Saint-Jean-d'Acre est venue renverser! Si je l'avais prise, je trouvais dans la ville les trésors du pacha et des armes pour trois cent mille hommes; je soulevais et j'armais toute la Syrie; je marchais sur Damas et Alep; je grossissais mon armée de tous les chrétiens, des Druses, et des mécontents que je recrutais, à mesure que j'avançais dans le pays; j'arrivais à Constantinople avec des masses armées; je fondais dans l'Orient, à la place de l'empire turc, un nouvel et grand empire qui fixait ma place dans la postérité, et peut-être revenais-je à Paris par Andrinople ou par Vienne, après avoir anéanti la maison d'Autriche... — Tout cela pouvait être, — et tout cela est à refaire. — (*Un silence.*) Combien le port de Boulogne contient-il de bâtiments de descente?

CHARLES.

Neuf cents. — Et à quand notre entrée à Londres?

BONAPARTE.

Je n'en sais rien encore. — Oh! c'est par l'Inde, c'est dans l'Inde qu'il faut l'attaquer; c'est dans son commerce, et non dans son gouvernement qu'il faut l'atteindre. Quand je serai maître de tous les ports de la Méditerranée et de l'Océan; quand, sous peine de désobéir à ma volonté, on ne pourra y recevoir une voile anglaise, nous verrons!

CHARLES.

Mais pour cela il vous faut une monarchie européenne.

BONAPARTE, *se mettant à griffonner.*

Oui, quand je l'aurai!... Fou que je suis!... — Voilà de bonnes plumes.

CHARLES.

C'est que je les taille moi-même, — attendu que, chargé de déchiffrer votre écriture, il est de mon intérêt que vous écriviez le moins mal possible.

BONAPARTE.

Oui, oui. — (*Le regardant fixement.*) Que pensez-vous de moi, Charles?

CHARLES.

Mais je crois que vous ressemblez à un architecte habile, vous bâtissez derrière un échafaudage que vous ferez tomber quand tout sera fini.

BONAPARTE.

Vous avez raison; je ne vis jamais que dans deux ans... — Écrivez : — « L'école polytechnique recevra désormais une organisation toute militaire. Les élèves porteront des uniformes et seront assujettis à la discipline des casernes. » — J'en veux faire une pépinière de grands hommes. Ce sera des généraux pour mon successeur. — J'ai bien fait de retrancher une lettre à mon nom : je gagne une signature sur neuf.

CHARLES.

Si vous voulez signer?

(*On entend sonner les cloches.*)

BONAPARTE, *s'interrompant.*

Laissez-moi écouter le son des cloches; vous savez combien je l'aime.

CHARLES.

Surtout le son de celles-ci qui vous annoncent que dans une demi-heure le premier consul Bonaparte sera l'empereur Napoléon.

BONAPARTE.

Vous vous trompez : elles me rappellent les premières années que j'ai passées à Brienne. J'étais heureux alors...—(*Entre Joséphine.*) Eh bien! que viens-tu faire ici, Joséphine? — Voulez-vous nous laisser, Charles?

(*Charles sort.*)

SCÈNE VII.

BONAPARTE, JOSÉPHINE.

BONAPARTE.

Tu n'es pas encore en costume?

JOSÉPHINE.

Non, mon ami; ce manteau impérial me coûte à jeter sur mes épaules.— Oh! dis-moi : — n'as-tu pas de funestes pressentiments?

BONAPARTE.

Moi, non; et lesquels?

JOSÉPHINE.

Ne crains-tu pas que la fortune ne puisse te reconnaître sous ton nouveau titre? Elle te cherchera sous une tente et te trouvera sur un trône.

BONAPARTE.

Enfant! Eh! serai-je jamais autre chose que le soldat de Toulon, le général d'Arcole ou le consul de Marengo? Ma fortune m'a toujours suivi; pourquoi veux-tu qu'elle s'arrête quand je vais toucher le but? Pourquoi l'étoile de Bonaparte ne serait-elle pas celle de Napoléon?

JOSÉPHINE.

Oh! n'étais-tu pas assez grand?

BONAPARTE.

Crois-tu que ce soit une vaine ambition qui me fasse désirer un nouveau titre? crois-tu que je ne m'estime pas ce que je vaux? — et que le manteau impérial ou la main de justice me donneront à moi une plus haute opinion de moi? L'Europe est vieille, — et ma mission est de la régénérer : — il faut que je l'accomplisse. Je ne voudrais pas être empereur, que le peuple m'élèverait malgré moi sur le pavois impérial. Mais je veux l'être, parce que, de même que seul je pouvais sauver la France, seul je puis la consolider. Général, un boulet pouvait m'emporter, et avec moi étaient perdues mes victoires; consul à temps, un coup d'État, un coup de main peut me chasser comme j'ai chassé le Directoire; consul à vie, il suffit d'un assassin, — et Cadoudal attend encore sous les verrous la peine d'un crime qu'il ne tente pas même de nier. Depuis quatre ans et demi que dure le consulat, la France est placée en viager sur ma tête; l'empire et l'hérédité peuvent seuls... — Mais que je suis fou de faire de la politique avec toi, frivole et jolie, conseiller bâti de gaze et de dentelle! Non, ma Joséphine, plus de ces conversations; elles attristent tes yeux et ta bouche, et tous deux doivent sourire : soulage les malheureux, achète des chiffons et fais des dettes, beaucoup de dettes : voilà ta vocation à toi; suis-la et ne tente pas d'arrêter la mienne. — Ce n'est pas la plus heureuse!

JOSÉPHINE.

Pardon! — mais je veux encore te dire...

BONAPARTE.

Quoi?

JOSÉPHINE.

Tu parles d'hérédité, — pour qui?...

BONAPARTE.

J'aurai un fils, Joséphine. Le destin ne m'a pas conduit si haut par la main pour m'abandonner tout à coup. — Peut-être serai-je malheureux un jour; — mais c'est quand il n'aura plus rien à m'accorder, — quand, comblé de tous les biens, je ne pourrai plus que descendre. Mon existence est une de ces grandes combinaisons du sort que la fortune veut compléter, dans son bonheur comme dans ses revers. — Joséphine, j'aurai un fils.

JOSÉPHINE.

Mon Dieu! quelle est donc ton intention?... Écoute, j'adopterai qui tu voudras; tout enfant que tu me présenteras, en me disant : « Aime-le, » je l'aimerai comme j'aime Eugène, — mon Eugène; ce sera mon fils, aussi cher que si je l'avais porté dans mon sein...

BONAPARTE.

Eh bien! Joséphine, — oui, — si le sort me refuse un fils, oui, j'en adopterai un digne de moi, qui aura le cœur de sa mère — et le courage de son père... — Me comprends-tu?

JOSÉPHINE.

Oh! je n'ose espérer...

BONAPARTE.

Espère.

JOSÉPHINE.

Eugène.

BONAPARTE.

Eugène Beauharnais.

JOSÉPHINE.

O mon ami! — mon Bonaparte!

BONAPARTE.

Allez, mon impératrice! Notre-Dame vous attend et j'ai une couronne d'or à mettre sur vos beaux cheveux.

JOSÉPHINE, *avec mélancolie.*

Ami, — j'aimerais mieux les fleurs de la Malmaison.

(*Elle sort.*)

BONAPARTE.

Bonne Joséphine! — Qu'y a-t-il, Charles?...

CHARLES.

Le sénat vient vous supplier d'accepter l'empire.

BONAPARTE.

Dans un instant je vais le recevoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

CHARLES, *puis* LABREDÈCHE, HUISSIERS.

LABREDÈCHE, *dans l'antichambre, parlant avec l'accent italien.*

Ze vous dis que ze souis de la société de notre saint-père le Pape, — un mousicien de sa chapelle : — (*Il chante en fausset.*) voyez... et que ze viens prendre les ordres de Sa Majesté l'emperour, — ze veux dire du premier consoul.

CHARLES, *à part.*

Oh, mon Dieu! encore cet homme, le plus intrépide solliciteur que je connaisse, et qui a toujours un parent mort victime de l'autre gouvernement! — Eh bien! qu'y a-t-il?

LABREDÈCHE.

Ah! citoyen secrétaire, tirez-moi des mains de vos citoyens huissiers; ce sont de véritables geôliers; j'ai été obligé de renoncer à ma qualité de Français, dont je suis si fier en ce jour immortel, afin d'arriver...

CHARLES.

Eh bien! monsieur, vous voilà; que voulez-vous?

LABREDÈCHE.

Vous ne me reconnaissez donc pas?

CHARLES.

Au contraire, je me rappelle qu'en 98...

LABREDÈCHE.

Je sollicitais.

CHARLES.

Qu'en 1802...

LABREDÈCHE.

Je sollicitais encore.

CHARLES.

Enfin maintenant...

LABREDÈCHE.

Je sollicite toujours. — Que voulez-vous? ce n'est pas ma faute; c'est celle de ceux qui ne m'accordent pas ce que je demande; — mais j'espère que sous le gouvernement paternel de Sa Majesté l'empereur j'obtiendrai enfin justice; car vous savez que mon père...

CHARLES.

Oui, oui.

LABREDÈCHE.

Mon malheureux père est mort victime de son dévouement à la république, en combattant les chouans...

CHARLES.

Ah! votre père était républicain?...

LABREDÈCHE.

Non, non. — (*A part.*) Que diable ai-je dit là, le jour du couronnement?...

CHARLES.

Royaliste, alors?

LABREDÈCHE.

Royaliste? encore moins, monsieur.

CHARLES.

Mais, enfin, il était l'un ou l'autre.

LABREDÈCHE.

Il était monarchiste, monsieur!... — (*A part.*) voilà le mot trouvé!... — (*Haut.*) mais non partisan de la vieille monarchie, non, non; il rêvait une dynastie nouvelle, un trône militaire;.— il disait comme monsieur de Voltaire :

Le premier qui fut roi...

— Qu'il serait heureux aujourd'hui s'il n'était pas mort victime...

CHARLES.

Mais vous n'avez jamais pu appuyer vos demandes d'un extrait mortuaire.

LABREDÈCHE.

Comment voulez-vous?... Les mairies brûlées... — J'espère donc avoir part aux grâces qui seront accordées à l'occasion du grand jour...

CHARLES.

Mais si vous êtes si dévoué à l'empereur, pourquoi ne pas vous engager? Sa Majesté aura besoin d'hommes.

LABREDÈCHE.

M'engager, moi?... moi? — je suis fils unique de femme veuve. — (*A part.*) J'ai tué mon père, je peux bien ressusciter ma mère. — (*Haut.*) Mais avec votre protection, monsieur le secrétaire... si vous daignez...

CHARLES.

Donnez.

LABREDÈCHE.

Douze cents francs... une pension de 1,200 fr. ou une place dans les vivres. — (*Près du bureau.*) Quand je pense que c'est ici que le grand homme s'est assis hier encore!..... — (*Se retournant.*) Voyez-vous, une place dans les vivres me serait peut-être plus agréable qu'une pension... parce que dans les vivres, sur une place de quinze cents francs, avec un peu d'économie, on peut mettre par an six ou sept mille francs de côté... — (*Revenant au bureau.*) Que c'est sur ce bureau qu'il a signé ses immortels décrets; que cette plume encore mouillée d'encre est celle avec laquelle il signera peut-être mon brevet de pension!... Parce que, tout bien considéré, voyez-vous, j'aime mieux une pension qu'une place; cela n'entraîne pas à des heures de bureau; on se présente tous les trimestres seulement, — tous les trimestres, n'est-ce pas?

CHARLES.

Oui.

LABREDÈCHE.

Soyez tranquille, je serai exact. — Ainsi donc, vous avez la bonté de me dire que vous regardez cette faveur comme accordée?

CHARLES.

Moi? point du tout!

LABREDÈCHE.

Je vous demande bien pardon, cela vous est échappé. Mais vous voulez vous soustraire à ma reconnaissance, c'est d'une belle âme, monsieur!... Si je pouvais vous montrer la mienne, vous verriez qu'elle n'est pas indigne... — Ainsi voilà la plume, voilà la pétition...—Une signature, un *Bonaparte*, —je veux dire un *Napoléon!*... qu'il n'aille pas se tromper, diable!

CHARLES.

Je la mettrai sous ses yeux, voilà tout ce que je puis vous dire.

LABREDÈCHE, *à part.*

Et moi je cours sur le chemin de Notre-Dame lui remettre celle-ci, parce que si celui-là m'oublie.... — (*Haut.*) Adieu, monsieur, adieu, mon bienfaiteur! je vais joindre ma voix à toutes celles qui louent, qui bénissent... — Huissier, vous voyez comme je suis avec monsieur le secrétaire : — il désire que désormais j'entre toujours sans faire antichambre.

CHARLES.

Huissier, vous voyez bien ce monsieur qui sort?

L'HUISSIER.

Oui, monsieur.

CHARLES.

Eh bien! reconnaissez-le pour ne jamais le laisser entrer.

QUATRIÈME TABLEAU.

La façade des Tuileries.

SCÈNE IX.

LABREDÈCHE, LORRAIN, PEUPLE, BOURGEOIS, MILITAIRES.

PLUSIEURS VOIX.

Le voilà! le voilà!... non... — si... — pas encore.

UNE VOIX.

Je vous dis que le cortége doit passer à onze heures précises. Voilà l'imprimé.

UN MONSIEUR.

Il est onze heures un quart.

LORRAIN.

Dites donc, est-ce que vous êtes chargé de faire l'appel, citoyen? il me semble qu'il est bien libre de sortir quand il voudra.

UNE FEMME.

On dit que l'impératrice s'est trouvée mal.

LORRAIN.

Je crois plutôt que c'est le pape, moi; — quand nous avons été au-devant de lui à Avignon, il était déjà tout malade qu'il m'en a fait de la peine.

UN MONSIEUR.

Eh! non, il se porte très-bien.

LORRAIN.

Ah! il se porte bien! c'est donc pour ça que mon officier qui commandait son escorte a eu si peur qu'y ne lui passât entre les mains, qu'il a voulu en donner un récépissé à l'officier de l'autre escorte, — et comme on aurait pu réclamer à Paris mieux qu'il n'avait reçu à Avignon, il a mis sur le susdit récépissé : — Reçu un pape en assez mauvais état... — Voilà comme il se porte bien.

LABREDÈCHE, *survenant.*

Pas du tout, mon ami, pas du tout; c'est que l'empereur reçoit le sénat : moi je sors du cabinet de l'empereur, rien que ça, et je sais à quoi m'en tenir.

LE PEUPLE.

Ah! v'là la fenêtre qui s'ouvre.

UN MONSIEUR.

Il va paraître; l'empereur va venir au balcon : — le voilà! le voilà!

LABREDÈCHE.

Laissez-moi passer.

LORRAIN.

Dites donc, citoyen, vous avez le coude pointu, je ne vous dis que ça.

UNE FEMME.

Est-il malhonnête ce monsieur!..... vous voyez bien que vous ne pouvez pas passer.

LABREDÈCHE.

Il faut que l'empereur me voie, il faut que l'empereur m'entende...

TOUS.

Le voilà! le voilà!

UN ENFANT.

Maman, prends-moi dans tes bras, je ne vois pas.

TOUS.

Vive le premier consul!

(*Il salue.*)

LABREDÈCHE.

Vive l'Empereur!

TOUS.

Vive l'Empereur!

LABREDÈCHE.

Vive Napoléon le Grand!

LORRAIN, *se découvrant.*

Vive le général Bonaparte!

ACTE TROISIÈME.

TALMA.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.
MURAT.
TALMA.
BERTHIER.
DAVOUST.
MORTIER.
L'ESPION.
LORRAIN.
CAULAINCOURT.
LE MINISTRE.
UN OFFICIER.
UN HUISSIER.
UN SOLDAT.
UNE FEMME.
UN ENFANT.
UN DOMESTIQUE.
SOLDATS.

CINQUIÈME TABLEAU.

DRESDE.

Le palais du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

NAPOLÉON, BERTHIER.

NAPOLÉON, *dictant à Berthier.*

Arrivée au Niémen, l'armée se disposera ainsi : à l'extrême droite, en sortant de la Galicie sur Droguizzin, le prince de Schwartzemberg et trente-quatre mille Autrichiens ; à leur gauche venant de Varsovie, et marchant sur Bialystock et Grodno, le roi de Westphalie avec soixante-dix-neuf mille deux cents Westphaliens, Saxons et Polonais ; à côté d'eux le prince Eugène achèvera de réunir vers Mariendol et Pilony soixante-dix-neuf mille cinq cents Bavarois, Italiens et Français ; puis l'empereur, avec deux cent vingt mille hommes commandés par le roi de Naples, le prince d'Eckmuhl, les ducs de Dantzick, d'Istrie, de Reggio, d'Elchingen ; enfin, devant Tilsitt, Macdonald et trente-deux mille cinq cents Prussiens, Bavarois et Polonais, formeront l'extrême gauche de la grande armée. — Ainsi, Berthier, combien d'hommes en mouvement depuis le Guadalquivir et la mer des Calabres jusqu'à la Vistule ?

BERTHIER.

Six cent dix-sept mille.

NAPOLÉON.

Combien présents?

BERTHIER.

Quatre cent vingt mille.

NAPOLÉON.

Combien d'équipages de ponts?

BERTHIER.

Six.

NAPOLÉON.

De voitures de vivres?

BERTHIER.

Onze mille.

NAPOLÉON.

De pièces de canon?

BERTHIER.

Treize cent soixante-douze.

NAPOLÉON.

Bien!

BERTHIER.

Et Votre Majesté croit pouvoir compter sur les soixante mille Autrichiens, Prussiens et Espagnols, qui marchent dans l'armée?

NAPOLÉON.

Oui.

BERTHIER.

Votre Majesté ne craint pas qu'ils se souviennent de Wagram, d'Iéna et de Saragosse!

NAPOLÉON.

Ils ne s'en souviendront pas tant que je serai vainqueur. Il faut se servir de ses conquêtes pour conquérir; d'ailleurs la campagne ne sera pas longue; c'est une guerre toute politique : ce sont les Anglais que j'attaque en Russie; ensuite on se reposera : c'est le cinquième acte, le dénoûment. — Datez mes ordres d'ici, de Dresde, — et envoyez mes ordonnances aux journaux de Paris. Vous reviendrez avec Caulaincourt, Murat, Ney, et nos autres maréchaux.

BERTHIER.

Votre Majesté recevra-t-elle ce matin les rois de Wurtemberg, de Prusse et de Westphalie, et quelques autres qui demandent à faire leur cour à Votre Majesté?

NAPOLÉON.

Plus tard; — j'attends Talma. Vous les inviterez au spectacle pour ce soir, je les y conduirai. — Allez.

SCÈNE II.

NAPOLÉON, UN HUISSIER, TALMA, *puis* CAULAINCOURT.

L'HUISSIER.

M. Talma.

NAPOLÉON.

Faites entrer. — (*Talma entre, l'huissier sort.*) Vous vous faites bien attendre, Talma.

TALMA.

Sire, ce n'est pas ma faute; j'ai donné en entrant dans la cour au milieu d'un embarras de rois dont j'ai eu toutes les peines du monde à me retirer.

NAPOLÉON.

Quand êtes-vous arrivé?

TALMA.

Hier soir, sire.

NAPOLÉON.

Êtes-vous trop fatigué pour jouer aujourd'hui?

TALMA.

Non, sire.

NAPOLÉON.

Songez que vous aurez un parterre de têtes couronnées. — Quelles nouvelles du Théâtre-Français?

TALMA.

Des querelles.

NAPOLÉON.

Toujours! — Entre?...

TALMA.

Entre les sociétaires, — pour les rôles, — pour les emplois.

NAPOLÉON.

Je réglerai tout cela à Moscou. Votre république de la rue de Richelieu me donne plus de mal que mes cinq ou six royaumes.

TALMA.

Et que jouerai-je? — Mahomet?

NAPOLÉON.

Non, non, ils prendraient cela pour une application; — d'ailleurs, depuis que j'ai vu l'Égypte, je trouve Voltaire encore plus faux qu'auparavant.

TALMA.

J'ai cependant entendu Votre Majesté louer OEdipe.

NAPOLÉON.

La fatalité antique le soutient. Voyez-vous, tout le théâtre de Voltaire est un système dont 93 est la dernière pièce. — Mais dites-moi, Talma, comprenez-vous, avec sa haine pour les rois, ses éloges exagérés de Louis XIV, — roi d'opéra qui entendait assez habilement la mise en scène de la royauté, — rien de plus; — qui faisait six mille francs de pension à Boileau, et laissait mourir de faim Corneille... — Corneille que j'aurais fait ministre s'il eût vécu de mon temps!

TALMA.

Je vois que je jouerai ce soir du Corneille.

NAPOLÉON.

Oui, il est toujours beau sans cesser d'être vrai, celui-là. Il agrandit les héros dont il s'empare... Il

ne les force pas à se baisser pour passer par les petits escaliers de Versailles, et les portes de l'OEil-de-Bœuf; ses Grecs sont Grecs, ses Romains, Romains.... Ils ont les jambes et les bras nus, et ne portent pas là livrée de Louis XIV.

TALMA.

Votre Majesté me semble bien sévère.

NAPOLÉON.

Ah! j'aime peu votre littérature moderne, Talma! — elle a pris autant de peine pour s'éloigner de ses deux grands modèles, Corneille et Molière, que les Grecs en prenaient pour se rapprocher d'Eschyle et d'Aristophane. — Legouvé et Dubelloy ont eu un instant l'intention de nous faire une littérature nationale; — mais comme ces gardiens chargés de conserver les monuments du moyen âge, qui font blanchir les vieilles statues couchées sur les vieux tombeaux, — Dubelloy badigeonne Bayard, et Legouvé regratte Henri IV. — Quand nous imiterons les Grecs, que ce soit sur des sujets grecs, et alors ne nous écartons pas de leur belle simplicité. — Voyez l'*Agamemnon* de Lemercier... — Il faudra cependant en venir là, Talma, que l'on parle comme la nature... — Je suppose qu'un jour on me mette en scène, moi! — Croyez-vous que je me ressemblerai si l'on me fait faire des phrases sonores et de grands gestes, — moi, — bonhomme, — qui n'ai d'éloquence que par boutade, et qui gouverne le monde — les bras croisés.

TALMA.

Votre Majesté a dû voir que cette opinion est la mienne.

NAPOLÉON.

Oui, oui, vous êtes toujours simple et naturel, vous. Aussi a-t-on été longtemps sans vous comprendre. — Vous jouerez le rôle d'Auguste, Talma, — et je voudrais qu'Alexandre fût là ce soir pour vous entendre dire : « Soyons amis, Cinna. » — Adieu; voilà Caulaincourt que j'ai fait demander.

TALMA.

Adieu, sire.

NAPOLÉON.

A propos : — Ils disent que c'est vous qui m'apprenez à me tenir sur mon trône; c'est pour cela que je m'y tiens bien. — A ce soir. — (*Se retournant.*) Je ne suis pas content de vous, Caulaincourt.

CAULAINCOURT, *qui entre.*

Et comment aurai-je eu le malheur de déplaire à Votre Majesté?

NAPOLÉON.

Vous blâmez hautement la campagne de Russie.

CAULAINCOURT.

Oui, sire.

NAPOLÉON.

Et quels sont vos motifs? Parlez; vous savez que j'aime qu'on soit franc.

CAULAINCOURT.

Sire, jusqu'à présent nous n'avons combattu que des hommes, et vous avez vaincu; — mais la Russie! une campagne n'y est possible que de juin à octobre : hors l'intervalle compris entre ces deux époques, une armée engagée dans ses déserts de boue et de glace y périt tout entière sans gloire! La Lithuanie est l'Asie encore plus que l'Espagne n'est l'Afrique. Les Français ne se reconnaissent plus au milieu d'une patrie qu'aucune frontière ne limite. On ne s'étend pas ainsi sans s'affaiblir. C'est perdre la France dans l'Europe... Car enfin, lorsque l'Europe sera la France, il n'y aura plus de France. Déjà même le départ de Votre Majesté la laisse solitaire, déserte, sans chef, sans armée... — Qui donc la défendra?

NAPOLÉON.

Ma renommée. J'y laisse mon nom et la crainte qu'inspire une nation armée.

CAULAINCOURT.

Je ne parle encore que de succès; mais en cas de retraite, sur quoi s'appuiera Votre Majesté? Sur la Prusse, que nous dévorons depuis cinq ans, et dont l'alliance n'est que feinte ou forcée?...

NAPOLÉON.

Ne suis-je pas assuré de sa tranquillité par l'impossibilité où je l'ai mise de remuer, même dans le cas d'une défaite? Oubliez-vous que je tiens dans ma main sa police civile et militaire? D'ailleurs, ne puis-je pas compter sur sept rois qui me doivent leurs nouveaux titres? Six mariages ne lient-ils pas la France avec les maisons de Bade, de Bavière et d'Autriche? Tous les souverains de l'Europe ne doivent-ils pas être effrayés comme moi du gouvernement militaire et conquérant de la Russie? de sa population sauvage qui s'augmente d'un demi-million d'hommes tous les ans? Pourquoi menacer mon absence de différents partis existants dans l'intérieur de l'empire? Je n'en vois qu'un seul : celui de quelques royalistes. Eh bien! qu'ai-je besoin d'eux? Quand je les soutiens, je me fais tort à moi-même dans l'esprit du peuple; car, que suis-je, moi? roi du tiers état; n'étant pas né sur le trône, il faut que je m'y soutienne comme j'y suis monté, — par la gloire. Un simple particulier comme j'étais, devenu souverain comme je le suis, ne peut plus s'arrêter; il faut qu'il monte sans cesse; ou il redescend à compter du jour où il reste stationnaire. Ces hommes que ma fortune a hissés après elle, n'ont déjà plus assez de leurs bâtons de maréchaux. C'est à qui les échangera contre des sceptres et des couronnes; ma famille me tiraille de tous

côtés par mon manteau impérial; chacun réclame un trône, ou pour le moins un grand-duché. Il semble, à entendre mes frères, que j'aie mangé l'héritage du feu roi notre père. Eh bien! le moyen de contenir toutes ces ambitions, de réaliser toutes les espérances, c'est la guerre, la guerre toujours! — Et croyez-vous donc que je n'en sois pas las de la guerre? L'empereur Alexandre pèse seul au sommet de l'immense édifice que j'ai élevé : il y pèse jeune, plein de vie. Ses forces augmentent encore, quand déjà les miennes décroissent. Il n'attend que ma mort pour arracher à mon cadavre le sceptre de l'Europe. Il faut que je prévienne ce danger, quand l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, la Prusse et l'Autriche marchent sous mes aigles, — et que je consolide le grand empire en rejetant Alexandre et la puissance russe, affaiblie par la perte de toute la Pologne, au delà du Borysthène.

CAULAINCOURT.

Votre Majesté parle de sa mort, et si sur le champ de bataille où elle s'expose comme le dernier de ses soldats...

NAPOLÉON.

Vous craignez la guerre pour mes jours! C'est ainsi qu'au temps des conspirations on voulait m'effrayer de Cadoudal. Il devait tirer sur moi; eh bien! il aurait tué mon aide de camp. Quand mon heure sera venue, une fièvre, une chute de cheval à la chasse me tueront aussi bien qu'un boulet. — Les jours sont écrits.

CAULAINCOURT.

Sire...

NAPOLÉON, *le conduisant à une fenêtre.*

Voyez-vous là-haut cette étoile?

CAULAINCOURT.

Non, sire.

NAPOLÉON.

Regardez bien.

CAULAINCOURT.

Je ne la vois pas, sire.

NAPOLÉON.

Eh bien! moi je la vois. — Passons au salon, l'heure de la réception est arrivée.

(*Ils entrent au salon du fond. — La porte reste ouverte, et l'huissier annonce successivement :*)

Sa Majesté le roi de Saxe,
Sa Majesté le roi de Wurtemberg,
Sa Majesté l'empereur d'Autriche,
Sa Majesté le roi de Naples,
Sa Majesté le roi de Bavière,
Sa Majesté le roi de Prusse.

(*A mesure qu'un roi entre, Napoléon le reçoit; il apparaît un instant au milieu d'eux, et le théâtre change.*)

SIXIÈME TABLEAU.

Les hauteurs de Borodino.

SCÈNE III.

MURAT, UN OFFICIER, UN SOLDAT, UN DOMESTIQUE.

UN OFFICIER, *à la tête d'une colonne.*

Halte!

MURAT.

Julien, aie soin de mon cheval et amène-m'en un autre. Lave la blessure qu'il a reçue au cou, avec de l'eau-de-vie et du sel, — et tu m'apporteras un sabre plus lourd que celui-ci. — Ces Russes, il faut les fendre jusqu'à la ceinture pour qu'ils tombent.

DEUXIÈME SOLDAT.

Il est bien heureux de les joindre ces gredins-là! Voilà quatre cents lieues qu'ils nous font faire, et on n'a encore eu le plaisir de leur dire deux mots qu'à Vitepsk et à Smolensk.

MURAT.

Je crois qu'ils nous attendent ici, mes braves. Bagration, Barclay et Kutusoff sont réunis, et nous aurons de la besogne demain, ou je ne m'y connais pas. — (*Jetant un de ses gants.*) Ici la tente de l'empereur : là la mienne. Vous, partout autour de nous; couchez-vous près de vos armes, et ne dormez que d'un œil.

LE DOMESTIQUE.

Voilà le sabre que Votre Majesté a demandé; son cheval l'attend.



MURAT.

Bien. Messieurs, venez avec moi éclairer les flancs.

SCÈNE IV.

LES SOLDATS AU BIVAC.

DEUXIÈME SOLDAT.

En voilà un qui a de bonnes jambes, à la bonne heure.

TROISIÈME SOLDAT.

On dit qu'y veut s'faire roi des Cosaques.

QUATRIÈME SOLDAT.

Bah ! et son royaume de Naples ?

PREMIER SOLDAT.

On le donnera à un autre, donc! — Ah çà! qu'est-ce qu'il y a pour la marmite, les enfants? — (*Se retournant.*) Dites donc, les anciens, peut-on vous demander du feu? — Ces gaillards-là ! ils ont un pot au feu soigné ! — Ah çà ! vous, voyons ; apportez à la masse, et de l'ordre surtout : — (*Les soldats ouvrent successivement leurs sacs.*) de la farine, de la farine et de la farine... Eh bien ! avec ça nous aurons au premier service de la bouillie, au second de la bouillie, et au troisième de la bouillie... — Mille dieux, en Prusse, en Allemagne, on avait toujours quelque dindon, quelque poule......

SCÈNE V.

LES MÊMES ; LORRAIN.

LORRAIN, *lui faisant passer une oie sous le nez.*

Qu'est-ce que tu dis de ça, le vieux?

PREMIER SOLDAT.

Je dis que si c'était dans notre bouillie, ça lui donnerait une fameuse couleur.

LORRAIN, *mettant l'oie dans la marmite.*

Eh bien ! gare les éclaboussures ! et une place au feu, place de soldat; rien que ça, parce qu'on ne sait pas lire. La largeur de la main entre les deux genoux. — Voilà.

PREMIER SOLDAT.

Ah çà ! mais d'où viens-tu, toi? tu n'es pas de l'escouade.

LORRAIN.

J'arrive de l'Andalousie ; et je vous en souhaite des Andalouses... — (*Il envoie un baiser.*) Je ne vous dis que ça. — Quant aux hommes en Espagne, voyez-vous, c'est des drôles de particuliers : des manteaux qui marchent et une épée qui relève; — voilà tout.

PREMIER SOLDAT.

Ah çà ! qu'est-ce que ça mange ? Ça mange-t-il ?

LORRAIN.

Ça mange de l'ail au chocolat... ou du chocolat à l'ail, je ne sais pas au juste. Ça se dit noble comme la cuisse à Abrâham ; ça n'a pas le sou dans sa poche : c'est sec comme de l'amadou, noir comme une taupe, — et ça fume comme un tuliau de poêle; — voilà l'Espagnol.

PREMIER SOLDAT.

C'est un joli peuple tout de même.

LORRAIN.

Et le peuple russien, qu'est-ce que ça est? car il faut faire connaissance avec ses nouveaux amis...

PREMIER SOLDAT.

Mais la cavalerie, ce qu'on appelle vulgairement *Cosaques*, c'est des chevaux avec des cordes, des lances avec des clous et des figures avec des barbes. Quant à ce que ça mange, on ne peut pas le dire, attendu que, comme on ne trouve rien dans le pays, y n'y a pas d'échantillon...

LORRAIN.

Et le pays par lui-même est-il agricole ?

PREMIER SOLDAT.

Agréable ?

LORRAIN.

Oui, agréable ou agricole, comme tu voudras...

PREMIER SOLDAT.

Du tout. Par exemple, du brouillard à couper au couteau !

LORRAIN.

Du brouillard, voilà une grande affaire! J'ai été dans des peillys où les cavaliers ne se servent pas d'autre chose pour cirer leurs bottes. — C'est à cause du pôle.

PREMIER SOLDAT.

Qu'est-ce qu'y dit, hein ?

DEUXIÈME SOLDAT.

Je ne sais pas. Il dit le pôle.

LORRAIN.

Pour en revenir aux Espagnols...

UN SOLDAT.

Ah! bah, tes Espagnols! Un joli peuple! — Pas gai du tout.

LORRAIN.

Pas gai ? — Il chante toute la journée.

UN SOLDAT.

Quoi ?

LORRAIN.

Les vêpres.

UN SOLDAT.

Merci.

LORRAIN.

Tenez; moi, je vas vous donner une idée du chant national. C'est l'histoire d'un vieux chrétien, —

brave homme, ma parole d'honneur! — Écoutez, et le refrain en chœur! — (*Au tambour.*) Voyons, donne ton *la*, toi! — (*Il tire des castagnettes.*) Et toi aussi, fifmardo! — En avant! marche!

PREMIER COUPLET.

La mort a surpris dans un coin
Le valeureux don Sanche;
Il est mort la tasse au grouin,
Couché sur une planche.

(*Avec accompagnement de castagnettes.*)
Tra, tra, etc.

Issu d'un alguazil hargneux,
Il naquit en Castille,
Où, dans des sentiments pieux,
Sa mère mourut fille...
Tra, tra, etc.

Un quart d'heure avant son trépas,
Son redoutable père
D'un petit bien — qu'il n'avait pas —
Le nomma légataire.
Tra, tra, etc.

De la disette quand le vent
Soufflait dans sa cuisine,
Il se régalait gravement...
D'un air de mandoline.
Tra, tra, etc.

L'azur et le carmin des fleurs
Brillaient à son panache:
Cupidon suspendait les cœurs
Au croc de sa moustache.
Tra, tra, etc.

SIXIÈME ET DERNIER COUPLET.

Celui-ci se chante le crêpe au bras et la larme à l'œil, — tenue de rigueur.

Pour payer son enterrement,
Ses anciennes maîtresses
Ont, avec leurs bagues d'argent,
Vendu leurs fausses...

(*Bruit de tambours.*)

UN SOLDAT.

L'empereur!

TOUS, *se levant.*

L'empereur!

LORRAIN.

L'empereur? — Cré coquin! v'là quatre ans que nous ne nous sommes vus; nous allons nous trouver joliment changés.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; NAPOLÉON, DAVOUST, SUITE.

NAPOLÉON.

Bonsoir, mes enfants, bonsoir; j'ai voulu passer cette nuit au milieu de vous. Il paraît enfin qu'ils vont nous attendre.

PREMIER SOLDAT.

Pourvu qu'ils n'évacuent pas la nuit comme d'habitude.

NAPOLÉON.

Non, non; Murat a reconnu leurs feux. C'est une bataille décisive, enfants. Comme aux Pyramides, mon brave, — car tu y étais.

PREMIER SOLDAT.

Un peu.

NAPOLÉON, *à un autre.*

Tu te souviendras d'Austerlitz, toi! c'est là que tu as eu la croix.

DEUXIÈME SOLDAT.

Oui, pour avoir...

NAPOLÉON.

Pris un drapeau. — Eh bien! êtes-vous contents, mes amis? votre capitaine a-t-il soin de vous? votre solde est-elle bien payée?

PREMIER SOLDAT.

Oh! la solde est au courant. — Il n'y a que la ration qui est en retard.

NAPOLÉON.

Voyons votre soupe. — (*Il la goûte.*) Elle est bonne.

LORRAIN.

Je crois bien. J'ai décroché une oie à balle; et une oie sauvage qui s'en allait vers le midi, — signe de froid.

NAPOLÉON, *à part.*

Oui, signe de froid; — (*Haut.*) mais nous aurons du bon feu à Moscou, mes amis; et nous y attendrons le printemps. — J'ai soif; reste-t-il de l'eau dans les bidons?

LORRAIN.

Non, mais j'ai aperçu une source en venant. Attendez...

(*Il sort.*)

NAPOLÉON, *au prince d'Eckmuhl.*

Davoust, — savez-vous que la retraite de ces gens-là m'épouvante! Tout est brûlé sur la route. Cela ressemble à un plan arrêté. On dirait que d'avance toutes leurs positions ont été prises étapes par étapes. Alexandre se tait. Je n'ai négligé aucune occasion de lui proposer la paix. Il faut que je sois à Moscou pour qu'il se décide, — sinon nous y prendrons nos quartiers d'hiver...

LORRAIN, *la figure pleine de sang, et apportant de l'eau.*

Voilà.

NAPOLÉON.

Qu'as-tu donc?

LORRAIN.

Rien. J'ai pas vu un ravin et j'ai roulé dedans: — histoire d'arriver plus vite.

NAPOLÉON.

Essuie ce sang, il empêche de voir tes cicatrices. — (*Après avoir bu.*) Ton eau est excellente… Tes cicatrices te vont bien. — En voilà une que je ne te connaissais pas.

LORRAIN.

Ah ! c'est un Espagnol, — un *don*, un *signor*, qui m'a envoyé de derrière une haie ma feuille de route pour l'autre monde. Heureusement que je me suis arrêté à la moitié de l'étape.

NAPOLÉON.

Tu ne sais pas lire, n'est-ce pas ?

LORRAIN.

Non, sire ; — mais y n'y a pas d'affront : c'est la faute de mon père.

NAPOLÉON.

J'ai créé pour les braves comme toi, qui ne savent pas lire, des places de gardes de l'aigle. Ils ont le grade d'officier. Ce sont eux qui veillent de chaque côté du drapeau, et ils n'ont d'autres fonctions que de le défendre. Je te nomme garde de l'aigle du sixième.

LORRAIN.

Merci, mon empereur. — Allons ! allons ! V'là mon bâton de maréchal !

NAPOLÉON, *se retirant sous sa tente avec Davoust, — à Murat qui entre.*

Ah ! te voilà, Murat ! Eh bien ?

MURAT.

Ils tiennent toujours. Des redoutes s'élèvent le long de la Moscowa ; tout fait présager que demain nous les retrouverons dans les retranchements.

NAPOLÉON.

C'est une bataille d'artillerie qu'il faut livrer ; — tant mieux.

MURAT, *à Davoust.*

A propos d'artillerie, prince, pourquoi hier une de vos batteries a-t-elle refusé deux fois de tirer malgré mon ordre exprès ?

DAVOUST.

Parce que je ménage mes soldats et ne verse leur sang que lorsque c'est absolument nécessaire.

MURAT.

Oui, vous êtes prudent…

DAVOUST.

Et Votre Majesté est par trop téméraire, elle ; d'ailleurs nous verrons ce qu'il restera de votre cavalerie à la fin de la campagne : elle vous appartient, vous pouvez en disposer ; — quant à l'infanterie du premier corps, tant qu'elle sera sous mes ordres, je ne la laisserai pas prodiguer.

MURAT.

Oubliez-vous que si vous commandez à l'infanterie, je vous commande à vous ? L'empereur vous a mis sous mes ordres.

DAVOUST.

Et l'empereur a eu tort.

MURAT.

Ah ! je sais bien que votre prudence envers l'ennemi et votre inimitié envers moi datent de l'Égypte ; mais si nous avons des différends, l'armée ne doit pas en souffrir, et nous pouvons les vider entre nous deux.

DAVOUST.

Votre Majesté descendrait jusqu'à se battre avec un simple maréchal ?

MURAT.

Je me bats bien avec un Cosaque !…

NAPOLÉON, *roulant un boulet sous son pied.*

C'est bien, messieurs ; — je désire qu'à l'avenir vous vous entendiez mieux ; — car tous deux vous m'êtes nécessaires : Murat avec sa témérité, et vous, Davoust, avec votre prudence. — Allez prendre quelque repos ; il ne vous sera pas inutile pour la journée de demain. — (*Ils sortent.*) Ce sera une terrible bataille ! — mais j'ai quatre-vingt mille hommes ; j'en perdrai vingt mille, j'entrerai avec soixante mille dans Moscou, les traîneurs nous y rejoindront, puis les bataillons de marche, — et nous serons plus forts qu'avant la bataille.

Quatre heures du matin… — Tous dorment, seul je veille avec ma pensée, pensée de guerre et de destruction ! Oh ! dormez, enfants, rêvez de vos mères et de votre patrie : — demain des milliers de vous seront couchés encore, mais sur une terre froide et sanglante… — (*Une pause.*) Que c'est une bizarre fortune que la mienne ! homme obscur comme eux, et qui traîne à ma suite des milliers d'hommes ! Oh ! il y a des moments où, quand je suis seul, face à face avec mon génie, je frissonne, car je doute ! — Si ce que je crois mon étoile n'était que de l'audace et mon génie du hasard ! Quelle affreuse responsabilité que celle de la vie de tant de milliers d'hommes qui se lèveraient un jour sanglants et mutilés pour m'accuser devant Dieu, — devant Dieu qui me dirait : Tu n'as point reçu mission de faire ce que tu as fait, donc que les pleurs et le sang retombent sur ta tête !… — Oh ! c'est impossible !

Quels hommes ! ne dirait-on pas une race à part, ayant plusieurs existences à risquer ? Il y a treize ans qu'avec eux je suis venu tenter l'Orient par l'Égypte, et les briser contre ses portes. — Dans l'intervalle nous avons conquis l'Europe, — et les voilà, conduits par moi toujours, revenant par le Nord dans cette Asie, pour s'y briser encore peut-être !… Qui les a poussés dans cette vie errante et aventureuse ? Ce ne sont point des barbares cherchant de meilleurs climats, des habitations plus commodes, des spectacles plus enivrants ; au contraire, ils possédaient tous les biens, ils les ont aban-

donnés pour vivre sans abri, sans pain, et pour tomber chaque jour successivement ou morts ou mutilés sur la route que je parcours, qui embrasse le cercle du monde, que je sème de tombeaux et qui conduit à l'immortalité — ou au néant. — (*On entend battre la diane.*) Le jour, déjà le jour! — (*Tout le monde s'est levé.*) Eh bien, Duroc ?

DUROC, *suivi de plusieurs maréchaux.*

L'ennemi a conservé sa même position.

NAPOLÉON.

Battons-nous donc! Mes amis, voilà le soleil d'Austerlitz.

MURAT.

Qu'ordonne Votre Majesté?

NAPOLÉON, *aux maréchaux qui l'entourent.*

Voici le plan général. — Pendant le combat mes aides de camp vous porteront mes ordres particuliers. Eugène sera le pivot. C'est la droite qui engagera la bataille. Dès qu'à la faveur du bois elle aura enlevé la redoute qui lui est opposée, elle fera un à-gauche, marchera sur le flanc des Russes, ramassant et refoulant toute leur armée sur leur droite et dans la Kalougha.

Trois batteries de soixante canons chacune seront opposées aux redoutes russes, deux en face de leur gauche, la troisième dans leur centre. Poniatowski et son armée s'avanceront par la vieille route de Smolensk, vous attendrez ses premiers coups de canon pour donner : ce sera le signal. — Allez, messieurs.

Soldats! voilà la bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous; elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver, et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitepsk et à Smolensk; que la postérité la plus reculée cite votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous : « Il était à cette grande bataille, sous les murs de Moscou. »

(*Le théâtre change.*)

SEPTIÈME TABLEAU.

Le Kremlin.

SCÈNE VII.

NAPOLÉON, MARÉCHAUX.

NAPOLÉON, *entrant avec les maréchaux.*

Moscou vide! Moscou déserte! en êtes-vous bien sûrs? — Allez, Mortier, et tâchez de découvrir quelques habitants. Ici tout est nouveau, eux pour nous, nous pour eux; peut-être ne savent-ils pas même se rendre. — Pas la moindre fumée, pas le plus léger bruit! c'est l'immobilité de Thèbes, c'est le silence du désert. Trévise, surtout point de pillage! vous m'en répondez sur votre tête.

Me voilà donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des Czars, dans le Kremlin!..... — Il était temps. — Où est Murat?

UN MARÉCHAL.

A la tête de sa cavalerie, poursuivant l'arrière-garde russe sur le chemin de Valadimir.

NAPOLÉON.

Je l'aime ce Murat! toujours ardent, infatigable, comme en Italie, comme en Égypte! six cents lieues et soixante combats ne l'ont point fatigué. Le voilà qui traverse Moscou au pas de course, sans s'arrêter au Kremlin, — où je m'arrête, moi! Ah! que vous êtes froids, messieurs!.... savez-vous bien où nous sommes?

BERTHIER.

Oui, sire, à six cents lieues de Paris, avec une armée diminuée de quarante mille hommes par la bataille de la Moskowa, sans vivres, sans habits, sans munitions.

NAPOLÉON.

Eh bien! ne sommes-nous pas dans la capitale ennemie? Moscou, veuve de ses trois cent mille habitants, vous paraît-elle trop étroite pour loger quatre-vingt mille hommes? Ces palais que vous partagerez entre vous, sont-ils moins somptueusement commodes que vos hôtels du faubourg Saint-Honoré et du quai d'Orsay? — Pour moi, j'avoue que j'aime mes Tuileries et mon Louvre; mais pour cet hiver, je me contenterai du palais des

Romanoff et des Rurik. — (*Cris dans la rue :*) Un Français ! un Français !

NAPOLÉON.

Entendez-vous ? un Français ! Faites-le venir, que je sache quelque chose de ce bizarre secret. — Moscou déserte ! — (*Apercevant l'espion.*) Ah! c'est toi ?

L'ESPION.

Oui, sire.

NAPOLÉON.

D'où sors-tu ?

L'ESPION.

De prison.

NAPOLÉON.

De prison?

L'ESPION.

J'ai été reconnu pour Français et arrêté à Moscou, lorsqu'on a appris que Votre Majesté avait passé le Niémen.

NAPOLÉON.

Est-il vrai que la ville soit déserte ?

L'ESPION.

J'ai vu sortir les derniers Russes par la porte de Kolumna.

NAPOLÉON.

Ah ! les Russes ne savent pas encore l'effet que produira sur eux la perte de leur capitale ! Vous l'avez entendu, messieurs? Moscou est à nous, entièrement à nous ; que chacun établisse son quartier dans la partie de la ville qui lui plaira, — mais avec ordre : songez que c'est notre Paris pour cet hiver. Allez, messieurs, et envoyez-moi le travail de Paris : je n'ai pas pu m'en occuper depuis Smolensk. — A compter d'aujourd'hui, mes décrets seront datés du Kremlin. — (*Ils sortent. — A l'espion.*) Eh bien ! qu'as-tu vu dans cette Russie ?

L'ESPION.

Un peuple âpre et dur comme sa terre, pétri pour l'esclavage, ignorant pour un siècle encore, et repoussant la civilisation, comme les autres le despotisme.

NAPOLÉON.

Oui, oui, et il n'en est que plus dangereux, puisque la volonté d'un seul peut remuer ces énormes masses. Malheur, malheur à l'Europe, si je ne frappe pas le colosse au cœur ! car si je le manque, qui le tuera ? Mais d'ici je veille, sentinelle du monde civilisé, un pied sur l'Asie, un pied sur l'Europe. Enfants !... ils n'ont vu dans mon désir d'arriver à Moscou que la vanité de signer un décret daté de la ville sainte, assis sur le trône de Rurik et abrité par la croix d'or du grand Iwan... — Dieu me donne le temps et la force, et je fais de Moscou une des portes d'entrée de mon royaume européen ! J'appelle d'ici l'univers à la civilisation, comme le muezzin appelle du haut des minarets les mahométans à la prière. Et alors, — (*Regardant autour de lui.*) quelle voix s'élèvera pour dire : « Napoléon n'est pas l'envoyé de Dieu ? » — Et quand je pense que je pouvais ne pas atteindre cette Moscou, être arrêté par une fièvre, une chute de cheval, un boulet, — et qu'alors on eût cru cette vaste combinaison une guerre ordinaire, une querelle d'empereur à empereur, un vulgaire envahissement de terrain !...

L'ESPION.

O Napoléon, Napoléon ! ce n'est pas moi, du moins, que tu accuseras de ne pas te comprendre.

NAPOLÉON.

Non, non, je le sais, et je te rends justice. Mais, va ; voici le portefeuille de Paris et mon ministre qui vient travailler avec moi.

(*Le duc de Bassano vient travailler avec l'empereur.*)

SCÈNE VIII.

NAPOLÉON, LE MINISTRE, *puis* MORTIER, MURAT ET LES AUTRES MARÉCHAUX.

NAPOLÉON.

Avez-vous dressé les trois décrets que je vous ai demandés ?

LE MINISTRE.

Oui, sire.

NAPOLÉON.

Voyons, quel est celui-ci?

LE MINISTRE.

Il est relatif aux maisons de prêt actuellement existantes dans la ville de Florence.

NAPOLÉON.

Ah ! c'est la défense de recevoir aucun dépôt et de prêter sur nantissement, n'est-ce pas? Ajoutez : Le Mont-de-Piété de la ville de Florence est conservé. Tous les actes relatifs à l'établissement seront exempts des droits de timbre et d'enregistrement. De cette manière on pourra prêter à huit pour cent aux malheureux qu'on ruine en leur prêtant à quinze et à vingt. — Quel est celui-ci?

LE MINISTRE.

La création d'une commission spéciale pour l'exécution des travaux de redressement et d'élargissement du Gardon.

NAPOLÉON.

Bien. Dieu aidant, j'espère que dans dix ans la France sera traversée en tout sens par trente canaux navigables. — Et celui-ci?

LE MINISTRE.

Un règlement sur le Théâtre-Français, sur les

emplois des sociétaires, sur les pensions, — sur celle de Talma, qui est portée à trente mille francs.

NAPOLÉON.

Donnez; si nous passons l'hiver à Moscou, je veux y avoir la moitié de ma troupe; je lui enverrai l'ordre d'être ici à la fin d'octobre. — Qu'est cela? — ce ne peut être le jour encore?

CRIS DANS LA RUE.

Le feu! le feu!

NAPOLÉON, *s'élançant vers la fenêtre.*

Le feu au Palais marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier! — Malheur! c'est quelque soldat ivre qui nous incendie un palais.

MORTIER, *entrant.*

Sire, sire, le feu!

NAPOLÉON.

Eh bien! je le sais, je le vois d'ici. — Ah! je ne me trompe point: par là, vers la porte de Dorogomilow! ce feu encore!...—Trévise, eh bien! vous le voyez, je vous charge de la police de la ville; je remets Moscou, la riche Moscou endormie, entre vos mains, et voilà que de tous côtés les flammes surgissent!...

MORTIER.

Sire, je ne sais, mais les flammes sortent des maisons fermées; le feu a été mis intérieurement.

NAPOLÉON.

Le feu mis, oui, par quelque pillard qui aura voulu séparer l'or de l'étoffe...—Oh! voyez, voyez, et qu'on porte des secours.

MURAT, *entrant.*

Sire, les pompes sont brisées; c'est un complot, ce sont les Russes qui nous brûlent; — ils ont changé Moscou en une machine infernale.

NAPOLÉON.

Voyez comme le feu accourt! le vent est donc complice?

L'ESPION, *entrant.*

Sire, sire, pardon! mais tout brûle, tout est en feu.

NAPOLÉON.

Et qui brûle la ville? qui a mis le feu?

L'ESPION.

Les Russes, les Mougiques.

NAPOLÉON.

Impossible.

L'ESPION.

Regardez, et voyez-les courir au milieu de cet enfer de flammes.

NAPOLÉON.

Faites faire feu dessus. tuez-les comme des bêtes féroces!...—mais cette ville est donc bâtie de sapin et de résine?

DES CRIS, *au dehors.*

Le feu au Kremlin! le feu!

MURAT.

Sortons, sire, sortons.

NAPOLÉON.

Oh! restez, messieurs! n'avez-vous pas peur que ce palais vous tombe sur la tête? — Restez et écoutez: A la lueur des flammes de Moscou allumées par les Russes, guerre éternelle aux Russes! — Ils nous chassent de leur première capitale: — poursuivons-les dans la seconde. — Laissez brûler et écoutez-moi.

LES SOLDATS, *au dehors.*

L'empereur! l'empereur!

NAPOLÉON, *de la fenêtre.*

Me voilà, enfants, ne craignez rien. Je veille sur vous, Dieu sur moi. — Laissez brûler, messieurs, et si le feu épargne quelque chose, anéantissez ce que le feu épargnera. A compter de cette heure, Moscou n'existe plus sur la carte du monde; la Russie n'a plus qu'une capitale: c'est Saint-Pétersbourg, et dans douze jours nous y serons.

TOUS.

Saint-Pétersbourg!

UN MARÉCHAL.

Sire, y songez-vous? Saint-Pétersbourg, impossible!

NAPOLÉON.

Et c'est vous, soldats de fortune, enfants de la guerre, qu'une si grande résolution étonne? Ne voyez-vous pas que nous sommes tous perdus si nous reculons? L'hiver, l'âpre hiver de la Russie va nous saisir à moitié route de la France....

UN MARÉCHAL.

Sire, sire, le feu!

NAPOLÉON.

Et que ferez-vous alors? Mes soldats, mes enfants, que feront-ils quand vos mains et les leurs se gèleront sur la poignée de vos sabres et les canons de leurs fusils, quand ils tomberont à chaque pas et qu'ils ne pourront plus se relever, quand il faudra qu'ils reculent au milieu de l'hiver par une route dévastée par leur passage? — Notre force est plutôt morale que matérielle: un prestige nous entoure. Jusqu'à présent nous sommes les invincibles; un pas en arrière, et le prestige est détruit. — Voilà Moscou, Paris, Saint-Pétersbourg; — voyez et choisissez.

LES MARÉCHAUX.

Paris.

NAPOLÉON.

Ah! oui, Paris! Là sont vos hôtels splendides, vos voitures à six chevaux, vos terres presque royales. Paris! et y arriverez-vous à ce Paris qui vous rend timides, lâches et traîtres?

UN MARÉCHAL.

Sire, le feu! le feu! on ne peut plus rester ici.

NAPOLÉON, *frappant du pied.*

J'y reste bien, moi! — et m'écrase ce palais plutôt que d'en sortir pour retourner en France! A Saint-Pétersbourg! Là, la paix, la gloire, les regards du monde, les applaudissements de l'univers! — Non! vous ne voulez pas! Eh bien! meure le projet le plus gigantesque qu'ait enfanté le cerveau d'un homme! Vous croyez ne m'ôter que Moscou, et vous m'arrachez le monde. — (*Il déchire la carte.*) Vous voulez la retraite? eh bien! vous l'aurez; et tombent sur vous tous les malheurs de cette funeste retraite! Allez tout ordonner pour elle, — et laissez-moi. Ah! laissez-moi, vous dis-je; je vous l'ordonne, je le veux.

SCÈNE IX.

NAPOLÉON, *puis* L'ESPION.

NAPOLÉON, *seul.*

Oh! c'est une mer de feu! — Faiblesse humaine! le souffle de Dieu seul pourrait éteindre cet incendie! O Napoléon! tu te crois plus qu'un homme, parce que tu couvres la moitié de la terre de tes tentes et de tes soldats; parce qu'un mot de toi renverse des rois et déplace des trônes. Eh bien! te voilà faible, sans pouvoir, en face de l'incendie. Chaque pied de terrain qu'il gagne te dévore un empire, Napoléon! Napoléon!... Eh bien! essaye ta puissance, ordonne à ce feu de s'éteindre, à cet incendie de reculer, et s'ils obéissent, tu es plus qu'un homme, tu es presque un dieu. — Oh! mes plus belles provinces pour Moscou. Rome, Naples, Florence, mon Italie toute entière, je pourrai la reprendre; mais Moscou, Moscou, jamais!

L'ESPION, *se précipitant.*

Sire, au nom du ciel! Sire, le Kremlin est miné! Mon Dieu! les escaliers craquent, les portes s'embrasent. Vous êtes sous un ciel de feu, sur une terre de feu, entre deux murailles de feu.

NAPOLÉON.

Moscou, Moscou!

L'ESPION, *se retournant vers la porte.*

Grenadiers, à moi, à l'empereur! sauvez l'empereur. Par ici, par ici, il ne veut pas sortir, et le Kremlin est miné.

(*Les grenadiers entrent.*)

NAPOLÉON, *revenant à lui, avec calme.*

Soldats, détachez la croix d'or du grand Iwan; — elle ira bien au dôme des Invalides.

(*Il sort. — Le théâtre change.*)

HUITIÈME TABLEAU.

Une masure sur les bords de la Bérésina.

SCÈNE X.

L'ESPION, *puis* UNE FEMME, DES SOLDATS.

L'ESPION, *entrant, la barbe longue et couverte de glaçons et de neige.*

Une masure! du moins Napoléon aura un abri pour cette nuit. Quel temps! quel pays! — Désolation! Ah! voilà du feu... — les Cosaques l'abandonnent à peine; mais avec quoi le rallumer? — (*Arrachant un volet.*) Bien! ce contrevent! — mon manteau le remplacera...

(*Il rallume le feu et suspend son manteau devant la fenêtre.*)

UN JEUNE HOMME, *se traînant jusqu'à la porte.*

Du feu! pitié, secours!

L'ESPION, *prenant son fusil.*

Au large, c'est la cabane de l'empereur.

LE JEUNE HOMME.

Oh! au nom de l'empereur, grâce, grâce, je suis une femme.

L'ESPION.

Une femme!

LA FEMME.

Oui, oui. Me sauverez-vous si je suis une femme?

L'ESPION.

Viens ici — et réchauffe-toi.

LA FEMME.

Vous n'avez rien à me donner?

L'ESPION.

Quelques gouttes de ce vin. — (*Lui donnant une gourde.*) Ce que vous laisserez sera pour l'empereur. — Il est sauvé, n'est-ce pas?

LA FEMME.

Oui, et à temps. — Vous ne savez pas... le pont fléchit.

L'ESPION.

Si, si, je le sais. — (*A des militaires qui veulent entrer.*) Arrière! c'est la cabane de l'empereur.

LES SOLDATS.

Allons plus loin.

LA FEMME.

Et croyez-vous que l'empereur trouve cette cabane?

L'ESPION *prend un tison enflammé et l'agite sur la porte.*

L'empereur! l'empereur!

SOLDATS, *dans l'éloignement.*

Hé!

SOLDATS, *à l'espion.*

Camarade, du feu, hein! Donnez-nous du feu!

L'ESPION.

Prenez.

(*Ils prennent du feu et sortent.*)

SOLDATS, *au dehors.*

As-tu du bois? où y a-t-il du bois?

NAPOLÉON, *de la porte.*

Mes amis, démolissez cette cabane, prenez le chaume qui la couvre. Faites du feu, faites du feu.

LES SOLDATS.

Et vous, et Votre Majesté?

NAPOLÉON, *ôtant son gant et leur prenant la main.*

Moi, j'ai chaud; tenez.

PREMIER SOLDAT.

Non, sire, nous aimerions mieux mourir.

NAPOLÉON.

Mes enfants!

L'ESPION.

Arrière!...

NAPOLÉON.

Laissez entrer les gardes de l'aigle! Il faut que leurs mains se réchauffent pour soutenir leur drapeau.

(*Le drapeau et les gardes entrent.*)

LORRAIN, *à l'espion.*

Oh! s'il vous plaît, camarade, une petite place au feu, place de sous-officier! — Cré coquin, que j'ai les mains gourdes!... — Dites donc, camarade, sans indiscrétion, peut-on vous demander ce que vous avez de gelé?

L'ESPION.

Rien.

LORRAIN.

Vous êtes bien heureux. Faites-moi l'amitié de me dire si j'ai encore mon nez... C'est que je ne le sens plus depuis Smolensk... Avec ça que j'ai une faim! — Allons, allons, serrons la ceinture d'un cran: — j'ai dîné.

NAPOLÉON.

Le canon! le canon! c'est l'avant-garde de Kutusoff et de Wittgenstein qui a rejoint mon arrière-garde... Mais Ney est là, Ney, le brave des braves! Charles XII! Charles XII!... — (*A un aide de camp.*) Eh bien! le canon a changé de direction... Qu'est-ce que ce canon?

L'AIDE DE CAMP.

Titchakoff, avec trente mille hommes, qui nous attaque en flanc.

NAPOLÉON.

Et l'armée, l'armée passe-t-elle la Bérésina?

L'AIDE DE CAMP.

Le tiers est passé à peu près, mais le pont fléchit.

NAPOLÉON.

Je le sais.

L'AIDE DE CAMP.

Et d'un moment à l'autre...

NAPOLÉON.

Silence. — Et vous dites que Titchakoff...

L'AIDE DE CAMP.

Voilà son canon qui se rapproche.

NAPOLÉON.

Combien le bataillon sacré compte-t-il encore d'hommes?

L'AIDE DE CAMP.

Cinq cents, à peu près.

NAPOLÉON.

Qu'ils maintiennent Titchakoff et ses trente mille hommes, et qu'ils donnent à l'armée le temps de passer la Bérésina; — en se déployant sur une seule ligne, ils feront croire à un nombre triple. — Allez. — Oh! le pont! le pont! Je l'avais bien dit à Éblé que les chevalets n'étaient pas assez forts. A chaque instant je tremble d'entendre les cris des milliers de malheureux qui s'engloutiront! Mon Dieu!... — Quelqu'un a-t-il du vin?

L'ESPION.

En voici quelques gouttes.

NAPOLÉON.

Merci. — (*Il va pour boire et voit un de ses grenadiers mourant, qui se débat; il lui porte la gourde.*) Tiens, mon brave. — (*Cris de détresse mêlés aux houras des Cosaques.*) Ah! voilà le pont qui se brise!

VOIX, *au dehors.*

Le pont! le pont!

VOIX.

L'ennemi! les Cosaques!

NAPOLÉON.

A nous, enfants! dehors et marchons : la moitié de l'armée est engloutie, il faut sauver le reste.

LA FEMME, *à l'espion.*

Oh! par pitié, ne me laissez pas ici : je ne puis marcher.

L'ESPION *l'enveloppe dans son manteau et l'emporte dans ses bras.*

Venez, il me reste encore quelque force.

(*Ils sortent. — Le théâtre change.*)

NEUVIÈME TABLEAU.

La Bérésina.

SCÈNE XI.

(*L'empereur, un bâton à la main, avec quelques soldats; les musiciens du premier corps l'apercevant, crient :*)

L'empereur! l'empereur!

(*Ils jouent :* Où peut-on être mieux?)

NAPOLÉON.

Non, mes enfants, jouez : *Veillons au salut de l'empire.*

(*A mesure que la musique s'éloigne, les soldats deviennent plus rares; ils tombent, la neige les couvre.*)

(*Tableau.*)

ACTE QUATRIÈME.

CAULAINCOURT.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.
L'ESPION.
COULAINCOURT.
LE LORRAIN.
LES MARÉCHAUX.
LABREDÈCHE.
GOURGAUD.
LE GÉNÉRAL PETIT.
LE GÉNÉRAL SORBIER.
LE MARQUIS DE LAFEUILLADE.
UN AIDE DE CAMP.
UNE ESTAFETTE.
UN ENVOYÉ.
UN CRIEUR.
OUVRIERS.
SOLDATS.

DIXIÈME TABLEAU.

Les Tuileries.

SCÈNE PREMIÈRE.

NAPOLÉON, SECRÉTAIRES, ENVOYÉS, *puis* L'ESPION.

NAPOLÉON, *aux envoyés.*

Toute l'Europe marchait avec nous il y a un an, toute l'Europe marche aujourd'hui contre nous. — Il me faut une levée de trois cent mille hommes; dites en mon nom au sénat que je compte sur lui.

UN ENVOYÉ.

Sire, le sénat vous supplie de tenter un dernier effort pour faire la paix, c'est le besoin de la France et le vœu de l'humanité. Le peuple aussi demande des garanties, sans cela il est impossible...

NAPOLÉON.

Messieurs, avec ce langage, au lieu de nous réunir, vous nous diviserez. Ignorez-vous que dans une monarchie le trône et la personne du monarque ne se séparent point...? Qu'est-ce que le trône? un morceau de bois couvert d'un morceau de velours : — mais dans la langue monarchique, le trône — c'est moi. Vous parlez du peuple : ignorez-vous que c'est moi qui le représente par-dessus tout? On ne peut m'attaquer sans attaquer la nation elle-même. S'il y a quelque abus, est-ce le moment de faire des remontrances quand deux cent mille Cosaques sont prêts à franchir nos frontières? Vous

demandez au nom de la France des garanties contre le pouvoir. Écoutez la France, elle n'en demande que contre l'ennemi. — Si la France connaît parmi mes maréchaux un général plus capable que moi de repousser l'agression étrangère, qu'elle le nomme — et je lui remettrai moi-même mon épée. Allez, messieurs, et portez mes ordres au sénat. — (*A un secrétaire.*) Écrivez : Des ingénieurs seront envoyés sur les routes et dans les places du Nord. — (*A un autre secrétaire.*) Écrivez : — Les manufactures d'armes de Saint-Étienne, Liége et Maubeuge, mettront à la disposition du gouvernement...

PREMIER SECRÉTAIRE, *répétant.*

Du Nord.

NAPOLÉON, *allant à lui.*

Ils seront chargés de relever les vieilles murailles qui servent de rempart à la France...... — (*A un autre.*) Écrivez : l'armée d'Allemagne vient de rentrer dans nos limites par les ponts de Mayence.

DEUXIÈME SECRÉTAIRE, *répétant.*

Du gouvernement...

NAPOLÉON.

Cent cinquante mille fusils et trente mille sabres d'ici à quinze jours au plus tard. — Donnez.

(*Il signe.*)

TROISIÈME SECRÉTAIRE, *répétant.*

Par les ponts de Mayence.

NAPOLÉON.

Elle formera et étendra sa ligne depuis Huningue jusqu'aux sables de la Hollande. — Donnez.

PREMIER SECRÉTAIRE, *répétant.*

Les vieilles murailles qui servent de rempart...

NAPOLÉON.

A l'ancienne France; de tracer des redoutes sur les hauteurs propres à servir de points de ralliement en cas de retraite... — Mettez le cachet, messieurs, et expédiez. — Dans nos retraites...

PREMIER SECRÉTAIRE.

Je n'y suis pas, sire.

NAPOLÉON.

Bien. — (*A un autre.*) Mettez-vous à mon bureau et écrivez : — M. le ministre de la guerre : — M. le trésorier de la couronne versera entre les mains du ministre de la guerre...

PREMIER SECRÉTAIRE, *répétant.*

Dans nos retraites...

NAPOLÉON.

Enfin de tout préparer pour la rupture des digues et des ponts qu'il faudra abandonner.

(*Il signe.*)

TROISIÈME SECRÉTAIRE, *répétant.*

Du ministre de la guerre...

NAPOLÉON.

La somme de trente millions.

LE MINISTRE.

Votre Majesté sait que le grand trésorier n'a plus d'argent.

NAPOLÉON.

Ah!... Eh bien alors, déchirez... — (*Écrivant.*) Voilà un bon de trente millions sur mon trésor privé.

LE MINISTRE.

Sur votre trésor privé?... — Votre Majesté sait que ces fonds étaient destinés à des placements secrets pour assurer le sort de sa famille en cas de revers...

NAPOLÉON, *sévèrement.*

Monsieur, l'empereur n'a rien à lui; — l'argent qu'il possède appartient à son peuple; et en cas de revers il léguera au peuple sa femme et son fils. — Allez, messieurs. — Restez, monsieur le ministre; j'ai des instructions à vous donner. — (*Déployant une carte.*) Trois grandes armées se présentent pour entrer en France. Celle de Schwartzemberg pénètre par la Suisse; l'empereur Alexandre, le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche la suivent en personne : elle offre un total de deux cent mille hommes. La seconde est commandée par le maréchal Blücher; elle a forcé le passage de Manheim et se jette dans la Lorraine : elle est forte de cent cinquante mille hommes. La troisième, sous les ordres du prince de Suède, renforcée des Russes de Voronzoff et des Prussiens de Bulow, après avoir traversé le Hanovre et détruit le royaume de Westphalie, s'est renforcée des Anglais de Graham et a pris la Hollande et la Belgique. — Elle est forte de deux cent mille hommes. — Ces forces rassemblées sont donc de cinq cent cinquante mille hommes, qui, en réunissant leurs réserves, peuvent être portées à huit cent mille. — Quelles sont les forces que vous pouvez mettre à ma disposition?

LE MINISTRE.

Quatre-vingt mille hommes à peu près.

NAPOLÉON.

En tout?

LE MINISTRE.

En tout.

NAPOLÉON.

Ce n'est pas beaucoup. — Mais je les battrai séparément. — Je tâcherai de ne les avoir que trois contre un. — Je les joindrai dans les plaines de la Champagne, — à Châlons ou à Brienne. — Faites partir le maréchal Victor, et qu'il annonce mon arrivée aux troupes. — Je pars cette nuit. — Adieu, monsieur le ministre. Prévenez l'impératrice et son fils que je vais passer chez elle, après avoir reçu les chefs de la garde nationale.

L'HUISSIER.

Sire, un homme est entré avec le mot d'ordre. — Il dit qu'il faut qu'il vous parle à l'instant même.

NAPOLÉON.

Faites entrer. — (*Reconnaissant l'espion.*) Ah! c'est toi! Eh bien! qu'y a-t-il?

L'ESPION.

Sire, — les ennemis les plus dangereux de Votre Majesté ne sont pas à la frontière.

NAPOLÉON.

Parle vite.

L'ESPION.

Une régence royaliste vient d'être organisée à Paris.

NAPOLÉON.

Dans quel but?

L'ESPION.

De ramener les Bourbons.

NAPOLÉON.

Comment le sais-tu?

L'ESPION.

J'en suis membre.

NAPOLÉON.

Quels sont les chefs?

L'ESPION.

Voici la liste.

NAPOLÉON.

Où se réunit-on?

L'ESPION.

Au château d'Ussé, en Touraine.

NAPOLÉON.

Les Bourbons! les Bourbons! ils verront, si jamais les Bourbons règnent sur eux!... — Ainsi, ennemi à l'étranger, ennemi au dedans! — du sang sur le champ de bataille, du sang sur la place de Grève : — c'est trop à la fois. — Une victoire peut seule nous sauver; il faut vaincre encore, toujours! — (*Écrivant.*) Tiens, porte cet ordre à Fouché; qu'il veille sur eux, — mais sans les arrêter... je ne le veux pas. — Sors par ici. Voilà les chefs de la garde nationale. — (*Entrent les chefs de la garde nationale.*) Messieurs, — je pars avec confiance. — Je vais combattre l'ennemi. — Je vous laisse ce que j'ai de plus cher : l'impératrice et mon fils. — Jurez-vous de les défendre?

LES CHEFS.

Nous le jurons!

NAPOLÉON.

Des lettres patentes confèrent la régence à l'impératrice; je lui ai adjoint le prince Joseph, comme lieutenant général de l'empire. — Vous reconnaîtrez leur pouvoir et leur obéirez...?

LES CHEFS.

Nous le jurons...

NAPOLÉON.

Monsieur le prince de Neufchâtel, tout est-il prêt pour mon départ?

BERTHIER.

Sa Majesté montera en voiture quand elle voudra.

NAPOLÉON.

Allons embrasser ma femme et mon fils — pour la dernière fois peut-être!...

(*Il sort. — Changement.*)

ONZIÈME TABLEAU.

MONTEREAU.

Une hauteur sur laquelle se trouve une batterie de canons qui tirent.

SCÈNE II.

NAPOLÉON.

(*Il est assis sur l'affût d'un canon. — Il fouette sa botte avec une cravache et se parle à lui-même.*)

Allons, allons, Bonaparte, — sauve Napoléon! — (*Se levant et courant aux artilleurs.*) Dans les rues, mes amis, dans les rues; — les Wurtembourgeois s'y encombrent. Trop haut donc, — vous pointez trop haut! — (*Il pointe lui-même.*) Feu!

(*On entend le canon ennemi qui répond et le sifflement des boulets, quelques artilleurs tombent.*)

UN ARTILLEUR.

Sire, éloignez-vous.

NAPOLÉON.

Ne soyez point jaloux, mes amis : — c'est mon ancien métier.

UN ARTILLEUR.

Sire, c'est un véritable ouragan de fer..... Éloignez-vous.

NAPOLÉON.

Soyez tranquilles, mes enfants ; le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu. Ah ! les voilà qui débouchent au delà de la ville ! — Courez, monsieur ; — que le général Pajol se porte sur Montereau par la route de Melun. — Où donc est le corps du duc de Bellune ? Ah ! je les tiens dans mes deux mains... Je le tiens tous !... Faudra-t-il encore qu'ils me glissent entre les doigts !... — Bellune — pourquoi n'arrive-t-il pas de l'autre côté de la Seine ?

UN AIDE DE CAMP, *accourant.*

Sire, il est arrivé trop tard pour passer la Seine à temps ; il était fatigué. — Il s'est mis à la poursuite de l'ennemi.

NAPOLÉON.

Trop tard... fatigué ! — Suis-je fatigué, moi ? Mes soldats sont-ils fatigués, eux ? Non, nous nous comprenons trop bien pour être fatigués. Courez dire au général Château de prendre deux mille hommes de cavalerie et de couper la retraite.

UN AIDE DE CAMP.

Il est tué.

NAPOLÉON.

Château tué ! — c'était un brave. — Bellune ! — Bellune !... — Ils ne veulent plus se battre. — Ils sont trop riches, tous ! — Je les ai gorgés de diamants : — Il leur faut du repos dans leurs terres, dans leurs châteaux !... — (*A un aide de camp.*) Allez dire au général Gérard de prendre le commandement du corps d'armée du général Victor, et à Victor que je lui permets de se retirer dans ses terres... Allez. — Que de temps perdu !

LES SOLDATS, *arrivant.*

Vive l'empereur !

NAPOLÉON, *regardant avec sa lorgnette.*

Qu'est-ce qu'ils font donc ? — Comment le général Guyon n'est-il pas là avec ses chasseurs et son artillerie ?

UN AIDE DE CAMP.

L'ennemi les a surpris et a enlevé ses pièces.

NAPOLÉON.

Ses pièces ! — Il a laissé prendre ses pièces ! — Allons, voilà qu'ils ne tirent plus maintenant !

UN ARTILLEUR, *traversant.*

Des munitions ! Camarades, avez-vous des munitions ?

NAPOLÉON.

Qui t'envoie ?

L'ARTILLEUR.

Le général Digeon.

NAPOLÉON.

Comment Digeon ! — Digeon, ce brave, lui aussi les munitions lui manquent ! — Comment n'a-t-il pas pris ses précautions ? — Croit-il que mes batailles soient des escarmouches où l'on tire cinq cents coups de canon ! — Lui ! lui ! un des meilleurs généraux d'artillerie ! — Allez, allez, il est trop tard. — Laisser pour la dixième fois s'échapper l'armée ennemie, que pour la dixième fois je tenais à bras le corps !... — D'où arrives-tu, toi ?

L'ESTAFETTE.

De la forêt de Fontainebleau.

NAPOLÉON.

Montbrun la défend toujours, j'espère ?...

L'ESTAFETTE.

Il a été obligé de l'abandonner aux Cosaques.

NAPOLÉON.

Ainsi, — encore une victoire inutile ; — encore du sang perdu ! — Et tout cela, parce que Bellune n'a pas marché assez vite !... — Fatigué ! — fatigué ! — et moi, vais-je en berline ? Ah ! je ferai juger Digeon par un conseil de guerre, — et malheur à lui !

LE GÉNÉRAL SORBIER.

Sire, vous savez que Digeon est un brave.

NAPOLÉON.

Si je le sais ! c'est justement parce que je le sais, qu'il est plus coupable. — Quel exemple pour les autres ! — Monsieur le général, il y a des exemples qui sont pires que des crimes.

LE GÉNÉRAL.

Rappelez-vous sa belle charge de Champ-Aubert, ses deux chevaux tués à Montmirail, ses habits criblés de balles à Nangis !...

NAPOLÉON.

Oui, oui ; au fait, n'en parlons plus.

(*Une estafette apporte une lettre.*)

NAPOLÉON, *après l'avoir lue.*

Murat aussi ! — Murat, pour qui je devais être sacré ; — Murat, mon beau-frère ; — il se déclare contre moi !... — Allons, voilà l'armée de Lyon devenue inutile.

UN AIDE DE CAMP.

Un courrier !

NAPOLÉON.

De qui ?

LE COURRIER.

Du duc de Trévise.

NAPOLÉON.

Eh bien ! il poursuit l'ennemi du côté de Château-Thierry, n'est-ce pas ?... — et il le reprendra entre lui et Soissons ?...



LE COURRIER.

Soissons est rendu.

NAPOLÉON.

Quel est le général qui y commandait?

LE COURRIER.

Le général Moreau.

NAPOLÉON.

Ce nom-là m'a toujours porté malheur. — Voilà encore un plan de campagne changé! L'ennemi s'avance sur Paris par Villers-Cotterets et Nanteuil...

LE COURRIER.

Il est à Dammartin.

NAPOLÉON.

A dix lieues de ma capitale! — Pas un instant à perdre pour la sauver... Allons, messieurs..... — Ah! nous lui ferons payer cher son audace!... — Il s'aventure au milieu de nos provinces et nous laisse derrière lui pour lui fermer la retraite. — Depuis le commencement de la campagne j'ai rêvé cette manœuvre. Partez, messieurs, sur toutes les villes de guerre; que les troupes les abandonnent et marchent sur Paris. Faites passer cet ordre par estafettes. Si Paris tient seulement deux jours, nous les prenons entre trois feux; pas un n'échappe.

TOUS.

Un courrier de Paris! un courrier de Paris!

NAPOLÉON.

Que m'apportes-tu?

LE COURRIER.

Une lettre de M. de Lavalette.

NAPOLÉON, *lisant.*

« Sire, votre présence est nécessaire à Paris, sur lequel l'ennemi marche de tous côtés. — Si vous voulez que la capitale ne soit point livrée à l'ennemi, il n'y a pas un seul instant à perdre. » — Oui, je vaudrai mieux qu'une armée au milieu d'eux; ma présence excitera mes braves Parisiens. — Monsieur le maréchal, je vous laisse le commandement des troupes. Marchez par Fontainebleau; faites parvenir des ordres à Raguse et à Trévise; qu'ils se hâtent, qu'ils marchent sur Paris. — Des chevaux à ma voiture. — Il faut que je sois dans ma capitale avant ce soir.—Oh! quelle guerre! — Qu'ils marchant sans retard à triple étape. — Nous nous rallierons tous au canon de Montmartre.

DOUZIÈME TABLEAU.

Un salon du faubourg Saint-Germain.

SCÈNE III.

LE MARQUIS DE LAFEUILLADE, LE BARON, LE VICOMTE.

LE MARQUIS.

Ah! bonsoir, monsieur le baron. Quelles nouvelles?

LE BARON.

Mauvaises, — Bonaparte a battu les Prussiens à Champ-Aubert et à Montmirail.

LE MARQUIS.

Est-ce sûr?

LE BARON.

Tenez, demandez au vicomte.

LE VICOMTE.

Ah! mon cher, tout est perdu. — Les alliés sont en pleine retraite. — On les a poursuivis sabrant jusqu'à Château-Thierry. — Le peuple se lève, il s'est armé avec les fusils prussiens dont les routes sont couvertes; si Soissons tient, tout est perdu.

LE MARQUIS.

Savez-vous si les souverains alliés ont reçu à temps nos lettres?

LE BARON.

Elles ont été remises à un homme sûr.

LE VICOMTE.

La paix n'est point à craindre alors?

LE MARQUIS.

Non. Les conditions qu'on lui imposera ne sont point acceptables. Il faut qu'il ait l'air de vouloir la guerre. — Qu'est-ce que cela?

LE BARON.

Quoi?

LE MARQUIS.

Ce bruit?

LE BARON, *de la fenêtre.*

Qu'y a-t-il, mon brave?

UN HOMME, *de la rue.*

Dix mille prisonniers russiens qui passent sur le boulevard. Venez les voir.

UN CRIEUR.

Voilà ce qui vient de paraître! — Bulletin de la grande victoire remportée par l'empereur Napoléon à Montmirail et à Champ-Aubert.

LE MARQUIS.

Allons! — (*Se jetant dans un fauteuil.*) Que faire?

LE BARON.

Cela ne peut pas durer. — Cet homme les bat partout où il se trouve; c'est vrai; mais il ne peut pas être partout.... — Avez-vous reçu des lettres du comte d'Artois?

LE VICOMTE.

Oui... Il est en Franche-Comté, — à la suite des Russes.

LE MARQUIS.

Et ses fils?

LE VICOMTE.

Le duc d'Angoulême est au quartier général des Anglais dans le midi. — Le duc de Berry est à Jersey. Tout va bien par là.

LE BARON.

Mais il faudrait le faire savoir aux souverains alliés.

TOUS.

Sans doute, sans doute.

LE MARQUIS.

Avez-vous vu la proclamation de Louis XVIII datée d'Hartwell? — Très-bien! des pardons, des places...

LE VICOMTE.

Eh bien! mais il est impossible que Bonaparte avec ses quarante mille hommes puisse même résister...

LE MARQUIS.

Mais les alliés le croient bien plus puissant.

LE BARON.

Il faudrait les prévenir de sa faiblesse.

TOUS.

Certes!

LE VICOMTE.

Mais il faudrait un homme sûr qui ne craignît point de passer à travers les rangs français... — Quant à Paris, il n'y a rien à craindre: la police est pour nous.

LE MARQUIS.

J'irai, moi, si vous voulez.

LE BARON.

Vous?

LE VICOMTE.

Vous?

LE MARQUIS.

Oui. — Si je suis fusillé, — eh bien! vous direz à ma mère : — Il est mort digne de vous, digne de son père, — il est mort pour ses princes légitimes.

LE BARON.

Comment passerez-vous?

LE MARQUIS.

Avec une livrée. — J'aurai l'air d'appartenir à quelque général de l'armée. — Mais un passe-port?

LE VICOMTE.

J'en ai trois ou quatre en blanc — que la préfecture m'a donnés — en cas de besoin.

LE MARQUIS.

Eh bien! vite alors... car il n'y a pas un instant à perdre.... — Donnez-moi les lettres. — (*Appelant.*) Germain!

GERMAIN.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Donne-moi une de tes redingotes de livrée, et va chercher un cheval de poste. Tu m'attendras au coin de la rue de Rohan et Saint-Honoré. J'irai à franc étrier jusqu'à Villers-Cotterets; de là je passerai à pied... — Bien : les lettres du comte d'Artois et du duc Berry. Vous, voyez ici le duc de...

TOUS.

Oui, oui.

LE MARQUIS.

Ne dites pas à ma mère où je suis. — Elle aime bien son roi; — mais elle aime encore mieux son fils.

TOUS.

Adieu, adieu, mon brave marquis.

LE VICOMTE.

Bonne réussite.

LE BARON.

Bon voyage, mon ami.

LE MARQUIS.

Venez me conduire.

TREIZIÈME TABLEAU.

Une rue de Paris.

SCÈNE IV.

LABREDÈCHE, OUVRIERS, GENS DU PEUPLE.

UN OUVRIER.

Donnez-nous des fusils! Des fusils! — Nous ne demandons pas mieux que de nous battre, nous! que les riches se cachent, c'est bien; mais qu'on nous donne des armes, puisque les Prussiens sont à Montmartre!

TOUS.

Oui, des armes! des armes!

UN OUVRIER.

Dites donc, les autres! j'arrive de la Poudrière. Voilà des cartouches.

LES OUVRIERS.

Des fusils, alors; des fusils!

UN OUVRIER.

Faut aller à la Ville.

UN ARMURIER, *ouvrant sa boutique.*

Tenez, mes braves, j'en ai, moi, des fusils; des fusils de munition, des fusils de chasse, des carabines! — Prenez, prenez tout, — et laissez-m'en un pour moi.

LES OUVRIERS.

Ah! bravo! — bravo!

LABREDÈCHE.

Ça s'échauffe, ça s'échauffe.

UN OUVRIER.

Mille tonnerres! il y a du son dans les cartouches!

TOUS.

Du son!

UN OUVRIER.

Il y en a dans celle-ci, du moins.

UN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Camarades, on nous a donné des boulets qui n'étaient pas de calibre, et des gargousses de cendre.

OUVRIERS.

On nous trahit, on nous vend.

L'ÉLÈVE.

A l'Arsenal! à l'Arsenal!

(*Des élèves passent au fond, traînant des pièces et portant des boulets.*)

OUVRIERS.

Vive l'École polytechnique!

LABREDÈCHE.

Quels petits gaillards! Si je leur parlais de mes deux frères gelés en Russie?

TOUS.

A Montmartre! à Montmartre!

UN OUVRIER, *à Labredèche.*

Viens-tu à Montmartre avec nous, toi?

LABREDÈCHE.

Non, mes braves, non; je reste ici pour faire des barricades.

UN OUVRIER.

Ah çà, est-ce que tu as peur?

LABREDÈCHE.

Moi, peur! du tout; c'est que je n'ai pas de fusil.

L'ARMURIER.

Tiens, en voilà un, mon brave.

UN OUVRIER.

Mets des cartouches dans tes poches, et viens.

LABREDÈCHE.

Dites donc, dites donc, mon ami, faites-moi l'amitié d'éteindre votre cigare. — C'est que je sauterais comme une poudrière, moi!

L'OUVRIER.

Ah! bah!

LABREDÈCHE.

Ce n'est pas pour moi, — mais pour les citoyens que je peux blesser en éclatant.

UN AGENT DE POLICE.

Les rassemblements sont défendus.

UN OUVRIER.

Pardi! si nous nous rassemblons c'est pour aller nous battre.

DES GENS, *se mêlant parmi eux.*

Mais vous voyez bien que vous êtes trahis. — Allez, croyez-moi, n'allez pas vous faire tuer.

OUVRIERS, *revenant.*

Mes amis, on ne veut pas nous laisser sortir de la barrière, mille dieux! — Nous sommes plus de dix mille armés. — C'est une trahison! — tonnerre!...

OUVRIERS.

Forçons les portes.

FEMMES.

Sonnons le tocsin !

TOUS.

Ah ! oui, le tocsin !

(*Cris qui se prolongent. — Une estafette, à cheval.*)

OUVRIERS.

Quelle nouvelle? — Quelle nouvelle?

L'ESTAFETTE.

L'empereur ! l'empereur qui revient du côté de Fontainebleau ! il n'est plus qu'à six lieues d'ici.— Du courage! du courage!

UN OUVRIER.

Nous en avons, si on voulait nous conduire...... — Ah! voilà le tocsin! — L'empereur revient, sais-tu?

UN AUTRE.

Il est à la barrière de Fontainebleau.

UN AUTRE.

On dit qu'il est entré déguisé.

UN AUTRE.

L'impératrice est partie avec le roi de Rome.— (*Bruit.*) Qu'est-ce que c'est?

UN AUTRE.

Arrêtez! arrêtez! un homme qui a mis la cocarde blanche.

L'HOMME, *qui se sauve.*

Mes amis! mes amis!

UN OUVRIER.

Canaille! brigand !—c'est donc toi qui veux nous ramener les Bourbons?

L'HOMME.

Mes amis, je vous en prie...

OUVRIERS.

Va-t'en ! — tu ne vaux pas une balle. — A Montmartre, mes amis! — à Montmartre !

UN OUVRIER, *à Labredèche.*

Eh bien ! est-ce que tu ne viens pas?

LABREDÈCHE.

Vous voyez bien que je suis en serre-file ; — je suis en serre-file, — file, — file.

UN OUVRIER, *courant après ceux qui viennent de passer.*

Ah ! dites donc, dites donc, vous autres ! — avez-vous un fusil, des cartouches?

LABREDÈCHE.

Mon ami, — mon ami, — voilà votre affaire ; — je reviens de la barrière, où je me suis battu comme un démon... — voilà le reste de trois cents cartouches, — et voilà un fusil qui en a descendu...

L'OUVRIER, *prenant le fusil.*

Merci ; — mais vous?

LABREDÈCHE.

Moi, je suis chargé d'une mission importante et dangereuse.

L'OUVRIER.

Allons, bon courage.

LABREDÈCHE.

Et vous aussi. — (*L'ouvrier s'en va.*) Ramassons cette cocarde. — Au fait, ce n'est pas si beau que la cocarde tricolore, — mais c'est la couleur de la légitimité. —Mettons la légitimité dans une poche, l'usurpation dans l'autre... — Dieu décidera la question. — Je ne m'en mêle plus, moi ; c'est trop embrouillé... — (*On entend dans le lointain des cris* : A Montmartre ! à Montmartre !)

(*Le théâtre change.*)

QUATORZIÈME TABLEAU.

Fontainebleau.

SCÈNE V.

NAPOLÉON, DES MARÉCHAUX, ROUSTAN,
UN ENVOYÉ, DOMESTIQUES, SOLDATS.

NAPOLÉON, *s'élançant dans l'appartement.*

Des chevaux, des chevaux!

ROUSTAN.

On les met à la voiture, sire.

NAPOLÉON.

Quinze lieues... — Quinze lieues de Fontainebleau à Paris : — c'est trois heures qu'il me faut. — Mes braves Parisiens, comme ils se défendent!

UN DOMESTIQUE.

Les chevaux sont mis.

NAPOLÉON.

Partons.

UN DOMESTIQUE.

Un envoyé du duc de Vicence.

NAPOLÉON.

Arrivant de Paris? — (*A l'envoyé.*) Qu'y a-t-il, monsieur?

L'ENVOYÉ.

Paris s'est rendu, sire...

NAPOLÉON.

Qu'est-ce que vous dites? — Paris rendu? — cela ne se peut pas.

L'ENVOYÉ.

La capitulation a été signée à deux heures du matin.—Et dans ce moment les alliés entrent dans la capitale...

NAPOLÉON.

Paris rendu! et dans un moment les colonnes que je ramène de la Champagne déboucheront par la route de Sens.

L'ENVOYÉ.

Et par la route d'Essonne; vous pouvez voir d'ici l'avant-garde des troupes qui sortent de Paris.

NAPOLÉON.

Paris rendu! en êtes-vous bien sûr?

L'ENVOYÉ.

Demandez aux ducs de Raguse et de Trévise...

NAPOLÉON.

Oh! Raguse, Raguse, est-ce vrai que vous avez rendu Paris?

LE DUC DE RAGUSE.

Un ordre du prince Joseph m'a enjoint de traiter.

NAPOLÉON.

Et l'impératrice? et mon enfant? — Vous m'en répondez, maréchal, de mon enfant!...

LE DUC DE RAGUSE.

Leurs Majestés se sont retirées sur la Loire avec les ministres.

NAPOLÉON.

Combien me ramenez-vous d'hommes, messieurs?

LE DUC DE RAGUSE.

Moi, neuf mille.

LE DUC DE TRÉVISE.

Moi, six mille.

NAPOLÉON, *à Ney.*

Prince, où sont les troupes que vous commandiez?

NEY.

Sire, elles rejoignent le quartier général.

NAPOLÉON.

Combien d'hommes?—Paris rendu!...

NEY.

Dix mille.

NAPOLÉON.

Et vous, messieurs?

TARENTE ET NEUFCHATEL.

Quinze mille, à peu près...

NAPOLÉON.

Ainsi donc, j'ai encore ici quarante mille hommes sous la main?

NEY.

Oui, mais découragés, fatigués...

NAPOLÉON.

Qu'est-ce que vous dites, monsieur le prince?

(*Il se montre à la fenêtre.*)

TOUS LES SOLDATS.

Vive l'empereur! vive l'empereur!—Sur Paris! — sur Paris! — Marchons sur Paris!

NAPOLÉON, *revenant.*

Vous entendez! eux ne se fatiguent pas, messieurs! — Monsieur le duc de Raguse, placez votre quartier général à Essonne.— C'est vous qui serez mon avant-garde.

LE DUC DE RAGUSE.

Sire, c'est une grande responsabilité!...

NAPOLÉON.

Si je connaissais un homme plus sûr que toi, mon vieux camarade, c'est à lui que je confierais ton empereur.—Je serai tranquille, Marmont, tant que tu veilleras sur moi. — Monsieur le maréchal de Trévise, vous établirez votre camp à Mennecy; ce qui viendra de Paris se ralliera derrière votre ligne; ce qui arrivera de Champagne prendra une position intermédiaire du côté de Fontainebleau. — Les bagages et le grand parc seront dirigés sur Orléans.— Donnez vos ordres.

LE DUC DE TARENTE, *à demi-voix.*

Il va nous faire marcher sur Paris... — Et nos femmes, nos enfants qui y sont en otages!... — Quand finira-t-on?...

NAPOLÉON, *se retournant.*

Hein! vous m'avez entendu, messieurs.

VOIX DANS L'ANTICHAMBRE.

Le duc de Vicence! le duc de Vicence!

LE DUC DE TARENTE.

Caulaincourt!

NAPOLÉON.

Caulaincourt!

LE DUC DE TARENTE.

Quelle nouvelle?—Qu'y a-t-il, monsieur le duc? Eh bien! Paris?

CAULAINCOURT.

Rendu.

LES MARÉCHAUX.

Les alliés?...

CAULAINCOURT.

Y sont entrés ce matin.

NAPOLÉON.

Eh ! messieurs, c'est à moi que le duc de Vicence a affaire, je pense ; donnez donc vos ordres.—Allez, allez. — (*Ils sortent.*) Qu'y a-t-il, Caulaincourt? voyons, parlez...

CAULAINCOURT.

Sire, le sénat a proclamé la déchéance...

NAPOLÉON.

De qui ?

CAULAINCOURT.

De l'empereur Napoléon...

NAPOLÉON.

Ma déchéance, — à moi ? — le sénat ?.... — Ah ! les malheureux ! — Avez-vous vu les souverains alliés ?

CAULAINCOURT.

Tous...

NAPOLÉON.

Et Alexandre ?

CAULAINCOURT.

Oui.

NAPOLÉON.

Eh bien ! que disent-ils, eux ?— Quelles sont les conditions qu'on impose ? — Parlez vite..... ne voyez-vous pas que je brûle ?

CAULAINCOURT.

Il y a un parti violent pour les Bourbons...

NAPOLÉON.

Les Bourbons !— les Bourbons !— C'est moi qui suis l'empereur.— Ils m'ont tous reconnu comme tel, ils m'ont appelé leur frère...— Les Bourbons ! c'est impossible...

CAULAINCOURT.

Sire, il n'y a peut-être qu'un moyen de conserver le trône dans la famille de Votre Majesté ; c'est d'abdiquer en faveur du roi de Rome, avec la régence de l'impératrice...

NAPOLÉON.

Mais, monsieur le duc, j'ai ici quarante mille hommes ; l'ennemi vient d'en laisser douze mille dans les fossés de Paris. — Leurs généraux sont dispersés dans les hôtels. — En huit jours je peux faire marcher cent mille hommes sur la capitale...

CAULAINCOURT.

Sire, on est las de la guerre...

NAPOLÉON.

Les Parisiens se réveilleront au bruit de mon canon !...

CAULAINCOURT.

Sire, des cris de *Vive le roi ! vivent les Bourb ons !* ont été proférés hier dans les rues ; beaucoup de fenêtres étaient pavoisées de drapeaux blancs. Sire, — au nom du ciel... — il m'en coûte... — sire, abdiquez en faveur du roi de Rome...

NAPOLÉON.

Eh ! que diraient mes vieux généraux ?... — (*Se tournant vers le fond.*) Maréchaux, entrez, entrez tous... — Où est Raguse ?

UN MARÉCHAL.

A l'avant-garde...

NAPOLÉON.

Savez-vous ce qu'on me propose ? — une abdication en faveur du roi de Rome...

UN MARÉCHAL.

Et croyez-vous que les souverains alliés s'en contentent ?

NAPOLÉON.

S'en contentent ?

UN MARÉCHAL.

Alors, sire...

NAPOLÉON.

Eh bien !...

UN MARÉCHAL.

Il faut abdiquer, — puisque le roi de Rome peut être reconnu. — S'ils ne reconnaissent pas le roi de Rome, — nous vous dirons : Sire, nous sommes prêts à marcher...

NAPOLÉON.

Ah ! c'est votre avis aussi, à vous...... — Vous voulez du repos ! — Ayez-en donc. — Ah ! vous ne savez pas combien de chagrins et de dangers vous attendent sur vos lits de duvet !.... — Quelques années de cette paix que vous allez payer si cher en moissonneront un plus grand nombre que la guerre la plus désespérée. — Allons... — (*Il écrit.*)
« Les puissances ayant proclamé que l'empereur » Napoléon était le seul obstacle au rétablissement » de la paix en Europe, — l'empereur Napoléon, » fidèle à son serment, déclare qu'il est prêt à des- » cendre du trône, à quitter la France et même la » vie pour le bien de la patrie, inséparable des » droits de son fils, de ceux de la régence de l'im- » pératrice, et du maintien des lois de l'empire...

» *Fait en notre palais de Fontainebleau, le* 5 *avril* 1815.

» NAPOLÉON. »

Tenez, messieurs : — c'est bien ma signature ; vous devez la reconnaître : elle est sur tous vos brevets de maréchaux et sur toutes vos dotations de princes... — Partez, monsieur le duc, et portez-leur ce chiffon. — C'est la spoliation d'un beau trône. — Oh ! si j'avais fait comme eux quand ils étaient comme moi !... — Allez, messieurs, et laissez-moi seul. — (*Au duc.*) Tarente et Trévise vous accompagneront.

SCÈNE VI.

NAPOLÉON, *puis* CAULAINCOURT, GOURGAUD, UN SECRÉTAIRE, UN HUISSIER.

NAPOLÉON, *seul, prenant un médaillon.*

Ah! mon fils, mon enfant!... — pour toi — tout pour toi... — Oui, — je puis tout subir, tout supporter. — Ces hommes que j'ai tirés à moi, — que j'ai dorés sur toutes les coutures! — Il n'y a que mes soldats qui me soient restés fidèles et dévoués. — Il faut que je les remercie. — (*Il appelle.*) Monsieur le secrétaire...

LE SECRÉTAIRE, *entrant.*

Sire?

NAPOLÉON.

Écrivez : — L'empereur remercie l'armée pour l'attachement qu'elle lui témoigne ; — parce qu'elle reconnaît que la France est en lui, et non dans cet amas de pierres, de rues et de boue qu'on appelle la capitale. — Le sénat s'est permis de disposer du gouvernement français ; il a oublié qu'il doit à l'empereur le pouvoir dont il abuse maintenant. — Si longtemps que la fortune lui est restée fidèle, — le sénat l'a été. — Si l'empereur avait méprisé ces hommes comme on le lui a reproché alors, le monde reconnaîtrait aujourd'hui qu'il a eu des raisons qui motivaient son mépris. — Il tenait sa dignité de la nation, la nation seule pouvait l'en priver. Il a toujours...... — (*Au duc de Vicence.*) Qu'y a-t-il, Vicence, et pourquoi n'êtes-vous point parti?

CAULAINCOURT.

J'ai rencontré un courrier au moment où j'allais monter en voiture, et il m'a remis cette nouvelle dépêche. — Lisez...

NAPOLÉON.

Ah! une formule d'abdication toute faite pour moi... et pour mon fils! — Abdiquer pour mon fils! — Jamais...

CAULAINCOURT.

Sire, Louis XVIII a été proclamé roi.

NAPOLÉON.

Que m'importe? n'avez-vous pas entendu tout à l'heure mes maréchaux me dire que si l'on exigeait que j'abdiquasse pour mon fils, ils seraient prêts à marcher sur Paris? — Ah! s'ils sont insensibles aux affronts qu'on fait à leur empereur, — ils vengeront du moins leur vieux camarade. — Duc, appelez-les. Dans six heures nous serons devant Paris.

CAULAINCOURT.

Il n'y a personne dans l'antichambre.

NAPOLÉON.

Dites à l'huissier de les appeler...

CAULAINCOURT, *à un huissier.*

Santini, appelez les maréchaux... — Comment! ils n'y sont plus?

NAPOLÉON, *se retournant.*

Que dit-il? — Cet homme se trompe... — Je demande mes maréchaux.

L'HUISSIER SANTINI.

Sire, ils sont montés à cheval tout à l'heure, et sont partis l'un après l'autre.

NAPOLÉON.

Pour aller où?

SANTINI.

Ils ont pris la route de Paris.

NAPOLÉON, *après un silence.*

Oh! je suis donc bien méchant!

CAULAINCOURT.

Vous le voyez, sire; eux aussi vous abandonnent.

NAPOLÉON.

Que m'importe! — Il me reste Raguse : Raguse et moi suffirons à notre armée, — et notre armée nous suffira, monsieur le duc...

GOURGAUD, *entrant.*

Sire, sire, toute la route de Fontainebleau est découverte. — Le duc de Raguse est passé à l'ennemi avec les dix mille hommes qu'il commandait.

NAPOLÉON.

Et lui aussi! — L'ingrat Raguse! l'enfant que j'avais élevé sous ma tente; lui à qui je disais de veiller quand je dormais : — lui un trahisseur!... — Oh! il sera plus malheureux que moi... — Laissez-moi seul, messieurs.

CAULAINCOURT.

Sire...

NAPOLÉON.

Laissez-moi seul, je vous en prie.

GOURGAUD.

Sire, Fontainebleau est à découvert du côté de Paris; — qu'ordonnez-vous, sire?

NAPOLÉON.

Rien. — (*Ils sortent.*) Ah! c'est un infâme abandon... — Je le vois bien : — les alliés me craignent, — autant comme général de mon fils que comme empereur de France... — Mon enfant! mon pauvre enfant! — lui pour qui j'amassais des couronnes! — Et c'est moi qui le prive de la sienne! — Tant que je vivrai ils trembleront! — Oh! quelle idée! — Oui!... moi mort, mon fils est le légitime héritier de mon empire. — Du fond de mon tombeau je ne suis plus à craindre. Les souverains auraient honte de dépouiller l'orphelin... — Que je suis heureux d'avoir conservé le poison de Cabanis! — C'est le même qu'il avait préparé pour Condorcet...

— (*Il détache précipitamment de son cou un petit sachet qu'il ouvre et dont il verse le contenu dans un verre.*) Ils diront que je n'ai pas eu le courage de supporter la vie... — que la mort est une fuite... — Que m'importe ce qu'ils diront! — N'ai-je pas ma raison en moi? — (*Coupant de ses cheveux et les mettant dans un papier.*) Pour mon fils... — Allons, allons; c'est un toast à sa fortune. — (*Il boit.*) Adieu, mon fils; — adieu, France.

(*Il tombe assis la tête dans ses mains.*)

L'ESPION, *de la porte.*

Que fait-il?

NAPOLÉON.

Ah! voilà le poison... — Eh bien! Cabanis qui m'avait dit que ce poison était rapide comme la pensée... — Ah!... — Depuis quatre ans que je le porte sur moi, il sera affaibli;... il n'a de force que pour me faire souffrir, — et pas assez pour me tuer... — Ah!

L'ESPION, *entrant.*

Plus de doute, l'empereur est empoisonné... — Sire...

NAPOLÉON.

Silence!

L'ESPION.

Au secours! au secours! — l'empereur se meurt. — Roustan! Roustan! — Ah! le misérable! — lui aussi l'a abandonné... — Constant! — Personne! — (*Il sonne.*) Ah! si le sang était du contre-poison!... — Au secours! au secours!

NAPOLÉON.

Il n'en est pas besoin. — Le poison est comme les boulets: — la mort ne veut pas de moi...

CAULAINCOURT, *entrant.*

Qu'y a-t-il?

L'ESPION.

Ah! monsieur le duc, où est le médecin Ivan?..

CAULAINCOURT.

Il part à l'instant même à cheval... — Mais qu'a donc l'empereur?

L'ESPION.

Il s'est...

NAPOLÉON, *à l'espion.*

Silence, — sur ta tête! — (*A Caulaincourt.*) Rien, monsieur le duc.... une indisposition.... (*A part.*) Dieu ne le veut pas!

CAULAINCOURT.

Que Votre Majesté est pâle!...

NAPOLÉON.

Monsieur le duc, quelle est la résidence qu'on m'accorde si j'abdique?...

CAULAINCOURT.

Corfou, la Corse ou l'île d'Elbe...

NAPOLÉON.

Je choisis l'île d'Elbe. — Me permet-on d'emmener quelqu'un de ma maison ou de mon armée?

CAULAINCOURT.

Quatre cents grenadiers, et les personnes de votre maison que vous désignerez. — Si Votre Majesté se décide, Bertrand, Drouot et Cambronne demandent la faveur de vous suivre.

NAPOLÉON.

Eux ne m'ont jamais rien demandé aux jours de ma fortune...... — La postérité récompensera les courtisans du malheur. — (*Il s'approche lentement de la table et écrit.*) « Les puissances alliées ayant » proclamé que l'empereur Napoléon est le seul » obstacle au rétablissement de la paix en Europe, » l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, dé» clare qu'il renonce pour lui et ses enfants aux » trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun » sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt » à faire aux intérêts de la France.

» *Le* 6 *avril* 1814. »

Êtes-vous content, monsieur le duc?

CAULAINCOURT.

Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander.

NAPOLÉON.

Laquelle?

CAULAINCOURT.

Que Votre Majesté me permette de l'accompagner à l'île d'Elbe.

NAPOLÉON.

Vous, Caulincourt? — cela ne se peut pas.

CAULAINCOURT.

Sire...

NAPOLÉON.

Retournez à Paris, votre présence y est attendue avec impatience. — (*A un huissier.*) Allez dire au général Petit de mettre ses soldats sous les armes dans la grande cour... — Je veux dire adieu à mes braves pour la dernière fois. — Adieu, Caulaincourt; la France me regrettera! et tous ceux qui auront pris part à ma ruine seront un jour maudits par elle. — Adieu, Caulaincourt, adieu.

CAULAINCOURT, *lui baisant la main.*

Adieu, sire...

(*Il sort par le fond. Napoléon prend son chapeau sur la table, reste un instant pensif et sort par la gauche. — Le théâtre change.*)

QUINZIÈME TABLEAU.

La cour de Fontainebleau.

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL PETIT, LORRAIN, SOLDATS, *puis* NAPOLÉON.

LORRAIN.

Dites donc, hé! les anciens! on dit comme ça qu'on va nous renvoyer dans nos foyers respectifs!.. — Ça ne vous va pas, hein?

TOUS LES SOLDATS.

Non! non...

LORRAIN.

Ni à moi non plus. — Ils disent encore que l'empereur n'est plus empereur... — Ils en ont menti, n'est-ce pas?

TOUS.

Oui, oui!

LORRAIN.

Et on ne nous l'prendra pas tant que nous resterons quatre hommes pour lui faire un bataillon carré, n'est-ce pas?

TOUS.

Nous mourrons tous!...

LORRAIN, *faisant sonner son fusil.*

Cré coquin! — qu'ils y viennent maintenant!

LE GÉNÉRAL PETIT.

Soldats, à vos armes!

DANS LES RANGS.

L'empereur! l'empereur! l'empereur!

(*Napoléon paraît au fond, sur le grand escalier.*)

TOUS LES SOLDATS.

Vive l'empereur! à Paris! à Paris!

(*Napoléon fait un signe de la main.*)

DANS LES RANGS.

Chut! — silence. — Il va parler.

NAPOLÉON.

Soldats de ma vieille garde, — je vous fais mes adieux. — Depuis vingt ans je vous ai trouvés constamment dans le chemin de l'honneur et de la gloire; dans ces derniers temps comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue; — mais la guerre était interminable: c'eût été la guerre civile, et la France n'en serait devenue que plus malheureuse. — J'ai donc sacrifié tous nos intérêts à ceux de la patrie. — Je pars. — Vous, mes amis, continuez de servir la France. — Son bonheur était mon unique pensée: il sera toujours l'objet de mes vœux! Ne plaignez pas mon sort; si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre gloire. — Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble! — Adieu, mes enfants. — Je voudrais vous presser tous sur mon cœur; — que j'embrasse au moins votre drapeau... — (*Le général Petit saisit l'aigle et la présente à Napoléon, qui l'embrasse.*) Adieu, encore une fois, mes vieux compagnons! que ce baiser passe dans vos cœurs...

ACTE CINQUIÈME.

LABREDÈCHE.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.
L'ESPION.
LE LORRAIN.
LABREDÈCHE.
LE MINISTRE.
LE GRAND MARÉCHAL.
UN VIEUX MILITAIRE.
UN SOLLICITEUR.
HUISSIERS.
LA MARQUISE.
LE GRAND PARENT.
LE MARQUIS DE LAFEUILLADE.
L'ABBÉ.
LA PETITE COUSINE.
UN VALET.
UN CAPITAINE DE VAISSEAU.
UN MATELOT.
PREMIER GARDE DU CORPS.
DEUXIÈME GARDE DU CORPS.
UN VALET DE PIED.
UN FACTIONNAIRE.
UN COURTISAN.

SEIZIÈME TABLEAU.

PARIS. — 1815.

Le ministère de la guerre. L'antichambre du ministre. Jour d'audience. Deux huissiers. Solliciteurs au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX HUISSIERS, SOLLICITEURS, LABREDÈCHE.

L'HUISSIER.

Le numéro 4.

UN SOLLICITEUR, *se levant.*

C'est moi.

LABREDÈCHE, *entrant.*

Bonjour, mes amis, bonjour.

L'HUISSIER.

Monsieur?...

LABREDÈCHE.

Comment, vous ne me reconnaissez pas?

L'HUISSIER.

Ah! n'est-ce pas monsieur dont le père était fusillé...

LABREDÈCHE.

Oui, mon ami. Eh bien! il l'est toujours; — et je sollicite, — vous savez, — vous devez le savoir, vous, — car voilà huit mois que je vous le répète

chaque jour d'audience publique... — Ah çà! vous m'avez gardé mon numéro, n'est-ce pas?

L'HUISSIER.

Nous en avons toujours de côté pour les habitués.

LABREDÈCHE.

Dites pour les amis, — et je suis de vos amis, de vos véritables amis. — N° 9... — Où en est-on?

L'HUISSIER.

Le numéro 4 vient d'entrer.

LABREDÈCHE.

Bravo! — Le jour où j'obtiendrai la pension qui m'est si bien due, comme seul et unique rejeton d'une famille qui s'est sacrifiée pour la bonne cause, je n'oublierai pas, mon brave, tout ce que vous avez fait pour moi. — Est-ce le journal d'aujourd'hui que vous tenez là?

L'HUISSIER.

Oui, mardi 28 février 1815.

SCÈNE II.

LES MÊMES; UN ANCIEN MILITAIRE.

LE MILITAIRE.

Voulez-vous me donner un numéro, s'il vous plaît?

L'HUISSIER, *à son camarade.*

Veux-tu voir s'il reste des numéros?

DEUXIÈME HUISSIER.

Voici le numéro 18.

LE MILITAIRE.

Mon tour sera bien long à venir... — Mon ami, n'en auriez-vous pas de plus rapprochés? Vous le voyez, nous ne sommes encore que sept ou huit.....

L'HUISSIER.

Non.

LE MILITAIRE.

Voilà déjà deux fois que l'heure de l'audience publique se passe avant que mon numéro n'arrive. —Et peut-être qu'aujourd'hui encore Son Excellence...

L'HUISSIER.

Eh bien! vous reviendrez mardi prochain.

LE MILITAIRE, *s'asseyant.*

Si d'ici là je ne suis pas mort de faim.

LABREDÈCHE, *à l'huissier.*

J'ai déjà vu cette figure-là ici.

L'HUISSIER.

C'est un solliciteur.

LABREDÈCHE.

Les antichambres sont encombrées de ces gens-là... — Eh! qu'y a-t-il sur le journal?

L'HUISSIER, *lisant.*

« Le roi a entendu la messe dans ses appartements. »

LABREDÈCHE.

Ah! tant mieux! tant mieux!

L'HUISSIER.

« ... Le ministre de la guerre a travaillé avec Sa Majesté... »

LABREDÈCHE.

Peut-être aura-t-il mis ma pétition sous les yeux du fils de saint Louis... — (*Élevant la voix.*) C'est un grand homme que votre ministre! et je dis cela parce qu'il ne peut pas m'entendre... — Je ne suis pas flatteur.

L'HUISSIER, *lisant.*

« Le marquis de Lafeuillade vient d'être nommé colonel du 3e régiment de chasseurs à cheval. »

LE MILITAIRE.

Colonel... un enfant!

LABREDÈCHE.

C'est un homme dévoué... un royaliste pur, sans doute, qui a des droits acquis, et qui, comme moi, aura été victime...

L'HUISSIER.

Oui, oui. Son père avait un poste élevé dans la maison de Louis XVI.... Il était du gobelet — ou de la garde-robe... — je ne sais pas trop.

LABREDÈCHE.

C'est juste.—Et dit-on que son régiment prendra le nom des chasseurs de Lafeuillade?

LE MILITAIRE, *à part, d'une voix sourde.*

Sous l'empereur, il s'appelait l'*Intrépide*.

DEUXIÈME HUISSIER, *appelant.*

Numéro 6.

LABREDÈCHE.

Il a dit numéro 6, n'est-ce pas? — Mon tour approche. — Y a-t-il autre chose?

L'HUISSIER, *lisant.*

« Sa Majesté a nommé chevaliers de la Légion d'honneur monsieur le comte de Formont, capitaine des chasses de S. A. R. MONSIEUR; monsieur le marquis de Lartigues, troisième valet de chambre de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry; monsieur de... » — (*Le militaire arrache son ruban.*) Ma foi, il y en a trop long... vingt-sept ou vingt-huit nominations... — « Son Éminence l'archevêque de Toulouse a été reçu en audience particulière de Sa Majesté... »

DEUXIÈME HUISSIER, *appelant.*

Numéro 7.

L'HUISSIER.

Pardon, il faut que je vous quitte...

SCÈNE III.

LES MÊMES ; *excepté* L'HUISSIER.

LABREDÈCHE.

Ne vous gênez pas, mon ami, ne vous gênez pas. — (*Allant à l'ancien militaire.*) Monsieur sollicite une place, une pension?...

LE MILITAIRE.

Ni l'une ni l'autre ; — je demande de l'activité.

LABREDÈCHE.

C'est difficile, c'est difficile dans ce moment.

LE MILITAIRE.

J'ai vingt ans de service.

LABREDÈCHE.

Voilà pourquoi : c'est le tour à d'autres... — Et vous étiez?...

LE MILITAIRE.

Capitaine.

LABREDÈCHE.

Capitaine... Vous concevez... C'est un grade qui convient à des fils de famille. Nous n'avons plus de guerre ; il nous faut des jeunes gens qui sachent soutenir notre ancienne réputation de galanterie et de légèreté dans les salons, qui puissent ouvrir un bal, chanter une romance, broder au tambour... — D'ailleurs, vous serviez le tyran.

LE MILITAIRE.

Le tyran !

LABREDÈCHE.

Écoutez, l'ancien gouvernement m'a fait assez de mal, pour que j'aie le droit... D'ailleurs je ne l'ai jamais flatté, moi ! — Lorsque l'ogre de Corse était sur le trône, je l'appelais toujours *Buonaparte*.

DEUXIÈME HUISSIER.

Numéro 9.

LABREDÈCHE.

Me voilà ! me voilà !

(*Il se glisse chez le ministre.*)

SCÈNE IV.

LE MILITAIRE, SOLLICITEURS.

LE MILITAIRE.

On a bien fait de l'appeler... — (*Il prend le journal.*) « Des nouvelles arrivées de l'île d'Elbe annoncent que son souverain paraît n'avoir plus aucun goût pour les exercices militaires. Depuis son arrivée, il n'a pas passé en revue les six cents hommes qui l'ont suivi. Il s'occupe constamment de botanique. On assure que la plupart des militaires qui sont auprès de lui demandent à revenir en France... » — Que n'y suis-je, moi !

SCÈNE V.

LES MÊMES ; LE MARQUIS DE LAFEUILLADE, *en colonel.*

LAFEUILLADE.

Puis-je parler à Son Excellence?

L'HUISSIER.

Mais... je ne sais si Son Excellence peut en ce moment...

LAFEUILLADE.

Son Excellence peut toujours pour moi. — Je suis le marquis de Lafeuillade, qui vient d'être nommé colonel.

L'HUISSIER.

Ah ! pardon. Son Excellence...

LAFEUILLADE.

Est avec quelqu'un ?

L'HUISSIER.

Non, non, ce n'est pas quelqu'un. — Je vais annoncer monsieur le marquis. — (*Ouvrant la porte.*) Monsieur le marquis de Lafeuillade.

LE MINISTRE, *de son appartement, à Labredèche qui en sort à reculons.*

C'est bien, c'est bien... — Écrivez à Sa Majesté ; vous avez des droits à ses bontés, — mais sur la liste civile : tâchez de vous procurer les certificats constatant que votre mère est morte sur l'échafaud, et que votre père a été fusillé... et alors nous verrons.

LABREDÈCHE.

Votre Excellence n'oubliera pas les persécutions dont j'ai été victime sous l'usurpateur...

LE MINISTRE.

Non, non.

LABREDÈCHE.

Monseigneur voudra bien... — (*On lui ferme la porte au nez.*) Il a raison, je demanderai au roi lui-même ; l'auguste fils de saint Louis ne refusera pas au dernier rejeton d'une famille qui s'est entièrement sacrifiée à sa dynastie la justice qu'il attend... — (*A l'huissier.*) Adieu, mon ami ; à mardi prochain.

L'HUISSIER.

La voiture de Monseigneur !

LE MILITAIRE.

Allons, encore huit jours de retard !... Oh ! il faut que je lui parle... — Il m'entendra, dussé-je l'arrêter de force.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LE MINISTRE, LE MARQUIS DE LAFEUILLADE.

LE MINISTRE.

Mais comment donc, c'était une justice, mon jeune ami; je suis enchanté d'avoir fait cela pour vous... Vous concevez : j'aurais voulu vous faire nommer maréchal de camp tout de suite... — Mais cela aurait fait crier. — Plus tard, — quand vous aurez fait trois mois de garnison.

LE MILITAIRE.

Monseigneur...

LE MINISTRE, *le regardant par-dessus l'épaule.*

Hein?

LE MILITAIRE.

Je suis ancien militaire... J'ai vingt ans de service. — On m'a renvoyé sans pension...

LE MINISTRE.

L'heure de l'audience est passée. — Revenez dans huit jours.

LE MILITAIRE.

Voilà deux mois que je viens chaque mardi, et qu'il m'est impossible de parvenir jusqu'à Votre Excellence...

LE MINISTRE.

Ce n'est pas ma faute.

LE MILITAIRE.

Monseigneur, — j'ai fait toutes les campagnes de la révolution et de l'empire.

LE MINISTRE.

Et vous demandez du service?... vous êtes bien heureux de ne pas être exilé...

LE MILITAIRE.

Exilé, — pour avoir servi mon pays?

LE MINISTRE.

Non : — pour avoir servi les jacobins et l'usurpateur.

LE MILITAIRE.

Monseigneur, il y avait au moins quelque danger à courir dans ce temps-là ; — par conséquent, quelque honneur...

LE MINISTRE.

Eh bien! allez demander récompense à ceux que vous avez servis.

LE MILITAIRE.

Sont-ce là les promesses que l'on nous avait faites au retour du roi?

LE MINISTRE.

S'il fallait que Sa Majesté rendît compte de sa conduite à tous ces...

LE MILITAIRE.

Achevez, monsieur le ministre.

LE MINISTRE.

Allons, allons; — je n'ai pas le temps de vous écouter...

LE MILITAIRE, *l'arrêtant.*

Vous m'écouterez pourtant! — (*A Lafeuillade, qui porte la main à son épée.*) Oh! laissez votre épée où elle est, jeune homme; — elle y est bien. — (*Au ministre.*) Vous m'écouterez, car je vous parle au nom de soixante mille braves, qui comme moi meurent de faim. — Vous avez fait plus de mal à la France — depuis un an, — que nos ennemis eux-mêmes n'osaient le désirer; mais prenez-y garde! on n'essaye pas impunément d'avilir une nation, — et vous l'avez essayé. Vous avez prodigué à des espions et à des valets cette croix que nous n'osons plus porter, de peur d'être confondus avec eux... — Malheur à vous! — Vous avez substitué aux enfants de la patrie des hommes qu'elle ne connaît pas... nés à l'étranger, et qui ne sauront pas la défendre contre l'étranger... — Malheur à vous! — Vous avez débaptisé nos victoires, renversé nos arcs de triomphe et remplacé Kléber et Desaix par Cadoudal et Pichegru... — Malheur à vous! — Mais le temps n'est pas loin où vous voudrez par toutes vos larmes payer nos larmes. — Ce ne sera pas assez! — car nous voudrons du sang. — Malheur, malheur à vous!... — Allez, allez maintenant.

LE MINISTRE.

Gendarmes, arrêtez cet homme.

LE MILITAIRE.

Au moins me voilà sûr d'avoir du pain...

(*Le théâtre change.*)

DIX-SEPTIÈME TABLEAU.

L'ILE D'ELBE.

Porto-Ferrajo, dimanche, 26 février 1815. — En vue le brick l'*Inconstant*.

SCÈNE VII.

NAPOLÉON, LORRAIN, *montant la garde*.

NAPOLÉON.

Eh bien! mon vieux grognard, tu ne dis rien?

LORRAIN.

On ne parle pas sous les armes.

NAPOLÉON.

Ah! ah! tu es sévère sur la consigne...

LORRAIN.

Il y a quelque part vingt-deux ans, — c'était à Toulon, — que le duc... je ne me rappelle pas son nom de duc..... — Junot enfin, me fit faire deux jours de garde du camp pour avoir chanté :

Ah! le triste état...

— Vous n'étiez alors que commandant d'artillerie, — et moi simple conscrit; nous avons fait notre chemin depuis ce temps...

NAPOLÉON.

Eh bien! je te relève de ta consigne. — T'ennuies-tu ici, voyons?

LORRAIN.

Fastidieusement.

NAPOLÉON.

Veux-tu retourner en France?

LORRAIN.

Avec vous?

NAPOLÉON.

Avec moi, — tu sais bien que c'est impossible. Sans moi?

LORRAIN.

Sans vous? — non.

NAPOLÉON.

Et crois-tu que tes camarades pensent comme toi?

LORRAIN.

Tous.

NAPOLÉON.

Tu as pourtant des parents en France?...

LORRAIN.

Un enfant n'a pas de plus proche parent que son père... et, cré coquin! vous êtes notre père à nous, — ou je ne m'y connais pas. — Je crois bien aussi que j'ai quelque part une vieille mère;.. y a à peu près quatorze ans que j'ai reçu de ses nouvelles... — J'étais en Italie... Beau pays, mille dieux! pas trop chaud, pas trop froid; et des victoires pour se rafraîchir!... —La v'là sa lettre: —je me la suis fait lire vingt fois, — vu que je ne sais pas lire moi-même.... — Tant y a que depuis Marengo je n'ai plus entendu parler de la vieille..... Elle m'aura peut-être bien écrit *poste restante* à Vienne ou à Moscou; mais nous passions toujours si vite, qu'on n'avait pas le temps d'aller au bureau... Je ne sais plus où elle a établi son bivac maintenant; mais pourvu que le bon Dieu lui envoie tous les jours sa ration de pain et un peu de cendre chaude dans sa chaufferette, elle ira, elle ira, la bonne femme... — Ah! ne parlons plus de ça! ne parlons plus de ça!

NAPOLÉON.

Nous avons une grande revue sur le port aujourd'hui.

LORRAIN.

Oui, oui; ça fait toujours plaisir. Ah! j'avoue que nous avions besoin que le goût vous en reprît. — Sire, je n'étais pas content de vous, moi!

NAPOLÉON.

Bah!

LORRAIN.

Ah! bon, que je disais : le v'là encore dans son jardin, qui bêche et qui greffe! Cré coquin! peut-on oublier comme ça ce qu'on se doit à soi-même... Quand on a été quelque chose, enfin!...

NAPOLÉON.

Ah! tu disais cela? — (*Se retournant.*) Qu'est-ce que c'est donc que cette barque? peut-être vient-elle de France?

LORRAIN.

Oui, quelque contrebandier de Livourne, quelque pêcheur de la Spezzia; mais de la France...

(*Il fredonne.*)

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean, etc.

(*S'interrompant.*)
— Qui vive?

NAPOLÉON.

Attends, attends; c'est un ami, je crois.

SCÈNE VIII.

NAPOLÉON, LORRAIN, L'ESPION.

L'ESPION.

Toulon et liberté!

NAPOLÉON.

Oui; — ne laisse approcher personne : j'ai à parler à cet homme. — (*A l'espion.*) C'est toi...

L'ESPION.

Oui, sire.

NAPOLÉON.

D'où viens-tu?...

L'ESPION.

De France.

NAPOLÉON.

Directement?

L'ESPION.

Non; — par Milan et la Spezzia.

NAPOLÉON.

Qu'avais-tu vu à Paris?

L'ESPION.

Regnault et...

(*Il lui parle bas.*)

NAPOLÉON.

Que t'ont-ils donné pour moi?

L'ESPION.

Rien; — ils ont eu peur que je ne fusse pris et fouillé.

NAPOLÉON.

Dis qu'ils m'ont oublié comme les autres.

L'ESPION.

Dites pas plus que les autres.

NAPOLÉON.

On pense donc encore à moi en France?

L'ESPION.

Toujours.

NAPOLÉON, *s'échauffant petit à petit.*

On y fait sur moi beaucoup de fables, de mensonges!... tantôt on dit que je suis fou, — tantôt que je suis malade.... — On prétend qu'on veut me transporter à Sainte-Hélène... — Je ne le leur conseille pas. J'ai des vivres pour six mois, des canons et des hommes pour me défendre. Les rois ne voudraient pas se déshonorer. Ils savent bien qu'en deux ans le climat m'y assassinerait. — Comment se trouve-t-on en France des Bourbons?

L'ESPION.

Sire, ils n'ont point réalisé l'attente des Français : chaque jour le nombre des mécontents s'augmente.

NAPOLÉON, *s'échauffant.*

Je croyais, lorsque j'abdiquais, que les Bourbons, instruits et corrigés par le malheur, ne retomberaient pas dans les fautes qui les avaient perdus en 89. J'espérais que le roi gouvernerait en bonhomme. C'était le seul moyen de se faire pardonner les Cosaques. Depuis qu'ils ont remis le pied en France, ils n'ont fait que des sottises. Leur traité du 23 avril m'a profondément indigné! — D'un trait de plume ils ont dépouillé la France de la Belgique : les limites de la France, c'est le Rhin. — C'est Talleyrand qui leur a fait faire cette infamie! — On lui aura donné de l'argent. — La paix est facile à ces conditions.—Si j'avais voulu comme eux signer la ruine ou la honte de la France, ils ne seraient point sur mon trône; — mais j'aurais mieux aimé me trancher la main!.... j'ai préféré renoncer au trône que de le conserver aux dépens de ma gloire et de l'honneur français. Une couronne déshonorée est un horrible fardeau. — Mes ennemis ont dit que je ne voulais pas la paix; ils m'ont représenté comme un misérable fou, avide de sang et de carnage; mais le monde connaîtra la vérité : on saura de quel côté fut l'envie de verser le sang. — Si j'avais été possédé de la rage de la guerre, j'aurais pu me retirer avec mon armée au delà de la Loire, et savourer à mon aise la guerre des montagnes... — Ils m'ont offert l'Italie pour prix de mon abdication; je l'ai refusée : — quand on a régné sur la France, on ne doit pas régner ailleurs. — (*Une pause.*) Mes généraux vont-ils à la cour? — Ils doivent y faire une triste figure!...

L'ESPION.

Ils sont irrités de se voir préférer les émigrés, qui n'ont jamais entendu le bruit du canon.

NAPOLÉON.

Les émigrés seront toujours les mêmes. Tant qu'il ne s'est agi que de faire la belle jambe dans mon antichambre, j'en ai eu plus que je n'en ai voulu. — Quand il a fallu montrer de l'homme, — ils se sont sauvés comme des...... — J'ai fait une grande faute en rappelant en France cette race anti-nationale... — Que disent de moi les soldats?

L'ESPION.

Ils disent qu'on reverra le petit caporal, et quand on les force de crier *Vive le roi*, ils ajoutent tout bas : *de Rome...*

NAPOLÉON.

Ils m'aiment donc toujours? — Que disent-ils

de nos défaites... — je veux dire de nos malheurs?

L'ESPION.

Ils disent que la France a été vendue.

NAPOLÉON.

Ils ont raison! — Sans l'infâme défection du duc de... — je ne lui ferai pas l'honneur de prononcer son nom... — les alliés étaient tous perdus... — il n'en serait pas échappé un seul..... Ils auraient eu aussi leur vingt-neuvième bulletin! Le maréchal est un misérable. — Il s'est balafré pour jamais; — il a perdu son pays et livré son prince; — tout son sang ne suffirait pas pour expier le mal qu'il a fait à la France. — C'est sa mémoire qu'il me faut! j'y attacherai le mot *trahison*, — et je la dévouerai à l'exécration de la postérité. — (*Une pause.*) D'après ce que tu viens de m'apprendre, je vois que mon opinion sur la France est exacte. — La race des Bourbons n'est plus en état de régner; son gouvernement est bon pour les prêtres, les nobles et les vieilles comtesses, — et ne vaut rien pour la génération actuelle. Oui, le peuple a été habitué dans la révolution à compter dans l'État... — Il ne redeviendra pas le patient de la noblesse et de l'Église. L'armée ne sera jamais aux Bourbons : nos victoires et nos malheurs ont établi entre elle et moi un lien indestructible. — Avec moi, elle peut retrouver la puissance et la gloire; avec les Bourbons, — elle n'attrapera que des injures et des coups. — Les rois ne se soutiennent que par l'amour ou la crainte; et les Bourbons ne sont ni craints ni aimés... Ils se jetteront d'eux-mêmes à bas du trône; — mais ils peuvent s'y maintenir longtemps! — Les Français ne savent point conspirer!.... il faut que je les aide : — ils n'attendent que moi. J'ai pour moi le peuple, l'armée... — et contre moi quelques vieilles marquises dont les carlins n'oseront pas même aboyer derrière mon ombre..... — Allons! le jour que j'attendais est levé; l'heure est venue. — Le sort en est jeté... — Monsieur le grand maréchal!

SCÈNE IX.

LES MÊMES; LE GRAND MARÉCHAL.

LE GRAND MARÉCHAL.

Sire!

NAPOLÉON.

Mon armée est-elle prête?

LE GRAND MARÉCHAL.

Elle s'avance, selon l'ordre de Votre Majesté, pour passer sa revue sur le port... — On entend le tambour d'ici.

NAPOLÉON, *lui donnant de petits soufflets.*

Monsieur le maréchal, avez-vous fait vos adieux à votre femme?

LE GRAND MARÉCHAL.

Et pourquoi, sire? — Vous ne me renvoyez pas, je l'espère...

NAPOLÉON.

Non, — mais je vous emmène.

LE GRAND MARÉCHAL.

Puis-je savoir?...

NAPOLÉON.

Tout à l'heure. — (*Les soldats arrivent au son de la musique, qui exécute :* Veillons au salut de l'empire. — *Napoléon fait un signe, la musique cesse.*) Soldats! vous avez tout quitté pour suivre votre empereur malheureux :... aussi votre empereur vous aime. — Soldats, j'ai encore compté sur vous; nous allons faire une derrière campagne. Depuis un mois le brick *l'Inconstant* et trois felouques sont préparés par mes soins, armés en guerre, approvisionnés pour huit jours. Mes quatre cents grenadiers monteront le brick avec moi; — les deux cents chasseurs corses, les cents chevau-légers polonais feront la traversée sur les felouques. — Soldats!... je n'ai plus qu'un mot à vous dire : Nous allons en France, nous allons à Paris.

LES SOLDATS.

En France! à Paris! vive la France! vive l'empereur!

LORRAIN.

Cré coquin!... je suffoque.

(*On entend un coup de canon.*)

NAPOLÉON.

Voilà le signal du départ. — Amis! la première terre que nous verrons sera la terre de France. — A vos rangs, grenadiers; en avant, marche!

(*La musique exécute l'air :* Ah! ça ira, ça ira, *pendant que l'armée descend.*)

LORRAIN.

Eh bien! on m'oublie, moi! on ne me relève pas? Je suis sacrifié dans une île déserte?...

L'ESPION.

Donne... j'achèverai ta faction. — C'est moi qu'on oublie.

(*L'armée descend dans les canots. — Le théâtre change.*)

DIX-HUITIÈME TABLEAU.

Une salle du faubourg Saint-Germain.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LABREDÈCHE, LAFEUILLADE, LES GRANDS PARENTS, UN ABBÉ, LA PETITE COUSINE, *donnant le bras à Lafeuillade.*

UN VALET, *ouvrant la porte du salon.*

Madame la marquise de Lafeuillade est servie.

LA MARQUISE.

Combien je remercie madame la baronne de Corbelle de m'avoir procuré le plaisir de vous recevoir, monsieur!... et vous, d'avoir bien voulu accepter ce petit dîner de famille!

LABREDÈCHE.

J'étais loin de m'attendre, madame la marquise, quand j'entrevis monsieur l'autre jour chez Son Excellence, que j'aurais le plaisir de me trouver avec lui à la table de ses respectables parents... (*Lisant les étiquettes.*) Le chevalier de Labredèche.

LA MARQUISE.

Madame la baronne de Corbelle n'ayant pu me dire quel était précisément votre titre, à tout hasard, j'ai mis *chevalier*...

LABREDÈCHE.

Ce n'est pas précisément le mien... — Quelque chose de mieux! — Mais j'aime beaucoup ce titre, c'est celui que je portais à l'époque où mon malheureux père!... — d'ailleurs *chevalier* a quelque chose de léger, de galant, de français enfin... On dit : *le chevalier de Lauzun... le chevalier de... de... de...* enfin, nous avons beaucoup de chevaliers...

LAFEUILLADE.

Et monsieur le chevalier espère obtenir ce qu'il sollicite?

LABREDÈCHE.

Oh! sans doute;—je suis une victime de l'ancien gouvernement.

UN GRAND PARENT.

A propos!... vous savez, marquise : il ne s'appelait pas Napoléon...— On a découvert cela.

TOUS.

Et comment s'appelait-il donc?

LE GRAND PARENT.

Il s'appelait — Nicolas.

LABREDÈCHE.

Vraiment!

LE GRAND PARENT.

Foi de gentilhomme! — c'était aujourd'hui dans *la Quotidienne*...— Il s'appelait Nicolas.

LABREDÈCHE.

Nicolas! Nicolas! — quel nom roturier!

L'ABBÉ.

C'est celui d'un grand saint.

LABREDÈCHE.

Eh bien! il avait usurpé le nom de votre grand saint; — cet homme-là ne respectait rien.

L'ABBÉ.

Rien... c'est le mot. — Il avait décrété la liberté des cultes.

UN MONSIEUR.

Il ne croyait pas à la médecine.

LABREDÈCHE.

Il dînait en dix minutes... Hein! quel homme dénaturé! — Je disais donc que le ministre, qui a de grandes bontés pour moi, s'étant assuré que ma famille avait tout perdu à la révolution, que mon père avait été fusillé, que moi-même j'avais pris une part active à la guerre de la Vendée...

LA MARQUISE.

Comment! vous étiez dans la Vendée?

LABREDÈCHE.

Oui, madame, à la fameuse bataille de Torfou, où Kléber et ses trente mille Mayençais ont été battus par nous.... Il n'en serait pas resté un, madame, si Kléber n'avait appelé un de ses aides de camp nommé Schwardin, et ne lui avait dit : « Schwardin, prenez deux cents hommes et allez » vous faire tuer au pont de Beausset; — vous sau» verez l'armée. » — Hein! quel despotisme!

LE GRAND PARENT.

Pardieu! s'il m'avait ordonné cela à moi, je lui aurais répondu : « Je n'ai pas d'ordres à recevoir

d'un républicain, d'un bleu, d'un brigand, d'un roturier comme vous... »

LABREDÈCHE.

Eh bien! il n'osa pas lui répondre cela.

LA MARQUISE.

Et?...

LAFEUILLADE.

Il répondit : « Oui, général, » — et se fit tuer.

LE GRAND PARENT.

Le lâche!...

LABREDÈCHE.

Je disais donc que le ministre, voyant tous mes droits, m'a renvoyé au roi. De sorte que je vais profiter de la première occasion pour mettre sous les yeux de Sa Majesté le tableau des pertes que j'ai faites... — Mais je ne sais comment arriver jusqu'au pavillon Marsan. Je n'ai pas encore pu obtenir mes entrées à la cour...

LA MARQUISE.

Mais voici mon frère qui est maître de la garde-robe et qui fera...

LA PETITE COUSINE.

Ma tante, le maître de la garde-robe, n'est-ce pas celui qui...

LA MARQUISE.

Taisez-vous, petite... — Quand on va se marier, on ne dit pas de ces choses-là.

LABREDÈCHE.

Mademoiselle va se marier! et quel est l'heureux mortel?...

LA MARQUISE.

C'est mon fils. Un mariage de convenance... de fortune. La petite, telle que vous la voyez, a vingt-neuf quartiers.

LABREDÈCHE.

Et monsieur le marquis?...

LA MARQUISE.

Trente et un.

LABREDÈCHE.

Mais c'est fort joli!... vingt-neuf quartiers qui en épousent trente et un, cela fait un total de soixante... Je n'en ai encore que onze, moi.

LE GRAND PARENT.

Mais, monsieur le chevalier, le nom de Labredèche ne m'est pas particulièrement connu... Je sais pourtant mon d'Hosier par cœur.

LABREDÈCHE.

C'est un nom vendéen.

LE GRAND PARENT.

Il y a dans la noblesse vendéenne un Labretèche?...

LABREDÈCHE.

Labredèche.

LE GRAND PARENT.

Tèche?

LABREDÈCHE.

Dèche! dèche! dèche!...

LE GRAND PARENT.

Ah! je me rappelle, monsieur... — Mais il me semble qu'à l'occasion du sacre, l'usurpateur vous avait accordé...

LABREDÈCHE.

Oui, c'est vrai, il m'a flétri d'une pension de douze cents francs... Je l'ai refusée! mais il m'a menacé de me faire fusiller, et vous concevez... — C'est à cette même époque, monsieur le baron, qu'il vous imposa le titre de comte...

LE GRAND PARENT.

Oui, oui; mais heureusement il est tombé, le despote!

LABREDÈCHE.

Oui, heureusement!

LE GRAND PARENT.

Et j'ai perdu mon titre.

LABREDÈCHE.

Et moi ma pension.

LE GRAND PARENT.

Mais je réclame mon titre.

LABREDÈCHE.

Et moi ma pension...

LE GRAND PARENT.

Nous les aurons, mon ami, — nous les aurons.

LABREDÈCHE, *à part.*

Il m'a appelé *son ami,* — son ami! un homme qui voit tous les jours le roi face à face!... — (*Avec enthousiasme.*) Ah! monsieur le grand maître! — oui, le bon temps va revenir! — D'abord, monsieur le colonel, j'espère bien qu'on ne se battra plus l'hiver; — on prendra ses quartiers depuis le mois de septembre ou d'octobre jusqu'au printemps... — Quant à nous qui avons émigré, — car j'ai émigré, moi, madame, — un des premiers même, — on nous rendra nos biens que des spoliateurs...

L'ABBÉ.

Et ceux du clergé, j'espère!

LABREDÈCHE.

Comment donc! — mais certainement; chaque évêque rentrera dans ses droits de vasselage; — chaque...

LA PETITE COUSINE.

Ma tante, qu'est-ce que c'est que le droit de vasselage?

LA MARQUISE.

Chut donc, petite. Vous faites des questions d'une inconvenance...

LABREDÈCHE.

Chaque évêque aura mille paysans; — chaque curé sa dîme, et le plus petit abbé ses six mille

francs de rente, — rien que pour dormir, — et le double s'il ronfle...

LE GRAND PARENT.

Ah! monsieur, ce temps est encore bien éloigné...

LABREDÈCHE.

Nous y touchons, monsieur, nous y touchons! Voyez la *Quotidienne,* la *Gazette,*—journaux bien estimables! petit à petit on fait des empiétements sur la révolution. La *titus* commence à être de mauvais ton; l'aile de pigeon reprend faveur, et la queue pointe imperceptiblement... — Quant à ces dames, elles ont toujours été de l'opposition : elles n'ont pas quitté le rouge.

LA MARQUISE, *se levant.*

Messieurs, si vous voulez passer au salon, le café nous y attend.

LABREDÈCHE.

Madame la marquise!

LAFEUILLADE.

Ma petite cousine!

LE GRAND PARENT.

Ma chère sœur!

LA MARQUISE.

L'abbé,— apportez Cocotte.

(*L'abbé prend la perruche sur son bâton et ferme la marche. — Le théâtre change.*)

DIX-NEUVIÈME TABLEAU.

Le pont du vaisseau.

SCÈNE XI.

NAPOLÉON, BERTRAND, LORRAIN, UN SECRÉTAIRE, CAPITAINES, MATELOTS.

NAPOLÉON.

Monsieur le grand maréchal!

BERTRAND.

Sire...

NAPOLÉON.

Je vous ai remis avant de partir de l'île d'Elbe un paquet cacheté.

BERTRAND.

Le voici.

NAPOLÉON.

Il contient deux proclamations que j'ai rédigées d'avance. Mettez-vous à cette table avec mon secrétaire, et faites-en des copies.

(*Le secrétaire et le grand maréchal s'asseyent.*)

LORRAIN, *faisant passer sa tête par les écoutilles.*

Pardon, sire; — excuse, sire... ce n'est que pour deux mots.

NAPOLÉON.

Parle, mon brave.

LORRAIN.

Voyez-vous, sire, — nous sommes quatre cents dans l'entrepont, où on ne peut tenir que cent cinquante; — ça fait que nous sommes un peu gênés.......

NAPOLÉON.

Du courage, mes braves; la traversée ne sera pas longue maintenant.

LORRAIN.

Quand je dis un peu, — c'est une manière de parler : nous sommes gênés beaucoup... Je leur ai bien donné un moyen, — c'est de se coucher les uns dessous et les autres en travers; — mais c'est à qui ne voudra pas être dessous...

NAPOLÉON.

Eh bien?

LORRAIN.

Eh bien! ils demandent à prendre un petit peu d'air sur le pont, — parce qu'ils étouffent... Oh!... ma parole d'honneur, c'est qu'on étouffe là dedans... — Tenez, en voilà qui sont plus pressés que les autres, et qui passent leur tête.

NAPOLÉON, *à part.*

Pauvres gens! — (*Haut.*) Mes amis, pour nous tous il est important qu'on prenne ce navire pour un bâtiment marchand, et cela serait impossible si vous étiez tous sur le pont : mais que la moitié de vous sorte quelques instans, et l'autre moitié lui succédera.

TOUS.

Vive l'empereur!

(*Ils sortent.*)

UN MATELOT, *dans les haubans.*

Une voile! une voile!

NAPOLÉON.

Vient-elle sur nous?

LE MATELOT.

Droit vent arrière.

NAPOLÉON.

Quelle est-elle?

LE MATELOT.

Brick.

NAPOLÉON.

Armé en guerre?

LE MATELOT.

Oui.

NAPOLÉON.

Quel pavillon?

LE MATELOT.

Français.

NAPOLÉON.

Le reconnais-tu?

LE MATELOT.

C'est *le Zéphyr*, capitaine Andrieux.

NAPOLÉON.

Canonniers...... à vos pièces! — (*Aux soldats.*) Tous sur le pont; que chacun se couche avec son fusil à côté de lui et se tienne prêt. — S'il ne nous attaque pas, nous le laisserons passer, enfants; — s'il nous attaque, nous le prendrons... — Ah! ah! on l'aperçoit. — Vrai Dieu! il vient à nous comme un cheval de course... — Trente-six bouches à feu! et nous n'en avons que vingt-quatre... — Capitaine, qu'en dites-vous?

LE CAPITAINE.

Votre Majesté commande ici.

NAPOLÉON.

Allons, me voilà officier de marine : soit. — Donnez-moi votre porte-voix... — Silence, enfants! le voilà qui nous parle.

(*On aperçoit le brick* le Zéphyr *qui croise* l'Inconstant. *Le capitaine est sur le pont avec un porte-voix, et crie :*)

LE CAPITAINE DU ZÉPHYR.

Hé! — pour quel port faites-vous voile?

NAPOLÉON.

Golfe Juan.

LE CAPITAINE.

D'où venez-vous?

NAPOLÉON.

Ile d'Elbe.

LE CAPITAINE.

Comment se porte l'empereur?

NAPOLÉON.

Bien.

LE CAPITAINE.

Bon voyage.

NAPOLÉON, *rendant avec tranquillité le porte-voix au capitaine.*

Merci. — Eh bien! monsieur le grand maréchal, où en êtes-vous de votre proclamation?

LE GRAND MARÉCHAL.

Sire, il est impossible de la lire.

NAPOLÉON.

Donnez. — (*Essayant de lire.*) Maudite écriture! — (*La froissant dans sa main et la jetant à la mer.*) Écrivez :

« Proclamation de Sa Majesté l'empereur à l'armée.

Au golfe Juan, 1er *mars* 1815.

» Napoléon, par les constitutions de l'empire, empereur des Français, roi d'Italie.

» Soldats,

» Nous n'avons pas été vaincus. — Deux hommes sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, leur pays, leur bienfaiteur.

» Soldats, dans mon exil j'ai entendu votre voix, je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls. — Votre général, appelé au trône par le choix du peuple et élevé sur votre pavois, vous est rendu. Venez le joindre. Arrachez ces couleurs que la nation a proscrites, et qui pendant vingt-cinq ans ont servi de ralliement à tous les ennemis de la France. Arborez cette cocarde tricolore : vous la portiez dans nos grandes journées. Nous devons oublier que nous avons été les maîtres des nations, mais nous ne devons pas souffrir qu'elles se mêlent de nos affaires.

» Qui prétendrait être maître chez nous? qui en aurait le pouvoir? Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Tuleda, à Eckmuhl, à Essling, à Wagram, à Smolensk, à la Moscowa, à Lutzen et à Montmirail. — Pensez-vous que cette poignée de Français si arrogants puisse en soutenir la vue? Ils retourneront d'où ils viennent, et, s'ils le veulent, ils régneront comme ils prétendent avoir régné pendant dix-neuf ans.

» Soldats, venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef; son existence ne se compose que de la vôtre; son intérêt, son honneur, sa gloire, ne sont autres que votre intérêt, votre honneur et votre gloire. — La victoire marchera au pas de charge, et l'aigle impériale aux couleurs nationales volera de clochers en clochers jusqu'aux tours de Notre-Dame.

» Dans votre vieillesse, entourés et considérés de vos concitoyens, ils vous entendront avec respect raconter vos hauts faits : vous pourrez dire avec orgueil : « Et moi aussi je faisais partie de » cette grande armée qui est entrée deux fois dans » les murs de Vienne, dans ceux de Rome, dans » ceux de Berlin, de Madrid, de Moscou, et qui a » délivré Paris de la souillure et de la trahison que » la présence de l'ennemi y avait empreintes. »

» Honneur à ces braves soldats, la gloire de la patrie; et honte éternelle aux Français criminels,

dans quelque rang que la fortune les ait fait naître, qui combattirent vingt-cinq ans avec l'étranger pour déchirer le sein de la patrie.

» Signé Napoléon. »

LORRAIN.

Si, — ma parole d'honneur, c'est bien! — J'en ai les larmes aux yeux, moi!... Et pourtant je n'ai pleuré qu'une fois dans ma vie, — quand j'ai quitté ma pauvre mère... — Bonne femme!

LE MATELOT, *dans les haubans.*

Terre!

UN AUTRE.

Terre!

NAPOLÉON.

A genoux! enfants; — et vous, messieurs, découvrez-vous: — c'est la France! —(*Moment de silence solennel.*) Et maintenant il n'y a plus à nous cacher. Hissez le pavillon tricolore et assurez-le par un coup de canon.

(*Tous mettent leurs bonnets à poil au bout de leurs baïonnettes, en criant*: Vive la France!)

NAPOLÉON, *au général.*

Général, prenez dix hommes, deux officiers; allez reconnaître la côte avec la felouque *la Caroline.* — Eh bien! oui, mes amis, c'est notre France, notre France chérie. Nous allons la revoir! — Notre Paris si beau, avec ses ponts d'Austerlitz et d'Iéna, son Panthéon et sa Colonne.

LORRAIN.

Cré coquin! sire, — croyez-vous que ces gueux de Cosaques n'ont pas emporté tout cela pour le mettre dans des cabinets de curiosités!... ma colonne surtout!...

NAPOLÉON.

Non, mon ami, sois tranquille; d'ailleurs, s'ils l'avaient abattue, nous leur reprendrions assez de canons pour en refondre une autre. A la côte! — A la côte! —(*Tout le monde s'embarque sur des chaloupes. Napoléon met le pied sur la terre de France.*) Salut, sol sacré! France bien-aimée! Dieu m'est témoin que je n'aurais jamais remis le pied sur ton rivage, si je ne croyais le faire pour le bonheur de tes fils — et le bien du monde! — Monsieur le grand maréchal, laissez approcher ces hommes; — ce sont mes enfants. — Venez, mes amis; — c'est moi, votre empereur, votre père, votre Napoléon...

UN PAYSAN, *se jetant à ses pieds.*

Sire, je suis un vieux soldat. — Je ne croyais jamais vous revoir; — je ne vous quitte plus.

NAPOLÉON.

Eh bien! vous le voyez, Bertrand, voilà déjà du renfort. — Enfants, nous sommes débarqués au milieu d'un bois d'oliviers, c'est de bon augure... — Lorrain, — ton fusil; — voilà le seul coup de fusil qui sera tiré d'ici à Paris. — En marche, mes enfants! à Paris!

TOUS.

A Paris! à Paris!

(*Le théâtre change.*)

VINGTIÈME TABLEAU.

Les Tuileries.

SCÈNE XII.

UN AIDE DE CAMP, GARDES DU CORPS.

UN AIDE DE CAMP.

Faites préparer des relais tout le long de la route; voilà un passe-port. — Qu'on n'attende pas un instant. Quelles nouvelles, messieurs?...

PREMIER GARDE DU CORPS.

Vous le savez mieux que nous; on dit que Monsieur est revenu hier accompagné d'un seul gendarme.

L'AIDE DE CAMP.

C'est vrai; mais le maréchal Ney...

DEUXIÈME GARDE.

Comment! vous ne savez pas?

PREMIER GARDE.

Quoi?

DEUXIÈME GARDE.

Il a été abandonné de tous ses soldats, et forcé de se joindre à Bonaparte.

PREMIER GARDE.

Les maires et les officiers municipaux courent à sa rencontre, et quand on lui refuse les clefs, le peuple brise les portes et les jette à ses pieds.

DEUXIÈME GARDE.

Ah! messieurs!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; LAFEUILLADE, LABREDÈCHE, *puis* RÉGNIER.

LAFEUILLADE.

Bonjour, mes amis.

TOUS.

Des nouvelles? des nouvelles?

LAFEUILLADE.

Eh bien! l'empereur vient au pas de course.

PREMIER GARDE DU CORPS.

Où est-il à peu près?

LAFEUILLADE.

Le sait-on! cet homme va comme le vent.

UN AIDE DE CAMP.

Monsieur le colonel de Lafeuillade, le roi veut vous voir... Entrez.

LAFEUILLADE.

Adieu.

L'AIDE DE CAMP.

Messieurs, vous ne quitterez pas l'uniforme. — Il est possible que vous montiez à cheval d'un moment à l'autre.

DEUXIÈME GARDE.

Ah! voilà Régnier qui passe. — (*Par la fenêtre.*) Quelles nouvelles?

RÉGNIER, *de la rue.*

On dit que l'empereur a manqué d'être assassiné, mais que l'assassin a été arrêté.

DEUXIÈME GARDE.

C'est une infamie d'avoir mis sa tête à prix comme celle d'un chien enragé.

PREMIER GARDE.

Tous les moyens sont bons pour se débarrasser d'un homme aussi dangereux.

DEUXIÈME GARDE.

C'est-à-dire que vous l'assassineriez, vous?

PREMIER GARDE.

Ma foi! je crois que j'aimerais mieux être un assassin qu'un traître.

DEUXIÈME GARDE.

Monsieur, vous allez me rendre raison...

PREMIER GARDE.

Monsieur, vous savez qu'on nous a défendu de sortir.

DEUXIÈME GARDE.

Eh bien! — ici.

D'AUTRES.

Dans ce palais, messieurs? quand le roi a besoin de nous?...

PREMIER GARDE.

Où courez-vous, monsieur le grand maître?

LE GRAND MAÎTRE.

Porter un ordre du roi... — Messieurs, vous servirez d'escorte. — (*A son domestique.*) Cours chez moi, et prépare mon ancien habit de sénateur. Je tâcherai d'y être dans une heure. Rassure ma femme; dis-lui que je ne me compromettrai pas, qu'elle soit tranquille...—(*Grand bruit au dehors.*) Qu'est cela?

TROISIÈME GARDE.

Un rassemblement.

PREMIER GARDE.

Ah! Régnier, qu'y a-t-il?

UN GARDE, *de la rue.*

Un homme qu'on vient d'arrêter avec le drapeau tricolore...

LABREDÈCHE, *de la rue.*

C'est moi, c'est moi qui l'ai arrêté!

TOUS LES GARDES DU CORPS.

Bien! mon brave, bien!

VALET DE PIED, *traversant.*

Les équipages de madame la duchesse d'Angoulême!

TOUS LES GARDES.

Comment!

LABREDÈCHE, *entrant avec un drapeau tricolore.*

Me voilà avec mon trophée.

PREMIER GARDE.

Donnez, donnez.

DEUXIÈME GARDE.

Est-ce que Madame part?...

LABREDÈCHE.

Tout le monde déménage donc? — j'ai manqué d'être emballé tout vif en traversant le pavillon Marsan. Laissez donc, laissez donc; j'ai pris ce drapeau au risque de ma vie, et je ne le lâche pas... — (*A part.*) Cela peut servir: on dit que l'autre a couché à Fontainebleau.

LE CAPITAINE.

A cheval! messieurs, à cheval!

(*Tous les gardes sortent.*)

UN VALET.

Les équipages de M. le comte d'Artois sont prêts.

UN AIDE DE CAMP.

Imbécile! — Où allez-vous, monsieur l'introducteur des ambassadeurs?

L'INTRODUCTEUR.

Faites agréer mes excuses au roi... — j'apprends

que ma femme vient d'accoucher.... — (*A part.*) Si l'empereur consentait à être le parrain!...

LABREDÈCHE *dépose son drapeau derrière un meuble.*

Ah! monsieur le maître de la garde-robe, un instant, un instant! — Vous ne vous en irez pas comme cela. Ma pétition! ma pétition! — Ah! j'ai voulu voir ce que vous pensiez; vous vous êtes trahi devant moi : c'est un piége que je vous ai tendu.... — Et vous appelez un brigand, — un ogre, — Napoléon le Grand, — empereur des Français, — roi d'Italie, — protecteur de la confédération du Rhin, — médiateur de la confédération suisse!... — Ma pétition...

LE GRAND MAITRE.

Monsieur, c'est impossible; je l'ai mise sous les yeux du roi, et Sa Majesté ayant égard à vos services et aux malheurs de votre famille, vous a accordé une pension de douze cents francs.

LABREDÈCHE.

Une pension de douze cents francs!

LE GRAND MAÎTRE.

Elle est enregistrée au grand-livre depuis hier, et en voici le brevet.

LABREDÈCHE.

Le brevet enregistré... et l'autre qui sera ici dans une demi-heure..... — Eh bien! il ne se ruine pas, votre roi!... — ses grâces ne lui coûtent pas cher. — Il accorde hier, et il s'en va aujourd'hui : sa pension m'aura été payée un jour... — Douze cents francs par an : — c'est trois livres dix sous que j'ai droit de toucher... — Je ne veux rien de la famille des Bourbons! je suis un homme désintéressé.... — J'aime et j'admire l'empereur, entendez-vous? — Je déchire votre brevet... — (*A part.*) Ne jetons pas les morceaux... Cela peut servir... — (*Haut.*) Apprenez, monsieur, que j'ai eu deux frères gelés en Russie... — (*A part.*) Je crois que c'est le moment de replacer mes frères.....

UN AIDE DE CAMP.

Factionnaire, ne laissez sortir personne...

LABREDÈCHE.

Eh bien! me voilà enfermé ici, moi? compromis avec la famille royale? — (*A des courtisans.*) C'est une indignité, messieurs!...

LA SENTINELLE.

Messieurs, on ne passe pas.

PLUSIEURS VOIX.

Comment! — Pourquoi?

QUELQU'UN.

Mais je serai compromis, moi, si l'empereur me trouve ici...

LE COMTE.

Si j'avais pu du moins quitter cet habit!...

LABREDÈCHE.

Monsieur le comte.... — (*A part.*) Diable! il y a des décorations, des crachats pour douze cents francs au moins... — Une année de ma pension!... — Monsieur le comte, si vous voulez le mien, vous pourrez vous mêler dans la foule sans être reconnu...

LE COMTE.

Oh! mon ami, quel service! — (*Ils changent d'habits.*) Là! mon chapeau, — donnez-moi le vôtre... — Je me sacrifie.

DES VOIX.

C'est le roi qui nous perd tous.

D'AUTRES.

Non, c'est la chambre...

D'AUTRES.

Si le roi n'avait pas proposé des lois....

LAFEUILLADE.

Le roi va passer, messieurs; silence, quelles que soient les opinions!..... Royalistes, n'oubliez pas qu'il est le fils de saint Louis... — Libéraux, souvenez-vous que c'est à lui que vous devez la Charte. — Respect au malheur et aux cheveux blancs!.... (*Louis XVIII passe : profond silence. Les courtisans le suivent et parlent en sortant.*)

PREMIER COURTISAN.

Vas-tu à Gand?

DEUXIÈME COURTISAN.

Non.

TROISIÈME COURTISAN.

Et monsieur le comte?

QUATRIÈME COURTISAN.

J'accompagne Sa Majesté.

RÉGNIER.

Et moi, je reste ici. — On a dû parler à l'empereur...

LABREDÈCHE, *tirant de sa poche une cocarde tricolore.*

Arborons les couleurs nationales!... maintenant l'autre peut venir.

UN DE CEUX QUI SONT RESTÉS.

Oh! monsieur, où vous êtes-vous procuré cette cocarde? Si je pouvais en avoir une!...

UN SECOND COURTISAN.

Et moi!

UN TROISIÈME.

Et moi aussi!

UN QUATRIÈME.

On ne nous en vendrait pas peut-être?...

LABREDÈCHE.

J'en ai, messieurs! j'en ai pour nous tous! Il y a longtemps que je conspire! — J'avais des correspondances avec l'île d'Elbe. — Il y a trois mois que je sais que notre grand empereur va revenir... — Quel homme!

UN AUTRE.

Et on l'appelait un tyran!

LABREDÈCHE.

Un tyran, lui!... Lui si bon, qui m'avait donné une pension parce que mes deux frères avaient été gelés en Russie...— (*A part.*) Ce n'est plus le moment de parler de mon père..... — Ah! messieurs, qu'est-ce qu'on entend?

PLUSIEURS PERSONNES, *entrant.*

L'empereur vient d'entrer à Paris.

LABREDÈCHE, *à un huissier.*

Mon ami, voilà cinq francs; courez chez moi, rue de La Harpe, au cinquième; faites mettre quatre lampions sur ma croisée... — Un jour de fête, morbleu!... — Vive l'empereur!

CRIS DANS LE LOINTAIN.

Ah! ah! le voilà... voilà.

LABREDÈCHE.

Entendez-vous, monsieur? le voilà, le conquérant du monde! il s'approche; nous allons le voir face à face.

UN AUTRE.

Quel bonheur!

CRIS PLUS RAPPROCHÉS.

Vive l'empereur! — Vive l'empereur!

(*Des officiers généraux entrent.*)

LABREDÈCHE.

Soyez les bienvenus, messieurs; nous vous attendons, nous attendons l'empereur.

UN OFFICIER.

Il nous suit, messieurs...

BRUIT DE VOIX.

Le voilà! — Vive l'empereur! — Sire... — non! nous vous porterons. — C'est dans nos bras que Votre Majesté doit entrer dans son palais...

NAPOLÉON, *entrant.*

Oui, mes enfants, oui, je vous remercie. — Oui, je suis votre père, votre empereur... — Votre joie me va au cœur. Mes amis, — vous savez : quand l'empereur revient aux Tuileries, on remet le drapeau...

DES VOIX.

Un drapeau! un drapeau!

LABREDÈCHE.

Quel trait de lumière! — Un drapeau! — moi, j'ai un drapeau...... — que j'ai apporté au milieu de mille dangers! — un drapeau que je conservais caché depuis huit mois, — pour cette mémorable journée! — Le voilà, sire. — Je suis heureux d'être le premier à offrir à Votre Majesté cette preuve de dévouement à son auguste personne.

PLUSIEURS VOIX.

Arborons-le! — Arborons-le!

NAPOLÉON, *à Labredèche.*

Je vous ai déjà vu.

LABREDÈCHE.

Sire, Votre Majesté m'avait accordé une pension de douze cents francs...

DES COURTISANS.

Votre Majesté veut-elle recevoir nos félicitations?

TOUS.

Sire... Votre Majesté...

NAPOLÉON.

Oui, messieurs; nous n'oublions pas que c'est une révolution de soldats et de sous-lieutenants;— d'autres en profiteront peut-être, mais c'est le peuple qui a tout fait, c'est à lui que je dois tout.

L'HUISSIER.

Sire, les envoyés de la chambre des députés sont là...

NAPOLÉON.

Faites entrer.

UN AUTRE HUISSIER.

Les envoyés de la chambre des pairs!

NAPOLÉON.

Messieurs les envoyés de la chambre des députés! — La chambre s'est rendue indigne de la confiance de la nation en faisant payer au peuple les dettes contractées à l'étranger pour répandre le sang français. — J'abolis la chambre des députés.

Messieurs les envoyés de la chambre des pairs! — La chambre est composée en partie d'hommes qui ont porté les armes contre la patrie; ils ont intérêt au rétablissement des droits féodaux et à l'annulation des ventes nationales. — Je casse la chambre des pairs.

J'appellerai les électeurs au champ de Mai, et là je consacrerai les droits du peuple; — car le trône est fait pour la nation et non la nation pour le trône.

J'espère la paix; — je ne crains pas la guerre; — mes aigles ont toujours les ailes déployées, — et ma devise est celle des preux : — Fais ce que dois, advienne que pourra...

TOUS.

Vive l'empereur!

BERTRAND.

Sire, — vous êtes plus grand que jamais...

NAPOLÉON, *à part.*

Puissé-je un jour ne pas regretter l'île d'Elbe!

ACTE SIXIÈME.

NAPOLÉON.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.
SIR HUDSON LOWE.
BERTRAND.
LAS CASES.
MARCHAND.
ANTOMARCHI.
SANTINI.
UN SOUS-OFFICIER.
UN MÉDECIN.
MADAME BERTRAND.
LES ENFANTS.

VINGT ET UNIÈME TABLEAU.

SAINTE-HÉLÈNE. — 1821.

La vallée de James-Town. Point de vue d'où Napoléon considérait la rade, sur le versant de la chaîne de montagnes opposé à Longwood, et qui regarde Plantation-House. Le chemin, large d'abord et bifurqué, se rétrécit ensuite et disparaît à son point de jonction sur le plan incliné de la côte, au bas de laquelle se laissent apercevoir quelques sommités d'édifices. C'est la ville de James-Town, au delà de laquelle on découvre la mer. La scène est encaissée à droite et à gauche de roches escarpées où les deux branches de chemin disparaissent et s'enfoncent : l'une, à la droite du spectateur, mène à Longwood; l'autre, à sa gauche, conduit à Briars.

SCÈNE PREMIÈRE.

NAPOLÉON, SIR HUDSON LOWE, SANTINI, UN SOUS-OFFICIER.

(*Napoléon est sur la cime d'un rocher, regardant l'Océan.*)

SIR HUDSON LOWE, *sur le devant, parle à un sous-officier.*

Si le général Bonaparte veut sortir à cheval aujourd'hui, comme j'ai reçu de nouveaux ordres de mon gouvernement, vous l'accompagnerez à dix pas de distance, — jamais plus loin.

LE SOUS-OFFICIER.

Yes, sir Hudson Lowe.

(*Napoléon, pensif, descend du rocher et s'éloigne lentement par la droite.*)

SIR HUDSON LOWE.

Rappelez-vous, monsieur, que quiconque essayera de favoriser l'évasion du général sera puni de mort. — Je vous rappelle cela, parce que vous n'êtes dans l'île que depuis un mois.

LE SOUS-OFFICIER.

Yes, sir.

(*Hudson Lowe s'éloigne. — Santini paraît du côté opposé, met le gouverneur en joue; mais apercevant l'officier anglais, il abaisse son fusil.*)

SANTINI, *à part.*

Demonio d'Inglese!...

(*Il se rapproche en chantant.*)

« Ma tu chi sai
« Si soverrai di me... »

LE SOUS-OFFICIER, *qui l'a vu mettre en joue Hudson Lowe.*

Ah! voï chassez, sir?...

SANTINI.

Oui; l'empereur est si mal nourri que je veux ajouter quelque chose à son dîner.

LE SOUS-OFFICIER.

Et qu'est-ce que voï chassez?

SANTINI.

Des petits oiseaux, des alouettes.

LE SOUS-OFFICIER.

Yes! yes! des aloettes! — Voï avez un bel fousil...

SANTINI.

C'est un fusil de France.

LE SOUS-OFFICIER.

Montrez.

SANTINI.

Pourquoi?

LE SOUS-OFFICIER.

Jé voulé voir s'il être bien en joue...Jy être chassir aussi...

SANTINI.

Ah! ah!

LE SOUS-OFFICIER.

Yes, yes. — (*Mettant en joue.*) Bien! — (*Il tire dans un tronc d'arbre; la balle fait sauter des éclats. Il va à l'arbre, et, avec un couteau, il retire la balle; puis, revenant à Santini.*) Ah! voilà le petit plomb avec lequel vous tirez les alouettes?... Vous tirez bien, mon ami, si vous tuez à tout coup.

SANTINI.

Que veut dire cela?

LE SOUS-OFFICIER.

Et pour qui était cette balle?

SANTINI.

Pour le gouverneur, — et celle qui reste — pour moi.

LE SOUS-OFFICIER.

Pour tuer le gouverneur?

SANTINI.

Vous n'êtes donc pas Anglais?

LE SOUS-OFFICIER.

Imbécile!

SANTINI.

Comment êtes-vous ici?

LE SOUS-OFFICIER.

Pour sauver l'empereur.

SANTINI.

Vos moyens?

LE SOUS-OFFICIER.

Il les saura.

SANTINI.

Se fiera-t-il à vous?

LE SOUS-OFFICIER.

Oui.

SANTINI.

Il vous connaît donc?

LE SOUS-OFFICIER.

Oui.

SANTINI.

Depuis longtemps?

LE SOUS-OFFICIER.

Avant que tu n'eusses entendu prononcer son nom.

SANTINI.

Je le sers depuis sept ans, moi.

LE SOUS-OFFICIER.

Et moi, depuis trente, — entends-tu?

SANTINI.

Et comment lui parlerez-vous?

LE SOUS-OFFICIER.

Je l'accompagnerai à cheval.

SANTINI.

Il ne voudra pas sortir.

LE SOUS-OFFICIER.

Alors j'entrerai.

SANTINI.

Il ne reçoit pas d'officier anglais.

LE SOUS OFFICIER.

Tu lui diras que j'ai le mot d'ordre.

SANTINI.

Il n'en donne pas.

LE SOUS-OFFICIER.

Il m'en a donné un à moi.

SANTINI.

Lequel?

LE SOUS-OFFICIER.

Toulon et liberté.

SANTINI.

Vous êtes Français?

LE SOUS-OFFICIER.

Aussi vrai que tu es Corse.

SANTINI.

Quelle est votre famille?

LE SOUS-OFFICIER.

Je n'en ai pas.

SANTINI.

Êtes-vous soldat?

LE SOUS-OFFICIER.

Non.

SANTINI.

Mais qui êtes-vous?

LE SOUS-OFFICIER.

Un espion. — Va.

SANTINI.

Adieu.

L'ESPION.

Au revoir.

(*Ils se séparent. — Le théâtre change.*)

VINGT-DEUXIÈME TABLEAU.

La chambre à coucher de Napoléon, à Longwood. Au fond, à gauche, son lit de fer. A droite, une cheminée où sont suspendus deux portraits de l'impératrice, et celui du roi de Rome : la cheminée supporte aussi un petit buste en marbre du roi de Rome. Du même côté, un canapé encombré de livres, derrière lequel est une porte. Au pied du canapé, du côté de la cheminée, un portrait de Marie-Louise et du roi de Rome. Au-dessus, la grosse montre d'argent du grand Frédéric, laquelle a pour pendant la montre de Napoléon. A gauche, la porte du cabinet de l'empereur. — Au milieu un petit guéridon.

SCÈNE II.

LAS CASES, MARCHAND, *puis* NAPOLÉON.

LAS CASES, *feuilletant une brochure.*

Quel infâme libelle!

MARCHAND.

Encore contre l'empereur?

LAS CASES.

Cet archevêque de Malines! cet aumônier du dieu Mars, écrire l'ambassade de Varsovie! — Aussi quelle hâte sir Hudson Lowe a mise à nous l'envoyer!.. tandis qu'hier il a retenu l'ouvrage de ce membre du parlement anglais...

MARCHAND.

Songez donc, monsieur le comte, qu'il y avait en lettres d'or, sur la couverture : *A Napoléon le Grand...*

LAS CASES.

L'adresse était bien mise!

MARCHAND.

Aussi l'empereur ne l'a-t-il pas reçu.

LAS CASES.

Opprobre et pitié.

MARCHAND.

L'empereur! l'empereur!

NAPOLÉON, *entrant.*

Vous cachez quelque chose, Las Cases.

LAS CASES.

Rien... un nouveau libelle contre Votre Majesté.

NAPOLÉON.

Donnez, — donnez donc, enfant; est-ce que vous croyez que je suis sensible à leurs coups d'épingle?... — Ah! c'est de ce pauvre abbé! — Il calomnie, il injurie!... — Ce que c'est que d'avoir perdu une ambassade!

LAS CASES.

Sire...

NAPOLÉON.

Laissez les tirer à poudre — et mordre sur le granit. Quand ils voudront être lus, ils seront justes; — quand ils voudront être beaux, ils me loueront. — Donnez-moi le *Morning-Chronicle* et le *Statesman.*

MARCHAND.

Le gouverneur les a supprimés.

NAPOLÉON.

Ah! — C'est bien.

LAS CASES.

Votre Majesté a abrégé sa promenade aujourd'hui.

NAPOLÉON.

Oui. — (*A Marchand.*) Faites-moi donner du café. — (*A Las Cases.*) Ils m'ont parqué, mon cher. — Sainte-Helène, avec ses huit lieues de tour, est trop étendue! moi qui me trouvais à l'étroit en Europe!..... — ou plutôt, l'air des montagnes est trop pur... Il me faut ma vallée malsaine... On me toise l'espace, et un soldat anglais me couche en joue quand j'approche des limites... — Comment les souverains d'Europe peuvent-ils laisser polluer

en moi le caractère sacré de souveraineté?.... — Ne voient-ils pas qu'ils se tuent de leurs propres mains à Sainte-Hélène?... Toutefois je ne me plaindrai pas; — les plaintes sont au-dessous de ma dignité et de mon caractère... J'ordonne — ou je me tais.

LAS CASES.

Le monde vous vengera, sire; et vous êtes plus grand ici qu'aux Tuileries.

NAPOLÉON.

Je le sais bien, et cela me fait passer sur beaucoup de choses!... Mais si c'est à ce prix qu'on devient un homme de Plutarque!... — Au moins Régulus n'a souffert que trois jours.

MARCHAND.

Voici votre café, sire. — Il y avait là le médecin de sir Hudson Lowe...

NAPOLÉON.

Et pourquoi le médecin de sir Hudson Lowe?

MARCHAND.

Il a appris que Votre Majesté était souffrante.

NAPOLÉON.

Et il m'envoie son médecin?...

(*Il flaire son café et le jette.*)

MARCHAND.

Est-ce que ce café est mauvais, sire?

NAPOLÉON.

Non; — mais Corvisart m'a toujours dit de me défier du café qui sent l'ail. — Il me semble pourtant que du café m'aurait fait du bien... — Mais je n'en ai encore pris de bon qu'une fois depuis que je suis ici, — et j'ai été mieux pendant trois jours... — Marchand, il faudra vous en procurer à quelque prix que ce soit.

MARCHAND.

Sire, nous n'avons pas d'argent.

NAPOLÉON.

Vous le troquerez contre un bijou quelconque à moi. — (*Bruit en dehors.*) Eh bien, qu'y a-t-il? — quel est ce bruit? voyez; — c'est la voix de Santini... voyez.

SIR HUDSON LOWE, *dans la coulisse.*

French dog!

SANTINI.

Birbone!

NAPOLÉON.

Oh! une dispute entre Santini et le gouverneur.

MARCHAND, *de la porte.*

On n'entre pas.

SIR HUDSON LOWE.

Il faut que je lui parle.

NAPOLÉON, *à Marchand.*

Laissez... laissez... — Je vous écoute, sir Hudson! mais parlez de la porte; — c'est de là que me parlent mes valets.

SIR HUDSON LOWE.

Général Bonaparte...

NAPOLÉON.

D'abord je ne suis pas pour vous le général Bonaparte: — je suis l'empereur Napoléon. — Nommez-moi du titre qui m'appartient, — ou ne me nommez pas.

SIR HUDSON LOWE.

J'ai reçu l'ordre de mon gouvernement de ne vous appeler que...

NAPOLÉON.

Ah! oui, de lord Castelreagh, de lord Bathurst! — Qu'ils m'appellent comme ils voudront! ils ne m'empêcheront pas d'être moi. — Eux tous, et vous qui me parlez, vous serez oubliés avant que les vers aient eu le temps de digérer vos cadavres; — ou si vous êtes connus, ce sera pour les indignités que vous aurez exercées contre moi; — tandis que l'empereur Napoléon demeurera toujours l'étoile des peuples civilisés!... — Parlez maintenant; — que voulez-vous?

SIR HUDSON LOWE.

Que le Corse Santini soit remis entre mes mains.

NAPOLÉON.

Et qu'a fait le Corse Santini?

SIR HUDSON LOWE.

Il a frappé l'un des soldats anglais qui abattaient les arbres qui sont sur le chemin de Plantation-House.

LAS CASES.

Et pourquoi abattait-on ces arbres?

NAPOLÉON.

Pourquoi, mon pauvre Las Cases? — pourquoi? Parce que l'empereur Napoléon aimait à se reposer sous leur ombre qui seule brisait la force de leur soleil du tropique... — S'ils pouvaient faire rougir la terre, ils le feraient.

SIR HUDSON LOWE.

Le gouvernement ignorait...

NAPOLÉON.

Vous ne l'ignoriez pas, vous! — vous qui m'avez vu vingt fois m'y asseoir, sous cette ombre qui me rappelait mes hêtres d'Europe!

SIR HUDSON LOWE.

On en plantera d'autres.

NAPOLÉON, *se levant.*

Malheureux! — Et que voulez-vous faire de Santini?

SIR HUDSON LOWE.

Le renvoyer en France.

NAPOLÉON.

Oh! je vous le livre alors, — et de grand cœur!... Seulement je demande à lui dire adieu... — Vous le fouillerez en sortant..... — Si c'est tout ce que vous aviez à me dire... allez.

SIR HUDSON LOWE.

J'ai reçu des ordres de mon gouvernement pour restreindre la dépense de votre table.

NAPOLÉON.

Je ne croyais pas que ce fût possible. — Et que m'accorde-t-on?

SIR HUDSON LOWE.

A compter d'aujourd'hui, vous n'aurez qu'une table de quatre personnes : une bouteille de vin par tête, et un dîner prié par semaine...

NAPOLÉON.

C'est bien : — vous pouvez restreindre encore, — et si j'ai trop faim, j'irai m'asseoir à la table du 53e. Ce sont des braves; ils ont reçu le baptême du feu... Ils ne repousseront pas le plus vieux soldat de l'Europe. — Est-ce tout?

SIR HUDSON LOWE.

J'ai à vous demander compte du refus que vous avez fait de mon médecin.... Les vôtres peuvent mourir ou retourner en France, — et alors qui prendra soin de votre santé?

NAPOLÉON.

J'ai refusé votre médecin, — parce qu'il est le vôtre, et que nous vous croyons capable de tout... mais vous entendez : *de tout!* Et tant que vous resterez avec votre haine, nous resterons avec notre pensée.

SIR HUDSON LOWE.

Vous avez tort. — Moi qui ai demandé pour vous en Angleterre un palais de bois et des meubles...

NAPOLÉON.

Je n'ai besoin ni de meubles ni de palais; je ne demande qu'un bourreau et un linceul. — Marchand, mes bottes; — je vais monter à cheval.

MARCHAND.

Les voilà, sire.

NAPOLÉON.

Ce sont des bottes neuves?...

MARCHAND.

Oui.

NAPOLÉON.

Où les as-tu eues?

MARCHAND.

Sire...

NAPOLÉON.

Où les as-tu eues? J'espère que tu ne te serais pas abaissé à en demander à ce gouverneur!...

MARCHAND.

Non, sire... non!...—mais il y a longtemps que, sans le dire à Votre Majesté... j'essaye... je tente... Enfin... c'est moi qui les ai faites.

NAPOLÉON, *lui serrant la main.*

Mon ami!.... — Voyez ceci, sir Hudson Lowe! et rendez-en compte à votre gouvernement.

SIR HUDSON LOWE.

Vous êtes décidé à monter à cheval?

NAPOLÉON.

Oui.

SIR HUDSON LOWE.

Je vais donc donner l'ordre au sous-officier qui vous servira d'escorte...

NAPOLÉON.

Ah! j'aurai un geôlier cavalcadour!...... — Otez mes bottes, Marchand; je ne monterai pas à cheval. — Je prendrai un bain.

SIR HUDSON LOWE.

Vous en avez déjà pris un ce matin, et l'eau est rare dans l'île...

NAPOLÉON, *après une pause.*

Écrivez, Las Cases. — (*A sir Hudson Lowe.*) Restez, monsieur. — (*Dictant.*) « Ce qui fera la » honte du gouvernement anglais, ce ne sera pas de » m'avoir envoyé à Sainte-Hélène, mais d'en avoir » donné le commandement à sir Hudson Lowe. » Quant à lui... à compter d'aujourd'hui, je voue » son nom à l'exécration des peuples; et quand on » voudra dire un peu plus qu'un geôlier, un peu » moins qu'un bourreau...— on dira : *Sir Hudson* » *Lowe*..... » — (*Il pousse avec violence la porte, qui se ferme sur le gouverneur.*) ... Ah! je sentais que je prenais ma figure d'ouragan, et je ne voulais pas compromettre ma colère avec cet homme... — Eh bien! quand vous vous plaigniez du brave amiral George Cockburn!... C'était un homme un peu massif, un peu brusque, un peu requin! — mais celui-ci... c'est un fléau plus grand que toutes les misères de cet affreux rocher...

LAS CASES.

Sire, — il fallait toujours sortir. — Le docteur O'Meara vous a prescrit l'exercice du cheval.

NAPOLÉON.

Oui... oui... je sais bien que j'en aurais besoin; mais comment voulez-vous que je me trouve bien d'une promenade limitée comme un manége?..... moi qui faisais tous les jours quinze ou vingt lieues à cheval! moi que mes ennemis avaient surnommé *le cent mille homme!* — Marchand, donnez-moi mes éperons.— (*A Las Cases.*) Tenez, Las Cases, voilà les éperons que je portais à Dresde et à Champ-Aubert; je vous les donne, mon ami; gardez-les; — je ne monterai plus à cheval.

LAS CASES, *à genoux.*

Votre Majesté me fait chevalier, sans que j'aie mérité de l'être...

NAPOLÉON.

Prenez, mon ami... c'est un monument... — et vous êtes curieux de monuments, je le sais..... — Il fallait venir me voir quand je possédais l'épée de François Ier et celle du grand Frédéric!

LAS CASES.

Il me semble qu'à la place de Votre Majesté, j'aurais voulu porter l'une ou l'autre.

NAPOLÉON, *lui pinçant l'oreille.*

Niais! — j'avais la mienne...

LAS CASES.

Que Votre Majesté me pardonne!..... — je suis quelquefois d'une bêtise!...

NAPOLÉON, *à Santini qui entre.*

Ah! c'est toi, Santini... — (*Avec gaieté.*) Comment, brigand, tu te permets de battre un soldat anglais... et cela parce qu'il abat un arbre au pied duquel j'aimais à me reposer? Est-ce vrai?

SANTINI.

Sire, outré des mauvais traitements du gouverneur...

NAPOLÉON.

Il avoue..... — voyez-vous le misérable qui avoue?...

SANTINI.

Ah! s'ils ne m'avaient pas arraché mon fusil!

NAPOLÉON.

Eh bien?

SANTINI.

J'aurais envoyé ce chien d'Anglais...

NAPOLÉON.

Eh bien, qu'une pareille idée te revienne, — et tu verras comme je te traiterai!..... — Messieurs, voilà Santini qui voulait tuer le gouverneur... — Il me ferait de belles affaires! Vilain... — (*Cherchant un mot.*) Corse!

SANTINI.

Oui, il fallait que l'île fût débarrassée du gouverneur ou de moi: — le malheur veut que ce soit moi qui parte, sire!... — moi qui comptais mourir près de Votre Majesté!

NAPOLÉON.

Oui, — c'est vrai. — Tu pars, mon pauvre Santini...

SANTINI.

Ah! si Votre Majesté le permettait, je resterais malgré eux; — il faudrait qu'ils m'emportassent par morceaux...

NAPOLÉON.

Non pas! — ce n'est pas un séjour regrettable que Sainte-Hélène... Dépêche-toi d'en sortir, puisque tu le peux.... — Quant à moi... — ils me feront mourir ici, c'est certain.

SANTINI.

Votre Majesté est sortie de l'île d'Elbe aussi!....

NAPOLÉON.

Sainte-Hélène me gardera; — va, mon ami. — Pars: l'air de la mer est pur... L'Océan est immense. — Il doit être doux de respirer l'air de la mer et d'être bercé par les vagues de l'Océan.... — Dans quelques jours tu verras succéder à ce ciel ardent un ciel semé de nuages... — (*Allant à la fenêtre.*) Oh! des nuages! des nuages!

SANTINI.

Sire, n'avez-vous aucun message, aucune lettre à me donner?... — je retourne en France.

NAPOLÉON.

Non... Ils te l'enlèveraient d'ailleurs... — Seulement, si ton destin te conduisait du côté de Vienne, tâche de voir mon fils, — mon pauvre enfant. — Tu lui diras: « J'ai quitté votre père mourant, exilé du monde, jeté sur un rocher, au milieu de l'Océan. — De tous les biens qu'il a perdus, il ne regrette que vous: — c'est vous qu'il appelle quand il parle seul, vous qu'il nomme quand il rêve la nuit. Les seuls portraits qui décorent sa chambre sont les vôtres... — Et lorsqu'il mourra, — il se fera apporter votre buste, et mourra les yeux fixés sur lui... » Voilà ce que tu diras à mon fils, Santini; puis — que je t'ai embrassé — et que tu es parti...

SANTINI, *embrassant l'empereur.*

Sire, vous le reverrez...

NAPOLÉON.

Comment!

SANTINI.

Il y a un officier anglais dans l'antichambre... Il faut que vous le voyiez...

NAPOLÉON.

Jamais...

SANTINI.

Il m'a dit de vous répéter ces deux mots: *Toulon et liberté.*

NAPOLÉON, *tressaillant.*

C'est bien, — je lui parlerai. — Et maintenant, mon ami, as-tu de l'argent?

SANTINI.

Non, sire; — mais qu'importe!

NAPOLÉON.

As-tu quelques bijoux?

SANTINI.

J'ai été obligé de les vendre tous depuis que je suis dans l'île.

NAPOLÉON, *fouillant dans ses poches.*

Marchand, — apportez-moi quelques couverts d'argent.

SANTINI.

Pourquoi, sire?

NAPOLÉON.

Bien. — Brisez-les maintenant. — Ils les lui enlèveraient en disant qu'il m'a volé... — (*Écrivant quelques mots.*) Prends, mon ami, prends aussi ce papier...

SANTINI.

Une pension, — sire!

NAPOLÉON.

Maintenant.... adieu... — laisse-moi... — N'ou-

blie pas mon fils. — Adieu. — Suivez-le, messieurs, et envoyez-moi l'officier anglais qui est dans l'antichambre... — (*Ils sortent en pleurant; l'espion entre.*) Ah ! c'est toi : je m'étonnais de ne t'avoir pas vu plus tôt.

L'ESPION.

Merci ; — ce mot est déjà une récompense... — Je n'ai pas pu, sire. — Lorsqu'un congrès vous déporta en 1815, j'eus la pensée de vous accompagner. — On ne voulut pas de moi sur *le Bellérophon ;* — on ne voulut point de moi sur *le Northumberland.* J'offris d'être soldat, matelot, valet... — on me refusa. Or, depuis 1815, il ne s'est pas écoulé un jour, une heure, une minute, sans que je fusse tourmenté de la pensée de votre évasion. — Je me fis naturaliser Anglais, je m'engageai ; je passai à l'Ile-de-France, aux Grandes-Indes.... — Puis un jour on m'embarqua pour Sainte-Hélène, — et depuis un mois je suis près de vous, sans que vous ayez pu vous douter qu'un cœur dévoué à l'empereur et à la France battait sous cet uniforme rouge...

NAPOLÉON.

Eh bien ?

L'ESPION.

Sire, peut-être avez-vous remarqué un vaisseau à l'ancre, — si loin que ses voiles semblent les ailes étendues d'un goëland ?

NAPOLÉON.

Oui, — et je me suis étonné qu'il restât toujours à la même place.

L'ESPION.

C'est vous qu'il attend, sire...

NAPOLÉON.

Et comment m'y rendre ?...

L'ESPION.

Dans une barque qui est cachée à l'autre extrémité de l'île.

NAPOLÉON.

Et ne suis-je pas toujours accompagné d'un officier anglais ?

L'ESPION.

Et ne suis-je pas l'officier qui vous accompagne ?

NAPOLÉON.

C'est vrai... Et quand pourrai-je partir ?

L'ESPION.

Quand vous aurez dit : Je le veux. — Le vaisseau restera là jusqu'à ce que j'allume un amas de branches sèches au haut de ce rocher. — Ils sauront alors que l'entreprise a échoué, et ils partiront. — Mais les moments sont précieux, sire. Il m'a fallu cinq ans pour obtenir cette minute..... — faites qu'elle ne soit pas perdue.

NAPOLÉON.

Tu m'es dévoué : — je le savais. — (*Lui présentant sa tabatière.*) Prends ceci comme un souvenir...

L'ESPION.

De l'or !...

NAPOLÉON.

C'est une tabatière.

L'ESPION.

Mais en or !

NAPOLÉON, *gravant son chiffre dessus avec un poinçon.*

Tiens : mon chiffre est dessus... gravé par moi...

L'ESPION.

Oh ! maintenant !...

NAPOLÉON.

Maintenant, monte sur la barque, — et va-t'en.

L'ESPION.

Sans vous ?...

NAPOLÉON.

Sans moi.

L'ESPION.

C'est vous que je suis venu chercher ; je ne partirai pas sans vous ; il faut que je vous rende à la France ; — il faut que je vous restitue au monde. — Une grande idée m'est venue ; — il faut que je l'accomplisse ; — il faut que je délivre l'empereur Napoléon, ou que j'y meure ! — dans l'un ou l'autre cas, mon nom est fait ! — il vivra...

NAPOLÉON.

Ah ! de l'ambition ! je te croyais dévoué. — Je me trompais....

L'ESPION.

Un soir, à Saint-Cloud, cessa mon dévouement, qui avait commencé à Toulon. — Vous m'aviez laissé la vie, je sauvai la vôtre ; nous étions quittes. — De ce jour où je cessai d'être votre obligé, je devins votre enthousiaste. Sire, rappelez-vous l'île d'Elbe, vous m'y reçûtes mieux, et vous revîntes en France...

NAPOLÉON.

Eh bien ! c'est pour cela. — Je ne ferais que ce que j'ai déjà fait : et à quoi bon ?

L'ESPION.

Sire, vous continuerez votre histoire.

NAPOLÉON.

Et quel chapitre y ajouterais-je ? Ma carrière regorge... En sortant d'ici, je risque de tomber : — en restant, je puis monter encore...

L'ESPION.

Je te devine, et je t'écoute à genoux. Parle, parle.

NAPOLÉON, *le regardant.*

C'est cela, tu m'as compris. — Vois-tu, ce qui n'est qu'admiration vulgaire deviendra culte. Jésus-Christ n'eût pas fondé une croyance, s'il n'avait eu ses quarante jours de passion... Or, ma passion à

moi... ma croix, — c'est Sainte-Hélène : je la garde, il me la faut.

L'ESPION.

Kléber avait raison : tu es grand comme le monde.

NAPOLÉON.

M'évader! m'enfuir! manquer ma mort, pour quelques jours, quelques heures peut-être qui me restent à vivre... Car, je sens là, vois-tu, tout ce qu'on sent quand on va mourir... Où trouverai-je un tombeau plus imposant à ton avis? Sainte-Hélène, taillée à pic, n'est-elle point un magnifique piédestal pour la statue colossale que m'élèveront un jour les peuples...

L'ESPION.

Mais votre fils! votre fils!

NAPOLÉON.

Eh bien! mon nom n'est-il pas un assez bel héritage?

L'ESPION.

C'est bien; — tout est dit.

NAPOLÉON.

Où vas-tu?

L'ESPION, *sortant.*

Je reviens...

NAPOLÉON.

Cet homme avait l'instinct des grandes choses: pourquoi a-t-il marché à côté de sa vie! — (*Se retournant.*) Qu'est cela? le feu? un incendie?

L'ESPION, *rentrant.*

Rien; — c'est moi qui ai mis le feu au signal.

NAPOLÉON.

Et le vaisseau va partir?

L'ESPION.

Oui.

NAPOLÉON.

Et toi?

L'ESPION.

Moi, je reste.

NAPOLÉON.

Oh! malheureux!...... voilà le gouverneur.. — Qu'as-tu fait!...

SIR HUDSON LOWE, *de la porte.*

Pourquoi ce feu? est-ce un signal?

L'ESPION.

Oui.

SIR HUDSON LOWE.

Pourquoi?

L'ESPION.

Pour correspondre avec le vaisseau qui est à l'ancre, en mer.

SIR HUDSON LOWE.

Et que fait là ce vaisseau?

L'ESPION.

Il attendait l'empereur, si l'empereur eût voulu fuir.

SIR HUDSON LOWE.

Et l'empereur?

L'ESPION.

N'a pas voulu.

SIR HUDSON LOWE, *étonné.*

N'a pas voulu?...

L'ESPION.

Non. — Vous ne pouvez pas comprendre...

SIR HUDSON LOWE.

Et qui avait fait ce complot?

L'ESPION.

Moi!

SIR HUDSON LOWE.

Vous?... un Anglais?...

L'ESPION, *jetant son chapeau.*

Moi! — un Français!

SIR HUDSON LOWE, *après une pause.*

Vous connaissez le bill?

L'ESPION.

Oui.

SIR HUDSON LOWE.

La peine?

L'ESPION.

Oui.

SIR HUDSON LOWE.

Êtes-vous prêt?

L'ESPION.

Oui.

SIR HUDSON LOWE.

Votre procès ne sera pas long.

L'ESPION.

Je le sais.

SIR HUDSON LOWE.

La grande vergue.

L'ESPION.

Soit.... j'aurai les honneurs du coup de canon. — (*A Napoléon.*) Adieu, sire. — Vous entendez.. — je vais être pendu. — C'est un peu votre faute : — vous pouviez me faire fusiller à Toulon... — Adieu.

(*Il sort avec le gouverneur.*)

NAPOLÉON.

A revoir... bientôt! — Je sens... — Mon Dieu! — Ah! ah!

(*Il se couche sur son canapé et reste sans connaissance.*)

MARCHAND, *de la porte.*

Peut-on entrer? sire, — peut-on entrer? — L'empereur couché! pâle, ne répondant pas! — Oh! venez, docteur, et voyez...

ANTOMARCHI.

Il est évanoui! — Transportons-le dans son lit; l'air du soir lui fera du bien.

(*On le transporte. — Le théâtre change.*)

VINGT-TROISIÈME TABLEAU.

La chambre à coucher.

SCÈNE III.

MARCHAND, LAS CASES, BERTRAND, ANTOMARCHI.

MARCHAND, *frappant à la porte.*

Monsieur de Las Cases... — monsieur de Las Cases!

LAS CASES.

Eh bien! comment va l'empereur?

MARCHAND.

Il s'affaiblit de plus en plus. — Savez-vous quelque chose du procès de cet espion français, et pourquoi depuis huit jours il n'a pas été exécuté, quand le bill porte que tout Français qui essayera de favoriser la fuite de l'empereur sera exécuté à l'instant même?

LAS CASES.

Il était porteur d'un brevet de sous-officier anglais, et, considéré comme tel, il n'a pu être jugé que par un conseil de guerre; — mais cela ne le sauvera pas. Antomarchi est allé à la ville pour en savoir des nouvelles.

MARCHAND.

Son arrestation a fait plus de mal à l'empereur qu'une année de souffrance.

LAS CASES.

Oh! Marchand! le voir s'éteindre ainsi jour par jour, heure par heure, et ne pas pouvoir lui porter secours — au prix de mon sang, de ma vie! — Il me semble que l'Europe nous dira à tous : « Vous étiez là, près de lui, et vous l'avez laissé mourir! »

BERTRAND, *de la porte.*

L'empereur demande son testament; il veut y ajouter quelques legs.

LAS CASES.

Je le lui porte. — Marchand, tâchez de savoir où en est la procédure du Français. — Je donnerais dix années de ma vie pour apprendre à l'empereur qu'il est sauvé.

MARCHAND, *le suivant jusqu'à la porte.*

Oh! si l'empereur était plus mal, rappelez-moi. — Son testament!... — Il craint d'avoir oublié quelqu'un... — Le monde qui le calomnie saura s'il était bon!

UN SOLDAT ANGLAIS.

Une lettre du gouverneur pour le général Bonaparte.

MARCHAND.

Bien. — Dois-je la lui remettre? — Peut-être contient-elle quelque nouvelle de France... — C'est le cachet de sir Hudson Lowe; cela ne promet rien de bon.

BERTRAND, *de la porte.*

Marchand, l'empereur a vu par la fenêtre un soldat anglais porteur d'une lettre; — il la demande.

MARCHAND.

Monsieur le maréchal, elle est du gouverneur; oserez-vous la lui remettre?

BERTRAND.

Il la veut.

(*Il rentre.*)

MARCHAND.

Ah! voilà le docteur Antomarchi. — Eh bien! quelles nouvelles?

ANTOMARCHI.

Condamné.

MARCHAND.

A mort?

ANTOMARCHI.

A mort.

(*On entend sonner violemment dans la chambre.*)

MARCHAND.

Désespoir! — qu'est cela?

LAS CASES, *sortant.*

Antomarchi! Antomarchi! — Oh! docteur, venez, venez, l'empereur a une crise affreuse! — Une lettre qu'on lui a remise contenait l'arrêt du conseil de guerre...

NAPOLÉON, *dans la coulisse.*

Laissez-moi! Laissez-moi!

ANTOMARCHI.

Sire...

NAPOLÉON.

Arrière!

LAS CASES.

Ah! voyez, voyez qu'il est pâle!

NAPOLÉON.

Écoutez, écoutez tous mon dernier legs!... — et je voudrais que l'univers tout entier fût là pour l'entendre... — Je lègue l'opprobre de ma mort à la maison régnante d'Angleterre!... — Et maintenant, j'en ai fini avec le monde. — Venez, mes amis, mes enfants, je ne suis plus l'empereur...—Je suis un homme mourant, qui souffre... — un père qui vous bénit.—Ah! si Larrey était ici, mon brave Larrey! il ne me guérirait pas, je le sens bien; mais peut-être qu'il déplacerait mon mal; et souffrir autre part, — ce serait presque du repos. — Cela me mord, — cela me ronge! c'est comme un couteau dont la lame se serait brisée dans les chairs. — Oh! cela est atroce!... — Fermez cette fenêtre. — Oui, oui, mon pauvre Marchand;—comme cela... merci.—Que je ne voie plus ce ciel ardent! c'est ce ciel qui me tue. — Oh! mes amis!... où sont les nuages de Charleroi?... — Mon enfant...

ANTOMARCHI.

Portons l'empereur dans son lit.

NAPOLÉON.

Non; — Je souffre trop. — Prenez ce manteau, —couvrez-moi de ce manteau. — Il ne me quittera plus... c'est celui que je portais à Marengo...—Ah! mes amis, que je vous donne de peine, — et qu'on a de mal à mourir!...

ANTOMARCHI.

Que faites-vous, sire?

NAPOLÉON.

Je prie! — Tout le monde n'a pas l'avantage d'être athée, — ou médecin, docteur... — Maintenant je voudrais voir mon fils de plus près... — O mon fils! mon enfant! s'il savait que son père est ici mourant, — gardé par des geôliers!... — Mais il ne sait rien... — il est heureux, il joue... — pauvre petit! — N'est-ce pas qu'il saura un jour ce que j'ai souffert?... — par vous, mes amis; par ce bon Las Cases; par mes mémoires, si l'Angleterre ne les détruit pas... — Ah! si mon fils ne portait pas bien le nom de son père!... Si ces Autrichiens qui l'entourent allaient lui inspirer de l'horreur pour moi!...—mon fils me haïr, mon Dieu! Ah! dites-moi que mon fils ne me haïra pas! qu'il ne haïra pas son père. — (*Entre le gouverneur.*) Oh! que veut encore cet homme...

LAS CASES, *à sir Hudson Lowe.*

Sortez, monsieur, sortez.

SIR HUDSON LOWE.

J'ai ordre de mon gouvernement de ne pas quitter le général Bonaparte, du moment où l'on pourra craindre...

LAS CASES, *levant une cravache.*

Silence!

NAPOLÉON.

Laisse, laisse cet homme, Las Cases!... Je ne le verrai pas, je regarde mon fils... — Ouvrez la fenêtre. — L'air du soir me fera du bien peut-être... — Le soleil se couche, s'éteint, — et moi aussi! — Ah! un nuage! un nuage qui ait passé sur la France!... France! ma chère France! — Mon enfant! — Donnez-moi un de ses portraits: — celui qui est brodé par Marie-Louise... Je ne puis plus voir son buste, mais je le sentirai encore dans mes mains. — Merci!... — Ah! s'il était là! si je sentais ses petites mains... si je voyais ses beaux cheveux blonds!... Mais rien... — Rien! — à deux mille lieues!... Oh! ma poitrine!... On dirait qu'on me tenaille... — Oh! ces rois!... qu'ils viennent donc voir leur patient!...—Cet uniforme rouge me fait mal! mon épée... donnez-moi mon épée!... — A moi!... à moi, mes grandes batailles!.. Marengo! Austerlitz! Iéna! — Waterloo!... Waterloo!...

(*Il tombe sur le lit.*)

BERTRAND.

Secourez l'empereur, secourez-le, monsieur Antomarchi! ne voyez-vous pas qu'il se meurt...

NAPOLÉON.

Pour mon fils... mon nom... rien que mon nom... — (*Une pause.*) Tête d'armée!... — mon Dieu! mon Dieu! nation française...

(*Il meurt.*)

ANTOMARCHI, *mettant la main sur le cœur de Napoléon.*

L'empereur est mort.

(*On s'agenouille.*)

SIR HUDSON LOWE, *tirant sa montre.*

Six heures moins dix minutes... bien.

(*On entend un coup de canon.*)

LE DOCTEUR ARNOTT, *se retournant.*

Qu'est cela?

SIR HUDSON LOWE.

Rien: un espion qu'on vient de pendre...

ANGÈLE.

PERSONNAGES.

ALFRED D'ALVIMAR.
HENRI MULLER.
JULES RAYMOND, jeune peintre.
MULLER, père.
DOMINIQUE, domestique d'Alfred.
UN NOTAIRE.
UN CHASSEUR.
UN INVITÉ.
UN DOMESTIQUE.

LA COMTESSE DE GASTON.
ANGÈLE.
ERNESTINE, marquise DE RIEUX.
ANGÉLIQUE, tante d'Angèle.
LOUISE, femme de chambre d'Angèle.
FANNY, femme de chambre de la vicomtesse.
UNE DAME.
PLUSIEURS PERSONNES INVITÉES AU BAL.
DOMESTIQUES.

Les premier et second actes se passent à Cotterets, dans les Pyrénées; les trois derniers, à Paris.

ACTE PREMIER.

ALFRED D'ALVIMAR.

PERSONNAGES.

ANGÈLE.
ALFRED D'ALVIMAR.
HENRI MULLER.
ERNESTINE.
MADAME ANGÉLIQUE.
JULES RAYMOND.
DOMINIQUE.
LOUISE.

Le théâtre représente un appartement de l'établissement des bains; sur le premier plan, deux fenêtres latérales; sur le deuxième, deux portes; au fond, une alcôve fermant avec des rideaux; de chaque côté de l'alcôve, deux cabinets de toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERNESTINE, *puis* LOUISE.

ERNESTINE, *regardant par la fenêtre, à gauche.*

Depuis une heure il se promène avec elle, sans daigner s'apercevoir que je suis là, le regardant et pleurant; ou plutôt il m'a vue, mais maintenant que lui importe, et qu'a-t-il besoin de se cacher? ne me suis-je pas mise entièrement à sa merci? — Oh! je ne puis supporter plus longtemps ce supplice! (*Elle sonne.*) — Louise, Louise!

LOUISE, *entrant.*

Madame?...

ERNESTINE.

Allez dire à M. d'Alvimar que sa sœur l'attend pour prendre le thé.

LOUISE.

Où le trouverai-je?

ERNESTINE.

Tenez, là. Ne le voyez-vous pas dans le jardin?

LOUISE.

Avec mademoiselle Angèle?... Oui, oui; j'y vais, madame.

(*Elle sort.*)

ERNESTINE.

Depuis la nouvelle de la révolution qui a éclaté à Paris, il a complétement changé à mon égard. Cette enfant, qu'il ne songeait pas même à regarder, maintenant il ne la quitte plus; ses yeux la poursuivent, et la fascinent à son tour, comme ils m'ont fascinée et poursuivie... Oh! cet homme a un but caché que Dieu connaît seul. (*A Alfred, qui entre par une des portes du cabinet de toilette.*) — Eh quoi! vous entrez de ce côté?

ALFRED.

N'est-ce point pour cela que vous m'avez donné cette clef?

SCÈNE II.

ERNESTINE, ALFRED.

ERNESTINE.

Mais si l'on vous voyait entrer chez moi par cette porte dérobée, que voudriez-vous qu'on pensât?

ALFRED.

Il m'aurait fallu faire le tour par le grand escalier.

ERNESTINE.

Au fait, ce serait prendre trop de peine, quand il ne s'agit que de l'honneur d'une femme.

ALFRED.

Est-ce pour me faire faire un cours de prud'homie que vous m'avez dérangé?

ERNESTINE.

Dérangé... le mot est gracieux.

ALFRED.

Il a le mérite d'exprimer exactement ma pensée.

ERNESTINE.

Et vous ne prenez plus la peine de la cacher, n'est-ce pas?

ALFRED, *se versant du thé.*

Ma chère Ernestine, vous êtes, depuis quelques jours, dans une disposition d'esprit bien fâcheuse.

ERNESTINE.

Vous mettez tant de soin à l'entretenir!

ALFRED.

Prenez-vous une tasse de thé?

ERNESTINE.

Merci.

ALFRED, *feuilletant le journal.*

Ah! il est question de votre mari.

ERNESTINE.

Du marquis de Rieux? — Et comment?

ALFRED.

Il suit la famille déchue.

ERNESTINE.

Dans sa position auprès d'elle, c'est presque un devoir.

ALFRED.

Qu'il remplit par ostentation.

ERNESTINE.

Vous calomniez jusqu'au dévouement.

ALFRED.

Jusqu'à ce qu'on m'en cite un véritablement désintéressé.

ERNESTINE.

Celui du marquis.

ALFRED.

Pourquoi plus qu'un autre?

ERNESTINE.

Mais c'est celui du lierre qui s'attache aux débris.

ALFRED.

Parce qu'il ne sait comment s'accrocher aux murs neufs.

ERNESTINE.

Athée!

ALFRED.

Sceptique, tout au plus. — Hélas! la vie humaine est ainsi faite, Ernestine; sa superficie est resplendissante de passions généreuses et d'actions désintéressées. — C'est l'eau d'un étang dont la surface reflète les rayons du soleil. — Mais, regardez au fond, elle est sombre et boueuse. Certes, votre mari fera sonner bien haut son attachement à ses princes légitimes, son exil volontaire près d'un exil forcé; en le répétant aux autres, il finira peut-être par croire lui-même qu'il est un modèle de générosité; il ne fera pas attention que sa grandeur d'âme n'est qu'un composé de petites bassesses; qu'il bâtit une pyramide avec des cailloux. Il y a plus; si quelqu'un allait lui dire: Vous quittez la France, non que vous soyez dévoué à vos princes légitimes, non parce que les grands malheurs réclament les grands dévouements, mais parce que votre titre de marquis vous fait plaisir à entendre prononcer, et qu'à la cour du roi déchu seulement, on vous appellera marquis; parce que vous aviez trois ou quatre croix qui ne vont bien que sur un habit à la française, et que vous tenez à conserver votre habit à la française et à porter vos croix, qui font la seule différence qui existe entre vous et le valet de chambre de Sa Majesté; parce que toutes vos habitudes enfin étaient enfermées dans un cercle qui s'est déplacé, et que vous avez suivi, comme l'atmosphère suit la terre. Je crois que celui qui lui dirait cela l'étonnerait tout le premier.

ERNESTINE.

Mais je ne vous ai jamais entendu parler ainsi.

ALFRED.

C'est que pour la première fois je pense tout haut devant vous.

ERNESTINE.

Oh! si je vous avais connu!...

ALFRED.

Eh bien?

ERNESTINE.

Je ne vous eusse pas aimé, Alfred.

ALFRED.

Et vous eussiez bien fait, Ernestine.

ERNESTINE.

Oh! mon Dieu!

ALFRED.

Je désirais être pour vous l'objet d'un caprice et non d'une passion ; pourquoi m'avez-vous donné plus que je ne demandais?

ERNESTINE.

Mais dites-moi donc que tout ceci n'est qu'une plaisanterie atroce. — N'est-ce pas, n'est-ce pas que vous raillez?

ALFRED.

Je n'ai jamais parlé si sérieusement.

ERNESTINE.

Vous me torturez à plaisir.

ALFRED.

Non, je vous éclaire à regret. Rappelez-vous ma conduite, et vous me rendrez plus de justice. Quand je vis, ce que je n'avais envisagé que comme une liaison passagère, devenir, de votre part, un sentiment profond, je pensai qu'il était temps de l'arrêter là : je prétextai un voyage aux eaux. Je suis venu ici; car je présumais que vous finiriez par faire quelque imprudence qui nous perdrait tous deux. Cette imprudence n'a point tardé; et un jour, sous prétexte que vous ne pouviez vivre sans moi, vous êtes arrivée ici sous le titre de ma sœur.

ERNESTINE.

Malheureux! mais je vous aimais tant que je ne pouvais supporter votre absence.

ALFRED.

Un jour de plus, peut-être, et vous eussiez craint mon retour.

ERNESTINE.

Mais, malheureux! vous ne croyez donc à rien?

ALFRED.

Vous vous trompez, Ernestine; je ne révoque pas les choses en doute; je vois au delà ; voilà tout.

ERNESTINE.

Vous êtes glaçant.

ALFRED.

Je suis vrai.

ERNESTINE.

Mais où donc avez-vous étudié le monde?

ALFRED.

Dans le monde.

ERNESTINE.

Et sans doute vous vous croyez meilleur que les autres?

ALFRED.

Je le fus.

ERNESTINE.

Et vous vous êtes lassé de l'être?

ALFRED.

La vie humaine se sépare généralement en deux parties bien tranchées : la première se passe à être dupe des hommes.

ERNESTINE.

Et la seconde?

ALFRED.

A prendre sa revanche.

ERNESTINE.

Vous en êtes à la dernière?

ALFRED.

J'ai trente-trois ans.

ERNESTINE.

Est-ce un rêve?

ALFRED.

Tenez, Ernestine, vous n'êtes point une femme ordinaire. Écoutez, et vous me connaîtrez.

ERNESTINE.

Je ne vous connais que trop pour mon malheur.

ALFRED.

Et si je guéris, avec des paroles vraies, l'amour que j'ai fait naître avec des paroles fausses, ne demeurerez-vous pas mon obligée, puisque vous aurez l'expérience de plus?

ERNESTINE.

Parlez donc.

ALFRED.

Je n'ai pas toujours été désenchanté de tout, comme je le suis, Ernestine. Je suis entré dans la vie par une porte dorée. Mon père était maître d'une fortune immense et j'étais son seul enfant. En 1819, j'avais vingt et un ans : la mort m'enleva mon père; un procès injuste, ma fortune. C'est de là que date mon premier doute. Le doute, quand il naît, commence aux hommes et ne s'arrête pas même à Dieu. Je rassemblai les débris de ma fortune, vingt mille francs à peu près. Ce n'était pas tout à fait la moitié de ce que je dépensais en un an. L'éducation universitaire que j'avais reçue et qui m'avait fait vingt fois le premier du collége, ne m'avait rien appris pour la vie réelle. J'avais tout effleuré, rien approfondi. Au milieu d'un salon je paraissais apte à tout ; rentré chez moi, j'étais accablé moi-même de la conviction de mon impuissance. N'importe, je ne voulus pas me rendre sans lutter. Je divisai la faible somme qui me restait, en quatre parties ; je me donnai quatre ans pour réussir à rétablir ma position, ou à m'en créer une autre, par tous les moyens honorables que l'industrie met aux mains des hommes. Ce fut une espèce de défi porté au monde et à Dieu, après lequel je pensais que je ne devais plus rien ni à l'un ni à l'autre, si je ne réussissais pas. Je tentai tout. En quatre ans j'usai en force et en courage ce qu'il en suffirait à une existence tout entière de douleurs. A la fin de ce terme, les derniers restes de ma fortune glissèrent petit à petit entre mes mains, et je me trouvai à vingt-cinq ans, ruiné, las de tout, isolé, sans un seul ami sur la terre, sans un seul parent au monde, malheureux autant qu'il est donné à une créature humaine de le devenir, et

cependant n'ayant pas en face de Dieu une seule action mauvaise à me reprocher, je vous le jure, Ernestine, sur tout ce que je regardais autrefois comme sacré. Je balançai un instant entre le suicide et la vie nouvelle où j'allais entrer.

ERNESTINE.

Mais c'est tout un monde nouveau que vous m'ouvrez là.

ALFRED.

Oui, n'est-ce pas, vous ne pouviez vous douter, quand vous voyiez l'homme des salons et des femmes, l'homme des petits soins futiles et de la galanterie empressée, que cette tête éventée et ce cœur joyeux avaient jamais pu renfermer une pensée profonde et une amère agonie? Cela est pourtant ainsi; il y a en moi deux hommes, dont le second dans quelque temps n'aura rien conservé du premier.

Du moment où je me suis décidé à vivre, je jetai les yeux sur le monde; il semblait qu'un voile était tombé de ma vue, tant chaque chose m'apparut sous sa véritable forme. Je reconnus des hommes qui étaient encore ce que j'avais été, et je me pris à rire en voyant comme autour d'eux chacun tirait à soi un lambeau de leur honneur ou de leur fortune, jusqu'à ce qu'à la fin ils se trouvassent nus et désespérés comme je l'étais. Puis, dès que je fus convaincu que le mal particulier concourait au bien général, il me parut de droit incontestable de rendre aux individus le mal que la société m'avait fait, du moment que du mal des autres naîtrait un bien pour moi; car faire le mal pour le plaisir du mal est un travail inutile. Alors je me pris à réfléchir. Je me dis qu'il serait d'un homme de génie de rebâtir avec les mains frêles et délicates des femmes cet échafaudage de fortune que la main de fer des événements et des hommes avait renversé. Ce calcul en valait un autre, et j'y trouvais de plus le plaisir. Dès lors je devins courtisan de caresses; les boudoirs furent mes antichambres; une déclaration d'amour me valut une place; un premier baiser, la croix. Les femmes sont d'admirables solliciteuses : j'utilisai le crédit de chacune; j'obtins pour moi et je n'ôtai rien à personne; une brouille leur laissait leur crédit, où je voyais qu'elles allaient l'user en ma faveur; c'est de la délicatesse, ou je ne m'y connais pas.

ERNESTINE.

Mais aucune ne vous a donc aimé?

ALFRED.

Toutes en ont eu l'air : mais comme jusqu'à présent aucun malheur n'en est résulté, je commence à en douter. Je vous en fais juge vous-même, Ernestine. Vous connaissez quelques-unes des femmes qui m'ont porté où je suis : je dois à madame de Breuil un secrétariat d'ambassade à Madrid. J'y restai trois mois; quand je revins, je n'eus pas besoin de me brouiller avec elle. La jolie madame d'Orsay voulait un amant titré : grâce à elle je devins baron. Nous nous séparâmes; son amour n'en devint que plus aristocratique, et je fus remplacé par un comte. A vous, Ernestine, je dus cette croix et un bonheur si réel que je tremblai de le voir finir, et cela est si vrai que, dès que je m'aperçus que votre amour prenait les symptômes d'une passion, je partis. Ce qui devait nous sauver tous deux vous perdit seule; vous vîntes me rejoindre et vous eûtes tort. Eh bien! comprenez-vous maintenant? Cet ouragan de trois journées qui a soufflé sur la vieille cour, en l'emportant avec lui, vient de renverser l'édifice que six ans de calculs et de peine avaient bâti. Pensions, titres, croix, le bras nu du peuple vient de m'arracher tout cela; tout est à recommencer, tout est à refaire, et j'ai trente-trois ans, trente-trois ans!... et là, là... (*Frappant son cœur.*) — du dégoût, comme un homme qui sort vieux de la vie. Oh! je crois que j'échangerais volontiers cette existence pleine de force et de santé contre l'existence de ce jeune Henri Muller, le fils de notre hôte, qui mourra avant un an, peut-être, qui mourra du moins les yeux sur la vie, regrettant ce monde et croyant à un autre.

ERNESTINE.

Oh! Alfred, qui m'eût dit que ce serait vous que je plaindrais?

ALFRED.

Oui, plaignez-moi, car vous êtes la seule femme qui, me connaissant, puissiez me plaindre. Et il a fallu, pour que je vous dise ces choses, il a fallu que mon cœur fût brisé, et ce n'a pu être que par une blessure que sortît à vos yeux tout le secret de ma vie passée et future.

ERNESTINE.

Et maintenant?...

ALFRED.

Maintenant, je vous l'ai dit, j'ai tout perdu.

ERNESTINE.

Tout... Écoutez, Alfred, moi aussi j'ai tout perdu. La fortune du marquis était en pensions et en places; mais il me reste pour quarante mille francs à peu près de diamants, partageons.

ALFRED.

Merci, Ernestine, vous êtes bonne; gardez-les : je vois que vous ne m'avez pas compris.

ERNESTINE.

Mais qu'allez-vous devenir?

ALFRED.

Je vous ai dit que c'était tout un édifice à rebâtir.

ERNESTINE.

Et vous allez vous remettre à l'œuvre?

ALFRED.

Je m'y suis remis.

ERNESTINE.

Comment? cette jeune Angèle...

ALFRED.

En sera la première pierre.

ERNESTINE, *sonnant Louise qui entre.*

Faites préparer ma voiture.

ALFRED.

Vous partez?

ERNESTINE.

Je pars.

ALFRED.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne vous accompagne pas.

ERNESTINE.

Je le devine.

ALFRED.

Et où allez-vous?

ERNESTINE.

Le sais-je... m'enfermer... m'ensevelir dans une retraite.

ALFRED.

A quoi bon?... et qu'y ferez-vous?

ERNESTINE.

J'y pleurerai ma faute!

ALFRED.

Ernestine!.... avant un an je vous donne rendez-vous dans le monde, des perles au cou, des fleurs sur le front.

ERNESTINE.

Mais vous oubliez, malheureux... que par vous j'ai tout perdu... fortune et position...

ALFRED.

Vous changerez de position et vous referez une fortune.

ERNESTINE.

Par quels moyens?

ALFRED.

Je vous promets, quand nous nous rencontrerons, de ne pas exiger de vous cette confidence.

ERNESTINE.

Oh! vous feriez douter à une fille de la vertu de sa mère.

LOUISE, *entrant.*

Madame, le postillon attelle.

ERNESTINE.

C'est bien, venez m'aider à faire mes préparatifs de départ.

(*Elles entrent toutes deux dans la chambre voisine.*)

SCÈNE III.

ALFRED, *puis* DOMINIQUE.

ALFRED.

Oh! ces événements qui retombent sur moi, comme le rocher de Sisyphe... Quand je commence à croire que ma fortune a pris son équilibre... Oui, je l'aurais aimée et aimée longtemps... J'ai fait avec elle le fanfaron d'égoïsme, et au fond du cœur... ah!

DOMINIQUE, *entrant.*

Monsieur part-il aussi?

ALFRED.

Non, Dominique.

DOMINIQUE.

Ah! c'est que l'ami de monsieur, ce jeune peintre...

ALFRED.

Jules Raymond?

DOMINIQUE.

C'est cela. Il arrive de sa tournée dans les Pyrénées, et comme il retourne à Paris... si monsieur était parti, il aurait eu bonne compagnie.

ALFRED.

Il a demandé après moi?

DOMINIQUE.

Tout de suite; ai-je eu tort de lui dire que monsieur était ici?

ALFRED.

Pas du tout.

JULES, *dans l'escalier.*

Dominique! Dominique! mais où diable est-il donc? que je l'embrasse!

ALFRED.

Par ici, cher ami. (*A Dominique.*) — Passe chez madame! et vois si tu peux lui être bon à quelque chose. (*Dominique sort.*) — Par ici.

SCÈNE IV.

ALFRED, JULES RAYMOND.

JULES.

Dieu te soit en garde, mon don Juan; que fais-tu de la vie?

ALFRED.

Demande-lui plutôt ce qu'elle fait de moi, et nous verrons ce qu'elle osera te répondre.

JULES.

Ah! de l'ingratitude! tu la traites comme une maîtresse.

ALFRED.

Crois-moi, Jules, il est facile d'être reconnaissant envers elle quand on la traverse comme toi, n'en acceptant que ce qu'elle a de bon; riche assez pour repousser avec de l'or ce qu'elle a de mauvais, et une palette à la main pour railler ce qu'elle a de ridicule.

JULES.

Allons, tu es dans ton jour de fièvre... Parlons d'autre chose.

ALFRED.

Oui... Je te croyais de l'autre côté de la Sierra Moréna.

JULES.

J'ai repris la poste, mon ami, et je brûle les routes. Je veux revoir Paris en ce moment. Je retrouverai toujours la Sierra, les Alpes, les Cordilières; mais le Paris de juillet, tout chaud de sa révolution... avec ses pavés mouvants... ses maisons criblées de balles, cela se voit une fois, non dans la vie d'un homme, mais dans la durée d'un monde! et je veux le voir... entends-tu?

ALFRED.

Hâte-toi donc alors, enthousiaste!... car il ne faut qu'un jour pour remettre en place des milliers de pavés... Il ne faut qu'un peu de plâtre pour effacer la trace de bien des balles... et vienne une pluie d'été, le sang que la liberté aura versé dans les rues sera lavé à tout jamais.... et alors..., va, enthousiaste, va, poëte-artiste... et tâche de deviner qu'une révolution a passé par là.

JULES.

Mon ami, permis à toi de la calomnier. Je connais ton opinion.

ALFRED.

Mon opinion!... Est-ce que j'en ai une?

JULES.

Tu étais un gentilhomme de l'ancienne cour.

ALFRED.

Je serai un citoyen de la nouvelle.

JULES.

Que feras-tu de la marquise de Rieux?

ALFRED.

Demande-moi plutôt ce que j'en ai fait.

JULES.

Il n'y a qu'un mois que tu étais au mieux avec elle.

ALFRED.

Il y a une heure que j'y suis au plus mal.

JULES.

Elle est donc à Cotterets?

ALFRED, *montrant la porte.*

Elle est là.

JULES.

Et qu'y fait-elle?

ALFRED.

Ses malles.

JULES.

Elle retourne à Paris?

ALFRED.

Dans dix minutes.

JULES.

Je te laisse.

ALFRED.

Pourquoi cela?

JULES.

Il y aura une scène d'adieux...

ALFRED.

En restant tu me l'épargneras.

JULES.

Ma foi, non.

ALFRED.

Je t'en prie.

JULES.

La voilà.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; ERNESTINE.

ERNESTINE, *sans voir Jules.*

Adieu, monsieur. (*L'apercevant.*)—Ah! pardon, vous êtes en compagnie?

ALFRED.

Aviez-vous quelque chose à me dire?

ERNESTINE.

Oh! rien, je vous jure.

ALFRED, *lui tendant la main.*

Ernestine, soyez heureuse.

ERNESTINE.

J'aurais envie, par pitié, de faire le même vœu pour vous.

ALFRED.

Qui vous en empêche?

ERNESTINE.

Ce serait presque un blasphème contre la Providence.

ALFRED.

A revoir.

ERNESTINE.

Oh! adieu, j'espère..... (*A Jules.*) — Monsieur, je vous salue. (*A Alfred.*) — Vous permettez que votre domestique m'accompagne jusqu'à ma voiture?

ALFRED.

Disposez de lui.

(*Elle sort.*)

ERNESTINE.

Venez, Dominique.

SCÈNE VI.

JULES, ALFRED.

JULES.

Cette femme-là t'aimait véritablement, Alfred.

ALFRED.

Je le crois.

JULES.

Et tu as eu le courage de rompre avec elle!

ALFRED.

Monsieur le peintre, comment représenteriez-vous la nécessité?

JULES.

Sourde et aveugle.

ALFRED.

Et tu aurais raison : c'est ainsi qu'elle est faite, et cependant, si tu n'avais pas été là, peut-être aurais-je eu la faiblesse de retenir cette femme.

JULES.

Il n'y a pas de temps de perdu : (*Allant vers une croisée.*) — par cette fenêtre tu peux la rappeler.

ALFRED.

Ce serait une folie. — Merci, Jules.

JULES.

Elle monte en voiture.

ALFRED.

C'est bien.

JULES.

Elle regarde de ce côté! Un signe, Alfred, un regard de toi, et elle ne part pas.

ALFRED.

Il faut qu'elle parte.

JULES.

Le postillon monte à cheval ; elle dit adieu à ton domestique; elle lui jette une bourse; la voiture s'ébranle. — Adieu, belle marquise, adieu!

ALFRED, *se levant lentement et allant à la fenêtre.*

Oui, la voiture s'éloigne ; à peine si on l'aperçoit dans le nuage de poussière que soulèvent ses roues. — Elle tourne le coude que fait la route. — Le chemin reste vide; tout ce qui s'est passé n'était qu'un rêve; je me réveille libre : je respire.

JULES.

Libre! Mais de cette fenêtre, et avec elle tu vois s'envoler tout ton espoir d'avenir.

ALFRED.

Elle me laisse plus qu'elle ne m'emporte.

JULES.

Comment?

ALFRED.

Regarde par cette autre fenêtre; il ne s'agit dans ce monde que de savoir changer à temps ses points de vue : c'est un axiome de peinture.

JULES.

Eh bien : c'est le jardin de l'établissement des bains.

ALFRED.

Qu'aperçois-tu sous ce mélèze?

JULES.

Une jeune personne de quinze à seize ans.

ALFRED.

Comment trouves-tu cette enfant?

JULES.

Elle me paraît charmante.

ALFRED.

C'est la fille du général comte de Gaston.

JULES.

Son père a été tué en 1815.

ALFRED.

Elle porte un noble nom, n'est-ce pas?

JULES.

Certes.

ALFRED.

Avant un mois elle sera ma femme.

JULES.

Tu es fou.

ALFRED.

En ai-je l'air?

JULES.

Et ses parents?

ALFRED.

Elle n'a que sa mère.

JULES.

Elle ne consentira jamais.

ALFRED.

La jeune fille m'aime.

JULES.

Et... riche?

ALFRED.

Non; mais comprends-tu, Jules? Le nouveau gouvernement, chancelant encore sur sa base demi-populaire; trop faible pour fonder un système nouveau, n'a d'autre ressource que de se jeter entre les bras des hommes de Napoléon; un mois encore, et toutes les capacités de 1812 seront rentrées aux affaires. La comtesse Gaston a conservé sur cette noblesse d'épée et d'épaulettes toute l'influence que lui donne le nom de son mari. Sais-tu une place à laquelle ne puisse parvenir son gendre?

JULES.

Voilà justement pourquoi tu as peu de chances de le devenir.

ALFRED.

Je croyais t'avoir dit que cette enfant m'aimait.

JULES.

Eh bien?

ALFRED.

Dans quelques jours, la mère revient de Madrid, où elle sollicite la levée du séquestre de biens assez considérables que son mari y acheta pendant le règne de Joseph : je lui demanderai la main d'Angèle.

JULES.

Elle te la refusera.

ALFRED.

Oui, si je lui en laisse la possibilité.

JULES, *riant.*

Tu es un infâme. — Pauvre enfant! Innocente et belle, entrant dans la vie à peine, et qui ne se doute pas que sa vie ne lui appartient déjà plus; qu'un démon l'a enlacée dans un cercle invisible dont elle ne pourra sortir; et que ses jours vont se faner comme les fleurs dont elle se fait une couronne! — Adieu, je me perdrais en restant plus longtemps avec toi. — A propos, si tu as besoin de moi, tu sais que mon amitié, ma bourse, tout est à ton service.

ALFRED.

Merci de ton amitié; je l'ai et je la garde; quant à ta bourse, tu connais mes principes là-dessus.

JULES.

C'est une bizarre délicatesse.

ALFRED.

Que je pousse à l'excès.

JULES.

Nous nous reverrons à Paris.

ALFRED.

A l'hôtel de ma belle-mère. Chut! Henri Muller!

JULES.

Oh! comme il est changé depuis mon passage ici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; HENRI.

HENRI.

Salut, messieurs. Vous ne me reconnaissiez pas, monsieur Jules; je comprends : il y a bientôt trois mois que nous ne nous étions vus.

JULES.

Mais non : je vous trouve mieux.

HENRI.

Merci; mais vous oubliez que je suis médecin. (*A Alfred.*) — Je venais vous demander, monsieur, si madame votre sœur retourne à Paris, ou ne fait qu'une excursion dans nos montagnes.

ALFRED.

Elle retourne à Paris.

HENRI.

Ainsi, cet appartement qu'elle occupait demeure libre?

ALFRED.

Dès ce moment il est à votre disposition.

HENRI.

C'est que, comme il est le plus commode de l'établissement, mon père compte l'offrir à mademoiselle Angèle de Gaston.

ALFRED.

Au fait, il est très-convenable.

HENRI.

Et la comtesse arrivant...

ALFRED.

Quand?

HENRI.

Demain.

ALFRED.

Ah!

JULES.

Demain : tu entends.

ALFRED.

J'ai vingt-quatre heures devant moi, et j'ai une double clef de l'appartement. (*A Henri.*) — C'est avec le plus grand plaisir, monsieur, que je saisis cette occasion de vous être agréable.

HENRI.

Merci; mademoiselle Angèle craignait.....

ALFRED.

Je vais moi-même la rassurer.

HENRI.

Elle est au jardin avec sa tante.

ALFRED.

Je le sais; mille grâces. Je vais envoyer Dominique, afin qu'il enlève de cette chambre les effets qui pourraient m'appartenir. — Viens-tu, Jules?

JULES.

Adieu, monsieur Muller; si vous venez à Paris, nous nous reverrons, je l'espère.

HENRI.

Vous partez?

JULES.

A l'instant. Au revoir.

HENRI.

Dieu le veuille!

SCÈNE VIII.

HENRI, *seul, puis* DOMINIQUE.

HENRI.

Cet appartement est donc celui que va habiter Angèle! Cette chambre sera la sienne! Sur cette causeuse où je suis elle fera sa prière du soir, et

peut-être y mêlera-t-elle mon nom, car elle doit prier pour tous ceux qui souffrent; et puis c'est là qu'elle dormira d'un sommeil aux rêves purs comme ceux des anges. Oh! jeune fille! que la vie est pour toi fraîche et joyeuse à parcourir; car en la voyant si innocente et si pure, quel est, je ne dirai pas l'homme, mais le démon même, qui tenterait de la souiller!... Dieu te la fasse longue de tous les jours qui manqueront à la mienne!....

(*Pendant ces quelques mots, dits lentement et avec faiblesse, deux femmes de chambre sont entrées, ont préparé le lit; Dominique a pris quelques objets.*)

DOMINIQUE, *à Henri.*

Je crois que c'est tout, monsieur.

HENRI.

Très-bien. — Et la clef?

DOMINIQUE.

Elle est à la porte.

HENRI.

Allez dire à ces dames qu'elles peuvent venir. (*Il va lentement à la fenêtre.*) — La voici! Qu'elle a l'air heureux! Cet Alfred qui ne la quitte pas; il revient de ce côté avec elle : qu'a-t-il donc besoin de l'accompagner sans cesse? (*Il tousse, et porte sa main avec douleur à sa poitrine.*) — Cette chaleur me tue.

ALFRED, *dans le corridor.*

Par ici, mesdames, par ici.

SCÈNE IX.

HENRI, MADAME ANGÉLIQUE, ALFRED, ANGÈLE.

MADAME ANGÉLIQUE, *achevant une histoire.*

Et cette aventure est arrivée à une de mes amies qui me l'a racontée elle-même.

ALFRED.

C'est horrible! heureusement que de nos jours de pareilles choses ne se renouvellent pas. (*A part.*) — Encore cet Henri! (*A Henri.*) — Vous avez voulu, comme fils du maître de l'établissement, installer vous-même ces dames.

HENRI.

J'ai veillé à ce que rien ne leur manquât.

ANGÈLE.

Et je vous en remercie.

MADAME ANGÉLIQUE.

Est-ce que ma chambre est aussi grande que celle-ci? J'y mourrai de peur.

HENRI.

Beaucoup moins grande.

MADAME ANGÉLIQUE.

Tant mieux, et où est-elle?

HENRI.

En voici la porte.

MADAME ANGÉLIQUE.

Monsieur Henri, ayez la bonté de m'y accompagner.

ANGÈLE.

Oh! c'est que je vous livre ma tante pour la plus grande peureuse...

HENRI.

Je suis prêt, madame, à faire avec vous la visite de votre appartement.

MADAME ANGÉLIQUE.

Oh! c'est qu'il arrive tant de choses! Tenez, une dame du couvent où j'étais m'a vingt fois raconté...

(*Elle entre avec Henri.*)

SCÈNE X.

ALFRED, ANGÈLE.

ANGÈLE.

Ma pauvre tante, elle devrait bien se corriger de ses frayeurs.

ALFRED.

C'est n'est pas moi qui le lui conseillerai.

ANGÈLE.

Et pourquoi cela?

ALFRED.

Parce que j'en profite, et que je dois à la dernière d'être un instant seul avec vous.

ANGÈLE.

Égoïste!

ALFRED.

Ne le deviendrez-vous donc jamais?

ANGÈLE.

N'ai-je point assez de défauts?

ALFRED.

Je donnerais une de vos vertus pour vous voir celui-là.

ANGÈLE.

Parlons d'autre chose. Votre sœur est donc partie?

ALFRED.

Vous l'avez vue monter en voiture.

ANGÈLE.

Je croyais qu'elle devait rester plus longtemps.

ALFRED.

C'était son intention d'abord.

ANGÈLE.

Se trouvait-elle mal ici?

ALFRED.

Une petite querelle entre nous...

ANGÈLE.

Fi! entre frère et sœur! je parie que vous aviez tort.

ALFRED.

Voilà bien un jugement de femme!

ANGÈLE.

C'est-à-dire?

ALFRED.

Partial.

ANGÈLE.

Et pourquoi?

ALFRED.

Vous ne savez pas la cause de la querelle, et d'avance vous la jugez.

ANGÈLE.

J'ai tort, et je ne demande pas mieux que de me rétracter.

ALFRED.

Et pour cela il faut que je vous raconte...

ANGÈLE.

Sans doute, ou je persiste dans ma première opinion.

ALFRED.

Plus tard.

ANGÈLE.

Pourquoi pas tout de suite?

ALFRED.

Il y a encore dans vos yeux trop de curiosité et pas assez d'indulgence.

ANGÈLE.

Ai-je donc l'air bien sévère?

ALFRED.

Regardez-moi en face, que j'en juge.

ANGÈLE, *souriant.*

Voyez.

ALFRED.

Je me hasarde.

ANGÈLE.

Et moi, j'écoute.

ALFRED.

Ma sœur avait pour moi des projets de mariage avec une amie de pension.

ANGÈLE.

Jolie?

ALFRED.

Ma sœur le dit.

ANGÈLE.

Et vous?

ALFRED.

Je le croyais il y a trois mois.

ANGÈLE.

Après?

ALFRED.

Aujourd'hui, je lui ai dit positivement qu'elle devait renoncer à cet espoir.

ANGÈLE.

Et pourquoi?

ALFRED.

Parce que j'en aimais une autre.

ANGÈLE.

Vous?

ALFRED.

Je croyais que vous le saviez.

ANGÈLE.

M'avez-vous jamais confié ce secret?

ALFRED.

Non, mais peut-être auriez-vous pu le deviner.

ANGÈLE.

Oui.

ALFRED.

Et comme la mère de la personne que j'aime arrive demain, que demain je compte avouer à la mère ce que je n'ai point encore osé dire à la fille...

ANGÈLE, *étourdiment.*

Ma mère répondra que je suis trop jeune encore.

ALFRED, *avec passion.*

Vous savez donc de qui il est question? Ah!....

ANGÈLE.

Que vous êtes cruel!

ALFRED.

Et que répondra sa fille?...

ANGÈLE.

Hélas! la consultera-t-on?

ALFRED.

Mais si on la consulte?...

ANGÈLE.

Il me semble que seulement alors il sera temps qu'elle donne son avis, en supposant encore que cet avis lui soit demandé par sa mère.

ALFRED.

Angèle! c'est vous qui êtes cruelle; pourquoi ne pas vouloir que je sois fort de votre aveu?

ANGÈLE.

Oh!

ALFRED.

Ou du moins de votre consentement. Pourquoi ne pas vouloir que je puisse dire à votre mère: C'est non-seulement en mon nom, mais en celui de votre fille que je viens vous la demander à genoux? Quelle influence voulez-vous que mes paroles prennent sur elle, ces paroles d'un étranger qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a jamais vu, qu'elle ne reverra peut-être jamais? Mais si je puis lui dire en même temps: Le bonheur de votre fille, de votre jeune et belle Angèle, est lié au mien, et notre bonheur à tous deux est dans un mot de votre bouche. Dites, dites, Angèle, votre mère aura-t-elle le courage de ne pas le prononcer? Dites-moi, au nom du ciel, dites-moi si je puis prier pour nous deux?

ANGÈLE.

Voici ma tante.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME ANGÉLIQUE, HENRI.

ALFRED, *faisant semblant de continuer une conversation, et feignant de ne pas voir les arrivants.*

J'étais en Espagne alors. Vous ne connaissez pas l'Espagne, mademoiselle? Des villes et des hommes du moyen âge; le quinzième siècle exhumé vivant avec ses moines, ses cavaliers, ses amours.

MADAME ANGÉLIQUE.

Et ses voleurs.

ALFRED, *se retournant.*

Ah!

HENRI.

Rassurez-vous, madame, ils ne passent pas la Bidassoa.

ALFRED.

Demandez à monsieur Henri s'il n'est pas de mon avis.

HENRI.

Je ne connais pas l'Espagne.

ALFRED.

Quoi! si près que vous en êtes, vous n'avez pas été curieux de voir Madrid avec ses balcons de fer et son Escurial sombre comme un couvent? Barcelone, qui étend ses deux bras à la mer comme un nageur qui s'élance? Grenade la mauresque, avec ses palais à dentelles de pierre? Cadix, qui semble un vaisseau prêt à mettre à la voile, et que la terre retient par un ruban? puis, au milieu de l'Espagne, comme un bouquet sur le sein d'une femme, Séville l'andalouse, la favorite du soleil, aux bosquets d'orangers, aux haies de laurier-rose? Oh! le ciel de l'Andalousie et l'amour d'une Française, ce serait le paradis dans ce monde!

ANGÈLE.

Enthousiaste!

ALFRED.

Oui, vous avez raison. Vous me faites souvenir que l'enthousiasme est une fleur de la jeunesse, dont le désenchantement est le fruit. Oh! n'en veuillez pas à mon cœur de s'être conservé plus jeune que mon âge.

ANGÈLE.

Et vous, monsieur Henri, êtes-vous enthousiaste?

HENRI.

L'enthousiasme est le partage de l'homme heureux; la croyance seule reste à celui qui souffre. Je crois, voilà tout; et c'est mon âge à moi, qui est moins vieux que mon cœur.

ANGÈLE.

Mais quelle différence d'année y a-t-il donc entre vous deux?

ALFRED.

Dix ans, je crois.

MADAME ANGÉLIQUE.

Mais ce n'est rien que dix ans.

HENRI.

Dix ans ne sont rien, dites-vous? Si Dieu me les accordait, je croirais qu'il me fait don de l'éternité.

LOUISE, *entrant.*

Monsieur Henri, monsieur Muller vous demande.

HENRI, *prenant son chapeau.*

Vous le voyez, mesdames, mon père est comme moi; il calcule la rapidité du temps, et il veut que je le passe près de lui.

MADAME ANGÉLIQUE.

Je le lui pardonne, si vous promettez de revenir demain nous faire un instant compagnie.

HENRI.

Pour vous attrister encore.

ANGÈLE.

Qu'importe que vous nous laissiez un peu de votre mélancolie, si vous emportez un peu de notre gaieté.

HENRI.

Merci. Votre gaieté est dans la candeur de votre âme. Soyez longtemps gaie.

MADAME ANGÉLIQUE, *à Louise.*

Prenez cette bougie pour éclairer M. Henri, nous avons assez de la lampe. — Bonsoir, monsieur Henri.

HENRI, *se retirant.*

Bonsoir, mesdames.

(*Pendant qu'il sort et que madame Angélique le reconduit, Alfred baise vivement la main d'Angèle.*)

ANGÈLE.

Que faites-vous?...

MADAME ANGÉLIQUE, *se retournant.*

Heim?

ALFRED, *ramassant l'ouvrage d'Angèle et le lui présentant.*

L'ouvrage de mademoiselle qui était tombé..... (*A Angèle.*) — Le voici.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; *moins* HENRI.

(*Madame Angélique s'assied de l'autre côté d'une petite table à laquelle est Angèle; Alfred au milieu d'elles, plus près d'Angèle. Toutes deux prennent leur ouvrage et travaillent.*)

MADAME ANGÉLIQUE.

Comment, monsieur d'Alvimar, votre sœur osait coucher seule ici?

ALFRED, *à madame Angélique.*

Sans la moindre crainte. (*A Angèle.*) — Votre main, Angèle.

MADAME ANGÉLIQUE.

Dans ces grands appartements?

ALFRED, *à madame Angélique.*

Quel danger voulez-vous qu'il y ait? (*A Angèle.*) — Oh! de grâce!...

MADAME ANGÉLIQUE.

Il me semble toujours, au moindre vent qui agite ces rideaux, qu'il y a quelqu'un caché derrière.

ALFRED, *bas, à Angèle.*

Oh! Angèle, Angèle! (*Haut, à madame Angélique.*) — Je ferai avec vous, si vous le voulez, une visite domiciliaire. (*Bas, à Angèle toute pensive, qui lui abandonne sa main.*) — Merci, merci.

MADAME ANGÉLIQUE.

Nous l'avons faite avec monsieur Henri.... et cette nuit je n'ai pas peur... mais c'est une précaution qu'il faut toujours prendre. Tenez, une dame de mes amies, — tu sais, Angèle, madame de Caumont, me racontait souvent une aventure arrivée à sa mère. — Tu ne travailles pas, Angèle.

ANGÈLE, *tressaillant.*

Si, ma tante.

ALFRED.

Mademoiselle vous écoute.

MADAME ANGÉLIQUE.

C'est une aventure horrible qui me fait frémir toutes les fois que j'y songe.

ANGÈLE, *à Alfred qui pose sa tête sur son épaule.*

Monsieur Alfred... ah!

ALFRED.

Laissez vos cheveux... vos beaux cheveux toucher mon visage...

MADAME ANGÉLIQUE, *approchant la lampe du bord de la table, et se baissant pour chercher.*

Pardon, ma laine est tombée.

ALFRED.

L'aile d'un ange qui m'effleurerait en passant, ne me ferait pas plus délicieusement tressaillir. (*A madame Angélique.*) — Voulez-vous permettre, madame?

MADAME ANGÉLIQUE.

(*Pendant ce récit, Alfred s'approche d'Angèle, lui saisit la main à plusieurs reprises; une scène muette s'établit entre eux.*)

Merci; je l'ai. La mère de madame de Caumont voyageait donc toute seule, avec un petit épagneul qu'elle aimait beaucoup. En traversant la forêt de Compiègne, elle fut surprise par un orage qui devint si violent, que les chevaux s'effrayèrent, et que le postillon fut emporté par eux. Heureusement ils accrochèrent, sur le revers de la route, une borne millière; une roue se brisa, mais la voiture fut arrêtée. C'était auprès d'une maison isolée où l'on apercevait une lumière. Le postillon frappa à la porte et demanda l'hospitalité, qu'on lui refusa d'abord; mais lorsqu'il eut dit que c'était pour une dame seule, la porte s'ouvrit, et un homme qui avait l'air d'un braconnier parut sur le seuil. Quand madame de Caumont le vit, elle eût donné la moitié de sa fortune pour pouvoir continuer sa route; mais c'était impossible. Elle affecta de la tranquillité, cacha son petit chien sous son manteau et pria son hôte de la conduire à sa chambre. Quant au postillon, il déclara qu'il passerait la nuit près de ses chevaux. Cette chambre était effrayante d'humidité et de délabrement; les murs étaient nus et noirs, et de mauvais rideaux d'étoffe rouge pendaient devant les fenêtres. Au fond était une espèce de grabat. Quand l'homme se fut retiré, la frayeur de madame de Caumont devint telle, qu'elle n'osa pas même visiter la chambre; elle alla droit au lit, s'y jeta tout habillée, plaça sur une chaise la lumière qui n'éclairait que bien faiblement, et posa son petit chien près d'elle. Le pauvre animal tremblait de tous ses membres, et grognait continuellement; elle avait beau lui parler avec la voix la plus douce qu'elle pouvait faire, il continuait de gémir. Tout à coup ses yeux se tournèrent vers un côté de la chambre, et ne quittèrent plus cette direction : ses poils se hérissèrent; aux gémissements sourds qu'il avait fait entendre succédèrent des aboiements. Madame de Caumont vit bien qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire : elle chercha à percer l'obscurité, et enfin, au-dessous du lambeau de rideau qui tremblait devant la fenêtre, elle aperçut... — Monsieur Alfred, levez un peu cette lampe, s'il vous plaît. — Elle aperçut les deux jambes d'un homme. (*Alfred tourne le bouton de la lampe du côté opposé; elle s'éteint.*) — Ah!

ALFRED.

Pardon. — Que je suis maladroit!

MADAME ANGÉLIQUE.

Appelez, sonnez.

ALFRED.

Oui, oui. (*Prenant Angèle dans ses bras.*) — Angèle, chère âme! (*Angèle veut parler.*) — Prenez garde!

ANGÈLE.

Alfred! Alfred! grâce.

MADAME ANGÉLIQUE.

Monsieur Alfred, ayez la bonté d'appeler.

ALFRED.

Oh! un mot, un mot d'amour!

(*Il l'embrasse; Angèle jette un cri.*)

ANGÈLE.

Ah!...

MADAME ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu ?

ANGÈLE, *tombant sur une chaise.*

Rien... rien!... Je meurs.

ALFRED, *sonnant.*

Votre histoire l'a effrayée. (*A Angèle.*)—Remets-toi, Angèle, remets-toi, mon amour. Oh! je t'aime, va, je t'aime! (*S'élançant vers la porte du corridor.*)—Mais venez donc, vous êtes d'une lenteur...

(*Louise paraît avec deux bougies.*)

MADAME ANGÉLIQUE.

Ah! je renais.

ANGÈLE, *accablée, à Alfred.*

Oh! monsieur!...

MADAME ANGÉLIQUE.

Que vous êtes bon, monsieur Alfred!

ALFRED.

J'avais commis la faute, c'était à moi de la réparer. Mais il se fait tard, j'abuse de votre hospitalité. — Êtes-vous mieux?

ANGÈLE.

Oui.

ALFRED, *à madame Angélique.*

Je vous conseille de laisser la porte de communication ouverte.

MADAME ANGÉLIQUE.

Point du tout, je me renferme chez moi, je me barricade.

ALFRED.

Très-bien.—Bonsoir, madame.—Bonsoir, mademoiselle. (*A madame Angélique, en montrant Angèle.*) — Voyez, nous sommes encore toute tremblante de la peur que vous nous avez faite. (*Lui prenant la main.*) — Angèle, chère Angèle!

MADAME ANGÉLIQUE.

Il faut ne pas t'effrayer ainsi, petite; cette maison est sûre.

ALFRED.

Oui, oui, et songez surtout qu'il n'y a aucun danger. Si cette nuit par hasard vous entendiez du bruit, il ne faudrait pas donner l'alarme à votre tante, entendez-vous.— Répétez-lui que cette maison est sûre, madame.

MADAME ANGÉLIQUE.

Je te proteste qu'il n'y a aucun danger.

ALFRED.

Vous entendez, mademoiselle?

ANGÈLE.

Plaît-il? Je ne comprends pas. (*A part.*) —Qu'est-ce donc que j'éprouve?

ALFRED.

Est-ce de l'amour?

ANGÈLE.

J'en ai bien peur.

ALFRED, *sortant.*

Bonsoir, mesdames, bonsoir.

SCÈNE XIII.

ANGÈLE, MADAME ANGÉLIQUE.

MADAME ANGÉLIQUE.

Ce jeune homme est charmant, n'est-ce pas, Angèle?

ANGÈLE, *préoccupée.*

Oui, ma tante.

MADAME ANGÉLIQUE.

Une pureté de sentiments, une exaltation de jeunesse! — Oh! Angèle, voilà l'homme que je voudrais te donner pour mari.

ANGÈLE.

Oui, ma tante.

MADAME ANGÉLIQUE.

Mais quoique j'aie quelque pouvoir sur toi comme tante et marraine, tu dépends de ta mère, de ta mère qui t'aime, mais qui cependant t'a toujours tenue éloignée d'elle. — Tiens, j'ai eu parfois une singulière idée : c'est que ta mère voulait se remarier, et qu'elle craignait que ta présence ne nuisît à ce projet. — N'est-ce pas?

ANGÈLE, *distraite.*

Oui, ma tante.

MADAME ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc? tu me réponds sans me comprendre.

ANGÈLE.

Moi? rien. — Je suis fatiguée, j'ai sommeil.

MADAME ANGÉLIQUE.

Veux-tu que je t'aide à faire la visite de ta chambre?

ANGÈLE.

Comme vous voudrez.

MADAME ANGÉLIQUE.

D'abord je vais fermer la porte. (*Elle ferme la porte d'entrée et met la clef en dedans, puis elle prend la bougie d'une main et le bras d'Angèle, qui la suit préoccupée.*) — Voyons ces cabinets. (*Elle ouvre celui qui est au pied du lit.*) — Rien. L'autre. (*Elle l'ouvre.*) — Angèle!

ANGÈLE.

Eh bien?

MADAME ANGÉLIQUE.

Il y a une porte dans celui-ci.

ANGÈLE.

Une porte? — Oui.

MADAME ANGÉLIQUE.

En as-tu la clef?

ANGÈLE.

La clef, je le crois : bonsoir, ma tante.

MADAME ANGÉLIQUE.

Bonsoir, chère enfant. Dors bien, et si tu entends quelqu'un, ne crie pas au voleur, personne ne viendrait ; crie au feu. Adieu, petite.

ANGÈLE.

Adieu ! (*Madame Angélique entre dans sa chambre et s'enferme à double tour.*) — Oh ! qu'est-ce que j'éprouve donc ?.... Alfred..... Je lui ai dit que je l'aimais, je crois..... Est-ce que l'on peut vivre ainsi, la poitrine oppressée et le front brûlant ?.... Est-ce de l'amour cela ?.... et l'amour fait-il tant souffrir ?... Il faut qu'il y ait dans la vie des choses que j'ignore, que l'on m'ait cachées.

MADAME ANGÉLIQUE.

Angèle, es-tu couchée ?

ANGÈLE, *à genoux sur la causeuse, essayant de prier.*

Je fais ma prière, ma tante. — Alfred, Alfred... — Mon Dieu... demain, demain je le reverrai encore, il pressera encore ma main, il me dira avec sa voix si tendre : Angèle, chère Angèle... Oh ! c'est la première fois que mon nom me semble si doux... Angèle, chère Angèle ; Alfred ! cher Alfred ! (*Priant encore.*) — Mon Dieu, prenez mon cœur. (*S'interrompant.*) — Je ne puis penser qu'à lui, parler que de lui, prier que lui. Oh ! un sommeil profond qui me conduise bien vite à demain, mon Dieu, mon Dieu !...

(*Elle entre dans l'alcôve.*)

MADAME ANGÉLIQUE.

Es-tu couchée, Angèle ?

ANGÈLE, *dans l'alcôve.*

Dans un instant je vais l'être.

MADAME ANGÉLIQUE.

Tu n'as pas peur ?

ANGÈLE.

Non.

MADAME ANGÉLIQUE.

Bonsoir.

ANGÈLE, *passant sa tête entre les rideaux et soufflant la bougie qui est sur la petite table.*

Bonsoir, ma tante.

(*Elle referme les rideaux de l'alcôve. — La toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

LA COMTESSE DE GASTON.

PERSONNAGES.

ALFRED D'ALVIMAR.
ANGÈLE.
HENRI MULLER.
LA COMTESSE DE GASTON.
MADAME ANGÉLIQUE.
MULLER.

La salle à manger, rez-de-chaussée, porte au fond donnant sur la grande route, deux portes latérales, cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME ANGÉLIQUE, ANGÈLE ET ALFRED, *prenant le thé;* HENRI, *debout et adossé à la cheminée.*

HENRI.

Vous me permettrez d'assister à votre déjeuner, mesdames?

MADAME ANGÉLIQUE.

Bien plus, nous vous prions de le partager.

HENRI.

Je vous rends grâces; je ne prends le matin qu'une tasse de lait.

ALFRED, *à madame Angélique.*

Eh bien, madame, la nuit s'est passée sans accident?

MADAME ANGÉLIQUE.

J'ai eu un instant bien peur... j'ai cru entendre du bruit dans la chambre d'Angèle... mais je rêvais probablement. Je t'ai appelée, petite, mais tu ne m'as pas répondu... m'as-tu entendue?

ANGÈLE, *les yeux baissés.*

Non, ma tante.

MADAME ANGÉLIQUE.

A ton âge on dort si bien.

HENRI.

Cependant, mademoiselle est pâle ce matin et paraît souffrante.

ANGÈLE.

Moi... vous trouvez, monsieur Henri?... mais non, vous vous trompez...

MADAME ANGÉLIQUE.

C'est vrai, au moins; n'est-ce pas, monsieur Alfred?

ALFRED.

Je ne trouve pas... Mademoiselle est comme de coutume, fraîche et jolie.

MADAME ANGÉLIQUE.

Docteur, faites attention que vous me répondez d'elle.

ANGÈLE, *bas, à Alfred.*

Je suis au supplice, parlez d'autre chose.

ALFRED.

Quelle heure avez-vous, monsieur Henri?

HENRI.

Dix heures.

ALFRED.

Madame de Gaston tarde bien à arriver, mademoiselle...

ANGÈLE.

Pourvu qu'aucun accident...

HENRI.

Que voulez-vous qu'il y ait à craindre?

MULLER PÈRE, *entrant.*

Ces dames me permettront-elles de leur présenter mes hommages?

MADAME ANGÉLIQUE.

Mais certainement, monsieur Muller : soyez le bien venu.

MULLER.

Comment ces dames se sont-elles trouvées de leur nouveau logement?

MADAME ANGÉLIQUE.

Parfaitement, monsieur Muller. Asseyez-vous, je vous prie.

MULLER, *s'asseyant près de son fils qui est debout.*

Je pensais te rencontrer ici, mon ami; comment te trouves-tu?...

HENRI, *lui donnant la main.*

Bien, mon père, bien.

MULLER.

Ta main est bien brûlante?

HENRI.

Ce n'est rien, mon père.

ALFRED, *vivement.*

Monsieur Muller, sans être indiscret, puis-je vous demander si le tableau que je vous ai vu porter ce matin dans cette chambre est de mon ami Jules Raymond?

MULLER.

Non, monsieur, c'est un portrait de mon fils.

ALFRED.

Peint par?...

MULLER.

Lui-même.

MADAME ANGÉLIQUE.

Comment!... vous êtes peintre, monsieur Henri?

HENRI.

Oui, madame; j'avais d'abord eu l'intention de me livrer aux arts.

MULLER.

Mais les médecins lui ont défendu de continuer, l'odeur des couleurs lui faisait mal à la poitrine. J'ai interposé mon autorité paternelle, et j'ai tant fait que l'artiste est devenu docteur.

HENRI.

Et le docteur vous a désobéi, mon père, en redevenant artiste.

MULLER.

Je n'ai pas le courage de te gronder de cette faute, mon ami, lorsque je pense que dans quelques mois tu vas me quitter!...

MADAME ANGÉLIQUE.

Pour voyager?

HENRI.

Dans le midi de la France d'abord, puis de là peut-être irai-je à Paris. L'air trop vif de ces montagnes m'est contraire, et mon père me tourmente pour les quitter... J'ai voulu en partant lui laisser un souvenir de moi... Lorsqu'on se sépare, Dieu seul sait combien de temps doit durer l'absence.

MULLER.

Et pendant ce temps, au moins, en voyant ton portrait si ressemblant, je croirai te voir toi-même; et si tu ne peux pas me répondre, je pourrai au moins te parler.

HENRI, *lui prenant la main.*

Pauvre père!

MADAME ANGÉLIQUE, *se levant.*

Monsieur Muller, voulez-vous nous faire voir ce portrait?

MULLER.

Bien volontiers, mesdames. Henri, offre ton bras à mademoiselle...

ALFRED, *bas.*

Restez, Angèle.

ANGÈLE.

Pardon, monsieur Henri; mais j'attends ma mère de moment en moment, et je ne voudrais pas quitter cet appartement, dont les fenêtres donnent sur la route.

HENRI, *regardant Angèle et Alfred, qu'il hésite à laisser seuls.*

Avez-vous besoin de moi, mon père?

MADAME ANGÉLIQUE, *prenant son bras.*

Oui, certes, pour recevoir nos compliments.

SCÈNE II.

ALFRED, ANGÈLE.

ALFRED, *allant vivement à Angèle.*

Angèle, chère Angèle... Mais remettez-vous donc!.....

ANGÈLE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

ALFRED.

Mon amour!....

ANGÈLE.

Oh! Alfred! qu'ils ont raison, quand ils s'étonnent de me voir ainsi... Je me sens rougir et pâlir

dix fois dans une minute, mes larmes m'étouffent.... Oh ! que je voudrais pleurer...

ALFRED.

Reprends quelque empire sur toi, chère enfant...

ANGÈLE.

Il devait m'arriver malheur : c'était la première fois que je m'endormais sans prier Dieu.

ALFRED.

Les anges ont-ils besoin de prier ?

ANGÈLE.

C'est un crime, n'est-ce pas ?

ALFRED.

Oh ! si c'est un crime, il est à moi seul, il est à mon amour... Oh ! non, non, il n'y a pas de crime, car tu es mon épouse devant Dieu, Angèle. Il n'y a pas de crime, car si j'étais coupable je ne serais pas si heureux.

ANGELE.

Vous êtes donc heureux...

ALFRED.

Je suis au ciel.

ANGÈLE.

Et c'est à moi que vous devez ce bonheur ?

ALFRED.

A toi, oui, oui... A toi seule.

ANGÈLE.

Redites-le-moi encore, que je souffre moins.

ALFRED.

A toi, oui, à toi seule... Tel est ici-bas le sort fortuné de la femme, Angèle ; Dieu l'a fait descendre sur la terre pour être la source de tout bien, et chaque faveur qu'elle accorde à celui qu'elle aime, est un bonheur de plus qu'elle sème sur la vie.

ANGÈLE, *tristement.*

Oui, c'est cela, elle donne le bonheur et elle garde la honte.

ALFRED.

La honte, Angèle ! Oh ! qui saura jamais qu'il y a un secret entre nos deux âmes ?

ANGÈLE.

Qui le saura ? celui à qui hier, pour la première fois, je n'ai pas adressé ma prière.

ALFRED.

Il l'oubliera, en nous voyant à genoux devant l'autel, et, comme un bon père, il ne songera plus qu'à bénir.

ANGÈLE.

Oh! que ce soit le plus tôt possible, mon Alfred, car j'aurai jusque-là bien du doute dans l'esprit et bien du remords dans l'âme.

ALFRED.

Aujourd'hui même je parlerai à ta mère.

ANGÈLE.

Ma mère !... elle va venir, elle va m'embrasser au front, comme lorsque mon front était pur et innocent !... Oh ! Alfred... Êtes-vous bien sûr que Dieu n'a pas donné aux mères le don de la double vue ?...

ALFRED.

Non, mon Angèle... Abandonne-toi à moi.

ANGÈLE.

Oui... vous avez raison, prenez ma vie, je vous la donne ; n'est-ce pas à vous, à vous seul maintenant qu'il appartient de la faire heureuse ou désespérée ? Oh ! ne l'oubliez jamais, Alfred, c'est une vie bien jeune et bien pure que je vous livre... Car elle n'est plus à moi, quand même je ne voudrais pas vous la donner... Tout mon pouvoir sur elle s'est évanoui..... J'étais faible, je me suis appuyée contre vous ;... maintenant, voyez-vous, c'est vous seul qui serez mon dieu; votre volonté fera ma joie ou ma douleur... Je vivrai... voilà tout... C'est vous qui respirerez et qui agirez pour moi.

ALFRED.

Oh ! repose-toi en mon amour.

ANGÈLE.

Vous ne seriez pas heureux, voyez-vous, si vous me trompiez..... vous ne pourriez pas l'être..... Vous auriez au fond du cœur une voix qui vous crierait : Il y avait sous le ciel une enfant pure, innocente et heureuse ; son bonheur lui venait de Dieu, et moi, homme... je lui ai ravi ce bonheur, en jouant, dans un moment de caprice ; et cette action, cette action infâme, qui n'est dans ma vie qu'un souvenir d'une minute... est pour elle, la malheureuse, une éternité de honte et de désespoir !... Oh ! Alfred ! Alfred ! cela ne sera pas... cela ne peut pas être...

ALFRED.

Non... je te le jure, Angèle, sur ce qu'il y a de plus sacré...

ANGÈLE.

Oh ! merci, mon ami ; vous êtes bon... et puis... vous m'aimez, n'est-ce pas?

ALFRED.

Avec passion... et toi?...

ANGÈLE.

Moi... je ne puis vous dire si je vous aime, car je ne sais pas ce que c'est que l'amour; mais ce que je sais... oh! c'est que je donnerais mon sang, que je donnerais ma vie pour vous épargner une douleur.

ALFRED.

Ange à moi !... Ainsi tout est dit, tu n'as plus de craintes ?...

ANGÈLE.

Je n'en veux plus avoir du moins...

ALFRED.

Tu te fies à moi ?...

ANGÈLE.

Entièrement.

ALFRED.

Eh bien! écoute, Angèle; va les rejoindre, car notre absence à tous deux pourrait leur donner des soupçons... Pendant ce temps-là, moi, j'irai sur la route d'Espagne au-devant de ta mère ; je voudrais la voir le premier; je voudrais aussi qu'elle me vît avant les autres. Elle n'osera descendre la montagne en voiture; je la rencontrerai, je lui parlerai, et en arrivant ici, je ne serai déjà plus un étranger pour elle.

ANGÈLE.

Oh! oui... c'est bien. Dieu vous conduise au-devant l'un de l'autre!...

ALFRED.

Comment la reconnaîtrai-je?

ANGÈLE.

Brune, jeune, jolie.

ALFRED.

Jeune?

ANGÈLE.

Oui... ma mère n'a que trente et un ans, et elle est belle, plus belle que moi... N'allez pas devenir amoureux de ma mère, monsieur!...

ALFRED.

Oh! quelle idée folle!...

ANGÈLE.

Adieu, mon ami, adieu, mon Alfred... et pensez à votre pauvre Angèle qui ne pense qu'à vous...

ALFRED.

Toujours!... (*Angèle lui envoie une caresse et entre dans la chambre voisine; la figure d'Alfred devient aussitôt pensive. — Après un instant de rêverie.*) — Ma foi, j'aurai là une femme charmante!

(*Il va décrocher son fusil et s'apprête à sortir par la porte du fond, lorsque Henri paraît à la porte latérale.*)

SCÈNE III.

HENRI, ALFRED.

HENRI.

Monsieur d'Alvimar, deux mots, s'il vous plaît.

ALFRED.

A vos ordres, monsieur.

HENRI.

Je voudrais avoir l'honneur de vous parler de mademoiselle Angèle de Gaston.

ALFRED.

Je vous écoute.

HENRI.

Puis-je exiger de vous la promesse que cette conversation restera à jamais entre nous deux?

ALFRED.

Je vous la donne.

HENRI.

Sur l'honneur?

ALFRED.

Sur l'honneur.

HENRI, *le regardant fixement.*

Vous aimez Angèle?

ALFRED.

La question est franche.

HENRI.

Que la réponse soit de même.

ALFRED.

Il faudrait que je susse d'abord dans quel intérêt vous la faites?

HENRI.

J'aime mademoiselle de Gaston, monsieur.

ALFRED.

Alors nous sommes rivaux.

HENRI.

Seulement, moi, monsieur, je l'aime d'un amour discret, triste et profond; d'un amour qu'elle ne connaîtra jamais, que personne ne connaîtra jamais : car j'ai votre parole que cet entretien n'aura point d'écho.

ALFRED.

Permettez-moi de vous dire, monsieur, que je ne comprends pas trop le but de cette confidence, que vous me rendrez la justice d'avouer que je ne réclamais pas.

HENRI.

Je vais vous l'expliquer : Je ne dirai jamais à Angèle : je vous aime; car je ne peux pas être son époux; mais vous comprendrez que celui auquel je céderai la place, et qui lui dira : Je vous aime, doit le devenir.

ALFRED.

Tout en reconnaissant en bonne morale la vérité de cet axiome, vous conviendrez que je pourrais, vis-à-vis de vous, me soustraire à son application. Cependant, monsieur, comme mes intentions sont pures et honorables, je n'hésiterai point à vous répondre. Ma position sociale, et je dis cela sans craindre que personne m'accuse de présomption, me permet d'aspirer à la main de mademoiselle de Gaston, et je compte, aujourd'hui même, la demander à sa mère.

HENRI.

Et sans doute, vous vous sentez dans le cœur tout ce qu'il faut d'amour pour rendre cette enfant heureuse.

ALFRED.

Ici, monsieur, cesse, je le crois, votre droit d'interrogation, ou du moins ma volonté de répondre : mademoiselle de Gaston me paraît devoir être la seule appréciatrice de mes sentiments à son égard, et je ne répondrai qu'un mot à votre question : elle m'aime, monsieur.

HENRI.

Elle vous aime !

ALFRED.

J'en suis sûr.

HENRI.

Tout est dit alors ; faites le bonheur d'Angèle.

ALFRED.

Aviez-vous autre chose à me dire ?

HENRI.

Non, monsieur.

ALFRED, *s'approchant de la porte.*

Alors vous permettez...

(*Henri s'incline, Alfred sort.*)

HENRI, *avec un soupir et après avoir regardé en silence s'éloigner Alfred.*

Il y a des hommes heureux !.... Dieu a versé à pleines mains dans leur berceau tous les biens de cette vie !... Il y a des hommes heureux !...

SCÈNE IV.

HENRI, MADAME ANGÉLIQUE, ANGÈLE, MULLER.

ANGÈLE.

Oh ! c'est d'une ressemblance parfaite, monsieur Henri. (*Allant à la porte.*) — On n'aperçoit point encore la voiture de ma mère...

MULLER.

Je vais envoyer un homme à cheval sur la route.

ANGÈLE.

Oui, si vous le voulez bien.

(*Muller sort.*)

HENRI.

Je crois la chose inutile, mademoiselle ; monsieur d'Alvimar, que je quitte, s'est dirigé de ce côté.

ANGÈLE.

Ah ! vous quittez monsieur d'Alvimar ?

HENRI.

J'avais une explication à lui demander ; il me l'a donnée.

ANGÈLE.

Une explication !...

MADAME ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc, Angèle ?

ANGÈLE.

Rien, ma tante.

MADAME ANGÉLIQUE.

Prends ton ouvrage.

ANGÈLE.

J'ai fini la pèlerine que je brodais pour ma mère.

MADAME ANGÉLIQUE.

Alors assieds-toi près de moi.

ANGÈLE, *à Henri, qui approche un siége.*

Merci, monsieur Henri. (*Elle s'assied sur un tabouret aux pieds de sa tante, et s'accoude sur elle.*) — Ma bonne tante !...

MADAME ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ta bonne tante.... que lui veux-tu ?.... Sais-tu une chose, Angèle ? c'est que, lorsque tu étais enfant et que tu venais t'asseoir ainsi à mes pieds en m'appelant ta bonne tante, tu avais toujours une petite faute à te faire pardonner.

ANGÈLE.

Mais, ma tante, je n'ai rien fait.

MADAME ANGÉLIQUE.

Je ne t'accuse pas, mon Angèle ; d'ailleurs tu n'es plus un enfant, tu vas avoir seize ans.

HENRI, *la regardant fixement et s'appuyant sur la chaise de la tante.*

Vous souffrez ?

ANGÈLE.

Non, monsieur Henri ; pourquoi cela ?

HENRI.

Voilà deux ou trois fois, depuis un instant, que vous changez de couleur.

ANGÈLE.

Mais... vous-même en ce moment.... vous êtes très-pâle...

HENRI.

Eh bien !... c'est cela... moi... je souffre.

MADAME ANGÉLIQUE.

Comme vous ressemblez en ce moment à votre portrait !... Pourquoi donc lui avez-vous donné cette expression de douleur ?...

HENRI.

Pour qu'il fût ressemblant.

MADAME ANGÉLIQUE.

Voulez-vous que je vous dise une chose, monsieur Henri ; c'est que j'ai quelquefois pensé qu'il y avait au fond de ce jeune cœur-là, un amour caché...

HENRI.

Un amour !... est-ce que je puis aimer, moi !...

ANGÈLE.

Douteriez-vous que ce sentiment existât ?

HENRI.

Douter de l'amour !... Dieu m'en garde, mademoiselle... je n'ai point encore assez connu les biens de ce monde pour les blasphémer, et, en supposant que je les connaisse jamais, je prendrai trop tôt congé d'eux pour en être las et en douter... Douter

de l'amour!... moi!... est-ce que je doute du soleil qui seul me fait vivre, qui le matin tire de la nuit ces montagnes, qui les anime à midi, en ruisselant sur elles, et qui le soir dore encore leur sommet au moment de leur dire adieu?... Oh! non, non! j'y crois, et le ciel m'en est témoin, à cet amour ardent, profond, immense, qui s'empare de toute la vie, qui nous donne en ce monde une compagne que nous espérons retrouver dans l'éternité, et qui permet qu'après nous, sur cette terre, notre nom revive dans d'autres êtres que cet amour à leur tour fera heureux comme nous.

MADAME ANGÉLIQUE.

Eh! pourquoi, mon cher Henri, renonceriez-vous à éprouver un bonheur que vous peignez si bien?...

HENRI.

Pourquoi?... pourquoi mademoiselle Angèle me disait-elle tout à l'heure que j'étais pâle?... Pourquoi me disait-elle que je pleurais en embrassant mon père?... Pourquoi?... c'est que j'hésite à marcher dans ma vie, parce que je sens que l'air m'y manque et que l'horizon y est trop étroit..., parce que ma mère est morte à mon âge..., parce que j'ai perdu un frère et une sœur aînés à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans... Parce que mon père, enfin... (*Riant amèrement.*) — comme il vous le disait ce matin — m'a fait renoncer à la peinture, dont les couleurs me faisaient mal à la poitrine.

ANGÈLE.

Eh bien! en supposant qu'il existe pour votre santé de pareilles craintes, il a voulu, en faisant de vous un médecin, que vous puissiez veiller vous-même sur cette santé filiale qui lui est si chère et à laquelle prennent tant d'intérêt tous ceux qui vous connaissent.

HENRI.

Et à quoi a-t-il réussi?.... Croyez-vous qu'il serait heureux l'homme à qui Dieu aurait permis de lire dans sa vie, en lui marquant d'avance l'heure à laquelle il doit mourir?... Eh bien! cet homme, c'est moi... Je regarde dans ma vie... et je m'y trouve face à face avec la mort... Je ne la crains pas, et cependant je me révolte contre elle, quoique je sente l'impossibilité de la combattre. Chaque soir, dévoré par ce feu intérieur qui fait bouillir mon sang, je compte quelques pulsations de plus dans mes artères; chaque matin, après une nuit fiévreuse, je me lève plus faible et plus fatigué de mon sommeil qu'un autre ne l'est de sa veille...; chaque heure qui apporte autour de moi un bonheur, enlève une espérance en moi... Et vous voulez que j'aime!... Vous voulez que je sois aimé!... Que je fasse une épouse veuve avant de la faire heureuse!..... Que je lègue à des enfants qui mourront jeunes, comme je dois mourir jeune, une maladie que ma mère m'a léguée en mourant jeune!.... Vous voulez que je connaisse l'amour!... Oh! si je le sentais dans mon cœur mourant, de peur qu'une femme ne le partageât, je l'y enfermerais, je l'y cacherais à tous les yeux, je l'y étoufferais entre mes deux mains, dussé-je en l'étouffant me briser la poitrine!...

ANGÈLE.

Henri!... Monsieur Henri!...

HENRI.

Je crois si bien à la vie, moi, à l'honneur des hommes, à la pureté des femmes; je devine tant de bonheur, tant de félicité au delà de cet horizon qui borne ma vue!... Oh! Angèle! Angèle! plaignez-moi!... Être plaint par vous... cela me consolera peut-être...

ANGÈLE.

Oui, je vous plains, mais je ne vous crois pas.

HENRI.

Et puis, de bon que j'étais, Angèle, cela me rend envieux et mauvais. Je ne puis voir un homme destiné par sa force à vivre de longues années, à aimer, à être aimé — car l'amour, Angèle, c'est tout ce que je regrette de la vie, je vous le jure. — Je ne puis voir cet homme sans dire: mon Dieu, qu'a-t-il donc fait de bien, et moi qu'ai-je fait de mal?..... Quand tout haletant je monte sur nos Pyrénées, espérant qu'un air plus pur sera plus facile à respirer, si, sur mon chemin, s'élève un jeune arbre plein de séve, je deviens jaloux de cette force végétative qui me manque, et je le brise; si sous mes pas s'ouvre une pauvre fleur, fraîche et tremblante au soleil, je la foule aux pieds... Enfin il y a des moments de désespoir... où trouvant encore cette vie de souffrance trop longue, je suis prêt à l'abréger par le suicide.

ANGÈLE, *allant vers lui ainsi que madame Angélique.*

Oh!....

HENRI.

Oui, car en mourant de ma main, il me resterait au moment suprême le doute que j'aurais pu vivre et que Dieu ne m'avait pas condamné. Pardon..... pardon si je vous dis tout cela... mais depuis que les anges ne descendent plus sur la terre, il faut bien se plaindre aux femmes! Devant un homme!... oh! pour des années d'existence, je n'aurais pas laissé échapper une de ces ridicules lamentations.

MADAME ANGÉLIQUE.

Mon pauvre enfant!

ANGÈLE.

Monsieur Henri!

HENRI.

Oh! qu'Alfred est heureux! (*Tressaillant.*) — Une voiture, mademoiselle!

ANGÈLE.

Voyez, monsieur Henri, je ne l'avais pas entendue... et cependant... cependant c'est celle de ma mère...

HENRI.

Que vous êtes bonne!

(*Le postillon ouvre la portière; Alfred saute à terre et donne la main à madame de Gaston qui descend.*)

ANGÈLE, *courant.*

Ma mère, ma mère! (*La regardant.*) — Oh! mon Dieu! qu'avez-vous?...

MADAME ANGÉLIQUE.

Elle aura été arrêtée par des voleurs.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE GASTON, *soutenue d'un côté par Alfred et de l'autre par Angèle.*

LA COMTESSE DE GASTON.

Sois tranquille, chère enfant, c'est un reste de frayeur qui me rend encore pâle et tremblante; mais..... toi-même..... voyons, comment es-tu? bien.... allons, je suis contente... Oh! ma pauvre tante!..... vous avez bien manqué ne plus me revoir, allez!...

ANGÈLE.

Mon Dieu! mais qu'est-il donc arrivé?

LA COMTESSE.

Remercie d'abord monsieur, Angèle; car c'est à lui seul que tu dois d'embrasser ta mère.

ANGÈLE.

Oh! monsieur!

LA COMTESSE, *apercevant Henri.*

Pardon, monsieur Henri, je ne vous avais pas vu.

ANGÈLE, *profitant du moment où personne ne la voit.*

Mon ami! cher Alfred!

MADAME ANGÉLIQUE.

Et combien a-t-il tué de brigands?

LA COMTESSE.

Il ne s'agit pas de brigands, bonne tante, mais bien de ma folie, qui, malgré mes trente et un ans, me fait toujours faire des imprudences d'enfant. Je connaissais de nom le précipice qu'on appelle le Trou de la Bastide; je voulus le voir en passant; je fis arrêter ma voiture et je pris seule le sentier qui y conduit; tu connais cet endroit, Angèle?

ANGÈLE.

Oh! oui, ma mère, un précipice de quatre-vingts pieds à peu près, du haut duquel se jette une cascade superbe, mais que je n'ai jamais vue; car je n'ai point encore osé m'avancer sur la pointe de rocher d'où l'on dit qu'on la découvre parfaitement.

LA COMTESSE.

Eh bien! moi, moi ta mère, j'ai été plus folle que toi, et c'est à toi de me gronder. Je me suis avancée sur cette pointe de rocher, et arrivée à l'extrémité, j'ai vu l'abîme dans toute sa profondeur. Un instant je fus tout entière à ce spectacle; mais bientôt cette cascade qui tombe, et qui en tombant rejaillit en poussière, le bruissement de cette eau qui tournoie dans le bassin qu'elle s'est creusé, la vapeur qui montait comme un nuage, firent sur moi une telle impression que je détournai les yeux. Ils se portèrent vers la langue de rocher humide et glissante sur laquelle j'étais debout, et qui offrait à peine une place à mes deux pieds... Je m'épouvantai de me trouver ainsi suspendue; je voulus reculer, je sentis que si je faisais un mouvement, l'équilibre me manquait et que j'étais perdue... Alors, je reportai, malgré moi, ma vue sur le précipice, et il me sembla au fond du gouffre béant, dans ses eaux bouillonnantes, voir le démon du vertige qui riait et qui m'appelait à lui. C'était une fascination complète. Le ciel tournait sur ma tête, la terre tourbillonnait sous mes pieds; je sentis que ma volonté m'échappait. Une pensée rapide comme un éclair vint me rappeler à la fois tous les souvenirs de mon existence. Je songeai à des choses oubliées; je vis, dans une seconde, apparaître dans une vision tous les êtres qui me sont chers; je sentis que machinalement je me penchais en avant : je jetai un cri terrible, un cri d'adieu à la création, et je fermai les yeux en me laissant aller... Au même instant, un bras de fer me saisit, m'enleva... puis je ne sentis plus rien, j'étais évanouie... (*Se jetant dans les bras de sa fille.*) — Oh! embrasse-moi... embrasse-moi donc encore... mon enfant!... (*A Alfred.*) — Mais vous pouviez vous perdre avec moi, le savez-vous bien?

ALFRED.

Je pouvais vous sauver, madame, et je n'ai pensé qu'à cela.

ANGÈLE.

Mais comment vous êtes-vous trouvé là, à l'instant même, dans un endroit écarté de la route?

ALFRED.

C'est bien simple. Je me promenais sur le grand chemin, je vis une voiture arrêtée... Je demandai à qui elle appartenait. Le postillon me répondit que c'était à une femme jeune et belle... La curiosité me poussa du côté où vous étiez...

ANGÈLE.

Oh! dites la Providence!... Une seconde fois que je vous remercie!...

ALFRED, *bas.*

Chut!... Cela pourra nous servir.

HENRI, *à part.*

Cet homme-là a tous les bonheurs... (*Haut, à la comtesse.*) — J'espère, madame, que cette frayeur n'aura pas de suites.

(*Il salue pour se retirer.*)

LA COMTESSE.

Vous nous quittez déjà, monsieur?

HENRI.

Je vous laisse tout entière à votre fille, madame ; car chacun de nous lui enlève une part de votre retour.

LA COMTESSE.

J'aurai le plaisir de vous revoir avant mon départ.

HENRI.

Est-il donc si prochain?

LA COMTESSE.

Dans une heure je me remets en route.

HENRI.

J'aurai l'honneur de prendre congé de vous, madame..... (*A Alfred.*) — Rappelez-vous votre promesse, monsieur.

ALFRED, *à Henri qui sort.*

Je reste pour l'accomplir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *moins* HENRI.

ANGÈLE.

Eh quoi! vous repartez sitôt, ma mère?

LA COMTESSE.

Oui, mon enfant, j'ai reçu à Madrid, avec la nouvelle de la révolution, une lettre du nouveau ministre de la guerre; c'est, comme tu le sais, un ancien ami de ton père; il m'écrit de presser mon retour, car il espère me faire obtenir, en qualité de veuve d'officier général, la pension que l'autre gouvernement m'a toujours refusée. Le vent de la faveur n'arrive que par bouffées et passe vite, il faut que je me hâte, pendant qu'il souffle.

ANGÈLE, *avec inquiétude.*

Et m'emmenez-vous, ma mère?

LA COMTESSE.

Non, mon enfant.

ANGÈLE.

Oh! vous avez raison... bien raison, car ma santé....

LA COMTESSE.

Ne m'inquiète pas le moins du monde, car je te trouve très-bien... Aussi n'est-ce point à cause d'elle que je te laisse ici; mais, en arrivant à Paris, j'aurai des démarches à faire, je ne pourrais m'occuper assez de toi; je t'écrirai de venir me rejoindre aussitôt mes affaires terminées.

ANGÈLE.

Quand vous le voudrez, ma mère.

MADAME ANGÉLIQUE.

Oui, mais il faudra qu'alors je la laisse partir, moi, et je compte l'emmener dans mon Dauphiné.

LA COMTESSE.

Ma tante, vous savez que c'est votre fille et que je vous ai cédé tous mes droits sur elle ; ainsi vous en ferez ce que bon vous semblera.

MADAME ANGÉLIQUE.

En attendant, puisque tu pars, ma chère amie, voudras-tu te charger d'une lettre pour la supérieure du couvent où a été élevée Angèle? tu sais que c'est mon amie...

LA COMTESSE.

Mais certainement, ma tante...

MADAME ANGÉLIQUE.

Eh bien! je vais me dépêcher de l'écrire.

ALFRED, *à Angèle.*

Tâchez de trouver un prétexte pour me laisser seul avec votre mère.

ANGÈLE.

Ma tante, voulez-vous que je vous serve de secrétaire?

MADAME ANGÉLIQUE.

Oui, ma petite, viens...

ANGÈLE.

Vous permettez, maman?

LA COMTESSE.

Oui, va.

(*Madame Angélique et Angèle sortent.*)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, ALFRED.

LA COMTESSE, *à Alfred qui prend son chapeau.*

Vous vous retirez, monsieur?

ALFRED.

Je crains d'être indiscret en restant plus longtemps.

LA COMTESSE.

Vous ne le croyez pas..... Mais réfléchissez donc que je pars dans une heure... ; que je ne sais quand je vous reverrai ; que je n'ai point encore eu le temps de vous exprimer toute ma reconnaissance, et que si vous me quittiez maintenant, j'ignorerais jusqu'au nom de mon sauveur..., et je ne veux pas l'ignorer, moi.

ALFRED.

Je vous remercie, madame, car j'étais déjà pré-

occupé de cette attristante idée, que les existences humaines sont tirées en sens divers, par des fils si opposés, que souvent le hasard nous jette en face d'une personne, nous y laisse juste le temps de nous la faire connaître, puis nous entraîne à l'autre extrémité des lieux qu'elle habite, sans espoir de la revoir jamais, et pour regretter toujours de l'avoir vue.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous apparteniez à l'ancienne cour?

ALFRED.

Pourquoi cela, madame?...

LA COMTESSE.

Parce que vous êtes d'une galanterie qui sent son faubourg St.-Germain... Oh!

ALFRED.

Vous avez deviné juste, madame; je me nomme le baron d'Alvimar; je jouissais, près de l'ancienne famille royale, d'un certain crédit, et je devais à des services rendus, une croix, une pension et un titre.

LA COMTESSE.

Et la chute des Bourbons vous a fait perdre tout cela?

ALFRED.

Je n'en sais rien..., mais je vous avoue que j'en ai peur...

LA COMTESSE.

Vous êtes-vous exilé depuis la révolution seulement?...

ALFRED.

Non, madame; quelque temps avant qu'elle n'arrivât, j'avais prévu la catastrophe. J'avais vainement voulu faire comprendre à nos hommes d'État, que la route où l'on s'engageait n'était point la voie populaire, et que même pour les hommes de génie le chemin du despotisme est semé d'abîmes politiques. Je revins si souvent sur ce sujet, qu'un jour on me donna à entendre que ma franchise déplaisait au château. Ces demi-confidences sont faciles à comprendre. Je quittai donc Paris, déplorant en mon âme l'aveuglement de ceux à qui je devais tout... Ma prédiction n'a point tardé à se réaliser, et j'ai entendu d'ici le bruit de leur trône écrasé, et le grand cri de joie et de liberté qu'a jeté le peuple.

LA COMTESSE.

Eh bien! monsieur, maintenant que tout va se reformer sur de nouvelles bases, qui vous empêcherait de vous rattacher franchement à la nouvelle dynastie? L'ancien gouvernement, par son ingratitude, vous a dégagé de votre reconnaissance; les hommes qui étaient en disgrâce hier, sont aujourd'hui les hommes en faveur; et, en supposant que vous ayez besoin d'une réconciliation avec la cause de la liberté, il me sera facile de vous en ouvrir toutes les voies.

ALFRED.

Oh! madame...

LA COMTESSE, *lui tendant la main*.

Quelque chose que je fasse pour vous, voyons, ne resterai-je pas votre éternelle obligée?

ALFRED.

Mille grâces de cette offre, madame; mais je ne puis l'accepter. Je tremblerais, isolé comme je le suis, n'ayant aucun motif de famille pour me rattacher au nouveau gouvernement, qu'on ne vît, dans ma conduite, un calcul, et non une conviction politique.

LA COMTESSE.

Mariez-vous alors : on a dans ce cas une famille qui s'occupe de soi : on ne sollicite plus, on accepte... voilà tout.

ALFRED.

J'y ai bien songé, madame; mais quelle probabilité, dans la position où je me trouve, sans autre fortune que ce qu'on était convenu d'appeler, avant la révolution, mes talents diplomatiques, qu'une famille puissante veuille replanter dans la terre de la faveur un pauvre arbre déraciné par l'ouragan politique.

LA COMTESSE.

Je crois que vous jugez mal le monde ou vous-même... (*Riant.*)—Voulez-vous que je vous cherche une femme... Et si vous n'êtes pas trop difficile...

ALFRED.

Oh! de votre main, madame, je m'engage à la prendre les yeux fermés. (*Examinant attentivement la physionomie de la comtesse.*)—Mademoiselle Angèle ne retourne pas avec vous à Paris?

LA COMTESSE.

Non, sa santé réclame de grands soins; les bals, les soirées, les nuits de danse et de veille la tueraient!...

ALFRED.

Mais... vous, madame, qui tout à l'heure me donniez le conseil de prendre une femme, ne songez-vous pas à lui choisir un mari?

LA COMTESSE.

Angèle!... mais c'est un enfant...

ALFRED.

Elle a seize ans! et vous devez vous être mariée plus jeune encore...

LA COMTESSE.

C'est vrai; mais écoutez, vous m'avez fait votre confession, je vais vous faire la mienne. La manière dont nous avons fait connaissance, votre dévouement pour moi, ma reconnaissance pour vous, ont établi entre nous deux, ce me semble, dans

l'espace d'une heure, cette — je ne sais trop comment dire, notre langue est pauvre en synonymes, — cette intimité, cette confiance, veux-je dire, qui n'est habituellement le résultat que d'une plus longue liaison. Je vais donc vous raconter mes projets, comme je le ferais à un vieil ami. Je date de l'empire, telle que vous me voyez, et si votre galanterie vous en faisait douter, ma franchise pourrait vous en convaincre ; c'était une des vertus de l'époque. Je fus mariée au général Gaston, pendant le court intervalle qui sépara les deux chutes de l'empire. Napoléon était un dieu militaire, vous le savez : mon mari dont il était l'idole, au moment de son retour de l'île d'Elbe, se rattacha non-seulement à sa fortune, mais alla au-devant d'elle. Le général fut tué à Waterloo. Sa mort me condamna à la retraite. Bientôt je donnai le jour à un enfant qui jamais ne vit son père.... Cet enfant, c'est Angèle. J'eus seize ans le jour de sa naissance. A peine si j'avais effleuré les enivrements du monde ; les soins que je donnai à ma fille ne m'en firent connaître que les douceurs maternelles. La disgrâce dans laquelle se trouvait le nom de mon mari ne m'en laissait guère espérer d'autres. Ma fortune même était à peine suffisante pour moi et mon enfant. Ma tante Angélique, à titre de marraine, voulut se charger de ma fille, la sépara de moi, l'emmena dans une terre qui lui appartenait, si bien que nous changeâmes presque de rôles, et qu'elle devint la mère d'Angèle et moi sa tante... C'est ainsi que, pendant quinze ans, je restai dans mon isolement de veuve... Tout à coup, voilà qu'aujourd'hui ma fortune prend un caractère nouveau. La lettre que j'ai reçue du ministre fait preuve que je vais jouir de quelque crédit. Impuissante pour moi-même, — car quelle faveur peut solliciter une femme ? — je puis beaucoup pour un homme que je présenterais. Cette influence me met à même de doubler sa fortune, s'il en a une, ou de lui créer une position, s'il n'en a pas. Et à moins qu'on ne me dise, monsieur, que je suis trop vieille et pas assez jolie, pour songer à un second mariage, j'avoue que j'aurai l'amour-propre de ne pas le croire impossible.

ALFRED.

Oh ! madame...

LA COMTESSE.

Vous êtes trop galant pour n'être pas de mon avis..., je le savais bien.

ALFRED.

Mais je ne vois pas comment cela empêcherait mademoiselle Angèle...

LA COMTESSE.

Pardon ; si je marie ma fille avant moi, je me donne, dans mon gendre, un maître qui aura le droit de contrôler ma vie, qui, quand je voudrai à mon tour prendre un mari, dira à sa femme : Mais ta mère est folle..., comment, elle va être bientôt grand'mère, et elle se remarie... Savez-vous qu'alors il aura peut-être raison ; Angèle a seize ans à peine ; elle peut très-bien attendre un an ou deux ; moi j'en ai... trente et un passés ; n'est-il pas plus simple que j'assure d'abord ma position, que j'emploie mon crédit en faveur de l'homme qui voudra bien accepter ce crédit pour ma dot ?... Je suis à peu près certaine d'obtenir pour mon mari ou pour celui qui sera sur le point de le devenir, tout ce que je demanderai, et peut-être alors m'assurerai-je, par la reconnaissance, un bonheur que mon âge peut-être ne me permet plus d'exiger de l'amour...

ALFRED, *à part.*

Ah !...

LA COMTESSE.

Car, vous concevez, ma position et celle de mon mari solidement établies une fois ; alors, à l'aide du crédit de son beau-père, je m'occupe à son tour du bonheur d'Angèle... Dites-moi, monsieur, est-ce que ce n'est point là le calcul d'une femme raisonnable, et en même temps d'une bonne mère de famille.

ALFRED.

Ajoutez que c'est encore celui d'une femme pleine d'esprit et de grâces... qui ne pourra faire qu'un heureux et fera mille jaloux...

LA COMTESSE.

Toujours des réminiscences de l'ancienne cour ?

ALFRED.

La vérité doit être de mode à la nouvelle.

LA COMTESSE.

Comme vous le voudrez ; mais enfin, voilà pourquoi... car puisque je me trouve entraînée à vous faire ces confidences, autant tout vous dire, voilà pourquoi je laisse Angèle ici ; elle est jeune, elle est jolie, Angèle, et je suis, sinon jalouse, du moins inquiète ; c'est terrible, savez-vous, pour une femme de trente et un ans, d'avoir près d'elle une jeune et blonde tête comme celle-là ?

ALFRED.

Oh ! madame, qu'avez-vous à craindre ?...

LA COMTESSE.

Ses quinze ans.

ALFRED.

Mais elle a l'air de votre sœur, et voilà tout ; elle est jolie, c'est vrai... (*La prenant par la main et la conduisant devant une glace.*) — Mais regardez-vous donc, madame, vous, vous êtes belle et dans toute la puissance de votre beauté. Vous parlez d'enchaîner à vous un homme par la reconnaissance ; mais, madame, fût-il riche et puissant comme un roi, celui que vous aimerez sera plus

heureux du bonheur que vous lui apporterez que de celui qu'il possédera.

LA COMTESSE.

Vrai?

ALFRED.

Oh! je vous le jure.

LA COMTESSE.

Ainsi vous approuvez le plan que j'ai formé?

ALFRED.

Je le trouve admirable!... me permettrez-vous, à mon arrivée à Paris, de vous aider dans vos recherches?

LA COMTESSE.

Vous y revenez donc?

ALFRED.

Voilà plusieurs jours que je serais parti déjà, si mon domestique avait pu me trouver une chaise de poste à acheter dans toute la ville; mais c'est une chose rare qu'une chaise de poste à Cotterets.

LA COMTESSE.

Mais écoutez donc; voulez-vous faire une chose? ma voiture contient quatre personnes; ma femme de chambre seule m'accompagne, acceptez une place, et je vous ramène.

ALFRED.

Vous, madame!... Mais ne craignez-vous point...

LA COMTESSE.

Le monde?... Vous n'avez donc pas entendu que je viens de vous dire que ma femme de chambre était en tiers avec nous; d'ailleurs, je vous enlève par égoïsme... Il peut se trouver encore un précipice sur la route...

ALFRED.

Oh! madame... mais ce voyage serait pour moi un bonheur... une ivresse...

LA COMTESSE.

Prenez garde... un mot de plus, et je retire ma parole.

ALFRED.

Oh! non, non, je l'accepte, et s'il le faut, je la réclame.

LA COMTESSE.

Alors, si vous voulez faire placer vos malles...

ALFRED.

Non, mille grâces, cela vous retarderait trop; mon domestique partira ce soir par la diligence et les accompagnera. Voulez-vous que je l'appelle?

LA COMTESSE.

Certes!... Ainsi vous êtes prêt?

ALFRED, *sonnant.*

Oui, madame.

LA COMTESSE, *allant vers la porte latérale et appelant.*

Angèle!...

ALFRED, *à Dominique qui entre.*

Je pars à l'instant pour Paris; tu prendras ce soir la diligence; je te laisse le soin de faire mes malles et de régler mes comptes avec monsieur Muller : tiens, voici de l'argent.

DOMINIQUE.

C'est bien, monsieur.

LA COMTESSE, *à Dominique.*

Mon ami, savez-vous si ma chaise est prête?

DOMINIQUE.

Le postillon vient d'y mettre les chevaux.

LA COMTESSE.

Dites-lui de faire avancer. (*Dominique sort.*) Angèle!...

ANGÈLE, *de l'escalier.*

Me voilà, maman...

Madame Angélique entre, Angèle la suit timidement.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; ANGÈLE, MADAME ANGÉLIQUE.

LA COMTESSE.

Allons, mon enfant...

ANGÈLE, *bas, à Alfred.*

Eh bien!

ALFRED.

Tout va au mieux.

ANGÈLE.

Oh! je respire!... Eh! quoi, vous partez déjà, ma mère, ma bonne mère, je suis si heureuse!... Oh! embrassez-moi... déjà partir!...

LA COMTESSE.

Tu vois... la voiture attend... Angèle, monsieur m'accompagne...

ANGÈLE, *se tournant vivement vers Alfred.*

Monsieur?...

ALFRED, *pendant que la comtesse et Angélique font l'enveloppe de la lettre, et la cachètent.*

Oui... (*Bas.*) — Votre mère a sur vous des projets qu'il faut que je combatte, et je réussirai, j'espère, à vaincre une résolution que je crois fortement arrêtée dans son esprit; mais comme elle n'a personne à Paris, et qu'il lui faut quelqu'un pour l'aider dans ses démarches, je me suis offert : je veux me rendre utile, nécessaire, si je le puis; et alors, cher ange, quand je lui aurai rendu tous ces petits services de bureaux, de ministère, services si importants pour une femme; tu comprends, car une femme ne peut solliciter d'antichambre en antichambre, une récompense me sera due, je la demanderai... Cette récompense sera Angèle, mon Angèle chérie qui m'aura peut-être oublié, mais à laquelle, moi, je penserai toujours.

ANGÈLE.

Moi... vous oublier!... Oh! mon Dieu... Ah! je ne sais pas pourquoi, Alfred, mais j'ai le cœur bien serré...

ALFRED.

Notre séparation ne sera pas longue, chère enfant!... Rapporte-t'en à mon amour...

ANGÈLE.

Oh! que j'ai besoin d'y croire!

ALFRED.

Chut! (*Haut.*) — Mademoiselle a-t-elle quelque commission?...

ANGÈLE.

Merci.

LA COMTESSE.

Eh bien! voilà que tu pleures... Allons, embrasse-moi... encore... là... encore, tu sais bien que je t'aime.

ANGÈLE.

Oui, maman, mais cela n'empêche pas que vous me laissez ici...

LA COMTESSE.

Mais... ce matin... tu ne voulais pas venir avec moi...

ANGÈLE.

Oh! ce matin... c'était autre chose... (*Bas.*) — Il restait, lui!...

LA COMTESSE.

Aussitôt mes affaires terminées, je t'écris, je te le promets... (*A Henri qui entre.*) — Ah! monsieur Henri, je désespérais presque de pouvoir vous faire mes adieux... Si vous venez à Paris, j'espère que l'une de vos premières visites sera pour moi...

HENRI.

Jamais offre n'a été reçue avec autant de reconnaissance, madame, ni avec un plus vif désir d'en profiter.

LA COMTESSE.

Ainsi, c'est parole donnée... (*A Alfred.*) — Je vous attends, monsieur.

ALFRED.

A vos ordres, madame.

LA COMTESSE.

Adieu, ma bonne tante... adieu, Angèle; bientôt, va... bientôt.

ANGÈLE.

Ma mère... ma mère...

(*La comtesse monte en voiture, Alfred se place près d'elle, le postillon fouette les chevaux; Angèle fait avec son mouchoir des signes, que lui rendent sa mère et Alfred : quand ils ont disparu, elle reste à la même place, immobile et pleurante.*)

HENRI, *à madame Angélique.*

Dites-moi, madame, et monsieur d'Alvimar?...

MADAME ANGÉLIQUE.

Il retourne à Paris avec ma nièce.

HENRI.

Ah! voilà le secret des larmes d'Angèle.

(*Henri sort.*)

ACTE TROISIÈME.

ERNESTINE.

PERSONNAGES.

ANGÈLE.	ERNESTINE.
ALFRED D'ALVIMAR.	JULES RAYMOND.
LA COMTESSE.	LOUISE.
HENRI MULLER.	FANNY.

Un boudoir servant de passage du salon à une chambre à coucher; au fond, une porte et une fenêtre; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED, JULES RAYMOND, UN DOMESTIQUE.

ALFRED, *entrant, et s'adressant au domestique qui allume les bougies.*

Madame la comtesse de Gaston est-elle rentrée?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur; elle est à sa toilette.

ALFRED.

C'est bien. Donnez-moi une plume, du papier et de l'encre.

LE DOMESTIQUE, *les lui donnant.*

Monsieur va écrire?

ALFRED.

Pourquoi cette question?

LE DOMESTIQUE.

Parce qu'un ami de monsieur l'attend chez lui.

ALFRED.

Son nom.

LE DOMESTIQUE.

Jules Raymond.

ALFRED.

Oh! faites-le entrer ici. Je n'ai pas le temps de remonter chez moi; d'ailleurs, je compte le présenter à madame la comtesse. — Ajoutons-le à ma liste. Jules Raymond! il arrive bien, pour peu qu'il soit danseur.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Jules Raymond.

ALFRED, *à Raymond qui entre.*

Ah! cher ami, tu es un garçon bien aimable de penser à moi.

JULES.

Et tu es le premier auquel j'ai pensé : ainsi tu vois que je ne te vole pas ton compliment.

ALFRED.

Voyons, d'où viens-tu, éternel coureur?

JULES.

De la Suisse.

ALFRED.

Ah ! bravo !

JULES.

Mais, dis-moi donc, il me semble que les affaires ont admirablement marché en mon absence...

ALFRED.

Mais oui, pas mal.

JULES.

Tiens, je croyais qu'on ne portait plus la croix de Saint-Louis.

ALFRED.

C'est celle de la Légion d'honneur.

JULES.

Et tu es rentré dans ta pension ?

ALFRED.

Le ministre l'a doublée.

JULES.

Et ta place de premier secrétaire à Rome, t'a-t-elle été rendue ?

ALFRED.

Non, mais je suis nommé, à compter d'aujourd'hui, je crois, ministre plénipotentiaire à Bade.

JULES.

Je t'en fais mon compliment. Je n'ai pas besoin de te demander comment vont les amours; il est probable qu'ils suivent la même marche.

ALFRED.

Tu connais mon système.

JULES.

Ainsi tes projets ont réussi ?

ALFRED.

Complétement.

JULES.

Alors tu épouses mademoiselle Angèle.

ALFRED.

Non, je me marie avec madame de Gaston.

JULES.

Ah çà ! mais, mon ami, tu me dis là des choses de l'autre monde.

ALFRED.

En doutes-tu ?

JULES.

Ma foi, je te l'avoue...

ALFRED.

Viens au bal ce soir, et tu apprendras de la bouche même de la comtesse ce que tu ne veux pas croire de la mienne... La comtesse doit ce soir annoncer notre mariage comme une chose arrêtée.

JULES.

Eh ! mais sa fille ?

ALFRED.

Angèle ? Elle est près de sa tante, au fond du Dauphiné. Aussitôt après son mariage sa mère la fera venir.

JULES.

Mais la comtesse est donc toute-puissante !

ALFRED.

Tout à fait. Elle a joint à son influence personnelle, celle de la maîtresse du ministre, une dame de Varly, de Varcy, je ne sais pas trop. Cette dame a été sensible, dans la position fausse où elle se trouve, à quelques égards que la comtesse a eus pour elle. Depuis ce temps elle en fait tout ce qu'elle veut : sa pension lui a été rendue, un arriéré payé... Enfin, je ne sais quelle chose encore elle a obtenue.

JULES.

Allons, mon cher ami, je te fais mon compliment.

ALFRED.

Je te préviens que je ne le recevrai que ce soir au bal.

JULES.

Il faudrait au moins, pour y venir, que je fusse invité par la comtesse.

ALFRED.

Je l'attends pour lui remettre la liste des invitations que j'ai faites en son nom, et lorsque le domestique t'a annoncé, je t'ai porté au nombre de mes danseurs.

JULES.

Eh bien, soit... Mais je n'ai point de temps à perdre alors. (*Tirant sa montre.*) — Neuf heures ! et à quelle heure s'ouvre le bal ?....

ALFRED.

A dix... Hâte-toi donc si tu veux danser la première contredanse avec la comtesse.

JULES.

Je pars. Annonce-moi d'avance : tu pourrais n'être pas là pour me présenter.

ALFRED.

Sois tranquille.

JULES.

Allons, une nouvelle séparation de sept mois, car il y a sept mois que nous nous sommes vus, je crois, et je te retrouve ambassadeur.

ALFRED.

C'est possible. (*Le reconduisant.*) — Adieu.

JULES.

Au revoir.

SCÈNE II.

ALFRED, LA COMTESSE, *en toilette de bal, entr'ouvrant la porte du fond.*

LA COMTESSE.

Avec qui causiez-vous donc là ?

ALFRED.

Ah! je vous fais mon compliment; vous êtes merveilleusement belle avec cette toilette.

LA COMTESSE.

Flatteur! je ne vous demande pas cela; je vous demande quel est ce jeune homme qui s'en va.

ALFRED.

Un ami à moi, qui a l'honneur d'être connu de vous, je crois : Jules Raymond, un peintre, un artiste.

LA COMTESSE.

Oui, je le connais de nom; mais pas autrement.

ALFRED.

Eh bien! je vous le présenterai ce soir, vous permettez?

LA COMTESSE.

Certainement.

ALFRED.

Voici la liste des personnes que j'ai invitées en votre nom.

LA COMTESSE.

Parlons d'abord de vos affaires... J'ai vu le ministre.

ALFRED.

Ah!

LA COMTESSE.

Votre nomination est signée.

ALFRED.

Ma nomination de ministre plénipotentiaire?

LA COMTESSE.

Oui.

ALFRED.

Et vous consentirez à vous exiler avec moi?

LA COMTESSE.

J'irai au bout du monde avec mon mari.

ALFRED.

Que vous êtes bonne!

LA COMTESSE.

Non, je vous aime. (*Alfred lui baise la main.*)— D'ailleurs, je ferai revenir Angèle; nous l'emmènerons avec nous, et nous lui trouverons là-bas quelque joli petit baron allemand bien blond, bien mélancolique, bien rêveur...

ALFRED, *l'interrompant.*

Est-ce que vous avez le brevet?

LA COMTESSE.

Non, il est entre les mains de madame de Varcy, qui, comme vous le savez, a enlevé d'assaut cette affaire : elle vient ce soir; je vous présenterai à elle, et c'est elle-même qui s'est chargée de vous remettre votre nomination.

ALFRED.

Merci. Maintenant à notre liste.

LA COMTESSE, *la repoussant doucement.*

C'est bien : vous avez invité vos amis, n'est-ce pas? Vos amis sont les miens, je serai donc heureuse de les recevoir... Ah! de mon côté, j'ai fait une invitation que j'ai oublié de vous dire.

ALFRED.

Laquelle?

LA COMTESSE.

J'ai trouvé hier chez moi la carte de monsieur Henri Muller.

ALFRED.

Ah! il est à Paris?

LA COMTESSE.

Il arrive, je crois, venant du Midi.

ALFRED.

Et sa santé?

LA COMTESSE.

Toujours plus mauvaise; aussi je doute qu'il vienne.

ALFRED.

Et moi, je suis sûr qu'il viendra.

LA COMTESSE.

J'en serai bien aise, c'est un bon jeune homme. Maintenant, monsieur, vous me permettrez de vous rappeler que vous êtes en retard.

ALFRED.

C'est vrai; dix minutes pour ma toilette, et je suis à vous.

LA COMTESSE, *lui tendant la main.*

Allez.

(*Alfred sort.*)

LA COMTESSE, *sonnant. — Une femme de chambre entre.*

Fanny!

FANNY.

Madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Dites-moi, est-ce que vous trouvez que cette robe me va bien?

FANNY.

Parfaitement.

LA COMTESSE.

Et ma coiffure?

FANNY.

A merveille.

LA COMTESSE.

Allez me chercher mon bouquet.

(*Fanny rencontre un domestique à la porte et lui parle bas.*)

FANNY.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Eh bien?

FANNY.

Une dame qui descend de voiture désire parler à madame.

LA COMTESSE.

Déjà une de nos danseuses!

LE DOMESTIQUE.

Oh! non, madame, elle arrive en chaise de poste.

LA COMTESSE.

Elle prend mal son temps. N'importe, faites entrer. (*A Fanny.*) — Mon bouquet n'est point dans l'antichambre, il est chez moi. (*Fanny sort par une porte. — La comtesse arrangeant ses cheveux devant une glace.*) — Quelle peut être cette dame qui m'arrive à cette heure? quelque amie de pension, quelque...

SCÈNE III.

LA COMTESSE, ANGÈLE.

ANGÈLE, *tout en deuil, enveloppée d'une mante noire, et de la porte.*

Ma mère!

LA COMTESSE.

Angèle, toi!

(*Elle court à elle.*)

ANGÈLE, *se précipitant toute pleurante dans ses bras.*

Ma mère... ma mère, vous m'aimez donc?

LA COMTESSE.

Comment, chère enfant, si je t'aime?... Mais qu'as-tu?... pourquoi ce retour imprévu?... ce deuil....

ANGÈLE.

Ma pauvre tante Angélique...

LA COMTESSE.

Oh! mon Dieu!

ANGÈLE.

Subitement..... sans qu'on s'en doutât..... comprends-tu?

LA COMTESSE.

Pauvre tante!

ANGÈLE.

Alors, je me suis trouvée seule, malade. Moi aussi j'ai pensé que je pouvais mourir, mourir loin de vous... et je ne voulais pas mourir loin de ma mère.

LA COMTESSE.

Toi, mourir?... quelles idées!

ANGÈLE.

Oh! vous ne savez pas ce que j'ai souffert!

LA COMTESSE.

En effet, tu es bien changée.

ANGÈLE.

Oui... j'hésitais à revenir; cependant, de peur... de peur que vous ne soyez mécontente... Mais je me suis dit : maman m'aime... n'est-ce pas, maman, que tu m'aimes?...

LA COMTESSE.

Oh! chère petite!

ANGÈLE.

Elle me pardonnera d'arriver ainsi; car, pour rester dans ce vieux château, toute seule... oh! je serais morte, ma mère, je serais morte!

LA COMTESSE.

Eh bien, non, non... te voilà, calme-toi.

ANGÈLE, *l'examinant.*

Comme vous êtes belle, vous, ma mère! Vous allez en soirée?

LA COMTESSE.

Cela tombe horriblement mal... Comment faire?.. je ne puis maintenant fermer ma porte.

ANGÈLE.

Comment, c'est ici...

LA COMTESSE.

Eh oui... mon Dieu, si monsieur d'Alvimar était là, il me donnerait un conseil.

ANGÈLE.

N'est-il point à Paris?

LA COMTESSE.

Si... il me quitte, au contraire. Il va revenir.

ANGÈLE.

Ah!

LA COMTESSE.

Qu'as-tu? comme tu pâlis!..

ANGÈLE.

Ce n'est rien, rien, ma mère.

LA COMTESSE.

Que faire, mon Dieu.... maudit bal!

ANGÈLE.

Il est annoncé, donnez-le.

LA COMTESSE.

Y seras-tu?

ANGÈLE.

Moi, ma mère... Oh! le pourrais-je, fatiguée, malade comme je le suis... non, je vous en prie. Ma petite chambre est-elle toujours libre?

LA COMTESSE.

Oui, elle t'attendait, car j'allais t'écrire de revenir... Nous parlions de toi avec monsieur d'Alvimar, il y a dix minutes, et nous faisions ensemble des projets...

ANGÈLE.

Sur moi?

LA COMTESSE.

Oui.

ANGÈLE.

Que vous êtes bonne! (*On entend sonner.*) — Oh! maman, c'est déjà quelqu'un; je me sauve.

LA COMTESSE, *ouvrant la porte latérale.*

Tiens, voilà ta chambre.

ANGÈLE.

Merci. (*Allant à la porte.*) — Louise. (*Entre la*

femme de chambre que l'on a vue au premier acte.) — Louise, faites porter tous mes effets dans ma chambre... tenez, là, là.... Au revoir, ma mère, aimez-moi un peu.... Oh! j'ai tant besoin de votre amour!...

LA COMTESSE.

Allons... j'irai t'embrasser lorsque je serai débarrassée de tout le monde.

ANGÈLE.

Oui, ma mère.

(Elle entre dans la chambre.)

UN DOMESTIQUE, *de l'autre porte.*

Les personnes invitées par madame la comtesse commencent à arriver.

LA COMTESSE.

Faites-les entrer au salon... Ah! excepté madame de Varcy, que vous introduirez de ce côté, puis, vous viendrez me prévenir qu'elle y est. Voyons, Fanny, Fanny... tout va-t-il bien?...

FANNY.

Très-bien.

LA COMTESSE.

Mon bouquet.

FANNY.

Le voici.

LA COMTESSE.

C'est tout... oui... allons.

(Elle entre dans l'autre chambre. — Louise et deux domestiques entrent par la porte du fond, portant une malle et des cartons.)

FANNY, *leur indiquant la porte d'Angèle.*

Par ici... par ici... tenez...

LOUISE.

Oui, oui... je le sais.

(Ils entrent.)

SCÈNE IV.

ALFRED, FANNY.

ALFRED, *de la porte du fond.*

Fanny!

FANNY.

Monsieur?

ALFRED.

Où est madame la comtesse?

FANNY.

Au salon.

ALFRED.

Est-ce qu'il y a beaucoup de monde?

FANNY.

Mais pas mal déjà.

(Elle sort.)

ALFRED, *seul, mettant ses gants.*

Ce diable de Muller, cela me contrarie de le trouver ici; il va me parler d'Angèle, et je n'y pense déjà que trop.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame de Varcy. *(A madame de Varcy.)* — Je vais prévenir madame la comtesse.

SCÈNE V.

ALFRED, ERNESTINE.

ALFRED.

Ah! ma protectrice inconnue. *(Se retournant.* — Ernestine de Rieux!

ERNESTINE.

Non, monsieur, madame de Varcy.

ALFRED.

Ah! voilà qui est d'une exactitude scrupuleuse, madame.... Je vous avais donné rendez-vous dans le monde au bout de combien? de.... huit mois, je crois... en robe de bal, des perles au cou, des fleurs sur la tête. Vous avez devancé l'époque.... et cependant, madame, rien ne manque à l'exactitude de la toilette dans laquelle je comptais vous rencontrer.

ERNESTINE.

Oui, vous êtes un prophète d'infamie; oui, et tout ce que vous m'avez prédit est arrivé.

ALFRED.

Madame... ceci m'a l'air d'une confidence; et je vous ai promis de ne pas vous demander par quels moyens...

ERNESTINE.

Mais je me suis promis de vous le dire, moi. En vous quittant je suis revenue à Paris, résolue à m'enfermer... à ne voir personne.... Ah! je lisais mal au fond de mon cœur.... Je voulais bien m'éloigner du monde; mais je ne voulais pas que le monde s'éloignât de moi. J'espérais qu'il viendrait me chercher... il m'abandonna... sans m'oublier... Mon absence servit de texte à ses conversations, de but à ses calomnies...... on allait jusqu'à supposer des choses que ma présence seule pouvait démentir...... Je n'osais rentrer dans la société. Cependant... isolée... comme je l'étais... sans appui..... j'en trouvai un... un soutien puissant!.... je compris que le monde est ainsi fait, que lorsqu'on ne marche pas sur les préjugés, ils marchent sur vous; qu'il faut les fouler aux pieds si l'on ne veut pas qu'ils vous écrasent.... On avait méprisé la pauvre femme, humiliée et repentante... je me couronnai de ma honte.... et l'on m'adora comme une reine.

ALFRED.

Ainsi vous êtes l'amie du ministre...

ERNESTINE.

Oh! monsieur, point de vaine pudeur de mots... dites sa maîtresse.

ALFRED.

Il n'en est que plus méritoire à vous, dans cette haute position, de vous rappeler encore vos anciens amis.

ERNESTINE, *amèrement.*

Comment voulez-vous que je vous oublie?

ALFRED.

Oh! mais je m'entends.... vous les rappeler.... pour leur être utile... voilà ce que je veux dire; car si je suis bien informé, c'est à votre protection, madame, que je dois ma nomination.

ERNESTINE.

Oui, monsieur, et j'ai voulu vous en remettre moi-même le brevet.

(*Elle le lui présente.*)

ALFRED, *l'ouvrant.*

Vous êtes trop bonne... (*Lisant.*) — Mais il y a une erreur, madame... mon départ est fixé à trois jours.

ERNESTINE.

Ce n'est point une erreur.

ALFRED.

Mais je ne puis partir en ce moment.

ERNESTINE.

Eh bien, vous ne partirez pas.

ALFRED.

Mais alors...

ERNESTINE.

La place de ministre plénipotentiaire étant vacante, et ne pouvant rester inoccupée à cause de son importance... à votre refus, une autre personne y sera envoyée.

ALFRED.

Ah! ah!... je commence à comprendre.... et je vois maintenant de quelle manière vous vous souvenez de vos anciens amis. Vous avez su mon prochain mariage, et...

ERNESTINE.

Je ne sais rien, monsieur.

ALFRED.

Savez-vous, madame, que nous jouons un jeu qui pourra bien devenir une guerre?

ERNESTINE.

Quelque nom que vous lui donniez, monsieur, et à quelque conséquence qu'il entraîne, je suis prête à faire votre partie.

ALFRED.

Eh bien, je jouerai cartes sur table; vous savez que je suis franc. J'aime la comtesse de Gaston...

ERNESTINE.

Tiens!... Je croyais que c'était sa fille.

ALFRED.

Vous êtes puissante; mais elle n'est pas sans crédit... je lui dois beaucoup.

ERNESTINE.

De l'amour, du dévouement!... Je ne vous reconnais plus, monsieur, et vos principes...

ALFRED.

M'ont conduit à mon but.

ERNESTINE.

Vous n'y touchez pas encore.

ALFRED.

Peu de chose m'en sépare du moins.

ERNESTINE.

Vous estimez bien peu ma volonté, ce me semble.

ALFRED.

Savez-vous que vous me rendriez fat?

ERNESTINE.

Oh! vous auriez tort de le devenir.

ALFRED.

Votre dépit ressemble tant à un reste d'amour.

ERNESTINE.

Dites à un commencement de haine...

ALFRED.

Contre moi?...

ERNESTINE.

Oh! oh! non, je ne vous hais pas.

ALFRED.

Madame...

ERNESTINE.

Je marque un point... vous vous fâchez...

ALFRED.

Madame... c'est assez plaisanter.

ERNESTINE.

Aussi je cesse... Partirez-vous, monsieur?

ALFRED.

Je ne partirai pas.

ERNESTINE.

Vous avez trois jours pour vous décider.

ALFRED, *lui remettant le brevet.*

Voici ma réponse.

ERNESTINE.

Très-bien... Voulez-vous m'offrir la main pour entrer au bal?

ALFRED.

Voici madame de Gaston qui va vous y introduire.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE, *entrant.*

LA COMTESSE.

Pardon, madame; on est, il est vrai, venu me dire que vous étiez ici... mais, forcée de faire un

premier quadrille..., je n'ai pu venir qu'après la contredanse... (*A d'Alvimar.*) — Vous vous êtes présenté tout seul, monsieur, à ce qu'il paraît ?

ALFRED.

J'avais déjà eu l'honneur de rencontrer madame.

LA COMTESSE, *à Ernestine.*

Voulez-vous entrer ?... nous manquons de jolies femmes.

ALFRED, *à la comtesse.*

Je voudrais bien vous parler.

LA COMTESSE.

Moi aussi.

ALFRED.

Je vous attends, alors.

LA COMTESSE.

Ici ?

ALFRED.

Oui.

(*Les deux femmes entrent au bal.*)

SCÈNE VII.

ALFRED *seul, puis* LA COMTESSE.

ALFRED.

Ah ! elle veut me faire plier sous sa volonté, cette femme ! — âme perdue qui veut perdre celle des autres pour racheter la sienne... nous verrons !... Le ministre, le ministre... il n'est pas inamovible... on parle d'une nouvelle combinaison... et ma nomination par celui-ci pourrait bien être un titre de destitution aux yeux de l'autre... (*A la comtesse qui entre.*) — Oh ! venez, venez...

LA COMTESSE.

Eh ! mon Dieu ! qu'y-t-il, et comme vous paraissez agité ?

ALFRED.

Il faut que vous annonciez ce soir notre mariage... et publiquement.

LA COMTESSE.

Ce soir !... Je venais justement vous dire que cela me paraissait impossible.

ALFRED.

Et pourquoi ?

LA COMTESSE.

Angèle est arrivée.

ALFRED.

Angèle !!...

LA COMTESSE.

Au moment où vous me quittiez.

ALFRED.

Angèle est ici !

LA COMTESSE.

Là, dans cette chambre.

ALFRED.

Ah !...

LA COMTESSE.

Et vous comprenez...... il est impossible que j'annonce publiquement un mariage que ma fille ignore encore, et que je vous avoue ne savoir trop comment lui apprendre.

ALFRED.

Vous avez raison, c'est impossible..... de toute impossibilité..... vous avez raison.

LA COMTESSE.

Ainsi, c'est quelques jours de retard, et voilà tout...

ALFRED.

Oui, oui... trois ou quatre jours... il vaut mieux retarder...

LA COMTESSE.

Oh ! je vous remercie de comprendre cela.

RAYMOND, *entrant.*

Mille pardons, madame la comtesse, de vous poursuivre jusqu'ici... mais vous m'avez donné des droits sur lesquels je vous préviens que je ne laisserai pas empiéter... même par Alfred... Vous m'avez promis cette contredanse...

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, et je ne l'avais pas oublié.

JULES.

Mille grâces, madame... (*La musique joue.*) — Entendez-vous ?

LA COMTESSE.

Me voici, monsieur.

SCÈNE VIII.

ALFRED *seul, puis* LOUISE.

ALFRED.

Angèle ici ! Qui ramène cette enfant malgré mes lettres ? Angèle ici... et moi entre ces deux femmes ; et cela au moment de réussir ! Misérable ambition de petites choses ! Tout cela pour parvenir à être ministre plénipotentiaire, et voilà tout ! Angèle ici... là !... (*La porte d'Angèle s'ouvre avec précaution, Alfred reculant.*) — Ah !... j'ai cru que c'était elle.

LOUISE.

C'est vous que je cherchais, monsieur.

ALFRED.

Me voilà.

LOUISE.

Une lettre pour vous.

ALFRED.

De qui ?

LOUISE.

De ma maîtresse.

ALFRED.

D'Angèle? (*Il ouvre la lettre et lit.*) — Ce n'est pas possible!.... oh! non.... dites, dites....

LOUISE.

Cela est cependant, monsieur.

ALFRED.

Oh! que faire?...

LOUISE.

Elle vous attend pour décider cela avec vous.

ALFRED.

Plus tard... j'irai... tout à l'heure.

LOUISE.

Eh! monsieur, il n'y a pas une minute à perdre.

ALFRED, *s'élançant dans la chambre.*

Allons alors!...

LOUISE, *en dehors de la porte et regardant la personne qui entre du côté opposé.*

Monsieur Henri Muller!

(*Elle referme la porte vivement.*)

SCÈNE IX.

HENRI MULLER, *seul.*

Oh! que je souffre! cet air échauffé par les bougies, parfumé par les fleurs... m'étouffe... Ce bruit, ces éclats, ce tourbillonnement me tuent... on respire ici, du moins!... (*Il jette son chapeau sur un sofa et s'y assied lui-même.*) — Oh! je n'aurais pas dû venir... mais j'espérais entendre parler d'Angèle..... et je n'ai pas même osé prononcer son nom devant sa mère, de peur que mon émotion ne me trahît... Que ces hommes et ces femmes sont heureux!.... la belle chose qu'un bal pour ceux qui peuvent y vivre!...

SCÈNE X.

MULLER *assis;* ALFRED, *sortant pâle et agité de la chambre d'Angèle.*

ALFRED.

Que faire!... que devenir!.. où trouver l'homme qu'il me faut, et cela à l'instant même?

HENRI, *se levant.*

Monsieur d'Alvimar.

ALFRED.

Henri Muller! (*Se frappant le front.*)—Ah! il n'y a pas d'autre moyen.

HENRI.

Qu'avez-vous?

ALFRED, *allant à lui, et lui prenant la main.*

Monsieur... vous êtes homme d'honneur.... et vous savez ce que c'est que l'honneur..... il faut que vous m'aidiez à sauver celui d'une femme!...

HENRI.

Comment cela, monsieur?... expliquez-vous?

ALFRED.

En votre qualité de médecin.... on a dû parfois vous faire des demandes semblables à celle que je vais vous adresser... Promettez-moi de m'accorder la mienne... promettez-le-moi?

HENRI.

Si elle ne sort en rien des devoirs de mon état...., si même elle ne compromet que ma personne.....

ALFRED.

Elle est dans les devoirs de votre état, et ne peut point vous compromettre.

HENRI.

Alors parlez...

ALFRED.

Assez loin d'ici pour qu'il n'y ait pas un instant à perdre, monsieur, une jeune fille... en ce moment... une jeune fille de haute noblesse... une jeune fille dont le déshonneur rejaillirait sur toute une famille... une jeune fille va devenir mère...

HENRI.

Je comprends ce que vous demandez de moi, monsieur.

ALFRED, *avec anxiété.*

Eh bien?

HENRI.

Je suis prêt à vous suivre.

ALFRED.

Écoutez, monsieur, ce n'est pas tout...

HENRI.

Après?

ALFRED.

Cette jeune fille, vous pourriez la rencontrer dans le monde plus tard... un jour...

HENRI.

Un pareil secret est sacré, monsieur, je ne la reconnaîtrais pas.

ALFRED.

Mais elle vous reconnaîtrait, vous... et elle en mourrait... elle en mourrait de honte, monsieur!... Écoutez, ne me rendez pas service à demi..... permettez une chose.

HENRI.

Laquelle?

ALFRED.

Que je vous bande les yeux!... que je vous conduise ainsi jusque dans sa chambre...

HENRI.

Je vous comprends, monsieur.

ALFRED.

Et vous y consentez?

HENRI.

J'allais vous le proposer.

ALFRED, *à part.*

Je suis sauvé!

HENRI, *prenant son chapeau.*

Je suis prêt.

ALFRED.

Descendez, monsieur, descendez le premier... et attendez-moi au coin de la rue dans un fiacre, je vous rejoins... Allez, allez.

(*Henri sort.*)

ALFRED, *frappant à la porte d'Angèle.*

Louise!...

LOUISE.

Monsieur?

ALFRED.

Dans un quart d'heure, je reviens.... rassure ta maîtresse.

LOUISE.

Hâtez-vous!

ALFRED.

Je cours...

(*Louise rentre. Alfred, en se retournant, rencontre Raymond et Ernestine.*)

SCÈNE XI.

ALFRED, RAYMOND, ERNESTINE.

ERNESTINE, *prenant Alfred par le bras.*

Avez-vous réfléchi, monsieur?

ALFRED.

Oui.

ERNESTINE.

Et qu'avez-vous décidé?

ALFRED.

Envoyez-moi demain le brevet.

ERNESTINE.

Et dans trois jours...

ALFRED.

Je pars!

RAYMOND, *l'arrêtant par l'autre bras.*

Eh bien?...

ALFRED.

Quoi?

RAYMOND.

Qui épouses-tu décidément, car on n'a point annoncé ton mariage? Est-ce la mère..... est-ce la fille?...

ALFRED, *le regardant fixement.*

Ni l'une ni l'autre!...

(*Il se précipite hors de l'appartement par la porte du fond.*)

RAYMOND, *le regardant s'éloigner.*

Voilà bien le garçon le plus original que je connaisse.

ERNESTINE.

Oui, oui... il est assez bizarre.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE, DAMES ET MESSIEURS *de la société.*

LA COMTESSE, *entrant.*

Comment! vous partez déjà?

ERNESTINE.

Mais il se fait tard.

LA COMTESSE.

Oh! deux heures tout au plus...

ERNESTINE.

Vous avez arrêté toutes les pendules.

LA COMTESSE.

Décidément? — Tom, la pelisse de madame, alors.

ERNESTINE.

Vous trouverez mon domestique dans l'antichambre..... une livrée lie de vin, des aiguillettes noir et argent.

LA COMTESSE.

Oh! que c'est mal de nous quitter sitôt!

RAYMOND.

Mais vous le voyez, madame.... il n'y a point que nous... tout le monde part.

LA COMTESSE.

C'est votre exemple.

TOM.

Voici la pelisse de madame.

RAYMOND.

Oserai-je vous offrir mon bras jusqu'à votre voiture?

ERNESTINE, *lui donnant le sien.*

Mille grâces.

LA COMTESSE.

Et moi, mille remercîments.

(*Tout le monde se retire.*)

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, TOM, LOUISE.

TOM.

Il n'y a plus personne au salon. Madame la comtesse ordonne-t-elle qu'on éteigne?

LA COMTESSE.

Oui, certainement. (*Les domestiques éteignent les bougies; pendant ce temps, la comtesse va à la chambre d'Angèle, et la trouve fermée.*) — Fermée!... ah! je comprends. Elle aura craint que quelqu'un en se trompant...

(*Elle frappe doucement; Louise sort.*)

LOUISE.

Madame la comtesse!...

LA COMTESSE.

Oui, j'ai promis à Angèle de venir l'embrasser.

LOUISE.

C'est..... c'est que mademoiselle Angèle dort, madame... et vous la réveillerez.

LA COMTESSE.

Vous avez raison; elle doit être fatiguée, cette pauvre enfant!.... dites-lui que je suis venue; qu'au milieu du bal, j'ai vingt fois pensé à elle... et demain qu'elle reste au lit, je viendrai la voir.

(*La comtesse sort, les bougies sont complétement éteintes, et le théâtre rentre dans l'obscurité; Louise, restée seule, va fermer la porte derrière la comtesse, puis celle du salon.*)

LOUISE.

Oh! je tremblais!.... mon Dieu.... Maintenant vont-ils venir?.... Mon Dieu, ayez pitié de ma maîtresse... (*Elle va pour rentrer, on frappe à la fenêtre.*) — On frappe... on frappe... (*Allant à la fenêtre.*) — C'est lui. (*Elle ouvre précipitamment.*) — Monsieur Alfred!

ALFRED.

Silence! (*A Henri.*) — Nous sommes arrivés, monsieur. (*Alfred entre par la fenêtre, aidant Henri, qui a les yeux bandés, à monter après lui.*) — Prenez garde!... bien. (*Au moment d'entrer il s'arrête.*) — Vous m'avez donné votre parole d'honneur de ne point chercher à reconnaître.

HENRI.

Je vous la renouvelle.

ALFRED, *à Louise, qui tient la porte ouverte.*

Pas de lumière dans l'appartement?

LOUISE.

Aucune.

ALFRED, *entraînant Henri.*

Entrons.

(*Louise entre avec eux et ferme la porte; la toile tombe.*)



Angèle.

ACTE QUATRIÈME.

ANGÈLE.

PERSONNAGES.

ANGÈLE.
HENRI MULLER.
LA COMTESSE DE GASTON.
LOUISE.

La chambre d'Angèle.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÈLE, *couchée sur une chaise longue;* LOUISE, *entrant; puis après* LA COMTESSE, *ensuite* HENRI.

ANGÈLE.

L'avez-vous vu?

LOUISE.

Pas encore.

ANGÈLE.

A-t-il lu ma lettre, au moins?

LOUISE.

Son domestique la lui a remise quand il est rentré cette nuit.

ANGÈLE.

Oh! me laisser ainsi depuis trois jours! Alfred! Alfred!

LOUISE.

Voici madame...

ANGÈLE.

Chut!... retirez-vous!...

LA COMTESSE, *ouvrant la porte.*

Puis-je entrer?

ANGÈLE.

Oui, ma mère.

LA COMTESSE.

Eh bien, comment te trouves-tu?...

ANGÈLE.

Très-bien, maman...

LA COMTESSE.

Tu ne veux donc pas me dire ce que tu as?...

ANGÈLE.

Mais que voulez-vous que je vous dise, ma mère, je n'ai rien...

(*Elle essaye de se relever et retombe.*)

LA COMTESSE.

Vois... Oh! tu me caches quelque chose...

ANGÈLE.

Moi, moi... rien, oh! rien, je vous jure.

LA COMTESSE.

Si, tu as quelques chagrins, dis-les-moi...... Voyons, doutes-tu de mon amour?

ANGÈLE.

Je serais bien malheureuse, ma mère, si j'en doutais!...

LA COMTESSE.

Mais je puis douter du tien, moi... Voilà trois jours que tu es souffrante et que, malgré mes prières, tu refuses de voir un médecin... Tu veux donc mourir?

ANGÈLE.

Ma mère...

LA COMTESSE.

Écoute... Je comprends ta répugnance pour un médecin étranger..., pour un homme que tu ne connaîtrais pas. Mais... pour un ami...

ANGÈLE.

Que voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Si monsieur Henri, par exemple...

ANGÈLE.

Henri Muller...

LA COMTESSE.

Oui, il est à Paris.

ANGÈLE.

Oh! monsieur Henri... Oh! lui moins que tout autre...

LA COMTESSE.

Je lui ai écrit.

ANGÈLE.

De venir?

LA COMTESSE.

Oui.

ANGÈLE.

Oh!

LA COMTESSE.

Et...

ANGÈLE.

Et... et... il est là, n'est-ce pas?.... Voilà ce que vous voulez dire.

LA COMTESSE.

Eh bien, oui.

ANGÈLE.

Ma mère, ma mère, au nom du ciel!

LA COMTESSE.

Mais il existe donc quelque chose, quelque chose que tu ne peux pas avouer... Mais que veux-tu que je suppose alors?... Voyons.

ANGÈLE, *s'affaissant.*

Rien..., rien..., rien.

LA COMTESSE.

Ainsi tu consens!

ANGÈLE.

Faites tout ce que vous voudrez, ma mère.

LA COMTESSE, *allant à la porte.*

Monsieur Henri... venez...

HENRI, *entrant.*

Madame.

LA COMTESSE.

J'ai obtenu d'elle qu'elle vous voie. Oh! je vous la recommande, monsieur Henri, c'est mon enfant chérie, voyez-vous... Oh! vous me répondez d'elle.

HENRI.

Est-elle donc si souffrante?

LA COMTESSE.

Je ne sais ce qu'elle a..... Tâchez de découvrir son secret, si elle en a un. Parlez-lui comme on parle à une sœur.... Je vous laisse avec elle, pour que vous soyez plus libre.... Devant moi.... Je ne sais qu'imaginer. Vous comprenez.... enfin, monsieur Henri... Tout, tout... faites tout pour elle.

HENRI.

J'ignore si je puis quelque chose, madame; mais je suis bien entièrement à vous...

LA COMTESSE.

Je vous laisse... j'attendrai chez moi. Venez me trouver après l'avoir quittée; aussitôt après, je vous prie...

HENRI.

J'irai.

LA COMTESSE.

J'y compte.

(*Elle sort.*)

HENRI, *s'approchant lentement de la chaise longue, sur laquelle Angèle couchée cache sa tête entre ses deux mains, puis la regardant un instant les bras croisés.*

Mademoiselle... mademoiselle!...

ANGÈLE, *relevant la tête et regardant autour d'elle.*

Et ma mère, où est-elle?

HENRI.

Sortie un instant.

ANGÈLE.

Oh!

HENRI.

Je croyais que vous auriez plus de plaisir à revoir un ancien ami.

ANGÈLE.

Pardon...

HENRI, *s'asseyant près d'elle.*

Voulez-vous me donner votre main?

ANGÈLE.

Ma main!...

HENRI.

C'est à titre de médecin que je vous la demande.

ANGÈLE.

Et c'est à titre d'ami que je vous la donne.

HENRI.

Elle est bien brûlante... Vous avez la fièvre.

ANGÈLE, *retirant sa main.*

Dieu!... si l'on pouvait reconnaître!

HENRI.

Qu'avez-vous?... dites-moi.

ANGÈLE.

Rien.

HENRI.

C'est impossible.... vous souffrez, vous devez souffrir du moins... Vous êtes pâle, changée...

ANGÈLE.

Ne me regardez point ainsi, monsieur Henri... vous me faites mal; vous me mettez au supplice....

HENRI.

Mon Dieu! que puis-je vous dire? que puis-je vous faire...

ANGÈLE.

C'est le chagrin de la mort de ma bonne tante.... c'est le voyage qui m'a fatiguée... et pas autre chose... quelques jours me remettront.

HENRI.

Et quand êtes-vous arrivée?

ANGÈLE.

Il y a quatre jours, le soir du bal...

HENRI.

Monsieur d'Alvimar m'avait dit que ce n'était que le lendemain...

ANGÈLE.

Il s'est trompé sans doute, car je l'ai vu, quelque temps après être descendue de voiture.

HENRI.

Et pourquoi ne pas vous être montrée un instant?

ANGÈLE.

J'étais en deuil, j'étais fatiguée.

HENRI.

Et où étiez-vous pendant ce temps?

ANGÈLE.

Dans cette chambre.

HENRI.

Dans cette chambre?

ANGÈLE.

Oui, c'est la mienne.

HENRI, *frappé d'une idée.*

J'en ai vu sortir Alfred, en effet... pâle, agité... au moment où... (*Il regarde Angèle fixement, puis il se relève, recule, et s'écrie avec explosion :*) — C'est impossible!...

ANGÈLE.

Quoi, quoi donc?

HENRI, *regardant autour de lui.*

Mon Dieu!... mon Dieu!...

ANGÈLE, *le regardant aller vers la porte et se soulevant sur ses bras.*

Que fait-il?...

HENRI, *ouvrant la porte.*

Voilà la fenêtre... au rez-de-chaussée... voilà la porte... voici un meuble auquel je me suis heurté... (*Marchant droit à Angèle épouvantée.*) — Angèle, Angèle... répondez-moi comme vous répondriez à Dieu.

ANGÈLE.

Que voulez-vous? que voulez-vous...

HENRI.

Angèle... la nuit du bal...

ANGÈLE, *répétant machinalement.*

La nuit du bal.

HENRI.

Ah!... un homme conduit par Alfred...

ANGÈLE.

Eh bien?...

HENRI.

Les yeux bandés...

ANGÈLE.

N'achevez pas!...

HENRI.

Est entré ici... dans votre chambre.

ANGÈLE.

Et comment le savez-vous?

HENRI.

C'était moi!...

ANGÈLE, *se jetant à ses pieds, le front contre terre.*

Mon Dieu! mon Dieu! tuez-moi...

HENRI, *se tordant les bras.*

Oh! oh!...

ANGÈLE, *soulevant sa tête doucement, puis regardant Henri, puis se relevant tout à coup.*

Et mon enfant, monsieur, qu'avez-vous fait de mon enfant?...

HENRI.

Que dites-vous? je n'entends pas, que dites-vous?...

ANGÈLE.

Mon fils... c'était un fils... on m'a dit que le médecin l'avait emporté. Oh! qu'est-il devenu?... vous m'en répondez, monsieur!

HENRI.

Il vit.

ANGÈLE.

Oh! il vit... il vit, pauvre ange... Vous l'avez vu... vous avez vu mon enfant? Henri... oh! mon bon Henri, que je vous embrasse!...

HENRI.

Angèle, vous me tuez.

ANGÈLE.

Nous irons le voir, n'est-ce pas?... Aussitôt que je pourrai sortir, nous irons ensemble; vous ne me refuserez point de me conduire près de lui, n'est-ce pas?... Une mère qui demande à voir son enfant, c'est sacré... on ne peut pas empêcher une mère de voir son enfant... son enfant est à elle. Oh! l'on ne peut pas la priver de son enfant!

HENRI.

Nous irons.

ANGÈLE.

Quand ?

HENRI.

Bientôt.

ANGÈLE.

Mon fils !...

HENRI.

Parlons d'autre chose...

ANGÈLE.

Et de quoi voulez-vous que j'ose parler, si ce n'est de lui?...

HENRI.

Parlons de son père.

ANGÈLE.

Oh !...

HENRI.

Point de honte, Angèle... la honte est pour l'infâme !

ANGÈLE.

Henri, s'il m'épouse !

HENRI.

Oui... mais il faut qu'il vous épouse.

ANGÈLE.

Il me l'a promis.

HENRI.

Quand ?

ANGÈLE.

Pendant cette nuit fatale.

HENRI.

Et depuis ?...

ANGÈLE.

Oh ! monsieur, je ne l'ai pas revu.

HENRI, *entre ses dents.*

Le misérable !...

ANGÈLE.

Oh ! voilà ce qui me faisait mourir... ne rien savoir.... ne point oser me confier à personne ; des remords, des craintes, de la honte plein le cœur... Et ma mère, qui ne me quittait pas.

HENRI.

Il faut tout lui dire, Angèle.

ANGÈLE.

Oh ! je n'oserai jamais.

HENRI.

Alors, je le lui dirai, moi...... car il faut que cet homme vous épouse ; il le faut..... Voulez-vous, moi... que je lui dise, à votre mère... ?

ANGÈLE.

Non, non, non... par grâce... j'aime mieux encore moi-même.

HENRI.

Il faut lui tout avouer, lui dire qu'elle aille trouver cet homme ; car, si elle n'y va pas.... j'irai, moi...

ANGÈLE.

Non... oh ! non, pas vous.

HENRI.

C'est qu'il n'y a pas une minute à perdre.... voyez-vous, Alfred est capable de tout... de partir, de s'éloigner.

ANGÈLE.

Oh ! vous le calomniez... Henri...

HENRI.

Dieu le veuille !

ANGÈLE.

Eh bien !... aujourd'hui.

HENRI.

Oh ! ce n'est point aujourd'hui, c'est tout de suite....

ANGÈLE.

Mon Dieu !

HENRI.

J'ai bien le droit d'exiger quelque chose de vous, Angèle... Eh bien ! j'exige qu'à l'instant même vous avouiez tout à votre mère.

ANGÈLE.

Quelques minutes, de grâce !

HENRI.

Pas une seconde... Je vais l'aller trouver, lui dire de venir... Angèle... Angèle... du courage... Votre mère vous aime ; et puis d'ailleurs il le faut !...

ANGÈLE.

Allez donc !... (*Henri sort.*) — Oh ! oh !... (*Sanglotant.*) — Que je suis malheureuse, mon Dieu !... oh !... oh ! mon Dieu !

SCÈNE II.

ANGÈLE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *entrant.*

Un secret ! Quel peut être ce secret ?

ANGÈLE, *se rejetant en arrière.*

Ma mère...

LA COMTESSE.

Eh bien, mon enfant, me voilà... Me crains-tu ?... crains-tu de me dire, à moi, à moi, ta mère, ce que tu as dit à un étranger ?...

ANGÈLE.

Oh ! je ne lui ai rien dit ; il a deviné !

LA COMTESSE.

Eh bien, causons un peu, et je devinerai aussi, moi.

ANGÈLE.

Vous !

LA COMTESSE.

Oui. Ne suis-je pas une mère indulgente ?... Voyons.

ANGÈLE.

Oh ! si...

LA COMTESSE.

Eh bien, ma pauvre enfant?

ANGÈLE, *posant sa tête sur les genoux de sa mère.*

Oh! ma mère!

LA COMTESSE.

Allons, te voilà comme lorsque tu étais toute petite, et que le soir, fatiguée d'avoir joué toute la journée, tu venais dormir la tête sur mes genoux; tu me disais tout alors; moi, c'était toi... pas un de tes petits secrets n'échappait à ta mère, et je n'avais pas même besoin de les aller chercher au fond de ton cœur : ils venaient tout seuls au-devant de moi jusque sur tes lèvres rosées... Oh! mon enfant! voyons.... qui t'a faite pâle et pleurante ainsi? quelque chagrin, quelque douleur.... quelque amour, peut-être?...

ANGÈLE, *secouant la tête.*

Oui, oui...

LA COMTESSE.

Eh bien! à qui veux-tu parler de cet amour, si ce n'est à ta mère... Voyons, conte-moi cela. Tu ne peux aimer qu'un homme digne de toi... Parle, parle.

ANGÈLE.

Je n'oserai jamais....

LA COMTESSE.

Voyons, écoute... moi aussi, j'ai un secret à te confier.

ANGÈLE.

Vous?

LA COMTESSE.

Oui... je vais commencer... et quand ta mère t'aura tout dit... à ton tour tu lui diras tout, n'est-ce pas?

ANGÈLE.

Que vous êtes bonne!

LA COMTESSE.

Tu es raisonnable, on peut tout te dire... Puis, tu me donneras des conseils, peut-être.

ANGÈLE.

Moi... Ah! vous vous moquez de moi, maman.

LA COMTESSE.

Eh bien! voilà qu'à mon tour je suis presque aussi embarrassée que toi.—Angèle... je me marie.

ANGÈLE, *se jetant à son cou.*

Vous, ma mère?

LA COMTESSE.

Eh oui... je fais cette folie... mais je ne t'en aimerai pas moins, mon enfant... mais je n'en ferai pas moins tout au monde pour ton bonheur... Ton beau-père te sera un appui, un soutien de plus...

ANGÈLE.

Oh! oui, vous faites bien, vous avez raison.

LA COMTESSE.

Tu m'approuves donc?

ANGÈLE.

Oh! ma mère... ai-je le droit de vous désapprouver?

LA COMTESSE.

Eh bien! voilà qui doit te mettre à ton aise auprès de moi... Voyons, parle, mon enfant...

ANGÈLE.

Oh! moi...

LA COMTESSE.

Mais c'est donc une chose bien affreuse, que tu n'oses pas me l'avouer, après ce que je t'ai dit?

ANGÈLE.

Oh! oui, ma mère, bien affreuse!

LA COMTESSE.

Voyons, mais tu m'inquiètes... sérieusement... Comment, tu crains, à moi?...

ANGÈLE, *se précipitant à ses pieds.*

Ma mère!... si j'avais là mon enfant, je le mettrais à vos pieds, et alors... Vous me pardonneriez peut-être?

LA COMTESSE.

Malheureuse enfant, que dis-tu?

ANGÈLE.

Je dis, ma mère! pardon! pardon!

LA COMTESSE.

Voyons, continue.

ANGÈLE.

Je dis qu'un homme est venu... je ne savais pas moi, ma mère... j'étais avec ma tante...

LA COMTESSE.

Oh!

ANGÈLE.

Pauvre tante, ce n'est pas sa faute, ma mère... Je l'ai aimé cet homme... Vous n'étiez pas là, j'étais sans conseil, sans défense.

LA COMTESSE.

Oh! oh!...

ANGÈLE.

Eh! ma mère, vous voyez bien que vous ne me pardonnez pas...

LA COMTESSE, *la relevant.*

Oh! si, si, mon enfant, ma pauvre enfant!... Oh! si, je te pardonne; car tout cela c'est ma faute... Si j'avais veillé sur toi, comme je devais le faire... Mais au moins cet homme, quel est-il?

ANGÈLE.

Oh! vous aviez bien dit, ma mère, digne de moi par sa naissance, par sa position sociale.

LA COMTESSE.

Son nom?

ANGÈLE.

D'ailleurs, vous le connaissez.... il est votre ami.

LA COMTESSE.

Mais nomme-le donc.

ANGÈLE.

Alfred d'Alvimar.

LA COMTESSE, *tombant à genoux.*

Oh!... oh! maintenant c'est à toi de me pardonner, ma fille!

ANGÈLE.

Comment?

LA COMTESSE.

Alfred d'Alvimar...

ANGÈLE.

Eh bien?

LA COMTESSE.

C'est lui que j'allais épouser.

ANGÈLE, *épouvantée.*

Cet homme vous aime, madame?

LA COMTESSE.

Il me l'a dit, du moins.

ANGÈLE, *se renversant en arrière.*

Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de nous!...

ACTE CINQUIÈME.

HENRI MULLER.

PERSONNAGES.

ALFRED D'ALVIMAR.
ANGÈLE.
HENRI.
LA COMTESSE DE GASTON.
DOMINIQUE.

Une pièce faisant suite à une antichambre à perron qui descend dans un jardin : cette pièce sépare l'appartement de la comtesse de Gaston de celui d'Alfred d'Alvimar. — Elle a deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED, DOMINIQUE.

(*Dominique lit les journaux. — Alfred entre par le fond.*)

ALFRED.

Dominique, rien de nouveau ?

DOMINIQUE.

Non, monsieur.

ALFRED.

Personne n'est venu ?

DOMINIQUE.

La femme de chambre de mademoiselle Angèle, voilà tout. Elle venait vous supplier, de la part de sa maîtresse, de passer chez elle.

ALFRED.

C'est bien. (*Dominique se retire dans la première antichambre.*) — Pauvre enfant !... Quelle fatalité maudite pèse sur elle ! Il y a des moments où je suis prêt à tout dire à Ernestine et à faire un appel à son cœur. Mais le secret d'Angèle au pouvoir de cette femme, c'est impossible. Il y en a d'autres où je suis prêt à me jeter aux pieds de madame de Gaston, à lui tout avouer, au risque de perdre tout avenir. Toutes ces choses, qui tout à coup ont tourné ainsi, et qui jusque-là n'avaient eu pour dénoûment que quelques larmes, suivies d'un prompt oubli... Cette enfant qui est là, qui souffre, qui me demande et que je n'ose plus voir... Je lui écrirai, j'écrirai à sa mère. Je lui dirai tout, et quand ma position sera fixée je réparerai tout. — Madame de Gaston me pardonnera ; ses protections sont presqu'aussi puissantes que celles d'Ernestine. — Mais partons d'abord, partons.

DOMINIQUE.

Monsieur ?

ALFRED.

Quoi ?

DOMINIQUE.

Le chasseur de madame de Varcy.

LE CHASSEUR, *entrant*.

De la part de madame la marquise.

ALFRED.

Bien. — Mon brevet! Ah! elle reprend confiance en moi : je ne devais le trouver qu'en arrivant à Vienne. — Que m'écrit-elle? « Une nouvelle combinaison ministérielle vient d'être arrêtée au conseil, tous les ministres se retirent, excepté celui des affaires étrangères! » — Tout le crédit de madame de Gaston s'écroule, et celui d'Ernestine se double. — La nouvelle sera demain 13 mars dans le *Moniteur*. — Oh! me voilà à la merci de cette femme. Mais les événements sont donc d'accord avec elle!... Dominique, je n'y suis pour personne.

LE CHASSEUR.

Il n'y a pas de réponse, monsieur.

ALFRED.

Dites à madame la marquise que dans un quart d'heure je pars.

(*Il rentre dans sa chambre.—Les deux domestiques s'éloignent en causant.*)

LE CHASSEUR.

Accompagnez-vous votre maître?

DOMINIQUE, *sortant*.

Oh! je le suis partout. — Je suis son homme de confiance plutôt que son domestique...

SCÈNE II.

HENRI, LA COMTESSE.

HENRI *ouvre l'une des deux portes latérales et reste sans entrer. — La comtesse entre.*

Du courage, madame, je serai là.

LA COMTESSE.

Et vous, monsieur Henri, de la prudence, nous sommes bien malheureuses, ne nous faites pas plus malheureuses encore.

HENRI.

Soyez tranquille... Mais vous-même, du calme, de la mesure.

LA COMTESSE.

J'en aurai... du reste, vous en jugerez... Cette porte seule vous séparera de nous, et vous entendrez... n'est-ce pas?

HENRI.

Parfaitement...

(*On cesse d'entendre ce qu'ils disent.—La porte de côté s'ouvre.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, DOMINIQUE, *puis* ALFRED.

LA COMTESSE.

Votre maître est-il chez lui?

DOMINIQUE.

Non, madame.

LA COMTESSE.

Rentrera-t-il bientôt?...

DOMINIQUE.

Je ne sais.

LA COMTESSE.

N'importe, je vais l'attendre.

DOMINIQUE.

Mais, madame la comtesse, peut-être monsieur d'Alvimar restera-t-il dehors jusqu'à la nuit.

LA COMTESSE, *s'asseyant*.

Eh bien! je l'attendrai jusqu'à la nuit.

ALFRED, *dans l'antichambre*.

Non, non... Les chevaux à la voiture.

LA COMTESSE.

Vous vous trompiez, mon ami; le voici...

ALFRED, *entrant*.

Vite, Dominique, il faut... (*S'interrompant.*) —La comtesse!.... (*Allant à elle.*) — Ah! madame, que je suis heureux, fatigué que je suis de visages diplomatiques, de trouver, en rentrant chez moi, un pareil contraste!...

LA COMTESSE.

Faites sortir cet homme, monsieur.

ALFRED.

Dominique, laissez-nous. (*A part.*) — Mets les chevaux à la voiture. (*Le domestique sort.*) — Eh bien, maintenant, madame.... que toutes nos démarches sont terminées, et terminées heureusement.... à quand mon mariage?....

LA COMTESSE.

C'est ce que je venais vous demander de la part d'Angèle...

ALFRED, *lâchant la main de la comtesse*.

Ah!...

LA COMTESSE.

Cette enfant vous aime... vous l'aimez aussi...

ALFRED.

Moi!

LA COMTESSE.

Oh! si vous ne l'aimiez pas, comment nommeriez-vous votre conduite avec elle? et si, après votre conduite avec elle, vous ne l'épousiez pas..... comment alors nommeriez-vous votre refus?

ALFRED.

Mais, madame, après ce qui était convenu entre nous...

LA COMTESSE.

Rien n'était convenu, monsieur.... ou j'ai tout oublié...

ALFRED.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais je sais qu'il était convenu avec ma fille, monsieur, que vous me demanderiez la main de ma fille... vous me l'avez demandée, et je vous l'accorde.

ALFRED.

Mais je ne puis...

LA COMTESSE, *se levant.*

Ah! vous ne pouvez... parce que nous sommes deux femmes, n'est-ce pas? parce que nous n'avons ni père, ni mari qui nous défendent... Vous ne pouvez.... lorsque vous avez déshonoré une enfant.... si jeune qu'elle ignorait ce que c'était que le déshonneur... vous ne pouvez, dites-vous...

ALFRED.

Mais, madame, depuis ce temps..... un autre amour... que je crus partagé...

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas, monsieur.

ALFRED, *se relevant.*

Alors je vois qu'il faut être clair et précis... je vais l'être.... Je ne puis épouser Angèle...

LA COMTESSE.

Ah!...

ALFRED.

Mes projets d'avenir...

LA COMTESSE.

Malheureux... malheureux que vous êtes!

ALFRED.

Madame!

LA COMTESSE.

Vos projets d'avenir!... et qui les a réalisés jusqu'à présent?... Oh! oh! tout cela c'est ma faute... mais vous voulez donc que j'aie des remords toute ma vie? que ces remords me conduisent au tombeau, dans le désespoir et dans les larmes; car c'est moi, oui, monsieur, c'est moi, moi qui suis la seule cause du malheur de mon enfant... c'est moi qui, en quelque sorte, me suis jetée entre elle et vous..... Oh! notre première conversation m'est bien présente, allez. Vous veniez pour me la demander, monsieur, lorsque, comme une folle, comme une insensée, je vous ai développé mes projets à moi..... Oh! qui pouvait se douter aussi!... J'aurais dû deviner tout cela... ou plutôt j'aurais dû, comme c'est le devoir d'une mère, veiller sur ma fille, ne pas la perdre un instant de vue, m'oublier pour elle... et je n'ai rien fait de tout cela... aussi ma fille est perdue, aussi je suis perdue...

ALFRED.

Perdue...

LA COMTESSE.

Oui, monsieur... si vous résistez à mes larmes... et je n'ai que mes larmes, monsieur... car je ne puis vous forcer, moi..... je ne puis que me traîner à vos pieds, en baiser la poussière, vous crier avec les sanglots et les gémissements d'un cœur brisé : Rendez l'honneur à ma fille, épousez ma fille... Puis, si vous me repoussiez, monsieur, et ce serait affreux... la prendre dans mes bras... l'emporter hors du monde... dans quelque coin, dans quelque retraite... où nous puissions cacher nos larmes... Ah! oui, voilà tout ce que je puis... Oh! je le sais, monsieur, je le sais, et voilà ce qui fait mon désespoir..

ALFRED.

Oh! madame... mais vous vous exagérez...

LA COMTESSE.

Notre malheur, monsieur!... oh! non... celui de ma fille, peut-être.... car c'est la moins coupable de nous deux... et par conséquent la moins malheureuse. Mais moi!... oh! voir sa fille à seize ans... retranchée de la société, comme si le linceul des morts avait passé sur elle... maudissant le jour où elle est née, et peut-être la mère qui l'a mise au jour... pleurant, pleurant, et se dire: C'est moi, c'est sa mère... Oh! je m'exagère mon malheur!... oh! monsieur, monsieur, dites, en est-il, en connaissez-vous un plus grand?...

ALFRED.

Oui, je sais que la fatalité nous pousse.

LA COMTESSE.

Et votre enfant, monsieur... Pauvre enfant! qui n'a point demandé à naître, et qui est né... dans la honte, pour vivre dans la honte... que vous condamnez à une vie sans avenir, qui fera rougir sa mère, et qui rougira d'elle... Oh! cet enfant... au nom de cet enfant!.... Dieu, monsieur, a voulu que l'homme le plus implacable eût des entrailles de père... Vous vous laisserez toucher... Mon Dieu! j'avais des choses si puissantes à vous dire, avant de vous voir..... et, maintenant que je vous vois, je n'ai que des larmes... Oh! prenez pitié de nous, monsieur... prenez pitié de nous, et le Seigneur vous bénira... Oh! je le vois... oh! vous vous attendrissez!... Mon Dieu! mon Dieu!... donnez-moi de ces mots, de ces accents du cœur qui persuadent, qui entraînent!... Mon Dieu! je vous le demande à genoux!

ALFRED.

Eh bien! madame, voyons...

LA COMTESSE.

Oui, oui. Voyons, que voulez-vous, que désirez-vous?... Moi, je me retirerai dans un couvent... je vous abandonnerai le peu que j'ai... vous payerez ma dot, et voilà tout.

ALFRED.

Oh!...

LA COMTESSE.

Oui : à un homme, je le sais, il faut de la fortune, et vous ferez bien d'accepter ce que je vous offre, monsieur. Mais, à moi, il ne me faut rien... plus rien...

ALFRED.

Eh bien, meurent mes projets d'avenir et d'ambition, madame, montez dans ma voiture; allez chez votre notaire... amenez-le ici; et... si vous voulez bien me faire l'honneur de m'accorder la main de mademoiselle Angèle...

LA COMTESSE.

Vous dites, monsieur?... Ah!...

ALFRED.

Je dis, ma mère, que je suis prêt à devenir son époux.

LA COMTESSE.

Ah!... vous n'êtes pas un homme, vous êtes un ange! laissez-moi vous baiser les mains, vous embrasser les genoux. Oh! mon Dieu, mon Dieu!.... mon enfant, ma pauvre enfant!... tu n'auras donc rien à reprocher à ta mère!... Oh! monsieur, monsieur... oh! que je vous remercie!...

ALFRED.

Eh bien! madame, ne perdez pas un instant; allez...

LA COMTESSE.

Oui... oui... Adieu...

(*Alfred la suit des yeux jusqu'à ce qu'elle soit montée en voiture. — On entend la voiture partir.*)

ALFRED, *revenant vivement en scène et sonnant.*

Dominique! Dominique!

DOMINIQUE, *paraissant.*

Monsieur?

ALFRED.

Un cabriolet de place... le premier venu.... et à la poste aux chevaux.

DOMINIQUE.

Nous partons?

ALFRED.

A l'instant... à la minute... cours. (*Dominique sort.*) — Voyons, ai-je tout ce qu'il faut..... de l'or... des billets... mon passe-port..... Ah! mon brevet!

SCÈNE IV.

HENRI, *ouvrant la porte. — Il est très-pâle.*

L'infâme!... (*Il va à la porte du fond, la ferme, et met la clef dans sa poche. — Il s'approche de la table, écrit quelques lignes sur un morceau de papier, puis revient s'asseoir sur une chaise.*) — A nous deux, maintenant.

ALFRED, *se précipitant dans la chambre, va à la porte, la secoue violemment, se retourne, et apercevant Henri.*

Ah!... (*Les deux hommes se regardent avec une expression de colère croissante, puis Alfred marche à Henri et lui dit froidement :*) — Monsieur, quelles sont vos armes?

HENRI.

Ah! vous devinez donc pourquoi je suis ici?

ALFRED, *avec une violence concentrée.*

Oui, je le devine, et je vous en rends grâce. Voilà donc un homme enfin!..... J'étais fatigué d'avoir affaire à des femmes, et j'aime mieux que ce soit vous qu'un autre qui vienne ainsi; car je suis aussi las de vous, que vous pouvez l'être de moi; et peut-être suis-je aussi las de l'existence que je le suis de vous : ainsi tuez-moi, ou que je vous tue...... peu m'importe..... car, si je ne suis pas débarrassé de vous... du moins, je le serai de la vie... Mais dépêchons, monsieur, dépêchons, je vous en prie.

HENRI.

Oh! ce n'est pas moi qui vous ferai attendre.

ALFRED.

Alors, quelles sont vos armes? vite, vite! quant à moi, tout ce que vous voudrez. L'épée vous convient-elle?

HENRI.

Ah! vous le voyez, monsieur... je suis si faible, qu'à peine si mon bras pourrait la porter... du premier coup, vous me désarmeriez... et alors je serais à votre merci... alors vous feriez de la magnanimité, vous me feriez grâce.

ALFRED.

Oh! non, non; soyez tranquille...

HENRI.

Alors vous m'assassineriez!...

ALFRED.

Eh bien, monsieur, le pistolet... A quinze pas, dix balles à tirer, jusqu'à ce que l'un de nous deux tombe...

HENRI.

Vous auriez trop d'avantages encore, monsieur, car, ma vue est faible et ma main tremble. Je ne veux pas me placer en face de vous, comme une victime, mais comme un ennemi.

ALFRED.

Eh bien! monsieur, faites vos conditions; égalisez le combat, si la chose est possible; et tout ce que vous proposerez, je l'accepterai. Oui, tout, tout, tout; pourvu que ce soit à l'instant même...

HENRI.

Eh bien! monsieur, à bout portant, un seul pistolet chargé sur deux... Feu en même temps, — et

alors c'est le moyen que l'un des deux tombe...... Alors, les avantages de l'adresse et de la force disparaissent; c'est le jugement de Dieu..., monsieur..., et prenez garde, Dieu est juste!

ALFRED, *avec impatience.*

C'est bien... c'est bien... Mais où trouverons-nous des témoins qui permettent ce duel?

HENRI.

Nous nous en passerons.

ALFRED.

Et l'accusation d'assassinat?...

HENRI, *tirant de sa poche le papier qu'il a écrit.*

Voilà qui fera preuve contre elle.

ALFRED.

« Fatigué de la vie, je me suis tué moi-même... Qu'on n'accuse personne de ma mort. »

HENRI.

Si je succombe, monsieur, on trouvera ce papier sur moi.

ALFRED *prend une plume, écrit la même phrase, et met l'écrit dans sa poche.*

C'est bien! — Maintenant au bois de Boulogne.

HENRI.

Ce n'est point la peine...... Nous avons là un jardin...

ALFRED.

Acceptez-vous mes pistolets?

HENRI.

Oh! parfaitement.

ALFRED.

Je vais les chercher.

HENRI, *l'arrêtant.*

Un instant, monsieur! cet appartement n'a-t-il pas deux sorties?

ALFRED, *le regardant et avec colère.*

Eût-il les cent portes de Thèbes, monsieur, je vous donne ma parole d'honneur que je ne sortirais que par celle-ci.

HENRI.

Je vous y attendrai.

(*Alfred sort.*)

SCÈNE V.

HENRI, *puis* ANGÈLE.

HENRI.

Oh! mon Dieu, ce n'est pas la vie que je vous demande, vous le savez; mais, avant que je meure, faites de moi l'instrument de votre vengeance, et je vous bénirai.

ANGÈLE, *entr'ouvrant la porte.*

Monsieur Henri, êtes-vous là?

HENRI.

Angèle!...

ANGÈLE.

Ma mère m'a dit de venir vous joindre, elle rentre avec un notaire... Oh! mon Dieu, tout est donc décidé?

HENRI, *à part.*

Pauvre enfant!

ANGÈLE.

Ainsi c'est à vous, monsieur Henri, à vous que je devrai du moins d'être heureuse mère, si je ne suis pas heureuse épouse.

HENRI.

Si vous n'êtes pas heureuse épouse, Angèle?.... Ce mariage, en s'accomplissant, n'aurait-il pas fait votre bonheur?

ANGÈLE.

Mon bonheur... Ah! le bonheur fut l'ange gardien de mes jeunes années; il s'est envolé avec elles.

HENRI.

Cependant, Angèle..... le bonheur est dans l'amour.

ANGÈLE, *amèrement.*

Et croyez-vous qu'Alfred m'aime?

HENRI.

Mais vous l'aimez..., vous.

ANGÈLE.

Henri.... Si le déshonneur avait été pour moi seule..., s'il n'eût point, en m'atteignant, rejailli sur ma mère et sur mon enfant...

HENRI.

Eh bien?

ANGÈLE.

Mon ami, je vous le jure, j'eusse préféré le déshonneur, la mort même, à devenir la femme de cet homme.

HENRI.

Que dites-vous, Angèle?

ANGÈLE.

Je dis, que je n'ai plus qu'un instant où je puisse pleurer; que je n'ai plus qu'un ami à qui je puisse tout dire... Et cet instant, c'est celui-ci, et cet ami, c'est vous... Oh! oh! mes larmes m'étouffent, Henri... Oh! laissez-moi pleurer.

HENRI.

Oui, pleurez, Angèle... pleurez...

ANGÈLE.

Quel avenir de douleurs me promet cet homme, si j'en juge par le passé!

HENRI.

Et cependant vous avez pu l'aimer.... vous si pure, si candide! Nulle voix d'en haut ne vous a avertie de voiler vos yeux et votre cœur, lorsque ce démon s'est approché de vous.

ANGÈLE.

Oh! si, si!.. ne blasphémez pas Dieu... Ce fut de la fascination et non pas de l'amour.

HENRI.

Vous... vous, Angèle, vous ne l'auriez jamais aimé?... Oh!... cela ne se peut pas.

ANGÈLE.

C'est d'aujourd'hui seulement que je vois clair dans mon cœur... depuis ce secret fatal que ma mère m'a révélé.

HENRI.

Quel secret?

ANGÈLE.

Oh! vous ne le saurez jamais, Henri! car ce secret n'est pas le mien... Eh bien, depuis que ce secret m'a été connu... il m'a semblé qu'un voile tombait de mes yeux. Mon malheur fut le résultat d'un charme, d'un prestige, d'une surprise... mais, je vous le répète, oh! je sens là que je ne l'ai jamais aimé,.. et j'en suis fière.

HENRI.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! suis-je assez malheureux, suis-je assez condamné!...

ANGÈLE.

Vous, Henri!

HENRI, *tombant sur une chaise.*

Elle ne l'a jamais aimé... elle ne l'a jamais aimé!.. elle aurait donc pu m'aimer, moi?

ANGÈLE.

Que dites-vous?

HENRI.

Mon Dieu! mais vous m'avez donc choisi pour épuiser tous les désespoirs?... Vous m'avez montré la vie, et vous me l'ôtez... vous m'avez montré l'amour, et vous me l'ôtez encore... Oh! mon Dieu, mon Dieu! c'est plus qu'un homme n'en peut supporter... Prenez pitié de moi... ou tuez-moi de suite...

ANGÈLE.

Henri!

HENRI.

Oh! une heure seulement de son amour... cette heure, mon Dieu, vous pouviez me l'accorder cependant... Était-ce trop d'une heure de bonheur dans ma vie condamnée!... Oh! je serais mort si heureux, si elle m'avait dit une fois seulement: Henri, je t'aime... car je vous aimais, moi, Angèle; je vous aimais avec passion, avec délire, et j'ai renfermé cet amour dans ma poitrine; et je lui ai donné mon cœur à dévorer. Ah! Angèle! Angèle!...

(*Il sanglote.*)

ANGÈLE.

Monsieur Henri, vous oubliez que je vais être la femme de monsieur Alfred d'Alvimar.

HENRI.

Oh! non, non, grâce au ciel, cela ne sera pas.

ANGÈLE.

Comment?

ALFRED, *paraissant.*

Me voilà, monsieur.

HENRI, *revenant à lui.*

Ah! vous avez été bien longtemps... Vous avez été trop longtemps.

ALFRED.

Mes pistolets étaient emballés; il m'a fallu le temps d'en charger un.

HENRI.

Vous-même...

ALFRED.

Vous choisirez.

HENRI, *s'éloignant.*

Très-bien.

ANGÈLE.

Où allez-vous?

HENRI, *revenant sur ses pas.*

Angèle... priez Dieu.

ANGÈLE.

Et pour qui?

HENRI.

Pour vous!... — Allons, monsieur...

(*Il se précipite hors de l'appartement.*)

SCÈNE VI.

ANGÈLE, *puis* LA COMTESSE, *et* UN NOTAIRE.

ANGÈLE, *seule.*

Oh! que signifient ces paroles, et pourquoi sortent-ils ensemble... Grâce au ciel, je ne serai pas la femme de monsieur d'Alvimar, a-t-il dit. Eh! mon Dieu! mais a-t-il oublié qu'il n'y a pas pour moi de milieu entre le malheur et la honte?... Oh! ma mère, ma mère! venez.

LA COMTESSE, *au notaire.*

Par ici, monsieur, je vous prie... Voici une table, de l'encre, des plumes... ayez la bonté de rédiger le contrat...

LE NOTAIRE.

Oui, madame, à l'instant.

LA COMTESSE, *à Angèle.*

As-tu vu monsieur d'Alvimar?

ANGÈLE.

Oui, mais une minute seulement.

LA COMTESSE.

Où est-il?

ANGÈLE.

Sorti avec monsieur Henri...

LA COMTESSE.

Ensemble?...

ANGÈLE.

Et très-animés, ma mère.

LA COMTESSE.

Auraient-ils eu quelque querelle?...

ANGÈLE.

J'en ai peur...

LA COMTESSE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! que dis-tu?

(*On entend un coup de pistolet.*)

ANGÈLE.

Ma mère!...

LA COMTESSE.

Eh bien?...

ANGÈLE.

Avez-vous entendu?...

LA COMTESSE.

Le bruit d'une arme à feu!

ANGÈLE.

Ils se battent...

LA COMTESSE, *lui montrant le notaire.*

Silence... Mon Dieu!

(*Elles restent toutes deux debout et immobiles, à côté l'une de l'autre, sans oser se retourner. — Henri Muller monte lentement les degrés du perron, plus faible et plus pâle que jamais, et vient s'appuyer sur la chaise du notaire, sans être vu par lui.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES; HENRI MULLER.

LE NOTAIRE, *à la comtesse.*

Les noms et prénoms du futur époux, madame, s'il vous plaît?

HENRI.

Henri Muller.

LA COMTESSE *et* ANGÈLE *se retournant.*

Oh!...

HENRI.

Et ajoutez, monsieur, que je reconnais mon enfant!

LA COMTESSE.

Henri, Henri! qu'est-ce que cela veut dire?

HENRI, *à mi-voix, s'avançant.*

Cela veut dire que, cette fois encore, cet homme vous trompait, madame.

LA COMTESSE.

Il est parti?

HENRI.

Il est mort...

ANGÈLE.

Oh!... oh!... mon Dieu.

HENRI.

Angèle.... il y avait sous le ciel un homme devant lequel vous auriez eu à rougir, lorsqu'il aurait passé près de vous. Cela ne devait pas être : cet homme, je l'ai tué.

ANGÈLE.

Vous oubliez, Henri, qu'il y en a encore un autre qui sait tout, et devant lequel aussi j'aurai à rougir.

HENRI.

Oh!.... oh!..... Celui-là a si peu de temps à vivre!

CATHERINE

HOWARD.

AVERTISSEMENT.

Le grand malheur de la critique, à part l'ignorance et la mauvaise foi, est de juger toujours l'œuvre qui vient de paraître en l'isolant du faisceau littéraire dont elle fait partie ; voilà pourquoi il n'y a d'appréciation exacte de l'œuvre d'un homme que lorsque cet homme a cessé de vivre : encore faut-il que Dieu lui ait donné, jusqu'au dernier, les jours dont il avait besoin pour achever son édifice ; car, s'il est mort trop tôt, le monument qu'il a entrepris restera toujours incomplet, comme la cathédrale de Cologne, et les hommes, injustes pour lui jusqu'au delà du tombeau, mettront sur le compte de l'impuissance humaine la brèche que la mort jalouse et pressée l'aura forcé de laisser béante, et qu'une dernière pierre eût peut-être comblée : or, mort ou vivant, c'est par cette brèche que la critique passe ; — il n'y a qu'Horace qui ait pu dire : *Exegi monumentum*.

La vie d'un homme de production se compose de trois âges et se divise en trois périodes ; elle a, comme toute chose élevée, une base d'où l'on part, un sommet où l'on arrive, un but vers lequel on redescend. Il faut donc que l'homme ait vécu ces trois âges et que son talent ait parcouru ces trois périodes, pour qu'on puisse juger le talent dans son ensemble, l'homme dans sa production.

Le premier âge, pendant lequel l'imagination l'emporte sur la raison ; à cet âge de verdeur appartiennent les heures qui s'envolent de vingt-cinq à trente-cinq ans. C'est la période dans laquelle on invente *Hamlet*, si l'on s'appelle Shakespeare ; *le Cid*, si l'on se nomme Corneille ; *les Brigands*, si l'on est Schiller.

Le second âge, pendant lequel la raison et l'imagination se balancent, se tendant l'une par l'autre, forces égales qui se neutralisent ; à cet âge de force appartiennent les jours qui s'écoulent de trente-cinq à quarante-cinq ans : c'est la période dans laquelle on produit *le Roi Léar*, *Cinna*, *Wallenstein*.

Le troisième âge, pendant lequel la raison l'emporte sur l'imagination ; à cet âge de réflexion appartiennent les années qui descendent de quarante-cinq à cinquante-cinq ans : c'est la période dans laquelle on compose *Richard III*, *Polyeucte*, *Guillaume Tell*.

Or, je le demande, Schiller serait-il complet sans *Wallenstein* et *Guillaume Tell*, Corneille sans *Cinna* et *Polyeucte*, et Shakespeare sans *le Roi Léar* et *Richard III* ?

La critique ne devrait donc, ce me semble, demander au poëte que les œuvres de son âge. Or, nous le savons, c'est tout autrement qu'elle procède, et ce sont les œuvres des âges qu'il n'a point encore atteints, ou qu'il a déjà dépassés, qu'elle semble prendre à tâche d'exiger de son génie. Quant à l'œuvre en harmonie avec la période qu'elle parcourt, jamais elle ne paraît suffisante aux exigences des juges appelés à prononcer sur elle : aristarques impatients, qui critiquent individuellement, et au fur et à mesure qu'elles s'élèvent, les pierres dont la réunion seule peut

donner une idée du plan de l'architecte; jardiniers capricieux, qui, oubliant l'ordre immuable des saisons, demandent des fruits mûrs au printemps, des fruits verts à l'été, et des fleurs à l'automne.

Quant à moi, je sais une chose : c'est que si Dieu m'avait donné, au lieu de la faculté de produire, la capacité de juger; au lieu de faire ce que ces messieurs font, voilà, je crois, ce que je ferais : à défaut d'ailes assez puissantes pour m'élever au-dessus de l'idée du poëte, j'aurais des jambes assez fortes pour en faire le tour; ne pouvant calculer quelles forces sont enfermées dans la ville que je voudrais assiéger, j'examinerais avec soin les murailles qui l'environnent; surtout je tâcherais de ne pas me livrer à l'épigramme du poëte, ou à me tenir hors de la portée du feu de la citadelle. Fréron a été tué devant l'*Écossaise*, et Charles XII devant *Frédérickshall*.

Puis il m'arriverait parfois, ne fût-ce que pour varier ma manière, ou, de peur qu'on ne me crût jaloux de Corneille ou de Vauban, de dire : Voilà une tragédie ou un drame qui me semble complet; voilà une place ou une citadelle qui me paraît bien fortifiée.

Du reste, si Dieu me prête vie, et un directeur son théâtre, j'y montrerai un soir le journaliste comme je le comprends et le journaliste comme je ne le comprends pas.

Maintenant, que mon préambule est terminé, laissons la pièce qui n'est pas encore jouée, et disons quelques mots de celle qui vient de l'être.

Catherine Howard est un drame extra-historique, une œuvre d'imagination procréée par ma fantaisie; Henri VIII n'a été pour moi qu'un clou auquel j'ai attaché mon tableau.

Je me suis décidé à agir ainsi, parce qu'il m'a semblé qu'il était permis à l'homme qui avait fait du drame d'exception avec *Antony*, du drame de généralité avec *Teresa*, du drame politique avec *Richard Darlington*, du drame d'imagination avec *la Tour de Nesle*, du drame de circonstance avec *Napoléon*, du drame de mœurs avec *Angèle*, enfin du drame historique avec *Henri III*, *Christine* et *Charles VII*, de faire du drame extra-historique avec *Catherine Howard*.

C'est un nouveau sentier que j'ai percé : voilà tout. A l'heure qu'il est, je suis déjà revenu au centre du carrefour où je loge, prêt à faire une trouée nouvelle, où? qui le sait, dans la tragédie antique peut-être : — *Cur non?*

En attendant, je remercie le public, qui fait mon dixième succès, les acteurs, qui y ont contribué, et jusqu'aux journalistes, qui m'ont fourni des matériaux pour un onzième.

15 juin 1834.

ALEXANDRE DUMAS.

CATHERINE HOWARD.

PERSONNAGES.

HENRI VIII, roi d'Angleterre.
ETHELWOOD, duc de Dierham.
LE COMTE DE SUSSEX.
SIR JOHN SCOTT DE THIRLSTANE, ambassadeur de Jacques V.
SIR THOMAS CRANMER, archevêque de Cantorbéry.
JACK FLEMING, alchimiste.
LE LORD CHAMBELLAN.
LE PRÉSIDENT de la chambre des pairs.
LE DUC DE NORFOLK, lieutenant général.
L'EXÉCUTEUR.
UN HUISSIER.
UN GARDIEN de la Tour de Londres.
CATHERINE HOWARD.
LA PRINCESSE MARGUERITE.
KENNEDY, nourrice de Catherine Howard.
LA DUCHESSE DE ROKEBY.
LA DUCHESSE D'OXFORD.
PAGES DU ROI.
UN PAGE du duc de Dierham.
SEIGNEURS.
DAMES D'HONNEUR.
GARDES DU ROI.
SEIGNEURS ÉCOSSAIS de la suite de sir John Scott.
UN CAPITAINE DES GARDES.
PEUPLE.
UN GREFFIER.
UN CRIEUR PUBLIC.

L'action se passe en Angleterre, en 1542.



Catherine Howard.

ACTE PREMIER.

SIR JOHN SCOTT DE THIRLSTANE.

PERSONNAGES.

HENRI VIII.
SIR JOHN SCOTT DE THIRLSTANE.
LE DUC DE NORFOLK.
ETHELWOOD.
CATHERINE HOWARD.
LA PRINCESSE MARGUERITE.
LE COMTE DE SUSSEX.
LE LORD CHAMBELLAN.
SIR THOMAS CRANMER.
FLEMING.
KENNEDY.
DAMES D'HONNEUR.
SEIGNEURS DE LA SUITE DE LA PRINCESSE.

PREMIER TABLEAU.

La salle de réception au palais de White-Hall.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE LORD CHAMBELLAN, *attendant le lever du roi;* LE DUC DE NORFOLK, *entrant, ensuite* SIR THOMAS CRANMER.

LE DUC DE NORFOLK.

Monsieur le lord chambellan.

LE LORD CHAMBELLAN.

Monseigneur?

LE DUC DE NORFOLK.

Où est Sa Grâce?

LE LORD CHAMBELLAN.

Dans sa chambre à coucher, avec milord grand chancelier.

LE DUC DE NORFOLK.

Rien n'est changé au cérémonial ordinaire de son lever?

LE LORD CHAMBELLAN.

Rien, milord.

LE DUC DE NORFOLK.

Merci; je vais l'attendre. — (*A l'archevêque de Cantorbéry qui entre.*) Salut à monseigneur de Cantorbéry.

SIR THOMAS.

Salut, milord.

LE DUC DE NORFOLK.

Quelles nouvelles de Rome, monseigneur l'archevêque?

SIR THOMAS.

Quelles nouvelles d'Écosse, milord lieutenant général?

LE DUC DE NORFOLK.

Sommes-nous toujours brouillés avec le saint-père?

SIR THOMAS.

Sommes-nous toujours mal avec le roi Jacques?

LE DUC DE NORFOLK.

Aussi mal que l'archange Michel est avec Satan : vous savez que le roi est revenu avant hier d'York. Sa Grâce y a passé six jours à attendre vainement son écervelé de neveu, qui, au bout de ce temps, lui a envoyé je ne sais quelle mauvaise excuse; le roi est rentré furieux à Londres.

SIR THOMAS.

Les nouvelles de Rome ne valent guère mieux que celles d'Écosse alors.

LE DUC DE NORFOLK.

Excommuniés toujours, n'est-ce pas? roi et royaume, noblesse et peuple?

SIR THOMAS.

Oui; mais vous savez sans doute que nous ne sommes pas en reste avec le saint-père; une assemblée de dix-neuf prélats et de vingt-cinq docteurs a formulé hier une déclaration qui rejette la domination du pape, qui déclare ne lui reconnaître d'autre pouvoir qu'un pouvoir purement spirituel, d'autre titre que celui d'évêque de Rome, et qui proclame le roi Henri VIII d'Angleterre le chef suprême de la religion. C'est, j'en ai bien peur, comme avec le roi Jacques, milord, une guerre mortelle.

LE DUC DE NORFOLK.

Moins dangereuse cependant, vous en conviendrez; les foudres papales ne renversent plus les trônes.

SIR THOMAS.

Non; mais elles allument encore les bûchers.

LE DUC DE NORFOLK, *d'un air sombre.*

Sans compter que ce vent de guerre qui nous arrive d'Écosse n'est pas de nature à les éteindre. Monseigneur, il y a du Jacques V dans l'excommunication du pape, et il y a de l'excommunication du pape dans la déclaration de guerre de Jacques V; car c'est une véritable déclaration de guerre, ne vous y trompez pas, que son mariage avec Marie de Guise, et que l'acceptation du titre de défenseur de la foi que lui a donné Paul III.

LE LORD CHAMBELLAN.

Chut! milord; il me semble que le roi parle bien haut.

LE DUC DE NORFOLK.

Silence! Voici son altesse la princesse Marguerite.

SIR THOMAS.

Quel est ce jeune seigneur qui l'accompagne?

LE DUC DE NORFOLK.

C'est milord de Sussex qui arrive de France pour recueillir l'héritage de son père, et la place que sa mort a laissée vacante à la chambre haute.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LA PRINCESSE MARGUERITE, MILORD COMTE DE SUSSEX, DAMES D'HONNEUR, SEIGNEURS DE LA SUITE DE LA PRINCESSE.

SUSSEX.

Lorsque je vis pour la première fois la duchesse d'Étampe à la cour du roi François Ier, elle avait une robe d'une étoffe absolument pareille à celle de Votre Altesse.

MARGUERITE.

Vous avez bonne mémoire, milord, et nous vous ferons, si notre gracieux frère et souverain le permet, grand maître de nos atours; cette étoffe vient, en effet, d'outre-mer; Henri l'a reçue avec d'autres présents que lui a envoyés le roi de France, en gage de bonne amitié; et il me l'a donnée au même titre... Salut, monseigneur de Cantorbéry, salut, milord.

(*Le duc de Norfolk et l'archevêque s'inclinent.*)

SUSSEX, *après les avoir salués légèrement.*

En gage de bonne amitié, dites-vous?... Voilà qui me désespère, madame; nous nous étions cependant bien promis, de concert avec MM. de Montmorency et de Guise, que cette bonne amitié ne durerait pas toujours.

LE DUC DE NORFOLK.

Comment, vous voulez nous brouiller avec la France, comte?

SUSSEX.

Mais nous ferons tout ce que nous pourrons pour cela, milord lieutenant général; nos voisins ont sur le cœur la journée des éperons, et le pied-à-terre que le roi Henri conserve à Calais leur fait espérer qu'il ne tardera pas à traverser de nouveau la mer pour venir leur offrir une revanche.

LE DUC DE NORFOLK.

Malheureusement, milord, je crois que Sa Grâce a pour le moment de la besogne toute taillée qui l'empêchera d'entrer dans vos vues politiques, si profondes et si avantageuses qu'elles lui paraissent. Mais, MM. de Montmorency et de Guise peuvent passer la mer à leur tour; je crois même qu'en ce moment deux épées, aussi braves et aussi fidèles que les leurs, ne seraient pas mal reçues à la cour du

roi Jacques, et comme j'espère, milord, vous compter parmi les chefs de l'armée que je conduis à la frontière, ce sera une bonne occasion à saisir, si vous voulez renouveler avec vos amis, aux bords de la Twède, la connaissance commencée aux bords de la Seine.

SUSSEX.

Il sera fait comme vous dites, monsieur le duc, si Dieu ou le roi n'y mettent empêchement. Il y a un vieux proverbe anglais qui prétend que chaque fois qu'il y a dans notre île deux lames d'épées qui brillent au soleil, on n'a qu'à regarder au côté d'un comte de Sussex si l'on veut trouver un fourreau vide.

SIR THOMAS.

C'est comme vous le dites, milord, un vieux proverbe; si vieux qu'il commence à tomber en désuétude.

SUSSEX.

Il aurait repris une nouvelle vie, monseigneur, si je m'étais trouvé en Angleterre lors du procès de la malheureuse Anne de Boulen; et peut-être eût-il mieux valu que je m'y trouvasse, je ne dirai pas pour mon honneur à moi, qui, Dieu merci! n'avait pas besoin de ce nouveau lustre, mais pour celui du roi, monseigneur, et pour le vôtre, auquel j'eusse peut-être sauvé une bien fâcheuse tache.

SIR THOMAS.

Si je vous comprends bien, milord, vous voulez dire que vous eussiez défendu la reine?

SUSSEX.

Oui, monseigneur, et de deux manières.

SIR THOMAS.

Peut-on les connaître?

SUSSEX.

Au parlement avec ma parole.

SIR THOMAS.

Et si celle du roi lui eût imposé silence comme il a fait à la mienne?

SUSSEX.

En champ clos avec mon épée...

MARGUERITE.

Milord, vous oubliez que vous parlez de Henri qui est votre roi, devant moi qui suis sa sœur.

SUSSEX.

Pardon, madame; mais je voyais les yeux de Votre Altesse si distraits, que j'espérais que le son même de ma voix n'arriverait pas à son oreille.

MARGUERITE.

Milord, depuis que Dieu a fait à mon frère la grâce de lui accorder un fils, j'ai perdu toute chance de succéder au trône d'Angleterre, et par conséquent tout désir de m'instruire dans les choses de guerre et de politique. Croyez que, dans le cas contraire, j'aurais écouté avec le plus grand intérêt la belliqueuse discussion que vous venez d'engager avec monseigneur l'archevêque.

SUSSEX.

Hélas! madame, si les paroles que je viens de prononcer, tout insignifiantes qu'elles sont, étaient sorties de la bouche d'un autre que je pourrais nommer... Votre Altesse serait à cette heure une rebelle, car elle aurait, je le crains bien, oublié, pour s'instruire dans les choses de guerre et de politique, jusqu'à l'existence de son neveu le prince Édouard.

MARGUERITE.

Milord, je ne sais si la sœur de François I[er] permet aux chevaliers français de faire en sa présence de pareilles remarques; mais ce que je sais bien, c'est que si elles se renouvelaient devant la sœur de Henri VIII, elle se croirait obligée de s'en plaindre au roi d'Angleterre.

UN HUISSIER, *à la porte du fond.*

Milord Ethelwood, duc de Dierham.

(*Entre Ethelwood.*)

SUSSEX.

Vous arrivez bien à propos, milord, pour plaider en ma faveur une cause que je suis tout près de perdre au tribunal de Son Altesse.

ETHELWOOD.

Comte, vous tombez mal; vous le voyez, j'ai moi-même un pardon à obtenir; car si j'arrive assez tôt pour offrir mes hommages à Sa Grâce, j'arrive bien tard pour les déposer aux pieds de Son Altesse.

MARGUERITE.

Il est quelquefois plus facile de pardonner aux absents qu'aux présents, car l'absence, milord, n'entraîne avec elle qu'une accusation, celle de l'oubli.

ETHELWOOD.

Et celle-là, madame, vous savez combien il serait injuste de la faire peser sur moi; non, j'ai été arrêté à la grille du palais par l'encombrement que causent nos envoyés d'Écosse et la foule qui les entoure.

LE DUC DE NORFOLK.

Comment, milord, ils sont là?

ETHELWOOD.

Attendant audience de Sa Grâce.

(*On entend le bruit des cornemuses, accompagné de cris.*)

SUSSEX.

Eh! tenez, les voilà, Dieu me damne! qui nous donnent un concert.

LE DUC DE NORFOLK.

C'est la marche et les cris de guerre des Mac-Lellan.

SUSSEX.

Madame, c'est notre lieutenant général qui mé-

rite le compliment que vous me faisiez tout à l'heure, car il a, si je ne me trompe, meilleure mémoire encore que moi.

LE DUC DE NORFOLK.

Milord, croyez-en un vieux soldat ; quand vous aurez, une fois seulement, entendu sur le champ de bataille cette marche et ces cris, vous les reconnaîtrez toujours, et plus d'une fois, peut-être, vous vous réveillerez en sursaut, poursuivi par eux dans vos rêves.

MARGUERITE, *à Ethelwood.*

Ces cris et cette musique sauvage m'épouvantent, milord.

(*Elle se jette de côté. En ce moment Henri ouvre violemment la porte de sa chambre à coucher ; il écoute un instant sans rien dire.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; HENRI, *se croisant les bras.**

HENRI.

Par saint Georges ! messieurs, n'avez-vous pas entendu comme moi ?... ou bien n'est-ce qu'un rêve, le cri et la marche de guerre des Écossais dans la cour du palais de White-Hall ?

SUSSEX.

Sire, ils ont si souvent entendu les clairons d'Angleterre dans la cour du palais de Stirling.

HENRI.

Vous avez raison, comte ; mais ceux-là n'y faisaient pas une musique à tirer les morts de leur tombeau... Eh ! tenez, jusqu'à mon vieil alchimiste Fleming, qui sort tout tremblant de son laboratoire pour nous demander s'il n'a pas entendu la trompette du jugement dernier.

FLEMING, *soulevant avec sa tête la tapisserie d'une porte basse et voûtée, regarde de tous côtés.*

Sire !...

HENRI, *riant.*

Rentre, mon vieux prophète, ce n'est rien !... rien, que les glapissements du renard d'Écosse, que vont couvrir les rugissements du lion d'Angleterre. Mon cousin de Norfolk, faites entrer ces bouviers higlanders, et demandez en même temps à nos trompettes s'ils se souviennent de la marche de Flodden. — (*Norfolk sort. Allant à son trône.*) Bonjour, ma sœur ; salut, messieurs et milords. Approchez-vous plus près de notre trône, sir Thomas de Cantorbéry ; car nous savons qu'il n'est puissant et solide que parce qu'il s'appuie, d'un côté, — (*Tendant la main à Ethelwood.*) sur le courage de la noblesse, — (*Tendant l'autre main à l'archevêque.*) et de l'autre, sur la science de l'Église. — (*A la princesse Marguerite, qui se lève.*) Où allez-vous, Marguerite ?

MARGUERITE.

Sire, j'étais venue pour assister à votre lever, et non à une audience de guerre... J'espère donc que vous penserez que ma place...

HENRI.

Devrait être plus souvent au conseil, et moins souvent au bal ; vous oubliez que chez nous les femmes sont habiles à succéder, et que, s'il arrivait quelque malheur au prince Édouard...

MARGUERITE.

Dieu gardera Votre Grâce, je l'espère, de tout chagrin de ce genre...

HENRI.

Comte de Sussex, accompagnez Son Altesse chez elle, et revenez aussitôt.

(*De Sussex s'incline et sort avec la princesse. — On entend les trompettes anglaises qui répondent aux cornemuses d'Écosse. Le roi Henri s'assied sur le fauteuil aux armes d'Angleterre, qui lui sert de trône.*)

LE DUC DE NORFOLK, *rentrant.*

Sir John Scott de Thirlstane, envoyé du roi d'Écosse, sollicite l'honneur d'être introduit en présence de Votre Grâce.

HENRI.

Faites entrer. — (*Entre sir John.*) Salut, sir John ; nous reconnaissons aujourd'hui que vous êtes digne de la devise que vous avez choisie : *Toujours prêt.*

SIR JOHN.

Et c'est surtout lorsqu'il s'agit de l'honneur de mon prince et de mon pays, sire, que je suis fier de la porter, et ambitieux d'en être digne.

HENRI.

Nous savons, sir John, que vous êtes un brave et loyal serviteur, et le choix du messager m'est aussi agréable que le message me le sera sans doute. Mon neveu fait droit à mes réclamations, n'est-ce pas ? et c'est pour donner une plus grande publicité à sa soumission, qu'au lieu de me venir trouver à York, où j'ai attendu huit jours, pour débattre entre nous et secrètement les intérêts politiques et religieux de nos deux royaumes, il m'envoie un ambassadeur, et me demande une audience publique.

SIR JOHN.

Sire, les instructions de mon roi sont précises.

HENRI.

Tant mieux !... Consent-il enfin à adopter la religion réformée, à détruire les couvents de son royaume, et à ne reconnaître le pape que comme simple évêque de Rome ?

SIR JOHN.

Sire, l'Écosse et son roi sont catholiques d'âme

et de cœur depuis le troisième siècle; pour eux, le successeur de saint Pierre sera toujours le vicaire du Christ, et peuple et monarque resteront fidèles à la foi, comme au courage de leurs pères.

HENRI.

Très-bien! l'alliance du roi Jacques avec la famille fanatique des Guise me faisait pressentir cette première réponse à ma première question. Je déciderai plus tard de quel poids elle doit être dans la balance de la paix et de la guerre.

SIR JOHN.

Nous espérons que Votre Grâce la tiendra d'une main aussi juste qu'elle est puissante, et que, ni le souffle du fanatisme, ni les conseils de l'intérêt personnel n'en feront pencher les plateaux.

HENRI.

La résolution que je prendrai, sir John, dépend moins de la réponse que vous m'avez faite que de celle que vous allez me faire.

SIR JOHN.

J'écoute respectueusement Votre Grâce.

HENRI.

Maintenant mon neveu Jacques V consent-il à me faire hommage de la couronne d'Écosse, comme l'ont fait, dès l'an 900, ses pères à mes pères? comme l'a fait Éric à Édouard Ier; Malcolm à Édouard le Confesseur, à Guillaume le Conquérant et à Guillaume le Roux?... comme l'a fait Edgar, frère de Malcolm, à Henri Ier; David, successeur d'Edgar, à l'impératrice Mathilde; le fils de David à Étienne; Guillaume, son frère, et toute la noblesse à Henri II, à Richard Ier et au roi Jean? hommage qui, pour se revêtir d'un caractère plus sacré, fut rendu cette fois publiquement sur la montagne de Lincoln, et juré sur la croix de l'archevêque de Cantorbéry. Nous savons bien que cet hommage, rendu encore par Jean de Bailiol à Édouard III, fut interrompu sous les règnes de Richard II et de Henri IV. Mais cette interruption, vous le savez aussi bien que nous, sir John, eut pour cause les guerres civiles qui désolèrent l'Angleterre sous ces deux souverains; et cela est si vrai que, lorsque Henri V, leur successeur, ordonna au roi d'Écosse de l'accompagner comme vassal en son expédition d'outre-mer, le roi d'Écosse obéit; qu'on ne vienne pas non plus s'appuyer sur l'interruption faite à cet hommage sous le règne de Richard III... Richard III était un usurpateur, et, à ce titre, n'avait aucun droit pour le réclamer. Henri VII, mon père, trop activement occupé des factions politiques et religieuses qui agitaient l'intérieur du royaume, pour porter ses regards à l'extérieur, n'exigea pas cet hommage du roi Jacques IV, je le sais; mais moi, sir John, moi qui, ministre des vengeances célestes, ai noyé les rebelles dans leur sang, étouffé les hérétiques dans les flammes, fait disparaître des armées ennemies sous le champ de bataille où je les ai heurtées; moi qui, voyant la vieille Angleterre agitée depuis quatre siècles par les secousses de la guerre civile, et plongée depuis mille ans dans la nuit de l'erreur, n'ai eu qu'à étendre la main sur elle, comme Dieu le fit sur le chaos, pour la doter du calme et de la lumière, présents divins, qui, jusqu'alors, n'étaient descendus que du ciel, je ne souffrirai pas qu'il en soit plus longtemps ainsi; les choses reprendront leur cours interrompu. Le peuple d'Écosse doit hommage à sa noblesse, la noblesse d'Écosse à son roi, le roi d'Écosse au roi d'Angleterre, et le roi d'Angleterre à Dieu!

SIR JOHN.

Pardon, sire, si cette fois encore je me vois forcé de faire à Votre Grâce une réponse contraire à celle qu'elle paraît attendre..... Mais l'hommage des anciens rois d'Écosse n'a jamais été rendu aux prédécesseurs de Votre Grâce qu'à l'égard des terres qu'ils possédaient en Angleterre, de même que les rois d'Angleterre rendaient hommage à ceux de France pour les duchés de Guyenne et de Normandie. Votre Grâce connaît trop bien notre commune histoire pour confondre l'hommage de la comté de Huntington avec l'hommage du royaume, et celui des rois particuliers du Northumberland avec celui des rois d'Écosse. Quant à ce qui s'est passé sous le règne de Bailiol, l'Angleterre ne peut en tirer aucune conséquence, puisque notre noblesse a toujours protesté contre cet acte : Jean de Bailiol a fait, il est vrai, hommage à Édouard Ier en reconnaissance de l'aide que ce dernier lui avait donnée pour monter sur le trône : mais il en a perdu l'estime de sa noblesse et l'amitié de son peuple, et le roi Jacques V est trop estimé de l'une et trop aimé de l'autre pour qu'il s'expose jamais à un pareil malheur.

HENRI.

Ainsi mon neveu refuse de me reconnaître pour son suzerain?

SIR JOHN.

Il refuse.

HENRI.

Et il a pesé d'avance toutes les conséquences de ce refus?

SIR JOHN.

Quelles qu'elles soient, il les subira : les rois d'Écosse ont l'habitude de porter la main à leur épée avant de la porter à leur couronne.

HENRI, *se levant.*

Bien! sir de Thirlstane, bien!... car nous sommes las de tous ces hommages jurés et repris. Écoutez donc : tout à l'heure encore j'aurais pu me contenter de ce que je vous demandais, maintenant il me faut autre chose; la main de Dieu a

jeté nos deux nations loin des autres peuples du monde, face à face, au milieu de l'Océan, sur un même sol, mais inégalement divisées entre elles; pour toute séparation il leur a donné le lit étroit de la Twède, c'est assez pour séparer deux provinces, mais non deux royaumes; aussi, depuis mille ans, le sang le plus pur des deux peuples n'a-t-il pas cessé de rougir, tantôt une rive, tantôt l'autre; depuis mille ans l'Angleterre n'a pas eu un seul ennemi que cet ennemi n'ait eu pour allié l'Écosse; depuis mille ans l'Écosse n'a pas eu une guerre civile que le souffle puissant de l'Angleterre n'attisât l'incendie de ses cités; entre nos deux peuples c'est une haine que la mère lègue à sa fille avec son lait et le père à son fils avec son épée... Eh bien! sir John, cette haine, elle durerait de génération en génération jusqu'au jour du jugement dernier, s'il ne m'était venu dans l'esprit, à moi, Henri d'Angleterre, que cela devait finir sous mon règne; qu'un hommage ne me suffisait pas; qu'il me fallait une conquête, et que deux couronnes et deux têtes, c'était trop de moitié pour une seule île... A compter d'aujourd'hui donc, il n'y a plus un roi en Angleterre et un roi en Écosse, il y a un roi d'Angleterre et d'Écosse, voilà tout!...... Le dieu des armées décidera s'il doit s'appeler Henri VIII ou Jacques V.

SIR JOHN.

Sire, le dieu des armées est aussi le dieu de la justice.

HENRI.

Et vous en avez une preuve devant les yeux, sir John; regardez à votre gauche : cette armure, c'est celle du roi Jacques IV, tombé mort avec son fils, douze comtes et dix-sept barons, sur le champ de bataille de Flodden. Vous pouvez distinguer sur la cuirasse, n'est-ce pas, la blessure par laquelle est entré le fer et est sortie la vie? eh bien! je le jure ici, sur ma couronne et sur mon sceptre, sir John, quelle que soit l'armure dont vous entourerez l'Écosse et si bien trempée qu'elle soit, je lui ferai, à son tour, une blessure assez large pour qu'une bonne fois enfin tout ce qu'elle a de sang rebelle lui sorte du cœur.

SIR JOHN.

Avant d'arriver jusqu'à elle, sire, il faudra que vous ayez renversé la dernière de ses villes, et massacré le dernier de ses enfants!... Quant à moi, Votre Grâce a bien voulu me dire que j'étais digne de ma devise... J'y manquerais si je ne prenais le plus vitement possible congé d'elle : car je veux qu'en me retrouvant à la tête des premiers soldats qui marcheront contre vous, vous disiez vous-même : *Toujours prêt.*

HENRI.

Allez donc, sir John, nous ne vous retenons pas: les rois d'Angleterre ont aussi une devise qu'ils n'ont jamais laissé tomber en oubli; je veux qu'avant un mois elle flotte en lettres de feu sur assez de villes, pour que de tous les coins de l'Écosse on y puisse lire : *Dieu et mon droit!...* — Messieurs, faites honneur à l'ambassadeur, non pas du roi d'Écosse, mais de notre neveu Jacques V. Restez, milord Ethelwood, j'ai à vous parler.

SCÈNE IV.

HENRI, ETHELWOOD.

HENRI, *prenant le bras d'Ethelwood et se promenant avec lui.*

Eh bien! duc de Dierham, que dites-vous de cette obstination de notre neveu?

ETHELWOOD.

Que jamais roi n'a choisi un ambassadeur, sinon plus respectueux, du moins plus concis dans ses réponses.

HENRI.

Oui, oui, sir John est un digne Écossais, qui n'a qu'un tort: c'est celui de se croire encore au temps de Robert Bruce et de Williams Wallace, et de penser qu'à six siècles de distance les cœurs sont les mêmes, parce que les cuirasses qui les couvrent sont pareilles; c'est une statue des anciens jours placée comme une borne milliaire sur la route du monde, et qui n'a pas vu avec ses yeux de pierre les générations s'appauvrir au fur et à mesure qu'elles se succédaient... Où sont les James Douglas et les Randolph?... De nos jours, ils s'appellent Olivier Sainclair ou Maxwel... c'est pitié! Milord, milord, je vous le dis, ce n'est point cette guerre qui fera blanchir un seul de mes cheveux, soit que je la fasse en personne, soit que j'envoie le duc de Norfolk à ma place. Mon épée est longue et tranchante, et où elle ne peut atteindre, je la lance!... Ce n'est pas cela qui me fait malheureux, milord, ce n'est pas cela...

(*Il tombe sur un fauteuil.*)

ETHELWOOD.

Vous, malheureux, sire!... vous, triomphateur au dehors; triomphateur au dedans; vous qui, éteignant les discordes de la rose blanche et de la rose rouge d'York et de Lancastre, vous êtes assis sur le trône, posant un pied sur la guerre étrangère, et l'autre sur la guerre civile, et qui avez dit à la France et à l'Angleterre émues, ce que Dieu dit aux vagues de la mer : Assez!... Que Votre Grâce

me pardonne : mais il faut que l'ambition humaine soit plus vaste que le monde, puisque le monde ne lui suffit pas.

HENRI.

Duc, ce n'est ni la colère des vents, ni celle des flots, ni la tempête, ni l'Océan, qui font sombrer un vaisseau solidement construit. C'est le roc caché sous la mer, et dont la blessure est mortelle, parce qu'elle est invisible ; oui, je suis grand, oui, je suis fort, c'est vrai !... Il n'y a pas un de mes sujets qui ne m'envie, et moi j'envie parfois le sort du dernier de mes sujets.

ETHELWOOD.

Vous, sire ?

HENRI.

Oui ; car ce n'est point assez d'une couronne et d'un sceptre. Il faut encore un oreiller où l'on puisse se reposer de leur poids ; près de la vie publique il faut la vie privée; à côté de la grandeur du palais, le bonheur de la maison... Eh bien ! le dernier de mes sujets peut avoir une femme et des enfants qui l'aiment : le dernier de mes sujets est donc plus heureux que moi !....

ETHELWOOD.

Mais les reines vos épouses vous ont aimé, sire, et vous ont laissé des enfants qui vous aiment.

HENRI.

Les reines, mes épouses ?... Catherine d'Aragon, n'est-ce pas ? Fiancée à mon frère avant de devenir ma femme, ce qui fut pour ma conscience un remords si grand, que je me vis forcé de la répudier. Anne de Boulen, que ses déportements ont menée de mon lit à l'échafaud. Jeanne Seymour, ange descendu du ciel, et que le ciel jaloux a rappelé. Anne de Clèves, qu'on me dit belle et gracieuse, qu'on me fait épouser d'après un portrait d'Holbein, et qui, lorsqu'elle arrive... Mais celle-là s'est rendu justice, en se contentant du titre de sœur. Eh bien ! maintenant que me reste-t-il de mes quatre mariages ? Le souvenir de quelques jours de bonheur, vingt ans de remords, de honte ou de chagrin, puis deux filles que la loi a déclarées incapables de régner, et un fils que Dieu a déclaré incapable de vivre.

ETHELWOOD.

Sire, vous êtes bien jeune encore, et un nouveau mariage peut vous donner tout ce qui vous a manqué jusqu'à présent.

HENRI.

Oui, je le sais, et je vais encore une fois tenter cette épreuve. Mais cette fois, je te le jure, milord, je n'irai chercher ma femme ni dans les cours souveraines ni dans les maisons princières ; je suis las de voir l'Europe se mêler de mes querelles de ménage ; mon divorce avec Catherine d'Aragon m'a valu la guerre avec les Pays-Bas, l'Espagne et l'Empire ; et le renvoi d'Anne de Clèves va soulever contre moi le Hainaut, la Flandre et la France peut-être... Puissant et isolé, comme je le suis, au sein des mers, nulle alliance ne peut augmenter ma force. Ma force est en moi, il me faut donc, et voilà tout, une femme jeune pour que je puisse l'aimer, belle pour qu'elle puisse me plaire, sage pour que je puisse me fier à elle ; peu m'importe dans quelle condition elle sera née. J'ai tiré deux ministres, l'un de l'étal d'un boucher, et l'autre de la boutique d'un forgeron : je tirerai bien un prince royal du sein d'une vassale.

ETHELWOOD.

Mais ce trésor de jeunesse, de beauté et d'innocence, dans quel pays Votre Grâce compte-t-elle l'aller chercher ?

HENRI.

Si ce que l'on me dit est vrai, mon cher duc, je n'aurai pas besoin, pour le rencontrer, de mettre le pied sur le continent.

ETHELWOOD.

Sans doute le génie protecteur de la vieille Angleterre vous garde cette vierge prédestinée dans quelque coin du royaume : dans la caverne de Fingal ou dans la grotte de Staffa.

HENRI.

Non pas, milord ; sa destinée, toute brillante qu'elle doit être dans l'avenir, est moins poétique dans le passé... Une vieille nourrice l'a élevée à défaut de parents, elle habite, à trois lieues de Londres, sur les bords de la Tamise, une maison d'assez chétive apparence.

ETHELWOOD.

Sire... et le nom de cette jeune fille est sans doute un secret politique trop profond et trop important pour que des yeux aussi indignes que les miens...

HENRI.

Non, mon cousin ; et pour ce que je vais réclamer de vous, il est même important que vous le connaissiez... Elle s'appelle Catherine Howard.

ETHELWOOD, *s'appuyant contre un fauteuil.*

Catherine Howard !...

HENRI.

Oui, milord !... — (*Souriant.*) C'est un nom bien inconnu, n'est-ce pas ?... si inconnu qu'il n'a fallu rien moins que l'œil de mon alchimiste Fleming pour le déchiffrer dans ce livre de Dieu qu'on appelle la terre, au milieu des douze millions de noms inscrits sur le feuillet qui s'appelle mon royaume.

ETHELWOOD.

Et comment Fleming a-t-il découvert ?...

HENRI.

Oh ! de la manière la plus simple, et sans avoir recours ni aux enchantements ni aux sortilèges ; il

cherchait dans les environs de Londres, je ne sais quelle plante nécessaire à ses opérations chimiques, lorsque, surpris par la pluie, il demanda un asile dans la maison isolée qu'habite cette jeune fille. Un trésor si merveilleux le surprit, il connaissait mes intentions ; à son retour il me parla d'elle, et, depuis, toutes les cabales d'astres et de nombre lui ont si bien prouvé que c'était la femme qu'il me fallait, jeune, belle et sage, que le vieux fou m'a répondu sur sa tête qu'elle réunissait ces trois qualités...

ETHELWOOD.

Et Votre Grâce s'est décidée à faire une chose de cette importance sur la seule parole de celui qu'elle nomme un vieux fou ?

HENRI.

Non pas, duc de Dierham; car l'aventure qui nous est arrivée avec Anne de Clèves nous a rendu défiant, et nous n'engageons plus ainsi d'avance notre amour royal sans savoir si la femme à laquelle nous comptons l'offrir en est bien digne... Aussi, hier, après le conseil, guidé par notre vieil alchimiste, déguisé comme un chevalier des anciens jours, nous avons remonté, dans une barque sans armes et sans livrée, la Tamise jusqu'à l'endroit qu'habite la dame de nos pensées...

ETHELWOOD.

Et là...

HENRI.

Là... nous l'avons aperçue, appuyée sur le bras d'une vieille femme... errante au bord de la rivière.... mélancolique et rêveuse comme si elle pressentait ses hautes destinées...

ETHELWOOD.

Et... et Fleming avait exagéré...

HENRI.

Non pas !... Fleming est resté au-dessous de la vérité... Milord, la beauté d'Anne de Boulen, la grâce de Jeanne Seymour...

ETHELWOOD.

Et vous lui avez parlé ?...

HENRI.

Non, milord ; car, lorsqu'elle a vu que nous ramions vers elle, elle s'est éloignée... Je comptais la revoir aujourd'hui ou demain... mais voilà que cette guerre avec l'Écosse est devenue instante, et va m'ôter tout loisir, j'ai donc pris une nouvelle résolution, milord : vous partirez demain pour l'aller chercher, vous vous composerez parmi mes gens telle suite qu'il vous plaira, et vous amènerez cette jeune fille près de la princesse Marguerite qui, sur ma recommandation, lui fera place parmi ses femmes d'honneur...

ETHELWOOD.

Et Votre Grâce ne mettra pas un plus long intervalle entre sa rupture avec Anne de Clèves et son mariage avec Catherine Howard ?

HENRI.

Mon cousin, combien s'est-il écoulé de jours entre le moment où Anne de Boulen monta sur l'échafaud, et celui où Jeanne Seymour monta sur le trône ?

ETHELWOOD.

Ce qu'il en fallut aux ensevelisseurs pour disposer son corps dans la tombe... trois.

HENRI.

Combien s'est-il écoulé d'heures entre la désobéissance de Norris et l'ordre que je donnai de punir de mort cette désobéissance ?

ETHELWOOD.

Ce qu'il en fallut au lord chancelier pour aller de la Tour de Londres au palais de Greenwich... deux !...

HENRI.

Et combien s'est-il écoulé de secondes entre la signification de cet ordre et la mort du coupable ?

ETHELWOOD.

Ce qu'il en fallut au bourreau pour lever et baisser sa hache... une.

HENRI.

Très-bien, milord, je vois que vous connaissez à fond l'histoire de mon règne... méditez-la.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ETHELWOOD, *puis* FLEMING.

ETHELWOOD, *reste un moment accablé, puis allant à la porte de Fleming, il l'enfonce violemment.*

Fleming !... Fleming !...

FLEMING, *du fond de son caveau.*

Hein ?...

ETHELWOOD.

Sors de ton terrier, renard de Cornouailles !.... monte au jour, mécréant !... un chrétien veut te parler !...

FLEMING, *paraissant.*

Qu'y a-t-il pour le service de Votre Seigneurie ?

ETHELWOOD.

Je quitte le roi.

FLEMING.

Dieu le conserve !...

ETHELWOOD, *levant sa toque.*

C'est le vœu de tout bon Anglais.

FLEMING.

Et je le fais toutes les fois que mes yeux et mes

pensées se détachent du ciel pour retomber sur la terre.

ETHELWOOD.

Très-bien, maître!... Mais Sa Grâce m'a dit que vous ne vous contentiez pas seulement de faire des vœux pour elle, mais que votre dévouement allait encore jusqu'à tenter d'accomplir les siens.

FLEMING.

J'ai mis aux ordres de Sa Grâce la faible science que m'a donnée l'étude. Il peut en disposer selon sa volonté royale.

ETHELWOOD.

Pourvu que sa volonté royale mette à son tour à ta disposition, n'est-ce pas, tout l'or dont tes mains damnées ont besoin pour accomplir l'œuvre que tu poursuis.

FLEMING.

Ce n'est qu'en décomposant que l'on parviendra à composer..... Et lorsque l'homme aura surpris le secret de Dieu, il sera aussi puissant que lui!... Milord, je suis bien près d'arriver à un grand résultat!...

ETHELWOOD.

Et il te faut pour cela des ruisseaux d'or, n'est-ce pas?... comme il faut des rivières aux fleuves, et des fleuves à l'Océan.

FLEMING.

Il m'en faut beaucoup.

ETHELWOOD.

Et crois-tu en avoir assez de ce que te donnera Henri pour lui avoir trouvé une femme jeune, belle et vertueuse?...

FLEMING.

Oui, car alors toutes les fois que je frapperai le trône de ma baguette, comme Moïse le rocher, au lieu d'une, j'en ferai jaillir deux sources.

ETHELWOOD.

Et ta soif de l'or t'a empêché de calculer les chances auxquelles tu exposais ta tête, en l'engageant dans une négociation aussi hasardeuse que celle d'un mariage avec Henri, qui, sur quatre femmes, en a déjà fait répudier deux et exécuter une.

FLEMING.

J'ai suivi la voix de mon dévouement, qui me disait : Fais cela.

ETHELWOOD.

Et celle de la prudence ne t'a point rappelé la disgrâce de Volsey et celle de Norris?

FLEMING.

Monseigneur, les choses n'auront point cette fois une issue aussi fatale.

ETHELWOOD.

Et qui te l'a dit?

FLEMING.

La science.

ETHELWOOD.

Eh bien! la science en a menti, savant Fleming!

FLEMING.

Comment?

ETHELWOOD.

Ce mariage ne peut se faire!...

FLEMING.

Pourquoi?

ETHELWOOD.

Parce que celle que tu as choisie pour base de tes calculs... Catherine...

FLEMING.

Eh bien?...

ETHELWOOD.

Cette jeune fille que tu veux faire épouser au roi, Catherine Howard, n'est-ce pas?

FLEMING.

Oui.

ETHELWOOD.

C'est ma femme!

FLEMING.

Miséricorde! je suis perdu!...

ETHELWOOD.

Oui, Fleming, tu es perdu!.... car tu connais la loi qu'a fait rendre Henri après la mort d'Anne de Boulen?...

FLEMING.

Je la connais...

ETHELWOOD.

Loi qui traîne sur le même échafaud et la reine qui n'a pas avoué être indigne du roi, et quiconque a prêté la main à ce mariage... Ah! tu lui as promis une fiancée jeune, belle et vertueuse?.... Catherine est jeune, belle et vertueuse; mais crois-tu que le juge de Catherine d'Aragon et le bourreau d'Anne de Boulen, se contente de cette vertu-là?

FLEMING.

Mais vous lui avouerez tout, milord, et il pardonnera.

ETHELWOOD.

Oui, et comme gage de pardon, il fera de la duchesse de Dierham une dame d'honneur de la princesse Marguerite, et il enverra le duc faire la guerre dans les Higlands... Non pas, Fleming, non pas.

FLEMING.

Oh! monseigneur! monseigneur!... ayez pitié de moi!

ETHELWOOD.

Pitié de toi, malheureux?... de toi, qui, par ton imprudence, viens de briser l'espoir de toute ma vie!... pitié de toi, qui viens de tirer un voile noir sur mes jours les plus dorés... Et de moi, de moi, mon Dieu! qui donc aura pitié de moi?

FLEMING.

Ah! cherchons, cherchons, milord... peut-être y

a-t-il un moyen de nous conserver, à vous le bonheur, à moi la vie.

ETHELWOOD.

Il y en a un.

FLEMING.

Un?

ETHELWOOD.

Hasardeux!

FLEMING.

N'importe.

ETHELWOOD.

Désespéré!...

FLEMING.

Dites.

ETHELWOOD.

C'est moi que le roi a chargé d'aller chercher Catherine et de l'amener à la cour.

FLEMING.

Quand?

ETHELWOOD.

Demain.

FLEMING.

Ah! mon Dieu!

ETHELWOOD.

Il ne faut pas que le roi revoie...

FLEMING.

Non, non!... nous serions perdus, car il l'aime déjà!...

ETHELWOOD.

Eh bien! il faut que cette nuit elle meure!...

FLEMING.

Milord, les poisons les plus subtils...

ETHELWOOD, *le saisissant.*

Infâme!

FLEMING.

Grâce!

ETHELWOOD.

Il faut qu'elle meure pour le roi et pour le monde!.. mais il faut que pour moi... pour moi seul, elle vive!... entends-tu bien? qu'elle vive! et c'est toi qui me répondras de sa vie.

FLEMING.

Tout ce qu'il sera possible à la science humaine de faire, je le ferai.

ETHELWOOD.

Eh bien! tu m'as parlé de poisons...

FLEMING.

Oui!...

ETHELWOOD.

Au lieu d'un breuvage mortel, ne peux-tu me donner une liqueur narcotique?... n'y a-t-il pas des plantes dont le suc arrête le sang dans les veines, engourdit le cœur, suspend le cours de la vie?... Le sommeil, dis-moi, ne peut-il pas tellement ressembler à la mort, que l'œil le plus défiant s'y méprenne? Voyons, songe, réfléchis.

FLEMING.

Milord, cela se peut; une chronique florentine raconte même que, par un moyen semblable, une jeune fille de la maison des Montaigu...

ETHELWOOD.

Mais, toi, peux-tu composer une liqueur semblable?

FLEMING.

Parfaitement.

ETHELWOOD.

Et répondre de son effet?

FLEMING.

Sur ma vie!

ETHELWOOD.

Fleming, si tu fais ce que tu promets de faire...

FLEMING.

Je le ferai.

ETHELWOOD.

Tu m'as dit qu'il te fallait de l'or? eh bien! je t'en donnerai, en échange de cette liqueur, plus que le feu de tes fourneaux n'en pourra fondre pendant la durée de toute une année.

FLEMING.

Descendons dans mon laboratoire, milord.

ETHELWOOD.

Et dans une heure?

FLEMING.

Vous remonterez avec le philtre dont vous avez besoin.

ETHELWOOD, *s'arrêtant sur la dernière marche.*

Un instant, Fleming!... vous m'avez bien compris!... il y va pour vous, dans cette affaire, de la vie et de la mort!...

FLEMING.

Ma vie est à votre discrétion, milord.

ETHELWOOD.

Allons!

(*Ils descendent ensemble.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

La chambre de Catherine, portes latérales, porte au fond laissant voir une campagne. — Une petite table couverte de fruits : du côté opposé une toilette surmontée d'une glace de Venise.

SCÈNE VI.

CATHERINE, KENNEDY.

(*Catherine entre appuyée sur le bras de sa nourrice.*)

KENNEDY.

Nous rentrons déjà, mon enfant?

CATHERINE.

Oui, bonne, car il se fait tard.

KENNEDY.

Le soleil se couche à peine, et, à cette heure, l'horizon est si beau, vu du haut de la montagne!

CATHERINE, *souriant.*

Oui, magnifique!... mais c'est le même soleil et le même horizon que j'ai vu hier!...

(*Elle s'assied.*)

KENNEDY.

Allons, te voilà encore triste!...

CATHERINE.

Non, Kennedy, mais ennuyée.

KENNEDY.

Oui, pauvre enfant, c'est l'ennui qui fane tes jours, qui ternit tes yeux, qui brise tes forces... Mais comment peux-tu t'ennuyer au milieu de cette belle campagne, si verte et si riche?...

CATHERINE.

Certes, je la trouverais belle si je la voyais pour la première fois... mais il y a dix-huit ans que je la vois tous les jours.

KENNEDY.

Il y a plus du double, moi... et cependant je ne m'en suis pas encore lassée; c'est que, pauvre femme que je suis, sans désirs et sans ambition, j'ai toujours cherché le bonheur dans les choses que je pouvais atteindre, et jamais au delà.

CATHERINE.

Nourrice, tout ce qui est au delà de ce que nous pouvons atteindre doit être cependant bien beau!... Londres!... on dit que c'est magnifique. Quand donc habiterai-je Londres! mon Dieu!...

KENNEDY.

Tu te marieras un jour, mon enfant; tu es trop belle et trop pure pour ne pas trouver un époux riche et noble.

CATHERINE, *vivement.*

Oui, n'est-ce pas?.... et alors nous aurons un palais à Londres... des barques sur la Tamise, des forêts où nous poursuivrons le gibier, un faucon sur le poing... suivis de valets et de pages... Tu viendras avec moi... parcourir mes terres... recevoir l'hommage de mes vassaux... et alors je ne m'ennuierai plus, je serai belle, riche.... je serai puissante, je dirai : Je le veux...... et tout le monde m'obéira.

KENNEDY.

Folle que tu es!...

CATHERINE.

Oh! vois-tu, Kennedy, si je croyais toujours rester ainsi, dans cette petite maison isolée... entre ces murs étouffants... vêtue de ces habits, et entourée de ces meubles si simples, vois-tu....j'aimerais mieux me coucher dans un cercueil... pourvu qu'il fût couvert d'un tombeau de marbre...

KENNEDY.

Il y a des jours, mon enfant, où les rêves de ton imagination m'effrayent... Crois-moi, ne t'abandonne pas à de pareilles pensées.

CATHERINE.

Kennedy, mes pensées sont mon seul bonheur, mes rêves ma seule richesse... laisse-les-moi...

KENNEDY.

Allons, je vois bien que tu veux encore être seule, pour te livrer à toutes tes folies..... Depuis un an je m'aperçois que ma présence te gêne, te fatigue.

CATHERINE.

Oh! ma bonne mère, tu te trompes, tu es injuste... mais vois-tu, dès que je suis seule... j'entends des voix étranges qui murmurent à mon oreille...je vois des apparitions bizarres qui passent devant mes yeux... Alors, tout se peuple et s'anime autour de moi... la chaîne des êtres créés ne s'arrête plus à l'homme; elle monte jusqu'à Dieu... Il me semble que je parcours avec les yeux tous les degrés de cette échelle lumineuse, dont l'une des

extrémités repose sur la terre, et dont l'autre touche au ciel..... Le feu qui pétille...... ce sont des salamandres qui, en se jouant, soulèvent des milliers d'étincelles... Dans cette eau qui coule sous ces fenêtres... il y a une ondine, qui, toutes les fois que je me penche, me salue comme sa sœur... Cette brise parfumée, qui nous arrive le soir, passe toute chargée de sylphes, qui s'arrêtent dans mes cheveux... Et salamandres, ondine, sylphes... murmurent à mon oreille des paroles... oh! des paroles à me rendre folle... tu l'as dit...

KENNEDY.

Quel âge de bonheur que celui où l'on n'a qu'à fermer les yeux pour voir de semblables merveilles!... Dors, mon enfant, la nuit vaut mieux que le jour... Mais prends-y garde : de tous les démons qui visitent les jeunes filles pendant leur veille ou pendant leur sommeil, le plus dangereux et le plus difficile à chasser est celui de l'ambition.

CATHERINE.

Celui-là, Kennedy... ce n'est point un démon, c'est un ange... et c'est le plus beau, le plus séduisant de tous... C'est le roi du ciel... car il a des ailes dorées et une couronne sur la tête.

KENNEDY.

Bonsoir, ma noble maîtresse...

CATHERINE.

Bonsoir, Kennedy.

KENNEDY.

Bonsoir, rêveuse. Me voilà plus tranquille, puisque je te laisse au milieu d'une cour de lutins, de fantômes et de fées.

SCÈNE VII.

CATHERINE, *seule, fermant la porte devant elle et allant en ouvrir une autre.*

Va, ma bonne nourrice, va, et laisse-moi ouvrir la porte par laquelle entrent et sortent tous mes rêves. Ethelwood viendra-t-il ce soir? Ce matin il m'a dit, peut-être... peut-être est toujours oui. Il m'aime tant!... Cependant, s'il m'aimait, aurait-il des secrets pour moi? me cacherait-il son nom, son rang, son titre? quand je me suis donnée à lui, je me suis donnée tout entière, moi; je n'ai pas séparé mes jours de mes nuits, je ne lui ai pas dit : Il y aura tant d'heures pour toi, tant pour le monde; je lui ai dit : Me voilà, prends-moi. Oh! quel supplice! serrer dans ses bras un homme qu'on aime, et ignorer quel est cet homme, perdre son esprit dans des rêves d'espoir, insensés peut-être, user les belles et joyeuses années de sa jeunesse dans l'attente, dans l'ignorance, dans l'isolement, ne pas connaître le terme fixé à cette agonie, entendre pour seule réponse à toutes ses questions : Plus tard, plus tard. Et tout va se perdre dans ce mot qui creuse incessamment un abîme dans ma vie. Le matin se lève, et j'espère tout apprendre dans la journée; le soir arrive, et je n'ai rien appris. Bien heureux quand il peut dérober quelques heures, à qui? je n'en sais rien : à une autre peut-être, pour me les donner, à moi, esclave, prisonnière ici, loin du monde. Et me voilà, moi, à cet instant où les heures de plaisir passent joyeuses sur les villes, me voilà seule et triste, attendant mon mari, qui ne viendra pas peut-être, mon mari qui a un titre, un rang, j'en suis sûre... et qui ne me donne ni rang, ni titre... Si cependant j'étais à Londres avec lui maintenant, au lieu de me dépouiller de ces modestes habits, dont la simplicité m'humilie, pour demander avant l'heure un sommeil qui ne viendra pas, je m'assiérais devant ma toilette!... — (*Elle s'assied devant une glace.*) je choisirais dans ces écrins qu'il m'a donnés, et qui me sont inutiles, les bijoux les plus riches, — (*Elle ouvre ses écrins.*) je mettrais ce collier de perles à mon cou, ces diamants à mes oreilles, ces bracelets à mes bras. Parmi ces simples fleurs qui parent mes cheveux, ces épis de diamants trouveraient place. Cette ceinture de pierreries, nouée autour de ma taille, en ferait ressortir l'élégance. Un page nous précéderait; on ouvrirait devant nous des salons resplendissants de lumière; et quand je paraîtrais... oh! si mon miroir ne ment pas, tout le monde dirait : Une reine n'est pas plus parée, une reine n'est pas plus belle...—(*Se retournant et apercevant Ethelwood debout près de la porte, et qui a entendu la fin du monologue.*) Oh!... oh! Ethelwood, mon ami, je ne t'avais pas vu.

SCÈNE VIII.

CATHERINE, ETHELWOOD.

ETHELWOOD.

Je conçois. Vous étiez occupée de soins trop importants pour remarquer mon arrivée...

CATHERINE.

Me trouvez-vous jolie?...

ETHELWOOD.

Si mon portrait, entouré de rubis ou d'émeraudes, s'était trouvé par hasard pendu à ce collier, ou encadré sur ce bracelet... Oh! oui, peut-être

alors il y aurait eu parmi vos pensées de coquetterie un souvenir momentané d'amour.

CATHERINE.

Me trouvez-vous jolie ?

ETHELWOOD.

Oh ! que trop pour mon malheur, madame.

CATHERINE.

Alors, remerciez le ciel, qui m'a faite ainsi pour vous; et venez m'embrasser, monseigneur. — (*Ethelwood la prend dans ses bras, mais sans l'embrasser.*) D'ailleurs, je me suis parée par instinct; je me suis faite belle par pressentiment. — (*Mettant la main sur son cœur.*) Je vous sentais venir là... Quittez donc cet air soucieux, voyons, asseyez-vous, et moi je vais me mettre à vos pieds, gentil chevalier, mon beau baron, mon noble comte..... Par lequel de ces titres faut-il que je vous appelle?

(*Elle va chercher un tabouret, et s'assied.*)

ETHELWOOD.

Par aucun de ces titres, car aucun ne m'appartient.

CATHERINE.

Comment êtes-vous donc venu..... que je n'ai point entendu le galop de votre cheval, de votre merveilleux Ralph, qui vient si vite.... et qui s'en va si lentement?

ETHELWOOD.

J'ai remonté la Tamise dans une barque de pêcheur; car aujourd'hui, plus que jamais, je craignais d'être reconnu.

CATHERINE.

Toujours mystérieux..... mais tu as donc des motifs bien puissants?...

ETHELWOOD.

Juge de mon amour, puisque je te les cache à toi, qui es ma vie.

CATHERINE.

Oh! si tu m'aimais!

ETHELWOOD.

Écoute, Catherine; doute de ton existence, de ton âme, de Dieu!.... doute de la lumière du jour quand le soleil le plus ardent embrase le ciel, mais ne doute pas de mon amour... car jamais femme ne fut aimée par un homme, comme toi par moi...

CATHERINE.

Pardon, mon ami.

ETHELWOOD, *lui prenant la tête dans ses mains.*

Oh! mais regarde-moi donc!.... moi..... ne pas t'aimer!..... mais mon cœur jusqu'à son dernier battement, ma vie jusqu'à son dernier souffle, mon sang jusqu'à la dernière goutte, tout cela est à toi, Catherine... Et elle dit que je ne l'aime pas, mon Dieu, elle le dit!...

CATHERINE.

Non, non, je ne le dis plus...

ETHELWOOD.

Et si je te perdais, vois-tu... Si un autre!... Oh! Seigneur!... Seigneur!...

CATHERINE.

Qu'as-tu?

ETHELWOOD.

Je souffre.

CATHERINE.

Toi?

ETHELWOOD.

Oui.... je suis fatigué. Le front me brûle.... j'ai soif...

CATHERINE, *se levant.*

Je vais vous servir, mon seigneur.

(*Pendant que Catherine va ouvrir un buffet gothique, Ethelwood tire un flacon de sa poitrine et verse une partie de ce qu'il contient dans le vase d'argent ciselé qui se trouve sur la table.*)

ETHELWOOD.

Mon Dieu, pardonnez-moi!... c'est tenter votre puissance.

CATHERINE.

A défaut de page, voulez-vous que je sois votre échanson?

(*Ethelwood tend le verre. Catherine verse.*)

ETHELWOOD.

Merci.

CATHERINE.

Comme ta main tremble...

ETHELWOOD, *toujours assis et la prenant dans ses bras.*

Catherine, Catherine!... Oh! jamais, jamais...

CATHERINE.

Oh! comme vous êtes triste aujourd'hui! voyons, quel moyen y-a-t-il de vous distraire?... Voulez-vous que je vous dise une ballade sur un ancien roi d'Angleterre nommé Edgar, qui a épousé une vassale... la belle Elfride.

ETHELWOOD.

Mais chaque mot qu'elle me dit est une torture nouvelle.

CATHERINE.

Vous m'écoutez?

ETHELWOOD.

Oui.

CATHERINE.

Dans une route enfoncée,
Le roi du haut d'un rocher,
Aperçoit la fiancée
De Richard le franc archer,
Il s'élance sur sa trace:
Ah! lui dit-il, prends, de grâce,
Mon bras jusqu'à ta maison.
— Non.

— Écoutez-moi, jeune fille,
Voudrais-tu pas t'allier,
Toi, vassale et sans famille,
A moi, noble et chevalier?
Tu serais dame appelée,
Et sur ta main gantelée
Tu porterais un faucon.
— Non.

— Mais peut-être de baronne
Le rang te séduirait-il?
Je puis t'offrir la couronne
Où s'enlace le tortil;
Et deux lionnes dressées,
De chaque côté placées,
Soutiendront ton écusson.
— Non.

— Si tu deviens ma maîtresse,
Mon cœur, prompt à s'embraser,
Fait du titre de comtesse
Le prix d'un premier baiser.
La couronne au titre est jointe,
Et porte sur chaque pointe
Une perle pour fleuron.
— Non.

— Brillante entre tes rivales,
Dès demain, si tu le veux,
Les escarboucles ducales
Se noieront dans tes cheveux,
Et sur ta couronne insigne
L'or des feuilles de la vigne
Imitera le feston.
— Non.

— D'un mot tu peux être reine;
Dis ce mot; car je suis roi,
Et ma suite, souveraine,
S'inclinera devant toi.
Une couronne royale
Peut, crois-moi, d'une vassale
Séduire l'œil ébloui.
— Oui.

ETHELWOOD.

Et telle est la fin des amours de la belle Elfride?

CATHERINE.

Est-ce que son histoire ne finit pas bien, elle devient reine.

ETHELWOOD.

Mais Richard?

CATHERINE.

Quel Richard?

ETHELWOOD.

Son amant.

CATHERINE.

La ballade n'en dit plus rien.

ETHELWOOD.

Ainsi pas un souvenir pour le pauvre abandonné, ni dans l'âme de sa maîtresse, ni dans les vers du poëte! Je serai moins ingrat qu'eux, je boirai à sa mémoire.

(*Il tient le verre sans le porter à sa bouche.*)

CATHERINE, *le regardant.*

Eh bien!

ETHELWOOD.

Eh bien! oublieuse que vous êtes, ne vous rappelez-vous plus les habitudes de nos amours? Ai-je jamais porté à ma bouche un verre sans que vos lèvres l'aient touché auparavant, sans que je pusse chercher sur ses bords la place où elles l'avaient pressé... Voyons, ma belle Elfride, non, ma Catherine... je me trompe... A la mémoire de Richard... — (*Catherine boit; Ethelwood la suit des yeux tout haletant, prêt à lui arracher le verre des lèvres, puis se jette à ses pieds en criant:*) O Catherine, Catherine! pardonne-moi.

CATHERINE.

Quoi donc?

ETHELWOOD.

C'est qu'il le fallait, vois-tu, c'est qu'il n'y avait que ce seul moyen... que cette unique ressource...

CATHERINE.

Mais que veux-tu dire?...

ETHELWOOD.

Nous étions perdus sans cela... nous étions à jamais séparés; tu pâlis... Catherine.

CATHERINE.

Oui, oui, je ne sais ce que j'éprouve... un vertige, un éblouissement!...

ETHELWOOD.

Mon Dieu...

CATHERINE.

Ma poitrine brûle, mon front est en feu... oh! mais cette sueur est mortelle...

ETHELWOOD.

Oh! malheur sur moi, malheur!... La voir souffrir ainsi!... oh! ne valait-il pas mieux...

CATHERINE.

Laisse-moi, laisse-moi... de l'eau, de l'eau... j'étouffe... oh! par grâce... par pitié, mon Ethel... Mais je sens que je meurs... à moi... au secours!...

ETHELWOOD, *la prenant dans ses bras.*

Non, non, pas un cri...

CATHERINE, *portant les mains à sa tête.*

Des fleurs, des bijoux!... — (*Les arrachant.*) Désespoir... oh! la vie, la vie, mon Dieu...

ETHELWOOD.

Mais tu ne mourras pas...

CATHERINE.

Si jeune, si jeune, mourir... oh! mon Dieu, ayez

pitié! Kennedy, Kennedy... oh! miséricorde... je ne vois plus... je meurs.

(*Elle se débat entre les bras d'Ethelwood et tombe en le repoussant.*)

ETHELWOOD, *couché sur elle et la serrant dans ses bras.*

Oh! Catherine, Catherine! Maintenant, oh! je suis sûr au moins que nous mourrons ou que nous vivrons ensemble...

(*Il l'embrasse encore, va à la porte par laquelle est sortie Kennedy, l'ouvre, prend une sonnette et sonne violemment, puis revient à Catherine, l'embrasse une fois encore, et disparaît par la même porte par laquelle il est entré. Aussitôt Kennedy paraît effrayée à la porte du fond.*)

KENNEDY.

Catherine, mon enfant... que t'arrive-t-il... Ah!... évanouie... pâle... — (*Mettant la main sur son cœur.*) Sans battement... — (*S'approchant de sa bouche.*) Sans souffle... morte!... morte!...

ACTE DEUXIÈME.

ETHELWOOD.

PERSONNAGES.

HENRI.	CRANMER.
ETHELWOOD.	KENNEDY.
CATHERINE.	JEUNES FILLES.

TROISIÈME TABLEAU.

La sépulture de la famille des Dierham, à un demi-quart de lieue de Londres; une seule porte au fond, pour sortir dans la plaine; plusieurs marches pour arriver à cette porte, quelques tombeaux de chevaliers et de dames, avec leurs statues couchées dessus, les hommes ayant un lion aux pieds, les femmes un levrier. Sur le devant, et à la gauche de la scène, une tombe ouverte dans laquelle est couchée Catherine Howard; derrière elle, un bénitier protégé par un ange saxon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ETHELWOOD, *appuyé contre le tombeau en face;* UN PRÊTRE, *accomplissant les derniers rites d'un enterrement catholique;* KENNEDY, JEUNES FILLES.

LE PRÊTRE.

Heureux ceux qui meurent jeunes et qui se couchent dans la tombe avec leur robe d'innocence, car ils s'endorment sur la terre et se réveillent dans le ciel! Ce n'est plus nous maintenant, douce et blanche colombe, qui prions pour toi, c'est toi qui pries pour nous; conserve-toi là-haut dans la grâce du Seigneur, comme tu t'es conservée ici-bas dans sa miséricorde.

(*Il prend un rameau de buis, le trempe dans le bénitier et le secoue sur elle.*)

KENNEDY, *se jetant sur le tombeau.*

Mon enfant, ma pauvre enfant! oh! qui m'aurait dit jamais que ce serait moi qui te fermerais les yeux et qui te déposerais dans le tombeau! Oh! c'est une épreuve cruelle que le Seigneur m'avait réservée... Catherine, Catherine!... Oh! mais il est impossible que Dieu me l'ait reprise si jeune! Oh! mon enfant, mon enfant chérie!... mon Dieu, Seigneur, mon Dieu!

(*Deux femmes l'entraînent.*)

UNE JEUNE FILLE.

Dors en paix, notre sœur chérie, tu étais trop belle pour ce monde; Dieu a vu qu'il lui manquait un ange, et il t'a rappelée; sans doute en ce moment tu planes déjà au-dessus de nous avec tes ailes blanches et ton auréole d'or, jouis de ta gloire éternelle, et, puisque tu nous aimais sur la terre, protége-nous au ciel.

(*Les jeunes filles jettent de l'eau bénite.*)

ETHELWOOD, *quittant sa place et prenant le rameau des mains de la dernière jeune fille.*

A mon tour, Catherine, à mon tour à jeter l'eau sainte sur ton corps glacé. — (*Tout le monde sort du tombeau; Ethelwood reste seul.*) Oui, Fleming m'a tenu religieusement parole. Son sommeil est bien le frère jumeau de la mort, et, s'il n'était mon ouvrage, mes yeux eux-mêmes se tromperaient à la ressemblance. Fragilité de l'existence humaine! quelques gouttes, tirées de certaines plantes, suffisent pour la suspendre; quelques gouttes de plus, elle était éteinte, et l'âme qui étincelait dans ces yeux maintenant fermés, qui vibrait dans cette voix maintenant muette, qui donnait la vie et la pensée à ce corps maintenant immobile et froid, s'envolait alors à jamais, et remontait à la source des choses. Qu'est-elle devenue pendant cette léthargie, qui est plus que le sommeil et qui est moins que la mort? Voltige-t-elle dans le pays des songes, dort-elle comme une lampe sainte enfermée dans le tabernacle? est-elle allée heurter à la porte de ce monde inconnu qu'on appelle l'éternité?..... et lorsque le sang recommencera à circuler dans ces veines, lorsque la pensée reviendra animer l'esprit et que cette âme, exilée un instant, rentrera dans ce corps, comme une reine dans son palais, aura-t-elle mémoire des choses de ce monde ou des choses du ciel qu'elle aura vues pendant ces deux jours? Oh! je conçois que l'assassin n'ait pas de remords à la vue de sa victime, car si ce corps inanimé n'est pas heureux, il est bien tranquille du moins! — Oh! Catherine, ne vaudrait-il pas mieux que je me couchasse près de toi dans ce tombeau, que j'en fisse sceller le couvercle sur nos têtes et que nous dormissions ainsi dans les bras l'un de l'autre jusqu'au jour du réveil éternel, plutôt que de remettre nos jours aux hasards du monde et aux chances de la fortune. Qui sait ce que Dieu garde pour nous, dans sa main, de bonheur ou de calamités, qui sait si un jour tu me béniras ou me maudiras de ton réveil?... car il n'y a d'avenir certain que celui de la tombe, et celui-là, pourquoi l'attendre, puisque si facilement on peut aller au-devant? Oh! Catherine! — (*Il se baisse et l'embrasse au front.*) Dieu!... mon Dieu!.... elle a tressailli, je crois... ma voix a été chercher son âme jusqu'au fond de son sommeil. Oh! Catherine, Catherine! reviens à toi, plus de pensées de mort... la vie, la vie... avec toi heureuse ou malheureuse, dans la joie ou dans le désespoir... Mais, ô mon Dieu, oh! la vie, la vie!..... — (*Se retournant vers la porte du tombeau qui s'ouvre.*) Malheur! qui vient ici?... et comment, imprudent que je suis, n'ai-je pas fermé cette porte derrière la dernière personne qui est sortie? — (*Faisant quelques pas vers l'entrée, puis reculant avec effroi.*) Le roi.... le roi ici!.... — (*Revenant au tombeau et se courbant sur lui.*) Puissances des ténèbres, faites peser sur ses yeux votre sommeil de fer, et qu'ils ne se rouvrent plutôt jamais que de se rouvrir maintenant.

SCÈNE II.

HENRI, ETHELWOOD.

HENRI, *après avoir fermé la porte et se trouvant un instant dans les ténèbres.*

Duc de Dierham, où êtes-vous?

ETHELWOOD, *allant au-devant du roi.*

Me voilà, sire.

HENRI, *s'appuyant sur lui.*

Bien, Ethelwood.... bien; vous êtes mon fidèle, vous... Merci. Où est-elle?

ETHELWOOD, *montrant le tombeau de la main.*

Là.

HENRI.

Je te remercie, milord, de l'avoir fait déposer dans les caveaux de ta famille... huit jours plus tard, je te donne ma parole royale qu'elle eût dormi dans ceux de Westminster.

ETHELWOOD.

Sire, la femme sur laquelle Votre Grâce avait daigné jeter les yeux pendant sa vie devait être, même après sa mort, un objet de respect et de vénération pour moi. Mais comment Votre Grâce estelle descendue seule?

HENRI.

J'ai voulu la voir encore une fois avant que le tombeau se fermât sur elle.... Lorsque les gens de ma maison qui t'avaient accompagné hier matin sont revenus me dire que vous l'aviez trouvée morte, et que tu étais resté pour lui rendre les derniers devoirs, je ne voulais pas croire à cette nouvelle...... et, comprends-tu, Ethelwood... moi qui resterais impassible devant la chute de mon trône, eh bien! en apprenant la mort de cette enfant, mon cœur s'est gonflé..... mes yeux se sont remplis de larmes!... Oh! il faut que je la voie encore une fois!...

ETHELWOOD, *avec une résolution désespérée, tire son poignard d'une main, de l'autre lève le voile qui couvre Catherine, et prenant la lampe, il l'approche de sa figure.*

Regardez-la donc, sire...

LE ROI, *la regardant fixement.*

Morte, morte, morte!... — (*Levant les yeux au ciel.*) J'ai donc bien offensé Dieu!... Une étoile se levait sur l'Angleterre et sur moi... la mort souffle dessus, et l'éteint.... Cette femme m'eût peut-être fait meilleur et plus juste cependant... car, en dissipant la tristesse qui entoure mon âme comme un nuage, elle l'eût éclairée. Misérable pouvoir humain, si puissant pour détruire, si impuissant pour rendre à la vie!

ETHELWOOD.

Sire, au nom du ciel...

HENRI.

Oh! s'appeler Henri VIII, être roi d'Angleterre, être aussi grand que François Ier, aussi riche que Charles-Quint; n'avoir qu'à souffler sur une flotte pour la pousser d'un monde à l'autre, n'avoir qu'à choquer sa lance contre son bouclier pour soulever des armées, et se sentir ici.... devant ce tombeau, aussi faible, aussi impuissant que le dernier des êtres créés auxquels s'arrête la chaîne de la vie!... Oh! presser cette main entre mes mains royales, et ne pouvoir la réchauffer!

ETHELWOOD, *touchant l'autre main.*

Presse cette main, Henri, je te le permets, car cette main est froide encore...

HENRI.

Catherine, ma belle fiancée! — (*Lui mettant un anneau au doigt.*) Porte au moins dans la tombe cet anneau que tu n'as pu porter sur le trône... Oh! si je pouvais racheter ta vie, quelle rançon royale j'en donnerais! — Que vous faut-il, mon Dieu, et que demandez-vous pour souffler une seconde fois sur cette âme?

ETHELWOOD.

Malédiction!... son cœur commence à battre...

HENRI.

Seigneur, Seigneur, n'avez-vous pas deux balances pour peser les destinées humaines?... est-il vrai que souverains et sujets soient égaux devant vos yeux? et la mort entre-t-elle d'un pas aussi insouciant dans les palais que dans les chaumières?.. des genoux royaux qui plient, une tête couronnée qui implore, ne peuvent-ils pas obtenir davantage de vous, qu'un misérable moine dans sa cellule, ou qu'un malheureux bûcheron dans sa cabane?..... Ce n'était qu'une pauvre femme, celle qui vous priait de lui rendre sa fille morte, et cependant vous avez pris sa fille par la main, vous avez dit: Levez-vous! et elle s'est levée... Mais aussi cette femme... c'était une mère!...

ETHELWOOD, *écoutant.*

Elle respire!... Sire, vous ne pouvez rester plus longtemps ici. Ces regrets sont une profanation, ces paroles des blasphèmes pour tenter la puissance de Dieu...

HENRI.

Mais sortir... je ne le puis, je ne puis m'arracher de cette tombe...

ETHELWOOD.

Damnation! elle s'éveille!... Sire! sire!... laissons dormir les morts dans leurs suaires, ou tremblons qu'il ne se dressent devant nous, pour nous maudire d'oser troubler ainsi leur dernier sommeil. — (*Il entraîne le roi.*) Venez!... venez!...

(*Ethelwood sort avec le roi, ferme la porte du tombeau à clef.*)

SCÈNE III.

CATHERINE, *seule, et soulevant un bras qu'elle laisse retomber.*

Ah!... mon Dieu!... quel sommeil de plomb!... Il me semble qne je suis attachée à ce lit... et qu'il me sera impossible de me soulever. — (*Elle se soulève sur ses mains.*) Mes yeux ne peuvent s'ouvrir!..... — (*Portant la main à son front.*) Que mon front est lourd! — (*Touchant sa couronne blanche.*) Tiens, je me suis couchée avec ma couronne. Kennedy, Kennedy... La nuit encore... Oh! j'aurais cru qu'il faisait jour. J'ai froid, moi... J'ai peur! — (*Elle descend du tombeau et se laisse presque tomber sur les marches.*) Oh! je suis brisée... Des marches..... une lampe!..... — (*Touchant le monument.*) Du marbre! — (*Se levant avec effroi.*) Une tombe! — (*Marchant et traînant son suaire après elle.*) Un linceul!... O mon Dieu! Mais où suis-je donc? dans un caveau funéraire, au milieu des morts... — (*Avec effroi.*) Oh! Seigneur, Seigneur..... Oh! s'ils allaient soulever la pierre de leur monument, se réveiller comme moi, descendre de leur tombeau.... pendant que je suis seule ici.... si profondément cachée dans les entrailles de la terre, que l'œil même de Dieu ne peut plus pénétrer jusqu'à moi. — (*Courant à la colonne où est l'ange, la prenant entre ses bras, et trempant sa main dans l'eau bénite.*) Ange du sépulcre! ange gardien des morts! protége-moi. — (*Après une pause.*) Oh! mais que m'est-il donc arrivé?... Voyons... Rappelons mes pensées. Tout est calme, tout est tranquille. Je suis folle d'avoir peur. Ethel-

wood est venu comme d'habitude hier, avant-hier, je ne sais plus, puis j'ai éprouvé des douleurs affreuses... j'ai cru mourir, je me suis évanouie... oui, je me le rappelle... et alors... alors! — (*Avec désespoir.*) On m'a crue morte, et l'on m'a enterrée! ah!.... vivante.... vivante. Et nulle issue.... Cette porte... — (*Elle court à la porte, met la main à la serrure, puis, ne trouvant pas la clef, secoue la porte.*) Fermée!... Miséricorde! — (*Elle redescend les marches précipitamment et vient tomber à genoux sur le milieu du théâtre.*) Miséricorde! mon Dieu!... — (*Elle s'affaisse sur elle-même et reste presque évanouie.*)

SCÈNE IV.

CATHERINE, ETHELWOOD.

ETHELWOOD *ouvre la porte du fond, la referme, marche droit au tombeau, et, le voyant vide, il appelle:*

Catherine!

CATHERINE, *se soulevant sur un bras.*

On m'appelle, je crois?

ETHELWOOD.

Catherine!

CATHERINE, *se levant d'un bond.*

Me voilà!...

ETHELWOOD, *se précipitant vers elle.*

Ah!...

CATHERINE.

Ethelwood... je suis sauvée!... Ethelwood, mon ami, que m'est-il donc arrivé?

ETHELWOOD.

Laisse-moi t'embrasser d'abord...

CATHERINE.

Pouvons-nous sortir d'ici?

ETHELWOOD.

Oui, oui, laisse-moi te presser dans mes bras, sur mon cœur, m'assurer que tu vis, que tu vis pour moi, pour moi seul...

CATHERINE.

Oui, pour toi, pour toi seul... Mais sortons, sortons... j'ai besoin d'air!...

ETHELWOOD.

Catherine, quelques minutes encore... je t'en supplie au nom de notre amour... qui vient d'échapper à peine à un horrible danger...

CATHERINE, *se pressant contre lui.*

Oui, c'est bien. Mais, dis-moi, ne me quitte pas!... comment se fait-il... que je me trouve ici... au milieu de ces tombeaux... seule enfermée, couchée sur l'un d'eux?... comment se fait-il que te voilà? toi... accouru... arrivé comme mon bon ange, pour me rendre à la lumière, et pour me sauver la vie?... parle, voyons... comment tout cela se fait-il?...

ETHELWOOD.

Oui, je vais tout te dire, car le moment est venu pour moi de n'avoir plus de secrets pour mon ange bien-aimé.

CATHERINE.

Je vais savoir qui tu es?

ETHELWOOD.

Oui, et je puis te l'avouer avec fierté, car peu de noms remontent aussi haut dans l'histoire de la vieille Angleterre, que celui des ducs de Dierham.

CATHERINE.

Tu es duc?

ETHELWOOD.

Oui, ma Catherine, duc de Dierham, marquis de Derby, pair d'Angleterre, membre de la chambre haute.

CATHERINE, *le serrant dans ses bras.*

Oh! mais tu occupes une des premières places de l'État?

ETHELWOOD.

Le roi seul est au-dessus des pairs d'Angleterre, encore ne leur donne-t-il des ordres qu'en les appelant ses cousins.

CATHERINE.

Et moi... moi je partagerai tout cela : honneurs, position, fortune...

ETHELWOOD.

En te donnant mon cœur, ne t'ai-je pas donné tout cela, et maintenant que je t'ai donné tout cela, ne suis-je pas prêt à te donner ma vie?

CATHERINE.

Ainsi tu m'emmèneras à la cour?

ETHELWOOD.

Écoute.

CATHERINE.

Dis, voyons.

ETHELWOOD.

Tu as entendu parler du roi Henri, de ses amours ensanglantées ou dissolues.

CATHERINE.

Oui.

ETHELWOOD.

Eh bien! dès que je t'aimai, un soupçon me mordit le cœur, je songeai à Henri, je tremblai de t'emmener à la cour; car rien ne lui est sacré, sa bouche royale n'a qu'à souffler sur l'honneur d'une femme pour le ternir. Je te cachai donc qui j'étais, tant je tremblais qu'une indiscrétion échappée à toi-même, ne vînt détruire mon bonheur qui repose tout entier sur toi. Un an s'écoula ainsi, un an de félicité, pendant lequel je te voyais toutes les nuits, tandis que le jour, forcé par ma position d'être près du roi, je donnai à tout ce qui m'entourait le change sur mes sentiments secrets en feignant de porter l'ambition de mes désirs jusqu'à la princesse Marguerite!...

CATHERINE.

La sœur du roi?

ETHELWOOD.

Oh! oui, mais c'était toi qui me tenais tout le cœur et toute la pensée, c'était toi dont le souvenir ne me quittait pas un instant...

CATHERINE.

Oui, je sais bien tout cela, mon ami, mais tu ne me dis pas pourquoi?...

ETHELWOOD.

Eh bien! tout ce que j'avais craint est arrivé; il y a quatre jours, le roi t'a vue!...

CATHERINE.

Le roi m'a vue!... moi.

ETHELWOOD.

Oui.

CATHERINE.

Et?...

ETHELWOOD.

Et il t'aime.

CATHERINE.

Moi!...

ETHELWOOD.

Ou croit t'aimer du moins, et te désire... Alors tu comprends... de ce moment nous étions perdus tous deux si je ne trouvais un moyen... Un alchimiste habile me fournit, à prix d'or, une liqueur narcotique dont la vertu assoupissante possède un effet rapide et profond... Avant-hier je versai cette liqueur dans ton verre, et lorsque hier les envoyés du roi vinrent te chercher pour te conduire près de la princesse Marguerite, qui avait daigné t'accorder une place parmi ses dames d'honneur... ils trouvèrent Kennedy pleurant sur ma belle Catherine, que tout le monde crut morte et qui n'était qu'endormie.

CATHERINE.

Tout le monde... et le roi aussi?

ETHELWOOD.

Oh! c'était son erreur à lui surtout qui nous était essentielle.

CATHERINE.

Et il n'a eu aucun doute?...

ETHELWOOD.

Aucun, car ce qui aurait dû nous perdre nous sauva.

CATHERINE.

Comment?

ETHELWOOD.

Tandis que j'étais près de ce tombeau, attendant ton premier souffle, ton premier soupir, ton premier regard... le roi, défiant sans doute, apparut à cette porte.

CATHERINE.

Le roi!

ETHELWOOD.

Descendit ces degrés, vint vers ce tombeau où je l'attendais un poignard à la main; car, je te le jure, Catherine, son premier soupçon eût été sa mort.

CATHERINE.

Vous eussiez tué le roi, milord?...

ETHELWOOD.

Plutôt que de te perdre: oh! je n'aurais pas hésité, je te le jure!... mais tout nous seconda: vainement sa main passa cette bague à ton doigt...

CATHERINE, *regardant, et à part.*

Un anneau de fiançailles!...

ETHELWOOD.

Ta main resta glacée dans la sienne. Vainement sa voix t'appela, rien ne se réveilla en toi pour répondre à cet appel funeste!... Vainement ses lèvres adultères déposèrent un baiser sur ton front, ton front resta pâle comme il est resté pur. Ainsi maintenant nul doute, nul soupçon pour lui. Tu es bien la proie de la mort et de la tombe. Merci à mon digne alchimiste, merci!

CATHERINE.

Et tu n'as pas songé que ce breuvage pouvait être mortel? et si, au lieu d'un narcotique, cet homme t'eût donné un poison?...

ETHELWOOD.

J'avais prévu ce cas.

CATHERINE.

Et?...

ETHELWOOD.

Et je ne t'avais versé que la moitié du flacon.

CATHERINE.

Oh! n'importe, c'est affreux, vivre, vivre, et que tout le monde me croie morte!

ETHELWOOD.

Mais ne m'as-tu pas dit vingt fois dans ces heures d'amour si douces et si rapides, ne m'as-tu pas dit, mon ange bien-aimé, que tu voudrais un monde qui n'appartînt qu'à nous deux, pour que rien ne pût nous distraire ou nous séparer?... Eh bien, ce monde il est à toi... A côté du monde des vivants qui se ferme, il s'en est ouvert un autre devant toi, un monde d'amour. Oublie donc celui que tu quittes, comme il t'a déjà oubliée... Dès que je le pourrai, j'abandonne l'Angleterre... je t'emmène en France: là, puisque tu aimes, et c'est tout simple, car tu es jeune et belle; là, dis-je, puisque tu aimes les plaisirs et la folle joie des fêtes royales, nous trouverons une cour plus magnifique et moins triste surtout que celle de Henri. Ma fortune et mon titre, qui seront les tiens, t'y assurent une place brillante... Voyons, oh! dis-moi donc que j'ai bien fait, et que tout cela te rend heureuse?

CATHERINE.

Oui... mais d'ici là où habiterons-nous?

ETHELWOOD.

Dans le château de Dierham, dont voici le caveau.

CATHERINE.

Loin de Londres?

ETHELWOOD.

A dix minutes de chemin environ.

CATHERINE.

Ne se peut-il pas que j'y sois vue?

ETHELWOOD.

Oh! mais tu te cacheras à tous les yeux.

CATHERINE.

Oui, c'est cela, et je n'aurai fait que changer de tombe!...

ETHELWOOD.

Catherine, maintenant que tu sais tout, maintenant que le roi et sa suite sont partis, quittons ce caveau.

CATHERINE.

Déjà!...

ETHELWOOD.

Viens.

CATHERINE.

Vois auparavant si personne ne peut nous apercevoir... si tout est assez calme, si la nuit est assez sombre.

ETHELWOOD.

Mais toi?

CATHERINE.

Oh! je resterai un instant ici; je n'ai pas peur!

ETHELWOOD.

Tu as raison; j'y vais.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

CATHERINE, *seule*.

Oui, c'est bizarre... tout me semble changé ici depuis ce qu'Ethelwood vient de me dire. Henri VIII m'aime! Le roi d'Angleterre est descendu dans ce caveau pour revoir encore une fois la pauvre Catherine Howard!... Comment ne me suis-je pas réveillée en sursaut au bruit de ses pas, au son de sa voix?... Il s'est arrêté où je suis... Ses pieds étaient sans doute où sont les miens. C'est ici qu'il a incliné vers moi son front couronné!... C'est ici qu'il a posé ses mains royales. Voilà l'anneau, l'anneau de fiancée qu'il m'a mis au doigt!... Oh! mais il m'aime donc ardemment... Insensée... Il me croit morte!...

(*Elle appuie sa tête sur le tombeau.*)

SCÈNE VI.

CATHERINE, ETHELWOOD.

ETHELWOOD, *de la porte*.

Catherine!

CATHERINE, *se relevant*.

Heim!

ETHELWOOD.

Catherine, viens, tout est tranquille; sors de ce caveau funéraire.

CATHERINE, *allant à lui*.

Ethelwood, tâche que ton palais me paraisse aussi beau!

QUATRIÈME TABLEAU.

Une chambre du château de Dierham.

SCÈNE VII.

ETHELWOOD, *près d'une fenêtre ouverte, la tête posée dans ses mains;* CATHERINE, *entrant*.

CATHERINE, *allant à Ethelwood et lui donnant la main*.

Monseigneur...

ETHELWOOD.

Oh! c'est vous... Soyez la bien venue pour mon cœur. Comment ma belle Catherine a-t-elle reposé cette nuit dans sa nouvelle demeure?

CATHERINE.

Je n'ai pas dormi un seul instant.

ETHELWOOD.

Et cependant vos yeux sont brillants, et votre

teint rosé, comme si le sommeil avait secoué sur vous toutes les fleurs de la nuit.

CATHERINE.

C'est que la veille a parfois des songes aussi doux que ceux du sommeil; c'est que le bonheur et l'espoir rendent aussi les yeux brillants et les joues rosées.

ETHELWOOD.

Vous êtes donc heureuse?

CATHERINE.

Oh! oui, depuis que vous m'avez promis que nous ne quitterions pas l'Angleterre.

ETHELWOOD.

Mais si nous ne quittons pas l'Angleterre, ma belle duchesse, il vous faut renoncer à ce titre, aux plaisirs de la cour de France, au bonheur de vous entendre dire vingt fois le jour que vous êtes belle.

CATHERINE.

Vous me le direz, vous.

ETHELWOOD.

Mais vous vous lasserez de l'entendre toujours répéter par la même bouche.

CATHERINE.

Oh! non.

ETHELWOOD.

Cher ange!

CATHERINE.

Mais, dis-moi, pourquoi m'as-tu reléguée dans l'appartement le plus reculé de ce château; il me semble cependant que la vue que l'on découvre de cette chambre est beaucoup plus belle, et durant tes absences, car, tu me l'as dit, tu seras obligé d'aller de temps en temps à la cour, cette vue m'eût été une distraction?

ETHELWOOD.

Catherine, cette chambre a toujours été la mienne. Un changement dans mes habitudes eût pu faire naître des soupçons; mes pages, mes domestiques y viennent chercher, à chaque heure du jour, mes ordres; si quelque étranger s'arrête au château, c'est ici qu'on le conduit à l'instant; tu vois que j'avais tout calculé, et que c'était une chose impossible.

CATHERINE.

Mais je pourrai, n'est-ce pas, car d'ici l'on découvre la route, je crois, y venir épier ton retour, te saluer de loin avec mon mouchoir, et te dire par un signe ce que je ne pourrai te dire encore avec la voix : Viens vite, car je t'aime, je pense à toi, et je t'attends.

ETHELWOOD.

Mais le château tout entier n'est-il pas vôtre, mon amour? — Oui, viens ici, mais jamais sans les plus grandes précautions, n'est-ce pas, jamais sans fermer cette porte comme je vais le faire?

CATHERINE.

Dis-moi, c'est Londres que l'on découvre d'ici?

ETHELWOOD.

Oui.

CATHERINE.

Est-ce qu'on peut apercevoir le palais de White-Hall?

ETHELWOOD.

Le voici.

CATHERINE.

C'est la résidence royale, n'est-ce pas?

ETHELWOOD.

Pendant l'hiver; l'été, le roi habite Greenwich.

CATHERINE.

C'est dans ce palais que fut conduite Anne de Boulen lorsqu'elle monta sur le trône?

ETHELWOOD.

C'est vrai.

CATHERINE.

Anne de Boulen était de petite noblesse, je crois; ce fut le roi qui la fit marquise de Pembroke, lorsqu'elle n'était encore que dame d'honneur de Catherine d'Aragon?

ETHELWOOD.

Pourquoi me fais-tu ces questions?

CATHERINE.

C'est que l'on m'a raconté que lorsqu'elle se rendit du palais de Greenwich à Londres, elle avait une suite royale; elle remonta, m'a-t-on dit, la Tamise dans une barque aux armes d'Angleterre, suivie de cent autres bateaux remplis les uns d'officiers de la maison du roi, les autres de dames nobles et de musiciens : dis-moi, est-il vrai que, lorsqu'elle mit le pied sur la rive, on lui jeta sur les épaules un manteau de reine, et qu'elle monta dans une litière de satin blanc ouverte de tous côtés, afin que le peuple pût contempler à son aise celle qui allait régner sur lui? C'est Kennedy qui m'a raconté tout cela.

ETHELWOOD.

Elle ne t'a pas trompée.

CATHERINE.

Aux deux côtés de sa litière, n'est-ce pas, marchaient le connétable et le grand maréchal; derrière elle venaient les femmes de la grande noblesse d'Angleterre, les ambassadeurs de France et de Venise, puis trois cents gentilshommes montés sur de magnifiques chevaux? — (*Remarquant le regard fixe et étonné d'Ethelwood.*) N'est-ce pas, vêtue de ce magnifique costume, et avec cette suite splendide, qu'Anne de Boulen arriva à la porte du palais de White-Hall où l'attendait le roi?

ETHELWOOD.

Et trois ans après elle sortit par la même porte vêtue de noir et accompagnée d'un seul prêtre pour

se rendre à la tour de Londres où l'attendait le bourreau.

CATHERINE.

Elle avait mérité son sort en trompant le roi; car, enfin, elle jeta, en présence de toute la cour, au tournois de Greenwich, son bouquet à un chevalier.

ETHELWOOD.

Vous êtes admirablement instruite de toutes ces choses, ma belle savante, et c'est un nouveau mérite que je ne vous connaissais pas.

(*Il va pour lui baiser la main, touche de ses lèvres l'anneau que le roi lui a mis au doigt, et tressaille.*)

CATHERINE.

Qu'as-tu donc?...

ETHELWOOD.

Rien.

CATHERINE.

Mais, enfin?

ETHELWOOD.

Je n'ose.

CATHERINE.

Voyons.

ETHELWOOD.

Et si c'est un sacrifice que vais je te demander.

CATHERINE.

Dites toujours... et nous verrons si nous vous aimons assez pour vous le faire.

ETHELWOOD.

Cette bague...

CATHERINE.

Eh bien!

ETHELWOOD.

En baisant ta main tout à l'heure, je l'ai rencontrée sous mes lèvres : et cette bague te fut donnée par un autre que par moi... tiens-tu à la conserver?

CATHERINE.

Ne trouves-tu pas qu'elle va bien à ma main et qu'elle en fait ressortir la blancheur?

ETHELWOOD.

Mais, cher amour, ta main est assez belle et assez blanche sans elle... Donne-la-moi.

CATHERINE.

Un anneau qui vient d'un roi est une chose rare et curieuse à conserver...

ETHELWOOD.

Oui, mais lorsque ce roi l'a donné comme un gage d'amour?...

CATHERINE.

Jaloux que tu es...

ETHELWOOD.

Oui, je l'avoue, Catherine... oui, je suis jaloux, et il est bien heureux, je crois, que nous vivions ainsi séparés du monde, car ce que j'aurais souffert lorsque je t'aurais vue l'objet des désirs et de l'adoration des autres hommes, non, cela ne peut s'exprimer. Oui, j'aurais été jaloux de tout, j'aurais pris en haine celui que ta robe aurait effleuré en passant. Oh! Catherine, Catherine! — (*Se jetant à ses pieds.*) Oui, je sais que c'est de la folie, que je suis un extravagant, un insensé, mais n'importe, tu me plaindras, tu auras pitié de moi, tu ne me briseras pas le cœur en gardant cette bague...

CATHERINE, *se levant.*

Ethelwood... sur la route de Londres... là-bas... Vois-tu pas une troupe de cavaliers qui vient de ce côté? elle prend l'avenue de ton château.

ETHELWOOD.

En effet!... quels sont ces hommes, et que viennent-ils faire?

(*Il se penche en dehors de la fenêtre.*)

CATHERINE, *à part.*

Il oubliera l'anneau!

ETHELWOOD.

Mais je ne me trompe pas... Mon Dieu!... c'est lui... lui!... Que me veut-il encore?...

CATHERINE.

Qui lui?

ETHELWOOD.

Henri d'Angleterre.

CATHERINE, *faisant un mouvement pour s'élancer vers la fenêtre.*

Le roi..

ETHELWOOD, *la repoussant.*

Oui, oui, le roi! — (*L'entraînant.*) Fuis à l'instant, Catherine, rentre, rentre chez toi, je t'en supplie; et, au nom du ciel, au nom de notre amour, au nom de ma vie... oh! cache mon trésor à tous les yeux. — (*S'arrêtant au milieu de la chambre.*) Entends-tu le son du cor?... il est là... à la porte... il monte... il va venir... — (*La poussant dehors.*) Il vient!...

(*Catherine disparaît; Ethelwood tire la tapisserie sur la porte par laquelle elle est sortie.*)

ETHELWOOD, *seul.*

Que vient-il faire?... Aurait-il appris que je l'ai trompé... Oh! non, car alors c'est le grand chancelier qui serait venu, et non pas lui.

UN PAGE, *annonçant.*

Sa Grâce le roi.

SCÈNE VIII.

HENRI, ETHELWOOD.

ETHELWOOD, *s'inclinant.*

Sire...

HENRI.

Bonjour, milord.

ETHELWOOD.

Votre Grâce chez moi, sire... quel honneur!

HENRI.

Il faut bien que je te vienne chercher dans ton château de Dierham, puisque tu ne viens plus me voir dans mon palais de White-Hall.

ETHELWOOD.

Un ordre de Votre Grâce, et à l'instant même je m'y rendais...

HENRI.

Oui; mais j'avais à te parler de choses instantes et secrètes; et les murs ont là-bas tant d'oreilles ouvertes autour de ma bouche, que j'ai préféré venir te les dire ici devant ces vieilles tapisseries.

(*Catherine soulève la portière et écoute.*)

ETHELWOOD, *présentant un siége au roi.*

Votre Grâce daignera-t-elle?

(*Le roi s'assied, Ethelwood reste debout.*)

HENRI.

Merci.

ETHELWOOD.

Maintenant, oserai-je demander à Votre Grâce comment elle a supporté depuis deux jours le chagrin dont je l'ai vue si cruellement atteinte.

HENRI.

Milord, telle est notre condition royale, que rien n'est à nous, pas même la douleur. Oui, oui, la blessure est là, ouverte et saignante; mais l'Angleterre désolée me montre la sienne ouverte et saignante aussi; et je dois songer à elle avant de songer à moi.

ETHELWOOD.

Comment, sire?

HENRI.

Oui, Olivier Sainclair et Maxwel sont entrés sur le territoire anglais à la tête de quinze mille hommes; toutes les marches de l'ouest sont en feu, et nous n'avons à leur opposer de ce côté que Thomas Dacre et John Musgrave avec quatre ou cinq cents chevaliers et hommes d'armes.

ETHELWOOD.

Sire, tout ce qu'il y a de noblesse en Angleterre se lèvera comme un seul homme, et marchera contre l'ennemi commun.

HENRI.

Oui, milord, et c'est moi qui la commanderai; mais une guerre en Écosse, une guerre d'extermination, comme celle que je veux y faire, n'est point une entreprise de quelques jours, et pendant mon absence, Londres, veuve de son roi, reste exposée aux intrigues de Charles-Quint et de Paul III. Ma sévérité envers les catholiques, sévérité qui portera son fruit dans l'avenir, j'en suis certain, a semé le mécontentement et la haine dans le haut clergé: je ne puis donc quitter Londres qu'en y laissant mon pouvoir royal entre des mains fortes et puissantes.

ETHELWOOD.

Sire, vous avez le duc de Norfolk.

HENRI.

Homme de guerre et voilà tout, qui n'a qu'un bras et pas de tête.

ETHELWOOD.

Sir Thomas Cranmer.

HENRI.

Qui au fond du cœur protége le clergé catholique, et qui n'a accueilli la réforme que pour garder son évêché d'York, et son archevêché de Cantorbéry.

ETHELWOOD.

Le comte de Sussex.

HENRI.

C'est cela. Un jeune fou, qui encombrera mes archives de décrets somptuaires sur la coupe des pourpoints et la couleur des robes. Non, milord... Il me faut pour vice-gérant de mon royaume, un homme de cœur et de tête, de courage et de prudence; il faut surtout que cet homme m'aime, et, plus que moi encore, aime l'Angleterre... Voyons, milord, songes-y... Ne sais-tu pas quel est l'homme qui réunit ces qualités?

ETHELWOOD.

Non, sire, je vous le jure.

HENRI.

Vous êtes bien modeste, ou bien aveugle, mon cousin...

ETHELWOOD.

Comment! il se pourrait que Votre Grâce eût songé?...

HENRI.

Ah! tu devines enfin. Eh bien! oui, milord, tu es l'homme qu'il me faut, aimé du peuple, qui te verra arriver à ce rang avec plaisir; estimé de la noblesse, qui t'y verra rester sans envie. D'ailleurs, écoute-moi, milord, j'ai encore autre chose à te dire: un projet qui étoufferait le murmure dans la bouche du plus hardi.

ETHELWOOD.

Parlez, sire.

HENRI.

Depuis un an tu as rêvé un honneur plus grand encore que celui que je t'offre.

ETHELWOOD.

Moi!

HENRI.

Ta bouche, je le sais, n'a point prononcé un mot qui pût trahir ton secret; mais tes yeux, milord, l'ont appris à quiconque a voulu se donner la peine de le lire... Milord, tu aimes ma sœur...

ETHELWOOD.

Sire...

HENRI.

J'ai interrogé hier la princesse Marguerite sur ses sentiments à ton égard.

ETHELWOOD.

Elle ne m'aime pas... elle...

HENRI.

Elle t'aime.

ETHELWOOD.

Mon Dieu!

HENRI.

Cette fois au moins, mon cœur et ma politique seront d'accord. — (*Tendant la main à Ethelwood.*) Tu seras heureux, Ethelwood, et ton bonheur assurera ma tranquillité; alors, en laissant, non-seulement un ami, mais un frère, gérant du royaume... je pars sans crainte, car s'il m'arrive malheur, comme la loi m'a autorisé, vu l'illégitimité de la naissance des princesses Marie et Élisabeth, et la faiblesse de la santé du prince Édouard, à me nommer, de ma seule autorité, un successeur, — (*Se levant.*) alors, frère, je te laisserai un testament dont le grand chancelier aura le double.

ETHELWOOD.

Sire!...

HENRI.

Eh bien!

ETHELWOOD.

Oh! c'est trop de bonté pour moi... indigne que je suis.

HENRI.

Comment?

ETHELWOOD.

Oui, car je ne puis rien accepter de ce que m'offre Votre Grâce.

HENRI.

Heim! qu'est-ce à dire? milord... vous devenez fou, ce me semble?

ETHELWOOD.

Sire... je comprends combien je dois vous paraître ingrat et insensé... mais je ne le puis, sire, je vous le jure... non, je ne le puis.

HENRI, *avec le ton de la menace.*

Milord!... vous réfléchirez.

ETHELWOOD, *relevant la tête.*

Sire, mes réflexions sont faites.

HENRI.

Vous refusez la régence du royaume?

ETHELWOOD.

Je suis reconnaissant de l'honneur que veut me faire Votre Grâce... mais je ne puis l'accepter.

HENRI.

Vous refusez la main de la princesse Marguerite?

ETHELWOOD.

Je sais combien peu je devais m'attendre à l'offre d'une pareille alliance... Aussi je me rends justice, en m'en déclarant indigne.

HENRI.

Et vous ne songez pas qu'après l'ami vient le roi, après la prière, l'ordre?

ETHELWOOD.

Sire, au nom de ce que vous avez de plus cher, ayez pitié de moi, sire... sauvez-moi de ma propre destinée! Votre prière a fait de moi un ingrat..... votre ordre en ferait un rebelle.

HENRI.

C'est ce que je serais curieux de voir.

ETHELWOOD, *s'avançant pour lui prendre la main.*

Oh! je supplie Votre Grâce...

HENRI, *le repoussant.*

Arrière, milord!

ETHELWOOD, *portant la main à son épée.*

Sire!...

HENRI.

Prenez-y garde, mon cousin. Vous venez de toucher la garde de votre épée en présence du roi, et c'est crime de haute trahison.

ETHELWOOD.

Mais que faire! ô mon Dieu!... que faire!...

HENRI.

Milord, nous avons vu luire autour de notre trône des fortunes plus brillantes que la vôtre, nous avons soufflé dessus, et elles se sont éteintes.

ETHELWOOD.

Je le sais.

HENRI.

Vous êtes marquis de Derby, je crois, n'est-ce pas? oui, duc de Dierham, et puis encore pair d'Angleterre; vous possédez trois cents villages, habités par dix mille vassaux; vous êtes riche et puissant parmi les princes... Eh bien! je puis arracher lambeaux par lambeaux vos titres et votre fortune, et vous jeter à l'orage et à la tempête plus pauvre et plus nu que le mendiant qui s'assied aux portes de mon palais.

ETHELWOOD.

Vous le pouvez.

HENRI.

Je puis vous traîner devant la chambre des pairs, où vous avez encore votre siége, vous y accuser de haute trahison, oui, de haute trahison, milord, car vous avez porté la main à la garde de votre épée, et cela en notre présence royale.

ETHELWOOD.

Je ne le nierai pas.

HENRI.

Et lorsque le jugement de mort aura été pro-

noncé, vous montrer du doigt l'échafaud de Dudley, d'Empson et de Cromwell.

ETHELWOOD.

J'y monterai.

HENRI.

Oh! c'en est trop, milord, et nous verrons lequel pliera de nous deux. — (*Il fait quelques pas pour sortir. Ethelwood le suit.*) Restez.

ETHELWOOD.

Sire, je suis encore marquis de Derby, duc de Dierham, pair d'Angleterre, le château où Votre Grâce se trouve en ce moment est à moi; un jugement de la chambre haute ne m'a point encore déclaré traître... Je suis donc toujours votre sujet et votre féal : à ce titre il est de mon droit de vous reconduire jusqu'à la porte où votre suite vous attend, et de mon devoir de vous présenter le genou pour monter à cheval.

HENRI.

Venez donc, milord, mais nous vous donnons notre parole royale que c'est la dernière fois que nous vous accordons cet honneur.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

CATHERINE, *seule, s'avançant lentement.*

Il est beau!... ah! voilà donc le roi, celui qui m'aime, l'homme qui est descendu dans ma tombe, qui a passé à mon doigt cet anneau de fiançailles, qui eût mis sur ma tête une couronne. Comme il est fort et puissant, au milieu de tout ce qui l'entoure, cet homme à qui il faut une île pour se mouvoir et respirer à l'aise! comme ils sont faibles et petits auprès de lui, ces comtes, ces marquis et ces ducs qui forment le cortége étoilé du soleil de l'Angleterre!... oh! les voilà tous, — (*Regardant par la fenêtre.*) tête nue et inclinée, tandis que lui passe au milieu d'eux tête haute et couverte... Mais, que vois-je, Ethelwood pliant le genou et lui présentant l'étrier... Ethelwood, un homme, un noble, mon mari; quelle honte!... Oh! le voilà qui part, emporté vers cette ville dont toutes les portes vont s'ouvrir pour le recevoir, suivi de cette troupe de courtisans, dont pas un n'osera essuyer la poussière que le cheval du roi fera voler jusqu'à son front!... Oh! roi, roi, poursuis ta course, hausse-toi de la bassesse de ceux qui t'entourent, plus tu mettras d'hommes sous tes pieds, plus tu seras grand et plus celle que tu feras asseoir près de toi sera grande! Si je devenais veuve!...

SCÈNE X.

CATHERINE, ETHELWOOD, *entrant pâle et agité.*

ETHELWOOD.

Catherine!

CATHERINE, *suivant le roi des yeux.*

Me voici.

ETHELWOOD.

Bien, bien, écoute, attends, une plume, un parchemin.

(*Il se met à une table et écrit.*)

CATHERINE.

Que faites-vous?

ETHELWOOD, *écrivant.*

Où étais-tu pendant que le roi était ici?

CATHERINE.

Derrière cette tapisserie.

ETHELWOOD, *écrivant toujours.*

Et tu as entendu?

CATHERINE.

Tout.

ETHELWOOD.

Tu sais que mes biens sont confisqués?

CATHERINE.

Oui.

ETHELWOOD.

Que je n'ai plus de titres?

CATHERINE.

Oui.

ETHELWOOD.

Que ma vie même est menacée?

CATHERINE.

Oui, oui, mais le roi se laissera fléchir!...

ETHELWOOD, *se levant et la regardant.*

Et tu sais pour qui je perds tout?

CATHERINE, *se jetant dans ses bras.*

Oui, je le sais.

ETHELWOOD.

Eh bien! le moment que j'attendais est venu.

CATHERINE.

Que veux-tu dire?

ETHELWOOD.

Maintenant je puis te rendre ce que tu as fait pour moi.

CATHERINE.

Comment?

ETHELWOOD.

Lorsque tu craignais que cette liqueur narcotique ne fût un poison, je te montrai le flacon à moitié plein encore.

CATHERINE.

Oh! mon Dieu!

ETHELWOOD.

Eh bien! Catherine, ma bien-aimée, à mon tour de faire pour notre bonheur ce que tu as fait pour

le mien, à mon tour de descendre avant l'âge, marqué pour moi, dans le tombeau, comme tu y es descendue; à mon tour de mourir pour les hommes et pour le monde, et mort pour eux, de renaître pour toi.

CATHERINE.

Oh! ne fais pas cela.

ETHELWOOD, *lui montrant le flacon vide.*

Regarde!

CATHERINE.

Vide!... miséricorde! je veux appeler au secours, je veux!...

ETHELWOOD.

Silence! et songe que nous n'avons pas une minute à perdre, mes instants sont comptés, et j'ai mille choses à te dire.

CATHERINE.

Ethelwood!... Ethelwood!... au nom du ciel!... oh! comme il pâlit!...

ETHELWOOD.

Catherine! oh! ne t'effraye pas; tu sais bien que cette mort n'est que feinte. Ce parchemin que l'on trouvera sur moi indique que, craignant la colère de Henri, voulant échapper à la honte de l'échafaud, je me suis empoisonné... Ma mort paraîtra donc probable à tous, et personne n'en doutera, car elle aura un motif évident.

CATHERINE.

Ethelwood! Ethelwood! c'est tenter Dieu!

ETHELWOOD.

Je lui ai déjà confié un trésor plus cher, et qu'il m'a rendu. Laisse-moi donc te dire encore quelques mots, car je sens, oh! je sens que la mort vient. Écoute, je suis le dernier de ma race, pas de famille, pas de parents, pas d'amis peut-être. Moi mort, mon nom est éteint, et mes biens appartiennent au roi : oh! sois tranquille; il me reste assez d'or et de pierreries pour acheter un autre duché.

CATHERINE, *préoccupée.*

Que dis-tu?

ETHELWOOD.

Je dis que, du jour où la porte du tombeau sera tirée sur moi, personne ne pensera plus au dernier cadavre qu'elle séparera de la terre des vivants, personne ne viendra s'agenouiller sur le seuil de cette porte, et dire en pleurant : Mon Dieu! Seigneur! il était bien jeune, et vous êtes bien cruel... Toi seule conserveras parmi les hommes mémoire et souvenir de moi; toi seule songeras à celui qui sera renfermé dans ce tombeau, dont la porte ne pourra se rouvrir qu'avec deux clefs!

CATHERINE.

Deux?

ETHELWOOD.

Oui; dont l'une sera remise au roi, comme à mon héritier.

CATHERINE.

Et l'autre?

ETHELWOOD, *lui mettant une clef dans la main.*

A toi, comme à ma femme.

CATHERINE.

Non, non! garde cette clef, et lorsque tu te réveilleras, tu t'en serviras toi-même.

ETHELWOOD.

Et qui la déposera près de moi? As-tu oublié que tu ne peux paraître à mes funérailles?

CATHERINE, *prenant la clef.*

Ah! c'est vrai!

ETHELWOOD.

Bien. Maintenant, chère âme, maintenant entoure mes derniers moments de douces caresses et de tendres paroles; — (*Tombant à genoux.*) que tant que je pourrai voir, je lise dans tes yeux un réveil d'amour et de bonheur; — (*Catherine tombe sur un sofa.*) que tant que je pourrai entendre, dis-moi que tu m'aimes avec cette voix si douce et si mélodieuse, qu'elle me fera tressaillir dans mon sommeil; car tu seras là, épiant mon retour à la vie, la vue fixée sur mes yeux : la main posée sur mon cœur. — (*Tressaillant.*) Oh! cette bague, encore cette bague, rends-la-moi.

CATHERINE.

La voici.

ETHELWOOD.

Que je t'aime, et que suis heureux de ton amour! Oh! parle-moi donc, dis-moi donc que tu m'aimes, que tu m'appartiens, que tu es heureuse d'être à moi. Oh! tes lèvres! tes lèvres adorées!....

CATHERINE.

Ethelwood, mon ami. — Je ne sais que lui dire.

(*Elle le prend convulsivement dans ses bras et l'embrasse.*)

ETHELWOOD, *se relevant.*

Oh! ne m'embrasse pas ainsi, je ne pourrais, je ne voudrais plus te quitter, même une heure. Le feu de ton haleine brûle mon sang..... de l'air..... j'étouffe... Catherine! — (*Il tombe.*) Catherine!...

CATHERINE, *inclinée sur un genou, lui posant la tête sur l'autre.*

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

ETHELWOOD.

Je ne vois plus, je n'entends plus... Ta main... — (*La lui serrant avec force.*) Ta main, où donc est-elle?... Oh! Catherine! mon amour! mon ange! ma bien-aimée... Adieu, adieu, à demain.

(*La tête d'Ethelwood glisse du genou de Catherine et tombe à terre; Catherine contemple un instant ce corps étendu devant elle, puis, les lèvres tremblantes, mais sans parler, elle lui pose la main sur le cœur, et, sentant qu'il a cessé de battre, elle lui tire du doigt l'anneau royal et le passe au sien.*)

ACTE TROISIÈME.

HENRI VIII.

PERSONNAGES.

HENRI VIII.
ETHELWOOD.
CATHERINE.
MARGUERITE.
LES MEMBRES DU PARLEMENT.

CINQUIÈME TABLEAU.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, LA PRINCESSE MARGUERITE.

MARGUERITE, *couchée aux pieds du roi et la tête sur ses genoux.*

Oh ! monseigneur, monseigneur, permettez-moi de pleurer devant vous, car vous seul pouvez savoir pourquoi je pleure !... Je l'aimais tant, et depuis si longtemps !

HENRI.

Du courage, mon enfant !

MARGUERITE.

Quand avant-hier vous étiez au désespoir, comme j'y suis aujourd'hui, vous ai-je dit, moi, du courage, mon frère ? Non... je vous ai dit : Pleurez, car vous avez le cœur plein de larmes !

HENRI.

Mais tu le vois, moi j'ai renfermé cette douleur... et nul ne pourrait dire maintenant que j'ai tant souffert.

MARGUERITE.

Oh ! ce n'était pas votre premier amour, à vous, et il n'y avait pas deux ans que vous le gardiez dans votre cœur, comme un avare son trésor !... puis vous êtes homme et roi : entre la politique et l'ambition, une femme tient peu de place dans votre vie... Mais moi, moi qui ne rêvais qu'un bonheur solitaire et ignoré, moi qui désire autant descendre les marches du trône, qu'un autre désire peut-être les monter !... Dites-moi donc, Henri, quel vent, venu de la terre au lieu de venir du ciel, souffle donc autour de votre palais... et dessèche ainsi tout ce qui est jeune et beau ? Oh ! Henri ! Henri ! vous avez tant donné à la mort, que la mort vous le rend !...

HENRI.

Et cependant, je te le jure, Marguerite, pas une des condamnations que j'ai rendues ne pèse à ma conscience, pas un spectre ne tourmente mon sommeil.... Voyons, est-ce la mort d'Empson et de Dudley que tu me reproches? mais je n'ai fait que confirmer le jugement rendu contre eux, sous le règne du roi mon père. Est-ce la condamnation de Volsey, débauché, prévaricateur et assassin, qui avait teint sa robe de cardinal, non dans la pourpre, mais dans le sang? Est-ce l'exécution de Fischer, criminel d'État, traître de haute trahison, à qui j'eusse cependant fait grâce, si Paul III, en lui envoyant dans sa prison le chapeau de cardinal, ne m'eût provoqué à lui envoyer la tête de l'archevêque? Est-ce la mort du lâche Cromwell parti de si bas pour arriver si haut, qui se fit pour monter un marchepied du corps de son prédécesseur, et que les pleurs des veuves et des orphelins avaient soulevé jusqu'au trône?... Je ne parle pas du supplice d'Anne de Boulen, condamnée, non par moi, mais par un tribunal composé de pairs, de généraux et d'archevêques. La sentence a été rendue par eux, et non par moi. J'ai mis ma signature au bas, et voilà tout... Oh! non, non, ma sœur, tout cela est l'œuvre d'un hasard funeste, et non la punition de Dieu.

(*Il se lève et se promène.*)

MARGUERITE, *toujours agenouillée.*

Oh! mon frère, vous avez plus perdu que personne; car parmi tous ces courtisans qui flattent le roi, c'était le seul homme qui aimât Henri.

HENRI.

Je le sais.

MARGUERITE.

C'est une perte qui fait pencher le trône.

HENRI.

Je le sais.

MARGUERITE.

C'était ce qu'il y avait de plus noble parmi la noblesse, de plus brave parmi les braves.

HENRI.

Je le sais.

MARGUERITE.

Et cependant!... c'est vous qui l'avez menacé, mon frère! c'est vous qui l'avez poussé à cette affreuse extrémité! c'est vous qui êtes cause!...

HENRI.

Tais-toi! tais-toi! je jetterais dans le gouffre qui tourbillonne sous cette fenêtre mon sceptre, ma couronne, mon trésor royal tout entier, pour ne lui avoir pas fait les menaces que je lui ai faites!...

MARGUERITE.

Oui, mais vous les lui avez faites, mon frère, et il est mort!...

(*La porte du fond s'ouvre; un huissier paraît.*)

HENRI.

Silence! Marguerite. Voici les membres de la chambre haute, dont il faisait partie, qui reviennent de conduire le deuil. Rentre chez toi.

MARGUERITE.

Non, je vous prie, laissez-moi encore une fois entendre parler de lui. Son nom sera assez vite oublié, allez!... Je serai courageuse, je serai calme, nul ne saura que j'ai pleuré, nul ne verra que je souffre... Laissez-moi voir ceux qui le quittent, et qui ont fermé hier sur lui la porte qui ne se rouvre jamais.

UN HUISSIER.

Milords de la chambre haute.

LE ROI.

Faites entrer.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LES MEMBRES DU PARLEMENT.

(*Les membres du parlement entrent; tandis que le roi monte à son trône, ils se rangent au fond.*)

SUSSEX, *portant une clef sur un coussin de velours, s'agenouille devant le roi.*

Sire, nous avons déposé hier dans la dernière demeure la dépouille mortelle de milord Ethelwood, marquis de Derby, duc de Dierham, pair d'Angleterre. C'était le dernier et le plus noble d'une noble et antique race, nous avons donc, selon l'usage et selon la loi, fermé sur lui la porte du tombeau, où il dort au milieu de ses pères: et moi, le plus jeune de la noblesse, j'ai été choisi pour vous en remettre la clef, car Votre Grâce, en qualité de roi d'Angleterre, est l'héritier naturel de toute noble famille qui s'éteint. Voici cette clef, sire; elle a séparé hier pour toujours du monde des vivants l'un des plus nobles cœurs qui aient jamais battu dans une poitrine anglaise.

HENRI.

Merci, comte de Sussex. Mettez ce coussin et cette clef sur cette table. — (*Un huissier lui prend le coussin des mains et le dépose.*) Merci, messieurs et milords. Vous avez perdu un collègue, et moi un ami; et je pense, comme vous le pensez sans doute, que pour vous et pour moi, c'est une perte irréparable. Je reçois ces biens et ces titres, non comme un héritage, mais comme un dépôt!... Vienne un homme qui les mérite par une loyauté pareille, par un courage égal, celui-là sera son véritable héritier!... Allez, messieurs et milords, nous vous remercions encore une fois, et prions Dieu qu'il

vous ait en sa sainte et digne garde. — (*Les pairs s'inclinent et se retirent lentement.*)— (*À Marguerite.*) Tu vois, Marguerite, ces hommes qui s'éloignent? c'est la réunion de ce que la noblesse d'Angleterre a de plus pur, de plus brave et de plus puissant. Eh bien! choisis parmi eux, et quel que soit l'homme de ton choix, je te jure qu'il ajoutera à ses titres, ceux de marquis de Derby et de duc de Dierham, et à ces honneurs, celui de devenir le beau-frère de Henri d'Angleterre.

MARGUERITE.

Merci! Henri. Le monde vous connaît mal, vous êtes bon. Non! le cœur qui a aimé Ethelwood n'aimera plus personne que Dieu!... et de toutes les richesses, et de tous les biens de ce monde, je ne veux rien, — (*A part, et prenant la clef.*) rien que la clef de ce tombeau. — (*Haut.*) Adieu, Henri, mon frère bien-aimé, adieu!...

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

HENRI, *seul.*

Allons, mon cœur, ferme-toi aussi comme la porte d'une tombe; car aussi bien l'amour que tu renfermes n'est plus qu'un cadavre! O! Catherine! Catherine!

UN HUISSIER, *entrant.*

Sire, une jeune fille qui désire une audience de Votre Grâce, attend depuis une heure à cette porte.

HENRI.

Une jeune fille! que me veut-elle? Ce n'est point mon jour d'audience publique, qu'elle s'adresse au grand chambellan.

L'HUISSIER.

C'est à Votre Grâce seule qu'elle désire parler.

HENRI.

D'où est-elle?

L'HUISSIER.

Du bourg de Richemont.

HENRI.

C'est près de ce village que demeurait Catherine! Faites entrer cette enfant.—(*L'huissier sort.*) Quelque compagne qui l'aura connue et qui vient me demander une dot pour son amant.

L'HUISSIER.

Entrez.

(*Le roi fait un signe; l'huissier sort.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, CATHERINE, *voilée, s'arrête près de la porte.*

HENRI.

Que voulez-vous, mon enfant? — (*Catherine s'avance lentement vers le roi, met un genou en terre, et lui présente la bague qu'il lui a donnée.*) Mon anneau!... qui êtes-vous donc? — (*Il écarte vivement le voile de Catherine, qui reste à genoux pâle et les yeux baissés.*) Catherine Howard!!... Que veut dire ceci? mon Dieu! est-ce une ombre? est-ce une réalité?.. — (*La prenant dans ses bras et la soulevant.*) Vivante!.... vivante!.... Oh! mais je vous ai vue couchée sur le monument, enveloppée d'un linceul... pâle et glacée comme une statue de marbre!... Comment Dieu a-t-il permis que vous vous levassiez de la couche mortuaire?... oh! parlez, dites, dites: Votre voix seule me prouvera que vous n'êtes pas un fantôme.

CATHERINE.

Sire, suis-je la première jeune fille que l'on crut morte, et qui n'était qu'évanouie, et qui se réveilla dans le cercueil où on l'avait déposée?

HENRI.

Oh! mais si cela est vrai, parle-moi d'une autre voix et avec un autre accent; que la vie revienne dans tes yeux, la rougeur sur tes joues; ou, sans cela, je ne croirai pas, je ne pourrai pas croire. — Oh!... mais sais-tu que je t'aimais?

CATHERINE.

On me l'a dit.

HENRI.

Sais-tu que je suis descendu désespéré dans ta tombe?

CATHERINE.

On me l'a dit.

HENRI.

Sais-tu enfin que c'est moi-même qui t'ai passé au doigt cet anneau.

CATHERINE.

On me l'a dit encore, et je vous le rapporte, sire.

HENRI.

Ton sommeil était-il donc si profond que tu n'aies souvenir de rien de ce qui s'est accompli pendant le temps où tu dormais?

CATHERINE.

De rien.

HENRI.

Mais le passé.

CATHERINE.

Je l'ai oublié.

HENRI.

Tout entier?

CATHERINE.

Oui. Je ne vis, je ne veux vivre que depuis l'heure où je suis sortie de la tombe, et mes souvenirs ne remontent pas au delà. Mon existence se sera divisée en deux parts, l'une perdue dans la nuit, l'autre noyée dans la lumière!...

HENRI.

Mais, ma bien-aimée Catherine, comment es-tu sortie de ce tombeau?

CATHERINE, *regardant une clef qu'elle tient serrée dans sa main.*

Toute tombe a une clef qui la ferme et qui la rouvre.

HENRI.

Oh! mon Dieu!

CATHERINE.

Qu'avez-vous?

HENRI.

Je m'épouvante à l'idée que tu pouvais rester enfermée dans ce sépulcre, vivante entre les morts, sans que personne sût que tu étais là!

CATHERINE, *tressaillant.*

Oui! c'eût été bien affreux!

HENRI.

Mais te figures-tu? se réveiller dans le cercueil, se trouver seule, attendre vainement un secours qui ne vient pas! sentir les minutes, les heures s'en aller, puis la faim venir!

CATHERINE, *les yeux fixes et portant la main à sa tête.*

Atroce! atroce!

HENRI.

Et si j'avais su un jour cela!..... que tandis que j'étais ici dans mon palais, m'enivrant de la lumière du jour, un être aimé, la moitié de mon cœur, souffrait de pareilles tortures, se roulait dans la nuit du sépulcre, heurtant sa tête à l'angle d'une tombe, maudissant Dieu!

CATHERINE.

Grâce!

(*Elle tombe sans connaissance.*)

HENRI.

Évanouie! évanouie! mon Dieu! Elle n'a pu supporter un pareil souvenir... De l'air! il lui faut de l'air. — (*Il la porte près de la fenêtre.*) Catherine! ma belle Catherine! reviens à toi! mais tu n'as plus rien à craindre. Dieu n'a pas voulu que, si belle et si jeune, tu fusses perdue pour le monde. Catherine! rouvre tes beaux yeux! que ma voix soit cette fois plus puissante qu'elle ne l'a été la première... Catherine! Catherine! — (*Elle rouvre, sans faire de mouvement, ses yeux, qui restent fixes.*) Oh! te voilà... Me vois-tu? m'entends-tu?

CATHERINE.

Oui.

HENRI.

Mais ta mémoire?

CATHERINE.

Je suis au palais de White-Hall; voilà le trône; vous êtes le roi, et il me manque un anneau à cette main.

HENRI.

Le voilà. Garde-le maintenant pour ne plus le quitter.

CATHERINE.

Ainsi, vous renouvelez à Catherine vivante les promesses faites à Catherine morte?

HENRI.

Toutes.

CATHERINE, *regardant la clef.*

Oh! redites-les-moi, car je ne les ai pas entendues, et j'ai besoin de les entendre. Parlez-moi, sire, dites-moi de ces paroles magiques qui endorment les souvenirs, qui charment l'esprit, qui enivrent le cœur... dites, dites, j'écoute.

HENRI.

Eh bien! oui, tout ce qu'une femme jeune et belle peut rêver dans ses songes les plus dorés, tu l'auras; partout où ma puissance pourra s'étendre, tu diras : Je le veux... Voyons, ma belle Catherine, es-tu contente?

CATHERINE.

Parlez, parlez toujours.

HENRI.

Ce palais, ce trône, tu les partageras avec moi; tous les enivrements du luxe et de la puissance, tu les épuiseras; les bals, les fêtes, les tournois, où tu seras deux fois reine, se renouvelleront chaque jour, pour ne pas laisser un instant d'ennui à ton cœur; et tu seras heureuse, n'est-ce pas?

CATHERINE.

Le croyez-vous?

HENRI.

Qui donc pourrait troubler ton bonheur, élue du ciel que tu es... jeune, belle, aimée...

CATHERINE, *se levant.*

Et reine?

HENRI.

Dès ce soir, oui, dès ce soir, l'archevêque de Cantorbéry nous unira, et demain, à ton lever, le manteau royal sur les épaules, la couronne sur la tête, en face de ma cour, de l'Angleterre, de l'Europe, du monde, je proclamerai Catherine Howard la femme de Henri VIII; et ma cour, l'Europe, le monde répondront, inclinés devant toi : Salut à la reine d'Angleterre et de France!

CATHERINE, *regardant vivement par la fenêtre.*

Sire, l'eau qui coule au-dessous de cette fenêtre est-elle bien profonde?

HENRI.

C'est un gouffre. — (*Lui voyant étendre le bras qui tient la clef.*) Que fais-tu?

CATHERINE, *lâchant la clef.*

Moi? rien. — (*A part.*) Je me fais reine. — (*Haut.*) Sire, votre fiancée est prête!...

HENRI, *la prenant dans ses bras.*

Alors!... attends-moi, Catherine, attends-moi; je reviens.

SCÈNE V.

CATHERINE, *seule.*

Va, Henri, va, car de cette heure seulement je suis à toi... Oh! mon Dieu! mon Dieu! est-ce que je veille réellement, ou tout ce qui m'arrive n'est-il qu'un rêve?... Qui viendra maintenant me parler de crime et de vertu, à moi que la fièvre dévore, à moi qui vais où le tourbillon m'entraîne, où Dieu veut que j'aille, poussée par un souffle invisible, comme la poussière de la terre, comme le nuage du ciel!... Mais le passé?... le passé, c'est le néant, le présent seul est quelque chose, et l'avenir tout!... Je vis, j'existe, tout ce qui m'arrive est réel; que m'importe le reste?... Voilà bien le palais, voilà bien le trône... j'ai le pied sur la première marche; j'y monte, je m'y assieds!.. Oh! si demain j'allais m'éveiller dans ma maison isolée de Richemont ou sur la tombe du château de Dierham!... Oh! si je suis réellement ce que je crois être, que quelqu'un vienne donc qui me dise que tout cela est vrai, qui reconnaisse ma puissance, qui s'incline devant moi, qui me salue reine.

SCÈNE VI.

ETHELWOOD, CATHERINE.

ETHELWOOD, *pâle et défait, paraissant à la porte du laboratoire de Fleming, s'avance lentement jusqu'à la première marche du trône, et là, s'incline.*

Salut à Catherine Howard, reine d'Angleterre!

CATHERINE, *à moitié renversée en arrière.*

Horreur! horreur!

ETHELWOOD.

Il n'y a qu'un instant que tu es reine, Catherine, et déjà, tu le vois, tes désirs sont accomplis aussitôt qu'exprimés.

CATHERINE.

Ethelwood!...

ETHELWOOD.

Ah! tu me reconnais!.... La tombe est une demeure bien infidèle, n'est-ce pas?... Et tu la croyais plus sûre et plus profonde.

CATHERINE.

Miséricorde! mon Dieu! réveillez-moi! Ne me laissez pas plus longtemps en proie à ce songe infernal.

ETHELWOOD.

Ah! n'est-ce pas maintenant que tu voudrais bien que ce fût un songe. Oh! mais non, Catherine! tu es bien éveillée, tu ne dors pas!...

CATHERINE.

Mais alors, tu es donc un spectre... un fantôme, une ombre?...

ETHELWOOD.

Oui, pour tous, excepté pour toi... Mais pour toi, je vis... Pour toi, je suis ton époux!... pour tous tu es veuve!...

CATHERINE.

Quel démon t'a donc évoqué de la tombe?

ETHELWOOD.

Tu as oublié, Catherine, qu'il y avait deux clefs qui ouvraient et fermaient la même porte; que je t'avais remis l'une, mais que l'autre devait être remise au roi... Tu as oublié qu'il y avait deux femmes, l'une que je n'aimais pas et qui m'aimait: celle-là s'appelait la princesse Marguerite; l'autre que j'aimais et qui ne m'aimait pas: celle-là s'appelait Catherine Howard!... Elles ont changé de rôle, ces femmes; celle qui devait se souvenir a oublié, celle qui devait oublier s'est souvenue.... si bien qu'en rouvrant les yeux, j'ai trouvé près de ma tombe l'une au lieu de l'autre... voilà tout!

CATHERINE.

Oh! grâce, grâce! Ethelwood!... — (*Allant à lui.*) Pardonne-moi, fuyons, partons ensemble... comme tu le voulais d'abord!... me voilà, enveloppe-moi dans ton manteau!..... emporte-moi dans tes bras!... cache-moi dans quelque coin du monde isolé et désert... Mais fuyons, fuyons!

ETHELWOOD, *la repoussant.*

Non pas, madame; il faut que toute destinée s'accomplisse ici-bas... la mienne comme la vôtre.

CATHERINE.

Ethelwood!...

ETHELWOOD.

Ce n'a point été assez pour vous, simple vassale que vous étiez, de devenir marquise de Derby, duchesse de Dierham, pairesse d'Angleterre?... vous avez mis le pied sur tout cela, et vous avez dit: Je veux être reine!... Eh bien! vous le serez! Vous n'avez pas craint l'amour de Henri VIII... eh bien! cet amour vous dévorera.

CATHERINE.

Mais prenez donc pitié de moi!...

ETHELWOOD.

Vous avez voulu une couronne? vous la poserez sur votre tête, et elle blanchira vos cheveux!... Vous avez voulu un sceptre? vous le toucherez, et il sèchera votre main..... Vous avez voulu un trône?... vous y êtes montée... mais en descendant vous heurterez le billot d'Anne de Boulen.

CATHERINE, *portant les deux mains autour de son cou.*

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

ETHELWOOD.

Ah! pour que votre sommeil ait des songes dorés, madame, il vous faut un lit où aient déjà dormi quatre reines? Osez y fermer les yeux, Catherine, et dans huit jours, vous me répéterez ce que ces reines sont venues vous dire tout bas, à l'heure où les morts sortent de leur tombe!... Je reviendrai vous le demander.

CATHERINE.

Je vous reverrai donc?

ETHELWOOD.

En doutes-tu, Catherine?... Ne sommes-nous pas liés devant l'autel, et la mort seule ne sépare-t-elle pas ce que l'autel a uni?... Oui, tu me reverras, car les passages les plus secrets de ce palais me sont familiers; car Fleming et la princesse Marguerite me prêteront leur aide et me garderont le silence... Catherine Howard, devenue reine d'Angleterre, n'en est pas moins restée marquise de Derby... Mes droits sont plus anciens que ceux de Henri, madame, et, si fidèle sujet que je sois, je ne puis consentir à lui en céder que la moitié.

CATHERINE.

Mais que voulez-vous donc faire?

ETHELWOOD.

Vous êtes montée au trône par une pente tortueuse et lente; hâtez-vous, Catherine, de jouir du bonheur d'y être arrivée, car vous en descendrez par une pente glissante et rapide.

CATHERINE.

Mais vous ne pouvez me perdre sans vous perdre avec moi.

ETHELWOOD.

Je vous l'ai dit, Catherine, ma destinée sera la vôtre; dans la vie et dans la mort!... Nous avons reposé dans le même lit, nous monterons sur le même échafaud, nous dormirons dans la même tombe.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; LE ROI.

(*La porte du fond s'ouvre; plusieurs pages et seigneurs entrent.*)

CATHERINE.

Le roi! fuyez, milord, fuyez!...

(*Ethelwood se place derrière la colonne qui touche à l'appartement de la princesse Marguerite.*)

HENRI.

Messieurs, voici la reine!... Saluez-la. — (*Tous s'inclinent, puis le cri de Vive la reine! Vive Catherine Howard! retentit. — A Catherine.*) J'ai tenu ma parole, Catherine, et j'ai prévenu l'archevêque.

ETHELWOOD.

A mon tour alors de tenir la mienne, Catherine, et je vais prévenir le bourreau!...

(*Il entre chez la princesse.*)

ACTE QUATRIÈME.

LE COMTE DE SUSSEX.

PERSONNAGES.

HENRI VIII.
ETHELWOOD.
CATHERINE.
LE COMTE DE SUSSEX.
SIR THOMAS CRANMER.
LA DUCHESSE DE ROKEBY.
LA DUCHESSE D'OXFORD.
UN HUISSIER.
PEUPLE.

SIXIÈME TABLEAU.

La chambre de la reine.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, *couchée et endormie sur un sofa;* HENRI, *accoudé près d'elle.*

HENRI, *l'écoutant rêver.*

C'est la seconde fois depuis huit jours que son sommeil trahit je ne sais quelle crainte ou quel remords ! Pour que l'esprit tourmenté veille ainsi quand les sens dorment, il faut une bien puissante cause.

CATHERINE, *rêvant.*

Le roi m'aime?... Ah !... Non, non pas toi. S'endormir, ne plus s'éveiller... Cette clef... — (*Étendant la main.*) Cette eau... — (*Ouvrant la main.*) Ah !...

HENRI.

L'on dit que parfois, lorsqu'on parle à ceux qui rêvent ainsi, ils entendent et répondent... Catherine ?

CATHERINE.

Qui m'appelle?... qui est descendu dans ce tombeau?... Cette bague... Je veux être reine...

HENRI.

Eh bien ! tu l'es, reine, Catherine, que peux-tu désirer encore ?

CATHERINE.

La couronne, la couronne, des cheveux blancs... Oui... Un billot, le billot d'Anne de Boulen.... A genoux... Grâce.... Ah !.... — (*Tenant ses yeux fixes et portant les deux mains à son cou.*) Mon Dieu ! — (*Apercevant Henri et tombant à genoux*

devant lui.) Ne me faites pas mourir! Grâce! grâce!

HENRI.

Mais tu es folle, Catherine, relève-toi; et avant de me demander grâce, dis-moi ce qu'il faut que je te pardonne?

CATHERINE.

Oh! vous le savez bien, puisque c'est vous qui avez donné l'ordre... — (*Regardant autour d'elle.*) Mais non, c'était un rêve.... Oh!... oh! quel rêve affreux, et vous étiez là, sire!

HENRI.

Oui.

CATHERINE.

Qu'ai-je dit? Oh! il ne faut pas croire à ce qu'on dit en rêve, Henri, vous le savez, les rêves sont les enfants du sommeil et de la nuit, les frères de la folie... et l'on dit parfois en rêvant des choses bien étranges.

HENRI, *soucieux.*

Rassure-toi, Catherine, tu n'as rien dit... quelques mots sans suite, et voilà tout.

CATHERINE, *respirant.*

Ah! qu'aurais-je pu dire, d'ailleurs? quelques folies que je n'oserais répéter, et voilà tout. De ces choses que le cœur pense et garde pour lui, n'osant les confier à la voix... Voyez-vous, monseigneur, c'est qu'il paraît si bizarre à une pauvre enfant comme moi, élevée dans la solitude, de se trouver tout à coup dans un palais, au milieu de la magnificence d'une cour, de commander à tout un monde de courtisans qui s'empresse de lui obéir. Aimée d'un roi, — (*Lui jetant les bras au cou.*) et de quel roi, de Henri de Lancastre, du lion de l'Angleterre, soumis, apprivoisé par moi...

HENRI.

Vos deux bras me font une chaîne si douce, ma belle Catherine, que je n'aurai jamais le courage de la briser. Il va falloir cependant que, pour quelques instants, je la dénoue. On m'attend au conseil.

CATHERINE.

Une minute encore. Le conseil attendra le bon plaisir de Votre Grâce. Oh! j'ai une rivale dont je suis horriblement jalouse, Henri, car elle est plus présente à votre pensée que moi-même, car elle me vole les heures qui devraient m'appartenir, c'est l'Angleterre.

HENRI.

Enfant!

CATHERINE.

Je vous aime tant, moi, Henri, qu'il me serait impossible de vous oublier une minute. Cependant je suis reine comme vous êtes roi. Je devrais m'occuper de l'Angleterre aussi, moi, des intérêts de ma couronne, de mon royaume, de mes sujets. Je suis une bien mauvaise reine, n'est-ce pas, Henri, d'avoir à m'occuper de tant de choses, et de ne m'occuper que de vous?

HENRI.

J'ignore si vous êtes une bonne ou une mauvaise reine, Catherine; mais ce que je sais, c'est que vous êtes la plus dangereuse enchanteresse qui ait jamais perdu l'âme d'un roi. Voyons, ma place ne devrait-elle pas être en Écosse, à l'heure qu'il est, et vous semble-t-il bien digne de celui que vous appelez le lion de l'Angleterre, de laisser Dacre et Musgrave battre cet insolent Olivier Sainclair. Oh! vous avez des yeux qui fascinent! quand ils demandent, il faut accorder; quand ils ordonnent, il faut obéir. Laissez-moi les fermer avec mes lèvres, afin que je puisse vous quitter. — (*Il l'embrasse sur les yeux.*) Adieu, ma belle reine, le conseil tout entier, c'est-à-dire la pairie d'Angleterre, attend que ce soit votre caprice que je m'en aille. Renvoyez-moi donc?

CATHERINE, *se levant.*

Non; mais emmenez-moi avec vous?

HENRI.

Folle!

CATHERINE.

Ne suis-je pas reine? et, en ma qualité de reine, n'ai-je pas droit de présidence?..... Franchement, croyez-vous que je n'aurais pas autant de raison que milord de Sussex?

HENRI.

Oh! si fait, et vous en auriez à vous deux à peu près la moitié de ce que mon fou en possède à lui tout seul. Au revoir, Catherine, et, si j'ai un instant de liberté, je m'échapperai du conseil pour venir vous demander si vous pensez à moi.

CATHERINE.

Oh! oui, faites cela.

(*Henri sort.*)

SCÈNE II.

CATHERINE, *laissant tomber ses bras et sa tête, et prendre à son visage une expression profonde d'abattement et de tristesse.*

Ah!... (*Elle revient jusqu'au sofa.*) Quelle fatigue! mon Dieu! — (*Elle se laisse tomber sur le sofa.*) Oh! comme mon front se ridera vite à porter un pareil masque de gaieté, lorsque mon cœur est si triste! J'avais cru que je pourrais l'aimer parce qu'il était roi... L'aimer!... J'en ai peur, et c'est tout. Fatiguée de ne pouvoir fermer les yeux dans son lit royal, voilà que je me suis endormie

un instant sur ce sofa ! Oh ! quels rêves ! et il était là. Il pouvait tout entendre, tout découvrir. Il ne me fallait que prononcer un seul nom pour être perdue. Ce nom qui tourmente ma veille et mon sommeil, ce nom que tous les démons de l'enfer répètent en dansant autour de moi, — (*En ce moment Ethelwood ouvre, sans être vu de Catherine, la porte qui donne dans les appartements de la princesse Marguerite; il soulève la tapisserie et s'avance lentement.*) ce nom que je dirai à mon tour tôt ou tard... si celui qui le porte continue à me poursuivre ainsi, invisible et inconnu pour tous, excepté pour moi, qui le reconnais à son premier geste, à son premier regard. Il y a quatre jours, à la chasse, son cheval, son Ralph, que je connais si bien, a croisé le mien ; et s'il n'avait henni en passant, comme s'il me reconnaissait, j'aurais pris le cheval et le cavalier pour deux fantômes !... Avant-hier sur la Tamise, sa barque a heurté la mienne. Hier, dans un des corridors du palais, son manteau a touché ma robe ; comme les spectres, il est partout, il entre partout. A-t-il donc trouvé le bézoard enchanté qui rend son maître invisible ?... Il a dit qu'au bout de huit jours il viendrait me demander compte de mes rêves, et il y a huit jours qu'il a dit cela... Oh ! je n'ose pas même tourner la tête, de peur de le voir debout derrière moi, sombre et menaçant, de peur d'entendre sa voix grave et sépulcrale me dire : Catherine, me voilà..... Mais que font donc mes dames d'honneur, qu'elles me laissent seule ainsi ?... — (*Elle étend la main pour prendre une sonnette; la main d'Ethelwood arrête la sienne.*) Ah !

SCÈNE III.

CATHERINE, ETHELWOOD.

ETHELWOOD.

Un instant, Catherine.

CATHERINE.

Grand Dieu ! oh ! oh ! par où êtes-vous entré ?

ETHELWOOD.

Par cette porte qui donne au chevet de votre lit, et qui communique avec les appartements de la princesse Marguerite.

CATHERINE.

Mais vous êtes donc un magicien, pour que cette porte s'ouvre ainsi devant vous, — (*Lui montrant une clef.*) quand moi-même je l'avais fermée ?

ETHELWOOD.

Tu oublies toujours qu'il y a des portes qui se ferment et s'ouvrent avec deux clefs, Catherine ?

CATHERINE, *allant à la porte du fond et la fermant.*

Oh ! celle-là, du moins !

(*Elle la ferme avec la traverse de bois.*)

ETHELWOOD.

Pauvre Catherine ! te voilà au palais de White-Hall comme j'étais au château de Dierham, et tu prends à ton tour autant de soins pour me cacher aux yeux du roi, que j'en prenais alors pour te dérober à ses regards.

CATHERINE.

Oh ! c'est que si le roi te voyait ici, nous serions perdus, et perdus tous deux.

ETHELWOOD.

C'est aussi ce que je te disais là-bas.

CATHERINE.

Maintenant que me veux-tu ? Voyons, parle.

ETHELWOOD.

Te revoir, apprendre de toi si tu es heureuse dans ta nouvelle fortune, te demander ce que tu fais le jour et ce que tu rêves la nuit.

CATHERINE.

Heureuse ! Ethelwood ! je ne souhaiterais pas un pareil bonheur à l'assassin de ma mère. Ce que je fais le jour ? je tremble au moindre bruit qui agite autour de moi les roseaux de la rivière, les arbres du parc, les tapisseries du palais ; ce que je rêve la nuit ? oh ! tu le sais mieux que moi, puisque tu m'as si bien prédit mes songes, que je suis tentée de croire que tu es le démon qui me les envoie. Oh ! sois content, Ethelwood ! tu es bien vengé ! Je suis bien malheureuse, et il serait temps que tu prisses pitié de moi !

ETHELWOOD.

Pitié de vous, madame ! Ce serait un sentiment étrange à inspirer pour une reine ! Pitié de vous ! Mais n'avez-vous point ce que vous avez tant désiré ? des pages empressés, une cour nombreuse, des vêtements splendides, des appartements somptueux ?

CATHERINE.

Oh ! oh ! Kennedy ! ma robe blanche, ma petite chambre de Richemont ! et toi, toi, mon Ethelwood, m'aimant comme tu m'aimais.

ETHELWOOD, *assis sur une table près du sofa.*

Oui, alors, c'était moi qui étais triste et vous gaie ; c'était vous qui me demandiez : Qu'as-tu, mon Ethelwood ? tu es soucieux ; c'était vous qui preniez une guitare, et qui me disiez : Veux-tu que je te chante une ballade ?

(*Il prend une guitare et en tire des accords qui rappellent la ballade du premier acte.*)

CATHERINE.

Oh ! mon Dieu !

ETHELWOOD.

Tu reconnais cet air ?

CATHERINE.

Oui.

ETHELWOOD.

Et ces paroles?

(*Chantant.*)

D'un mot tu peux être reine;
Dis ce mot; car je suis roi,
Et ma suite, souveraine,
S'inclinera devant toi.
Une couronne royale
Peut, crois-moi, d'une vassale
Séduire l'œil ébloui.
— Oui.

(*Il jette violemment la guitare.*)

CATHERINE.

Tais-toi, tais-toi!

ETHELWOOD.

C'est l'écho d'une autre époque de ta vie; peux-tu l'empêcher de répéter tes paroles? D'ailleurs, le roi a entendu ta réponse; la vassale porte une couronne.

CATHERINE.

Oh! oui, pour son malheur!

ETHELWOOD, *se levant et allant s'asseoir sur un tabouret aux pieds de Catherine.*

Lorsque je te demandai de me dire la suite des amours du roi Robert et de la belle Elfride, tu me répondis que tu ne la savais pas. Veux-tu que je te la dise, moi?

CATHERINE.

A quoi bon?

ETHELWOOD.

Ah! c'est que cette aventure a peut-être avec la nôtre assez de ressemblance pour que tu y prennes quelque intérêt.

(*Il pose sa toque sur le sofa.*)

CATHERINE.

Dites et faites ce que vous voudrez, vous êtes le maître.

ETHELWOOD.

La belle Elfride répondit donc oui, et devint reine.

CATHERINE.

La malheureuse!

ETHELWOOD.

Mais elle avait oublié une chose: c'était d'avouer à son royal époux ses amours avec le franc-archer Richard, et il y avait dans ce temps une loi, chose bizarre, pareille à celle qu'a fait rendre Henri d'Angleterre, et qui condamnait à mort toute jeune fille qui, après une pareille liaison, épouserait le roi sans l'en prévenir.

CATHERINE.

A mort!

ETHELWOOD.

Il est vrai que ce secret n'était connu que de Richard... et que Richard était son complice.

CATHERINE.

Et cette loi condamnait le complice à la même mort que la coupable, n'est-ce pas?

ETHELWOOD.

Oui; mais qu'est-ce que la mort pour un homme qui a été jaloux; surtout lorsque cette mort le venge de la femme qui lui a fait souffrir toutes les tortures de l'enfer?

CATHERINE.

Mon Dieu!

ETHELWOOD.

Richard était franc-archer du roi; en cette qualité, il pouvait habiter le palais, entrer dans ses appartements les plus reculés, et même, par une porte dont il s'était procuré la clef, pénétrer jusqu'auprès de la reine. Richard ne craignait pas la mort, car il avait été jaloux, et Richard voulait se venger.

CATHERINE, *se renversant sur le sofa.*

Ah!...

ETHELWOOD.

Quatre jours après son mariage, la reine le rencontra à la chasse, et son cheval croisa le sien. Le surlendemain, la reine le retrouva sur la Tamise, et sa barque heurta la sienne. Le lendemain, elle le heurta presque dans un corridor, et son manteau toucha sa robe. Ces trois fois, elle le reconnut, car elle pâlit. Sans doute que, rentrée dans son palais, elle chercha par quels moyens elle pourrait se débarrasser de cet homme.

CATHERINE, *vivement.*

Oh! vous ne le croyez pas.

ETHELWOOD.

Non, c'est vrai... peut-être que s'il eût été enfermé dans quelque caveau, dont elle seule eût eu la clef... peut-être qu'elle l'y eût laissé mourir de faim et de soif; mais le faire frapper du poignard ou de l'épée...

CATHERINE.

Oh! jamais, jamais!...

ETHELWOOD.

D'ailleurs, il portait à tout hasard, sous ses vêtements, une cotte de mailles pareille à celle-ci. — (*Ethelwood ouvre son pourpoint et montre une cotte de mailles.*) Car s'il ne craignait pas la mort, Richard, il craignait de ne pas se venger. Le lendemain du jour où il avait rencontré sa royale maîtresse dans un corridor, il pénétra jusque dans sa chambre à coucher. Le roi était sorti; elle était seule. Il s'assit à ses pieds, comme je suis aux vôtres; alors il lui prit les mains avec lesquelles elle voulait cacher son visage, et, la forçant de le regarder en face, il lui

dit : Catherine !... non, je me trompe ; Elfride..... Elfride !..... jamais femme fut-elle aimée par un homme comme je vous aimais ? dites.

CATHERINE.

Jamais.

ETHELWOOD.

Jamais homme fit-il pour une femme plus que je ne fis pour vous? dites!

CATHERINE.

Jamais, jamais!

ETHELWOOD.

Et jamais homme en fut-il récompensé aussi atrocement que je le fus? dites! — (*Se levant.*) Oh! mais dites... dites donc !...

CATHERINE.

Grâce, grâce!...

ETHELWOOD, *avec désespoir.*

C'est qu'il lui eût tout pardonné, à cette femme... son oubli, son ingratitude, sa mort même ! tout ! excepté de la voir passer dans les bras d'un autre; livrer aux caresses et aux baisers d'un autre, ces mains et ces lèvres qui étaient à lui... Ah! voilà ce qu'il était impossible qu'il lui pardonnât, voilà ce qu'il ne lui pardonnera jamais, voilà ce qui causa leur mort à tous deux.

CATHERINE.

Leur mort!...

(*On entend les trompettes qui annoncent que le roi rentre.*)

ETHELWOOD.

Oui, leur mort; car tandis que la reine et son amant étaient enfermés le roi revint du conseil.

CATHERINE, *se levant.*

Milord, milord, ces trompettes annoncent que le roi rentre ; oh ! fuyez, fuyez !

ETHELWOOD, *immobile.*

Et, comme il ne voulut pas fuir...

CATHERINE.

Mais c'est infernal...

ETHELWOOD.

Que le roi vint à la porte — (*On entend les pas de Henri.*) de la chambre de la reine, qu'il la trouva fermée...

HENRI, *du dehors.*

C'est moi, Catherine, ouvrez.

CATHERINE, *suppliante.*

Milord, milord !...

ETHELWOOD, *haussant la voix.*

Et qu'il entendit deux voix qui parlaient ensemble....

HENRI.

Catherine, vous n'êtes pas seule, ouvrez !

ETHELWOOD, *repoussant Catherine qui tombe.*

Ah ! Henri, Henri ! à ton tour d'être jaloux...

CATHERINE, *à genoux.*

Voyons, tuez-moi tout de suite.

HENRI.

A moi, messieurs ; enfoncez cette porte, donnez-moi cette masse.

CATHERINE, *montrant la porte qui cède.*

Voyez, voyez !...

ETHELWOOD.

Oui, il est temps que je te quitte. Au revoir, Catherine.

(*Il sort.*)

CATHERINE.

Où me cacher, où fuir! Oh! mon Dieu, mon Dieu ! je n'espère qu'en vous, prenez pitié de moi.

(*La porte cède, Henri paraît.*)

SCÈNE IV.

HENRI, *une masse d'armes à la main;* CATHERINE, *tremblante;* PLUSIEURS SOLDATS *à la porte.*

HENRI, *entrant et repoussant la porte.*

Que veut dire cela, et qui était enfermé avec vous, madame? — (*Allant à elle.*) Regardez-moi, et répondez.

CATHERINE.

Je suis seule... Voyez, sire, personne, personne.

HENRI *regarde de tous les côtés, puis aperçoit tout à coup la toque d'Ethelwood.*

Ce tortil est à quelqu'un cependant.

CATHERINE.

Mon Dieu!...

HENRI, *allant à la porte.*

Celui à qui il appartient n'a pu sortir que par cette porte, n'est-ce pas ?

CATHERINE, *courant à lui.*

Sire !

HENRI.

Fermée !

CATHERINE, *respirant.*

C'est vrai.

HENRI, *se retournant.*

La clef?

CATHERINE.

Je ne sais où elle peut être, monseigneur.

HENRI.

Cherchez bien, et vous la trouverez. Cherchez, vous dis-je.

CATHERINE.

Impossible de me souvenir.

HENRI.

Cherchez avec plus de soin ; sur vous-même, par exemple.

CATHERINE, *tirant la clef de sa poche.*

La voici.

HENRI, *essayant d'ouvrir.*

Bien !... c'est cela : la pointe d'un poignard brisée dans la serrure ! Ah ! votre complice a pris admirablement ses mesures pour n'être point poursuivi... mais il a oublié qu'il vous laissait entre mes mains, vous !... Voyons, quel est celui qui sort d'ici, madame ?

CATHERINE.

Sire, je vous supplie.

HENRI.

Son nom ?

CATHERINE, *suppliante.*

Personne !...

HENRI.

Son nom ?

CATHERINE.

Oh ! je ne puis, monseigneur, je ne puis !

HENRI.

Ah ! tu ne peux ! Anne de Boulen disait comme toi aussi : Je ne peux ! et cependant nous avons trouvé moyen de vaincre ce silence, et, si bien qu'elle serrât ses lèvres adultères, la douleur en fit sortir le nom de Norris. Une dernière fois, Catherine, le nom de cet homme ?

CATHERINE.

Faites de moi ce que vous voudrez, sire ; je suis à votre merci.

HENRI.

Ainsi, pas un mot pour te défendre, pas un mot pour te justifier ; rien, rien qui puisse me faire douter que mes oreilles et mes yeux m'ont abusé, que j'ai cru entendre, que j'ai cru voir, et que rien de tout cela n'était vrai. Trompé ! trompé ! trahi toujours par ceux-là même pour lesquels j'ai tout fait ! Oh !... j'aurais cru malgré cette toque, malgré cette porte fermée, j'aurais cru... et c'est mon amour pour elle qui m'aurait fait insensé... Monsieur le capitaine de mes gardes, assurez-vous de la personne de la reine, et conduisez-la devant la chambre haute.

CATHERINE.

Sire, sire !...

HENRI.

Et vous, Catherine, préparez-vous à répondre aux juges qui ont condamné Anne de Boulen.

SEPTIÈME TABLEAU.

La salle du Parlement.

SCÈNE V.

HENRI, SUSSEX, CRANMER, MEMBRES DU PARLEMENT.

HENRI, *debout.*

Or, vous savez, messieurs, que l'accusation de trahison et d'adultère entraîne la peine de mort ; aussi je renouvelle l'accusation et demande la mort.

LE PRÉSIDENT.

Milords, la chambre se croit-elle suffisamment éclairée ?

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui, oui.

SUSSEX.

Non.

HENRI.

Comment, milord ?

SUSSEX.

Suffisamment éclairée pour le dévouement, oui ; pour la conscience, non. Le parlement est une cour d'indépendance et de justice, qui ne doit compte de ses arrêts qu'à Dieu seul. Depuis deux heures que cette séance dure, vous avez accusé, sire, mais les preuves d'accusation, où sont-elles ?

HENRI.

C'est bien, c'est bien, milord, nous donnerons ces preuves ; en attendant, nous donnons notre parole.

SUSSEX, *continuant.*

Car nous avons le droit d'exiger ces preuves de Votre Grâce, avant que nous ne rendions la sentence qui séparera la tête du tronc, l'âme du corps, la reine du roi.

HENRI.

L'adultère l'a déjà séparée de moi, milord, mieux

que ne peut le faire et que ne le fera la hache du bourreau.

SUSSEX, *avec gravité.*

Je disais donc, messeigneurs, qu'avant de renvoyer à Dieu, sa tête à la main, celle qu'il nous a envoyée une couronne sur la tête, c'est à nous de peser religieusement, dans la balance de notre justice, l'accusation portée contre elle, et de ne rendre l'arrêt, je le répète, que si le plateau de ses fautes est véritablement assez lourd pour que la miséricorde divine seule puisse lui servir de contrepoids.

HENRI, *furieux, et posant un pied sur la table qui est devant lui.*

C'est-à-dire, milord, que lorsque j'accuse, tu défends, que lorsque j'affirme, tu doutes, que lorsque je jure, tu nies. Milord, milord! tu ne te rappelles ni qui tu es, ni qui je suis; tu oublies que Dieu m'a mis, dans cette main, un des plus grands royaumes de la terre, et que selon que je l'ouvre ou que je la ferme, je donne de l'air à quatorze millions d'hommes, ou que je les étouffe.

SUSSEX.

Sire, Votre Grâce se trompe; Dieu lui a donné la royauté et non le royaume, le corps et non l'âme.

HENRI.

Et voilà pourquoi, monsieur de Sussex, quand ce corps qui nous est soumis renferme une âme qui nous est rebelle, voilà pourquoi nous appelons le bourreau à notre aide pour faire sortir l'âme du corps.

SUSSEX.

Et quand le bourreau tarde, nous savons tel roi qui porte à sa ceinture une dague qui remplit merveilleusement l'office de la hache.

HENRI, *faisant un mouvement.*

Milord!...

LES PAIRS, *entourant Sussex.*

Comte, de grâce... Milord de Sussex... voyons...

SUSSEX.

Oh! écartez-vous, messeigneurs, que le roi voie bien que je suis seul et qu'il puisse venir à moi, si tel est son bon plaisir.

L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Sire, la persuasion pénètre dans le cœur par les paroles et non par le poignard... Votre Grâce a parlé de preuves.

HENRI.

Vous avez raison, monsieur de Cantorbéry. — (*La reine entre.*) Et voici l'accusée qui vient elle-même m'en fournir deux que vous ne récuserez pas : son trouble et sa pâleur.

(*La reine paraît. Rumeur parmi le peuple.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; CATHERINE, LES DUCHESSES D'OXFORD ET DE ROKEBY.

L'HUISSIER.

Silence, messieurs!

CATHERINE, *s'asseyant.*

Oh! milord, vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas?

L'ARCHEVÊQUE.

Et maintenant, sire, que Votre Grâce consente à répéter l'accusation devant l'accusée; car elle a le droit de l'entendre et d'y répondre.

HENRI.

Milords, cette fois, ce ne sont point de simples soupçons comme ceux que je conçus sur Anne de Boulen, et que l'enquête justifia; c'est une conviction qui m'est entrée dans le cœur par les yeux et les oreilles : j'ai vu et entendu.

CATHERINE.

Oh! le roi se trompe, milords!

HENRI.

En revenant du conseil, j'ai trouvé cette femme, dont j'ai fait une reine, enfermée avec un complice, j'ai entendu leurs deux voix, j'ai enfoncé la porte.

CATHERINE.

Mais Votre Grâce m'a trouvée seule, sire.

HENRI.

Oui; mais cette autre porte dans la serrure de laquelle on avait brisé la pointe d'un poignard pour qu'on ne pût l'ouvrir; cette toque à vos pieds, madame; et plus que tout cela, votre trouble et votre pâleur, votre aveu encore; car vous avez avoué que quelqu'un se trouvait avec vous.

CATHERINE.

Oh! non, non!...

HENRI.

Vous l'avez avoué; seulement vous n'avez pas voulu dire son nom; mais n'importe, messieurs, vous prononcerez le même jugement contre la coupable présente et contre le complice absent, afin que dès que votre justice aura étendu la main sur lui, nous ne vous fatiguions pas à prononcer deux sentences. Ainsi donc, milords, je renouvelle l'accusation de trahison et d'adultère déjà portée contre la reine Catherine : j'affirme que j'ai entendu la voix d'un homme enfermé avec elle, que j'ai trouvé la toque de cet homme dans la chambre et aux pieds de la reine. Je l'affirme sur mon honneur et sur la religion, sur ma couronne et sur l'Évangile; c'est-à-dire sur tout ce qu'il y a de saint et de grand en ce monde. Maintenant, milords, celui qui, après

ce que j'ai dit, exprimera le plus petit doute, celui-là donnera un démenti à son roi.

LE PRÉSIDENT.

Qu'avez-vous à répondre, madame?

CATHERINE.

Oh! milords, que voulez-vous que je vous dise? que répondre à une parole aussi puissante que celle d'un roi? On ne lutte pas contre l'éclair et la foudre de Dieu. On ferme les yeux, et l'on attend le coup. On s'incline, et l'on est frappé. Quant à moi, je ne me sens pas la force de repousser une aussi terrible accusation, milords. Jugez donc avec votre clémence, plus encore qu'avec votre justice; ce que vous ferez sera bien fait, et d'avance je vous remercie ou je vous pardonne.

LE PRÉSIDENT.

La chambre se croit-elle suffisamment éclairée?

LES PAIRS.

Oui, milord, oui, oui.

LE PRÉSIDENT.

Nous allons délibérer.

SUSSEX.

Un instant, milords. Comme ma conscience me défend de prendre part à une délibération dont à l'avance il m'est facile de prévoir le résultat, comme ce résultat sera un jugement mortel, et ce jugement un remords ou une honte pour toute la chambre qui l'aura porté, je dépose à la place où depuis quatre siècles siégent mes aïeux le manteau de pair qu'ils m'ont légué : à compter de cet instant, je ne fais plus partie de la chambre haute et je rentre comme simple spectateur de vos débats dans les rangs du peuple, qui casse les sentences et qui juge les juges. (*Il dépose son manteau, quitte son siége, et va s'appuyer sur la balustrade qui contient les assistants.*)

HENRI.

C'est bien, monsieur de Sussex; nous acceptons votre démission. Il ne manque pas, Dieu merci, en Angleterre, de nobles chevaliers qui porteront aussi bien que vous les insignes de la pairie. Je me retire pour vous laisser délibérer, messieurs.

(*Il sort par la porte du fond.*)

LE PRÉSIDENT.

Faites sortir l'accusée.

CATHERINE.

Milords, songez que c'est un jugement de vie et de mort que vous allez prononcer contre une reine. Songez qu'il ne lui a été accordé ni appui, ni conseil; songez enfin que c'est un roi qui accuse; que c'est une pauvre femme qui se défend; et que, tandis que vous allez délibérer sur son sort, elle ne pourra rien, elle, que prier Dieu de toucher le cœur de ses juges.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LES PAIRS *se réunissent en plusieurs groupes pour délibérer;* WILLIAMS, JACKSON, *hommes du peuple parmi les assistants*, UNE FEMME, UN HUISSIER.

WILLIAMS.

Eh bien! voilà de bon compte cinq reines pour un roi. Il est vrai que les deux dernières n'ont pas régné longtemps.

UNE FEMME.

Est-ce que vous croyez qu'elle sera condamnée, maître Williams?

WILLIAMS.

J'en poserais ma tête sur le billot. Anne de Boulen n'en avait pas fait autant, et son procès n'a pas été long cependant.

JACKSON.

Je l'ai vu exécuter, moi, la reine Anne.

UNE FEMME.

Ah! Est-ce vrai qu'elle n'a jamais rien avoué, maître Jackson?

JACKSON.

Jamais; je n'étais pas plus loin de l'échafaud que je ne le suis d'ici à la porte en face, et j'ai entendu tout ce qu'elle a dit, voyez-vous, sans en perdre une syllabe.

LA FEMME.

Et qu'est-ce qu'elle a dit?

JACKSON.

Peuple de Londres! je suis venue ici pour mourir suivant la loi, après avoir été jugée suivant la loi; je n'ai donc pas dessein de faire de plaintes contre l'arrêt qui me frappe, mais d'en subir l'exécution. Je ne veux ni condamner personne, ni rien dire pour me justifier.... Je prie Dieu qu'il sauve le roi, et qu'il multiplie les jours de son règne sur vous.

LA FEMME.

Pauvre femme!

WILLIAMS.

Et puis?

JACKSON.

Et puis elle a porté sa tête sur le billot, et a dit : Je recommande mon âme à Jésus-Christ. C'était le signal convenu avec l'exécuteur; aussi, elle n'avait pas achevé, que c'était déjà fait.

WILLIAMS.

D'un seul coup?

JACKSON.

D'un seul, vlan! Oh! le roi avait choisi un homme fort habile, l'exécuteur de Calais, qu'il avait fait venir exprès.

LA FEMME.

Est-ce qu'on l'ira chercher encore?

JACKSON.

Oh! depuis ce temps-là, le nôtre a eu assez de besogne pour se faire la main.

L'HUISSIER.

Silence, messieurs, la cour va rendre son arrêt.

LE PRÉSIDENT.

Faites rentrer l'accusée.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; CATHERINE, *rentrant pâle et soutenue par deux femmes; elle écoute le jugement debout;* HENRI.

LE PRÉSIDENT.

Ce 9 février 1542, sur l'accusation portée devant nous par Sa Grâce le roi, et sur les preuves fournies à l'appui de cette accusation, la chambre haute d'Angleterre a reconnu Catherine Howard coupable d'adultère, et la condamne, avec son complice inconnu, à avoir la tête tranchée à l'entrée de la Tour de Londres, et cela dans le délai de trois jours.

CATHERINE, *se renversant.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

HENRI, *apparaissant par la porte du fond.*

Merci, milords.

LE PRÉSIDENT.

Messieurs, la séance est levée.

SUSSEX, *étendant la main.*

Pas encore, s'il plaît au roi, milord président.

HENRI.

Qu'avez-vous à dire contre l'arrêt?

SUSSEX.

Rien, sire, et je reconnais même qu'il est tel que je l'attendais de la chambre.

HENRI.

Eh bien! puisque vous ne faites plus partie de l'assemblée qui a rendu cet arrêt, vous n'en partagez pas la responsabilité.

SUSSEX.

Sire, je ne suis plus membre de la chambre, il est vrai, mais je suis toujours comte de Sussex. J'ai dépouillé mon manteau de pair, j'en conviens; mais j'ai conservé mon épée de chevalier, et c'est à elle, si vous voulez le permettre, sire, que j'en appellerai de l'arrêt qui vient d'être rendu. — (*Il traverse lentement le théâtre et marche à Catherine, devant laquelle il s'agenouille.*) Madame et reine, c'est un bien faible secours que celui que je vous offre, je le sais: mais, hélas! madame, votre position est si désespérée, que ce secours est à cette heure votre seul espoir en ce monde.

CATHERINE.

Que voulez-vous dire, milord, ne suis-je pas condamnée?

SUSSEX.

Oui, madame, mais vous avez le droit d'en appeler au jugement de Dieu du jugement des hommes. Demandez le combat en champ clos... on ne peut vous le refuser; les vieilles lois de l'Angleterre vous l'accordent... et si vous daignez prendre pour votre champion l'homme qui est à vos genoux, il ne s'en relèvera que pour proclamer votre innocence, et non-seulement il la soutiendra de sa parole, mais de son épée. — (*Se retournant vers l'archevêque.*) Est-ce bien cela que j'avais promis de faire, monseigneur de Cantorbéry?

LES FEMMES DE LA REINE.

Acceptez, madame, acceptez!

LE PEUPLE.

Oui, oui, le combat, le jugement de Dieu!

L'HUISSIER.

Silence!

CATHERINE.

Milord, que me proposez-vous? — (*Lui tendant la main.*) Je vous prie...

SUSSEX.

Je ne me relèverai point, madame, que vous ne m'ayez fait cet honneur de me croire digne de vous défendre.

CATHERINE.

Mais si ce combat vous est fatal?...

SUSSEX.

Ma vie est à ma souveraine, mon âme est à mon Dieu: si je meurs, chacun aura repris ce qui lui appartient.

CATHERINE.

Vous le voulez, milord?

SUSSEX.

J'en supplie Votre Grâce!

CATHERINE, *se levant.*

Milords, j'en appelle au jugement de Dieu du jugement des hommes. Je demande le combat comme preuve de mon innocence, et je choisis monsieur le comte de Sussex pour mon champion.

SUSSEX.

Merci, madame, merci! — (*Se relevant.*) Or, maintenant, milords, écoutez: Moi, Charles-Williams-Henri, comte de Sussex, à tous, présents et à venir, je me présente pour soutenir, la lance, la hache ou l'épée à la main, contre tous ceux que le démon pousserait à dire le contraire, que la reine Catherine a été jugée injustement par la chambre haute d'Angleterre, et que du crime d'adultère dont on l'accuse elle est en tout pure et innocente.

UNE VOIX PARMI LE PEUPLE.

Vous en avez menti, monsieur de Sussex!!!....

SUSSEX.

Que celui qui a dit ces paroles vienne donc ramasser ce gant!

(*Un chevalier, couvert d'une armure complète et la visière baissée, s'avance lentement à Sussex.*)

CATHERINE, *reculant.*

C'est lui!... c'est lui!...

SES FEMMES.

Qui?

CATHERINE.

Le fantôme! le spectre! le démon!...

LE CHEVALIER.

Et moi, milords, en réponse au défi du comte de Sussex, j'affirme ici sur l'honneur de mon sang et de ma race que l'arrêt rendu par le parlement est un arrêt justement rendu. J'affirme que la reine Catherine appartenait à un autre avant d'appartenir au roi, qu'elle s'est mariée sans faire cet aveu, et que, depuis son mariage, elle a reçu dans sa chambre son ancien amant. En conséquence de ce que je dis, je ramasse le gant de milord de Sussex; j'accepte son défi, et je prie Sa Grâce de fixer le jour du combat.

(*Silence d'un moment.*)

HENRI.

A demain, messieurs, à demain; les juges du camp feront savoir aujourd'hui à son de trompe quel est le lieu que nous avons choisi, et les armes que nous avons désignées. La nuit vous reste, messieurs; profitez-en pour accomplir vos devoirs de chrétien; car, avant vingt-quatre heures peut-être, l'un de vous paraîtra devant le trône de Dieu. La séance est levée, milords : que l'on reconduise la reine à la Tour, et qu'on la laisse librement communiquer avec son champion.

LE CHEVALIER, *à Sussex.*

A demain, milord!

SUSSEX, *lui tendant la main sans hésiter.*

A demain!

ACTE CINQUIÈME.

CATHERINE HOWARD.

PERSONNAGES.

HENRI.
ETHELWOOD.
CATHERINE.
SIR THOMAS GRANMER.
L'EXÉCUTEUR.
UN GARDIEN.
ASSISTANTS.

HUITIÈME TABLEAU.

Un chambre de la Tour de Londres; grande fenêtre au fond, donnant sur la ville, fermée par des rideaux noirs; à droite un crucifix au-dessous duquel est un prie-Dieu; en face, une porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, LES DUCHESSES D'OXFORD ET DE ROKEBY.

CATHERINE, *à genoux sur son prie-Dieu.*

Mort, mort pour moi, égorgé sans pitié, sans miséricorde! Oh! cet homme a donc un cœur de bronze, comme il a une poitrine de fer? pauvre comte de Sussex!

LA DUCHESSE D'OXFORD.

Il aurait fallu qu'il portât une armure enchantée pour qu'il résistât aux coups de son adversaire.

CATHERINE.

Oui, je l'ai bien vu; tous les démons de la haine et de la vengeance conduisaient son bras.

LA DUCHESSE D'OXFORD.

Si j'osais rappeler à Votre Grâce que le roi a permis que monseigneur l'archevêque de Cantorbéry...

CATHERINE.

Oui, duchesse, oui, je le sais; Henri, en ma qualité de reine, m'a accordé un prince de l'Église pour m'assister à mes derniers moments. Je l'en remercie; mais peut-être aimerais-je autant un simple prêtre de village. Pour quand est-ce donc, mesdames?

LA DUCHESSE D'OXFORD.

Ce soir, six heures.

CATHERINE.

Ah! Est-ce que vous croyez que Henri me fera mourir?... Lorsqu'avec un mot, un seul mot... il ne le dira pas... cela lui est si facile cependant! Il n'y a donc aucun moyen de me sauver, dites, madame d'Oxford, madame de Rokeby? — (*Les deux femmes pleurent.*) Mon Dieu! mon Dieu!... Oh! laissez-moi, puisque vous ne pouvez m'aider en rien, laissez-moi seule.

(*Les femmes sortent.*)

SCÈNE II.

CATHERINE, *seule.*

(*L'heure sonne, et, tout en écoutant, d'à genoux qu'elle était elle se trouve assise sur le coussin du prie-Dieu On entend la cloche tinter deux fois sans qu'elle compte; au troisième coup, Catherine compte tout haut.*)

.... Trois, quatre, cinq. — (*Attente et angoisse d'un moment.*) Cinq heures! Une heure encore, et puis plus rien; et demain le jour se lèvera sur mon tombeau!... Oh! moi qui devais voir lever tant de jours, qui devais entendre sonner tant d'heures encore! moi si jeune, moi au tiers de ma vie à peine, et n'avoir plus qu'à étendre le bras pour toucher l'éternité!... Mourir! ce mot, qui depuis dix-huit ans s'est à peine présenté à ma pensée, depuis hier frappe sur mon cœur à chacun de ses battements. Mourir! mourir! Oh! mon Dieu! mon Dieu! est-ce que vous me laisserez mourir?... Kennedy! Ma petite maison de Richemont, ma verte pelouse, mes beaux rêves de jeunesse... Et je me trouvais malheureuse au milieu de cela cependant! Insensée que j'étais!... Oh! si le roi me disait : « Catherine, je te pardonne, retourne dans la retraite d'où je t'ai tirée, » comme je baiserais ses mains, comme j'embrasserais ses genoux! Il peut le faire cependant; si je le voyais, je prierais, je pleurerais tant, qu'il me ferait grâce, j'en suis sûre. Qu'est-ce que ça lui fait, au roi, que je vive ou que je meure? Il n'a pas besoin de ma mort pour être puissant. Il faut que je le voie. — (*Prenant une bague ornée d'un diamant.*) Oh! mon dernier espoir, seul reste de ma fortune de reine! dernière séduction que je puisse tenter... viens à mon aide!... Et le temps qui passe, et l'heure qui fuit! Combien y a-t-il que cinq heures sont sonnées? Je ne sais plus mesurer la journée. Oh! mes artères battent à me rompre le front!

(*Elle appuie ses coudes sur ses genoux et serre ses tempes avec ses poings; pendant que ses yeux sont fixés sur la porte, elle s'ouvre lentement; l'exécuteur entre, s'arrête après avoir dépassé le seuil, met un genou en terre; Catherine, à sa vue, s'est soulevée contre le prie-Dieu; ses mains cherchent les pieds du Christ sans que ses yeux cessent de regarder le bourreau.*)

SCÈNE III.

CATHERINE, LE BOURREAU.

LE BOURREAU.

Vous savez qui je suis, madame?

CATHERINE.

Je m'en doute. Vous êtes...

(*Elle ne peut achever.*)

LE BOURREAU.

Oui!

CATHERINE.

Pourquoi à genoux?

LE BOURREAU.

Je viens, selon l'usage, vous demander pardon.

CATHERINE.

Oh! dérision! le bourreau qui demande pardon à la victime de la frapper, et qui frappera cependant.

LE BOURREAU.

Il le faudra bien.

CATHERINE, *regardant le diamant qu'elle porte au doigt.*

Dites-moi, ne trouvez-vous point que c'est un horrible état que le vôtre?

LE BOURREAU.

Horrible!

CATHERINE.

Pourquoi donc l'avez-vous embrassé?

LE BOURREAU.

Parce que mon aïeul l'avait légué à mon père, et que mon père me l'a légué, à moi.

CATHERINE.

Cet état vous est odieux, n'est-ce pas?

LE BOURREAU.

J'ai vu un temps où j'aurais donné la moitié des jours qui me restaient à vivre pour en pouvoir embrasser un autre.

CATHERINE.

Et depuis?

LE BOURREAU.

Il a bien fallu m'y habituer.

CATHERINE.

Vous êtes seul à Londres?

LE BOURREAU.

Seul.

CATHERINE.

Si vous quittiez la ville, qui vous remplacerait?

LE BOURREAU.

Personne.

CATHERINE.

Et l'on serait forcé alors d'aller chercher celui de Calais?

LE BOURREAU.

Comme on l'a fait pour la reine Anne, comme j'aurais voulu qu'on le fît pour vous.

CATHERINE.

Et pendant ce temps, trois ou quatre jours de sursis me seraient accordés, n'est-ce pas?

LE BOURREAU.

Sans doute.

CATHERINE, *suivant sa pensée.*

Pendant lesquels je pourrais voir le roi peut-être, ou sinon le voir, lui écrire, obtenir ma grâce. — (*Descendant du prie-Dieu.*) Mon ami, il faut que vous quittiez Londres.

LE BOURREAU.

Impossible.

CATHERINE.

Et pourquoi?

LE BOURREAU.

Qui nourrirait ma femme et mes enfants?

CATHERINE.

Et si je vous fais riches, votre femme, vos enfants et vous?

LE BOURREAU.

Riches!

CATHERINE.

Combien le grand chancelier vous donne-t-il par an?

LE BOURREAU.

Vingt livres.

CATHERINE.

Voyez-vous cette bague?

LE BOURREAU.

Eh bien?

CATHERINE.

Elle vaut mille livres, c'est-à-dire une somme qu'il vous faudrait cinquante ans pour gagner; cette bague est à vous si vous la voulez.

LE BOURREAU.

Que faut-il faire pour cela?

CATHERINE.

Fuir, et voilà tout; je ne vous demande point de me sauver, vous ne le pourriez pas, je le sais. M'échapper est chose impossible; mais vous!... nul ne vous observe, nul ne se doute que l'état que vous exercez vous est odieux!... odieux est le mot, vous me l'avez dit. Eh bien! éloignez-vous, partez à l'instant même; que lorsqu'on vous cherchera, l'on ne vous trouve plus; gagnez, avec votre femme et vos enfants, les frontières d'Écosse ou d'Irlande; ce que vous avez fait jusqu'à présent n'est point écrit sur votre front, personne ne pourra savoir qui vous êtes; vous vivrez non plus enfermé dans un cercle de sang, mais mêlé à la société des autres hommes; vous n'aurez plus à demander pardon à personne; vous ne rentrerez plus chez vous les mains rouges, et vous ne léguerez pas à votre fils l'infamie que votre aïeul a léguée à votre père, et votre père à vous. Puis de temps en temps vous songerez qu'en vous assurant cette félicité vous avez sauvé la vie à une reine, et que cette reine placera votre nom dans toutes ses prières, pour que Dieu n'étende pas votre passé sur votre avenir.

LE BOURREAU.

Cette bague m'appartient sans que je coure un si grand risque pour la posséder. La dépouille des condamnés est mon héritage.

CATHERINE.

Oui, mais je puis la donner à l'une de mes femmes.

LE BOURREAU.

Vous ne les reverrez plus.

CATHERINE.

Du haut de l'échafaud je puis la jeter au milieu du peuple, et crier que je la lègue à celui qui la ramassera.

LE BOURREAU.

C'est tenter horriblement un homme ce que vous faites là, madame; car après lui avoir dit aussi imprudemment quel était le prix de cette bague, c'est vous exposer à ce qu'il vous l'arrache.

CATHERINE, *portant la bague à sa bouche.*

Qu'il essaye donc, et nous verrons s'il osera ouvrir la poitrine d'une reine pour la prendre.

LE BOURREAU.

Cette bague vaut bien mille livres sterling, madame?

CATHERINE.

Mille livres.

LE BOURREAU.

Vous me le jurez!

CATHERINE, *étendant la main.*

Sur le Christ!

LE BOURREAU.

Donnez-la-moi, et je pars.

CATHERINE.

Et sur quoi me jurerez-vous à votre tour que vous partirez?

LE BOURREAU.

Sur le Christ aussi.

CATHERINE, *secouant la tête.*

Jurez-moi sur la vie du plus jeune de vos enfants... maître... j'aime mieux cela.

LE BOURREAU.

Je vous jure, madame, sur la vie du plus jeune de mes enfants, et Dieu me le reprenne si je man-

que à mon serment! qu'aussitôt cette bague reçue, je quitterai Londres pour n'y jamais rentrer!

CATHERINE.

La voilà. Partez.

(*Elle le pousse vivement. — Il sort.*)

SCÈNE IV.

CATHERINE, *seule, tombant à genoux, puis* L'ARCHEVÊQUE.

CATHERINE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! je vous remercie, car je crois que votre vengeance se lasse.

L'ARCHEVÊQUE, *entrant.*

Bien, ma fille, j'espérais vous trouver dans ces saintes dispositions et dans cette humble posture, car j'ai rencontré l'homme qui sort d'ici...

CATHERINE.

Il s'en allait, n'est-ce pas?

L'ARCHEVÊQUE.

Oui, mais pour revenir bientôt.

CATHERINE.

Pour revenir, monseigneur? Il vous a dit qu'il reviendrait?

L'ARCHEVÊQUE.

Il ne m'a rien dit, ma fille, mais vous n'avez plus qu'une demi-heure.

CATHERINE, *à part.*

C'est vrai, je n'ai plus qu'une demi-heure pour lui... car il ne peut savoir...—(*Souriant.*) Oh! non, non, il ne sait pas!

L'ARCHEVÊQUE.

Ma fille, quelles idées assez étranges occupent votre esprit, qu'elles puissent dans un pareil moment faire ainsi sourire vos lèvres?

CATHERINE, *sans l'écouter.*

Croyez-vous, monseigneur, que si je pouvais voir Henri, mes larmes, mes prières, ce qui me reste de cette beauté qu'il a aimée, le fléchiraient?

L'ARCHEVÊQUE.

Dieu tient le cœur des rois dans sa main droite, madame, et comme Dieu est toute miséricorde, je ne doute point que dans ce cas il n'envoie à notre souverain une pensée de clémence.

CATHERINE.

Il faut que vous me fassiez voir le roi, monseigneur de Cantorbéry.

L'ARCHEVÊQUE.

Moi, madame? mais c'est impossible. Oubliez-vous que dans quelques minutes?...

CATHERINE.

Et si, au lieu de quelques minutes, il me restait quelques jours...

L'ARCHEVÊQUE.

L'exécution est fixée à six heures.

CATHERINE.

Mais si à six heures l'exécution ne pouvait pas avoir lieu?

L'ARCHEVÊQUE.

Qui l'empêchera, à moins que la victime ne manque au bourreau?

CATHERINE.

Le bourreau, qui peut manquer à la victime.

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne comprends pas.

CATHERINE.

Monseigneur, ce que je vais vous dire, songez-y, est le commencement de ma confession, et Dieu vous défend de trahir le secret de la confession....

L'ARCHEVÊQUE.

Le vôtre mourra là.

CATHERINE, *s'appuyant sur son épaule et lui parlant à demi-voix.*

Il n'y a pas d'exécution sans exécuteur. Eh bien! l'exécuteur est parti; quand vous l'avez rencontré, il sortait d'ici pour n'y plus rentrer, et à l'heure qu'il est — (*Plus bas encore.*) il a quitté Londres.

L'ARCHEVÊQUE.

Quelle chose étrange!

CATHERINE.

Écoutez, monseigneur, vous ne m'en voulez pas; je ne vous ai jamais fait de mal; ainsi vous ne pouvez me vouloir de mal; et vous en eussé-je fait, même sans le savoir, la religion, dont vous êtes un des premiers ministres, vous ordonne de me le pardonner, non-seulement, mais elle vous ordonne encore de tendre la main à vos semblables dans leur dénûment, de les soutenir dans leur faiblesse, de les secourir dans leur danger... Eh bien! monseigneur, tendez-moi la main, soutenez-moi, secourez-moi.

L'ARCHEVÊQUE.

Que puis-je faire pour vous?

(*Rumeur dans le peuple.*)

CATHERINE.

Écoutez!...

L'ARCHEVÊQUE.

C'est le peuple rassemblé sur la place.

CATHERINE.

Oui; il attend sa pâture, et il rugit. Je vais écrire au roi, n'est-ce pas? Vous lui remettrez ma lettre, monseigneur; vous me le promettez?—(*A un gardien qui entre.*) Que voulez-vous?

LE GARDIEN, *regardant de tous côtés.*

Pardon, madame... je venais voir... — (*A d'autres personnes qui sont censées être dans la coulisse.*) Il n'y est pas.

(*Il sort.*)

CATHERINE, *avec joie.*

Voyez, monseigneur, celui qu'on cherche ne se trouvera point ; il m'a tenu parole.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est Dieu qui vous protége, mon enfant; je ferai ce que vous voudrez.

CATHERINE.

Oh! que vous êtes bon, monseigneur, et que je vous remercie! Je vais écrire à Henri; je...—(*On entend le son d'une trompette.*) Qu'est-ce cela?

L'ARCHEVÊQUE.

Je ne sais.

(*Catherine le serre contre lui.*)

UNE VOIX AU DEHORS.

Peuple de Londres, le lord grand chancelier, ministre de la justice, vous fait savoir qu'au moment du supplice le bourreau a disparu; et que, ne voulant retarder l'effet du jugement rendu, il fait offrir à celui qui se présentera à sa place pour remplir son office, la somme de vingt livres sterling, l'autorisant de plus à couvrir, pour cette exécution, son visage d'un masque. Il déclare du reste que, ce faisant, il aura rempli l'œuvre d'un bon citoyen.

(*La trompette sonne un peu plus loin, et la même proclamation se répète.*)

CATHERINE.

Ah! monseigneur, avez-vous entendu?

L'ARCHEVÊQUE.

Oui.

CATHERINE.

Mais il n'y aura pas sous le ciel un homme assez atroce, n'est-ce pas, pour se charger d'une pareille mission?

L'ARCHEVÊQUE.

Je l'espère.

CATHERINE, *s'asseyant.*

Écrivons... mais que faut-il que je lui écrive? Dites-moi, monseigneur; j'ai la tête perdue.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous savez mieux que moi, madame, parler la langue sur laquelle vous comptez pour fléchir le cœur du roi.

CATHERINE.

Oh! personne ne s'offrira, n'est-ce pas? personne ne voudrait remplir cet horrible emploi! Ce serait un meurtre abominable.

L'ARCHEVÊQUE.

Hâtez-vous d'écrire, madame.

CATHERINE.

« Henri, c'est un pied sur l'échafaud, c'est à la » lueur d'un dernier rayon d'espoir que... » — (*S'arrêtant tout à coup et montrant avec terreur à l'archevêque un homme masqué qui entre.*) Monseigneur, voyez-vous? — (*Se levant et reculant.*) C'est lui! c'est lui!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; ETHELWOOD, *masqué.*

ETHELWOOD.

Êtes-vous préparée, madame?

CATHERINE.

C'est sa voix, sa voix maudite!... comment l'avais-je oublié, lui! Ah! monseigneur, je suis perdue!

(*Elle passe de l'autre côté de l'archevêque.*)

L'ARCHEVÊQUE.

Pourquoi n'essayez-vous pas de prier cet homme?

CATHERINE.

Lui, monseigneur, lui! autant vaudrait essayer de prier le billot.

L'ARCHEVÊQUE.

S'il en est ainsi, ma fille, déposez dans mon sein l'aveu de vos fautes, et puisque je n'ai pu sauver votre corps, que je sauve au moins votre âme. Je suis prêt; je vous écoute.

CATHERINE.

Je ne puis, monsieur... je... je... je ne me souviens plus.

ETHELWOOD.

Je vais donc le faire pour elle, monseigneur, car je me souviens, moi.

L'ARCHEVÊQUE.

Cet homme sait donc tout?

CATHERINE.

Aussi bien que Dieu, monseigneur.

ETHELWOOD.

Cette femme était une pauvre jeune fille, sans noblesse, sans parents, perdue dans le peuple comme une fleur sous l'herbe, sans horizon, sans avenir. Est-ce vrai, Catherine?

CATHERINE, *appuyant sa tête sur l'épaule de l'archevêque.*

C'est vrai.

ETHELWOOD.

Un homme la découvrit dans son humilité; cet homme l'aima... il appartenait, lui, à ce que l'Angleterre a de plus noble et de puissant; il pouvait la séduire, en faire sa maîtresse, puis l'abandonner; il l'épousa. Quelque temps après on offrit à cet homme de devenir le frère d'un roi, le vicegérant d'un royaume. Pour se conserver tout entier à cette femme, il refusa ce qu'on lui offrait. Est-ce vrai, Catherine?

CATHERINE, *courbée sous la parole d'Ethelwood.*

C'est vrai.

ETHELWOOD.

Ce refus lui fit perdre son rang, ses biens, ses dignités, ses titres. Pauvre et dépouillé de tout à cause

de cette femme, il ne lui restait que sa vie : il la lui confia, l'insensé ; s'enferma dans un tombeau, lui en donna la clef ; et cette clef qu'il avait cru confier à l'ange de la vie, à la vue d'un palais, d'un sceptre, d'une couronne, la femme que voilà, femme oublieuse et sans remords, cette clef, qui seule pouvait rouvrir le sépulcre de l'homme qui avait tout sacrifié, tout perdu pour elle, biens, rangs, dignités, titres, elle la jeta dans un gouffre, monseigneur, cette clef ! cette clef !!... Est-ce vrai, Catherine ?

CATHERINE, *tombant sur un genou.*

C'est vrai.

ETHELWOOD.

Elle s'était faite veuve pour devenir reine. Elle le devint. Vous l'avez vue sur le trône, monseigneur, vous l'avez entendue prodiguant à un autre les noms d'époux et de bien-aimé. Il est vrai que cet autre était roi ; mais en n'avouant rien au roi, elle l'avait trompé comme elle avait trompé le duc. Un roi trompé se venge. Il la traîna devant la chambre des pairs. Vous y siégiez, monseigneur ; vous avez pris part au jugement rendu ; et cette part ne peut être un remords pour vous, maintenant, car vous voyez combien cette femme était coupable. Elle le savait, elle, qu'elle avait mérité son jugement, et mille morts plutôt qu'une. Eh bien ! au lieu de courber la tête sous le poids de votre justice, au lieu de se frapper la poitrine, en disant : c'est ma faute, et d'implorer la miséricorde de Dieu, elle accepta le dévouement insensé du comte de Sussex : il lui offrit son épée, et elle ne lui dit pas : J'en suis indigne ; il lui offrit sa vie, elle l'égorgea, le bon, le loyal, le noble Sussex, car c'est elle qui le tua, milord, et non son adversaire, puisqu'elle le laissa se faire devant Dieu le champion d'une cause qu'elle et Dieu savaient être injuste. Est-ce vrai, Catherine ?

CATHERINE, *à deux genoux.*

C'est vrai.

ETHELWOOD.

Et maintenant, monseigneur, maintenant que vous connaissez tous ses crimes aussi bien qu'elle et moi, absolvez-la, mon père, et hâtez-vous, car la coupable est à genoux et le peuple attend, l'heure va sonner, — (*Sortant par la fenêtre du fond.*) et l'exécuteur est prêt.

(*Rumeur parmi le peuple lorsqu'il aperçoit Ethelwood.*)

SCÈNE VI.

L'ARCHEVÊQUE, CATHERINE, LES DUCHESSES DE ROKEBY ET D'OXFORD.

L'ARCHEVÊQUE.

Ma fille, vous reconnaissez avoir commis tous les crimes dont on vous accuse.

CATHERINE.

Oui, mon père. Croyez-vous que Dieu me les pardonne ?

L'ARCHEVÊQUE, *la bénissant.*

Dieu est tout-puissant et sa miséricorde est infinie.. Au nom de Dieu, je vous absous...

CATHERINE, *se relevant.*

Mesdames les duchesses d'Oxford et de Rokeby, je voudrais pouvoir vous léguer quelque chose en souvenir de votre reine... mais pauvre je suis montée au trône, et pauvre j'en descends... je n'ai rien.

LES DUCHESSES.

Votre main, madame.

(*Elles s'agenouillent et baisent la main de la reine. Elles restent à genoux.*)

CATHERINE, *relevant la tête.*

Marchons, mon père...

(*Catherine, appuyée sur l'archevêque, sort par la fenêtre de plain-pied avec l'échafaud, autour duquel sont rangés des soldats portant des torches. Les rideaux noirs s'entr'ouvrent et se referment; les deux duchesses restent en prière sur la scène, et l'on entend la voix du greffier qui lit.*)

LE GREFFIER.

Arrêt de la chambre haute qui condamne à la peine de mort la reine Catherine Howard et son complice, qui fixe l'exécution à trois jours de celui où il a été rendu, et l'heure du supplice à six heures.

(*On entend sonner les six heures ; au dernier tintement le peuple pousse un grand cri.*)

LES DEUX FEMMES.

Mon Dieu, recevez-la dans votre miséricorde !... mon Dieu, Seigneur, ayez pitié d'elle !...

(*Les rideaux se rouvrent ; on voit le corps de Catherine recouvert d'un linceul ; l'archevêque est à genoux, et Ethelwood debout.*)

ETHELWOOD.

Maintenant, messeigneurs, il faut que l'arrêt s'exécute en tout point : j'ai frappé la coupable ; —(*Arrachant son masque.*) voilà le complice.

DON JUAN

DE MARANA.

PERSONNAGES.

DON JUAN.
DON JOSÈS.
DOM MORTÈS.
DON CHRISTOVAL.
DON MANOEL.
DON SANDOVAL.
DON PÈDRE.
DON HENRIQUEZ.
DON FADRIQUE.
DON SANCHÈS.
LE MAUVAIS ANGE.
Le comte DE MARANA.
LE SÉNÉCHAL.
GOMÈS.

HUSSEIN.
Un valet.
Un page.
L'ange du jugement.
LE BON ANGE.
Sœur MARTHE.
TÉRÉSINA.
INÈS.
VITTORIA.
PAQUITA.
CAROLINA.
JUANA.
Sœur URSULE.
Un ange.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Au lever du rideau, le théâtre est dans l'obscurité : aucun acteur n'est en scène, excepté le bon et le mauvais Ange de la famille de Marana, placés sur un piédestal, à la droite des spectateurs. Le mauvais Ange est renversé sur le dos, dans l'attitude d'un vaincu, le bon Ange est debout, près de lui, le glaive à la main, et un pied sur sa poitrine. Ils doivent avoir l'apparence d'un groupe de bois sculpté et peint.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAUVAIS ANGE, LE BON ANGE.

LE MAUVAIS ANGE.

O toi que le Seigneur a commis à ma garde,
Baisse un instant les yeux, archange, et me regarde!...
Depuis que mon orgueil, contre Dieu, vainement
Entreprit de lutter et que, pour châtiment,
Me suivant au plus bas de ma chute profonde,
Tu posas sur mon sein ton pied lourd comme un monde,
Tant de jours ont pour moi renouvelé leur cours,
Tant de nuits ont passé, plus longues que les jours :
Et les heures des nuits et des jours avec elles
Ont mené lentement tant de douleurs mortelles,
Que je crois que du Dieu que j'avais offensé
Le courroux, à la fin, se doit être lassé,
Puisqu'il souffre aujourd'hui que ma bouche de pierre
Se ranime à la plainte et s'ouvre à la prière!...
Donc je te prie, au nom miséricordieux
Du Seigneur, je te prie, archange radieux,
Je te prie, au doux nom de la vierge Marie,
Au saint nom de Jésus, archange, je te prie
De soulever ton pied de mon sein condamné,
Car c'est trop de douleurs, même pour un damné !...

LE BON ANGE.

C'est une volonté plus forte que la nôtre
Qui, dans les jours passés, nous lia l'un à l'autre,
Et nous en subirons les ordres absolus
Jusqu'à ce que pour nous les jours soient révolus.
Or, je ne sais quel temps doit durer ton martyre,
Mais voilà ce que Dieu me permet de te dire :
Sur ce marbre, celui dont la main t'enchaîna
Est le comte don Juan, seigneur de Marana,
Tige des Marana, dont l'illustre famille
Fut, depuis trois cents ans, l'honneur de la Castille.
Or, lorsque son esprit eut quitté ce bas lieu,
Saint Pierre le reçut et le mena vers Dieu
Qui, lui tendant les bras, lui dit : « Comme un archange,
» Vous avez, ô don Juan, vaincu le mauvais ange ;
» Vous pouvez de son sort disposer aujourd'hui,
» Dites ce qu'il vous plaît qu'il advienne de lui. »
A cette grande voix, le pieux solitaire
Tomba les deux genoux et le visage en terre,
Puis, ayant adoré l'Éternel, répondit :
« Seigneur, Seigneur, Seigneur, faites que le maudit
» Ne puisse plus tenter, de sa parole immonde,
» Ni mon fils, ni les fils qu'il doit laisser au monde.
» Car je sais trop, Seigneur, lorsqu'il vous vient tenter,
» Combien le cœur de l'homme est faible à résister ;

» Et je voudrais sauver à ma race future
» Les éternels combats de l'humaine nature,
» Jusqu'à ce que, parmi ces fils d'avance élus,
» Il en naisse un, enfin, d'esprits si dissolus,
» Que sans être poussé par Satan vers l'abîme,
» De son libre penchant, il commette un grand crime.
» Or (ajouta don Juan), Seigneur, pour que cela
» S'accomplisse, ordonnez que l'ange que voilà
» (Et c'est moi qu'il montrait) descende sur la terre
» Avec la mission d'accomplir ce mystère. »
Dieu dit : « Il sera fait comme vous le voulez. »
Et, se tournant vers moi, Dieu dit encore : « Allez. »
Alors je descendis de la voûte éternelle,
Et depuis ce moment, céleste sentinelle,
J'ai sur toi, nuit et jour, veillé silencieux,
Immobile, debout, et sans fermer les yeux.
Ainsi, pour que ma main abandonne son glaive,
Pour que mon pied vengeur de ton sein se soulève,
Il faut, qu'obéissant au décret éternel,
Un des fils de don Juan devienne criminel.
Maudit! sois donc encor patient au supplice,
Jusqu'à ce que l'arrêt prononcé s'accomplisse.

LE MAUVAIS ANGE, *riant.*

Ah! merci : maintenant, lâche esclave de Dieu,
Fais jaillir les éclairs de ton glaive de feu,
Charge d'un nouveau poids ma poitrine épuisée,
Jusqu'à ce que ton pied sente qu'elle est brisée.
Poursuis ta mission, bourreau de Jéhova!
Et tant que le Seigneur te dira d'aller, va!
La vengeance pour lui n'aura plus de longs charmes,
Et mon œil a saigné ses plus sanglantes larmes.
Ah! ce fut un don Juan, seigneur de Marana,
Dont la main sur ce marbre, as-tu dit, m'enchaîna :
Eh bien! il a céans un fils qui, je l'espère,
Est né pour délier ce que lia son père;
Ou je me trompe fort, ou bien, par lui, la loi
S'accomplira.

LE BON ANGE.

Silence!

LE MAUVAIS ANGE.

A moi, don Juan!... à moi!...

SCÈNE II.

La porte du fond s'ouvre : on aperçoit une salle à manger toute resplendissante de lumière; de jeunes cavaliers et de jeunes femmes se lèvent de table; deux nègres vêtus en pages entrent portant des flambeaux; la scène s'éclaire.

DON JUAN, DON CHRISTOVAL, DON MANOEL, CAROLINA, JUANA, VITTORIA.

DON JUAN, *à Christoval, qui reste en arrière un verre à la main.*

Allons, Christoval, assez de xérès et de porto comme cela! c'est boire en muletier et non en gentilhomme. Au salon, pour les glaces et les sorbets! — (*Tendant les bras.*) A moi, Carolina!

CAROLINA, *passant son bras autour du cou de don Juan.*

Me voilà, monseigneur!...

CHRISTOVAL, *vidant son verre.*

Alors décidément, don Juan, tu me l'enlèves?

CAROLINA.

Il ne m'enlève pas, je te quitte.

CHRISTOVAL.

Et pourquoi me quittes-tu, infidèle?

CAROLINA.

Parce que depuis trois jours que nous nous connaissons, il y en a deux que je ne t'aime plus, et un que je te déteste.

MANOEL.

Plains-toi encore de la fausseté des femmes. Christoval!

CHRISTOVAL.

Cela tombe admirablement, car pendant le dîner je me suis fiancé à la Juana.

MANOEL.

M'aurais-tu fait cette infidélité, païenne?...

JUANA.

Au contraire, j'agis par pure charité chrétienne : ce pauvre Christoval est si triste d'avoir perdu Carolina, qu'il mourrait de chagrin s'il ne trouvait à la minute quelqu'un qui le consolât.

MANOEL.

Très-bien! alors, à moi la Vittoria.

VITTORIA, *adossée au piédestal, et repoussant Manoel.*

Non pas, monseigneur! je suis à don Juan et point à d'autres.

DON JUAN, *se levant et allant à Vittoria.*

Oh! sur mon honneur, voilà un trait merveilleux et qui demande récompense.

(*Il porte la main à sa chaîne d'or.*)

VITTORIA, *l'arrêtant.*

Si tu as quelque chose à me donner, monseigneur, donne-moi ton poignard.

DON JUAN.

Qu'en veux-tu faire?

VITTORIA.

Que t'importe?

DON JUAN.

Prends, ma jalouse.

(*Vittoria prend le poignard à la ceinture de don Juan et le passe à la sienne.*)

CAROLINA.

Si tu fais de tels cadeaux à la femme que tu n'aimes plus, que donneras-tu à celle que tu commences à aimer?

DON JUAN.

Je lui donnerai (*Se couchant à ses pieds.*) une fois

ce qu'elle me montrera du doigt, deux fois ce qu'elle me demandera des yeux, et trois fois ce qu'elle exigera des lèvres.

CAROLINA.

Tu es magnifique, seigneur don Juan, mais je serai encore plus généreuse que toi... — (*L'embrassant au front.*) Je ne veux pas que tu me donnes, je veux que tu me rendes.

DON JUAN.

Si j'étais roi, voilà un baiser qui me coûterait une province.

CAROLINA.

Mais comme tu n'es que comte, je me contenterai d'un château. Combien en as-tu?

DON MANOEL.

Il n'en sait pas le nombre.

DON JUAN.

Oui, seulement ils sont à moi comme les Espagnes sont à l'infant.

CAROLINA.

C'est égal, je te prête dessus ce que tu voudras.— (*Lui effeuillant son bouquet de roses sur la tête.*) L'infant deviendra roi.

DON JUAN, *l'embrassant.*

C'est chose dite, j'emprunte.

CHRISTOVAL.

Tu oublies que la moitié des biens que tu engages appartient à don Josès.

DON JUAN, *négligemment.*

Qu'est-ce que don Josès?

DON MANOEL.

Mais ton frère aîné, ce me semble.

DON JUAN.

Eh bien! si j'ai un conseil d'ami à lui donner, à ce frère, c'est de trouver un juif qui lui achète son droit d'aînesse pour un plat de lentilles; le juif sera volé.

JUANA.

Mais il est donc décidé à vivre toujours, le vieux comte?

DON JUAN.

Tiens, ne m'en parle pas, Juana : tu as peut-être entendu conter qu'il y a un Père Éternel au ciel?

JUANA.

Je crois qu'on m'a dit quelque chose comme cela quand j'étais enfant.

DON JUAN.

Eh bien! je crois, Dieu me pardonne! qu'il est descendu sur la terre.

UN DOMESTIQUE, *levant la portière de la chambre à gauche du spectateur.*

Monseigneur don Juan, votre père se meurt.

(*Silence d'un instant.*)

DON JUAN, *se soulevant.*

Et il m'envoie chercher?

LE DOMESTIQUE, *traversant la scène.*

Non, il a entendu vos éclats de rire, et il ne veut pas vous attrister; il envoie chercher son confesseur dom Mortès.

(*Le domestique sort.*)

CHRISTOVAL, *se levant.*

Adieu, don Juan, nous ignorions la maladie du vieux comte, et nous demandons pardon à Dieu d'avoir blasphémé dans une maison qui appartenait à la mort.

JUANA.

Adieu, don Juan, tu es un impie, et tu perdrais l'âme d'une sainte en soufflant dessus.

CAROLINA.

Adieu, don Juan, j'espère que Dieu me pardonnera dans l'autre monde de t'avoir aimé un instant dans celui-ci.

DON JUAN.

Surtout, si nous faisons pénitence ensemble; prenons jour.

CAROLINA.

Jamais!

DON JUAN.

Alors, je t'attendrai demain de huit à neuf heures du matin, à la petite maison du parc.

CAROLINA, *souriant.*

J'y serai.

DON JUAN.

Et toi, Vittoria, tu ne me dis rien?

VITTORIA.

Si fait, je te dis que tel que tu es, don Juan, maudit et damné d'avance, je t'aime; et je te dis encore que si Carolina vient au rendez-vous que tu lui donnes, foi d'Espagnole, je la tuerai.

DON JUAN.

Adieu, ma charmante.—(*A ses pages.*) Éclairez!

SCÈNE III.

LE BON ET LE MAUVAIS ANGE, DON JUAN.

DON JUAN.

Adieu, jeunes fous et belles courtisanes, qui jouez comme des enfants avec des baisers et des poignards, sans savoir ce qu'on en peut faire; partez avec vos flambeaux, vos rires et votre bruit, et laissez-moi seul et dans l'obscurité : mes pensées ont besoin de silence et de ténèbres. Puissent cette nuit mes richesses, mes châteaux et mes titres, ne pas s'évanouir comme vous!... Mon père ne me demande pas, je m'en doutais; il demande dom Mortès, je m'en doutais encore. Il faut que ce prêtre passe par ici pour arriver à la chambre de

mon père, je lui parlerai le premier. Allons, don Juan, il ne s'agit plus ici de séduire une jolie femme ou de combattre un brave cavalier; plus de paroles dorées, plus de bottes secrètes; tu as affaire à un prêtre, parle-lui la sainte langue de l'Église!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; DOM MORTÈS.

DON JUAN.

Vous êtes un digne serviteur de Dieu, mon père, toujours prompt à la prière et à la consolation.

DOM MORTÈS.

C'est mon devoir, monseigneur.

DON JUAN.

Aussi, n'avons-nous pas douté quand nous vous avons fait demander...

DOM MORTÈS.

Pardon, mais je croyais que le comte seul avait besoin...

DON JUAN.

Tous deux, mon père, tous deux : la parole divine est peut-être plus nécessaire encore à ceux qui doivent vivre qu'à celui qui va mourir. N'avez-vous pas quelques minutes à me consacrer, mon père?

DOM MORTÈS.

Des heures et des jours quand vous en aurez besoin; mais ne craignez-vous pas que les instants ne soient comptés à celui qui m'attend?

DON JUAN.

C'est justement de lui que nous allons parler, et ce que je vais vous dire lui épargnera la moitié de sa confession.

DOM MORTÈS.

Dites, monseigneur.

DON JUAN.

Vous avez connu mon noble père dans sa jeunesse?

DOM MORTÈS.

J'ai eu l'honneur d'étudier avec lui à l'université de Salamanque; mais depuis, nous nous sommes perdus, l'un dans le monde, l'autre dans la solitude; lui, est devenu un grand capitaine de guerre, et moi, je suis resté un pauvre serviteur de Dieu.

DON JUAN.

Vous savez qu'il était d'un caractère...

DOM MORTÈS.

Plein de grandeur et de seigneurie.

DON JUAN.

Mais en même temps fougueux et passionné.

DOM MORTÈS.

Cela lui a fait faire de grandes armes en Italie, monseigneur.

DON JUAN.

Et de grands péchés en Espagne, mon père.

DOM MORTÈS.

Il a toujours obéi aux ordres de son roi, comme doit le faire un bon Castillan.

DON JUAN.

Certes; mais il n'a pas toujours suivi les commandements de Dieu, comme aurait dû le faire un bon catholique.

DOM MORTÈS.

Tout peut être pardonné à qui se repent à l'heure de la mort.

DON JUAN.

Voilà pourquoi il faut que mon père se repente.

DOM MORTÈS.

Je ferai tout pour l'amener là.

DON JUAN.

Il y a un péché qui doit lourdement charger sa conscience.

DOM MORTÈS.

Lequel?

DON JUAN.

Vous savez qu'avant d'épouser ma mère, il avait eu de... je ne sais quelle esclave mauresque, gitane ou bohémienne, qu'il avait ramenée d'Afrique, un fils qu'il a traité comme mon frère, et à qui il a permis de s'appeler don Josès, comme je m'appelle don Juan?

DOM MORTÈS.

Je le sais.

DON JUAN.

Eh bien! mon père, voilà ce dont il est urgent qu'il se repente pour le salut de son âme; et il se repentira certainement, si un saint homme comme vous lui reproche sa faiblesse pour cet enfant, s'il lui défend de le revoir avant sa mort, et s'il lui présente ce sacrifice comme une expiation de sa faute.

DOM MORTÈS.

Mais ce jeune homme est votre frère devant Dieu.

DON JUAN.

C'est justement cela, mon père... qu'il reste mon frère devant Dieu, mais qu'il ne le devienne pas devant les hommes.

DOM MORTÈS.

Eh! pourquoi?

DON JUAN.

Parce que, comme un païen et un hérétique qu'il est, il dissiperait les richesses des Marana en des jeux de cartes et de dés, au lieu d'en doter de saints couvents, comme je le ferais, moi... En

orgies avec de jeunes étudiants, au lieu de donner une châsse d'argent à Saint-Jacques-de-Compostelle, et une chape d'or à Notre-Dame-del-Pilar, comme je le ferais, moi. Enfin, en débauches avec de belles courtisanes du démon, au lieu de récompenser largement les saints hommes qui se dévouent au salut et à la consolation des mourants, comme je le ferais encore, moi... Comprenez-vous, mon père?...

DON MORTÈS.

Oui, monseigneur... Cependant, je crois que si don Josès était à votre place...

DON JUAN.

Mais il n'y est pas... et savez-vous où il est? à Séville, en Andalousie, dans la ville des amours, des sérénades et des fleurs; tandis que son père bien-aimé vous envoie chercher pour se préparer à la mort... Et que fait-il à Séville?... Il chante des chants mauresques sur une guitare grenadine, aux pieds de je ne sais quelle Térésina, qu'il séduit en lui faisant croire qu'elle sera sa femme, et cela au lieu d'accourir ici pour pleurer et prier avec moi au chevet du lit mortuaire... Et voilà ce qu'il faut que mon père sache de votre bouche; car si, au moment de mourir... la faiblesse humaine est si grande à l'heure suprême!..... il allait, ce qui est possible, légitimer ce bâtard..... Il ne faut pour cela qu'un parchemin, dix lignes, une signature, et le sceau des Marana près de cette signature... et alors ce ne serait plus moi, ce serait l'autre qui deviendrait comte de Marana, grand d'Espagne de première classe, et maître de vassaux assez nombreux pour faire à son propre compte la guerre au roi de France!... car il est mon aîné; tandis qu'à moi, à moi qui suis resté près de mon père pour l'entourer de soins pieux, à moi le fils légitime, à moi le véritable héritier des don Juan, que resterait-il?...

DON MORTÈS.

Rassurez-vous, monseigneur, car je sais dans ce cas quelles seraient les intentions de votre frère.

DON JUAN.

Il vous les a dites... oui, il a fait le grand, le généreux, le magnanime... il est vrai que cela ne lui a coûté que des paroles. Il vous a dit, n'est-ce pas, qu'il me laisserait la seigneurie d'Olmédo ou d'Aranda, qui rapportent ensemble cinq cents réaux et vingt-cinq maravédis de rente? puis encore peut-être qu'il consentirait à ce que l'on continuât de m'appeler Don?... c'est-à-dire qu'il me fait l'aumône d'un morceau de pain et d'une épée.... Oh! le digne, le noble, l'excellent fils, qui dispose de la succession paternelle du vivant même de son père!... oh! le digne, le noble, l'excellent frère, qui se fait une part de lion, qui étend l'ongle sur l'héritage des Marana, et qui dit : Ceci est à moi, don Josès! cela est à toi, don Juan!... J'aurai plus de pitié que lui, moi! j'attendrai que mon père soit mort, et puisse Dieu conserver ses jours!... pour désigner à mon frère l'héritage qui lui revient... Rapportez-vous-en donc à moi pour le partage, et dites au comte que je suis son seul fils, que l'Église ne reconnaît pas les enfants nés hors du mariage, surtout lorsqu'ils sont nés d'une païenne! Quel honneur pour un vieux chrétien comme mon père, dont les aïeux ont chassé les Maures de Grenade et les Indiens du Pérou, d'avoir un fils qui dit Allah au lieu de Dieu, et qui brûlera éternellement en enfer entre Boabdil et Guatimozin.

DON MORTÈS.

J'espère que don Josès arrivera à temps pour que votre noble père règle de son vivant ses intérêts et les vôtres.

DON JUAN.

Oh! pour cela, vous vous trompez.... non!... il laisserait mourir son père dans la solitude et l'abandon, si je n'étais pas là, moi... Je lui ai écrit dix lettres.

DON MORTÈS.

Eh bien! moi, monseigneur, je ne lui en ai écrit qu'une, mais je suis sûr du messager qui la porte.

DON JUAN, *furieux*.

Tu as écrit à don Josès, prêtre?..... et qui t'a permis de le faire?

DON MORTÈS.

Celui qui en avait le droit... votre père.

DON JUAN.

Eh! que ne me disais-tu cela plus tôt, tu m'aurais épargné depuis une demi-heure cette comédie que je joue!..... Ah! nous voilà enfin tous deux face à face, nos masques à la main, et pouvant tout nous dire!... Eh bien! donc, écoute, et retiens bien ce que tu vas entendre... Je ne veux pas, entends-tu bien, prêtre, je ne veux pas que le vieillard reconnaisse don Josès pour mon frère...... et cela, non pas parce qu'il est le fils d'une bohémienne, non pas parce qu'il est un païen, non point parce qu'il déshonorerait mon nom dans l'autre monde, dont je m'inquiète fort peu; mais parce que, dans celui-ci, il me prendrait mon titre de comte, dont j'ai besoin pour faire grande et noble figure par les Espagnes... mes richesses, qu'il me faut pour acheter l'amour qu'on ne voudra pas me donner, et mes dix mille vassaux, qui me sont nécessaires pour m'assurer l'impunité que la justice se lassera peut-être de me vendre... Souviens-toi que je m'appelle don Juan, et qu'un de mon nom, si ce n'est de ma race, est descendu vivant en enfer, y a soupé avec un commandeur qu'il avait tué après avoir déshonoré sa

fille, que j'ai toujours été jaloux de la réputation de cet homme, comme le roi Charles-Quint de celle du roi François Ier!... et que je veux la surpasser, entends-tu? afin que le diable ne sache lui-même qui préférer de don Juan Tenorio ou de don Juan de Marana... Maintenant, entre chez mon père ou sors de cette maison, sois pour don Juan ou pour don Josès, pour Dieu ou pour Satan, à ton choix; mais n'oublie pas que je suis là, que je ne perds pas une parole, pas un geste, pas un signe..... et que, selon ce que tu feras, je ferai.

DON MORTÈS, *entrant dans la chambre.*

Dieu prenne pitié de vous, monseigneur!

DON JUAN.

Priez pour vous-même, mon père.

SCÈNE V.

LE BON ET LE MAUVAIS ANGE, DON JUAN.

DON JUAN.

Allons, la lutte est engagée.., il faut la soutenir: le prix est magnifique, don Juan.... Tu as enfin rencontré un adversaire digne de toi; il est fâcheux que ce soit sous la robe d'un moine... car tu t'entends mieux à te servir de l'épée que du poignard. —(*Soulevant la tapisserie.*) Ah! le voilà qui s'approche du lit de mon père. Prêtre, fais ton office de prêtre et pas autre chose, je te le conseille..... Pourquoi t'éloignes-tu? que veux-tu faire de cette encre et de cette plume?.... Ah! tu tires un parchemin de ta poitrine! ne mets pas la plume aux mains de mon père, ou si tu le fais, tu vois bien que c'est toi qui cherches ta destinée, que c'est toi qui vas au-devant du malheur que j'ai voulu éviter.... Ah! ah! voilà le vieillard qui écrit... Suis des yeux chaque ligne qu'il trace.... chaque ligne m'enlève un titre, un trésor, un château, n'est-ce pas? Une seconde encore, et il ne me restera rien.... Il va signer... il... Prêtre maudit!..... (*Il s'élance dans la chambre. La musique indique la situation, elle est interrompue par un cri; au même instant le bon Ange s'envole, laissant tomber son épée et cachant sa tête dans ses deux mains, tandis que le mauvais Ange s'enfonce dans la terre, en riant; lorsque tous deux sont disparus, don Juan reparaît, pâle, soulevant la tapisserie d'une main et tenant le parchemin de l'autre.*) Il était temps! la signature manque seule, car ils avaient eu la précaution d'appliquer le sceau d'avance. Personne n'a vu entrer le vieillard... — (*Allant à une fenêtre qui domine un précipice.*) Personne ne l'a vu sortir; mon père s'est évanoui... et quand il reviendra à lui, il prendra tout cela pour quelque songe de la fièvre... pour quelque vision infernale!...... Allons. — (*Mettant le parchemin dans sa poitrine.*) Je suis toujours don Juan, seigneur de Marana, fils aîné du comte! — (*Il cherche à s'appuyer contre le piédestal, et s'aperçoit que le groupe du bon et du mauvais Ange n'est plus là.*) Ah!... disparu! Cette vieille tradition de la famille serait-elle vraie? Le mauvais ange des Marana devait reprendre, disait-on, sa liberté, lorsqu'un crime serait commis par un Marana. Eh bien! le crime est commis, le mauvais ange est libre. — (*Croisant les bras et regardant le ciel.*) Après!

LE COMTE, *appelant dans la chambre à côté.*

Don Juan!...

DON JUAN.

J'attendais une réponse du ciel et la voilà qui me vient de la tombe: c'est la voix de mon père. Pourquoi cette voix me fait-elle tressaillir jusqu'au fond des entrailles? pourquoi me sens-je malgré moi tout prêt à lui obéir? ah! ah! ah! c'est qu'on m'a dit quand j'étais enfant: Cet homme est ton père, et tu dois obéir à ton père. — (*Il s'approche comme malgré lui.*) Préjugés de l'enfance, qui s'enracinent au cœur de l'homme!... chaînes qui sortent de la bouche des nourrices, et qui garrottent les générations aux générations, ceux qui s'élèvent à ceux qui tombent, la vie à la mort!... Pourquoi le dernier cri du prêtre m'a-t-il moins ému que cette voix? Don Juan, don Juan! Poitrine de lion où bat un cœur de femme... obéis!

LE COMTE.

Don Juan!

DON JUAN, *soulevant la tapisserie.*

Me voilà, mon père...

(*Au moment où il va entrer, on entend une voix du côté opposé: c'est celle de don Josès.*)

DON JOSÈS, *dans l'antichambre.*

Don Juan!

DON JUAN, *laissant retomber la portière.*

C'est la voix de mon frère, celle-là... Ah! celle-là aussi m'a fait tressaillir jusqu'au fond des entrailles, mais de haine et de jalousie!... Elle vient bien pour combattre l'autre. Merci, Satan!

(*Il revient tranquillement en scène.*)

SCÈNE VI.

DON JOSÈS, DON JUAN.

DON JOSÈS, *s'élançant en scène.*

Don Juan! don Juan! est-il encore temps? verrai-je encore mon père?

DON JUAN, *mettant le doigt sur sa bouche.*

Silence, frère !... il dort !...

DON JOSÈS, *se jetant au cou de don Juan.*

Que je t'embrasse pour cette bonne nouvelle, frère ! comprends-tu? si je n'avais pas reçu cette lettre du digne dom Mortès, mon père mourait sans que je le revisse, il m'aurait appelé dans son agonie et je n'aurais pas été là pour lui répondre ! la terre aurait recouvert cette face vénérable sans que la dernière expression de ses traits soit restée éternellement en ma mémoire... Oh ! cela n'était pas possible ! Dieu n'a pas voulu que cela fût.... Laissez-moi pleurer, frère, car j'ai le cœur plein de sanglots et de larmes... Oh ! mon père, mon père, mon digne père !...

(*Il pleure.*)

DON JUAN, *lui jetant un bras autour du cou.*

Pauvre Josès ! et tu as ainsi quitté Séville, tes amours enchantées, ta belle Térésina?

DON JOSÈS.

Tais-toi, don Juan, tais-toi, ne parle pas des amours du fils pendant l'agonie du père. Si j'ai quitté Térésina ! oh ! j'aurais quitté ma vie si j'avais cru que mon âme vînt plus vite ! Est-ce que sa maladie est mortelle? est-ce qu'il souffre bien? a-t-il parlé de moi ? s'est-il souvenu de Josès ?...

LE COMTE, *appelant.*

Josès !

DON JOSÈS, *tressaillant.*

N'ai-je pas entendu mon nom ? mon père ne m'a-t-il pas appelé ?

DON JUAN.

Non, tu te trompes... c'est le vent du nord qui gémit dans les cyprès du parc, et, la nuit, souvent les arbres se plaignent comme des hommes... Et tu disais que dona Térésina...

DON JOSÈS.

Oh ! frère ! elle est belle parmi les belles, comme mon père était bon entre tous... Qu'il eût aimé ma Térésina, mon pauvre père ! si j'avais pu voir sa bouche se poser sur ses beaux cheveux blancs, comme ces roses des Pyrénées qui fleurissent dans la neige..... Oh ! j'aurais été heureux, trop heureux !...

DON JUAN.

Et tu l'as abandonnée à Séville... seule et si loin de toi ?

DON JOSÈS.

Non, non !... elle m'a accompagné jusqu'en Castille ; je l'ai laissée dans notre château de Villa-Mayor ; je ne voulais pas la faire assister à la scène de deuil qui m'attendait ici...

LE COMTE.

Josès !

DON JOSÈS.

Oh ! cette fois..... cette fois, frère !..... ce n'est point une illusion, c'est une voix.... une voix qui m'appelle... une voix mourante, il est vrai, mais une voix humaine...

DON JUAN.

Cette fois, comme l'autre, tu te trompes.... oublieux, tu ne te rappelles donc pas combien de fois, enfants tous deux, nous avons écouté avec effroi le bruit du torrent qui roule au pied de ces murs, et dont l'eau parfois semblait se plaindre, comme une âme errante et qui demande des prières ?

DON JOSÈS.

C'est vrai, mais moi seul tremblais... tu n'avais pas peur, toi, et tandis que je tombais à genoux, moi, tu chantais quelque vieille ballade impie où l'ennemi du genre humain jouait le principal rôle.

DON JUAN.

Oui, et alors comme aujourd'hui, esprit dégagé des liens terrestres, tu oubliais les choses les plus nécessaires à la vie, comme de se reposer quand on est las, et de manger quand on a faim. Viens dans cette chambre, don Josès... assieds-toi devant une table, et je te servirai comme je dois le faire... mon aîné, mon seigneur, mon maître... Viens, tu boiras à la santé de ta belle Térésina.

DON JOSÈS.

Oui, tu as raison, j'aurais bien besoin de réparer mes forces ; il y a trois jours que je marche sans m'arrêter : il y a vingt-quatre heures que je n'ai rien pris ; mais si pendant ce temps mon père......

DON JUAN.

Je te dis qu'il dort, viens... viens.

LE COMTE, *d'une voix mourante.*

Don Josès !

DON JOSÈS.

Oh ! cette fois, je ne me trompe pas ; dis ce que tu voudras, frère, mais c'est sa voix.

DON JUAN, *le poussant.*

Eh bien ! va donc !..... maintenant je te le permets !

DON JOSÈS, *se précipitant dans la chambre.*

Me voilà, père, me voilà !

SCÈNE VII.

DON JUAN *seul d'abord, puis* LE BON ANGE, *puis* LE MAUVAIS.

Oui, va, va, il a juste assez de vie encore pour que tu l'étouffes en l'embrassant. — (*Écoutant.*) Plus rien, rien que les sanglots de mon frère ; tout est fini ! — (*Il tombe sur un fauteuil et s'essuie le front.*) Ah ! — (*Mettant la main sur sa poitrine.*)

Qui est-ce qui me parle là? qui me dit que j'ai mal fait? quel est cet ennemi qui vit en moi pour me donner des conseils contre moi? — (*On entend une musique douce et dans laquelle la harpe domine. Le bon Ange descend du ciel et se pose sur la fenêtre ouverte.*) La conscience, elle est comme don Josès, elle arrive trop tard. — (*Le bon Ange remue les lèvres comme s'il parlait. Don Juan lui répondant.*) Il n'est jamais trop tard pour se repentir, et la mort du prêtre... — (*Le bon Ange parle de nouveau.*) Une pénitence de toute la vie peut l'expier. — (*Le bon Ange descend et s'approche silencieusement de don Juan.*) Et mon père qui m'appelait et que j'ai laissé mourir sans lui répondre! — (*Même jeu.*) Il est déjà au ciel, où il prie pour son fils: donc l'avenir m'appartient encore.

LE BON ANGE, *appuyé sur le dossier de son fauteuil*

Oui, pour toi, si tu veux, commence un nouvel être :
Ton père, en expirant, t'a fait souverain maître
De ses vassaux et de ses biens,
Tandis que don Josès, par un destin contraire,
Est pauvre... Allons, don Juan, tend les bras à ton frère,
Et que tes trésors soient les siens.

LE MAUVAIS ANGE, *sortant de terre et s'appuyant sur le dossier du fauteuil, du côté opposé.*

Ton frère n'a pas droit, don Juan, à ta fortune,
C'est un bâtard jaloux, dont la vue importune
Depuis longtemps lasse tes yeux.
Étranger, de quel droit viendrait-il au partage?
Garde à toi seul, don Juan, ton immense héritage.
Tu t'en feras des jours joyeux.

LE BON ANGE.

Du moins pour rétablir entre vous l'équilibre,
Puisque tu l'as fait pauvre, il faut le faire libre;
Tu rempliras ainsi le désir paternel,
Et don Josès, heureux près de sa jeune femme,
Te dressera, don Juan, un autel dans son âme
Où brûlera l'encens de l'amour fraternel.

LE MAUVAIS ANGE.

Pourquoi donc d'un vassal appauvrir ton domaine?
Laisse aller don Josès où son destin le mène;
Ses fils de ta maison augmenteront l'honneur,
Et sa femme, à l'autel, devenant ta vassale,
Te devra le trésor de sa nuit virginale
Dont, libre, son époux t'enlève le bonheur.

LE BON ANGE.

Mais ce n'est qu'un enfant aux flammes ingénues;
Qui, le soir, va perdant son regard dans les nues,
Demandant au flot qui bruit
Pourquoi son jeune sein s'enfle comme son onde,
Et quel est le secret des voluptés du monde
Dont elle rêve chaque nuit.

LE MAUVAIS ANGE.

Don Juan, c'est un trésor! crois-moi, l'Andalousie
Exprès pour tes plaisirs semble l'avoir choisie ·
Avec un teint blanc et vermeil,
Avec de longs baisers, brûlants comme une flamme,
Et des regards ardents qui pénètrent dans l'âme
Comme deux rayons du soleil.

LE BON ANGE, *s'éloignant.*

Adieu! pauvre insensé qu'entraîne un mauvais songe,
De cette vie un jour tu sauras le mensonge,
Et tu me chercheras d'un douloureux regard;
Et tu m'appelleras comme un vaincu sans armes,
Avec des sanglots et des larmes;
Mais peut-être que Dieu répondra: « C'est trop tard!... »
(*Il disparaît.*)

LE MAUVAIS ANGE, *s'enfonçant lentement en terre.*

Adieu! noble don Juan, le monde est ta conquête,
Au-dessus de ses fils tu peux lever la tête,
Car tu n'as plus de maître, et toi seul es ton roi;
Et si ton cœur, lassé de voluptés paisibles,
Rêve des plaisirs impossibles,
Appelle-moi, don Juan, je monterai vers toi.
(*Il disparaît.*)

SCÈNE VIII.

DON JUAN, *puis* HUSSEIN, *page.*

DON JUAN, *se levant.*

Holà, mon page.

HUSSEIN, *entrant.*

Que plaît-il à Votre Seigneurie?

DON JUAN.

Dis à un écuyer et à douze hommes d'armes de venir me rejoindre à la maison du parc, où j'ai ce matin un rendez-vous avec Carolina. Ce soir, nous partons pour Villa-Mayor.

HUSSEIN.

Préviendrai-je don Josès, le frère de Votre Seigneurie?

DON JUAN.

Retiens bien ceci, Hussein, afin de ne plus tomber dans la même faute : je suis le fils unique du comte, le seul héritier de sa famille, et quiconque dira qu'il est mon frère en a menti.

(*Hussein s'incline; don Juan sort par la porte opposée à celle où est son père.*)

ACTE DEUXIÈME.

DEUXIÈME TABLEAU.

Une chambre du château de Villa-Mayor.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉRÉSINA, PAQUITA, *lisant toutes deux.*

TÉRÉSINA.

Paquita!

PAQUITA.

Madame!

TÉRÉSINA.

Est-ce que le livre que tu lis t'amuse?

PAQUITA.

Prodigieusement. Est-ce que le livre que lit madame l'ennuie?

TÉRÉSINA.

A la mort!

PAQUITA.

De quoi traite-t-il?

TÉRÉSINA.

Des vertus de très-grande et très-noble dame Pénélope, épouse de monseigneur Ulysse, roi d'Ithaque; et le tien?

PAQUITA.

Des amours de la princesse Boudour avec les fils du roi de Serendib.

TÉRÉSINA.

Avec le fils, tu veux dire?

PAQUITA.

Avec les fils, je dis.

TÉRÉSINA.

Cela ne se peut pas.

PAQUITA.

Pardon, senora, elle les a aimés chacun leur tour, le premier, un peu; le second, beaucoup; et le troisième, passionnément; la progression ordinaire. C'est toujours le dernier qu'on aime davantage.

TÉRÉSINA.

Vous êtes folle, Paquita.

(*Elle se remet à lire.*)

PAQUITA, *se levant et s'approchant de Térésina.*

Mais le plus joli de tout cela, madame, c'est qu'un jour, en se promenant au bord de la mer, elle trouva sur le rivage un vase de grès scellé avec du plomb; elle s'approcha de ce vase, et elle entendit une petite voix plaintive qui en sortait; elle le fit briser aussitôt, et elle se trouva en face d'un beau génie qui lui dit de souhaiter trois choses, et qu'elles seraient accomplies. Quand nous nous promènerons au bord de la mer, il faudra bien regarder!

TÉRÉSINA.

Pourquoi ?

PAQUITA.

Parce que, comme la princesse Boudour, nous trouverons peut-être un génie.

TÉRÉSINA.

Et quels sont les trois souhaits que tu formeras ?

PAQUITA.

Moi, je n'en formerai qu'un.

TÉRÉSINA.

Lequel ?

PAQUITA.

Celui d'être à la place de madame.

TÉRÉSINA.

Et tu te trouverais heureuse ?

PAQUITA.

Certes ! car lorsqu'on est jeune et jolie, ce ne sont plus trois souhaits qu'on peut former, ce sont mille caprices qu'on peut avoir. Croyez-moi, senora, l'éventail d'une jolie femme est plus puissant que la baguette d'une fée.

TÉRÉSINA.

Et comment cela ?

PAQUITA.

D'abord cela parle, un éventail.

TÉRÉSINA.

Quelle langue ?

PAQUITA.

La plus jolie de toutes, la langue de l'amour. Écoutez : Vous êtes à la promenade, un jeune seigneur passe et vous salue ; s'il ne vous convient pas, vous regardez dédaigneusement les dessins ; il repasse et vous salue une seconde fois, vous retournez l'éventail de l'autre côté, et vous regardez dédaigneusement toujours ; il n'y a pas même de mal que l'expression de dédain aille en s'augmentant, cela veut dire clairement : Passez au large, mon beau seigneur, car vous n'obtiendrez rien de nous. Au lieu de cela, le cavalier qui passe vous platt-il ? oh ! alors, comme vous ne pouvez pas tout de suite lui rendre son salut, vous vous couvrez la figure ainsi, comme si vous ne vouliez pas le voir, et vous le regardez à travers les branches, cela signifie : Vous êtes assez de notre goût, mon gentilhomme, et si votre naissance et votre fortune répondent à votre tournure, on aura peut-être la faiblesse de vous aimer. Le gentilhomme comprend cela comme si une duègne venait le lui dire à l'oreille ; dix minutes après, il repasse, et par hasard il trouve que la senora, en partant, a oublié son éventail sur sa chaise ; il s'approche de l'éventail, le prend, le porte à ses lèvres, et l'éventail lui dit : « Ma mattresse ne vous voit pas avec indifférence ; cachez-moi sous votre manteau, de peur qu'un jaloux ne me reconnaisse, et rapportez-moi chez elle, car elle serait désolée de me perdre. — Mais où cela et à quelle heure ? dit le cavalier. — Cherchez bien, répond l'éventail, il doit y avoir, sur une de mes branches, un nom, une adresse, une heure, écrits au crayon ou gravés avec une aiguille ; là, bien, vous y êtes. » Le cavalier s'en va, et à l'heure dite, vous entendez une sérénade sous votre balcon ; c'est votre éventail qui revient et qui vous dit : « Ma belle mattresse, je suis aux mains d'un seigneur qui vous aime ; tirez vos rideaux de soie, ouvrez votre fenêtre grillée, et regardez à travers vos jalousies, voyez comme il m'embrasse après chaque couplet ; c'est que vos jolies mains m'ont touché ; maintenant répétez la ritournelle de l'air que la musique vient d'exécuter : la la la la ; cela veut dire que vous nous avez entendus. Très-bien, ma belle mattresse, ne vous ennuyez pas trop de nous, car bientôt nous viendrons vous remercier. » En effet, dix minutes après, on entend des pas dans le corridor ; c'est un page qui annonce le seigneur don Ramire Mendoce ou don Alphonse, c'est notre gentilhomme ; il entre, vous examinez son costume pour voir s'il est riche et de bon goût ; vous regardez son page pour voir s'il a une livrée ; vous jetez un coup d'œil sur sa litière, pour voir si elle a des armoiries ; et s'il est beau, s'il est riche, s'il est noble, vous lui dites : Je veux trois choses, et il vous les donne !...

TÉRÉSINA.

Mais, sais-tu bien, Paquita, qu'une aventure à peu près pareille m'est arrivée aujourd'hui ?

PAQUITA.

Vraiment ?

TÉRÉSINA.

Oui, j'étais assise à la porte du parc qui donne sur la route de Santa-Cruz, lorsque je vis passer un beau cavalier ; ce devait être un grand seigneur, car il était suivi d'un écuyer et de plusieurs hommes d'armes ; il me salua en passant, alors je me sentis tellement rougir, que je me cachai derrière mon éventail.

PAQUITA.

Bien !

TÉRÉSINA.

Sans doute, il crut que je le regardais, car à peine eut-il fait cent pas, qu'il jeta la bride aux mains de son écuyer, descendit de cheval, et vint vers moi à pied. Tu comprends que je ne l'attendis pas, et même je rentrai si vite (*Ayant l'air de chercher autour d'elle.*) que...

PAQUITA.

Que...

TÉRÉSINA.

Mon Dieu ! que je crois avoir oublié mon éventail sur le banc.

PAQUITA.

Très-bien ! alors nous allons avoir la sérénade.

TÉRÉSINA.

Oui, mais mon adresse n'était pas dessus.

PAQUITA.

Cela devient embarrassant pour lui, vu qu'il n'y a que ce château à trois lieues à la ronde.

TÉRÉSINA.

Oh ! j'espère bien que ce jeune seigneur n'y a pas même fait attention, car ce fut un oubli et pas autre chose ; demain, dès le matin, Paquita, tu iras le chercher à la petite porte du parc.

(*On entend la ritournelle d'une sérénade.*)

PAQUITA.

Tenez, ce n'est pas la peine, le voilà qui chante sous vos fenêtres.

TÉRÉSINA.

Oh ! mon Dieu !

PAQUITA.

Eh bien ! qu'y a-t-il là d'effrayant ?

TÉRÉSINA.

Mais il faut faire cesser cette sérénade.

PAQUITA.

Comment cela, s'il vous plaît?

TÉRÉSINA.

Je ne sais... cherche un moyen.

PAQUITA.

Je n'en connais pas, moi.... cette musique est délicieuse.

TÉRÉSINA.

Oui, mais si don Josès savait...

PAQUITA.

Ah! voilà la grande affaire... Il ne le saura pas.

(*Elle va à la fenêtre.*)

TÉRÉSINA.

Que fais-tu?

PAQUITA.

Je vais ouvrir.

TÉRÉSINA.

Je te le défends !

PAQUITA, *ouvrant.*

Ah ! mon Dieu ! vous avez parlé trop tard.

TÉRÉSINA.

Imprudente !...

PAQUITA.

Voulez-vous que je la referme ?

TÉRÉSINA.

Oh ! puisqu'elle est ouverte...

PAQUITA.

Vous avez raison.

TÉRÉSINA.

Eh bien ! que fais-tu donc ?

PAQUITA.

Je regarde.

TÉRÉSINA.

Mais il va te voir, et croira que c'est moi.

PAQUITA.

Chut ! — (*Faisant un signe à sa maîtresse.*) Venez tout doucement.

(*Elles s'avancent toutes deux sur la pointe du pied.*)

TÉRÉSINA, *à la fenêtre.*

Le voilà ! c'est bien lui.... je le reconnais à sa plume rouge.

PAQUITA.

Écoutez !

DON JUAN, *chantant au bas de la fenêtre.*

En me promenant ce soir au rivage,
Où pendant une heure à vous j'ai rêvé,
J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage,
Vous veniez ensuite et l'avez trouvé.

Dites-moi comment finir cette affaire :
Les procès sont longs, les juges vendus ;
Je perdrai ma cause, et pourtant que faire ?
Vous avez deux cœurs, et je n'en ai plus.

Mais, dès qu'on s'entend, bientôt tout s'arrange,
Et souvent le mal nous conduit au bien.
De nos deux cœurs entre eux faisons échange,
Rendez-moi le vôtre et gardez le mien.

PAQUITA.

Il a fini.

TÉRÉSINA.

L'air était charmant.

PAQUITA.

Et les paroles donc ?

TÉRÉSINA.

Je ne les ai pas entendues.

PAQUITA.

La ritournelle surtout est délicieuse. (*Chantant.*) La, la, la, la, la...

TÉRÉSINA, *l'arrêtant.*

Paquita !

PAQUITA.

Oh ! c'est vrai ; et moi qui ne pense pas...

TÉRÉSINA, *soupirant.*

Heureusement que nous sommes enfermées dans ce vieux château, et qu'il n'y a pas à craindre que ce cavalier y entre !

PAQUITA, *soupirant plus fort.*

Oui, très-heureusement !

TÉRÉSINA, *revenant à la rampe.*

Aussi, je suis tranquille.

PAQUITA, *à demi-voix.*

Écoutez !

TÉRÉSINA.

Quoi ?

PAQUITA.

On marche dans le corridor !...

TÉRÉSINA, *vivement.*

Fermez cette porte, Paquita.

(*Paquita ferme la porte.*)

PAQUITA, *écoutant.*

On s'arrête!

TÉRÉSINA, *écoutant.*

On frappe!

PAQUITA.

Il faut savoir qui cela est.

TÉRÉSINA.

Demande!

PAQUITA.

Qui frappe?

LE PAGE, *en dehors.*

Un page du comte don Juan.

TÉRÉSINA.

Paquita!

PAQUITA.

Silence! Et que veut le comte don Juan?

LE PAGE.

Présenter ses hommages à la maîtresse de ce château.

PAQUITA, *se retournant vers sa maîtresse.*

Ses hommages... c'est bien respectueux.

TÉRÉSINA.

N'importe, je ne puis le recevoir.

LE PAGE.

Eh bien?

PAQUITA.

Eh bien! mon beau page, il vous faut retourner vers votre maître, et lui dire qu'il est trop tard ce soir... que demain nous verrons.

TÉRÉSINA.

Que dis-tu donc?

PAQUITA.

Je répète vos paroles mot pour mot.

LE PAGE.

Mais comme mon maître part demain, il désirerait parler ce soir à la camérière.

PAQUITA, *se retournant vers sa maîtresse.*

A la camérière, je n'y vois pas d'inconvénient... d'ailleurs, il faut que je lui redemande votre éventail... vous ne pouvez le laisser entre les mains de ce jeune homme, ce serait lui donner des espérances.

TÉRÉSINA, *vivement.*

Tu as raison.

PAQUITA, *au page.*

Allez dire au comte don Juan que la camérière de dona Térésina consent à lui accorder l'entrevue qu'il sollicite.

TÉRÉSINA.

Paquita, je me retire dans ma chambre... Tu lui diras qu'il m'était impossible de le recevoir, que je suis fiancée à don Josès, et qu'il sait qu'en pareille circonstance, les jeunes filles espagnoles ne paraissent devant aucun autre cavalier que devant leur mari.

PAQUITA, *la poussant dans sa chambre.*

C'est bien, c'est bien, c'est bien!

En se retournant, elle aperçoit don Juan sur le seuil de la porte.)

SCÈNE II.

DON JUAN, PAQUITA.

DON JUAN, *de la porte.*

Seule?

PAQUITA, *de l'autre porte.*

Seule.

DON JUAN, *s'approchant.*

Tant mieux!

PAQUITA, *s'approchant.*

Seigneur cavalier, ma maîtresse...

DON JUAN.

Écoute derrière quelque tapisserie, n'est-ce pas?.. Sois tranquille, je parlerai bas... Ton nom?

PAQUITA.

Paquita.

DON JUAN, *allant à elle et la regardant.*

Eh bien! Paquita... si je connais bien mes Espagnes, tu es Andalouse... si je n'ai point oublié ma science des âges, tu as vingt-cinq ans... et si je sais toujours lire dans les yeux, tu as déjà trahi un mari, trompé deux amants, et perdu trois maîtresses.

PAQUITA.

Vous êtes sorcier, monseigneur.

DON JUAN.

Quant à moi, je suis le comte don Juan de Marana.

PAQUITA.

Noble?

DON JUAN.

Je t'ai dit mon titre.

PAQUITA.

Riche?

DON JUAN.

Comme une mine d'or.

PAQUITA.

Et magnifique?

DON JUAN.

Comme le roi.

PAQUITA.

Vous croirai-je sur parole?

DON JUAN, *lui donnant sa bourse.*

Non, sur actions.

PAQUITA.

Je vous crois.

DON JUAN.

Maintenant, parlons de ta maîtresse.

PAQUITA.

Elle a...

DON JUAN.

Dix-sept ans, je le sais.

PAQUITA.

Elle s'appelle...

DON JUAN.

Dona Térésina, je le sais.

PAQUITA.

Elle est fiancée...

DON JUAN.

A don Josès, je le sais encore.

PAQUITA.

Qu'elle...

DON JUAN.

N'aime pas.

PAQUITA.

Qu'elle aime.

DON JUAN, *lui passant sa chaîne au cou.*

Ou plutôt qu'elle?...

PAQUITA.

Croit aimer.

DON JUAN.

Ses défauts?

PAQUITA.

Je ne lui en connais aucun.

DON JUAN, *lui passant une bague au doigt.*

Elle doit en avoir.

PAQUITA.

Elle est un peu curieuse, un peu coquette, un peu vaine.

DON JUAN.

J'ai deux chances de plus que le serpent... Ève n'était que curieuse.

PAQUITA.

Et elle n'avait pas de femme de chambre.

DON JUAN.

C'est juste, cela m'en fait au moins une de plus... Adieu, Paquita.

PAQUITA.

Vous vous en allez?

DON JUAN.

Je sais ce que je voulais savoir.

PAQUITA.

Reviendrez-vous?

DON JUAN.

Peut-être.

PAQUITA.

Au revoir, monseigneur.

DON JUAN.

Ne me reconduis-tu pas?

PAQUITA, *prenant un flambeau.*

Oh! pardon.

(*Elle sort derrière don Juan.*)

SCÈNE III.

TÉRESINA, *puis* PAQUITA.

TÉRÉSINA, *entrant doucement.*

Il est parti!

PAQUITA, *jetant un cri dans le corridor.*

Ah!

TÉRÉSINA.

Qu'y a-t-il?

PAQUITA, *rentrant sans flambeau.*

Rien; j'ai laissé tomber mon flambeau.

TÉRÉSINA.

Eh bien! ce cavalier?

PAQUITA.

C'est un noble seigneur.

TÉRÉSINA.

Ses manières?

PAQUITA.

D'un prince... et avec cela...

TÉRÉSINA.

Quoi?

PAQUITA.

Timide!... oh! mais timide comme un écolier...

TÉRÉSINA.

Vraiment?... et t'a-t-il parlé de moi?

PAQUITA.

De qui vouliez-vous qu'il me parlât?

TÉRÉSINA.

Que t'a-t-il dit?

PAQUITA.

Que vous étiez belle comme une madone.

TÉRÉSINA.

Après?

PAQUITA.

Qu'il vous aimait comme un fou.

TÉRÉSINA.

C'est tout?

PAQUITA.

Et qu'il mourrait si vous ne lui ordonniez pas de vivre.

TÉRÉSINA.

Tu lui as dit que j'étais fiancée à don Josès?

PAQUITA.

Oh! mon Dieu! oui... Mais je m'en suis bien repentie, allez!...

TÉRÉSINA.

Pourquoi?

PAQUITA.

Parce que cela a paru lui faire une peine!...

TÉRÉSINA.

C'est bien... Aidez-moi à me déshabiller, Paquita.

PAQUITA, *portant la main sur sa maîtresse et s'arrêtant.*

Chut!...

TÉRÉSINA.

Quoi?

PAQUITA.

Des pas!

TÉRÉSINA.

Où?

PAQUITA, *indiquant le corridor.*

Là!

TÉRÉSINA, *écoutant.*

Ils s'approchent.

PAQUITA.

On dépose quelque chose à la porte.

TÉRÉSINA.

On s'éloigne.

PAQUITA.

Il faut voir ce que c'est?

TÉRÉSINA.

Attends encore.

(*Pause.*)

PAQUITA.

Maintenant?

TÉRÉSINA.

Oui, je crois...

PAQUITA, *ouvrant la porte.*

Une cassette!

TÉRÉSINA.

Avec un papier?

PAQUITA, *lisant.*

« A dona Térésina, fiancée de don Josès. »

TÉRÉSINA, *prenant la cassette.*

C'est vrai.

PAQUITA.

Elle est pour vous!

TÉRÉSINA, *la lui rendant.*

Remets cette cassette où tu l'as prise.

PAQUITA.

Oh! mon Dieu!

TÉRÉSINA.

Quoi?...

PAQUITA.

Elle s'est ouverte toute seule.... (*Tout en marchant vers la porte.*) Des perles, des diamants!

TÉRÉSINA.

Attends, que je voie.

PAQUITA.

Voyez...

TÉRÉSINA.

C'est un écrin royal.

PAQUITA.

« A dona Térésina, fiancée de don Josès. »

TÉRÉSINA.

Reporte-le!

PAQUITA.

Ce soir?

TÉRÉSINA.

A l'instant!

PAQUITA.

Mais je ne sais où est logé le comte, moi, et il me semble qu'il sera temps demain matin.

TÉRÉSINA.

Crois-tu?

PAQUITA.

Sans doute!... En attendant, nous allons les regarder, n'est-ce pas?

TÉRÉSINA.

Mais il verra qu'on y a touché.

PAQUITA.

N'importe; si on les lui rend, l'action n'en sera que plus méritoire.

TÉRÉSINA.

Quel magnifique collier!

(*Elle le pose sur la toilette.*)

PAQUITA.

Comme ces perles iraient à votre cou!

TÉRÉSINA.

Et ces bracelets! regarde.

PAQUITA.

C'est le fils de quelque empereur.

TÉRÉSINA.

Et ces pendants d'oreille, ce bandeau, cette ceinture!

PAQUITA.

Nous avons trouvé notre génie.

TÉRÉSINA, *soupirant.*

Malheureusement, nous ne pouvons pas accepter ce qu'il nous donne.

PAQUITA.

Pourquoi pas? ces bijoux sont offerts à la fiancée de don Josès, et l'on accepte un cadeau de noces.

TÉRÉSINA.

Oui, mais tu sais que don Josès aime la vie retirée, et ce sont des bijoux à porter à la cour.

PAQUITA.

N'y allez pas; la reine en tomberait malade de jalousie, et l'infant en mourrait d'amour.

TÉRÉSINA.

Flatteuse!

PAQUITA.

La senora veut-elle que je lui essaye ces bijoux?

TÉRÉSINA.

Non.

PAQUITA.

Madame veut-elle que je la déshabille?

TÉRÉSINA.

Non.

PAQUITA.

Madame permet-elle que je me retire?

TÉRÉSINA.

Oui.

PAQUITA *va jusqu'à la porte et revient.*

A propos, ces bijoux...

TÉRÉSINA, *étendant la main sur eux.*

Tu les viendras chercher demain matin.

PAQUITA.

Comme madame voudra.

TÉRÉSINA.

Demain matin, entends-tu? n'y manque pas.

PAQUITA, *de la porte.*

C'est chose dite.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

TÉRÉSINA, *seule.*

Je puis du moins les garder cette nuit, les essayer même; car je suis seule, et personne ne me peut voir : ce sera comme un songe doré dans ma vie, et une fois je me serai vue riche et parée à l'égal d'une reine! (*Elle s'assied devant la toilette.*) Une fleur dans tes cheveux, me dit don Josès. (*Mettant le bandeau.*) Quelle différence!

(*Pendant qu'elle met les uns après les autres les différents bijoux que renferme l'écrin, le mauvais Ange passe la tête par un panneau, et lui parle à travers sa glace.*)

LE MAUVAIS ANGE.

Dans ce miroir, jeune fille,
Regarde ton œil qui brille
Plus radieux et plus pur
Que, dans une nuit sans voile,
Ne brille l'or d'une étoile
Au milieu d'un ciel d'azur.

Vois ta bouche parfumée
Que la pudeur tient fermée
Aux plus timides aveux;
Vois tomber sur ton épaule,
Comme les rameaux d'un saule,
Le trésor de tes cheveux.

Vois cette taille légère,
Que l'on croirait étrangère
A la terre des vivants;
C'est celle d'une sylphide
Qui, sur son aile rapide,
S'amuse à passer les vents.

Lorsqu'on est aussi parfaite,
Jeune fille, on n'est pas faite
Pour aller mourir d'ennui
Dans quelque ville appauvrie,
Où de la coquetterie
Jamais le soleil n'a lui.

Il faut le luxe qu'étale
Une grande capitale
Avec ses plaisirs, ses arts,
Ses palais pleins de lumière,
Et Golconde tout entière,
Ruisselant dans ses bazars.

Il faut des valets, des pages,
Des chevaux, des équipages
Que l'on change tour à tour,
Et des jours pleins de paresse
Qui mènent avec mollesse
A des nuits pleines d'amour!

(*Le mauvais Ange disparaît.*)

TÉRÉSINA.

Oh! que c'est étrange! (*Se levant.*) Jamais je n'avais eu de pareilles pensées... c'est le feu de ces diamants qui m'éblouit... c'est ce bandeau qui brûle mon front; c'est ce collier qui embrase ma poitrine... Oh! l'air que je respire est de flamme... ma vue se trouble..... j'étouffe. (*Retombant.*) Je me meurs, don Juan... don Juan!...

SCÈNE V.

TÉRÉSINA, DON JUAN.

DON JUAN, *entrant doucement et allant mettre un genou en terre près de Térésina.*

Me voilà.

TÉRÉSINA, *avec effroi.*

Grand Dieu!

DON JUAN, *toujours un genou en terre.*

Vous êtes ma souveraine, et je suis votre esclave; vous m'avez appelé, je suis venu.... Qu'avez-vous à m'ordonner?

TÉRÉSINA.

Oh! rien. (*S'apercevant qu'elle est parée des bijoux de don Juan.*) Et ces bijoux! oh! n'allez pas croire que je voulais les garder... demain matin, Paquita devait vous les rendre, et puisque vous voilà...

(*Elle ôte le collier.*)

DON JUAN.

Il est trop tard, Térésina, ces bijoux ont une vertu magique; vous les avez touchés, cela suffit, et s'ils ne vous appartiennent plus, vous leur appartenez encore, vous!...

TÉRÉSINA.

Vous les remporterez, n'est-ce pas? oh! je vous supplie...

DON JUAN.

Et quand je les aurai remportés, croyez-vous qu'ils seront moins dangereux absents que présents? Non, vous les chercherez des yeux; non, vous porterez la main à votre front et à votre cou, croyant les y trouver; non, vous les reverrez dans

tous vous rêves. Vous vous êtes assise sous l'arbre de l'orgueil, Térésina, vous vous êtes endormie sous son ombre : c'est celle du mancenillier.

TÉRÉSINA, *mettant ses mains sur ses oreilles.*

Taisez-vous, taisez-vous! vos paroles vibrent dans ma poitrine, comme si elles étaient celles du mauvais esprit...

DON JUAN, *jouant avec le collier et le faisant étinceler à ses yeux.*

Vous ne les avez portés qu'un instant; eh bien! avouez, n'est-ce pas qu'ils ont bouleversé tout votre être? n'est-ce pas qu'ils vous ont, comme une parole magique, ouvert la porte de ces jardins enchantés, aux fleurs d'émeraude et aux fruits d'or?... n'est-ce pas que vous avez entrevu Madrid, la ville royale, avec ses sérénades, ses fêtes, ses bals, ses spectacles, ses courses au Prado?...

TÉRÉSINA.

Oh! ce fut un instant de folie enivrante, monseigneur, laissez-moi l'oublier : silence! silence!

DON JUAN.

Vous étiez la plus belle de ses femmes, et toutes les femmes étaient jalouses.

TÉRÉSINA.

Songe, songe... que tout cela.

DON JUAN.

Réalité, réalité... Aime-moi seulement, Térésina, et je te bâtis, sur le mot *je t'aime*, un palais à rendre une fée jalouse.

TÉRÉSINA.

Don Juan, je vous demande grâce! Laissez-moi, laissez-moi...

DON JUAN.

Térésina, je vous aime, je vous aime, comme jamais je n'aimai aucune femme, comme jamais vous ne fûtes aimée d'aucun homme. Térésina, je suis riche et puissant... je peux faire de vous quelque chose de pareil à une reine... Térésina, vous aurez chaque jour de la semaine une parure différente de celle-ci; vous aurez des valets, des pages, des vassaux, des carrosses armoriés..... Térésina, je vous ferai heureuse, faites-moi heureux!...

TÉRÉSINA, *tombant à genoux.*

Mon Dieu! ayez pitié de moi; envoyez quelqu'un de vos anges à mon secours, ou sans cela, oh! mon Dieu! je le sens, je ne pourrai pas supporter cette lutte. (*Don Juan la relève et la tient renversée dans ses bras, fixant ses yeux sur les siens, approchant peu à peu sa bouche du front de Térésina, et enfin y posant ses lèvres. Térésina presque évanouie.*) Ah!...

PAQUITA, *entrant et sortant aussitôt.*

Senora, senora, monseigneur don Josès arrive... je vais l'arrêter un instant.

TÉRÉSINA, *s'arrachant des bras de don Juan.*

Oui, va, va!... Don Josès! oh! je suis sauvée! merci, mon Dieu, merci!

SCÈNE VI.

DON JUAN, *seul, puis* LE BON *et* LE MAUVAIS ANGE.

DON JUAN.

Allons, don Juan, voici l'heure; il s'agit de céder la place ou de la garder, car, Dieu me pardonne! elle était à peu près prise..... Tu as cinq minutes pour te décider.

(*Il s'assied à gauche du spectateur et réfléchit.*)

LE BON ANGE, *écartant le rideau de la madone, à gauche du spectateur.*

J'ai tant prié pour toi, le front dans la poussière,
J'ai tant mouillé de pleurs mon ardente prière,
Que le Seigneur m'a dit en se voilant les yeux :
Descends, que ta parole en son cœur retentisse,
Et jusqu'à ton retour j'enchaîne ma justice,
Car je suis le Seigneur miséricordieux.

Et me voilà, mêlant ma lumière à ton ombre,
Descendue une fois encor dans ta nuit sombre.
Veux-tu revoir le jour? suis mes pas, prends ma main,
Laisse-moi te guider par des routes nouvelles,
Et je te prêterai mes ailes
Si tes pieds sont las du chemin.

Car je ne sais encor par quel pouvoir étrange,
L'homme à son sort mortel peut enchaîner un ange;
Mais je sais que des cieux le séjour enchanté
S'il est fermé pour toi, pour moi n'a plus de charmes,
Et que mon cœur divin contient assez de larmes,
Pour pleurer un mortel pendant l'éternité.

(*Il disparaît.*)

DON JUAN, *se levant.*

Oui, oui, je sais bien que la chose est scabreuse, et que peut-être il vaudrait mieux pour mon salut éternel...

(*Il s'assied de l'autre côté du théâtre.*)

LE MAUVAIS ANGE, *apparaissant derrière lui.*

N'écoute pas, don Juan, cette voix insensée;
Es-tu d'âge à tourner ta joyeuse pensée
Vers ce ciel dont toujours les portes s'ouvriront?
Ta vie en est encore à ses heures frivoles.
Tu te rappelleras ces austères paroles,
Quand sur ton front ridé tes cheveux blanchiront.

Marche, marche plutôt dans ta puissante voie,
Enivre-toi d'amour, de bonheur et de joie.
Qu'est-ce que ce bonheur que l'on dit éternel,
Près de ces voluptés dont tu sais le mystère?
Crois-moi, les heureux de la terre,
Don Juan, sont les élus du ciel!

Il est vrai que les saints riraient de leur conquête
S'ils te voyaient, jetant ta couronne de fête,
Quitter la table avant qu'arrive le dessert;
Et, la lèvre de vin et de baisers rougie,
Te lever au milieu de ta royale orgie,
Pour aller adorer le Seigneur au désert.

(*Il disparaît.*)

PAQUITA, *rentrant.*

Encore ici, monseigneur !....

DON JUAN.

Oui, je t'attendais pour te dire une chose.

PAQUITA.

Laquelle?

DON JUAN.

Que jamais fiancé n'est venu plus à temps...

PAQUITA.

Pour reprendre sa maîtresse?

DON JUAN.

Non, pour se voir enlever sa femme.

(*Il sort en riant.*)

PAQUITA, *le suivant des yeux.*

Si cet homme n'est pas le démon, c'est au moins la créature humaine qui lui ressemble le plus.

SCÈNE VII.

TÉRÉSINA, DON JOSÈS, PAQUITA, *au fond.*

TÉRÉSINA, *appuyée au bras de don Josès.*

Oh! Josès, Josès, vous voilà donc! Dieu soit béni, car je suis heureuse, oh! tout à fait heureuse de votre retour!

DON JOSÈS.

Vous faites un amant bien joyeux d'un fils bien triste, Térésina! Oui, je suis revenu en toute hâte; je ne sais quel pressentiment me poussait vers Villa-Mayor. A peine eus-je scellé la porte du tombeau sur le corps de mon noble père, qu'une voix surhumaine murmura votre nom à mon oreille avec des sons d'une tristesse étrange; je crus que le bon ange de notre famille venait m'avertir que vous couriez quelque danger... j'accourus.

TÉRÉSINA.

Merci, vous ne vous êtes pas trompé, don Josès, la voix vous disait vrai, et votre retour m'a sauvée!

DON JOSÈS, *souriant.*

Et quel péril si grand poursuivait donc ma belle Térésina? les antiques châtelaines de Villa-Mayor étaient-elles jalouses de voir leur palais habité par une aussi jeune et aussi belle héritière?

TÉRÉSINA.

Non, mon ami, elles m'eussent plutôt protégée, je crois, en faveur de mon amour pour vous. Ce ne sont point les morts, ce sont les vivants qui sont à craindre.

DON JOSÈS.

Comment cela?

TÉRÉSINA.

Hier, un voyageur est venu demander l'hospitalité à la porte de ton château.

DON JOSÈS.

On la lui a accordée, je l'espère?

TÉRÉSINA.

Oui, mais il a désiré me remercier.

DON JOSÈS.

A sa place j'eusse eu le même désir, surtout si j'avais seulement vu l'ombre de la châtelaine... Tu as reçu sa visite?...

TÉRÉSINA.

Non, je l'ai refusée; alors il m'a envoyé un écrin plein de bijoux, adressé à la fiancée de don Josès.

DON JOSÈS.

C'est d'un seigneur magnifique et d'un hôte reconnaissant : et ces bijoux?

TÉRÉSINA.

Les voici. J'avais donné l'ordre à Paquita de les lui reporter ce matin; mais je suis femme, don Josès, vous me pardonnerez, n'est-ce pas? et faible devant une pareille séduction... Voyez comme ces diamants sont beaux! Avant de les lui renvoyer, j'ai voulu essayer comment une telle parure m'irait.... Eh bien! oh! il faut que ces bijoux soient enchantés, car à peine ont-ils été sur mon front, sur mon cou, autour de ma taille, qu'un nuage a passé sur mes yeux, que toutes mes idées ont été perdues, qu'une voix est venue bruire à mon oreille, me parlant de titres, de richesses, de triomphes. Quand je suis revenue de ce délire, cet homme, cet étranger, ce démon tentateur, était là, à mes genoux, à mes pieds.... J'ai résisté, don Josès, mais il y avait un accent infernal, une magie enivrante, un entraînement fascinateur dans tout ce qu'il disait..... J'ai résisté, mais si je l'avais vu une seconde fois.... — (*Se jetant à son cou.*) Mais vous voilà, don Josès!... vous voilà, et je suis forte, car vous ne m'exposerez plus par votre absence, n'est-ce pas?

DON JOSÈS, *les yeux fixes.*

Il n'y a qu'un homme dans toutes les Espagnes à qui Satan ait accordé ce pouvoir, Térésina... Comment appelez-vous cet étranger?

TÉRÉSINA.

Don Juan.

DON JOSÈS.

C'est lui!... Voilà donc pourquoi il a quitté le lit mortuaire de mon père! voilà pourquoi il m'a laissé descendre seul le noble et bon vieillard dans la tombe! voilà pourquoi il n'a pas même demandé quel était l'assassin de cette courtisane dont il allait

chercher l'amour, et dont il n'a trouvé que le cadavre... O don Juan! don Juan!

TÉRÉSINA.

Tu le connais donc?

DON JOSÈS.

Oui, je le connais! pour mon malheur dans ce monde et peut-être dans l'autre... Tu avais raison de craindre, Térésina! pauvre fleur, tu avais deviné l'orage...

TÉRÉSINA.

Eh bien! je suis ta fiancée, n'est-ce pas? Je devrais à cette heure être ta femme, si la lettre qui te rappelait au lit de mort de ton père n'était venue nous séparer presque au pied de l'autel; sans cette lettre, je t'appartiendrais maintenant..... Eh bien! don Josès, appelle le chapelain, qu'à l'instant même il nous unisse... Une fois ta femme, oh! je serai forte, sois tranquille.

DON JOSÈS.

Térésina, vous êtes un ange..... Paquita, vous avez entendu ce qu'a dit votre maîtresse : allez avertir le prêtre que nous nous rendons à la chapelle... Dans une demi-heure nous y serons...

PAQUITA.

J'y vais, monseigneur.

(*Elle sort.*)

DON JOSÈS, *continuant.*

Et tu auras tout ce que tu rêvais, ma Térésina; tu auras des bijoux, des châteaux, des armoiries; car moi aussi, je suis riche; moi aussi, j'ai des domaines; moi aussi, je suis noble! Savais-je, moi, que toutes ces vanités humaines pouvaient ajouter à ton bonheur? Cela est... eh bien! ma belle Térésina, allez mettre votre voile blanc, et nous le troquerons contre un manteau de cour; allez parer votre front virginal d'une branche d'oranger, et nous l'échangerons contre une couronne de comtesse. Allez, mon ange, allez...

TÉRÉSINA.

Vous êtes mille fois bon, monseigneur! Oh! je ne reverrai plus cet homme, n'est-ce pas?

DON JOSÈS.

Soyez tranquille!

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

DON JOSÈS, *puis* DON JUAN.

DON JOSÈS.

Oh! don Juan! don Juan! mauvais génie de la famille, je t'avais reconnu avant qu'elle ne prononçât ton nom : rien n'a pu t'arrêter dans ta route fatale, rien n'a pu te distraire de ta mauvaise pensée, ni ton père mort, ni ta maîtresse assassinée! Tu as enjambé deux cadavres, et tu es venu pour séduire la fiancée de ton frère!...

DON JUAN, *de la porte.*

Salut à don Josès!

DON JOSÈS, *tristement.*

Bonjour, frère!

DON JUAN.

Tu as oublié de m'inviter à tes fiançailles, don Josès...

DON JOSÈS.

Je comptais le faire aux funérailles de mon père, mais je ne t'y ai point vu.

DON JUAN.

Je ne me suis pas senti le courage d'y assister. Depuis longtemps je comptais visiter les domaines de mes aïeux; je me suis mis en route, et j'ai commencé par mon château de Villa-Mayor.

DON JOSÈS.

Est-ce le château seulement que tu es venu visiter?

DON JUAN.

J'étais curieux aussi de connaître la châtelaine.

DON JOSÈS.

Oui, je sais que tu l'as vue!

DON JUAN.

Deux fois.

DON JOSÈS.

Et tu l'as trouvée?...

DON JUAN.

Charmante la première, adorable la seconde.

DON JOSÈS.

Tu en parles comme un enthousiaste...

DON JUAN.

J'en parle comme un amant.

DON JOSÈS.

Mais tu sais qu'elle est ma fiancée, don Juan.

DON JUAN.

Eh bien! j'aime ta fiancée, don Josès.

DON JOSÈS, *lui tendant la main.*

Tais-toi, frère, tu es fou.

(*Il va pour entrer chez Térésina.*)

DON JUAN.

N'as-tu pas entendu que je t'ai dit que j'aimais cette jeune fille?

DON JOSÈS, *riant.*

Si fait, j'ai entendu...

DON JUAN.

Tu as entendu et tu as ri... Tu ne connais donc pas l'amour de don Juan?

DON JOSÈS.

C'est le masque de la volupté sur le visage de la mort, je le sais... mais je sais aussi que tu m'aimes,

frère, je sais qu'il y a des liens de nature que tu ne voudrais pas rompre.

DON JUAN.

C'est cela, et pour cet amour fraternel, à cause de ces liens de nature, il faut que je dise à mon sang de cesser de bouillonner, à mon cœur de cesser de battre, et si mon sang est indocile, si mon cœur est rebelle, s'ils refusent d'obéir à ma volonté humaine, j'irai implorer l'assistance divine, je demanderai aux macérations du cloître d'éteindre mes passions, je revêtirai le cilice pour que les douleurs du corps me fassent oublier les tortures de l'âme... j'userai mes genoux à prier Dieu de m'ôter du cœur cet amour qu'il m'y aura mis?... Don Juan pénitent, don Juan moine, don Juan canonisé, peut-être... ce serait un miracle à mettre toutes les Espagnes en joie! Et pendant que je gagnerai le ciel, je m'en rapporterai à don Josès du soin de perpétuer mon nom, et de soutenir la splendeur de notre famille?

DON JOSÈS.

Laisse-moi croire que tu railles, don Juan, laisse-moi douter encore, frère!...

DON JUAN.

J'aime Térésina, te dis-je, et sur ma foi de gentilhomme, elle sera à moi!

DON JOSÈS.

Alors, c'est une lutte que tu me proposes!...

DON JUAN.

Non, tu ne lutteras pas... Je suis un fou et tu es un sage... tu songeras aux dangers qu'entraînerait une pareille guerre, et le sage fera place à l'insensé.

DON JOSÈS.

Mais je l'aime plus que tu ne peux l'aimer... toi...

DON JUAN.

Josès, Josès! ne compare pas les tempêtes des fleuves à celles de l'Océan!

DON JOSÈS.

Mes droits sont sacrés.

DON JUAN.

Parce qu'ils sont antérieurs aux miens, n'est-ce pas? tu veux me prendre ma place dans le cœur de Térésina, comme tu l'avais prise dans la maison de mon père... Prends garde, don Josès!... tu n'es pas heureux en usurpations!

DON JOSÈS.

Que dis-tu?

DON JUAN.

Je dis qu'un aventurier peut bien se glisser dans le sein d'une famille, où dans le cœur d'une femme, escroquer un titre ou voler un amour... mais je dis aussi que lorsque le véritable maître arrive, on chasse l'étranger : Me voilà... arrière, don Josès, arrière!...

DON JOSÈS.

Don Juan!... crois-tu qu'il n'y a de lions que ceux qui rugissent. — (*Avec douceur.*) Écoute, frère, je ne te dirai que deux mots : elle m'aime!

DON JUAN.

Eh bien! moi, je ne t'en dirai que quatre : elle ne t'aime pas!

DON JOSÈS.

Don Juan, don Juan, tu te rappelles trop que je suis ton frère, et pas assez que je suis gentilhomme.

DON JUAN.

Tu en as menti, don Josès, tu n'es ni l'un ni l'autre.

DON JOSÈS.

Oh! c'en est trop!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; TÉRÉSINA.

TÉRÉSINA, *sortant de sa chambre en mariée.*

Mon Dieu!...

DON JUAN, *se croisant les bras.*

Toi, gentilhomme? toi, mon frère?.... et où est ta lettre d'affranchissement, esclave? où est ton acte de reconnaissance, bâtard? Ah! tu croyais sans doute que le révérend dom Mortès les avait arrachés à la main mourante de mon père? eh bien, tu te trompais. — (*Tirant le parchemin de sa poitrine, et le lui jetant à la figure.*) Tiens, lis!...

DON JOSÈS, *ramassant le parchemin.*

Se pourrait-il? oh! mon Dieu!...

TÉRÉSINA.

Don Josès, don Juan, qu'y a-t-il?

DON JUAN, *la prenant par le bras et lui montrant don Josès.*

Il y a... que cet homme vous avait dit qu'il était noble, n'est-ce pas? qu'il avait des châteaux et des titres, n'est-ce pas? qu'il vous donnerait un manteau de cour et une couronne de duchesse, n'est-ce pas? eh bien! cet homme, c'était un vassal et un serf, et voilà tout. Holà! messieurs, entrez.

(*Plusieurs hommes armés entrent.*)

TÉRÉSINA.

Est-ce vrai, don Josès?

DON JOSÈS, *écrasé.*

Mon Dieu! mon Dieu!...

DON JUAN.

Maintenant, pâlis et tremble devant ton seigneur, esclave!... chapeau bas devant ton maître, vassal.—(*Il fait lui sauter son chapeau.*) Dépouille ces vêtements qui sont ceux d'un gentilhomme, — (*Il lui arrache son manteau.*) et revêts la livrée

d'un valet; et à l'avenir, n'approche plus de cette femme; sois aveugle quand elle paraît, sourd quand elle parle, muet quand elle questionne, — (*Jetant le bras autour de Térésina.*) car cette femme est à moi!...

DON JOSÈS, *tirant son épée.*

Malheur sur celui de nous deux qui est le véritable fratricide!

(*Don Juan lui arrache l'épée des mains et la brise.*)

TÉRÉSINA.

Ah!

(*Elle tombe dans les bras de Paquita.*)

DON JUAN, *se tournant vers ses hommes d'armes.*

Vous voyez que cet homme est fou, mes maîtres, emmenez-le!

(*Les hommes d'armes saisissent don Josès et l'emmènent sans qu'il prononce une parole.*)

LE SÉNÉCHAL.

Monseigneur, quelle punition a-t-il méritée?

DON JUAN.

Celle qu'on inflige aux serfs rebelles. Allez.

SCÈNE X.

DON JUAN, TÉRÉSINA, PAQUITA.

PAQUITA, *montrant Térésina évanouie.*

Monseigneur!

DON JUAN, *la soutenant.*

Des flacons, des sels, allons, cours! — (*Paquita sort.*) Page!

LE PAGE.

Monseigneur!

DON JUAN.

Mes hommes d'armes?

LE PAGE.

Sont prêts.

DON JUAN.

Mon cheval?

LE PAGE.

Est sellé.

DON JUAN.

Ma bannière?

LE PAGE.

Au vent.

DON JUAN, *emportant Térésina.*

Allons, alors!

LE PAGE.

Vous n'attendez pas des secours?

DON JUAN.

Le grand air la fera revenir... — (*Entrant dans le corridor.*) Ferme cette porte derrière nous!

(*Le page sort le dernier et ferme la porte.*)

SCÈNE XI.

PAQUITA, *rentrant.*

Voilà, monseigneur, voilà! Personne! où sont-ils?

DON JOSÈS, *au bas de l'escalier.*

Térésina!

PAQUITA.

C'est la voix de don Josès.

DON JOSÈS, *se rapprochant.*

Térésina!

PAQUITA.

Il vient! s'il apprenait... mon Dieu!

DON JOSÈS, *se précipitant dans l'appartement par la porte de la chambre de Térésina, pâle et sans pourpoint.*

Térésina!

PAQUITA, *fuyant par la même porte qu'il a laissée ouverte.*

Notre-Dame de la Garde, ayez pitié de moi!

(*Elle ferme la porte.*)

SCÈNE XII.

DON JOSÈS, *seul, secouant la porte par laquelle est sorti don Juan.*

Fermée!... C'est par cette porte qu'il est sorti. — (*Se retournant vers l'autre.*) Mais par celle-ci on peut le joindre. — (*Secouant la porte.*) Fermée aussi! cette fenêtre, du moins. — (*Il l'ouvre.*) Fermée encore!... des barreaux de fer! — (*Il les secoue et les mord, puis vient rouler sur la scène avec des cris inarticulés. — Se relevant.*) Abandonné de Dieu!... abandonné des hommes!.... abandonné de tout!.... à moi le démon!... à moi Satan!... On dit que notre famille a un mauvais ange; s'il en est ainsi, il doit apparaître quand on l'appelle : à moi le mauvais ange des Marana!..... à moi!.... — (*Pause silencieuse.*) Eh bien! ah! oui, je me rappelle... le signe de la croix de la main gauche. — (*Il le fait, et l'on entend une musique bizarre.*) Pas encore... c'est juste, trois fois, le nombre cabalistique!... — (*Il répète le signe de la croix, le mauvais Ange sort de terre.*) Ah! te voilà enfin! pourquoi ne viens-tu pas quand je t'appelle, maudit?

SCÈNE XIII.

DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE.

LE MAUVAIS ANGE.

Pardon, maître, mais j'étais en train d'escorter en enfer l'âme de dona Vittoria; c'est de la besogne que m'avait donnée votre frère.

DON JOSÈS.

A mon tour, maintenant!

LE MAUVAIS ANGE.

Ordonnez.

DON JOSÈS.

Démon, il faut que je me venge!

LE MAUVAIS ANGE.

De don Juan?

DON JOSÈS.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE.

Qui vous a insulté, n'est-ce pas?

DON JOSÈS.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE.

Et qui vous a enlevé votre maîtresse?

DON JOSÈS.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE.

Et qui vous a fait battre de verges!

DON JOSÈS.

Tais-toi!...

LE MAUVAIS ANGE.

Ah! ah! ah!...

DON JOSÈS.

M'as-tu entendu, maudit?

LE MAUVAIS ANGE.

A quoi puis-je vous être bon?

DON JOSÈS.

Ouvre-moi ces portes; donne-moi une épée, un poignard, une arme quelconque, et mène-moi sur le chemin où il doit passer.

LE MAUVAIS ANGE.

Pour qu'il vous fasse arrêter de nouveau par ses hommes d'armes, et conduire au gibet? battu et pendu dans le même jour? allons donc!...

DON JOSÈS.

Mais tu ne peux donc m'aider en rien?

LE MAUVAIS ANGE.

Si fait; y aura-t-il du sang versé?

DON JOSÈS.

Tout ce que le corps d'un homme en contient, jusqu'à la dernière goutte.

LE MAUVAIS ANGE.

Y aura-t-il une âme perdue?

DON JOSÈS.

Deux, je l'espère.

LE MAUVAIS ANGE.

Allons, je vois que je puis me mêler de la chose.

DON JOSÈS.

Hâte-toi!

LE MAUVAIS ANGE.

Vous avez du courage?

DON JOSÈS.

Je t'ai appelé.

LE MAUVAIS ANGE.

C'est bien.

DON JOSÈS.

Que faut-il faire?

LE MAUVAIS ANGE.

Il faut d'abord que vous soyez reconnu par votre père comme son fils, afin que vous soyez reconnu par votre frère comme gentilhomme.

DON JOSÈS.

Mais mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE.

Il y a quelque part un acte écrit de sa main, scellé de son sceau?

DON JOSÈS, *ramassant le parchemin.*

Le voilà... oui, voilà l'écriture de mon père, le sceau de mon père, mais la signature manque.

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien! il faut que votre père le signe.

DON JOSÈS.

Mais, je te dis que mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE.

Vous descendrez dans sa tombe.

DON JOSÈS.

Mon Dieu! mon Dieu!

LE MAUVAIS ANGE.

Le corps meurt, mais l'âme survit; or, l'âme, ce sont les passions, et chaque homme a eu une passion dont il a fait son âme: l'ambitieux, le trône; l'avare, son trésor; l'envieux, sa haine. En conjurant une âme au nom de la passion qui l'a animée, l'âme vous entend et remonte de l'enfer ou redescend du ciel pour animer le corps; or, l'âme du vieux comte, c'était son amour paternel pour toi; conjure donc l'âme de ton père au nom de cet amour, et il sera forcé de te répondre.

DON JOSÈS.

Jamais, jamais je ne ferai un tel sacrilége!...

LE MAUVAIS ANGE.

Alors, il faut renoncer à te venger de ton frère.

DON JOSÈS, *d'une voix sombre.*

Je descendrai dans la tombe de mon père; après?

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien! après, ton père signera, mort, ce qu'il aurait dû signer vivant; et alors, monseigneur, vous serez le fils légitime du comte de Marana,

l'ami de votre frère, le maître de ses terres et de ses vassaux. Après, eh bien! vous serez ce qu'il est, et vous lui ferez ce qu'il vous a fait ou autre chose.

DON JOSÈS.

C'est infernal!... mais n'importe : ordonne à ces portes de s'ouvrir, et marche devant, je te suis.

LE MAUVAIS ANGE.

Voulez-vous passer par le chemin le plus court?

DON JOSÈS.

Oui.

LE MAUVAIS ANGE.

Donnez-moi la main.

DON JOSÈS.

La voilà.

LE MAUVAIS ANGE, *s'enfonçant en terre avec lui.*

Allons!...

(*Ils disparaissent.*)

INTERMÈDE.

LE CIEL.

Le théâtre représente l'espace, des nuages flottent; la Vierge est assise, éclairée par une lumière ardente. — A trois ou quatre pieds au-dessous d'elle, le bon Ange est à genoux.

LE BON ANGE, LA VIERGE.

LE BON ANGE.

Vierge, à qui le calice à la liqueur amère
Fut si souvent offert,
Mère, que l'on nomma la douloureuse mère,
Tant vous avez souffert!

Vous, dont les yeux divins, sur la terre des hommes,
Ont versé plus de pleurs
Que vos pieds n'ont depuis, dans le ciel où nous sommes,
Fait éclore de fleurs.

Vase d'élection, étoile matinale,
Miroir de pureté,
Vous qui priez pour nous, d'une voix virginale,
La suprême bonté;

A mon tour, aujourd'hui, bienheureuse Marie,
Je tombe à vos genoux.
Daignez donc m'écouter, car c'est vous que je prie,
Vous qui priez pour nous.

LA VIERGE.

Parlez, car mes regards, parmi ces blondes têtes
Dont Dieu s'environna,
Vous cherchèrent souvent. Je vous connais : vous êtes
L'ange de Marana.

Parlez, et dites-nous quelles craintes étranges
Vous causent tant d'émoi?
Ange, que j'ai toujours chérie entre les anges,
Que voulez-vous de moi?

Pour calmer au plus tôt votre douleur amère,
Dites, que pouvons-nous?
Parlez, mon fils n'a pas de refus pour sa mère,
Ni sa mère pour vous.

LE BON ANGE.

O Vierge! vous savez quel céleste mystère
M'enchaînait au bas lieu,
Et pourquoi je restai si longtemps sur la terre,
Loin de vous et de Dieu.

Je veillais sur don Juan; mais l'esprit de l'abîme
Plus que moi fut puissant,
Et don Juan, à sa voix, fit un pas vers le crime
Par un chemin de sang.

Alors, je remontai vers la céleste voûte,
Pleurant sur le maudit,
Et criant au Seigneur : Il changera de route!
Le Seigneur répondit :

« Sois encore une fois son ange tutélaire,
» Et, jusqu'à ton retour,
» Je laisserai dormir le fer de ma colère
» Aux mains de mon amour. »

J'allai donc, lui portant la parole céleste
Comme un divin trésor;
Mais voilà que don Juan, dans la route funeste,
A fait un pas encor.

Et je n'ose apporter ces nouvelles du monde
Au divin tribunal;

Car, malgré moi, j'éprouve une pitié profonde
Pour cet enfant du mal.

Or, le Seigneur ayant dit, en son indulgence,
Que, jusqu'à mon retour,
Il laisserait dormir le fer de la vengeance
Aux mains de son amour,

Je voudrais demeurer loin de sa face austère;
Car, pendant mon exil,
Peut-être dans la voie étroite et salutaire
Don Juan rentrera-t-il?

Mais, comme vous savez qu'aux voûtes éternelles,
Malgré moi, tend mon vol,
Soufflez sur mon étoile et détachez mes ailes,
Pour m'enchaîner au sol.

En un être mortel changez mon divin être,
Et je vous bénirai;
Car Dieu ne me verra devant lui reparaître
Qu'à l'heure où je mourrai.

LA VIERGE.

O pauvre ange immortel! qui, comme un don réclame
La faveur de mourir!
O pauvre cœur divin! qui veut un corps de femme
Afin de mieux souffrir!

Comment videras-tu, de ta bouche rosée,
Le calice de fiel,
Abeille qui vécus jusqu'ici de rosée,
De parfums et de miel?

Comment monteras-tu, par le sentier d'épines,
Au jardin des douleurs?
Pied d'ange qui jamais, dans les routes divines,
N'a foulé que des fleurs!

Mon fils a, tu le sais, fait le même voyage;
C'était un cœur puissant,
Et pourtant il mouilla mes mains et mon visage
D'une sueur de sang.

Le monde assemblera son tribunal sévère;
On ne meurt qu'une fois;
Mais la mort peut t'attendre au sommet d'un calvaire?

LE BON ANGE.

J'y porterai ma croix.

LA VIERGE.

Mais alors qu'il faudra que la loi s'accomplisse,
Si, brisés par leurs coups,
Tes pieds ne peuvent plus te porter au supplice?

LE BON ANGE.

J'irai sur mes genoux.

LA VIERGE.

C'est bien, voici venir une âme que la terre
Rend à l'éternité.
(*On voit passer, sous la forme d'une flamme, une âme qui monte au ciel.*)
Allez et ranimez, sur son lit solitaire,
Le corps qu'elle a quitté.

Ce corps était celui d'une enfant chaste et belle,
Qui s'endormit priant,
Et qui, croyant rêver que sa mère l'appelle,
Est morte en souriant.

Nulle ne sait encore, au couvent du Rosaire,
Que sœur Marthe a vécu.
Allez, et vous aurez l'avenir de misère
Qu'elle-même aurait eu.

Allez, vous n'êtes plus rien qu'une pauvre femme,
Sans aucun souvenir du céleste séjour,
Ayant pour tout soutien et tout trésor dans l'âme:
L'espérance, la foi, la prière et l'amour.
(*Les ailes de l'ange tombent toutes seules, et l'ange redescend lentement vers la terre.*)

ACTE TROISIÈME.

TROISIÈME TABLEAU.

Une Posada élégante, à Madrid. — A gauche du spectateur, une madone peinte sur le mur, est éclairée par une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON FADRIQUE, DON HENRIQUEZ, *entrant.*

DON FADRIQUE.

Décidément, depuis le Cid, il n'y a eu qu'un homme dans toutes les Espagnes, et cet homme est don Sandoval d'Ojedo.

DON HENRIQUEZ.

Je suis de ton avis; seulement, cet homme ne se nomme pas don Sandoval d'Ojedo, il s'appelle don Juan de Marana.

DON FADRIQUE.

Je connais don Sandoval, et je ne connais pas don Juan; je m'en tiens donc à ce que j'ai dit.

DON HENRIQUEZ.

Je ne connais pas plus don Juan que tu ne le connais toi-même; mais on m'a raconté de lui des entreprises merveilleusement hardies.

DON FADRIQUE.

Tout ce que l'on t'a raconté de don Juan, je l'ai vu faire à don Sandoval.

DON PEDRO, *entrant.*

Qui parle de don Sandoval?... On vient de me dire une étrange histoire sur son compte.

DON HENRIQUEZ.

Laquelle?

DON PEDRO.

Savez-vous de qui il est fils?

DON HENRIQUEZ.

Mais, jusqu'à présent, je ne lui ai pas connu d'autre père que le mari de sa mère, don Carlos d'Ojedo.

DON PEDRO.

Oui, mais savez-vous par quel moyen don Carlos obtint ce fils.

DON HENRIQUEZ.

Par les moyens ordinaires, je suppose.

DON PEDRO.

Voilà l'erreur... Don Carlos était marié depuis dix ans sans avoir pu obtenir d'héritier; il avait cependant fait un vœu à Notre-Dame-del-Pilar, mais le vœu n'avait point été exaucé; il avait cependant fait un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, mais le pèlerinage n'avait rien produit... Bref, un soir qu'il rentrait dans son château, après avoir fait une tournée dans ses domaines, désolé plus que jamais de ne savoir à qui léguer une fortune aussi considérable et un nom aussi noble, il passa dans une sombre galerie où se trouvait un vieux tableau représentant saint Michel terrassant le démon, lorsqu'à son grand étonnement, il s'aperçut que les personnages n'étaient plus sur le tableau, et que leur place était vide... Au même instant, il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule; il se retourna, c'était le démon... Don Carlos, qui était un vieil Espagnol, fut choqué de cette familiarité, et il demanda au maudit ce qu'était devenu saint Michel,

et qui lui avait permis de se promener ainsi, au lieu de demeurer honnêtement sur la toile où le peintre l'avait cloué... A cette question, le démon répondit que tous les cent ans Dieu rappelait à lui saint Michel pour lui donner des instructions nouvelles, et que, pendant que son gardien montait au ciel, lui jouissait de quelques heures de liberté, et d'un pouvoir assez grand pour accorder aux hommes ce qu'ils ne pouvaient obtenir ni de Dieu ni des saints... — (*Sandoval entre.*) Alors... — (*Parlant plus bas.*) on assure que don Carlos lui demanda si ce pouvoir allait jusqu'à lui faire avoir un fils, et que le démon lui répondit que rien n'était si facile.... Si bien...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; DON SANDOVAL.

DON SANDOVAL.

Si bien que j'ai deux pères, n'est-ce pas, Pedrillo? l'un qui s'appelle don Carlos d'Ojedo, et qui prie au ciel, et l'autre qui se nomme Satan, et qui rôtit en enfer!..... Merci de la généalogie... — (*Il hausse les épaules, marche vers une table, et désigne sa place en renversant une chaise.*) Voici ma place... Je vais donner une sérénade à dona Inès, comtesse d'Almeida; s'il y a quelqu'un à Madrid à qui cela déplaise, il me trouvera sous ses fenêtres.
(*Il sort en chantant une vieille chanson espagnole.*)

L'infant don Henry de Castille
A pris tantôt congé du roi,
Il vient de sortir de Séville,
Mais personne ne sait pourquoi.

(*La voix de Sandoval se perd dans l'éloignement.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, *moins* DON SANDOVAL.

DON HENRIQUEZ.

Eh bien! Pedro, que dis-tu maintenant de cette histoire?

DON PEDRO.

Je dis que tout à l'heure j'en doutais encore.

DON FADRIQUE.

Et que maintenant?

DON PEDRO.

Je n'en doute plus.

DON HENRIQUEZ.

Eh bien! cette histoire n'est rien près de l'aventure qui vient d'arriver à don Juan.

(*Don Juan entre.*)

DON FADRIQUE.

Qu'est-ce que cette aventure?

DON HENRIQUEZ.

D'abord, il faut que vous sachiez que le vin favori de don Juan est le porto.

DON JUAN.

Vous vous trompez, senor; il préfère le val-de-penas.

DON HENRIQUEZ.

Soit!.... Hier donc, don Juan, après avoir vidé deux bouteilles de val-de-penas...

DON JUAN.

Vous êtes dans l'erreur, mon maître; il en avait vidé quatre...

DON HENRIQUEZ.

Peu importe... Se promenait sur la rive gauche du Mançanarès...

DON JUAN.

On vous a mal rapporté la chose, mon cavalier; c'était sur la rive droite.

DON HENRIQUEZ.

Si vous savez l'histoire mieux que je ne la sais, il faut la raconter.

DON JUAN.

Volontiers, mes gentilshommes... Or, don Juan se promenant sur la rive droite du Mançanarès, comme j'ai dit, était fort embarrassé pour allumer son cigare, lorsqu'il aperçut sur la rive gauche un homme qui fumait; il lui ordonna aussitôt de passer le fleuve, et de lui apporter du feu..... Mais le fumeur préféra allonger le bras, et l'allongea si bien, que le bras traversa le Mançanarès, et vint présenter son cigare à don Juan [1].

DON FADRIQUE.

Et que fit don Juan?

DON JUAN.

Don Juan y alluma le sien, et dit merci.
(*Il va s'asseoir à la place réservée par don Sandoval.*)

DON PEDRO, *lui frappant sur l'épaule.*

Seigneur cavalier!

DON JUAN.

Voulez-vous dire que ce n'est point ainsi que la chose s'est passée?

DON PEDRO.

En aucune manière.

[1] Nous savons parfaitement que le tabac n'a été rapporté en Europe que depuis deux siècles à peu près; mais une tradition espagnole attribue à don Juan *la vaillantise* qu'il raconte ici, et nous n'avons pas voulu lui faire tort d'un seul trait de son caractère.

DON JUAN.

Qu'est-ce alors ?

DON PEDRO.

Je vous préviens que cette place est retenue.

DON JUAN.

Que m'importe !

DON PEDRO.

Mais retenue par don Sandoval !

DON JUAN.

Après ?

DON PEDRO.

Vous êtes étranger, sans doute ?

DON JUAN.

Autant qu'un vieux Castillan puisse l'être à Madrid.

DON PEDRO.

Alors, vous ne connaissez pas Sandoval?

DON JUAN.

Si fait, de réputation.

DON PEDRO.

Et vous vous exposez...

DON JUAN.

Cela me regarde... — (*Don Pedro va rejoindre à la table ses deux amis.*) Gomès, une bouteille de malaga et deux verres !

(*Gomès les apporte. Moment de silence d'étonnement de la part des cavaliers et d'insouciance de la part de don Juan.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; DON SANDOVAL.

DON SANDOVAL, *entrant et allant à don Juan.*

Senor !

DON JUAN, *avec hauteur.*

Qu'y a-t-il ?

DON SANDOVAL.

Vous êtes assis à cette place...

DON JUAN.

Vous le voyez.

DON SANDOVAL.

Et votre intention est d'y rester?

DON JUAN.

Sans doute.

DON SANDOVAL.

Il n'y a qu'une difficulté, c'est que cette place est à moi.

DON JUAN.

C'est justement pour cela que je l'ai prise.

DON SANDOVAL.

Peut-être ne savez-vous pas qui je suis?...

DON JUAN.

Si fait... je crois qu'un de ces cavaliers a pris la peine de me le dire.

DON SANDOVAL.

Et vous vous êtes assis à la place de don Sandoval, sachant qu'elle était à don Sandoval?..... Alors, vous êtes don Juan.

DON JUAN, *lui tendant la main.*

Touchez là, mon cavalier, vous avez trouvé votre homme.

DON SANDOVAL.

Tant mieux ! car il y a longtemps que je désire vous rencontrer.

DON JUAN.

Et moi aussi.

DON SANDOVAL.

Je suis las d'entendre répéter qu'il y a dans les Espagnes une réputation qui balance la mienne.

DON JUAN.

Et moi aussi !

DON SANDOVAL.

De sorte que je vous hais.

DON JUAN.

Et moi aussi.

DON SANDOVAL.

Alors, nous allons nous entendre..... Asseyons-nous, et causons.

DON JUAN.

Volontiers.

DON SANDOVAL, *s'asseyant.*

On vous dit brave cavalier?

DON JUAN.

Voici mon épée.

DON SANDOVAL.

Beau joueur?

DON JUAN.

Voici ma bourse.

DON SANDOVAL.

Et bon compagnon auprès des femmes?

DON JUAN.

Voici ma liste.

DON SANDOVAL.

La liste d'abord; puis chaque chose aura son tour.

DON JUAN.

Et aucune ne se fera attendre.

DON SANDOVAL.

Elle est divisée en deux colonnes?

DON JUAN.

Pour plus de clarté.

DON SANDOVAL.

D'un côté, les femmes séduites?

DON JUAN.

De l'autre, les maris trompés.

DON SANDOVAL.

Elle commence par dona Fausta, femme d'un pêcheur.

DON JUAN.

Et finit par la signora Luisa, maîtresse d'un pape... vous voyez que l'échelle sociale est parcourue, et que chaque classe m'a fourni son contingent.

DON SANDOVAL.

Erreur!...

DON JUAN.

Comment cela?

DON SANDOVAL.

Le loup est entré dans le bercail, c'est vrai, mais il a laissé échapper la plus belle et la plus tendre de toutes les brebis.

DON JUAN.

Laquelle?

DON SANDOVAL.

Celle du Seigneur.

DON JUAN.

C'est par Dieu vrai! il n'y a pas de religieuses... Messieurs, j'engage ma foi de gentilhomme, qu'avant huit jours cette lacune sera remplie.

DON SANDOVAL.

Maintenant, jouons!

DON JUAN.

A vos ordres.

DON SANDOVAL.

Gomès, des cartes!

DON JUAN.

Gomès, des dés!

DON SANDOVAL.

Vous préférez?...

DON JUAN.

Cela va plus vite.

DON SANDOVAL.

Parfaitement.

DON JUAN.

Votre enjeu?

DON SANDOVAL, *jetant sa bourse.*

Ce que j'ai sur moi.

DON JUAN, *jetant la sienne.*

Va!

DON SANDOVAL.

Votre bourse paraît mieux garnie que la mienne.

DON JUAN.

Ma foi, au hasard... entre gentilshommes, on n'y regarde pas de si près.

DON SANDOVAL, *secouant les dés.*

En trois coups?

DON JUAN.

En un seul, s'il plaît à Votre Honneur?

DON SANDOVAL, *amenant.*

Cinq!

DON JUAN.

Sept!

DON SANDOVAL.

Ma revanche.

DON JUAN.

Volontiers... Que jouons-nous cette fois?

DON SANDOVAL.

J'ai perdu hier tout ce que j'avais d'argent comptant.

DON JUAN.

Votre parole est bonne?...

DON SANDOVAL.

Cette agrafe vaut encore mieux.

DON JUAN.

Cette chaîne!...

DON SANDOVAL.

Très-bien!... Neuf!

DON JUAN.

Onze!...

DON SANDOVAL.

J'ai dans les Algarves un vieux manoir de famille.

DON JUAN.

J'en possède trois dans les deux Castilles.

DON SANDOVAL.

Château contre château.

DON JUAN.

Le vôtre se nomme?

DON SANDOVAL.

Almonacil.

DON JUAN.

Choisissez, de Villa-Mayor, d'Aranda ou d'Olmedo.

DON SANDOVAL, *jetant les dés sur la table.*

Onze! pour Villa-Mayor.

DON JUAN, *les jetant à son tour.*

Douze! pour Almonacil.

DON SANDOVAL, *se levant.*

Voyons si vous aurez le même bonheur à un autre jeu.

DON JUAN.

Êtes-vous déjà las de celui-ci?

DON SANDOVAL.

Je n'ai plus rien à y perdre, que ma maîtresse.

DON JUAN.

Son nom?

DON SANDOVAL.

Dona Inès d'Almeida.

DON JUAN.

Cette bourse, cette agrafe et Almonacil, contre dona Inès d'Almeida.

DON SANDOVAL.

Vous êtes fou, don Juan!

DON JUAN.

Prenez garde, seigneur cavalier... car je dirai

partout que j'ai proposé à don Sandoval un enjeu, et que don Sandoval n'a pas osé le tenir.

DON SANDOVAL, *s'asseyant.*

Vous ne le direz pas.

DON JUAN.

Gomès, des cartes !

DON SANDOVAL, *montrant les dés.*

Vous avez assez de ces joujoux?

DON JUAN.

Ils vous portent malheur.

DON SANDOVAL.

Celui qui a dit le premier que vous étiez beau joueur a dit vrai, et je suis fâché de ne pas vous avoir rencontré hier.

DON JUAN.

Pourquoi cela ?

DON SANDOVAL.

Hier, j'aurais ajouté à mon enjeu dix mille piastres que j'ai perdues cette nuit et que j'ai payées ce matin.

DON JUAN.

Hier, j'aurais joué contre elles une jolie fille d'Andalousie, que j'avais enlevée il y a trois jours à mon frère.

DON SANDOVAL.

Et qu'est-elle devenue?

DON JUAN.

Satan le sait! je l'avais enfermée chez moi pour suivre avec plus de liberté une duègne qui avait eu l'imprudence de me remettre une lettre devant elle; jugez de ma surprise, lorsqu'en rentrant, j'ai trouvé...

DON SANDOVAL.

La porte ouverte?

DON JUAN.

Non, la fenêtre.

DON SANDOVAL.

Et elle donnait?

DON JUAN.

Sur le Mançanarès.

GOMÈS, *entrant.*

Voici les cartes.

DON SANDOVAL.

Au premier as !

DON JUAN.

Va pour la bourse, l'agrafe et Almonacil.

DON SANDOVAL.

Va pour dona Inès d'Almeida.

LES SPECTATEURS.

Bravo! c'est largement engagé.

DON SANDOVAL.

Henriquez, donnez les cartes!

(*Henriquez donne les cartes.*)

DON JUAN, *montrant l'as qui lui est échu.*

Votre maîtresse est à moi, don Sandoval.

DON SANDOVAL.

Gomès, du papier, de l'encre, des plumes!

GOMÈS.

Voilà, Votre Honneur.

DON SANDOVAL, *écrit, plie et cachète.*

Faites porter cette lettre à dona Inès d'Almeida, place Mayor.

DON JUAN.

Que lui dites-vous?

DON SANDOVAL.

Qu'un accident m'empêche d'aller chez elle comme de coutume, et que je l'attends ici; les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures.

DON JUAN.

Et ce second billet?

DON SANDOVAL.

Vous le lui remettrez vous-même.

DON JUAN.

Il dit?

DON SANDOVAL.

Lisez!

DON JUAN, *lisant.*

« Madame,

» Je vous ai jouée et je vous ai perdue : vous
» appartenez maintenant au seigneur don Juan de
» Marana, à qui je cède tous mes droits sur vous;
» j'espère que vous ferez honneur à ma signature.

» DON SANDOVAL D'OJEDO. »

DON SANDOVAL.

Maintenant, seigneur don Juan, écoutez un avis qu'il est de mon honneur de vous donner : dona Inès est une véritable Espagnole, hautaine et jalouse, portant toujours un poignard de Tolède à sa jarretière, et une fiole de poison à sa ceinture; gardez-vous de l'un et de l'autre.

DON JUAN.

Merci, mais à mon tour un mot, don Sandoval: votre dernier enjeu valait mieux que tout ce que j'aurais pu mettre contre lui. Reprenez donc, je vous prie, cette bourse et cette agrafe; quant au manoir de vos pères, je suis un fils trop pieux pour vous en déshériter.

DON SANDOVAL, *donnant la bourse et l'agrafe à ses amis.*

Tenez, Pedro, tenez, Henriquez, prenez ceci en mémoire de moi; mon château d'Almonacil est à vous, don Fadrique; messieurs, vous attesterez que je le lui ai vendu.

FADRIQUE.

Vous êtes un magnifique seigneur, don Sandoval.

DON PEDRO.

Un véritable hidalgo.

HENRIQUEZ.

Un Espagnol du temps de Rodrigue.

DON SANDOVAL.

Remerciez le seigneur don Juan, et non pas moi, messieurs.

FADRIQUE.

Mais votre château...

DON SANDOVAL.

Je m'y réserve six pieds de terre dans le caveau de mes ancêtres ; le reste est à vous.

DON JUAN.

Don Sandoval!...

DON SANDOVAL.

Don Juan, je commence à croire que vous serez aussi heureux à l'épée que vous l'avez été aux cartes et aux dés.

DON JUAN.

C'est vrai, j'avais oublié qu'il nous restait une dernière partie à faire.

DON SANDOVAL.

Je m'en souviens, moi : don Juan, vous me trouverez toute la nuit au Prado, ce n'est qu'à deux pas d'ici, comme vous savez. Allons, messieurs, suivez-moi.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

DON JUAN, *seul.*

Ah! c'est une véritable Espagnole, jalouse et hautaine, portant poignard à la jarretière et poison à la ceinture. Merci, don Sandoval, vous êtes vraiment un noble cavalier, et nous surveillerons dona Inès.

SCÈNE VI.

DON JUAN, INÈS, *introduite par* GOMÈS.

GOMÈS.

C'est ici, senora.

INÈS.

Merci. — (*Entrant vivement.*) Que vous est-il arrivé? Qu'avez-vous, don Sandoval? seriez-vous blessé? — (*Reculant à la vue de don Juan.*) Un étranger! un inconnu! qui êtes-vous? que me voulez-vous, monsieur?

DON JUAN.

Je suis un gentilhomme de Castille, fort jaloux de connaître votre beauté avant de l'avoir vue, et fort amoureux d'elle depuis que je la vois...

INÈS.

Laissons cela, senor : où est don Sandoval? que fait don Sandoval?

DON JUAN.

Mais, s'il ne m'a pas menti, il est à cette heure au Prado, avec don Fadrique et don Henriquez : ne fait-il pas, dites-moi, un magnifique temps de promenade?

INÈS.

Mais pourquoi lui au Prado et vous ici?

DON JUAN, *lui présentant le billet de don Sandoval.*

Tout vous sera expliqué par cette lettre, madame.

INÈS.

Mais donnez donc! ne voyez-vous pas que je meurs d'impatience? — (*Elle lit et regarde don Juan.*) Cette lettre n'est pas de don Sandoval.

DON JUAN.

Ne reconnaissez-vous point son écriture?

INÈS.

Si fait, par Notre-Dame, c'est bien elle! mais écoutez, je ne comprends pas bien encore; expliquez-moi tout cela.

DON JUAN.

Don Sandoval possédait un trésor dont il ne connaissait pas tout le prix; il l'a joué, il l'a perdu, voilà tout!

INÈS.

Mais je ne vous aime pas, moi.

DON JUAN.

Si vous haïssez don Sandoval, cela revient au même.

INÈS.

Oh! si j'étais sûre qu'il eût commis cette infamie...

DON JUAN.

Vous avez d'autres lettres de lui, comparez.

INÈS.

Oui, oui; — (*Comparant.*) c'est bien cela; voilà bien sa signature, la même qu'il osa mettre au bas de la première lettre où il me dit : Dona Inès, vous êtes belle; dona Inès, je vous aime. Don Sandoval d'Ojedo! un nom de noble que je croyais un noble nom; don Sandoval d'Ojedo, c'est-à-dire l'homme que je préférais à tout dans ce monde, à ma sœur, à ma mère, à Dieu! et c'est celui-là, le même, le seul pour lequel j'eusse dû demeurer sacrée, qui me joue, qui me perd, qui me livre, et c'est bien vrai tout cela, vrai sur l'honneur d'un Espagnol? vrai sur la foi d'un gentilhomme?

DON JUAN.

Sur la foi d'un gentilhomme et sur l'honneur d'un Espagnol, c'est vrai.

INÈS.

O mon Dieu, mon Dieu!

DON JUAN.

Maintenant le haïssez-vous, madame?

INÈS.

Maintenant, je le méprise.

DON JUAN.

Et moi...

INÈS.

Vous êtes noble ?

DON JUAN.

Comme l'infant.

INÈS.

Vous êtes brave ?

DON JUAN.

Comme le Cid.

INÈS.

Et vous vous nommez ?

DON JUAN.

Don Juan.

INÈS.

Don Juan, je t'aime !

DON JUAN.

Bien, ma Chimène.

INÈS.

Écoutez, cependant.

DON JUAN.

J'écoute.

INÈS.

Il m'a vendu, il en avait le droit, puisque je m'étais donnée.... c'est bien, mais vous qui m'avez achetée, vous ne saviez pas, sans doute, que j'avais fait un serment.

DON JUAN.

Lequel ?

INÈS.

De ne point appartenir à un autre tant que don Sandoval serait vivant... Il faut donc qu'il meure pour que je puisse être à vous.

DON JUAN, *prenant son manteau.*

C'est juste, il mourra.

INÈS, *allant à lui avec un dernier doute.*

C'est bien vrai, au moins, ce que vous m'avez dit?

DON JUAN.

Aussi vrai qu'il est au Prado où je vais le chercher.

INÈS.

Allez donc ! et amenez-le là... là, devant cette fenêtre, pour que je sois sûre qu'il m'a trahie... et quand il sera là, frappez et que je le voie tomber, afin que je sois sûre qu'il est mort !

DON JUAN.

Et vous m'attendrez ici ?

INÈS, *sonnant.*

Maître ! — (*Gomès entre. Inès dépose son voile.*) des glaces, des sorbets... je soupe chez vous avec ce gentilhomme.... — (*Gomès sort.*) ou si mieux aimez, prenez la clef et enfermez-moi !...

DON JUAN.

Merci, ma lionne... j'ai confiance en votre parole.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

INÈS, *seule.*

O Sandoval, Sandoval !... c'est bien infâme de me traiter ainsi, comme on fait d'une courtisane que l'on donne quand on n'en veut plus... Moi qui habite un palais, me faire venir dans une taverne! — (*Gomès entre suivi de deux valets portant une table toute servie.*) Bien, notre hôte, merci ! — (*Gomès sort.*) Je t'avais fait maître de ma personne, don Sandoval, je t'avais confié mon honneur, et voilà ce que tu as fait de ce trésor!... N'importe, ta volonté me sera sacrée, j'acquitterai ta dette, mais pas un de nous trois ne se lèvera pour raconter à Madrid le secret de notre triple mort. — (*Elle tire le voile de la madone.*) Fermez les yeux, sainte mère du Christ, vous qui n'êtes qu'indulgence et que charité, car une œuvre de vengeance va s'accomplir. — (*Se retournant.*) Fermez les yeux. — (*Elle verse le poison dans la bouteille.*) Ces cavaliers orgueilleux, ils croient, parce qu'ils portent une épée au côté, qu'il n'y a qu'eux qui puissent se venger, et que le fer seul donne la mort !..... et dans cette croyance ils rient de nous, de nous autres, pauvres femmes, sans défense et sans courage... Maintenant, don Juan, viens me prendre, je t'attends. (*Allant à la fenêtre.*) Deux hommes !..... ils viennent de ce côté, ils s'arrêtent sous cette fenêtre. — (*Elle l'ouvre.*) Ce sont eux, la nuit est si noire que je ne puis distinguer lequel est don Sandoval et lequel est don Juan... Ils tirent leurs épées !..... ils se battent !...— (*On entend le cliquetis du fer.*) Un cri !... l'un des deux tombe !..... lequel !.... si c'était don Juan !..... malheur ! qui me vengerait de don Sandoval?... On monte... on vient... don Juan !...

SCÈNE VIII.

DON JUAN, INÈS.

DON JUAN.

Vous êtes libre, Inès !..

INÈS, *immobile.*

Oui, je l'ai vu tomber.

DON JUAN.

Alors, madame, vous avez vu choir un noble gentilhomme.

INÈS, *prenant un flambeau.*

C'est bon, je reviens.

DON JUAN, *l'arrêtant.*

Où allez-vous?

INÈS.

M'assurer que c'est lui et non pas un autre.

SCÈNE IX.

DON JUAN, *seul.*

Va, Inès, va... car c'est bien lui! — (*Passant la main sur son front.*) Allons, don Juan... qu'est-ce donc? ce n'était qu'un homme, après tout... oui, mais un de ces hommes de bronze comme la nature en coule un sur mille... Eh bien! tant mieux, cet homme eût été pour ma renommée un rival trop dangereux... Fatalité, qui l'a jeté sur ma route! Allons, allons... c'est un rival de moins et une maîtresse de plus. — (*A Inès qui rentre.*) Venez, ma charmante! Eh bien! don Sandoval?

SCÈNE X.

DON JUAN, INÈS.

INÈS, *pâle et posant son flambeau sur la table.*

Sommes-nous ici pour parler de lui?

DON JUAN.

Vous avez raison, sur mon âme!... et vous êtes une noble Espagnole, et vous êtes belle, et je vous aime! Vous avez raison, la vie est si étrangement courte, qu'il faut mettre à profit ses heures, ses minutes, ses secondes... Vous avez raison, nous ne sommes point ici pour nous occuper du passé, mais pour jouir du présent... — (*S'asseyant et tendant son verre à Inès qui verse.*) A nos amours, Inès!

INÈS.

A nos amours, don Juan!

DON JUAN, *le verre à la main.*

C'est une chose sainte que l'amour quand deux cœurs nés l'un pour l'autre fleurissent ensemble comme deux boutons sur une même tige... mais c'est chose rare que ces amours juvéniles et transparentes, et nul ne peut dire en voyant sourire une femme que cet amour est exempt de perfidie... — (*Regardant son verre.*) C'est une bonne chose que le vin!... mais dans le meilleur, la main d'un ennemi peut traîtreusement verser du poison. — (*Avec nonchalance.*) — Don Juan, me disait don Sandoval en expirant, ne buvez jamais le vin versé par une maîtresse qui ne vous aime plus, ou qui ne vous aime pas encore, si cette maîtresse ne goûte pas le vin la première. — C'était un homme d'un grand sens que Sandoval, qu'en dites-vous, madame? — (*Inès sans répondre boit le vin empoisonné, don Juan la suit des yeux, puis quand elle a fini, il appelle.*) Gomès! — (*Gomès entre, portant une bouteille; don Juan, lui montrant le vin versé par Inès.*) Quel est ce vin?

GOMÈS.

Du montilla.

DON JUAN.

Et celui que tu apportes dans cette bouteille.

GOMÈS.

Du val-de-penas.

DON JUAN, *posant sur la table le verre empoisonné et en prenant un autre.*

Verse du val-de-penas, je le préfère. — (*Gomès verse.*) Merci! — (*Gomès sort.*) Allons! — (*Il va pour choquer son verre contre celui d'Inès, qui laisse tomber le sien.*) Eh bien! qu'y a-t-il, mon amour?

(*Il boit.*)

INÈS, *se soutenant au dossier d'un fauteuil.*

Rien!

DON JUAN, *se levant.*

Rien, n'est-ce pas? si ce n'est que dona Inès a pris, jusqu'à cette heure, don Juan de Marana pour un écolier de Salamanque ou un étudiant de Murviedro, et qu'elle s'est dit à elle-même : j'aurai bon marché de cet homme : je vais lui faire tuer d'abord mon amant qui m'a trahie, puis ensuite je m'empoisonnerai avec lui... Il y a du reste grandeur et courage dans cette résolution... Mais je suis jeune, riche, noble : j'aime la vie et je ne veux pas mourir, moi... — (*Jetant son manteau sur ses épaules.*) Avez-vous des commissions pour ce monde, madame?

INÈS.

Oui, dites à ma sœur, qui est une sainte fille du couvent de Notre-Dame-du-Rosaire, qu'elle ait à prier pour l'âme d'une pécheresse.

DON JUAN.

La chose sera faite en conscience! J'étais embarrassé de trouver un prétexte pour entrer dans une de ces saintes maisons, et vous me le donnez... — (*Il achève son verre.*) Merci! dona Inès, merci!

(*Il sort.*)

INÈS, *allant tomber près de la madone.*

Sainte mère de Dieu, ayez pitié de moi!

(*La toile tombe.*)

INTERMÈDE.

LA TERRE.

Le théâtre représente l'intérieur du tombeau du comte de Marana.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE, LE COMTE DE MARANA, *couché sur son tombeau.*

LE MAUVAIS ANGE, *à don Josès.*

Pardon, maître, si je vous ai quitté un instant, mais j'étais impérieusement rappelé à Madrid pour souffler un mauvais conseil à votre frère.

DON JOSÈS, *se levant.*

C'est bien.

LE MAUVAIS ANGE.

Puis à la manière dont il les suit, ce serait péché que de l'en laisser manquer; il y a à cette heure deux âmes de plus qui voyagent sur la route de l'enfer avec des passe-ports signés don Juan.

DON JOSÈS.

Tant mieux, et que la colère de Dieu s'amasse sur sa tête!

LE MAUVAIS ANGE, *s'arrêtant.*

Vraiment, si Votre Seigneurie n'était si pressée, je lui ferais observer que nous traversons en ce moment une mine d'argent qui n'appartient à personne, et qui attend un pauvre pour en faire un riche.

DON JOSÈS.

Tu sais que ce n'est point cela que je cherche; marche!

LE MAUVAIS ANGE, *descendant quelques escaliers et s'arrêtant de nouveau.*

Maître, voilà sur mon honneur un filon de l'or le plus pur. Il fallait que le roi Ferdinand fût bien fou pour envoyer chercher au Mexique ce qu'il pouvait trouver en grattant cette noble terre d'Espagne. De l'or, maître, de l'or; va dénoncer cette mine à Charles-Quint, et il te fera ministre; et il te permettra de garder ton chapeau devant lui, et il te pendra au cou un mouton au bout d'une chaîne.

DON JOSÈS.

Je n'ai pas le temps d'être ambitieux... marche!...

LE MAUVAIS ANGE.

Pardon, mais si pressé que vous soyez, permettez que je vous offre ce diamant : regardez son eau, pesez sa lourdeur, et lorsque vous serez de retour sur la terre, brisez-le en trois morceaux, et avec chacun d'eux vous achèterez, si vous voulez, la sultane de Soliman, la maîtresse de François I[er], et la femme de Henri VIII.

DON JOSÈS.

Il n'y en avait qu'une en ce monde que je désirasse posséder; elle est morte ou déshonorée, et il faut que je la venge... marche!

LE MAUVAIS ANGE.

Nous sommes arrivés, voici les murs du caveau où est enfermé le tombeau de votre père...

DON JOSÈS.

Mais la porte?

LE MAUVAIS ANGE.

Ah! la porte, vous m'avez demandé le chemin le plus court; elle est de l'autre côté.

DON JOSÈS.

Et comment entrerai-je?

LE MAUVAIS ANGE.

N'est-ce que cela qui vous inquiète? — (*Il souffle, le mur s'écroule.*) Passez, monseigneur; quant à moi je vous attends ici, j'aime autant ne pas me hasarder en terre sainte.

SCÈNE II.

LE MAUVAIS ANGE, *assis sur la dernière marche de l'escalier,* DON JOSÈS, *entrant dans le tombeau du comte,* LE VIEUX COMTE.

DON JOSÈS, *s'avançant avec respect.*

Pardon, mon père, si je descends dans votre

tombe avec d'autres mots à la bouche que des mots de prière, avec un autre sentiment dans le cœur que celui de l'amour filial. Mais vous savez ce qui est arrivé, mon père? eh bien! s'il est vrai que vous ayez aimé ma mère d'un amour conjugal; s'il est vrai qu'elle fut toujours pure et que je suis votre fils bien-aimé; s'il est vrai qu'au moment de mourir vous vouliez me reconnaître pour l'héritier de votre nom; si ce parchemin que je vous apporte est l'expression de votre volonté; s'il est écrit de votre main, s'il est scellé de votre sceau, s'il n'y manque que votre signature, si la mort seule a fait tomber la plume de vos doigts, par l'amour de l'amant, par l'honneur du chevalier, par le cœur du père, je vous adjure, entendez-vous? votre fils bien-aimé, sur le sein duquel vous avez rendu le dernier soupir; votre fils au désespoir vous adjure de demander à Dieu, comme unique récompense de votre noble vie, qu'il délie les chaînes glacées qui vous attachent au cercueil, afin que vous vous souleviez sur votre tombe, et que vous mettiez votre signature au bas de cet acte.

(L'effigie du comte se soulève lentement sur le tombeau, prend la plume et le parchemin des mains de don Josès, signe, laisse tomber le parchemin et se recouche sans pousser un soupir, sans prononcer une parole.)

DON JOSÈS, *les bras étendus et les yeux fixes.*

Père! père! mais non, le voilà redevenu immobile. — (*Lui prenant la main.*) Froid! c'était une illusion, et ce parchemin? — (*Il ramasse le parchemin et regarde.*) Il a signé! ah! je ne suis donc plus un vassal! je ne suis donc plus un bâtard! je suis don Josès de Marana. Merci, père, merci. — (*L'embrassant au front.*) Tu m'as donné le droit de porter une épée!... malheur à toi, don Juan! malheur!

(Il s'élance hors du tombeau et monte vivement l'escalier.)

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien! vous ne m'attendez pas, monseigneur?

DON JOSÈS.

Je n'ai plus besoin de toi.

LE MAUVAIS ANGE.

Mais moi! j'ai encore besoin de vous, maître!

(Il s'élance après lui; la toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME.

QUATRIÈME TABLEAU.

Une église avec des tombeaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN *entrant*, DOM SANCHEZ, SOEUR MARTHE, *agenouillée et priant*.

(*Les vêpres finissent.*)

DON JUAN, *s'adressant à dom Sanchez, qui sort.*

Mon révérend, pourriez-vous me dire laquelle de ces jeunes filles est sœur Marthe?

DOM SANCHEZ.

Celle qui prie encore quand les autres ne prient déjà plus.

DON JUAN.

Merci, mon père.

(*Dom Sanchez sort; l'église reste déserte, à l'exception de sœur Marthe, qui prie, et de don Juan qui la regarde appuyé contre un bénitier.*)

SCÈNE II.

DON JUAN, SOEUR MARTHE.

(*Après un moment de silence, sœur Marthe se lève et s'avance vers le bénitier.*)

DON JUAN, *lui présentant de l'eau bénite.*

Dieu soit avec vous, sœur Marthe.

MARTHE, *le regardant.*

Merci, mon frère; mais d'où savez-vous mon nom?

DON JUAN.

Il m'a été dit par une personne qui vous était bien chère; et comme sa voix mourante n'aurait pu le répéter une seconde fois, je l'ai retenu à la première.

MARTHE.

Vous connaissiez ma sœur Inès?

DON JUAN.

J'étais près d'elle lorsqu'elle rendit à Dieu une des plus nobles âmes que Dieu ait envoyées sur la terre.

MARTHE.

Oui, j'ai vu entrer hier dans cette église des gens qui portaient un cadavre et qui pleuraient; je leur ai demandé la cause de leurs larmes, et ils m'ont dit qu'ils pleuraient parce que dona Inès d'Almeida était morte, et que dona Inès était la mère des pauvres. Alors je suis tombée à genoux, et je leur ai dit : Pleurons ensemble, mes frères, car c'était ma sœur.

DON JUAN.

Dona Inès est ensevelie dans cette église? tant mieux! elle verra si je suis un messager fidèle.

MARTHE.

Oui, elle avait une vénération si profonde pour

Notre-Dame-du-Rosaire qui la protége, que, vivante encore, elle y avait fait élever son tombeau! Hélas, la mort a été bien vite jalouse de la vie; et la tombe s'est lassée d'attendre!... Soyez béni, vous qui avez connu ma sœur.

(*Elle fait un mouvement pour s'éloigner.*)

DON JUAN.

Mais ne voulez-vous pas entendre ses dernières paroles? ce sont des paroles d'amour.

MARTHE, *se rapprochant.*

Oh! si, répétez-les-moi sans en oublier une seule et sans y changer une syllabe.

DON JUAN.

Don Juan, m'a-t-elle dit, allez trouver ma sœur au couvent de Notre-Dame-du-Rosaire, dites-lui qu'un cavalier m'avait insultée, et que vous m'avez vengée, mais ajoutez que je n'ai pas voulu survivre à cette insulte, et annoncez-lui qu'elle est maintenant la seule héritière de mon bien et de mon titre.

MARTHE.

Je vais donc avoir un sacrifice méritoire à faire au Seigneur; car lorsque j'entrai dans ce couvent, j'étais la sœur cadette d'Inès, et notre père y paya ma dot, et voilà tout!

DON JUAN.

Et comptez-vous pour rien le sacrifice de vos quinze ans, d'un cœur qui n'avait pas encore battu, et d'une beauté qui rendrait le roi jaloux de Dieu.

MARTHE, *voulant s'éloigner.*

Mon frère, il nous est défendu d'écouter des paroles mondaines.

DON JUAN.

Non pas lorsqu'elles sortent de la bouche mourante d'une sœur, et j'atteste son âme, qui nous écoute, que je vous transmets ses dernières volontés. Elle me dit donc : Don Juan, vous êtes un cavalier loyal, un ami sincère, un homme pieux, incapable d'égarer une jeune âme comme celle de ma sœur; dites-lui donc en mon nom que si elle se sent une vocation réelle pour la vie monastique;— (*Marthe regarde don Juan. Pause d'un instant. Don Juan continue.*) que si jamais dans ses rêves elle n'a regretté le monde; que si jamais elle n'a soupiré en enfermant un corps si merveilleux sous une robe de bure; que si jamais elle n'a pleuré l'heure solennelle où ses blonds cheveux sont tombés sous le ciseau du prêtre; alors, dites-lui qu'elle lègue ses biens au couvent, et qu'elle y reste à prier pour mon âme.

MARTHE.

Hélas! hélas!

DON JUAN.

Mais que si, au contraire, le monde qu'elle a quitté lui est resté présent avec toutes ses promesses, tous ses enchantements, toutes ses délices; que si son cloître lui paraît désert, sa cellule étroite, sa vie désenchantée; elle vous confie, à vous, mon ami, qui êtes instruit en matière de religion, ses ennuis, ses doutes, son espoir; alors vous la conseillerez, n'est-ce pas? Je le lui ai promis. Eh bien! Marthe, au nom de votre sœur votre frère vous interroge; voyons.

MARTHE.

Oh mon Dieu! ce sont des désirs si inconnus que ceux que j'éprouve, des paroles si étranges que celles que j'entends, des visions si bizarres que celles qui m'apparaissent, que je n'ai point encore osé les avouer à notre directeur lui-même.

DON JUAN.

Pauvre enfant! dites-les-moi, à moi qui n'aurai que des paroles d'indulgence.

MARTHE.

Oh! comment voulez-vous?

DON JUAN.

Pourquoi craindre? ces désirs inconnus sont sans doute ceux de votre âge : c'est le besoin d'aimer et d'être aimée; ce sont les battements d'un cœur de dix-huit ans plein de sang espagnol; c'est la perception encore vague de ces émotions délicieuses que l'amour éveillera plus tard dans votre âme; ce sont des pressentiments d'un bonheur à venir qui vous semblent des souvenirs d'un bonheur passé.

MARTHE.

Oui, oui, c'est cela.

DON JUAN.

Ces paroles étranges, c'est la voix du monde qui vous appelle; elle vous dit: Marthe, on m'a calomnié à tes yeux; je ne suis point tel que l'on m'a peint à toi, plein de séductions trompeuses et infernales; je ne suis point le chemin de perdition qui conduit au royaume de Satan: je suis un jardin de délices où la beauté est reine et commande. Viens, Marthe, tes yeux se sont illuminés du feu de ton âme; tes longs cheveux ont repoussé sous ta coiffe de religieuse; ta taille d'enfant s'est développée sous ta robe sainte; à défaut de miroir, l'eau de la fontaine t'a dit que tu étais belle. Viens, Marthe, viens, un trône t'attend.

MARTHE.

Oh! oui, oui, et ces paroles, quand je les entends, c'est un délire.

DON JUAN.

Et parmi ces visions bizarres, ne passe-t-il point parfois un jeune cavalier qui s'approche de vous et qui vous dit: Marthe, ma bien-aimée, je t'ai revue depuis que ma jeunesse a des songes d'amour... Je te cherche dans le monde et je ne t'y rencontre pas!... Pourquoi te caches-tu dans l'ombre du cloî-

tre au lieu de briller au soleil de nos cités? Fleur de beauté, tu dois éclore dans un jardin, et non sur une tombe... Viens, Marthe, franchis la porte de ton couvent; elle donne sur le monde, c'est-à-dire sur le bonheur... sur la vie... sur l'amour!...

MARTHE.

Oh! mais c'est bien cela! par quelle magie devinez-vous ainsi mes plus secrètes pensées?... Ce jeune homme surtout, cet habitant inconnu de mes nuits de fièvre et d'insomnie... Qui vous a dit qu'il venait les visiter?

DON JUAN.

Qui me l'a dit, Marthe? qui me l'a dit?... Oh! si vous ne le devinez pas, je suis bien malheureux.

MARTHE, *le regardant*.

Mon Dieu!

DON JUAN.

Je vous ai reconnue, moi... à l'instant où je vous vis, je me suis dit: Celle que je cherche, la voilà, la bien-aimée de mon cœur, la voilà... la fiancée de mes rêves, la voilà! c'est elle, car vous avez passé dans mes nuits comme j'ai passé dans les vôtres, et si j'ai éclairé votre sommeil, vous avez brûlé le mien.

MARTHE.

Eh bien! écoutez, écoutez à votre tour, et que Dieu me pardonne; si je fais mal, je l'ignore... ce que je sais seulement, ce que je ne puis renfermer dans mon cœur, ce que je vais vous dire, et mes paroles forcent ma bouche, c'est que je ne vous avais jamais rencontré avant aujourd'hui, non, j'en suis sûre: eh bien! cependant je vous ai reconnu; il m'a semblé vous avoir vu déjà dans un autre monde, sinon dans celui-ci... Vous avez parlé, le son de votre voix m'a fait tressaillir et m'a inondé d'une mélodie familière à mon oreille! Vous avez dit votre nom, don Juan, ce nom, certes, je ne connaissais aucun homme de ce nom; eh bien! il m'a semblé que c'était un nom ami de mon cœur, il m'a semblé que je l'avais prononcé déjà... où, je ne sais... à quelle occasion, je l'ignore... car il y a un voile entre mon corps et mon âme, car il me semble que j'obéis en ce moment à un pouvoir surhumain qui me pousse vers vous, qui fait renaître d'anciennes pensées dans mon esprit, qui arrache du plus profond de mon cœur des paroles qui dormaient oubliées... Don Juan, j'aime votre nom... don Juan, j'aime votre voix... don Juan... — (*Se précipitant le front contre terre.*) Pardonnez-moi, mon Dieu! dans votre église... dans votre maison sainte, devant votre tabernacle sacré, j'allais lui dire: Don Juan, je vous aime.

DON JUAN.

Marthe, n'est-ce pas dans une église que ceux qui s'aiment font serment de s'aimer toujours?

MARTHE.

Oui, lorsque leur amour n'est pas un crime.

DON JUAN.

Et quel amour, si nous le voulons, peut être plus pur et plus selon Dieu que le nôtre?

MARTHE.

Oubliez-vous que je suis liée par des vœux éternels?

DON JUAN.

Oubliez-vous qu'il existe un homme qui peut vous relever de ces vœux?

MARTHE.

Le saint-père!...

DON JUAN.

Nous irons le trouver, Marthe.

MARTHE.

Ensemble?

DON JUAN.

Ensemble.

MARTHE.

Et comment?

DON JUAN.

Vous fuirez.

MARTHE.

Avec mon amant?

DON JUAN, *lui passant un anneau au doigt*.

Avec votre fiancé.

MARTHE, *respirant*.

Ah!

DON JUAN.

Nous lui dirons que depuis longtemps nous nous aimons, et c'est vrai!..... car nous nous aimons depuis le jour où nous avons rêvé l'un à l'autre. Nous nous jetterons à ses pieds, et il nous pardonnera et nous bénira, et nous aurons une vie de délices et d'amour, au lieu de la vie solitaire et triste que nous avons eue jusqu'aujourd'hui.

MARTHE.

Et à compter de ce jour, je suis votre fiancée.

DON JUAN.

Conduisez-moi devant la tombe de votre sœur.

MARTHE.

Non, don Juan, non, ne mêlons pas le néant de la mort aux espérances de la vie... Vous m'avez engagé votre foi devant Dieu, Dieu a entendu votre serment, et cela suffit.—(*La cloche sonne.*) Voici la cloche qui nous appelle à la prière du soir, si je ne m'y rendais pas on s'apercevrait de mon absence...

DON JUAN.

Mais aussitôt la prière finie?...

MARTHE.

Je reviendrai... mais vous, vous retrouverai-je?

DON JUAN.

Oh oui!

MARTHE.

Tant mieux! car si je ne vous retrouve pas, je mourrai!...

(*Marthe sort.*)

SCÈNE III.

DON JUAN, *seul.*

Au revoir... Ah ! ah ! ah ! parlez-moi de ces blanches colombes, dont aucun souffle humain n'a terni le plumage. Voilà qui est confiant et crédule ! une femme du monde m'aurait pris huit jours ; il est vrai que celles-là sont si souvent trompées ! — (*Appelant.*) Hussein ! Hussein ! — (*L'esclave paraît.*) Va m'attendre dans la petite ruelle qui longe cette église, derrière les murs du couvent ; prends mes meilleurs chevaux et munis-toi d'une échelle de cordes. Lorsque tu entendras frapper trois fois dans les mains, tu jetteras l'échelle par-dessus le mur.

HUSSEIN.

Cela sera fait, maître.

DON JUAN.

Va. Maintenant, dona Inès... pardon de n'avoir pas suivi ponctuellement vos instructions, mais pourquoi votre sœur est-elle si belle, que je n'ai pu lui parler que d'amour ?... D'ailleurs vous avez contracté certain engagement avec moi, que vous êtes morte sans acquitter... et Marthe ne fera que payer une dette de famille... Vous m'avez aidé en bonne chrétienne, je ne l'oublierai pas, et maintenant je vous dois, non-seulement des prières, mais encore des remercîments, et si je savais laquelle parmi toutes ces tombes est la vôtre...

LA STATUE, *agenouillée sur le tombeau d'Inès.*

Celle-ci.

DON JUAN, *reculant d'un pas.*

Qu'est-ce à dire ?... je crois que la statue a parlé ! est-ce une erreur ou bien ai-je réellement entendu ? Écoute, femme ou statue, ange ou démon, voix du ciel ou de l'enfer, parle une seconde fois, et je jure Dieu que j'irai lever ton voile de marbre pour voir de quelle bouche sont sorties tes paroles.

LA STATUE D'INÈS.

Viens...

DON JUAN.

Me voilà.

(*Il monte sur la première marche, mais au moment où il porte la main à son voile, la statue le saisit par les cheveux, se lève lentement debout, et lui tourne la tête vers le chœur.*)

LA STATUE.

Regarde !

(*Un cercueil recouvert d'un drap noir, et sur lequel sont les armes de Marana, sort de terre au milieu du chœur, avec quatre cierges aux quatre coins et un à la tête : en même temps une dalle se lève devant l'autel. Le prêtre tué par don Juan paraît, et la lampe du tabernacle s'allume toute seule. Alors à la gauche du tombeau une deuxième dalle se lève : Carolina paraît, et le cierge qui est près d'elle s'allume tout seul. A droite et sans interruption une troisième pierre se lève, Vittoria paraît, et un troisième cierge s'allume tout seul. Même jeu de machine pour Térésina et pour don Sandoval, qui paraît le dernier : toutes ces apparitions se font lentement et solennellement, au bruit de l'orgue qui fait entendre le* De Profundis.)

DOM MORTÈS, *après que le dernier soupir de l'orgue est éteint.*

Je suis dom Mortès, révérend prieur des dominicains : je venais pour accomplir mes devoirs de prêtre au lit mortuaire du vieux comte de Marana ; sans respect pour ma robe, sans pitié pour mon âge, sans religion pour mon ministère, don Juan a levé le poignard sur moi et m'a frappé... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !...

(*La lampe du tabernacle s'éteint.*)

CAROLINA.

Je suis dona Carolina de Valence : au moment où j'allais au rendez-vous que don Juan m'avait donné pendant l'agonie de son père... j'ai rencontré une rivale sur mon chemin ; sans compassion pour mes cris et pour mes larmes, elle m'a poignardée en me disant : — Carolina, c'est don Juan qui te tue ! Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(*Le cierge qui est près d'elle s'éteint.*)

VITTORIA.

Je suis dona Vittoria de Séville : don Juan me quitta pour une autre femme, mais avant de me quitter, il me donna son poignard ; j'attendis sa nouvelle maîtresse et je la frappai. L'inquisition me condamna au bûcher et j'expirai dans les flammes. Mon crime et ma mort sont à don Juan. Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(*Le cierge qui est près d'elle s'éteint.*)

TÉRÉSINA.

Je suis dona Térésina, fiancée de don Josès : nous allions être unis lorsque don Juan est venu, et nous a séparés. Don Juan m'enleva évanouie ; lorsque je revins à moi, j'étais déshonorée... Je n'ai pu survivre à ma honte, et le lendemain je me suis précipitée dans le Mançanarès. Que ma mort retombe sur celui qui l'a causée... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(*Le cierge s'éteint.*)

DON SANDOVAL.

Je suis don Sandoval d'Ojedo : je menais à Madrid une vie de joie et de plaisir, lorsque j'ai rencontré

don Juan sur ma route. Il a soufflé sur moi l'esprit d'orgueil, et je suis devenu insensé... J'ai joué contre lui ma fortune, le tombeau de mes pères, le cœur de ma maîtresse; j'ai tout perdu... enfin j'ai joué ma vie, et je l'ai perdue encore... Vengeance contre le meurtrier! vengeance!...

(*Le cierge s'éteint.*)

LA STATUE.

Je suis dona Inès d'Almeida : je vivais heureuse de l'amour de don Sandoval, lorsque don Juan est venu, dès lors don Sandoval a cessé de m'aimer et m'a vendue à lui; plutôt que d'accepter cet infâme traité, je me suis empoisonnée... mais mon suicide est un assassinat... Vengeance contre le meurtrier! vengeance!

L'ANGE DU JUGEMENT, *une épée flamboyante à la main, descend du ciel et s'arrête à quinze pieds au-dessus du cercueil.*

N'y a-t-il aucune voix qui s'élève en faveur de don Juan?

LE COMTE DE MARANA.

Je suis le vieux comte de Marana. Seigneur, Seigneur! ayez pitié de mon fils!

L'ANGE DU JUGEMENT.

Dieu donne à don Juan une heure pour se repentir!

(*L'Ange remonte au ciel et les fantômes rentrent en terre. — La statue lâche don Juan qui tombe sur le pavé de l'église.*)

SCÈNE IV.

DON JUAN, *évanoui*, SOEUR MARTHE *entrant.*

MARTHE.

Don Juan, me voilà, je suis prête à vous suivre... Don Juan, où êtes-vous? — (*L'apercevant à terre et le prenant dans ses bras.*) Don Juan, mon fiancé, mon époux!

DON JUAN, *revenant à lui.*

Je ne suis plus don Juan ton fiancé, je ne suis plus don Juan ton époux! je suis frère Juan le trappiste... Sœur Marthe, souvenez-vous qu'il faut mourir!...

(*Sœur Marthe jette un cri et tombe aux pieds de don Juan. — La toile tombe.*)

CINQUIÈME TABLEAU.

Le cloître d'un couvent de Trappistes; au milieu, une grande croix de pierre entre quatre cyprès. — Çà et là des tombes. — Aux deux côtés, deux brèches qui permettent à la vue de plonger dans la campagne.

SCÈNE V.

DOM SANCHEZ, DON JUAN, *couché sur une tombe.*

DOM SANCHEZ.

Frère Juan.

DON JUAN, *relevant son capuchon.*

Me voilà.

DOM SANCHEZ.

Que faites-vous ici?

DON JUAN.

Vous le voyez, mon père, j'accomplis la plus austère des règles de notre couvent, je creuse ma propre tombe.

DOM SANCHEZ.

Je vous ai cherché dans votre cellule.

DON JUAN.

Je n'ai pas pu y rester, j'étouffais entre ses murs étroits comme dans un tombeau! la nuit a été terrible, ô mon père!

DOM SANCHEZ.

Je n'ai rien entendu.

DON JUAN.

Vous dormiez.

DOM SANCHEZ.

Je priais.

DON JUAN.

J'ai voulu prier aussi, moi, puis, quand j'ai vu que je ne pouvais pas prier, j'ai voulu dormir; est-ce donc le même Dieu qui fait les nuits si calmes

pour les uns et si terribles pour les autres? A peine ai-je eu les yeux fermés, qu'il m'a semblé que les murs de ma cellule s'ouvraient! Oh! le monde! le monde! pourquoi me poursuit-il quand je le fuis? mon père, le froissement du bal, les chants du festin, les rires de l'orgie, tout cela bruissait autour de moi; j'avais beau fermer les yeux, boucher mes oreilles, je voyais, j'entendais; je voyais une femme qui passait devant moi en faisant flotter au-dessus de ma tête son écharpe encore embaumée du parfum de ses cheveux; le bout de cette écharpe touchait mon front, et mon front brûlait! puis une seconde passait à son tour, prenait le bouquet, qui s'était à moitié fané sur son sein; elle l'effeuillait sur ma poitrine, et ma poitrine brûlait; enfin, une troisième passait encore avec une guitare et elle se courbait vers moi, et il me semblait que les cordes qu'elle faisait vibrer sous ses doigts étaient les fibres les plus intimes de mon cœur; elle chantait des paroles de plaisir, d'amour et de volupté, comme jamais je n'en ai entendu sortir d'aucune bouche humaine; je respirais une atmosphère de flammes; j'étais étendu sur des charbons ardents. Je sautai à bas de mon lit; je me précipitai dans ce cimetière, le ciel s'ouvrait, des éclairs sillonnaient la nuit comme l'épée flamboyante de l'Archange; oh! du moins, le bouleversement de mon être était en harmonie avec celui des éléments; pâle, échevelé, ruisselant de sueur et d'eau, je me crus un instant le génie de la tempête, et je mêlai l'orage de mon cœur à l'orage de la nature. Oh! voyez! voyez! tous les deux ont été terribles; et autour de moi, au dedans de moi, tout n'est que ruine!...

DON SANCHEZ.

Ce sont les nuits d'orages qui font les jours tranquilles; voyez, mon fils, comme le soleil est brillant, comme le jour qui a commencé si sombre va finir pur! Il en est ainsi de la vie; les orages du cœur ressemblent à ceux de la nature; et les uns et les autres se calment au souffle de Dieu!

DON JUAN, *s'asseyant.*

Que Dieu souffle sur mon front, s'il ne veut pas qu'il se brise à l'angle de quelque tombe.

DON SANCHEZ.

Je prierai le Seigneur de ramener le calme dans votre cœur, comme il l'a ramené dans la nature. Je prierai le Seigneur de poser le sceau de sa grâce sur votre front brûlant.

DON JUAN.

Oh! laissez là votre main, mon père, elle rafraîchit mon front; elle y ramène le calme; elle y fait naître des idées grandes et nouvelles!

DON SANCHEZ.

Le germe de toutes ces idées naît avec nous, seulement le monde les étouffe, et la retraite les développe. Dans la solitude, Dieu parle au cœur de l'homme; dans le silence, l'homme parle au cœur de Dieu. Pour les organisations vulgaires, pour les esprits bornés, le cloître est une prison, mais pour les intelligences supérieures, c'est une sainte école où l'on apprend Dieu! Ici, rien ne viendra distraire ta pensée de cette étude sublime; tes yeux finiront par voir dans l'ombre, tes oreilles par entendre dans le silence, et l'univers se révèlera à toi depuis la plante jusqu'à l'homme, depuis l'homme jusqu'à Dieu! Alors tu verras que chaque degré de cette échelle immense qui conduit de la terre au ciel est rempli; qu'il y a autant d'êtres au-dessus de toi qu'il y en a au-dessous; et que chacun de ces êtres, excepté l'homme, dit gloire à Dieu dans l'éternité. Pendant ces nuits paisibles, où le vent murmure, où la terre exhale, où les fleurs embaument, où les étoiles brillent, tu comprendras que ce souffle, ces vapeurs, ces parfums, ces lumières, sont les voix différentes des éléments divers, et que toutes ces voix réunies forment un immense concert de reconnaissance, des choses créées envers le créateur. Tu parleras avec la nature comme avec une amie, et elle te révèlera les secrets de la vie et de la mort; tu comprendras que ton corps, emprunté à des éléments périssables, doit périr comme ces éléments, et, momentanément tiré d'eux, retourner un jour à eux, tandis que l'âme qui l'animait, puisée à une source immortelle, doit remonter à cette source. Alors, vienne la mort, frère, et tu ne verras plus en elle la faux qui tue le corps, mais les ailes qui enlèvent l'âme.

DON JUAN.

Ce que tu dis là est une grande et consolante révélation, merci.

DON SANCHEZ.

Crois, espère et prie; c'est avec ces trois mots qu'on ouvre les portes du ciel.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DON JUAN.

Oui, oui, mon père, c'est la sagesse divine qui me parle par votre bouche; et tant que j'entends votre voix, je crois, j'espère et je prie; mais dès que je suis seul, l'amour et l'orgueil, ces deux grands adversaires de l'âme, viennent me tenter. Mon Dieu, Seigneur, donnez-moi la force de leur résister.

(*Il s'accoude sur un tombeau et reste les yeux levés au ciel.*)

SCÈNE VII.

DON JUAN, MARTHE.

MARTHE, *vêtue d'une robe blanche déchirée et verdie par l'herbe, les cheveux épars, passe par une brèche, et entre en scène.*

Oh! le beau jardin, et comme les marguerites y poussent! j'en aurai bientôt assez pour me faire une couronne, s'ils ne me rattrappent pas. — (*Elle se cache derrière un cyprès.*) Don Juan! don Juan!

DON JUAN, *l'apercevant.*

Grand Dieu, est-ce Marthe? est-ce son ombre? Seigneur, Seigneur, donnez-moi des forces contre l'amour!

(*Il reste immobile.*)

MARTHE.

D'ailleurs, s'ils courent après moi, je me cacherai comme cette nuit dans les buissons avec les chardonnerets et les rossignols; il fait froid, la nuit!

DON JUAN, *les bras étendus vers elle.*

Marthe! Marthe!

MARTHE.

Et pourtant ils chantent en se réveillant! je sais ce qu'ils chantent, moi; je suis leur sœur; ce matin, il y en avait un qui disait :

Lorsque la nuit était sans voiles,
Lorsque le jour était sans pleurs,
Quand je planais sur des étoiles,
Au lieu de marcher sur des fleurs.

(*Apercevant don Juan.*) Tiens, une statue... Elle s'est endormie au soleil... il fait bon au soleil. — (*Elle s'accroupit aux pieds de don Juan.*) Le soleil vient de Dieu.

(*Elle rit comme un enfant.*)

DON JUAN.

Pauvre enfant! elle est folle!

MARTHE, *appelant.*

Don Juan! don Juan! me voilà, mon fiancé; vois comme je suis jolie, comme je suis parée, comme j'ai une belle couronne.

DON JUAN.

Prenez pitié de moi, mon Dieu, prenez pitié de moi!

MARTHE.

Et puis je suis riche, maintenant; j'ai hérité des biens et des châteaux de ma sœur Inès, qui est morte empoisonnée.

DON JUAN.

Qui t'a dit cela?

MARTHE, *levant la tête.*

Inès, elle revient toutes les nuits, car, quoique son corps ait été déposé en terre sainte, son âme est errante; elle aussi elle chante comme les oiseaux qui s'éveillent, mais tristement, tristement, tristement.

Mes os blanchissent sur la terre,
Je n'ai ni bière ni linceul.

Chut! la voilà.... tiens, tiens... la vois-tu qui passe?... Oui, sœur, oui, je tirerai ton corps de cette église, pour que ton âme perdue puisse revenir le visiter... je le couvrirai de terre, puis, sur cette terre, je planterai des fleurs... les fleurs poussent bien sur les tombes... Ils voulaient m'empêcher d'aller te rejoindre... Ah! ah! ah, ils ne savaient pas que j'ai des ailes... ils ont voulu me retenir, mais je me suis envolée, et j'ai ri alors. — (*Commençant par rire, et finissant par sangloter.*) Ah! ah! ah! oh! oh! que je souffre, mon Dieu!

DON JUAN.

Reviens à toi, mon enfant, ma sœur

MARTHE.

Laissez-moi, je sais de belles prières. — (*S'agenouillant.*) Je vais prier.

Vase d'élection... Étoile... matinale,
Miroir... de pureté,
Vous qui priez pour nous...

Oh! je ne me rappelle plus... si je me rappelais... il me semble que je serais guérie. — (*Elle porte la main à son front, cherchant à rappeler ses souvenirs, puis sa physionomie indique qu'elle passe à d'autres idées.*) Allons, voilà que j'ai perdu mes fleurs; — (*Se relevant.*) il faut que j'en cherche d'autres, maintenant j'ai cueilli toutes celles qui sont ici. — (*Elle s'éloigne en appelant :*) Don Juan, don Juan!

Sortons promptement de la ville,
Nous trouverons, beau chevalier,
Près de la porte de Séville,
Un page tenant l'étrier
D'une mule sans cavalier.

Nous voyagerons côte à côte,
Tant que terre nous portera...

(*La voix se perd dans le lointain.*)

DON JUAN, *marchant derrière elle jusqu'aux cyprès.*

O mon Dieu! je suis un être bien fatal aux autres et à moi-même; tout ce que je touche se brise ou se flétrit, et ceux à qui je n'ôte pas la vie perdent la raison...

SCÈNE VIII.

DON JUAN, *appuyé contre le cyprès,* DON JOSÈS, LE MAUVAIS ANGE.

(*Ils paraissent à la brèche du fond; la nuit commence à venir.*)

LE MAUVAIS ANGE.

Par ici, seigneur don Josès, par ici!

DON JOSÈS, *étonné.*

Dans un cloître!

LE MAUVAIS ANGE.

Votre Seigneurie n'a-t-elle jamais entendu parler d'un certain loup qui s'était fait berger?... Voilà votre homme.

DON JOSÈS.

Sous ce costume?

LE MAUVAIS ANGE.

Votre Seigneurie a-t-elle oublié le proverbe : l'habit?...

DON JOSÈS.

Mais es-tu sûr?

LE MAUVAIS ANGE.

Regardez.

DON JOSÈS, *s'élançant par-dessus le mur.*

Oui, je le reconnais. — (*Il s'approche de don Juan et arrive près de lui; il laisse tomber son manteau et plante deux épées en terre.*) Je te trouve enfin! don Juan.

DON JUAN, *se retournant.*

C'est toi, frère! sois le bien venu.

DON JOSÈS.

Je te saluai des mêmes paroles lorsque nous nous rencontrâmes au château de Villa-Mayor; il paraît que si j'avais oublié de t'inviter à mes fiançailles... tu avais oublié, toi, de m'inviter à ta prise d'habit... Connais-tu ce parchemin?

DON JUAN.

C'est celui que j'arrachai des mains mourantes de dom Mortès, le Seigneur me pardonne!

DON JOSÈS.

Connais-tu cette signature?

DON JUAN.

C'est celle de notre digne père... Dieu a fait un miracle, sans doute... et je l'en remercie.

DON JOSÈS.

Et sais-tu ce que contient cet écrit?

DON JUAN.

C'est la reconnaissance de don Josès, comme fils aîné du comte et comme seigneur de Marana.

DON JOSÈS.

Tu avoues donc que je suis gentilhomme?

DON JUAN.

Oui, frère.

DON JOSÈS.

Que tu n'es que le second fils, toi?

DON JUAN.

Oui, frère.

DON JOSÈS.

Et que tu me dois hommage et respect, comme à ton aîné?

DON JUAN.

Je suis prêt à vous le rendre, monseigneur.

DON JOSÈS.

Ce n'est point cela que je veux!

DON JUAN.

Que voulez-vous?

DON JOSÈS.

Voilà deux épées... choisis.

DON JUAN.

Et pourquoi faire?

DON JOSÈS.

Je te montre deux épées, et tu me demandes pourquoi faire ces deux épées?... Je vais te le dire alors... parce que je te hais d'une haine de frère... parce que la terre est trop étroite pour nous porter plus longtemps tous les deux, parce que tu dois avoir soif de mon sang comme j'ai soif du tien, et qu'il faut que l'un de nous deux boive celui de l'autre.

DON JUAN.

Si ce n'est que ma vie qu'il te faut, elle est à toi... frappe...

DON JOSÈS, *prenant une des deux épées.*

Si j'avais voulu te tuer comme un chien, ou comme une bête fauve, c'est une arquebuse que j'aurais prise, et non deux épées... En garde! don Juan, en garde!

DON JUAN.

Frère, je te demande pardon à genoux, les yeux en larmes... le front dans la poudre...

DON JOSÈS, *le prenant sous le bras.*

Debout! hypocrite, debout!

DON JUAN.

Je t'obéis!

DON JOSÈS.

Alors je t'ordonne de prendre une de ces épées.

DON JUAN.

Adieu, frère.

DON JOSÈS.

Où vas-tu?

DON JUAN.

Laisse-moi aller.

DON JOSÈS.

Te laisser aller, toi!.... mais tu oublies donc?

DON JUAN.

Si j'avais oublié, je ne serais point ici.

DON JOSÈS.

C'est cela... et parce que, lassé de vivre, repu

de débauches, gorgé de sang, il te plaît de venir demander asile à un cloître, tu crois fuir le châtiment?... Et qui me vengera de toi, si je ne me venge pas?

DON JUAN.

Mon repentir.

DON JOSÈS.

Ton repentir, rendra-t-il l'honneur à ma fiancée?.... rendra-t-il la vie à mon épouse?..... Que m'importe ton repentir, à moi! me rendra-t-il mon bonheur brisé entre tes mains?...... Pourquoi ne m'as-tu pas tué comme Térésina, don Juan? tu le pouvais, il fallait le faire; mais non, tu n'as voulu que m'avilir... Allons donc, don Juan, du courage! tu vois bien que je suis venu pour me battre avec toi et qu'il faut que nous nous battions...

DON JUAN.

Jamais, frère...

DON JOSÈS.

Je saurai bien t'y forcer.... prends garde.... ce que tu as fait, je le ferai!... tu m'as jeté ce parchemin au visage... — (*Il le lui jette.*) Tiens...

DON JUAN.

Seigneur, donnez-moi l'humilité.

DON JOSÈS.

Tu m'as déchiré mes habits de gentilhomme.... — (*Il lui déchire sa robe.*) Tiens...

DON JUAN.

Seigneur, donnez-moi la patience.

DON JOSÈS.

Tu m'as fait battre de verges par tes valets.

DON JUAN.

Don Josès, tu feras plus que tout cela: tu me feras perdre mon âme.

DON JOSÈS, *le frappant du plat de son épée.*

Tiens!

DON JUAN, *s'élançant sur l'épée.*

Ah!

DON JOSÈS.

Enfin!

(*Combat de quelques secondes; enfin don Juan touche don Josès.*)

DON JUAN.

Frappé.

DON JOSÈS, *chancelant.*

Oui, frappé!.... le frère frappé de la main du frère... (*Il tombe. Se relevant.*) Le frère mourant, maudissant le frère!... le sang du frère sur la tête du frère...

(*Il expire.*)

DON JUAN *le regarde un instant, puis prenant son manteau et son chapeau.*

Don Josès dans la tombe de don Juan! allons, décidément... il paraît que le diable ne veut pas que je me fasse ermite.

(*Il s'éloigne par la même brèche que Marthe a franchie.*)

LE MAUVAIS ANGE, *riant.*

Démon de l'orgueil, j'avais compté sur toi.... tu ne m'as pas trompé... merci!

(*Il disparaît.*)

ACTE CINQUIÈME.

SIXIÈME TABLEAU.

Une cellule au couvent du Rosaire; sœur Marthe couchée sur un lit à rideaux blancs; sœur Ursule à genoux devant une sainte image peinte à fresque.

SCÈNE PREMIÈRE.

SŒUR MARTHE *endormie,* SŒUR URSULE *à genoux.*

UN ANGE, *entr'ouvrant les rideaux du lit.*

Pauvre créature brisée,
Qui, pour briller un jour en ce monde mortel,
Comme une goutte de rosée,
Une aurore tomba du ciel.

La mère de toute clémence,
Qui ne peut oublier que tu fus notre sœur,
Voyant ton esprit en démence
Perdu dans la nuit de l'erreur,

Pour toi craint un trépas funeste,
Et m'envoie à ton lit, messager consolant,
Afin que mon souffle céleste
Rafraîchisse ton front brûlant.

Et dans cette heure qui délivre,
Son pouvoir, impuissant à te mieux secourir,
A défaut de force pour vivre,
Te rend la raison pour mourir.

Afin que ton âme choisisse,
Libre comme l'esprit doit l'être au dernier jour,
Ou des rigueurs de la justice,
Ou bien des trésors de l'amour.

(*L'ange referme les rideaux et disparaît derrière eux.*)

MARTHE, *se réveillant.*

Merci, bel ange, merci ! Oh ! ton souffle m'a enlevé du front un cercle de feu... Où es-tu, que je t'adore?... Rien, rien... Allons, c'était une dernière vision de ma folie, un dernier fantôme de ma fièvre.

URSULE.

Eh bien ! ma sœur?

MARTHE.

C'est vous, Ursule...

URSULE.

Vous me reconnaissez?

MARTHE.

Oui, j'ai eu le délire, n'est-ce pas?

URSULE.

Et vous vous êtes sauvée; vous avez quitté le couvent, vous avez erré par les plaines et par les montagnes, exposée à la chaleur du jour, au vent glacé de la nuit... Vous ne nous donnerez plus de semblables inquiétudes, n'est-ce pas?

MARTHE.

Non, car je ne suis plus folle...

URSULE.

Quel bonheur pour notre sainte communauté à qui je vais annoncer cette bonne nouvelle !

MARTHE.

Ne vous pressez pas trop, ma sœur, car Dieu m'a rendue à la raison et non à la vie, il m'a repris ma folie, et non mon amour...

URSULE.

Que dites-vous ?

MARTHE.

Rien...

URSULE.

Vous avez un secret qui vous pèse, ma sœur... le révérend prieur des trappistes attendait là que vous eussiez repris votre raison...

MARTHE.

Le révérend prieur des trappistes ?

URSULE.

Oui ; voulez-vous que je le fasse entrer ?

MARTHE.

Oh ! à l'instant, je vous en prie, dites-lui que je ne suis plus folle, que j'ai besoin de lui parler, que je veux le voir !...

URSULE.

J'y cours !

MARTHE.

Écoutez !

(*On entend dans le chœur la voix des religieuses qui chantent les prières des agonisants.*)

LES RELIGIEUSES, *derrière le rideau.*

Seigneur, ayez pitié de nous,
Sainte Vierge, priez pour elle,
Archanges, tombez à genoux
Devant la lumière éternelle.

MARTHE, *continuant.*

Quels sont ces chants ?...

URSULE.

Ceux de nos sœurs.

MARTHE.

Les prières de l'agonie !...

URSULE.

Je vais les faire cesser.

MARTHE.

Laissez, ma sœur... celle pour qui on les chante en a plus besoin que jamais...

SCÈNE II.

DOM SANCHEZ, URSULE, MARTHE.

DOM SANCHEZ, *entr'ouvrant la porte.*

Sœur Ursule ?

URSULE.

Ah ! vous voilà, mon père. Marthe, c'est dom Sanchez que vous désirez tant voir.

MARTHE.

Oh ! qu'il vienne !

DOM SANCHEZ.

Elle est plus calme ?

URSULE.

Oui, elle peut vous entendre.

DOM SANCHEZ, *à Ursule.*

Allez rejoindre vos sœurs et priez avec elles.

(*Ursule sort.*)

SCÈNE III.

DOM SANCHEZ, MARTHE.

DOM SANCHEZ, *approchant du lit.*

Me voici, ma fille.

MARTHE, *se laissant glisser le long du lit et tombant à genoux.*

Venez, mon père, je vous attendais.

DOM SANCHEZ, *s'asseyant dans le fauteuil près du lit.*

Parlez, je vous écoute.

MARTHE, *les mains jointes, s'appuie sur le bras du fauteuil.*

J'avais besoin de vous, vous êtes une des lumières de l'Église, mon père, et rien n'est caché pour vous : dites-moi, croyez-vous que ceux qui se sont rencontrés sur la terre se retrouvent dans le ciel ?

DOM SANCHEZ.

Oui, s'ils ont suivi la voie sainte.

MARTHE.

Est-il vrai encore que Dieu préfère le pécheur qui se repent au juste qui n'a jamais failli ?

DOM SANCHEZ.

Son fils bien-aimé nous l'a dit lui-même, et ce serait un crime de douter de sa parole.

MARTHE.

Mon père, vous avez dans votre couvent un homme qu'y a conduit un saint et profond repentir ?

DOM SANCHEZ.

Plusieurs de nos frères sont des exemples de pénitence et des modèles de piété.

MARTHE.

Mais parmi ceux-là, n'en est-il pas un qui se fait remarquer par une piété plus profonde et par des pénitences plus amères ?

DOM SANCHEZ.

Lequel ?

MARTHE.

N'en est-il pas un qui a quitté tout ce que la vie a de plus enivrant, pour ce que le cloître a de plus austère ? n'en est-il pas un qui a renoncé au titre de grand d'Espagne ? à une fortune royale et à l'amour d'une femme ? oh ! qui l'eût aimé éternellement !

DON SANCHEZ.

Comment l'appelle-t-on?

MARTHE.

Le monde l'appelait... oh! pardon, mon père; ce nom réveille dans mon cœur tant de souvenirs!

DON SANCHEZ.

Du courage, mon enfant. Son nom?

MARTHE.

Don Juan de Marana.

DON SANCHEZ, *se levant.*

Quel nom avez-vous dit, ma fille?

MARTHE.

Vous le connaissez!

DON SANCHEZ.

Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais entendu prononcer!

MARTHE.

Comment?

DON SANCHEZ.

Malheur sur le jour où il mit le pied sur le seuil de notre couvent, car ce fut un jour maudit!

MARTHE.

Que dites-vous, mon père?

DON SANCHEZ.

Je dis qu'il n'a fait que passer dans notre saint asile, mais qu'il y a laissé une trace de sang.

MARTHE.

Lui!

DON SANCHEZ.

Je dis que ce sang crie vengeance et l'obtiendra, le Seigneur fût-il trois fois miséricordieux pour le coupable, car ce sang est celui de son frère.

MARTHE, *qui s'est levée, retombant sur son lit.*

Ah!

DON SANCHEZ.

Mais que peut avoir de commun ce fils du démon avec vous, ma fille, qui êtes un ange de piété?

MARTHE.

Mon père, vous m'avez dit que ceux qui suivaient la voie sainte se rencontraient au ciel?

DON SANCHEZ.

Je l'ai dit.

MARTHE.

Alors, ceux qui suivent la voie impie doivent se retrouver en enfer?

DON SANCHEZ.

Où ils souffrent éternellement.

MARTHE.

Mais où ils souffrent ensemble!... C'est bien, laissez-moi, mon père!...

DON SANCHEZ.

Oh! vous êtes encore insensée, ma fille; revenez à vous, je vous en supplie.

MARTHE.

Don Juan perdu! perdu à jamais! perdu en ce monde et dans l'autre! Oh! mon Dieu! mon Dieu!

DON SANCHEZ.

Que vous importe le destin de cet homme!...

MARTHE.

Que m'importe? mais vous ne comprenez donc pas? Cet homme... je l'aimais!

DON SANCHEZ.

Vous aimiez cet homme autrement que comme un frère? vous l'aimiez d'un amour profane?

MARTHE.

Je l'aimais d'un amour éternel!

DON SANCHEZ.

Oh! sacrilége.... vous, l'épouse du Seigneur! vous, liée par des vœux!

MARTHE.

Eh! savais-je ce que je faisais en les prononçant? savais-je à quels trésors de bonheur et d'amour je disais adieu? connaissais-je le monde que je quittais pour la solitude? la terre qu'on me forçait d'échanger pour le ciel?... Non, j'étais un enfant! on m'a traînée à l'autel, on m'a coupé les cheveux, on m'a mis un voile sur la tête, et l'on ne m'a pas dit que c'était un linceul.

DON SANCHEZ.

Seigneur, Seigneur, détournez les yeux pour ne pas voir, les oreilles pour ne pas entendre.

MARTHE.

Non, non, Dieu de bonté, Dieu de miséricorde, écoutez et regardez; écoutez mes cris, regardez mes larmes, et réjouissez-vous au ciel du bonheur de la terre.

DON SANCHEZ.

Je ne puis entendre plus longtemps de pareils blasphèmes. Adieu, adieu!

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MARTHE, *seule.*

Oui! oui! laissez-moi seule, seule avec le désespoir et la mort. — (*Se jetant sur son lit.*) Oh! oui, la mort! la mort!

(*On entend dans le chœur le chant des religieuses.*)

Sauvez de la mauvaise mort,
Et de la puissance infernale,
Le coupable que le remord
Visite à son heure fatale.

Oh mon Dieu!... oh! je sens que je meurs. Mourir sans revoir don Juan! mourir sans lui entendre dire une fois encore qu'il m'aime! mourir en le laissant au milieu du monde où il m'oubliera, où il en aimera une autre! Oh! mille ans de mon éternité pour un jour passé près de don Juan!

LE MAUVAIS ANGE, *soulevant le rideau.*

C'est un marché qui peut se faire.

MARTHE, *épouvantée.*

Qui me parle?

LE MAUVAIS ANGE.

Celui que tu as appelé.

MARTHE.

Que viens-tu faire?

LE MAUVAIS ANGE.

N'as-tu pas offert mille ans de ton éternité pour un jour passé près de don Juan?

MARTHE.

Oui.

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien! j'accepte.

MARTHE.

Mais il n'y a qu'avec Dieu, ou avec Satan, qu'on puisse faire un pareil pacte?

LE MAUVAIS ANGE.

Je viens au nom de l'un d'eux : que t'importe lequel, pourvu que la chose se fasse?

MARTHE, *frissonnant.*

Tu es le mauvais esprit... Oh! oh!

LE MAUVAIS ANGE.

Marthe, tu as encore cinq minutes à vivre.

MARTHE.

Tu as raison, je ne vois plus, et j'entends à peine.

LE MAUVAIS ANGE.

Marthe, tu ne reverras jamais don Juan.

MARTHE.

Je veux le revoir... oui... oui, je le veux à tout prix!

LE MAUVAIS ANGE.

Rien de plus facile.

MARTHE.

Que faut-il faire?

LE MAUVAIS ANGE.

Signer ce papier.

MARTHE.

Que contient-il?

LE MAUVAIS ANGE.

Le pacte proposé.

MARTHE.

Mille ans pour un jour!

LE MAUVAIS ANGE.

Pas une minute de plus, pas une seconde de moins, il serait nul s'il n'était exact; nous sommes gens d'honneur, en enfer!

MARTHE.

Et quand le reverrai-je?

(*On entend frapper.*)

LE MAUVAIS ANGE.

Le voilà qui frappe à la porte du couvent.

MARTHE.

Oh! je serai morte avant qu'il entre dans cette chambre!

LE MAUVAIS ANGE.

Qu'importe, si tu ressuscites quand il y sera entré?

MARTHE.

Donne-moi la plume.

LE MAUVAIS ANGE.

Attends.

(*Il lui pique le bras avec la plume de fer, le sang coule.*)

MARTHE.

Ah!

LE MAUVAIS ANGE.

Ce n'est rien, signe.

MARTHE.

En aurai-je la force? Ah! (*Signant.*) Ah! je me meurs!

(*Elle laisse tomber la plume.*)

LE MAUVAIS ANGE.

Il est, ma foi, bien heureux que son nom n'ait eu que deux syllabes. Ah! ah! ah! chacun son tour, mon bon ange.

(*Il disparaît.*)

CHOEUR DE RELIGIEUSES.

Ame chrétienne, monte aux cieux,
Séjour du bonheur sans mélanges;
Le Seigneur te garde, aux saints lieux,
Une place parmi les anges.

MARTHE.

Ah! don Juan! don Juan! — (*En faisant un dernier effort, elle cache sa figure avec ses cheveux.*) A toi mon dernier soupir! à toi ma dernière pensée!

(*Elle meurt.*)

SCÈNE V.

SOEUR MARTHE *morte*, SOEUR URSULE, UN TRAPPISTE.

URSULE, *ouvrant la porte.*

Entrez, mon père; puisque c'est dom Sanchez qui vous envoie à sa place, il faut que vous soyez comme lui un saint homme.

DON JUAN.

En m'offrant pour cette tâche sacrée, j'ai plus compté sur mon zèle que sur mes mérites, mais Dieu m'aidera. Ma sœur, laissez-nous.

URSULE.

Et cette tâche vous sera facile, mon père, car c'est un ange que vous avez à conduire au ciel.

DON JUAN, *rejetant son capuchon en arrière.*

Amen!

SCÈNE VI.

DON JUAN, MARTHE.

DON JUAN.

Allons, la chose est en bon train, me voilà dans le bercail... et Hussein m'attend au bas de cette fenêtre... — (*S'approchant du lit.*) Diable ! il me semble que la pénitente de dom Sanchez n'est point malade de vieillesse... Ma sœur... elle ne me répond pas, ma sœur... évanouie, sans doute... — (*Lui touchant la main.*) Glacée, morte... Pauvre enfant, si jeune, morte dans un cloître, sans avoir goûté la vie, sans avoir connu l'amour !... Trésor enfoui, diamant perdu !.. pourquoi ne t'ai-je pas rencontrée joyeuse et florissante au milieu du monde, au lieu de te trouver pâle et froide sur ton lit mortuaire ?... je t'aurais aimée, car tu devais être jolie : de si beaux cheveux ne peuvent cacher qu'un beau visage... — (*Écartant les cheveux.*) Mon Dieu ! oh ! non... ce n'est pas possible... ce sont ses traits, c'est elle... c'est Marthe !... Marthe, froide... inanimée, morte !... Ah ! don Juan !... quel mauvais esprit as-tu donc irrité, que depuis quelques jours rien ne te réussisse et que tout aille au pire ? à qui t'adresser, maintenant que tes péchés t'ont brouillé avec Dieu, et tes remords avec Satan ?... Oh ! il y a cependant eu pour moi un temps de bonheur où mes désirs s'accomplissaient avant d'être formés, où ma volonté avait la baguette d'une fée, où un palais enchanté se fût élevé sur ma route pour me donner l'hospitalité pendant une nuit !... Ai-je donc perdu sans le savoir quelque amulette précieux, quelque talismam souverain ? ou plutôt n'est-ce pas que depuis que mon père a reconnu don Josès, il y a une malédiction sur moi ?... Autrefois, t'eussé-je perdue vivante, et t'eussé-je retrouvée morte, prête pour la tombe, je crois que je n'aurais eu qu'à dire : Je veux qu'elle vive, et l'âme, à moitié chemin du ciel, serait redescendue sur la terre... Marthe ! Marthe !... ma bien-aimée !... — (*Il se penche sur elle, et reculant tout à coup.*) Ah ! il m'a semblé sentir un mouvement... Elle se lève... — (*La regardant se lever et s'asseoir sur son lit.*) Marthe !... — (*Saisissant vivement sa main.*) Toujours froide, toujours morte... Marthe, parle-moi, je t'en supplie, ou je ne pourrai pas croire que tu vis ! Oh ! un mot, une parole !

MARTHE, *lentement.*

Don Juan.

DON JUAN.

Ah ! ma fortune ne m'a pas abandonné, je suis toujours moi, je suis toujours l'heureux et le puissant ! O Marthe ! cette fois tu es à moi, et ni l'enfer ni le ciel ne t'arracheront plus de mes mains. — (*Courant à la fenêtre et l'ouvrant.*) Hussein, Hussein !

HUSSEIN.

Monseigneur !

DON JUAN.

Les chevaux sont-ils prêts ?

HUSSEIN.

Oui, monseigneur.

DON JUAN.

L'échelle de cordes ?

HUSSEIN.

La voilà.

DON JUAN *l'assujettit à la fenêtre, se retourne et trouve Marthe debout.*

Allons, ma bien-aimée, l'amour, le bonheur, l'avenir, tout est à nous. Es-tu prête ? veux-tu venir ?

MARTHE, *lentement et froidement.*

Allons ! — (*L'heure sonne.*) Écoutez. — (*Elle compte.*) Minuit !

(*Pendant que don Juan la conduit vers la fenêtre, la toile tombe.*)

SEPTIÈME TABLEAU.

Un vieux château en ruines donnant sur un lac, derrière lequel s'élèvent de hautes montagnes. Il fait nuit, et le théâtre n'est éclairé que par la lumière de la lune et des étoiles.

SCÈNE VII.

DON JUAN, MARTHE, *entrant au milieu des ruines.*

DON JUAN.

Vive Dieu! voilà une manière de voyager dont je n'avais pas d'idée. Cent cinquante lieues en vingt heures! il paraît que le diable avait quelque course pressée à faire, et que pour ménager ses jambes, il sera entré dans le ventre de mon cheval. Cent cinquante lieues sans s'arrêter, sans qu'un poil de son corps se mouille, sans que le feu lui sorte par les naseaux et le sang par les yeux!... Oh! il y a magie là-dessous. — (*Se retournant et regardant autour de lui.*) En tout cas, si mon cheval a fait preuve de vitesse dans la route, il me semble avoir singulièrement manqué de jugement pour le choix de l'auberge. — Tu dois être écrasée de fatigue et mourir de faim, pauvre enfant!... puis, il faut que nous changions de costume, nous ne passerons pas toujours par des montagnes nues et des landes désertes, et si nous ne voulons pas être reconnus ou arrêtés, il faut changer ces habits religieux contre d'autres, quels qu'ils soient. Ce diable de château n'a l'air d'être habité que par les chouettes et les orfraies!... Holà! quelqu'un! Il y a un très-bel écho, mais voilà tout... Écuyers!.... camérières!... Personne... Allons, décidément, je crois que le mieux est de remonter sur le dos d'Ali, et de chercher quelque autre gîte.

MARTHE, *étendant la main.*

Attendez!

(*Des femmes entrent par la porte à droite, et des valets par la porte à gauche.*)

DON JUAN.

Ah! il paraît que vous avez tout pouvoir en ces lieux, ma belle châtelaine?

MARTHE.

C'est un vieux manoir de famille qui appartenait à ma sœur Inès.

DON JUAN.

Charmante propriété! et dont le châtelain actuel me paraît faire les honneurs avec une merveilleuse courtoisie.

MARTHE.

Don Juan, vous pouvez suivre ces écuyers avec la même confiance que je vais suivre ces femmes; vous me retrouverez ici.

DON JUAN.

Vous me le promettez, Marthe?...

MARTHE.

Je vous le jure.

DON JUAN, *s'éloignant, à gauche, avec les écuyers.*

Allons, mes maîtres!.... à moi vos plus riches et vos plus élégants habits!

MARTHE, *s'éloignant, à droite, avec les femmes.*

Allons, mes sœurs..... à moi la plus simple et la dernière parure!

(*Tandis que don Juan sort d'un côté et Marthe de l'autre, le mauvais Ange sort lentement de terre, au milieu du théâtre.*)

SCÈNE VIII.

LE MAUVAIS ANGE, *seul.*

Va vêtir tes habits de fête,
Et toi ton funèbre linceul;
Mais, à votre hymen qui s'apprête,
Je ne dois pas assister seul!
Il vous faut de joyeux convives,
Il vous faut des lumières vives :
Allumez-vous donc, feux d'enfer!...
Et vous, morts, reprenez la vie
Qui vous fut lâchement ravie,
Par l'eau, le poison, ou le fer.

Mais laissez, dans vos tombes vides,
Vos suaires aux plis mouvants,
Et couvrez vos membres livides
De la parure des vivants;
Faites briller à vos fronts pâles,

Depuis la couronne d'opale,
Jusqu'à la couronne de fleurs :
Et, noble dame ou bachelette,
Couvrez vos faces de squelette
De masques joyeux et menteurs.

Satan permet que, pour une heure,
Vos fantômes peuplent la nuit,
Et que cette sombre demeure
S'emplisse de joie et de bruit.
Sa voix vous parle par ma bouche :
Levez-vous de la froide couche
Où le ver du cercueil vous mord,
Et le cœur éteint, l'œil atone,
Venez, pâles feuilles d'automne
Que roule le vent de la mort.

(*A ce dernier vers les fantômes apparaissent lentement par les deux corridors latéraux, dont les grilles s'ouvrent toutes seules, et par la porte du fond; puis lorsqu'ils se sont joints sur le devant de la scène, don Juan sort de la porte par laquelle il était entré. Il est magnifiquement habillé.*)

SCÈNE IX.

DON JUAN, LES FANTOMES.

DON JUAN.

Sur mon honneur! je n'ai jamais vu valets de chambre plus silencieux passer à un gentilhomme de plus magnifiques habits! Il paraît que le seigneur de céans est juste de ma taille. — Ah! ah!... mais il veut que la fête soit entière : bal masqué, buffet splendide, lumières éblouissantes. Vraiment, si notre valeureux Gonzalve n'avait chassé les Maures de notre belle terre d'Espagne, je croirais que le calife Abd-Alrahman me fait les honneurs de son harem. — (*A une femme qui se trouve près de lui.*) Voyons, ma gracieuse odalisque, voulez-vous de moi pour votre sultan?

LE MASQUE.

Certes; où en trouverais-je un plus galant, plus loyal et surtout plus fidèle?

DON JUAN.

Fidèle!... allons, je vois que tu me connais, beau masque; car mes amours durent aussi longtemps que la vie.

LE MASQUE.

De celles qui meurent pour toi, n'est-ce pas?

DON JUAN.

Oh! tu te trompes, car alors leur mémoire leur survit et se grave éternellement dans mon cœur.

LE MASQUE.

Oui, au point que si par un prodige tu les revoyais au bout de huit jours, tu ne reconnaîtrais plus leur visage!

DON JUAN.

Je ne sais si je t'ai jamais aimé, beau masque; mais, si cela est, fais-en l'épreuve, et tu verras.

LE MASQUE.

Tu réponds de me reconnaître?

DON JUAN.

Quand je ne t'aurais vu qu'une minute.

LE MASQUE.

Tu le veux?

DON JUAN.

Je t'en prie.

CAROLINA, *se démasquant.*

Eh bien! regarde!

DON JUAN.

Carolina!

CAROLINA.

Allons, ta mémoire est plus fidèle que je ne croyais. C'est bien. — (*Elle glisse sur une planche mobile qui l'entraîne dans un des corridors.*) Au revoir, don Juan, au revoir!

DON JUAN.

Carolina! — (*Il veut la suivre, mais la grille du corridor se referme.*) Çà, suis-je bien éveillé, ou tout ce qui m'arrive depuis trois jours n'est-il qu'un songe?

UN SECOND MASQUE, *le prenant sous le bras.*

Non, mon beau gentilhomme, c'est une réalité.

DON JUAN.

Illusion ou réalité, je ne me plains que d'une chose, c'est qu'elle m'échappe!

LE MASQUE.

Toujours le même, don Juan?

DON JUAN.

Toujours homme de sensations avant tout : il m'en faut, quelles qu'elles soient, je ne puis vivre sans elles, et quand le plaisir me manquera, je crois que je chercherai la douleur.

LE MASQUE.

Et tu la trouveras, sois tranquille!

DON JUAN.

Ce ne sera pas sur tes traces, je l'espère?

LE MASQUE.

Peut-être!

DON JUAN.

Eh bien! soit! si tu es assez belle pour qu'il y ait compensation.

LE MASQUE.

On m'a dit souvent que j'étais la perle de Séville, et Séville est le diamant de l'Andalousie.

DON JUAN.

Fais-m'en juge, et si tu es telle que tu dis, je te suivrai.

LE MASQUE.

Partout?

DON JUAN.

Jusqu'en enfer!

LE MASQUE.

C'est parole donnée?

DON JUAN.

Sur l'honneur!

VITTORIA, *ôtant son masque.*

Eh bien! juge!

DON JUAN.

Vittoria!

VITTORIA, *s'enfonçant en terre.*

A bientôt, don Juan, à bientôt!

DON JUAN, *voulant la suivre. Des flammes sortent de terre.*

C'est bien! attends-moi; tu as pris le bon chemin pour me revoir, Vittoria! et je suis plus sûr de ne pas manquer à ma parole que si tu étais montée au ciel!

(*Deux masques s'approchent de don Juan par derrière et lui prennent les deux bras.*)

LE MASQUE, *à gauche de don Juan.*

Don Juan, je t'aime!

LE MASQUE DE DROITE.

Don Juan, je te déteste!

LE MASQUE DE GAUCHE.

Don Juan, tu es le plus beau, le plus séduisant cavalier qu'il y ait sous le ciel!

LE MASQUE DE DROITE.

Don Juan, tu es l'homme le plus perdu et le plus infâme qui ait habité sur la terre!

DON JUAN.

Ne vous disputez pas, mes jalouses, car vous avez raison toutes deux!...

LE MASQUE DE GAUCHE.

Suis-moi, don Juan, je te conduirai dans mon palais de cristal; tu marcheras sur un sable d'or, et tu n'auras qu'à te baisser pour ramasser les perles et cueillir le corail.

LE MASQUE DE DROITE.

Moi, don Juan, mes domaines sont des landes arides et des bruyères sauvages, et les seules visites que j'y reçoive sont celles des sorcières et des bohémiennes qui viennent à minuit cueillir la jusquiame et la belladone, cette fleur des philtres et ce fruit des empoisonnements.

LE MASQUE DE GAUCHE.

J'habite le Mançanarès aux rives embaumées, et lorsque je lève la tête au-dessus des eaux, les orangers et les lauriers-roses me jettent leurs fleurs pour que je m'en fasse une couronne.

LE MASQUE DE DROITE.

Moi, j'habite les champs désolés où l'on jette les cadavres des suicidés, et lorsque je parcours mon domaine, marchant triste et pâle sur des ossements, les seules fleurs qui pleuvent sur ma tête sont les flocons de neige qui descendent du ciel.

DON JUAN, *quittant le bras du masque qui a parlé le dernier.*

Décidément, mon ondine, toutes mes sympathies sont pour vous, car vous me paraissez plus tendre et surtout moins mélancolique que votre compagne.

LE MASQUE DE DROITE.

Mais si, toute triste et sauvage que je suis, j'étais plus belle qu'elle?

DON JUAN.

Alors, je vous aimerais toutes les deux, afin d'épuiser à la fois toutes les voluptés de la vie... Acceptez-vous le traité, mes déesses?

TÉRÉSINA, *se démasquant.*

Voici ma réponse.

DON JUAN.

Térésina, je m'en doutais! — (*A Inès.*) Et toi, tu es Inès, n'est-ce pas? — (*Inès se démasque.*) Je te retrouve; tant mieux; — (*Saisissant son domino.*) Cette fois, tu ne m'échapperas pas.

INÈS, *lui laissant le domino entre les mains.*

Insensé!

TÉRÉSINA.

A ce soir, don Juan! à ce soir.

INÈS.

Dans une heure, don Juan, dans une heure!

(*Les deux femmes glissent sur une planche qui les entraîne toutes deux dans la coulisse à droite du spectateur.*)

DON JUAN.

Suis-je donc dans l'île des prodiges et des illusions? est-il possible qu'un homme vivant voie de pareilles choses autrement qu'en rêves?... Suis-je bien éveillé? voyons... et ce qui m'entoure a-t-il un corps ou n'est-ce qu'une ombre? Ceci est-il un mur? — (*Il touche le mur et successivement les objets qu'il nomme.*) Ceci est un dressoir; ceci, une coupe.

UN SERVITEUR, *voyant don Juan une coupe à la main.*

Que voulez-vous que je vous verse, monseigneur?

DON JUAN.

De l'eau.

(*Le serviteur verse. En ce moment, un homme enveloppé d'un manteau s'approche de lui par derrière.*)

DON JUAN, *portant la coupe à sa bouche et l'écartant aussitôt.*

Qu'est-ce que cette eau?

L'HOMME AU MANTEAU.

Les larmes que tu as fait répandre.

DON JUAN, *jetant l'eau et tendant la coupe.*

Du vin.

(*Le serviteur verse.*)

DON JUAN *porte la coupe à sa bouche et l'éloigne aussitôt.*

Qu'est-ce que ce vin?

L'HOMME AU MANTEAU.

Le sang que tu as fait couler.

DON JUAN, *laissant tomber la coupe.*

Et toi, qui es-tu?

DON SANDOVAL, *écartant son manteau et montrant sa chemise ensanglantée.*

Don Sandoval d'Ojedo.

DON JUAN.

Je croyais t'avoir mieux tué. — Qu'as-tu fait de ton épée?

DON SANDOVAL.

Je l'ai laissée tomber au moment où la tienne m'a traversé la poitrine.

DON JUAN.

Eh bien! va la chercher, et reviens.

DON SANDOVAL.

Es-tu donc las d'attendre la justice divine?

DON JUAN.

Oui, car j'en entends éternellement parler, et je ne la vois jamais venir... Écoute, Dieu m'a donné une heure pour me repentir... je lui donne un quart d'heure pour me foudroyer.

DON SANDOVAL.

C'est juste! — (*S'éloignant.*) Celui qui frappe du glaive périra par le glaive.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

DON JUAN *seul, puis* MARTHE.

DON JUAN.

C'est bien, mon maître; je ne sais si c'est à moi que s'applique le divin proverbe...; mais ce dont je puis répondre, c'est que le fer qui me passera au travers du cœur ne le sentira pas trembler... — (*Marthe entre avec une longue robe blanche et une couronne de roses blanches sur la tête.*) Ah! vous voilà, Marthe, ange sauveur de ma vie... venez à moi... Pourquoi m'avez-vous abandonné au milieu des magies, des spectres et des prestiges qui m'environnent? et pourquoi vous-même venez-vous me retrouver avec cette robe et cette couronne?

MARTHE.

C'est la couronne de l'innocence; don Juan, n'en soyez pas jaloux; c'est la robe du cercueil, ne me l'enviez pas!

DON JUAN.

Vous deviez vous préparer pour le lit nuptial et non pour la tombe; il ne s'agit pas de funérailles, mais de noces. Des larmes, soit; mais des larmes de bonheur, d'ivresse et de félicité!

MARTHE.

Eh bien! don Juan, je puis encore verser de pareilles larmes, et cela dépend de vous.

DON JUAN.

Que voulez-vous? que demandez-vous? mon cœur, mon amour, ma vie!

MARTHE.

Votre repentir...

DON JUAN.

Mon repentir! je l'ai offert à Dieu, et il l'a repoussé. Moi, me repentir!... et de quoi? d'avoir été heureux et de l'être encore? me repentir de vous avoir aimée et de m'être fait aimer de vous? Oh! non, pour me repentir il faudrait que je n'eusse pas devant les yeux Marthe, ma toute chérie!... que je ne visse pas s'ouvrir devant moi l'avenir enchanté de son amour; il faudrait qu'en étendant les bras, je te sentisse m'échapper, comme les fantômes de ma fièvre ou de ma folie, que j'ai déjà oubliés, ou plutôt que je n'ai jamais vus.

MARTHE.

Tu as oublié ces fantômes? oh! malheur à toi! car ces fantômes sont ceux de tes victimes! Don Juan, si perdu que tu sois, je n'aurais pas cru que tu pouvais oublier Carolina, dom Mortès, Vittoria, Sandoval, Térésina, Inès ma sœur, et don Josès ton frère.

DON JUAN.

Marthe!! qui t'a dit ces secrets de sang?

MARTHE.

Les morts savent tout, don Juan.

DON JUAN.

Les morts!

MARTHE.

Oui, regarde-moi : mes yeux sont ouverts, c'est vrai; mais la flamme de la vie y est éteinte; mon cœur est toujours dans ma poitrine, mais il a cessé de battre. Mes mains peuvent encore se joindre et te supplier, mais elles sont froides et glacées comme le marbre. Pouvais-tu t'y tromper, don Juan, et prendre pendant tout un jour la mort pour la vie!

DON JUAN.

Oh! mais cela ne se peut pas, et tu voudrais me faire croire à un prodige pour m'échapper encore, comme tu l'as déjà fait. Oh! Marthe! Marthe, tu ne m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimé.

MARTHE.

Je ne t'ai jamais aimé, don Juan! je ne t'ai jamais aimé! oh! mais j'étais un ange du Seigneur, et, par amour, j'ai perdu mon auréole pour toi; je suis devenue une femme, je suis descendue du ciel sur la terre, et par amour j'ai perdu la raison pour toi; je pouvais être une sainte et reconquérir le

ciel, et par amour j'ai perdu le ciel pour toi. Et ce n'est pas tout : au moment de ma mort, pour te revoir encore, pour te revoir une fois, pour te revoir un jour, j'ai donné mille ans de mon éternité. Sois heureux, don Juan! je suis tombée de si haut et je suis arrivée si bas, que l'œil humain ne peut pas mesurer ma chute; sois fier, car tu as dit un jour que tu voulais effacer la renommée de don Juan Tenorio; sois fier, don Juan de Marana, car tu as fait plus que lui! lui n'avait séduit que des femmes, et toi tu as perdu un ange..

DON JUAN.

Un ange! oui, j'aurais dû m'en douter, à ta voix, à ton visage, à ton parfum du ciel. Oui, tu es un ange, et tu es lasse de la terre, n'est-ce pas? et tu regrettes tes splendeurs divines, et tu te crois morte parce que tu vis de notre vie à nous? Eh bien! Marthe, je te rendrai le ciel que tu as perdu, je suis déjà plus qu'un homme, puisqu'un ange m'a aimé. Marthe!... un mot de toi, et je serai l'égal d'un dieu.

MARTHE.

Malheureux! tu parles de félicités célestes, et à peine s'il te reste quelques instants pour échapper aux flammes infernales!

DON JUAN.

Quelques instants de bonheur divin valent mieux qu'une éternité de félicités humaines.

MARTHE.

Mais ne vois-tu pas ces lumières qui s'éteignent?

DON JUAN.

Le plus beau moment d'une fête nuptiale, est celui où l'on souffle les flambeaux.

MARTHE.

Regarde! écoute!

DON JUAN.

Quel est ce bruit, quel est ce changement?

MARTHE.

Ne vois-tu pas que nous sommes enfermés dans un sépulcre, sans portes, sans issues?

DON JUAN.

Tant mieux! personne ne tentera de nous y suivre.

MARTHE.

La mort entre partout! — (*Elle tombe à genoux.*) Don Juan, au nom du séjour bienheureux où, dans mille ans, nous pouvons nous retrouver ensemble; au nom de ton père, qui est le seul homme qui prie pour toi au ciel; en mon nom, à moi, qui suis la seule femme qui prie pour toi sur la terre, repens-toi, don Juan, repens-toi!

DON JUAN.

Marthe, Ève n'était pas si belle que toi, et Adam a perdu le paradis pour elle.

MARTHE.

Malheureux! malheureux!

DON JUAN.

Marthe, Marthe, ma bien-aimée!

MARTHE, *jetant un cri.*

Ah!

(*L'heure sonne.*)

DON JUAN.

Qu'as-tu?...

MARTHE.

Minuit!

DON JUAN.

Nous achevons un jour de bonheur, et nous entrons dans un jour heureux.

(*L'heure continue à sonner.*)

MARTHE, *s'affaiblissant au fur et à mesure que l'heure sonne.*

Ce jour, c'est le dernier; cette heure, c'est la dernière; don Juan, repens-toi! repens-toi!

DON JUAN.

Demain.

MARTHE.

Je meurs!... Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de lui!

DON SANDOVAL, *paraissant derrière le tombeau une épée flamboyante à la main.*

Me voilà, don Juan!

DON JUAN, *furieux.*

Sandoval!... tu prends mal ton heure.

DON SANDOVAL.

Es-tu prêt?

DON JUAN.

Toujours...

DON SANDOVAL.

En garde, donc!

(*Ils se battent.*)

DON JUAN, *blessé.*

Enfer! — (*Sandoval disparaît.*) Disparu, et moi, blessé. — (*Il chancelle.*) Blessé à mort! Marthe, Marthe! ah! Malédiction!

(*Il tombe.*)

LE MAUVAIS ANGE, *paraissant à gauche du spectateur.*

Vengeance!

LE BON ANGE, *paraissant à droite du spectateur.*

Miséricorde!

L'ANGE DU JUGEMENT, *descendant du ciel.*

Justice!

(*Ces trois mots écrits en lettres de feu aux deux côtés et derrière le tombeau, forment un triangle de flammes qui enferme les corps de Marthe et de don Juan.*)

(*La toile tombe.*)

KEAN,

OU

DÉSORDRE ET GÉNIE.

PERSONNAGES.

KEAN.
LE RÉGISSEUR.
LE PRINCE DE GALLES.
LE COMTE DE KŒFELD.
LORD MEWILL.
SALOMON.
PISTOL.
LE CONSTABLE.
PETER PATT.
JOHN.
TOM.
DAVID.
DARIUS.
BARDOLPH.
L'INTENDANT.
LE SOMMELIER.
PREMIER VALET.
DEUXIÈME VALET.
KETTY.
ELENA, COMTESSE DE KŒFELD.
ANNA DAMBY.
AMY, COMTESSE DE GOSSWILL.
JULIETTE.
LA SUIVANTE.
LA NOURRICE.
UNE SERVANTE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon du comte de Kœfeld.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELENA, L'INTENDANT, UN DOMESTIQUE.

L'INTENDANT, *donnant des ordres.*

A-t-on dressé les tables de jeu?

LE DOMESTIQUE.

Deux de whist, une de boston.

L'INTENDANT.

Vous avez prévenu les musiciens?

LE DOMESTIQUE.

Ils seront au grand salon à neuf heures et demie.

L'INTENDANT.

C'est bien... alors le punch et le thé au boudoir.

ELENA, *écrivant une lettre.*

Et n'oubliez pas les cigares pour ces messieurs... Tout est bien; monsieur l'intendant, ne vous éloignez pas de la soirée, je vous prie.

(*L'intendant sort.*)

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Milady comtesse de Gosswill.

ELENA.

Oh! faites entrer... faites entrer, vite! — (*A Amy qui entre.*) Bonjour, chère... Oh! que vous êtes tout aimable, de venir ainsi de bonne heure! J'ai tant de choses à vous dire! On ne se voit vraiment plus, on se rencontre, voilà tout...

SCÈNE II.

ELENA, AMY, *devant une psyché.*

AMY, *minaudant.*

Aussi, ai-je cru faire merveille en arrivant avant tout le monde; nous aurons au moins, de cette manière, une demi-heure de bonne causerie; car, moi aussi, j'ai mille choses à vous dire, et la première, ma belle Vénitienne, c'est qu'au milieu de nos cheveux blonds et de nos yeux bleus, vos cheveux et vos yeux noirs sont toujours ce qu'il y a de plus nouveau et de mieux pour le moment dans nos salons.

ELENA.

Si ce n'est, cependant, ce beau cou blanc et ces belles mains blanches, cette taille mince et souple comme une écharpe... Oh! bien décidément, vous me rangez à l'avis de votre grand poëte, et l'Angleterre est un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang... Voyons, craignez-vous que nos convives n'en réchappent? asseyez-vous donc là.

AMY.

Tout à l'heure, et avec grand plaisir, car je suis fatiguée... mais fatiguée horriblement; il y avait une course à New-Market et je n'ai pas pu me dispenser d'y aller. J'ai été obligée de me lever à dix heures du matin, et quand je fais de ces imprudences, j'en ai pour toute la journée à me remettre... Oh! il fallait bien que ce fût chez vous

que je vinsse, allez... — (*S'asseyant.*) Et vous, qu'avez-vous fait?...

ELENA.

Rien aujourd'hui, que les préparatifs nécessaires.

AMY.

Et hier au soir, avez-vous été quelque part?

ELENA.

Oui, à Drury-Lane...

AMY.

On jouait?

ELENA.

Hamlet, et le Songe d'une Nuit d'Été...

AMY.

Et qui faisait le personnage d'Hamlet?... Young?...

ELENA.

Non, Edmond Kean...

AMY.

Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit que c'était votre jour de loge? je vous aurais demandé une place.

ELENA.

Et je vous l'aurais donnée avec grand plaisir... Kean a été vraiment superbe.

AMY.

Superbe?

ELENA.

Sublime!... j'aurais dû dire.

AMY.

Quel enthousiasme!

ELENA.

Il vous étonne!... cependant, vous savez que nous autres Italiennes n'avons point de demi-sensations, et ne savons cacher ni notre mépris ni notre admiration.

AMY.

Promettez-moi de ne pas me battre trop fort, je vous dirai une chose.

ELENA.

Dites...

AMY.

Préparez-vous alors à entendre ce qui a jamais été inventé de plus absurde.

ELENA.

Parlez...

AMY.

Je ne sais vraiment comment vous dire cela... c'est si ridicule!

ELENA.

Mais, mon Dieu, qu'est-ce donc?

AMY.

Personne ne peut nous entendre?

ELENA.

Vous commencez à m'effrayer, savez-vous?

AMY.

Eh bien! je vous dirai que l'on commence à remarquer dans le monde que vous êtes bien assidue à Drury-Lane.

ELENA.

Vraiment?... Eh bien! cela doit flatter vos compatriotes, qu'une étrangère soit si dévote à Shakspeare.

AMY.

Oui, mais l'on ajoute que vous n'allez pas à l'église pour prier Dieu... mais pour adorer le prêtre.

ELENA.

Young?

AMY.

Non.

ELENA.

Macready?

AMY.

Non.

ELENA.

Kemble?

AMY.

Kean...

ELENA.

Oh! la bonne folie... — (*Se mordant les lèvres.*) Et qui dit cela?

AMY.

Est-ce que l'on sait qui dit ces sortes de choses? elles tombent du ciel.

ELENA.

Et il passe toujours une bonne amie qui les ramasse... Alors, je l'aime.

AMY.

A la folie, dit-on...

ELENA.

Et, l'on me blâme?

AMY.

On vous plaint...... Aimer un homme comme Kean!..

ELENA.

Un instant, comtesse!...je n'ai pas fait d'aveu... Et pourquoi n'aimerait-on pas Kean?

AMY.

Mais, d'abord, parce que c'est un comédien, et que, ces sortes de gens n'étant pas reçus dans nos salons...

ELENA.

Ne doivent pas être reçus dans nos boudoirs... J'ai cependant rencontré M. Kemble dans les appartements du duc d'York.

AMY.

C'est vrai.

ELENA.

Et qui peut fermer à l'un les portes qui s'ouvrent devant l'autre?

AMY.

Sa réputation affreuse, chère amie...

ELENA.

Vraiment?

AMY.

Oh! mais il n'y a que vous qui ne sachiez pas cela... mais Kean est un véritable héros de débauche et de scandale! un homme qui se pique d'effacer Lovelace par la multiplicité de ses amours, qui lutte de luxe avec le prince royal, et qui avec tout cela, par un contraste qui dénonce son extraction, revêt, à peine débarrassé du manteau de Richard, l'habit d'un matelot du port, court de taverne en taverne, et se fait rapporter chez lui plus souvent qu'il n'y rentre.

ELENA.

Je vous écoute, chère amie... allez, allez!

AMY.

Un homme criblé de dettes, qui spécule, dit-on, sur les caprices de certaines grandes dames pour échapper aux poursuites de ses créanciers.

ELENA.

Et l'on a pu supposer que j'aimais un pareil homme... un homme comme celui dont vous venez de me faire le portrait!... là, sérieusement?

AMY.

Mais très-sérieusement. Vous pensez bien que je ne l'ai pas cru, moi... que lord Delmours ne l'a pas cru... que milady...

ELENA.

A propos, j'avais oublié de vous demander de ses nouvelles... Comment se porte-t-il?

AMY.

Qui?...

ELENA.

Lord Delmours...

AMY.

De ses nouvelles, à moi? Comment! est-ce que je sais ce qu'il fait... ce qu'il devient?

ELENA.

Pardon... mais je m'en informe à tout le monde : c'est un si excellent jeune homme!.... beau, élégant... spirituel, un peu indiscret... voilà tout.

AMY.

Indiscret?

ELENA.

Oui... Mais qui croit à ce qu'il dit? personne! Pardon, je vous ai interrompue... vous parliez de...

AMY.

Je ne sais plus..... Ah! je crois que c'était du dernier bal du duc de Northumberland... il a été délicieux, et j'ai été étonnée de ne pas vous y apercevoir. Je vous ai cherchée partout, je voulais vous présenter à la duchesse de Devonshire... elle aurait eu le plus grand plaisir à vous connaître, j'en suis sûre.

ELENA.

Merci de ce que vous pensez si souvent à moi.... mais la chose était faite depuis longtemps... Mon mari, en sa qualité d'ambassadeur de Danemark, a été invité chez elle aussitôt son arrivée à Londres.

AMY.

Et ne le verrons-nous pas, ce cher ambassadeur?

ELENA.

Ne dirait-on pas que vous avez la baguette d'une fée, et que vos désirs sont des ordres? Voyez!

SCÈNE III.

LES MÊMES; LE COMTE DE KOEFELD.

LE COMTE, *à son secrétaire.*

Faites partir un courrier à l'instant, et qu'il profite du premier bâtiment qui mettra à la voile..... ces dépêches ne peuvent souffrir aucun retard.

AMY.

La politique européenne laisse-t-elle enfin à monsieur le comte de Kœfeld un moment de loisir?

LE COMTE.

Le comte de Kœfeld a renvoyé tous les souverains de l'Europe à demain, afin de consacrer sa soirée à la reine de l'Angleterre, à la belle comtesse Amy de Gosswill.

AMY.

Quel malheur qu'on ne puisse pas croire un mot de tout cela!

ELENA.

N'a-t-il pas dit que jusqu'à demain il avait rompu avec la diplomatie?

AMY.

Oui.... mais l'habitude est une seconde nature.

LE COMTE.

S'il en est ainsi, je vais dire un mal horrible de vous. Qui vous habille donc, milady? cette robe vous fait une taille affreuse! et comment choisit-on le blanc avec un teint comme le vôtre!.... Si au moins vous aviez les cheveux blonds et les yeux noirs, cette beauté sévère rachèterait tous les autres défauts... mais, non, rien de tout cela... Oh! sur mon honneur! quand on a été aussi maltraitée de la nature, on doit être jalouse de tout le monde!... Eh bien! suis-je vrai, cette fois-ci?

AMY.

Pas plus que la première...

LE COMTE.

Mais alors, que croirez-vous?

AMY.

Tout ce que vous ne me direz pas.

LE COMTE.

Il est bien malheureux que les femmes ne soient pas ambassadeurs.

AMY.

Pourquoi cela?

LE COMTE.

Parce qu'il y a bien peu de secrets que l'on parviendrait à leur cacher.

ELENA, *regardant Amy.*

Elles sont ambassadrices?

AMY.

Méchante!...

ELENA.

Et en cette qualité, elles savent garder ceux qu'elles ont surpris.

AMY.

Oh! que vous avez là un charmant éventail!

ELENA.

Un cadeau du prince de Galles.

AMY.

Montrez donc!

LE COMTE.

N'aurons-nous donc point lord Gosswill?

AMY.

Il n'a pu venir; il aide en ce moment, je crois, lord Mewill à se mésallier.

LE COMTE.

Ah! c'est sur mon honneur vrai! c'est aujourd'hui que lord Mewill épouse cette riche héritière sur la dot de laquelle il compte pour refaire sa fortune... Comment appelez-vous déjà cette jeune fille?... miss Anna?...

AMY.

Anna Damby, je crois... c'est un de ces noms qui ne se retiennent pas... il n'y a rien qui les rappelle.

LE COMTE, *à Elena.*

Vous savez, madame... c'est cette jeune et jolie personne qui a presque en face de la nôtre une loge à Drury-Lane, et que vous avez remarquée pour la voir à toutes les représentations; elle a pu faire la même remarque sur vous, au reste.

ELENA.

Oui, oui, je sais.

AMY.

Vous ne devineriez pas, monsieur le comte, l'indiscrétion que j'ai commise : j'ai demandé à ma chère Elena une place dans sa loge pour la première fois que jouera Kean... c'est un si grand acteur!... un homme de tant de génie!

LE COMTE.

Vous désirez donc le voir?

AMY.

Plus que vous ne pouvez imaginer... et de près surtout. Votre loge est à l'avant-scène, et l'on doit y être à merveille pour que pas un des mouvements de sa physionomie ne soit perdu.

LE COMTE.

Eh bien! je suis fort aise que vous ayez ce désir... car je vous le ferai voir aujourd'hui de plus près encore que de ma loge...

AMY.

Vraiment!... et d'où cela?

LE COMTE.

D'un côté de ma table à l'autre... je l'ai invité à dîner avec nous.

ELENA.

Comment, monsieur, vous avez fait cela sans m'en prévenir?

AMY.

Inviter Kean!

LE COMTE.

Pourquoi pas? le prince royal l'invite bien! d'ailleurs, inviter, inviter comme on invite ces messieurs, en qualité de bouffon : nous lui ferons jouer une scène de *Falstaff* après le dîner... cela nous amusera, nous rirons.

ELENA.

Oh! mais je vous le répète, monsieur, comment avez-vous fait cela sans m'en prévenir.

LE COMTE.

C'était une surprise que je ménageais au prince royal, à qui mes instructions m'enjoignent de faire la cour; mais vous m'avez arraché mon secret : dites encore que je suis diplomate!

UN DOMESTIQUE, *entrant avec une lettre à la main.*

Une lettre pressée pour monsieur le comte...

LE COMTE.

Vous permettez, mesdames?

AMY.

Comment donc...

LE COMTE, *lisant.*

« Monseigneur, je suis désespéré de ne pouvoir » accepter votre gracieuse invitation, mais une af- » faire que je ne puis remettre me prive de l'hon- » neur d'être le convive de Votre Excellence. Soyez » assez bon, monseigneur, pour déposer mes re- » grets les plus vifs et mes hommages les plus res- » pectueux aux pieds de madame la comtesse. »

ELENA, *à part.*

Oh! je respire...

LE COMTE.

Nous vivons dans un singulier siècle, il faut en convenir... un comédien refuse l'invitation d'un ministre!

AMY.

Mais cela me paraît une excuse, et non pas un refus.

LE COMTE.

Oh! c'est un refus et bien en règle, je m'y connais; j'ai été employé à trois négociations de mariage entre altesses royales.

ELENA.

Mais votre lettre était-elle convenable?

LE COMTE.

Jugez-en par la réponse, madame.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Son altesse royale monseigneur le prince de Galles.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LE PRINCE DE GALLES.

LE PRINCE, *entrant en riant.*

Oh! c'est, Dieu me damne! une chose merveilleuse. Pardon, madame la comtesse, si j'entre chez vous si joyeusement; mais, voyez-vous, c'est qu'en ce moment-ci l'aventure la plus bouffonne que je connaisse court les rues de Londres, et sans masque encore...

ELENA.

Certes nous vous pardonnerons, monseigneur, mais à une condition, c'est que vous allez nous la dire.

LE PRINCE.

Comment, si je vous la dirai!... je crois bien; je la dirais aux roseaux de la Tamise comme le roi Midas, si je n'avais personne à qui la raconter.

ELENA.

Je déclare d'avance que je n'en croirai pas un mot.

AMY.

Oh! dites toujours, monseigneur; si nous ne la croyons pas, soyez tranquille, cela ne nous empêchera pas de la répandre.

LE PRINCE.

Vous connaissez bien lord Mewill?

LE COMTE.

Qui devait épouser cette petite bourgeoise?

LE PRINCE.

Qui devait est bien dit...

AMY.

Mais c'était chose convenue pour aujourd'hui, ce me semble?

LE PRINCE.

Eh bien! il a eu l'innocence de le croire comme vous, et en conséquence, il a remonté sa maison: chevaux et voitures, créanciers et créances, tout cela a été remis à neuf... c'est un homme expéditif que lord Mewill; malheureusement au moment de marcher à l'autel... comme la fiancée se faisait attendre, on est allé pour la chercher... et l'on a trouvé la porte ouverte et la jeune fille enlevée; la cage, mais plus d'oiseau.

ELENA.

Pauvre enfant, qu'on voulait sacrifier sans doute, et qui sans doute aimait quelqu'un! Il lui sera arrivé malheur.

LE PRINCE.

Avec cela, notez encore qu'elle loge à cinq cents pas de la Tamise.

(*Il rit.*)

LE COMTE.

Elle s'y sera jetée... la vue continuelle de l'eau...

AMY.

Oh! mon Dieu! et vous riez de cela, monseigneur?

LE PRINCE.

Rassurez-vous, madame, la vue continuelle de l'eau lui a donné l'envie de voyager par mer, et voilà tout. Mais comme voyager seule est chose ennuyeuse, elle a choisi un bon compagnon qui, je vous en réponds, ne la laissera pas en route.

AMY.

Et sait-on le nom du ravisseur?...

LE PRINCE.

Un nom des plus illustres de l'Angleterre.

AMY.

Oh! prince... prince, je vous en supplie!...

LE COMTE.

Ne pressez pas trop son altesse, mesdames... vous l'embarrasseriez peut-être beaucoup.

LE PRINCE.

Mauvais plaisant... soyez tranquille, je ne m'attaque pas à la bourgeoisie... j'aurais trop peur d'échouer... Non, mesdames, c'est un nom bien plus illustre que le mien... un front couronné depuis longtemps, tandis que le mien attend encore sa couronne; et Dieu la conserve pendant maintes années sur la tête de mon frère!

ELENA, *inquiète.*

Mais enfin qui donc?...

LE PRINCE.

Vous ne devinez pas... eh! mon Dieu, il y a une heure que je vous mets le doigt dessus... et qui donc cela pouvait-il être, sinon le Faublas, le Richelieu, le Rochester des trois-Royaumes... Edmond Kean.

ELENA.

Edmond Kean... cela est impossible!

LE COMTE.

Impossible... mais cela m'explique au contraire son refus... et il fallait une affaire de cette importance pour priver M. Kean de l'honneur d'être notre convive.

ELENA, *à part.*

Oh! mon Dieu!

LE COMTE.

Je suis du reste enchanté qu'il ait refusé maintenant... s'il était venu aujourd'hui, et que la chose fût arrivée demain, on aurait cru que j'étais son complice.

LE PRINCE.

Et cela aurait pu brouiller l'Angleterre avec le Danemark... Mesdames, il faudra vraiment fêter cet événement qui empêche la guerre à l'étranger... et qui ramène la paix à l'intérieur.

AMY.

Étions-nous donc menacés d'une révolution?...

LE PRINCE.

Comment, mais... nous étions en état permanent de guerre civile... matrimonialement parlant, il n'y avait plus ni mari qui osât répondre de sa femme, ni amant de sa maîtresse... c'est une fortune pour la morale publique, et je ne m'étonnerais pas que la moitié de Londres fût illuminée ce soir.

AMY.

Était-ce donc vraiment un homme si fort à craindre? et serait-il vrai que certaines grandes dames ont eu la bonté, vraiment inouïe, de l'élever jusqu'à elles?

LE PRINCE.

Oh! c'est une erreur! elles ne l'ont point élevé jusqu'à elles, elles sont seulement descendues jusqu'à lui... ce qui est fort différent, ce me semble.

ELENA, *à part.*

Que je souffre! mon Dieu! que je souffre!

LE COMTE.

Oh! c'est vraiment fort drôle, et il n'y a qu'en Angleterre qu'on voit de ces choses-là.

LE PRINCE.

Prenez garde, mon cher comte... les ambassadeurs sont à moitié naturalisés.

ELENA.

Monseigneur...

LE PRINCE.

Oh! pardon, madame la comtesse...

AMY.

Et vous croyez, monseigneur, que la nouvelle est vraie?

LE PRINCE.

Si je le crois, c'est-à-dire que je parie qu'à cette heure Kean est sur la route de Liverpool.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Kean.

ELENA, *étonnée.*

Monsieur Kean!

AMY, *étonnée.*

Monsieur Kean!

LE COMTE, *étonné.*

Monsieur Kean!

LE PRINCE.

Ah! voilà qui se complique, par exemple.

LE COMTE.

Faites entrer.

SCÈNE V.

LES MÊMES; KEAN.

KEAN, *avec les manières les plus fashionables.*

Milady, mylord... j'ose espérer que vous voudrez bien excuser la contradiction qu'il y a entre ma lettre et ma conduite; mais une circonstance inattendue est venue tout à coup changer des projets arrêtés, et m'a fait un devoir, une loi de la démarche que j'accomplis en ce moment. — (*Se retournant vers le prince.*) Son Altesse daignera-t-elle recevoir mes hommages?

LE COMTE.

J'avoue que je ne comptais plus sur vous, monsieur. D'abord à cause du refus que contenait cette lettre que je viens de recevoir; ensuite à cause des bruits étranges qui se sont répandus aujourd'hui sur votre compte.

KEAN.

Ce sont précisément ces bruits qui m'amènent chez vous, monsieur le comte, car ces bruits, tout exagérés qu'ils peuvent être, ont cependant une certaine consistance : oui, miss Anna est venue chez moi, mais ne m'y ayant pas trouvé, elle y a laissé cette lettre. L'espion qui l'avait vue entrer n'aura pas eu la patience d'attendre sa sortie, voilà tout... Mais comme la réputation de miss Anna est compromise, je n'ai point trouvé de meilleur moyen de vous remercier de la gracieuse invitation que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, qu'en vous choisissant, monsieur le comte, pour faire entendre à Londres sa justification et la mienne... honneur pour honneur...

LE COMTE.

Votre justification, monsieur! vous êtes innocent ou vous êtes coupable... Si vous êtes innocent, un démenti formel donné par vous suffira.

KEAN.

Un démenti formel donné par moi suffira, dites-vous? oh! monsieur le comte, croyez-vous donc que je ne sache pas les calomnies auxquelles notre position exceptionnelle nous expose? Un démenti donné par l'acteur Kean sera suffisant pour les artistes qui savent l'acteur Kean homme d'honneur, mais il n'aura aucun poids auprès des gens du monde, qui ne le connaissent que pour un homme de talent. Il faut donc que ce démenti lui soit donné par une bouche qu'ils ne puissent récuser... par une personne dont la haute position et la réputation sans tache commandent la confiance et le respect... par madame la comtesse, par exemple... et elle pourra le faire hardiment, si elle daigne jeter les yeux sur cette lettre.

LE PRINCE.

Où veut-il en venir?

LE COMTE.

Lisez vous-même, monsieur, nous vous écoutons.

KEAN.

Pardon, monsieur, mais un secret duquel dépend le bonheur, l'avenir et peut-être l'existence d'une femme, ne peut souvent être révélé qu'à une femme. Il y a des mystères et des délicatesses que nos cœurs à nous autres hommes ne comprennent pas. Permettez donc que ce soit dans celui de madame la comtesse que je dépose le secret de miss Anna. Si ce secret était le mien, monsieur le comte, je l'exposerais au grand jour, pour qu'il brillât au soleil et qu'il éclatât à tous les yeux. Madame la comtesse me permettra seulement de ne pas le révéler; mais quand tout le monde saura qu'elle le connaît, lorsqu'elle élèvera la voix pour dire : « Edmond Kean n'est point coupable de l'enlèvement de miss Anna, » tout le monde la croira.

LE PRINCE.

Et mon rang me donne-t-il le droit de partager cette confidence?

KEAN.

Monseigneur, tous les hommes sont égaux devant un secret... Monsieur le comte, je vous renouvelle ma prière.

LE COMTE.

Mais si madame y consent, et que vous y attachiez réellement l'importance que vous paraissez y mettre, monsieur Kean, je n'y vois pas d'inconvénient.

KEAN.

Madame la comtesse ratifiera-t-elle la faveur que m'accorde monsieur le comte?

ELENA.

Mais je ne sais vraiment...

KEAN.

Je la supplie.

AMY, *prenant le comte par un bras.*

Allons, comte, une fois que votre femme saura ce secret, vous le devinerez bientôt. Vous êtes diplomate.

LE PRINCE, *le prenant par l'autre.*

Et quand vous le saurez, vous nous en ferez part, n'est-ce pas, monsieur le comte? si cependant cela n'est point contraire aux instructions de votre gouvernement.

(Ils l'emmènent près de la cheminée.)

ELENA, *sur le devant de la scène, Kean derrière elle.*

Donnez-moi donc cette lettre, puisque la lecture de cette lettre peut vous justifier.

KEAN.

La voici.

ELENA, *lisant.*

« Monsieur, je me suis présentée chez vous, et » ne vous ai point trouvé. Vous dire, quoique je » n'aie pas l'honneur d'être connue de vous, que » de cette entrevue dépendra l'avenir de ma vie » entière, c'est m'assurer d'avance que j'aurai le » bonheur de vous rencontrer demain. ANNA DAMBY, » à Kean. » Merci, monsieur, merci mille fois... mais quelle réponse avez-vous faite à cette lettre?

KEAN.

Tournez la page, madame...

ELENA, *lisant pendant que Kean retourne causer avec le prince et le comte.*

« Je ne savais comment vous voir, Elena, je » n'osais vous écrire; une occasion se présente et » je la saisis. Vous savez que les rares moments » que vous dérobez pour moi à ceux qui vous en- » tourent passent si rapides et si tourmentés, qu'ils » ne marquent réellement dans ma vie que par » leur souvenir... »

(Elle s'arrête étonnée.)

KEAN, *qui est revenu près d'elle.*

Daignez lire jusqu'au bout, madame.

ELENA, *lisant.*

« J'ai souvent cherché par quel moyen une » femme, dans votre position, et qui m'aimerait » véritablement, pourrait m'accorder par hasard » une heure sans se compromettre... et voilà ce que » j'ai trouvé : si cette femme m'aimait assez pour » m'accorder cette heure, en échange de laquelle » je donnerais ma vie... elle pourrait, en passant » devant le théâtre de Drury-Lane, faire arrêter la » voiture au bureau de location et entrer sous le » prétexte de retirer un coupon; l'homme qui tient » le bureau m'est dévoué, et je lui ai donné l'ordre » d'ouvrir une porte secrète que j'ai fait percer » dans ma loge sans que personne le sache, à une » femme vêtue de noir et voilée qui daignera peut- » être venir m'y voir... la première fois que je » jouerai. » Voici votre lettre, monsieur.

KEAN.

Mille grâces, madame la comtesse. — *(S'inclinant.)* Monsieur le comte... Milady... Monseigneur...

(Il va pour sortir.)

AMY, *qui s'est avancée.*

Eh bien! Elena?

LE PRINCE.

Eh bien! madame?

LE COMTE.

Eh bien! comtesse?

ELENA, *lentement.*

C'était à tort que l'on accusait monsieur Kean de l'enlèvement de miss Anna.

KEAN.

Merci, madame la comtesse.

LE PRINCE, *le regardant s'éloigner.*

Ah! monsieur Kean, vous venez de nous jouer là une charade dont, je vous donne ma parole que je saurai le mot!

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Monseigneur est servi.

(*Le prince offre la main à la comtesse de Kœfeld, le comte à Amy, les autres convives les suivent.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon chez Kean. Au lever du rideau, le théâtre présente toutes les traces d'une orgie. Kean dort sur une table, tenant d'une main le tuyau d'une pipe turque, et de l'autre le goulot d'une bouteille de rhum. David est étendu sous la table. Tom est couché. Bardolph est à cheval sur une chaise. Des bouteilles vides à terre. Une ou deux bouteilles à moitié. Un châle est à une patère. L'obscurité la plus complète règne sur la scène. Salomon paraît à une petite porte avec Pistol.

SCÈNE PREMIÈRE.

KEAN, DAVID, TOM, BARDOLPH, *endormis*, SALOMON, PISTOL.

SALOMON, *à demi-voix.*

Attends-moi là, Pistol; l'illustre Kean, l'honneur de Londres, le soleil de l'Angleterre, a fait relâcher hier pour se reposer, et je vais écouter à la porte de sa chambre pour savoir s'il est éveillé ou s'il dort encore.

PISTOL, *montrant son nez.*

Allez en douceur, monsieur Salomon, j'ai le temps d'attendre. Si je peux me présenter, soufflez-moi cela par le trou de la serrure, et alors je fais mon entrée en deux temps sans balancer.

SALOMON, *fermant la porte.*

Chut!... ce n'est pas sans peine que j'ai obtenu de lui qu'il rentrât sans passer par sa maudite taverne. Voilà enfin une nuit de repos, de tranquillité, de calme!... Elles sont rares... Il paraît qu'il dort joliment. Ce paresseux de Newmann, qui n'a pas encore ouvert ici, à neuf heures du matin! (*Il va vers une fenêtre, ouvre les volets... Il fait grand jour; on aperçoit la Tamise. Se retournant, et voyant le désordre.*) Salomon, mon ami, tu n'es qu'un niais, et il t'a encore mis dedans... C'est la sixième fois depuis le commencement du mois, et nous sommes aujourd'hui le sept! et avec qui encore fait-il de pareilles orgies?... avec de misérables cabotins qui jouent le lion... la muraille... et le clair de lune dans *le Songe d'une nuit d'été*. Vraiment, si on les trouvait ici, j'en serais honteux pour l'illustre Kean.... (*Appelant.*) Tom!

TOM, *s'éveillant.*

Eh bien!

SALOMON, *à mi-voix.*

Chut! n'éveillez pas les autres... C'est qu'en venant, j'ai rencontré John Ritter... vous savez bien, le beau jeune premier?

TOM.

Oui, un fat.

SALOMON.

Il venait de chez vous... et comme il ne vous avait pas trouvé, attendu que vous étiez ici, il m'a demandé si je savais où il pourrait vous rejoindre. Moi, à tout hasard, je l'ai envoyé chez la petite Betzy... Je sais que vous y allez quelquefois.

TOM.

Oui, mais je n'aime pas qu'il y aille, lui.

SALOMON.

Eh bien! si vous voulez y être le premier, vous n'avez pas de temps à perdre.

TOM, *sortant.*

Merci, mon vieux !

SALOMON.

Et votre chapeau ?

TOM, *revenant.*

C'est juste... donne.

(*Il sort.*)

SALOMON.

Et d'un !... (*Allant à un autre.*) David... David !

DAVID, *rugissant.*

Hum !

SALOMON.

Bien rugi... Il rêve qu'il joue le lion... Bien rugi... bravo !... bravo !

DAVID.

Qui est-ce qui m'applaudit ?

SALOMON.

Sois tranquille, ce n'est pas le public.

DAVID.

Ah ! c'est vous, père Borée...

SALOMON.

Moi-même, enchanté de vous rencontrer.

DAVID.

Et pourquoi cela ?

SALOMON.

Chut !.... Vous demeurez dans Regent-Street, n'est-ce pas ?

DAVID.

Numéro 20.

SALOMON.

C'est bien cela... Eh bien !... imaginez-vous que je voulais passer chez vous ce matin, pour vous dire que vous aviez été superbe hier.

DAVID.

Vraiment ?

SALOMON.

Parole d'honneur !... La peau de lion vous va à ravir... Lorsque je trouve au bout de la rue, auprès de la fontaine, un peloton d'Écossais... On ne passe pas, me dit le caporal. — A cause ? — A cause du feu. — Ça ne fait rien cela, je vais chez un ami, à l'autre bout de la rue, au n° 20... — Au n° 20 ? eh bien ! votre ami a autre chose à faire qu'à vous recevoir... sa maison brûle !... Bah !

DAVID.

Comment, le n° 20 brûle... et tu ne me dis pas cela tout de suite, imbécile ?

SALOMON.

Ah ! vous avez le temps... le feu a pris dans la cave, et vous demeurez au grenier.

DAVID.

Ah ! double traître !

(*Il sort en courant.*)

SALOMON.

Maintenant que nous voilà seuls... (*Il accroche une chaise et aperçoit Bardolph.*) Ah ! je me trompe... en voilà encore un, pardon !... Ah ! bien, lui, ça va être une corvée, par exemple... Quand il dort, ce n'est pas pour un peu... c'est comme lorsqu'il boit... (*Il appelle.*) Bardolph ! Ah ! oui... Bardolph ! Bardolph ! un verre de punch, mon ami.

BARDOLPH, *s'éveillant à moitié.*

Présent !

SALOMON.

Voilà une idée que j'ai eue ! Attends, attends, je vais te réveiller tout à fait.

(*Il lui donne un verre d'eau.*)

BARDOLPH.

A votre santé ! (*Il boit.*) Qu'est-ce que tu me donnes là, empoisonneur ? (*Il fait la grimace.*) Pouah !...

SALOMON.

De l'eau de la Tamise...

BARDOLPH.

De l'eau !... quelle atroce plaisanterie !... enfin, j'aurais pu la boire. Laisse-moi réveiller Kean.

SALOMON.

Déjà ! ah ! mon Dieu, vous avez bien le temps de vous battre...

BARDOLPH.

Comment ! de nous battre ?

SALOMON.

Eh oui ! vous deviez vous battre ce matin... vous savez bien ?

BARDOLPH.

Nous ?

SALOMON.

C'est vous qui avez tort... là, parole d'honneur ! Vous lui avez cherché une querelle d'Allemand.

BARDOLPH.

Moi !

SALOMON.

Oh ! je le répète, vous aviez tort... Mais du moment où vous avez offert de lui rendre raison... il n'y a rien à dire.

BARDOLPH.

Ah çà ! vraiment, Salomon ?

SALOMON.

Vous l'avez oublié ? ce que c'est que le vin, mon Dieu !

BARDOLPH.

Et nous devons nous battre ?

SALOMON.

A l'épée.

BARDOLPH.

A l'épée avec lui !... donne-moi un verre d'eau.

SALOMON.

C'est ce que vos deux témoins, Tom et David, vous ont dit, mais vous n'avez rien voulu entendre.... Vous avez le vin ferrailleur... démon ! Ils sont allés chercher les armes... le rendez-vous est à dix heures, à Hyde-Park.

BARDOLPH.

Dis donc, Salomon.... est-ce qu'on ne peut pas arranger l'affaire?

SALOMON.

Impossible! il y a un soufflet de donné.

BARDOLPH.

Qui est-ce qui l'a reçu?

SALOMON.

Ah! ça... je n'en sais rien.

BARDOLPH.

Ce doit être moi... Écoute donc, mon ami, mon brave Salomon..... mon roi des souffleurs..... il se pourrait que Kean ait oublié cette querelle.

SALOMON.

Comment... Vous ne vous la rappelez pas?

BARDOLPH.

Si fait... si fait, je me rappelle bien que j'ai reçu un soufflet, par-dieu! mais enfin, tu comprends... Si sa mémoire n'était pas si bonne que la mienne, et qu'il eût oublié..... (*Il prend son chapeau.*) ne l'en fais pas souvenir.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

KEAN, SALOMON, *puis* PISTOL.

SALOMON, *fermant la porte.*

Et de trois! Si je ne les avais pas dispersés, ils se seraient remis à boire jusqu'à demain, vu qu'il n'y a pas encore théâtre ce soir... Enfin, cette fois-ci, je crois que nous voilà seuls. (*Il regarde de tous côtés, et apercevant le châle.*) Bénédiction! en voilà bien d'un autre, par exemple! (*Il regarde encore, puis va à la chambre à coucher dont il ouvre la porte.*) Ah! je respire!...... Voyons maintenant, faisons notre tournée sur le champ de bataille. (*Examinant les bouteilles vides, en trouvant deux à moitié et les rangeant dans une armoire.*) Diable! le combat a été meurtrier: quinze contre quatre... Quand je pense que j'ai là, devant les yeux, couché comme un boxeur éreinté, le noble, l'illustre, le sublime Kean, l'ami du prince de Galles!... le roi des tragédiens passés, présents et futurs... qui tient en ce moment le sceptre... (*Il aperçoit la bouteille que Kean tient par le goulot.*) Quand je dis le sceptre, je me trompe... Oh! mon Dieu!

(*Il essaye de lui tirer la bouteille de la main; pendant ce temps Kean s'éveille et le regarde faire; les yeux de Salomon rencontrent les siens.*)

KEAN.

Quel diable de métier fais-tu donc là, Salomon?

SALOMON.

Vous le voyez bien, j'essaye de tirer de vos mains cette pauvre bouteille que vous étranglez.

KEAN.

Il paraît que j'ai oublié de me coucher, hein?

SALOMON.

Vous m'aviez tant promis de rentrer!

KEAN.

Eh bien! mais il me semble que je ne suis pas dehors. J'ai même passé la nuit chez moi, si je ne me trompe.. ce qui ne m'arrive pas toujours...

SALOMON.

Et même pas seul...

KEAN.

Ne me gronde pas, mon vieux Salomon, c'est le clair de lune qui n'avait pas envie de se coucher; la muraille qui se fendait de chaleur, et le lion qui, comme tu le sais, est l'animal le plus altéré du zodiaque.

SALOMON.

Croyez-vous que de pareilles nuits vous remettent de vos fatigues?

KEAN.

Bah! pour quelques bouteilles de vin de Bordeaux...

SALOMON, *lui prenant la bouteille de rhum qu'il tient encore.*

Et depuis quand les bouteilles de vin de Bordeaux ont-elles le cou dans les épaules comme celle-ci? (*Lisant l'étiquette.*) « Rhum de la Jamaïque. » Ah! maître! vous finirez par brûler jusqu'au gilet de flanelle que vous avez sur la poitrine.

(*Il pousse un soupir.*)

KEAN.

Tu as raison, mon vieil ami, tu as raison; je sens que je me tue avec cette vie de débauches et d'orgies! Mais, que veux-tu, je ne puis en changer. Il faut qu'un acteur connaisse toutes les passions pour les bien exprimer. Je les étudie sur moi-même, c'est le moyen de les savoir par cœur.

PISTOL, *en dehors.*

Monsieur Salomon!.. monsieur Salomon! peut-on entrer.

KEAN.

Qui est-ce qui est là?

SALOMON.

C'est juste, j'avais oublié. Maître, c'est un pauvre garçon que vous ne vous rappelez sans doute plus.., le fils du vieux Bob... le petit Pistol... le saltimbanque.

KEAN.

Moi, avoir oublié mes vieux camarades! Entre, Pistol... entre.

PISTOL, *entr'ouvrant la porte.*

Sur les pieds ou sur les mains?...

KEAN.

Sur les pieds, tu as besoin de ta main pour serrer la mienne.

PISTOL.

Oh ! monsieur Kean, c'est trop d'honneur.

KEAN.

Mon pauvre enfant..... Eh bien! comment va toute la troupe?

PISTOL.

Elle boulotte.

KEAN.

Ketty-la-Blonde?

PISTOL.

Elle vous aime encore, pauvre fille! Dam! ça n'est pas étonnant, vous êtes son premier, voyez-vous.

KEAN.

Le vieux Bob?

PISTOL.

Il sonne toujours de la trompette comme un enragé..... On a voulu l'engager cornemuse-major dans un régiment d'Écossais, grade de caporal, mais il n'a pas voulu... Ah ! ben oui!

KEAN.

Tes frères?

PISTOL.

Les plus petits font les trois premières souplesses du corps; les plus grands, le saut du Niagara; les entre-deux dansent sur la corde.

KEAN.

Et la respectable Mme Bob?

PISTOL.

Elle vient d'accoucher de son treizième; la mère et l'enfant se portent bien, je vous remercie, monsieur Kean.

KEAN.

Et toi?...

PISTOL.

Eh bien ! c'est moi qui vous remplace, j'ai hérité de votre habit et de votre batte... je joue les arlequins, mais je ne suis pas de votre force...

KEAN.

Et tu viens me demander des leçons, hein?

PISTOL.

Oh non !... non !... il y a cependant la danse des œufs, vous savez, que vous devriez bien me montrer, je n'ai jamais pu l'apprendre tout à fait, j'en casse toujours deux ou trois... mais maintenant je les fais durcir... ça fait qu'ils ne sont pas perdus, je les mange... Mais ce n'est pas ça !... Quand mon père a vu que le bon Dieu lui avait fait la grâce de lui en envoyer encore un, et que celui-là faisait le treizième, il a dit : Tu portes un mauvais numéro, toi. Avec ça notez qu'il était venu au monde un vendredi... il faudrait lui choisir un crâne parrain... Lequel, a dit ma mère... le prince de Galles ou le roi d'Angleterre?.... Mieux que ça, M. Kean! Oh ! fameux !... fameux !... tout le monde a répondu ; mais il ne voudra pas. Et moi je suis sûre qu'il voudra, a dit Ketty-la-Blonde. Oui, si tu vas le lui demander, a répondu mon père... Oh ! je n'oserai jamais, il est si loin de nous maintenant ! il est si grand ! il est si haut !... Eh bien ! donnez-moi une échelle, j'irai, moi, que j'ai dit, et me voilà. N'est-ce pas que vous ne me refuserez pas, monsieur Kean...

KEAN.

Non, par l'âme de Shakspeare ! qui a commencé par être un bateleur et un saltimbanque comme nous... je ne te refuserai pas, mon enfant... et nous ferons à ton frère un baptême royal... sois tranquille.

PISTOL.

C'est une sœur, mais ça ne fait rien. Et quand cela, monsieur Kean?

KEAN.

Ce soir, si tu veux.

PISTOL.

Convenu... mais d'ici là aurez-vous le temps de trouver une commère?

KEAN.

Elle est trouvée.

PISTOL.

Laquelle, sans être trop curieux?

KEAN.

Ketty-la-Blonde... crois-tu qu'elle refuse?

PISTOL.

Elle, refuser !... oh ! pauvre fille... oh ! oui, vous ne la connaissez pas ; il va falloir des précautions pour lui dire ça... elle pâmerait... Oh ! Ketty ! pauvre Ketty ! va-t-elle être contente !...

(*Il fait une cabriole.*)

SALOMON.

Eh bien ! que fais-tu donc ?

PISTOL.

Oh bien ! tant pis, père Salomon ! je suis comme les paons, moi : quand je suis content, je fais la roue. Adieu, monsieur Kean.

KEAN.

Et tu t'en vas déjà?

PISTOL.

Et là-bas, les autres qui attendent et qui disent : Voudra-t-il? ne voudra-t-il pas? il veut ! il veut!

KEAN.

Salomon, reconduis ce garçon jusque chez lui... et mets dix guinées dans la main de sa mère pour la layette.

PISTOL.

N'allez pas vous dédire, monsieur Kean! c'est qu'il y aurait des larmes de versées si un malheur comme celui-là arrivait.

KEAN.

Sois tranquille...

PISTOL, *rentrant.*

Je n'oubliais que ça, moi!... où ferons-nous le gatelet?...

KEAN.

Chez Peter Patt, au *Trou du Charbon*... connais-tu cela?...

PISTOL.

Si je connais? sur le port, là, à dix pas de la Tamise... à la renommée des matelottes... je ne connais que ça... Adieu, monsieur Kean.

(*Il sort avec Salomon.*)

SCÈNE III.

KEAN, *puis* UN DOMESTIQUE.

Bonne et respectable famille, famille de patriarches, enfants du bon Dieu! oh! je n'oublierai pas les heures que j'ai passées avec vous! Combien de fois ai-je été me coucher sans souper, en disant que je n'avais pas faim pour vous laisser ma part! Alors, il nous semblait qu'il était aussi difficile à une guinée de descendre dans notre bourse, qu'à une étoile de tomber du ciel. Ai-je beaucoup gagné à vous quitter, en bonheur du moins? et la pauvre Ketty ne m'aimait-elle pas mieux que les nobles dames qui m'honorent aujourd'hui de leurs bontés? (*On frappe.*) On frappe! (*Un domestique entre.*) Qui est là?

LE DOMESTIQUE.

Une jeune dame qui dit avoir écrit hier à monsieur.

KEAN.

Miss Anna Damby... Faites entrer, et priez-la d'attendre un instant.

(*Il entre dans sa chambre à coucher.*)

LE DOMESTIQUE, *à la dame.*

Miss!

(*Elle entre. Il sort.*)

SCÈNE IV.

MISS ANNA, *voilée*, KEAN, *puis* SALOMON.

ANNA, *seule.*

Me voilà donc venue chez lui!.. Aurai-je le courage de lui dire ce qui m'amène?... Oh! mon Dieu! mon Dieu!... donne-moi de la force, car je me sens mourir!

KEAN, *rentrant avec un habit.*

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, miss. Puis-je être assez heureux pour vous être bon à quelque chose, assez favorisé du ciel pour me trouver en position de vous être utile?

ANNA.

Oh! c'est sa voix! Excusez mon trouble, monsieur, il est bien naturel; et si modeste que vous soyez, vous comprendez que votre réputation, votre talent, votre génie...

KEAN.

Madame...

ANNA.

M'effrayent plus encore que votre accueil ne me rassure. On vous dit cependant aussi bon que grand... Si vous n'eussiez été que grand, je ne serais pas venue à vous.

(*Elle lève son voile. Ils s'asseyent.*)

KEAN, *faisant un signe.*

Vous m'avez dit que je pourrais vous rendre un service; mon désir de vous le rendre est grand, miss, et cependant j'hésite à vous presser..... Un service est sitôt rendu!

ANNA.

Oui, vous avez deviné juste, monsieur, et j'attends beaucoup de vous, il s'agit de mon bonheur, de mon avenir, de ma vie peut-être.

KEAN.

Votre bonheur? oh! vous avez sur le front toutes les lignes heureuses, miss. Votre avenir? et quelle prophétesse damnée, fut-ce l'une des sorcières de Macbeth, oserait vous prédire autre chose que des félicités? Votre vie? partout où elle brillera... il poussera des fleurs comme sous un rayon du soleil.

ANNA.

Il se peut que les années qui me restent à vivre soient plus heureusement dotées que les années que j'ai déjà vécu, car il y a un quart d'heure encore, monsieur Kean, que je me demandais si je devais venir vous trouver ou mourir.

KEAN.

Vous m'effrayez, madame...

ANNA.

Il y un quart d'heure que j'étais encore la fiancée d'un homme que je déteste, que je méprise, et que l'on veut me forcer d'épouser, non pas ma mère, non pas mon père, hélas! je suis orpheline, mais un tuteur à qui mes parents, en mourant, ont légué tout leur pouvoir. C'était hier matin que mon malheur devait s'accomplir, si je n'avais, soit folie, soit inspiration, quitté la maison de mon tuteur. J'ai fui, j'ai demandé où vous demeuriez... on m'a indiqué votre maison... je suis venue.

KEAN.

Et qui m'a valu l'honneur d'être choisi par vous, miss, ou comme conseiller, ou comme défenseur?

ANNA.

Votre exemple, qui m'a prouvé qu'on pouvait se créer des ressources honorables et glorieuses.

KEAN.

Vous avez songé au théâtre?

ANNA.

Oui; depuis longtemps mes yeux sont fixés ardemment sur cette carrière, à l'exemple de miss Siddons, de miss O'Neil, celui plus récent encore de miss Fanny Kemble.

KEAN.

Pauvre enfant!

ANNA.

Vous paraissez me plaindre et cependant vous ne me répondez pas, monsieur?

KEAN.

Il y a en vous tant de jeunesse, tant de candeur, que ce serait un crime à moi, tout pervers que l'on me fait et que je suis peut-être, de ne pas vous répondre ce que je pense. Me permettez-vous de vous parler comme un père, miss?

ANNA.

Oh! je vous en supplie!

KEAN.

Asseyez-vous, ne craignez rien; à compter de cette heure, vous m'êtes aussi sacrée que si vous étiez ma sœur.

ANNA, *s'asseyant.*

Que vous êtes bon!

KEAN, *debout.*

Vous avez vu le côté doré de notre existence, et il vous a éblouie. C'est à moi de vous montrer le revers de cette médaille brillante qui porte deux couronnes, une de fleurs, une d'épines.

ANNA.

Je vous écoute, monsieur, comme si Dieu me parlait.

KEAN.

Votre candeur, votre âge, miss, vont rendre délicate la tâche que je me suis imposée. Il y a des choses difficiles à dire pour un homme de mon âge, difficiles à comprendre pour une jeune fille du vôtre... vous m'excuserez, n'est-ce pas, si l'expression ternissait la chasteté de la pensée?

ANNA.

Edmond Kean ne dira rien que ne puisse entendre Anna Damby, je l'espère.

KEAN.

Kean ne devrait rien dire de ce qu'il va dire à miss Damby, jeune fille du monde, destinée à rester dans le monde, et qu'il rencontrerait dans le monde.... Kean dira tout et doit tout dire à la jeune artiste qui lui accorde sa confiance, et lui fait l'honneur de venir chez lui le consulter, et ce qui lui paraîtrait dans le premier cas une inconvenance, lui semble dans le second un devoir.

ANNA.

Parlez donc, monsieur.

KEAN.

Vous êtes belle. Je vous l'ai dit. C'est quelque chose, c'est beaucoup même pour la carrière que vous voulez embrasser... mais ce n'est point tout, miss... la part de la nature est faite, celle de l'art reste à faire.

ANNA.

Oh! dirigée par vous, j'étudierai, je ferai des progrès, j'acquerrai un nom.

KEAN.

Dans cinq ou six ans, c'est possible..... car ne croyez pas que rien se fasse sans le temps et sans l'étude. Quelques privilégiés naissent avec le génie... mais comme le bloc de marbre naît avec la statue, il faut la main de Praxitèle ou de Michel-Ange, pour en tirer une Vénus ou un Moïse. Oui, certes, je suppose, je crois même que vous êtes de ces élues, que dans quatre ou cinq ans votre talent, votre réputation, ne vous laisseront rien à envier à vos rivales, car c'est la gloire seule que vous cherchez... et votre immense fortune?...

ANNA.

J'ai tout abandonné du moment où j'ai fui de chez mon tuteur.

KEAN.

Ainsi, vous n'avez rien?

ANNA.

Rien.

KEAN.

En supposant que vous possédiez toutes les dispositions nécessaires, il vous faut toujours six mois d'étude avant vos débuts.

ANNA.

J'ai heureusement appris dans ma jeunesse tous ces petits ouvrages de femme qui peuvent nourrir celles qui les font. D'ailleurs, j'appartiens à une classe qui est habituée à s'honorer de ce qu'elle gagne. La fortune de ma famille, toute considérable qu'elle est, fut puisée à une source commerciale. Je travaillerai.

KEAN.

C'est bien! Au bout de ces six mois de travail, supposons toujours des débuts brillants, et alors, vous trouverez un directeur qui vous offrira cent livres sterling par an...

ANNA.

Mais avec mes goûts simples et retirés, cent livres sterling, c'est une fortune.

KEAN.

C'est le quart de ce que vous aurez à dépenser rien que pour vos costumes. La soie, le velours et les diamants coûtent cher, miss. Êtes-vous disposée à vendre votre amour pour parer votre personne?

ANNA.

Oh! monsieur.

KEAN.

Pardon, miss, mais je me tairai à l'instant, ou vous me permettrez de tout dire..... à l'heure où vous sortirez de cette chambre pour rentrer dans le monde, cette conversation sera oubliée.

ANNA, *baissant son voile.*

Parlez, monsieur.

KEAN.

Il se peut cependant que vous ayez le bonheur de rencontrer un homme riche, délicat, généreux... que vous aimiez et qui vous aime... qui ne vous donne pas, qui partage... Alors le premier danger est évité... la première humiliation n'existe plus... mais je vous l'ai dit, vous êtes belle... Vous ne connaissez pas nos journalistes d'Angleterre, miss... Il en est qui ont compris leur mission du côté honorable, qui sont partisans de tout ce qui est noble... défenseurs de tout ce qui est beau... admirateurs de tout ce qui est grand. Ceux-là, c'est la gloire de la presse... ce sont les anges du jugement de la nation... Mais il en est d'autres, miss, que l'impuissance de produire a jetés dans la critique... Ceux-là sont jaloux de tout, ils flétrissent ce qui est noble... ils ternissent ce qui est beau... ils abaissent ce qui est grand! Un de ces hommes, pour votre malheur, vous trouvera belle, peut-être... le lendemain il attaquera votre talent... le surlendemain votre honneur... Alors, dans votre innocence du mal, vous voudrez savoir quelle cause le pousse... naïve et pure, vous irez chez lui comme vous êtes venue chez moi... Vous lui demanderez le motif de sa haine et ce que vous pouvez faire pour qu'elle cesse. Alors il vous dira que vous vous êtes trompée à ses intentions, que votre talent lui plaît, qu'il ne vous hait pas, qu'il vous aime au contraire... Vous vous lèverez comme vous venez de le faire, et il dira : Rasseyez-vous, miss... ou demain...

ANNA.

Horreur!...

KEAN.

Et supposons que vous ayez échappé à ces deux épreuves... une troisième vous attend... Vos rivales... car au théâtre on n'a pas d'amies... on n'a pas d'émules... on n'a que des rivales... vos rivales feront ce que Cimmer et d'autres que je ne veux pas nommer ont fait contre moi. Chaque coterie étendra ses mille bras pour vous empêcher de monter un degré de plus, ouvrira ses mille bouches pour vous cracher la raillerie au visage; fera entendre ses mille voix pour dire du bien d'elle et du mal de vous.... Elles emploieront pour vous perdre des moyens que vous mépriserez,.. et elles vous perdront avec ces moyens... elles achèteront la louange et l'injure à un prix qui ne leur coûte rien à elles, et que vous ne voudrez pas payer, vous... Le public insoucieux, ignorant, crédule, qui ne sait pas comment se fabriquent hideusement ces réputations et ces mensonges... les prendra pour des talents ou des vérités, à force de les entendre vanter ou redire. Enfin, un beau jour, vous vous apercevrez que la bassesse, l'ignorance et la médiocrité sont tout avec l'intrigue; que l'étude, le talent, le génie ne servent à rien sans l'intrigue... Vous ne voudrez pas croire; vous douterez encore quelque temps... Puis enfin, des larmes plein les yeux, du dégoût plein le cœur, du désespoir plein l'âme, vous en viendrez à maudire le jour, l'heure, la minute où cette fatale idée vous a prise de poursuivre une gloire qui coûte si cher et qui rapporte si peu... Maintenant, levez votre voile, miss, j'en ai fini avec les choses honteuses.

ANNA.

O Kean! Kean! il faut que vous ayez bien souffert!... Comment avez-vous fait?

KEAN.

Oui, j'ai bien souffert! mais moins encore que ne doit souffrir une femme... car je suis un homme, moi... et je puis me défendre... Mon talent appartient à la critique, c'est vrai... Elle le foule sous ses pieds, elle le déchire avec ses griffes... elle le mord avec ses dents... c'est son droit, et elle en a usé.... Mais quand un de ces aristarques d'estaminet s'avise de regarder dans ma vie privée, oh! alors, la scène change. C'est moi qui menace, et c'est lui qui tremble. Mais cela arrive rarement... on voit trop souvent Hamlet faire des armes... pour que l'on cherche querelle à Kean.

ANNA.

Mais toutes ces douleurs ne sont-elles pas rachetées par ce seul mot que vous pouvez vous dire?... Je suis roi!

KEAN.

Oui, je suis roi, c'est vrai.... trois fois par semaine à peu près, roi avec un sceptre de bois doré, des diamants de strass et une couronne de carton; j'ai un royaume de trente-cinq pieds carrés, et une royauté qu'un bon petit coup de sifflet fait évanouir. Oh! oui, oui, je suis un roi bien respecté, bien puissant, et surtout bien heureux, allez!

ANNA.

Ainsi, lorsque tout le monde vous applaudit, vous envie, vous admire...

KEAN.

Eh bien! parfois, je blasphème, je maudis, je jalouse le sort du portefaix, courbé sous son fardeau... du laboureur sur sa charrue, et du marin couché sur le pont du vaisseau.

ANNA.

Et si une femme, jeune, riche, et qui vous aimât,

venait vous dire : Kean, ma fortune, mon amour, sont à vous... sortez de cet enfer qui vous brûle... de cette existence qui vous dévore..... quittez le théâtre...

KEAN.

Moi! moi! quitter le théâtre... moi! Oh! vous ne savez donc pas ce que c'est que cette robe de Nessus qu'on ne peut arracher de dessus ses épaules qu'en déchirant sa propre chair : moi, quitter le théâtre, renoncer à ses émotions, à ses éblouissements, à ses douleurs! moi, céder la place à Kemble et à Macready, pour qu'on m'oublie au bout d'un an, au bout de six mois, peut-être! Mais rappelez-vous donc que l'acteur ne laisse rien après lui, qu'il ne vit que pendant sa vie, que sa mémoire s'en va avec la génération à laquelle il appartient, et qu'il tombe du jour dans la nuit... du trône dans le néant... Non! non! lorsqu'on a mis le pied une fois dans cette fatale carrière, il faut la parcourir jusqu'au bout..., épuiser ses joies et ses douleurs, vider sa coupe et son calice, boire son miel et sa lie... Il faut finir comme on a commencé, mourir comme on a vécu.... mourir comme est mort Molière, au bruit des applaudissements, des sifflets et des bravos!... Mais lorsqu'il est encore temps de ne pas prendre cette route, lorsqu'on n'a pas franchi la barrière... il n'y faut pas entrer.... croyez-moi, miss, sur mon honneur! croyez-moi.

ANNA.

Vos conseils sont des ordres, monsieur Kean..., mais que faut-il que je fasse?

KEAN.

Où vous êtes-vous retirée en quittant hier la maison de votre tuteur?

ANNA.

Chez une tante.... bonne.... excellente, et qui m'aime comme sa fille...

KEAN.

Eh bien! il faut y retourner, miss, et lui demander asile et protection.

ANNA.

Pourra-t-elle me les accorder?... lord Mewill est puissant, et lorsqu'il connaîtra l'endroit où je me suis réfugiée...

KEAN.

La loi est égale pour tous, miss, pour le faible comme pour le fort, excepté pour nous autres comédiens, cependant, qui sommes hors la loi. Votre tante demeure-t-elle loin d'ici?

ANNA.

Dans Clary-Street.

KEAN.

A dix minutes de chemin d'ici? prenez mon bras, miss... je vais vous y conduire.

SALOMON, *entrant.*

Son altesse royale le prince de Galles.

ANNA.

Oh! mon Dieu!...

KEAN.

Vous direz au prince que je ne puis le recevoir, que je suis écrasé de fatigue, que je dors.

SALOMON.

J'ajouterai que vous avez passé la nuit à étudier, maître.

KEAN.

Non... ajoute que j'ai passé la nuit à boire, il y a plus de chances pour qu'il te croie... Venez, miss...

ANNA.

Oh! Kean, Kean! vous êtes deux fois mon sauveur.

ACTE TROISIÈME.

La taverne de Peter Patt, au *Trou du Charbon*. Le théâtre est séparé au fond par deux cloisons qui forment des compartiments; les côtés sont séparés de la même manière, de sorte que chaque buveur se trouve chez lui, quoique dans une pièce commune.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOHN COOKS, *le boxeur, avec sa société de buveurs au fond. A droite du spectateur,* LE CONSTABLE *lisant un journal.*

PREMIER BUVEUR.

De sorte qu'on l'a emporté sans connaissance.

JOHN, *avalant un verre de bière.*

Sans connaissance.

DEUXIÈME BUVEUR.

Et tu lui avais cassé sept dents?

JOHN, *tendant son verre.*

Sept! trois en haut, quatre en bas; deux canines, cinq incisives.

TROISIÈME BUVEUR.

Et alors le duc de Sutherland, qui pariait pour toi, a gagné.

JOHN.

D'emblée... et il m'a donné une guinée par dent cassée... Aussi, je lui ai promis de boire à sa santé... (*Vidant son verre.*) Et je lui tiens parole.

PREMIER BUVEUR.

Et tu n'as attrapé qu'un coup de soleil sur l'œil.

JOHN.

En tout et pour tout : une affaire de soixante-douze heures, aujourd'hui noir, demain violet, après-demain jaune, et c'est fini.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LORD MEWILL, *entrant.*

LORD MEWILL.

Le maître de la taverne?

PETER.

Me voilà, Votre Honneur.

LORD MEWILL.

Écoutez, mon ami, et retenez bien ce que je vais vous dire.

PETER.

J'écoute.

LORD MEWILL.

Une jeune fille viendra dans la soirée, et demandera une chambre, vous lui ouvrirez la plus propre de votre taverne. Tout ce qu'elle désirera vous le lui donnerez. Ayez pour elle les plus grands soins, les plus grands égards; car cette jeune fille est destinée à devenir l'une des plus grandes dames d'Angleterre. Voici pour vous payer de vos peines.

PETER.

Est-ce tout ce que vous avez à me recommander, milord?

LORD MEWILL.

Pouvez-vous me faire connaître le patron d'un

petit bâtiment, bon voilier, que je puisse affréter pour huit jours?

PETER.

J'ai votre affaire. (*Appelant.*) Georges! (*Un des buveurs habillé en marin se lève, et vient sur le devant de la scène.*) Voici un gentleman qui aurait besoin d'un joli sloop pour huit jours, dix jours.

GEORGES.

Pour le temps qu'il voudra, le tout est de s'entendre.

LORD MEWILL.

Mais bon marcheur.

GEORGES.

Oh! *la Reine Élisabeth* est connue dans le port, vous pouvez vous informer à qui vous voudrez si elle ne file pas ses huit nœuds à l'heure.

LORD MEWILL.

Et peut-elle remonter jusqu'ici?

GEORGES.

Je la mènerai où je voudrai. Elle ne tire que trois pieds d'eau... Faites défoncer un tonneau de bière, et je me charge de l'amener dans la chambre.

LORD MEWILL.

Et peut-on la voir?

GEORGES.

Elle est ancrée à un quart de mille d'ici, voilà tout.

LORD MEWILL.

Eh bien! allons, et nous causerons d'affaires en route.

GEORGES.

Volontiers, milord. Attendez seulement que j'achève ma bière.

(*Il boit, puis sort avec lord Mewill.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, *moins* GEORGES *et* LORD MEWILL.

PETER.

Et l'autre, pour combien de temps en aura-t-il?

JOHN.

Pour ses trois bons mois... Six semaines de bouillie... six semaines de panade... ça l'apprendra à se frotter à John Cooks.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; KEAN *entrant, il est vêtu en matelot.*

KEAN.

Mester Peter Patt!

PETER.

Voilà!.. Ah! c'est vous, Votre Honneur!

KEAN.

En personne... le souper?

PETER.

On le dresse dans la grande salle.

KEAN.

Et?

PETER.

Oh! ce qu'il y a de plus beau, voyez-vous, ce n'est pas trop bon pour Votre Honneur.

KEAN, *s'asseyant à la table, en face de celle du constable.*

C'est bien; donne-moi quelque chose à boire en attendant...

PETER.

De l'ale, du porter?

KEAN.

Me prends-tu pour un Flamand, drôle!... du vin de Champagne.

(*Peter sort.*)

JOHN.

As-tu entendu ce marin d'eau douce qui prétend que la bière lui déshonorerait le gosier?

KEAN, *à Peter, qui lui apporte son vin.*

Et personne n'est arrivé encore?

PETER.

Personne.

KEAN.

Va donner un coup d'œil au souper.... je crois qu'il brûle.

PETER.

J'y vais, Votre Honneur.

(*Peter sort.*)

JOHN.

Il faut que j'approfondisse ce que c'est que ce farceur-là... Laisse-moi faire un peu, nous allons rire.

DEUXIÈME BUVEUR.

Que vas-tu faire?

JOHN.

Écoute, s'il avale un seul verre de la bouteille qu'il a devant lui, je ne veux pas m'appeler John Cooks. (*S'approchant de Kean d'un air goguenard.*) Il paraît qu'il n'y avait pas trop de glaces du côté du pôle, beau baleinier, et que la pêche n'a pas été mauvaise...

KEAN, *le regardant.*

Qu'est-ce que vous avez donc sur l'œil?

JOHN.

Et que nous convertissons l'huile en vin de Champagne.

KEAN.

Il faudrait vous mettre quatre sangsues là-dessus, mon brave homme.... ça n'est pas beau.

(*Kean verse le vin dans son verre.*)

JOHN, *prenant le verre.*

Avez-vous demandé du meilleur, au moins?

(Il avale le champagne et repose le verre sur la table ; Kean le regarde faire.)

KEAN.

A moins que vous n'ayez l'espoir d'appareiller l'autre œil avec celui-là, ce qui n'est pas difficile, en vous y prenant comme vous faites.

JOHN.

Ah! vous croyez!

KEAN, *versant une seconde fois à boire.*

J'en suis sûr.

JOHN.

En donnant du retour, hein?

KEAN.

Gratis.

JOHN, *prenant le verre, et buvant.*

A la santé du marchand!

KEAN, *ôtant son habit.*

Merci, l'ami.

JOHN.

Ah! il paraît que vous tenez l'article.

KEAN, *ôtant sa veste.*

Oui, et je me charge de la fourniture.

JOHN, *riant.*

Ah! ah! ah!

TOUS.

Bravo! bravo!

PETER, *rentrant, à John.*

Eh bien! que fais-tu donc, John?

JOHN.

Tu le vois bien, je m'apprête.

PETER, *à Kean.*

Que fait Votre Honneur?

KEAN.

Tu le vois bien, je me prépare.

PETER, *à John.*

Mais tu ne sais pas à qui tu as affaire.

JOHN.

Qu'est-ce que ça me fait?

PETER.

Monsieur le constable!

LE CONSTABLE, *monté sur une chaise pour mieux voir.*

Laisse-moi donc regarder, imbécile.

PETER.

Allons, allons, battez-vous si ça vous fait plaisir.

(Il sort.)

(Morceau d'ensemble pendant lequel Kean et John boxent, et à la fin duquel John reçoit un coup de poing sur l'autre œil; il tombe dans les bras de ses amis qui l'entourent; Kean remet sa veste, et va se rasseoir à sa table.)

KEAN.

Peter!

PETER.

Voilà.

KEAN.

Un autre verre.

PETER.

Il paraît que c'est fini. *(Il va voir dans la chambre à côté.)* Ça n'a pas été long.

LE CONSTABLE, *descendant de sa chaise, et allant à la table de Kean.*

Voulez-vous me permettre de vous offrir mes compliments, monsieur le marin?

KEAN.

Voulez-vous me permettre de vous offrir un verre de ce vin de Champagne, monsieur le constable?

(Peter apporte des verres; Kean verse.)

LE CONSTABLE, *prenant le sien.*

Vous avez donné là un triomphant coup de poing, jeune homme.

KEAN.

Vous me flattez, monsieur; c'est un coup de poing de troisième ordre, pauvre et mesquin; si j'avais serré le coude au corps et dégagé le bras du bas en haut, le drôle aurait certainement eu la tête fendue.

LE CONSTABLE, *reposant son verre.*

C'est un petit malheur, monsieur le marin, espérons qu'une autre fois vous serez plus heureux.

KEAN.

Je n'ai fait que ce que j'avais voulu faire : je lui ai promis le pareil de celui qu'il avait déjà reçu, je le lui ai donné.

LE CONSTABLE.

Oh! religieusement, il n'a rien à dire, je le crois même d'une qualité supérieure.

KEAN.

Vous paraissez amateur, monsieur le constable.

LE CONSTABLE.

Je suis passionné : il ne se passe pas dans mon arrondissement un boxing ou un combat de coqs que je n'y assiste; j'adore les artistes.

KEAN.

Vraiment! Eh bien! monsieur le constable, si vous voulez être un de mes convives je vous ferai connaître un artiste, moi.

LE CONSTABLE.

Vous donnez un souper?

KEAN.

Je suis parrain. Eh! tenez, voilà la marraine, n'est-elle pas jolie?

(Ketty-la-Blonde entre avec tous les convives.)

LE CONSTABLE.

Charmante! je vais faire un tour chez moi, prévenir ma femme que je ne rentrerai pas de bonne heure.

KEAN.

Prévenez-la que vous ne rentrerez pas du tout, allez; c'est plus prudent.

(Le constable sort.)

SCÈNE V.

KEAN, KETTY.

KEAN, *allant à Ketty et l'embrassant.*

Ketty!

KETTY.

Oh! monsieur Kean, vous ne m'avez donc pas tout à fait oubliée?

KEAN.

Et toi, Ketty, tu te souviens donc toujours du pauvre bateleur David, quoiqu'il ait changé de nom, et qu'il s'appelle maintenant Edmond Kean?

KETTY.

Oh! toujours.

KEAN.

Et qu'as-tu fait, mon enfant, depuis que je ne t'ai vue?

KETTY.

J'ai pensé au temps où j'étais heureuse.

KEAN.

Eh bien! ma pauvre Ketty, je veux que ce temps-là revienne pour toi.

KETTY, *tristement.*

Impossible, monsieur Kean.

KEAN.

Tu aimes quelqu'un sans doute, voyons?

KETTY, *baissant les yeux.*

Je n'aime personne.

KEAN.

Mais enfin si la chose arrivait jamais, et que quelques centaines de guinées fussent nécessaires à ton établissement, viens me trouver, mon enfant, et je me charge de la dot.

KETTY, *pleurant.*

Je ne me marierai jamais, monsieur Kean.

KEAN.

Tiens, pardonne-moi, Ketty, je suis un imbécile. (*A Pistol qui entre.*) Eh bien, Pistol, et le vieux Bob, vient-il?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; PISTOL.

PISTOL.

Oh! oui, le vieux Bob, il est dans son lit.

KETTY.

Dans son lit!

KEAN.

Comment cela?

PISTOL.

En voilà un guignon... imaginez-vous, monsieur Kean... là, qu'il était descendu dans la rue... il était superbe, quoi, il avait son chapeau gris, son carrick pistache et son grand col de chemise qui lui guillotine les oreilles, vous savez... nous nous mettons en route, il fait quatre pas... Oh! dit-il, j'ai oublié ma trompette... Bah! qu'est-ce que vous voulez faire de votre trompette? que je lui réponds. Je veux leur en jouer un petit air au dessert, ça les distraira... Est-ce qu'ils ne connaissent pas tous vos airs? gardez votre respiration pour une autre circonstance, allez... Veux-tu courir me chercher mon instrument, et sans raisonner, drôle!... Ah! tiens, je ne sais pas où elle est, votre instrument, allez la chercher vous-même... Vous savez, il est vif le père Bob... je n'avais pas fini qu'il m'allonge un coup de pied... heureusement que je connais ses tics, et que je ne le perds jamais de vue quand nous causons ensemble.

KEAN.

Eh bien! tu l'as reçu... voilà tout.

PISTOL.

Et non, voilà le malheur, j'ai fait un saut de côté.

KEAN.

Alors tu ne l'as pas reçu, tant mieux!

PISTOL.

Non, je ne l'ai pas reçu, mais comme il s'attendait à trouver de la résistance... quelque chose au bout de son pied, pauvre cher homme! et qu'il n'y a rien trouvé, il a perdu l'équilibre et est tombé à la renverse!

KETTY.

Oh! mon Dieu!

PISTOL.

Tiens, ne m'en parle pas, j'aimerais mieux avoir reçu vingt-cinq coups de pied où il visait, que d'être cause d'un malheur comme celui qui lui est arrivé.

KETTY.

S'est-il blessé, mon Dieu?

PISTOL, *pleurant.*

On croit qu'il s'est démis l'épaule.

KEAN.

Et l'on a envoyé chercher un médecin?

PISTOL.

Oui... oui...

KEAN.

Et qu'a-t-il dit?

PISTOL.

Il a dit qu'il en avait au moins pour six semaines sans bouger de son lit, et pendant ce temps-là toute la troupe se serrera le ventre, voyez-vous, parce que la trompette du père Bob, elle est connue comme l'enseigne de M. Peter. Eh bien! si demain il ôtait son enseigne, on croirait qu'il a fait banqueroute, et personne n'entrerait plus.

KEAN.

Il n'y a pas d'autre malheur que ça?

PISTOL.

Eh! mais il me semble que c'en est un des malheurs que de jeûner six semaines, quand on n'est pas dans le carême.

KEAN.

Peter!

PETER.

Votre Honneur?

KEAN.

Une plume, de l'encre, du papier.

KETTY.

Que va-t-il faire?

PETER.

Voilà.

KEAN, *écrivant.*

Fais porter cette lettre au directeur du théâtre de Covent-Garden. Je lui annonce que je jouerai demain le deuxième acte de *Roméo* et le rôle de Falstaff, au bénéfice d'un de mes anciens camarades qui s'est démis l'épaule.

KETTY.

O monsieur Kean!

PISTOL.

En voilà un vrai et véritable ami, dans le bonheur comme dans le malheur!

PETER, *appelant.*

Philips! (*Un garçon entre.*)

KEAN, *lui donnant la lettre.*

Tiens, il y a réponse. Eh bien! tout le monde est-il prêt?

PISTOL.

Tout le monde.

KEAN.

Partons alors.

PISTOL.

C'est juste; il ne faut pas faire attendre le vicaire.

KEAN.

Oh! ce n'est pas encore tout à fait pour le vicaire, qui attendrait à la rigueur, c'est pour le souper qui n'attendrait pas. Peter, je te le recommande.

PETER.

Soyez tranquille; je vais voir si la broche tourne.

SCÈNE VII.

PETER, *puis* UN SOMMELIER.

PETER.

On y veille au souper, et soigneusement. On sait que vous êtes un gourmand, monsieur Kean, et l'on vous traitera en conséquence. Sommelier! sommelier!

LE SOMMELIER.

Voilà.

PETER.

Vous aurez soin que l'on ne mette pas une goutte d'eau dans les bouteilles qu'on servira devant M. Kean.

LE SOMMELIER.

Et dans les autres?

PETER.

Dans les autres, j'y vois beaucoup moins d'inconvénients.

LE SOMMELIER.

C'est bien, maître.

SCÈNE VIII.

PETER, MISS ANNA, *entrant suivie d'une femme de chambre.*

ANNA.

Monsieur, je voudrais une chambre.

PETER.

Elle est prête.

ANNA.

Comment!

PETER.

Oui. Quelqu'un m'a ordonné de préparer la meilleure chambre de mon auberge pour une dame qui devait venir ce soir; et cette dame c'est vous, je le présume.

ANNA.

Il pense à tout. Menez-moi vite à cette chambre, mon ami; je crains à tout moment que quelqu'un entre ici.

PETER.

Dolly! Dolly. (*Une femme de chambre entre.*) Voici la porte, miss, n° 1. (*A la femme de chambre.*) Conduisez. Madame désire-t-elle quelque chose?

ANNA.

Merci, je n'ai besoin de rien.

(*Elle entre.*)

SCÈNE IX.

PETER, SALOMON.

SALOMON, *entrant.*

Bonjour, monsieur Peter.

PETER.

Ah! monsieur Salomon, c'est vous; diable! vous entendez votre affaire: vous arrivez trop tard pour

le temple et trop tôt pour le souper. Qu'est-ce qu'on peut vous offrir en attendant?

SALOMON.

Rien, maître Peter, absolument rien; je viens seulement parler à notre grand et illustre Kean d'une affaire de théâtre, une misère, rien du tout.

PETER.

C'est égal, je vais toujours vous envoyer un pot de vieille bière; vous causerez ensemble en attendant.

SALOMON.

Ce n'est pas l'embarras, le temps paraît moins long, passé avec un ami. Mais aussitôt que notre grand tragédien sera revenu, dites-lui que je l'attends ici, hein! et que j'ai à lui parler à lui seul, et à l'instant.

PETER, *sortant.*

Convenu.

SCÈNE X.

SALOMON, *assis à la place où était le constable.*

Ah! voyons ce qu'on dit de notre dernière représentation du *Maure de Venise.* (*Il prend les journaux; on lui apporte un pot de bière.*) Merci, l'ami... (*Lisant.*) Hum, hum. Paris, Saint-Pétersbourg, Vienne. Sont-ils ennuyeux d'emplir leurs journaux de nouvelles politiques, de la France, de la Russie, de l'Autriche, qui est-ce qui s'occupe de cela? qui est-ce que ça intéresse? Ah! « Théâtre de Drury-Lane, représentation du *Maure de Venise.* M. Kean. » « Le spectacle d'hier a attiré peu de monde... » On a refusé cinq cents places au bureau; la salle craquait. « La mauvaise composition de la soirée. » Merci : on jouait le *Maure de Venise* et le *Songe d'une Nuit d'été,* les deux chefs-d'œuvre de Shakspeare. « La médiocrité des acteurs... » L'élite de la troupe seulement, miss O'Neil, mistriss Siddons, Kean, l'illustre Kean. « Le jeu frénétique de Kean, qui fait d'Othello un sauvage. » Eh bien! qu'est-ce qu'il veut qu'il en fasse, un fashionable? (*Regardant la signature de l'auteur de l'article.*) Ah! cela ne m'étonne plus : Cooksman. Connu. O honte! honte! voilà les hommes qui jugent, qui condamnent, et qui parfois étranglent. (*Il prend un autre journal.*) Ah! ceci c'est autre chose; l'article est d'un camarade, M. Brixon; il a pris l'habitude de les faire lui-même, de peur que les autres ne lui rendent pas justice. Le public ne sait pas ça, lui; mais nous autres!.. Voyons. « La représentation a été magnifique hier à Drury-Lane; la salle regorgeait; et la moitié des personnes qui se sont présentées au bureau n'ont pu trouver place. La grande et sombre figure d'Iago, » c'est le rôle qu'il joue, « a été magnifiquement rendue par M. Brixon. » En voilà un qui ne s'écorche pas, au moins. Du reste, il n'y a pas de mal, tant qu'on ne dit que du bien de soi, chacun est libre. « La faiblesse de l'acteur chargé de représenter Othello... » Il le trouve trop faible, celui-là; l'autre le trouvait trop fort, « a servi à faire mieux ressortir encore la profondeur du jeu de notre célèbre.. » (*Il jette le journal.*) Coterie! coterie! Ah! mon Dieu, que je suis heureux de n'être qu'un pauvre souffleur!

SCÈNE XI.

KEAN, *entrant,* SALOMON.

KEAN.

Qu'as-tu donc de si pressé à me dire, Salomon? et pourquoi ne viens-tu pas te mettre à table?

SALOMON.

Je ne suis pas venu pour souper; je n'ai pas faim, voyez-vous; il vient d'arriver quelque chose à l'hôtel!

KEAN.

Quoi donc?

SALOMON.

C'est le brigand de juif Samuel, le bijoutier, vous savez? qui a obtenu prise de corps contre vous, pour votre billet de 400 livres sterling, et le shérif et les attorneys sont à l'hôtel.

KEAN.

Qu'importe, puisque je suis à la taverne, moi?

SALOMON.

Mais ils ont dit qu'ils attendraient jusqu'à ce que vous rentrassiez.

KEAN.

Eh bien! Salomon, sais-tu ce que je ferai, mon ami?

SALOMON.

Non.

KEAN.

Je ne rentrerai pas.

SALOMON.

Maître!

KEAN.

Que me manque-t-il ici? bon vin, bonne table, crédit ouvert et inépuisable, des amis qui m'aiment à me faire oublier le monde entier. Laisse le shérif et les attorneys s'ennuyer à l'hôtel, et amusons-nous à la taverne. Nous verrons lesquels se lasseront les premiers d'eux ou de moi.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; ANNA, *entrant vivement.*

ANNA.

Monsieur Kean, monsieur Kean, c'est votre voix; je l'ai entendue. Me voilà.

KEAN.

Miss Anna! vous ici, dans une taverne, sur le port! Pardon, mais les droits que vous m'avez donnés à votre confiance me permettent de vous adresser cette question. Au nom du ciel, que venez-vous faire ici? qui vous y a conduite? Salomon, mon ami.... va dire qu'on se mette à table en m'attendant.

ANNA.

Oh! maintenant que nous sommes seuls, expliquez-vous, monsieur Kean.

KEAN.

Mais vous-même, miss, dites-moi, qui vous amène dans un lieu si peu digne?

ANNA.

Votre lettre.

KEAN.

Ma lettre? je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire.

ANNA.

Vous ne m'avez pas écrit, monsieur, que ma liberté était compromise, qu'il fallait que je quittasse la maison de ma tante, parce qu'on devait?... Oh! mais j'ai votre lettre sur moi. Tenez, tenez, la voilà.

KEAN.

Il y a quelque infamie cachée sous tout ceci. Quoiqu'on ait essayé d'imiter mon écriture, ce n'est pas la mienne.

ANNA.

N'importe; lisez-la, monsieur, elle vous expliquera ma présence ici, ma joie en vous revoyant. Lisez, lisez, je vous prie.

KEAN, *lisant.*

« Miss, on vous a vue entrer chez moi; on vous » a vue sortir; on nous a suivis : votre retraite est » découverte; on sollicite, pour vous en arracher, » un ordre que l'on obtiendra. Il n'y a qu'un » moyen d'échapper à vos persécuteurs : rendez- » vous ce soir sur le port; demandez la taverne du » Trou du Charbon. Un homme masqué viendra » vous y prendre; suivez-le avec confiance, il vous » conduira dans un lieu où vous serez à l'abri de » toute recherche, et où vous me retrouverez. Ne » craignez rien, miss, et accordez-moi toute votre » confiance, car j'ai pour vous autant de respect » que d'amour. EDMOND KEAN. On veille sur moi » comme sur vous; voilà pourquoi je ne vais pas » moi-même vous supplier de prendre cette réso- » lution, qui seule peut vous sauver. »

ANNA.

Voici l'explication de ma conduite, monsieur Kean; je n'ai pas besoin de vous en donner d'autre. J'ai cru que cette lettre était de vous; je me suis fiée à vous; je suis venue à vous.

KEAN.

O miss! miss, combien je remercie le hasard, ou plutôt la Providence qui m'a conduit ici! Écoutez, miss, il y a dans toute cette chose un mystère d'infamie que je vais approfondir, je vous jure, et dont l'auteur se repentira. Mais au point où nous en sommes, et pour me soutenir dans la lutte que je vais engager, il faut que vous me disiez tout, miss; il faut que vous n'ayez plus de secrets pour moi; il faut que je vous connaisse comme une sœur; car je vais vous défendre, j'en jure Dieu, comme si vous étiez de ma plus proche et de ma plus chère famille.

ANNA.

Oh! avec vous, près de vous, je ne crains rien.

KEAN.

Et cependant vous tremblez, miss.

ANNA.

Oh! monsieur Kean, est-il bien généreux à vous de m'interroger, lorsqu'à vous surtout je ne puis tout dire?

KEAN.

Et que peut avoir à cacher un jeune cœur comme le vôtre, miss? parlez-moi comme vous parleriez à votre meilleur ami, à votre frère.

ANNA.

Mais comment oserai-je ensuite lever les yeux sur vous?

KEAN.

Écoutez-moi, car je vais aller au-devant de vos paroles... Je vais lever un coin du voile sous lequel vous cachez votre secret... Habitués, comme nous le sommes, nous autres comédiens, à reproduire tous les sentiments humains, notre étude continuelle doit être d'aller les chercher au plus profond de la pensée... Eh bien! j'ai cru lire dans la vôtre... pardon, miss, si je me trompe... que votre haine pour lord Mewill... vient d'un sentiment tout opposé pour un autre.

ANNA.

Oui, oui... et vous ne vous êtes pas trompé... mais ce n'est point ma faute, j'ai été entraînée par une fatalité bizarre, à laquelle aucune femme n'aurait pu résister... Oh! pourquoi ne m'a-t-on pas laissée mourir?

KEAN.

Mourir... vous si jeune.... si belle! et pourquoi vouliez-vous mourir?

ANNA.

Ce n'était point moi qui voulais quitter la vie, c'était Dieu qui semblait m'avoir condamnée. Une mélancolie profonde, un dégoût amer de l'existence, s'étaient emparés de moi... mon corps manquait de force, ma poitrine d'air, mes yeux de lumière, j'éprouvais l'impossibilité de vivre, et je sentais que j'étais entraînée vers la mort, sans secousse, sans douleurs, sans crainte même, car je n'éprouvais nulle envie de vivre... je ne désirais rien... je n'espérais rien... je n'aimais rien. Mon tuteur avait consulté les médecins les plus habiles de Londres, et tous avaient dit que le mal était sans remède, que j'étais attaquée de cette maladie de nos climats contre laquelle toute science échoue. Un seul d'entre eux demanda si, parmi les distractions de ma jeunesse, le spectacle m'avait été accordé. Mon tuteur répondit qu'élevée dans un pensionnat sévère, cet amusement m'avait toujours été interdit... Alors il le lui indiqua comme un dernier espoir... Mon tuteur en fixa l'essai au jour même; il fit retenir une loge, et m'annonça après le dîner que nous passions notre soirée à Drury-Lane; j'entendis à peine ce qu'il me disait. Je pris son bras lorsqu'il me le demanda, je montai en voiture... et je me laissai conduire comme d'habitude, chargeant en quelque sorte les personnes qui m'accompagnaient de sentir, de penser, de vivre pour moi... J'entrai dans la salle... Mon premier sentiment fut presque douloureux..... toutes ces lumières m'éblouirent, cette atmosphère chaude et embaumée m'étouffa... tout mon sang reflua vers mon cœur et je fus près de défaillir... mais en ce moment je sentis un peu de fraîcheur, on venait de lever le rideau. Je me tournai instinctivement, cherchant de l'air à respirer... c'est alors que j'entendis une voix... oh!... qui vibra jusqu'au fond de mon cœur... tout mon être tressaillit... Cette voix disait des vers mélodieux comme jamais je n'en avais entendu... des paroles d'amour comme je n'aurais jamais cru que des lèvres humaines pussent en prononcer... Mon âme tout entière passa dans mes yeux et dans mes oreilles... je restai muette et immobile comme la statue de l'étonnement, je regardai... l'on jouait *Roméo*.

KEAN.

Et qui jouait Roméo?

ANNA.

La soirée passa comme une seconde, je n'avais point respiré, je n'avais point parlé... je n'avais point applaudi... Je rentrai à l'hôtel de mon tuteur, toujours froide et silencieuse pour tous, mais déjà ranimée et vivante au cœur. Le surlendemain on me conduisit au *Maure de Venise*... j'y vais avec tous mes souvenirs de *Roméo*... Oh! mais, cette fois, ce n'était plus la même voix, ce n'était plus le même amour, ce n'était même plus le même homme... mais ce fut toujours le même ravissement... le même bonheur... la même extase... Cependant je pouvais parler déjà... je pouvais dire: C'est beau!... c'est grand!... c'est sublime!

KEAN.

Et qui jouait Othello?

ANNA.

Le lendemain ce fut moi qui demandai si nous n'irions point à Drury-Lane. C'était la première fois depuis un an peut-être que je manifestais un désir; vous devinez facilement qu'il fut accompli; je retournai dans ce palais de féeries et d'enchantement: j'allais y chercher la figure mélancolique et douce de Roméo... le front brûlant et basané du Maure... j'y trouvai la tête sombre et pâle d'Hamlet... Oh! cette fois, toutes les sensations amassées depuis trois jours jaillirent à la fois de mon cœur trop plein pour les renfermer... mes mains battirent, ma bouche applaudit..... mes larmes coulèrent.

KEAN.

Et qui jouait Hamlet, Anna?

ANNA.

Roméo m'avait fait connaître l'amour, Othello la jalousie... Hamlet le désespoir... cette triple initiation compléta mon être... Je languissais sans force, sans désir, sans espoir... mon sein était vide... mon âme en avait déjà fui, ou n'y était pas encore descendue, l'âme de l'acteur passa dans ma poitrine: je compris que je commençais seulement de ce jour à respirer, à sentir, à vivre.

KEAN.

Mais vous ne m'avez pas dit, miss, quel était l'homme qui avait produit en vous ce changement; quel était le Prométhée qui avait rallumé l'âme éteinte, et quel était le Christ qui avait ressuscité la jeune fille déjà couchée dans la tombe.

ANNA.

Oh! c'est que voilà justement le nom que je n'ose pas vous dire... de peur de ne pouvoir plus lever mes regards sur vous.

KEAN.

Anna, est-il vrai?... est-il bien vrai?... et suis-je assez malheureux?...

ANNA, *effrayée*.

Que dites-vous?

KEAN.

Quelque chose que vous ne pouvez pas comprendre, Anna... quelque chose que je vous avouerai peut-être un jour... plus tard... mais dans ce mo-

ment, miss Anna, ne songeons qu'à vous... chère sœur.

ANNA.

Kean, mon frère... mon ami!...

KEAN.

Revenons à cette lettre... car maintenant que je sais tout, il n'y a pas une minute à perdre...

ANNA.

Mais à votre tour, dites-moi comment êtes-vous venu, et que signifie ce costume?

KEAN.

Parrain d'un enfant qui appartient à de pauvres gens que j'ai connus autrefois, j'ai pensé que cet habit leur donnerait plus de liberté vis-à-vis de moi, en me faisant plus leur égal... je l'ai pris, et me voilà... Mais parlons d'autre chose... Cet homme masqué n'est pas venu?

ANNA.

Pas encore.

KEAN.

Il va venir, alors?

ANNA.

Sans doute.

KEAN.

Peter?

ANNA.

Qu'allez-vous faire?

(*Peter entre.*)

KEAN.

Le constable est-il arrivé?

PETER.

Il attend dans la grande salle avec le reste de la société.

KEAN.

Priez-le de venir.

ANNA.

Oh! Kean, vous m'effrayez.

KEAN.

Que pouvez-vous craindre?

ANNA.

Je ne crains rien pour moi... c'est pour vous.

KEAN.

Oh! soyez tranquille... Ah! venez, monsieur le constable, venez... voici miss Anna Damby, l'une des plus riches héritières de Londres, à qui l'on veut faire violence pour le choix d'un époux; je vous ai appelé pour vous la confier... Votre mission est grande et belle, monsieur le constable... Étendez le bras sur cette jeune fille, et sauvez-la.

LE CONSTABLE.

Quel changement! et qui êtes-vous, monsieur, qui réclamez mon ministère avec tant de confiance et d'autorité?

KEAN.

Peu importe qui réclame la protection de la loi, puisque la loi est égale pour tous... puisque la justice porte un bandeau sur les yeux, et que ses oreilles seules sont ouvertes. En tout cas, si vous voulez savoir qui je suis, je suis l'acteur Kean : vous m'avez dit que vous aimiez les artistes, je vous ai promis de vous en faire connaître un... vous voyez que je tiens ma parole.

LE CONSTABLE.

Comment ne vous ai-je pas reconnu, moi qui vous ai vu jouer cent fois, et qui suis un de vos plus chauds admirateurs?... Ainsi, mademoiselle, vous réclamez ma protection?

ANNA.

A genoux.

LE CONSTABLE.

Elle vous est acquise, mademoiselle; seulement dites-moi de quelle manière...

KEAN.

Anna, entrez avec monsieur le constable dans cette chambre; vous lui direz... vous lui raconterez tout... Quant à moi, il faut que je reste seul ici... j'attends quelqu'un.

ANNA.

Kean, de la prudence.

KEAN.

Allez, je vous prie... Quant à nous, monsieur le constable, soyez tranquille, cela ne changera rien au programme de notre soirée... et nous n'en souperons que plus joyeusement, je vous le jure.

(*Anna et le constable sortent.*)

SCÈNE XIII.

KEAN, *seul.*

Oh! quelle étrange chose! Pauvre Anna! quelle persécution! quelle trame! quel complot! et tout cela contre une enfant frêle à être brisée par un souffle, et encore pâle de cette mort dont elle est à peine sauvée! Et quand je pense qu'il y avait mille chances pour que je ne me trouvasse point ici, et qu'alors un rapt s'y commettait en mon nom! Ah! voilà donc pourquoi ce bruit se répandit si rapidement et si étrangement... que j'avais enlevé miss Anna, avant même que je ne l'eusse vue... Je devais servir de manteau à un lord ruiné qui veut refaire sa fortune... oh! mais, je suis venu, me voilà... On ne peut arriver à miss Anna que par cette porte, et elle est gardée, et bien gardée à cette heure, je le jure... Ah! voilà quelqu'un, ce me semble... vive Dieu! c'est lui... J'avais peur qu'il ne vînt pas.

(*Demi-nuit au théâtre.*)

SCÈNE XIV.

KEAN, *assis*, LORD MEWILL, *entrant masqué.*

LORD MEWILL.

Elle est venue. — (*A Kean.*) Pardon, mon ami, mais je voudrais passer.

KEAN.

Pardon, milord, mais vous ne passerez pas.

LORD MEWILL.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

KEAN.

Parce que nous ne sommes ni dans un temps de l'année, ni dans une ère du monde où l'on voyage avec des masques...... C'est une mode perdue en Angleterre depuis le règne de Marie la Catholique.

LORD MEWILL.

Il peut se trouver telle circonstance où il y ait nécessité de cacher son visage.

KEAN.

Un honnête homme et un noble projet vont toujours figure découverte, milord... Votre projet, je le connais déjà, et c'est un projet infâme. Quant à votre figure, je la connaîtrai tout à l'heure et je saurai qu'en penser, comme de votre projet, milord; car, si vous n'ôtez pas votre masque, je jure Dieu que je vous l'arracherai, et cela à l'instant même, entendez-vous?

LORD MEWILL.

Monsieur!...

KEAN.

Hâtez-vous, hâtez-vous, milord. — (*Lord Mewill fait un mouvement pour sortir, Kean lui saisissant le bras droit de la main gauche.*) Oh! vous ne sortirez pas, c'est moi qui vous le dis..... vous avez encore une main libre, milord... usez-en pour vous démasquer... et croyez-moi, ne laissez pas approcher la mienne de votre visage.

LORD MEWILL, *voulant dégager son bras.*

Ah! c'en est trop, je saurai quel est l'insolent qui m'insulte.

KEAN.

Et moi, quel est le lâche qui veut fuir!—(*Il lui arrache son masque.*) Entrez... entrez tous.... et avec de la lumière, afin que nous puissions nous reconnaître ici...

(*Tous entrent.*)

LORD MEWILL.

Kean!...

KEAN.

Lord Mewill! je ne m'étais donc pas trompé.

LORD MEWILL.

C'est un guet-apens!

KEAN.

Non, milord, car la chose restera entre nous.... mais, comme vous m'avez insulté, et gravement insulté en vous servant de mon nom pour commettre une lâcheté... vous me rendrez raison, milord, et tout sera dit.

LORD MEWILL.

Il n'y a qu'une difficulté à cela, monsieur, c'est qu'un lord, un noble, un pair d'Angleterre... ne peut pas se battre avec un bateleur, un saltimbanque... un histrion.

KEAN, *reposant à terre une chaise qu'il avait soulevée.*

Oui, vous avez raison, il y a trop de distance entre nous. Lord Mewill est un homme honorable, tenant à l'une des premières familles d'Angleterre... de riche et vieille noblesse conquérante... si je ne me trompe. Il est vrai que lord Mewill a mangé la fortune de ses pères en jeux de cartes et de dés, en paris de coqs et en courses de chevaux... il est vrai que son blason est terni de la vapeur de sa vie débauchée, et de ses basses actions... et qu'au lieu de monter encore, il a descendu toujours.

Tandis que le bateleur Kean est né sur le grabat du peuple, a été exposé sur la place publique, et ayant commencé sans nom et sans fortune, s'est fait un nom égal au plus noble nom, et une fortune qui, du jour où il voudra bien, peut rivaliser avec celle du prince royal... Cela n'empêche pas que lord Mewill ne soit un homme honorable, et Kean un bateleur.

Il est vrai que lord Mewill a voulu rétablir sa fortune au détriment de celle d'une jeune fille belle et sans défense... que, sans faire attention qu'elle était d'une classe au-dessous de la sienne, il l'a fatiguée de son amour... poursuivie de ses prétentions, écrasée de son influence.

Tandis que le saltimbanque Kean a offert protection à la fugitive qui est venue la lui demander, qu'il l'a reçue chez lui comme un frère aurait reçu une sœur, et qu'il l'en a laissée sortir pure, ainsi qu'elle y était entrée.... quoiqu'elle fût belle..... jeune et sans défense.... Cela n'empêche pas que Mewill ne soit un lord..... et Kean un saltimbanque!...

Il est vrai que lord Mewill, pair d'Angleterre, a son siége à la chambre suprême, fait et défait les lois de notre vieille Angleterre, porte une couronne comtale sur sa voiture, et un manteau de pair sur ses épaules, et n'a qu'à dire son nom pour voir ouvrir devant lui la porte du palais de nos rois... cela fait que parfois lord Mewill, lorsqu'il daigne descendre parmi le peuple, change de nom, soit qu'il rougisse de celui de ses aïeux, soit qu'il ne veuille pas le faire rougir... alors il prend celui d'un bate-

leur et d'un saltimbanque et signe une lettre de ce faux nom... Ceci est une affaire de bagne et de galères... rien de plus... rien de moins... entendez-vous, milord?

Tandis que l'histrion Kean marche à visage découvert, lui! et dit hautement son nom; car le lustre de son nom ne lui vient pas de ses aïeux, mais y retourne... tandis que l'histrion Kean arrache le masque à tout visage, au théâtre comme à la taverne, et fort de la loi qu'il a reçue l'invoque contre celui qui l'a faite... Lorsque l'histrion Kean offre à lord Mewill de ne rien dire de tout cela, à la condition qu'il lui fera satisfaction d'une insulte, dont la société pourrait lui demander justice... lord Mewill répond qu'il ne peut se battre avec un bateleur, un saltimbanque, un histrion... oh! sur mon honneur! c'est bien répondu, car il y a trop de distance entre ces deux hommes.

Milord! vous n'avez oublié, dans tout ceci, que trois choses : la première, c'est que je pourrais dénoncer votre attentat à la justice, et vous remettre, à cette heure, entre ses mains.

La seconde, c'est qu'il y a de ces insultes qui marquent le front d'un homme comme un fer rouge l'épaule d'un forçat, et que je pourrais vous faire une de ces insultes.

La troisième, c'est que vous êtes enfermé ici en mon pouvoir, en ma puissance... et que je pourrais vous briser entre mes mains..... voyez-vous?.... comme je briserais ce verre... — (*Riant.*) ah! ah! ah! si je n'aimais mieux m'en servir pour porter un toast... Verse, Peter, au bonheur de miss Anna Damby, à son libre choix d'un époux... et puisse cet époux lui donner tout le bonheur qu'elle mérite et que je lui souhaite!

TOUS.

Vive M. Kean!...

KEAN.

Maintenant, vous êtes libre de vous retirer, milord.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente la loge de Kean.

SCÈNE PREMIÈRE.

PISTOL, SALOMON, *préparant des verres d'eau au sucre.*

PISTOL.

Dites donc, père Salomon, sans être trop curieux, qu'est-ce que vous faites là, hein?

SALOMON.

Je prépare un verre d'eau au sucre.

PISTOL.

Eh bien! le père Bob est comme M. Kean..... il faut toujours qu'il se gargarise dans les entr'actes... seulement, lui, c'est avec du rhum.

SALOMON.

Oh! si je n'avais pas de la raison pour deux, nous en ferions bien autant, nous; mais je suis là-dessus d'une sévérité incorruptible : de temps en temps je permets le verre de grog, mais jamais plus.

PISTOL.

Et vous avez raison... — (*Regardant dans l'armoire.*) Qu'est-ce que c'est que toutes ces friperies-là... hein?

SALOMON.

Comment, drôle! tu appelles cela des friperies, toi... des costumes magnifiques?

PISTOL.

Du d'or... du vrai d'or... oh! oh! oh!... Excusez alors, il y en a pour quelques schelings là dedans.

SALOMON, *se rengorgeant.*

Mais nous en avons une, garde-robe, qui vaut deux mille livres sterling, rien que ça...

PISTOL.

Alors, plus riche que celle du roi? enfoncés les diamants de la couronne. Dites donc, près Salomon, voilà une porte.

SALOMON.

Chut!...

PISTOL.

Oh! mais une vraie porte.

SALOMON.

Chut!...

PISTOL.

Sait-il cela, M. Kean?... c'est qu'on pourrait le venir voler par là... et quoiqu'elle ait l'air de ne pas s'ouvrir, tenez, elle s'ouvre...

SALOMON.

Mais, serpent que tu es, comment donc t'y es-tu pris?

PISTOL.

Oh! avec la pointe de mon couteau.

SALOMON.

Si M. Kean savait ce que tu viens de faire!...

PISTOL.

Il se fâcherait?... alors il ne faut pas le lui dire... Supposons que je n'ai rien vu : il n'y a pas de porte, quoi!... où y a-t-il une porte?.... qui est-ce qui a dit qu'il y avait une porte... C'est pas moi! c'est vous, père Salomon. Oh! farceur!...

SALOMON.

Aurons-nous du monde, ce soir?

PISTOL.

Du monde... il y a une queue qui fait trois fois le tour du théâtre... je me suis promené un quart d'heure le long de la queue.

SALOMON.

Et à quoi pensais-tu?

PISTOL.

Je pensais qu'il y avait dans toutes ces poches-là de l'argent qui allait passer dans celle du père Bob!...... Est-il heureux, le père Bob! je n'aurai jamais le bonheur qu'un malheur comme le sien m'arrive, à moi!

SALOMON.

Silence, voilà M. Kean!

PISTOL.

Je file!...

(*Il se sauve.*)

SCÈNE II.

SALOMON, KEAN, *jetant son chapeau.*

SALOMON, *à part.*

Oh! oh! Pistol a bien fait de se sauver, il y a de l'orage.

KEAN.

Salomon!

SALOMON.

Maître?

KEAN.

Étends sur ce parquet une peau de lion..... une peau de tigre... un tapis... ce que tu voudras, peu m'importe...

SALOMON.

Que voulez-vous faire?

KEAN.

Des culbutes.

SALOMON, *stupéfait.*

Des culbutes?

KEAN.

J'ai commencé par là sur la place de Dublin.... et je vois bien que je serai forcé de reprendre mon premier métier. Fais afficher aux quatre coins de Londres que le paillasse Kean fera des tours de souplesse dans Regent-Street et dans Saint-James, à la condition qu'il lui sera payé cinq guinées par fenêtre, et alors huit jours me suffiront pour faire une fortune royale, car tout le monde voudra voir comment Hamlet marche sur les mains, et comment Othello fait le saut de carpe en arrière...... Tandis que dans ce théâtre maudit... il me faudra, Shakspeare aidant, des années, et encore, au train dont j'y vais, plus j'y passerai d'années, plus j'y ferai de dettes, pour amasser de quoi aller mourir, dans une misère honnête, au fond de quelque village du Devonshire, entre un morceau de bœuf salé et un pot de bière. Oh! la gloire! le génie! l'art! l'art! squelette efflanqué, vampire mourant de faim, à qui nous jetons un manteau d'or sur les épaules, et que nous adorons comme un dieu! Je puis encore être ta victime.... mais je ne serai plus ta dupe, va!

SALOMON.

Qu'y a-t-il, maître?

KEAN.

Il y a que mon hôtel est cerné par les attorneys, et que j'ai vécu toute la journée dans ma voiture, après avoir passé une nuit à la taverne.... ce qui me met dans une merveilleuse disposition pour être sifflé ce soir... et tout cela pour un misérable billet de 400 livres sterling. Viens donc encore me dire que je suis le premier acteur de l'Angleterre, et que tu ne changerais pas ma place contre celle du prince de Galles... vil flatteur!...

SALOMON.

Mais aussi c'est votre faute... si vous vouliez avoir de l'ordre.

KEAN.

Avoir de l'ordre!... c'est cela, et le génie, qu'est-ce qu'il deviendra pendant que j'aurai de l'ordre?... avec une vie agitée et remplie comme la mienne, ai-je le temps de calculer minute par minute et livre par livre ce que je dois dépenser de jours ou dissiper d'argent? Oh! si Dieu m'avait donné cette honorable faculté, je serais à cette heure marchand de draps dans la Cité et non marchand de vers à Covent-Garden et à Drury-Lane.

SALOMON.

Mais il me semble, maître, pour en revenir à ces 400 livres sterling, que vous pourriez, sur la recette de ce soir...

KEAN.

La recette est-elle à moi?... elle est à ces braves gens, et tu veux que je leur fasse payer le service que je leur rends? ceci est un conseil de laquais, monsieur Salomon.

SALOMON.

Mais vous ne m'avez pas compris, maître... dans trois ou quatre jours vous leur rendriez...

KEAN.

C'est cela, n'est-ce pas?.... j'emprunterai à des saltimbanques... moi, Kean... Allons donc!

SALOMON.

Pardon, maître... pardon!

KEAN.

C'est bien... c'est bien! allez repasser mon rôle,

entendez-vous, drôle! et prenez garde que je n'en oublie un seul mot.

SALOMON.

Oui, maître.

KEAN.

Ou sans cela, tu auras affaire à moi... mon bon Salomon... mon vieux camarade... mon seul ami.

SALOMON.

Allons, allons, il paraît que l'orage est passé.

KEAN.

Eh! sans doute, ne suis-je pas Prospero le magicien?... ne puis-je pas, en étendant ma baguette, faire le calme ou la tempête... évoquer Caliban ou Ariel? Va-t'en, Caliban, j'attends Ariel.

SALOMON.

Oh! c'est autre chose, que ne disiez-vous cela tout de suite?... Je me sauve, maître, je me sauve. — (*Revenant.*) A propos, maître, n'oubliez pas que nous jouons six actes ce soir. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

KEAN, *seul.*

Bon et excellent homme, ami de tous les temps, fidèle de toutes les heures, seule âme pour laquelle mon âme n'ait point de secrets; miroir de ma douleur et de ma vanité... toi qui ne t'approches de moi que pour me caresser comme le chien fait à son maître, et qui ne reçois pour prix de ton amitié que bourrades et brusqueries, je ferai graver ton nom en lettres d'or sur ma tombe, et l'on saura que Kean n'a eu que deux amis, son lion et toi : mon pauvre Ibrahim! en voilà un qui s'entendait à recevoir mes créanciers... Je n'avais qu'à étendre le soir un tapis devant la porte de ma chambre à coucher, et j'étais sûr de dormir tranquille... Mais j'ai entendu marcher dans ce corridor.... je ne me trompe pas... Serait-ce elle?

(*Il court à la porte par laquelle est sorti Salomon et la ferme.*)

SCÈNE IV.

KEAN, ELENA.

KEAN.

Elena!

ELENA.

Kean!

KEAN.

Oh! c'est vous!...

ELENA, *se retournant.*

Attends-moi, Gidsa... je ne serai qu'un instant.

KEAN.

Mais êtes-vous bien sûre de cette femme?

ELENA.

Comme de moi-même; c'est une exilée de Venise comme moi.

KEAN.

Vous êtes venue... oh! je vous espérais, mais je ne vous attendais pas.

ELENA.

N'avais-je pas à la fois des remercîments et des reproches à vous faire? Quelle imprudence!

KEAN.

Comment! vous voulez maintenant que je me repente de l'avoir commise?

ELENA.

Mais qui vous demande de vous repentir?... voyons!

KEAN.

Et vous êtes venue... et vous voilà!... oh! je ne puis vraiment croire à mon bonheur!

ELENA.

Croyez-vous que je vous aime, maintenant?

KEAN.

Oh! oui, je le crois.

ELENA.

Vous êtes ainsi, vous autres hommes, injustes toujours : il ne vous suffit pas qu'on vous confie son honneur, il faut encore qu'on risque de le perdre pour vous.

KEAN.

Oh! non, non... mais mettez-vous pour un instant à la place d'un pauvre paria... qui voit tourner autour de lui la société tout entière, et qui, pareil à un homme qui rêve, se sent enchaîné à sa place et en est réduit à plonger des regards avides dans ces jardins enchantés où il voit des êtres privilégiés cueillir les fruits dont il a soif. Oh! il faut bien que l'on vienne à nous, puisque nous ne pouvons pas aller aux autres.

ELENA.

Et comme je ne pourrais pas venir aussi souvent que je le désirerais.... j'ai voulu qu'en mon absence du moins mon portrait vous répondît de moi.

KEAN.

Votre portrait!... vous avez fait faire votre portrait pour moi! Elena?... Oui, le voilà... oh! mais vous êtes bien plus belle!

ELENA.

N'en voulez-vous point, monsieur?

KEAN.

Oh! si, si, je le veux... là... là... sur mon cœur... toujours!

ELENA.

Vous m'aimez donc?

KEAN.

Pouvez-vous me le demander?

ELENA, *lui prenant la main.*

Mon Othello!

KEAN.

Oh! tu as bien dit, car je suis jaloux comme le Maure de Venise, entendez-vous, Desdemona!

ELENA.

Jaloux!... et de qui? bon Dieu!

KEAN.

Oh! vous le savez bien.

ELENA.

Non, je vous jure.

KEAN.

Ne jurez point, car je ne croirais plus à vos autres serments, les femmes ont un instinct qui leur dit qu'un homme les aime bien avant qu'il le leur dise lui-même.

ELENA.

Mais beaucoup de nos jeunes dandys me font la cour, monsieur.

KEAN.

Je le sais, et cependant il n'est qu'un seul homme que je craigne.

ELENA.

Vous craignez quelqu'un?

KEAN.

Je devrais dire que je crains sa réputation, son rang...

ELENA.

Vous voulez parler du prince de Galles, je le vois.

KEAN.

Oui... non pas que je craigne que vous l'aimiez... je crains seulement qu'on ne le dise.

ELENA.

Mais que voulez-vous que je fasse? ce n'est pas moi qu'il dit venir voir, c'est mon mari.

KEAN.

Je le sais bien, sur mon honneur! et c'est cela qui me tourmente. Chez vous, à la promenade, au spectacle, il est toujours à vos côtés.... Comment voulez-vous qu'on croie que le plus riche, le plus noble et le plus puissant prince de l'Angleterre après le roi aime sans espoir... avec cela que l'on sais parfaitement que ce n'est point son habitude?...... oh! quand je le vois près de vous, Elena, c'est à me rendre fou!

ELENA.

Eh bien! voulez-vous que je ne vienne pas au spectacle ce soir?

KEAN.

Au contraire... oh! venez-y, je vous en supplie... Si vous n'y veniez pas, et que par hasard il n'y vînt pas non plus, lui, alors, alors je penserais que vous êtes ensemble.

ELENA.

Que vous êtes insensé de vous créer de pareilles craintes!

KEAN.

Mais ne faut-il pas que nous soyons toujours malheureux, nous?... malheureux, si nous ne sommes pas aimés!... malheureux, si nous le sommes. Elena! Elena! — (*Il tombe à ses genoux.*) Plaignez-moi... pardonnez-moi.

ELENA.

Et de quoi voulez-vous que je vous plaigne, rêveur?.. que je vous pardonne, jaloux?

KEAN.

Pardonnez-moi d'avoir passé ces quelques instants que vous m'accordez à vous tourmenter et à me tourmenter moi-même, au lieu de les employer à vous dire que je vous aime, et à vous le répéter cent fois.

ELENA.

On frappe.

KEAN.

La clef en dehors!

ELENA.

Ah! mon Dieu!

KEAN.

Qui est là?

LE PRINCE.

Moi.

ELENA.

La voix du prince de Galles!

KEAN.

Qui, vous?

LE PRINCE.

Le prince de Galles, pardieu!

LE COMTE.

Et le comte de Kœfeld.

ELENA.

Mon mari! oh! je suis perdue!

KEAN.

Silence... votre voile, et sortez, sortez!... Pardon, mon prince, mais j'ai pour le moment le malheur... — (*A Elena.*) Dépêchez-vous.

ELENA.

Comment s'ouvre cette porte?

KEAN.

D'avoir à mes trousses certains hommes qui me poursuivent pour quatre cents misérables livres sterling.

LE PRINCE.

Je comprends.

ELENA.

Venez à mon secours.

KEAN.

Attendez... Et qui ne se feraient pas scrupule

d'emprunter le nom respectable de Votre Altesse pour parvenir jusqu'à moi : ayez donc la bonté de me faire passer votre nom, écrit de votre main, monseigneur.

LE PRINCE.

Que fais-tu donc ?

KEAN.

Je retire la clef pour vous laisser le passage libre. Me voici, adieu, Elena, je vous aime, aimez-moi, adieu. — (*Kean ferme la porte par laquelle est sortie Elena, revient à l'autre, et amène par le trou de la serrure une banknote.*) Une banknote de 400 livres sterling! c'est véritablement une carte royale... Entrez, mon prince, car c'est bien vous.

(*Il ouvre, le prince et le comte entrent.*)

SCÈNE V.

KEAN, LE PRINCE, LE COMTE, SALOMON.

LE PRINCE, *entrant et regardant de tous côtés.*

Vous ne vous doutez pas d'une chose, monsieur le comte, c'est qu'en entrant dans la loge de Roméo, nous avons fait fuir Juliette.

LE COMTE.

Vraiment ?

KEAN.

Oh ! quelle idée folle, monseigneur ! Voyez, cherchez.

LE PRINCE.

Oh ! une loge d'acteur, c'est machiné comme un château d'Anne Rattcliff... il y a des trappes invisibles qui donnent dans des souterrains, des panneaux qui s'ouvrent sur des corridors inconnus... des...

KEAN, *au comte.*

Combien je suis reconnaissant à Votre Excellence, d'avoir daigné venir dans la loge d'un pauvre acteur !

LE PRINCE.

Oh ! ne vous en prenez pas à votre mérite, monsieur le fat ! mais à la curiosité... Le comte, tout diplomate qu'il est, n'avait jamais mis le pied dans les coulisses d'un théâtre, et il a voulu voir...

KEAN.

Un acteur qui s'habille, j'en préviens Votre Altesse : nous avons, monsieur le comte, une étiquette bien plus sévère à observer, nous autres courtisans du public, que vous, messeigneurs les courtisans du roi. Il faut que nous soyons prêts à l'heure, sous peine d'être sifflés ; et, tenez, voilà la seconde fois que l'on sonne, ainsi vous permettez...

LE COMTE.

Eh ! mon Dieu, faites comme si nous n'étions pas là... à moins que nous ne vous gênions.

KEAN.

Point du tout...

SALOMON, *entrant.*

Me voilà, maître.

KEAN.

Mais auparavant, monseigneur, reprenez, je vous prie, ce billet.

LE PRINCE.

Point ! c'est le prix de ma loge qu'il me plaît de payer à vous, monsieur l'Écossais... au lieu de le payer à la location.

KEAN.

A ce titre, je l'accepte... Allons, Salomon, mon ami, tu sais ce qu'il faut faire de cet argent.

(*Il passe derrière une draperie.*)

LE COMTE, *au prince.*

Et vous croyez qu'il était avec une femme?

LE PRINCE.

J'en suis sûr.

LE COMTE.

Miss Anna, peut-être.

LE PRINCE.

Oh ! c'est fort difficile à savoir...

LE COMTE, *apercevant l'éventail oublié par sa femme.*

Eh bien ! je le saurai, moi, je vous en réponds...

(*Il met l'éventail dans sa poche.*)

LE PRINCE.

Et comment cela ?

LE COMTE.

C'est un secret diplomatique.

KEAN, *derrière la tapisserie.*

Eh bien ! Votre Altesse... quelle nouvelle ?

LE PRINCE.

Aucune bien importante... Ah ! un insolent qui, je crois, a insulté lord Mewill hier soir... à la taverne du *Trou au Charbon.*

LE COMTE.

Et pourquoi cela ?

KEAN.

Parce que lord Mewill avait refusé de se battre avec lui, sous le prétexte qu'il était un comédien?... Oui, j'ai entendu parler de cela, ce me semble.

LE PRINCE.

Que dites-vous de l'excuse, monsieur le comte?

LE COMTE.

Je ne sais pas quelles sont, sous ce rapport, les habitudes anglaises, monseigneur.... mais je sais que nous autres Allemands, quand nous nous croyons insultés, nous nous battons avec tout le monde, excepté avec les voleurs... dont les galères se chargent de nous faire justice.

KEAN, *revenant en scène avec son maillot et ses souliers à la poulaine.*

Bien, monsieur le comte, vous avez un noble cœur, et les Allemands sont un noble peuple... Je vous promets d'aller me faire tuer à Vienne.

LE COMTE.

Et vous y serez le bien reçu; en attendant, je remercie le prince de m'avoir introduit dans le sanctuaire des arts.

KEAN.

Et moi, monsieur le comte, je vous présente mes excuses de ce que le grand-prêtre vous y a reçu dès le premier jour comme un initié.

LE COMTE.

Laissons-nous M. Kean achever sa toilette, monseigneur?

KEAN, *bas.*

Je désirerais vivement parler à Votre Altesse.

LE PRINCE.

Allez toujours, comte, je vous rejoins.

LE COMTE.

Votre Altesse sait le numéro de la loge?

LE PRINCE.

Oui, à l'avant-scène! — (*Bas.*) Vous me direz, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Soyez tranquille. — (*Il salue.*) Monsieur Kean...

KEAN, *s'inclinant.*

Monseigneur...

(*Le comte sort.*)

SCÈNE VI.

KEAN, LE PRINCE.

KEAN.

Oh! mon prince, que je suis heureux de me trouver seul avec vous!...

LE PRINCE.

Et pourquoi cela?

KEAN.

Pour vous remercier de toutes vos bontés d'abord, puis ensuite, pour vous présenter mes excuses. Vous êtes passé à mon hôtel, et l'on vous a dit que je n'y étais pas.

LE PRINCE.

Tandis que tu y étais... hein?

KEAN.

Oui... mais des affaires de la plus haute importance...

LE PRINCE.

Bah! entre amis.., est-ce qu'on se gêne!

KEAN.

Je vous arrête à ce mot, monseigneur.... Entre amis.

LE PRINCE.

Crois-tu donc qu'il te compromette?

KEAN.

Non, certes... mais je voudrais savoir si Votre Altesse laisse tomber ce mot du bout de ses lèvres... ou du fond du cœur?

LE PRINCE.

Eh! qu'ai-je donc fait pour avoir mérité que monsieur Kean me pose la question d'une manière si nette et si précise? ma bourse n'est-elle pas toujours à son service? mon palais ne lui est-il pas ouvert à toute heure? et chaque jour le peuple et les grands ne le voient-ils pas traverser les rues de Londres dans ma voiture et à mes côtés?

KEAN.

Oui, toutes ces choses, je le sais, sont des preuves d'amitié pour le monde, et certes chacun croit que je n'ai qu'à demander à Votre Altesse, pour obtenir d'elle tout ce qu'il me plaira de désirer.

LE PRINCE.

Ah! chacun croit cela?...

KEAN.

Excepté moi, cependant, monseigneur... excepté moi, qui ne me trompe point à ces marques extérieures... suffisantes pour ma vanité... mais qui, toutes flatteuses qu'elles sont, laissent pourtant un doute au fond de mon cœur.

LE PRINCE.

Et lequel, s'il vous plaît?

KEAN.

Le voici, monseigneur : c'est que si j'avais à demander à Votre Altesse, non plus une de ces faveurs qui s'accordent de prince à sujet, mais un de ces sacrifices qui se font d'égal à égal, peut-être la bienveillance du protecteur n'irait-elle point jusqu'au dévouement de l'ami.

LE PRINCE.

Fais-en l'épreuve.

KEAN.

Si je disais à Votre Altesse... nous autres artistes, monseigneur... nous avons des amours bizarres, et qui ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes; car ils ne franchissent pas la rampe : eh bien! ces amours n'en sont pas moins passionnés et jaloux. Parfois, il arrive qu'entre les femmes qui assistent habituellement à nos représentations, nous en choisissons une dont nous faisons l'ange inspirateur de notre génie; tout ce que nos rôles contiennent de tendre et de passionné, c'est à elle que nous l'adressons.... Les deux mille spectateurs qui sont dans la salle disparaissent à nos yeux qui ne voient plus qu'elle; les applaudissements de tout ce public nous

sont indifférents, car ce sont ses applaudissements seuls que nous ambitionnons... C'est son âme que notre voix va chercher parmi toutes ces âmes... Ce n'est plus pour la réputation, pour la gloire, pour l'avenir que nous jouons : c'est pour un soupir... pour un regard... pour une larme d'elle.

LE PRINCE.

Eh bien!

KEAN.

Eh bien, monseigneur, si cette femme daigne s'apercevoir de cette puissance qu'elle exerce sur nous; si, prenant pitié de cette distance qui nous sépare d'elle en réalité, elle nous permet de la franchir en rêve; si le bonheur que nous en ressentons, tout vain et tout frivole qu'il est, est cependant un bonheur!.... Si enfin cet amour imaginaire a ses jalousies comme un amour matériel, l'homme qui les cause ne doit-il pas prendre en pitié les malheureux qui les éprouve?

LE PRINCE.

C'est-à-dire que je suis ton rival, n'est-ce pas?

KEAN.

Ce mot suppose l'égalité, monseigneur, et vous savez que je suis placé trop loin de vous...

LE PRINCE.

Hypocrite!... et que puis-je faire pour la plus grande tranquillité de votre amour, monsieur Kean?

KEAN.

Monseigneur, vous êtes jeune... vous êtes beau... vous êtes prince..... il n'y a pas une femme en Angleterre qui puisse résister à toutes ces séductions; vous avez, pour vos distractions, vos caprices ou vos amours, Londres et ses provinces... vous avez l'Écosse et l'Irlande, les trois royaumes enfin. Eh bien! faites la cour à toutes les femmes..... excepté...

LE PRINCE.

Excepté à Elena, n'est-ce pas?

KEAN.

Vous l'avez deviné, monseigneur!

LE PRINCE.

Ah!... c'est la belle comtesse de Kœfeld... la dame de nos secrètes pensées... Je m'en suis douté, vaurien... quand je t'ai vu venir chez elle, pour te disculper... Tu es son amant...

KEAN.

Non, monseigneur..... je n'ai pour elle, je vous l'ai dit, que cet amour artistique auquel les plus grands acteurs ont dû leurs plus beaux succès..... mais cet amour, j'en ai fait ma vie, voyez-vous, plus que ma vie!... ma gloire, plus que ma gloire... mon bonheur.

LE PRINCE.

Mais, si je me retire, un autre prendra ma place.

KEAN.

Eh! que m'importe tout autre, monseigneur? il n'y a que vous que je craigne... car, de tout autre je puis me venger... tandis que de vous, monseigneur....

LE PRINCE.

Tu es son amant...

KEAN.

Non, Votre Altesse.... mais, par exemple, lorsqu'elle est au spectacle, et que de la scène où je suis enchaîné, je vous vois entrer dans sa loge..... oh! alors, vous ne pouvez comprendre tout ce qui se passe dans mon âme, je ne vois plus, je n'entends plus... tout mon sang se porte à ma tête, et il me semble que je vais perdre la raison.

LE PRINCE.

Tu es son amant.

KEAN.

Non, je vous jure.... mais si vous avez la moindre amitié pour moi... et que vous ne veuillez pas m'entraîner à quelque scandale dont je me repentirais... du fond de mon cœur... n'allez plus dans sa loge, je vous en conjure...... Tenez, rien qu'en parlant de cela, je m'oublie. Voilà que l'on va commencer, je ne suis pas prêt.

LE PRINCE.

Je te laisse.

KEAN.

Vous me promettez...

LE PRINCE.

Avoue que tu es son amant...

KEAN.

Mais je ne puis avouer ce qui n'est pas.

LE PRINCE.

Adieu, Kean...

KEAN.

Monseigneur...

LE PRINCE.

Je vais t'applaudir.

KEAN.

Dans votre loge?...

LE PRINCE.

Pas de demi-confidences, monsieur Kean, ou je ne fais qu'une demi-promesse.

KEAN, *s'inclinant.*

Je ne puis vous dire que ce qui est..... agissez comme bon vous semblera, monseigneur.

LE PRINCE, *sortant.*

Merci de la permission, monsieur Kean.

SCÈNE VII.

KEAN, SALOMON.

SALOMON, *tenant le pourpoint à la main.*

Maître... maître... dépêchons-nous...

KEAN.

Me voilà !.... — (*Il passe le pourpoint.*) Oh ! je l'avais bien deviné : mon ami !... Lui, mon ami... il n'y a d'amitié qu'entre égaux, monseigneur, et il y a autant de vanité à vous de m'avoir dans votre voiture, que de sottise à moi d'y monter... — (*On frappe à la porte secrète.*) On frappe à cette porte qui n'est connue que d'Elena...

GIDSA.

Ouvrez, monsieur Kean, c'est moi, c'est Gidsa...

KEAN, *ouvrant.*

Gidsa, que voulez-vous ? qu'est-il arrivé ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; GIDSA, *puis* DARIUS, *puis* LE RÉGISSEUR, PISTOL, LE PUBLIC, *au dehors.*

GIDSA.

Ma maîtresse a oublié son éventail, et je viens le chercher...

KEAN.

Son éventail ? L'as-tu vu, Salomon ?

SALOMON.

Non, maître...

KEAN.

Voyez, Gidsa... cherchez...

GIDSA.

Oh ! mon Dieu, comment cela se fait-il ? C'est que ma maîtresse y tenait beaucoup, c'est un cadeau du prince de Galles.

KEAN.

Ah ! c'est un cadeau du prince de Galles... Voyez dans sa voiture, elle l'a peut-être oublié...

GIDSA.

Vous avez raison...

KEAN, *lui donnant une bourse.*

Tenez, mon enfant, si votre maîtresse a perdu son éventail... vous aurez au moins trouvé quelque chose, vous.

GIDSA.

Merci, monsieur Kean.

(*Elle sort.*)

KEAN.

Un éventail donné par le prince de Galles !... je conçois que l'on tienne à un présent royal. — (*Appelant.*) Darius !... eh bien ! est-ce qu'il ne viendra pas, cet imbécile de coiffeur ?... Darius !

SALOMON.

Ménagez votre diamant, maître, et laissez-moi l'appeler à votre place... — (*Appelant.*) Darius !...

DARIUS, *entrant, une perruque à la main.*

Voilà ! voilà !

KEAN, *s'asseyant.*

Qu'est-ce que tu faisais donc, drôle ?

DARIUS, *retapant la perruque.*

Je vous demande pardon, mais c'est que...

KEAN.

Tu bavardais, n'est-ce pas ?... Viens ici... et coiffe-moi.

LE RÉGISSEUR, *ouvrant la porte.*

Peut-on sonner au foyer du public, monsieur Kean ?

KEAN.

Oui, je suis prêt.

LE RÉGISSEUR, *se retirant.*

Merci !

KEAN.

Pendant qu'on me coiffe, Salomon, cherche donc cet éventail...

DARIUS.

Quel éventail ?

KEAN.

Un éventail qui a été perdu ici.

DARIUS.

Ah ! je vous dis cela, parce que j'ai vu le monsieur qui est venu vous voir avec le prince de Galles qui en tenait un qui était un peu drôle, des éventails.

KEAN.

Un éventail garni de diamants ?

DARIUS.

Oui, et qui reluisait joliment encore, puisqu'en le voyant, je me suis dit : Si j'avais trouvé un éventail comme celui-là, je ne ferais plus de perruques ; et pourtant je les fais crânement, les perruques...

KEAN, *se levant.*

Tu as vu cet éventail entre les mains du comte de Kœfeld ?

DARIUS.

Je ne sais pas si c'était le comte de Kœfeld, mais ce que je sais, c'est qu'il ne paraissait pas content du tout, et qu'il a remis l'éventail dans sa poche avec un air un peu vexé.

KEAN.

Oh ! mais que va-t-il penser ? il se doutera qu'Elena est venue ici.

LE RÉGISSEUR, *à la porte.*

On va lever le rideau, monsieur Kean.

KEAN.

Je ne suis pas prêt.

LE RÉGISSEUR.

Mais, vous avez dit qu'on pouvait sonner.

KEAN.

Allez au diable !

LE RÉGISSEUR *se sauve en criant.*

Ne levez pas le rideau ! ne levez pas le rideau !

KEAN.

Que faire? comment la prévenir?... je ne puis y aller... je ne puis lui envoyer... Oh! c'est à perdre la tête.

DARIUS.

Eh bien! monsieur Kean, votre perruque?

KEAN.

Laissez-moi tranquille...

(*Bruit au dehors.*)

SALOMON.

Maître, entendez-vous?

LE PUBLIC, *criant et trépignant.*

La toile! la toile! le rideau!

SALOMON.

Le public s'impatiente.

KEAN.

Qu'est-ce que ça me fait, à moi?... Oh! métier maudit... où aucune sensation ne nous appartient, où nous ne sommes maîtres ni de notre joie, ni de notre douleur... où, le cœur brisé, il faut jouer *Falstaff;* où, le cœur joyeux, il faut jouer *Hamlet!* toujours un masque, jamais un visage... Oui, oui, le public s'impatiente... car il m'attend pour s'amuser, et il ne sait pas qu'à cette heure mes larmes m'étouffent. Oh! quel supplice! et puis, si j'entre en scène avec toutes les tortures de l'enfer dans le cœur; si je ne souris pas là où il me faudra sourire, si ma pensée débordante change un mot de place... le public sifflera, le public qui ne sait rien, qui ne comprend rien, qui ne devine rien de ce qui se passe derrière la toile... qui nous prend pour des automates... n'ayant d'autres passions que celles de nos rôles... Je ne jouerai pas.

(*Pistol paraît à la porte.*)

SALOMON.

Maître, maître, qu'est-ce que vous dites?

KEAN.

Je ne jouerai pas, voilà ce que je dis.

LE RÉGISSEUR, *revenant sur ce dernier mot.*

Monsieur, on vous y forcera.

KEAN.

Et qui cela, s'il vous plaît?

LE RÉGISSEUR.

Le constable.

KEAN.

Qu'il vienne.

SALOMON.

Maître, maître, au nom du ciel! ils vous mettront en prison.

KEAN.

En prison? eh bien! tant mieux. Je ne jouerai pas.

SALOMON.

Rien ne peut vous faire changer de résolution?

KEAN.

Rien au monde. Je ne jouerai pas.

LE RÉGISSEUR.

Mais la recette est faite.

KEAN.

Qu'on rende l'argent.

LE RÉGISSEUR.

Monsieur, vous manquez à vos devoirs.

KEAN.

Je ne jouerai pas, je ne jouerai pas, je ne jouerai pas!

(*Il prend une chaise et la brise.*)

LE RÉGISSEUR.

Faites comme vous voudrez, je ne suis pas le bénéficiaire.

(*Il sort. Kean tombe sur un fauteuil. Bruit prolongé.*)

PISTOL, *d'un côté du fauteuil.*

Eh bien! monsieur Kean, et le père Bob?

SALOMON, *de l'autre côté.*

Ces braves gens ne peuvent pas payer les frais de la soirée.

PISTOL.

Ce n'est pas la faute de la pauvre famille, si l'on vous a fait du chagrin.

SALOMON.

Allons, maître, de la pitié pour les malheureux.

PISTOL.

Vous nous aviez donné votre parole.

SALOMON.

Et ce serait la première fois que vous y manqueriez...

KEAN, *dans le plus grand abattement.*

Assez. James, prenez ceci. — (*Lui donnant sa robe de chambre.*) Où est M. Darius?

SALOMON.

Il s'est sauvé.

DARIUS, *sortant du cabinet aux habits.*

Me voilà!

KEAN.

Où est le régisseur?

SALOMON, *à Pistol.*

Va le chercher.

(*Rencontre de Darius et de Pistol.*)

KEAN.

Mon manteau! (*On le lui donne.*) Qu'est-ce que c'est que ça? c'est mon ceinturon que je vous demande.

PISTOL, *revenant.*

Voilà, monsieur Kean, voilà.

LE RÉGISSEUR, *entrant.*

Vous m'avez fait appeler?

KEAN.

Oui, monsieur. Mon épée?

SALOMON.

Votre épée!

KEAN.

Eh oui! sans doute mon épée, cela t'étonne.... Avec quoi veux-tu que je tue Tybalt? — (*Au régisseur.*) Monsieur, je joue.

LE RÉGISSEUR.

Oh! monsieur Kean, que de remercîments!

KEAN.

C'est bien... seulement, faites une annonce... dites que je suis indisposé, que je suis malade... Enfin, dites ce que vous voudrez. J'étrangle.

LE RÉGISSEUR.

Oh! merci, monsieur Kean, merci.

(*Il sort.*)

SALOMON.

Il était temps. Il paraît que le public commence à casser les banquettes.

KEAN.

Et il a raison, monsieur : je voudrais bien vous voir dans la salle, si vous aviez pris votre billet à la porte, et qu'on vous fît attendre... Qu'est-ce que vous diriez?...

SALOMON.

Dam! maître.

KEAN.

Qu'est-ce que tu dirais? tu dirais qu'un acteur se doit au public avant tout.

SALOMON.

Oh!

KEAN.

Et tu aurais raison. Allons, cheval de charrue, maintenant que te voilà harnaché, va-t'en labourer ton Shakspeare.

LE RÉGISSEUR.

Me voilà prêt, monsieur Kean. Puis-je faire l'annonce?

KEAN.

Oui, monsieur. Y a-t-il beaucoup de monde?

LE RÉGISSEUR.

Salle comble... on se bat encore à la porte.

KEAN.

Allez.

(*La toile tombe; au moment où elle a touché le plancher, le régisseur passe devant elle, et vient jusqu'au milieu de l'avant-scène.*)

LE RÉGISSEUR, *au public.*

Milords et Messieurs, M. Kean s'étant trouvé subitement indisposé, et craignant de ne pas se montrer digne de l'honorable empressement que vous lui témoignez, me charge de réclamer toute votre indulgence.

LE PUBLIC.

Bravo! bravo! bravo!

(*Le régisseur salue de nouveau et se retire; l'orchestre joue l'air* God save the King; *puis la toile se relève sur la scène des adieux de Roméo et Juliette.*)

SCÈNE IX.

ROMÉO, *à la porte d'un donjon gothique qui donne sur une terrasse,* JULIETTE, *sur le dernier escalier du donjon.* LA COMTESSE DE KOEFELD, LE PRINCE DE GALLES, LE COMTE, *dans une loge de l'avant-scène;* LORD MEWILL, *dans une loge de côté,* LA NOURRICE, SALOMON.

JULIETTE.

Ne tourne pas les yeux vers l'horizon vermeil,
Tu peux rester encor, ce n'est point le soleil;
C'était le rossignol et non pas l'alouette
Dont le chant a frappé ton oreille inquiète;
Caché dans les rameaux d'un grenadier en fleurs,
Toute la nuit là-bas il chante ses douleurs...
Tu peux rester encor, crois-en ta Juliette.

ROMÉO.

Oh! c'est bien le soleil, et c'est bien l'alouette!
Vois ce trait lumineux de mon bonheur jaloux,
Qui perce à l'horizon et s'étend jusqu'à nous;
Vois le matin riant un pied sur la montagne,
Prêt à prendre son vol à travers la campagne;
Vois au ciel moins obscur les étoiles pâlir,
Il faut partir et vivre, ou rester et mourir...

JULIETTE.

Non, ce n'est point le jour; c'est quelque météore
Qui pour guider tes pas a devancé l'aurore...
Tu te trompes, ami, reste.

ROMÉO.

Je resterai,
Et puisque tu le veux, comme toi je dirai :
Non, ce n'est point le feu de l'aube orientale,
C'est la sœur d'Apollon, c'est la reine au front pâle;
Ce n'est point l'alouette au ramage joyeux
Dont le chant matinal s'élance dans les cieux.
Ah! crois-moi, j'ai bien plus de penchant, je te jure,
A rester qu'à partir, et si, vengeant l'injure
Que ma présence fait à ta noble maison,
La mort me vient en face ou bien par trahison,
La mort dont on craint tant la douleur inconnue,
Me frappant à tes pieds, sera la bien venue...
Oh! non, tu l'as bien dit, non, ce n'est pas le jour;
Restons... Je t'aime, et toi, m'aimes-tu, mon amour?

JULIETTE.

C'est le jour, c'est le jour, oh! j'étais insensée,
Fuis, Roméo; de peur je suis toute glacée,
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis,
Et je n'ai plus qu'un mot à la bouche... fuis, fuis...

LA NOURRICE.

Madame...

JULIETTE, *entrant.*

Que veux-tu?

LA NOURRICE.

Votre père!

JULIETTE.

Mon père!
Entends-tu?

LA NOURRICE.

Va venir!

ROMÉO.

Oh! contre sa colère,
Ange, je te remets à la garde de Dieu.

JULIETTE.

Adieu, mon Roméo...

(*En ce moment Kean, qui avait déjà enjambé la balustrade, s'aperçoit que le prince de Galles est à l'avant-scène dans la loge d'Elena, et, au lieu de faire sa sortie, il remonte le théâtre et regarde fixement la loge, les bras croisés.*)

JULIETTE, *le suivant.*

Eh bien! que fait-il donc? — (*A voix basse.*) Kean, Kean, vous manquez votre sortie.

SALOMON, *paraissant au bord de la coulisse, la brochure à la main.*

Maître!... Maître!...

JULIETTE, *reprenant.*

Adieu, mon Roméo.

SALOMON, *soufflant.*

Ma Juliette, adieu!

KEAN, *riant.*

Ah! ah! ah!

SALOMON, *soufflant.*

Roméo!

JULIETTE.

Roméo!

KEAN.

Qui est-ce qui m'appelle Roméo? qui est-ce qui croit que je joue ici le rôle de Roméo?

JULIETTE.

Kean, devenez-vous fou?

KEAN.

Je ne suis pas Roméo... je suis Falstaff... le compagnon de débauches du prince royal d'Angleterre... A moi! mes braves camarades... à moi, Pons... à moi! Peto... à moi! Bardolph... à moi! Quickly l'hôtelière.... et versez, versez à pleins bords, que je boive à la santé du prince de Galles, le plus débauché, le plus indiscret, le plus vaniteux de nous tous! A la santé du prince de Galles, à qui tout est bon, depuis la fille de taverne qui sert les matelots du port, jusqu'à la fille d'honneur qui jette le manteau royal aux épaules de sa mère! au prince de Galles, qui ne peut regarder une femme, vertueuse ou non, sans la perdre avec son regard! au prince de Galles dont j'ai cru être l'ami, et dont je ne suis que le jouet et le bouffon... Ah! prince royal, bien t'en prend d'être inviolable et sacré, je te le jure... car sans cela tu aurais affaire à Falstaff.

LORD MEWILL, *d'une loge.*

A bas Kean! à bas l'acteur!

KEAN.

Falstaff... et je ne suis pas plus Falstaff que je n'étais Roméo, je suis Polichinelle, le Falstaff des carrefours... Un bâton à Polichinelle, un bâton pour lord Mewill, un bâton pour le misérable enleveur de jeunes filles, qui porte une épée au côté, et qui refuse de se battre avec ceux dont il a volé le nom, et cela, sous prétexte qu'il est noble, qu'il est lord, qu'il est pair... Ah! oui! un bâton pour lord Mewill... et nous rirons... Ah! ah! ah! que je souffre... A moi! mon Dieu! à moi!

(*Il tombe dans les bras de Juliette et de Salomon, qui l'entraînent par la porte du donjon.*)

SCÈNE X.

LE RÉGISSEUR, DARIUS, MERCUTIO, CAPULET, UN COMPARSE, SALOMON.

LE RÉGISSEUR, *paraissant au fond.*

Le médecin du théâtre! le médecin du théâtre! où est-il?

DARIUS, *courant ramasser la perruque que Kean a jetée à terre.*

Il est près de M. Kean.

LE RÉGISSEUR.

Où?

DARIUS, *montrant le donjon.*

Là.

MERCUTIO, *sortant en costume.*

Qu'est-il arrivé?

CAPULET, *en costume.*

Je ne sais pas; ça lui a pris en scène.

LE CHEF DES COMPARSES, *conduisant les hommes.*

Allez!

(*Les comparses entrent.*)

MERCUTIO.

Ce n'est pas votre entrée... — (*Voix diverses.*) Si... non... si. (*Confusion complète.*)

CAPULET, *voyant paraître Salomon.*

Silence!

SALOMON, *s'approchant, un mouchoir à la main.*

Milords et Messieurs, la représentation ne peut continuer... le soleil de l'Angleterre s'est éclipsé, le célèbre, l'illustre, le sublime Kean vient d'être atteint d'un accès de folie.

(*On entend un cri douloureux dans la loge de la comtesse de Kœfeld. La toile tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

Un salon chez Kean.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOMON, BARDOLPH, TOM, DAVID, DARIUS, PISTOL, *puis* LE MÉDECIN.

SALOMON.

C'est cela, mes enfants, inscrivez-vous, voilà la liste.

BARDOLPH, *après s'être inscrit.*

Et quelle nuit a-t-il passée?

SALOMON.

Terrible.

TOM.

Il est donc réellement fou?

SALOMON.

A lier.

DAVID.

Et dans ce moment-ci le médecin le saigne?

SALOMON.

A blanc.

DARIUS.

A blanc!...

BARDOLPH.

Mais quel est son genre de folie?

DARIUS.

Oui, voyons, quel est son genre de folie?

SALOMON.

Folie frénétique.

DAVID.

Et que fait-il dans ses accès?

SALOMON.

Il frappe.

DARIUS.

Sur quoi?

SALOMON.

Sur tout, et de préférence sur ceux qu'il connaît.

DARIUS.

Comment! il attaque son semblable!

SALOMON.

Ah! mon Dieu! oui.

DARIUS.

Il aura été mordu.

SALOMON.

J'en ai peur.

DARIUS.

Et il est enragé... « J'en ai coiffé un des enragés, » un homme qui avait une position, quoi, il était » membre des communes. Eh bien! sa rage à lui » c'était de faire des tragédies...; on ne les jouait » pas, eh bien! c'est égal, il en faisait d'autres, on » les refusait, il allait toujours.

SALOMON.

» Et mordait-il?

DARIUS.

» Oui, oui, oui, mais il ne faisait pas de mal, il » n'avait plus de dents; on le laissait faire, pauvre » cher homme! ça l'amusait [1]. »

[1] La censure a retranché les mots marqués d'un guillemet, croyant y voir une application à un membre de la chambre des députés, M. Fulchiron.

SALOMON.

Eh! tenez, voilà...

DARIUS.

M. Kean! je me sauve...

SALOMON.

Non, le médecin.

DARIUS.

Ah! le médecin. Eh bien! monsieur le docteur...

TOM.

Comment va Kean?

DAVID.

Y a-t-il espoir?

LE MÉDECIN, *remettant un papier à Salomon.*

Vous lui ferez suivre ponctuellement cette ordonnance, tout autre traitement que celui indiqué sur ce papier ne pourrait qu'empirer son état.

SALOMON.

Vous voyez que la chose est sérieuse, hein? voyons ce qu'ordonne le médecin... — (*Il retourne le papier de tous côtés, il est blanc.*) Ah! ah!

DARIUS.

Eh bien! qu'ordonne le médecin?

SALOMON.

Quatre douches, deux saignées, un sinapisme.

DAVID.

Veux-tu que je te dise, Salomon? ça m'a l'air d'un âne, ton docteur.

DARIUS.

Oui, oui, oui, il me fait l'effet d'un âne.

DAVID.

Et à ta place, je le traiterais à ma mode.

SALOMON.

Que lui donneriez-vous, voyons?

DAVID.

Je prendrais de bon vin de Bordeaux, je le mettrais dans une casserole avec du citron, de la cannelle et du sucre; je le ferais chauffer, et de dix minutes, en dix minutes, je lui en donnerais un verre.

DARIUS.

Non, non, non, je ne ferais pas ça, moi.

SALOMON.

Eh bien, que ferais-tu?

DAVID.

Je te dis qu'un verre...

DARIUS.

Non, écoutez, David, vous jouez bien le lion, vous êtes magnifique sous la peau d'animal, mais quand il s'agit de médecine, c'est autre chose; à la place de Salomon, je ferais le vin chaud.

DAVID.

Tu vois bien.

DARIUS.

Patience! je lui raserais d'abord la tête comme un genou, ça lui rafraîchirait le cerveau, ensuite je lui commanderais une perruque, ce qu'il y a de plus beau en cheveux, du cheveu N° 1.

SALOMON.

Et le vin chaud?

DARIUS.

Je le boirais, alors... — (*On sonne.*) Dites donc, Salomon, on sonne.

SALOMON.

Allons, encore un accès qui lui prend.

DARIUS.

Un accès, je me sauve!

(*Salomon l'arrête.*)

DAVID.

Filons, filons.

DARIUS.

Salomon, Salomon, pas de bêtises, voyons.

(*On sonne encore.*)

TOM ET BARDOLPH.

Sauve qui peut!

SALOMON.

Darius, mon ami, toi qui es le plus brave, reste avec moi, je t'en prie.

DARIUS.

Père Salomon, si vous ne me lâchez pas, je fais ma plainte, je vous dénonce, je ne vous poudre plus vos perruques, je vous enfonce des épingles noires dans les mollets, et je vous mords le nez. — (*Salomon le lâche.*) Ah! mais...

(*Il sort.*)

SALOMON.

Ah! les voilà partis; j'espère que ça va se répandre, car si l'on venait à savoir...

PISTOL, *se levant du coin où il est resté assis, et venant à Salomon.*

Monsieur Salomon?

SALOMON.

Tu es encore là, toi! pourquoi n'es-tu pas parti avec les autres?

PISTOL.

Parce que vous avez dit qu'il vous fallait quelqu'un, monsieur Salomon.

SALOMON.

Tu es un brave garçon, va-t'en.

PISTOL.

Moi, jamais!

SALOMON.

Me promets-tu d'être discret?

PISTOL.

Moi, je crois bien. — (*Salomon lui parle à l'oreille.*) Vraiment? oh!

SALOMON.

Pas un mot.

PISTOL.

On me couperait plutôt le cou. Oh! que je suis content, que je suis content! — (*Il sanglote.*) Oh! monsieur Kean, monsieur Salomon, oh! je m'en vas.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

SALOMON, KEAN, *entrant.*

KEAN.

Avec qui causais-tu donc là ?

SALOMON.

Avec des camarades du théâtre, cet imbécile de Darius et le petit Pistol.

KEAN.

Et que leur as-tu dit?

SALOMON.

Que vous étiez fou à lier.

KEAN.

Tu as eu tort.

SALOMON.

Comment, j'ai eu tort! mais songez donc que si l'on apprend jamais que cette folie n'était qu'une feinte...

KEAN.

Eh bien?

SALOMON.

Et que vous avez insulté de sang-froid lord Mewill et le prince de Galles...

KEAN.

Après?

SALOMON.

On vous punira sévèrement.

KEAN.

Que m'importe? que peuvent-ils me faire? Me mettre en prison? eh bien! j'irai.

SALOMON.

Oui, mais moi, je n'irai pas. — (*A part.*) Égoïste! — (*Haut.*) Tandis que si seulement vous vouliez faire semblant pendant huit jours. Vous êtes si beau dans le roi Lear!

KEAN.

Monsieur Salomon, je joue la comédie depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, mais jamais dans la journée.

SALOMON.

Maître.

KEAN.

Assez sur ce sujet : donne-moi la liste des personnes qui sont venues pour me voir.

SALOMON.

Il y en a deux, de listes : une ici, l'autre chez le concierge. Celle-ci est celle des amis intimes.

KEAN.

C'est bien, va!... Elle n'aura pas osé monter jusqu'ici, elle, mais elle sera venue en bas, ou elle aura envoyé; je trouverai non pas son nom, sans doute, mais un mot, un signe auquel je reconnaîtrai qu'elle a pensé à moi, à moi qui souffre tant pour elle, mon Dieu!

SALOMON.

Tenez.

KEAN.

Donne.

SALOMON.

Il y a là plus de deux noms qui sont bien étonnés de se trouver ensemble.

KEAN.

Oui, oui, il y a là des noms de riches, de nobles et de puissants; il y a là des noms d'artistes, d'ouvriers, de portefaix, depuis celui du duc de Sutzerland, premier ministre, jusqu'à celui de Williams le cocher. Oui, je crois que tous les noms y sont, excepté celui que je cherche; elle n'aura pas osé envoyer. Oh! pour venir elle-même, sans doute, elle saisira une occasion, le premier moment où son mari la laissera libre. Salomon, va dans la chambre à côté, ne laisse entrer personne.... excepté...

SALOMON.

Ariel excepté, n'est-ce pas?

KEAN.

Oui, oui, Ariel... va, mon bon Salomon, va ; et si elle vient, fais-la entrer à l'instant... sans lui demander son nom... car c'est une grande dame, vois-tu.

SALOMON.

Mais comment la reconnaître?

KEAN.

Je n'attends qu'elle!

SALOMON.

Soyez tranquille.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

KEAN, *seul, puis* SALOMON.

KEAN.

Dix heures, et pas un mot d'elle, pas un message, pas une lettre!... ah! vous étiez plus inquiète de votre éventail que de moi, madame... oh! ce n'est point comme cela qu'on aime, Elena, et c'est douloureux à penser que, si cet accident était réel, je serais mort peut-être à cette heure... sans vous avoir vue... sans avoir entendu parler de vous... Que je suis inquiet!... j'ai son portrait là, sur mon cœur... et je me plains... ne serait-ce pas plutôt que le comte, qui a trouvé cet éventail, à qui la scène scandaleuse que j'ai faite hier au prince de Galles, a dû ouvrir les yeux... oh! oui, c'est possible, c'est probable, cela est. Oh! quand je pense qu'à cette heure peut-être, Elena soupçon-

née... accusée, menacée, m'appelle à son secours... oh! je n'y puis plus tenir. Salomon! Salomon!

SALOMON.

Maître!

KEAN.

Personne encore?

SALOMON.

Personne.

KEAN.

Fais mettre les chevaux à la voiture.

SALOMON.

Les chevaux?

KEAN.

Eh! oui, les chevaux. Qu'y a-t-il là d'étonnant? Je sors.

SALOMON.

Vous sortez?

KEAN.

Newmann!... Newmann!...

SALOMON.

Que lui voulez-vous?

KEAN.

Celui-là m'obéira, peut-être.

SALOMON.

Et ne savez-vous pas que tout ce que vous voudrez, votre pauvre Salomon le fera?

KEAN.

Eh bien! va donc alors, et ne me laisse pas souffrir plus longtemps... ne vois-tu pas que j'ai la fièvre, que la tête me brûle, que le sang me bout?... D'ailleurs, je fermerai les stores, je me contenterai de passer sous ses fenêtres... je... — (*Voyant que Salomon n'est pas sorti.*) Eh bien! pas encore?

SALOMON.

J'y vais, Kean, j'y vais... ah! l'on frappe.

KEAN.

Oui, oui, l'on frappe. Eh bien! va ouvrir.

SALOMON.

Et si c'est elle, vous resterez, n'est-ce pas?

KEAN, *riant.*

Imbécile!

SALOMON.

J'y cours.

(*Il sort.*)

KEAN, *s'appuyant au dossier d'une chaise.*

Enfant que je suis... mais, c'est que, Dieu me pardonne, mon cœur bat comme il battait à vingt ans; je suis réellement insensé... et je n'ai pas besoin de feindre la folie...

SALOMON, *paraissant.*

C'est elle, maître! c'est elle!

KEAN.

Elle... Elena!... Elena!... c'est vous!

SCÈNE IV.

KEAN, ANNA, *puis* SALOMON.

ANNA, *levant le capuchon de sa mante.*

Non, monsieur Kean, c'est moi!

KEAN, *tombant sur une chaise.*

Ah!...

ANNA.

Pardon d'être venue ainsi; mais, comprenez-vous? ce matin, un bruit affreux s'est répandu par la ville, qu'hier, au spectacle, vous aviez été atteint d'un accès de folie... J'ai dit : il n'a pas de mère, il n'a pas de sœur... il n'a personne auprès de lui... J'y vais aller, moi...

KEAN.

Anna! ah! je reconnais bien là votre cœur dévoué. Anna, sur mon Dieu! vous êtes une âme bonne et loyale... ah! vous n'avez pas tremblé, n'est-ce pas, pour votre réputation, pour votre honneur... vous n'avez pas craint qu'on dît que vous étiez ma maîtresse?... vous n'avez écouté que votre cœur... vous êtes venue... tandis qu'elle... C'est bien... parlons de vous, Anna.

ANNA.

Oh! ce n'est donc pas vrai, cette nouvelle?...

KEAN.

Non. Je n'ai pas ce bonheur... un fou... cela doit être bien heureux... cela rit... cela chante... cela ne se souvient de rien!

ANNA.

Ah! maintenant, je partirai donc tranquille, sinon heureuse!

KEAN.

Vous partez? vous quittez Londres?

ANNA.

Londres, oh! ce ne serait point assez; je quitte l'Angleterre.

KEAN.

Mais êtes-vous libre de le faire? et votre tuteur?

ANNA.

J'ai atteint ce matin ma majorité, et le premier usage que j'en ai fait a été de signer un engagement avec le correspondant du théâtre de New-York.

KEAN.

Ainsi, rien n'a pu changer votre résolution; et le tableau que je vous ai fait de cette carrière...

ANNA.

Ce tableau était tracé pour la pauvre fille, et non pour la riche héritière. Si cher que coûtent le velours et la soie, pensez-vous, monsieur Kean, que 20,000 livres sterling de rente suffiront à payer mon costume?

KEAN.

Et comment, avec tant de fortune et tant de beauté!...

ANNA.

Ni l'une, ni l'autre n'ont suffi pour me faire aimer, et je veux y ajouter le talent pour compléter ma dot.

KEAN.

Pauvre enfant!

ANNA.

Oh! n'est-ce pas, qu'au milieu de vos triomphes, de vos plaisirs, de vos amours, n'est-ce pas que vous garderez un souvenir à la pauvre exilée, qui aura tout quitté dans un seul but, et avec un seul espoir?

KEAN.

Anna... chère Anna!...

ANNA.

N'est-ce pas que vous me permettrez de vous écrire, de vous raconter mes chagrins... mes travaux... mes progrès... car, j'en ferai, oh! je vous le jure... oh! surtout si, tout éloigné de moi que vous serez, vous voulez me conseiller, me soutenir.

KEAN.

Oh! tout ce que je pourrai faire pour ma meilleure amie... je le ferai... soyez-en sûre... mais, quand partez-vous?

ANNA.

Dans deux heures.

KEAN.

Et comment?...

ANNA.

Ma place est retenue sur le paquebot *le Washington*.

SALOMON, *entrant avec mystère*.

Maître?

KEAN.

Eh bien?

SALOMON.

Elle est montée par l'escalier dérobé, elle est entrée au moment où je m'y attendais le moins.

KEAN.

Qui?...

SALOMON.

Une dame.

KEAN.

Comment s'appelle-t-elle?

SALOMON.

Elle n'a voulu me dire que son prénom d'Elena.

KEAN.

Elena! et où est-elle?

SALOMON.

Dans la chambre à côté, elle semble désespérée... elle veut vous voir absolument...

KEAN.

Ah! mon Dieu... comment faire?

ANNA.

C'est elle, n'est-ce pas?

KEAN.

Oui.

ANNA.

On la dit bien belle. Laissez-moi la voir, Kean.

KEAN.

Oh! cela ne se peut pas.

ANNA.

Ne craignez rien... je n'ai qu'une chose à lui demander, qu'une prière à lui faire... Je me jetterai à ses genoux, et je lui dirai : Rendez-le heureux, madame... car il vous aime bien!...

KEAN.

Non, non, Anna, cela est impossible, elle ne croirait jamais à l'innocence de nos relations.... comment pourrait-elle penser, vous voyant si jeune et si belle... Oh! entrez dans ce cabinet, je vous en prie... pardonnez-moi, Anna... pardonnez-moi...

ANNA, *entrant dans le cabinet*.

Ai-je le droit de me plaindre?

SCÈNE V.

KEAN, *puis* ELENA.

KEAN.

Maintenant, Salomon, fais entrer, fais entrer vite. — (*Elena entre.*) C'est vous, Elena... c'est vous... oh! vous êtes donc venue, au risque de tout ce qui pouvait vous arriver... Oh! si vous saviez comme je vous attendais!

ELENA.

J'ai hésité longtemps, je vous l'avouerai, Kean: mais notre danger commun...

KEAN.

Notre danger?

ELENA.

Oui, une lettre pouvait être surprise, je tremblais que vous ne fussiez déjà arrêté.

KEAN.

Arrêté, moi... et pourquoi cela?

ELENA.

Parce que le bruit commence à se répandre que ce n'est point un accès de folie, mais de colère, qui vous a fait insulter le prince royal et lord Mewill... On assure que ce dernier a vu, ce matin, le roi auquel il s'est plaint, et le ministre dont il a obtenu un mandat.... Un procès terrible vous menace, Kean, fuyez, vous n'avez pas une minute à perdre... et cette nuit quittez Londres, quittez l'Angleterre,

si c'est possible... vous ne serez en sûreté qu'en France ou en Belgique.

KEAN.

Moi, fuir... moi, quitter Londres, l'Angleterre, comme un lâche qui tremble... Oh! vous ne me connaissez pas, Elena... Lord Mewill veut de la publicité, nous lui en donnerons; son nom n'est pas encore assez honorablement connu, il le sera comme il mérite de l'être.

ELENA.

Vous oubliez qu'un autre nom aussi sera prononcé aux débats : on cherchera les motifs de ce double emportement, contre le prince royal et lord Mewill, et on le trouvera.

KEAN.

Oui, oui.... vous avez raison.... et tout cela est peut-être un bonheur... M'aimez-vous, Elena?

ELENA.

Vous le demandez!

KEAN.

Écoutez : vous aussi, vous êtes compromise.

ELENA.

Je le sais.

KEAN.

Non, vous ne savez pas tout encore; cet éventail que vous avez oublié hier dans ma loge...

ELENA.

Eh bien?

KEAN.

Il a été trouvé.

ELENA.

Par qui?

KEAN.

Par le comte.

ELENA.

Grand Dieu!

KEAN.

Il le connaît, n'est-ce pas?

ELENA.

Sans doute.

KEAN.

Eh bien?

ELENA.

Eh bien?

KEAN.

Vous me donniez le conseil de fuir, je suis prêt. Fuirai-je seul?

ELENA.

Oh! vous êtes insensé, monsieur Kean; non, non, c'est chose impossible; non, notre amour fut un instant d'égarement, d'erreur, de folie, auquel il ne faut plus songer, et que nous devons oublier nous-mêmes afin que les autres l'oublient.

KEAN.

L'oublier, oh! vous n'y songez pas, Elena! Mais quand je m'exilerais, quand je cesserais de vous voir, n'aurais-je pas votre image éternellement sur mon cœur ou devant mes yeux? n'ai-je pas votre portrait, votre portrait chéri?

ELENA.

Je viens vous le redemander, Kean.

KEAN.

Vous venez me redemander votre portrait! votre portrait donné hier, vous venez me le redemander aujourd'hui!

ELENA.

Mais songez que la raison l'exige; Kean, vous m'aimez, je le crois, je le sais, mais pensez-vous qu'éloigné de moi, cet amour résistera à l'absence? non, avec votre talent et célèbre comme vous l'êtes, les occasions viendront d'elles-mêmes au-devant de vous, vous aimerez une autre femme, et mon portrait, mon portrait qui est en ce moment un souvenir d'amour, ne sera plus alors qu'un trophée de victoire.

KEAN.

Ah! le voilà, madame! un pareil soupçon ne laisse aucun moyen de refus; en amour, qui doute accuse.

ELENA.

Kean!

KEAN.

Le voilà, je ne l'ai pas gardé longtemps et personne ne l'a vu, madame, de sorte que si vous en avez promis un autre, vous pouvez vous dispenser de le faire faire, et donner celui-là à la place.

ELENA.

Promis à qui?

KEAN.

Que sais-je? en échange de quelque éventail, peut-être.

ELENA.

O Kean, Kean! après ce que j'ai fait pour vous, après ce que je vous ai sacrifié...

KEAN.

Et que m'avez-vous tant sacrifié, madame, si ce n'est votre orgueil, vous? C'est vrai, madame la comtesse de Kœfeld est descendue jusqu'à aimer un comédien, vous avez raison : cet amour était un moment d'erreur, d'égarement, de folie; mais tranquillisez-vous, madame, l'erreur fut pour moi seul, moi seul fus égaré, moi seul ai été fou; oh! oui, fou, et bien fou de croire au dévouement d'une femme; fou de risquer pour elle mon avenir, ma liberté, ma vie, et cela sur un soupçon de jalousie, tandis que j'étais si ardemment aimé! Oh! j'avais tort, sang-dieu! j'avais tort, et voilà donc pourquoi, c'était pour entendre ces choses sortir de votre bouche que je vous attendais depuis hier avec tant de mortelles impatiences! voilà pourquoi mon cœur battait à me briser la poitrine à chaque coup que l'on frappait à cette porte! Oh!

je les connaissais pourtant bien ces sortes d'amour; je savais de quelle profondeur et de quelle durée ils sont, et vaniteux, vaniteux que je suis, je m'y suis laissé prendre! Voilà votre portrait, madame.

ELENA.

Oh! Kean, ne m'en veuillez point d'avoir plus de raison que vous.

KEAN.

Plus de raison que moi! oh! je vous en défie, madame, et vous venez de faire une cure merveilleuse. J'avais le transport, le délire, quelque chose comme une fièvre cérébrale; vous m'avez appliqué de la glace sur la tête et sur le cœur, je suis guéri. Mais une plus longue absence augmenterait probablement les soupçons du comte, en admettant que cet éventail lui en ait donné; puis d'un moment à l'autre le constable peut venir pour m'arrêter...

ELENA.

Ah! Kean, Kean, j'aime mieux votre colère que votre ironie. Oh! me quitterez-vous ainsi? est-ce ainsi que vous me direz adieu?

KEAN.

Madame la comtesse de Kœfeld permettra-t-elle au comédien Kean de lui baiser la main?...

(*Il s'incline pour baiser la main de la comtesse.*)

LE COMTE, *dans l'antichambre.*

Je vous dis que j'entrerai, monsieur!...

SALOMON, *de même.*

Et je vous dis que vous n'entrerez pas, moi!

ELENA.

Le comte! le comte!

KEAN.

Votre mari... oh! mais c'est donc une fatalité qui l'amène!... Oh! cachez-vous, Elena, cachez-vous! (*Elle va au cabinet d'Anna.*) Non, point là, ici, ici; là du moins personne ne vous verra; les fenêtres donnent sur la Tamise.

ELENA.

Un dernier mot, une dernière prière...

KEAN.

Laquelle? dites, dites.

ELENA.

Mon mari vient vous demander raison, sans doute.

KEAN.

Soyez tranquille, madame, le comte me sera sacré. Hier, peut-être eussé-je donné des années de ma vie pour une rencontre avec lui; mais aujourd'hui soyez tranquille, je ne lui en veux plus.

LE COMTE.

Je vous dis qu'il faut que je le voie!

KEAN, *allant ouvrir la porte.*

Qu'est-ce à dire, Salomon? et pourquoi ne laissez-vous pas entrer M. le comte de Kœfeld?

(*Il entre. Kean referme la porte, et met la clef dans sa poche.*)

SCÈNE VI.

KEAN, LE COMTE DE KOEFELD, SALOMON.

SALOMON.

Maître, vous m'aviez dit...

KEAN.

Que je ne voulais recevoir personne, c'est vrai, mais j'étais loin de m'attendre à l'honneur que me fait M. le comte.

(*Il fait signe à Salomon de sortir.*)

LE COMTE.

Au contraire, monsieur, j'aurais cru que vous n'aviez clos votre porte que parce que vous comptiez sur ma visite.

KEAN.

Et d'où m'aurait pu venir cette présomption, monsieur le comte?

LE COMTE.

De ce que j'avais dit hier dans votre loge, à propos de nous autres Allemands, que lorsque nous nous croyons offensés, nous nous battons avec tout le monde : or, je suis offensé, monsieur, et je viens pour me battre. La cause, vous la connaissez, mais il est important qu'elle reste entre nous; aussi vous voyez que, contrairement aux habitudes, je ne vous ai point écrit, je ne vous ai envoyé personne, et je suis venu à vous seul et confiant comme un homme d'honneur, qui vient jouer sa vie contre un homme d'honneur; en passant devant la première caserne que nous trouverons sur le chemin d'Hyde-Park, nous prierons deux officiers de nous servir de témoins. Quant au motif de notre rencontre, ce sera tout ce que vous voudrez : une querelle à propos de la mort de lord Castelreag ou de l'élection de M. O'Connel.

KEAN.

Mais vous comprenez, monsieur le comte, que ce motif, suffisant pour tout autre, ne l'est pas pour moi : il ne peut y avoir rencontre que lorsqu'il y a offense, et je ne crois pas avoir été assez malheureux...

LE COMTE.

C'est bien, monsieur, c'est bien! je comprends cette délicatesse, mais cette délicatesse est presque une nouvelle insulte. Si vous ne vous battez pas lorsque vous avez offensé, vous battez-vous lorsqu'on vous offense?

KEAN.

C'est selon, monsieur... Si l'on m'offense sans motif, j'attribue à la folie l'insulte qu'on me fait, et je plains celui qui m'insulte.

LE COMTE.

Monsieur Kean, dois-je croire que votre réputation de courage est usurpée?

KEAN.

Non, monsieur le comte, car j'ai fait mes preuves.

LE COMTE.

Prenez garde, je dirai partout que vous êtes un lâche.

KEAN.

On ne vous croira pas.

LE COMTE.

Je dirai que j'ai levé la main.

KEAN.

Et vous ajouterez que je l'ai arrêtée pour épargner à l'un de nous un chagrin mortel.

LE COMTE.

C'est bien, vous ne voulez pas vous battre, je ne puis pas vous forcer; mais il faut que ma colère se répande, songez-y bien, et si ce n'est sur vous, ce sera sur votre complice.

KEAN, *le retenant.*

Je vous jure, monsieur le comte, que vous êtes dans l'erreur la plus profonde, je vous jure que vous n'avez aucun motif de soupçonner ni moi ni personne.

LE COMTE.

Ah! je voulais que tout cela se passât dans le silence, et vous me forcez au bruit; votre sang suffisait à ma haine, et je ne demandais pas autre chose; mais vous avez peur de ma vengeance et vous la renvoyez à une femme, c'est bien.

KEAN.

Monsieur le comte, il y a quelque chose de plus lâche qu'un homme qui refuse de se battre, c'est un homme qui s'attaque à une femme qui ne peut pas lui répondre.

LE COMTE.

Toute vengeance est permise du moment où elle atteint le coupable.

KEAN.

Et moi, je vous dis, monsieur, que la comtesse est innocente, je vous dis qu'elle a droit à vos égards et à votre respect; je vous dis que si vous prononcez un seul mot qui la compromette, que si vous froissez un pli de sa robe, que si vous touchez un cheveu de sa tête, il y a à Londres des hommes qui ne laisseront pas impunie une telle action. Et tenez, moi tout le premier, moi qui ne l'ai vue qu'une fois, moi qui la connais à peine, moi qui ne la connais pas...

LE COMTE.

Ah! tout bon comédien que vous êtes, monsieur Kean, vous venez cependant de vous trahir. Eh bien! maintenant parlons franc; regardons-nous en face et ne détournez plus les yeux: connaissez-vous cet éventail?

KEAN.

Cet éventail?

LE COMTE.

Il appartient à la comtesse.

KEAN.

Eh bien! monsieur...

LE COMTE.

Eh bien! monsieur, cet éventail, hier je l'ai trouvé...

SALOMON, *entrant.*

Une lettre pressée du prince de Galles.

KEAN.

Plus tard.

SALOMON, *à demi-voix.*

Non, tout de suite.

KEAN.

Vous permettez, monsieur le comte?

LE COMTE.

Faites, faites, je ne m'éloigne pas.

KEAN, *après avoir lu.*

Vous connaissez l'écriture du prince de Galles, monsieur?

LE COMTE.

Sans doute; mais que peut avoir à faire l'écriture du prince de Galles...?

KEAN.

Lisez.

LE COMTE, *lisant.*

« Mon cher Kean, voulez-vous faire chercher
» avec le plus grand soin dans votre loge, je crois
» y avoir oublié hier l'éventail de la comtesse de
» Kœfeld, que je lui avais emprunté afin d'en faire
» faire un pareil à la duchesse de Northumberland.
» J'irai vous demander raison aujourd'hui de la
» sotte querelle que vous m'avez cherchée hier au
» théâtre à propos de cette petite fille d'Opéra; je
» n'aurais jamais cru qu'une amitié comme la nôtre
» pouvait être altérée par de semblables bagatelles.
» Votre affectionné, GEORGES. »

KEAN.

Cette lettre répond mieux que je ne pourrais le faire à des soupçons que je commence à comprendre, monsieur le comte, et dont vous sentirez facilement que ma modestie ne me permettait pas de me croire l'objet.

LE COMTE.

Monsieur Kean, on parle de vous arrêter, de vous conduire en prison, n'oubliez pas que les palais consulaires sont inviolables, et que l'ambassade de Danemark est un palais consulaire.

KEAN.

Merci, monsieur le comte.

LE COMTE.

Adieu, monsieur Kean.

(*Kean le reconduit jusqu'à la porte.*)

SCÈNE VII.

KEAN *seul, puis* LE CONSTABLE.

KEAN.

Elle est sauvée! bon et excellent Georges, par quel miracle a-t-il appris?... Maintenant il faut qu'elle sorte et sans perdre un instant, afin d'être arrivée avant son mari. Allons... (*Le constable entre.*) Qui vient encore? Salomon laissera-t-il donc entrer toute la terre!

LE CONSTABLE.

Je vous demande mille pardons pour lui, monsieur Kean, mais c'est moi qui lui ai forcé la main.

KEAN.

C'est vous, monsieur le constable!

LE CONSTABLE.

Oui, et désolé de la circonstance qui m'amène : j'aime tant les artistes! mais vous comprenez, monsieur Kean.... le devoir avant tout, et au nom du roi et des deux Chambres, (*le touchant de sa baguette*) je vous arrête.

KEAN.

Et de quoi m'accuse-t-on?

LE CONSTABLE.

D'injures graves prononcées dans un endroit public contre le prince royal et contre un membre de la chambre.

KEAN.

Et que me reste-t-il à faire?

LE CONSTABLE.

A suivre mes gens qui sont dans l'antichambre.

KEAN.

Et je dois ainsi abandonner mon hôtel?

LE CONSTABLE.

J'y reste pour faire mettre les scellés : à votre retour vous y trouverez tout ce que vous y avez laissé.

KEAN.

Pardon, monsieur le constable, mais il y a peut-être dans mon hôtel des choses qui ne pourraient en conscience rester sous le scellé tout le temps que durera mon absence. Vous êtes esclave de la loi, monsieur le constable, mais vous n'êtes pas plus sévère qu'elle?

LE CONSTABLE.

Non, monsieur Kean, et si je puis faire quelque chose pour un artiste que j'admire...

KEAN.

Vous avez reçu l'ordre de m'arrêter, mais non pas d'arrêter les personnes qui se trouveraient chez moi, n'est-ce pas?

LE CONSTABLE.

L'ordre est nominal et pour vous seul.

KEAN.

Eh bien! il y a dans ce cabinet (*il montre la chambre où est cachée Anna*) une jeune dame que vous connaissez et qui désirerait sortir...

LE CONSTABLE.

Avant que les scellés ne fussent mis? je comprends.

KEAN.

Et sans être soumise à l'inspection de vos gens.

LE CONSTABLE.

Et je connais cette jeune dame?

KEAN.

A moins que vous n'ayez déjà oublié le nom de miss Anna Damby.

LE CONSTABLE.

Miss Anna Damby?

KEAN.

Elle part pour New-York dans une heure sur le paquebot *le Washington*.

LE CONSTABLE.

Je le sais bien, c'est moi qui l'ai conduite chez le correspondant, et qui ai retenu sa place.

KEAN.

Vous devez comprendre alors qu'elle a quelque recommandation particulière à me faire avant son départ.

LE CONSTABLE.

Vous me promettez de ne point chercher à vous échapper, monsieur Kean?

KEAN.

Je vous en donne ma parole d'honneur. (*Il ouvre la porte.*) Anna!

SCÈNE VIII.

KEAN, ANNA, LE CONSTABLE.

ANNA.

Oh! qu'ai-je entendu, mon Dieu! l'on veut vous arrêter? Oh! je ne pars plus, Kean, je reste. Vous prisonnier!

KEAN.

Anna, voici monsieur le constable qui permet qu'avant de vous quitter je vous dise un dernier adieu. Monsieur le constable, madame sortira tout à l'heure, enveloppée de ce mantelet et de ce voile; je vous rappelle votre promesse.

LE CONSTABLE.

Et je la tiendrai, monsieur Kean, ce n'est point à un artiste comme vous que je voudrais manquer de parole.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

KEAN, ANNA.

KEAN.

Il est sorti, Anna. Oh! je vais vous faire une demande étrange, que vous pourriez me refuser, mais que vous ne me refuserez pas; un dernier sacrifice, un dernier dévouement... Une femme est là, vous le savez, une femme qui serait perdue si son visage était reconnu, si son nom était prononcé, car elle est mariée. Oh! Anna! Anna! au nom de ce que vous avez de plus cher et de plus sacré, prenez pitié d'elle!

ANNA, *détachant son voile et sa mante.*

Tenez, Kean.

KEAN, *tombant à genoux.*

Anna! Anna! vous êtes un ange! Elena! (*Se précipitant dans le cabinet.*) Elena! vous êtes sauvée! (*Il pousse un cri.*) Ah!

ANNA.

Qu'y a-t-il? mon Dieu!

KEAN.

Elena!.... Elena!.... personne... disparue, et la fenêtre ouverte, la Tamise! Oh! elle aura entendu la voix de son mari, ses menaces... oh! je suis son meurtrier, son assassin, c'est moi qui l'ai tuée! (*S'élançant vers la porte du fond.*) Perdue! perdue!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; LE PRINCE DE GALLES.

LE PRINCE, *à demi-voix.*

Sauvée!

KEAN.

Elena?

LE PRINCE.

Oui.

KEAN.

Comment?

LE PRINCE.

Par un ami qui veille sur vous depuis hier, et qui, à tout hasard et prévoyant tout péril, avait une gondole sous vos fenêtres et une voiture devant votre porte.

KEAN.

Et où est-elle?

LE PRINCE.

Chez elle, où je l'ai fait reconduire par un homme de confiance, tandis que j'écrivais, moi. Avez-vous reçu ma lettre?

KEAN.

Oui, mon prince, et vous m'avez sauvé deux fois. Comment expierai-je mes torts envers vous, monseigneur? oui, j'ai mérité la prison, et j'irai avec joie.

LE PRINCE.

Eh bien, pas du tout! c'est que vous n'irez pas, monsieur.

(*Anna lève la tête.*)

KEAN.

Comment?

LE PRINCE.

J'ai obtenu de mon frère, à grand'peine, je vous l'avouerai, et voilà pourquoi ma gondole était sous vos fenêtres et ma voiture devant votre porte, que vos six mois de prison, car il ne s'agissait de rien moins que de six mois de prison, fussent convertis en une année d'exil.

KEAN.

Ah! Votre Altesse m'envoie en exil, tandis que la comtesse de Kœfeld...

LE PRINCE.

Retourne en Danemark, monsieur, où les premières dépêches de son roi rappelleront l'ambassadeur. Êtes-vous tranquille, maintenant?

KEAN.

Oh! mon prince! Et le lieu de mon exil est-il indiqué?

LE PRINCE.

Vous irez où vous voudrez, pourvu que vous quittiez l'Angleterre : à Paris, à Berlin, à New-York.

KEAN.

J'irai à New-York.

ANNA, *se levant.*

Que dit-il.

KEAN.

Fixe-t-on le moment de mon départ?

LE PRINCE.

Vous avez huit jours pour régler vos affaires.

KEAN.

Je partirai dans une heure.

ANNA, *s'approchant de Kean.*

Ah! mon Dieu!

KEAN.

Le bâtiment sur lequel je dois m'éloigner m'est-il désigné?

LE PRINCE.

Non, vous prendrez celui que bon vous semblera.

KEAN.

Je choisis le paquebot *le Washington*.

ANNA, *s'appuyant sur Kean*.

Kean?

LE PRINCE.

Et j'espère, monsieur, que l'air de l'Amérique vous rafraîchira le cerveau et vous rendra plus sage.

KEAN.

Je compte m'y marier, monseigneur.

ANNA.

Ah!

LE PRINCE.

Quelle est cette jeune fille?

KEAN.

Miss Anna Damby, engagée d'aujourd'hui pour jouer les premiers rôles au théâtre de New-York.

LE PRINCE.

Miss Anna Damby? ah! je devine. (*S'inclinant.*) Miss?...

ANNA, *faisant la révérence*.

Monseigneur.

SALOMON, *entrant avec des guêtres, et un paquet à la main*.

Là.

KEAN.

Eh bien! mon pauvre Salomon?

SALOMON.

Eh bien! maître, me voilà prêt.

KEAN.

Comment?

SALOMON.

N'allez-vous pas à New-York?

KEAN.

Oui.

SALOMON.

Pour y donner des représentations?

KEAN.

Sans doute.

SALOMON.

Eh bien! du moment où vous jouez la comédie, il vous faut un souffleur?

KEAN, *à Salomon et à Anna*.

Oh! vous êtes mes deux seuls, mes deux vrais amis!

LE PRINCE.

Vous êtes un ingrat, monsieur Kean.

KEAN, *se jetant dans ses bras*.

Que Votre Altesse me pardonne!

CALIGULA.

PRÉFACE.

Il y a cinq ans que l'idée de cette tragédie m'est venue, et depuis cinq ans il ne s'est point passé un jour sans que je m'en occupasse.

C'est que ce n'était plus, comme Antony, une œuvre de sentiment; comme la Tour de Nesle, un drame d'improvisation; ni comme Angèle, un tableau de mœurs.

C'était toute une époque inconnue, ou, qui pis est, mal connue; une époque qu'arrivés à un certain âge nous ne revoyons plus qu'à travers les souvenirs fastidieux du collége, et qu'il fallait reconstruire sur le terrain mouvant du théâtre, dans les limites étroites de la scène et d'après l'architecture sévère des unités.

Ajoutez à cela que l'antiquité, telle que nous l'avait montrée dans ses tragédies l'école voltairienne, était tombée dans un si merveilleux discrédit, que l'ennui qu'elle traînait à sa suite était devenu proverbial; c'était donc plus qu'une innovation que je tentais : c'était une réhabilitation.

Aussi, une fois déterminé à entreprendre mon œuvre, rien ne me coûta pour l'accomplir; les souvenirs imparfaits du collége étaient effacés; la lecture des auteurs latins me parut insuffisante; et je partis pour l'Italie, afin de voir Rome; car, ne pouvant étudier le cadavre, je voulais au moins visiter le tombeau.

Je restai deux mois dans la ville aux sept collines, visitant le jour le Vatican, et la nuit le Colisée : mais, après avoir tout rebâti dans ma pensée, depuis les prisons Mamertines jusqu'aux bains de Titus, je m'aperçus que je n'avais vu qu'une face du Janus antique; face grave et sévère qui était apparue à Corneille et à Racine, et qui, de sa bouche de bronze, avait dicté à l'un les Horaces, et à l'autre Britannicus.

C'était Naples, la belle esclave grecque, qui devait m'offrir ce second visage, voilé, pour nos grands maîtres, sous la lave d'Herculanum et la cendre de Pompéia; visage gracieux comme une élégie de Tibulle, riant comme une ode d'Horace, moqueur comme une satire de Pétrone. Je descendis dans les souterrains de Résina : je m'établis dans la maison du Faune; pendant huit jours je vécus m'éveillant et m'endormant dans une habitation romaine, touchant du doigt l'antiquité, non plus l'antiquité élevée, poétique et divinisée, telle que nous l'ont transmise Tite-Live, Tacite et Virgile, mais l'antiquité familière, matérielle et confortable, comme nous l'ont révélée Properce, Martial et Suétone. *Alors la nation togée* commença pour moi à descendre de son piédestal, à revêtir une forme palpable, à prendre une allure vivante : je peuplai ces maisons vides de leurs habitants disparus, depuis le palais du patricien jusqu'à la boutique du marchand d'huile; et tous les degrés de l'échelle immense, qui commençait à l'empereur pour ne s'arrêter qu'à l'esclave, m'apparurent dans un rêve pareil à celui de Jacob, distinctement remplis d'êtres semblables à nous qui montaient et qui descendaient. Ce n'était point assez encore : j'allai à eux, j'ouvris leur tunique, je soulevai leur manteau, j'écartai leur toge, et partout je trouvai l'homme d'Homère et de Diogène, de Dante et de Swifft, avec sa taille de pygmée et ses désirs de géant.

Alors de la connaissance des hommes j'essayai de passer à la science des choses; je tentai de me rendre compte de ces époques qui nous ont été transmises mais non pas expliquées; je vis des empereurs insensés et un peuple esclave, cent soixante millions d'hommes victimes de l'astuce d'un tigre ou de la férocité d'un lion. Je cherchai un motif à ces crimes inouïs et à cette patience sans terme; et voilà ce que je crus deviner, en abandonnant la philosophie pour la foi, et en regardant le monde païen du point de vue providentiel.

A cette époque, Rome était non-seulement la capitale de l'empire, mais encore le centre du monde; elle faisait un si grand bruit à la surface de la terre, que l'on n'entendait pas même le murmure des autres villes; elle couvrait de ses maisons tout l'espace qui s'étend de Tivoli à Ostia, et de Pontemolle à Albano. Dans cette immense ruche bourdonnaient, comme des abeilles, cinq millions d'habitants, c'est-à-dire six fois la population de Paris et quatre fois celle de Londres. Elle avait un superbe jardin qui s'étendait du Vésuve au mont Genèvre, un voluptueux gynécée qu'on appelait Baïa, une splendide maison de campagne que l'on nommait Naples, et deux immenses greniers toujours pleins de blé et de maïs, la Sicile et l'Égypte. De plus, soit par captation, soit par force, elle avait hérité des trésors de Babylone et de Tyr, ses aïeules, du commerce de Carthage et d'Alexandrie, ses rivales, et de la science d'Athènes, son institutrice.

Aussi, de cette centralisation d'hommes, d'or et de science, était-il résulté des mœurs étranges, un luxe insensé, une corruption gomorrhienne : le colosse romain, tout-puissant qu'il était en apparence, éprouvait parfois de subites commotions, de souterraines secousses et de mystérieux tremblements. C'est que la terre était alors pareille à une femme dont la grossesse touche à son terme; elle sentait tressaillir son fruit dans ses entrailles; fruit inconnu, prédit par la salutation angélique et attendu par la foi. Le monde antique craquait de vétusté; l'Olympe païen se lézardait de l'Orient à l'Occident; l'univers était dans la torpeur d'un serpent qui change de peau. Un frissonnement mortel courait par cette société, qui essayait de combattre le pressentiment de l'orgie, et qui, d'une main chaude de luxure, tentait d'effacer avec du vin et du sang les mots fatals écrits par le doigt de l'ange sur les murs suants du festin. Enfin Rome n'osait plus se fier ni à la terre ni au ciel : elle était entre un volcan et un orage; elle avait sous ses pieds des catacombes pleines, et sur sa tête un Olympe vide!

C'est qu'elle venait d'être choisie pour les desseins du Seigneur; c'est que, cité prédestinée, d'écueil, elle allait devenir un phare; c'est que, creuset immense où le genre humain se transformait en bouillonnant, elle était en même temps le moule gigantesque duquel devait sortir un nouveau monde.

Or, comme les révolutions humaines, quoique conduites par la main du Seigneur, ne peuvent s'accomplir que par des moyens humains, Dieu voulut saper à la fois cette forteresse d'iniquités par la tête et par la base : il envoya la folie aux empereurs et la foi aux esclaves.

Aussi voyez-les tour à tour, ces Césars, comme, à peine montés à ce faîte qu'on appelle l'empire, ils sont pris d'un vertige soudain, d'une folie incroyable, d'un aveuglement inouï, qui commence à Tibère et qui finit à Julien! Voyez comme cette démence sanglante anéantit imprudemment tout ce qui peut lui servir d'appui, en frappant sur la chevalerie et le patriciat, ces soutiens naturels de toute monarchie. Voyez comme cette noblesse éperdue se détruit elle-même, et, sur un mot, sur un geste, sur une parole de son tyran, tend la gorge, s'ouvre les veines, ou se laisse mourir de faim! c'est une soif de mort, une monomanie de néant; et Rome n'a pas un palais dont ne sortent des cris, des râles et des soupirs.

Maintenant jetez les yeux sur l'extrémité opposée de la société : au lieu du désespoir, la consolation; en place de bourreaux armés de la hache, des vieillards portant la croix et l'Évangile; au contraire d'une main qui creuse la terre, un doigt qui montre le ciel.

Ainsi la colère de Dieu descendait sur les grands, et sa clémence s'étendait sur les petits; ces deux envoyées du Seigneur marchaient au-devant l'une de l'autre; l'une descendant de l'empereur au peuple, l'autre montant du peuple à l'empereur; elles se rencontrèrent dans le milieu de la société, chacune ayant fait son œuvre. Dès lors il y eut un pape au lieu d'un César, des martyrs en place des gladiateurs, des chrétiens et plus d'esclaves. Une seconde Genèse était accomplie; à la lumière des yeux succédait la lumière de l'âme. Dieu avait refait un nouveau monde avec les débris de l'ancien!

Une fois arrivé à ce point de vue, on doit comprendre tout ce qu'offrait de poétique et d'élevé à mon esprit cette lutte du paganisme mourant et de la foi naissante. Je ne m'occupai donc plus qu'à choisir dans ces trois siècles de transformation une époque avantageuse au développement de mon sujet. La fin du règne du successeur de Tibère me parut la plus appropriée à mes théories providentielles; sur trois types dont j'avais besoin, l'histoire m'en offrait deux, et depuis longtemps mon imagination avait enfanté le troisième : ces trois types étaient Messaline, Caligula, Stella.

Or, je vous le demande : ouvrez Tacite, Suétone

et Juvénal, et dites-moi si, pour s'incarner dans une femme, le luxe, la débauche et le crime eussent choisi quelque autre que Messaline ? N'était-elle pas belle, voluptueuse et souillée comme la société qu'elle représente, cette courtisane impériale qui, après douze ans de débauches infinies et de puissance absolue, abandonnée un jour de ses amants, de ses sujets et de ses esclaves, ne trouva, pour aller au-devant de la mort, d'autre guide qu'un boueur, et d'autre char que le tombereau qui servait à voiturer les immondices ?

Dites-moi, Caïus César, que les soldats appelaient Caligula, n'était-il pas bien le fou qu'il me fallait pour faire ressortir les vues mystérieuses de la Providence ? Pouvais-je trouver mieux que le maître d'Incitatus, le mari de la Pleine-Lune, le rival de Jupiter, pour porter le premier coup au vieux Panthéon, devenu trop étroit à six mille dieux ? et devais-je croire aveuglément, avec ceux qu'il faisait mourir, que la cause de sa démence n'était autre que l'hippomane versé dans sa coupe par l'amoureuse Césone ?

Quant à Stella, cette étoile chrétienne qui remonte d'Occident en Orient, je n'ai point, ce me semble, besoin d'expliquer autre chose que son apparition prématurée sur l'horizon romain. Ce n'est que l'an 59 ou 60 de l'ère moderne, je le sais, qu'il fut question de martyrs, et Suétone est, je crois, le premier des auteurs latins qui constate vers cette époque *des rixes arrivées à propos d'un certain Christ*. Aussi ai-je été au-devant de l'objection quelque infime qu'elle fût, en encadrant dans ma tragédie la tradition provençale de la Madeleine, si vivante et si respectée encore aujourd'hui sur la côte de la Camargue et dans la vallée que domine la Sainte-Beaume : or, selon cette tradition, ce fut l'an 40 du Christ que les saints exilés touchèrent les champs de Marius ; il n'y a donc rien d'étonnant qu'un an après, cette tradition soit racontée à Rome par la jeune convertie qui avait assisté à leur débarquement.

Une fois ma tragédie établie et tournant aux yeux des spectateurs sur ce triple pivot, on conçoit combien facilement j'abandonne le reste à la critique. Que ceux qui font un mérite à Racine d'avoir vieilli Junie, me fassent un crime d'avoir rajeuni Chæréa, dont ils ne savent pas même écrire le nom ; que ceux qui admirent la mort de Mercutio au second acte de *Roméo et Juliette* s'étonnent que j'aie fait ouvrir les veines à Lepidus avant la fin du prologue de *Caligula;* que ceux enfin qui ont crié à l'immoralité d'Antony et de Marguerite de Bourgogne, me reprochent la chasteté de Messaline, peu m'importe : ceux-là n'ont vu de mon œuvre que la forme ; ils ont tourné autour de la tente, sans voir l'arche qu'elle abritait ; ils ont examiné les vases et les chandeliers de l'autel, mais ils n'ont point ouvert le tabernacle.

Seul, le public a compris instinctivement qu'il y avait sous cette enveloppe visible une chose mystérieuse et sainte ; il a suivi l'action dans tous ses replis de serpent ; il a écouté pendant quatre heures, avec recueillement et religion, le bruit de ce fleuve roulant des pensées qui lui ont paru nouvelles et hasardées peut-être, mais chastes et graves : puis il s'est retiré la tête inclinée, et pareil à un homme qui vient d'entrevoir en rêve la solution d'un problème qu'il avait souvent et vainement cherché pendant ses veilles.

Et maintenant que le nouveau navire que je viens de lancer sur l'océan de la critique a arboré son véritable pavillon, vienne le calme ou la tempête, il est prêt pour l'un comme pour l'autre.

A. DUMAS.

CALIGULA.

PERSONNAGES.

PROLOGUE.

CALIGULA.
CLAUDIUS.
AFRANIUS.
CHEREA.
LEPIDUS.
ANNIUS.
SABINUS.
PROTOGÈNE.
AQUILA.
BIBULUS.
UN SOLDAT.
UN LICTEUR.
UN PORTIER.
UN MENDIANT.
UN GARÇON DE BAIN.
MESSALINE.
STELLA.
UNE HEURE DE JOUR.
UNE HEURE DE NUIT.

TRAGÉDIE.

CALIGULA.
AFRANIUS.
CHEREA.
ANNIUS.
PROTOGÈNE.
AQUILA.
UN PRÉTEUR URBAIN.
UN ESCLAVE.
UN AFFRANCHI.
UN SOLDAT.
APELLE.
CHEF DE PRÉTORIENS.
MESSALINE.
JUNIA.
STELLA.
PHŒBÉ.

PROLOGUE.

Une rue donnant sur le Forum. Au premier plan, à gauche, une boutique de barbier avec ces mots, écrits au-dessus de la porte : *Bibulus, tonsor.* Au deuxième plan, du même côté, la maison du consul Afranius, avec les deux haches pendues à la porte. Au deuxième plan, à droite, l'entrée d'un bain public, surmontée du mot *Balnea.* Au premier plan, une petite maison appartenant à Messaline. Au milieu du théâtre, la Voie sacrée remontant la scène, et passant au septième plan, derrière les temples de la Fortune et de Jupiter-Tonnant. Au fond, la Roche Tarpéienne.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROTOGÈNE, DEUX GARDES *et* DEUX ESCLAVES, *entrant au troisième plan de droite, traversant la scène et allant frapper à la porte du barbier.*

PROTOGÈNE.

Holà, barbier, holà! lève-toi.

UN DES GARDES.

Le pauvre homme
En est sans doute encor, maître, à son premier somme,
Et rêve en ce moment que Jupiter Stator
Pour enseigne lui fait don de sa barbe d'or.

PROTOGÈNE.

Raison de plus, s'il fait un rêve sacrilége,
Pour l'éveiller. Holà! la porte.

UN DES GARDES, *s'apprêtant à frapper du pommeau de son épée.*

Enfoncerai-je?

(*Bibulus ouvre sa fenêtre.*)

PROTOGÈNE.

C'est heureux à la fin! eh!

BIBULUS.

Que me voulez-vous?

PROTOGÈNE.

Au nom de l'Empereur, à l'instant ouvrez-nous.

BIBULUS.

Pardon, maître, on y va.

(*Il referme sa fenêtre. Au même moment la porte de Messaline s'ouvre, et une esclave nubienne passe la tête et examine ceux qui sont dans la rue.*)

PROTOGÈNE.

N'attendez pas qu'il sorte,
Et dès qu'il paraîtra sur le seuil de sa porte,
Saisissez-le chacun par un bras.

LES DEUX GARDES, *exécutant l'ordre.*

Viens ici.

BIBULUS.

Maîtres! au nom des dieux, que veut dire ceci?
Pauvre, obscur, inconnu, de race populaire,
Je n'ai point de César encouru la colère;
Maîtres, songez-y bien, cela ne se peut pas.

PROTOGÈNE.

Le regard de César ne descend point si bas,
Il porte au ciel un front radieux et superbe,
Et c'est à d'autres yeux à regarder sous l'herbe
Si quelque insecte impur, vainement épié,
Ne rampe pas vers lui pour le piquer au pié.

BIBULUS, *vivement.*

Oui, César est un dieu! Jupiter est son père,
Diane est son épouse, et chacun sait, j'espère,
Que jamais par un mot ma folle impiété
N'osa porter atteinte à sa divinité.
Je jure par César et par sa sœur Drusille
Que l'Empereur n'a pas d'esclave plus docile

Que le pauvre barbier qui, courbé devant vous,
De sa bouche tremblante embrasse vos genoux.

PROTOGÈNE.

Aussi n'est-ce pas toi qui dois craindre à cette heure.

BIBULUS, *se relevant*.

Oh!

PROTOGÈNE.

Non; mais on m'a dit, barbier, que ta demeure,
Toujours pleine de beaux qu'attirent tes talents,
Était le rendez-vous de jeunes insolents
Dont la langue imprudente, en ses discours frivoles,
Critique de César les faits ou les paroles.

BIBULUS.

Et qui donc oserait à Rome, sans terreur,
Parler imprudemment du divin Empereur?

PROTOGÈNE.

Je ne sais; mais malheur à qui prend tant d'audace!
Je vais dans ta maison m'établir à ta place;
Je suis à mon souhait servi par le hasard :
N'est-ce pas aujourd'hui que triomphe César?
En cette occasion, la foule, ce me semble,
Avide de spectacle, au Forum se rassemble.
Autour du mille d'or, centre de l'Univers,
Il se presse en ce cas tant de peuples divers,
Que peut-être, en planant sur ce confus mélange,
Au vol j'arrêterai quelque parole étrange,
Telle, m'assure-t-on, que l'écho quelquefois
Autour de ta maison en dit à demi-voix.

BIBULUS.

Fais à ta volonté, car César est le maître.
César, comme les dieux, a droit de tout connaître,
César distinguera le crime de l'erreur :
Vive César! César est un grand Empereur.

PROTOGÈNE, *entrant chez Bibulus*.

Allez!

(*Les gardes emmènent Bibulus, Protogène referme la porte.*)

SCÈNE II.

L'ESCLAVE, CHEREA, MESSALINE.

L'ESCLAVE, *qui a suivi les gardes, revenant à la porte de Messaline*.

Ils sont partis, la rue est solitaire,
Seigneur, tu peux sortir.

CHEREA, *descendant le premier et s'arrêtant au bas du seuil de la porte*.

Ah! quand donc, sans mystère,
Quand donc, ô ma beauté, pourrai-je jusqu'au jour
Entre tes bras chéris endormir mon amour,
Sans craindre que l'esclave, assise à notre porte
Pour compter les moments que le plaisir emporte,
Ne vienne tout à coup dire, quand je me croi
Depuis une heure à peine au ciel ou près de toi :
Allons, jeune homme, allons, debout, le temps te presse;
Il faut te séparer de ta belle maîtresse,
Car voici que déjà vers l'orient lointain
Scintille Lucifer, l'étoile du matin.
Oh! quand serai-je donc en mon amour tranquille,
Pareil au laboureur qui sous sa faux agile
Voit tomber les épis l'un sur l'autre couchés,
Et ne quitte ses champs qu'entièrement fauchés?
Le ciel me fera-t-il ce bonheur sans mélange
Qu'il donne au vigneron ardent à sa vendange,
Qui, du matin au soir dans sa treille perdu,
Cueille le raisin mûr sur son front suspendu?
Et n'aurai-je jamais cette joie où j'aspire
Du pêcheur qui reçut sa barque pour empire,
Mais qui, tant qu'il lui plaît, fouille le flot amer
Et rejette vingt fois ses filets à la mer?
Oh! ce loisir si doux que l'homme aux dieux envie
Et que j'achèterais de dix ans de ma vie,
Déesse de mon cœur, oh! dis-moi, quand le sort
Me l'accordera-t-il?

MESSALINE.

Quand César sera mort.

CHEREA.

Eh quoi! toujours mêler des paroles sanglantes
Aux baisers suspendus à nos lèvres brûlantes,
Et faire à chaque instant briller à mon regard
En ton œil la vengeance, en ma main le poignard!
Oh! que tu devrais mieux, délices de mon âme,
Tout entière à l'amour par qui règne la femme,
De même qu'à l'instant je le ferais pour toi,
Oh! que tu devrais mieux oublier tout pour moi :
Pour moi qui, sur un mot de ta bouche chérie,
Quitterais aussitôt amis, parents, patrie,
Mon aigle consulaire et mes vieux vétérans,
Frères qui m'ont vu naître et grandir dans leurs rangs!
Veux-tu changer, fuyant cette Rome funeste,
En un trésor d'amour l'avenir qui nous reste?
Quitte ton vieil époux et ton royal amant.
Pour nous soustraire à tous nous pourrons aisément
Trouver quelque retraite éloignée et profonde.

MESSALINE.

César étend le bras et touche au bout du monde!

CHEREA.

César, toujours César! il revient aujourd'hui,
Et je m'en vais afin que tu sois mieux à lui,
Voilà de ces pensers qui brisent, qui torturent,
Et rendent insensés ceux-là qui les endurent.
Oh! tu ne m'aimes pas, cruelle; toi qui peux
Partager sans mourir un seul cœur entre deux.

MESSALINE.

Crois-moi, César n'a point consulté mon envie,
César m'a demandé mon amour ou ma vie.
Il n'obtint l'un ni l'autre en son désir brutal,
Mais en place il reçut un présent plus fatal;
Et depuis ce moment sa luxure abusée
A caressé ma haine en plaisir déguisée.
Tu te plains quand tu peux te venger... insensé!
Oh! que si seulement mon bras mieux exercé,
Tribun, savait par où la pointe d'une lame
Peut ouvrir dans le corps un passage pour l'âme,
Que, seule accomplissant mes projets résolus,
L'Olympe compterait bientôt un dieu de plus!
Alors, plus de terreurs, alors plus de mystère;

César au ciel, plus rien à craindre sur la terre,
Plus rien, entre nous deux, pour troubler nos plaisirs,
Qu'un fantôme d'époux sans droits et sans désirs,
Qui, pourvu qu'on le laisse en une basse orgie
S'endormir chaque soir sur la table rougie,
Ne songera jamais, ivre jusqu'au matin,
A chercher d'autre lit que celui du festin.
Alors, mon Cherea, plus d'esclave importune
Qui trouble ces instants donnés par la Fortune,
Et qui prenne, avant l'heure effrayant notre amour,
La lueur de Phœbé pour les rayons du jour.
Alors au moissonneur la moisson sans pareille,
Alors au vigneron les trésors de sa treille,
Alors au beau pêcheur qui vers moi voguera
Un océan d'amour...

CHEREA.

C'est bien, César mourra!

L'ESCLAVE, *accourant.*

On vient de ce côté, rentre vite, maîtresse.

MESSALINE, *entraînée par l'esclave.*

Adieu, mon Cherea, je t'aime.

(*Elle rentre.*)

CHEREA.

Enchanteresse,
Te tromper en amour est, dit-on, malaisé,
J'accepte le défi, c'est bien, au plus rusé.

SCÈNE III.

CHEREA, *caché contre la porte,* ANNIUS MINUCIANUS, CORNELIUS SABINUS, CAIUS LEPIDUS.

(*Les trois nouveaux arrivants entrent couronnés de fleurs, les vêtements en désordre et riant aux éclats.*)

CHEREA.

Quels sont ces jeunes fous?

ANNIUS.

Que Cerbère m'emporte,
Si je ne vois là-bas, debout contre une porte,
Quelque chose qui prend forme de corps humain!

SABINUS.

Holà! qui va de nuit sur le pavé romain?

LEPIDUS.

Es-tu coupeur de bourse ou quêteur de caresses,
Et viens-tu nous voler notre or ou nos maîtresses?

SABINUS.

Ton nom, vite, ton nom, car nous sommes pressés.

CHEREA.

Patience, seigneurs; je ne sais point assez
Pour vous répondre encor qui vous êtes vous autres;
Je vous dirai mes noms quand je saurai les vôtres.

LEPIDUS.

C'est trop juste, et Minerve a parlé par ta voix.
Écoute, celui-là qu'à ma droite tu vois,
Ou que tu ne vois pas, tant cette nuit avare
Est noire à défier la gueule du Tartare,
C'est Annius; son père et le mien autrefois
Furent amis, de plus républicains, je crois.
Attends, oui, c'est cela, d'être exact je me pique:
Sais-tu ce que c'était, toi, que la république?
Dis-le, s'il t'en souvient encore par hasard!...
Du reste, vieux Romain, plus noble que César,
Et qui descend tout droit de la première pierre
Qui par Deucalion fut jetée en arrière.
Cet autre maintenant qu'à ma gauche voici...
Où donc es-tu? voyons, arrive par ici!
Cet autre dont la main cherche à toucher la mienne,
C'est Sabinus, tribun dans la prétorienne.
Il me faut l'avouer, c'est un homme nouveau;
Mais c'est un élégant, ce qu'on appelle un beau.
Il grasseye en parlant, met des mouches, du rouge,
Ce qui n'empêche pas qu'en quelque ignoble bouge
Avec des libertins il n'aille chaque nuit
Jouer à la tessere et boire du vin cuit.
Au reste, plein d'esprit mais de propos infâmes,
Ce qui fait que le drôle est adoré des femmes,
Et que quiconque est père, époux ou même amant,
Ne doit pas le quitter des yeux un seul moment.
Quant à moi, qui te fais leur portrait de la sorte,
A moi, ton serviteur, qui, quoique Romain, porte
Le costume persan, par la raison, mon cher,
Qu'il est plus élégant et tient plus chaud l'hiver,
Mon nom est Lepidus; mon père pour Athènes,
Avec un pédagogue appelé Callisthènes,
Depuis bientôt trois ans, m'a fait partir, et là
J'ai fort étudié la sagesse... voilà!
Mais la sagesse écrite en toute la nature,
Et qu'en ce livre immense enseignait Épicure.
Donc j'ai philosophé si longtemps et si bien,
Que je doute de tout et ne crois plus à rien,
Si ce n'est au plaisir, divin rayon de flamme,
Que Jupiter a mis dans le vin et la femme.
Battu d'un ouragan par les dieux envoyé,
Et la preuve est que mon professeur s'est noyé,
Avant-hier j'ai touché le rivage d'Ostie;
Pour fêter mon retour nous avons fait partie
D'aller souper ensemble à la taverne, hier soir,
Ce qui s'est accompli, comme tu peux le voir.
Là, nous avons passé de nos nuits la plus belle,
Avec, devine qui? des prêtres de Cybèle,
Des faiseurs de cercueil, des Juifs, des bateleurs,
Enfin tout ce que Rome a de mieux en voleurs:
De sorte qu'en sortant, nous trouvant tout hilares,
Nous n'avons pas voulu rentrer chez nos dieux lares
Sans rosser quelque peu les cohortes des nuits;
Cette occupation ici nous a conduits;
Si bien que, nous trouvant auprès de la boutique
Du barbier Bibulus, sur le Forum antique,
Nous avons résolu de voir passer César,
Qui, ce matin, mon cher, triomphe par hasard.
Ah! ah! ah! que la vie est amusante, et comme
Jupiter a dû rire alors qu'il créa l'homme!
Et maintenant, mon cher, n'ayant plus de raisons
De refuser encor de nous dire tes noms,
Parle, ainsi que j'ai fait, sans crainte et sans mystère

CHEREA.

Vous vous trompez, amis, je dois toujours les taire,
Car vous ne m'étiez pas assez connus tantôt,
Et voilà maintenant que je vous connais trop:
Ainsi donc trouvez bon qu'incognito je passe.

SABINUS.

Oh! la plaisanterie alors change de face,
Elle a, comme Janus, deux visages; c'est bien,
L'un rit et l'autre mord.... face d'homme et de chien.

CHEREA.

Me laissez-vous passer?

ANNIUS.

La chose est impossible.

CHEREA.

Prenez garde!

SABINUS, *riant.*

Ah! ah! ah! sa colère est risible.

CHEREA, *tirant son épée.*

Arrière!

LEPIDUS.

Que dis-tu de ce ton menaçant?

CHEREA, *se couvrant le visage de son manteau.*

Je vous dis que l'on passe et le prouve en passant.
(*Il sort en passant entre Annius et Lepidus.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* CHEREA.

LEPIDUS, *se débattant dans les bras d'Annius, qui le retient.*

Que fais-tu?

ANNIUS, *lui montrant Cherea qu'il a reconnu.*

Cherea, l'amant de Messaline.

LEPIDUS.

C'est autre chose alors...., devant toi je m'incline,
Toi qui presses, trois fois et quatre fois heureux,
Un si riche trésor dans tes bras amoureux.
Je veux, pour mériter des faveurs aussi grandes,
A cette porte aussi suspendre des guirlandes,
Et verser dès demain, sur son seuil embaumé,
Et la myrrhe odorante et le nard parfumé,
Oui, dès ce soir.

SABINUS.

Permets! Du moment où l'orgie
Dégénère en idylle et tourne à l'élégie,
Je n'en suis plus, bonjour.... Près d'ici je connais
Une honnête maison où l'on joue.... et j'y vais.

LEPIDUS.

Aurais-tu de l'argent?

SABINUS.

Quelques mille sesterces
Résultat de mes trocs, produit de mes commerces
Avec un usurier qui, sur gage, mon cher,
Me prête à vingt pour cent, hein? ce n'est pas trop cher
Pour qui connaît le taux où l'argent est à Rome.
Je veux te présenter un jour à ce brave homme :
Où te retrouverai-je?

LEPIDUS.

Ici, chez le tondeur,
En face de l'objet de ma nouvelle ardeur.

SCÈNE V.

LEPIDUS, ANNIUS.

ANNIUS.

Écoute, Lepidus, de nous trois le moins ivre,
Sans contestation, c'est moi.

LEPIDUS.

Soit!

ANNIUS.

Veux-tu vivre,
Veux-tu mourir? Choisis.

LEPIDUS.

Moi!

ANNIUS.

Toi.

LEPIDUS.

Mauvais plaisant.

ANNIUS.

Réponds.

LEPIDUS.

J'aime mieux vivre.

ANNIUS.

Alors, allons-nous-en.

LEPIDUS.

Moi, m'en aller sans voir cette femme divine!

ANNIUS.

Insensé! qui demande à voir la Messaline!
O trois fois insensé!

LEPIDUS.

Voyez, comme en tous lieux
Le mérite après lui traîne des envieux!

ANNIUS.

Mais tu ne sais donc pas ce qu'elle est, cette femme?

LEPIDUS.

Je sais que son beau corps enferme un cœur de flamme,
Et que l'amour, à qui tous destins sont connus,
La donna pour prêtresse à sa mère Vénus.

ANNIUS.

Eh bien donc, c'est à moi de te dire le reste;
Écoute : mieux pour toi vaudrait, ainsi qu'Oreste,
Avoir, par un forfait exécrable, odieux,
Amassé sur ton front la colère des dieux,
Qu'avoir guidé vers toi, par quelque vœu profane,
Le regard dévorant de cette courtisane.
Crois-moi, n'arrête pas, en étendant la main,
Le malheur qui suivait l'autre bord du chemin;
Crains cette femme aux yeux sombres, aux lèvres pâles,
Et qui naquit, dit-on, dans les ides fatales;
Car, ne va pas penser, enfant, que son amour
Soit un amour joyeux et qui chante au grand jour,
Un amour que le soir, au feu de la résine,
Reconduise à ton seuil la flûte tibicine,
Et qui, las de bonheur, s'éveille le matin
Sur un lit tout jonché des roses du festin.
Non pas, ami, ce sont des amours taciturnes,
Cherchant des voluptés étranges et nocturnes,
Qui veulent des plaisirs d'autres plaisirs suivis,
Qui, lassés quelquefois, mais jamais assouvis,
Vont dans l'ombre, laissant sur leur passage infâme
Quelque corps inconnu d'enfant, d'homme ou de femme;

ar le Tibre déjà, complice aux flots prudents,
oule à la mer la tête, un bâillon dans les dents.
rois-moi, ne tentons pas les destins qu'elle couve,
ous avons bien assez du tigre sans la louve.

LEPIDUS.

Que dis-tu?

ANNIUS.

Je te dis ce que chacun tout bas
Te dirait... ou plutôt, non, ne te dirait pas,
Car nul de nous ne sait, alors qu'à la lumière
Il ouvre le matin sa joyeuse paupière,
Dans quel cachot maudit ou quel tombeau pieux,
Le soir, captif ou mort, il fermera les yeux.
Aussi celui qui sait le péril, s'il le brave,
Affranchissant bientôt son plus fidèle esclave,
Lui met sous sa tunique un fer court et discret,
Afin d'avoir sans cesse un assassin tout prêt,
Qui, dans l'occasion, d'une main prompte et sûre,
Bourreau reconnaissant, lui sauve la torture!
Oui, c'est qu'incessamment nous sommes épiés,
Épiés par le flot qui vient mouiller nos pieds,
Épiés par l'oiseau qui sur nos têtes passe,
Par le serpent qui fuit et qui n'a point de trace,
Par l'herbe de la plaine et par l'arbre des bois,
Qui tous trouvent un son, un langage, une voix
Pour redire aussitôt à des maîtres farouches
Le complot qu'en un rêve ont murmuré nos bouches.
Tu doutes?

LEPIDUS.

Oui.

ANNIUS.

C'est bien, tu verras.

LEPIDUS.

La terreur
T'a rendu fou, mon cher; je crois bien l'Empereur
Disposé quelquefois à faire trembler Rome;
Mais, à tout prendre enfin, l'Empereur est un homme
Né du sein d'une femme, et qui fut, en naissant,
Comme un autre nourri de lait et non de sang :
Si c'est un tigre, alors qu'on le mette à la chaîne.

ANNIUS.

On voit bien, pauvre fou, que tu reviens d'Athène,
Et que tu n'as pas vu comme nous de tes yeux
Sa colère monter des hommes jusqu'aux dieux.
Oui, c'était un enfant comme un autre : son âme
S'ouvrait aux sentiments humains; mais cette femme,
Pour quelque noir dessein, dans sa coupe a versé
Un breuvage d'amour qui l'a fait insensé,
Si bien que ce n'est plus César, mais Messaline
Qui règne au Palatin la royale colline!
C'est pourquoi doublement il faut fuir son regard,
Miroir incestueux, si brûlant que César
Ne voit pas, ébloui du feu de sa prunelle,
Parmi tous ces amants qui tombent derrière elle,
Cherea, seul debout, qu'elle tient attaché
Et laisse vivre encor dans quelque but caché.

LEPIDUS.

Eh bien! soit, de conseils ma prudence pourvue,
Renonce à son amour, mais non pas à sa vue.

(*La porte de Messaline s'ouvre.*)

ANNIUS.

Tiens, ton désir fatal est exaucé; voilà
Messaline qui va passer, regarde-la :
J'ai fait ce que j'ai pu, libre à toi de la suivre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MESSALINE *couchée dans une litière de pourpre à fleurs d'or, éclairée intérieurement par une lanterne avec des dessins dorés, portée par quatre esclaves, dont les deux premiers ont des colliers et des rênes d'or, et précédée par son esclave nubienne.*

MESSALINE, *traversant la scène.*

Que cette nuit est douce et qu'il fait bon de vivre!

(*Elle sort par le troisième plan de gauche.*)

ANNIUS.

Au palais la voilà qui rentre impunément;
C'est bien : le soleil peut paraître au firmament.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PROTOGÈNE; *en barbier, puis* LE CONCIERGE DE LA MAISON D'AFRANIUS, UN MENDIANT, LE CONSUL AFRANIUS, CLIENTS, PEUPLE, *venant demander la sportule*, JEUNES ROMAINS *venant se faire raser, coiffer et épiler.*

LEPIDUS.

Maintenant, Annius, que j'ai fini mon rêve,
Si nous faisions lever Bibulus?

ANNIUS.

Il se lève.

PROTOGÈNE, *il sort de la boutique et fait enlever par les deux esclaves les contrevents fermés par une chaîne de fer. Il s'avance vers les jeunes gens.*

Salut, mes chevaliers.

LEPIDUS.

Bonjour, maître.

(*A Annius.*)

Allons-nous
Nous faire coiffer?

ANNIUS.

Soit.

PROTOGÈNE.

Maîtres! je suis à vous;
Un instant seulement pour ranger ma boutique.

(*En riant.*)

Mettons les fers au feu, voilà de la pratique.

LEPIDUS.

Veux-tu me dire un peu ce que vient faire ici,
Avec le jour naissant, la foule que voici?

ANNIUS.

Tu le vois, elle vient demander la sportule
Au noble Afranius, son consul.

LEPIDUS.

Par Hercule!
Encore un dont en vain je cherche les exploits,

Et que j'entends nommer pour la première fois!
Quel est cet homme, est-il Maure, Gaulois ou Scythe?
Est-il tombé du ciel ou monté du Cocyte?
A-t-il une famille, un père, des aïeux?

ANNIUS.

S'il en a? je crois bien! ses parents sont des dieux,
Des dieux comme il en faut pour les honneurs qu'il bri-
Son père a nom l'Orgueil, et sa mère l'Intrigue. [gue :

(*Le portier du consul ouvre la porte et chasse la foule; il est enchaîné par le milieu du corps et tient à la main une baguette.*)

LE PORTIER.

Holà! drôles, holà! vous êtes bien pressés!
Plus loin, seigneur poëte... arrière, vous, passez;
Passe, noble Caïus, tu trouveras mon maître :
Quant à vous, attendez qu'il lui plaise paraître.

LEPIDUS, *continuant.*

Et comment a-t-il donc gagné le consulat?
Est-ce par la débauche, ou par le péculat?
A-t-il vendu sa sœur, prostitué sa fille,
Ou prêté de l'argent au frère de Drusille?

ANNIUS.

Non, mieux que tout cela : le noble Afranius
S'est offert en victime, ainsi que Curtius.

LEPIDUS.

En victime?

ANNIUS.

Oui, mon cher! oh! c'est tout une histoire!
Si plaisante, ma foi, qu'on a peine d'y croire.

LEPIDUS.

Est-elle longue?

ANNIUS.

Non.

LEPIDUS.

Alors raconte-là.

ANNIUS.

Le divin Empereur César Caligula,
Atteint d'un mal dont nul ne connaissait la cause,
S'acheminait tout droit vers son apothéose,
Et, malgré les honneurs qui l'attendaient là-haut,
Paraissait peu flatté de passer dieu sitôt;
De sorte que, pareil à la nymphe Pyrène,
Chaque œil de courtisan se changeait en fontaine,
Et parmi tous ces yeux ceux qui pleuraient le plus
Étaient ceux du futur consul Afranius;
Si bien que, se voyant près de fondre en rivière :
« Jupiter, cria-t-il, exauce ma prière :
» Prends mes jours, et pour eux rends-nous ceux de
Soit que l'offrande plût au ciel, soit par hasard, [César.»
Ou que le médecin, maître en son art sublime,
Ait d'avance d'un mieux prévenu la victime,
Dès ce moment César, qui marchait au trépas,
Suspendit le voyage et revint sur ses pas,
Si ravi de revoir la céleste lumière,
Qu'il fit Afranius consul pour sa prière.

(*Entrée des licteurs.*)

LEPIDUS.

Ne va-t-il pas sortir? j'aperçois les licteurs.

ANNIUS.

Oui; sans doute qu'au temple avec les sénateurs
Il va pour l'Empereur consulter les auspices.

AFRANIUS, *sortant.*

Romains, n'en doutez pas, les dieux seront propices;
Vers les temples courez; que de joyeux festons
Rampent à la colonne et pendent aux frontons;
De leurs armures d'or revêtez les statues;
Répandez les parfums et les fleurs par les rues :
Dans nos murs aujourd'hui César rentre en vainqueur :
Vive César! César est un grand empereur!

(*Il sort suivi des licteurs et des clients.*)

LE PEUPLE.

Vive César!

PROTOGÈNE.

Seigneurs, êtes-vous prêts?

LEPIDUS.

Sans doute.

PROTOGÈNE.

Maître, veux-tu t'asseoir?

LEPIDUS.

Très-volontiers.

(*Écartant la main de l'esclave, qui veut lui mettre un linge autour du cou.*)

Écoute,
Bibulus : donne-moi la pince et le miroir,
Et je m'épilerai moi-même.

PROTOGÈNE.

Sans rasoir?

LEPIDUS.

Sans rasoir.

(*Protogène les lui donne.*)

C'est très-bien.

PROTOGÈNE.

Quel genre de coiffure
Veux-tu faire donner, maître, à ta chevelure?

LEPIDUS.

Je veux que sur l'épaule elle tombe en anneaux.

PROTOGÈNE, *à l'esclave coiffeur.*

Tu comprends?

ANNIUS.

N'as-tu pas les actes diurnaux?

PROTOGÈNE, *les lui donnant.*

Oui, seigneur.

LEPIDUS, *s'épilant.*

C'est très-bien; fais-nous-en la lecture,
Cela nous distraira.

UN MENDIANT, *tenant à la main une écuelle; il a la tête rasée; il s'appuie sur un bâton entouré de bandelettes; il porte au cou pendu à une ficelle un petit tableau représentant un naufrage.*

Maître, je te conjure
D'avoir quelque pitié d'un pauvre naufragé,
Qui vit, voilà six mois, tout son bien submergé,
Près du cap Pachinum, par un affreux orage,
Auquel il n'échappa lui-même qu'à la nage,
Et qui porte à son cou, peinte fidèlement,
La reproduction de cet événement.

LE GARÇON DES BAINS, *criant.*

Au bain, seigneur, au bain!

LE MENDIANT, *priant.*

Ah! mon maître, ah!

LEPIDUS, *lui donnant un Philippus.*

Tiens, drôle.

LE MENDIANT.

De l'or!

(*Il baise la pièce.*)

LEPIDUS.

Et maintenant, Annius, à ton rôle.

ANNIUS, *lisant la date.*

Le quinze de janvier... ils ont déjà cinq jours?

PROTOGÈNE.

Ce sont les plus nouveaux.

LEPIDUS.

Allons donc! lis toujours.

ANNIUS, *lisant.*

Deux jumeaux étaient hier exposés au Vélabre;
Un riche commerçant, venant de la Calabre,
Et n'ayant point d'enfants, tous les deux les a pris
Et reconnus pour siens.

LEPIDUS.

L'honnête homme!

ANNIUS, *continuant.*

Surpris
Au moment qu'il gagnait de nuit la grande route,
Le banquier Posthumus, qui faisait banqueroute,
Fut conduit aussitôt chez le préteur urbain,
Puis écroué.

LEPIDUS.

Voleur!

LE GARÇON DES BAINS.

Au bain, seigneur, au bain!

ANNIUS, *continuant.*

Le dix-neuf de janvier prochain, jour de Comices,
Quand les prêtres auront offert les sacrifices,
César Imperator et maître tout-puissant,
Dans Rome rentrera,

LEPIDUS.

Voilà l'intéressant.

ANNIUS.

Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie.

LEPIDUS, *se regardant dans le miroir.*

Que c'est, par Jupiter! une étrange manie,
Parce qu'on est le fils d'un soldat, d'un guerrier,
De vouloir à son tour se coiffer de laurier!
C'était bon pour César, chauve jusqu'à la nuque,
Mais non pas pour Caïus, qui porte une perruque.

ANNIUS, *effrayé.*

Lepidus!

PROTOGÈNE, *l'arrêtant.*

Pas un mot.

LEPIDUS, *se remettant à arracher sa barbe.*

Hein?

ANNIUS.

Rien.

LEPIDUS.

Tu lis tout bas?

ANNIUS.

Non, j'ai fini...

LEPIDUS.

Pourquoi?

ANNIUS.

Parce que je suis las.

LEPIDUS.

Las!

ANNIUS.

Oui, las! que veux-tu que de plus je te dise?

PROTOGÈNE, *prenant le manuscrit.*

Mon maître, te plaît-il qu'à sa place je lise?

LEPIDUS.

Certes, je veux la fin de mon commencement.

(*A Sabinus qui entre.*)

Par Hercule! mon cher, tu viens au bon moment:
Nous en étions restés à la cérémonie.

PROTOGÈNE, *reprenant.*

Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie,
Ramenant, pour parer les temples de nos dieux,
Vingt chariots chargés des objets précieux
Dont il a dépouillé les plus lointains rivages,

LEPIDUS.

Quatre sacs de cailloux et deux de coquillages.

PROTOGÈNE.

Et traînant après lui, comme Germanicus,
Les fiers enfants du Nord enchaînés et vaincus.

LEPIDUS.

Oui, nous savons cela; c'est en sortant de table
Que César a livré ce combat redoutable,
Où soixante Gaulois déguisés en Germains
Sont tombés tout vivants dans ses vaillantes mains.
Est-ce tout?

PROTOGÈNE, *rentrant chez lui.*

Oui, c'est tout.

LE MENDIANT, *se levant et passant près de Lepidus.*

Prends garde à toi, jeune homme;
Il est plus d'espions que de pavés dans Rome.

ANNIUS.

Fuis, Lepidus, sans perdre un seul instant de plus.

LEPIDUS.

Et pourquoi?

SABINUS.

Ce barbier, ce n'est pas Bibulus;
C'est quelque délateur qui, pour notre disgrâce,
Aura pris aujourd'hui ses habits et sa place.

ANNIUS.

Vois, tous ont déserté la maison du maudit.

LEPIDUS.

Mais tu prends peur à tort, mon cher, je n'ai rien dit.

ANNIUS.

Rien dit!... tu viens d'en dire, en ce temps où nous sommes,
Autant qu'il en faudrait pour la mort de trois hommes.

LEPIDUS.

Je vous ai compromis?

SABINUS.

Non, pas nous, mais bien toi.

LEPIDUS.

Par Castor! n'avons-nous à craindre que pour moi?

ANNIUS.

Pour toi seul!

LEPIDUS.

En ce cas...

SABINUS.

Fuis donc!

LEPIDUS.

Non pas, je reste.

ANNIUS.

O! quel aveuglement misérable et funeste!

SABINUS.

Songes-y, ce n'est pas seulement le trépas,
Mais la torture?

LEPIDUS.

Aussi ne l'attendrai-je pas.

ANNIUS.

Alors tu vas donc fuir?

LEPIDUS.

Que Jupiter m'en garde!

SABINUS.

Je ne te comprends plus.

LEPIDUS.

Moi! que je me hasarde
A courir à travers les plaines et les bois,
Chassé par des soldats comme un cerf aux abois,
Ou, comme Marius, en mes terreurs nocturnes,
A m'enterrer vivant aux marais de Minturnes!
Moi! que j'aille, d'un jour pour retarder ma fin,
Subir le froid, le chaud et la soif et la faim,
Oh! non pas!

ANNIUS.

Cependant la torture ou la fuite.

LEPIDUS.

N'est-il pas un moyen de tromper leur poursuite,
Dis?

SABINUS.

Je n'en connais pas.

LEPIDUS.

Sabinus, sur mon sort
Ton amitié t'aveugle; il en est un.

ANNIUS.

La mort,
N'est-ce pas?

LEPIDUS.

Allons donc!

SABINUS.

Toi, mourir à ton âge?
Impossible.

LEPIDUS.

Et pourquoi vivrais-je davantage?
L'homme ne compte pas par les temps accomplis,
Frères, mais par les jours lumineux et remplis :
J'ai vu dans les plaisirs ma jeunesse ravie,
Si bien que j'ai vécu toute une longue vie.
Laissez-moi donc mourir, mes frères, il est temps;
C'est un bienfait des dieux de mourir à vingt ans,
Et de ne pas sentir de nos jeunes années
Se sécher à nos fronts les couronnes fanées.
Aujourd'hui, pour jamais si je ferme les yeux,
Je meurs candide et pur, croyant encore aux dieux,
Au bonheur du foyer, à la douce patrie,
A l'amour consolant, à l'amitié chérie;
Tandis qu'en attendant, dépouillé de tout bien,
Peut-être je mourrais ne croyant plus à rien.
Puis, fidèle auditeur des paroles du maître,
D'avance, à ce moment, j'avais dû me soumettre;
Et c'est bien! car plutôt que je ne l'espérai,
La mort, qui vient à moi, me trouve préparé.
D'ailleurs, qu'est cette mort tant crainte par les hommes?
Un voile entre Phœbus et la terre où nous sommes.
Si le mal et le bien naissent du sentiment,
Le sentiment éteint, l'homme, au même moment,
Cesse de distinguer le plaisir de la peine,
Il est libre, que d'or ou de fer fût sa chaîne;
La mort n'a point de prise aux esprits résolus,
Je suis, elle n'est pas; elle est, je ne suis plus.

ANNIUS.

Lepidus?

SABINUS.

Frère?

LEPIDUS.

Assez.
(*Faisant signe à l'esclave des bains.*)
Esclave!

L'ESCLAVE.

Maître?

LEPIDUS.

Avance.
Dans une chambre, enfant, prépare-moi d'avance
Un bain voluptueux, limpide et parfumé,
Où l'on puisse dormir d'un sommeil embaumé.
Va.

(*L'esclave rentre.*)

SABINUS.

Tu veux donc toujours...?

LEPIDUS, *lui passant au cou son collier d'or.*

Cette chaîne est la tienne;
C'est le don d'une jeune et belle Athénienne.
(*A Annius.*)
Ce poignard est à toi; quand tout te manquera,
C'est un ami fidèle et qui te secourra.
Maintenant, quittons-nous, car mon destin s'achève.
Le maître a dit : La mort est un sommeil sans rêve.
Adieu, je vais dormir!

ANNIUS.

O Lepidus! un dieu
Bientôt te vengera.

LEPIDUS, *sur le seuil des bains.*

J'en ai l'espoir; adieu!
(*Il entre. Les deux amis se confondent dans la foule.*)

LE PEUPLE.

Un courrier! un courrier!

AFRANIUS, *le regardant.*

L'oncle de César.
(*Criant.*)
Place.

SCÈNE VIII.

AFRANIUS, LES LICTEURS, LE PEUPLE, CLAUDIUS, *entrant vêtu d'une tunique, sans toge ni manteau, et portant à la main une lettre entourée de lauriers.*

AFRANIUS.

Le noble Claudius.

CLAUDIUS.

Lui-même; mais, par grâce,
Mets tes licteurs en cercle et défends ces clameurs.

AFRANIUS, *à ses licteurs.*

Entourez-nous.
(*A Claudius.*)
Qu'as-tu?

CLAUDIUS.

De fatigue je meurs.
César (que la faveur ne me soit pas fatale)
M'a choisi pour porter la lettre triomphale :
Un autre eût désigné quelqu'un qui pût courir;
Mais moi qui marche à peine... ah! c'est pour en mourir!

AFRANIUS, *avec mystère.*

N'importe, Claudius... c'est le ciel qui t'envoie.

CLAUDIUS.

C'est l'enfer, bien plutôt... Cette maudite voie,
Elle est d'une longueur!...

AFRANIUS, *à demi-voix.*

Les augures sont pris.

CLAUDIUS.

Quels sont-ils ?

AFRANIUS.

Malheureux.

CLAUDIUS.

Je n'en suis pas surpris,
Ils présagent ma mort.

AFRANIUS.

Crains que le coup ne porte
Plus haut que toi.

CLAUDIUS.

Plus haut; en ce cas peu m'importe;
Mais enfin quels sont-ils?

AFRANIUS.

Dans le ciel, cette nuit,
On a vu des soldats se heurter avec bruit;
Une louve a mis bas son fruit, informe ébauche;
Le tonnerre a brillé venant de droite à gauche;
En marchant à l'autel la génisse a mugi;
Et quand le victimaire eut, de son bras rougi,
Avec le fer sacré, creusé les deux entailles,
En vain il a cherché le cœur dans les entrailles :
Même chose arriva, soit présage ou hasard,
Quand, frappé par Brutus, tomba le grand César.

CLAUDIUS.

Eh bien! que penses-tu de tout cela?

AFRANIUS.

Qu'Octave
N'eût jamais oublié, ne fût-il qu'un esclave,
L'homme qui, le premier sur son chemin placé,
L'eût instruit du péril dont était menacé
Celui-là qui, tombant sur les degrés du trône,
Devait faire à ses pieds rouler une couronne;
Si terrible qu'il soit, un présage irrité
Se peut envisager sous un heureux côté,
Car, fatal au soleil dont la course s'achève,
Il devient favorable à l'astre qui se lève :
Qu'en dis-tu, Claudius?

CLAUDIUS.

Silence, parlons bas.
Ces présages, consul...

AFRANIUS.

Eh bien!

CLAUDIUS.

Je n'y crois pas.
Et maintenant, adieu; j'ai repris quelque force.

(*Il continue sa course vers le Capitole.*)

AFRANIUS, *le regardant s'éloigner.*

Le vieux renard a vu le piége sous l'amorce.
Tout insensé qu'il est ou qu'on le dit, je croi
Que cet homme est encor plus prévoyant que moi.

SCÈNE IX.

AFRANIUS, AQUILA, STELLA, *puis* PROTOGÈNE.

UN DÉCURION, *entrant et rangeant ses prétoriens de l'autre côté du théâtre.*

César! Vive César!

LES LICTEURS, *repoussant le peuple.*

C'est l'empereur! arrière!

UN LICTEUR, *dans la coulisse.*

Descends de ton cheval, et toi de ta litière;
A terre tous les deux!

AQUILA, *dans la coulisse.*

Malheur à toi, licteur!
Si ta main...

(*Entrant et apercevant Afranius.*)

N'es-tu pas consul ou sénateur?

AFRANIUS.

Je suis consul.

AQUILA.

Eh bien! près de toi je réclame.

AFRANIUS.

Que veux-tu?

AQUILA.

Tes licteurs insultent une femme,
Consul; ordonne-leur de nous laisser passer.

AFRANIUS.

Impossible, jeune homme, on ne peut traverser,
Voilà César qui vient.

AQUILA, *à part.*

C'est vrai, sur ma parole.

AFRANIUS.

Vois-tu le messager qui monte au Capitole?

LE PEUPLE.

Vive César!

AFRANIUS.

Vois-tu l'empereur sur son char,
Là-bas?

AQUILA.

Oui, je le vois.

(*Faisant un mouvement pour entrer dans la coulisse.*)

Stella, viens voir César.

AFRANIUS, *l'arrêtant.*

A tes longs cheveux blonds tombant sur tes épaules...

AQUILA, *vivement.*

Je me nomme Aquila, je suis né dans les Gaules,
J'ai droit de citoyen.

(*Prenant Stella par le bras.*)

Viens, ma Stella.

STELLA, *voilée.*

J'ai peur.

AQUILA.

Viens donc.

AFRANIUS.

Et cette enfant?

AQUILA.

De César est la sœur,
Si l'on peut nommer sœur celle qui fut nourrie
Du même lait que nous.

AFRANIUS.

Et Rome est ta patrie,
Jeune fille?

STELLA.

Oui, seigneur, mais ma mère à Baïa
Demeure... Connais-tu ma mère Junia?

AFRANIUS.

Sans doute... et sur César elle a toute-puissance.

STELLA, *levant son voile.*

Je viens la retrouver après cinq ans d'absence.

AFRANIUS.

Approchez donc... Licteurs, protégez cette enfant.

STELLA.

Merci!

LE PEUPLE.

Vive César vainqueur et triomphant!

PROTOGÈNE, *entrant avec ses premiers habits.*

Consul!

AFRANIUS.

Hein! Ah! c'est toi!

PROTOGÈNE.

Pour un ordre suprême
Donne-moi deux licteurs.

AFRANIUS.

Prends-les.

(*Aux licteurs.*)

Comme à moi-même
A l'ami de César que vous reconnaissez,
Sans hésitation, licteurs, obéissez.

(*Protogène prend les deux licteurs et entre avec eux aux bains. Le cortége commence à défiler. Les soldats, portant les trophées, entrent les premiers; puis Incitatus, le cheval de guerre de César, conduit par deux sénateurs; puis des enfants couronnés de roses, qui jettent des fleurs; puis enfin César, sur un char d'ivoire et d'or attelé de quatre chevaux blancs et conduits par les Heures du jour et de la nuit. Derrière le char, les prisonniers vaincus; derrière les prisonniers, les soldats.*)

LES HEURES DU JOUR, *tenant des palmes d'or à la main.*

Nous sommes les Heures guerrières
Qui présidons aux durs travaux.
Quand Bellone ouvre les barrières,
Quand César marche à ses rivaux,
Notre cohorte échevelée
Pousse dans l'ardente mêlée
La ruse fertile en détours;
Et sur la plaine, vaste tombe
Où la moisson sanglante tombe,
Souriant à cette hécatombe,
Nous planons avec les vautours.

LES HEURES DE LA NUIT.

Nous sommes des Heures heureuses
Par qui le plaisir est conduit;
Quand les étoiles amoureuses
Percent le voile de la nuit,
Près de la beauté qui repose
Œil entr'ouvert, bouche mi-close,
Vers un lit parfumé de rose,
Nous guidons César et l'Amour,
Et là nous demeurons sans trêve
Jusqu'au moment, où, comme un rêve,
L'aube naissante nous enlève
Sur le premier rayon du jour.

(*Un nuage descend et s'abaisse près du char; Messaline paraît en Victoire, une couronne d'or à la main.*)

MESSALINE.

Et moi, Romains, je suis la Victoire fidèle
Dont la puissante main enchaîne le hasard,
Qui tresse au conquérant la couronne immortelle,
Et qui descend du ciel pour couronner César.

CALIGULA.

Et maintenant, ô fils et de Mars et de Rhée,
Peuple nourri du lait de la louve sacrée,
Vous pouvez contre tous combattre impunément,
(*Il enlève Messaline de son nuage et la met près de lui sur son char.*)
Car la Victoire a pris César pour son amant.

(*En ce moment, Protogène sort précédant une litière sur laquelle est Lepidus, étendu et recouvert d'un manteau. On ne voit que ses longs cheveux, qui pendent mouillés, et un de ses bras, dont l'artère saigne encore.*)

SABINUS, *montrant le cadavre à Annius.*

Lepidus!

ANNIUS.

C'est le temps des courtes agonies.

CALIGULA, *au peuple.*

Au Capitole, enfants.

PROTOGÈNE.

Licteurs, aux Gémonies.

LE PEUPLE.

Vive César!

STELLA, *effrayée, à Aquila.*

Regarde!

ANNIUS *et* SABINUS.

O vengeance!

STELLA.

O terreur!

LE PEUPLE.

Vive César! César est un grand empereur!

(*Les deux cortéges se croisent; les chants recommencent. La toile tombe.*)

ACTE PREMIER.

Une chambre élégante sur le modèle de la maison du Faune à Pompeïa. A gauche, au premier plan, dans un enfoncement voûté, les dieux Lares; devant les dieux, un petit autel, un lit de repos en bronze : plusieurs meubles de forme antique. Une porte s'ouvrant au fond sur l'impluvium; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUNIA, *priant à l'autel de ses dieux.*

Pénates familiers, divinités rustiques,
Qui veillez au bonheur des foyers domestiques,
Qui, protecteurs du champ, gardiens de la maison,
Les défendez du vol et de la trahison,
Si j'ai, chaque matin, pour couronner vos têtes,
Tressé fidèlement l'ache et les violettes,
Et si j'ai, chaque automne, offert sur vos autels
Les plus beaux de mes fruits, ô mes dieux paternels!
Daignez vous souvenir de ma piété sainte
Et redoubler de soins autour de cette enceinte;
Car, d'une longue absence interrompant le deuil,
Aujourd'hui ma Stella doit en franchir le seuil.
Vous vous souvenez bien de cette enfant rebelle?
N'est-ce pas que déjà vous la trouviez bien belle,
Avec son doux sourire, avec son front si pur,
Et ses yeux qui du ciel réfléchissaient l'azur,
Et ses cheveux noyant son épaule adorée,
Et soulevés au vent comme une onde dorée?
Eh bien! c'est cette enfant grande et plus belle encor,
Cet espoir de mon cœur, ce précieux trésor,
Qu'agitée aujourd'hui d'une vague chimère
Vous confie en tremblant la terreur d'une mère.
(*Phœbé paraît à la porte, conduisant Stella et Aquila; elle veut s'avancer vers Junia; mais Stella la retient et descend doucement la scène avec Aquila, de manière à se trouver derrière sa mère.*)
Si vous la gardez bien, votre culte en ces lieux
Égalera pour moi le culte des grands dieux!
Alors à votre autel, outre les donatiques,
Outre l'orge et le miel, ô mes dieux domestiques!
Je verserai le vin le plus pur du cellier,
Je vous immolerai tous les mois un bélier;
Et lorsque, accomplissant le cercle de l'année,
Avril ramènera la joyeuse journée
Où Lucine permit qu'ouvrît son œil au jour
Cette fille, doux fruit d'un chaste et tendre amour,
Pour fêter sa naissance, une blanche génisse,
O mes dieux! vous sera conduite en sacrifice!
Mais bien vite d'abord ramenez ma Stella,
Car j'ai soif de la voir...

SCÈNE II.

JUNIA, STELLA, AQUILA.

STELLA.

Ma mère... me voilà!

JUNIA, *se jetant dans ses bras.*

Ma Stella, mon enfant, ma fille... oh! oui, c'est elle!
(*Lui prenant les mains et la regardant.*)
Oh! laisse-moi te voir... Comme elle est grande et belle!

STELLA.

Ma mère!

JUNIA.

Laisse-moi toucher tes longs cheveux.

Veux-tu que je t'embrasse encor ?

STELLA.

Si je le veux!

Toujours, toujours...

JUNIA.

Enfant!... oh! que je suis heureuse!

STELLA.

Et moi donc!... N'est-ce pas que l'absence est affreuse,
Dis?

JUNIA.

Ne m'en parle plus, j'ai retrouvé mon bien.

STELLA, *montrant Aquila à sa mère.*

Et lui, ma mère, et lui, ne lui dis-tu donc rien?

JUNIA, *lui tendant la main.*

Si!... sois le bien venu, fils aîné de mon frère.

AQUILA, *s'inclinant.*

O noble Junia!

JUNIA.

Nomme-moi donc ta mère!

AQUILA.

Ma mère, que ce nom m'est doux à prononcer!

JUNIA.

Mon fils ne vient-il pas à son tour m'embrasser?

(*A demi-voix en le retenant dans ses bras et lui montrant sa fille.*

Aquila, suis-je donc aveugle en ma tendresse,
Et n'est-elle point belle?

AQUILA.

Oh! comme une déesse!

JUNIA.

Ma fille, un bon génie a protégé tes jours.

STELLA, *lui montrant Aquila.*

Ce bon génie est là, les protégeant toujours;
Oh! si tu l'avais vu, pendant ce long voyage,
Conduisant ma litière, écartant du passage
L'obstacle, quel qu'il fût, sur mon chemin placé!

JUNIA.

Il faisait son devoir de tendre fiancé,
Et sa crainte veillait, prévoyante et jalouse,
Un peu sur mon enfant, beaucoup sur son épouse;
Ah! voilà que ce mot te fait rougir... allons,
C'est bien, n'en parlons plus; asseyons-nous, parlons
D'autrefois.

STELLA, *s'asseyant.*

C'est ma place...

JUNIA.

Oui, ta place chérie...

Attends.

(*Lui montrant un ouvrage d'aiguille commencé.*)

Reconnais-tu?

STELLA.

Quoi?

JUNIA.

Cette broderie?

STELLA.

Ce voile que pour toi...

JUNIA.

Vois, il a demeuré
Cinq ans interrompu.

STELLA.

Je te le finirai.

JUNIA.

As-tu bien reconnu toute notre famille?
Notre vieille Géta, qui t'appelait sa fille,
Cette bonne Phœbé que tu nommais ta sœur,
Et le chien, peint au mur qui te faisait tant peur?
Mais je parle toujours, vois-tu, c'est du délire...
A toi... tu dois avoir cent choses à me dire...
Je t'écoute, voyons.

STELLA.

Oui, ma mère, j'ai là
Un grand secret.

JUNIA.

Vraiment... un secret, ma Stella:
Parle donc.

STELLA.

Et d'abord, ô ma mère chérie,
Mon nom n'est plus Stella, je m'appelle Marie.

JUNIA.

Que dis-tu là, ma fille? et d'où vient que le nom
Que je t'avais choisi n'est plus le tien!

STELLA, *joignant les mains.*

Pardon!

JUNIA.

Marie?

STELLA, *avec religion.*

Oh! c'est le nom d'une vierge sacrée.

JUNIA.

Mais l'autre était celui...

STELLA, *l'interrompant.*

Qu'une mère adorée
Me donna, je le sais; à ce titre, je veux
Le conserver aussi, laisse-les-moi tous deux.

JUNIA.

Mais d'où vient?

STELLA.

Le voici: cette tante si bonne,
La mère d'Aquila, possédait à Narbonne
Une maison d'hiver; mais elle avait, de plus,
Dans ces champs appelés les champs de Marius,
Une villa d'été s'élevant sur la plage:
De grands pins la couvraient de fraîcheur et d'ombrage
Silencieux le jour, mais qui, le soir venu,
Parlaient avec la mer un langage inconnu;
Et moi, je me plaisais, quand de sa fraîche haleine
La nuit assombrissait au loin l'humide plaine,
A venir lentement au rivage m'asseoir,
Et, me penchant alors sur l'immense miroir,
J'écoutais cette voix solennelle et sauvage
Dont j'espérais toujours comprendre le langage;
Puis, quand j'avais cherché longtemps, mon cœur jaloux,
Rappelant mon esprit à des pensers plus doux,
J'interrogeais tout bas cette onde intelligente
Qui roule de Sagonte au golfe d'Agrigente,
Et je lui demandais si, passant à Baïa,
Ses flots n'avaient point vu ma mère Junia!...

JUNIA.

Chère enfant!

STELLA.

Une nuit qu'en cette solitude
J'étais restée encor plus tard que d'habitude...

JUNIA.

Comment t'exposais-tu seule ainsi, ma Stella?

AQUILA, *souriant.*

O ma mère, jamais je n'étais loin!

STELLA, *continuant.*

Voilà
Que je vois s'avancer, sans pilote et sans rames,
Une barque portant deux hommes et deux femmes,
Et, spectacle inouï qui me ravit encor,
Tous quatre avaient au front une auréole d'or
D'où partaient des rayons de si vive lumière
Que je fus obligée à baisser la paupière;
Et, lorsque je rouvris les yeux avec effroi,
Les voyageurs divins étaient auprès de moi.
Un jour de chacun d'eux et dans toute sa gloire
Je te raconterai la merveilleuse histoire,
Et tu l'adoreras, j'espère; en ce moment,
Ma mère, il te suffit de savoir seulement
Que tous quatre venaient du fond de la Syrie:
Un édit les avaient bannis de leur patrie,
Et, se faisant bourreaux, des hommes irrités,
Sans avirons, sans eau, sans pain et garrottés,
Sur une frêle barque échouée au rivage,
Les avaient à la mer poussés dans un orage.
Mais à peine l'esquif eut-il touché les flots,
Qu'au cantique chanté par les saints matelots
L'ouragan replia ses ailes frémissantes;
Que la mer aplanit ses vagues mugissantes,
Et qu'un soleil plus pur, reparaissant aux cieux,
Enveloppa l'esquif d'un cercle radieux!...

JUNIA.

Mais c'était un prodige.

STELLA.

Un miracle, ma mère.
Leurs fers tombèrent seuls, l'eau cessa d'être amère,
Et deux fois chaque jour le bateau fut couvert
D'une manne pareille à celle du désert:
C'est ainsi que, poussés par une main céleste,
Je les vis aborder.

JUNIA.

Oh! dis vite le reste!

STELLA.

A l'aube, trois d'entre eux quittèrent la maison:
Marthe prit le chemin qui mène à Tarascon,
Lazare et Maximin celui de Massilie,
Et celle qui resta... c'était la plus jolie,
Nous faisant appeler vers le milieu du jour,
Demanda si les monts ou les bois d'alentour
Cachaient quelque retraite inconnue et profonde,
Qui la pût séparer à tout jamais du monde...
Aquila se souvint qu'il avait pénétré
Dans un antre sauvage et de tous ignoré,
Grotte creusée aux flancs de ces Alpes sublimes,
Où l'aigle fait son aire au-dessus des abîmes.
Il offrit cet asile, et dès le lendemain
Tous deux, pour l'y guider, nous étions en chemin.
Le soir du second jour nous touchâmes sa base:
Là, tombant à genoux dans une sainte extase,
Elle pria longtemps, puis vers l'antre inconnu,
Dénouant sa chaussure, elle marcha pied nu.
Nos prières, nos cris restèrent sans réponses:
Au milieu des cailloux, des épines, des ronces,
Nous la vîmes monter, un bâton à la main,
Et ce n'est qu'arrivée au terme du chemin,
Qu'enfin elle tomba sans force et sans haleine...

JUNIA.

Comment la nommait-on, ma fille?

STELLA.

Madeleine,
Ma mère! Cette femme, insensible aux douleurs,
Avait pourtant, parmi les parfums et les fleurs,
Au sein des voluptés par le ciel condamnées
Dissipé le trésor de ses jeunes années.
Mais dans ses faux plaisirs le malheur apparut:
Son frère bien-aimé, malgré ses soins, mourut.
Pour la première fois, la prière à la bouche,
Elle veillait auprès de la funèbre couche,
Pleurant et gémissant, lorsqu'elle apprit soudain
D'un homme nommé Jean, qui venait du Jourdain,
Qu'allait bientôt passer, allant à Samarie,
Celui qu'on appelait Jésus, fils de Marie,
Prophète vénéré, que le peuple, en tout lieu,
Suivait avec amour, en criant: Gloire à Dieu!...
Car cet homme, puissant à briser les obstacles,
Comptait depuis longtemps ses jours par des miracles.
Madeleine était faible: elle alla vers le port,
Et, tombant à genoux, cria: Mon frère est mort!...
Mort!... et si cependant vous vouliez, sa paupière,
Quoique close à jamais, reverrait la lumière;
Car votre voix commande aux mers, aux aquilons,
A la vie, à la mort!... Jésus lui dit: Allons.
Ils vinrent; ô douleur! Déjà des mains fidèles
Avaient enseveli les dépouilles mortelles.
Madeleine en pleurant tendit au ciel les bras!
Mais le Sauveur lui dit: Femme, ne pleure pas.
Et, marchant aussitôt vers le sépulcre avare
Où pour l'éternité s'était couché Lazare,
Jésus, devant le peuple immobile d'effroi,
Dit, étendant la main: Lazare, lève-toi!...
A peine eut retenti cette voix tutélaire,
Que, brisant de son front le marbre tumulaire,
Lazare, obéissant au cri qui l'appela,
Se dressa dans sa tombe, en disant: Me voilà!
Alors à ce spectacle, éperdue, hors d'haleine,
Joyeuse et repentante à la fois, Madeleine
Courut vers sa maison, et prenant au hasard
Un vase précieux, plein de baume et de nard,
Elle le versa tout aux genoux du prophète;
Puis, jusque dans la poudre humiliant sa tête,
En murmurant tout bas de pénibles aveux,
Elle essuya ses pieds avec ses beaux cheveux...
Mais, prenant en pitié cette grande détresse,
Le Sauveur releva la sainte pécheresse,
Disant: Il te sera par un Dieu désarmé
Beaucoup remis, ô femme, ayant beaucoup aimé...

JUNIA.

Sans doute on éleva des autels à cet homme?

STELLA.

Ma mère, il fut traîné chez le préteur de Rome,
Car il disait tout haut que le faible et le fort
Sont égaux devant Dieu comme devant la mort;
Et lorsqu'il ne pouvait, par d'ouvertes paroles,
Exprimer sa pensée, alors ses paraboles
Poursuivaient les puissants... les puissants eurent peur!

Ils dirent que c'était un prophète trompeur!
Sa mort fut résolue, et sur leur insistance
Un juge se trouva qui rendit la sentence :
Mais au regard des Juifs, au Calvaire assemblés,
Tandis que les bourreaux, par la haine aveuglés,
Croyaient clouer ses bras contre une croix immonde,
Ma mère!... ils étendaient ses deux mains sur le monde.
Voilà l'homme divin dont j'ai reçu la loi :
(*Se mettant à genoux.*)
Si j'ai failli, ma mère, alors pardonne-moi!

JUNIA.

Sa loi ne défend pas que l'on aime sa mère?

STELLA.

Elle en fait un devoir et pieux et sévère.

JUNIA.

Toute loi qui prescrit le respect et l'amour
Pour ceux à qui l'on doit la lumière du jour,
O ma fille, crois-moi, c'est une loi de l'âme.
Ton culte n'a donc rien que je redoute ou blâme.
Et notre Panthéon est assez spacieux
Pour recevoir un Dieu de plus parmi nos dieux!
Sans doute que mon fils a la même croyance?

AQUILA.

Non, ma mère.

JUNIA.

Et pourquoi?

STELLA, *souriant.*

C'est que, dans ma science
Étant mal assurée encor, je n'ose point,
O ma mère, presser Aquila sur ce point,
Car ce n'est qu'en partant que j'ai senti moi-même
Couler sur mes cheveux l'eau sainte du baptême.
Son tour viendra sans doute, en ma foi je l'attends;
Et Dieu m'inspirera quand il en sera temps.
(*Phœbé entre.*)

JUNIA.

Que nous veux-tu, Phœbé?

PHOEBÉ.

Maîtresse, à notre porte
D'hommes et de chevaux s'arrête une cohorte.

JUNIA, *se levant.*

Quelque noble Romain qui nous vient par hasard
Saluer en passant.

AQUILA, *qui a regardé.*

Ma mère, c'est César!...

STELLA.

Oh! je sors!

JUNIA.

Et pourquoi, Stella? c'est presque un frère.

STELLA.

Mais on le dit méchant?

JUNIA.

Non.

STELLA.

N'importe, ma mère.

JUNIA.

Pour moi, je ne puis croire à cette cruauté.

AQUILA.

Vous l'avez nourri, vous.

STELLA.

Il vient de ce côté.

JUNIA.

Allez donc, mes enfants.
(*Aquila et Stella sortent.*)

SCÈNE III.

JUNIA, CALIGULA, AFRANIUS.

JUNIA, *de la porte du fond.*

Jupiter m'est propice,
César dans ma maison!

CALIGULA.

Oui, moi-même, nourrice.
Je venais à Pouzzolle, et, si près de Baïa,
J'ai voulu saluer ma mère Junia;
Depuis plus de six mois je ne l'avais pas vue.

JUNIA.

C'est un dieu qui me fait cette joie imprévue.
Mais oserai-je encore appeler mon enfant
Celui que je revois vainqueur et triomphant?

CALIGULA, *s'appuyant sur le lit de repos.*

Tu sais donc mes combats chez ces peuples farouches?

JUNIA.

César, la renommée a-t-elle pas cent bouches?

CALIGULA.

Tu me flattes aussi.

JUNIA.

Je dis la vérité.

CALIGULA, *s'étendant sur le lit.*

Tiens, nourrice, tais-toi, tu m'as toujours gâté.

JUNIA.

Nous avons eu grand'peur, le maître du tonnerre,
Jaloux, dit-on, du dieu qui règne sur la terre,
L'a voulu détrôner... juge de nos transports.....

CALIGULA.

Oui, comme Thésée, oui, j'ai vu les sombres bords,
Et déjà le nocher de l'Achéron avide
M'appelait à grands cris... mais voilà mon Alcide;
Aux portes du Ténare, il m'est venu chercher!
Tu sais son vœu?

JUNIA.

Je sais qu'il est un nom bien cher...
Que Rome, avec un cri de piété profonde,
A dit à la Province et la Province au monde;
Un nom qui fait pâlir celui de Curtius,
Et ce nom, c'est celui du noble Afranius;
Du salut de son fils la mère te rend grâce.

AFRANIUS.

J'ai fait ce que tout autre aurait fait à ma place.
Je n'avais pas d'ailleurs un grand risque à courir,
César est dieu! César ne pouvait pas mourir!

CALIGULA.

N'importe, tant de dieux ont visité Cerbère,
Du divin Romulus jusqu'au divin Tibère,
Qu'avant de prononcer un vœu si hasardé,
Tout autre eût à deux fois peut-être regardé!

JUNIA, *montrant à Caligula Phœbé, qui apporte sur un plateau du vin et des fruits.*
César me fera-t-il cette faveur insigne
De boire de ce vin récolté dans ma vigne,
De manger de ces fruits cueillis dans mon jardin?

CALIGULA.
Oui ; mais il me semblait qu'une plus noble main
D'échanson près de moi devait remplir l'office.

JUNIA, *prenant l'amphore.*
C'est juste!

CALIGULA, *l'arrêtant.*
Que fais-tu?

JUNIA.
Je te sers.

CALIGULA.
Toi, nourrice!

JUNIA.
Mon fils me voudrait-il ravir cette douceur?

CALIGULA.
J'aurais cru que c'était un devoir pour ma sœur,
De verser, quand je viens visiter notre mère,
Le vin hospitalier dans la coupe d'un frère...

JUNIA.
Oh! tu sais donc qu'elle est de retour en ce lieu?

AFRANIUS.
César sait-il pas tout?... César n'est-il pas dieu?

JUNIA.
Phœbé, va nous chercher Stella.
(*Phœbé sort.*)
Depuis une heure,
A peine elle a touché le seuil de ma demeure,
Et ce jour, mes enfants, qui voit vos deux retours,
Est un jour bien heureux parmi mes heureux jours.
Tiens, la voilà qui vient; regarde, qu'elle est belle!

CALIGULA.
Et quel est celui-là qui s'approche avec elle?

JUNIA.
C'est notre fiancé.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, AQUILA, STELLA.

STELLA, *s'agenouillant.*
Te protégent les dieux,
Divin César!

AQUILA, *s'inclinant.*
Salut, empereur radieux!

AFRANIUS, *bas, à Caligula.*
Eh bien, t'ai-je trompé?

CALIGULA.
Non, par ma sœur Drusille!
(*A Junia.*)
Comment as-tu donc pu d'une pareille fille
Te séparer cinq ans? Sans doute, il t'a fallu,
A toi, si tendre mère, un motif absolu :
Raconte-moi cela, ma sœur?

STELLA.
Jamais ma mère
Ne m'a dit la raison de cette absence amère;
Un jour je l'ai quittée, et depuis ce jour-là
J'ai bien pleuré; c'est tout ce que je sais...

JUNIA, *appelant sa fille.*
Stella !

CALIGULA, *souriant.*
Voilà pour Jupiter des mystères étranges.

JUNIA.
Stella, va nous cueillir les plus belles oranges
Que tu pourras trouver.

CALIGULA.
Tu pars?

JUNIA.
Pour un moment.
Va, ma fille.
(*Stella sort.*)
César, tu veux savoir comment
J'ai pu me séparer de cette fleur chérie?
C'était de crainte, hélas! qu'elle ne fût flétrie :
Souviens-toi de Tibère et de ses derniers jours,
Lorsque, pour réchauffer ses débiles amours,
Le vieux bouc de Caprée, au sein de nos familles,
Par de vils affranchis faisait voler nos filles :
Pouvais-je, dans ces temps de misère et d'effroi,
Garder imprudemment ta sœur auprès de moi,
Afin que, quelque soir, une barque furtive
M'enlevât mon enfant errante sur la rive,
Et qu'un flot me rendît son cadavre plus tard
Tout meurtri des baisers de l'infâme vieillard?...
Mais de pareils soupçons n'étant plus alarmée,
J'ai rappelé vers moi mon enfant bien-aimée;
Car, en cas de danger, maintenant elle aurait
Un frère tout-puissant qui la protégerait...
N'est-ce pas?

AQUILA.
Un Gaulois s'en remet à lui-même
Du soin de protéger la maîtresse qu'il aime,
Et, sans l'aide d'aucun, j'espère parvenir
A garder le trésor qui doit m'appartenir.

JUNIA, *effrayée.*
César pardonnera ces paroles altières.

CALIGULA.
Oh ! de mes vieux Gaulois je connais les manières,
J'aime leur parler rude : ainsi rassure-toi;
Puis ton gendre d'ailleurs est un frère pour moi..
O femme! laisse donc, toute à tes soins vulgaires,
Les hommes discourir de chasses et de guerres!
(*Se retournant vers Aquila.*)
Eh bien! mon jeune Brenn, quand l'orage en courroux
Avec sa forte voix gronde au-dessus de nous,
A courber notre front pouvons-nous nous résoudre,
Ou croisons-nous toujours nos traits avec la foudre?

AQUILA.
Toujours.

CALIGULA.
Et quand la mer, gigantesque lion,
Terrible et rugissante en sa rébellion,
Franchit de nos rochers la barrière sauvage
Et de flots insensés couvre notre rivage,
Pour punir ses clameurs et repousser ses flots,
Lui lançons-nous toujours nos hardis javelots?

AQUILA.
Toujours.

CALIGULA.

Et si jamais un second Alexandre,
Phénix macédonien renaissant de sa cendre,
Vous demandait encor quel danger pour vos jours
Peut vous faire trembler, lui diriez-vous toujours
Que vous ne craignez rien, impassibles athlètes,
Si ce n'est que le ciel ne tombe sur vos têtes?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et voilà l'arc à nos mains familier,
Les traits dont nous perçons l'ours et le sanglier,
Alors que nous chassons parmi nos bois antiques?

AQUILA.

Hélas! nous n'avons plus nos forêts druidiques!...
J'étais encore enfant quand un jour sont venus
D'un pays ignoré des faucheurs inconnus,
Dont les profanes mains, changeant nos bois en plaines,
Ont comme des épis moissonné nos vieux chênes.
Ils venaient, envoyés par un maître odieux,
Renverser nos autels et proscrire nos dieux;
Et leur haine, fertile en funestes exemples,
Abattit les forêts qui leur servaient de temples.
Depuis ce moment-là, non, César, hélas! non,
Il n'est plus de chasseur qui mérite ce nom;
Car ce n'est point chasser qu'à quelque daim timide
De loin traîtreusement lancer un trait perfide,
Ou que frapper d'en bas l'aigle dont l'œil vermeil
Ne pouvait pas nous voir, regardant le soleil.

CALIGULA.

Pourtant de cette chasse aujourd'hui méprisée
Ton adresse parfois s'est sans doute amusée,
Et ton habile main sûrement enverrait
La flèche droit au but où l'œil la guiderait.

AQUILA.

Je crois assez souvent en avoir fait l'épreuve
Pour en être certain.

CALIGULA.

Donne-m'en donc la preuve.

AQUILA, *allant à la porte.*

César, ne vois-tu pas là-haut, comme un point blanc,
Ce cygne épouvanté que poursuit un milan?
Lequel des deux veux-tu qu'en sa course j'empêche?

CALIGULA.

De si loin?

AQUILA.

Hâte-toi.

CALIGULA.

Le milan.

AQUILA, *visant et tirant.*

Suis la flèche.

CALIGULA.

Par Castor, le voilà qui tombe en tournoyant.
Un tel coup ne se peut croire qu'en le voyant.
Va le chercher.

AQUILA.

J'y vais.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

CALIGULA, AFRANIUS.

CALIGULA, *redescendant vivement la scène.*

Nous voilà seuls, écoute.
Dès demain, entends-tu, dès demain, quoi qu'il coûte,
Il me faut cette enfant.

AFRANIUS.

Bien, César, tu l'auras;
Et le Gaulois?

CALIGULA.

Fais-en tout ce que tu voudras.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, STELLA, JUNIA, *puis* AQUILA.

STELLA, *apportant une corbeille de fruits.*

César, en ce moment nos vergers sont arides.

CALIGULA, *montrant les oranges.*

Mais voilà les fruits d'or du champ des Hespérides.

JUNIA.

Ce champ par le dragon, hélas! est mal gardé.

AQUILA, *entrant et jetant aux pieds de César le milan percé d'une flèche.*

Tiens, voilà le milan que tu m'as demandé.

CALIGULA.

C'est bien.
(*Prenant la coupe.*)
Verse, ma mère. A tes amours, jeune homme.
(*Il boit une partie du vin, et passe la coupe à Aquila.*)

AQUILA.

Merci, César.
(*Il boit.*)

STELLA, *offrant la corbeille.*

Un fruit?

CALIGULA.

Oui, je prends cette pomme;
Mais, pareil au berger dont Vénus fit un dieu,
Ce n'est que pour la rendre à la plus belle. Adieu!

JUNIA.

Adieu, consul, adieu, mon noble fils; j'espère
Que nous te reverrons à Baïa.

CALIGULA.

Oui, ma mère.

AQUILA.

Salut, César.

STELLA.

Salut.
(*Il commence à faire nuit.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *moins* CÉSAR *et* AFRANIUS.

JUNIA.

Eh bien! pour l'empereur,
Enfant, conserves-tu toujours même terreur?

STELLA.
Non, ma mère; César paraît bon, César t'aime :
Comment pourrais-je donc ne pas l'aimer moi-même?
JUNIA.
Et toi, mon fils?
AQUILA.
César a respecté nos lois,
César n'a jamais fait aucun mal aux Gaulois :
Les dieux gardent César de douleur et de peine!...
JUNIA.
Bien!... Mon fils a, je crois, droit de cité romaine?
AQUILA.
Je suis né sous le droit latin, mais dès longtemps
Ayant rempli là-bas des emplois importants,
J'ai rang de citoyen.
JUNIA.
Tu sais qu'il est d'usage,
En ce cas, toute fois qu'on achève un voyage,
Chez le préteur urbain d'aller le même jour,
Pour faire constater arrivée ou retour :
Le préteur Lentulus non loin d'ici demeure...
Pour cette course à peine il faut le quart d'une heure,
Allez donc, mes enfants... Revenez aussitôt.
AQUILA.
Sois tranquille, ma mère.
JUNIA, *embrassant sa fille.*
Au revoir.
STELLA.
A bientôt.

SCÈNE VIII.

JUNIA, PHŒBÉ, *entrant et allumant un grand candélabre de bronze.*

JUNIA.
Phœbé!
PHOEBÉ.
Maîtresse!
JUNIA.
Viens : as-tu, selon mon ordre,
De ce premier moment réparé le désordre?
PHOEBÉ.
Je l'ai fait.
JUNIA.
Les parfums?
PHOEBÉ.
Attendent préparés.
JUNIA.
L'officine des bains?
PHOEBÉ.
Chauffe, et quand vous voudrez,
Sans crainte de retard, vous pourrez vous y rendre.
JUNIA, *frissonnant.*
Phœbé!...
PHOEBÉ.
Quoi?
JUNIA.
N'as-tu pas...
(*Écoutant.*)
Rien; je croyais entendre
Comme des cris... Dis-moi, la chambre de Stella...
Est-elle... Écoute donc!
PHOEBÉ.
De quel côté?
JUNIA, *étendant la main du côté où sont sortis ses enfants.*
Par là.
PHOEBÉ.
Rien.
JUNIA.
Non.., As-tu choisi sa chambre bien-aimée,
Et dans les lampes d'or versé l'huile embaumée?
PHOEBÉ.
Oui, moi-même.
AQUILA, *dans le lointain.*
Ma mère!
JUNIA.
Ah! cette fois, j'y cours!
Une plaintive voix appelle du secours;
Tu vois, ce n'était pas une vaine chimère!...
AQUILA, *plus rapproché.*
Ma mère!
JUNIA, *se précipitant vers la porte.*
C'est la voix d'Aquila! Viens.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, AQUILA, *puis* LE PRÉTEUR URBAIN, PROTOGÈNE, DEUX TÉMOINS, DEUX LICTEURS.

AQUILA, *l'épée à la main, les habits en désordre et pleins de sang, s'élançant en scène et rencontrant Junia à la porte.*
Ma mère!
JUNIA, *reculant épouvantée.*
Qu'as-tu fait de Stella?
AQUILA, *étouffant.*
Des brigands...
JUNIA.
Honte à toi,
Tu l'as mal défendue.
AQUILA, *lui montrant ses blessures.*
Oh! mais regarde-moi!
JUNIA.
Du sang!
AQUILA, *vivement.*
Le mien.
JUNIA.
Blessé?
AQUILA.
Qu'importe!
JUNIA.
Mais ma fille?
AQUILA.
Ils étaient dix!... Écoute, assemble ta famille;
Armons tout et courons... Oh! je les rejoindrai,
Ma mère, et, par le ciel! oui, je te la rendrai.
JUNIA, *égarée.*
Oui, tu l'as dit, c'est bien, qu'on s'arme et qu'on s'apprête,
Esclaves, serviteurs, et courons tous...
(*Le préteur urbain, Protogène et les deux témoins paraissent à la porte. Ils sont suivis de licteurs.*)

LE PRÉTEUR.

Arrête!

JUNIA.

Que veux-tu?

AQUILA.

C'est encor quelque autre trahison.

JUNIA.

A moi, mes serviteurs!

LE PRÉTEUR.

Silence! En ta maison
Tu viens de recevoir, aujourd'hui même, femme,
Un esclave gaulois que son maître réclame?

JUNIA.

Tu te trompes.

LE PRÉTEUR.

Assez.

JUNIA.

Nul fugitif...

LE PRÉTEUR, *appelant.*

Holà!

JUNIA.

N'est venu, je te dis.

PROTOGÈNE, *s'avançant.*

Tu mens, car le voilà.

AQUILA.

Esclave, moi!

PROTOGÈNE.

Toi!

AQUILA.

Moi!

PROTOGÈNE.

M'oses-tu méconnaître...
Moi, ton maître!

AQUILA.

Toi, toi!

PROTOGÈNE.

Moi-même!

AQUILA.

Toi!... mon maître!
Préteur, cet homme est fou!

PROTOGÈNE.

Préteur, j'ai mes témoins.

JUNIA.

Mais c'est mon fils.

LE PRÉTEUR.

Silence!

JUNIA.

Entendez-moi du moins!

LE PRÉTEUR, *aux témoins.*

Avancez.

AQUILA, *les amenant violemment.*

C'est cela... regardons-nous en face;
Me reconnaissez-vous?

PREMIER TÉMOIN.

Oui.

AQUILA.

Vous dites?

JUNIA.

De grâce,
On te trompe, préteur, écoute... un seul moment!

AQUILA.

Vous me reconnaissez, moi... moi!

PREMIER TÉMOIN.

Parfaitement.

LE PRÉTEUR, *présentant au témoin deux pierres qu'il a ramassées dans la cour.*

Jurez.

PREMIER TÉMOIN.

Par Jupiter... par le divin Auguste,
Je jure dans tes mains que la demande est juste,
(*Montrant Aquila.*)
Et que je reconnais cet homme que voilà
(*Montrant Protogène.*)
Pour l'esclave acheté, payé par celui-là.
Si je mens, Jupiter loin de lui me rejette,
Ainsi que ce caillou que loin de moi je jette!
(*Il jette la pierre derrière lui.*)

LE PRÉTEUR, *au deuxième témoin.*

Fais-tu même serment?

DEUXIÈME TÉMOIN.

Je le fais.

AQUILA, *anéanti et laissant tomber son épée.*

Imposteurs!

LE PRÉTEUR.

Tout est dit, emmenez cet esclave, licteurs.
(*Les licteurs s'emparent d'Aquila, et tous sortent, excepté Junia.*)

SCÈNE X.

JUNIA, *seule.*

Seule!... Aquila... Stella! Seule, oh! le sort avide
A tout pris... la maison comme mon cœur est vide!
Et cela devant moi! cela devant mes yeux!...
Au foyer domestique, à l'autel de mes dieux,
Encor tout couronnés des fleurs que j'ai tressées,
Quand je priais pour eux! prières insensées!
(*Marchant vers les dieux.*)
Qui vous ôta la force ou qui vous aveugla,
Que vous n'avez pas vu ce qui s'est passé là,
Ou bien que, l'ayant vu, pour les réduire en poudre,
Vous n'ayez pas sur eux fait descendre la foudre!
En quels jours vivons-nous? et nos temps odieux,
Changés pour les mortels, le sont-ils pour les dieux?
O simulacres vains! quand vous étiez d'argile,
Une mère pouvait vous confier sa fille,
Dans sa virginité vous gardiez ce trésor.
(*Portant la main sur eux.*)
Mais depuis qu'on vous fait d'airain, de marbre ou d'or,
Stériles défenseurs, égoïstes emblèmes,
Vous n'avez plus de soin qu'à vous garder vous-mêmes;
Quand vient la trahison vous détournez les yeux!
(*Les brisant et les foulant aux pieds.*)
Soyez anéantis! vous êtes de faux dieux!

ACTE DEUXIÈME.

Une terrasse du palais de César au mont Palatin. Elle est entourée d'une galerie régnant en dehors d'une colonnade; elle est toute tendue d'étoffe attalique et à la manière du velarium d'un théâtre. Deux portes latérales, une porte au fond sortant du plancher et figurant le haut d'un escalier tournant. A droite du spectateur, un lit de bronze; à gauche, une table avec un coffre en bois de cèdre. Au lever du rideau, un orage terrible gronde.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALIGULA, PLUSIEURS ESCLAVES.

CALIGULA, *se cramponnant à deux esclaves.*

Demeurez tout le temps qu'au-dessus de ma tête,
Esclaves! grondera cette horrible tempête;
Tant qu'un dernier éclair sillonnera les cieux,
Esclaves, sur vos jours, ne quittez pas ces lieux.
C'est le maître du ciel dont la jalouse rage
Dirige contre moi cet effroyable orage.
O Jupiter tonnant, apaise ton courroux,
Je ne suis pas dieu! non! Un éclair! à genoux!...
Allons, encore un coup qui passe sans m'atteindre.

UN ESCLAVE.

Maître, l'orage fuit, et tu n'as rien à craindre.

CALIGULA.

Dis-tu vrai? par les dieux protecteurs des serments,
Je jure d'affranchir toi, ta femme...
(*Un coup de tonnerre.*)
Tu mens.

L'ESCLAVE.

César voit que le bruit s'éloigne.

CALIGULA.

Oui, c'est juste.
Écoute, Jupiter, je te veux, comme Auguste,
Fonder un temple...
(*Éclair.*)
Attends!... que soutiendront...
(*Tonnerre.*)
Encor!
Des colonnes de bronze et des chapiteaux d'or.
L'ouragan diminue enfin et je respire;
Je suis toujours César, l'arbitre de l'empire,
Le maître souverain... tout-puissant en tout lieu,
Devant qui Rome tremble et qu'elle appelle dieu.
Ah! la foudre effrayée a fui devant ma gloire,
Et Jupiter vaincu me cède la victoire.
Allez! et que pas un ne reste en cette erreur
Que Caïus est un homme et que César eut peur.

SCÈNE II.

PROTOGÈNE, CALIGULA.

PROTOGÈNE.

Sois tranquille, César, ni torture ni gêne
Ne tireraient rien d'eux.

CALIGULA.

Ah! c'est toi, Protogène?
Crois-tu que l'ouragan soit tout à fait passé?

PROTOGÈNE.

Oui, le dernier éclair au ciel est effacé,
De tout danger présent Jupiter nous délivre.

CALIGULA.

N'y pensons plus alors et laissons-nous revivre.

Eh bien! dans l'entreprise avons-nous réussi?

PROTOGÈNE.

Oui.

CALIGULA.

La blanche colombe...

PROTOGÈNE.

Elle doit être ici.

CALIGULA.

A notre ardent Gaulois a-t-on mis des entraves?

PROTOGÈNE.

Ce soir on le conduit au marché des esclaves.

CALIGULA.

Allons! je suis encor le maître du destin.

PROTOGÈNE.

César en doutait-il? en effet, ce matin
César est pâle.

CALIGULA.

Un rêve, ensuite cet orage.

PROTOGÈNE.

César n'ignore pas que tout rêve est présage.

CALIGULA.

Celui-là qui saurait trouver un sens au mien,
Par Drusille! serait un grand magicien.

PROTOGÈNE.

César a quelquefois éprouvé ma science,
En veut-il de nouveau faire l'expérience?

CALIGULA.

Soit! écoute-moi donc... Serein et radieux,
J'étais assis au ciel près du maître des dieux,
Quand vers moi tout à coup il tourne un front austère,
Et, me poussant du pied, me lance sur la terre.
Je crus soudain passer de l'Olympe au néant;
Enfin j'allai rouler au bord de l'Océan.
Le reflux emportait les flots loin de leur rive;
Mais voilà qu'aussitôt l'heure du flux arrive,
Et, changeant de couleur, que l'onde, s'avançant,
De verte qu'elle était, prit la teinte du sang.
Je voulus fuir; mais, faible ainsi qu'en une orgie,
Je fus rejoint bientôt par cette mer rougie,
Qui, passant la limite assignée à ses eaux,
Enveloppa mes pieds de ses mille réseaux,
Et, sûre que j'étais enchaîné sur la plage,
Alors continua d'envahir son rivage!
Cependant par le flot me voyant submerger,
J'appelais du secours, ne sachant pas nager,
Lorsqu'une voix sans corps, effroyable mystère,
Répondant à mes cris, m'ordonna de me taire :
J'obéis, et tout fut au silence réduit,
Car cette onde en roulant ne faisait aucun bruit,
Et se gonflait pourtant, si bien que ma poitrine
Commençait d'étouffer sous la vague marine.
J'espérais que la mer cesserait de monter,
Quand, prodige nouveau, terrible à raconter,
Chaque flot élevé sur la sanglante plaine
A son rouge sommet prit une tête humaine,
Et ces têtes étaient à tous ceux dont les jours
Furent tranchés par moi... La mer montait toujours.
Je vis passer ainsi devant moi sur l'abîme
Depuis Antonia, ma première victime,
Jusqu'à ce Cassius Longinus mort d'hier,
Dont l'oracle m'avait dit de me défier :
Chaque tête jetant, avec sa bouche blême,
Un nom que je savais aussi bien qu'elle-même.
Cela dura longtemps, car nos morts sont nombreux!
Enfin, me réveillant de ce sommeil affreux,
Haletant, l'œil hagard, sur mon lit je me lève,
Et trouve l'ouragan continuant mon rêve.
De ce double présage alors épouvanté,
J'ai fui, mêlant ensemble et rêve et vérité,
Jusqu'à ce que le jour, ennemi du mensonge,
Ensemble eût emporté la tempête et le songe.

PROTOGÈNE.

César! il ne faut pas, de soi-même oublieux,
Négliger les avis envoyés par les dieux.
A Rome, en ce moment, quelque chose s'apprête
Qui ressemble à ton songe, ainsi qu'à ta tempête.

CALIGULA.

Et quoi donc?...

PROTOGÈNE.

Le blé manque à nos greniers.

CALIGULA.

Le blé?

PROTOGÈNE.

Oui, César, et hier soir le peuple rassemblé
A, dès qu'il a connu la nouvelle funeste,
Forcé les magasins pour en piller le reste.

CALIGULA.

Et comment donc le blé peut-il manquer?

PROTOGÈNE.

Comment?
Parce que l'Italie entière, en ce moment,
Où poussaient autrefois de nourrissantes gerbes,
A semé des palais et des maisons superbes;
De sorte qu'un jour vint où palais et maisons
Ont sous leurs pieds de marbre écrasé les moissons,
Et qu'il fallut chercher de plus grasses contrées
Pour nourrir deux fois l'an nos famines dorées;
Ce qui fait qu'aussitôt que, défendant l'abord,
Un vent capricieux qui s'élève du port
Repousse quelque temps, vers la mer en furie,
La flotte de Sicile ou bien d'Alexandrie,
Alors de ses greniers voyant bientôt la fin,
Le Latium entier comme un seul homme a faim,
Et comme un mendiant vient demander l'aumône
A César, empereur et préfet de l'Annone.

CALIGULA.

Bien! comme un mendiant insensible à l'affront,
Qu'il vienne! et sous mon pied je courberai son front,
Car je suis las de voir ce peuple insatiable
Incessamment nourri des miettes de ma table;
Et puisqu'il est trop fier pour récolter son pain,
Et qu'il manque de blé... tant mieux! il aura faim;
N'est-il pas un devin qui lise dans les astres,
Et me vienne annoncer pour lui d'autres désastres?
Car je le hais si fort, que j'offrirais beaucoup
Pour qu'il n'eût qu'une tête et la couper d'un coup.

PROTOGÈNE.

César ne veut-il point qu'on arrête la course
De la rébellion faible encore à sa source?

CALIGULA.

Non, laisse-la sortir de son obscur séjour,
Et quand viendra son flot déborder au grand jour,
Sans relâche pressant sa retraite craintive,

Nous le forcerons bien de regagner sa rive;
Puis nous le châtrons avec nos fouets hardis,
Ainsi qu'à l'Hellespont Xerxès a fait jadis!
Ce danger-là n'est point de ceux que je redoute.

PROTOGÈNE.

César veut-il savoir le nom des chefs?

CALIGULA.

Sans doute!
Mais pour conduire à fin ce projet hasardeux,
Sont-ils beaucoup au moins?

PROTOGÈNE.

Non, ils ne sont que deux.

CALIGULA, *souriant avec mépris.*

Voyons?

PROTOGÈNE.

C'est Annius que le premier se nomme,
Sa noblesse remonte aux premiers jours de Rome;
Le second Sabinus, un tribun, que je croi,
Homme sans race, au reste.

CALIGULA.

A merveille! Ouvre-moi
Ce coffre, et tires-en les livres qu'il renferme :
Tous les deux de leurs jours demain sauront le terme,
Et ce terme fixé n'aura point de retard.

PROTOGÈNE, *tirant du coffre deux livres sur lesquels les titres sont écrits en lettres de bronze doré.*

César veut-il le *glaive* ou veut-il le *poignard?*

CALIGULA.

Le glaive!...

(*Prenant un roseau, le trempant dans l'encre et écrivant.*)

Réservons l'arme qui doit feindre
A ceux à qui je fais cet honneur de les craindre,
Car c'est un luxe vain, que pour de tels héros
Payer des assassins quand on a des bourreaux.

PROTOGÈNE.

César connaît le fond de la vertu romaine.

CALIGULA.

Prends les prétoriens et la garde germaine,
Et par les souterrains amène et conduis-les
Dans les caveaux voûtés qui sont sous ce palais;
Surtout garde-toi bien que personne les voie.
Maintenant Claudius.

PROTOGÈNE.

Tu veux?

CALIGULA.

Qu'on me l'envoie.
J'ai pour me conseiller besoin d'un grand penseur;
Puis il me plaît assez d'avoir mon successeur,
Quand je suis à régler des affaires pareilles,
Pas trop loin de mes yeux et près de mes oreilles.

PROTOGÈNE.

Et Messaline?

CALIGULA.

Après.

PROTOGÈNE.

Veux-tu la voir aussi?

CALIGULA.

Sois tranquille, elle sait quel chemin mène ici;
Et peut-être déjà que ce matin m'arrive
Avec Afranius notre belle captive.

PROTOGÈNE.

A propos, j'oubliais... Ton médecin Cnéius
A fait chez le préteur citer Afranius.

CALIGULA.

Dans quel but?

PROTOGÈNE.

Dans le but très-juste qu'il lui paie
Trente talents en bonne et valable monnaie,
Qu'il promit pour savoir l'instant où, sans hasard,
Il pouvait dévouer sa tête pour César.

CALIGULA.

C'est bien, merci.

(*La porte s'ouvre; Afranius paraît.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, AFRANIUS.

AFRANIUS.

César!

CALIGULA.

Justement, c'est notre homme!
Salut, consul.

AFRANIUS.

César tient-il prête la pomme?

CALIGULA.

La déesse Vénus est-elle déjà là?

AFRANIUS.

Oui, César, elle attend.

CALIGULA.

Bien, qu'elle vienne.

AFRANIUS, *appelant un esclave.*

Holà!

(*Il lui donne des ordres tout bas.*)

CALIGULA, *à Protogène.*

Passe chez Claudius au retour des casernes.

PROTOGÈNE.

Et s'il manque au palais?

CALIGULA.

Qu'on le cherche aux tavernes.

(*Il fait sortir Protogène par la porte de droite.*)

AFRANIUS, *s'approchant.*

César n'oubliera pas que c'est moi...

CALIGULA.

Non vraiment,
Et César sait le prix que vaut un dévoûment.

AFRANIUS.

Par où César veut-il maintenant que je sorte
Pour ne pas rencontrer Stella?

CALIGULA, *le conduisant à la porte de gauche.*

Par cette porte.
Adieu, consul.

AFRANIUS.

César ne commande plus rien?
D'ailleurs je reviendrai.

CALIGULA.

César l'espère bien.

(*Afranius sort.*)

SCÈNE IV.

CALIGULA, *seul.*

Allons, et maintenant viens, ô ma beauté blonde,
Viens, car César t'attend, César, maître du monde,
César, que tout un peuple implore pour ses jours,
Et qui répond : Plus tard... je suis à mes amours;
Oui, j'aime de mon lit à voir ce peuple esclave
Gronder comme un volcan et répandre sa lave;
Par ses tressaillements mes plaisirs sont bercés,
Et si je veux dormir, alors je dis : Assez.
Oui, j'aime à deviner que dans sa frénésie
Rôde alentour de moi l'ardente jalousie
De cette Messaline à l'œil sombre et perçant,
A la bouche de feu qui mord en embrassant;
Que je veux torturer un jour pour savoir d'elle
D'où me vient cet amour étrangement fidèle,
Qui me laisse parfois chercher d'autres amours,
Mais qui dans ses liens me ressaisit toujours.
Oui, voilà ce qu'il faut à mes ardeurs blasées.
Tombez donc sur mon cœur, orageuses rosées,
Grondez, transports jaloux! rugis, rébellion,
Et servez de concert aux plaisirs du lion!

SCÈNE V.

CALIGULA, *assis*, STELLA, *conduite par deux hommes.*

STELLA.

Où suis-je, et pourquoi donc m'avez-vous enlevée,
Quel est ce palais?
(*Apercevant Caligula.*)
Ah! César!
(*Courant à lui et tombant à genoux.*)
Je suis sauvée!
(*Ceux qui l'ont amenée sortent.*)
César, tu ne sais pas que les gens que voilà
A ma mère m'ont prise en frappant Aquila,
Et qu'ils n'ont pas voulu retourner en arrière,
Malgré ma douloureuse et constante prière.
Ah! ce sont des méchants qui ne respectent rien,
Et tu les puniras.

CALIGULA.

Je m'en garderai bien.

STELLA.

Quoi! tu peux tolérer un semblable désordre?
César, ce qu'ils ont fait...

CALIGULA.

Ils l'ont fait par mon ordre.
Ils avaient mission de te conduire ici,
Et je les punirais s'ils n'avaient réussi.
Je t'aime, et te voulais revoir morte ou vivante.
Cela t'étonne, enfant?...

STELLA.

Oh! cela m'épouvante!

CALIGULA.

C'est ainsi que j'en use avec mes bons Romains.
Ignorais-tu cela?... Pourquoi donc dans mes mains
Jupiter eût-il mis sa puissance suprême,
Sinon pour que je fisse ainsi qu'il fait lui-même?
Seule veux-tu nier les dons qu'il m'accorda?
Allons, adoucis-toi : viens, ma belle Léda!
Je sais que des vertus tu suis la route austère,
Mais un dieu t'affranchit des devoirs de la terre;
Ne repousse donc plus ton divin ravisseur.

STELLA.

César, n'oubliez pas que je suis votre sœur.

CALIGULA.

Eh! mais je m'en souviens, ce me semble, au contraire,
Et je fus de tout temps un bien excellent frère.
Mes trois sœurs ont été mes femmes tour à tour,
Et pour Drusille on sait que tel fut mon amour,
Que lorsqu'elle mourut, poussé d'un noir génie,
J'ai couru comme un fou toute la Campanie,
Et que depuis ce jour, quand je fais un serment,
Par sa divinité je jure constamment.
Eh bien! je t'aimerai comme j'aimais Drusille;
Mais les dieux complaisants et le destin docile
Nous ferons, je l'espère, une plus longue ardeur.
(*L'entourant de son bras.*)
Viens donc, ma bien-aimée!

STELLA, *abaissant son voile et croisant ses deux mains sur sa poitrine.*

A moi, sainte pudeur!
Sur mon front rougissant viens épaissir mon voile.

CALIGULA.

C'est un tissu trop fin pour cacher une étoile.
Et puis, tu me parais mal comprendre en ce jour
Que l'amour de César, ainsi qu'un autre amour,
N'a pas l'heureux loisir d'attendre qu'on lui cède,
Et que le sort lui mit pour lui venir en aide,
Au cas où d'un refus il essuirait l'affront,
Le glaive dans la main et la couronne au front.
Enfant, ne fais donc pas de plus longues méprises,
Et songe, il en est temps! qu'où tu vas, tu te brises,
Que ton bras est débile et que le mien est fort,
Et que, si je le veux, à l'instant, sans effort,
(*Arrachant son voile.*)
Comme cette rica que de ton front j'arrache
Pour voir en liberté les traits qu'elle me cache,
Chaldéen renommé par mes enchantements,
Je puis faire tomber ces vains ajustements,
Et si dans ma vengeance un doux mot ne m'arrête,
Après eux et comme eux faire tomber ta tête.

STELLA, *tombant à genoux.*

O mon Dieu, donne-moi la force de souffrir,
Et pardonne ma mort à qui me fait mourir.

CALIGULA, *la relevant.*

Eh bien donc...

JUNIA, *derrière la porte du fond.*

Je vous dis qu'à César je suis chère,
Et que j'entre à toute heure.

STELLA, *voulant s'élancer vers la porte.*

O ma mère!

(*Caligula l'arrête et lui met la main sur la bouche. D'une voix étouffée :*)

Ma mère!

CALIGULA, *l'entraînant vers la porte de droite, ouvrant cette porte et remettant Stella à des esclaves.*

Emmenez cette enfant et sur elle veillez,
Vous m'en répondez tous sur votre tête. Allez!...

(*On entraîne Stella.*)

SCÈNE VI.

CALIGULA; JUNIA.

CALIGULA, *courant à la porte du fond où frappe Junia et ouvrant cette porte lui-même.*

Pourquoi n'ouvre-t-on pas? Pardonne-moi, nourrice,
J'ai reconnu ta voix, que me veux-tu?

JUNIA.

Justice.
On m'a pris mon enfant, on m'a volé ta sœur,
César!

CALIGULA.

Et connais-tu l'infâme ravisseur?

JUNIA.

Non, mais je viens à toi, le front couvert de poudre,
A toi, le tout-puissant, à toi, qui tiens la foudre,
A toi, mon fils, à toi, qui sais tout comme un dieu,
Redemander ma fille à toute heure, en tout lieu;
Ton bras impérial peut librement s'étendre,
Et chez les plus puissants aller me la reprendre.
César, rends-moi Stella, ma fille, mon enfant,
Et vraiment tu seras l'empereur triomphant,
Qui d'une main frappant l'ennemi comme un homme,
De l'autre comme un dieu sèche les pleurs de Rome.

CALIGULA.

Mais sais-je où la trouver! ma mère?

JUNIA.

Écoute-moi.
Ne perdons pas de temps... viens... j'irai devant toi;
L'instinct me guidera, noble fils d'Agrippine,
Comme il guida Cérès poursuivant Proserpine;
Et comme elle allumant deux flambeaux tour à tour,
Pour chercher ma Stella la nuit comme le jour,
J'irai sans m'arrêter, dans mes douleurs amères,
Sur ma route, à grands cris, interrogeant les mères,
Et suivant tous chemins qui me seront offerts,
Dût celui qu'elle a pris me conduire aux enfers.

CALIGULA.

Mais Aquila nous peut aider dans cette tâche.

JUNIA.

Ah! qu'un amour de mère est égoïste et lâche!
Je ne t'avais pas dit... je l'avais oublié,
Qu'ils l'ont comme un esclave, abattu, pris, lié,
Conduit je ne sais où! Tu vois bien qu'il est juste
A toi, César, à toi, le petit-fils d'Auguste,
De punir sans retard deux crimes odieux
Qui se sont accomplis près de toi, sous tes yeux;
Et qu'il ne se peut pas que ta sœur outragée
Ait rougi d'un affront et ne soit pas vengée.

CALIGULA.

Enfin, accuses-tu quelque noble romain?

JUNIA.

Non, j'ai senti le fer et n'ai pas vu la main.
Mais d'avance on connaît ceux-là que sans injure
On devra soupçonner d'un rapt ou d'un parjure;
Plus d'un, autour de toi, du fait est coutumier :
Ton oncle...

CALIGULA.

Claudius?

JUNIA.

Oui, lui tout le premier.

CALIGULA, *avec mépris.*

Tu lui fais trop d'honneur lorsque tu le condamnes,
Il faut à Claudius de basses courtisanes,
Voilà tout.

JUNIA.

Cherea peut être soupçonné...

CALIGULA, *avec l'air du doute.*

Le crime est bien pesant pour un efféminé
Qui, couché sur des fleurs, à Vénus boit sans trêve
Dans une coupe d'or plus lourde que son glaive.

JUNIA.

Sabinus...

CALIGULA, *souriant.*

Celui-là, nourrice, pour l'instant,
S'occupe avec succès d'un soin plus important,
Il conspire.

JUNIA.

Malheur!

CALIGULA.

Et maintenant, écoute :
Le coupable est un noble, homme puissant sans doute,
Qui peut, craignant de voir ses crimes avérés,
Étendre jusqu'à toi ses coups désespérés.

JUNIA.

Soit!... il m'a fait la vie et non la mort amère.

CALIGULA.

Mais moi, je dois veiller sur les jours de ma mère;
Tu ne sortiras plus; je veux, dès ce moment,
Te loger au palais dans un appartement,
Où, de peur que te suive une trame imprévue,
Mes soldats les plus sûrs te garderont à vue.
Quant à ma sœur, c'est moi qui la retrouverai.

JUNIA.

Oh! je t'aimais, mon fils, mais je t'adorerai
Comme un dieu; ne perds pas une journée, une heure.

CALIGULA.

Si je perds un instant, ma mère, que je meure!
César ne promet pas vainement : de ma main
Ta fille te sera remise.

JUNIA.

Quand?

CALIGULA.

Demain.

JUNIA.

O mon fils! mon César, mon empereur, mon maître,

Avec ce mot, demain, tu viens de me soumettre;
Où me faut-il aller? conduis-moi, me voilà;
Oh! demain, m'as-tu dit? demain!

CALIGULA.

Oui.

JUNIA, *tressaillant au bruit du peuple, qui commence à s'amasser au pied du palais.*

Qu'est cela?

CALIGULA.

Rien! la réalité seulement suit le rêve.

JUNIA.

Ce bruit?

CALIGULA.

C'est l'Océan qui monte sur la grève,
Mais nous pouvons d'ici déjouer ses complots,
(*Frappant du pied.*)
Et ce roc est, ma mère, à l'épreuve des flots.
(*Ils sortent par la porte du fond; au même moment, Messaline lève la tapisserie de la porte à gauche et les suit des yeux.*)

SCÈNE VII.

MESSALINE, *seule.*

Bien! écarte avec soin la fille de la mère,
Commande à chaque porte une garde sévère,
Malgré l'éloignement, et les soldats et toi,
Je les rapprocherai, s'il me convient à moi.
Par Vénus! contre lui César même conspire,
Et le peuple est tout prêt pour un autre. Oh! l'empire,
L'empire à qui le monde apporte ses tributs,
Avec un empereur pareil à Claudius,
C'est-à-dire un manteau pour voiler notre épaule,
C'est-à-dire un acteur chargé d'un mauvais rôle,
Qui nous laisse fouiller, selon notre vouloir,
Dans cette mine d'or qu'on nomme le pouvoir.
Oh! malheur au dragon qui de mes mains avides
Défend seul ce nouveau jardin des Hespérides,
Qui du seuil me permet d'entrevoir ses fruits d'or,
Et qui veut m'empêcher d'atteindre à mon trésor.
Vainement par instinct contre moi tu te dresses!
Serpent des voluptés, un jour de mes caresses
Je n'aurai qu'à serrer les liens assouplis,
Et je t'étoufferai dans mes mille replis!

SCÈNE VIII.

CALIGULA, MESSALINE.

CALIGULA.

Je m'étonnais déjà de ne t'avoir point vue!

MESSALINE.

Je savais à César une tendre entrevue,
Et je ne voulais pas, dans un si doux moment,
Distraire l'empereur par mon empressement.

CALIGULA.

Nous sommes, ce matin, d'humeur bien complaisante.
Prends garde à toi, César!

MESSALINE.

Mon Jupiter plaisante;
Il imite le dieu dont il a pris le nom,
Et je ne serai pas plus fière que Junon.

CALIGULA.

O femme! être mobile et changeant comme l'onde.

MESSALINE.

Eh bien! que dit César de cette beauté blonde?
Ses yeux bleus auraient-ils les funestes pouvoirs
De lui faire oublier à jamais les yeux noirs?
Ces femmes ont, dit-on, des grâces langoureuses
Dont le charme est puissant aux âmes amoureuses;
César est-il séduit par ces molles ardeurs?

CALIGULA.

Si César est séduit, ce n'est que par des pleurs.

MESSALINE.

Quoi! déjà l'innocente a répandu des larmes?
Oh! que nous savons bien toutes quels sont nos charmes,
Et combien est plus doux que le doux Orient
Un visage à la fois pleurant et souriant.

CALIGULA.

C'était, je m'y connais, une douleur amère,
Et des refus réels, j'en suis bien sûr.

MESSALINE.

Chimère!
Si César eût subi l'affront de ses refus,
L'audacieuse enfant déjà ne vivrait plus.

CALIGULA.

Ah! voilà que Junon dans sa colère oublie
Quel empire nous tient et quelle loi nous lie,
Et que tout front échappe au coup qu'il mérita,
Tant qu'il peut se parer du bandeau de Vesta.

MESSALINE.

Les filles de Séjan, dans un cachot jetées,
S'étaient sous cette égide en effet abritées,
Tibère leur choisit un geôlier de sa main,
Et toutes deux pouvaient mourir le lendemain.

CALIGULA.

Merci, l'avis est bon, en ce qui me regarde,
Surtout!

MESSALINE.

Que dit César?

CALIGULA.

Que c'est moi qui la garde,
Et que ne sachant point d'homme à qui me fier,
Je ne lui compte pas donner d'autre geôlier.
Mais on vient : c'est assez; sur ce point bouche close;
Car nous allons avoir à parler d'autre chose.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PROTOGÈNE, *puis* CHEREA, *puis* CLAUDIUS, *puis* AFRANIUS.

PROTOGÈNE.

Les ordres de César sont remplis.

CALIGULA.

Je le sais.

PROTOGÈNE.

Que veut encor César?

CALIGULA.
Six licteurs!
PROTOGÈNE.
Est-ce assez?
CALIGULA.
Oui.
PROTOGÈNE.
Claudius est là.
CALIGULA.
Qu'il vienne.
PROTOGÈNE.
Seul?
CALIGULA.
N'importe.
Que tous puissent entrer, mais que pas un ne sorte.
MESSALINE.
Que veut dire ce bruit au pied du Palatin?
CALIGULA.
Ouvre donc ces rideaux à l'air pur du matin;
Le ciel est radieux, et son dernier nuage
A disparu, chassé par l'aile de l'orage.
MESSALINE.
Écoute donc, César! César, n'entends-tu pas?
CLAUDIUS.
Salut, César; sais-tu ce qui se passe en bas?
CALIGULA.
Ah! c'est toi, Claudius? le ciel te soit propice!
Je t'ai fait appeler pour me rendre un service.
CLAUDIUS.
Parle.
CALIGULA.
Je te sais maître en l'art des orateurs.
CLAUDIUS.
César me flatte.
CALIGULA.
Non; voilà : les sénateurs,
Sachant de mon cheval le merveilleux mérite,
Sont venus l'autre jour lui faire une visite.
Le président alors à ce noble animal
A dit un long discours, et qui n'était pas mal,
Mais auquel, à défaut d'avoir appris le nôtre,
Nous n'avons pu, ma foi, répondre l'un ni l'autre.
Comme le cas se peut présenter de nouveau,
D'avance, Claudius, tire de ton cerveau
Quelque chose de bien. Je pensais à Sénèque;
Mais c'est un vrai pédant, rat de bibliothèque,
Qui croit qu'à l'éloquence il dresse un monument
En entassant des mots, poussière sans ciment.
LE PEUPLE, *d'en bas*.
Du blé!
CHEREA.
Salut, César; j'accours prendre tes ordres.
Après avoir commis d'effroyables désordres,
Le peuple est en tumulte au Forum assemblé.
Tiens! l'entends-tu crier?
LE PEUPLE.
Du blé! César, du blé!
CALIGULA.
Par Drusille! à ta vue, ami, je me rappelle
Qu'entre Muester le Mince et l'histrion Apelle,
Un important débat s'est ouvert l'autre soir.
Écoute, il s'agissait simplement de savoir
Si l'on doit au théâtre, avec ou sans la lyre,
Chanter le vers tragique ou seulement le dire.....
Ah! te voilà, consul?
AFRANIUS, *entrant tout troublé*.
Oui, César, oui, c'est moi.
CALIGULA.
Qu'as-tu donc à trembler ainsi?
AFRANIUS.
Je crains pour toi.
CALIGULA.
Vraiment!
AFRANIUS.
Ne vois-tu pas ces hordes insensées
Au pied du Palatin grondantes et pressées?
N'entends-tu pas leurs voix qui menacent d'en bas?
LE PEUPLE.
Du pain! César, du pain!
AFRANIUS.
Ne les entends-tu pas?
CALIGULA.
Tu te trompes, consul; ce sont des cris de fête.
AFRANIUS.
Ne raille pas, César, il y va de ta tête.
En sortant du palais ces furieux m'ont pris;
Sans gardes, sans licteurs et sans armes surpris,
Je n'ai pu résister.
CALIGULA.
Mais enfin, éclairée,
La foule a reconnu ta majesté sacrée,
Puisque te voilà libre.
AFRANIUS.
Oui; mais il m'a fallu
Prêter entre leurs mains un serment absolu,
Que je t'apporterais leur parole rebelle.
CALIGULA.
Ah! tu viens en héraut? ta mission est belle :
Parle!...
AFRANIUS.
Que j'aille, moi, redire insolemment
Au divin empereur...
CALIGULA.
N'as-tu pas fait serment?
Au livre du destin tout serment fait demeure,
Et se doit accomplir lorsqu'arrive son heure.
AFRANIUS.
Je ne transmettrai pas de si coupables vœux
Que César ne l'ordonne.
CALIGULA.
Eh bien donc! je le veux.
AFRANIUS.
César, depuis un mois une brise indocile
Repousse loin du port la flotte de Sicile,
Et, du rivage on voit pilote et matelots
Essayant de lutter en vain contre les flots;
Si bien que, dans un vent si constamment contraire,
Le peuple a cru du ciel remarquer la colère,
Et pense que César aura fait.... oh! pardon,
Quelque offense.... c'est lui qui parle.
CALIGULA.
Achève donc.
AFRANIUS.
Quelque offense secrète à nos dieux, et que Rome

Porte dans ce moment la peine d'un seul homme ;
De sorte que le peuple, en sa prévention,
Exige de César une expiation!

CALIGULA.

Oui, le peuple a raison, et sa sagesse est haute;
Oui, César a commis une effroyable faute,
Et Jupiter enfin se sera souvenu
Qu'un serment lui fut fait qui ne fut pas tenu.
Mais réparer le crime est chose encor possible,
Et l'expiation sera prompte et terrible.
Consul, rappelle-toi que l'Aulide en son port
Vit les Grecs enchaînés par un calme de mort :
Le cas était pareil, pareille fut la peine;
Leur chef avait fait vœu d'une victime humaine;
Et puis il avait cru pouvoir impunément
Se jouer de Diane et trahir son serment!
Eh bien! d'Agamemnon, moi, j'ai commis le crime :
Un homme aux dieux pour moi s'est offert en victime,
Et je n'ai pas voulu, faible et compatissant,
De cet homme non plus, moi, répandre le sang;
Mais voilà que des dieux l'implacable colère
Me réclame ce sang par la voix populaire;
Sans doute, en y cédant mon cœur se brisera,
Mais Jupiter le veut; c'est bien, il coulera!

AFRANIUS.

Que dis-tu?

CALIGULA.

Que César se dévoue, et que Rome
Ne doit pas expier la faute d'un seul homme.

AFRANIUS.

Grâce.

LE PEUPLE.

Du pain, César!

CALIGULA.

Oui, peuple, je t'entends;
Patience!

AFRANIUS.

César!

CALIGULA.

Oui, dans quelques instants,
De même que les Grecs, après le sacrifice,
Virent soudain le vent redevenir propice,
De même tu verras, sitôt cet homme mort,
Notre flotte rentrer en pleine voile au port.

AFRANIUS.

Je porte de héraut le titre inviolable;
Songes-y bien, César, songes-y.

CALIGULA.

Misérable!

AFRANIUS.

Peuple, à moi!

LE PEUPLE.

Le consul! mort à Caligula!
Le consul! le consul!

CALIGULA.

Tu le veux?
(*Le précipitant du haut de la galerie.*)
Le voilà.
Reçois, ô Jupiter! ta tardive hécatombe.

CHÉRÉA, *à Messaline.*

Si nous profitions...?

MESSALINE, *l'arrêtant.*

Vois, le peuple à genoux tombe.

LE PEUPLE.

Gloire à Caligula! l'empereur sans rival!
Qui nous donneras-tu pour consul?

CALIGULA, *avec mépris.*

Mon cheval!

ACTE TROISIÈME.

L'atrium de la maison de Cherea; tout autour, les portraits de ses aïeux; à gauche du spectateur, l'autel des dieux Lares. Une porte au fond; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHEREA, SON AFFRANCHI.

CHEREA.
Personne n'est venu?

L'AFFRANCHI.
Personne.
(*Il s'incline et veut sortir.*)

CHEREA.
Bien. Demeure.
Il est?

L'AFFRANCHI.
Nous achevons, maître, la troisième heure.

CHEREA.
C'est bien.

L'AFFRANCHI.
Mon maître encore a-t-il besoin de moi?

CHEREA.
Oui; car je crois pouvoir me confier à toi :
Je vais donc te charger d'une mission grave.
Attelle un chariot et va prendre un esclave
Qu'en passant au Forum j'ai ce soir acheté,
Et qu'on a dû me mettre à part, seul, de côté,
Afin qu'il ne conserve aucun espoir de fuite.
Fais-lui lier les mains, bander les yeux, ensuite
Pour qu'il ne sache point où tu le conduiras,
Perds-le par des détours; puis tu l'amèneras.

L'AFFRANCHI.
Faut-il le faire entrer ici même?

CHEREA.
Sans doute.

L'AFFRANCHI.
Tu seras content, maître.

CHEREA.
Écoute encore, écoute...
Non, rien... va sans retard, et fais ce que j'ai dit.

SCÈNE II.

CHEREA, *s'accoudant sur l'autel de ses dieux et se voilant la tête de son manteau.*

Pardon, mes dieux, pardon, si, muet, interdit,
Chaque fois qu'à vos pieds j'apporte mon hommage,
Du pan de mon manteau je voile mon visage,
C'est que je n'ose point lever sur vous les yeux,
O Lares, qui savez ce qu'étaient mes aïeux!
Car en vous regardant, patriotique emblème,
J'ai honte au fond du cœur de Rome et de moi-même!
De moi, qui, jeune d'âge et pourtant vieux soldat,
De nos derniers beaux jours vis le dernier éclat,
Et que Germanicus, j'en ai gardé mémoire,
A fait centurion après une victoire.
J'espère toutefois que vos regards perçants
De ma feinte mollesse ont pénétré le sens,
Et dans tous les détours où ma ruse s'applique
Suivi l'amant pieux de la gloire publique.
Oh! si de mes ennuis seulement la moitié
Vous est connue!... alors vous aurez eu pitié,
Pitié quand vous m'avez d'une voix ridicule
Vu parler le jargon d'Ovide et de Tibulle;

Pitié quand vous m'avez vu porter mes amours
A cette Messaline, opprobre de nos jours,
Et pitié quand enfin aux insultes du maître
Vous avez vu mon cœur lâchement se soumettre.
Eh bien! vous le savez, tout cela n'est qu'afin
De mener mon projet à sa sanglante fin;
Et vous n'ignorez pas que pour qu'il réussisse
Je ne l'ai point voilé d'un trop long artifice.
Oh! sans doute qu'au temps des antiques vertus
Ce n'était point ainsi que conspirait Brutus,
Et c'était au grand jour que son poignard stoïque
Vengeait en plein sénat la sainte république!
Mais dans un tel projet était-il affermi,
Alors l'ami pouvait dans le sein d'un ami
Le déposer sans peur, car le secret sublime
Y tombait englouti comme dans un abîme.
Mais aujourd'hui, soldats, citoyens, sénateurs,
Pour un ami discret offrent cent délateurs;
Si bien que, lorsqu'on veut un cœur loyal et brave,
Il faut l'aller chercher dans le sein d'un esclave.
O mes dieux! faites donc qu'en ce jeune Gaulois
Je trouve ce qu'en vain j'ai demandé cent fois
A ces Romains bâtards, race aveugle et flétrie,
Qui répond par des chants aux pleurs de la patrie!
On entre... Protogène... et que vient faire ici
Cet espion bourreau?

SCÈNE III.

CHEREA, PROTOGÈNE, ANNIUS, SABINUS, *entre deux licteurs.*

PROTOGÈNE, *s'avançant seul.*

Salut, maître. Voici
Deux enfants que César, pour le temps où nous sommes,
Trouve trop disposés à devenir des hommes.
Tous deux ont été pris les armes à la main,
Croyant parler encore au vieux peuple romain,
Et voulant faire croire à notre plébicule
Un mensonge inouï tant il est ridicule,
C'est que, quand le blé manque, elle manque de pain,
Et que, le pain manquant, elle mourra de faim...
Heureusement la foule a compris l'artifice,
Et nous les a remis pour en faire justice.
Or le divin César, avant de les juger,
Te charge, Cherea, de les interroger,
Pour que tu saches d'eux si de telles idées
D'autres têtes encor ne sont point possédées.
Il sait ton dévoûment, il compte sur ta foi,
Et veut te le prouver.

CHEREA, *à part.*

Douterait-il de moi?

PROTOGÈNE, *aux deux jeunes gens.*

Avancez.

(*A Cherea.*)

Aussi loin que ton zèle t'emporte,
Ne crains rien; des soldats veillent à cette porte,
Et moi-même en ce lieu je reste pour savoir
Si je n'ai pas de toi quelque ordre à recevoir.

CHEREA.

Oui, je comprends, c'est bien : que ton zèle funeste
Espionne à loisir ma parole et mon geste :
Tous deux ont dès longtemps étudié, crois-moi,
La langue qu'il convient de parler devant toi.

(*Se retournant vers les jeunes gens et les reconnaissant.*)

Annius! Sabinus!

ANNIUS.

Nous connaissions naguère
Un certain Cherea renommé dans la guerre,
Mais nous ne savions pas qu'infatigable acteur,
Il remplit dans la paix l'emploi de quésiteur.
Soit.

CHEREA.

Parmi les emplois que l'empereur dispense,
A titre de faveur ou bien de récompense,
J'engage mon honneur que, quel que soit le mien,
Le soldat n'aura pas honte du citoyen.

ANNIUS.

Que devons-nous penser et de l'un et de l'autre?

CHEREA.

Nos rôles sont tracés, gardons chacun le nôtre,
Et, tant qu'il ne plaît pas au sort de le changer,
Souvenez-vous que c'est à moi d'interroger.

SABINUS.

C'est vrai, par Jupiter! aussi te répondrai-je
Quand tu m'auras offert de m'asseoir.

CHEREA.

Prends un siége.
Et d'abord, Annius, quel génie insensé
A la rébellion aujourd'hui t'a poussé,
Toi, l'héritier d'un nom jusqu'ici plein de gloire?

ANNIUS.

C'est qu'il m'est tout à coup venu dans la mémoire
Que l'un de mes aïeux, fameux par ses vertus,
Était mort à Philippe, à côté de Brutus.

CHEREA.

Et toi, Sabinus?

SABINUS, *jouant avec sa chaîne d'or.*

Moi?

CHEREA.

Réponds.

ANNIUS.

Oui, réponds, frère.

SABINUS.

Ma foi, j'ai conspiré, tribun, pour me distraire :
Je suis, depuis huit jours, harcelé par le sort :
Lepidus, le meilleur de mes amis, est mort.
J'ai contre le chagrin au jeu cherché ressource,
Le jeu m'a dévoré jusqu'au cuir de ma bourse.
Pour me faire oublier la perte de mon or,
Ma maîtresse restait comme un dernier trésor,
Je cours chez elle... une heure avant mon arrivée,
L'athlète Sergius me l'avait enlevée!
Le peuple justement quand m'advint cet ennui
En tumulte courait, je courus après lui;
Il criait, avec lui je criai quelque chose,
Comme mort à César, à ce que je suppose,
Et ce fut au moment où je criais plus fort
Qu'on m'a pris; je me suis laissé prendre, et j'eus tort!

CHEREA.

A ce jeu vous savez, insensés que vous êtes,
Que contre l'empereur vous jouez vos deux têtes.

ANNIUS.

Chacun de nous attend en joueur résigné :
César les prenne donc, c'est juste, il a gagné.

CHEREA.

Maintenant faudra-t-il recourir aux supplices
Pour vous faire avouer le nom de vos complices?

SABINUS.

Fais comme tu voudras.

ANNIUS.

Des complices, tribun,
Quant à moi, j'eus longtemps l'espoir d'en trouver un;
Mais l'espoir aujourd'hui n'est qu'un éclair dans l'ombre,
Qui brille et disparaît, laissant la nuit plus sombre.
Cet homme, presque enfant chez les Marses vaincus,
Simple décurion, suivit Germanicus,
Puis, du septentrion remontant à l'aurore,
Jusqu'à Nicopolis il le suivit encore,
Et, revenant enfin en le suivant toujours,
Vers les champs désastreux, domaines des vautours,
Où blanchirent six ans les os de notre armée,
Il creusa de sa main, à vaincre accoutumée,
Un de ces grands tombeaux où dorment disparus,
Les soldats que César demandait à Varus.
Mais depuis on m'a dit qu'oublieux de sa gloire,
Il avait de ce temps perdu toute mémoire,
Et que, traître à lui-même, il dépensait ses jours
Près d'une courtisane aux banales amours,
Dont il ne s'éloignait quelquefois à grand'peine
Que pour lécher la main qui nous met à la chaîne;
Ce nom jadis si haut et maintenant si bas,
Le connais-tu, tribun?

CHEREA.

Je ne le connais pas.

ANNIUS.

C'est bien!... peut-on savoir quel sort tu nous destines?

CHEREA.

Vous serez reconduits aux prisons Mamertines,
Et là vous attendrez, déplorant votre erreur,
Ce que décidera le clément empereur.

SABINUS.

Tribun, si sa clémence était pour la torture,
Obtiens que des bourreaux nous sauvions la figure,
Afin qu'en descendant demain au sombre lieu
Nous ne fassions pas peur à Proserpine... Adieu.

SCÈNE IV.

CHEREA, *seul.*

Adieu, pauvres enfants aux âmes fraternelles,
Du feu républicain dernières étincelles,
Qui vers un noble but trop ardents à courir,
N'ayant pas su l'atteindre, au moins saurez mourir!
Hélas! quoique mon cœur de vos deux cœurs soit frère,
Au sort qui vous attend je ne puis vous soustraire,
Oh! si j'avais pensé qu'à Rome fût encor
Perdue en notre boue une parcelle d'or,
J'aurais si bien cherché, qu'à cette heure au supplice,
Enfants, je marcherais comme votre complice,
Et qu'au même péril trop prompt à m'engager,
Je mourrais avec vous au lieu de vous venger!

SCÈNE V.

CHEREA, L'AFFRANCHI, AQUILA, *les mains liées, les yeux bandés.*

L'AFFRANCHI.

Maître, nous sommes là.

CHEREA.

Bien, tu m'as su comprendre,
Et maintenant que nul ne vienne nous surprendre!

L'AFFRANCHI.

Sois tranquille.

(*Il sort.*)

AQUILA, *arrachant le bandeau qui lui couvre les yeux aussitôt que Cherea lui a délié les mains.*

Qu'es-tu?

CHEREA.

Ton maître ou ton ami.

AQUILA.

Ne nous expliquons point en ce cas à demi,
Et parlons l'un à l'autre avec pleine franchise.

CHEREA.

Parle.

AQUILA.

Jouet d'un crime ou bien d'une méprise,
Malgré les droits sacrés des citoyens romains,
On m'a pris, insulté, mis ces cordes aux mains,

(*Il les jette.*)

Et sous l'œil du préteur, à Rome, aux bords du Tibre,
Vendu comme un esclave; et pourtant j'étais libre!
Oui, libre!... j'en appelle aux dieux de ta maison,
Libre comme l'oiseau dont je porte le nom;
Mais ces affronts auxquels il fallut me soumettre,
Ne te regardent point : tu m'as acheté, maître,
On t'a vendu ma chair, et je ne suis plus rien,
Plus rien qu'un homme à toi, ton esclave, ton chien!

CHEREA.

Après?

AQUILA.

Je sais tes droits, tu peux à ton caprice
Me frapper, m'enchaîner, ordonner mon supplice,
Tu peux me promener au Forum, aux marchés,
Avec les bras en croix sur la fourche attachés;
Tu peux, me condamnant aux tortures infâmes,
Labourer ma poitrine avec d'ardentes lames,
Ou, plus cruel encor, par un stigmate au front,
En moi de l'esclavage éterniser l'affront,
Voilà tes droits, tu vois que j'en connais le compte,
Et que j'ai mesuré ton pouvoir et ma honte.
Moi, je n'en ai qu'un seul en échange à t'offrir :
Lorsque je le voudrai j'ai le droit de mourir;
Celui-là, quoique seul, rétablit l'équilibre,
Si bien que, tu le vois, comme toi je suis libre.
Donc, parlons maintenant, seigneur, si tu veux bien,
Ainsi qu'un citoyen avec un citoyen.

CHEREA.

Soit!

AQUILA.

Fixe ma rançon en prisonnier de guerre;
Crois-moi, je ne suis point un esclave vulgaire.
Et peux, selon la clause arrêtée entre nous,
Me racheter en or, en chevaux, en bijoux.
Voyons, est-ce de l'or que de moi tu réclames?
J'en ai pour satisfaire aux plus cupides âmes!
Hélas! plus que le fer l'or est chez nous commun.
Donc, si pour ma rançon tu veux de l'or, tribun,
Calcule par talent et non point par sesterce,
Estime-moi le prix d'un satrape de Perse...
Et si le temps te manque à le compter... c'est bien,
Nous le mesurerons dans ton casque et le mien.

CHEREA.

Merci.

AQUILA.

Je te comprends, aux armes exercées
C'est vers un autre but que tendent tes pensées;
Et pour payer le prix que tu crois que je vaux,
Il m'en coûtera dix de mes plus beaux chevaux!
Sur le sable leur pied ne laisse point de trace,
Car le vent d'Arabie a fécondé leur race,
Dont, traversant la Gaule, à l'un de mes aïeux
Annibal a jadis fait le don précieux.

CHEREA.

Non, ce n'est point cela.

AQUILA.

Je vois que la tendresse
Destine ma rançon à parer ta maîtresse;
Soit; j'ai, pour compléter son brillant attirail,
Des filons de grenat et des bancs de corail,
Des mineurs dont la vie, à l'ombre accoutumée,
Creuse le sol, cherchant l'escarboucle enflammée,
Et des plongeurs hardis, qui sous les flots amers
Vont me cueillir la perle éclose au fond des mers.

CHEREA.

Ce n'est point encor là ma volonté suprême.

AQUILA.

Eh bien donc, je t'attends, exprime-la toi-même.

CHEREA.

Je sais que tout Gaulois, soumis, mais indompté,
Regrette au fond du cœur sa vieille liberté,
Et, pareil au coursier d'origine sauvage,
Ronge impatiemment le frein de l'esclavage:
Eh bien! il est aussi, crois-moi, quelques Romains
Qui pensent que des fers sont trop lourds pour leurs mains,
Et que pour s'entr'aider, dans leurs destins contraires,
Quel que soit leur pays, les opprimés sont frères:
Or, à l'un de ceux-là cet espoir est venu
Qu'achetant au hasard un esclave inconnu,
Pourvu qu'il fût Gaulois, ce qui veut dire brave,
Il ne pouvait manquer d'avoir en cet esclave
Un confident loyal, un complice discret,
De qui le bras hardi puissamment l'aiderait,
S'il voulait avec lui partager ce saint rôle
De délivrer du joug l'Italie et la Gaule,
Et, dans ce noble espoir affermi par les dieux,
Il s'était, ce Romain, inspiré d'autant mieux,
Que celui qu'il voulait choisir pour son complice,
Esclave, et ne pouvant déposer en justice,
Certes calculerait bientôt avec raison
Qu'il ne gagnerait rien par une trahison:
Tandis qu'en persistant dans son œuvre assidue,
Outre sa liberté, qu'il avait cru perdue,
Il pouvait conquérir celle de son pays,
Ou mourir en héros, voyant ses vœux trahis!...

AQUILA.

Et sais-tu les moyens que ce Romain propose?

CHEREA.

Ceux dont un conjuré bien résolu dispose.

AQUILA.

Mais enfin quels sont-ils?

CHEREA.

L'épée et le poignard.

AQUILA.

Et qui faut-il frapper?

CHEREA.

Qui, si ce n'est César?

AQUILA.

Tu vois que sans trembler, ni changer de visage,
J'écoute le complot formé par ton courage;
C'est que, plus d'une fois, rêvant la liberté,
Un semblable projet à moi s'est présenté,
Et, lorsque j'arrivai voilà cinq jours, à Rome,
Si, comme tu le fais en ce moment, un homme
S'était, dans un tel but, offert sur mon chemin,
Je n'eusse répondu qu'en lui tendant la main;
Mais depuis, détruisant ce projet éphémère,
Le hasard amena l'empereur chez ma mère:
Lequel m'a dans sa coupe, après lui, présenté
Ce qui restait du vin de l'hospitalité.
Je ne suis point séduit d'une faveur si haute;
Mais de ce jour César est devenu mon hôte;
Or, lorsqu'il est conduit, même par le hasard,
L'hôte est sacré... Jamais je ne tûrai César.

CHEREA.

Gaulois! et si pourtant de rompre ton entrave
C'est l'unique moyen?

AQUILA.

Je mourrai ton esclave.

CHEREA.

Ce sort, contre lequel tu sembles aguerri,
Ne t'a donc séparé d'aucun objet chéri?
Et tu n'as donc laissé, Gaulois, dans ta détresse,
Loin de toi, ni pays, ni mère, ni maîtresse?

AQUILA.

Tu te trompes, tribun; à l'heure où me voilà,
Avec ma liberté j'ai perdu tout cela;
Le sol de mes aïeux, ma province chérie
Que j'aime de l'amour brûlant de la patrie!
Ma mère, qui, de loin attachée à mon sort,
Souffrira mes douleurs et mourra de ma mort!...
Enfin ma fiancée, enfant douce et modeste,
Qui me fut arrachée à cette heure funeste
Où moi-même... oh! si fait, j'eus trois nobles amours.
Et tous trois, j'en ai peur, sont perdus pour toujours.
Voilà pourquoi j'offrais la moitié de ma vie
A qui m'aurait rendu ma liberté ravie.

CHEREA.

Eh bien! ta liberté, que tu regrettes tant,
Ta maîtresse enlevée à ton amour constant,
Ta mère qui t'appelle en son double veuvage,
Ton pays, par ta main sauvé de l'esclavage,

Tout, je te rendrai tout, si tu prends ce poignard,
Et si tu veux m'aider.

AQUILA.

Les dieux gardent César !

CHEREA.

Gaulois, ne crains-tu pas qu'à présent ma prudence
Ne s'alarme à raison de cette confidence,
Que je n'ai hasardé de verser dans ton sein
Que parce qu'affermi déjà dans mon dessein,
Je puis, pour le mener plus sûrement à terme,
Briser impunément le vase qui l'enferme.
Pour les jours de César tu priais! pense aux tiens.

AQUILA.

Frappe quand tu voudras, maître, je t'appartiens.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, L'AFFRANCHI, *puis* MESSALINE.

L'AFFRANCHI.

Celle qui suit toujours l'esclave nubienne
Désire te parler à l'instant.

CHEREA.

Qu'elle vienne.
(*L'affranchi sort.*)
Toi, dans ce cabinet entre pour un instant,
Et tu sauras bientôt le destin qui t'attend.
(*Allant au-devant de Messaline, qui est voilée.*)
Salut à la beauté solitaire et voilée
Qui, pareille à Phœbé sur sa route étoilée,
Se levant radieuse à son humble horizon,
De sa douce lumière éclaire ma maison.
(*Soulevant son voile.*)
Permet-elle un instant que de son beau visage
Le souffle de l'amour écarte ce nuage,
Et que ses traits chéris éblouissant mes yeux,
Du bonheur d'un mortel rendent jaloux les dieux!

MESSALINE.

Oui; mais, hélas! ce soir ta déesse fidèle,
Ami, ne conduis pas les plaisirs avec elle;
Toute nuit n'est point calme et sereine en son cours!
Et la terreur parfois en chassé les amours!

CHEREA.

Cette sédition n'est-elle point calmée,
Et ma reine pour elle en est-elle alarmée?

MESSALINE.

Oh ! non... La liberté n'a pas de si longs cris;
La révolte est muette et ses deux chefs sont pris,
Et comme celle des dieux la colère amortie
A permis aux vaisseaux d'entrer au port d'Ostie;
Mais ces dangers passés d'un autre sont suivis,
Et j'accours, Cherea, pour t'en donner avis.
A l'heure où tout était prêt pour notre vengeance,
Où tout avec nos cœurs semblait d'intelligence,
Où le complot pouvait, au résultat conduit,
Après tant de retards, éclater cette nuit...
Par une circonstance imprévue et soudaine,
Il se peut que César échappe à notre haine.

CHEREA.

César nous échapper !... Soupçonnerait-il...

MESSALINE.

Non.
César, j'en suis certaine, est encor sans soupçon !

CHEREA.

Eh bien! s'il est ainsi, qu'avons-nous donc à craindre?
Cet amour que tu dis si fatigant à feindre
N'ouvre-t-il pas toujours à nos desseins secrets
Un facile chemin pour entrer au palais?
Et lorsque Messaline aux gardes s'est nommée,
Son nom n'ouvre-t-il pas toute porte fermée?

MESSALINE.

Oui, hier encor ce nom était un talisman;
Mais, depuis ce matin, il en est autrement,
Et c'est un autre nom que, dès ce soir peut-être,
Les gardes du palais apprendront à connaître.

CHEREA.

Que dis-tu?

MESSALINE.

Que César, changé dans un seul jour,
S'est tourné tout entier vers un nouvel amour,
Et que ce sentiment a déjà sur son âme
Un pouvoir absolu.

CHEREA.

Quelle est donc cette femme
Qui mêle à nos projets son amour ravisseur?

MESSALINE.

Une enfant de seize ans, qu'il appelle sa sœur,
Depuis deux ou trois jours à Baïa revenue,
De moi comme de tous jusqu'alors inconnue,
Qui restait à Narbonne, en Gaule, et que de là
A ramenée à Rome un certain Aquila;
Vois-tu... c'est contre nous quelque complot infâme
Qu'il nous faut déjouer.

AQUILA, *à la porte du cabinet.*

Que dit donc cette femme?

MESSALINE.

Enlevée à sa mère, elle fut ce matin,
Malgré ses cris, ses pleurs, conduite au Palatin,
Où César près de lui l'a cachée, et, peut-être
Dès ce soir...

AQUILA, *s'élançant en scène.*

Par le Styx ! un homme, as-tu dit, maître,
Pour frapper l'empereur te manquait aujourd'hui,
Cet homme, le voilà ; veux-tu toujours de lui?

MESSALINE.

On nous écoutait?

AQUILA.

Oui.

CHEREA.

Tu consens donc ?

AQUILA.

Sur l'heure,
Frappé... mais par moi seul! que César tombe et meure;
Tribun, donne-moi donc, à l'instant, sans retard,
Voyons! une arme, un fer, une épée, un poignard!

CHEREA.

Mais enfin d'où te vient cette haine empressée?

AQUILA.

Tu ne comprends donc pas? C'était ma fiancée,
Cette sœur de César, cette jeune Stella,
Et moi, moi!... moi, qui suis son amant Aquila!...
Moi, dont l'aveuglement l'a ramenée à Rome,
Pour la livrer en proie aux désirs de cet homme;

Moi, qui pour la sauver n'ai que quelques instants ;
Vite donc... un poignard, dépêche-toi... j'attends !

MESSALINE.

Non pas, Gaulois... Crois-tu ta maîtresse fidèle ?

AQUILA.

Oh ! si je le crois...

MESSALINE.

Bien ! alors veux-tu près d'elle,
Moi, que je t'introduise, et, comblant tous tes vœux,
La remette en tes bras ?

AQUILA.

Le peux-tu ?

MESSALINE.

Je le peux.

AQUILA, *tombant à genoux*.

Oh ! fais ce que tu dis... et moi ! moi qui dans l'âme
N'ai ni culte ni dieu... je t'adorerai... femme !

MESSALINE.

Viens donc alors.

AQUILA.

Allons.

CHEREA.

Que fais-tu ? quand je tiens
Un complice aussi sûr...

MESSALINE.

Je t'en rendrai deux.
(*A Aquila, en l'entraînant.*)
Viens !

ACTE QUATRIÈME.

Une chambre à coucher, un lit au fond, deux portes latérales; à droite, une fenêtre; à la tête du lit, un grand candélabre à un seul pied; au pied du lit, une coupe avec de l'eau lustrale; la chambre est soutenue par des colonnes d'ordre dorique.

SCÈNE PREMIÈRE.

STELLA, *seule, à genoux au pied du lit et enveloppée d'un grand manteau rouge; elle écoute avec anxiété.*

N'ai-je point entendu du bruit vers cette porte?
Quelqu'un ne vient-il pas?.. O mon Dieu, pure ou morte!
Non, pas encor!... Seigneur miséricordieux,
Seigneur, ferez-vous moins que n'ont fait de faux dieux?
Quand, fuyant d'Apollon la poursuite profane,
Daphné tomba mourante en invoquant Diane,
Diane l'entendit, et d'un laurier soudain
L'écorce, chaste armure, enveloppa son sein;
De même, lorsque Pan, d'une course hardie,
Allait joindre Syrinx, la nymphe d'Arcadie;
Syrinx, pour échapper aux désirs ravisseurs,
A son aide appela les naïades ses sœurs;
Et l'on dit qu'aussitôt la nymphe fugitive
Sentit ses pieds lassés s'attacher à la rive,
Et, selon son désir, transformée en roseaux,
Mêla son dernier souffle au murmure des eaux.
En vous donc, Dieu puissant, je me fie et j'espère,
Car les faibles en vous trouvent un second père.
De Moïse au berceau sur le Nil écumant
Vous avez entendu le sourd vagissement;
Votre souffle sauva de la flamme grondante
Les trois enfants jetés dans la fournaise ardente,
Et votre esprit divin est descendu du ciel
Pour garder des lions le jeune Daniel :
Plus qu'eux, à mon secours ma terreur vous convie,
Car ceux-là ne tremblaient, Seigneur, que pour leur vie,
Tandis... Oh! cette fois je ne me trompe pas,
J'entends du bruit.....
(*Se relevant.*)
On vient.
(*Se tordant les bras. Courant à la fenêtre.*)
Hélas, Seigneur, hélas!
J'échapperai du moins à son amour infâme :
Adieu, ma mère, adieu! Seigneur, sauvez mon âme!

SCÈNE II.

AQUILA, STELLA.

AQUILA, *ouvrant la porte et soulevant la tapisserie.*
Stella!

STELLA, *se précipitant vers lui.*
Mon Aquila!

AQUILA.
Ma Stella!

STELLA, *tombant à genoux.*
Dieu puissant!

AQUILA.
Ma Stella, mon amour, ma lumière, mon sang!

STELLA.
Vous m'avez exaucée en ma douleur amère;
Soyez béni, Seigneur!...
(*Se relevant.*)
Et ma mère, ma mère!

AQUILA.

Ta mère, ma Stella, nous la retrouverons;
Mais d'abord il faut fuir...

STELLA.

Crois-tu que nous pourrons?

AQUILA.

Je l'espère : une femme, ou plutôt un génie,
Ayant pris en pitié mon ardente agonie,
A travers cent détours, par un obscur chemin,
M'a, jusqu'à cette porte, amené par la main.
Cette femme pourra sans doute, inaperçue,
Nous reconduire encor par cette même issue,
Et nous fuirons alors!...

STELLA.

Où?

AQUILA.

N'importe... au hasard,
Pourvu que nous mettions entre nous et César
Quelque chaîne élevée ou quelque mer profonde,
Les Alpes, l'Océan, et, s'il le faut, un monde.

STELLA.

Alors, pas un instant à perdre.

AQUILA.

Non, suis-moi.
(*Essayant d'ouvrir.*)
Par le Styx, cette porte...

STELLA.

Est refermée.

AQUILA.

Oui... voi!.. .

STELLA.

Peut-être seulement est-elle difficile,
Et va-t-elle céder?

AQUILA.

Inutile! inutile!
O malheur! ô voilà de tes coups imprévus!

STELLA.

Mais comment se peut-il?

AQUILA.

Nous aurons été vus.
Et César...

STELLA.

Oh! tais-toi!... tu doubles mes alarmes.

AQUILA.

Nous tient tous deux.

STELLA.

Tous deux!

AQUILA.

Et sans armes! sans armes!

STELLA.

Mon frère, mon ami, ne désespérons pas.

AQUILA, *apercevant la seconde porte.*

Oui, cette porte, vois...
(*Essayant de l'ouvrir.*)
Fermée encore.

STELLA.

Hélas!

AQUILA.

N'est-il donc nulle issue? Attends... cette fenêtre,
Par elle, nous pourrons nous échapper peut-être?

STELLA.

Impossible.

AQUILA.

Et pourquoi, puisqu'elle est sans barreaux?

STELLA.

Des soldats sont placés dans la cour.

AQUILA.

Des bourreaux!
(*Revenant tomber sur un fauteuil.*)
Ah! nous sommes maudits.

STELLA.

Frère!

AQUILA.

Plus d'espérances.

STELLA.

Frère, écoute-moi donc.

AQUILA.

Infernales souffrances!

STELLA.

Aquila, pour mourir je te croyais plus fort.

AQUILA.

Stella, si je n'avais à craindre que la mort!...
Mais sous mes yeux peut-être, aux bras de cet infâme,
Te voir...

STELLA.

Écoute-moi : pauvre et débile femme,
Qui voudra me tuer n'a pas besoin de fer,
Et me peut de ses mains aisément étouffer!...

AQUILA.

Que dis-tu?

STELLA.

Jure-moi.

AQUILA.

Stella!

STELLA.

Qu'à l'instant même
Où cette porte...

AQUILA.

Assez!

STELLA.

Si mon Aquila m'aime,
Doit-il pas préférer ma mort au déshonneur?

AQUILA.

Oh!

STELLA.

Mourir de ta main, ce serait un bonheur!

AQUILA.

Tais-toi.

STELLA.

Mon Aquila, songe...

AQUILA.

C'est un vertige!

STELLA.

Que c'est le seul moyen, le seul.

AQUILA.

Tais-toi, te dis-je,
Tais-toi!...

STELLA.

Donne-lui donc, ô puissant Jéhovah,
Ta force... car je sens que la mienne s'en va!
(*Sanglotant.*)
Mon Dieu, mon Dieu, mourir!

AQUILA, *lui relevant la tête.*

Oui, nous mourrons sans doute;
Mais, avant de mourir...

STELLA.

Tu me fais peur.

AQUILA.

Écoute.

Que le dernier instant de notre dernier jour,
Stella, soit tout entier réservé pour l'amour.
(*Il la prend dans ses bras.*)

STELLA, *se retirant.*

Que dis-tu? que fais-tu?

AQUILA.

Dans cette heure suprême,
Si tu m'aimes...

STELLA.

Eh bien! achève... si je t'aime...

AQUILA.

Et si jusqu'à ce jour pur et religieux
Ton amour virginal fut béni par les dieux,
Eh bien! que cet amour, bravant la mort jalouse,
En cette heure se change en un amour d'épouse;
Et, puisqu'il faut mourir, Stella, plus de regrets!
Plus rien que le bonheur et le néant après!...

STELLA, *se dégageant de ses bras.*

Malheureux! cette nuit de lumière suivie,
Que tu crois le néant, c'est la seconde vie,
C'est le jour éternel qui n'a point de couchant,
L'espérance du juste et l'effroi du méchant.

AQUILA.

C'est le royaume obscur des déités funèbres.

STELLA.

O pauvre âme aveuglée et pleine de ténèbres!...
La tombe est la barrière où Dieu séparera
De qui le méconnut celui qui l'adora.

AQUILA.

Eh bien! puisque ton Dieu, par une loi barbare,
Change en crime l'erreur, puisque ton Dieu sépare
Ce que la terre en vain tenta de rapprocher,
Que ton Dieu de mes bras vienne donc t'arracher!...

STELLA, *inspirée.*

Que plutôt pour toujours sa bonté nous rassemble,
Et qu'au pied de son trône il nous emporte ensemble!

AQUILA.

Ensemble pour toujours au ciel, au sombre lieu,
Partout où tu voudras, mais ensemble!...

STELLA.

O mon Dieu,
Vous le voyez, l'aveugle entr'ouvre la paupière,
Et dans l'ombre perdu marche à votre lumière.

AQUILA.

Mais ne m'as-tu pas dit...

STELLA.

Qu'à l'heure du trépas,
Mon Dieu punissait ceux qui ne l'adoraient pas:
Mais pour nous sa justice, égale et tutélaire,
A des trésors d'amour ainsi que de colère,
Et, toujours équitable, il fit l'éternité
Comme de son courroux fille de sa bonté.
Mon Aquila, mon frère, écoute à l'instant même.
Tu m'as, pauvre insensé, demandé si je t'aime;
Eh bien! dans ce moment terrible et solennel,
Oui, je t'aime, Aquila, d'un amour éternel!
Éternel, car je veux que l'heure du supplice,
Loin de nous séparer, pour toujours nous unisse.
Oh! le Seigneur m'inspire et seconde mes vœux!
Il me donne sa force! écoute-moi: je veux
Que mon Dieu soit le tien, ma croyance la tienne,
Afin qu'au ciel encor ta Stella t'appartienne.

AQUILA.

Se peut-il?

STELLA.

Qu'eût été ce bonheur d'un instant
Près du bonheur sans fin qui là-haut nous attend?
Qu'eût été cette ardeur éphémère et coupable
Auprès de cet amour immense, inépuisable,
Dont Dieu, pour remplacer l'autre amour qui n'est plus,
Mit la source éternelle au cœur de ses élus?

AQUILA.

Mais je suis païen, moi.

STELLA.

Qu'importe si ton âme
Est prête à s'allumer à la céleste flamme,
Qu'importe si tu veux te sauver aujourd'hui?

AQUILA.

Mais, pour être sauvé, que faut-il?

STELLA.

Croire en lui.

AQUILA.

Écoute: je ne sais si ce Dieu qui t'inspire
Jamais des autres dieux renversera l'empire;
Si cette éternité promise à notre amour
Fut de tout temps, ou bien doit exister un jour,
Et, si de mon ardeur l'inextinguible flamme,
Quand mon cœur sera mort, doit revivre en mon âme;
Mais je sais en échange, ô Stella, que je crois
A tout ce que tu dis avec ta douce voix.
Que je veux sur nous deux que le même coup tombe,
Afin de partager l'avenir de ta tombe;
Et que c'est ou ta nuit ou ton jour qu'il me faut,
Pour dormir ici-bas ou m'éveiller là-haut.

STELLA.

Eh bien donc, puisqu'il plaît au Seigneur qui m'envoie
De te conduire au ciel, ami, par cette voie,
Et que la pauvre femme à qui son jour a lui,
Néophyte d'hier, est apôtre aujourd'hui;
Puisque, pour enseigner sa sublime croyance,
L'intention suffit où manque la science;
Puisqu'il daigne abaisser son œil divin sur nous,
Je vais t'interroger.

AQUILA.

Je t'écoute.

STELLA.

A genoux.
Crois-tu que de mon Dieu la puissance féconde
Ait, par sa volonté, du néant fait le monde?

AQUILA.

Oui.

STELLA.

Crois-tu que le Christ, Sauveur prédestiné,
Conçu de l'Esprit saint, d'une Vierge soit né?

AQUILA.

Oui.

STELLA.

Crois-tu que, versé par sa mort volontaire,
Son sang ait racheté les crimes de la terre;
Et crois-tu que, pour nous étendu sur la croix,
Il souffrit et mourut! Le crois-tu?

AQUILA.

Je le crois.

STELLA.

C'est bien; fils exilé de la céleste enceinte,
Je te baptise au nom de la Trinité sainte;
Fermé par l'ignorance et rouvert par la foi,
Chrétien, le ciel t'attend...
(*Voyant la porte s'ouvrir et César qui paraît.*)
Martyr, relève-toi!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CALIGULA, LES FLAMINES, LES LICTEURS.

AQUILA.

L'empereur!

STELLA.

O mon Dieu! voilà l'heure venue!

CALIGULA.

Ah! de tant de vertus la cause est donc connue!
Notre pudeur le jour s'effarouche aisément,
Mais la nuit s'apprivoise aux bras d'un autre amant,
J'en suis aise.

AQUILA.

César, pas de soupçon infâme,
Ce n'est pas ma maîtresse.

CALIGULA.

Et qu'est-elle?

AQUILA.

Ma femme.

CALIGULA.

Alors, en vain Vesta voudrait la secourir;
C'est ta femme?

AQUILA.

Oui.

CALIGULA.

Tant mieux! elle pourra mourir!

AQUILA.

Mourir!

STELLA, *sur la poitrine d'Aquila.*

Hélas! mon Dieu!

AQUILA.

Mourir, et pour quel crime?
Parce que, respectant une ardeur légitime,
Elle a par ses soupirs, ses larmes, sa pudeur,
Repoussé de César l'incestueuse ardeur?
Auguste, ton aïeul, ce grand maître en justice,
Eût mis l'apothéose où tu mets le supplice!
Car il se souvenait qu'aux jours républicains
Le poignard de Lucrèce a tué les Tarquins!...

CALIGULA.

Tu te trompes, Gaulois, César n'a point de haine,
César sait trop comment réduire une inhumaine!
Il réserve le fer pour les Brutus! d'accord!...
Mais pour les Danaés, il fait pleuvoir de l'or!...
Si, prenant en dédain une faveur si haute,
Cette enfant aujourd'hui n'eût commis d'autre faute
Que celle que tu dis, par moi-même honorés,
Et son nom et ses jours m'eussent été sacrés;
Mais un plus grand forfait l'a faite criminelle,
Et c'est l'impiété que je poursuis en elle.

STELLA.

En moi, l'impiété!

CALIGULA.

De la Gaule en ce lieu
N'as-tu pas rapporté le culte d'un faux dieu?

STELLA.

Tu blasphèmes, César... c'est le Dieu véritable!

CALIGULA.

Prêtres, vous l'entendez... emmenez la coupable.

AQUILA.

Punis-moi donc aussi; car ce Dieu, c'est le mien,
Et depuis un instant, César, je suis chrétien.

STELLA.

Ne t'avais-je pas dit que notre Dieu rassemble.

AQUILA.

Que béni soit le Dieu pour qui l'on meurt ensemble!

CALIGULA.

Ensemble! oh! que non pas! et César s'entend mieux,
Enfant, que tu ne crois à bien venger les dieux!

AQUILA.

Que dis-tu?

CALIGULA.

Qu'à ton gré quelque autre eût fait peut-être;
Mais qu'en torture, moi, je suis un plus grand maître.

AQUILA.

Infâme!

STELLA.

Au nom du ciel, mon Aquila, tais-toi!

CALIGULA.

Oh! de l'art des bourreaux j'ai fait étude, moi!
Et ne commettrai point cette faute infinie,
De vous faire à tous deux une seule agonie.
Je sais ce qu'au vivant le mourant fait souffrir,
Et qu'on meurt mille fois en regardant mourir!

STELLA, *à Aquila.*

Je ne suis qu'une femme... exauce ma prière.

AQUILA.

Que veux-tu?

STELLA.

Permets-moi de mourir la première.

CALIGULA.

Enfant, César est bon, il t'accorde ton vœu;
Rends-lui grâce!

AQUILA.

Stella!... Mais où donc est ton Dieu?

STELLA.

Silence!

AQUILA.

De nos bras ose rompre la chaîne,
Viens...

CALIGULA.

Licteurs, séparez le lierre du chêne.
(*Un licteur lève sa hache entre les deux jeunes gens. Stella recule précipitamment. Aquila reste les bras étendus vers elle.*)

STELLA.

Ah!
(*Les flamines s'emparent d'elle et les licteurs d'Aquila*).

AQUILA.

Démons de l'enfer!

STELLA.

Ma mère, ma mère... Ah!...
Ma mère, au nom du ciel, secourez-nous!...

AQUILA, *se débattant.*

Stella!

CALIGULA.
Attachez cet esclave, emmenez cette femme.
AQUILA.
Infâme !
CALIGULA.
Obéissez.
AQUILA.
Infâme !
CALIGULA.
Allez.
AQUILA.
Infâme !...
STELLA.
Adieu donc, mon époux... adieu, ma mère, adieu ;
Nous nous retrouverons à la droite de Dieu !
(*Les prêtres entraînent Stella par la porte qui est près de la fenêtre.*)

SCÈNE IV.

CALIGULA, AQUILA, LICTEURS.

AQUILA, *qu'on attache à une colonne.*
De plaintes et de pleurs si ton âme est avide,
César, va voir mourir une femme timide,
Car tu n'as plus ici, César, à torturer
Qu'un homme qui ne sait se plaindre ni pleurer.
CALIGULA.
Peut-être en cherchant bien trouvera-t-on des armes
Qui de ce roc brisé feront jaillir des larmes !
AQUILA.
Eh bien ! éprouve donc alors, tigre insensé,
Qui des bourreaux ou moi sera plus tôt lassé !
CALIGULA.
Jamais dans un défi César ne se hasarde
Qu'il ne soit sûr de vaincre...
AQUILA.
Eh bien ! j'attends.
CALIGULA, *ouvrant la fenêtre.*
Regarde !
AQUILA.
Stella ! Stella marchant au supplice... Stella....
Devant moi... sous mes yeux... Grâce, Caligula !
Grâce !... ordonne plutôt qu'à sa place je meure !
Oh ! vois, comme un enfant je supplie et je pleure,
Pour ces tortures-là j'étais mal résigné.
Oh !...
CALIGULA, *riant.*
Qu'en dis-tu, Gaulois ? je crois que j'ai gagné !
(*Il sort ; les licteurs le suivent.*)

SCÈNE V.

AQUILA, *seul, puis* JUNIA, *puis* MESSALINE.

AQUILA.
Et lié... garroté... sans pouvoir la défendre,
La voir... Oh ! c'est affreux... mon Dieu, daignez m'entendre !
Mon Dieu ! secourez-nous ! elle approche... voilà
Que le licteur... A moi !... prend sa hache... Stella !...
Quelqu'un... Oh ! par pitié que je meure avec elle !
A moi !... César !... Phœbé !... Junia !...
JUNIA, *dans la coulisse.*
Qui m'appelle ?
AQUILA.
O ma mère, est-ce toi ? Viens... accours...
JUNIA, *à la porte de droite.*
Me voici.
AQUILA.
Ma mère !
JUNIA.
Où donc es-tu ?
AQUILA.
Par ici, par ici !
Prends ton poignard et coupe à l'instant cette corde,
Coupe.
(*S'élançant à la fenêtre.*)
Stella !
JUNIA, *reconnaissant sa fille au milieu des licteurs.*
Stella !
AQUILA.
Trop tard !
JUNIA.
Miséricorde !
(*Aquila referme vivement la fenêtre, Junia et lui restent un instant immobiles sans parler ; puis Aquila ramasse les cordes qui l'ont attaché, Junia le poignard qu'elle a laissé tomber.*)
AQUILA.
Malheur à toi, César !
JUNIA.
César, malheur à toi !
AQUILA, *cherchant autour de lui.*
Où nous cacherons-nous, pour le tuer ?
MESSALINE, *soulevant la tapisserie de la porte.*
Chez moi !

ACTE CINQUIÈME.

Le Triclinium chez César. A gauche du spectateur, une table et trois lits sur lesquels sont couchés, couronnés de fleurs, César, ayant à sa gauche Claudius, et à sa droite le comédien Apelle; autour des convives, de jeunes esclaves vêtus de blanc avec des ceintures d'or, et tenant à la main des serviettes de pourpre; des nymphes de Cérès pour apporter le pain, des bacchantes pour verser à boire; au fond, des esclaves circulant, précédés par des torches.

La chambre où la scène se passe est entourée d'arcades cintrées s'étendant circulairement jusqu'au quatrième plan; chaque arcade, ouverte au lever du rideau, et laissant apercevoir les immenses appartements du Palatin, peut se refermer à volonté, en laissant retomber les tapisseries de manière à resserrer la scène aux proportions d'une chambre ordinaire; au fond, sur une estrade de trois marches, un lit de repos; aux deux côtés, deux portes; à gauche de l'acteur, un trépied où brûlent des parfums.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALIGULA, CLAUDIUS, APELLE, UN CORYPHÉE, *une lyre à la main, il est monté sur une estrade.*

LE CORYPHÉE.

L'hiver s'enfuit, le printemps embaumé
Revient suivi des amours et de Flore.
Aime demain qui n'a jamais aimé;
Qui fut amant demain le soit encore!

L'hiver était le seul maître des temps
Lorsque Vénus sortit du sein de l'onde;
Son premier souffle enfanta le printemps,
Et le printemps fit éclore le monde.

L'été brûlant a ses grasses moissons,
Le riche automne a ses treilles encloses,
L'hiver frileux son manteau de glaçons;
Mais le printemps a l'amour et les roses.

L'hiver s'enfuit, le printemps embaumé
Revient suivi des amours et de Flore.
Aime demain qui n'a jamais aimé;
Qui fut amant demain le soit encore.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MESSALINE EN BACCHANTE.

MESSALINE.

Salut à Claudius, le prince du festin :
Salut, César, je viens, ce Falerne à la main,
Plaider auprès de toi la cause de l'automne.

CALIGULA.

Dès que de sa défense elle charge Érigone,
Nous ne la voulons pas condamner au hasard.
Pour elle que dis-tu?

MESSALINE.

Tends ta coupe, César.

CALIGULA, *après avoir bu.*

Un si bon plaidoyer mérite récompense.

MESSALINE.

Que pense donc César maintenant?

CALIGULA.

César pense
Qu'entre les deux saisons l'on veut choisir en vain.
Le printemps a l'amour, mais l'automne a le vin;
Toutes deux ont reçu des faveurs sans pareilles,
Si bien, pour dépouiller les lauriers et les treilles,
Que d'une égale ardeur on attend leur retour :
Car l'automne a le vin, mais le printemps l'amour.

MESSALINE.

Par Thémis! de Minos ce jugement est digne :
Couronnez donc César de roses et de vigne,
Car Bacchus et l'Amour l'ont fait victorieux
Et maître sur la terre, ainsi qu'ils sont aux cieux.

CALIGULA.

Maintenant, Claudius, toi qui de tout dispose
Comme roi du festin, invente quelque chose.
Tu nous trouveras prêts à seconder tes vœux.
Voyons, amuse-nous, Claudius, je le veux.

CLAUDIUS, *une coupe à la main.*
C'est à tort que César à ma verve en appelle,
Quand il a près de lui son histrion Apelle :
T'amuser est son art, ordonne, et tu pourras
Le punir à bon droit, s'il ne t'amuse pas.

APELLE.
César n'a qu'à vouloir, je suis prêt à voix haute
A lui dire des vers d'Ennius ou de Plaute;
Ou si César préfère, en sa tragique ardeur,
La triste Melpomène à sa joyeuse sœur,
Qu'il choisisse à son gré de Sophocle ou d'Eschyle.

CALIGULA.
Par Castor! quelque jour, de Pindare à Virgile,
Je jure de brûler tous ces plats écrivains,
Jusque dans leurs tombeaux, de leurs succès si vains.
Qu'ont-ils donc fait que d'eux le monde s'entretienne,
Et qu'ils pensent leur gloire être égale à la mienne?
Ils parlaient, moi j'agis!... Leur pouvoir avorté
N'eut que la fiction : j'ai la réalité!
Parfois aux spectateurs, par de feintes alarmes,
Ils ont péniblement fait verser quelques larmes :
Tandis que moi, d'un mot, je commande aux douleurs
De me faire couler ce que je veux de pleurs!
Leur talent à grand'peine emplissait un théâtre,
Tandis que sur mes pas une foule idolâtre
Se presse dans le Cirque immense, où pour acteurs
J'amène des lions et des gladiateurs!
Ils ont d'un faux trépas effrayé le coupable;
Tandis que, quand j'ai soif d'un trépas véritable,
A mon festin, muette et le front menaçant,
Je fais asseoir la mort, convive obéissant,
Qui, lorsque arrive l'heure, impassible se lève
Pour verser le poison ou pour tirer le glaive!
Où vas-tu, Claudius?

CLAUDIUS.
César, il m'a semblé
Qu'en la chambre voisine on m'avait appelé.

CALIGULA.
Eh non! tu te trompais, personne ne t'appelle.
Eh bien! que fais-tu donc? tu ne bois pas, Apelle?
Et cependant pour vin nous avons du nectar,
Pour échanson Hébé!

MESSALINE.
Tends ta coupe, César!

CALIGULA, *à Apelle.*
Écoute, de ton art, malgré ton habitude,
Je veux te faire faire une nouvelle étude.
Que l'on m'aille chercher ces deux républicains
Que l'on a pris hier, criant : Mort aux Tarquins!
(*Un esclave sort.*)
Et demain, dans Médée ou dans Iphigénie
Tu pourras sur la leur régler ton agonie.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CHEREA.

CALIGULA.
Ah! te voilà, tribun?

CHEREA.
Oui, César, c'est mon tour
Cette nuit au palais de veiller jusqu'au jour,
Et je viens demander à mon auguste maître
Le mot d'ordre.

CALIGULA.
Bacchus et Cupidon.

CHEREA.
Peut-être
Le divin empereur a-t-il encor pour moi
D'autres commandements?

CALIGULA.
Oui : prends ce verre et boi.
Et vous, qui, le front ceint de pampres et d'acanthes,
Nous versez ce doux vin, ô mes belles bacchantes;
Vous, nymphes de Cérès, dont les corbeilles d'or
Nous offrent de vos champs le nourrissant trésor;
Vous enfin, compagnons de Flore et de Zéphyre,
Qui du printemps pour nous avez pillé l'empire,
Tandis que nous buvons, effeuillez sous vos doigts
Les roses de Pœstum, qui fleurissent deux fois,
Et bercez notre ivresse à la molle harmonie
De vos chants cadencés au mode d'Ionie.

MESSALINE, *à demi-voix à Cherea.*
Le sort, mon Cherea, par la main nous conduit.

CHEREA.
Que dis-tu?

MESSALINE.
Tout est prêt.

CHEREA.
Pour quand?

MESSALINE.
Pour cette nuit.

CHEREA.
Ton espérance alors n'a point été trompée?

MESSALINE.
Non : et tout maintenant dépend de ton épée.

CHEREA.
Mais ces deux compagnons qui, secondant mon bras,
M'avaient été promis?...

MESSALINE.
Attends, tu les auras.

LE CORYPHÉE.
De roses vermeilles
Nos champs sont fleuris,
Et le bras des treilles
Tend à nos corbeilles
Ses raisins mûris.

Puisque chaque année,
Jetant aux hivers
Sa robe fanée,
Renaît couronnée
De feuillages verts;

Puisque toute chose
S'offre à notre main
Pour qu'elle en dispose,
Effeuillons la rose,
Foulons le raisin.

Car le temps nous presse
D'un constant effort!
Hier la jeunesse,
Ce soir la vieillesse,
Et demain la mort!...

Étrange mystère!...
Chaque homme à son tour
Passe solitaire
Un jour sur la terre,
Mais pendant ce jour...

De roses vermeilles
Nos champs sont fleuris,
Et le bras des treilles
Tend à nos corbeilles
Ses raisins mûris.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ANNIUS, SABINUS, *vêtus d'une tunique noire, le corps ceint d'une corde et couronnés de verveine.*

CALIGULA, *les voyant entrer.*
Changez vos chants de joie en hymnes funéraires;
Voici venir, trahis par les destins contraires,
Deux Gracches, deux Brutus, frères infortunés!
Qui cinquante ans trop tard par malheur étaient nés,
Et pour qui dans nos temps tout n'eût été que doute,
S'ils ne m'eussent hier rencontré sur leur route
Pour réparer l'erreur commise par le sort,
En faisant avancer de cinquante ans leur mort!

ANNIUS.
Et pourquoi faire trêve à vos chansons joyeuses?...
Nos âmes de la mort sont plus ambitieuses
Que les vôtres, à vous, jamais ne le seront
De ces jours, où chaque heure amène son affront!
Quand notre liberté, par le sang reconquise,
Vous laisse au pied l'anneau des chaînes qu'elle brise,
Gardez, sur notre sort loin de vous attendrir,
Vos chants les plus joyeux pour ceux qui vont mourir.

CALIGULA.
Sur mon âme, j'éprouve une joie infinie
De voir en nos désirs une telle harmonie,
Et la chose est si vraie, amis, que je vous veux
Accorder à chacun le dernier de vos vœux :
Demandez.

SABINUS.
Quant à moi, mon âme est satisfaite.
Par curiosité je m'étais mis en tête
De voir, avant ma mort, au reste indifférent,
Quelle bête féroce était-ce qu'un tyran;
Je l'ai vue à loisir, et c'est, chose certaine,
Un animal qui tient du tigre et de l'hiène.

CHEREA.
Malheureux!

CALIGULA.
Laisse-les; le moment n'est pas loin
Où... de ce que je dis tu seras le témoin,
Ils voudront racheter chaque parole amère
Par les jours de leurs fils et le sang de leur mère;
Mais il sera trop tard; car mon courroux sur eux
Terrible et sans pitié descendra.

CHEREA.
Malheureux!

CALIGULA, *à Annius.*
Maintenant, que veux-tu, toi, pour faveur dernière?

ANNIUS.
Une coupe et du vin.

CALIGULA.
J'exauce ta prière,
Bois à qui tu voudras, et c'est moi, sans retard,
Qui te ferai raison.

MESSALINE.
Tends ta coupe, César.

ANNIUS, *prenant la coupe et l'élevant au-dessus du trépied.*
Pâles divinités, vous à qui chaque tombe
Rend, ainsi qu'un tribut, toute chose qui tombe;
Contre Caïus César, à cette heure, écoutez
Mes imprécations, pâles divinités!...
Au moment de mourir, libre, je me dévoue
Aux tourments d'Ixion lié sur une roue;
De Tantale implorant l'eau qu'il ne peut toucher,
De Sisyphe roulant son éternel rocher,
Pourvu que même sort tous les deux nous rassemble,
Et qu'au gouffre profond nous descendions ensemble.
Pour rendre sans retour ma résolution,
O mânes! recevez cette libation,
Où je mêle, à ce vin versé dans une fête,
La verveine funèbre arrachée à ma tête,
En signe que j'unis par un dernier effort,
La joie à la douleur, et la vie à la mort.
(*Pause.*)
Malheur à toi, César!... à mes désirs prospice,
L'enfer, qui nous attend, reçoit mon sacrifice;
La preuve en est ce feu qui reprend son ardeur;
Malheur à toi, César! malheur à moi, malheur!

CALIGULA, *prenant un couteau et s'apprêtant à franchir le lit.*
Puisque les dieux vers qui tu fais vœu de descendre
T'attendent, Annius, ne les fais pas attendre;
Et dis-leur aujourd'hui que, frappé de ma main,
Tu viens leur annoncer qu'ils me verront demain.

MESSALINE, *l'arrêtant.*
Que fais-tu? ce trépas pour une telle injure
Est trop doux!... à qui donc gardes-tu la torture,
Lorsqu'un homme à ce point t'insulte et peut mourir
Comme un autre mourrait, d'un coup et sans souffrir?

CALIGULA, *s'arrêtant.*
O démon de l'enfer, oh! que pour la vengeance
Ton cœur avec le mien est bien d'intelligence!
Mais quel autre de nous sera digne, et par qui
Leur ferons-nous donner la torture?

MESSALINE, *montrant Cherea.*
Par lui.

CHEREA.
Par moi, César?

CALIGULA.
Par toi!

CHEREA.
Mais...

CALIGULA.
Fais ce que j'ordonne.

MESSALINE.
Prends-les donc, insensé, quand César te les donne,
Prends, ou bien, à nos yeux, César les frappe; prends,
Et venge-nous tous deux... Comprends-tu?

CHEREA.

Je comprends;
Pour moi, ta volonté, César, est absolue!

ANNIUS.

Celui qui va mourir, Auguste, te salue.

CALIGULA.

Nous verrons si toujours tu conserves ce ton.

ANNIUS.

J'y tâcherai, César... A revoir chez Pluton.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *moins* CHEREA, ANNIUS *et* SABINUS.
Claudius a disparu à la fin de l'imprécation.

CALIGULA, *debout et chancelant.*

Messaline!

MESSALINE.

Que veut mon empereur auguste?

CALIGULA.

Messaline, leur mort n'était-elle pas juste?
Dis-moi?

MESSALINE.

Jamais trépas ne fut mieux mérité.

CALIGULA.

N'importe; de leur vœu je suis épouvanté.
On dit, quand nous poursuit une telle menace,
Qu'il faut sacrifier, sur l'heure, à notre place,
Celui de nos parents qui nous touche le plus.
Si j'essayais...

MESSALINE.

Comment?

CALIGULA.

Où donc est Claudius?

MESSALINE.

Que bien plutôt César efface dans l'ivresse
Ce souvenir fatal dont la crainte le presse!

CALIGULA.

Non... je veux Claudius; le vin est impuissant
A me désaltérer... qu'on me verse du sang!

MESSALINE.

Claudius n'est plus là!

CALIGULA.

Qu'on le trouve, et qu'il meure!

MESSALINE.

Eh bien! soit, il mourra, plus tard... mais voici l'heure
Où, les cheveux trempés des larmes de la nuit,
Le sommeil, fils des dieux, sur la terre conduit
Ces mensonges si doux auxquels on aime à croire,
Et qui sortent pour toi par la porte d'ivoire.
Cesse de te soustraire à son charme puissant,
Dors, mon noble empereur.

CALIGULA, *tombant sur le lit.*

Du sang! du sang! du sang!

LE CORYPHÉE, *à la tête du lit.*

César a fermé la paupière;
Au jour doit succéder la nuit:
Que s'éteigne toute lumière!
Que s'évanouisse tout bruit!...
A travers ces arcades sombres,
Enfants aux folles passions,
Disparaissez comme des ombres,
Fuyez comme des visions.

Allez; que le caprice emporte
Chaque âme selon son désir,
Et que, close après vous, la porte
Ne se rouvre plus qu'au plaisir.

(*Tous disparaissent. Les rideaux retombent.*)

SCÈNE VI.

CALIGULA, *couché,* MESSALINE, *au pied du lit.*

MESSALINE.

C'est bien, va dans la nuit, traîner, foule servile,
Les lambeaux de l'orgie au travers de la ville;
Quand paraîtra le jour à l'orient vermeil,
César aura dormi de son dernier sommeil!
Car la garde imprudente à la porte placée,
Distraite par le bruit de ta joie insensée,
Sans s'en apercevoir, a, vers César qui dort,
En ouvrant au plaisir laissé passer la mort!
Allons, te voilà donc enfin pris dans le piége!
Voilà qu'un double rang de meurtriers t'assiége;
Et voilà que ma main, se refermant sur vous,
Victime et meurtriers, va vous étouffer tous!...

SCÈNE VII.

CALIGULA, *couché,* CLAUDIUS, *soulevant la tapisserie, puis* AQUILA *et* JUNIA.

CLAUDIUS.

Que va-t-il se passer, et quelle fête infâme,
Aux démons de la nuit prépare cette femme?
Elle a, je crois, tout bas, parlé, dans sa fureur,
D'assassins menaçant les jours de l'empereur!
En le frappant quel est leur but, leur espérance?
Est-ce un autre esclavage? est-ce la délivrance?
Oh! si je pouvais fuir avant que leur regard
Ne parvînt jusqu'à moi!... malheur! il est trop tard!
De l'alcôve sans bruit le rideau se soulève:
Ne suis-je point en proie à quelque horrible rêve?
(*Aquila et Junia paraissent pendant les derniers vers, l'un à la tête, l'autre au pied du lit.*)
Non... non... tout est réel!...

AQUILA, *reposant sur son piédestal la lampe qu'il a prise pour regarder César.*)

C'est lui!

(*Étendant la main vers Junia, qui fait un mouvement pour frapper.*)

Femme, attends-moi.

(*Il lui passe la corde autour du cou. Junia lui appuie le poignard sur le cœur.*)

JUNIA.

Réveille-toi, César.

AQUILA.
César, réveille-toi.

CALIGULA, *se redressant tout debout.*
Qui m'appelle?

JUNIA.
Moi.

AQUILA.
Moi.

CALIGULA.
D'où vous vient cette audace
D'entrer ici ?

AQUILA.
César, regarde-nous en face.

JUNIA.
Moi, je suis Junia.

AQUILA.
Moi, je suis Aquila,
Moi, le fiancé...

JUNIA.
Moi, la mère de Stella!...

CALIGULA.
Que voulez-vous tous deux à de semblables heures?

AQUILA.
Ne t'en doutes-tu pas? nous voulons que tu meures.

CALIGULA.
A moi !

AQUILA.
Comme nos cœurs, César, les murs sont sourds.

CALIGULA, *saisissant le bras de Junia.*
Tu te trompes, on vient... au secours! au secours!

JUNIA, *essayant de dégager son bras.*
Malheur!

CALIGULA.
Non, Jupiter ne veut pas que je meure,
Ils viennent!

AQUILA.
De ta mort ils avanceront l'heure!
Voilà tout.

CALIGULA.
Au secours!

JUNIA.
Tes cris sont superflus.

CALIGULA.
Je suis votre empereur.

AQUILA, *l'étranglant.*
Tu mens, tu ne l'es plus.

(*Caligula tombe et entraîne Aquila, qui lui met le genou sur la poitrine.*)

CALIGULA, *expirant.*
Ah!...

AQUILA.
Qui que vous soyez, maintenant je vous brave.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, CHEREA, ANNIUS *et* SABINUS, *l'épée à la main.*

AQUILA.
Cherea, le tribun !

CHEREA.
Aquila, mon esclave!

ANNIUS.
L'empereur!

SABINUS.
L'empereur!

AQUILA.
Vous cherchez?...

CHEREA.
Oui, César.

AQUILA, *lui montrant le cadavre, sur lequel il a le pied.*
Je viens de le tuer, vous arrivez trop tard!

SABINUS.
Mort! et ce n'est pas nous!

CHEREA.
Amis, pensons à Rome!
Notre but est atteint : honneur à toi, jeune homme!
Honneur à qui nous rend la vieille liberté!

AQUILA, *s'éloignant.*
De Rome, ni de vous, je n'ai rien mérité;
Laissez-moi.

CHEREA.
Mes amis, avant que le jour brille,
Soyons maîtres de tout.

JUNIA.
O ma fille! ma fille!

CHEREA.
Toi, cours au Capitole, et toi, cours au sénat;
Moi, je répands le bruit de cet assassinat.
Dans un but arrêté que chacun de nous sorte.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, PROTOGÈNE, *paraissant sur le seuil de la porte à droite.*

PROTOGÈNE.
Pas un ne franchira le seuil de cette porte.

CHEREA.
Qui nous empêchera ?

(*Tous les rideaux se relèvent, les meurtriers de César se trouvent entourés par la garde germaine.*)

PROTOGÈNE.
Voyez.

ANNIUS.
Par Jupiter!
Nous sommes enfermés par un cercle de fer!

CHEREA.
Messaline!

PROTOGÈNE.
Soldats, emmenez les coupables,
Et précipitez-les des remparts.

CHEREA.

Misérables!

(*On les emmène.*)

LES SOLDATS.

Claudius... Claudius! — Oui, vive Claudius! —
Claudius est le seul successeur de Caïus!
La couronne est à lui. — Ce soir, pendant la fête,
Il nous a fait compter deux cents deniers par tête. —
Qu'il soit nommé César après Caligula.
Où donc est Claudius? — Claudius!

MESSALINE, *entrant et tirant le rideau qui le cache.*

Le voilà.

CLAUDIUS, *entraîné par les soldats.*

Oh! ne me tuez pas!

PROTOGÈNE, *le faisant monter sur le bouclier d'or et s'inclinant le premier devant lui.*

Sur nous que César règne,
Que chacun, comme un dieu, le respecte et le craigne,
Qu'il soit de l'univers la gloire et la terreur!

CLAUDIUS.

A moi l'empire!

MESSALINE.

A moi l'empire et l'empereur!

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.